MERCVRE DE FRANCE

TOME TRENTE-SIXIÈME

Octobre-Décembre 1900

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/mercure-de-france-1890_october-december-1900_36

Octobre-Décembre — Tome XXXVI

MERCVRE

DE

FRANCE

Fondé en 1672

(Série Moderne)

PARIS-VI^e^

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—

MCM

Reprinted with the permission of
Mercure de France

Kraus Reprint Ltd.
Nendeln/Liechtenstein
1967

Printed in Scotland

Pour d'inutiles vendanges.
A. R.

ALBERT SAMAIN

—

Et que tes vers, secrets ainsi que ton destin.
A. S.

A Magny-les-Hameaux, un petit village clair, paisible et ignoré dans la lumière d'un plateau aux grands horizons doux que les trains des banlieues n'effarouchent point encore des hurlements de leurs sifflets, entre ce Versailles dont il hantait volontiers, aux jours de silence, le parc où flottent encore des souvenirs d'élégances abolies, et Port-Royal, où les belles âmes du grand siècle allèrent chercher, dans la solitude d'un replis perdu de la terre et dans la sereine élaboration d'une dialectique blanche et passionnée, un repos à leurs fatigues et à leurs scrupules, Albert Samain est mort.

Seuls, une grande sœur tendrement aimée, digne de lui, une sœur selon l'intelligence comme selon la nature, son frère, un ami depuis longtemps attentif à lui ménager une retraite conforme aux besoins de son corps et de son esprit, et à savourer son délicat commerce, l'assistaient. Nul, même de ceux qui l'aimèrent le plus, ne sut que Samain mourait, sinon quand il fut mort ; encore était-il trop tard pour

venir s'incliner devant son cercueil et prier un instant dans la petite église dont la rustique simplicité a su garder fidèlement les nobles lignes du XIII^e siècle.

Ainsi, même à cette heure funèbre où les plus pauvres s'entourent d'un cortège, ce reclus ne sut se départir de son amour du secret et de cette pudeur d'âme qu'il analysa jadis dans la touchante figure de *Divine Bontemps*.

C'est cette mort-là qu'il eût choisie, qu'au moins il avait désirée,

> Oh! s'en aller sans violence,
> S'évanouir sans qu'on y pense
> D'une suprême défaillance...
>
> Silence !... Silence !... Silence !...

et son destin secret eut cette fin secrète qu'il se rêvait, car il fut heureux.

Car Albert Samain n'est pas de ceux qu'il faut plaindre; il est souhaitable qu'une importune et bruyante pitié ne vienne pas sur sa tombe vociférer les lamentations inutiles des pleureuses antiques, et que le bruit des louanges maladroites qu'il évita si soigneusement pendant sa vie terrestre n'aille pas relancer son âme dans les Champs-Élysées où Dante l'eût située, où Dieu la maintiendra jusqu'à l'heure de sa miséricorde.

Et c'est pourquoi, parlant de lui, j'ai peur d'en trop dire. Son mépris de la notoriété et ce goût du silence qui l'éloignait des lieux où l'on est reconnu,

> Laisse la rue à ceux que leur âme importune...

condamnent d'avance ce que je voudrais raconter de l'homme qu'il fut; et il préférerait sans doute que l'on s'occupât, lui parti, de cela seulement qu'il a voulu laisser deviner de lui-même dans ses

poèmes. Car il était comme une lyre aux cordes délicates et vibrantes, dont les bras, pourtant nécessaires à ses belles sonorités, semblent, dans leurs courbures souples, impassibles.

Son œuvre, d'autres ont déjà dit et diront qu'ils l'aimaient, et pourquoi; d'autres y ont découvert sur eux-mêmes des révélations insoupçonnées ; d'autres en ont commenté les mystérieuses harmonies. Qu'importe, s'ils se sont trompés, s'ils n'ont compris qu'à demi son génie. L'œuvre est à tous, et chacun, comme les insectes dans un pré, y trouve l'aliment qui lui convient.

Ce que j'aimerais à fixer ici, c'est un détail de ses traits, une attitude, un geste, quelque chose de lui qui plus tard évoquerait à ceux qui l'ont aimé son image effacée dans nos pauvres mémoires si infidèles à conserver leurs trésors.

Comme Watteau, le frère mélancolique et charmant de l'une de ses manières poétiques, Samain était né à Lille, dans cette Flandre féconde en minutieux artistes adorateurs de la vie. Mais dans sa mince face brune aux traits fins et accusés, aux cheveux noirs et plats, dans son geste abondant et facile qui ne contrariait jamais la correction naturelle d'un extérieur un peu austère, il avait gardé quelque chose de l'ancienne race maîtresse du pays, une silhouette espagnole que Vélasquez eût signée.

Tel il nous apparut aux lointaines années, vers 1884, je crois, dans les cénacles de jeunes hommes voués aux lettres. En ces milieux, où la recherche exaspérée de l'originalité ne rachetait pas toujours le néant des cerveaux où l'orgueil seul bombycine, on ne remarquait guère de lui que le soin qu'il avait de ne se pas faire remarquer. Pourtant il y lisait quelquefois, aux soirs que la salle était

vide, entre quelques amis, des poèmes d'un grand lyrisme, la *Peau de Bête*, *Tsilla*, le *Fouet*, dont l'inspiration s'apparentait plutôt à celle d'Alfred de Vigny qu'à la manière des vrais romantiques et des parnassiens. Ces parlotes ne l'intéressèrent qu'un moment. Il s'amusa des vanités qui s'y agitaient et, ce qui est mieux, y rencontra quelques bons esprits un peu étonnés de s'être perdus dans la cohue. Ce fut avec ceux-là désormais qu'il vécut, ou pour lesquels du moins il consentit à rompre quelquefois le jeûne de sa solitude, à éteindre un peu sa lampe et à partager les joies de ses lentes promenades.

Toutefois, son amour du silence et son goût pour les longues contemplations intérieures n'avaient rien de rébarbatif ni de rugueux. Il possédait à un haut degré ces vertus de société prisées naguères à leur valeur et qui savent encore aujourd'hui charmer : un commerce sûr et aimable, un cœur droit et bienveillant qui savait esquiver sans inutile blessure les louches compromissions, une conversation vive, primesautière et colorée, et cet enjouement de l'esprit qui s'ébat parmi les idées, comme un papillon aux ailes brillantes et falotes sur les moissons graves des campagnes. Il avait cette suprême politesse d'abaisser ou d'élever le ton de sa parole, dont l'ironie même ne semblait être qu'une charité, au niveau de ses interlocuteurs; et d'ailleurs sa discrétion facile et souvent familière mettait à l'aise les timides et annihilait, pour ainsi dire, les importunités. En un mot, il savait l'art difficile de fréquenter les hommes sans les laisser s'installer dans sa vie.

J'ai dit qu'il fut heureux; il le fut, en effet, en dépit de sa « nature exaltée et secrète » et d'une sensibilité suraiguë, car il aima sa vie et sut, dans

le creuset de son esprit, métamorphoser en jouissances très pures et très passionnées les sensations vives de son corps frêle et les émotions de son cœur. Or cet être aristocratique vivait la vie banale et mesquine du fonctionnaire consciencieux, mais il la vivait sans la dédaigner, même avec une sorte de reconnaissance, car, il l'avait éprouvé, « dans l'immuable monotonie de l'engrenage quotidien, la vie intérieure acquiert, chez les êtres qui y sont inclinés, une extraordinaire intensité ». (*Divine Bontemps.*) Justement il était de ces « âmes oisives sur qui tout fait d'abord une vive impression », et ses loisirs intérieurs étaient des Golcondes de voluptés spirituelles.

A travers le prisme délicat de son âme, il jouissait du monde comme un enfant et savait transmuer en beautés ces mille riens qui nous frôlent et que le vulgaire ne voit pas. Et cela était son art suprême, cet « état innocent de l'esprit », selon Jean Dolent, car le petit enfant seul possède le royaume des cieux, pour qui toute joie est parfaite et toute douleur vraie et qui vit les unes et les autres avec une ravissante conviction.

C'est de cette époque de sa vie que datent les vers *Au Jardin de l'Infante.* Son âme de cette heure est là tout entière.

Elle est là résignée, et douce, et sans surprise,

« discrète et passionnée », fleurissant à la chaleur du rêve, à la lueur mélancolique des regrets du passé, plus doux que ne le fut jamais le doux passé, des fleurs de poésie frêles et rares, un peu précieuses même, comme les *Heures d'été, Visions, Extrême-Orient*, de lourdes corolles aux couleurs sombres et somptueuses, tels les sonnets de *Cléopâtre*, ou de grands calices aux parfums graves et

profonds dont les urnes déjà penchées émergent d'une atmosphère d'ombre ardente et de tristesse contenue, tels la *Promenade à l'étang* et l'*Automne*. Dans ces vers adorables et d'une volupté agonisante en un mystique panthéisme, s'atteste une âme toute saturée de la beauté des choses, toute joyeuse du seul désir d'accompagner, fût ce de loin, la vie auguste, et comme agenouillée devant la douleur qui revêt tout ce qui vit d'une grâce plus touchante.

Ma sœur, entends-tu pas quelque chose mourir ?
C'est la pitié qui pose ainsi son doigt sur nous.

Et voici qu'ayant savouré une communion plus intime avec la vie, sans renier ses anciennes préférences pour les subtiles vibrations et les sensations rares, il connut la sereine bonté, il adora l'ordre mystérieux de la nature, et témoigna que dans la simple acceptation du destin était vraiment toute la justice :

Fais ton pain simplement dans la paix du Seigneur...
Et rentre enfin dans la vérité de ton cœur.

Le dernier poème du *Jardin de l'Infante*, où je recueille pieusement ces vers, a la majesté d'un testament.

Son livre parut (1893), et la gloire lui sourit, cette gloire qui lui convenait, sans bruit, mais intelligente et émue. Elle ne le grisa point ; il l'accueillit lorsqu'elle l'aborda, mais il ne se crut pas obligé de s'accrocher aux pans de sa robe vertigineuse. L'Académie française lui décernait un prix ; il en fit un voyage à Venise où il escomptait de respirer les relents capiteux d'un tel faste et d'une si grande fortune abolie. La *Revue des Deux-Mondes* publia ses vers : il s'en alla au fond des Pyrénées, à Or-

thez, pour connaître Francis Jammes et l'aimer. Mais il n'était pas dans son tempérament de s'imposer à l'attention pour une production plus abondante.

Aux flancs du Vase, son second recueil, ne parut que cinq ans après (1898). On admira cette œuvre avec justice, car, à mesure qu'il lavait son cœur de toute préciosité, sa phrase, d'abord sonore et aiguisée, qui avait le sombre éclat de l'acier, miroir farouche et assoupi, se clarifiait et s'élevait à une pureté vraiment classique, tout en gardant ses vertus de grâce, de couleur et de musicale souplesse. Cette fois, sa pensée s'exprimait en des visions d'une simplicité antique. On ne comprit pas; on ne vit aux flancs du vase que d'admirables adaptations d'églogues surannées, quelque chose comme de beaux pastiches de Théocrite. Le but du poète était plus noble : il avait voulu revoir avec les yeux clairs et innocents des races jeunes les épisodes puérils et éternellement significatifs de la vie immuable, et les exprimer selon leur vision simplifiée à la pureté de la ligne, par une sorte de transposition de la modernité dans le génie antique. Le *Repas préparé*, le *Boucher*, la *Grenouille*, le *Marché*, le *Petit Palémon*, *Nyza chante* ne sont pas seulement d'exquis bas-reliefs enluminés, mais les éternelles anecdotes de l'humanité.

Or ici apparaît, et ce fut le terme de l'évolution morale de Samain, à la place des voluptés et des détresses intérieures qu'il avait chantées si suavement, l'amour de tout ce qui est simple et ingénu, de tout ce qui n'a pas trahi la vérité originelle.

Je dirai peu de choses du *Polyphème*, qui sera bientôt publié avec les poésies destinées à être réunies sous le titre du *Chariot d'Or*. Ce drame est

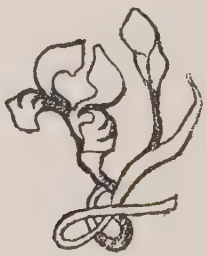
comme l'épanouissement de la doctrine contenue *aux flancs du Vase*. Prenant à rebours le symbole antique inclus en la fable de Galatée, Samain n'a voulu voir dans le géant bafoué par les siècles qu'une douleur qui se sacrifiait à n'être que l'escabeau de la pitié,

Une grande souffrance où naissait la bonté,

et qui se justifiait en consentant à prendre ce rôle divin.

Le pleurerons-nous, celui qui vit de si beaux spectacles et qui savoura l'ivresse de connaître et d'exprimer les mystères de la vie et de la pensée ? Sans doute, nous savons ce que nous perdons au départ d'un pareil ami. Mais si sa mort l'a anéanti tout entier dans notre cœur, c'est que nous n'étions pas vraiment dignes de l'aimer. A Dieu ne plaise ! Nous aimerons à travers notre âge « cette âme fière, lucide et délicate, ces poèmes harmonieux où elle s'est répandue, cette mélancolie dorée qui nous séduit et nous émeut ». Nous aimerons même pour lui la mort qui lui fut douce après une existence de bénédictions, ne sachant ce qu'il convient d'admirer le plus en Albert Samain, d'un génie si pur et si profond ou d'une vie si hautaine et si discrète.

LOUIS DENISE.



SONNETS

I

L'air est trois fois léger. Sous le ciel trois fois pur,
Le vieux bourg qui s'effrite en ses noires murailles
Ce clair matin d'hiver sourit sous ses pierrailles
A ses monts familiers qui rêvent dans l'azur...

Une dalle encastrée, en son latin obscur,
Parle après deux mille ans d'antiques funérailles.
César passait ici pour gagner ses batailles,
Un oiseau du printemps chante sur le vieux mur...

Bruissante sous l'ombre en dentelle d'un arbre,
La fontaine sculptée en sa vasque de marbre
Fait briller au soleil quatre filets d'argent.

Et pendant qu'à travers la marmaille accourue
La diligence jaune entre dans la grand'rue,
La tour du Signador jette l'heure en songeant.

II

L'horloger, pâle et fin, travaille avec douceur.
Vagues, le seuil béant, somnolent les boutiques,
Et d'un trottoir à l'autre ainsi qu'aux temps antiques
Les saluts du matin échangent leur candeur.

Panonceaux du notaire et plaque du docteur...
A la fontaine un gars fait boire ses bourriques ;
Et vers le catéchisme en files symétriques
Des petits enfants vont, conduits par une sœur.

Un rayon de soleil dardé comme une flèche
Fait tout à coup chanter une voix claire et fraîche
Dans la ruelle obscure ainsi qu'un corridor.

De la montagne il sort des ruisselets en foule,
Et partout c'est un bruit d'eau vive qui s'écoule
De l'aube au front d'argent jusqu'au soir aux yeux d'or

III

Le ciel rouge et doré par degrés a pâli ;
Les oliviers d'argent frémissent ; l'herbe ondule ;
Rose au front, la montagne à sa base accumule
De grands blocs transparents de lapis-lazuli.

C'est le retour des champs... Une étoile a frémi.
Dans l'air une douceur de Bethléem circule.
L'homme est à pied ; la femme assise sur la mule
Berce sous son manteau son enfant endormi.

Et partout, sur le front portant en équilibre
Des mannes où l'odeur des violettes vibre,
Par la grand'route grise et par les sentiers bruns,

Des femmes, que l'instant et leur marche rend belles,
Passent avec lenteur en laissant derrière elles
Le divin crépuscule empli de longs parfums.

IV

Voici les vieux métiers : le cuir, le fer, le bois,
La chanson d'établi dans les copeaux éclose ;
Le marteau sur l'enclume, et le fer chaud qu'on pose,
Et cet osier qui court flexible entre les doigts.

Ah ! vivre ici pareil au ciel changeant des mois !...
La ville a pour ceinture un clair jardin de roses.
Ah ! vivre ici parmi l'innocence des choses,
Près de la bonne terre, et loin des tristes lois.

O songe d'une vie heureuse et monotone!
Bon pain quotidien ; lait pur ; conscience bonne ;
Simplicité des cœurs levés avant le jour...

Oui, mais qui sait, hélas! peut-être quels mystères
Même ici, trame, aux nuits d'orage et d'adultères,
Ce vieux couple éternel, l'Avarice et l'Amour?

ALBERT SAMAIN.

A ALBERT SAMAIN

Mon cher Samain, c'est à toi que j'écris encore.
C'est la première fois que j'envoie à la mort
ces lignes que t'apportera, demain, au ciel,
quelque vieux serviteur d'un hameau éternel.
Souris moi pour que je ne pleure pas. Dis-moi :
« Je ne suis pas si malade que tu le crois. »
Ouvre ma porte encore, ami. Passe mon seuil
et dis-moi en entrant : « Pourquoi es-tu en deuil ? »

Viens encore. C'est Orthez où tu es. Bonheur est là.
Pose donc ton chapeau sur la chaise qui est là.
Tu as soif ? Voici de l'eau de puits bleue et du vin.
Ma mère va descendre et te dire : « Samain... »
et ma chienne appuyer son museau sur ta main.

Je parle. Tu souris d'un sérieux sourire.
Le temps n'existe pas Et tu me laisses dire.
Le soir vient. Nous marchons dans la lumière jaune
qui fait les fins du jour ressembler à l'Automne.
Et nous longeons le gave. Une colombe rauque
gémit tout doucement dans un peuplier glauque.
Je bavarde. Tu souris encore. Bonheur se tait.
Voici la route obscure au déclin de l'Été,
voici que nous rentrons sur les pauvres pavés,
voici l'ombre à genoux près des belles-de-nuit
qui ornent les seuils noirs où la fumée bleuit.

Ta mort ne change rien. L'ombre que tu aimais,
où tu vivais, où tu souffrais, où tu chantais,
c'est nous qui la quittons et c'est toi qui la gardes.
Ta lumière naquit de cette obscurité
qui nous pousse à genoux par ces beaux soirs d'Été

où, flairant Dieu qui passe et fait vivre les blés,
sous les liserons noirs aboient les chiens de garde.

Je ne regrette pas ta mort. D'autres mettront
le laurier qui convient aux rides de ton front.
Moi, j'aurais peur de te blesser, te connaissant.
Il ne faut pas cacher aux enfants de seize ans
qui suivront ton cercueil en pleurant sur ta lyre,
la gloire de ceux-là qui meurent le front libre.

Je ne regrette pas ta mort. Ta vie est là.
Comme la voix du vent qui berce les lilas
ne meurt point, mais revient après bien des années
dans les mêmes lilas qu'on avait cru fanés,
tes chants, mon cher Samain, reviendront pour bercer
les enfants que déjà mûrissent nos pensées.

Sur ta tombe, pareil à quelque pâtre antique
dont pleure le troupeau sur la pauvre colline,
je chercherais en vain ce que je peux porter.
Le sel serait mangé par l'agneau des ravines
et le vin serait bu par ceux qui t'ont pillé.

Je songe à toi. Le jour baisse comme ce jour
où je te vis dans mon vieux salon de campagne.
Je songe à toi. Je songe aux montagnes natales.
Je songe à ce Versailles où tu me promenas,
où nous disions des vers, tristes et pas à pas.
Je songe à ton ami et je songe à ta mère.
Je songe à ces moutons qui, au bord du lac bleu,
en attendant la mort bêlaient sur leurs clarines.
Je songe à toi. Je songe au vide pur des cieux.
Je songe à l'eau sans fin, à la clarté des feux.
Je songe à la rosée qui brille sur les vignes.
Je songe à toi. Je songe à moi. Je songe à Dieu.

FRANCIS JAMMES.

Orthez, 21 août 1900.

LES CAMARADES [1]

I

Le soleil ardent du mois de juillet reluisait, aveuglant, au-dessus de Smolkino, et versait sur ses vieilles isbas un large torrent de rayons éclatants. Il illuminait particulièrement le toit de la maison du starosta (2), recouvert dernièrement à neuf de voliges jaunes et parfumées. C'était un dimanche, et presque toute la population était sortie dans la rue couverte d'une herbe drue et parsemée de monceaux de boue desséchée. Un nombreux groupe de paysans et de paysannes était rassemblé devant la maison du starosta; les uns étaient assis sur le remblai de terre autour de la maison, les autres par terre, d'autres encore restaient debout, et parmi eux les enfants se poursuivaient, recevant à chaque instant des grands des bourrades et des claques.

Le centre de la foule était un homme de haute taille portant de longues moustaches aux bouts pendants. A sa figure d'un brun foncé, mal rasée, couverte d'un poil gris sale, et d'un réseau de rides

(1) Gorky, jeune écrivain russe, a publié depuis cinq ou six ans dans la revue *Gizn* (La Vie), une remarquable série de nouvelles et de romans, où il a surtout décrit la vie et les idées des vagabonds et des déclassés, que lui-même fréquenta dans son errante existence. De là, sans doute, le choix de son pseudonyme : *gorky* signifie amer. Ses œuvres les plus importantes sont : *Fo.na Gardéev* et *Moujik*, roman dont la première partie seule a paru, et dont il aurait lui-même, dit-on, détruit la suite. Un premier volume de ses œuvres paraîtra bientôt dans notre collection d'auteurs étrangers, en attendant les autres, et contiendra une notice plus détaillée.

(2) Maire.

profondes; aux touffes de cheveux gris, qui sortaient de dessous son sale chapeau de paille, — on pouvait donner à cet homme une cinquantaine d'années. Il regardait à terre et les narines de son grand nez osseux frémissaient, et quand il relevait la tête, jetant un regard sur les fenêtres de la maison du starosta, on voyait ses yeux grands, tristes et même sombres, — ils étaient enfoncés profondément dans les orbites, tandis que les sourcils touffus jetaient une ombre sur les prunelles foncées. Il était vêtu d'une soutanelle brune de novice, toute lacérée, qui lui couvrait à peine les genoux, et ceint d'une corde. Il avait une besace derrière le dos, un long bâton à pointe ferrée dans la main droite, il tenait la main gauche dans sa poitrine. Ceux qui l'entouraient le dévisageaient avec défiance, d'un œil railleur, avec mépris, et même avec une évidente joie d'avoir réussi à prendre le loup avant qu'il ait eu le temps de nuire à leur troupeau.

Il traversait le village, et, s'étant approché de la fenêtre du starosta, avait demandé à boire. Le starosta lui avait donné du kvas (1) et s'était mis à causer avec lui. Mais le passant, contrairement aux habitudes des pèlerins, avait répondu de très mauvaise grâce. Le starosta lui avait demandé ses papiers, et les papiers ne s'étaient pas trouvés. Et on avait retenu le passant, on avait décidé de l'envoyer au bailliage. Le starosta avait choisi pour l'escorter le centenier (2), et en ce moment, dans sa maison, il pourvoyait d'instructions celui-ci, laissant le prisonnier au milieu de la foule qui s'en amusait.

Le prisonnier, tel qu'il avait été arrêté auprès du

(1) Boisson nationale, sorte de bière aigre.
(2) Fonctionnaire communal de police.

tronc du saule, continuait à s'y tenir, s'y adossant de son dos voûté.

Mais voilà que sur le perron de la maison apparaît un vieux à la vue faible, à la figure de renard, et la barbe en pointe. Il posait avec gravité ses pieds chaussés de bottes d'un gradin à un autre, et son bedon arrondi se balançait doucement sous sa longue chemise en treillis. Et de derrière son épaule il regardait la face barbue et carrée du centenier.

— As-tu compris, Jefimouchka? demanda le starosta au centenier.

— Qu'c '-ce qu'il y a à ne pas comprendre? J'ai tout compris. Je suis tenu, pour ainsi dire, moi, le centenier de Smolkino, de conduire cet homme chez le zemsky (1), sans plus! — Ayant ponctué son discours point par point, et avec une gravité comique, le centenier cligna de l'œil au public.

— Et le papier?

— Le papier, il est sur mon estomac.

— Bien, bien, fais attention, — dit le starosta en guise de recommandation, et il ajouta, en se grattant vigoureusement le côté :

— Que Dieu vous assiste, et en route!

— On y va! démarrons donc, père! — dit le centenier en souriant au prisonnier.

— Au moins si vous donniez un charroi, — répondit celui-ci d'une voix sourde à la proposition du centenier.

Le starosta eut un sourire narquois.

— Un charroi? Voyez-vous ça! Il y en a tant de chemineaux de votre espèce qui voguent par vaux et par villages... qu'il n'y aurait pas assez de chevaux pour vous tous. Tu iras bien sur tes pieds. C'est comme ça!

(1) Zemsky natchalnik, l'un des chefs de la police locale de district.

— Ça ne fait rien, père, allons! — encouragea le centenier. — Tu crois que c'est loin, où nous allons. Il y a au plus une vingtaine de verstes (1)! Et encore faut croire qu'il n'y aura pas tant. Nous allons, mon père, rouler vivement avec toi. Et après tu te reposeras...

— Au violon, — expliqua le starosta.

— Ça ne fait rien, — déclara précipitamment le centenier, — pour un homme qui est fatigué, la prison, c'est aussi du repos. Et puis le violon... c'est frais... après une journée chaude... c'est qu'on est rudement bien dedans!

Le prisonnier observa d'un œil sévère son conducteur — celui-ci souriait, d'un sourire gai et franc.

— Allons, révérend père, marche! Adieu, Vasily Gavrilitch, on part!

— Que Dieu vous assiste, Jefimouchka! Ouvre l'œil!

— Et le bon! — jeta au centenier un jeune gars de la foule.

— Allons donc! Est-ce que je suis un jeune enfant, ou quoi?

Et ils se mirent en marche, se tenant tout près des isbas, pour marcher dans la bande étroite de l'ombre. L'homme à la soutane allait en avant; il avait l'allure dégingandée, mais alerte, de quelqu'un habitué à la marche. Le centenier, un fort gourdin à la main, marchait derrière lui.

Jefimouchka était un petit paysan de taille courte, trapu, à la figure large et bonne, encadrée d'une barbe châtain, embrouillée à former des touffes de feutre, qui commençait à ses yeux gris limpides. Il

(1) La verste est à peu près égale au kilomètre.

souriait presque toujours à quelque chose, en montrant de fortes dents jaunes, et cela lui ridait tellement la racine du nez qu'on eût dit qu'il voulait éternuer. Il était vêtu d'un kaftan de paysan, les pans relevés sous la ceinture, pour ne pas gêner les jambes; sur sa tête était fixée une casquette sans visière d'un vert sombre, enfoncée sur le front jusqu'aux sourcils, ressemblant beaucoup à une coiffure de détenu.

Son compagnon de route allait sans faire attention à lui, comme s'il ne le sentait pas du tout derrière soi. L'étroit chemin de campagne qu'ils suivaient zigzaguait comme un serpent au milieu de la mer ondulée des blés, et les ombres des voyageurs glissaient sur l'or des épis.

A l'horizon bleuissait la crinière de la forêt, à gauche s'étendaient là-bas à l'infini les champs cultivés, au milieu desquels le village faisait une tache brune; plus loin, encore des champs, noyés dans une brume bleuâtre.

A droite, derrière un groupe de saules, plongeait dans l'azur du ciel une flèche de clocher, recouverte de tôle pas encore peinte, — elle brillait tant au soleil que cela faisait mal de la regarder.

Dans le ciel grisollaient les alouettes, dans le blé souriaient les bleuets, et il faisait chaud — presque étouffant. De dessous les pieds des voyageurs s'élevait en tourbillonnant la poussière.

Jefimouchka commença à s'ennuyer. Grand parleur de son naturel, il ne pouvait pas se taire pendant longtemps, et, ayant toussoté pour éclaircir la voix, tout d'un coup entonna en voix de fausset :

Ha-a-a ! D'où-ou-ou vient,
D'où vient l'angoisse qui me ronge le cœur?

— Pas assez de voix, que le Diable l'emporte!

Ah oui... et pourtant dans le temps je chantais... Le maître d'école de Vichenki disait...: eh bien, Jefimouchka, commence à filer les sons! Et nous voilà partis à chanter tous les deux! C'était un bien honnête garçon.

— Qui lui? — demanda d'une basse sourde l'homme à la soutane.

— Mais le maître d'école de Vichenki...

— Vichenki... c'est le nom?

— Vichenki... c'est un village, mon vieux. Et ça, c'est le maître d'école Pavel Mikhalitch. C'était un homme de la meilleure espèce! Il est mort il y a deux ans.

— Jeune?

— Pas encore trente ans...

— De quoi est-il mort?

— De chagrin, il faut croire.

L'interlocuteur de Jefimouchka le regarda de côté et sourit vaguement.

— Vois-tu, cher homme, voilà comment c'est arrivé : — il enseignait, il avait enseigné depuis quelque chose comme sept ans, et se mit à tousser. Il toussa, il toussa et il se mit à s'ennuyer ferme. Et l'ennui, on connaît ça, l'a amené à boire l'eau-de-vie. Et le père Alexeï ne l'aimait pas, et quand il a commencé à boire, le père Alexeï a envoyé un papier en ville,... pour dire : c'est comme ci, c'est comme ça,... le maître d'école boit, c'est-à-dire qu'il ne fait plus que donner le mauvais exemple. Et de la ville, en réponse, on envoya aussi un papier et une maîtresse d'école. Une longue, vois-tu, osseuse, un nez énorme. Alors Pavel Mikhalitch voit que son affaire est mauvaise. Il s'est frappé, — et dire que j'ai enseigné, enseigné... ah, nous autres pauvres diables! Il partit de l'école tout droit à

l'hôpital et cinq jours après il rendit l'âme au bon Dieu... Et voilà tout.

Pendant quelque temps on marcha en silence. La forêt, à chaque pas, se rapprochait des piétons, grandissant sous leurs yeux, et de bleue, devenait verte.

— Nous irons par la forêt? — demanda le compagnon de Jefimouchka.

— Nous en prendrons un petit bout, une demi-verste, qui dirait. Et pourquoi? Hein? Vois-tu? Tu es un lapin, mon révérend père, quand j'y pense.

Et Jefimouchka se mit à rire, dodelinant de la tête...

— Qu'est-ce que tu as? — demanda le prisonnier.

— Mais rien, comme ça. En voilà un? Est-ce que nous traversons la forêt, qu'il dit? T'es simple, mon bon. Un autre n'aurait pas demandé, s'il avait de l'esprit. L'autre serait arrivé droit dans la forêt et puis comme qui dirait...

— Qui dirait quoi?

— Rien! Moi, frère, je vois à travers toi. Eh, toi! mon âme, quel finaud! Ah non, — cette idée au sujet de la forêt — il faut l'abandonner ! Est-ce que tu pourras lutter avec moi? Mais moi j'en viendrais à bout de trois comme toi, et contre toi je sortirais (1) avec un seul bras... Tu as compris?

— J'ai compris? Tu es bête! — dit doucement et expressivement le prisonnier.

— Et quoi? Je t'ai deviné? — disait Jefimouchka triomphant.

(1) « Sortir avec un seul bras, » c'est-à-dire se battre avec l'adversaire d'un seul bras, l'autre bras fortement serré à la ceinture. L'adversaire se sert des deux bras. (Note de l'auteur.)

— Epouvantail, va! Qu'est-ce que tu as deviné? — dit le prisonnier avec un sourire oblique.

— Mais au sujet de la forêt... Moi je comprends! Tu te dis... quand nous serons arrivés dans la forêt, je lui donnerai un coup... pour moi, le coup... un coup, et je filerai par vaux et par forêts! C'est bien ça?

— Tu es bête! — dit l'homme deviné en haussant les épaules.— Où veux-tu que j'aille?

— Ah, ça... où tu voudras, — c'est ton affaire.

— Mais où? — le compagnon de Jefimouchka, dirait-on, se fâchait, ou bien désirait beaucoup entendre de son conducteur où précisément il pourrait aller.

— Mais je te dis où tu veux! — dit tranquillement Jefimouchka.

— Je n'ai pas où m'enfuir, frère, pas où! — dit à voix basse son compagnon.

— Allons! — répondit le conducteur avec doute, et même il fit un mouvement étonné de la main. — Il y a toujours de la place où s'enfuir. La terre, elle est grande. Il y a toujours sur elle assez de place pour un homme.

— Mais qu'est-ce qui te prend? As-tu envie que je me sauve? — s'informa le prisonnier avec un sourire moqueur.

— Voyez-vous! Tu es vraiment bon! Mais est-ce que c'est dans l'ordre? Si tu te sauves, qui est-ce qu'on ira mettre en prison à ta place? C'est moi qu'on y mettra. Non, je parle comme ça, pour causer.

— Tu es un innocent... mais pourtant il semble que tu es un bon paysan, — dit en soupirant le compagnon de route de Jefimouchka.

Jefimouchka ne tarda pas à en convenir.

— Ça, c'est vrai, certaines gens m'appellent un innocent, et que je suis un bon paysan, c'est vrai aussi. Je suis simple, voilà la cause principale. Certaines personnes veulent toujours faire tout avec détours et ruses, et moi, qu'est-ce que ça me fait! Moi je suis un homme qui est seul au monde. Vas-tu ruser... tu mourras; et si tu vis selon la vérité... tu mourras aussi. Alors je fais tout directement.

— Ça, tu le fais bien, — dit avec indifférence le compagnon de Jefimouchka.

— Et comment donc? Pourquoi irai-je fausser mon âme, puisque je suis seul... me voilà tout entier. Moi, mon petit frère, je suis un homme libre. Comme je le désire — je vis; selon ma loi, je passe la vie... Ah oui... Et comment est-ce qu'on t'appelle?

— Comment? Eh bien... admettons Ivan Ivanov.

— Bien! des ecclésiastiques?

— N — non...

— Ah? et moi, je croyais... des ecclésiastiques...

— C'est d'après les vêtements!

— Oui, voilà! Tu es tout à fait dans le genre comme qui dirait d'un moine déserteur, ou bien défroqué... Mais voilà, ta figure ne va pas avec ça; par la figure tu es dans le genre d'un soldat... Dieu le sait, quel homme tu es? — et Jefimouchka jeta sur le chemineau un regard curieux.

Celui-ci soupira, rajusta son chapeau sur sa tête, essuya son front baigné de sueurs et demanda au centenier :

— Tu fumes?

— Ah mais! bien merci! certainement, je fume!

Il tira de sa poitrine une blague graisseuse, et,

inclinant le tête, mais sans s'arrêter, se mit à bourrer sa pipe en terre.

— Allons, prends! allume! — le prisonnier s'arrêta et se baissa vers l'allumette allumée par son conducteur, et l'aspiration lui creusa les joues. Une petite fumée bleue nagea dans l'air.

— Donc de quelle espèce d'hommes es-tu? un bourgeois?

— Un noble, — dit brièvement le prisonnier, et il cracha à gauche sur les épis de blés, déjà couverts de reflets d'or.

— Eh! c'est raide! comment est-ce que tu te promènes comme ça sans passeport?

— Voilà, je me promène comme ça.

— Oh, oh! en voilà des affaires! Elle n'est pas habituelle cette vie de loup, faut croire, à ta noblesse? Eh eh! quel malchanceux!

— Bon, bon! assez de bavardage comme ça, — dit sèchement le malchanceux!

Mais Jefimouchka contemplait avec une curiosité et un intérêt croissants l'homme sans passeport et, songeur, hochant la tête, il continuait :

— Oh là là! comme la destinée joue avec l'homme, quand on y pense! Qui sait, il est peut-être vrai que tu es des nobles, parce que ton port est si magnifique. Est-ce qu'il y a longtemps que tu vis sous cet aspect?

L'homme au port magnifique jeta un regard sombre sur Jefimouchka, et fit un mouvement de bras de son côté comme s'il chassait une guêpe importune.

— Laisse, te dis-je! qu'est-ce que tu as à m'obséder comme une femme?

— Mais ne te fâche pas! — proféra d'un ton

calmant Jefimouchka. — Je parle d'un cœur sincère... c'est que mon cœur est très bon...

— Eh bien tant mieux pour toi... et que ta langue remue sans trêve... ça, tant pis pour moi.

— Allons, allons, va bien! Et bien je me tairai... on peut bien se taire un peu, si quelqu'un ne veut pas écouter. Mais quand même, tu te fâches sans raison... Est-ce de ma faute si ton sort est de vivre au rang des chemineaux?

Le prisonnier s'arrêta et serra les dents si fort que ses pommettes saillirent en deux angles aigus, et le poil gris se dressa dessus en brosse. Il mesura Jefimouchka de la tête aux pieds, de ses yeux clignés et brillants de colère.

Mais avant que Jefimouchka eut le temps de s'apercevoir de cette mimique, il se remit à mesurer la terre de ses larges pas.

Sur la figure du bavard centenier se répandit l'empreinte d'une rêverie distraite. Il regardait de temps en temps là haut, d'où ruisselaient les trilles des alouettes, et il leur sifflait dans le ton entre ses dents, tout en marchant et balançant son bâton en mesure.

On s'approchait de la lisière de la forêt. Elle se dressait comme un mur immobile et sombre — pas le moindre bruit n'en sortait au-devant des voyageurs. Le soleil se couchait déjà, et ses rayons obliques ont teint les cimes des arbres de pourpre et d'or. Un souffle d'humidité odorante venait des arbres; le crépuscule et le silence recueilli, qui emplissaient la forêt, éveillaient un vague sentiment de crainte et d'attente. Quand la forêt est là, devant les yeux, sombre et immobile, quand elle est toute plongée dans un silence mystérieux, et que chaque arbre semble écouter attentivement, — alors

il semble que toute la forêt est remplie de quelque chose de vivant, et qu'elle fait seulement la morte un moment. Et on s'attend à voir, l'instant d'après, en sortir tout à coup quelque chose d'énorme et d'insaisissable pour l'esprit humain, qui se mettra à parler d'une voix puissante des grands mystères des forces créatrices de la nature...

II

S'étant approchés de la lisière, Jefimoucka et son compagnon de route décidèrent de se reposer, et s'assirent sur l'herbe près d'un large tronc de chêne. Le prisonnier tira lentement la besace de son épaule, et demanda avec indifférence au centenier :

— Veux-tu du pain?

— Si tu en donnes... j'en mâcherai, — répondit Jefimouchka en souriant.

Et ils se mirent en silence à mâcher le pain. Jefimouchka mangeait lentement et soupirait constamment, et jetait des regards quelque part du côté des champs à sa gauche, tandis que son compagnon était tout à fait absorbé par l'ingestion du pain, mangeait vite, et avec un bruit sonore, et mesurait des yeux son bout de miche. Les champs brunissaient, les blés avaient dé à perdu leur teinte dorée et étaient devenus d'un jaune rosé; du sud-ouest grimpaient dans le ciel de petits nuages moutonneux, des ombres en tombaient sur les champs, — tombaient et puis glissaient sur les épis vers la forêt où étaient assises deux sombres formes humaines. Et les arbres étendaient aussi leurs ombres, et de ces ombres une tristesse montait vers les âmes.

— Que Dieu soit loué! — proféra Jefimouchka, après avoir ramassé les miettes de pain sur le pan de son kaftan, et les avoir léchées avec la langue

sur la paume de sa main. — Dieu nous a nourris... personne ne l'a vu, et si quelqu'un l'a vu, celui-là ne nous a pas fait de mal (1). Ami ! Restons ici une petite heure? Nous aurons toujours le temps d'arriver au violon?

L'ami fit un signe de la tête.

— Et voilà... Cet endroit est bien bon, cet endroit est bien présent à ma mémoire... Voilà, là-bas, à gauche, se trouvait la résidence des seigneurs Toutchkov.

— Où? — demanda vivement le prisonnier, se tournant du côté que Jefimouchka désignait de la main...

— Eh, là-bas, là-bas, — derrière cette pointe de la forêt. Tout autour par ici, tout était à eux. C'était des seigneurs richissimes, mais depuis la liberté (2) ils sont déchus... Moi aussi j'étais à eux... Nous étions tous à eux par ici. C'était une grande famille... Le colonel lui-même, Alexandre Nikitich Toutchkov. Il y avait des enfants : quatre fils... et qu'est-ce qu'ils sont devenus tous à présent? Comme si le vent avait dispersé les hommes de même que les feuilles en automne. Seul Ivan Alexandrovitch est resté, — c'est vers lui que je te conduis, c'est lui qui est zemsky chez nous... Il est déjà vieux...

Le prisonnier se mit à rire. Il riait sourdement, d'un rire particulier, intérieur, — sa poitrine et son ventre se dodelinaient, mais la face restait immobile, seulement à travers les dents découvertes s'échappaient des sons sourds, on eût dit des aboiements.

Jefimouchka se serra craintivement et rapprocha le bâton à portée de sa main; il lui demanda :

(1) Formule fréquente.
(2) La liberté des serfs.

— Qu'est-ce qui te prend? es-tu sujet à des crises? Hein ?

— Rien... ce n'est rien, ça va passer, — dit le prisonnier brièvement, mais d'un ton caressant. — Conte toujours.

— Ah oui ! donc, vois-tu quelles affaires. Ils étaient, ces seigneurs Toutchkov, — et ils ne sont plus... Les uns sont morts, et les autres sont disparus, comme ça, on n'a d'eux ni trace ni nouvelles. Surtout il y en avait un... le plus jeune. On l'appelait Victor... Vitia. Nous étions camarades avec lui... Du temps qu'on a proclamé la liberté nous avions avec lui environ quatorze ans... Quel garçonnet c'était! Que le bon Dieu ait en bon souvenir sa petite âme ! un vrai ruisseau limpide! Voilà ce qu'il est! Toute la journée il coule impétueux, tout le temps murmure joyeusement... Où est-il à présent? Vit-il encore, ou déjà plus?

— En quoi est-ce qu'il était si bon? — demanda d'une voix douce à Jefimouchka son compagnon de route.

— Mais en tout! — s'écria Jefimouchka. — Par sa raison, par son bon cœur... Ah toi, homme errant, mon âme... fruit mûr ! si tu nous avais vus alors tous les deux... Aïe, aïe, aïe! et quels jeux nous jouions, quelle vie joyeuse c'était... fête et liberté ! Dans le temps quelquefois il appelait : — « Jefimka ! — allons à la chasse ! » Il avait un fusil — son père lui en avait fait cadeau à sa fête, — et pour moi aussi il chipait un fusil. Et nous voilà partis dans les forêts, et pour deux, trois jours ! Nous rentrons à la maison... lui, on lui lave la tête, et moi, on me donne le fouet : penses-tu, le lendemain de nouveau : — « Jefimka ! — aux champignons ! » Ce que nous avons massacré des oiseaux

— des milliers! Ce que nous avons ramassé de ces champignons — des tonneaux! Il attrapait des papillons, des scarabées, et les mettait dans des boîtes, les piquait sur des épingles... Intéressant! Il m'enseignait : — « Jefimka, disait-il, je vais te donner des leçons. » Allez-y! Et il commença... « Lis, disait-il — a. » Je hurle — « a-a »! Et des rires! Au commencement, c'était une plaisanterie pour moi cette affaire, — pour quoi faire elle est, cette science, pour un paysan?... Et lui, il me sermonne; c'est pour ça, bête, qu'on t'a donné la liberté, pour que tu t'instruises... « tu connaîtras la science, disait-il, — tu sauras comment il faut vivre et où chercher la vérité!... » Naturellement, l'enfant jeune imite tout; il avait, il faut croire, entendu les grands parler comme ça, et lui aussi se mit à dire la même chose... C'est des bêtises, certainement tout ça... C'est dans le cœur qu'elle se trouve, la science, c'est le cœur aussi qui montre la vérité... il a de grands yeux qui voient bien... Eh bien, voilà qu'il m'enseigne... il s'est tellement attaché à cette affaire — qu'il ne me laisse pas souffler. Une vraie corvée! Moi... je me mets à supplier! — « Vitia, dis-je, je n'en peux plus avec la science, je ne peux pas, lui dis je, en venir à bout... » Voilà tout d'un coup qu'il s'est mis à crier : — « Je te rosserai à mort avec le nerf de bœuf de papa, — apprends! » Ah mon Dieu, bien merci! J'apprends. ... Une fois je m'enfuis de la leçon, je me suis levé simplement, et allez! Eh bien, il m'a cherché toute la journée avec un fusil — il voulait me tirer un coup. Après il me disait : — « Si je t'avais rencontré ce jour-là — je t'aurais tué! » qu'il disait. Voilà comme il était vif! Implacable, fougueux — un vrai barine... Et il m'aimait : une âme de flamme...

Une fois, père m'a battu avec les rênes à me faire des dessins sur le dos, et quand lui, Vitia, a vu ça, lorsqu'il est venu dans notre maison, — ah, mes saints pères! — ce qu'il arriva! il pâlit tout, se mit à trembler, serra les poings et se mit à grimper auprès du petit père dans la soupente. — « Comment, disait-il, tu as osé?» Le père dit : — « C'est que je suis père! » — « Aha! Va bien, le père, tout seul je ne viendrai pas à bout de toi, mais tu auras le dos comme celui de Jefimka. » Il fondit en larmes après ces mots, et partit en courant... Et qu'est-ce que tu penses, révérend père? Il a tenu parole... Il a probablement excité tout le monde de la cour, il faut croire, mais un jour, petit père était arrivé à la maison, fourbu, et gémissant; il essaya d'enlever sa chemise, et crac, voilà que le sang en séchant l'avait collée à son dos... Père se fâcha alors contre moi : — « C'est à cause de toi, disait-il, que je souffre, parasite du seigneur! » — Et il m'administra une belle tripotée... Et quant au parasite du seigneur, ça il avait tort — je ne l'étais pas...

— C'est juste, Jefim, tu ne l'étais pas! — dit affirmativement le prisonnier, et il tressaillit de tout son corps, — ça se voit même à présent, tu ne pouvais pas être le parasite du seigneur, — ajouta-t-il, on dirait avec précipitation.

— C'est ce que je dis! — s'écria Jefimouchka. — Je l'aimais tout simplement. Ce Vitia... C'était un enfant heureux, tout le monde l'aimait... il n'y avait pas que moi. Parfois il disait bien des choses,... je ne me les rappelle pas, trente ans et plus se sont écoulés depuis le temps. Ah Dieu! où peut-il bien être à présent? Faut croire que s'il vit il occupe une haute position ou bien... il bout au fond de quelque tourbillon. Voilà la vie humaine, dans

ce qu'elle est ! Elle bout, elle bout, et tout de même rien de bon ne cuit... Et des hommes se perdent... et on a pitié des hommes, jusqu'à en mourir!... — Jefimouchka ayant soupiré avec peine, laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Le silence régna pendant un moment.

— Et moi, est-ce que tu me plains ? — demanda gaîment le prisonnier. C'était bien avec gaîté qu'il le demandait, toute sa figure était illuminée d'un sourire si bon, si franc...

— Mais voyons, drôle d'homme que tu es ! — s'écria Jefimouchka, — comment veux-tu qu'on ne te plaigne pas? Qu'est-ce tu es, quand on y pense ? Si tu es errant, c'est que probablement tu n'as rien à toi sur la terre, ni un coin, ni un copeau...! Et peut-être que tu portes encore avec toi un grand péché... est-ce qu'on sait? Un malchanceux que tu es en un mot...

— C'est ça, — dit le prisonnier.

Et ils se turent de nouveau.

Le soleil s'est déjà couché et les ombres sont devenues plus épaisses. Les odeurs de la terre humide, des fleurs et de la moisissure de la forêt flottent dans l'air... On est resté longtemps en silence.

— Si bien qu'on soit ici, — tout de même il faut aller... Il nous reste encore une huitaine de verstes... Houp, père, lève-toi!

— Restons encore un peu, — pria le père...

— Mais, moi, je veux bien, j'aime bien moi-même rester la nuit auprès de la forêt... Seulement quand est-ce que nous allons arriver chez le zemsky? Il m'attrapera — il est tard — qu'il dira.

— Mais non, il ne dira rien...

— Peut-être que c'est toi qui lui dira un mot ? — sourit le centenier.

— Je le puis.

— Ah, vrai ?

— Et quoi ?

— Tu es un blagueur ! Il t'en fera voir !

— Est-ce qu'il tape ?

— Féroce ! Et puis adroit — s'il t'applique le poing sur l'oreille, c'est comme si on t'avait donné un coup de faux dans les jambes.

— Eh bien, nous le lui rendrons bien, — dit le prisonnier avec assurance, tapant amicalement son conducteur sur l'épaule.

C'était trop familier et cela déplut à Jefimouchka. D'une façon ou d'une autre il est tout de même une autorité ! et cet oiseau-là ne doit pas oublier que Jefimouchka possède sous son kaftan la plaque en cuivre (1). Jefimouchka se dressa sur ses pieds, prit son bâton dans la main, étala sa plaque au beau milieu de sa poitrine, et dit sévèrement :

— Lève-toi, allons !

— Je n'irai pas ! — dit le prisonnier.

Jefimouchka fut décontenancé, se tut un moment, écarquillant les yeux sans comprendre pour quelle raison le prisonnier s'était mis tout d'un coup à faire de telles plaisanteries.

— Allons, allons, ne prends pas ton temps, partons, — dit-il déjà avec plus de douceur.

— Je n'irai pas ! — répéta résolument le prisonnier.

— Comment ça, tu n'iras pas ? — cria Jefimouchka ébahi et en colère.

— Comme ça. Je veux passer la nuit avec toi... Allons, va, allume le feu.

(1) Insignes de son pouvoir.

— Attends, je te ferai voir comme on couche! Je t'allumerai un tel feu sur les côtés... que ça en sera une joie ! — menaçait Jefimouchka. Mais au fond de l'âme il était abasourdi. Voilà un homme qui dit: Je n'irai pas... et il ne vous oppose aucune résistance. Il n'essaie pas de se battre, reste étendu par terre, et c'est tout. Comment faire ici ?

— Ne gueule pas, Jefim, — conseilla avec calme le prisonnier.

Jefimouchka se tut de nouveau, et, changeant tout le temps de pied, restait incliné au-dessus de son prisonnier, le regardait, regardait et souriait. Jefimouchka faisait des efforts pénibles pour comprendre comment il devait agir à présent.

Et pour quelle raison ce chemineau tout le temps si sombre et si renfrogné, tout d'un coup se laisse-t-il aller ainsi? Et si on allait peser sur lui de tout son poids, lui lier les bras, lui donner sur le cou deux ou trois fois, et voilà tout? Et d'un ton le plus sévèrement autoritaire que sa nature lui permît, Jefimouchka dit :

— Hé toi, bout d'homme, écoute,... assez de façons comme ça ! Lève-toi ! Sinon je te lierai. Alors tu vas marcher, faut croire! As-tu compris? Eh bien, attends un peu... je vais te battre ?

— Moi? — dit le prisonnier en riant.

— Et qu'est-ce que tu t'imagines?

— Toi, Jefim Grislov, tu vas battre Vitia Toutchkov?

— Que la peste t'étouffe! — s'écria Jefimka avec ébahissement, — mais qu'est-ce que tu as, vraiment ? quelle comédie est-ce que tu joues? Voyez-vous ça !

— Eh bien, assez crié, Jefimouchka, il est temps

que tu me reconnaisses, — dit en souriant le prisonnier, et il se leva. — Voyons, bonjour!

Jefimouchka recula devant la main tendue, et regardait de tous ses yeux dans la figure de son prisonnier. Puis ses lèvres tremblèrent et toute sa figure se contracta.

— Victor Alexandrovitch... est-ce que vraiment c'est vous? — murmura-t-il.

— Veux-tu,... je te montrerai les papiers? Ou plutôt — le mieux — je te rappellerai le vieux temps... Eh bien, te rappelles-tu comment, dans la grande forêt de Ramensk, tu es tombé dans une fosse aux loups? Et comment je suis monté sur un arbre pour chercher un nid, et me suis trouvé pendu à une branche, la tête en bas? Et comment nous volions la crème chez la vieille laitière Petrovna? Et elle nous contait des contes.

Jefimouchka s'assit lourdement par terre, et se mit à rire, tout désorienté.

— Tu crois à présent? — demanda le prisonnier, et il s'assit aussi à côté de lui, le corps tourné pour le regarder en face, et la main posée sur son épaule.

Jefimouchka se taisait. Autour d'eux, l'obscurité devint complète. Dans la forêt, s'éveilla un vague murmure. Loin, quelque part dans le fourré, gémit un oiseau de nuit. Un large nuage montait insensiblement au-dessus de la forêt.

— Eh bien, Jefim,... tu n'es pas content de la rencontre? Ou es-tu trop content? Ah, va, âme sainte! comme tu as été enfant, tel tu es resté... Jefim! Mais parle donc, monstre chéri!

Jefimouchka se mit à se moucher très fort plusieurs fois dans le pan de son kaftan.

— Voyons, frère! aïe, aïe, aïe! — dit le prison-

nier en balançant la tête. — Qu'est-ce que tu as? Aie honte! Tu as près de cinquante ans, et tu t'occupes de ces bêtises-là ? Laisse ! — Et, entourant de ses bras les épaules du centenier, il le secoua légèrement. Le centenier se mit à rire d'un rire tremblant, et, enfin, se mit à parler, sans regarder son voisin :

— Mais est-ce que je dis quelque chose ?... Je suis content... C'est donc vous-même ? Comment faire pour y croire ? Vous et... une telle histoire ! Vitia !... et sous cet aspect ! Au violon... pas de passeport... vous vous nourrissez de pain... pas de tabac... Mon Dieu ! Mais est-ce que c'est dans l'ordre? Si c'était moi... et vous au moins un centenier... ce serait plus facile à supporter ! Et à présent, qu'est-ce qui est arrivé ? Comment ferais-je pour vous regarder dans les yeux? Je me souvenais toujours de vous avec joie... Vitia, — je pensais souvent... et ça me chatouillait le cœur. Et à présent,... vois-tu ! mon Dieu!... mais si on racontait ça aux gens, — ils ne le croiraient pas...

Il marmottait ces phrases coupées en fixant ses pieds, et se prenant tantôt la gorge, tantôt la poitrine.

— Mais ne parle pas aux gens de tout ça, pas la peine. Cesse... Est-ce que c'est de ta faute? Ne t'inquiète pas de moi... j'ai les papiers, je ne les ai pas montrés au starosta afin qu'on ne me reconnaisse pas ici... Frère Ivan ne me mettra pas au violon, mais au contraire m'aidera à me remettre sur pieds... Je resterai chez lui, et nous irons de nouveau à la chasse nous deux... Tu vois comme tout s'arrange bien.

Vitia disait ça d'une voix caressante, de ce ton dont les grands consolent les enfants dans leurs

chagrins. A la rencontre d'un nuage, de l'autre côté de la forêt, se levait la lune, et les bords du nuage, argentés par ses rayons, prenaient des teintes douces d'opale. Dans les blés margottaient les cailles, quelque part retentissait le cri du râle de genêt... la brume de la nuit s'épaississait.

— Ça, certainement... — commença doucement Jefimouchka, — Ivan Alexandrovitch fera son possible pour son propre frère. Et vous, donc, vous vous adapterez de nouveau à la vie. Tout ça, c'est bien... Et nous irons chasser aussi...Mais tout ça, ce n'est pas ça... quelles grandes choses je croyais que vous feriez dans la vie ! Et voilà comment c'est...

Vitia Toutchkov se mit à rire.

— Moi, frère Jefimouchka, j'ai fait assez de choses... Le bien, j'en ai dépensé ma part ; au service, je ne me suis pas accordé avec les autres ; j'ai été acteur, j'ai été commis dans un commerce de bois, puis j'ai dirigé moi même des acteurs... puis je me suis décavé jusqu'au fond, et j'ai fait des dettes à tout le monde, je me suis empêtré dans une histoire... Hé ! il y a eu de tout... et tout est passé !

Le prisonnier fit un geste de la main et se mit à rire avec bonhomie.

— Moi, frère Jefimouchka, je ne suis plus un barine à présent... j'en suis guéri. Maintenant nous allons si bien vivre avec toi ! Hein? mais voyons ! Eveille-toi.

— Mais moi je ne fais rien... — se mit à dire Jefimouchka d une voix abattue; — seulement j'a honte. Je vous disais ici tant de choses... des mots absurdes, et, en général... un moujik, que voulez-vous?... ainsi vous dites que nous coucherons ici? Eh bien, je vais allumer le feu.

— Eh bien, fais !...

Le prisonnier s'étendit à terre sur le dos, et le centenier disparut dans la lisière du bois, d'où retentit aussitôt le craquement des branches et le frôlement des feuilles. Bientôt, Jefimouchka apparut avec une brassée de fagots, et un moment après, sur le petit monticule de broussailles, courait déjà gaiement un petit serpent de feu.

Les vieux camarades se regardaient, rêveurs, assis l'un en face de l'autre, fumant la pipe à deux.

— Tout à fait comme autrefois, — disait tristement Jefimouchka.

— Seulement les temps ne sont plus les mêmes, — dit Toutchkov.

— Ah oui, la vie est devenue beaucoup plus rude... Voyez-vous comme elle vous a... brisé...

— Ah, ça, on n'en sait rien, si c'est elle qui m'a brisé, ou moi elle... — dit Toutchkov avec un sourire du coin des lèvres.

On est resté quelque temps en silence...

— Ah! Ah? Bon Dieu! Vitia! En voilà une fête! — s'exclamait Jefimouchka avec chagrin.

— Eh, voyons! Ce qui a été... est passé, — le consolait avec philosophie Toutchkov.

Derrière eux se dressait le mur sombre de la forêt, murmurant doucement quelque chose. Le feu crépitait gaiement. Autour de lui dansaient sans bruit les ombres, et au-dessus des champs planait une obscurité impénétrable.

M. GORKY.

Traduit du russe, avec autorisation de l'auteur, par S. KIKINA.

LE CHALAND

Sur l'arrière de son bateau,
Le batelier promène
Sa maison naine,
Par les canaux.

Elle est joyeuse et nette et lisse
Et glisse
Tranquillement, sur le chemin des eaux.

Cloisons rouges et porte verte,
Et blancs et tuyautés rideaux,
Aux fenêtres ouvertes.

Et sur le pont, une cage d'oiseau;
Et deux baquets et un tonneau;
Et le roquet qui vers la rive aboie
Et dont l'écho renvoie
La colère vaine vers le bateau.

Le batelier promène
Sa maison naine,
Sur les canaux,
Qui font le tour de la Hollande
Et de la Flandre et du Brabant.
Il a touché Dordrecht, Anvers et Gand;
Il a passé par Lierre et par Malines
Et le voici qui s'en revient des landes
Violettes de la Campine.

Il transporte des cargaisons,
Par tas plus hauts que sa maison :

Sacs de pommes vertes ou blondes
Fèves, pois, choux et raiforts
Et quelquefois des seigles d'or
Qui arrivent du bout du monde.

Il sait par cœur tous les pays
Que traversent l'Escaut, la Lys,
La Haine et les deux Nèthes;
Il fredonne les petits airs de fête
Et les tatillonnes chansons
Qu'entrechoquent, en un tic-tac de sons,
Les carillons.

Quai du Miroir, quai du Refuge,
A Bruges;
Quai des Bouchers et quai des Tisserands,
A Gand;
Quai du rempart de la Biloque,
Quai aux Sabots et quai aux Loques,
Quai des Carmes et quai des Récollets,
Il vous connaît.

Et vous aussi l'hôtesse ardente et rouge
Dont le poitrail, comme un monument, bouge,
Quand vous servez, sur des plateaux vermeils,
La bière épaisse et claire,
Au cabaret des Trois-Soleils,
Il vous connaît et vous salue et vous amuse
D'un mot grivois,
Tandis que s'ouvre, à son appel, l'écluse
Du grand canal de Charleroi.

Et Mons, Tournay, Condé et Valenciennes
L'ont vu passer, en se courbant le front,
Sous les arches anciennes
De leurs vieux ponts,
Et la Durme à Tilrode et la Dendre à Termonde

L'ont vu, la voile au clair, faire sa ronde
De l'un à l'autre bout des horizons.

Oh la mobilité des paysages
Qui tous reflètent leurs visages
Autour de son chaland !
La pipe aux dents,
D'un coup de reins massif et lent,
Il manœuvre son gouvernail oblique ;
Il s'imbibe de pluie, il s'imbibe de vent,
Et son bateau somnambulique
S'en va, le jour, la nuit,
Où son silence le conduit.

ÉMILE VERHAEREN.

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

—

J'ai devant moi le dernier portrait de Frédéric Nietzsche, une eau-forte de M. Hans Olde, publiée par une revue berlinoise.

Sous un drap blanc, tiré jusqu'au cou et voilant les épaules, la tête surgit, énorme, dominatrice. La tache noire des moustaches tombantes dérobe la bouche, et la courbe violente de la mâchoire s'efface sous les touffes de cette forêt épaisse. L'oreille est fine, le nez mince. Sur la tempe dégarnie les rides se creusent, profondes, mais la chevelure est abondante encore, et rêche. C'est le front fuyant et volontaire du Slave. L'arc des sourcils répète en plus petit la grosse virgule des moustaches.

Mais les yeux apparaissent, transfigurant la dureté du visage, ces yeux de visionnaire au regard lointain, profond, inquiet et inquisiteur. Et derrière ce regard il y aurait le néant? Cette flamme serait celle de la démence? C'est à croire que le rayonnement qui jadis partait de ce cerveau avait été si intense que l'éclat en persistait encore dans les yeux, longtemps après s'être éteint.

Cette tête douloureuse, redressée par les coussins, est-elle vraiment celle d'un Nietzsche fou?...

Et voici que je le revois, tel que je l'entrevis autrefois dans la pénombre, à travers une porte entrebâillée, silhouette indécise, affaissée dans un fauteuil, les longues mains pâles agrippées aux genoux amaigris.

C'était il y a six ans, à Naumbourg-sur-Saale, dans la petite maison de Mme veuve Nietzsche, — « *Frau Pastor* », comme l'appelaient les bonnes gens du pays, — *Weingarten* 18. Là-bas et au *Nietzsche-Archiv* nous jetions alors les bases de cette traduction française des œuvres de Nietzsche, dont la publication, après tant de vicissitudes que ce n'est pas le lieu de rappeler ici, s'achève avec la méthode qui convient, amenant enfin au philosophe de l'avenir son public véritable, le public qu'il désirait, le lecteur français...

Simple et croyante, dans son protestantisme un peu étroit, la mère de Nietzsche soignait avec sollicitude le philosophe de l'*Antéchrist*. Il aimait à s'asseoir sur la petite terrasse enguirlandée de vigne qui s'adosse à la maison. C'est là que M. Stœving fit de lui ce portrait demeuré célèbre. Mais les bruits de la rue arrivaient jusqu'aux oreilles du malade et le roulement subit d'une voiture secouait parfois de frayeur ses pauvres nerfs délicats. Aussi, lorsque mourut Mme Nietzsche — à soixante-dix ans elle n'avait pas un cheveu blanc — on décida l'émigration vers Weimar, ville voisine. Et la solitude de la *Villa Silberblick*, qui rendait meilleure encore les soins affectueux d'une sœur, ne fut plus troublée, jusqu'à ce que ce fut la fin.

§

A l'extrémité de la Louisenstrasse, au flanc d'une des collines qui avoisinent Weimar: la maison mortuaire de Nietzsche. Est-ce un de ces prodigieux hasards de la destinée qui fit mourir le poète de *Zarathoustra* précisément dans la même ville où vécut et mourut Gœthe? Il y a plus d'un point commun entre le vieil Olympien et le rénovateur du

culte de Dionysos. Tous deux, ils avaient aimé la vie et ils avaient considéré, tous deux, que l'homme est infiniment perfectible et que le but dernier, le but suprême de l'existence humaine, est de perfectionner le type homme.

Que de souvenirs encore dans ce Weimar où peut se ramasser en une seule pensée tout ce que l'Allemagne a eu de grand! La vieillesse de Gœthe, la jeunesse de Schopenhauer, la lente agonie de Nietzsche, étapes grandioses, minutes douloureuses, dans la vie de ces trois Allemands d'exception qui eurent un tel dédain de la pensée allemande.

Il faut avoir vécu dans l'atmosphère morale de cette Allemagne, pays des petites gens, pour comprendre toute leur grandeur, pour comprendre après quelles souffrances ils arrivèrent à leur liberté de pensée. Ce pauvre Schiller lui-même ne s'en est-il pas douté lorsqu'il écrivit à Gœthe (le 24 août 1794) : « Si vous étiez né grec ou latin, si, dès votre berceau, une nature de choix et un art idéal vous eussent entouré, la route que vous avez parcourue eût été infiniment raccourcie, peut-être entièrement superflue. » Maintenant, ajoute-t-il, « votre imagination a dû remplacer par la force de la pensée ce dont la privait la réalité... » On connaît le féroce testament de Schopenhauer qui commence par ces mots : « Pour le cas de ma mort, je fais ici l'aveu que je hais la nation allemande... » Personne n'ignore plus les terribles invectives de Nietzsche contre le manque d'esprit de ses compatriotes, ces invectives qui, en cent passages de son œuvre, démontrent le mécanisme de la pensée allemande et mettent à nu toutes les plaies du caractère.

A la « *Bildung* » allemande, cette éducation bizarre, faite de byzantinisme et de demi-barbarie,

Nietzsche oppose sans cesse la pensée française qui seule lui semble avoir un avenir en Europe. Mais l'Allemagne ne comprend toujours pas ! L'Allemagne s'entête à célébrer le philosophe tel une gloire nationale, comme si des phrases pareilles à celle-ci : « Je n'estime que la culture française, » n'étaient pas suffisamment expressives. On m'objectera la pureté du style allemand de Nietzsche, la merveilleuse plastique de sa langue. Puisqu'il a ramassé dans la boue un instrument quelconque, vulgaire, celui qu'il avait sous la main, pour lui donner l'éclat du diamant, est-ce un argument en faveur de cet instrument ? On sait quel clinquant il est devenu sous la plume peu scrupuleuse des imitateurs !

On m'objectera encore le prétendu internationalisme de Nietzsche. A travers les multiples bouleversements que l'avenir nous réserve, l'auteur de *Zarathoustra* prévoit la lente venue d'une caste future qui régnera sur le monde, les *bons Européens*. Mais de quels éléments se composeront ces hommes d'exception, quels seront les pays qui participeront à leur enfantement ? Ce ne sera certes pas l'Allemagne, avec le rôle de bonne ouvrière, probe et diligente, que lui assigne Nietzsche pour les années qui vont venir. Où se joue quotidiennement le drame de la pensée européenne ? — A Paris. Où puise-t-on toujours encore l'eau vive qui verse au néophyte à genoux le baptême de la culture ? — Dans les pays latins. En sorte que la *bonne Europe* de Nietzsche ne saurait être que la France...

§

C'est sur la tradition française, héritière elle-même de l'Antiquité et de la Renaissance italienne, que Nietzsche veut baser l'édifice de sa culture

nouvelle : après la gloire de Dieu, la gloire de l'Homme, l'exaltation des facultés humaines jusqu'à des proportions surhumaines. Son idéal de force n'a rien de commun avec la brutalité des nations populacières, l'Angleterre impérialiste et l'Allemagne bismarckienne. S'il réhabilite l'orgueil, il veut du moins que l'on y mette le prix, et je sais qu'il y en a beaucoup pour qui ce sera trop cher. La liberté qui naît d'une victoire sur soi-même est plus difficile à réaliser que la quiétude de l'assujettissement. Et l'affirmation de cet ascétisme nouveau, la dureté envers soi-même et les autres, n'est pas une boutade jetée au hasard, elle traverse l'œuvre de Nietzsche tout entière et forme le fond de sa doctrine. N'écrivait-il pas, il y a vingt-quatre ans déjà dans l'un de ses premiers ouvrages (1):

« Que la passion est meilleure que le stoïcisme et l'hypocrisie, qu'être sincère, même dans le mal, vaut mieux que de se perdre soi-même dans la moralité de la tradition, qu'un homme assujetti est une honte pour la nature et ne participe d'aucune consolation, ni divine, ni terrestre; et enfin *que chacun de ceux qui veulent devenir libres ne pourra le devenir que par lui-même*, et que la liberté ne tombe dans le sein de personne comme un présent miraculeux. »

Cependant, avec l'orgueil de la personnalité, Nietzsche nous a rendu le culte de la beauté qui n'exclut pas une définitive bonté.

N'est-ce pas le moment de rappeler ces paroles de Zarathoustra (2):

« Mais c'est pour le héros que la beauté est la

(1) *Richard Wagner à Bayreuth* (1876).
(2) *Ainsi parlait Zarathoustra*, pp. 163-164.

chose la plus difficile. La beauté est insaisissable pour tout être violent.

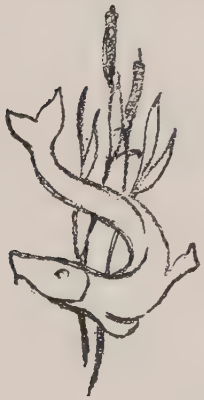
Quand la puissance se fait clémente, quand elle descend dans le visible : j'appelle beauté une telle condescendance.

Je n'exige la beauté de personne autant que de toi, de toi qui es puissant; que ta bonté soit ta dernière victoire sur toi-même.

Je te crois capable de toutes les méchancetés, c'est pourquoi j'exige de toi le bien. »

HENRI ALBERT.

Niederbronn (Alsace), 14 septembre 1900.



RÉCITS
DE L'AGE DE PIERRE[1]

—

I

YOUH-LOMI ET OUYA

Ces récits sont d'un âge au delà de la mémoire de l'homme, avant le commencement de l'histoire, avant presque le commencement de la parole, alors que les hommes suppléaient encore par des gestes au petit nombre de leurs mots et conversaient par l'échange, d'esprit à esprit, de pensées très simples, — ainsi que le font les animaux — étant eux-mêmes, à vrai dire, de la famille des bêtes ; récits d'un âge où l'on aurait pu se rendre à pied sec de France en Angleterre (ainsi que nous appelons maintenant ces pays), où une large et indolente Tamise allait à travers des marécages retrouver le Rhin qui se déroulait dans une contrée vaste et plate, de nos jours sous les eaux, que nous connaissons sous le nom de mer du Nord. En ces âges lointains, la vallée qui court au pied des Downs n'existait pas et la partie méridionale du Surrey était une chaîne de montagnes couvertes de sapins jusqu'à mi-pente et coiffées de neige pendant la plus grande partie de l'année. Sur les pentes basses, au-dessous des plateaux herbeux où paissaient les chevaux sauvages, se trouvaient des forêts d'ifs, de châtaigniers et d'ormes, dont les fourrés épais

(1) Les *Récits de l'Age de Pierre* sont au nombre de cinq : nous publions aujourd'hui les deux premiers.

et sombres cachaient l'ours gris et l'hyène, pendant que dans les branches sautaient des singes grisâtres. C'est plus bas encore, dans la contrée boisée, dans les marécages et les prairies qui bordaient la Wey que se passa en entier le petit drame qui va être narré. Il y a cinquante mille ans de cela — cinquante mille années si les estimations des géologues sont exactes.

En ces jours-là, le printemps apportait autant de joie que maintenant ; il faisait bondir le sang à travers les membres de la même façon qu'aujourd'hui. Le ciel d'après-midi était bleu : des amoncellements de nuages blancs le parcouraient et le vent du sud-ouest passait comme une caresse. Les hirondelles nouvellement revenues se poursuivaient çà et là. Les rives du fleuve étaient parsemées de renoncules blanches ; les prés marécageux étaient étoilés de cardamines et de guimauves, par-dessus lesquelles des régiments de roseaux abaissaient leurs glaives, et les hippopotames remontant le courant, en route vers le nord, monstres noirâtres et luisants, s'abattaient lourdement, pataugeaient et barbotaient, semblant n'avoir qu'une seule idée bien claire, troubler la limpidité de la rivière.

Plus haut et bien en vue des hippopotames, une troupe de petits animaux couleur chamois se baignaient. Il n'y avait entre eux et les hippopotames aucune crainte, aucune rivalité, aucune hostilité. Lorsque les énormes masses surgirent avec fracas hors des roseaux, éparpillant en éclaboussures argentées le pur miroir des eaux, les petites créatures se mirent à gesticuler et à pousser des cris de joie. La venue des monstres était pour eux le signe le plus certain du printemps.

— Baloû ! criaient-ils. Baayah ! Baloû !

C'étaient les enfants de la race humaine et la fumée de leur campement s'élevait d'un monticule au tournant de la rivière, jeunes gens aux yeux farouches, à la chevelure emmêlée, au nez épaté dans une petite face bestiale, recouverte (comme il arrive parfois encore aux enfants) d'une sorte de fin duvet. Ils avaient les reins étroits et les bras très longs ; leurs oreilles n'avaient pas de lobes, mais leurs extrémités se terminaient légèrement en pointe, fait dont on a encore de rares exemples. Petits nomades vifs et entièrement nus, aussi agiles que des singes et aussi babillards, bien que leur vocabulaire fût singulièrement limité.

Leurs aînés se trouvaient hors de vue des hippopotames, derrière la crête du monticule. Le campement était une aire foulée, parmi les frondaisons brunes et sèches de fougères royales, hors desquelles les crosses des jeunes pousses se déroulaient à la lumière et à la chaleur. Le feu était un tas de tisons mal éteints d'où s'échappait une fumée noirâtre, et sur lequel les vieilles femmes jetaient de temps en temps des brassées de feuilles mortes. La plupart des hommes dormaient — ils dormaient assis, le front appuyé sur les genoux. Ils avaient fait le matin une bonne chasse, suffisante pour tous, un daim qui avait été blessé en combattant avec un autre mâle, de sorte qu'il n'y avait eu aucune querelle entre eux, et quelques-unes des femmes rongeaient encore les os épars sur le sol. D'autres entassaient des feuilles et des branches mortes, pour nourrir, quand l'obscurité reviendrait, leur Frère le Feu, afin qu'il puisse devenir grand et fort pour les garder contre les bêtes. Deux autres rassemblaient des silex, qu'ils allaient chercher, plein

leurs mains à chaque fois, au coude de la rivière où les enfants jouaient.

Aucun de ces sauvages au poil fauve n'était vêtu, mais certains portaient autour des hanches de rudes ceintures de peau de serpent ou de cuir raccorni, auxquelles étaient suspendus de petits sacs formés par des peaux de pattes d'animaux arrachées et renfermant les silex grossièrement taillés qui étaient alors les armes et les outils principaux des hommes. Une femme, la compagne de Ouya le Rusé, portait un merveilleux collier de fossiles perforés — que d'autres avaient porté avant elle. Auprès de certains de ceux qui dormaient, se trouvait un énorme andouiller de daim dont les cors étaient façonnés en lames tranchantes et de longs bâtons taillés en pointes affilées avec des pierres. Rien autre que ces objets et les tisons fumants ne distinguaient ces êtres humains des bêtes sauvages qui erraient par la contrée. Mais Ouya le Rusé ne dormait pas ; il était assis tenant dans sa main un os qu'il raclait activement avec un silex, chose qu'aucun animal n'aurait faite. Il était l'homme le plus vieux de la tribu, les sourcils épais, prognathe et les bras longs; il avait une grande barbe ; ses joues mêmes étaient velues et sa poitrine et ses bras étaient noirs d'un poil épais. A cause de sa force et surtout de sa ruse, il était le maître de la tribu et sa part était toujours la plus grosse et la meilleure.

Eudena s'était cachée parmi les aunes, car elle avait peur de Ouya. Elle était encore vierge et ses yeux étaient brillants et son sourire agréable à voir. Il lui avait donné un morceau du foie du daim, une part d'homme qui était un régal inattendu pour une femme; mais comme elle le prenait, la femme

au collier lui avait lancé un mauvais regard et Youh-Lomi avait fait entendre un bruit guttural; sur quoi Ouya l'avait regardé longuement et fixement, et Youh-Lomi avait baissé la tête. Puis Ouya s'était tourné vers elle, et Eudena fut effrayée et elle s'éloigna furtivement pendant que les autres mangeaient encore et que Ouya était occupé à extraire la moelle d'un os. Après cela, il erra de côté et d'autre comme la cherchant. Maintenant elle était blottie dans les aunes, se demandant ce que pouvait bien faire Ouya avec la pierre et l'os. Et nulle part on n'apercevait Youh-Lomi.

Alors un écureuil vint en sautillant parmi les aunes, et elle était si parfaitement immobile que le petit animal fut à six pieds d'elle avant de l'apercevoir. Là-dessus, il bondit en hâte sur un tronc et se mit à bavarder et à la gronder.

— Qu'est-ce que tu fais là, à l'écart des autres bêtes de ton espèce? demanda-t-il.

— Paix! dit Eudena.

Mais il se reprit à bavarder de plus belle, et elle commença alors à lui lancer des petits fruits coniques qu'elle écrasait entre ses doigts. Il s'esquivait et la narguait, et elle s'irrita et se leva pour lui lancer les cônes plus aisément et elle vit a ce moment Ouya qui descendait le monticule. Il avait aperçu les mouvements de son bras pâle dans le fourré — sa vue étant très perçante.

Elle oublia l'écureuil et se mit à fuir aussi vite qu'elle le put parmi les aunes et les roseaux. Elle enfonça presque jusqu'aux genoux dans un fossé boueux, et elle vit devant elle une pente couverte de fougères qui croissaient moins abondantes et plus vertes à mesure qu'elles passaient du plein air à l'ombre des jeunes châtaigniers. Elle atteignit

vite les arbres — étant très légère et rapide à la course — et elle continua de courir jusqu'à ce que la forêt fût vieille et les arbres très grands; et les lianes autour de leurs troncs, là où la lumière pénétrait, étaient aussi serrés que de jeunes pousses d'arbres et les bras des lierres étaient innombrables et vigoureux. Elle courut longtemps, faisant des détours et revenant sur ses pas pour dépister celui qui la poursuivait; elle se blottit enfin sous des fougères dans un creux de terrain près d'un fourré et elle écouta, avec son cœur battant dans ses oreilles.

Elle entendit un bruissement de pas dans les feuilles mortes, au loin; il s'éteignit peu à peu et tout redevint tranquille — excepté la danse affolée des moucherons, car le soir approchait, et l'incessant murmure des feuilles. La pensée d'Ouya le Rusé passant près d'elle sans la trouver la fit rire en silence. Elle n'avait aucune crainte. Parfois, jouant avec les autres filles et les garçons, elle avait fui dans la forêt, bien que jamais encore aussi loin. Il lui était agréable d'être cachée et seule.

Elle resta là allongée longtemps, heureuse de son escapade, puis elle se dressa, attentive.

C'était un bruit rapide et répété, de plus en plus fort venant vers elle, et elle entendit bientôt des grognements et les branches sèches se casser. Ce devait être un troupeau de grands sangliers gris. Elle regarda autour d'elle, car un verrat est un mauvais compagnon à rencontrer de trop près à cause de ses coups de boutoir, et elle prit sa course de biais à travers les arbres. Mais le trépignement se rapprocha; ils ne devaient pas s'attarder à chercher leur nourriture, mais ils arrivaient à toute vitesse — autrement ils ne l'auraient pas rattrapée — et elle saisit une branche qui pendait, prit son

élan et gagna le haut d'un arbre avec quelque chose de l'agilité d'un singe.

Au-dessous d'elle, les dos maigres et hérissés des sangliers passaient déjà avant qu'elle eût eu le temps de les voir. Elle savait que les brefs et vifs grognements qu'ils faisaient signifiaient la frayeur. De quoi avaient-ils peur? D'un homme? Leur grande hâte semblait bien l'indiquer.

Alors, si soudainement que d'un mouvement involontaire elle étreignit plus étroitement la branche, un faon surgit du fourré et s'élança derrière les sangliers. Quelque chose d'autre passa, avec un long corps bas et gris; elle ne savait pas ce que c'était, à vrai dire elle ne fit que l'entrevoir à travers les interstices des jeunes feuilles; puis tout resta en suspens.

Elle demeura roide et expectante, aussi rigide que la branche à laquelle elle se cramponnait, explorant le sol du regard.

Alors, au loin parmi les arbres, apparaissant et disparaissant tour à tour, le buste hors des fougères ou complètement caché, un homme courait. Elle reconnut le jeune Youh-Lomi à la couleur blonde de sa chevelure, — et il y avait du rouge sur sa figure. Cette fuite frénétique et cette tache écarlate lui tourmentèrent affreusement le cœur, puis, plus proche, courant lourdement et haletant, un autre homme s'avançait aussi. D'abord elle ne put voir, mais elle parvint bientôt à distinguer Ouya, qui courait à grandes enjambées et les yeux effarés. Il ne poursuivait pas Youh-Lomi. Sa figure était pâle : Ouya avait peur! Il passa et ses pas lourds s'entendaient encore, lorsque quelque chose d'autre, quelque chose d'énorme avec une fourrure grisâtre, oscillant avec de souples et rapides en-

jambées, apparut, le poursuivant impétueusement.

Eudena redevint soudain rigide, retint son souffle, serra convulsivement les branches, les yeux égarés.

Jamais encore elle n'avait vu cette bête ; même alors, elle ne put la voir bien distinctement, mais elle sut immédiatement que c'était la Terreur des Forêts. Son nom était légendaire : les enfants se faisaient peur les uns aux autres et s'effrayaient eux-mêmes en prononçant son nom, et ces mots les faisaient s'enfuir vers le campement en poussant des cris. Aucun homme n'avait jamais tué un être de cette espèce ; même le puissant Mammouth redoutait sa colère. C'était l'ours gris, le suzerain du monde, tel que le monde était alors. En courant il poussait un continuel grognement mécontent.

— Des hommes dans mon repaire ! Des coups et du sang ! à l'entrée même de ma tanière. Des hommes ! des hommes ! qui se battent et qui se blessent !

Car il était le roi des forêts et des cavernes.

Longtemps après qu'il fut passé, elle resta là, vierge de pierre, scrutant à travers les branches. Toute sa puissance d'agir l'avait abandonnée. Elle se retenait à l'arbre, instinctivement agrippée des mains, des genoux et des pieds. Il lui fallut quelque temps avant de pouvoir réfléchir, et alors une seule chose fut bien claire dans son esprit, c'est que la Terreur des Forêt était entre elle et la tribu — et qu'il lui était impossible de descendre.

Bientôt, quand sa peur fut un peu calmée, elle s'installa dans une position plus confortable entre la fourche de deux branches. Les arbres s'élevaient tout autour d'elle, de sorte qu'elle ne pouvait rien apercevoir du Frère-Feu, qui est obscur pendant

le jour. Les oiseaux commençaient à s'agiter et toutes les créatures qui s'étaient cachées par peur de ses mouvements se montraient à nouveau.

Au bout d'un certain temps, le bleu du ciel devint foncé et les grosses branches se colorèrent des reflets du couchant.

Dans l'air profond, les corbeaux, plus sages que les hommes, retournaient en croassant vers leurs nids aux cimes des ormes. En regardant au-dessous d'elle, Eudena voyait les choses plus distinctes et plus sombres. Elle pensa à retourner au campement et commença même à descendre, mais la crainte de la Terreur des Forêts la reprit. Pendant qu'elle hésitait, un lapin poussa un cri aigu et sinistre, et elle n'osa pas aller plus loin.

Les ombres se rassemblèrent et les profondeurs de la forêt commencèrent à s'agiter. Eudena monta plus haut dans l'arbre pour être plus près de la lumière. Au-dessous, les ombres sortaient de leurs cachettes et se répandaient au dehors. Au-dessus, le bleu s'assombrissait. Un calme épouvantant s'étendit et bientôt les feuilles commencèrent à murmurer. Eudena frissonnait et pensait au réconfort fraternel du feu.

Les ombres maintenant gagnaient les arbres, se perchaient sur les branches et l'épiaient. Les feuilles et les ramures se changeaient en formes de mauvais présage, tranquilles et sombres; le grand hibou blanc voleta silencieusement et lugubrement dans l'obscurité. Tout devint de plus en plus sombre, jusqu'à ce que les feuilles et les rameaux fussent noirs contre le ciel et qu'on ne vît plus le sol.

Elle demeura ainsi la nuit entière, veille interminable, tendant l'oreille à tous les bruits des ténèbres et immobile de peur que quelque animal

furtif ne la découvrît. L'homme, à ces époques, ne restait seul dans l'obscurité que dans des cas accidentels comme celui-ci. D'âge en âge, il avait retenu la leçon de ses terreurs — leçon que nous, ses infortunés descendants, devons si péniblement désapprendre. Eudena, bien qu'elle eût l'âge d'une femme, était dans son cœur comme un petit enfant. Elle restait, pauvre petit animal, aussi immobile qu'un lièvre en son gîte.

Les étoiles parurent et la regardèrent — et ce fut son seul confort. Dans l'une d'elles, très brillante, elle crut retrouver quelque chose de Youh-Lomi. Puis elle s'imagina que *c'était* Youh-Lomi. Et près de lui, rouge et terne, était Ouya, et à mesure qu'avançait la nuit, Youh-Lomi montait en fuyant devant lui à travers le ciel.

Elle chercha à apercevoir le Feu Fraternel, qui gardait des bêtes le campement, mais il n'était pas en vue; dans le lointain elle entendit le barrissement des mammouths qui descendaient s'abreuver au fleuve; une fois, une masse énorme passa rapidement et lourdement, mugissant comme un veau, mais elle ne put voir ce que c'était. Pourtant le bruit de sa voix lui fit penser que ce devait être Yaaa le rhinocéros, qui frappe avec son nez, va toujours seul et devient furieux sans cause.

Enfin, les petites étoiles commencèrent à pâlir, puis les plus grandes. C'était comme les animaux disparaissant devant la Terreur des Forêts. Le soleil allait venir, maître du ciel, comme l'ours gris était maître de la forêt. Eudena se demanda ce qui arriverait si une étoile s'attardait. Puis le ciel s'appâlit jusqu'à l'aube.

Quand le jour fut venu, la crainte des surprises s'en alla et elle put descendre. Elle se sentait roide

et ankylosée, mais pas autant que vous l'auriez été, chère Madame, en vertu de votre éducation, et comme on ne l'avait pas habituée à manger au moins une fois toutes les trois heures, mais qu'elle avait souvent jeûné pendant trois jours, elle ne se sentait pas trop incommodée par la faim. Avec de grandes précautions, elle descendit de l'arbre et se mit en route furtivement entre les troncs et à chaque écureuil qui bondissait, à chaque faon qui fuyait, la terreur de l'ours gris lui parcourait les moelles.

Son désir était maintenant de retrouver sa tribu. Sa crainte de Ouya était surmontée par la crainte plus grande de la solitude. Mais elle avait perdu sa direction : elle avait, la veille, fui sans remarquer sa route et elle ne pouvait plus dire si le campement se trouvait du côté du soleil ou ailleurs. A chaque instant, elle s'arrêtait et écoutait; enfin, très éloigné encore, lui parvint le bruit régulier de pierres heurtées. Le son était si faible même dans le calme du matin qu'elle put dire qu'il venait d'une distance considérable, mais elle reconnut pourtant que c'était un homme aiguisant un silex.

Bientôt, les arbres commencèrent à s'éclaicir, puis ce furent d'épaisses orties barrant le chemin. Elle fit un détour et arriva devant un arbre tombé qu'elle connaissait bien et d'où sortait un bruit d'abeilles. Presque aussitôt, elle put apercevoir le monticule, lointain encore, et la rivière coulant au pied, et les enfants et les hippopotames tels qu'elle les avait vus la veille, et la mince spirale de fumée vacillant dans la brise matinale. Là-bas, près de la rivière, était le bouquet d'aunes où elle s'était cachée. A cette vue, la peur de Ouya lui revint : elle se glissa dans un épais taillis de

fougères, d'où s'enfuit un lapin, et elle demeura là à épier le campement.

Les hommes pour la plupart étaient hors de vue, sauf Wau, le tailleur de silex ; cela la tranquillisa. Ils devaient être partis en chasse — pour de la nourriture, sans doute. Quelques femmes aussi exploraient le lit de la rivière un peu plus bas, courbées et attentives, cherchant des coquillages, des écrevisses et des colimaçons d'eau, et les voyant ainsi occupées, Eudena sentit la faim. Elle se leva et s'élança à travers la fougère pour les rejoindre. A ce moment, elle entendit derrière elle une voix l'appelant doucement. Elle s'arrêta. Puis elle surprit un bruissement et en se retournant elle aperçut Youh-Lomi sortant du taillis. Il avait sur la figure de longues traînées de sang noir coagulé, ses yeux étaient farouches et la pierre blanche de Ouya, la blanche Pierre à Feu, que nul autre qu'Ouya n'osait toucher, était dans sa main. D'un bond, il fut près d'elle, il lui saisit le bras, la secoua et la poussa devant lui vers la forêt.

— Ouya ! dit-il en agitant les bras.

Elle entendit un cri, regarda derrière elle et vit toutes les femmes dressées et deux d'entre elles traversant le courant. Il y eut un hurlement plus rapproché et la vieille femme barbue qui veillait le feu sur le monticule tendit les bras et Wau, l'homme qui taillait les silex, se dressa debout. Les petits enfants eux-mêmes accoururent en criant.

— Viens ! dit Youh-Lomi, en la tirant par le bras.

Elle ne comprenait pas encore.

— Ouya ! dit Youh-Lomi.

Elle regarda une fois encore derrière elle, vers le

groupe de figures hurlantes et elle comprit vaguement.

Wau, toutes les femmes et les enfants accouraient vers eux, troupe en désordre de grands corps fauves ébouriffés, hurlant, sautant et criant. Sur le monticule, deux jeunes hommes s'élancèrent aussi, et dans le bas, parmi les fougères, sur la droite,un homme venait, menaçant de leur couper la route de la forêt. Youh-Lomi lâcha le bras d'Eudena, et tous deux se mirent à courir côte à côte dans les fougères avec de grands bonds agiles. Eudena connaissant sa légèreté et celle de Youh-Lomi riait bien fort de cette chasse inégale. C'était en ces jours-là un couple exceptionnellement bâti.

Ils eurent bientôt franchi la clairière et parvinrent de nouveau au bois de châtaigniers — n'ayant plus peur maintenant puisque ni l'un ni l'autre n'était seul. Ils ralentirent leur allure, qui n'était cependant pas excessive. Tout à coup, Eudena poussa un cri et se jeta de côté, indiquant quelque chose entre les troncs des arbres, et Youh-Lomi aperçut des pieds et des jambes d'hommes courant vers lui. Déjà Eudena s'enfuyait en obliquant, et comme il s'élançait pour la suivre, ils entendirent la voix de Ouya venant à travers la forêt et hurlant de rage après eux.

Alors l'effroi entra dans leur cœur ; non pas l'effroi qui transit, mais qui rend muet et prompt. De deux côtés maintenant la route leur était coupée ; la poursuite se limitait à un seul coin. A droite et près d'eux, arrivaient des hommes rapides et pesants, conduits par Ouya à la grande barbe, qui avait dans sa main un bois de cerf aiguisé ; à gauche, épars comme du blé que l'on sème, taches fauves sur les fougères et le gazon verts,

couraient Wau et les femmes, et les petits enfants eux-mêmes suivaient la chasse. Les deux bandes convergeaient sur eux. Ils s'enfuirent, Eudena en tête.

Ils savaient qu'il n'y aurait aucune merci pour eux. Aucune chasse n'était plus chère à ces anciens humains que la chasse à l'homme. Une fois cette farouche passion déchaînée, les fragiles commencements d'humanité en eux étaient jetés à tous les vents, et la nuit précédente Ouya avait prononcé sur Youh-Lomi les paroles de mort. Youh-Lomi serait la curée de la journée.

Les fuyards allaient droit devant eux — c'était leur seule chance —prenant le terrain comme il venait — un espace couvert d'orties piquantes, une clairière,un champ de hautes herbes d'où une hyène s'enfuit en montrant les dents.Puis des bois encore, de longs espaces ombragés entre les troncs verdâtres sur un sol de feuilles mortes et de mousses, une pente rapide enchevêtrée d'arbres; de longues perspectives de troncs, une clairière, un marécage où une végétation verte recouvrait une boue noirâtre, un espace ouvert encore, un massif de ronces lacérantes, traversé de pistes d'animaux. Derrière eux la poursuite s'attardait et se dispersait, mais Ouya restait à leurs talons. Eudena était toujours en avant, agile et le cœur léger, car Youh-Lomi avait dans sa main la Pierre à Feu.

Ce fardeau gêna son allure, non pas de suite, mais peu à peu. Le bruit de ses pas derrière elle recula soudain. Regardant par-dessus son épaule pendant qu'ils traversaient un espace découvert, Eudena vit que Youh-Lomi était loin en arrière d'elle et que Ouya allait l'atteindre, le bois de cerf déjà levé au-dessus de sa tête pour le lancer. Wau

et les autres émergeaient seulement de l'ombre des arbres.

Voyant Youh-Lomi en péril, Eudena courut de côté pour mieux voir les poursuivants; tout à coup, au moment où Ouya lançait le bois de cerf, elle leva les bras en poussant un cri, et le jeune Youh-Lomi, s'attendant à l'attaque et comprenant son cri, baissa la tête de sorte que l'arme n'atteignit que légèrement le cuir chevelu, faisant une blessure insignifiante, et alla tomber loin devant lui. Il se retourna immédiatement, souleva la Pierre à Feu dans ses deux mains et la lança avec une grande force contre Ouya au moment où celui-ci, dans l'effort qu'il avait fait pour lancer le trait, avait perdu son aplomb. Ouya poussa un cri, mais ne put esquiver le projectile. Il fut atteint sous les côtes d'un coup net et bien asséné, chancela et s'affaissa sans un cri. Youh-Lomi ramassa le bois de cerf, dont la pointe était tachée de son propre sang, et reprit sa course tandis qu'un petit filet rouge coulait sous sa chevelure.

Ouya resta un instant inanimé, culbuta deux fois avant de pouvoir se relever et son allure demeura plus lente. Ses traits étaient altérés. Wau le rattrapa, puis les autres; il toussait à chaque pas et sa respiration était pénible, mais il s'obstina à la poursuite.

A la fin les deux fugitifs arrivèrent à un endroit où le fleuve coulait entre des rives étroites et profondes. Soixante pas les séparaient encore de Wau, l'homme qui taillait les pierres. Ce dernier venait en tête des poursuivants, portant dans chaque main un large silex, en forme d'huître, mais de dimensions doubles et aux bords aiguisés. Les fuyards descendirent la rive escarpée, s'élancèrent dans le fleuve,

franchirent le courant rapide en deux ou trois brasses, puis, trempés et rafraîchis, sortirent de l'eau pour escalader la rive opposée. Elle surplombait; des saules y croissaient drus et serrés, et il fallut l'escalader. Pendant qu'Eudena grimpait parmi les feuillages argentés, et que Youh-Lomi, à cause du bois de cerf qui l'encombrait, sortait à peine de l'eau, Wau parut contre le ciel sur la rive qu'ils venaient de quitter; une pierre aiguë jetée avec adresse, vint frapper Eudena sur le côté du genou, au moment où elle atteignait le sommet du talus.

Ils entendirent ceux qui les poursuivaient pousser des cris, et Youh-Lomi grimpa jusqu'à Eudena en s'agitant comme un singe pour offrir moins de prise aux projectiles de Wau; il sentit une seconde pierre frôler son oreille et entendit le bruit d'un corps tombant dans l'eau au-dessous de lui.

C'est alors que Youh-Lomi, l'adolescent, prouva qu'il était parvenu à l'état d'homme. Pendant qu'il courait, il s'aperçut qu'Eudena restait en arrière, boitant. Alors il se retourna, hurlant sauvagement, la face terrible de rage soudaine et de sang ruisselant. Il revint sur ses pas jusqu'à la rive, faisant tournoyer au dessus de sa tête le bois de cerf. Eudena continua à courir de toutes ses forces, encore qu'elle boitât à chaque pas à cause de la douleur aiguë de son genou.

Et Wau, cramponné aux branches des saules et atteignant le haut de la rive, vit tout à coup surgir au-dessus de lui Youh-Lomi, gigantesque contre le bleu du ciel; il vit tout son corps secoué d'un mouvement terrible, ses mains brandir le bois de cerf, l'arme décrire une courbe énorme, et il ne vit rien de plus. L'eau, sous les osiers, clapota et tourbillonna et une longue traînée écarlate descendit le

courant. Ouya, qui suivait, s'arrêta dans le fleuve avec de l'eau jusqu'aux genoux, et celui qui nageait rebroussa chemin.

Les autres hommes qui arrivaient tour à tour — et aucun d'eux n'était bien redoutable, car Ouya était plus rusé que fort et n'osait pas affronter un adversaire vigoureux — les autres ralentirent le pas à la vue de Youh-Lomi, sanglant et terrible, entre eux et la vierge blessée et brandissant au-dessus des saules l'énorme bois de cerf. Il semblait qu'il fût entré dans l'eau encore adolescent et qu'il en fût sorti homme accompli.

Il savait ce qui se trouvait derrière lui — une vaste prairie, puis un fourré dans lequel Eudena pouvait se cacher. Cela était clair dans son esprit, bien que son pouvoir mental fût trop faible pour prévoir ce qui arriverait après. Ouya restait dans l'eau, indécis et sans armes. Sa lourde mâchoire pendait, découvrant ses canines et il haletait péniblement. Son flanc était rouge et meurtri sous les poils. L'autre, auprès de lui, tenait un bâton appointé. Le reste arrivait un à un, en haut de la rive, hommes poilus, aux longs bras et serrant dans leurs mains des pierres et des bâtons. Deux descendirent au long de la rive et entrèrent dans l'eau à la hauteur de l'endroit où Wau venait de reparaître à la surface, luttant faiblement. Ils poussèrent des cris incohérents sans aucun effort intelligent pour le secourir, et bientôt son corps disparut dans les remous. D'autres, de la rive opposée, menaçaient Youh-Lomi.

Il leur répondit par des cris, des gestes, de vagues injures. Puis Ouya, qui était resté debout hésitant, rugit de rage et faisant tournoyer ses poings

plongea en plein courant. Les autres l'imitèrent tour à tour.

Youh-Lomi jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit qu'Eudena avait déjà disparu dans le fourré. Il aurait peut-être attendu Ouya, mais celui-ci préféra agiter des poings menaçants dans l'eau, jusqu'à ce que les autres l'eussent rejoint. La tactique humaine en ces jours-là, dans toute lutte sérieuse, était la tactique de la meute. Contre la proie qui tenait tête on se réunissait et on se précipitait. Youh-Lomi sentit venir la charge, et menaçant Ouya de son arme, il se retourna et se mit à courir.

Quand, dans l'obscurité du fourré, il fit halte pour regarder derrière lui, il vit que trois seulement de ceux qui le chassaient l'avaient suivi de ce côté du fleuve, et que déjà ils rebroussaient chemin. Ouya, la bouche ensanglantée, était sur l'autre rive, mais plus bas, la main appuyée contre son flanc. Les autres étaient dans l'eau, cherchant à attirer quelque chose sur le bord. Pour un instant du moins la chasse était interrompue.

Youh-Lomi resta un certain temps à épier leurs mouvements, et il grinça des dents à la vue de Ouya. Puis il se remit en route et s'enfonça dans le fourré.

Eudena vint promptement le rejoindre et ils avancèrent en se tenant par la main. Il percevait vaguement qu'elle devait souffrir beaucoup de son genou blessé et meurtri, et il lui choisissait le chemin le plus aisé. Toute cette journée, ils marchèrent à travers bois et fourrés, jusqu'à ce qu'ils fussent enfin parvenus à la contrée crayeuse, aux prairies découvertes, avec de rares bois de hêtres et de bouleaux croissant auprès de l'eau ; ils virent les montagnes tout proche et des troupes de chevaux paissant.

Ils avançaient avec circonspection, côtoyant l'orée des bois et des parties couvertes, car c'était une contrée insolite dont l'aspect même semblait étrange. Constamment le sol s'élevait et les forêts de châtaigniers s'étendaient vastes et bleues au-dessous d'eux jusqu'aux marécages de la Tamise qui brillaient argentés dans le lointain. Ils ne virent aucun homme, car en ces jours l'homme parvenait seulement dans cette partie du monde et n'avançait que lentement au long des rivières. Vers le soir, ils se rapprochèrent du fleuve, mais il coulait maintenant dans une gorge entre de hautes murailles de craie blanchâtre qui le surplombaient parfois. Au bas, était un taillis de bouleaux où jouaient d'innombrables oiseaux ; à mi-hauteur se trouvait une petite plate-forme près d'un arbre, où ils s'installèrent pour y passer la nuit.

Ils n'avaient pris pour ainsi dire aucune nourriture : ce n'était pas l'époque des baies, et ils n'avaient pas eu le temps de s'écarter pour attraper quelque bestiole ; ils avançaient affamés, en un silence las, rongeant des feuilles et des jeunes pousses. Mais à la surface des roches crayeuses, était une multitude d'escargots, et dans un buisson ils trouvèrent les œufs frais pondus d'un petit oiseau : puis d'un coup de pierre dans un hêtre, Youh-Lomi tua un écureuil, de sorte qu'à la fin ils furent suffisamment restaurés. Youh-Lomi veilla toute la nuit son menton sur ses genoux. Il entendit de jeunes renards glapir à peu de distance, et au fond de la gorge le fracas des mammouths et dans le lointain les hyènes hurler et rire. L'air était glacial, mais ils n'avaient pas osé allumer de feu. Chaque fois qu'il s'assoupissait, son esprit battait la campagne et rencontrait aussitôt l'esprit de Ouya, et en rêve ils luttaient. Et toujours Youh-Lomi était paralysé, de

sorte qu'il ne pouvait ni frapper ni fuir, ce qui le réveillait en sursaut. Eudena, elle aussi, eut de mauvais rêves au sujet de Ouya, si bien qu'ils s'éveillèrent tous deux avec cette crainte dans le cœur, et aux lueurs de l'aube, ils virent un rhinocéros laineux descendre lourdement la vallée.

Pendant le jour ils se caressèrent l'un et l'autre, heureux de la chaleur du soleil, mais la jambe d'Eudena était si raide qu'elle dut rester assise sur la roche. Youh-Lomi trouva, en saillie sur la muraille crayeuse, de grands silex, plus grands que ceux qu'il avait vus jusqu'ici, et il en rapporta quelques-uns, jusqu'à leur campement, et se mit à les tailler de façon à être armé contre Ouya s'il revenait. En prenant une de ces pierres, il éclata de rire joyeusement, Eudena rit aussi et ils se la lancèrent par risée : elle était percée d'un trou. Ils passèrent leurs doigts au travers, et ils trouvaient cela très drôle. Puis ils se regardèrent à tour de rôle par le trou. Enfin Youh-Lomi prit un bâton et l'introduisant par hasard dans cette pierre bizarre, le bâton s'y fixa étroitement. Il l'avait enfoncé trop fortement pour pouvoir le retirer. Cela était plus étrange encore, à peine drôle et presque terrible, et pendant un moment Youh-Lomi fut fort peu enclin à toucher le nouvel objet. Il lui semblait que le silexavait mordu le bâton et le retenait dans ses dents. Mais il devint bientôt familier avec cette combinaison baroque. Il la brandit en tous les sens et perçut vaguement que le bâton avec la lourde pierre au bout donnait des coups bien mieux assénés que toutes les autres armes qu'il connaissait. Il se mit à marcher de ci de là, frappant au hasard, mais il s'en fatigua vite et rejeta l'objet de côté. Dans l'après-midi, il monta jusqu'à la cime de la falaise blanche et s'étendit au-

près d'un terrier, épiant le moment où les lapins sortiraient pour prendre leurs ébats. Il n'y avait aucun homme aux environs et les lapins étaient sans méfiance. Avec une des pierres taillées qu'il avait préparées, il en tua un.

Cette nuit-là, ils firent un feu de fougères qu'ils allumèrent avec des étincelles de silex et ils causèrent et se caressèrent à sa lueur. Dans leur sommeil, l'esprit de Ouya revint encore, et soudain, pendant que Youh-Lomi essayait vainement de lutter, la pierre bizarre au bout du bâton lui tomba sous la main, et il en frappa Ouya et voilà que Ouya était tué. Mais après cela vinrent d'autres rêves hantés par Ouya — car les esprits ont besoin d'être tués souvent — et il fallut le tuer encore. Puis ce fut la pierre qui ne voulait plus tenir après le bâton. Il s'éveilla fatigué et attristé, et fut maussade toute la matinée en dépit des attentions bienveillantes d'Eudena; au lieu de chasser, il commença à tailler et à aiguiser les bords du silex singulier, jetant à Eudena des regards étranges. Puis avec des lambeaux de la peau du lapin, il lia au bâton le silex perforé. Quand il eut fini, il se mit à marcher en tous sens sur la plateforme, murmurant des choses tout seul en pensant à Ouya et frappant de ci de là avec son arme lourde et bien en main.

Pendant plusieurs jours, plus qu'on ne savait en compter dans ce temps-là, cinq jours peut-être ou six, Youh-Lomi et Eudena demeurèrent là, au flanc de la muraille qui surplombait la gorge où coulait la rivière, et ils oublièrent la peur des hommes, et la nuit leur feu brûlait rougeâtre. Ils étaient joyeux et ils faisaient grande chère tous deux; tous les jours ils avaient des bêtes à manger, de l'eau douce à boire et pas d'ennemis à combattre. En peu de

temps, le genou d'Eudena fut remis, car ces anciens sauvages se guérissaient rapidement de leurs blessures. A vrai dire, ils étaient très heureux.

Un de ces jours-là, bien que le fait n'ait eu aucune importance immédiate, Youh-Lomi laissa échapper un bloc de silex énorme. Il le vit tomber en bondissant à travers la pente de la rive jusque dans l'eau. Après avoir ri et réfléchi un instant, il recommença avec un autre. Celui-ci écrasa une touffe de coudriers de la façon la plus intéressante. Ils passèrent toute la matinée à lancer ainsi de leur plateforme des pierres dans le fleuve, et dans l'après-midi ils découvrirent que ce nouvel et amusant passe-temps était de même possible du haut de la falaise de craie. Le lendemain, ils avaient oublié ce plaisir, ou du moins ils parurent l'avoir oublié.

Mais Ouya vint en rêve troubler leur paradis. Trois nuits il vint combattre Youh-Lomi. Le matin, après ces rêves, Youh-Lomi se promenait en tous sens, proférant des menaces et brandissant la hache; puis enfin vint la nuit après que Youh-Lomi eut cassé la tête d'une loutre et qu'ils en eurent fait un festin. Cette nuit-là, Ouya alla trop loin. Youh-Lomi s'éveilla les yeux farouches sous ses épais sourcils, et il prit sa hache et étendant la main vers Eudena, il lui ordonna d'attendre son retour sur la roche. Alors, il dévala la déclivité blanche : arrivé au pied, il jeta un regard vers le haut, fit tournoyer sa hache au-dessus de sa tête, et sans se retourner partit à grandes enjambées le long du fleuve jusqu'à ce que la falaise surplombante l'eut caché aux yeux de sa compagne.

Deux jours et deux nuits, Eudena demeura seule sur la roche, attendant auprès du feu. Pendant la nuit, les bêtes hurlaient sur les pentes et dans la

vallée, et au-dessus d'elle, sur le haut de la falaise, les hyènes au dos voûté rôdaient noires contre le ciel. Mais rien de mauvais ne l'approcha, sinon la peur. Une fois, dans le lointain, elle entendit le rugissement d'un lion poursuivant les troupes de chevaux qui avec le printemps montaient vers les pâturages septentrionaux. Tout ce temps, elle resta dans l'attente, — l'attente qui est une souffrance.

Le troisième jour, Youh-Lomi revint par le fleuve. Il avait dans ses cheveux les plumes d'un corbeau. Sa hache était tachée de sang et de longs poils bruns y restaient attachés. Il avait à la main le collier qui distinguait la favorite de Ouya. Il marchait dans les endroits herbeux sans se soucier de sa trace. A part une coupure au bas de la joue, il n'avait pas de blessure.

— Ouya! cria Youh-Lomi exultant, et Eudena comprit que tout était bien. Il donna le collier à Eudena et ils mangèrent et ils burent. Après qu'il eut mangé, il se mit à lui conter l'histoire depuis le commencement, lorsque Ouya eut jeté les yeux sur Eudena, que Ouya et Youh-Lomi, se battant dans la forêt, avaient été pourchassés par l'ours; et il suppléait à son langage insuffisant par une abondante pantomime, se dressant tout à coup et brandissant la hache de pierre quand il en vint au récit du combat. Cette dernière lutte avait été terrible: il trépignait et hurlait: une fois, sa hache frappa dans les tisons et il s'éleva dans la nuit une gerbe d'étincelles. Eudena était assise dans les reflets rouges du feu, le suivant du regard, la face animée, les yeux brillants, et elle avait mis autour de son cou le collier façonné par Ouya. Ce furent de glorieux instants, et les étoiles, qui condescendent à nous voir encore, la virent, elle aussi, notre ancêtre —

qui est morte maintenant depuis cinquante mille ans.

II

YOUH-LOMI ET L'OURS DES CAVERNES

Au temps où Eudena et Youh-Lomi, ayant quitté la tribu de Ouya, s'enfuirent vers les montagnes boisées de sapin, à travers les forêts de châtaigniers et les prairies crayeuses et se cachèrent enfin dans la gorge entre les falaises blanches qui encaissaient le fleuve, les hommes étaient peu nombreux et leurs campements séparés par de grandes distances. Les plus proches étaient ceux de leur ancienne tribu, à une grande journée de marche en descendant la rive du fleuve, et de l'autre côté, dans les montagnes, il n'y avait aucun être humain. L'homme, à vrai dire, était dans ces régions un nouveau venu, avançant lentement au long des cours d'eau, génération après génération, d'un campement à un autre, en venant du sud-ouest. Les animaux qui tenaient le pays, les hippopotames et les rhinocéros dans les vallées et les rivières, les chevaux dans les plaines herbeuses, les cerfs et les sangliers dans les forêts, les singes gris dans les branches, le bétail sur les hauts plateaux, le craignaient fort peu — pour ne rien dire des mammouths dans les montagnes et des éléphants qui, à l'époque de l'été, montaient du sud. Car pourquoi auraient-ils eu peur de lui, avec ses silex grossièrement taillés qu'il n'avait pas appris à emmancher et qu'il lançait mal, avec son misérable épieu de bois appointé, que pouvait-il avec toutes ses armes contre les cornes et les sabots, les crocs et les griffes?

Andoo, le grand ours des cavernes, qui vivait

dans un antre au fond de la gorge, n'avait jamais vu d'homme dans sa respectable et sage vie ; cependant, vers le milieu d'une nuit, comme il rôdait sur le faîte de la pente qui descendait au fleuve, il aperçut la lueur du feu d'Eudena, sur la roche, Eudena, rouge et resplendissante, et Youh-Lomi, dont l'ombre gigantesque et moqueuse se projetait sur la falaise blanche, allant et venant devant le feu, secouant sa crinière de cheveux et brandissant la première hache de pierre tandis qu'il chantait la mort de Ouya. L'ours des cavernes était au haut de la gorge, en amont du fleuve, et il voyait cette scène de loin et de biais. Il fut si surpris qu'il demeura un instant immobile, reniflant l'odeur nouvelle de fougère brûlée et se demandant si l'aurore ne se trompait pas.

Il était souverain des roches et des cavernes, le grand ours, comme son frère moins fort, le grizzly, était souverain des bois profonds, et comme le lion tacheté — le lion, en ces temps, était tacheté — était maître des fourrés d'épines, de la brousse et des grandes plaines. Il était le plus grand des mangeurs de chair. Il ne connaissait aucune crainte ; il n'était la proie de personne et personne ne l'attaquait ; seul le rhinocéros était au delà de sa force. Le mammouth même évitait son domaine. Cette invasion le rendait perplexe. Il remarqua que ces nouveaux animaux ressemblaient à des singes et qu'ils avaient des poils clairsemés comme de jeunes cochons.

— Singe et cochon, se disait l'ours ; ce ne doit pas être si mauvais. Mais cette chose rouge qui sautille et cette chose noire qui bondit avec elle de l'autre côté. Jamais de ma vie je n'ai encore vu rien de pareil.

Il s'avança lentement vers eux en suivant la crête du talus, s'arrêtant trois fois pour renifler et épier, et le feu se mit à brûler et à fumer avec plus de force. Un couple d'hyènes était tellement absorbé par ce spectacle qu'Andoo, approchant doucement et légèrement, arriva sur elles avant qu'elles l'eussent aperçu et qu'il les ait vues. Elles s'enfuirent obliquement, comme surprises en faute. Après un détour, elles s'arrêtèrent à cent cinquante pas, et elles commencèrent à hurler et à l'insulter à cause de la peur qu'il leur avait faite.

— Ya-ha! criaient-elles. Qui est-ce qui ne sait pas se creuser un terrier? Qui est-ce qui mange des racines comme un cochon?... Ya-ha!

Car dans ces jours-là, les mœurs des hyènes étaient tout aussi insolentes qu'elles le sont maintenant.

— Qui voudrait répondre à des hyènes? grogna Andoo, les guettant du coin de l'œil dans les ténèbres, et retournant à son observation au haut de la falaise.

Youh-Lomi contait toujours son histoire, et le feu baissait et la fumée devenait épaisse et âcre.

Andoo demeura sur la hauteur pendant un certain temps, appuyant sa vaste masse tantôt sur une jambe, tantôt sur une autre, balançant sa tête, la gueule ouverte, les oreilles droites et mobiles et les narines de son énorme mufle noir reniflant. Il était très curieux, l'ours des cavernes, plus curieux qu'aucun des ours qui survivent maintenant; le feu tremblotant, les mouvements incompréhensibles de l'homme, sans parler de l'intrusion dans un canton qui était incontestablement son domaine, l'agitaient de pressentiments de choses étranges qui allaient arriver. Il était sorti pour chasser un faon

de daim rouge, ce soir-là, — car l'ours des cavernes était un chasseur éclectique, — mais ce spectacle nouveau le détourna complètement de son entreprise.

— Ya-ha ! hurlaient les hyènes derrière lui, ya-ha-ha !

A la lueur pâle des étoiles, Andoo vit qu'il y en avait maintenant trois ou quatre, allant et venant sur les roches grises.

— Elles ne vont plus me lâcher de toute la nuit... avant que je n'aie tué quelque chose, les immondes bêtes ! dit Andoo, et, beaucoup pour les ennuyer, il résolut de rester à observer la vacillante flamme rouge jusqu'à la venue de l'aube qui ferait rentrer dans leurs tanières cette racaille d'hyènes. Après un certain temps elles disparurent et il entendit leurs ricanements se perdre sous bois. Puis elles revinrent furtivement. Andoo bâilla, se mit à marcher au long de la pente, et elles suivirent. Alors il s'arrêta et revint sur ses pas.

La nuit était superbe, toute ornée de brillantes constellations, les mêmes étoiles, mais non les mêmes constellations que nous connaissons, car depuis ces temps toutes les étoiles ont eu le temps de changer de place. Au loin, par delà la clairière où rôdaient et hurlaient les hyènes aux lourdes épaules et aux corps maigres, était un bois de hêtres, derrière lequel les pentes de la montagne commençaient à s'élever, obscurément mystérieuses, jusqu'à ce que leurs sommets coiffés de neiges surgissent blancs, froids et nets, touchés par les premiers rayons invisibles. Partout c'était le vaste silence, sauf quand le cri des hyènes lançait dans le calme une discordance passagère, ou quand, des pieds des collines, montait faiblement sur une

brise amollie le barrissement des éléphants nouveaux venus. Maintenant la flamme rouge, diminuée, brûlait plus régulière et d'un rouge plus foncé : Youh-Lomi avait fini son histoire et s'apprêtait à dormir ; Eudena demeurait assise, écoutant les voix étranges d'animaux inconnus et regardant vers l'orient le ciel sombre qui devenait plus profondément lumineux à mesure qu'approchait la lune. A leurs pieds, la rivière causait seule et des choses invisibles passaient.

Au bout d'un certain temps, l'ours s'en alla ; mais une heure après il était de retour. Puis, comme frappé d'une idée soudaine, il repartit.

La nuit s'avançait et Youh-Lomi dormait. La lune décroissante se leva et éclaira d'une lueur pâle et incertaine la grande falaise escarpée. Dans la gorge l ombre, par contraste, était plus profonde. Puis, imperceptiblement, le jour monta dans le sillage de la lune. A plusieurs reprises, Eudena explora du regard le sommet de la falaise au-dessus de sa tête. Chaque fois sa ligne se détacha nette et claire contre le ciel, et cependant elle avait l'obscure perception de quelque chose aux aguets à cet endroit. La tache rouge du feu devint plus sombre avec parfois des flammes grisâtres ; sa colonne verticale de fumée devint de plus en plus visible et du haut en bas de la gorge des choses jusque-là inaperçues se distinguèrent dans une incolore clarté. Elle dut s'assoupir.

Soudain, elle se dressa debout et en alerte, scrutant la pente du haut en bas.

A son appel à peine distinct, Youh-Lomi, qui avait le sommeil aussi léger qu'un animal, s'éveilla instantanément. Il saisit sa hache et s'avança sans bruit jusque près d'elle.

Dans l'aube encore obscure, les choses étaient toutes vêtues de noir ou de gris sombre, et une étoile languissante s'attardait au-dessus de leurs têtes. L'endroit où ils se trouvaient était un petit espace herbeux de six pieds de large peut-être et de vingt pieds de long s'inclinant vers l'extérieur avec quelques poignées de lierre terrestre et d'armoise croissant près du bord. Au-dessous la roche tendre et blanche tombait en une pente abrupte de presque cinquante pieds jusqu'au taillis épais de coudriers qui frangeait la rivière. En aval, cette pente s'accentuait et jusqu'à une certaine distance un maigre gazon se cramponnait du haut en bas de la muraille à pic. Au-dessus d'eux, quarante ou cinquante pieds d'énormes roches calcaires s'élevaient en saillie, mais au bout de leur étroit abri, dans la craie décolorée, un ravin, une crevasse presque à pic, balafrait la muraille, avec sur ses bords une végétation rabougrie, et par ce chemin Eudena et Youh-Lomi montaient et descendaient.

Ils restaient là silencieux comme le cerf effrayé, attendant un danger. D'abord, ils n'entendirent rien, puis au bout d'un court instant, le bruit leur parvint de quelque chose venant par la ravine, et de branches qui cassent.

Youh-Lomi serra le manche de sa hache et fit quelques pas en avant, car la saillie de la muraille crayeuse cachait la partie supérieure de la crevasse. A ce moment, avec une contraction soudaine du cœur, il vit l'ours des cavernes à mi-chemin de leur abri, descendant à reculons, posant avec précaution l'une après l'autre ses pattes de derrière. Son arrière-train était tourné du côté de You-Lomi et il s'agrippait aux roches et aux buissons, de sorte qu'il semblait aplati contre le sentier. Il n'en pa-

raissait pas moins formidable pour cela. De son museau luisant, jusqu'à sa queue courte et solide, il était moitié plus long qu'un lion : la longueur de deux hommes de haute taille. Il regarda par-dessus son épaule, sa langue pendait hors de son énorme gueule ouverte dans l'effort qu'il faisait pour retenir sa grande carcasse.

Il trouva son point d'appui et lentement avança d'un nouveau pas.

— L'ours! dit Youh-Lomi regardant autour de lui, la face décomposée.

Et Eudena, la terreur dans les yeux, lui indiqua du doigt le bas de la muraille.

Youh-Lomi, muet, ouvrit une bouche béante, car dans le bas, avec ses énormes pattes de devant contre le roc, était une autre grosse masse d'un gris brun — l'ourse. Elle n'était pas aussi grosse qu'Andoo, mais elle l'était néanmoins suffisamment.

Tout à coup Youh-Lomi poussa un cri et ramassant une poignée de fougères sèches il la jeta sur les cendres pâles du feu : — Frère Feu ! cria-t-il, Frère Feu ! à l'aide, à l'aide ! Frère Feu !

Frère Feu était encore un peu rouge au centre; mais il devint gris sitôt qu'ils l'eurent remué.

— Frère Feu ! supplièrent-ils. Mais il eut un petit souffle et passa, et il n'y eut plus autre chose que des cendres. Alors Youh-Lomi se mit à bondir de colère et du poing il frappa les cendres. Mais Eudena se mit à heurter la pierre à feu contre un silex et leurs yeux se tournaient à chaque instant vers la ravine par où descendait Andoo.

Soudain l'énorme fourrure de l'arrière-train de l'ours parut derrière la saillie de roche qui l'avait jusqu'alors caché. Il descendait toujours lentement et avec précaution la pente presque verticale. Sa

tête était encore hors de vue, mais ils pouvaient l'entendre causer tout seul.

— Porc et singe, ce doit être bon.

Eudena fit jaillir une étincelle — qui sous son souffle brilla un instant — puis s'éteignit. Alors elle laissa tomber silex et pierre à feu et, impuissante, se tordit les mains. Ses larmes coulaient abondantes sur sa figure terrifiée. Elle se releva et grimpa jusqu'à une hauteur d'une douzaine de pieds au-dessus de leur retraite. Comment elle put tenir là, même un seul instant, est surprenant, car la muraille était verticale et n'aurait pas même offert prise à un singe. Un instant après, elle retombait les mains ensanglantées.

Youh-Lomi parcourait frénétiquement la petite plateforme, allant et venant de l'extrémité jusqu'à la ravine. Il ne savait que faire et ne pouvait réfléchir. L'ourse paraissait de beaucoup plus petite que son mâle. S'ils se précipitaient ensemble jusqu'en bas— l'un d'eux au moins aurait chance de survivre.

— Eh ! cria l'ours.

Youh-Lomi se retourna et vit les petits yeux qui l'examinaient par-dessous la saillie du rocher.

— Gare ! je saute ! continua l'ours.

Eudena, blottie à l'extrémité de la plateforme, commença à pousser des cris comme un lapin qu'on étrangle.

Sur ce, une sorte de folie s'empara de Youh-Lomi. Avec un bruit terrible il saisit sa hache et se mit à escalader le ravin à la rencontre de l'ours. Il n'eut ni un mot ni un cri. Le monstre laissa échapper un grognement de surprise. En un instant, Youh-Lomi s'accrocha à un buisson juste au-dessous de l'ours, puis il bondit sur son dos, où il fut à demi enseveli dans la fourrure, une main serrant forte-

ment la peau du cou de la bête. L'ours était trop ahuri de cette fantastique attaque pour faire autre chose que de se maintenir passivement d'aplomb sur la pente. Et c'est alors que la hache, la première de toutes les haches, fit résonner son crâne.

L'ours secoua la tête violemment avec un grondement de colère. La hache l'avait atteint à un pouce de l'œil gauche et le sang chaud qui jaillit l'aveugla de ce côté. La brute rugissait de surprise et de rage, ses dents vinrent grincer à deux doigts de la figure de Youh-Lomi, et la hache au manche court s'abattit lourdement sur le coin de la mâchoire.

Le coup qui suivit aveugla le côté droit et arracha à la bête un rugissement de douleur. Eudena vit les énormes et larges pattes lâcher prise et glisser; soudain, l'ours fit un effort maladroit pour sauter de côté, comme pour atteindre la plateforme. Puis tout disparut; les coudriers s'écrasèrent et un tumulte de cris rauques, de rugissements et de grognements monta du bas de la falaise.

Eudena, continuant à crier, s'avança jusqu'au bord pour voir. Pendant un instant, l'homme et les ours ne formèrent qu'une seule masse, Youh-Lomi par-dessus; puis il se dégagea, escalada la pente ravinée, tandis que les ours se roulaient et se frappaient l'un et l'autre parmi les touffes de coudriers. Il avait abandonné sa hache en bas, et trois traînées écarlates descendaient le long de sa cuisse.

— En haut ! cria-t-il, et en un instant Eudena l'eut précédé au sommet de la falaise.

Ils s'arrêtèrent, le cœur battant à tout rompre, tandis qu'Andoo et sa femelle restaient en bas, assez loin pour être en lieu sûr. Andoo s'était assis, les deux pattes à l'ouvrage, essayant avec des mou-

vements rapides et exaspérés d'essuyer ce sang qui l'aveuglait; l'ourse était sur ses quatre pattes un peu plus loin, le poil hérissé et grognant avec colère. Youh-Lomi se jeta à plat ventre sur le gazon, haletant, sanglant, et la figure cachée dans ses bras.

Un moment, Eudena regarda les ours, puis elle vint s'asseoir auprès de lui, le contemplant...

Bientôt, elle avança la main timidement et le toucha, proférant le son guttural qui était son nom. Il se tourna et se souleva sur un bras. Sa face était pâle, comme la face de quelqu'un qui a eu peur. Il la fixa longuement, puis soudain éclata de rire.

— Ouauh! s'écria-t-il, tout triomphant.

— Ouauh! répondit-elle; simple, mais expressive conversation.

Ensuite Youh-Lomi s'approcha à genoux tout contre elle, et, appuyé sur les mains, il examina le fond du ravin. Sa respiration était maintenant régulière, et le sang sur sa cuisse avait cessé de couler, bien que les blessures que lui avaient faites les griffes de l'ours fussent encore larges ouvertes. Il s'assit sur ses talons et se mit à examiner les traces des pattes de l'ours aux abords du passage. Elles étaient aussi larges que sa tête et deux fois aussi longues. Il se redressa et s'avança sur le bord de la falaise jusqu'au-dessus de leur plateforme. Là, il s'assit pour réfléchir pendant quelque temps, tandis qu'Eudena l'observait.

Bientôt Youh-Lomi se leva comme quelqu'un qui a pris une décision. Il retourna vers la descente du ravin, Eudena à ses talons, et ensemble ils descendirent jusqu'à la plateforme. Ils prirent la pierre à feu et un silex, puis Youh-Lomi descendit avec précaution au fond de la gorge et il retrouva sa hache. Aussi doucement que possible, ils remontèrent

jusqu'au sommet et se tournant résolument du côté d'où venait le fleuve se mirent en marche d'un pas rapide. La plateforme ne pouvait être plus longtemps leur demeure avec de pareils visiteurs dans le voisinage. Youh-Lomi portait la hache et Eudena la pierre à feu. Car telle était la simplicité d'un déménagement paléolithique.

Ils remontaient la rive du fleuve, bien que ce chemin eût pu les mener au repaire même de l'ours, et parce qu'il n'y avait aucune autre route à suivre. En aval, campait la tribu, et n'avait-il pas tué Ouya et Wau? Il ne pouvaient non plus s'écarter du fleuve, parce qu'il fallait boire.

Ils marchèrent ainsi, à travers la forêt de hêtres, et la gorge devenait de plus en plus profonde jusqu'à ce que la rivière coulât rapide et écumante à cinq cents pieds au-dessous d'eux. Une fois un singe gris jacassa et disparut, et tout au long de la falaise, vaste et unie, couraient les traces du grand ours des cavernes.

Soudain, les traces quittaient le bord de la falaise, indiquant, comme le pensa Youh-Lomi, que les ours venaient de quelque endroit sur la gauche, et ayant continué à suivre le bord, ils furent bientôt arrêtés. Ils se trouvèrent devant un grand espace semi-circulaire dû à l'écroulement des roches. D'énormes masses étaient allées tomber en travers de la gorge, barrant le fleuve qui formait un vaste lac dont le trop-plein débordait en rapides. La chute s'était produite en des temps reculés. Des herbes avaient poussé, mais les murailles calcaires qui se dressaient tout autour du cirque étaient encore aussi blanches et les parties entamées aussi récentes que le jour où les roches s'étaient détachées et écroulées. Tout à fait visibles et béantes de ténè-

bres, au pied de ces murailles, s'ouvraient plusieurs cavernes. Pendant qu'ils étaient là à examiner l'endroit, assez peu disposés à le tourner, parce qu'ils pensaient que l'antre de l'ours devait se trouver quelque part sur la gauche dans la direction qu'il leur fallait suivre, ils virent soudain apparaître, montant la pente gazonnée vers la droite, un ours d'abord, puis un autre, traversant l'amphithéâtre pour gagner les cavernes. Andoo était celui qui marchait en tête, la mine abattue, boitant un peu d'une patte de devant, et l'ourse, traînant la patte, suivait par derrière.

Eudena et Youh-Lomi reculèrent sans bruit jusqu'à ce qu'ils pussent juste voir les ours sans en être vus. Alors Youh-Lomi s'arrêta, mais Eudena, voulant continuer, le tira par le bras ; il se retourna avec un geste de défense et elle laissa retomber son bras. Youh-Lomi resta à épier les ours jusqu'à ce qu'ils eussent disparu dans la caverne. Il gronda sourdement et agita sa hache menaçante dans la direction de la demeure de ses ennemis. Puis, à la grande terreur d'Eudena, au lieu de se retirer et de fuir avec elle, il s'étendit à plat ventre et se traîna ainsi dans une position où il pouvait surveiller l'entrée de la caverne. C'était des ours — et il agissait avec autant de tranquillité que s'il eût guetté des lapins.

Il restait étendu là, sans bouger, comme un chien en arrêt, moucheté de soleil dans l'ombre agitée des arbres. Il pensait; et Eudena avait appris, alors qu'elle n'était encore qu'une petite fille, que quand Youh-Lomi restait immobile de cette manière, les poings sous le menton, des choses nouvelles ne tarderaient pas à arriver.

Une heure se passa, avant qu'il eût achevé de

penser. Le soleil était au zénith quand les deux petits sauvages eurent enfin trouvé leur chemin jusqu'à l'endroit des roches qui surplombait la caverne des ours, et pendant toute la longue après-midi, ils luttèrent désespérément avec un énorme bloc de calcaire et de craie, le roulant, sans autre secours que celui de leurs muscles vigoureux, depuis l'endroit où il était demeuré comme une dent branlante, jusqu'au bord de la muraille rocheuse C'était bien une distance de quatre pas et le bloc arrivait jusqu'à la taille d'Eudena, tout raboteux et garni de silex coupant. Quand le soleil descendit à l'horizon, ils l'avaient mis en équilibre à trois pouces du bord au-dessus de l'antre du grand ours des cavernes.

Dans le repaire, la conversation avait langui toute l'après-midi. L'ourse boudeuse sommeillait dans son coin — elle était très friande de porc et de singe — et Andoo était occupé à lécher sa patte et à la passer sur sa gueule pour calmer la douleur cuisante et l'inflammation de ses blessures. Ensuite il alla s'asseoir en deçà de l'entrée de la caverne, clignotant, avec son œil indemne, à la clarté extérieure et réfléchissant.

— Je n'ai jamais été si surpris de ma vie, dit-il enfin. Ce sont des animaux vraiment extraordinaires. M'attaquer !

— Ils me déplaisent considérablement, répondit l'ourse du fond obscur de la caverne.

— Je n'ai jamais vu une espèce de bêtes aussi faibles. Je me demande où va le monde. Des jambes frêles et décharnées... comment font-ils pour avoir chaud en hiver ?

— Ils ne font rien, très probablement, répondit l'ourse.

— Je suppose que c'est une espèce de singes qui a mal tourné.

— C'est du nouveau, dit l'ourse.

Suivit une pause.

— L'avantage qu'il a eu était purement accidentel, dit Andoo. Ces choses-là arrivent quelquefois.

— Je ne puis comprendre pourquoi tu as cédé, dit l'ourse.

La chose avait été discutée auparavant et arrangée. Aussi Andoo, étant un ours expérimenté, garda le silence pendant un moment. Puis il reprit le sujet sous un aspect différent.

— Il a une sorte de griffe — une longue griffe qui semblait être tantôt au bout d'une patte, tantôt au bout de l'autre. Une griffe unique. Ce sont des créatures bien bizarres. Cette chose brillante aussi qu'ils ont et qui ressemble à cette lumière qui monte dans le ciel pendant le jour — avec cette différence qu'elle sautille — ça vaut la peine d'être vu. C'est une chose qui a une racine comme l'herbe quand il fait du vent.

— Est-ce que ça mord ? demanda l'ourse. Si ça mord, ça n'est pas une plante.

— Non... Je ne sais pas, dit Andoo. Mais quand même, c'est curieux.

— Je me demande s'ils sont bons à manger, dit l'ourse.

— Ils le paraissent, répondit Andoo avec appétit — car l'ours des cavernes, comme l'ours polaire, était un insatiable carnivore — pour lui, ni racines, ni miel.

Les deux ours tombèrent un instant dans une profonde méditation. Puis Andoo se remit à prodiguer ses soins primitifs à son œil. La lumière sur

la pente verte, devant la caverne, prit un ton plus chaud — jusqu'à être couleur d'ambre.

— C'est une chose curieuse que le jour, dit Andoo, il y en a bien trop, à mon avis. Ça ne convient en rien pour la chasse. Je suis toujours ébloui et je ne flaire pas aussi bien pendant le jour.

L'ourse ne répondit pas, mais il y eut dans les ténèbres un bruit régulier de raclement : elle avait trouvé un os. Andoo bâilla : « Allons! » dit-il, et il s'avança jusqu'à l'entrée de la caverne, la tête au dehors, surveillant l'amphithéâtre. Il s'aperçut que, pour voir les objets qui se trouvaient à sa droite, il lui fallait tourner complètement la tête. Sans aucun doute, il n'y paraîtrait plus le lendemain.

Il bâilla encore. Il y eut un heurt au-dessus de sa tête et une énorme masse calcaire détachée de la muraille vint frôler son nez et se briser en une douzaine de fragments inégaux. Cela le surprit extrêmement.

Quand il fut un peu remis de cette secousse, il alla renifler curieusement les morceaux du projectile. Ils avaient une odeur distinctive rappelant singulièrement les deux animaux au poil fauve qu'il avait vus sur la plateforme. Il s'assit et essaya ses griffes sur le plus gros fragment, il en fit plusieurs fois le tour, essayant de trouver un homme dessous, dedans ou quelque part.

Quand la nuit fut venue, il descendit la rive du fleuve, au fond de la gorge, pour voir s'il ne pourrait pas s'emparer d'un des habitants de la plateforme. Mais elle était vide et il n'y avait plus trace de la chose rouge. Comme il se sentait quelque peu affamé, il ne s'attarda pas longtemps cette nuit-là, mais continua son chemin à la recherche d'un faon. Il en oublia les animaux au poil fauve. Il trouva un

faon, mais la biche était avec lui et elle entama une lutte terrible pour défendre son petit. Andoo lâcha le faon, mais la biche excitée, au lieu de fuir, s'obstina à l'attaque et enfin, d'un coup de patte sur le nez, il la tua. C'était une plus grande quantité de nourriture, mais moins délicate, et l'ourse qui survint eut sa part. Dans l'après-midi suivante, chose bizarre, un semblable bloc de roche blanche tomba et éclata précisément de la même façon que le précédent.

Le troisième qui tomba la nuit d'après atteignit mieux son but. Il frappa le crâne peu spéculatif de Andoo, avec un craquement qui fit écho jusqu'au sommet de la falaise et les fragments blancs s'en allèrent danser dans tous les coins du circuit. L'ourse sortit et vint flairer son mâle avec curiosité; elle le trouva dans une sorte d'attitude bizarre, la tête tout humide et déformée. C'était une jeune ourse de peu d'expérience et après l'avoir flairé et léché pendant un moment, elle se décida à le laisser jusqu'à ce que cette fantaisie lui eût passé, et elle partit chasser seule.

Elle chercha le faon de la biche qu'ils avaient tuée deux nuits auparavant, et elle le trouva. Mais elle s'ennuya à chasser seule sans Andoo et elle reprit le chemin de la caverne avant l'aube. Le temps était gris et couvert, les arbres de la gorge étaient sombres et rébarbatifs et son esprit d'ourse fut envahi d'un obscur pressentiment de choses terribles et étranges. Elle éleva la voix et appela Andoo par son nom. Seuls les échos de la gorge lui répondirent.

Comme elle approchait des cavernes, elle vit dans la demi-clarté et entendit un couple de chacals s'esquiver, et immédiatement après une hyène hurla et

une douzaine de corps gauches grimpèrent maladroitement la pente, puis s'arrêtèrent et hurlèrent leur dérision.

— Le maître des roches et des cavernes — ya-ha! — ce cri descendit dans l'air au fond du ravin.

Le sinistre pressentiment devint tout à coup plus aigu dans l'esprit de l'ourse. Elle traversa lentement l'amphithéâtre.

— Ya-ha! disaient les hyènes en se retirant, ya-ha!

L'ours n'était plus couché dans la même position, car les hyènes s'en étaient mêlées et en un endroit ses côtes apparaissaient. Epars autour de lui sur le gazon étaient les fragments des trois grands blocs crayeux. Et l'air était plein de l'odeur de la mort.

L'ourse s'arrêta soudain. Elle ne pouvait croire même maintenant que le grand et admirable Andoo était tué. Alors elle entendit au-dessus de sa tête un son affaibli, un son étrange, assez semblable au ricanement de l'hyène, mais plus ample et plus bas de ton. Les narines frémissantes, elle leva ses petits yeux éblouis déjà des clartés de l'aube et voyant à peine. Là-bas, tout au bord de la falaise, bien haut au-dessus d'elle, noires contre le rose vif de l'aurore, étaient deux petites choses rondes et hérissées, les têtes de Eudena et de Youh-Lomi, qui lui criaient leur moquerie. Bien qu'elle ne pût les voir très distinctement, elle les entendit et elle en eut une vague appréhension. Un sentiment nouveau de maux étranges et imminents la pénétra.

Elle se mit à examiner les fragments crayeux qui s'étaient brisés autour d'Andoo. Pendant un moment elle resta immobile, regardant autour d'elle, et faisant entendre un bruit sourd et continu qui était presque un gémissement. Puis, incrédule, elle revint

auprès d'Andoo, voulant faire un dernier effort pour le relever.

C'est ainsi qu'à l'aube des Temps les Grands Ours, qui étaient les Rois des Rochers et des Cavernes, firent connaissance avec l'Homme.

H.-G. WELLS.

Traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY.

LA PLUIE

A Marcel Collière.

Dans le jardin déjà triste de l'automne
Où défaillent feuille à feuille les roses,
Quelle tardive fleur lucide se pose
A des tiges pour un baiser, en qui frissonne
Et s'épeure leur langueur si meurtrie ?
Une fleur ensoleille la brume ;
Clartés lointaines qui pâles allument
A des cimes leur sourire de féeries,
Que sont-elles et d'où venues ?
Rayons qui se glissent des nues
Eveiller d'un peu de joie nos chemins ?
Espoir des ailes ingénues,
Fuir l'assaut des lendemains ?
Rêves de caresses par les mains
De frêles déesses inconnues ?
L'automne s'avive et s'évertue
A faire renaître palpitants
Les parfums défunts du printemps.

L'heure passe. Une angoisse nue sanglote
Dans l'étreinte impatiente du crépuscule ;
La volupté d'automne s'annule,
Presque l'hiver ! Des voix de l'horizon chuchotent
Et le jardin s'endort plus triste où se dorlote
Un veuvage désert et taciturne.
Nulle haleine ne circule,
Paix mortuaire, silence nocturne,
Rien ne bouge, — et les rameaux immobiles,

La terre épaisse des feuilles tombées,
Toute la vie a succombé.

Or, voici, pressantes et menues,
Par les sentiers et l'avenue
Que s'élèvent du silence
Et des ombres de la nuit tombée
Des rumeurs et des cadences :
Rythmes vivaces, nette harmonie,
Un fourmillement de la danse a frémi,
Des pas qui crépitent s'élancent
Et scintillent sur la terre endormie.

Tout le jardin accueille, où l'automne s'ennuie,
Languissant et monotone, en sa douceur,
Le passage soudain des merveilleuses sœurs,
Les magiciennes de la pluie.

Elles vont, elles s'élancent,
Elles reviennent et s'affolent,
Elles rient, elles déploient par guirlandes, farandoles,
Et groupent en des rondes folles
Les rires de leur joyeuse turbulence,
Et sous leurs pieds naïfs maintes corolles
Naissent aux rapides baisers de leurs danses.

Tout le jardin accueille, où l'automne s'ennuie,
Languissant et monotone, en sa douceur,
Le passage bruyant des merveilleuses sœurs,
Les ballerines de la pluie.

Et dans leur danse et dans leurs rires
S'acharnent les rythmes étranges,
Puis s'éteint brusque l'éclair des corolles,
Le chant par rafales change
Au gré des brises que l'heure fait fleurir :
Déjà plus paisible est la terre molle

Où la gaîté de leurs pas s'atténue,
Et, au silence désormais des avenues,
S'avancent, songeuses, sans bruit,
Sous des voiles et long vêtues,
Sœurs clémentes, les pleureuses de la pluie.

Avec des poses très tendres, très lasses,
Dans leurs traînantes robes noires,
Elles vont parmi le soir
Négligemment s'accouder et s'asseoir,
Au fond du jardin obscur, sur les terrasses.
Là, de leur voix dolente et de leurs lèvres pâles,
Frissons de labiales anémones,
Elles sanglotent les douleurs de l'automne,
Et leur tristesse douce étale
Des tentures de nuages monotones
Jusqu'où l'on voit comme de grands vieillards
Monter au ciel sinistre les brouillards.

Ainsi rêvent-elles, visiteuses pensives,
Sur la terrasse du morne jardin,
Et, sans que la joie ancienne y revive,
Bien bas, leurs voix se lamentent sans fin.
Elles se montrent l'une à l'autre, — sous leurs voile
Le geste est lent et s'allonge tristement, —
La ville en son lugubre tassement
Et les brumes qui l'environnent et l'assaillent.
Anxieux sous les vapeurs malévoles
Le pauvre amas qui figure les maisons
Baigne engourdi dans la fièvre et les poisons,
Les murs grelottent, verdissants, au long des rues
Qui coulent et se nouent, livides rigoles,
Vers des carrefours d'où les tours et les coupoles
S'efforcent à dresser leur essor impuissant.

Quand elles ont passé, les sœurs se souviennent,

C'était des palais radieux de soleil
Et des gloires ! chaque rue arborait la sienne,
Le travail heureux au soleil,
La vie, et la joie, et l'amour,
Le clair babil et les enfants en fêtes,
Les jardins splendides où triomphe le jour,
Et les dômes en conquêtes
Pâmés parmi l'azur dont s'embrasaient leurs faîtes !

Mais les mauvaises ballerines
Vinrent, avec presque le sourire,
Et leurs danses sèment la ruine,
Leur souffle est pour corrompre et pour flétrir.

Et la ville à présent languit de torpeur,
La ville s'effrite peu à peu,
La ville putride se meurt,
Et des lèpres, de chaudes moisissures
Croupissent les rues et rongent les murs
Et gangrènent la ville vermoulue
Où rien ne lutte, où nul orgueil n'est plus,
Nulle vie, et nul désir de vivre !

Et les sœurs aux longs voiles sont ivres
D'avoir éteint le délire et l'espoir,
Et, du haut jardin où elles vinrent s'asseoir,
Sur la ville, déployés les tissus mornes,
Elles roulent, en vapeurs molles, des linceuls ;
Puis, rieuses, les magiciennes ballerines,
Les sœurs se lèvent pieds nus sur la ville,
Et leurs pas scintillants la piétinent,
Morte, ensevelie en les tapis de son linceul.

Et c'est, encore ! la pluie,
O morte ville ! et tout l'ennui
Jusqu'aux retours resplendissants du vrai Printemps !

ANDRÉ FONTAINAS.

LE PRIX DE ROME
DE FRAGONARD

Ce que l'atelier de Boucher apporta surtout de précieux à Fragonard, ce fut, en même temps que l'amour, le mépris de la femme. Nulle part ailleurs, il n'eût été à une telle école : le maître, beau et magnifique, « né sensible, aimable et voluptueux » ainsi qu'à sa mort Desboulmiers l'écrivait dans le *Mercure*, le maître ne comptait plus ses bonnes fortunes dans tous les mondes. Suivant l'auteur des *Mémoires secrets*, il aimait « les belles femmes comme les beaux tableaux, les statues antiques, et généralement tout ce qui étoit rare, et jamais un joli modèle ne sortit de son atelier sans qu'il eût obtenu d'elle les dernières faveurs ». Le spectacle de la belle Mme Boucher se consolant si bien de tant d'infidélités avec le comte de Tessin, de cette troublante Marie Perdrigeon qui grava à ses heures et, blonde aux yeux bleus, posa *Psyché* sur le conseil donné à son mari par Bachaumont :

« J'ai relu *Psyché* de La Fontaine... Vous la peindriez si j'étais Louis XV. Vous auriez pour cela plus d'avantages qu'aucun autre, indépendamment de vos talens; heureux Apelle qui avez une Psyché vivante chez vous, de laquelle vous pouvez faire une Vénus quand il vous plaira... Je vous exhorte à lire *Psyché*, opéra de Quinault, et *Psyché*, comédie de Molière... Mais, ce qu'il y a de mieux

à faire, c'est de lire et relire la *Psyché* de La Fontaine, et surtout de bien regarder Mme Boucher... » — le temps passé dans l'intimité de cet intérieur si libre, où les deux époux menaient à leur guise l'existence la plus fantaisiste, voir vivre devant soi, au naturel, la comédie d'amour par des filles au corps frais et au minois piquant, l'éternelle comédie avec ses roueries, ses mensonges, ses petites traîtrises, ses petites tempêtes, parfois ses furtives larmes, — oh, pas souvent! — être de temps à autre le héros de ces passionnettes, cela lui apprit à considérer la femme avec plus d'aisance, à la manier avec plus de désinvolture, à ne pas trop croire en elle, — et nulle école ne pouvait être plus profitable au futur peintre de la *Fontaine d'Amour* et du *Sacrifice de la Rose*.

Dans cette maison de la rue de Grenelle-Saint-Honoré, vis-à-vis celle des Deux-Ecus, il était entré, timide et inquiet, Jean-Honoré Fragonard : il en devait sortir « Frago ».

Il y avait à peu près deux années de cela, qu'au printemps de 1752 il fut pris du désir de concourir pour le prix de l'Académie.

« Le concours des grands prix s'ouvre quelques jours avant le premier samedi du mois d'avril. Ceux des étudiants en l'école qui se croient assez forts pour pouvoir en être se présentent au jour marqué en l'une des salles de l'Académie. Le professeur en mois s'y enferme avec eux. Il leur propose un sujet qui est ordinairement tiré de la Bible. Ils composent sur ce sujet donné sans se déplacer. Leurs esquisses sont présentées dans l'assemblée la plus prochaine. L'Académie retient alors les meilleures, au nombre de huit au plus. Ensuite les esquisses sont exécutées en grand, dans des loges pratiquées dans l'in-

térieur de l'Académie, afin d'éviter toute aide étrangère. Le jugement se fait le dernier samedi du mois d'août et est formé par le suffrage de tous les Académiciens assemblés (1). »

Si on réussissait, c'était le droit d'aller à Rome, à l'Académie de France, aux frais du roi.

Mais si Frago était élève de Boucher, il n'était pas élève de l'Académie.

Cela ne fut pas un obstacle : dans sa superbe, Boucher l'imposa. On s'enferma avec Carle Van Loo qui lut aux concurrents, de ceux-ci était Gabriel de Saint-Aubin, ces versets du livre des Rois :

« 26. Mais Jéroboam dit en lui-même : le Royaume retournera bientôt à la maison de David.

« 27. Si ce peuple va à Jérusalem pour y offrir des sacrifices en la maison du Seigneur, le cœur de ce peuple se retournera aussitôt vers Roboam, roi de Juda, son Seigneur, et ils me tueront et retourneront vers lui.

« 28. Et après y avoir bien pensé, il fit deux veaux d'or, et dit au peuple : N'allez plus à l'avenir à Jérusalem. Israël, voici vos dieux qui vous ont tiré de l'Egypte. »

Et cela s'appellera *Jéroboam sacrifiant aux Idoles*... Boucher avait bien concouru avec : *Evilmerodach, fils et successeur de Nabuchodonosor, délivrant Joachim des chaînes dans lesquelles son père le retenait depuis longtemps*...

Fragonard remporta le prix. Dans sa toile, timidement, un secret vouloir de faire clair s'exprime : il y a une gamme de blancs, de gris et de jaunes pâles, la robe du grand-prêtre, le manteau de l'assistant, celui du suppliant, qui se relient fort heu-

(1) Blondel, *Architecture Françoise*.

reusement aux tons neutres des architectures; les autres draperies ne sont pas de ce bleu et de ce rouge désagréables, violents, qu'on lui donne en exemples de toutes parts, — elles encadrent plutôt discrètement l'échappée claire du centre de la composition. Mais l'ensemble demeure poncif. Si ce n'est pas le trou noir de Cazes, de Galloche ou de Natoire, l'étincelle d'où naîtra la grande lumière de plus tard est falote. Au secours du vainqueur l'Italie bienfaisante viendra, l'Italie et Tiepolo; l'école française n'aura pas à compter un émule de Durameau et de Lefebvre-Desforges : c'est un peintre de clarté et de force qui va lui naître.

Et maintenant qu'il a sa médaille de dix louis, — il n'obtiendra la gratification royale de trois cents livres qu'en 1757, — c'est l'*École des Elèves protégés,* cette remarquable institution dont tout l'honneur revient à Charles-Antoine Coypel.

Le dernier des Coypel était évidemment un homme supérieur. Je laisse de côté les vingt-sept pièces de son théâtre et la mer frisée de son *Persée*. C'est un artiste complet, très au-dessus de ce qu'il fait, un divinateur; c'est l'homme qui écrit à Orry, dans une lettre que j'ai eu la bonne fortune de découvrir (1) :

«... Si vous désirez savoir ce qui se passe dans mon cabinet, je vous en rendrai compte avec la mesme naïveté. Je n'en suis pas sorti de l'hiver, pas mesme pour faire des visites. J'y passe mon temps délicieusement, tantost à y étudier la Nature, tantost à faire des Lectures les unes relatives à mon art, les autres propres à me maintenir en cette heureuse Philosophie qui me rend content de la

(1) *Mercure de France,* avril 1899.

médiocrité de ma situation. Enfin, j'attends paisiblement dans ce cher cabinet que quelque heureuse idée vienne m'y saisir pour la transportér sur la toile et l'exposer à vos regards, car je prends la Liberté de vous suplier, Monseigneur, de trouver bon que je ne travaille qu'autant que je ne seray entraîné par la force de l'Imagination. Je veux tâcher de vous donner de bonnes choses et les bonnes choses ne se font pas à tout instant. Je plains le sort de ceux qui se croyent ou qui sont obligés de produire tous les jours et qui se trouvent dans la malheureuse nécessité de promettre du beau à jour nommé, ainsi qu'on promet un habit. Enfin, Monseigneur, si vous me permettez de vous dire ce que je pense de la Peinture, je l'adore comme occupation, je la déteste comme profession. Cet aveu que je prends la liberté de vous faire vous engage encore plus à ne me rien passer. On doit moins pardonner de fautes à celui qui ne s'occupe que dans l'Espérance de produire du beau qu'à ceux qui sont obligés de travailler pour acquérir l'Utile... »

Le signataire de ces lignes voulant remédier au vice de l'enseignement académique, voulant mieux armer avant leur départ pour Rome les jeunes gens qui « donnoient des preuves d'un génie décidé », Coypel, fait louer par le roi une maison de la place du Vieux-Louvre (1) et se fait allouer 15.000 livres. Avec ce maigre budget, on subviendra à tout, loyer, professeurs, gouverneur, cuisi-

(1) Cette maison, située entre la rue Fromenteau et la place, était habitée par un M. de la Motte, de la maison du roi. Le portier se nommait Houdon; il avait un fils, Jean-Antoine, qui, en gaminant à travers les ateliers, se prit à vouloir modeler à son tour... On sait ce qu'il en advint. Il y a loin de la loge de son père au monde de marbre de Versailles, au milieu duquel les biographes du grand sculpteur prétendent que s'éveilla sa vocation...

nier, laquais, que sais-je! à tout enfin ce qu'il faut pour « instruire et faire vivre » six élèves. Il faut voir au prix de quels efforts, lui et Carle Van Loo qui lui succède, atteignent ce but. C'est divertissant et un peu mélancolique; c'est le *Roman comique* de la peinture et de la sculpture...

Pendant quinze ans la malheureuse école sera privée de toute subvention. Comment faire pour vivre, pour payer laquais, portier, cuisinière et fournisseurs? Voilà un problème peu facile. Van Loo le résoudra avec un courage et une bonne humeur rares. Il ne veut pas que cette famille d'art qui est groupée autour de lui, sur laquelle il veille avec tant de sollicitude, dont il partage si intimement la vie, le labeur et les espérances, pâtisse de la situation lamentable du Trésor; il ne veut pas qu'elle soit par trop dure et rebutante aux premières heures, l'initiation que vient chercher cette jeunesse attentive, confiante, pleine d'illusions et que la bonne chimère hante si volontiers; et, résolument, lui, premier peintre du roi et chevalier des ordres, il s'endette. Au reste, autour de lui, il trouve ce particulier et orgueilleux empressement qu'ont les marchands de prêter au roi. Il y avait beau temps que le plus clair de l'argent de son traitement et de ses pensions passait aux besoins de l'école!... Cependant, quelqu'un veillait.

Et voici, maintenant, une autre figure de femme d'artiste : Christine Van Loo.

Christine Van Loo, c'est cette Marie-Antoinette-Christine Somis, cette belle créature au front haut, aux yeux grands, à la bouche au dessin large et aux lèvres bonnes, c'est cette jolie fille de Somis le violoniste de Turin, que Carle avait épousée là-bas, peut-être parce qu'elle lui avait chanté trop

délicieusement, de sa voix chaude d'Italienne, les clairs et grisants madrigaux de Lotti... Ce mariage-là fournira à Dandré-Bardon l'occasion de quelques lignes heureuses :

« La réputation de C. Vanloo lui procura tout à la fois la connaissance du grand Sommis, l'Amphion de l'Italie, et l'avantage d'épouser Christine Sommis, la Philomele de Turin. Ce mariage, ménagé par le dieu des talents, fut célébré par un fameux poète, dans les vers suivants qu'il adressa à la nouvelle épousée :

Que ne puis-je à ton air, ô charmante Christine,
Disait Vanloo, joignant ta voix divine,
Sur la toile animer ton gosier enchanteur !
Mais l'art résiste à mon envie.
Avec ta voix, tes grâces, ta douceur
L'Amour grava ton portrait dans mon cœur,
Et je veux que l'hymen m'en fasse une copie.

« ... Leur arrivée à Paris, en 1734, intéresse également les amateurs de musique et de peinture. On voit les concerts se reproduire partout. La belle voix de Mme Vanloo, les grâces qu'elle met dans son chant, le choix des airs agréables et pathétiques que son discernement présente aux Français, gagnent tous les cœurs à la musique italienne. »

Christine Van Loo, qui préside maternellement aux soins de l'intérieur, s'est vite rendu compte qu'on ne peut subvenir à tout avec 18 livres 15 sous par jour. Et bravement, en dehors de Carle, elle écrit à Marigny que « la dépense faite par son mary pour entretenir la table de l'École royalle des élèves protégez depuis son établissement n'est fixée qu'à 6.800 livres, avec laquelle somme il chauffe, éclaire et blanchit cette maison. Cette somme ne pouvant suffire, il se trouve forcé de joindre ses appointe-

ments de 1.000 liv., en qualité de gouverneur, et les 600 liv. de la gratification que vous lui accordez, Monsieur, à titre de récompense. Il espère, Monsieur, que vous voudrez bien avoir égard à l'emploi de ses propres fonds, et j'ose vous supplier de vouloir bien lui accorder une augmentation de 1.600 livres.

« CHRISTINE VANLOO. »

Le roi accorda mille livres. Mais il y a encore l'imprévu, dont Christine ne parle pas, ces lettres de change traîtreusement tirées sur le directeur de l'école par les élèves partis à Rome, et dont celles de Saint-Quentin, le peintre, donnent une idée, lettres souscrites au bénéfice de fournisseurs qu'il faut indiscutablement payer, car ils s'abritent derrière le drôle qui a toujours raison, l' « Huissier Audiencier, Commissaire Visiteur en l'Amirauté de France au Siège général de la table de marbre du Palais », que ce soient le « S^r^ Bacho, cordonnier, rüe Jean-Pain-Mollet », ou « M. Durocher, m^e^ tailleur, rüe Troussevache, en entrant par la rüe Saint-Denis, entre le marchand de vin et le tailleur », ou cet inattendu « froteur d'apartemen Simon Pachou, Grande rüe du faubourg Saint-Jacques, maisson de la dame Girard, vis-à-vis de l'Y grec », gens extraordinaires, puisque Saint-Quentin venait d'être habillé et logé aux frais du roi...

Tournehem, pour encourager les pensionnaires, leur fait, chaque année, exposer dans les appartements à Versailles. Mais MM. de l'Académie s'émeuvent de cette innovation ; il ne pouvait y avoir d'autre exposition publique que la bisannuelle, — et, quand il ne pleuvait pas, celle « de la Jeunesse »

à l'angle de la place Dauphine, sur le Pont-Neuf, le matin de la Fête-Dieu ; ils se montraient volontiers à cette dernière. Largillière y découvrit Chardin. C'est là que Rigaud, Oudry, Lancret, Tocqué, Lantara, Moreau le jeune se firent connaître... Le directeur général tint bon six ans, puis capitula.

Le 20 mai 1753, Fragonard entrait à l'école de la place du Vieux-Louvre; et, à « L'Exposition des ouvrages des six pensionnaires, a Versailles, *en* Janvier 1754 (1) », voici ce qui figure sous le n° 2 :

« 2° *Psyché fait voir à ses sœurs les présents qu'elle a reçus de l'Amour*, par le sieur Fragonard, depuis huit mois dans l'Ecole. »

Ah ! la fable de Psyché... elle le tourmente déjà; il y reviendra souvent.

C'est un tout autre ouvrage que deux ans après, — exactement le 13 avril 1755, — M. de Marigny présentait au roi : *le Sauveur lavant les pieds à ses apôtres*, maintenant à Grasse, à la cathédrale. Ce n'est pas par désir de se reposer d'un genre, qu'il passe du profane au sacré; non, c'est par inquiétude, c'est parce qu'il tâtonne, qu'il ne sait pas encore vers quel orient se diriger résolument.

(1) L'*Ecole Royale des élèves protégés* envoyait en outre :

« 1° L'*Enlèvement de Céphale par l'Aurore*, par Deshays, depuis deux ans et demi dans l'Ecole.

« 3° *Sacrifice à Bacchus*, par Monnet, depuis cinq mois dans l'Ecole.

« 4° *Laban qui cherche son idole*, par Brenet, nouvellement entré.

« 5° Modèle de ronde bosse représentant *le Roy à cheval vêtu à la Gauloise;* deux bas-reliefs, l'un représentant un *Cheval nu*, l'autre un *Cheval avec son équipage;* par Guyard, depuis deux ans et demi dans l'Ecole.

« 6° Un modèle de ronde-bosse dont le sujet est *une Bacchante qui enivre ses enfants ;* quatre petits bas-reliefs représentant les *Saisons* figurées par des enfants ; par le sieur de la Rue, le jeune, depuis deux ans dans l'Ecole.

Cependant le terme approchait où il allait falloir partir pour Rome. Une occasion s'était déjà présentée l'année d'avant, et le jeune homme l'avait laissée échapper pour rester encore auprès de Carle van Loo. En effet, une place était devenue vacante au palais Mancini. Le frère de la Pompadour fit offrir à celui qui eût voulu l'occuper, de le dispenser des trois années de stage réglementaire. Voici la réponse que Lépicié, remplissant les fonctions de premier peintre du roi, lui adressa :

« Monsieur, en conséquence de vos ordres, M. Vanloo a déclaré ceux que vous avez la bonté d'envoyer à l'Académie de Rome, et il a fait part en même temps de vos intentions pour remplir une sixième place de peintre vacante en ladite Académie. Le choix ne pourrait tomber que sur trois élèves peintres qui restent, savoir : le sieur Fragonard, depuis un an ou deux dans l'école ; le sieur Monnet, depuis neuf mois ; le sieur Brenet, depuis quatre mois. Cependant, Monsieur, ces trois élèves ressentent si vivement le besoin qu'ils ont encore des leçons et des exemples de M. Vanloo, pour la couleur et pour la composition qu'ils vous supplient très respectueusement de leur permettre d'achever leur temps sous un si bon maître. En cela j'ose vous assurer qu'ils n'ont d'autre but que de se rendre plus dignes de l'honneur de votre protection, de profiter plus efficacement du voyage d'Italie et de mieux lire dans les productions des Raphaël et des Carraches. »

Ceci est tout à l'honneur de la vie saine de travail fructueux et de bonheur paisible que l'auteur de la *Halte de chasse* faisait mener à ses pupilles. Si redouté qu'il fût, le temps vint quand même et, à l'autonne de 1756, Fragonard partait pour Rome,

emportant, paraît-il, un dernier avis de Boucher à propos de Raphaël et de Michel-Ange : « Si tu prends ces gens-là au sérieux, tu es un garçon f.... ! »

A en juger par le *Jéroboam*, la *Bascule*, le *Colin-maillard*, cette *Récréation dans un parc* qui appartenait à Baudoin, ainsi que par des études de têtes de vieillards très enlevées et un certain *Philosophe appuyé sur sa main*, à en juger par les toiles exposées à Versailles, il s'en allait là-bas avec un incontestable acquis, un savoir étendu déjà, mais fait des traditions mourantes de Lebrun, de Jouvenet, de Rigaud, des audaces peu pénétrées de Watteau et de Chardin, de la grâce trop absorbée de Boucher. Il faut, pour la trouver dans ses premières œuvres, la chercher patiemment la précieuse indication, la promesse d'où va germer l'enchantement et la joie, — le soleil d'Italie aidant, et aussi des hasards heureux, à son retour. La genèse de Fragonard sera longue, son inquiétude, ses incertitudes se prolongeront : son esprit mobile et primesautier y aidera, — et peut-être, une certaine indifférence, une répugnance secrète à accepter les idées reçues. Ce n'est que tard qu'il trouvera sa voie : c'est la plus périlleuse qui soit, il y faut plus de génie qu'en aucune autre. Il y réussira merveilleusement, et dans aucune école aucun peintre ne sera capable de l'y égaler.

Le 24 novembre 1756, Natoire écrivait à Marigny :

« ... Je viens de recevoir deux nouveaux pensionnaires ; l'un est peintre et l'autre sculpteur : ce sont les deux frères Brunet. Ils m'ont dit que leurs trois autres confrères, qui doivent venir, accom-

pagnoient Mme Vanloo à Turin, et qu'ils seroient bientôt icy... »

Ces trois autres confrères c'étaient : Monnet, Dhuez et Fragonard. Turin, Bologne, Florence, la montagne de Viterbe, et la compagnie débarquait bientôt à l'Académie de France, au coin de la via Lata et du Corso, en pleine Rome.

Du logis de la rue Fromenteau à la maison du marquis Mancini, la transition avait été brusque. Frago ne devait s'en remettre vite. Ce monde nouveau dans lequel il vit, qui l'entoure, l'étonne malgré sa belle faconde de méridional; cette bourrasque d'œuvres géantes, pierres qui font penser, fresques qui chantent et prient, figures de bronze et de marbre qui surgissent inquiétantes dans l'immobilité décisive du geste, tout cet ensemble formidable le surprend, l'accable presque. L'incertitude, l'indécision qui le hantaient à Paris vont s'accroître, la poussière de la route secouée. S'il est, de suite, le gai compagnon qu'il demeurera toujours, il semble que le frisson particulier et furtif qu'on ressent au premier pas fait hors du pays natal ne l'ait si passagèrement transi que pour étreindre plus longuement son cerveau, engourdir la faculté créatrice, l'empêcher, pendant de longs mois, de se frayer un passage.

L'enseignement qu'il reçoit ne lui apporte que des délicatesses et des franchises inconnues jusqu'alors, et qui ne feront que libérer le pinceau : le coup décisif ne lui sera porté que plus tard en ce pays : certes, il sera redevable aux Italiens de l'éclosion de son génie; mais ce sera plus encore à la nature même, au soleil, à la lumière particulière du merveilleux pays, aux œuvres quasi-mortes et

ruinées, qu'aux pages, peintes, laissées vivantes par les géants disparus.

C'est Charles-Joseph Natoire qui présidait alors aux destinées de l'Académie. Depuis Errard, si elle s'était promenée de rues en rues, puis installée au palais Capranica, enfin au palais Mancini, — elle ne devait être à la villa Médicis qu'en 1801, sous le directorat de Suvée, — on y enseignait toujours d'après le même mode. Louis XIV, « voulant se procurer dans toutes les sciences et les arts les plus habiles gens du monde, avoit résolu l'établissement d'une académie de peinture, sculpture et architecture dans la ville de Rome, où les fameux ouvrages de Michel-Ange, de Raphaël, des Carraches, du Dominiquain et de plusieurs autres pouvoient estre d'une grande utilité pour l'avancement de la jeunesse....(1) ». Ces lignes sont le programme des dix peintres, des quatre sculpteurs et des architectes pensionnés par le roi : copies des tableaux jugés les plus beaux, des statues antiques, plans et élévations des édifices remarquables, — le tout entremêlé de cours de mathématiques et de perspective. C'est ce à quoi veillent, — avec des chances diverses et parfois au milieu d'embarras très graves : manques d'argent à l'époque des grands revers, animosité des Italiens qui se manifeste dès que la toute-puissance du Roi-Soleil s'effrite, — Errard, Noël Coypel, La Teulière, cet ancien précepteur des La Rochefoucauld, que Louvois investissait en lui écrivant : « Je say bien que l'on me dira que vous n'estes ny peintre, ny sculpteur, ny architecte : aussy ne désirerois-je de vous dans cet employ que de maintenir l'ordre et la dis-

(1) Lettre de Poerson au duc d'Antin, du 21 juin 1708.

cipline de l'Académie... » ; Houasse , Pœrson, Wleughels, Lestache,de Troy et enfin Natoire, qui eut son lot d'ennuis. Tout au moins ne finit-il aussi ridiculement que Troy, que Vleughels et qu'Errard, qui épousèrent, étant barbons, des tendrons qui les achevèrent prestement.

A mener l'académie « au mieux du possible », Natoire s'employait assidûment, Natoire, qui était un brave homme quoi qu'en ait pu dire Pydansat de Mayrobert, ce drôle. Comme Catherine Somis secondait Van Loo à l'*Ecole royale des Elèves protégés*,Jeanne Natoire, « l'illustrissima sorella, » les doigts tachés de pastel, veillait au train régulier de la maison,continuant la tradition de la « bonne maman Wleughels ». Le gouvernement de cette jeunesse n'était pas précisément chose facile, d'autant plus que Natoire s'en laissait distraire en ce moment par les cartons qu'il exécutait d'après les fresques de Saint-Louis,— et qui ne devaient remporter plus de suffrages que le *Silène*, auquel il allait se mettre ensuite (1).

A la vérité, pendant que gravement M. de la Condamine « place sur le balcon de l'Académie la mesure d'une toise, avec toute la justesse qu'exige la rigueur d'un mathématicien » et que cela coûte sept à huit écus, il règne quelque indiscipline à l'intérieur : c'est Lagrenée, qui se fera renvoyer

(1) Lettre à Marigny, du 29 août 1759. « J'ay l'honneur de vous présenter ce petit tableau dont je vous avois parlé. L'idée de ce petit morceau m'est venue à l'occasion d'un jeune homme de 15 ans qui roule dans Rome, fils d'un boucher, qui semble avoir été fait exprès pour représenter le jeune Silène. Après l'avoir dessiné, j'en ay formé ce petit ouvrage que l'on peut titrer : *Une vengeance de Silène*... Je souhaitterois que vous le trouvassiez passable et qu'il fut digne de trouver une place dans votre cabinet. » Et le directeur des Bâtiments du roi écrit en marge son appréciation « *Coussi, coussi !* »

pour avoir maltraité un camarade ; c'est Clérisseau et Martin, qui encourront les mêmes foudres pour leur inconvenance ; c'est Deshays qui, sous prétexte d'étudier d'après nature, amène trop fréquemment des modèles femmes ; ce sont Moreau et Guillard qui sont houspillés par des buffles au cours d'une promenade dans la campagne romaine ; c'est le cuisinier qui se rebelle, c'est le suisse qui a des démêlés avec les sbires pontificaux...

On n'est pas content en haut lieu du travail des pensionnaires. Natoire qui est dans la peinture à fresque jusqu'au cou, répond : « Quand ils sortiront plus avancés de chez M. Vanloo, leurs progrès à Rome seront plus sensibles. »

Que fait Frago ? Tout d'abord, on est sans nouvelles : c'est la visite aux chefs-d'œuvre, les découvertes dans les églises et les palais ; et c'est pour lui le saisissement, l'accablement, presque la désespérance. Sortir des fadeurs de Boucher et se trouver face à face avec le *Jugement dernier*, la secousse est rude. Michel-Ange et Raphaël l'écrasent ; devant le formidable de leur œuvre, sa jeune et confiante pratique s'évanouit. Jamais, à aucun âge de l'évolution chez le peintre, la nature ne se décèle plus violemment, plus complètement : c'est la crise dernière qui précède la première manifestation vraiment originale, c'est l'heure de l'ultime engouement instinctif, du suprême et irréfléchi désir d'égaler quelqu'un, de faire une œuvre semblable à une autre œuvre. Il naît de cette fièvre une curieuse et hybride manifestation, où l'alliage du maître qui a hanté ne domine plus exclusivement, où l'artiste jette des caractéristiques nouvelles et franches qui s'élargiront, se fortifieront pour former l'originalité.

Fragonard n'ose plus. Il lui faudra des mois pour se ressaisir. Sa syntaxe il la refait, jour et nuit, d'après le modèle et l'écorché ; mais il se heurte, toujours en vain, à ceux qui doivent fatalement lui demeurer impénétrables. Las enfin, le voilà qui regarde moins haut,—et son œil ne connaît plus la courbature, l'éblouissement : il s'est tourné vers Murillo, vers Cortone, vers Baroccio, vers Solimène. Trop faible pour répondre aux fresques vaticanes, il va converser librement, maintenant, avec ces aimables, ces doux rayonnants qui n'aveuglent, ni n'oppressent, mais dont le flottement et l'incertitude le charment. Ils ont en eux un peu de cette buée irisée qui deviendra l'éther chaud et argentin dont sa fantaisie baignera parfois ses figures, — pour se reposer de la franchise, de la furia, de la justesse et de l'audace qu'il puisera dans Tiepolo, Tiepolo auquel il n'a dû arriver facilement, qui n'a certes pas été sans l'étourdir au début. Mais la rouerie du Vénitien devait lui être accueillante et perceptible.

Marigny s'impatientait. Natoire était assez fort dans l'embarras, ce qui n'était pour beaucoup le changer. Il ne peut envoyer les études des nouveaux pensionnaires qu'au commencement de l'année nouvelle ; il leur a fait déjà recommencer celles qu'il pensait pouvoir adresser à Paris. Il y revient sans cesse et se lamente : « La foiblesse de leur talent est cause de tout. Ils ne sçavent s'arrêter à aucun party et quoy que je puisse dire pour les fixer... » Dans son épître du 22 juin 1757 au directeur des bâtiments, il est plus morose :

« Vous me marquez d'abandonner l'idée que j'avois eue de faire copier la *Sainte-Pétronille* du Guerchin, il faudra pourtant que je cherche quel-

que autre bon tableau aprouvé par vous, Monsieur, pour faire copier aux nouveaux venus. Il en est un qui fait une petite copie de ce beau morceau d'André Sacchi, de Saint-Romualdi. Les autres s'occupent à faire diverses études. Le sieur Huet, sculpteur, vient de faire un modèle d'après le *Moyse* de Michel-Ange et il a bien réussi. Il fait actuellement la *Sainte-Thérèse* du Bernin ; après quoy il se remettra à travailler sérieusement d'après l'antique. Le sieur Guiard a modelé l'*Hercule* Farnèse avec succès ; il fait souvent des études d après des chevaux, genre où il a beaucoup d'inclination, et il y réussit bien. Cela ne peut que lui être avanta geux. »

Pas un mot de Fragonard qui tâtonne et s'épuise dans ses premières recherches.

Puis, entre deux toiles, sûrement la ville le captive. C'est si différent de Paris et de sa fièvre!... Comme tout est matière à gazette dans la vie uniforme de la cité qui s'ennuie en ses murs trop larges, avec ses écroulements et ses brèches, ses jardins, ses vignes, ses villas, vertes de cyprès et de lauriers, — de même, au dehors, le moindre incident prend du relief dans la lente pulsation romaine : ce monde noir par les rues losangées de lave, soutanes râpées, manteaux d'abbés qui cachent les menus bourgeois, les *curiali*, les médecins, les gens d'affaires ; jeunes gens aux allures louches, vieux à têtes d'apôtres qui mendient ou racolent pour les sœurs et les filles qui se cachent ; ces fricasseurs en plein vent qui triturent dans leurs poëles le macaroni gluant de fromage, les œufs ou le poisson huileux ; ces émois de pouilleux, pour une écuellée de soupe, au guichet d'un couvent ; ces femmes qui vont sans rouge et la coiffe sur le nez, un sigisbée dans leur

ombre ; ces autres à leurs fenêtres, glorieuses volontaires et fainéantes, une branche de jasmin dans leurs cheveux noirs et qui le regardent de leurs yeux vifs dans leurs figures placides ; ces grands diables vautrés aux margelles des fontaines ou aux porches des églises, qui ne se relèvent qu'à l'*Ave Maria*, pour quelque coup de leur façon ; ces lourds carrosses des cardinaux escortés de laquais mal frisés ; ce bon petit moine souriant, devant lequel tout le monde s'agenouille dévotieusement, qui bénit et qui passe entre des Cent-Suisses assez mal retapés sous leurs énormes chapeaux à plumets blancs : le pape ; les fantoccini écoutés, perdu dans le bas peuple en veste et en bonnet ; le jeu de boules le long des murs du Vatican ; les promenades pour un paule dans les parcs seigneuriaux ; les longues courses entre les maisons de paysans et les moulins qui somment les pilastres des tombes de la via Appia ; les nuits claires sur l'escalier de la Trinité-du-Mont, tandis qu'autour de lui on danse, que des musiques résonnent, que des femmes, affranchies des mégères et la figure nue, s'échevèlent en des rondes lentes, que les hommes chantent, que les cordes des instruments s'énervent, que les marbres et les bronzes s'animent, que les profils merveilleux des ruines, fleuris d'arbrisseaux et d'herbes folles, tremblent dans l'opale ; le cadavre heurté du pied en regagnant l'Académie et laissé là pour donner quelque occupation aux gens de la police... tout cela doit bien aussi lui prendre quelque temps...

Enfin, voici le premier envoi :

« 3 mai 1758.

« Voilà le rouleau que j'ay l'honneur de vous envoyer des études de trois pensionnaires nommés

Monnet, Flagonard (*sic*) et Brunet. Je souhaitterois fort qu'elles fussent au point de vous faire oublier par leurs mérittes le retard à s'acquitter de ce devoir. C'est tout ce que j'ay pu tirer de leurs talens, et ce n'a pas été sans peine. Parmi ces desseins, il y a quelques traits pris au papier verni sur des tableaux antiques, que M. le comte de Caylus m'a demandé : je vous prie, Monsieur, de les séparer et de vouloir bien luy faire tenir... On vient de trouver une statue de *Vénus* antique aux environs de Rome; on la restaure actuellement ; si vous jugiez à propos que l'on trouvât le moyen de la mouler, cela feroit un bon meuble pour l'Académie. »

L'Académie jugea les envois de Fragonard assez peu satisfaisants, une tête de prêtresse « était peinte d'une manière un peu trop doucereuse, on a été plus satisfait de ses desseins, qu'on trouve dessinés avec finesse et vérité. »

Ce à quoi Natoire répond :

« 30 août 1758.

«... Je suis charmé que les remarques que vous avez faittes se rapportent parfaitement à ce que je leur avois dit. J'espère qu'ils en profiteront... Flagonard, avec des dispositions, est d'une facilité étonnante à changer de party d'un moment à l'autre, ce qui le fait opérer d'une manière inégale. Ces jeunes cervelles ne sont pas aisées à conduire ; je tâcheray toujours d'en tirer le meilleur party sans trop les gêner, car il faut laisser au génie un peu de liberté. »

Le voici maintenant aux prises avec Cortone.

« Octobre 1758.

«... Le sieur Flagonard avance celle qu'il fait

d'après Pietre de Cortone au Capucin. Ce jeune artiste a un peu de peine à peindre les chairs et à donner le vray caractère des airs de teste. Je l'hexhorte à ne point se lasser pour la retoucher de nouveau, car il s'imagine déjà avoir fait tout ce qu'il falloit et tout ce qu'il pouvoit. »

Le 22 août 1759, autre « rouleau (1) ». On répond :

« On est satisfait de l'exécution soignée et de l'étude qu'on remarque dans la figure académique d'homme peinte par le sieur Fragonard, cependant on craint que l'excès des soins ne refroidisse entièrement le feu que l'on connoissoit dans cet artiste. La peine s'y laisse apercevoir et l'on n'y découvre point de ces heureux laissés, ny de cette facilité de pinceau qu'il portoit peut-être cy-devant à l'excès, mais qu'il ne faut cependant pas perdre entièrement en les rectifiant. Sa couleur ne présente point de ces tons frais, hasardés par l'enthousiasme, et qui sont suivis du succès dans un artiste qui a étudié son talent et qui se livre avec connoissance aux mouvemens de son génie. Tout est fondu, tout est fini ; il est temps que le sieur Fragonard prenne confiance en ses talens et que, travaillant avec un peu plus de hardiesse, il retrouve ce premier feu et cette heureuse facilité qu'il avoit et qu'il semble qu'une étude trop sérieuse a captivés presque au point de les détruire.

« On est très satisfait de ses desseins, ils sont purs, savants et corrects, mais ne sont-ils pas des-

(1) Natoire en annonça ainsi l'envoi : « J'ay fait rouler ces jours passés, les copies des sieurs Monet, Flagonard et Brenet et les ai fait encaisser pour aler à Civita-Vechia, où l'on m'assure qu'il y a un bâtiment favorable pour le passage de Marseille... Flagonard a beaucoup de talan, mais le trop de feu et peu de patiance l'emporte à ne pas travailler avec assés d'exactitude ses copies. C'est ce que vous verrés dans celle qu'il a faite d'après Pietre de Cortone. » Lettre du 24 octobre 1759.

sinés avec trop peu d'arrondissement et d'effet? Ils seroient infiniment louables s'ils estoient de quelqu'un qui se destinoit à la sculpture, mais un peintre doit-il oublier la couleur et l'effet même quand il dessine? »

Comme ces lettres, ces fragments de rapports montrent bien la lente formation du peintre, avec des phases qui sont pour surprendre; comme ces documents font assister, de près, au dégagement de sa nature impérieuse et originale!

Parmi ceux avec qui Fragonard devait se rencontrer à Rome, Deshayes, Doyen, Pajou, Clérisseau, Bridan, les frères Hélin, Allegrain, etc., il faut distinguer Greuze et Hubert Robert. Avec Greuze il commença là-bas ce commerce d'amitié qui devait se prolonger si tard. L'auteur de la *Cruche cassée* avait été amené en Italie par l'abbé Gougenot. Il venait d'y peindre, à son retour de Naples, deux tableaux expressément commandés pour l'appartement de Mme de Pompadour, à Versailles (1). Ils se

(1) Voici la jolie lettre de commande : « A Versailles, le 28 novembre 1756. — J'apprends, Monsieur, avec bien du plaisir, que le sieur de Greuze s'applique entièrement à icy cultiver ses talens pour la peinture ; et j'ay vu à Paris des tableaux qu'il a envoyés de Rome et dont j'ay été si content, que, sachant que ses facultés du côté de la fortune sont extrêmement bornées, j'ay résolu de lui procurer les occasions de se soutenir par son travail, et par le moyen de se perfectionner dans son art. Voyez, je vous prie, à détacher du logement qu'occupoit à l'Académie feu Mme de Weugles, une chambre qu'il put habiter et dans laquelle il eut le jour nécessaire à son travail, et donnez-la lui ; il épargnera son loyer, dont la dépense, quelque mince qu'elle puisse être, sera un petit soulagement pour luy. Vous trouverez icy inclus coupé en ovale, une mesure que vous aurez agréable de luy remettre, affin qu'il fasse deux tableaux de la même grandeur de cet ovale. Je luy laisse la liberté de son génie pour choisir le sujet qu'il voudra. Ces deux tableaux sont destinés à être placés dans l'appartement de Mme de Pompadour au chateau de Versailles. Exortez-le à y donner toute son application. Ils seront veus de toute la Cour, et il pourroit en naistre de gros avantages pour luy, s'ils sont trouvés bons. Recommandez-luy de ma part aussy, ces deux tableaux, et assurez-le que je saisirai avec plaisir les occasions de son avancement lorsqu'elles se présenteront.

Le Marquis de Marigny.

virent peu toutefois, car Greuze s'apprêtait à regagner Paris, mettant fin par son départ à la belle passion qu'il avait inspirée à une jeune princesse romaine; petit drame amoureux qu'on retrouvera, en deux actes, dans son œuvre : la *Prière à l'Amour*, et l'*Embarras d'une Couronne*.

Après Greuze, Hubert Robert. Sa liaison avec celui-ci fut plus intime, plus décisive.

C'est auprès de lui, vivant la même vie sous le même toit, travaillant à ses côtés, qu'il va s'assouplir définitivement, interpréter en pleine nature, librement, d'une main plus légère, se laisser aller, gagner cette confiance raisonnée sans laquelle il n'est rien, et penser enfin, ce qu'il avait peu fait jusqu'ici, je crois. Et ils seront guidés tous les deux par un homme qui partagera leur intimité, un homme d'infiniment d'esprit, de sens artistique supérieur, artiste lui-même et graveur original : l'abbé de Saint-Non.

Le très gai compagnon qu'était Robert avait dû être très vite sympathique à Fragonard. Mais l'inaltérable bonne humeur du beau garçon robuste et aventureux, qui se promenait sur la corniche du dôme de Saint-Pierre comme sur la place d'Espagne et qui escaladait volontiers le Colisée jusqu'à la plus haute pierre, pour gagner un pari dont l'enjeu était six cahiers de papier gris, n'avait pas seule fait les frais de cette sympathie : à l'Académie, Natoire qui a « de la peine à faire aler certains particuliers » le donnait volontiers en exemple aux autres. Il s'embesoignait même si fort, s'inspirant de Panini, travaillant pour Choiseul, qu'il compromit gravement sa santé. Une telle application, un tel vouloir d'atteindre le but, une telle inquiétude à l'époque troublée où Frago passait lui-même ses nuits

à faire de l'anatomie et de la perspective, devaient fatalement rapprocher les deux jeunes gens.

Pendant que Clément XIII faisait voiler les figures nues de Michel-Ange à la Sixtine, par le Possi(1), Frago copiait, ici ou là, les fresques, les coupoles, les tableaux votifs, dessinait les villas délabrées, croquait dans la campagne romaine les paysans et les bœufs, peignait le *Sauveur lavant les pieds à ses apôtres* pour l'exposition dans l'appartement du roi (2), ou l'*Enjeu perdu*, — un jouvenceau qui embrasse un tendron dans un intérieur rustique, — cette petite toile très fine aux tons rompus et doux qui discorde déjà sur le reste de sa production : le premier en date de ses *Baisers*. Il l'avait composée pour l'ambassadeur de Malte : « le goust qu'il a pour la peinture fait que j'ay l'honneur de le voir assez souvent, écrit Natoire. Il achète de tems en tems quelques petits tableaux... » Cet ambassadeur-là n'est autre que le bailly de Breteuil (3) qui devait être l'ami et le protecteur d'Hubert Robert qui avait pris, avec Fragonard, la tête de l'Académie lorsque Saint-Non arriva à Rome.

Depuis l'abbé de Choisy, qui passa sa vie habillé en femme, jusqu'au moins joyeux abbé Terray, dans toute la gamme il est impossible de rencontrer une plus aimable figure que celle de Jean-Claude Richard de Saint-Non. De soutane il en a bien peu, — juste assez pour détester les monsignors et

(1) « Le pape fait couvrir certaines parties un peu trop nues dans les ouvrages de Michel-Ange à la chapelle Sixtine. C'est un peintre nommé Stéphano Possi, homme de mérite, qui, après bien des représentations pour ne pas mettre les mains à des œuvres aussi respectables, est chargé de cette opération, qu'il fait avec toutte la discrétion possible en détrampé, affin que par la suitte, ayant un pape moins scrupuleux, on pût facilement enlever les voiles répandus en différents endroits. » Lettre de Natoire.

(2) C'est le Fragonard de l'église paroissiale de Grasse.

(3) *L'Enjeu perdu* passa à la vente, en 1785.

aimer les arts en toute quiétude. Fils d'un receveur général des finances et d'une demoiselle de Boullongne, nièce et petite-fille des peintres de Louis XIV, il a de qui tenir. Abbé commendataire de Poultières (1), conseiller-clerc au Parlement, il avait de bonne heure parcouru l'Angleterre incrédule et savante, passé fort heureusement son temps à Poitiers, lors de l'exil du Parlement, en gravant les *Vaches à la fontaine* de Le Prince. Puis, pris soudain de dégoût pour toutes ces vilenies et toutes ces querelles, il vend sa charge et ne vit plus que pour l'art. Excessivement modeste, il gravera des lavis qui inspireront Debucourt, il s'intéressera à tous les artistes qu'il rencontrera sur sa route pour les aider de ses très judicieux conseils et de sa bourse, ceci avec un empressement et une discrétion rares, se ruinera presque à vouloir réaliser de belles éditions qui demeureront incomprises, sera l'ami de Jean-Jacques, de Chamfort, de Voltaire et de Franklin... Voilà qui est suffisant, je crois, pour remettre à sa place cette figure qu'on avait quelque peu travestie.

Saint-Non n'eût dû connaître Fragonard, car le temps prévu de son séjour venait justement de finir, lors de l'arrivée de l'abbé. Il demande à rester. Marigny accorde une prolongation d'une année, c'est une bien grosse faveur, étant donné l'état effroyable des finances. Natoire en sent tout le prix et s'empresse d'écrire :

« Je n'y ai point à appréhander que le s[r] Flagonard refroidisse le feu qu'il a naturellement pour son talent : il est vrai qu'il arrive quelquefois que

(1) « Dénombrement des Abbayes et Abbez. *Commendataires, Leur taxe en cour de Rome et leur revenu.*

. . . . . .

1758. *Poultières*, de Saint-Non, *Langres*, 200 fl., 7 000 liv., B. (ordre de S. Benoît). »

pour vouloir se surpasser on se trouve au-dessous de soy-même, mais je crois que celui-ci reprendra aisément ce que la nature luy a donné et je voy de lui des choses par intervalles qui me donnent de grandes espérances. »

Au printemps de 1760, après avoir visité la ville éternelle, Saint-Non décide de pousser plus loin, en compagnie des deux amis. Il voit d'abord Naples avec Robert. A son retour, il doit repartir avec Fragonard.

« Il luy fera voir Venise et les autres villes où il y aura de belles choses. Cet amateur de la peinture rendra service à cet artiste qui travaille avec succès et qui promet beaucoup. »

Et Marigny répond au directeur :

« Ce sera un double avantage pour le s^r^ Fragonard que M. l'abbé de Saint-Non veuille bien l'emmener avec luy à son retour. Il voyagera avec un amateur et sera à portée de faire des études des beaux morceaux qui sont à Venise. »

Toutefois, ce n'est que l'année suivante qu'il devait aller étudier Solimène et Tiepolo chez eux : Saint-Non et Robert vont revenir, et il passera avec eux l'été à la villa d'Este, à Tivoli, que l'envoyé de Modène a mise à la disposition de l'abbé.

Cette villégiature sera l'épisode le plus considérable de la vie artistique de Fragonard. Banal en apparence, cet incident est une incalculable chance ; c'est la bonne fortune que tant d'autres n'ont pas eue, c'est l'aubaine rare qui vient à l'heure voulue, en pleine jeunesse, en pleine fièvre, réconforter, assurer par des moyens nouveaux l'acquis un peu hâtif, opérer la suprême évolution qui fait le maître.

A six lieues de Rome, après les plaines arides

parsemées de tombeaux ruinés, après la villa Adrienne, après des cascatelles qui n'alimentent plus que le bac tuilé d'un lavoir public, après le temple de la Sibylle, la maison de Mécénas, c'étaient, sommant les terrasses et les fontaines, un monumental escalier à colonnes, encore une terrasse et, enfin, la grande demeure blanche, — la villa d'Este. Edifiée par Hippolyte d'Este, fils de la nonchalante et belle Lucrèce Borgia et descendant de Lionel d'Este, ce bâtard, qui aimait tant les artistes, les poètes et les savants et dont Pisanello a laissé sept merveilleuses effigies, cette retraite était un charme. Le temps n'avait eu raison de la magnificence de ses bassins, de ses grottes rustiques, de ses antres, de ses fontaines, de ses bosquets, de ses rampes, de ses larges escaliers aux courbes molles, de tous ces amusements grandioses que relevaient les mosaïques, les bas-reliefs, les statues, les vases monumentaux aux panses fleuronnées de mascarons et de guirlandes, les vasques aux galbes doux, marbres égrisés comme ils ne le sont que sous ce ciel ou sous celui de l'Hellade et qui vieillissaient parmi les grands roseaux, les lauriers et les cyprès toujours verts. Les ronces et les pampres avaient mêlé leur furie à la primitive ordonnance : le chèvre-feuille comblait les niches, envoilait les statues, le panache des sureaux aveuglait les sphinx des gradins, il fallait déchiffrer sous le lierre et les saxifrages le stuc des rondes amoureuses, le cloître de l' « Antre de la Sibylle » s'écroulait à demi, les orgues à eau du « Grand Bosquet » ne jouaient plus, — mais cette désolation emperlée, rafraîchie par les caprices de l'Anio, était suprêmement pittoresque et variée.

Fragonard et Robert se livrèrent à une véritable

orgie de croquis, de dessins et surtout de sanguines (1).

La sanguine, c'est le fusain gai. Elle jette sur le papier une vie intense : c'est du sang, du feu ou seulement la tiédeur de l'aurore; et nul plus que Fragonard, ne devait se servir de cette pierre aussi magistralement. A côté de lui, Hubert Robert, dont ce crayon est presque le génie même, est sec et dur. La moisson fut précieuse et abondante, grands cyprès qui encadrent l'éboulis des cascades et le château, innombrables vues du parc avec les agréments et les surprises de son architecture d'eau : fontaines en rocaille, verdures empanachées et en grappes, coupées des coulées de pierres fouillées, temples nains dont les frises croulantes se dressent sur le soubassement rustaud d'un

(1) Plusieurs de ces dessins et de ces sanguines se retrouvèrent à la vente après décès du cabinet d'Hubert Robert, faite le 5 avril 1809. Il y eut, notamment, une « suite des Dessins en feuilles, par Honoré Fragonard » qui allait du n° 237 au n° 244 du catalogue. Voici quelque prix : 237 Dix dessins, compositions, études de figures, têtes, paysages dont plusieurs lavis au bistre sur papier blanc, adjugés 25 livres au s^r St-Martin; — n° 242. Une suite de dix-neuf moyens dessins à la pierre d'Italie, d'après les tableaux des grands maîtres, 50 livres; — n° 244. Huit dessins au bistre, mêlé de sanguine, études de figures groupées, enfants et têtes, 36 liv. 95 cent. — Puis, n° 174. Six dessins, différents sujets et études, 9 livres 5 sous; — n° 173. Six dessins et *divers*, 19 livres; — n° 108. Six dessins, dont cinq par Fragonard, 13 livres, au s^r Berdus; — n° 164. Deux dessins, étude de Rome, d'aprés les grands maitres, 30 liv.

Il est vrai que Boucher ne se vend pas mieux; voici six dessins, 6 livres 5 sous. Le mieux est ce numéro : n° 236. *Soixante dix* dessins, études de tout genre, par Boucher, réunis à neuf sanguines de Bouchardon, 17 livres 5 sous. Il y a encore le n° 344. Autre recueil de *quatre cent quarante sept* dessins, études et croquis d'après nature par Robert et Vernet, plus *vingt-sept* croquis par Fragonard, total des pièces, 514; 400 livres, au s^r Constantin. A cette même vente, la *Dame cachetant une lettre*, de Chardin, fut adjugée 33 livres au s^r Chevalier; la *Comédie italienne* de Watteau se vendit 70 livres; deux pastorales de Boucher atteignirent 25 livres. Et les bronzes, et les meubles !... Deux girandoles de Clodion (satyres et jeunes filles), 271 livres; une armoire de Boulle, une grande et belle armoire en marqueterie, richement décorée de fonte dorée, à deux vantaux; au s^r Roland, 85 livres.

terrier de maraîcher, aqueducs rongés d'arbrisseaux, charmilles soigneusement taillées et dont les savants enroulements se piquent de bouquets de peupliers hirsutes, fabriques aux toits plats et aux fenêtres étroites entrevues dans l'échappée des pins parasols, sites toujours habités de gens qui conversent, qui font la sieste ou qui admirent, — c'est d'une liberté de touche et d'une facture hautement savoureuses.

J'ai dit l'importance qu'il fallait attribuer à ce séjour à la villa d'Este.

Fragonard y trouva plus qu'une villégiature agréable et de nouveaux motifs... Veut-on bien se figurer ce que durent être les mois passés dans l'intimité parfaite de cet homme de qualité, aimable, bon et savant qu'était Saint-Non, dans celle de ce compagnon lettré, ouvert et franc qu'était Hubert Robert? Là, fut donnée à Frago, qui n'avait aucune culture, toute la philosophie de son art. Aux brillantes qualités de nature qui, certes, eussent pu lui permettre de vaincre et auxquelles tant de maîtres véritables ont été réduits par l'inclémence et la difficulté de la vie, il eut l'inestimable fortune de joindre ces notions précieuses recueillies dans d'autres cycles de la pensée, notions sans lesquelles l'artisan domine trop l'artiste réduit à la seule et prenante magie de ses couleurs, notions absentes, hélas ! des leçons de ce brave Lépicié aux *Elèves protégés*, —lueurs de Vrai éternel qui augmenteront l'acuité de sa vision et sourdront maintenant sous sa pâte.

Dans ce répit merveilleux, où il n'y a ni école ni férule, dans ces causeries familières de tous les jours, l'abbé lui découvre des choses inconnues, insoupçonnées, qui déchirent les couches dures de

son cerveau. Les soirs, après le souper, Robert, gagné par le lyrisme du décor lui chante, en lui traduisant, la musique de Virgile et d'Horace. Et alors, pour lui, s'anime l'antiquité croulante qui s'efface sous les feuilles : voici la nymphe Echo qui cache sous les taillis la honte qui fait rougir son front; Narcisse qui contemple ses yeux au cristal de la source; c'est le fils de la déesse de Bérécynthe qui mue les branches de chêne en rameaux d'or, c'est Euterpe et sa flûte, Polymnie et la lyre de Lesbos... Pour lui, ces jardins deviennent ces frais ombrages des bois, ces chœurs légers des satyres unis aux nymphes qui séparaient le poète latin de la foule.

C'est pourquoi, dans ce temps-là, sont sortis de sa pointe agile ces jeux et ces danses, ces *Bacchanales*, pures fleurs païennes où le corps nu et souple des filles sacrées se joue si imprudemment parmi les chèvre-pieds et les faunins, dans des cadres d'un archaïsme et d'une fraîcheur inégalables. Ces quatre petites planches sont de grandes œuvres, par le faire, la pensée et la divination.

Parfois aussi la scène se modernise : on a parlé de Fiorilli et de la *Commedia dell'arte*... et dans le sentier entre les menthes et les térébinthes, Horace et Isabelle roucoulent, sous le berceau Francisquine est aux prises avec le Matamore, et le Docteur surgit, tout de noir habillé, une sentence macaronique sur sa fraise, quelque bon juron bergamasque dans la bouche...

Frago peut maintenant revenir à Paris; il évoluera avec infiniment d'aisance parmi les masques et les bouffons qui l'attendent : sa tâche sera glorieuse. La grande retraite qu'il vient de faire l'a merveilleusement préparé : son génie s'est reconnu,

affiné. Il a maintenant les armatures puissantes de son œuvre, — la morbidesse et l'esprit. Et chaque fois que, dans la suite, une page étincelante, inattendue, osée jusqu'au scandale et délicieuse jusqu'à la séduction, naîtra de son pinceau ou de son crayon, il faudra en venir chercher le secret dans cette maison d'été des ducs de Ferrare.

Combien de pièces Saint-Non a-t-il faites d'après le Fragonard de cette époque ! Basan fait paraître en 1761, les DIFFÉRENTES VUES DESSINÉES D'APRÈS NATURE DANS LES ENVIRONS DE ROME ET DE NAPLES, *par* ROBERT ET FRAGONARD ; — et dans ce recueil sont le *Temple de la Sibylle*, la *Grande Cascade*, les *Grottes de Tivoli*, les *Grands cyprès de la villa d'Este*, etc... Les Fragonards que Pierre-Adrien Paris, l'architecte de Louis XVI, légua au musée de Besançon sont de cette époque, de même que la *Vue prise à la Villa d'Este à Tivoli*, qui figura à la vente de Natoire.

Une seconde fois Frago sollicita une prolongation de séjour et l'obtint, malgré de grosses difficultés.

De Natoire à Marigny, de 18 mars 1751.

« ... J'ay fait parts aux s^rs^ Flagonard et Monet de ce que vous voulez bien leur accorder la continuation des prérogatives de pensionnaires jusqu'à l'arrivée des nouveaux : ils vous sont infiniment obligés de votre bonté. Le s^r^ Flagonard est bien prest de son départ. M. l'abbé de Saint-Nom, toujours porté à rendre service à ce pensionnaire, puisqu'il l'emmène avec luy, vient de l'envoyer à Naples pour voir les belles choses que renferme cette ville, avant de commencer leur voyage. Cet amateur porte avec luy une quantité de joly mor-

ceaux de ce jeune artiste qui, je crois, vous feront plaisir à voir. »

Ce voyage-là, nous le retrouverons dans les FRAGMENTS CHOISIS DE PEINTURES ET TABLEAUX D'ITALIE, GRAVÉS AU LAVIS *par* SAINT-NON, et dans son VOYAGE PITTORESQUE DE NAPLES.

Ce furent à Naples « il cavaliere Lanfranco » et Solimène, aux Saints-Apôtres, à la coupole du Dôme, aux plafonds du palais du roi... Puis, au retour, Bologne et les maîtres des Servites, de Saint Pétrone ; et Venise avec Véronèse, Titien, Ricci, Palma, le Tintoret, les Bellini et le Giorgione, mais surtout avec l'homme de la fresque des Carmélites, de Saint-Dominique, de Saint-Jacques-Majeur, des *Amours d'Antoine et de Cléopâtre* au palais Labia, de la Notre-Dame des Scalzi, Giambattista Tiepolo, le maître des draperies claires, des cortèges, des fêtes ensoleillées où les pavois flottent dans l'air scintillant, où les pourpres baignent dans l'eau transparente, l'harmoniste amoureux des jaunes, des ors, des ocres, de l'orpiment et du topaze, le fougueux et le décidé dont il s'inspirera si souvent.

VIRGILE JOSZ.

L'INVERSION SENTIMENTALE

A Léon Barthou.

En amour, une loi générale fait de la conquête une modalité toute masculine, où la violence a sa part, si adoucie ou si dissimulée qu'elle puisse être.

Que la femme consente au désir de l'homme ou qu'elle le subisse, elle est plus souvent *objet* que *sujet*.

Cependant, et sans l'intervention d'aucun des faits qui caractérisent l'inversion sexuelle étudiée par Krafft Ebing (*Psychopathia sexualis*), on peut concevoir, et par l'observation vérifier que les rôles sentimentaux sont parfois renversés, et que certains hommes, quoique d'une physiologie normale, sont d'une passivité sentimentale absolue, mais seulement sentimentale.

I

L'IMPÉRATIF SENTIMENTAL

La nuit se parfumait des dernières fleurs de l'automne, et couvrait le parc et le fleuve de son ombre silencieuse.

Sous les branches étendues d'un platane, refuge obscur où passait la fraîcheur de l'eau voisine, ils avaient poursuivi leurs paroles sur l'amour. Bien que, pour traiter sans retenue un sujet aussi grave, l'ombre fût une condition favorable, leurs voix suffisaient encore à trahir l'émotion avec laquelle ils livraient le secret d'anciennes douleurs ou de nouveaux espoirs.

A demi attentif aux paroles qui s'échangeaient

autour de lui, Daniel fut frappé d'une pensée qui approchait de la sienne, et tenta d'apercevoir celle qui l'avait dite. Dans l'ombre, il reconnut Ariane.

On l'avait présenté à elle avant le dîner. Il se souvint des traits fins, des yeux vivants, de la peau dorée d'une fille arabe. La bouche sensuelle s'ourlait de dents vigoureuses, et le haut du visage signifiait clairement l'orgueil d'une âme close qui ne subissait pas sans amertume le médiocre de l'existence.

Il se rappela des mains expressives, où l'or des bagues s'attiédissait de vie diffuse.

Elle était grande, avec des jambes élancées, et marchait sans souplesse, mais non sans harmonie, comme animée d'une révolte contenue.

Peu à peu, elle s'isola pour lui, plus rare parmi ceux qui l'entouraient. Elle le surprit alors par tout ce qui pouvait en elle passer inaperçu, mais qui devenait impératif dès qu'on étudiait les détails par où se pouvait révéler son caractère.

Il jugea qu'elle devait être passionnée à l'éclat de ses yeux, à ses narines mobiles, et à une vivacité ardente qu'elle semblait soucieuse de contenir. Enfin la gravité de son regard, et un pli d'amertume parfois posé au coin des lèvres révélaient l'expérience de mauvais jours, bien qu'elle fût parvenue, au moins l'estima-t-il ainsi, à la trentaine.

Comme à la nuit, d'abord tiède, se mêlait de plus en plus la fraîcheur du fleuve, ils revinrent au salon, dont les hautes fenêtres dominaient les pelouses, et l'un d'eux, s'étant mis au piano, atteignit par des accords confus mêlés de souvenirs aux phrases les plus hautes. Silencieusement attentifs, ils insinuèrent dans l'harmonie des maîtres familiers la diversité de leurs rêves.

Ariane avait fait asseoir Daniel auprès d'elle.

Dans le grand fauteuil où son corps allongé s'animait de plus de grâce que dans le mouvement, elle semblait prêter à la musique une âme infiniment sensible, dont la jouissance s'avivait jusqu'aux larmes.

Penché sur elle, comme sur une eau dont la surface tranquille eût voilé les courants de fond, il devina sous son apparence paisible toute la violence de cette âme secrète.

« L'aurais-je aimée — songea-t-il — si j'avais pu « la connaître au delà d'une soirée et s'il lui avait « souri de me séduire ? Est-elle la créature de « volupté qu'il m'a plu d'imaginer dans une forme « adaptée à l'amour dont je suis capable ? Et son « âme se fût-elle accordée, dans l'unique désir, « avec la mienne habituée à des convoitises diffi- « ciles ? »

Ariane inclina vers lui un sourire dont l'exquise douceur était de vouloir plaire, et demanda :

« — Vous rêvez ?

— Non ! Je pense à des choses très définies.

— Quelles ? »

Il oublia le scepticisme qu'il avait affecté en parlant de l'amour, et aussi que, dans une première rencontre, les femmes, défiantes envers l'étranger, dissimulent la vérité de leur cœur derrière une intransigeante sentimentalité.

Il était de ceux chez qui « le sentimental » tient le sensuel en état, avec une maladresse de collégien idéaliste. Elle, savante, et curieuse de toute conquête pour le plaisir de conquérir, ne voulait connaître de la vie que la meilleure réalité possible et s'ingéniait à prévenir la moindre illusion.

Cependant, par calcul ou par instinct, chacun d'eux, dans cette première minute de confidences,

ouverte à toutes les possibilités, s'abrita d'une apparence contraire à sa personnalité réelle; créant ainsi, pour obéir à leur désir secret, sorte d'impératif sentimental, le malentendu dont ils auraient à souffrir.

Daniel exalta la volupté qu'il avait à peine connue, Ariane, la vertueuse tendresse dont son caractère passionné l'avait toujours éloignée.

Pour se plaire, en vue d'une occasion très indéfinie, ils commencèrent par se mentir.

« — Je mesure — dit Daniel — l'actuelle difficulté de l'amour, dévié de son sens unique qui est la volupté. Nous nous contentons trop facilement du peu de plaisir que nous accordent les hasards de l'heure.

N'est-ce pas le secret des amours fragiles d'un temps où tout est furtif, et la raison de nous lasser si vite !

— Croyez-vous que la volupté suffise à attacher nos cœurs légers ?

— Elle n'est pas ce que vous pensez. J'aurais évité de vous en parler, si je ne voyais en elle qu'une joie ordinaire. Mais son essence est mêlée de désir et d'intelligence. »

Elle sourit, de ne l'approuver que dans sa pensée, et lui fit signe de poursuivre.

« — . . . Bien peu en connaissent la sagesse, et cela vaut mieux, parce qu'elle entraîne aux pires douleurs, comme elle accorde les joies les plus hautes.

— Mais — fit-elle avec un peu d'ironie — c'est mal !

La morale est de ne pas rechercher de joies excessives.

— La morale n'a rien à voir dans une joie qui n'intéresse en rien le milieu où j'ai à vivre.

— Vous vous ferez du tort avec ces théories.

— Pourquoi ? Je souscris en apparence à l'exigeante vertu de ceux qu'une sensibilité médiocre oblige à une grande économie sensuelle. Je les envisage, ignorants des fièvres et des amertumes de l'amour, ces juges de la moralité publique, comme les chastes professionnels auxquels le Sultan a confié la garde de ses tendresses.

— Vous êtes sévère — dit-elle, en riant.

— Non ! Quelle sobriété de n'avoir pas soif ! Le douloureux pour les altérés est de refuser de boire ! Héroïsme inutile d'ailleurs, et par conséquent ridicule ! Car la sagesse de la vie est loin de telles luttes.

Si la vertu est une nécessité sociale, elle est une erreur individuelle. La sagesse est d'accorder ces deux principes.

— C'est la théorie de l'hypocrisie. Renan l'avait faite. »

Il montra sa surprise qu'elle connût les *Dialogues*, et poursuivit :

« — La vertu est d'insinuer, dans les formes traditionnelles de la morale, tous les plaisirs possibles, sous la condition qu'ils restent secrets.

— L'exemple du bonheur est interdit !

— Voir une machine n'apprend pas à s'en servir...

— Vous devenez ennuyeux !

— J'admets donc...

— Ce « j'admets donc » vous ridiculise un peu.

— ...comme l'homme le plus policé, celui qui peut paraître à autrui, en étant pour lui-même.

— Vous ne m'avez pas convertie.

— Je ne l'ai pas tenté, et selon de tels principes vous ne pouviez vous dispenser de cette révolte décente. Nous traversons la vie masqués, de là tant d'erreurs et de chagrins.

— Peut-être, » dit-elle, songeuse.

On se séparait autour d'eux, et Daniel prit congé d'Ariane en lui baisant la main.

Il lui parut que cette main se haussait à ses lèvres moins légèrement que pour une politesse banale ; et il eut le sentiment de prolonger lui-même, plus qu'il n'eût convenu, ce geste d'adieu.

La nuance leur en fut d'une modulation ténue, toutefois sensible, comme d'une caresse délicate et retenue.

Le lendemain, amusé des choses de la campagne, il gagna la place du village et sourit de distinguer, parmi les paysans venus pour le marché, l'élégante Ariane.

Sous le soleil, le tapage de la foule s'exaspérait comme si, à crier davantage, elle eût facilité ses affaires. Parmi les paniers encombrants, Daniel découvrit une corbeille de pêches et des œillets d'un grand parfum.

Ariane voulut goûter aux fruits sans attendre. Se penchant pour éviter les taches, elle mordit en riant dans une pêche où se mouillèrent ses lèvres. Ainsi posée et délicieusement jolie, elle apprit, dans les yeux de Daniel, comme dans un miroir, tout le charme de sa gaîté.

Les femmes ont un instinct merveilleux qui distingue aux moindres signes ceux qu'elles sont assurées de séduire.

Ariane comprit que Daniel était près de devenir amoureux et s'amusa à l'acheminer jusqu'au désir.

Ils revinrent en causant jusqu'au parc, dont les

allées blanches évoluaient parmi les pelouses, et gagnèrent le bord du fleuve. Une tranquillité heureuse se dégageait du paysage ; ils s'assirent au pied d'un buisson de chèvrefeuille.

Silencieuse, Ariane se laissa longtemps regarder sans paraître y prendre attention. Ouvrant avec indifférence la gerbe d'œillets, elle la fit couler dans ses mains avant de les tendre à Daniel.

« — J'ai aux doigts tout ce parfum d'œillets — dit-elle en lui frôlant les lèvres — n'est-ce pas délicieux ? »

Il respira la fraîcheur odorante des mains ouvertes sans oser les baiser. Ariane poursuivit :

« — J'avais l'intention de déjeuner en forêt avec l'un de nos amis. La charrette doit arriver d'un moment à l'autre, voulez-vous venir avec moi?

Il faudra me prendre comme je suis, infiniment capricieuse. Je vous demande de deviner quand il me plaira d'être distraite, et les minutes où je souhaiterai du silence. Nous déjeunerons où nous pourrons; je vous conduis au hasard des routes. Cela vous va-t-il ? »

Comme elle penchait vers lui son sourire, il accepta.

« — Les jours de soleil — dit-elle en se levant — me rendent aventureuse et gaie. »

Devant les géraniums étagés du perron, un des causeurs de la veille caressait la bête attelée pour eux. Affectueusement, il salua la jeune femme et la complimenta :

« — Exquise dans ces œillets ! Comme on a raison de vous gâter ! »

Elle se tourna vers Daniel, avec un sourire :

« — N'est-ce pas? Je reviens à l'instant, le temps de poser mes fleurs et de prendre un manteau. »

Dans le décor des bois et de l'automne, la route semblait une eau tranquille. Ariane conduisait avec une sûreté élégante dont ils firent gaiement l'éloge. Daniel regardait la nuque et les cheveux de la jeune femme. Le malaise qu'il éprouvait à peine lui était délicieux, et il calcula qu'il pouvait s'abandonner à un sentiment aussi léger, puisque son départ en arrêterait l'évolution à temps pour ne pas souffrir.

Imprudemment, il s'accorda cette volupté délicate d'accueillir les meilleures émotions de l'amour sans avoir à les payer leur prix de larmes.

A ce moment de ses pensées, et comme il observait Ariane, leurs regards se croisèrent : il lui parut qu'elle dévoilait dans la nuit de ses prunelles une flamme secrète, dont la sourde ardeur le pénétra. Il songea que se concertaient en eux, et hors de leur volonté, d'inconnaissables instincts ; et que seule la pensée d'une volupté possible pouvait les émouvoir ainsi.

On leur servit à déjeuner sous le couvert des arbres. Daniel, qui mangeait à peine, écoutait la vie se précipiter comme l'eau d'une écluse ouverte.

Reconnaissant un vertige déjà éprouvé, il comprit que c'était bien l'amour et que l'attente anxieuse de sa tendresse se fixait enfin dans un nouvel effort vers le bonheur.

Il sentait déjà se lier sur lui le prodigieux réseau de l'instinct en quête de volupté et sa sensualité tendit la trame mystérieuse où l'image d'Ariane, passant comme une vivante chaîne, composa la réalité de son désir.

— Ce sera plus tard — songea-t-il — la même tristesse, et l'habituelle lassitude ! Comme il est heureux que mon départ détruise dès demain cet appareil de capture !

Il étudia minutieusement les lignes d'un corps auquel il s'attachait déjà, et la connaissance en accrut en lui une sorte d'inquiétude voluptueuse.

L'attache du cou et la double rondeur de la gorge le retinrent longuement. Il en imaginait la forme nue sous les étoffes, et songeait à la beauté de cette pente, qui, des épaules déclives à la pointe des seins, offre un si merveilleux refuge aux fronts alourdis de désir ou fatigués de méditation.

Attentive à l'émouvoir des plus fines impressions qu'elle pouvait causer par sa voix, ou par ses gestes, Ariane lui demanda quelle raison il pouvait avoir d'être triste à cette heure. Avant qu'il répondît à une sollicitude aussi calculée, elle proposa de marcher à travers la forêt, jusqu'à un tournant de la route où la voiture leur serait amenée.

Daniel, qui la suivait, observa qu'elle relevait hardiment ses jupes de dentelles sur des jambes déliées dont il avait envie de baiser les chevilles. Il songea que toutes les femmes, et les plus naïves, savent apprendre sans immoralité ce que leur corps a pour nous d'attirant. La pensée que la lingerie souple des dessous laisse les femmes demi-nues sous la robe le traversa d'une flamme ardente, aussitôt réprimée.

Se retournant pour une parole, Ariane lut dans les yeux qui l'épiaient l'avidité qu'elle avait souhaité d'y voir. Elle laissa tomber d'un geste à peine accentué sa robe de drap gris. Daniel, ayant pris pour de la réserve l'habileté d'une coquette, se trouva partagé entre la crainte de l'avoir blessée et l'espoir qu'elle n'eût pas ignoré sa pensée.

Ariane n'en voulait pas davantage et, pour achever son triomphe le pria de porter un moment la veste fleurie d'œillets qu'elle venait de quitter.

Penché dans le parfum des fleurs où se mêlait une odeur de chair, il baisa les doigts frais qui effleurèrent sa bouche.

Au bout d'une allée montante où les feuilles de ronces commençaient à rougir, elle s'étendit pour bavarder, sous les hêtres traversés de soleil. Une jupe collante modelait l'élégance pleine de son corps, et comme elle sentait peser sur elle le regard de Daniel, elle demanda tranquillement : « Je ne suis pas trop inconvenante, n'est-ce pas? » Comme si le sourire dont il répondit ne prouvait pas tout le contraire.

Au moment où il l'aidait à remonter en voiture, elle serra la main qu'il avait offerte en manière d'appui, et l'invita des yeux à prendre place auprès d'elle.

Sous le tablier de drap qui les abritait du froid, leurs jambes se frôlèrent au hasard des cahots, puis le contact se fit volontaire sans qu'elle parût y prendre garde. A travers les étoffes leur mutuelle tiédeur les pénétrait, et Daniel, la gorge serrée, regardait la pointe d'un soulier fauve qui dépassait la couverture et les mains gantées de blanc qui mesuraient la rapidité de leur course.

Ils rentrèrent, lassés d'air vif, à l'heure où la lumière du couchant, peu à peu, se neutralise.

Devant eux, la vallée s'emplissait d'ombre où l'ondulation du fleuve luisait encore. Ils s'arrêtèrent à la grille du parc et Ariane prit congé des deux hommes pour le dîner.

« — A tout à l'heure — dit-elle à Daniel; — je retiens votre bras pour passer à table, vous voulez bien, n'est-ce pas? »

II

« ON BADINE AVEC L'AMOUR... »

La nappe était couverte des dernières fleurs de la saison, et le sentiment qu'elles fussent au seuil d'octobre le suprême et périssable parfum de l'été ajoutait à leur charme le prix d'une délicate mélancolie.

Ariane portait un corsage de tulle de soie blanc, garni d'entre-deux de Venise et une jupe de piqué, serrée à la taille par un ruban d'argent. Deux émeraudes mettaient leur lueur adoucie dans les dentelles du devant, et l'attache du cou restant seule découverte, Daniel ne se lassait pas d'admirer cette ligne précieuse qui unit l'oreille à l'épaule par une courbe d'une douceur infinie.

— Quelle grâce — songea-t-il — dispense à certaines une harmonie si tranquille?

Notre émotion épouse le contour de leur corps comme une eau le vase même où elle est enfermée. La beauté est-elle l'essence de certaines lignes ou un reflet de la flamme créatrice qui est en nous!

Celle que j'aime dans l'heure présente, car je l'aime, ne m'est-elle précieuse que par mon illusion? Posséderait-elle le même charme si mes yeux étaient fermés à la lumière?

Nous sommes si peu sûrs de jamais étreindre une réalité.

La conversation, un moment éparse aux impressions de la journée, était bientôt revenue à leurs réflexions de la veille, et l'amour formait l'unique objet de leurs paroles.

Oppressés par son mystère, ils s'interrogeaient avidement sous l'apparence des phrases rieuses ou mélancoliques.

Ariane écoutait à peine, en effeuillant une rose posée auprès d'elle. Elle semblait, à Daniel, rare entre toutes, la désirable maîtresse avec qui il eût tenté d'atteindre au plus merveilleux de l'amour. Sa tendresse s'exaspérait de la perdre sans connaître la volupté qu'une telle possession n'eût pas manqué de lui apprendre.

Il surprit un bâillement qu'elle réprimait mal et sourit : « Je suis très petit enfant — dit-elle — et je dors de bonne heure. Puis c'est trop de logique, et trop peu de sentiment. » Elle passa discrètement sur ses lèvres une rose fanée qu'elle lui tendit.

Pendant qu'ils cherchaient tous, en parlant de l'amour, la cause précise de tant de larmes, une tristesse se mêlait au parfum des roses mourantes. Ils avaient des esprits trop sensibles aux plus délicates pensées pour envisager sans souffrance la fuite irréparable de la vie. La corbeille de fleurs épanouies qui s'effeuillaient devant eux leur parut un symbole d'une tendre mélancolie, qui renouvelait l'inépuisable espoir d'aimer encore et de souffrir.

En quittant la table au bras de Daniel, Ariane, penchée sous ses yeux, murmura impérieusement : « Je voudrais vous plaire. » Elle reprit, après une pause : « vous plaire infiniment. » Il répondit, effrayé de l'aventure où se prenait déjà trop son cœur : « Pourquoi? Est-ce possible? Vous savez bien que non! »

Après l'avoir menée au salon, il s'arrêta devant une porte-fenêtre ouverte sur le parc et descendit lentement vers l'ombre.

Parmi les massifs d'héliotropes il gagna la terrasse déserte dont les balustres enlierrés dominaient le fleuve.

Il était seul dans le silence où les rosiers penchaient leurs fleurs vers l'eau tranquille, et le sentiment lui vint d'une tristesse accablante où s'exaspérait son désir d'être heureux. L'approche de l'amour l'effrayait comme un deuil, parce qu'il redoutait l'aventure, banale et tragique à la fois, dont l'un toujours se déprend avant l'autre. La tendresse qui s'éveillait en lui se mêlait de larmes, parce qu'il la pressentait incertaine.

Il songeait depuis longtemps, quand un pas léger lui fit tourner la tête. Il fut bouleversé de reconnaître la démarche et le long manteau d'Ariane. Elle avança simplement jusqu'à lui.

« — Je pensais bien vous trouver ici ! Une telle nuit ! Et puis, j'ai deviné qu'une peine était en vous... n'est-ce pas ? »

Il garda la main qu'elle avait donnée et l'attira vers la rampe de pierre, où ils s'accoudèrent.

Daniel eut la pensée, puisqu'elle était venue, de lui révéler l'attente dont elle comblait cette heure et de prendre les lèvres que, sans doute, elle eût abandonnées ?

Mais la peur d'épuiser sa joie, par trop de hâte, l'éloigna d'une action aussi rapide, dont il pensait qu'Ariane se fût peut-être blessée. Elle dégagea doucement sa main de l'étreinte et dit d'une voix pleine de pensées secrètes :

« — C'est toute la nuit qui nous entoure, et ce parfum de roses en pénètre le silence. Ne croyez-vous pas que cette heure conviendrait à l'aveu d'une tendresse peureuse? »

Ayant deviné la sensibilité de ce cœur, elle s'appliquait à lui plaire par un artifice de mots et de nuances. C'était pour elle une sorte de volupté abstraite que d'animer ce désir, de l'attirer ou de

l'éloigner selon son caprice, et d'en jouir comme d'une bête soumise dont elle eût mesuré les caresses. Des parfums traversaient l'ombre ; une cloche tranquille compta les heures; une étoile en marche raya la nuit silencieuse.

« — Voilà longtemps — dit-il enfin — que je n'ai connu des heures aussi délicieuses ; j'ai peur qu'elles ne m'attachent trop et je me défends de leur charme. Quand on a souffert, on calcule ses chagrins.

— Vous calculez le prix du bonheur ?

— Certes ! Il ne vaut pas trop de larmes.

— Ce qui vous plait le plus dans l'amour... ?

— C'est sa durée.

— Cela ne veut rien dire. »

Elle reprit sans paraître comprendre :

« — Vous partez demain ?

— Demain ! Je reviendrai sans doute. Vous reverrai-je ? »

Elle mentit pour exaspérer le désir qu'il avait d'elle, en lui donnant la pensée que cette heure était l'unique occasion de le réaliser :

« — Je ne le crois pas. Des amis m'appellent dans le Midi ; mon séjour ici touche à sa fin.

— Je vous aurai donc à peine connue.

Faut-il dire quel charme vous avez mêlé à ces heures et le regret que j'emporte d'avoir passé si près de vous pour ne garder qu'un parfum ?

— Pourquoi vous en attrister ? C'est peut-être le meilleur de moi !

— Des heures si douces ne reviendront jamais. Minute à minute, comme un cœur qui bat, j'ai senti la vie passer si vite !

— Vous allez reprendre votre solitude là-bas ?

— Sans trop de peine, je vous assure, parce que j'y évoque à l'aise de chères images et que

j'imagine leur tendresse. Le bonheur est dans le renoncement. »

Ariane se trouva surprise ; elle avait escompté l'audace d'une tendresse exaltée et tout ensemble obéissante. Elle aimait par-dessus tout l'étourdissement rapide que lui donnait le premier contact d'un homme; mais elle n'entendait pas le poursuivre au delà des caresses hésitantes de la conquête. La délicatesse inattendue de ce cœur, maître de lui-même et d'une sensualité si contenue, l'attira davantage. Elle sourit aux derniers mots: «Le croyez-vous, à votre âge? Pourquoi ?

— Parce que j'ai souffert.

— D'amour.... ? Pourquoi ne répondez-vous pas ?

— Il ne faut pas toucher aux vieux chagrins.

— On oublie !

— L'oubli ne console que les cœurs médiocres. Des souffrances mesquines et pas de souvenir : ils ont toutes les chances. »

Il reprit avec un peu d'amertume, la voix enrouée.

« — Et puis qu'est-ce que cela peut vous faire ?

— Je veux voir des gens qui ont aimé. »

Elle ajouta après un silence très bas : « Parlez-moi de vous !

— Pourquoi ?

— Je veux. »

Il s'effraya de l'empire tranquille de sa voix et se pencha vers le fleuve. Songeant à l'inutilité de l'aveu, et qu'elle ne pouvait pas l'aimer encore, il répondit : « Je suis un passant. Je n'ai rien à vous dire. Vous avez traversé une journée qui m'a été douce d'heure en heure, peut-être par votre présence. Que peut-il y avoir entre nous? Pourquoi vous dirai-je ? »

A son silence, Daniel comprit qu'il n'avait plus rien à lui apprendre de son secret Mais elle voulut en obtenir l'aveu, autant par orgueil que pour connaître l'impression d'une défaite aussi timide.

Elle s'assit donc sur la rampe de pierre, de façon qu'il eût la tête contre les genoux où elle espérait la voir posée avant longtemps, et lui parla avec une douceur volontaire.

« — Vous m'avez vue hier pour la première fois ; nous avons passé toute la journée ensemble et je vous étais très indifférente ?.... Vous ne voulez pas répondre ? »

Il leva les yeux vers son sourire et murmura : « Ce que vous allez faire est mal ! » Elle secoua la tête et poursuivit : « Vous m'avez retrouvée ce matin. D'heure en heure, je vous ai vu devenir plus triste, jusqu'au soir où j'ai deviné votre peine.» Il répéta la voix altérée : « Pourquoi voulez-vous me faire mal?

— Dites ce qui vous a si profondément troublé ? Nous avons été près de vous trois femmes! Je sais qu'à cette heure vous souffrez et que demain vous partirez avec un chagrin. Laquelle de nous?

— Vous vous trompez !

— Pourquoi mentir? »

L'amour de ce cœur inhabile, qu'elle se plaisait à forcer sans hâte, l'attirait comme une chose délicate et rare. Elle devinait que Daniel rassemblait toute sa volonté pour ne pas prendre les lèvres qu'elle n'eût pas refusées. Elle se souvint qu'il avait une bouche ferme et mobile, bien faite pour de longues caresses et poursuivit avec plus de tendresse la conquête de cette âme close.

« — Dites-moi, si vous aimez mieux, comment je vous ai si douloureusement troublé, et à quel mo-

ment j'ai commencé d'être une autre à vos yeux ? »

Il répondit, la tête inclinée dans les mains et presque bas : « Je ne vous ai rien demandé ! J'ai bien ce droit de ne rien dire. Je vous prie qu'il en soit ainsi.

— Mais je veux savoir, je veux.

— Pourquoi me tenter je n'ai rien à vous apprendre !

— Je veux.» Il se défendait encore, troublé d'incertitude; Ariane pressentit son triomphe. « Demain — dit-il — j'aurai repris ma route loin de vous avec un souvenir inoubliable. J'en souffrirai. Que vous importe ?

— Cela m'amuse !

— Comme c'est amer et féminin ! J'avais raison de me taire ! » Elle caressa le front penché et dit doucement : « Est-ce que je ne sais pas ? » Il la regarda sans rien dire, elle reprit : « Vous êtes un enfant. Je ne crois pas au coup de foudre.

— Vous savez bien que je vous ai désirée ? Pourquoi tant de paroles inutiles ? N'avez-vous pas lu dans mes yeux, sur mes lèvres, compris mes mains ? Que voulez-vous que je vous dise ? »

Il atteignait à l'aveu à quoi elle avait voulu le contraindre, et comme il hésitait encore, elle se pencha vers lui et murmura câlinement : « C'est cela qu'il faut me dire, je demande, vous voyez bien. »

Il se courba sur l'eau lente et poursuivit : « Je ne devrais pas ! Vous ne pouvez pas m'aimer ! La pensée que nous ne pouvons connaître que la banale aventure d'une occasion me retient de gâcher cette heure. Et puis l'aveu d'une telle tendresse ne vous incline-t-il pas à sourire ? Je ne sais pas bien encore ce qu'il y a en moi, mais je crois que je je vous aime. Pourquoi êtes-vous venue ? »

La nuit s'alourdissait de parfums, Daniel frissonna de sentir se poser sur son cou la main brûlante d'Ariane, et reprit : « Si vous saviez ma vie, vous comprendriez que je m'effraie de souffrir encore et pourquoi j'ai peur de mon désir. Il vous faut deviner un peu. »

Elle aima cet amour peureux de s'avouer, et imagina de quelles nuances voluptueuses il serait capable. Dans le silence de l'heure, ils restèrent sans paroles et Daniel posa son front sur un coin de jupe qui couvrait la rampe de pierre.

Ariane éprouva une étrange jouissance à le sentir ainsi désirant et soumis, et commença de songer qu'il allait souffrir d'une peine ardente qu'elle ne consolerait pas.

« — Voulez-vous rentrer? » dit-elle, en relevant sa robe froissée.

Près d'un sapin dont les branches inclinées cachaient un banc de pierre, il l'arrêta, tout effrayé de la perdre sans avoir connu la joie qu'elle semblait promettre. « Je n'ai pas le courage de vous quitter ainsi, — dit-il troublé, — et pour ne plus vous revoir. Restez encore un peu. »

Sans répondre, inquiète de ne penser à rien de certain, elle s'assit près de lui et abandonna les mains qu'il couvrait de baisers.

Il l'attira sans qu'elle songeât à se défendre, et baisa longuement l'épaule à travers le drap de la robe. Blottie contre lui, et pliée sous l'étreinte, elle écoutait battre le cœur désordonné dont elle était l'émotion. Un souffle l'étourdit brusquement, elle tendit sa bouche entr'ouverte à Daniel et lui rendit ses baisers.

Avec de lentes recherches, ils prolongèrent la nouveauté de leur émoi. Daniel n'osait en déta-

cher ses lèvres, de peur que cette première réalisation de son désir ne rendit à Ariane trop de sang-froid. D'autre part il s'effrayait d'oser les caresses déterminées par où il l'eût peut-être conquise, car aucune n'admet comme définitif un abandon seulement moral; mais il resta dans l'incertitude, autant par la pudeur d'un sentiment vrai que par la crainte de la blesser, d'une convoitise trop vite définie.

Brusquement, Ariane s'échappa de l'étreinte, craignant et souhaitant à la fois que le désir de Daniel, longtemps retenu, s'exaspérât soudain. Comme il restait immobile et seulement accablé de tristesse, elle se rapprocha de lui avec un regret de n'avoir pas subi sa force. Souriant de se découvrir si ambiguë, elle lui sut gré de n'avoir pas détruit par une violence tout le charme de son abandon. Sans paroles, il l'attira de nouveau vers lui et la baisa sur les seins et sur les hanches. Elle fut touchée d'une tendresse si grave au point de manquer lui avouer combien elle y avait peu droit. Daniel regretta de n'avoir pas tenté la possession qu'elle eût peut-être permise; Ariane prit quelque plaisir à l'écouter s'en plaindre :

« — C'est mal,— dit-il, — pourquoi m'avoir bouleversé pour ne me laisser que la promesse de vos lèvres? Que vous importait d'être à moi? Je m'en irai le cœur et la chair pleins de convoitise, et vous pouviez me donner l'apaisement? »

Elle le pria de ramasser le manteau qui avait glissé de ses épaules et resta silencieuse pour l'exaspérer d'attente. Elle vint à pas lents jusqu'au perron baigné de lune. « Vous êtes injuste — dit-elle très bas — je ne peux rien vous donner de plus.

Il me plaît que vous vous souveniez de mes lè-

vres, et de cette nuit ! Quelle femme vous aurait offert une joie plus délicate? Partez, vous ne m'oublierez pas trop vite? Et cette minute, qui vous paraît douloureuse, n'aura que du charme dans votre souvenir. Le meilleur de l'amour, c'est la possibilité ! »

Ils firent quelques pas sans rien dire ; dans l'air sonore, les vibrations de l'heure s'élargirent une à une et moururent au campanile invisible de l'église. « Je voudrais vous plaire, — reprit-elle, — vous troubler, et être sûre que, loin de moi, le souvenir de cette heure ne s'effacera pas en vous.

Sans me regretter, sans m'avoir connue, vous garderez le meilleur de moi, qui est votre illusion, le meilleur de vous-même aussi, qui est l'ignorance.

Et puis, je vous ai donné, pour compléter cette belle journée, quelques minutes de sensualité délicate. Désirer, cela est très bon ! Il faut me dire que vous ne m'en voulez pas, que vous n'aurez pas trop de peine et que votre ardeur, qui m'avait plu par sa jeunesse, me jugera sans trop d'amertume. »

Sur les premiers degrés ils se tournèrent vers le parc éclairé de lune où fuyait la courbe blanche des allées. « Je pars demain — pria Daniel. — Me permettez-vous de vous revoir ! »

Elle fit signe qu'elle acceptait.

« — Où?

— Si vous voulez, vers neuf heures, au fond du parc. Nous causerons de cet adieu. » Elle ouvrit la porte du hall et Daniel se pencha vers sa main pour la baiser. Comme il relevait la tête, elle lui caressa les lèvres de ses lèvres mouillées et partit sans un mot.

Daniel se coucha, lourd de fièvre, et dormit mal

jusqu'au lendemain matin où, pour tromper l'attente, il refit la promenade de la veille. Par la forêt, toute fraîche encore de la nuit, il gagna l'auberge où ils avaient déjeuné ensemble. Des rosiers balançaient leurs fleurs, dont le parfum lui rendit avec une extraordinaire intensité le souvenir de la route montante où Ariane marchait devant lui en relevant sa jupe grise. Il cueillit des roses afin de lui en porter et revint vers le parc. Bien avant que d'arriver près d'elle, il l'aperçut au pied d'un platane et détachée sur le fond clair des pelouses.

« Prenez mon livre,—dit-elle.—Nous irons nous asseoir au bord de la forêt. » Troublé de tendresse, il s'étonna qu'elle n'eût pas un sourire, pas une nuance de voix, qui rappelât la douceur de la nuit. En passant un arbre tombé dans le chemin, il ne put se retenir de porter à ses lèvres les doigts qui s'appuyaient à lui. Elle eut un geste d'impatience, vite adouci d'un sourire, et dit simplement : « Non, ce n'est plus l'heure ! »

Assise dans les feuilles de l'autre automne, elle commença de lire, le regardant parfois par-dessus l'épaule avec un rapide sourire. Daniel eût souhaité la trouver tendre pour cet adieu ; couché derrière elle, il étudiait attentivement tous les détails dont il créerait son souvenir.

Elle avait un corsage de taffetas rose, quadrillé de lignes rouges, des gants bois clair, un chapeau « ronces mortes et roses thé » et des bas de soie « châtaigne » dont les longues baguettes fuyaient sous la jupe de dentelles. Elle mordillait un brin d'herbe ; et, de profil, les yeux frangés de cils noirs, la bouche un peu grande et le menton volontaire, elle avait l'air d'une petite fille, si sérieuse qu'il sourit.

Une charrette, tirée par un vieux cheval blanc qui baissait la tête, passa devant eux. Il y avait dedans trois enfants avec de grands yeux étonnés. Ariane leur fit de la main un signe d'affection et, s'étant regardés, ils finirent par rire tous ensemble. Alors, elle posa son livre et se tourna vers Daniel.

Ils causèrent tranquillement de choses indifférentes, comme d'anciens amants, devenus amis, si éloignés de leur tendresse de la veille qu'ils pouvaient la croire rêvée. « Je voudrais vous écrire — demanda-t-il — me le permettez-vous?

— Pour quoi faire? »

Il la regarda, surpris qu'elle ne comprît pas l'avidité qu'il gardait au cœur. « Si vous le voulez pourtant — reprit-elle — écrivez-moi! Peut-être vous répondrai-je! Vous verrez; je n'en sais rien! »

Il lui prêta le regret de s'être abandonnée à une fantaisie dont il n'avait pas compris que tout le charme fût, pour elle, dans son inconséquence. Ces heures passèrent presque sans paroles; Daniel aurait voulu la prier de consoler son chagrin, de l'aimer. Près d'elle, il traversa de nouveau le parc empli de lumière, la terrasse au bord du fleuve, passa devant le banc de pierre et le vieux sapin, sans qu'elle parût se souvenir de l'ivresse qu'elle avait mêlée à l'autre nuit. Avant de rentrer, elle lui prit la main avec un peu de tendresse. « Adieu! Il faut me quitter ici. » Elle ajouta avec une douceur impérieuse : « Vous m'écrirez, n'est-ce pas? »

Il la regarda s'éloigner dans le rythme balancé de son pas; en haut du perron, et tournée vers lui, elle salua de la main, si près des lèvres qu'il semblait que ce fût un baiser.

Lorsqu'elle eut disparu, Daniel éprouva le sentiment d'une solitude accablante; le long des murs

ardents, où coulaient des glycines, il s'achemina vers la gare et monta dans le train qui le ramenait.

Seul dans le compartiment, il regarda, tout étourdi, la route qu'il avait faite trois jours auparavant, et se rappela son arrivée. C'était un matin très frais dont la brise moirait le fleuve, Ariane jouait au tennis sur un carré de sable encadré d'herbe; il avait l'âme libre; pensant au torrent qui l'avait emporté, si loin déjà, qu'il devinait la lutte impossible, il pleura.

III

LETTRES DE SEPTEMBRE

Daniel à Ariane

Septembre — Vendredi.

J'ai épuisé toute la tristesse des retours. Voici la maison calme où je reviens troublé d'un chagrin si sincère et si précieux que j'en ai peur.

Auprès de vous, je me suis laissé aller à la douceur de vivre comme on pense, de vous deviner dans vos yeux, dans votre voix, dans vos gestes, sans oser rien souhaiter d'abord de ce que vous pouviez donner.

Même indifférente, ne laissez pas trop seul le « grand enfant » que vous aviez grisé; ne m'oubliez pas trop vite et ne retirez pas votre main, j'en souffrirais trop, car je n'ai personne. Savez-vous la tristesse de ce mot-là, tout le silence dont il vous entoure, et l'inutile tendresse qu'il met aux lèvres?

Quelles joies menues et chères donne la présence!

Hier, je regardais votre main posée sur la table, la pointe d'un soulier, un coin de votre robe; des heures auraient passé ainsi. Ce matin, où nous avons été dans les bois, j'avais dans l'âme une ex-

traordinaire limpidité. Maintenant, j'ai peur de vous perdre, de perdre « l'amie » qu'un jour de soleil m'a donnée, et j'ai peur de souffrir parce que je crois que j'aurais tout juste le courage de lutter. Pourquoi m'avez-vous pris ainsi?

Je vous revois comme au premier soir, quand vous êtes apparue en haut du perron; vous tourniez le dos à la lumière, j'entendais votre voix sans voir vos lèvres. Sur la pelouse, vous jouiez au tennis en robe de laine blanche, et toute animée de plaisir.

Loin des autres, je vous ai apprise heure à heure, j'ai su la finesse de vos yeux, de vos mains; puis chaque minute m'a rapproché de vous; j'étais lâche à l'idée de partir.

Vous vous souvenez du reste. Je me suis abandonné sans savoir à ce qui m'attirait.

Maintenant que je vous ai rencontrée, je voudrais savoir de vous que votre vie est heureuse, au moins calme, et qu'aucun souci ne l'entrave. C'est un peu le chagrin d'une telle affection : savoir inquiètes ou douloureuses les heures d'une vie où l'on ne peut rien.

Je viens de la fenêtre ouverte sur l'ombre. Une grande tendresse est autour de moi, infiniment douce; la nuit est profonde sous les branches penchées et je me souviens... Me voici tout « petit enfant » moi aussi. Ne me consolerez-vous pas?

DAN.

Ariane à Daniel

Septembre.

Deux ou trois phrases de votre lettre font que je veux être tout à fait loyale.

Vous me paraissez ému, troublé plus qu'il n'est prudent, et cela me donne de légers remords.

Il faut laisser venir l'oubli tout naturellement, ne pas accrocher vos pensées tendres, ni un brin de votre cœur au souvenir de cette jolie journée. Vous êtes, me dites-vous, seul. Je comprends plus que personne la tristesse de ce mot. Il m'a fait de la peine pour vous, mais par cela même que j'ai murmuré « pauvre garçon ». Je pense qu'il est mieux de vous arrêter à temps dans un sentiment qui, s'il se développait, vous ferait du mal, et rien que du mal. Vous seriez alors plus seul, plus triste que jamais avec cette souffrance au cœur, car, pauvre mendiant de tendresse, je ne peux rien pour vous.

J'aurai une douce sympathie pour vos lettres me disant votre vie, vos espérances, vos bonheurs, mais je désire que rien de moi ne soit en vous.

Revenez en arrière, et retrouvez votre pensée libre ; il le faut ! Peut-être, d'ailleurs, ceci vous trouvera-t-il sage, sans chagrin ? Je le voudrais.

Ne pensez pas surtout que je suis sèche et mauvaise. J'ai été un peu coquette ; si cela a contribué à vous troubler davantage, je l'avoue maintenant que je voudrais que le calme vous revînt. Vous allez me garder une légère rancune ? Je ne le crois pas de vous !

Il était nécessaire que je vous dise cela. Écrivez-moi que vous avez compris, que vous n'espérez rien de très tendre, que vous pensez à moi sans trop d'émotion, que vous ne boudez pas, et que, tout de même, cette journée de Vendredi reste charmante dans votre mémoire.

Est-ce beaucoup de vous demander cela ! Puisque vous êtes sincère en m'écrivant : « Je reviens troublé d'un chagrin à la fois si sincère et si précieux que j'en ai peur », vous comprendrez sûrement la crainte

que j'ai de vous laisser pousser un sentiment profond.

A.

Daniel à Ariane

Septembre.

Êtes-vous si puérile pour me dire à l'heure la plus aiguë de l'épreuve : « Revenez en arrière ; il le faut. »

Votre lettre est facilement cruelle, parce qu'elle révèle toute votre indifférence :

« Laissez venir l'oubli. » Il viendra ! Je sais que la vie ne nous laisse pas même l'intensité de nos chagrins et qu'elle use nos deuils les plus chers.

Vous parlez d'un sentiment qui, en se développant, « ne peut me faire que du mal ». Je le savais depuis le premier moment ; c'était l'unique raison de mon silence.

Doucement, vous avez voulu que je parle. Je n'ai jamais cru que vous me demandiez un tel aveu pour y répondre. Je l'ai fait pourtant et je vous ai tout grand, tout frissonnant, ouvert le plus cher coin de moi-même pour que vous y lisiez.

Ce qui est mal, c'est de m'avoir fait croire qu'il vous plaisait d'y lire ; mais c'est toute la vie féminine que ces triomphes-là !

« Vous ne pouvez rien pour le pauvre mendiant de tendresse. » Vous avez vos pauvres, sans doute : c'est l'ordinaire excuse de ceux qui ne donnent pas. Je ne me plains pas, j'ai un chagrin. J'ai un chagrin qui m'isole de la vie brutale, des larmes qui me rendent meilleur, et je sortirai de l'épreuve, peu à peu adoucie, plus grave qu'autrefois, un peu plus sage aussi et moins exigeant pour la vie. C'est tout le bonheur des tristes.

Je pleure de n'avoir pas rencontré à votre place une bonne fille que j'aurais désirée, qui m'aurait

comblé et dont le lendemain eût emporté le souvenir. « Vous avez été coquette. » Si vous aviez connu toute la tendresse et la nervosité de ce cœur ardent, vous auriez redouté d'agir ainsi. Je vous écris sur votre demande, non que j'ai compris et que je pense à vous sans trop d'émotion, parce que rien n'autorise une femme à jouer avec les sens, et avec tout le cœur d'un homme ; mais que je n'espère rien de très tendre, parce que vous n'aimez pas, et que vous n'aimerez pas. Enfin cette journée de Vendredi me demeure tout de même charmante, parce que je vous y ai connue et aimée.

Je retournerai là-bas, mardi prochain, pour une visite de politesse. Vous serez partie, reprise par votre vie heureuse et facile ; et je me ferai du chagrin en revoyant partout où nous aurons passé.

DAN.

Ariane à Daniel

Septembre.

Je suis heureuse de ce beau temps et j'ai passé hier des heures dans la forêt où j'étais tranquillement bien.

En ce moment il est plus de quatre heures, je vous écris sur mes genoux, dans la campagne, et j'aime tout ce que je vois.

Je ne vais plus à Paris, où l'affaire qui m'appelait ne se fait pas. Je suis donc ici, où l'on veut me garder pour quelque temps encore. Je suis certaine que cette nouvelle vous donnera un peu de joie et vous aurez quelque chance de me voir mardi.

J'ai réfléchi !

Je veux bien de cette tendre amitié qui va venir pour moi dans votre cœur après que vous serez guéri de cette crise trop douloureuse. Elle me plaira sans doute, toute secrète !

Alors, vous pensez que je vis dans le bruit, que la vie m'est facile! Nous parlerons de tout cela à votre venue dont je me promets quelque plaisir. Si ce projet manquait par hasard, je vous demanderais de venir me voir dans le courant de la semaine. J'espère que vous me direz demain que vous êtes bien. Mes mains sur vos lèvres. — A.

7 heures. — J'ai fait un grand tour. Je rentre. Il me plaît de savoir que, dans un petit coin, j'ai un cœur à moi, un être qui m'aime.

A.

Daniel à Ariane

Septembre.

Je vais un peu mieux, mais ce n'est pas encore merveilleux, et je ne suis pas très brave ; j'hésite beaucoup à aller là-bas, mardi, si vous devez y être encore; je ne suis pas du tout sûr de moi, et de votre coquetterie encore moins. Il ne faut pas vous étonner si certains hommes ne gardent pour les femmes que peu d'estime ; elles badinent trop avec l'amour.

Mon premier chagrin fut causé par la petite fille dont nous avons parlé l'autre soir. Elle n'avait heureusement ni votre finesse ni votre art de séduire, pourtant j'ai connu par elle tous les jolis frissons de l'amour.

Nous passions les soirs dans un grand jardin fleuri d'avril où la douceur de l'ombre était infinie. J'avais seize ans; un caractère n'était pas ce que je cherchais dans la femme et celle-ci me donna tous les effleurements; j'ai eu sur mes lèvres et sur mes yeux ses lèvres; elle s'amusait à me caresser la figure avec ses cheveux, qu'elle avait très beaux. Elle partit brusquement, sans un mot, pour se marier. J'en ai souffert longtemps, et malgré d'autres

expériences, je n'ai pas appris la vie ; vous voyez, je suis aussi bête !

J'ai ouvert la fenêtre sur mon jardin calme où les roses de septembre meurent. Dans leur parfum subtilisé, j'ai relu votre lettre pour tenter d'en tirer un peu de joie ! Lire, relire, écrire ! Toute ma vie !

Vous dites : « Il me plaît de savoir que dans un petit coin... » Il vous plaît de savoir... ! Impératrice de charme ! Avec quelle impertinente condescendance vous acceptez ce cœur qui n'est qu'à vous ! Certes, je suis de ceux du « petit coin » qui se sont retirés parce qu'ils ont peur de la vie méchante et vous vous êtes amusée de troubler jusqu'au chagrin la sauvagerie où il me plaît d'être enfermé.

Les jours passeront, ramenant des heures monotones. Les grandes joies, ni les grandes peines heureusement ne sont quotidiennes, et la vie est d'une bêtise salutaire !

Je revois le bois tranquille, le bord du chemin, les feuilles lumineuses. Dans une lourde voiture, des enfants passèrent et nous sourirent ; j'étais près de vous sans rien dire, cela était très doux. Vous savez : « Etre avec les gens qu'on aime... »

Vous aviez au chapeau les roses que je préfère, avec un ruban feuille-morte, un corsage à lignes roses et votre jupe grise, les bas de soie « châtaigne » avec leur baguette brodée. J'ai encore bien envie de pleurer. Il ne faut pas !...

DAN.

Daniel à Ariane

Septembre.

J'ai le cœur serré de solitude ! Vous ai-je connue ?
Qu'est-ce que tout ce rêve douloureux ?
C'est très loin, n'est-ce pas ? Est-ce même arrivé ?

La vie peut-elle être en si peu de temps si différente ?

Vous aviez le premier soir des cabochons d'émeraude : tristesse et espoir. Le lendemain des cabochons de rubis : orgueil et cruauté! Pourquoi avez-vous été ainsi?

Cela vous a tentée de voir quel mal ferait votre jeune sourire, et comme il est facile de nous plier. Pourquoi surtout l'inutile épreuve de la nuit? Je vous pardonnerais tout sans cela.

Pourquoi m'avoir exaspéré jusqu'au chagrin, puisque vous aviez limité mon désir à d'inutiles caresses? Vous avez agi lâchement, je ne vous demandais rien. Quelle étrange et chère tortueuse vous avez été! Je vous en veux mortellement de tout le mal que j'ai.

DAN.

IV

L'INCERTAINE ARIANE

Sous le soleil, il fit un long détour pour gagner la route sans traverser le village et fut au rendez-vous, bien avant l'heure fixée. C'était auprès d'un cimetière de campagne, fleuri de roses, dont il parcourut les tranquilles allées. Parmi les tombes gauchement alignées, le soleil mêlait au parfum des fleurs l'odeur amère des buis. L'air était si limpide qu'on voyait se perdre à l'horizon l'ondulation des collines. Daniel parcourut sur les pierres et sur les couronnes l'expression de tendresses plus vite mortes que les morts et songea quelque temps à ce terme d'ombre de toute existence. Il revint sur la route ardente, s'étendit le long d'un talus pour attendre Ariane. Un peu de vent balançait la cime des arbres, des ramiers passèrent en claquant des

ailes. Il désespérait de la voir venir, quand elle parut.

Elle avait cette toilette grise des premiers jours et Daniel la regardait venir avec la pensée qu'au bout de la route poudreuse elle était maintenant la plus chère joie de sa vie, et tout son amour. Il la laissa marcher jusqu'à lui sans faire un geste d'accueil. « Allons, paresseux! — cria-t-elle, près d'arriver. — A quoi rêvez-vous ? »

Il répondit simplement: « Vous marchiez?

— Oui, dit-elle en s'arrêtant.— J'imagine que c'est une grande émotion pour un amant, et vous m'aimez, de voir venir à lui la femme qu'il attend. »

Les roses étaient en flammes derrière la grille du cimetière. « Comme on est vite perdu! — reprit-elle, — il ne reste là que des fleurs pour les passants oublieux. »

Après un silence elle reprit gaiement : « J'ai été piquée à la jambe. Cela fait très mal. Vous devez être un peu médecin, je vais vous montrer cela. »

D'un geste impudique, elle releva ses jupes au-dessus du genou et fit glisser son bas jusqu'à la cheville, où une rougeur légère révélait un peu d'inflammation.

Daniel troublé se pencha et, baisant la peau nue, la rassura sans peine. Lentement, elle tira la soie noire du bas, ajusta la jarretelle et rabattit d'un coup les dentelles blanches.

Avec un rire serré, elle le regarda malicieusement : « Vous ne perdez pas la tête, vous?

— Pourquoi?

— Je vous ai montré une assez jolie jambe et vous n'avez même pas paru la remarquer.

— J'ai pensé que vous souffriez, dit-il. Cela suffit à dominer un désir. »

Passant devant une masure où grimpait jusqu'au chaume un rosier criblé de lumière, elle souhaita d'avoir des fleurs. Daniel monta le long d'une mauvaise échelle et se déchira les doigts pour cueillir deux roses-thé, d'une senteur légère, à peine mouchetées de carmin.

Ariane avait poursuivi sa marche ; il se trouva tout à coup loin d'elle, et courut pour la rattraper. Mais elle avait pris tant d'avance, et marchait si vite, qu'il eut l'impression de la voir d'autant plus s'éloigner qu'il cherchait à l'atteindre. Il s'inquiéta de découvrir un symbole dans cette poursuite et ne se rassura qu'en la voyant sourire.

De longues lignes de soleil traversaient les hêtres gris où ils s'étaient engagés. Un écureuil bondit devant eux, balançant le panache roux de sa queue et Daniel tenta de le poursuivre.

Amusée qu'il eût conservé tant d'enfance, elle se laissa gagner par la même jeunesse rieuse et ils jouèrent. Fuyant devant lui, elle retenait ses jupes à deux mains pour courir plus vite et montrer des jambes agiles. Il la regagnait sans peine, cherchait à baiser les lèvres qu'elle refusait en trépignant.

Lassée, elle étendit son manteau sur une pente de mousses sèches et s'y coucha. Au-dessus d'eux, le bleu du ciel apparaissait dans le frémissement des feuilles. Ariane sommeillait, la bouche entr'ouverte sur les dents, et les paupières cernées. A la tempe gauche deux gouttes d'encre tachaient la peau mate. Une boucle de cheveux bougeait sur la nuque. Elle s'étira comme une bête engourdie, ouvrit lentement les yeux avec une flamme de tendresse et Daniel, penché vers elle, l'éveilla de cares-

ses légères. Délicieusement accablée, elle l'attira davantage, et d'un insensible effort l'étendit dans la tiédeur d'elle.

Anxieux, au point d'éprouver mutuellement le choc sourd de leurs cœurs, ils restèrent immobiles, pâles de l'attente.

Daniel, emporté, ne s'aperçut pas qu'elle s'était lassée la première d'une pensée tout égoïste. Révoltée à l'idée d'une soumission, pour elle pleine de périls, elle employa une incroyable énergie à s'arracher de l'étreinte, si défaite qu'elle dut s'appuyer aux arbres.

Ecœuré de la lutte où elle l'avait entraîné, et glacé par la chute soudaine de sa fièvre, Daniel enfouit son front dans les feuilles et se prit à sangloter.

Très loin dans la forêt, une voix grave répondit à l'appel d'une voix claire, puis tout se tut, sauf le frémissement léger du vent dans les branches.

Il pleurait toujours, secoué d'un chagrin si farouche qu'elle en craignit la violence et tenta de le consoler. Une pitié mêlée de tendresse lui vint pour cet homme qui pleurait comme une femme son désir insatisfait. Penchée sur lui, elle essaya vainement d'obtenir qu'il répondît à ses prières. Il se refusait à l'entendre. « Laissez-moi; je vous en prie!

— Je ne vous laisserai pas dans cet état-là — reprit-elle. — Vous êtes un fou qu'il faut gronder de se posséder si peu.

— C'est misérable! — répondit-il durement. — Je voudrais vous y voir! »

Elle sourit de n'éprouver pour lui qu'une émotion sensuelle très éloignée de l'amour, et lui sut gré de l'avoir comblée d'une illusion suffisante.

Pourtant, avec ces câlineries dont les femmes

seules savent guérir les pires blessures, elle réussit à l'apaiser.

Assise dans les feuilles sèches, elle attira sur ses genoux cette tête brûlante et posa ses mains sur les paupières closes qui laissaient encore sourdre des larmes.

Blotti dans l'angle de chair où gît toute douceur, il serrait sur ses lèvres la main qu'elle abandonnait et sentait fuir sa détresse dans cette caresse silencieuse. Comme il la priait de pardonner à un emportement brutal, elle ne put s'empêcher de sourire, conquise par la fraîcheur de sa timidité et amusée qu'il la comprît si peu.

« — Comme vous êtes enfant, — dit-elle doucement. — Je ne vous aurais peut-être pas gardé rancune d'une violence.

— J'ai assez de peine pour que vous m'évitiez des regrets. Que voulez-vous que je croie?

— Non, — fit-elle lasse de l'inquiéter, — vous avez montré un cœur charmant et votre amour délicat sait me plaire. Si cela avait été, je ne vous le pardonnerais pas maintenant.

— Mon amour?

— Assurément, votre amour ! Vous! Je ne vous connais pas, je ne vous aime pas ! Ai-je dit le contraire? Peut-être, cela n'a aucune valeur ! Ce sont les mots liés à certains états nerveux comme les cris à la souffrance ou le rire à la gaieté. Une femme qui se laisse prendre est encore loin de se donner. Je n'ai fait ni l'un ni l'autre.

— La nuance est subtile...

— Mais non ! Ne pas la comprendre est très masculin. L'amour, à nous autres femmes, permet deux plaisirs très différents. Je dirai, si vous voulez : le plaisir subi et le plaisir voulu.

— Tout cela fait du mal !

— Enfin, votre chagrin est parti?

— Puisque vous m'avez consolé; c'est une promesse!

— Oh! Il ne faut jamais promettre. Vous savez que nous « dépromettons » facilement. Est-ce une tactique, ce grand chagrin?

— C'est mal! Pourquoi pensez-vous?

— Mais non, ce serait très habile, vous voyez, et très sûr.

— Je suis incapable d'une telle comédie.

— Il ne faut pas trop m'en vouloir, mon pauvre Daniel. Je suis un être d'instinct, presque un animal, et changeant d'heure en heure, sous la première impression venue, avec d'extraordinaires reversibilités dont il ne faut pas me garder rancune, car je n'ai sur moi-même aucune influence.

Ne me croyez ni méchante, ni aride; des instincts me mènent; et je suis gaie ou tendre parce qu'il y a du soleil dans les arbres; d'autres fois, en boule comme un hérisson pour un mauvais rêve, ou moins encore.

— Qu'importe, si je vous aime ainsi.

— Et même, il ne faut pas trop m'aimer, bien qu'à certaines heures j'aie besoin de beaucoup de tendresse. Je me sens parfois si seule! »

Il se pencha sur l'épaule d'Ariane pour la baiser, comme il faisait souvent lorsqu'ils se promenaient côte à côte, elle se déroba avec ennui. « Non! plus maintenant, je vous assure! Cela ne fera que m'impatienter. Marchons un peu! »

Elle le conduisit par la forêt, qui lui était familière et débrouilla sans peine l'écheveau des laies et carrefours.

« — Tous les matins, — dit-elle, — avant les heures chaudes, je marche à travers les futaies. Les

premiers temps je m'effrayais des rencontres et des routes inconnues, mais la tranquillité du pays m'a enhardie et je fais maintenant de longues courses.

Très loin parfois, un garde traverse une allée; de très vieilles femmes passent courbées sous un fagot. C'est tout! Je suis si seule! » Il se souvint de l'amertume souvent trahie par ses paroles, et la rapprocha de la solitude dont elle se plaignait d'être lasse. Il aurait voulu connaître toute sa vie, ne plus rien ignorer de ses joies ou de ses peines, et la pria doucement de se raconter.

« — J'ai assez confiance en vous pour vous dire un peu de ma vie — reprit-elle — mais vous ne souffrirez pas trop de ce que je vous apprendrai, et de ce que je vous cacherai dans le présent. »

Il n'osa l'arrêter. « Je suis très aimée et très gâtée par un homme jeune, presque de votre âge, qui a toutes les délicatesses du cœur.

Cet homme m'adore délicieusement! Je lui dois le plaisir de ma vie, toute la douceur qui m'environne et je suis sa maîtresse depuis trois ans.

Vous le voyez, les faiblesses où l'instinct m'entraîne sont impardonnables. Je ne voudrais pas qu'un chagrin causé par moi brisât ce cœur dévoué que rien ne saurait guérir. »

Les cimes des sapins s'illuminaient de rose au jour tombant; dans leurs branches penchées, le vent imita la rumeur balancée de la mer. Ariane racontait l'aventure douloureuse des ruptures et des reprises où son orgueil avait éprouvé la vie; puis l'illusion nouvelle à quoi elle s'était donnée.

Daniel tendit les mains à la jeune femme pour la relever et l'enveloppa de son manteau.

Le roman d'orgueil dont il devinait les luttes et

les secrètes humiliations lui révélait en elle une âme douloureuse et inattendue.

A le raconter, elle gardait aux levres un pli d'amertume. Lorsqu'il eut dit que d'une telle confiance son amour se trouvait accru, elle lui passa doucement la main sur la bouche. « C'est que toute ma vie est un mensonge, et depuis longtemps. Je vous ai parlé de cette première tendresse qui finit dans les larmes, il faut vous dire comment je parvins à l'actuelle, car je vous dois d'achever cette misérable aventure. Excédée d'une vie intolérable où j'avais tout pardonné, lasse d'être quittée, reprise et menacée, je résolus de terminer tant d'inquiétudes.

Celui qui est aujourd'hui mon amant, et dont les lettres fidèles m'ont secourue parmi tant de tristesses, était parti pour une de ses terres. Je lui télégraphiai à peu près ceci : « Je n'ai plus que vous, puis-je venir? » Il répondit d'un mot qui décida de toute ma vie.

Après une longue nuit de voyage, je trouvai un être affolé d'inquiétude et de joie qui m'attendait depuis des heures. Je lui dis ma vie secrète et pour quelles raisons je ne pourrais devenir sa femme, prête à repartir s'il n'accueillait pas la maîtresse. Je suis restée. »

Elle se tut, accablée de tant de souvenirs, et lasse d'abandon se serra contre l'épaule de Daniel. Il dit avec tristesse : « Un homme a eu cette joie de se savoir votre seul refuge, et de vous voir venir à lui de toute votre détresse. De quel bonheur ne l'avez-vous pas comblé! » Elle comprit alors qu'il avait dû souffrir de ses paroles et lui demanda doucement : « M'aimez-vous encore?

— Je ne puis que vous aimer davantage. Mais lui, celui de maintenant, l'aimez-vous? »

Avec une longue inquiétude, elle regarda devant elle l'ombre qui noyait peu à peu les taillis et répondit lentement : « Aimer! Est-ce qu'on sait? On croit toujours, toujours et pourtant!

Savez-vous si vous m'aimez!

On va pourtant, on essaie, on s'efforce! On ne sait que plus tard, trop tard, toujours trop tard. Nous sommes misérables, mon pauvre Daniel; on ne sait jamais si l'on aime; on croit!

— Si vous ne l'aimez pas..... », insinua Daniel; mais elle se reprit autant par devoir que par la peur de s'engager à nouveau dans la dangereuse illusion. « — Mais c'est mal! Je dois l'aimer. Il est d'une délicatesse si tendre, d'une bonté si chaude.

— Ce n'est pas de l'amour.

— Qu'en sait-on? On ne sait pas! Et puis *je dois* l'aimer; c'est de lui que vient toute ma vie, mon plaisir, le luxe où il me plaît de vivre! Tout! »

Une fraîcheur soudaine glissa sous les arbres; le soleil tombait à l'horizon et la brise, comme une marée, gagnait le haut des branches. Ariane en écouta le murmure et poursuivit, la voix mêlée de larmes :

« M'aime-t-il, lui? Ne joue-t-il pas aussi son rôle par délicatesse ou par loyauté; pour cacher sa lassitude ou ne pas rompre le contrat?

Sa bonté, sa tendresse, même infinies, ne feront pas qu'à chaque instant des détails me révèlent le marché! Quelle angoisse, mon ami, de penser que mon amant peut évaluer mes sourires et songer que je m'applique peut-être à les lui vendre sans regrets. » Elle reprit après un silence: « Sans doute, ce cœur adorable n'est pas effleuré d'un doute; mais s'il

apprenait un jour, s'il devinait par quelque pensée distraite, ou d'un geste mal contenu, que je m'oblige à l'aimer. Je n'aurais pas dû, n'est-ce pas, je ne savais pas que je ne pourrais avoir pour lui que de l'affection et qu'il ne me donnerait rien de voluptueux. Mais j'avais besoin d'être aimée, d'être heureuse. »

Elle ajouta avec une grande avidité : « J'aime tant la vie et puis on s'habitue! Mais ma chair, qui est lâche, souffre d'être retenue. Quelle tristesse de ne jamais savoir, et de toujours vouloir atteindre au bonheur qu'on imagine!

Nous tendons toujours les mains! Vous voyez, je les tends encore, je les tends vers vous, peut-être aussi pour trop peu de temps? Laissez-moi, mon ami, abandonnez-moi, il ne faut pas. »

Il la laissa calmer tant de rancœurs et épuiser ses larmes. Le bruissement des feuilles s'était arrêté. La nuit commença de descendre sur les routes invisibles.

L'heure tardive obligeait au retour; peu à peu de la lune claire criblait le réseau des branches. Avant d'arriver aux toits bleus du village, Daniel conduisit Ariane dans la lumière et baisa ses yeux mouillés de larmes. Elle tendit les lèvres avec un sourire mélancolique et demanda : « Je fais une étrange amoureuse? Cela m'a été si bon de m'ouvrir un peu! »

Partie le long de l'eau, il la regarda, doublée par son image qui glissait au miroir du fleuve, disparaître dans l'ombre du parc. Un long moment il s'accouda au parapet du pont avant de reprendre le chemin de la gare.

J.-A. COULANGHEON.

(*A suivre.*)

REVUE DU MOIS

ÉPILOGUES

La mort de Nietzsche. — Le Congrès des Femmes.

La mort de Nietzsche. — Ce n'est pas un événement, puisque l'homme qui eut la plus haute et la plus libre intelligence de ce siècle était tombé depuis plus de quinze ans dans les profondes ténèbres de l'inintelligence. Contraste qui animerait le discours d'un rhéteur : celui par qui l'esprit fut libéré est mort prisonnier de la stupidité, soit qu'il faille en accuser une hérédité mauvaise, soit que Nietzsche ait abusé de son énergie intellectuelle. Ce n'est pas sans péril que l'on s'oblige à tout comprendre, à tout sentir, à tout juger, et non d'après les principes vulgaires de la philosophie usuelle, mais selon une méthode et des idées personnelles et toutes neuves. Et il arrive aussi que le plus brave est pris de peur à se sentir seul de son avis parmi les hommes. Mais qu'importent les causes, puisqu'il s'agit d'une chaîne sans fin, puisque tout est déterminé, puisque le génie d'un Nietszche, aussi bien que la sottise de ce passant, sont liés à un état physiologique? Et qu'importent encore cette folie ou cette stupeur finale, si, pendant les années d'activité, Nietzsche déploya une force intellectuelle supérieure? La maladie doit-elle faire qu'on ne compte pas les années antérieures de santé et de vigueur, et le forgeron dont la main mollit et retombe, cela empêche-t-il qu'il n'ait, au temps de sa virilité, écrasé et dompté de fer?

La folie de Nietzsche n'est un argument ni contre son génie littéraire, ni contre son génie philosophique. Les philosophes, les éternels professeurs de philosophie bafoués par Schopenhauer et par Taine concèdent le premier

point, mais non le second. Et même, persuadés, d'après leur expérience personnelle, qu'on ne saurait à la fois bien penser et bien écrire, acceptant l'écrivain, proclamant le grand poète, ils dédaignent le créateur de valeurs. Ils le dédaignent, ou feignent de le dédaigner. Cela se comprend, car Nietzsche est gênant.

Cet homme de bonne humeur, dans un accès de gaîté divine, se mit à secouer le vieil arbre des croyances, et toutes les pommes sont tombées. Sans se déconcerter, les philosophes, à plat ventre dans l'herbe, se disputent les fruits mûrs, et, trouvant la même nourriture, jurent qu'il n'y a rien de changé dans la vie des intelligences. Je ne le crois pas; je crois qu'il y a un grand changement. Nous avons appris par Nietzsche à déconstruire les anciennes métaphysiques édifiées sur la base de l'abstraction. Chacune des antiques pierres d'angle, les voilà poussière, et toute la maison s'est écroulée. Qu'est-ce que la liberté? Un mot. Alors, plus de morale, sinon esthétique ou sociale; plus de morale absolue, mais autant de morales générales qu'il y a de races ou de castes, autant de morales particulières qu'il y a d'intelligences personnelles. Qu'est-ce que la vérité? Rien de plus que ce qui nous paraît vrai, ce qui flatte notre logique. Il y a, comme dit Stirner, *ma* vérité, — et la tienne, mon frère. Le soleil a mûri le cheval virgilien et de ses flancs pourris s'élève, chantant et joyeux, l'essaim des abeilles nouvelles.

Ennemi du christianisme, Nietzsche a, en un sens, repris et mené à bien l'œuvre capitale de la théologie, qui fut la destruction de la Raison. Mais il travailla, non plus au profit de la croyance, mais au profit de la raison elle-même, enfin devenue raisonnable et humaine, du jour où elle quitta ses vêtements de nuage et la colonne où, comme le Stylite, elle vivait dans un stupide orgueil, au-dessus de la vie et de la réalité. Quand Nietzsche sera mieux connu, l'à-priorisme aura vécu. On ne pourra plus construire un syllogisme basé sur l'abstrait; on ne pourra plus poser en principe la conclusion même qu'il

s'agit d'atteindre. Le bien, le mal, pour utiliser ces mots, il faut savoir ce qu'ils contiennent; il faut rédiger leur histoire, remonter à leurs plus lointaines origines. Quand on a trouvé que le bien, ce fut d'abord le bon, ce qui est favorable à la sensibilité; et le mal, ce qui est mauvais, ce qui cause une désagréable sensation, — on peut entreprendre la « généalogie de la morale ». Tout devient clair; et tout était obscur lorsque l'on considérait le bien, le mal, telles que des notions absolues, innées dans l'esprit de l'homme, comme les présents, d'ailleurs absurdes, d'une divinité chimérique.

Que de telles analyses soient dangereuses pour la faiblesse moyenne des intelligences populaires, un homme sérieux, et qui veut se rendre digne du nom d'homme, n'en tiendra nul compte. C'est aux sociétés à s'arranger comme elles peuvent des découvertes de la science, et non à la science de se faire l'esclave du vain bonheur de l'humanité. En fait, les sociétés bâtissent leur félicité sur les notions les plus inattendues, pourvu qu'elles soient précises et surtout concordantes avec la sensibilité générale de la race qui veut vivre. On a vu des cités fondées sur le crime arriver à un magnifique épanouissement de force et de beauté.

Même dangereuses, si l'on veut, les idées de Nietzsche sont libératrices. Sa logique est un allègement pour les esprits; elle donne au cerveau une facilité nouvelle à penser et à comprendre; elle est, dans la série des nourritures intellectuelles, un aliment respiratoire. Non pas sans doute pour les poumons usés ou desséchés. On ne conseille pas la philosophie nietzschéenne aux personnes sensibles et qui ont besoin de croyances consolantes. Elle s'offre aux forts et non aux débiles, à ceux qui n'ont pas besoin pour vivre du lait sucré de l'espérance. Mais n'ont-ils pas, ceux-là, et les religions et toutes les douceâtres philosophies que d'habiles gens en ont extraites, à peu près comme on tire de la houille de la vanille et de l'indigo? Ils ont le spiritisme d'Allan Kardec et le spiritualisme de M. Boutroux; sont-ils à plaindre? Voici

les idées-forces de M. Fouillée, le Robert-Houdin de la conscience morale ; peut-on s'ennuyer dans la compagnie de ce professeur d'illusionisme ? N'est-ce pas M. Fouillée qui, faisant ses confidences à un enquêteur, disait récemment : « La raison doit finir par avoir raison » ? Voilà de ces habiles formules où il y a vraiment du plaisir à se laisser prendre ; comment hésiter, animal raisonnable, à cet appel à la raison ?

Il n'y a nul inconvénient à ce que tous ceux qui détestent la science, la réalité, l'observation des phénomènes historiques ou psychologiques, obéissent à la voix de de M. Fouillée, embrassent avec une ardente foi cette religion de l'idéalisme rationaliste. C'est une carrière qui ne demande d'autre apprentissage qu'un baptême ; elle ne saurait manquer d'être fort suivie et même encombrée.

Qu'il se fait peu de progrès intellectuels ! L'humanité tourne depuis des milliers d'années autour de la même illusion, comme un bateau ivre pris dans un maëlstrom ; et tous ceux qui veulent remettre le bateau dans sa voie, l'arracher au tourbillon, sont traités de malfaiteurs par les vieux pilotes hallucinés, contents de tourner en rond autour de rien. Nietzsche aura été l'un de ces héros qui tentent, par un violent coup de barre, de couper le courant éternel et fastidieux.

Quelques jours avant sa chute dans l'inconscient, Nietzsche écrivit à ses amis, à M. Brandès, à M. Bourdeau, pour leur signifier que, nouveau Christ, il avait une seconde fois sauvé le monde. Qui sait ? C'était peut-être vrai.

Le Congrès des femmes. — Les savants qui se réunissent en congrès, de temps en temps ou tous les dix ans, apportent généralement avec leur science beaucoup de scepticisme. Ils n'ignorent, presque aucun, l'inutilité de ces petits parlements où l'on émet des « vœux », et rien que cela. La besogne accomplie, en paiement du parcours gratuit qu'ils reçurent, ils s'en vont à leurs plaisirs et n'y pensent plus. Il n'en pouvait être ainsi dans

un congrès de femmes. Ces êtres charmants, qui ne manquent pas toujours d'esprit, manquent totalement de scepticisme. La femme est terrible ; elle prend tout au sérieux, depuis l'amour, qui est sa seule et vraie raison d'être, jusqu'à l'instruction intégrale, cette sottise qui fait béer d'admiration les instituteurs primaires. Donc ces délicieuses créatures voudraient qu'on enseignât aux femelles comme aux mâles tout et le reste,—tout, même peut-être ce que l'on désapprend quand on veut l'apprendre.

Elles veulent qu'on « cultive en elles toutes les manifestations de l'activité humaine », ainsi que s'exprime, en une langue douteuse, le compte-rendu de la cérémonie. Je ne voudrais pas réduire les femmes à n'être qu'une pile électrique avec un pôle sentimental et un pôle sensuel ; elles ont une intelligence, souvent très nette, presque toujours très pratique, et il est juste qu'on la cultive et qu'on la développe. Mais l'instruction ne sera jamais que l'accessoire chez une femme véritable, ni glacée, ni hystérique. Elles sont faites pour sentir, bien plus que pour penser ; mais elles sont le ferment qui met en bouillonnement le cerveau de l'homme. Il y a en elles un principe de force qu'elles ne peuvent utiliser elles-mêmes ; mais qu'il est puissant quand il s'extériorise par leurs mains, par leurs yeux ! Voit-on, tenu par un homme, le rôle de la femme-enfant dans David Copperfield ?

Tout ce qui tend à entraver la différenciation des sexes est mauvais et nuisible à la civilisation, contraire à l'esthétique générale de la vie. Plus l'homme et la femme sont différents d'esprit, de goûts, de désirs, de besoins, plus leur rapprochement est harmonieux, plus leur union est solide et complète. Pour que deux êtres puissent vivre heureusement ensemble, il faut que la disparité soit portée à la limite. Sans étonnement, il n'y a pas d'amour ; il faudrait que l'homme et la femme fussent l'un pour l'autre une surprise perpétuelle.

Mais les femmes qui se réunissent en congrès rougi-

raient d'une philosophie si vulgaire et trop humaine. Comme dans la mélancolique vision d'Alfred de Vigny, elles considèrent chaque sexe séparément. L'idéal de la jeune fille moderne sans fortune, c'est la liberté de la maigre postière qui tourne dans sa cage sous les yeux d'un public impatient. Le seul sentiment que cultive la féministe, c'est la défiance de l'homme. Cette variété de la femme a fini par croire que le mâle est un tyran redoutable, quoique aussi un peu ridicule. Elles savent tout ce qui s'apprend dans les manuels ou de la bouche des vieux professeurs désillusionnés, — tout, hormis ce que savent les autres femmes. Pour arriver à la connaissance de la vie, elles ont négligé la réalité, la vie elle-même. Quels sont les droits de la femme? Elles consultent le Code. J'en connais qui se consultent elles-mêmes dans un miroir, — de la tête aux pieds.

Il serait bon sans doute que la jeune fille reçût une éducation moins puérile, qu'on lui concédât plus de liberté, que sa personnalité fût mieux respectée. Mais les lois n'y peuvent rien, car les lois sont impuissantes à modifier les mœurs. D'ailleurs, tout changement dans les méthodes d'éducation serait mauvais qui tendrait à altérer profondément le type traditionnel de la jeune fille. Il peut subir quelques retouches; mais qu'elles soient superficielles et délicates. Aussi bien, l'art suprême de la vie est-il de s'accommoder de la vie telle qu'elle est. Les réformes nécessaires se font toutes seules. Elles ne sont bonnes que spontanées. Et il en est de même des lois. Celles qui sont favorables au bien général s'élaborent dans le désir universel, et non dans les bureaux des congrès.

Cependant le féminisme serait une occupation acceptable, s'il était exercé avec cette frivolité dédaigneuse et souriante qui rend charmants certains jeux de salon.

REMY DE GOURMONT.

CHRONIQUE DE L'EXPOSITION

L'école et ses maîtres trop souvent médiocres ne com-

prennent l'œuvre d'art que froidement et minutieusement déterminée. Ils s'acharnent à exprimer, en de méticuleuses formules, ce qu'ils osent appeler la vie. Jamais ils n'ont senti, comme en un merveilleux orage, leur création apparaître, sous l'éclair ravageur qui brûle, emporte et élimine le secondaire pour ne laisser debout que l'essentiel; ils s'attardent aux vétilles, aux petitesses, aux détails dûment finis. Hommes de métier laborieusement acquis, ils redoutent qu'on ne les taxe d'ignorance, si leur tableau ou leur statue ne prouve que leur main demeure aussi experte à dessiner l'ongle d'un doigt de pied que les méplats corrects d'un visage. Ils sont explicites, désespérément. Ils disent et redisent. Ce sont des bavards. Ils ne s'emportent point. Ils sont patients : les meilleurs d'entre eux sont consciencieux.

Malheureusement, par la fatalité même de leur labeur, par l'insignifiance même de leur application, même ceux-ci finissent par ne plus réussir que travaux quasi-manuels qu'un jour les mécaniques modernes élaboreront aussi bien qu'eux.

A voir à la *Centennale* tels sculpteurs jadis célèbres, les Jaley, les Bosio, les Dejoux, ou tels peintres, élèves de David, qui marquent la fin de son école, comme les Mieris et les Van der Werf déterminent le déclin de la peinture hollandaise, on se prend à haïr comme de véritables monstruosités esthétiques telles œuvres soi-disant parfaites, auxquelles il ne manque rien, auxquelles il manque tout. Ce sont des calligraphies mortes, mais non des écritures vivantes Leur morne impeccabilité outrage plus encore qu'elle n'ennuie. La perfection, rêve humain qui s'essore vers la nature divine, devient on ne sait quoi de vulgaire et de banal, de facile et de bas, dont la sculpture et la peinture officielles ont pour mission néfaste de propager l'erreur. Et l'on tourne le dos à ces tas d'effigies disposées en blanc jeu de quilles sous les rotondes, à ces cartonnages kilométriques alignés à perte de vue aux cimaises des Palais. Et les réflexions salutaires vous assaillent, d'où surgiraient de nouvelles et meilleures théories d'art.

Nous voici dans la section Indo-Chinoise, parcourant le temple souterrain qu'une admirable restitution y creuse dans le sol. Pour en ressentir l'impression violente, il faut le visiter, aux heures où la foule ne l'encombre pas. Ne nous attardons guère aux dioramas latéraux qui le trouent ci et là malencontreusement. C'est son ordonnance, ses colonnes, ses chapiteaux dont les proportions et les images doivent seules parler, étonner et séduire.

L'escalier qui conduit aux salles basses se peuple de griffons tragiques; telles parties sont nues et rugueuses, telles autres usées par le temps; à la voûte, des visages impassibles, comme l'éternité, regardent. Aucune symétrie trop banalement recherchée, aucun arrangement trop obstinément voulu. La matière brute y apparaît formidable et belle, et la vie qui s'en dégage avec ses figures d'idoles et ses regards et ses fureurs de bêtes en émane ainsi que de mystérieuses, fixes ou terribles pensées.

Dans l'hypogée, les piliers se dressent carrés, hardis et forts: une faune fantastique les surexhausse, grâce à ses accroupissements superposés. Des géants et des dragons, des lions et des pithons usent leur force de pierre à maintenir debout la demeure sacrée; d'immenses espaces vides y sont ménagés (pour quels gestes ou quels miracles?); une lumière, que le soleil dans sa ronde quotidienne, déplace, y tombe de haut, ressuscitant à la clarté ou plongeant dans les ombres telle ou telle merveille et douant d'un intermittent mystère ou d'une vie soudaine les murs remplis de long en large de la présence sculptée des dieux.

Au total, une impression énorme—et, comme moyens, le fragmentaire, l'inachevé, le fruste, l'incomplet. Tout y semble embryonnaire et mystérieux, tout y apparaît en puissance, en évolution, en devenir.

Et sortant de ce temple, je me souviens de mes visites matinales aux antiques du *Louvre* et du *British Museum*. Ces frises du Parthénon à moitié détruites, ces Parques — le chef-d'œuvre de la statuaire mondiale, —

ces métopes, ces combats, ces courses, ces cortèges, toutes ces merveilles de ruine et de beauté, ne se dévoilent, me semble-t-il, aussi importantes et suprêmes que grâce à leur déséquilibre, à leurs cassures, à leur défaite. Propres, lisses, achevées, quelles impressions eussent-elles laissées? Les détails auraient distrait de l'ensemble, les artifices auraient choqué, l'ordonnance trop régulière aurait imposé ses lignes froides et peut-être banales.

Au Louvre, les bras coupés de la *Vénus de Milo*, les cuisses et le col brisés de la *Vénus accroupie*, le chef et les membres perdus de la *victoire de Samothrace* ne déçoivent guère. Ce qui est absent, chacun le devine et le devine d'après son rite personnel de grandeur et de majesté. Le temps même brutal, destructeur, et sauvage, apparaît comme un artiste suprême. Non seulement il consacre les chefs-d'œuvre, mais il y collabore. Il les sublimise, quand les plus hauts génies humains sont à bout de leurs efforts. Il procède par élimination, par défalcation — et c'est tant mieux. Il fond les teintes ; il use les marbres. Il travaille à la grandeur des ensembles, à la splendeur des blocs et des masses. Il les fait rentrer dans la vie totale des métamorphoses — naissances et agonies — et par cela seul il les embellit. Leur fragile détermination s'évanouit, leur précision pénible les quitte.

Il est deux sculpteurs, — ils se rangent parmi les plus grands, — qui ont senti cette action merveilleuse de la nature et de la durée sur les œuvres et qui, autant que possible, en ont tenu compte : Michel-Ange et Rodin.

Le Florentin taillait lui-même ses marbres ; il aimait la matière ; il la trouvait belle et déjà vivante dans sa lourdeur et son obscurité. A la vie primordiale et sourde il ajoutait l'existence expressive et passionnée. Ses figures tragiques, ses corps musculeux et puissants, restent captifs de leur enveloppe rugueuse. Souvent, il maintient rude et mal dégrossi le marbre cru à côté du marbre travaillé et poli. Il n'a garde de rompre le lien entre l'univers et son œuvre humaine et personnelle. L'une n'est de l'autre que le prolongement, et tel colosse

admirable semble taillé autant par la nature que par sa main. Que lui importent les détails, les fignolages, les pratiques méticuleuses et précises, l'achèvement de point en point d'une statue? Tout cela ne sert qu'à diminuer et à rapetisser: il n'en veut pas. O ses merveilleux et mélancoliques songeurs, accoudés aux tombeaux, ses esclaves opprimés et tristes, son groupe quasi-informe du dôme de Florence! Si les doctes théoriciens officiels se souciaient d'être logiques, ils les rejetteraient de la sculpture, car ils sont la négation de tout ce qu'ils enseignent et défendent.

Et pourtant, en notre siècle, alors que, plus impérieusement que jamais, l'école règne, quelqu'un, Auguste Rodin, a, plus encore que Michel-Ange, compris certaines lois profondes et mystérieuses de son art.

Il surprend le mouvement dans sa variété et sa nouveauté la plus complète : poses simples et inobservées jusqu'à lui, enlacements passionnés, rares souplesses, fuites de lignes, grâces inédites, élégance et vigueur mêlées, puis soudain — tels le *Désespoir*, la *Révolte*, *Hugo*, *Balzac*, la force sombre, hurlante, calme ou effrayante dressée en blocs primordiaux qui empruntent leur signification quasi cosmique à leur origine même; le sol, la falaise, la montagne. La vie universelle roule à travers eux ses flux; ils sont déplacés dans un hall d'exposition, ils ne peuvent vivre que dans l'universel mouvement des hommes et des choses. Et dans leur plâtre, leur bronze ou leur marbre, le paroxysme de la douleur, de la folie, de la grandeur ou de l'effroi s'enferme comme les forces souterraines s'emprisonnent dans la terre. Ce ne sont que prises sur le vif du rythme; instantanés de courbes et de flexions; passages de minute en minute d'un état corporel à un autre, viol des mille difficultés réduites enfin après une série d'essais; élaboration tantôt soudaine, tantôt lente d'une synthèse prodigieuse où tout l'œuvre d'un Hugo ou d'un Balzac respire et réexiste, comme si des mains de sculpteur, après celles du monde, repétrissaient, avec génie, le génie.

Ah! comme nous voilà loin de la statuaire et près de la nature! L'essentiel est conservé et tout paraît en mouvement. Ce que le temple souterrain de l'Indo-Chine suggère, ce que les ruines des arts antiques évoquent, Rodin le concentre en telles de ses statues. Elles profèrent le cri suprême dont la souffrance et le triomphe sont plus aigus et plus poignants que mille paroles alignées selon les règles et correctes suivant les syntaxes. O cet art de fougue nourrie, de passion tordue, d'excès magnifique, d'humanité pantelante et pourtant belle, d'harmonie profonde et universelle, quel est, au cours de ce siècle, celui qui l'a exprimé aussi souverainement!

Dans la sculpture moderne de Rodin, il importe peu qu'une main, comme dans la statuaire antique, soit absente, qu'un doigt soit coupé, qu'un bras ou qu'une jambe reste, comme dans l'art indo-chinois, à état fragmentaire, qu'un torse soit négligé, quand la tête crie la vie. L'expression partielle est si forte qu'elle emporte tout et donne le sang, le muscle et le mouvement au bloc entier. L'art doit exprimer une émotion et une pensée. Si ce que le public appelle ébauche les exprime en toute leur force, c'est l'ébauche et non pas la statue parachevée et impeccablement figée et refroidie qui demeure l'œuvre complète.

Et cette vérité se vérifie à chaque pas. Nous avons tâché de la dégager en cet article. Nous aimerions avoir suggéré que ce qu'il y a de plus haut en art ce n'est point l'achèvement et l'isolement d'une œuvre, mais son jaillissement même du cerveau et son lien avec la nature totale. Les chefs-d'œuvre frustes — fussent-ils malhabiles — les chefs-d'œuvre usés et vieux — fussent-ils amputés ou décapités — apparaissent doués d'une force profonde et universelle que les autres n'ont pas. Les premiers semblent faire partie encore de l'universalité des choses, les seconds sont à la veille d'y retourner. Ce ne sont point les objets; ce sont des réservoirs de vie continue. Les génies — tels Michel-Ange et Rodin— ou bien les siècles et les temps parviennent seuls à

les créer, tandis qu'il est à la portée de tout le monde de dresser, à force d'application et de méthode, une statue correcte, bien achevée et limitée, bien finie et mesquinisée, devant l'admiration des foules et des jurys.

ÉMILE VERHAEREN.

LES POÈMES

Fernand Séverin : *Poèmes ingénus*, Fischbacher, 3, 50. — Emmanuel Signoret : *Le premier livre des Elégies*, « Saint Graal », Cannes, 1 fr. — Francis Norgelet : *Laures*, Ollendorff, 3 fr. — Georges Bouyer : *La Maison*, Vanier, 2.50. — Ernest Gaubert : *Les Vendanges de Vénus*, « La Plume », 2 fr. — René d'Avril : *Processions dans l'âme*, Mercure de France, 2.50. — Arsène Vermenouze : *En plein vent*, Stock, 3 fr. — Wilhelmine de Zutphen : *Seule*, Hyacinthe Caillière, Rennes.

Poèmes ingénus. M. Georges Barral publie chez Fischbacher une **Collection des poètes français de l'étranger** où ont paru déjà les œuvres de M. Valère Gille, Ivan Gilkin et Albert Giraud ; voici maintenant qu'il édite les *Poèmes ingénus* de M. Fernand Séverin et les fait précéder d'un discours sur les *Frances littéraires de l'étranger*. Il mérite certes d'être encouragé et loué pour avoir entrepris une publication aussi utile ; mais on pourrait craindre qu'il ne la dirigeât pas avec une suffisante tolérance intellectuelle ; que viennent faire sous sa plume des exorcismes attardés contre « l'influence décadente des symbolistes et autres Mallarmistes»? Il est tout naturel que des poètes belges traditionnels, d'un talent éprouvé, comme M. Valère Gille, Ivan Gilkin et Albert Giraud, aient leur place dans une collection comme celle-là : mais il siérait de ne pas oublier que M. Emile Verhaeren et M. Maurice Maeterlinck ont eu et ont une influence considérable sur l'évolution littéraire française, bien qu'aux yeux de quelque Doumic et autres niais malveillants ce soient des diables étrangers.

Cela dit, il faut remercier M. Georges Barral d'avoir réuni les vers de M. Fernand Séverin épars dans des revues et dans trois introuvables plaquettes : *Le Lys*, *Le Don d'enfance* et *Un Chant dans l'ombre*. Il n'est pas, à l'heure présente, de poète plus pur que M. Fernand Séverin : dès ses premiers vers, sans avoir hésité ni erré, il apparut tel qu'il devait être toujours :

> Mon cœur est éperdu des étangs et des bois
> Comme s'il les voyait pour la première fois !

Mais je me sens troublé d'une étrange science
Et mon cœur est pensif malgré ce don d'enfance.

Toujours les choses se montrèrent à lui dans une aube de révélation nouvelle et toujours aussi il eut la réminiscence de les avoir vues déjà, plus belles et transfigurées, dans un rêve antérieur. En un tranquille paysage ombreux, d'or et de lilas mourant, transfiguré aussi par le souvenir de François d'Assise, le simple des simples, à côté de Jean Racine et de Marceli ne Desbordes-Valmorequi donnèrent un sens d'une richesse inattendue aux mots dont ils usaient et qui étaient les mots de tout le monde, l'âme fiévreuse de tendresse et de pensée, M. Fernand Séverin a reçu la visitation de toute la lumière et de toute la limpide splendeur.

Celle qui si longtemps fut un songe est venue...
Le verger n'est fleuri que pour sa bienvenue
Et la neige des fleurs ne jonche les sentiers
Que pour faire un tapis virginal à ses pieds.
Douce comme le jour, pure comme l'enfance,
Celle qui fut un songe est venue en silence
Dans le rayonnement de sa simplicité !
La voici comme fait un hôte souhaité.
Elle entre sous mon toit, naïve et familière ;
Mais ses petites mains m'apportent la lumière
Et mon cœur la benit comme un ange envoyé.
Elle a pour compagnons l'Amour et la Pitié ;
L'un sourit, l'autre pleure et tous deux ont des ailes.
L'espoir suit, jeune et beau, le front ceint de fleurs frêles:
Et l'enfant que couronne un nimbe de douceur,
S'avance au milieu d'eux comme une jeune sœur.

Cet art ne prête pas aux gloses et aux commentaires : il en faut respirer avec ferveur l'arôme très suave, dans le recueillement et dans le silence.

Le premier livre des élégies. Au revers de la mince plaquette qui renferme les quinze premières élégies de M. Emmanuel Signoret, MM. Calixte Toesca et Alexandre Roy expriment le souhait que « paraisse enfin et *sans retard* le tome I^er^ des œuvres complètes de ce grand poète ». Ni ses amis ni lui-même, si hautaine et péremptoire que soient leur voix et la sienne, ne lui décernèrent des éloges immérités ; et c'est toujours la même fougue harmonieuse, le même mépris parfois sévère d'un dieu irrité contre quiconque l'offensa par action ou par omission.

Que Maurras se courrouce ou Van Bever grimace,
Que faire à mon laurier chaque jour plus épais
Si la force des chants sur mon seul luth s'amasse?
(*Elégie IX.*)

La vie est peu clémente à M. Emmanuel Signoret, qui n'a voulu retenir en son œuvre que des apparences de beauté :

Que le lâche te cède à ses frères, douleur !
Seul le pain de la joie est rompu sur mes fables.
(*Elégie X.*)

Il a assumé le douloureux labeur de créer dans la souffrance des images souveraines à l'effigie de son rêve et il peut s'écrier sans outrecuidance :

Apollon, Apollon, Apollon, dieu des ondes
Qui parlent, dieu du jour dans tout mon sang miré !
Donne le son des mers et des forêts profondes
A ce beau luth amer prix de ton choix sacré !
(*Elégie II*)

Laures. De ce livret de vers exquis, je ne sais s'il faut plus louer M. Francis Norgelet pour les avoir mélancoliquement conçus ou M. Charles Martyne, pour la subtile et noble prose qui les précède et les présente, ainsi qu'une princesse très désenchantée évoquerait, presque certaine d'avance qu'il sera peu aimé, pour des foules brutales, « le prince bleu des contes légendaires ». Dans le tumulte des clameurs violentes, il reste peu de chances d'être écoutés à ceux qui « ont aimé leurs souvenirs » et s'y sont complu; mais n'est-ce pas pour eux une récompense très haute que d'être entendus cependant par de lointaines âmes fraternelles, alors qu'ils pensaient être seuls à se bercer jusqu'à la mort de leur rêverie funèbre et résignée?

La Maison. Oncques n'entendit-on plus de poètes assurer qu'ils étaient sincères et qu'ils aimaient d'un amour neuf de très vieilles choses découvertes depuis quelques millions d'années par les rhapsodes contemporains de l'anthropopithèque. Sans avoir écrit l'ambitieuse préface où il eût inventé la Vie, la Nature, les Arbres et quelques autres motifs à strophes, M. Georges Bouyer chante sa chanson d'adolescence : il ne s'est point enfermé dans la tour d'ivoire que Sainte-Beuve imagina propice au rêve silencieux d'Alfred de Vigny, mais dans quelque maison forestière où l'égoïsme de l'amour lui fit aisément oublier les tempêtes du dehors et les douloureux vagabonds errant par les routes obscures. Là il composa des poèmes intimes, qui ne manquent point de grâce. Il associe à sa joie très douce les lilas et les marronniers du jardin, et le ruisseau tout proche et le bruit lourd que fait sur l'enclume le marteau du forgeron. Cela ne va point encore sans quelque indécision dans le choix des mots et toute banalité n'est pas

absente : mais souvent aussi M. Georges Bouyer trouve d'heureux choix de mots et indique délicatement certains aspects fugaces de la campagne et des êtres.

Les Vendanges de Vénus. En bon latin qu'il veut être, M. Ernest Gaubert prélude par un hymne à Vénus, à la Vénus victorieuse, mère des Énéades, volupté des hommes et des dieux que le sombre Lucrèce invoquait dans un siècle de sang, parmi le fracas des armes. Il serait à souhaiter que le jeune poète renonçât à certains tours emphatiques qui sont plutôt d'un orateur ou même d'un rhéteur passionné à froid. Cependant l'accent païen sonne ici d'un son loyal ; mais la ferme volonté de goûter l'ivresse imperturbable et puissante des ruts antiques ne saurait garder les dolents humains que nous sommes de quelque angoisse secrète et ce cri échappe à M. Gaubert :

Ah! viendra-t-il un dieu pour apaiser les dieux?
. . . . . .
Fera-t-il refleurir la caverne où nous sommes?

Et lui aussi il prononce le *Solvet saeclum* et se console mal de l'espoir un peu chimérique que la Beauté soit plus forte que la mort.

Processions dans l'âme. Naguères, en collaboration avec M. Paul Briquel, M. René d'Avril publiait une sorte de poème des mois, *De Messidor à Prairial*, dont il fut dit ici tout le bien et tout le mal qu'il convenait.

Cette fois, il se présente seul et réunit des vers datant d'époques diverses, qui attestent à tout le moins un progrès constant. Non que dès le début il n'ait vu et rendu, sous une forme parfois un peu précieuse, de rares spectacles, comme en ce *Poème symphonique* des vierges sans voiles qui ne peuvent être nues :

La rosée et le vent vous feront cette injure
De glisser sur vos seins comme s'il n'était pas.

Mais ailleurs, surtout dans la suite intitulée *Place Royale*, il se laissait aller aux pires défauts de M. Robert de Montesquiou, y compris des bévues verbales comme « Vénus Aphrodys » qui ne figura jamais en aucun Panthéon.

Ici on louerait un colloque sentimental et sensuel, *Seul à seule*, et les lieder de *Le Souvenir avec le crépuscule*, mais surtout, malgré de l'afféterie encore et l'usage de quelques vocables barbares, l'Odyssée joyeuse et mélancolique du petit dieu Fim : il quitte l'ombre tutélaire des bois et des haies et s'en va recourir, trop las pour rentrer au gîte, dans la grande

plaine de blé d'où l'on voit la ville, tandis que le soir tombe sur les épis gigantesques au prix de sa taille minuscule et que les bonds des lièvres qui détalent le font tressaillir de terreur; la détresse et l'émoi de cette petite âme frêle et légère à l'agonie ont été fort heureusement exprimés par M. René d'Avril et si l'épithète ne le devait desservir en notre âge d'idyllique simplicité, j'oserais dire qu'il fit œuvre de symboliste.

En plein vent. Il y a diverses sortes de félibres et patoisants, les uns, d'insupportables hâbleurs, déshonorant de leurs farandoles et pitreries tumultueuses les plus nobles souvenirs et les plus purs paysages; d'autres, plus à l'écart, emplissant moins le monde de leurs clameurs, se satisfont d'être de bons poètes. M. Jean Ajalbert avait révélé, voilà tantôt quatre ans, au peuple d'outre-Loire que nous sommes un poète qui osait employer le dialecte d'Auvergne, sans craindre les sourires et les haussements d'épaules. Autant qu'il était possible d'en juger par les traductions, les poèmes de M. Arsène Vermenouze se recommandaient par une sorte d'âpreté et de rudesse point affectées. Aujourd'hui il écrit en français vulgaire et personne ne le lui reprochera, de ceux qui n'avaient pu parfaitement apprécier son premier livre. L'impression demeure la même qu'autrefois, mais non plus hasardeuse maintenant et aventurée. Silhouettes de paysans, profils de montagnes, gestes des bêtes, attitudes des arbres sont notés dans une langue sobre et sonore; un amour très tendre et très passionné des aïeux et du sol s'y exprime avec une fierté de rustique qui n'est ni un *rural* ni un rustre et parmi ses portraits d'anciens il en est qui feraient bonne figure à côté d'effigies féodales, tel Calixte Vermenouze, qui fut gaucho, trappeur et chasseur de crotales :

> Il occit des lions, des panthères, des buffles;
> Et c'étaient, disait-il plaisamment, les seuls mufles
> Auxquels il fit l'honneur de tirer le chapeau.
> Ceux-là du moins n'ont pas à lever de visière :
> On voit leurs cornes ou leur gueule carnassière
> Et jamais ils n'ont mis de masque sur leur peau.

Seule. Treize courts poèmes, treize cris poignants d'amour désespéré et implacable et d'appel farouche et vain à un amour nouveau, qui surgirait dans la vie comme un jeune soleil éclate à l'horizon. Mme Wilhelmine de Zutphen a peut-être jugé avec trop de modestie ses vers « simples et vrais » en déclarant qu'ils n'étaient « ni sublimes ni sonores » : ils ne

portent pas la tare de la pleurnicherie élégiaque, et c'est un singulier mérite pour des vers d'amour, écrits par une femme, voire par un homme.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Villiers de l'Isle-Adam : *Isis*, Librairie Internationale, 3.5o. — Octave Mirbeau : *Le Journal d'une femme de chambre*, Fasquelle, 3.5o. — Marcel Barrière : *Les Ruines de l'amour*, Lemerre, 3.5o. M. Reepmaker : *Vengeance*, Stock, 3.5o. — Morosti : *Le Trèfle à quatre feuilles*, Société Libre d'Edition, 3.5o. — Jeanne Landre : *Cri-cri*, Offenstaadt frères, 3.5o. — Louis Forest : *L'Amour et le naïf*, Villerelle, 3.5o. — Jean Dolent : *Façons d'exprimer*, Maison des poètes, 42, rue Mathurin-Régnier.

Isis, par Villiers de l'Isle-Adam. Les très précieuses qualités de l'auteur se font jour, dans cette œuvre inachevée, à côté des défauts les plus intéressants dont le meilleur est certainement l'orgueil, une espèce de « monomanie des grandeurs » tellement irrésistible que, souvent, le Maître en oublie le souci de sa propre composition. Ce roman date de 1862. On ne peut lui demander qu'une actualité visant le mode éternel de l'art, c'est-à-dire se rapprochant le plus possible de ce que nous entendons par le mot : *génie*. Il semble que dans ce trop vaste décor d'*Isis* Villiers se soit perdu, mais perdu comme le voyageur peut se perdre à travers les profondes splendeurs d'une forêt inextricable. Le voyageur s'est senti lui-même trop grand et, enivré en présence de la Beauté qu'il pouvait découvrir, sa tête s'est crue plus voisine des astres que des cimes des arbres. Il a négligé de nous prévenir que nous traversions un bois sombre et, s'illuminant aux clartés soupçonnées, il a oublié, en de certains passages dangereux, qu'il nous tenait par la main, nous, les humbles lecteurs. *Isis* est en quelque sorte l'ouverture d'une vaste symphonie, les bruits de toute la terre et les éclairs de toutes les sciences s'y confondent avec le continu roulement du tonnerre divin. L'occulte y accompagne toujours les gestes mortels et il s'agit moins d'une Femme que de l'éternelle double Face de l'Amour. Cette Tullia Fabriana ayant pénétré les grands mystères, possédant la noblesse, la richesse, la grâce, ayant des accointances politiques avec les mondes les plus différents, est une espèce de sphinx redoutable dont les formidables proportions ont, parfois, quelque chose d'enfantin. Tour à tour l'Isis antique ou la Cléopâtre guerrière et meurtrière, convoitant

l'empire du monde, on la voit s'effondrer dans les bras d'un jeune homme de vingt ans sans raisons assez déterminées pour qu'on veuille sous-entendre qu'elle en a le désir pour d'autres besoins que ceux de son plaisir immédiat. Or, Villiers devait nous expliquer ce qui allait fatalement ressortir de cette union d'un bel enfant rempli d'illusions avec la femme blasée, puissante, au double cerveau de mage et de prêtresse. L'ironie, le caprice, peut-être le dédain de l'auteur nous laisse inquiets sur le seuil de son œuvre. Nous ignorerons toujours ce qu'il advint de l'aventure merveilleuse de Tullia Fabriana et du jeune comte Strally-d'Anthas. Et il était bien difficile qu'il advînt quelque chose de plus! L'*Isis* soi-disant inachevée de Villiers ne serait-elle pas, au contraire, la mieux terminée de toutes ses fabuleuses histoires? Le sommet de la passion atteint, il ne restait guère qu'à redescendre, et dans *Axel*, nous découvrons peut-être la véritable fin d'*Isis*. Si vastes que soient les conceptions d'un cerveau de femme, le coup d'aile de l'Amour suffit à les rendre inutiles. L'empire du monde ne vaut pas l'entrée de l'amant dans l'alcôve, pour Tullia Fabriana. Il fallait, du reste, la magie du style de Villiers, pour nous faire adopter Tullia comme femme et en nous la montrant aux lendemains de l'amour, il aurait eu bien de la peine à ne pas la défigurer. Cette créature habitant un palais machiné, servie par des esclaves et préparant des philtres, que la foudre caresse et qu'une jeune fille défend seule, contre les entreprises de ses nombreux ennemis, nous glace un peu, et nous ne comprenons point qu'elle puisse aimer pour aimer. En tous les cas, il est délicieux de songer qu'au dernier chapitre de son roman, Villiers, se passant les doigts sur le front, a pu se dire : « Eh bien, pourquoi irai-je plus loin? Ils sont heureux et le bonheur étant le but de l'humanité, ils n'ont plus rien à chercher ici-bas. » Mais au fond, mécontent de la tournure que prenait ainsi un ouvrage d'une telle envergure, il ne voulut pas se donner la peine d'avertir le lecteur que cela valait une fin. C'est quelquefois un charme nouveau que de rester sur un doute. Et comme avec Villiers tout est possible, même la fantaisie que rien n'explique, on a le droit de conclure selon ses idées personnelles.

Maintenant, dans le détail, l'œuvre a des allures surannées qui nous choquent tout en nous ravissant, il y a des cottes de mailles, des poignards, des draperies de velours funèbres et quelques trépieds de bronze sur lesquels nous culbutons

parce que nous n'avons pas l'habitude, aujourd'hui, de voir ces objets ailleurs qu'au théâtre sous la forme accessoires et en dehors de toute vérité. Mais l'*idée de Dieu* aussi est un accessoire de théâtre et je ne sache pas, cependant, qu'elle fasse rire quand Villiers s'en empare pour en torturer les consciences modernes. Où l'œuvre de Villiers est bien de tous les temps, c'est dans les conseils de haute philosophie que le prince Forsiani donne au jeune homme qui va se précipiter dans le mystère... d'*Isis !*

Tout ce chapitre peut encore servir de guide social aux mondains, aux jeunes diplomates de notre époque, et, n'étaient les différents états de grossièreté de l'éducation démocratique, on pourrait le croire absolument indispensable à l'instruction d'un homme simple mais craignant le ridicule. Malheureusement, aujourd'hui, je ne crois pas que cette crainte du ridicule soit un empêchement à la vie quotidienne. Quelques notes de l'auteur d'*Isis* affectent des obscurités prophétiques... pour 1862. En 1900, elles se trouvent terriblement claires ; ce passage par exemple : « L'homme voulut s'affranchir de vieux préjugés ; il désirait « épurer son idéal », devenir *libre,* enfin, — suivant son indéfinissable expression. — Le voilà servi à souhait ; il n'y a plus que l'artificiel. Les crimes diminuent ; — mais les vices augmentent, et l'homme arrive toujours à perdre en profondeur ce qu'il gagne en surface. »

La réédition d'*Isis* est une action pieuse. L'éditeur apporte au monument que chacun élève à la mémoire de Villiers dans le temple, un peu désert, du génie de la langue française, une pierre précieuse de plus. Je ne sais s'il récoltera beaucoup d'approbations parmi les journalistes occupés à défendre ou à conspuer le théâtre des auteurs gais dans la rue de Paris à l'exposition, mais chez ceux qui vivent loin du monde et des disputes des rastaquouères de lettres, il aura *donné à penser* en ces temps où l'on *donne à manger* à 22.000 maires ventripotents qui n'en ont pas besoin ; c'est une joie d'autant plus grande qu'elle est destinée à se faire de plus en plus rare.

Le journal d'une femme de chambre, par Octave Mirbeau. Octave Mirbeau est regardé, depuis longtemps, comme l'un de nos meilleurs journalistes. Prime-sautier, spirituel, combatif, doué d'un style rapide et amusant, il sait tirer l'épée aussi bien que la plume et les grandes causes ont besoin de l'avoir pour premier champion quand elles ne veulent pas tomber en disgrâce devant le public. Il est surtout, et d'une manière naïve, c'est-à-dire qui fleure bon la con-

viction, outrancier comme le meilleur mime ; il fait des gestes si violents qu'on comprend parfaitement les choses très ordinaires qu'il désire nous apprendre et, la plupart du temps, je suis certain qu'il aimerait mieux se fourrer le doigt dans l'œil que d'avouer qu'il s'est trompé. Son attitude dans l'*Affaire* a été celle d'un soldat courageux qui, passé caporal, puis officier, s'étourdit lui-même d'un pareil avancement et « gueule » des ordres non transmis. Il est devenu chef comme on deviendrait fou. En littérature, il a laissé les meilleurs souvenirs : le *Calvaire*, l'*Abbé Jules*, *Sébastien Roch*. Puis, sont arrivés ses articles, ses polémiques, le *Jardin des supplices* qu'on dirait écrit sur un pal trempé dans ce que vous savez, et des tas de choses à la fois étonnantes, gênantes et burlesques. Il y a aussi le *Concombre balladeur*, que je n'ai pas encore digéré, mais qui est bien la marque de ce particulier génie moderne. Un jardinier plante un concombre... et il ne le retrouve plus à la même place ! C'est à la fois effrayant et très réellement drôle, beaucoup plus drôle que toute la série des farces lugubres des *auteurs gais*. Cela ressemble à l'absurde d'Edgar Poe passant par la passoire d'un marmiton, mais cependant, ne l'oublions pas, c'est du génie. La série des imitations convaincues de Maeterlinck était moins curieuse, cependant cela servit à rendre la Belgique tout entière responsable des emprunts qu'on peut faire à Shakespeare... même en France, sous des pseudonymes variés. Enfin nous voici au point culminant de la « fortune d'Octave Mirbeau » : « le *Journal d'une femme de chambre*, un livre sans hypocrisie parce que c'est de la vie comme nous la comprenons, vous et moi », écrit son auteur dans une petite préface à Jules Huret, autre grand journaliste. Sacredieu ! Quelle existence ! Dans la seconde préface, on nous prévient que ce journal d'une femme de chambre, dont M. Mirbeau est le rédacteur pour seulement la ponctuation, est bien l'œuvre d'une demoiselle Céline R..., fort jolie... (« Je finis par céder car je suis homme après tout ».) L'auteur véritable, comme tous les gens de génie, aime la mystification. La vie, telle que M. Jules Huret daigne la comprendre selon les affirmations de M. Octave Mirbeau, se passe de cas de clinique en racontars datant du moyen-âge et en arrive à une altitude tellement *concombre balladeur* que ni les femmes de chambre ni les filles des meilleures maisons ne pourront y croire. Quand Mme Séverine nous raconte avec le ton larmoyant dont elle possède le secret que les officiers français, chassant dans les colonies, attirent les panthères en se

servant de petites négresses comme appât, après, toutefois, les avoir ligotées sur des nids de fourmis pour qu'elles crient plus longtemps, nous sommes de très mauvaise humeur, mais pas du tout au sujet que l'on suppose. La vie, *sans hypocrisie*, que relate le journal de M. Mirbeau, me plonge dans une pareille humeur. Ça m'embête, positivement, et sans aucune hypocrisie, que le génie inventif d'un grand journaliste ne nous serve pas meilleur canard sauvage. La première fois que Mlle Céline R... entre en fonction, au moins dans la vie, c'est chez un vieux gâteux qui a la monomanie de la « petite bottine ». L'histoire du Monsieur dont l'effusion amoureuse a besoin de pantoufle est le cas de clinique le plus rare et par conséquent le plus réédité dans les volumes médicaux fabriqués par les faux médecins (demander les *Maladies de l'amour*, les *Dangers de Paris*, les... etc..., voir à la quatrième page de certains journaux illustrés), et à côté du cas de la pantoufle il y en a un autre, encore moins couru, que je signale à Céline, celui du Monsieur tout nu, orné d'un plumeau postérieur, qui répète : « *coq ou paon !* » et se suffit ainsi à lui-même. Selon M. Mirbeau, tous les bourgeois sont de ce tonneau de liqueurs fortes... pour collégiens. Et puis suivent les classiques histoires de viols commis par des gens, cochers ou palefreniers, qui lisent exclusivement la *Libre parole*. (Moi je veux bien, car je ne lis jamais la *Libre parole*... cependant ça me donne l'envie néfaste de la lire... histoire de chercher des sensations violentes.) Un certain Béroalde a dû fournir aussi toute une série d'anecdotes très fin de siècle, y compris le conte du saint sur l'église dont on coupe ce qui dépasse. C'est très amusant, seulement, pour de la vie de tous les jours, hum ! Au courant des aventures de Céline, il y en aura trois qui sont arrivées à René Maizeroy et le petit Xavier ne me semble pas inconnu, au moins dans le monde romanesque. Ce qui est vraiment la meilleure partie du livre est le pamphlet. A ce moment critique des revendications sociales Céline a dû passer la plume (« Coq ou paon ! ») à M. Mirbeau. Là nous retrouvons le talent « âpre » et « vigoureux » de l'auteur de tous les articles fulminants que nous connaissons. (Je dis *âpre* et *vigoureux* d'après Céline.) Là, généreusement, sinon dans une forme éternelle, Céline-Mirbeau « engueule » Bourget et presque tous les littérateurs qui ne furent pas de son avis durant l'*Affaire*. Céline, poings sur la hanche, comme au marché aux poissons, demande à l'ineffa-

ble auteur de *Cruelle énigme* pourquoi « qu'il s'ostine » à vider des âmes au lieu de vider des pots de chambre. Au lieu de répondre qu'il préfère laisser cela au délicat écrivain qui se nomme Zola, le malheureux engueulé souffle « que la psychologie n'est point faite pour les petites gens ». Phrase admirable qui est certainement née sur les lèvres de Nietzsche ! Il fallait le flegme aristocratique d'un Allemand pour découvrir cette suprême vérité. En effet, ô Céline, la psychologie n'a rien à voir avec les gens de maison parce que, vous l'avouez vous-même, étant presque tous tarés par la servitude, c'est-à-dire la peur de froisser tel ou tel maître, ils ne risquent jamais la vérité complète. Les pots de chambre que l'on vide dans le journalisme, on les vide toujours sur ses ennemis personnels et cela, vraiment, entame un peu l'intégrité du geste. Maintenant il y a des descriptions touchant des ménages parisiens très connus. Sous couleur de nettoyer l'âme de ses contemporains,on remue tellement d'ordures que c'est à se boucher le nez. Je crois que si j'avais eu la bizarre idée de signer le manuscrit de Céline à la place de M. Mirbeau, on aurait appelé ça de la pornographie au lieu d'une étude de mœurs. Mais j'avoue humblement que, ne m'étant jamais, en littérature, occupé que *d'amour*, je n'aurais pas eu l'idée géniale de mêler des aphrodisiaques à de la politique, histoire de faire avaler les deux. Enfin, tout finit par un bon mariage : Céline épouse Joseph,le lecteur sadique de la *Libre parole*, et la morale est sauve. Il n'y a au monde qu'un mauvais livre de plus, correctement écrit, avec ingénuité, pour purifier les mœurs.Je ne doute pas de la bonne foi du traducteur de Céline, la femme de chambre, seulement, je lui dois mon avis de petit pornographe retiré des affaires : quand,sans hypocrisie, on fait un livre « cochon » bien ou mal écrit, on n'a qu'une excuse : nous offrir un piment inédit. Or, Céline, à part l'anti-sémite violeur et assassin de petite fille, n'a rien inventé, pas même le prurit de la délation, si commun chez les salariés de toutes les classes.

Les Ruines de l'amour, par Marcel Barrière. Ce roman est la troisième partie du *Nouveau don Juan*. Le Don Juan nouveau, entièrement copié sur l'ancien, y compris l'apparition d'une statue de commandeur vers la fin, est curieux en ce sens qu'il dénote, de la part de son auteur,une patience et un courage des plus aveugles.

J'ai reçu, indirectement, une lettre spirituelle dudit auteur

blâmant *spirituellement* ma conduite à l'égard de ses deux premiers volumes. Oui, Monsieur, je le reconnais de grand cœur : il y a un effort immense tenté dans votre œuvre, et vous devez ne plus voir, en elle, que l'effort, le travail très réel qu'elle vous a coûté ; mais il s'en dégage pour le lecteur, toujours très exigeant, un parfum ancien, et ce parfum lui fait découvrir *l'autre* don Juan, tous les autres don Juan. Voilà ce qu'il aurait fallu éviter. Comment aurait-il fallu éviter cela? Je n'en sais rien. Maintenant, *la dernière épopée* peut nous apporter une conclusion nouvelle, une morale très personnelle. Je suis assez courtois pour l'attendre et relire l'œuvre entière, soit quatre volumes, afin de me former un jugement définitif, même, en supposant, par-dessus le marché, que vous ne vous en souciez plus. Ce ne sera pas pour vous plaire que je ferai cela, ce sera pour l'amour de mon métier, du très libre exercice de mon métier, oui, Monsieur.

Vengeance ! par M. Reepmaker. Une histoire très sombre des multiples malheurs qui arrivent aux enfants dont les parents ont maudit la naissance. Le petit Théodore qui, de gamin martyre, devient grand spéculateur, homme politique et timide amoureux, se venge de la société, humilie ses parents sans arriver à se rendre fort sympathique. Peut-être sa grande fortune finit-elle par le faire plus coupable que victime. Il épouse l'adorée, puis répare, dans la mesure de ses moyens. Seulement il lui reste les grévistes morts sur la conscience.

Le trèfle à quatre feuilles, par Louis Morosti. C'est un roman sur l'adultère, je sais bien, et il est de trame assez banale ; mais cependant l'auteur a enveloppé son héroïne d'une grâce et d'une tristesse si réelles qu'elle captive, et qu'on lui pardonne : « *Elle a tant souffert, si vous saviez !* »

Cri-cri, par Jeanne Landre. Etude fraîche et pimpante d'une petite danseuse parisienne. De jolis détails, plus jolis que les gravures, et une mort un peu sinistre pour tant de charmes.

L'amour et le naïf, par Louis Forest. Journal d'un jeune amoureux naïf... mais point berné, après tout, puisqu'il fut heureux quelques semaines, et qu'il lui reste du temps pour avoir de l'esprit.

Façons d'exprimer, par Jean Dolent. « On me dit : *regardez la vie!* Je ne vois pas seulement couler l'eau, je me baigne. » Tout le programme artistique de l'auteur de ce petit livre, écrin rempli de perles fines, est contenu dans cette phrase. Il se met à sa fenêtre, regarde, respire, soupire et

sourit, puis il plonge ses mains dans l'eau de la vie et en retire des perles.

RACHILDE.

THÉATRE

Théâtre de Meilhac et Halévy, t. I, Calmann Lévy, 3.50. — Gabriel Trarieux : *Les Vaincus*, Ollendorff, 3 fr. — Edouard Schuré : *Le Théâtre de l'Ame*, Perrin, 3.50. — Edouard Ducoté : *Hercule chez Omphale*, Ermitage. — René Peter : *La Tragédie de la Mort*, Mercure de France, 2 fr. — Themanlys : *L'Initiée*, Floury. — Albert Pinard : *Fils de David*, Soc. libre d'édition, 3.50. — Edouard Quet : *La Puissance du théâtre en France*, Vanier, 1.50. — A. Ferdinand Herold : *Une jeune femme bien gardée*, Mercure de France, 1 fr. — Jean Lorrain et Ferdinand Herold : *Prométhée*, Mercure de France, 1 fr. — Alfred Mortier : *L'Inconnue*, Stock, 1 fr. — Léo Marchès : *Le Portefeuille*, Librairie théâtrale, 1 fr. — Maurice Donnay et Lucien Descaves : *La Clairière*, Revue Blanche, 3.50.

La librairie Calmann Lévy commence la publication du **Théâtre de Meilhac et Halévy**. Le premier volume contient *Froufrou*, la *Belle Hélène*, l'*Été de la Saint-Martin* et le *Roi Candaule*. Le mélange est agréable et le dosage savant : comédie, opérette, vaudeville. C'est comme dans un spectacle bien composé, on commence par les larmes pour baisser le rideau sur l'éclat de rire ; et vu que l'opérette, privée de la musique d'Offenbach, est beaucoup moins divertissante à la lecture qu'à la scène, on l'a glissée prudemment au milieu. Il faut espérer que les autres volumes seront compris avec la même conscience artistique et commerciale que celui-ci. Le multiple répertoire des deux auteurs offre toutes les ressources à un éditeur avisé. Plus tard, dans quelque cent ans, on pourra procéder, comme pour Shakespeare, à un rangement plus méthodique. Au lieu de : tragédies, drames, comédies, on mettra comme titres aux grandes divisions : larmoiements, flonflons, sourires parisiens. Et ce sera tout à fait admirable, si, dans cent ans, il reste encore des spectateurs et des lecteurs, autres que les érudits qui, à la Bibliothèque, chercheront des documents pour l'histoire des mœurs sous le second Empire et le commencement de la troisième République. Les livrets, cependant, ont chance de résister ; la musique les sauvera. Voyez Scribe. Offenbach est un moindre atout que Meyerbeer ; mais Bizet en est un. Il faut compter aussi avec certaines habitudes prises : la Comédie-Française jouera sans doute jusqu'à son dernier souffle l'*Été de la Saint-Martin*.

Meilhac avait, je crois, plus de fonds. Le théâtre qu'il a signé seul est moins joliment habile, mais plus substantiel, plus curieux. Il dénote une originalité de l'esprit, qui, si elle n'avait pas été surveillée de près par un collaborateur courtisan du succès, aurait pu tourner d'une façon plus intéressante pour la postérité. Seul, il a eu des fours presque glorieux : avec Halévy, jamais. C'est un signe qui n'est pas à dédaigner. *Gotte* fut l'avortement d'un chef-d'œuvre. C'est quelque chose. Meilhac avait peut-être en germe un grand auteur comique.

§

Sous ce titre : **Les Vaincus**, M. Gabriel Trarieux réunit deux drames, *Hypatie* et *Savonarole*, auxquels, par une note, il adjoint un troisième, *Joseph d'Arimathée*, déjà joué et paru en librairie Ces trois pièces forment en effet une trilogie, groupées qu'elles sont sous une idée, sous une inspiration directrice. Remarquables par la conception, nourries de hautes pensées, d'une philosophie neuve et impressionnante, elles répondent brillamment à ce besoin de rénovation idéaliste qui tourmente toute une jeune génération de dramaturges et d'où sortira peut-être le relèvement de la scène française.

Voici, à ce sujet, comment s'exprime un aîné, qui pour beaucoup est un maître, M. Edouard Schuré, qui vient précisément de donner un volume intitulé le **Théâtre de l'Ame**, contenant deux drames, les *Enfants de Lucifer* et la *Sœur Gardienne*, précédés d'une fort belle préface :

« Or, parmi les temples nécessaires, il n'en est pas que notre temps appelle d'un plus impérieux désir que le théâtre.

» Le théâtre, ce miroir de la vie, est un mouleur formidable de l'âme des foules et même de l'âme de l'élite. Car il agit sur l'être humain tout entier : sens, âme, esprit; et il agit par un exemple, par une action éloquente, aussi réelle et plus intense que la vie. Son influence est capitale dans le bien comme dans le mal. S'il n'est pas une école de beauté, de vérité et de renaissance, il devient fatalement une école de laideur, de mensonge et de mort. Qu'il soit l'esclave du luxe, de la frivolité et de la spéculation industrielle, comme dans notre société aveulie, et le théâtre ne sera guère autre chose que le reflet chatoyant et trompeur des vices, des ignorances et des lâchetés d'une époque. Mais placez à son centre l'âme consciente avec tous ses pouvoirs, faites rayonner à son

foyer incandescent la divine Psyché, déployez ses ailes — et le théâtre sera le miroir de la vie meilleure, l'éducateur du peuple, l'initiateur qui conduit l'homme à travers la forêt de la vie et les mirages du rêve aux sommets des plus hautes vérités. Le théâtre actuel est l'image docile et passive de l'histoire et de la société ambiante. Le théâtre de l'avenir remoulera l'homme et la société à son image. Car il sera le temple de l'Idée, le foyer ardent de l'Ame consciente, libre et créatrice. »

Nous voilà loin de la définition classique du théâtre : *Castigat ridendo mores.*

Parmi les « semences fécondes » d'où germera ce théâtre de l'avenir, M. Edouard Schuré cite l'*Axël*, de Villiers de l'Isle-Adam, les drames de Joséphin Peladan, le théâtre de Maurice Maeterlinck, celui de Gabriel d'Annunzio, celui enfin de M. Gabriel Trarieux. Il aurait pu leur adjoindre d'autres noms : ceux de MM. Maurice Beaubourg, Lucien Besnard, Romain Rolland, Henri Mazel, Georges Polti, et bien d'autres encore. Il y a là toute une semaille de talents et de forces vives qui demandent de l'air, de l'espace, des planches et un public. Un public surtout, et c'est bien là le point capital : y a-t-il actuellement, ou dans un avenir prochain, un public disposé à recevoir, à comprendre et à aimer un théâtre pareil ? Ou s'il n'existe pas, un pareil théâtre peut-il en former un ? La *Revue d'art dramatique*, qui a souvent pris l'initiative d'enquêtes intéressantes, pourrait soulever la question. Il faudrait, je crois, poser de cette façon le problème : une époque a-t-elle forcément et fatalement le théâtre qui résulte le plus expressément de ses mœurs, de sa tournure d'esprit et de l'état de sa sensibilité ? ou est-il possible qu'une élite lui impose son théâtre, comme elle peut lui imposer le reste de sa littérature et en particulier sa poésie ?

Quoi qu'il en soit, des efforts d'art tels que ceux de M. Gabriel Trarieux ou de M. Schuré lui-même ne peuvent rester vains. Les quelques représentations de *Joseph d'Arimathée*, de M. Trarieux, au Théâtre-Antoine, ont surabondamment prouvé que le public ne restait pas indifférent. Le *Savonarole*, du même auteur, me semblerait d'une action plus sûre encore. Je n'en dirais pas autant de l'*Hypatie*, dont le sujet, moins brûlant, attiserait, je crois, peu de brandons d'enthousiasme ou de discorde dans l'âme contemporaine. Hypatie, c'est la noble et poétique beauté du culte antique expirant sous

les flots montants de la tourbe chrétienne. Savonarole, c'est la première flamme du protestantisme brusquement étouffée sous l'assaut fumeux de la politique et de l'Église. Joseph d'Arimathée, c'est la raison et la vérité humaine débordée et submergée par la tempête folle de la foi et de l'illusion religieuse. Tels sont les « Vaincus » de M. Trarieux. Ces vaincus-là sont bien près de devenir les vainqueurs de l'avenir.

Pour l'analyse des deux drames de M. Schuré, je ne puis faire mieux que de me reporter de nouveau à sa préface. « Les *Enfants de Lucifer* aspirent à un idéal de l'Homme et de la Femme, que ni l'Histoire, ni la Légende, ni la Poésie n'ont encore réalisé — celui de l'Amour dans l'Action. En ce drame, l'homme incarne l'hellénisme, la femme personnifie l'âme chrétienne, et leur fusion s'opère par le miracle de l'Amour... Chacun d'eux se donne et chacun ressuscite dans l'autre, en sorte qu'ils ne forment plus qu'un seul être dont les pôles magnétiques centuplent la puissance... Voilà pourquoi le couple libre est libérateur. Voilà pourquoi il verse autour de lui une vie nouvelle et enfante, sans le vouloir, une nouvelle religion. La cité libre naît de son rayonnement. » — « La *Sœur Gardienne* tente une incarnation moderne de l'Ame celtique, voyante et prophétesse. Elle apparaît ici à la date fatidique de 1789, où l'homme moderne sort de l'homme de l'ancien régime sous la tempête de la Révolution, avec son désir infini de liberté et de terres vierges à conquérir... L'Ame celtique est l'âme intérieure et profonde de la France... Or, pour qu'un homme ou un peuple remplisse toute sa mission, il faut que son âme arrive à la plénitude de sa conscience, à l'entière possession d'elle-même. Cette vérité, qui domine notre histoire, se manifeste dramatiquement dans l'aventure de la *Sœur Gardienne*. Par son amour, la voyante Lucile réveille dans son frère la conscience d'un divin idéal. Par son exemple, elle suscite dans l'instinctive et passionnée Fulgence une âme d'épouse. Par son sacrifice et sa mort volontaire, elle met fin au conflit passionnel qui les déchire tous trois... Double magie, double rédemption, divine et terrestre... »

M. Edouard Schuré semble d'ailleurs se rendre compte de la difficulté qu'il y a à faire triompher ce théâtre de ses rêves. « A l'heure présente, écrit-il, toutes les tentatives vraiment idéalistes ont quelque chose de tragique. Ceux qui les osent doivent se laisser marquer par les puissances régnantes du

signe de la réprobation. Ils seront également excommuniés par le matérialisme athée et par l'étroitesse cléricale. Mais de cela n'ayons souci. L'essentiel en ce monde n'est pas de réussir, c'est d'avoir une haute volonté. Si nous ne pouvons être des moissonneurs joyeux, soyons des semeurs confiants et hardis. »

§

Il existe un autre ordre de théâtre idéaliste, ou plutôt de théâtre idéalisé : c'est le théâtre poétique — le poème dramatique. S'il ne vise pas à enseigner comme l'autre quelque haute vérité, il se meut également dans les régions supérieures, cherchant plus spécialement à charmer là où le premier cherche à initier. De ce théâtre, voici justement deux excellents exemples : **Hercule chez Omphale,** de M. Edouard Ducoté, et la **Tragédie de la Mort,** de M. René Peter.

L'Hercule de M. Ducoté est délicieusement ironique. Voici comment il explique son cas. Après avoir fait la nomenclature de ses travaux, et sur les exclamations enthousiastes d'Omphale, il continue de la sorte :

Ce fut un départ magnifique !
Je voulais vaincre et j'étais plein d'espoir,
et peu me souciait de ne point me guider
Selon mon libre choix...
. . . . . .
Mon frère, en m'imposant des travaux périlleux,
comptait sur ma défaite et ma confusion;
il ne me croyait pas si courageux
pour affronter des monstres,
et de taille à lutter avec eux.

OMPHALE

Et tu les as vaincus !

HERCULE

Je n'aurais pas tenté un seul combat
si j'avais su
que je l'emporterais sans cesse.
Je m'attaquais à plus faible que moi;
lâcheté, c'était mon audace !
J'appris bientôt dans la victoire
que mon triomphe était injuste;
et j'accomplis dès lors sans orgueil et sans joie
la tâche commandée dont je n'étais plus dupe...
. . . . . .
Où était mon mérite?
Il n'était point de luttes inégales,
point de défaites possibles.
Ces bras étaient trop forts, Omphale !
Tout m'était trop facile !...

. . . . . .
Je devins ton ami dès que j'eus ton message,
car ce fut le rayon dans une nuit d'orage.
Je n'avais pas compris d'abord
que tu m'offrais la liberté ;
j'ai refusé.
Et puis, soudain, je vis se lever un espoir .
déchoir.

OMPHALE, *accablée.*

Oh !...

La *Tragédie de la mort*, petite œuvre délicate et touchante, de M. René Peter, procède quelque peu par l'inspiration générale du théâtre de Maeterlinck, mais possède une émotion originale dans le détail de son expression et dans son affabulation intime. La mort d'un enfant et l'angoisse d'une mère, tel est le simple thème que, par une adroite et impressionnante symbolisation, M. René Peter a su faire revivre. Et c'est un dialogue d'une belle et douloureuse poésie que les paroles échangées sur la rive fleurie d'un lac, miroir de destinées, entre la Mère à la recherche de son enfant et la Mort qui le lui a pris. La Mort ne lui dit pas quelle aurait été la destinée de son enfant, elle se borne à lui montrer des destinées... et cette tragique leçon se termine par ce beau cri de résignation de la Mère :

Monseigneur Dieu ! Monseigneur Dieu !
J'ai voulu mentir à ma destinée,
que je sois pardonnée de Vous !

Pardonnez à mes lèvres
d'avoir voulu sentir la fraîcheur de ses lèvres
parfumer ce qu'il me restait à vivre.
Je suis si infortunée !
Mon pauvre cœur est brisé d'amour...

J'offre ma douleur à Votre sagesse !
Mon destin je l'accepte de Votre Gloire !
Mon âme en Vos mains je la laisse !
Mort ! Ton nom est plus haut que toute la Joie !
Voici mon enfant ! Prends !... et ma Douleur !

§

L'Initiée, de M. Themanlys, contient de jolies pages sur l'inspiration artistique. C'est l'œuvre d'un esprit curieux, distingué et d'une très fine sensibilité esthétique.

M. Albert Pinard se plaint que son drame, **Fils de David**, n'ait pas été reçu par la Comédie-Française. La Comédie-Française qui a montré *Frédégone* est certainement dans son tort.

La brochure de Edouard Quet, la **Puissance du théâtre en France**, est un aperçu assez bien fait de l'histoire du mouvement dramatique dans notre pays. L'auteur, dans son dernier chapitre, prévoit que le théâtre prochain sera démocratique et social.

§

Parmi les pièces représentées et dont le texte vient de paraître en librairie, à signaler :

Une jeune femme bien gardée, l'amusante et spirituelle comédie en un acte de M. Ferdinand Herold, jouée récemment au Grand-Guignol et dont la place aurait été plutôt à l'Odéon ; — **Prométhée**, du même auteur avec la collaboration de M. Jean Lorrain, et qui vient de triompher aux arènes de Béziers ; — l'**Inconnue**, un acte charmant, aussi finement observé que finement écrit, de M. Alfred Mortier, joué à l'Athénée ; — **le Portefeuille**, de M. Léo Marchès, petite pièce assez rosse sur la façon dont on devient ministre ; ça ne se passe évidemment pas avec cette simplicité, mais enfin ça fait toujours plaisir de le croire ; — et enfin la **Clairière**, la très belle pièce de MM. Donnay et Descaves, jouée avec le succès qu'on sait au Théâtre-Antoine.

LOUIS DUMUR.

PHILOSOPHIE

Problèmes de philosophie positive, par G. de Greef, 1 vol. in-12 de la *Bibliothèque des sciences sociologiques ;* Schleicher, 2 fr. 50. — *L'Année philosophique*, 10e année, 1899, in-8° ; Alcan, 5 fr. — Le congrès de philosophie.

Dans les **Problèmes de philosophie positive**, M. de Greef examine en deux essais une question pratique, l'*Enseignement intégral*, et une question d'ordre purement théorique, l'*Inconnaissable*. Positiviste, il montre la liaison nécessaire qui existe, selon lui, entre le point de vue de l'enseignement intégral et celui de la philosophie positive. Les deux se tiennent ; le premier suppose une conception des sciences et de la philosophie qui ne peut être que la conception positive, et, par suite, la suppression de toute métaphysique. Telle est la thèse, soutenue avec talent, mais non convaincante. Je crois qu'on peut adopter le programme de M. de Greef touchant l'enseignement normal, tout en réservant la question de savoir si cet enseignement sera subordonné à une philosophie générale réduite à la sociologie et à la philosophie des sciences. L'enseignement

doit tendre vers l'intégralité et vers l'universalité. La spécialisation et le morcellement actuels sont des conséquences d'un utilitarisme mal compris et doivent disparaître devant une synthèse sociale plus complète. « Les examens actuels sont une forme atténuée des épreuves, des initiations et des tortures antiques; il sont condamnés par la physiologie, la psychologie et par la science pédagogique qui en dérive » (p. 75). Remarques justes. L'enseignement d'aujourd'hui est imparfait; on nous propose sous le nom d'*enseignement intégral* un enseignement parfait; poursuivons donc cet idéal. Reste à savoir pourquoi la philosophie qui devra inspirer l'école à tous ses degrés et couronner son œuvre sera la philosophie positive, plutôt qu'une métaphysique dépassant et la sociologie et l'empirisme positif. Sur ce point les affirmations de M. de Greef paraissent au moins anticiper un peu témérairement l'expérience.

L'étude sur l'Inconnaissable exposé les phases successives du développement de l'idée du mystère, d'abord théologique, puis métaphysique, qui doit finalement disparaître de la conscience collective avec le progrès de l'enseignement et des conditions corrélatives à ce progrès. Aujourd'hui nous assistons à une évolution remarquable : l'Inconnaissable abandonne le domaine religieux et métaphysique pour envahir le domaine scientifique. Mais ce n'est là, suivant l'auteur, qu'un phénomène passager de régression dans l'évolution humaine. L' « incognoscible » ne correspond à aucune réalité extérieure définie, mais simplement à un état spécial et transitoire de conscience, dont on découvre la source dans les habitudes antérieures de la pensée religieuse et métaphysique. En ramenant l'incognoscible à un simple état de conscience sentimental et émotionnel, on le supprime *ipso facto*, ou, tout au moins, on lui enlève son apparence d'absolu et on le fait rentrer comme objet d'étude dans le champ de la psychologie individuelle et collective, et par là dans celui de la philosophie positive. Soit; mais cela suffit-il? L'Inconnaissable, comme le définit M. de Greef, est celui que la connaissance rencontre à son premier degré, celui de la science immédiate. La réflexion sur la science l'abolit. Mais la pensée philosophique à son tour ne devient-elle pas une énigme pour elle-même, et de cette énigme peut-on se débarrasser aussi facilement que de l'énigme de la Nature? La pérennité de la philosophie même témoigne en faveur de l'indestructibilité de l'Inconnaissable ainsi entendu.

§

L'année philosophique pour 1889 renferme une importante étude de Renouvier sur l'idée de personnalité. L'auteur y expose les raisons qui, d'après lui, doivent conduire à l'idéalisme monadiste et qui empêchent de s'arrêter à l'idéalisme impersonnel. Le vrai nom du panthéisme, dit-il, est l'impersonnalisme. L'impersonnalisme est impliqué dans toute conception qui réalise autre chose que le sentiment du moi, c'est-à-dire l'idée obscure d'un présent, d'un passé et d'un futur unis et formant un tout dans la pensée présente. Et encore cette *réalisation du moi*, qui est le contenu de la notion de monade ou substance simple, ne doit-elle pas être entendue à la manière du réalisme ordinaire, qui fait de l'image ou de l'idée, suivant les cas, une *chose*. Le moi, ou la conscience, est l'expression symbolique d'une donnée première sans laquelle l'existence elle-même ne peut pas être posée. Si on prend cette donnée dans son vrai sens, qui est celui de loi, on ne peut plus admettre qu'il y ait un monde, un tout, une donnée universelle et abstraite qui serait la raison dernière de l'existence. On saisit l'existence dans son essence propre et l'on comprend dès lors le monde comme un ensemble de consciences coordonnées, et son unité comme une conscience qui embrasse toutes leurs relations constitutives.

Signalons encore : un article de M. Hamelin sur l'Induction, la suite du travail de M. Pillon sur l'évolution de l'idéalisme au XVIIIe siècle et une spirituelle causerie de M. Dauriac sur la doctrine de M Hodgson (1). M. Pillon continue l'examen de la critique de Bayle sur le spinozisme. Il y trouve l'occasion de reproduire l'argumentation capitale du monadisme, qui fait l'objet de l'article précédent de Renouvier. La doctrine de Spinoza est, en effet, le type de ce que Renouvier nomme « réalisme des idées ». La Substance, chez Spinoza, est incompatible avec l'idée de personne. Elle se fonde sur une psychologie opposée à toute espèce d'anthropomorphisme. « La première erreur de cette psychologie, dit M. Pillon, est précisément de donner un caractère impersonnel à la représentation, de ne considérer dans l'idée que son rapport avec l'objet ou l'idéal, et, par là, de l'assimiler à une image au sens propre et physique du mot. Quand on accorderait à Spinoza que les jugements se réduisent aux idées, il faudrait

(1) *The metaphysic of experience*, 4 vol. in-8, Londres, 1898.

soutenir, contre lui, que l'idée ne se suffit pas à elle-même ; qu'elle se rapporte à un moi conscient, en même temps qu'à son objet ; qu'elle est représentative, non pour elle-même, mais pour un moi conscient ; qu'elle est conditionnée par ce moi conscient, autant que par l'objet ou l'idéal qu'elle représente ; que, détachée de ce moi conscient, elle n'est plus, elle s'évanouit, aussi bien que les phénomènes actifs de l'esprit, le jugement et la volition. » Sans doute, l'erreur de Spinoza est son réalisme initial, qui sert de principe à tout le système et que la philosophie critique commence au contraire par mettre en doute. Mais cela n'empêche pas qu'en affirmant la primauté et l'irréductibilité de l'idée, Spinoza n'ait raison contre le monadisme. Le moi conscient que l'on pose comme condition de l'idée n'est lui-même qu'une idée, et, logiquement, n'est rien de plus. Il y a contradiction dans toute hypothèse d'une existence transcendante à l'idée, quel que soit, d'ailleurs, le modèle d'après lequel on la conçoive.

§

Par ce temps de congrès, les philosophes ont voulu avoir le leur. Un congrès de philosophie, le premier en l'espèce, s'est tenu du 1er au 5 août dernier au lycée Louis-le-Grand. On en trouvera dans les revues spéciales le compte rendu détaillé (1). Je voudrais seulement en dire brièvement l'esprit et la physionomie. L'essai était intéressant. Il s'agissait de voir si la réunion de penseurs non spécialisés sous une étiquette proprement scientifique donnerait des résultats positifs et si de la rencontre des individualités qui incarnent les principales orientations de la philosophie contemporaine jailliraient quelques lumières définitives, quelques vérités échappant désormais à la discussion et à la sempiternelle remise en question que l'on reproche si souvent à la métaphysique comme une tare d'impuissance. L'initiative du congrès est due à M. Xavier Léon, directeur de la *Revue de Métaphysique et de Morale*, dont l'Institut vient de couronner un savant travail sur Fichte. Les adhésions furent nombreuses ; presque toute l'Allemagne philosophique commença par répondre à l'appel du Comité d'organisation ; l'Angleterre et les États-Unis furent ensuite, après la France, les pays les plus largement représentés ; le gouvernement danois envoya un délégué officiel.

Pour les travaux des séances, indépendamment des nom-

(1) Notamment dans la *Revue philosophique* (Alcan) et dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* (Armand Colin).

breux mémoires adressés par les adhérents et qui seront publiés prochainement, on avait adopté la division en quatre sections permettant de mener de front les discussions sur des sujets ne présentant pas pour la totalité des membres le même intérêt. Les quatre sections comprenaient : la première, la philosophie générale et la métaphysique, la seconde, la logique et l'histoire des sciences, la troisième, la morale et la philosophie sociale, la quatrième, l'histoire de la philosophie. Les séances de section avaient lieu le matin ; l'après-midi était réservé aux séances plénières réunissant les quatre sections. Parmi les orateurs et les auteurs des communications les plus intéressantes, je citerai MM. Boutroux, qui avait accepté la présidence du congrès, Bergson, Darlu, Gourd, professeur à l'université de Genève, Moritz Cantor, professeur à l'université de Heidelberg, F. Buisson, Evellin, Paul Desjardins, Rauh, Gaston Moch, Brunschwicg, Halévy, Remacle, Le Roy, Milhaud, Chartier, Lalande, Léon, Chatterji, Couturat, Hadamard. C'est dans la section de philosophie générale et dans celle de logique appliquée et d'histoire des sciences que les discussions ont paru le plus fécondes en résultats. Le principal a été la presque unanimité de l'adhésion à un idéalisme inspiré plus ou moins directement par la philosophie critique et réglé par un positivisme raisonnable. La conclusion de ce congrès de philosophie est donc, si nous ne nous trompons, que la spéculation moderne, sous la diversité le plus souvent superficielle de ses écoles, peut à bon droit recevoir l'unique appellation d'idéalisme.

LOUIS WEBER.

SCIENCES

J. Deniker : *Les Races et les Peuples de la terre* (Schleicher frères). — A Despaux : *La Genèse de la matière et de l'énergie* (Félix Alcan).

Il a bien choisi son moment, M. Deniker, pour publier son livre sur les **Races et les Peuples de la Terre** ; le moment où, sans sortir de Paris, on peut aller voir vivre une partie de leur vie des individus ordinairement dispersés aux quatre coins du globe ; le moment où il est si facile de vérifier la première phrase du livre : « Les innombrables groupements humain, massés ou éparpillés suivant les régions, à la surface de notre planète, sont loin d'offrir un tableau homogène. Autant de pays, autant de variations dans le type physique, le

langage, les mœurs et les coutumes de ceux qui les habitent. »

Entreprendre l'exposé des caractères de ces groupements, et y apporter la méthode et la clarté n'est pas chose facile, étant donnée l'intention à laquelle s'est souvent plu la nature dans le peuplement de la terre, et on comprend que l'auteur ait voulu, dans son introduction, dégager un peu la route en laissant de côté tout le fatras des descriptions philosophiques nées de la question de savoir si l'humanité forme une seule espèce divisée en variétés ou races, ou bien si elle en forme plusieurs.

Et il écrit : « Que l'on admette l'unité ou la pluralité du genre « Homo », on sera toujours obligé de reconnaître le fait positif, dans l'existence de l'humanité, de plusieurs unités somatologiques, ayant chacune son caractère propre, et dont les combinaisons et les mélanges constituent les différentes preuves ethniques. Aussi les Monogénistes même les plus intransigeants, aussitôt après avoir établi, par hypothèse, une seule espèce d'homme ou de « précurseur de l'homme », font vite évoluer cette espèce sous l' « action des milieux » ou en trois ou quatre ou en un plus grand nombre de « troncs primitifs » ou « types » ou « races » etc., en un mot en unités somatologiques, qui, ensuite, vont se mélanger entre elles, et former les peuples, etc...

«... En examinant attentivement les différents « groupes ethniques » appelés communément « peuples », « nations », « tribus », etc., nous constatons qu'ils se distinguent les uns des autres tantôt par leur langue, leur genre de vie et leurs mœurs; nous constatons en outre que les mêmes traits du type physique se rencontrent dans deux, trois, ou plusieurs groupes ethniques parfois assez éloignés l'un de l'autre comme habitat. D'autre part, dans le sein même de la plupart de ces groupes, nous voyons presque toujours des variations du type physique si notables que nous sommes conduits à admettre l'hypothèse de la formation de ces groupes par le mélange de plusieurs unités somatologiques distinctes.

» C'est à ces unités que nous donnons le nom de « races » en prenant le mot dans un sens très large, différent de celui qu'on lui donne en zoologie et en zootechnie; c'est un ensemble de caractères somatologiques, qui jadis se rencontrait dans une réunion réelle d'individus et qui aujourd'hui s'est éparpillé par fragments, à doses variables, dans divers « groupes ethniques », dont on ne peut plus le dégager que par une analyse délicate.

» Les différences entre les « races » se manifestent dans les caractères somatologiques qui sont la résultante de la lutte continuelle, dans l'individu, de ces deux facteurs : la variabilité, c'est-à-dire la production du dissemblable, et l'hérédité, c'est-à-dire la perpétuation du semblable.

» Ce sont des différences dans les formes extérieures, dans la structure anatomique, dans les fonctions physiologiques qui se manifestent chez les individus. Aussi l'étude de ces caractères a-t-elle pour base l'homme considéré comme *individu* d'un groupe zoologique.

» Tout au contraire, les différences entre les groupes ethniques sont le résultat d'évolutions soumises à d'autres lois que celles de la biologie, lois encore à peine entrevues. Elles se manifestent dans les caractères ethniques, linguistiques ou sociaux. Leur étude a pour base le groupement des individus en sociétés.

» Etudier ces deux catégories de caractères, soit en général, dans leur ensemble, soit en décrivant successivement les différents peuples, c'est étudier l'humanité pour tâcher de délimiter les « races » constituant les « groupes ethniques », et pour esquisser les relations réciproques et les rapports de ces groupes entre eux. »

Nous avons tenu à reproduire ce passage de l'Introduction du livre de M. Deniker, parce que c'est à la fois l'idée et le plan que suivra l'auteur pour se reconnaître au milieu d'éléments si touffus, — et le guide auquel devra se reporter le lecteur pour coordonner les innombrables documents réunis dans les pages qui embrassent la vie matérielle, physiologique et psychique de toute la terre.

L'auteur a eu l'heureuse idée de parsemer le livre de *photographies* empruntées aux collections les plus autorisés, et je suis convaincu qu'il en aurait mis encore davantage s'il n'avait été arrêté par l'épaisseur du volume, déjà gros de sept cents pages. C'est qu'en effet, au milieu de toutes ces descriptions réduites à l'essentiel, de cette vie universelle si condensée, le lecteur peut éprouver quelques vertiges, et craindre surtout que sa mémoire ne se rabroue en chemin : grâce à ces photographies, qui, à l'encontre des croquis toujours inexacts ou trop personnels, montrent dans leur netteté et leur exagération même les caractères somatologiques d'une race, on a la joie de plus vite comprendre et la certitude de bien se souvenir.

§

Dans un livre récent sur « la Constitution du Monde », Mme Clémence Royer exposait les idées générales suivantes :

Les éléments premiers de la nature cosmique sont des volumes fluides, impénétrables mais expansibles et élastiques dont l'étendue varie en raison directe de la quantité de force substantielle active qui les constitue et en raison inverse des pressions qu'ils subissent. Tous tendent à réaliser des sphères, et en vertu de leurs pressions mutuelles ne réalisent que des polyèdres .. Les corps complexes solides et rigides sont formés d'éléments fluides sous pression... Les éléments cosmiques, constitués par les centres d'émission d'une substance indefiniment expansive, sont actifs. Ils se limitent mutuellement, et se meuvent réciproquement en se repoussant les uns les autres, en vertu de leurs forces expansives, rayonnantes, dont l'intensité varie en raison inverse du carré des distances à leurs centres d'émission... Les corps pesants sont constitués par des éléments dont les forces expansives sont atténuées, et dont l'inertie varie en raison inverse des rayons de leur sphère virtuelle.

Comme on le voit, tout repose sur la force expansive, intrinsèque de chaque élément.

Dans le système que décrit M. Despaux dans son livre sur la Genèse de la Matière et de l'Energie, c'est « non l'atome proprement dit qui constitue la matière, mais le mouvement rotatoire qui l'amène ».

Voici comment il explique le commencement et la fin d'un monde. L'atome d'éther était tout d'abord animé de mouvements de rotation et de progression désordonnés : ses mouvements se sont coordonnés, solidarisés, et finalement transformés tout entiers en rotations et vibrations, avec quelques mouvements de progression vers l'état gazeux qui est une première étape vers le retour à l'état initial ; ces rotations et vibrations ont créé la matière et successivement l'énergie.

Les mouvements primitifs étant ainsi complètement transformés, les rotations et vibrations ont commencé à décroître, puis se sont complètement éteintes ; la matière et l'énergie ont, par suite, disparu, et l'atome, devenu inerte et sans cohésion, a été repris par le milieu éthéré ambiant qui, par ses collisions répétées, l'a remis à son unisson, et voilà l'atome d'éther revenu à son point de départ, à l'état sauvage.

Mais dans ce passage l'énergie n'a pas disparu, elle s'est transformée : les atômes impondérables d'éther restent

comme devant animés de mouvements rapides de rotation et de translation, seulement ces mouvements sont redevenus incoordonnés et il faudra la formation d'une nouvelle molécule pour servir de centre à une nouvelle condensation, à un nouveau monde.

Et l'auteur, subissant, comme tout homme sincère, épris des vérités qu'il énonce et auxquelles il croit avec ferveur, l'emballement indispensable à toute foi et à tout enthousiasme, aperçoit vaguement, dans le lointain, d'autres mystères s'éclairant :

«... tout mouvement rapide de molécule produit une onde, la réunion d'une grande quantité de molécules vibrant ou tournant à l'unisson peut produire des ondes considérables, et c'est peut-être là le secret de certains problèmes psychologiques pour lesquels il suffirait de remplacer la molécule par la cellule. Pourquoi un cerveau composé d'un grand nombre de cellules identiques, travaillant toutes à l'unisson, n'émettrait-il pas des ondes allant influencer aussi à distance et au dehors des cellules semblables ? »

Oui, pourquoi ?

ALBERT PRIEUR.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

L'exposition rétrospective d'art aux Champs-Elysées (2e art.). — G. Sansrefus : *A travers les Pays Scandinaves*, Société libre d'édition, 10 fr. — Memento.

L'exposition des trésors d'églises, au Petit Palais des Champs-Elysées, serait à elle seule une manifestation glorieuse de l'art du Moyen-Age. — Quand on a séjourné une heure devant les vitrines où sont rangées tant de merveilleuses pièces, il faut parcourir quelques-uns de ces inventaires des abbayes et des églises qui ont été publiés à titre documentaire par les soins des Sociétés Savantes et de M. Alfred Darcel. On peut imaginer ainsi ce qu'étaient les richesses de certaines églises comme Saint-Denis, Chartres, Saint-Remi et la cathédrale de Reims, avant les dilapidations stupides et le brigandage de 1792 (1). Enfin les salles du Petit Palais recèlent en grande partie un de ces trésors des anciennes abbayes, échappé miracu-

(1) Trésor de Clairvaux, trésor de Saint Georges du Puy-en-Velary (Rev. des Soc. Savantes, 1873, t. I et II); inventaire de l'église métropolitaine d'Avignon au XVIe s.; inventaire de diverses églises de Provence (même collect. 1879); inventaire de l'église Saint-Paul d'Orléans en 1462 (Bullet. du Comité des Trav. historiques, 1882), etc...

leusement à la destruction; c'est celui de Conques, en Rouergue, auquel appartiennent la statuette de Sainte Foy, des croix magnifiques, l'A de Charlemagne, un autel portatif en albâtre entouré de pierres et d'émaux (XIIe s.), et une petite châsse en or, du IXe siècle, don de Pépin d'Aquitaine.

La statue de Sainte Foy, inquiétante et bizarre figure de femme assise comme une marionnette d'or et de pierreries dans un fauteuil de travail barbare, retient surtout le visiteur. Elle date du Xe siècle. Les reliques de la sainte, ayant été dérobées à Agen et portées à Conques, firent la fortune de l'abbaye, assez obscure jusqu'alors et qui était dédiée à Saint Vincent et au Sauveur. Les pèlerins qui venaient de Rocamadour et se rendaient à Saint-Jacques de Compostelle ne manquèrent plus de s'y arrêter et, de leurs dons abondants, l'atelier d'orfèvrerie du monastère put fabriquer l'étrange statuette que nous pouvons contempler aujourd'hui. — Les vêtements couverts de cabochons, la tête renversée légèrement et comme entraînée par le poids d'une tiare en forme de bonnet rond, elle regarde fixement, hiératique, de ses yeux d'émail blanc et bleu. De profil, avec ses petits bras soulevés, son nez trop fort, son menton avancé, c'est presque une caricature; la tête est trop grosse; les pieds, dirait-on, sont recouverts par des cornets de métal; il n'y a dans cette statuette ni beauté, ni anatomie; et cependant c'est une vision inoubliable avec son masque d'or, son fauteuil d'or, son vêtement d'or. C'est une idole barbare. — « Bernard, écolâtre de Chartres, écrit M. Molinier, qui fit trois fois le voyage de Conques au commencement du XIe siècle et écrivit les miracles de la sainte en un livre dédié au fameux Fulbert, évêque de Chartres, nous a retracé l'impression qu'elle fit à lui et à ses compagnons de voyage, la première fois qu'ils l'aperçurent entourée de pèlerins prosternés. Pour ces gens du Nord, la première impression, comme en entrant à Saint-Gérard d'Aurillac, dont le patron était aussi représenté par une statue d'or, fut la stupeur; ils se crurent revenus au temps du paganisme Farouche apparaissait d'ailleurs la sainte, une baguette de coudrier à la main, semblable à une sorcière. Son image a hanté les songes d'une comtesse de Toulouse, dont elle voulut les bracelets en ex-voto; elle a hanté les songes d'un évêque de Cahors, possesseur de deux colombes d'or, qu'elle désirait pour la décoration de son fauteuil; elle est apparue menaçante à ceux qui voulaient ravir leur vin aux moines, ou miséricor-

dieuse aux pauvres prisonniers qui brisaient à sa vue leurs lourdes entraves, s'échappaient et venaient déposer à ses pieds les fers dont seraient fabriquées, dit-on, les belles grilles de son église. — Elle nous apparaît encore aujourd'hui telle qu'elle était il y a des siècles et des siècles, quand on portait au son des oliphants et des trompettes, à travers les campagnes du Rouergue et de l'Auvergne, son image vénérée (1). » — C'est en effet une œuvre de moines superstitieux et grossiers, plus proche de la statuaire nègre que de l'art antique qui s'était acclimaté dans les Gaules ; mais c'est une œuvre excellente pour marquer une époque. C'est l'art du moyen-âge féodal et barbare, — l'art de l'an mil.

L'exposition des trésors d'églises au Petit Palais nous offre du reste peu de pièces plus anciennes que celle du trésor de Conques. Nous avons mentionné la petite châsse de Pépin d'Aquitaine, et le curieux reliquaire en forme d'*A* ou plutôt de triangle, connu sous le nom d'*A* de Charlemagne. — D'après une tradition, dont le chroniqueur Philippe Mouskes s'est fait l'écho au XIIIe siècle, l'empereur avait fait élever un nombre d'abbayes correspondant à celui des lettres de l'alphabet, et le portail de chacune d'elles aurait été marqué de la lettre choisie ; après le reliquaire de Conques, on cite à ce propos le tympan de l'église abbatiale de Cadouin, bien qu'il ne porte que le mot *pax* et datant du XIIe siècle (2). — L'*A* de Charlemagne a subi enfin des mutilations nombreuses ; il a perdu sa branche transversale médiane, et il n'est pas très sûr que la barre inférieure, — sur laquelle sont placées deux bornes à personnages dont l'aspect conduit à cette idée irrévérencieuse qu'un fabricant moderne ne manquerait pas d'y insérer des thermomètres — soit de la même époque que le haut de la pièce.

Le petit reliquaire de St-Benoît-sur-Loire, d'un travail si primitif avec ses figures et ses ornements repoussés ; un autre reliquaire provenant de Saint-Benoît Avalouze sont toutefois d'un âge plus ancien. On les fait remonter au VIe siècle, et il est regrettable qu'on n'ait pas apporté, pour ces époques lointaines et l'étude de l'art mérovingien, la châsse célèbre de

(1) M. E. Molinier. Le Petit Palais, VIe art. (Le Matin). — Cf. Collection de textes pour servir à l'enseignement de l'histoire. *Liber Miraculorum Sanctae Fidis*, publié d'après le manuscrit de la bibliothèque de Schlestadt, avec une introduction et des notes, par l'abbé A. Bouillet, 1898.

(2) Victor Gay, Glossaire archéologique.

Saint-Maurice d'Agaune, décorée de verroteries cloisonnées. Mais on peut voir au Petit Palais la ceinture à fermail d'ivoire de saint Césaire (VIIIe siècle, église N.-D. de la Major à Arles), à côté des peignes liturgiques de saint Loup (IXe s., cathédrale de Sens), et de saint Gauzelin, évêque de Toul (Xe s., cath. de Nancy); un grossier reliquaire du VIIIe siècle en forme de coffre, armé d'une serrure formidable, appartenant à l'église de Cellettes; l'évangéliaire de saint Gauzelin (Xe siècle, cathédrale de Nancy) dont la couverture porte des figures en relief, des croix de gemmes et les attributs des quatre évangélistes; ceux déjà mentionnés de Gannat (Allier, IXe s.), — avec plaque d'ivoire incrustée de camées et des raccommodages d'une candeur désarmante — et de Noyon (Xe), à la couverture de bois et d'ivoire insérée de médailles carolingiennes (1).

Le XIe siècle, qui aurait dû se trouver une époque de rénovation, si l'on s'en rapporte à la légende qui fit se reprendre le Monde occidental après les terreurs de l'an mil, est cependant un de ceux qui ont le moins laissé, aussi bien en architecture que pour les arts mineurs. Au Petit Palais, on peut voir, de ce temps, un oliphant d'ivoire tout ébréché, appartenant à saint Trophime d'Arles. — Mais avec le XIIe siècle, commence la série des reliquaires, des châsses, de toutes les pièces remarquables où l'on peut suivre l'histoire de l'orfèvrerie et des arts du métal au Moyen-Age. Voici une Vierge en argent repoussé de l'église de Beaulieu (Corrèze); le calice dit de Saint-Remi conservé à la cathédrale de Reims, aussi admirable pour le décor que pour la beauté de la forme; un encensoire sculpté de la cathédrale de Lyon. De Reims encore, c'est une sonnette qui est bien plutôt une petite cloche, épaisse et ajourée, portant les symboles des évangélistes. Puis, du XIIIe siècle, on peut voir le chef-reliquaire en cuivre de saint Martin de Brives, figurant une tête de femme; la grande châsse de Saint-Taurin d'Evreux; une seconde Sainte Foy en argent doré, et un petit coffre enrichi de plaques émaillées à dessins verts et bleus, d'une grande analogie avec le coffret de Saint Louis que garde le Louvre (trésor de Conques). C'est

(1) L'évangéliaire de Noyon provient de l'abbaye de Morienval. Le texte possède un certain nombre de miniatures fort abîmées, et que des personnes malhabiles crurent devoir repeindre, un peu comme les enfants peignent les images d'Epinal. Noyon a encore envoyé à l'Exposition rétrospective une cloche de fer, au son de vieille casserole, qui remonte, croit-on, au VIIIe siècle.

ensuite le reliquaire si curieux de l'église Saint-Nectaire, figure d'homme à mi-corps, aux yeux d'émail, à la face rasée, mais gardant la trace de la barbe et des moustaches, — d'un meilleur art que la sainte Foy du xe siècle, sans doute, mais dans la même tradition; c'est aussi la grande châsse de Saint-Etienne de Muret (Ambazac, Haute-Vienne), avec des émaux et cabochons de pierres. — Du xive siècle on remarquera le chef de saint Martin, reliquaire de l'église de Soudilles; un porte-cierge pascal en fer forgé, de l'église de Najac (dioc. de Rodez); un évangéliaire de la bibliothèque d'Epinal, couverture d'ivoire encadrée de métal noirci portant aux angles quatre disques dont trois ont conservé les attributs des évangélistes; le chef de saint Féréol, provenant de Nescou (Haute-Vienne); un masque funéraire en or du musée d'Angers. — Du xve siècle sont : un saint Sébastien, statuette d'argent (Saint-Paul du Var) d'un travail curieux; un saint Christophe de Longpré-les Corps-Saints (Somme) avec des parties de métal et des parties de bois; la couronne du Paraclet (cathédrale d'Amiens); le reliquaire en argent de sainte Fortunade, figure fine de femme au petit nez pointu de moqueuse (église Ste-Fortunade, Corrèze); un lutrin de cuivre en figure d'aigle, provenant de l'église Sainte-Catherine à Honfleur, et une délicieuse statuette en or, la Vierge aux mains croisées, de la collection Corroyer. — Du xvie siècle, enfin, il faut regarder le reliquaire de Saint-Sainctin (évêché de Verdun) offrant la même représentation de la Trinité que les églises de Saint-Riquier et Saint-Wulfran d'Abbeville; une croix processionnelle garnie de clochettes, du diocèse de Bayonne, et le plan en relief de Soissons, cuivre doré (grand séminaire de Soissons) où l'on reconnaît la cathédrale, les églises, Saint-Jean-des-Vignes, dans un double système de remparts et de tours (1).

Toutefois l'exposition des émaux est peut-être plus remarquable encore; c'est une réunion unique, toute à la gloire de la ville de Limoges. On lui a voulu un triomphe, dit M. Molinier. Le triomphe est là, visible, palpable. Poursuivi pendant bientôt vingt ans, il est le fruit des savants provinciaux qui ont préparé lentement, mais sûrement, cette réhabilitation tardive. — Nous comprenons cet enthousiasme; la place que

(1) Il faut ajouter à cette série des objets fournis par les trésors d'églises le très beau ciboire avec couvercle de la cathédrale de Sens, et un bâton de croix sculpté d'ornements et de figures sur toute sa longueur provenant de Maubeuge.

tient l'œuvre artistique du Limousin, le nombre étonnant des pièces émaillées qui se trouvent réunies au Petit Palais, la série enfin des émaux peints des xve et xvie siècles font de cette partie de l'exposition rétrospective un des coins qui méritent le mieux d'être étudiés. Mais justement l'abondance des pièces empêche d'en donner même une simple énumération; on risquerait d'être injuste, et c'est tout au plus si l'ondoit citer comme véritablement admirables des choses comme la grande châsse de Gimel (Corrèze), aux émaux cloisonnés du xiiie s. ; celle de l'église de Chambaret (xiiie siècle) de cuivre doré, avec personnages en relief et émaux champlevés ; la collection délicieuse des fragments émaillés provenant des Tombeaux des comtes de Champagne (Troyes) ; la châsse dite de Saint-Aignan (xiiie siècle) de la cathédrale de Chartres, avec figures en haut-relief ; la grande châsse de Sarrancolin (xiiie siècle) décorée de médaillons à personnages ; des plaques de reliure en cuivre, portant le Christ et des figures en relief (xiiie siècle, église de Saint-Nectaire) ; des mors de chape à fond bleu étoilé d'or avec figurines appliquées ; les émaux champlevés des collections Doisteau et Sigismond Bardac (xiie et xiiie s.), et de la collection Chalandon (xiiie et xive siècles); des crosses comme celles qui ont été trouvées dans les tombeaux des évêques d'Angers ; une croix d'applique du xiiie siècle, provenant de Nancy, avec la tête du Christ en relief; des boîtes, des pyxides, des fragments, des reliquaires, des vases innombrables, à croire que tout ce que Limoges fabriqua d'émaux a été réuni dans les vitrines de M. Molinier. — C'est enfin l'émail commémoratif de Geoffroy Plantagenet, pièce historique du xiie siècle, qui appartient au musée du Mans; les émaux peints de la collection Martin Le Roy ; les douze apôtres de Léonard Limosin (église St-Père de Chartres) ; le petit vase en forme de gobelet (xvie siècle) de la collection Thewalt, qui est une œuvre charmante; les collections Cottereau, Bardac, Grandjean, Rothschild; les envois des musées de Troyes et de Rouen ; les émaux admirables des Penicaud, qui occupent des vitrines entières, — telle la série de l'Enéide (collection Porgès) et constituent un ensemble merveilleux de couleur, au miroitement de leurs tons d'or, de leurs tons bleus et verts, orange et lie de vin.

Le xviie siècle venu, l'émaillerie, comme tous les arts, devait tomber en décadence. Après 1620, dit M. Molinier, ce n'est plus qu'une industrie. — Comme témoin de l'époque qu'on

s'évertue encore à nommer le *Grand siècle*, on a apporté, de la cathédrale de Limoges, des canons d'autel, six plaques formant un indigent tableau. C'est tout, et c'est assez. Après cinq siècles et des fortunes diverses, l'émaillerie était bien morte.

§

Avant de quitter le Petit Palais cependant nous devons dire quelques mots des tapisseries dont on a revêtu ses murailles à la façon des salles d'autrefois, et qui forment également un ensemble de haute valeur ; des étoffes et peintures anciennes, des manuscrits et de quelques objets d'usage, comme les coffrets et les montres, dont les vitrines surtout sont assiégées par les curieux.

Nous connaissions de longue date les étoffes et tapisseries de Sens aux armes du cardinal de Bourbon, et c'est une joie de les retrouver parmi le trésor des châsses, des orfèvreries, des meubles ecclésiastiques à qui elles servent si bien de décor. Il y a surtout des broderies de soie, comme les *Couronnements* (xv^e^ siècle), la *Déposition de Croix* et l'*Adoration des Mages* (xvi^e^ siècle) qui sont des chefs-d'œuvre de coloris et d'exécution ; on y peut ajouter la tapisserie de Judith (xvi^e^ siècle), et parmi les plus belles de cette exposition, le *Bal des Ardents*, la *Prise de Jérusalem*, les *scènes de la Vie de la Vierge* (xv^e^ siècle) provenant de l'église de N.-D. de Nantilly à Saumur ; de très anciennes tentures de la cathédrale d'Angers : l'*Apocalypse*, aux teintes fanées de vieille étoffe et qui remonte au xiv^e^ siècle ; les *Instruments de la Passion*, les *scènes de la Vie de saint Martin*, l'*Ange et Zacharie* (xv^e^ siècle) (1) ; la très belle tapisserie de la cathédrale du Mans, *Histoire de saint Gervais et saint Protais* (xv^e^ s.) ; la *Légende de saint Julien* (xvi^e^ siècle) ; l'*Histoire de saint Remy*, église de Saint-Remy à Reims ; les deux bandes où sont figurées la vie du Christ et celle de la Vierge (xvi^e^ siècle, cathédrale d'Aix) ; l'*Apocalypse* de la cathédrale de Narbonne (xv^e^ siècle) ; les tentures du *Fort roi Clovis* (xv^e^ s.) ; cathédrale de Reims ; la *Légende de saint Mammès* (xvi^e^ s., cathédrale de Langres), toutes beaucoup plus remarquable que les tapisseries de Beauvais d'après Raphaël, justement parce qu'elles sont des pièces de tenture et non des reproductions

(1) Sur les tapisseries de la cathédrale d'Angers, Cf. la *Revue de l'Anjou*, 1897 ; sur le Trésor de Sens : A. de Montaiglon, *Antiquités et curiosités de la ville de Sens*, Paris, 1881.

de tableaux. — On peut citer, de plus, les tapisseries des collections Bussy (xve siècle); Heilbronner, scènes de chasse (xve siècle), verdures (xvie siècle); Schutz (xve siècle), l'*Armement du chevalier*, la *Création du Monde* (xve siècle), *Allégorie des Vertus* (xvie siècle ; de la collection Welghe (*Prise d'une ville* (xve siècle) ; du Musée de Rouen, *Le cerf de Saint Hubert* (xve siècle); et enfin, de la même époque, le fragment de tenture donnée à la cathédrale de Soissons par l'évêque Jean Millet.

Nous sommes conduits ainsi aux étoffes anciennes, la plupart de fabrication byzantine, et aux vêtements sacerdotaux conservés par quelques églises. L'étoffe à griffons de Sens (xie siècle) est aussi connue que ses tapisseries de soie ; il en est de même du *suaire de saint Potentien*, du xie siècle encore, et d'une conservation quasi-miraculeuse avec son décor d oiseaux improbables sur fond bleu. Il faut y ajouter une chape des religieuses de Chinon, d'un bleu passé, ornée de lions verts et rouges ; la chape de Saint-Bertrand de Comminges, ayant appartenu plus tard au pape Clément V, toutes deux du bas moyen âge; celle de Saint-Etienne de Muret (xiie s.), aux alérions jaunes cerclés de même et au fond lie de vin, provenant de l'église d'Ambazac (Haute-Vienne); le fragment d'un parement d autel (xiiie siècle) et la sandale de saint Edme apportés aussi de Saint-Bertrand de Comminges; un devant d'autel de soie blanche avec figures roses et bleu clair (xive s.), du Musée de Toulouse; la croix brodée (xive siècle) de la collection Martin Le Roy, et un superbe morceau de tapisserie de soie, le *Concert des anges*, qui ne porte, au reste, aucune indication.

Dans les mêmes salles ont été réunis les manuscrits confiés par les bibliothèques départementales, œuvres précieuses sinon par le texte du moins par les dessins et miniatures qu'elles recèlent, pour l'étude des mœurs et costumes du temps. — C'est ainsi le *Psautier* d'Angers pour le ixe s , avec figures coloriées; le *Livre de Comput de Boulogne;* le *Sacramentaire de saint Grégoire* de la cathédrale d'Autun ; l'*Apocalypse* et l'*Evangéliaire* de Cambrai ; la *Psychomachie de Prudence*, avec figures au trait, de la bibliothèque de Valenciennes; la *Vie de saint Omer* (bibliothèque de Saint-Omer); l'*Evangéliaire d'Ebbon*, archevêque de Reims, venu d'Epernay. Les manuscrits du xe siècle, moins nombreux, ne sont représentés que par les *Dialogues de saint Grégoire* (Saint-Omer) ;

ceux du XI^e siècle par la *Chronique de Fontenelle* (bibliothèque du Hâvre). Du XII^e siècle, c'est le *Saint Grégoire* de la bibliothèque d'Avranches ; la *Cité de Dieu*, de Boulogne-sur-Mer ; un *Saint-Grégoire* de Châlons-sur-Saône, la *Bible figurée* du roi Sanche de Navarre (Amiens), un des manuscrits les plus curieux de cette exposition (1). Du XIII^e siècle, on peut voir le *Manuscrit du Saint-Graal* (Rennes) ; une *Histoire Universelle en français* (Dijon) ; un registre de l'Inquisition vers 1250, sur papier (Clermont-Ferrand) ; un *Livre de prières* de Cambrai; la reliure peinte et dorée d'un manuscrit de Châlons-sur-Marne. Du XIV^e siècle, voici une *traduction de Raoul de Presles* (1370, bibliothèque de Grenoble), tandis que pour le XV^e siècle, qui fut une des grandes époques dans l'art des rubricateurs et des copistes, on trouve le *Rational* en français de Guillaume Durand (Beaune) ; un *Pontifical* de Cambrai, un *Bréviaire* de Chaumont, le *Miroir d'Humilité* de Valenciennes (1462), et un *Barthélemy l'Anglais* venu d'Amiens. Le XVI^e siècle a fourni un *Livre d'Heures*, de la bibliothèque de Grenoble, d'un coloris étonnant ; un curieux livre de musique (Cambrai), et le *livre d'Heures de Diane de Poitiers*, d'une forme qui peut au moins passer pour bizarre (biblioth. d'Amiens). Du XVII^e siècle même on expose un de ces manuscrits de luxe dont la tradition se perpétua bien après la mise en usage de l'imprimerie ; c'est le *Pontifical* de Verdun, dont la facture est bien supérieure au reste à celle des livres imprimés dans le même temps.

Mais il faut savoir se borner. Nous passerons rapidement sur les aumônières aux armes de villes, cependant d'un fort beau travail de broderie ; sur les collections si précieuses de sceaux et de médailles ; sur les coffrets (coffrets en cuir, XV^e siècle, du musée d'Angers, de la collection Gillot, cuir à figures dorées du Musée de Clermont, de la collection Salting ; coffrets anonymes aux formes cocasses) qui constituent une vitrine des plus intéressantes. Mais voici les montres du XVI^e siècle, qui méritent de nous retenir quelques instants encore, pour la fantaisie, la joliesse, les formes inattendues de ces pièces d'horlogerie ancienne (collection Thewalt, collection de

(1) Il faut y ajouter les miniatures de la collection Maignan, dont quelques-unes sont des merveilles, beaucoup de manuscrits exposés ne portent au reste ni date ni provenance. Ici encore, c'eût été un trop grand travail pour M. Molinier. Nous ajouterons à ce propos que dans la section des trésors d'églises on s'est mis à coller des numéros, — qui cachent aux trois quarts les inscriptions.

Mme la comtesse de Courmont, collection Paul Garnier, collections Artus et Labourmène). — Nous sommes loin, en effet, avec ces petits chefs-d'œuvre, de l'aspect toujours identique de la montre actuelle. La montre au XVIe siècle était encore un objet d'art et rien n'est plus caractéristique même que cet effort constant vers la beauté, cette préoccupation artistique qu'on retrouve dans tous les objets usuels de ces vieilles époques, dans ces toquantes en forme de boîtes, de croix, de boules ; dans des pièces historiques comme la montre de François Ier (1525), la montre sphérique signée : *Jacques de la Garde, Blois*, 1551, la montre de Marguerite de Valois, la montre en forme de fleurs de lys, faite à Nérac pour la reine de Navarre.

§

Après avoir examiné la très belle exposition du Petit Palais, meubles, tentures, mobiliers d'église, on peut être surpris cependant de la petite place qui a été réservée à ce qu'on nommait autrefois les arts nobles, les arts majeurs. L'exposition rétrospective concerne surtout les petits arts, — les objets d'art, dirait-on maintenant. — Nous avons mentionné la médiocre section de sculpture qui ouvre les salles de gauche. La peinture est aussi pauvrement représentée, et plus sacrifiée peut-être encore par la négligence des organisateurs. — On peut certes admirer au Petit Palais deux ou trois œuvres de premier ordre, comme le *Buisson ardent* de la cathédrale d'Aix. Mais on a négligé *presque partout* de nous donner des indications de date et de provenance ; les œuvres exposées sont ensuite trop peu nombreuses pour donner une idée juste de ce qu'était la peinture française aux XVe et XVIe siècles. — C'est une croyance générale que jusqu'à la Renaissance on ne saurait trouver que des tâtonnements de primitifs, quelques fresques et des miniatures. Mais il suffit de parcourir les musées de province et de visiter des églises pour comprendre qu'il y a eu en France non point une, mais de nombreuses écoles de peinture. Ce n'est point le lieu d'insister sans doute ; on peut indiquer au moins qu'avec des emprunts faits à des églises comme Saint-Etienne de Beauvais, des musées comme ceux d'Amiens, de Chantilly ou de Versailles on pourrait très bien constituer un ensemble digne d'être vu et qui, pour beaucoup, serait une révélation. Il est déplorable qu'une tentative de ce genre n'ait point été faite, car on eût complété ainsi l'exposition des arts mineurs et l'exposition centennale.

Cependant, il convient de s'arrêter, nous l'avons dit, devant le *Buisson ardent* (xv^e^ s.), chef-d'œuvre de Nicolas Froment, dont la place est véritablement au Louvre. C'est un triptyque dont les volets portent les figures agenouillées du Roi René et de sa femme Jeanne de Laval, d'une beauté et d'une conservation extraordinaires. De la même époque est le triptyque de la Cathédrale de Moulins; le *Couronnement de la Vierge*, encore du musée de Villeneuve d'Avignon, peinture curieuse et compliquée comme les tableaux du Jugement qui décorent les portails des cathédrales. — Du xvi^e^ siècle, c'est quatre panneaux représentant des scènes de la vie du Christ; un portrait de la duchesse de Roannez par François Clouet (collection de Maulde); un curieux tableau de mœurs : une consultation chez un procureur de Cambrai. Il faut ajouter les anonymes, des portraits de femmes qu'on a juchés derrière les bahuts, deux tableaux encadrés de boiseries découpées, et dont l'un porte pour tout renseignement le mot *Amiens* sur une étiquette honteuse, collée en dessous; des tryptiques et peintures sur bois, des xv^e^ et xvi^e^ siècles, qui garnissent çà et là les murs et devant lesquels le public passe comme devant des énigmes.

Au sortir de ces galeries, enfin, il faut consacrer quelques instants aux salles des deux derniers siècles. — Qu'on nous pardonne de parler net : c'est vraiment une dérision. Tout ce qu'on a apporté là, meubles de choix, tapisseries, tableaux, objets divers, fait l'effet d'un bric à brac. On quitte les trésors d'art pour la boutique de M^me^ Jacob. C'est la friperie, les choses démodées, le grenier de débarras dans la maison de province. — J'ai fait remarquer tout à l'heure la décrépitude de l'art avec le xvii^e^ siècle à propos de l'émaillerie limousine; il est bon d'insister, car c'est l'impression dernière qui, je crois, se dégage d'une exposition comme celle du Petit Palais. Elle apparaît toute à la gloire du moyen-âge, et même, — conclusion qu'on devait attendre, à la gloire de l'art chrétien qui en fournit l'éternel sujet. Après le xvi^e^ siècle, l'art devient emphatique, de mauvais goût; il est à la mode et vieillit avec elle. Il reste des artistes, comme des survivants Après Nicolas Froment, c'est le triste Lesueur, dont on peut voir au Louvre l'insipide vie de saint Bruno. — Il serait certes intéressant de rechercher les causes de cette faillite de l'art à l'époque même où commencent les Bourbons, mais on me permettra de terminer aujourd'hui sur le fait constaté à nouveau. Nous y reviendrons plus tard.

§

Le livre de M. Sansrefus, *A travers les Pays scandinaves*, pour lequel je me trouve à court après cette longue chronique, est un fort volume édité malheureusement avec tout le mauvais goût et les piètres ressources de la province, et chargé de dessins dont à peine un ou deux sont supportables. Il ne faut point se rebuter sur ces apparences, car c'est aussi un livre de voyage d'un grand intérêt, suffisamment écrit, et l'œuvre d'un voyageur connaissant intimement les pays dont il parle, — c'est-à-dire non seulement les pays pour leurs aspects, leur beauté, leurs curiosités visibles au commun des touristes, mais aussi leur passé, les légendes et traditions merveilleuses, l'histoire anecdotique avec un tel détail même qu'il est parfois difficile à suivre. Comme livre de voyage cela serait parfait, enfin, s'il n'y avait un peu trop de rêveries sur la nature, dans cette note de fausse poésie qui a déjà gâté tant d'ouvrages. — Mais M. Sansrefus me semble avoir écrit pour lui-même ces notes de route. Elles dénotent de la lecture, une étude assidue des anciennes civilisations du Nord, l'habitude de comparer et de comprendre. Ce sont là de grandes qualités et qui doivent faire désirer de retrouver en d'autres circonstances un auteur aussi consciencieux, et de le suivre dans des pays dont on a moins parlé. — S'il fallait détacher quelques pages de ce volume, au reste, je crois que j'indiquerais certaines choses sur Upsala, sur Trondjeim, sur les paysages des Lofoten et des fjords, les légendes de la mer en Norwège, sur Bergen surtout et les Hanséates. Mais tout ce livre vaut d'être parcouru, et son pire défaut peut-être, — nos appartements sont si exigus! — c'est d'avoir été conçu dans un format incommode et, il faut bien le dire, — encombrant.

Memento. — On a ouvert, rue Mabillon, une exposition d'*art public* dont j'espère parler dans une prochaine chronique, ainsi que de la section d'art monumental à l'exposition du Grand Palais. — Renvoyé également les *Notes sur l'Inde* du Prince Karageorgevitch; l'ouvrage considérable de M. Chélard sur la *Civilisation française dans le développement de l'Allemagne;* le *Laos* de M. le capitaine Gosselin; *Un Outremer au XVII^e siècle, Voyage au Canada du Baron de la Houtan; Ce qui reste du vieux Paris*, de M. le Vicomte de Villebresme, et les derniers livres parus.

CHARLES MERKI.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

William Blake : *Le Mariage du Ciel et de l'Enfer*, trad. par Ch. Grolleau, broch. in 8 avec port. et dessins, librairie Spiritualiste, 1 fr. 50. — Francis Andrée : *La Pucelle et les Sociétés secrètes de son temps*, 1 vol. in 8, Libr. Spiritualiste, 3 fr. 50. — Franz von Baader ; *Les Enseignements secrets de Martinès de Pasqually*, in-16 carré, Chacornac, 2 fr. — Papus : *Comment est constitué l'Etre humain*, broch. in-18 avec fig. ; Chamuel, ofr.25.— Memento.

William Blake est un mystique comme Swedenborg, mais un mystique plus savoureux et plus original. C'est un génie fougueux et emporté, obscur et magnifique, hardi et superbe. Il tente de réhabiliter l'Enfer aux dépens du Ciel. Ses anges sont moins beaux que ses démons. Ses « Proverbes de l'Enfer » valent ceux de la Terre et sont dignes d'être du Ciel. La vie s'y révèle sous des angles singuliers et l'écriture en est souvent pittoresque. Oyez plutôt :

« L'acte le plus sublime c'est de placer un autre avant soi.

» La prudence est une vieille riche et laide courtisée par l'Incapacité.

» Les heures de folie sont mesurées par l'horloge, mais celles de la sagesse, aucune horloge ne peut les mesurer.

» Les Prisons sont bâties avec les pierres de la Loi, les Lupanars avec les briques de la Religion.

» L'orgueil du paon est la gloire de Dieu.

» La luxure du bouc est la munificence de Dieu.

» La colère du lion est la sagesse de Dieu.

» La nudité de la femme est l'œuvre de Dieu.

» Sois toujours prêt à dire ton opinion, le lâche t'évitera.

» Celui-là vous connaît qui a souffert que vous le trompiez.

» Le faible en courage est fort en ruse.

» Quand tu vois un aigle, tu vois une partie du génie, lève la tête.

» Comme la chenille choisit les plus belles feuilles pour y poser ses œufs, ainsi le prêtre met sa malédiction sur les plus belles joies. »

M. Charles Grolleau a fait précéder sa traduction d'une longue préface où il présente William Blake tour à tour comme poète, peintre et mystique. En tant que peintre, il l'apparente à Odilon Redon, en tant qu'écrivain à l'admirable Walt Whitman et en tant que prophète et mystique à Bœhme et à Swedenborg. Il cite, en terminant, des extraits d'une belle étude de Swinburne sur l'auteur du **Mariage du Ciel et de l'Enfer.**

§

L'ouvrage de Mme Francis Andrée se lit comme un roman. Il n'est pas autre chose du reste, en dépit de ses prétentions.

L'auteur ne voit dans l'histoire que deux puissances: d'un côté l'Eglise, de l'autre le Temple. L'Eglise, c'est Dieu, Jésus-Christ, le bien, le vrai, la pureté, le désintéressement; le Temple, c'est Satan, le mal, le faux, le mensonge, le veau d'or. Celui qui n'est pas *avec* l'Eglise est l'auxiliaire et l'instrument du Temple; il est donc *contre* l'Eglise.

L'Eglise est une vierge candide et sans tache. Ce n'est pas elle évidemment qui a institué l'Inquisition et qui a poussé le raffinement de la torture à son comble: c'est le Temple.

C'est le Temple qui a brûlé Jeanne d'Arc, qui a fait la Réforme, qui a fait la Révolution. Jean Huss et Wiclef étaient des Templiers; Luther et Calvin également. Les Albigeois, contre qui des Templiers précisément combattirent, étaient des Templiers sans nul doute. Quant à Bérenger de Tours, à Roscelin et à Abeilard, c'étaient aussi, selon toute apparence, des Templiers, mais des Templiers... avant la lettre, si jose m'exprimer ainsi

Ne voir dans tous les faits politiques, religieux et sociaux qui ont libéré les esprits du joug des dogmes et soustrait les peuples à la tyrannie des nobles, des rois et des prêtres, — qu'une série d'actes inspirés par les Templiers pour assouvir une vengeance jamais satisfaite, — c'est vraiment par trop simple. La haine n'est pas féconde; elle est incapable de produire de grands mouvements sociaux tels que la Réforme et la Révolution.

Descartes, par exemple, en donnant à l'homme l'*évidence* pour critérium de certitude, a fait plus pour le triomphe de la Révolution que tous les Templiers et toutes les sociétés secrètes du monde.

Les sociétés secrètes représentent des traditions comme l'Eglise; comme elle, elles sont conservatrices et formalistes. Ce n'est donc pas de leur sein que sortent les génies, ces ennemis de toute tradition, ces briseurs de chaînes et de formes. Elles peuvent, il est vrai, aider à la propagation des idées nouvelles, si celles-ci favorisent leurs desseins, mais elles ne les créent pas.

Il n'y a que les sociétés secrètes pour s'exagérer leur rôle et que leurs ennemis pour y croire. Mme Francis Andrée est de ceux-là. Elle a été le jouet d'une sorte d'illusion d'optique

historique. Sa Jeanne d'Arc n'est pas la vraie, c'est une Jeanne d'Arc expurgée, amendée et corrigée, qui, si elle avait vécu sous la Révolution, aurait combattu en Vendée, affirme l'auteur, avec les Beauchamp, les d'Elbée, les Lescure, les Cathelineau, pour la plus grande joie des Anglais, non sur le Rhin avec les Marceau, les Hoche et les Kléber.

Si l'Eglise a condamné Jeanne d'Arc comme hérétique, c'est qu'apparemment elle avait des raisons pour cela. Jeanne admettait, en effet, l'*inspiration directe*, comme les Vaudois et les Albigeois. Or, l'inspiration directe, en supprimant toute médiation, tout intermédiaire entre l'homme et Dieu, rend inutile par cela même le rôle du prêtre, donc de l'Eglise.

Aujourd'hui, celle-ci veut accaparer Jeanne d'Arc pour se refaire une popularité qui s'éteint et n'est déjà plus. Il ne faut pas voir autre chose là-dedans qu'un acte de politique cléricale.

La Pucelle, de Mme F. Andrée, est précisément un plaidoyer en faveur de cette politique. Si j'ajoute que la *Jeanne d'Arc* de notre historien national, Michelet, n'y est pas même citée et que, par contre, on y trouve du Domenico Margiotta, ce Léo Taxil italien, on sera pleinement édifié sur l'esprit de ce livre.

§

Feu Ad. Franck tenait en très haute estime les écrits de Franz von Baader. « Ils ont, écrivait-il, une grande valeur critique, et forment un arsenal précieux pour qui veut combattre les diverses écoles de l'Allemagne. Baader en a saisi les côtés faibles avec une singulière pénétration, et de sa dialectique acérée, il a frappé au défaut de l'armure tour à tour Kant, Fichte, Schelling et Hegel. Baader a profité de tous les progrès que ces grands esprits ont fait faire à la pensée; mais il a, dès l'origine, combattu leurs erreurs, quand personne encore ne les soupçonnait, et a été seul à soutenir toujours contre eux la cause de la science chrétienne. »

Son livre, **les Enseignements secrets de Martinès de Pasqually**, est assez obscur. Cela tient autant à la langue spéciale de Baader qu'à la nature des idées qu'il y expose Néanmoins ces *Enseignements* sont à lire : ils font connaître, en Pasqually, l'expérimentateur ès-sciences occultes.

En guise de préface, une longue notice historique sur le Martinésisme et le Martinisme ouvre le volume. Je n'en dirai

rien, sauf qu'elle est le complément de celle que j'ai publiée dans le *Mercure* de mai 1899.

§

Ainsi que l'indique le titre, la brochure de M. Papus est une description de la structure de l'Etre humain et de ses fonctions physiologiques et psychologiques. Des comparaisons ingénieuses rendent plus accessibles les questions abstruses. Pour faciliter davantage encore leur compréhension, l'auteur les a accompagnées de tableaux, de schémas et de figures diverses. — **Comment est constitué l'Etre humain** est destiné aux débutants.

§

Memento. — **L'Echo de l'Au-delà et d'Ici-bas.** — Suite d'articles du plus haut intérêt sur l'*union*.

L'Echo du Merveilleux. — Gaston Méry : *La voyante de la place Saint-Georges* (plusieurs articles); Sténio : *Du principe de vie chez les contemporains;* A. Erny : *La photographie des fantômes; Princesse W. : Mme Corner (Florence Cook) à Paris;* André Gaucher : l'*Exposition devant l'occultisme*, etc.

L'Humanité Intégrale. — Jean : *L'Existence « La Vie »;* Chaigneau : *Quelques notations.*

L'Hyperchimie (août, sept.). — Barlet : *L'Astrologie* (étude systématique); Dr Fugairon : *L'Hylozoïsme, la constitution générale des corps, la transmutation* (étude très remarquable); Jollivet-Castelot : *L'Europe et la Chine* (histoire traditionnelle).

L'Initiation (juil.-août) : Papus : *L'occulte à l'Exposition* (curieux); *Initiation alchimique* (lettres de feu Albert Poisson); Dr M. Haven : *Albert Poisson;* Marcel Jollet : *Révélation de l'Autorité testimoniale;* Nathan Zeffar : *Le Vaudoux;* X : *Au pays des Esprits.*

Journal du Magnétisme (juil.-août et sept.). — Dr Paul Joire : *Les applications thérapeutiques de l'aimant;* Dr Boucher : *De la valeur des expériences bactériologiques;* L. Gravier : *La Plante;* Erny : *Le docteur Paul Gibier ;* Fabius de Champville : *Contribution à l'étude des phénomènes ou des sciences connues*, etc.; Villy Reichel : *Le Misonéisme.*

La Paix Universelle. — Erny : *Les phénomènes de matérialisation;* Dr Boucher : *Mémoire présenté au Congrès des sciences médicales*, etc.

La Résurrection. — Jounet : *Science psychique : Proposition dédiée aux chercheurs.*

Revue de l'Hypnotisme (août et sept.) : Drs Paul Farez, Vogt, Kegnault : *Valeur de l'Hypnotisme comme moyen d'investigation scientifique ;* Dr Pau de Saint-Martin : *Orthopédie mentale et morale par suggestion pendant le sommeil naturel ;* Dr Farez : *Les Organisateurs et les Présidents du Congrès de l'Hypnotisme.* — En outre, articles divers sur l'alcoolisme, l'hypnotisme et la jurisprudence, la prophylaxie religieuse, etc.

Revue scientifique et morale du spiritisme. — G. Delanne : *La science future, le Congrès de psychologie* (compte rendu excellent); Communications faite à ce Congrès par Mme Verrall, Delanne et Léon Denis ; Dr Dusart : *L'identité des Esprits* (d'après Stainton Mosés); Lussœr : *La Genèse mosaïque* (article de controverse remarquable); P. Grendel : *Faillite des Religions ;* A. de Rochas : *La physique de la magie* (étude historique); Jacques Brieu : *Notre maître* (étude sur les critériums).

La Revue d'études psychologiques de Barcelone. — Articles variés et communications médianimiques très intéressantes (dessins très curieux). En feuilleton : divers ouvrages en cours de publication.

Revue Spirite. — Dr Dusart : *Psychographie ;* Moutonnier : *Séances psychiques remarquables, théorie de la réincarnation,* etc; Fernand Le Rendu de Longueval : *Séance de matérialisation ;* A. de Rochas : *La légende du tombeau d'Abeilard ;* Rufina Noeggerath : *A propos de médiums ;* Béra : *L'ânesse de Balaam.*

Revue théosophique. — A. Besant : *Les bases de l'éducation, la Nuit spirituelle ;* Leadbeater : *Clairvoyance ;* Paul Gillard : *Unité et séparativité ;* Dr Pascal : *A propos du Végétarisme ;* D.-A. Courmes : *Le Congrès théosophique de 1900 ;* Olcott : *Les mensonges des sujets hypnotiques ;* Franz Hartmam : *Les Elémentaux,* etc.

Le Spiritualisme moderne. — Beaudelot : *Phare dans la nuit ;* J. W. : *Le Spiritualisme en Russie ;* Léon Denis : *Rénovation ;* Bodroux : *Un cas de télépathie ;* O. Charpentier : *La douleur des morts,* etc.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

La Plume : la vie amoureuse de Balzac. — *La Revue bleue :* la genèse d'un roman de Balzac, *les Paysans,* documents inédits.

Revue hebdomadaire : Leconte de Lisle et ses amis; opinions de Villiers de l'Isle-Adam sur M. F. Coppée. — Memento.

Il serait mesquin d'écrire : la mode revient à Balzac. Elle a quelquefois des retours favorables; ici, elle n'est point en affaire. L'auteur de *Comédie Humaine* prend, dans l'histoire littéraire d'un siècle supérieur même au XVIIIe, la première place. Son génie la lui assigne et, dans sa grande clarté, les autres suivront. Puis, il est du domaine des éditeurs !...

Que sa correspondance soit franche de manifestes esthétiques, de théories d'art, de jugements sur les œuvres,—ce qui a frappé Flaubert, — c'est qu'il a trouvé place pour ces choses ou les a appliquées dans son œuvre gigantesque Mais cette correspondance, si elle renseigne sur les chimères qui hantaient Balzac, ses projets industriels ou agricoles, les comptoirs les banques, dont il rêvait la fondation, — cette correspondance découvre, étape par étape, la route sentimentale parcourue par le grand homme, en qui cette sensibilité spéciale, dont la femme est à la fois l'origine et le but, était, comme le reste, énorme et fine.

Evoquer *la Vie Amoureuse de Balzac,* — **la Plume,** n° du 1er septembre 1900, — concilier dans un tableau fidèle les grâces fanées de Mme de Berny, la silhouette estompée de Mme Werdet, la romanesque, impérieuse, ironique et légère marquise de Castries qui, ayant de la méchanceté en sus, usait de procédés lourds pour la contenter, et enfin l'énigmatique Mme Hanska, sotte, vaniteuse, éloignée en tout de celui dont la mémoire, après qu'elle l'eut laissé mourir dans l'isolement, l'intéressa si peu, — ceci, borné aux dimensions d'un article de revue, telle est l'entreprise qu'a tentée M. Hugues Rebell. Il y a réussi d'une manière à satisfaire la curiosité toujours pressée du public et le goût des lecteurs plus délicats.

L'amour a été, entre les mille préoccupations qui usèrent prématurément les forces de Balzac, celle dont il se débarrassa le moins volontiers. C'est un peu tard qu'il jurait de ne point s'accrocher à « un jupon de femme », de suivre sa destinée « largement » et de « voir un peu plus haut que les ceintures ».

Mme de Berny, qui aura gagné l'immortalité sous le beau nom de Mme de Mortsauf, n'avait plus de jeunesse quand elle lui apporta sa passion dévouée. L'histoire de la liaison s'étend sur douze années. Elle finit par la mort de cette femme d'une « angélique bonté ». Tout étant accompli lorsque Balzac la dépeignait en ces termes, il faut conserver un pieux souvenir et de l'admiration, à l'amante rare dont il écrivait :

« Mme de Berny, quoique mariée, a été un Dieu pour moi. Elle a été une mère, une amie, une famille, un ami, un conseil; elle a fait l'écrivain, elle a consolé le jeune homme, elle a créé le goût, elle a pleuré comme une sœur, elle a ri, elle est venue tous les jours, comme un bienfaisant sommeil, endormir les douleurs. Aussi ce souvenir est-il pour beaucoup dans ma vie; il est ineffaçable, car il se mêle à tout. Il n'y a plus chez moi de larmes que pour deux personnes, pour elle, qui n'est plus, et pour celle qui est encore, et qui j'espère, sera toujours. »

Si le cocuage de M. de Berny peut donner d'authentiques lettres de noblesse à sa descendance, — car la braguette de H. de Balzac vaut bien un cousinage royal! — il y avait, dans la famille de Castries, assez de quartiers, pour n'y point ajouter celui que la marquise ne mérita guère de conserver, par le lit.

D'elle, Balzac a fait Mme de Langeais, en la dotant des qualités qu'elle avait omis de cultiver et sans lui maintenir tous les mauvais dons qui complétaient sa personne morale. Une chute de cheval qui l'immobilisait sur une chaise longue lui donnait des loisirs qu'elle songea à occuper par la connaissance de l'auteur de *la Peau de Chagrin*, le roman à succès de la saison. Après une correspondance anonyme, cédant aux prières de Balzac, elle le reçoit en son hôtel de la rue de Varenne.

M. Hugues Rebell dépeint, ici, avec la plus heureuse vivacité, les façons de la grande dame engageant une coquetterie :

« La marquise, en se montrant à lui, le conquit tout entier. Par son luxe, sa toilette savante, elle flatta en lui le goût du faste, comme elle sut, par mille louanges délicates, caresser l'orgueil de l'écrivain. Elle fut surtout gracieuse, coquette à ravir, corrigeant ses flatteries de fines insolences et jouant à merveille, pour ceux qui eussent voulu lui répondre sur le même ton, de ces yeux tendres et de ces airs langoureux de malade qui désarment un adversaire. Balzac ne résista point à ce charme multiple et divers. Le rang, la fierté de la marquise eussent suffi à séduire une nature comme la sienne, que le difficile, l'impossible même tentaient; l'expression de souffrance de la jeune femme le touchait de compassion et était pour lui un nouvel attrait. »

Il y a de la péronnelle dans cette authentique marquise. A Aix-les-Bains, où Balzac la suit, elle subit mal une supériorité

à laquelle son éducation mondaine ne l'avait préparée. Il voit qu'elle « ne l'aimera jamais ». A peu d'intervalle, de leur union subsiste, uniquement, une de ces amitiés sans fond ni force que les salons abritent. Pourtant, lui, aime encore ; car après deux ans, il correspond avec Mme de Castries, le 18 octobre 1835 :

« Vous avez entremêlé d'amertume ce que vous avez eu la bonté de me dire de flatteur sur mon livre, comme si vous saviez toute la portée de vos paroles et jusqu'où elles vont. J'aurais mille fois mieux aimé vous voir regarder le livre et la plume comme choses à vous que de recevoir ces éloges. Mais *je ne puis dire ici toute ma pensée ; vous en seriez peut-être étonnée ; elle aurait d'ailleurs besoin de voiles qui prendraient bien du temps*, et il faut, pauvre ouvrier, que je retourne à mon œuvre ; la cloche a sonné dans mon cloître, il me faut achever pour la Revue, *la peinture d'un sentiment si grand par lui-même, qu'il résiste à de continuels froissements : c'est une source où des ingrats puisent sans parvenir à la tarir ;* je puis peindre ces sortes de sentiments sans crainte d'épuiser ma palette, que le sort a trop chargée, hélas ! le caractère rieur et enfant, surtout, comme vous dites, *léger*, mais plus souvent aussi le cœur a reçu de vives et saignantes blessures, car notre couleur, à nous, est notre sang ; ainsi l'a voulu celui qui a tout fait. »

S'il se rappelait avec mélancolie et douleur, elle se souvenait pareillement ; mais sa nature mauvaise lui inspira des vilaines malignités d'un esprit comparable pour l'élégance à la course de cette « vache qui galope », à cette « oie grasse qui veut voler », — où, d'après Rousseau, il faut reconnaître les airs légers de la musique française. Et Rousseau en parlait à son aise !

M. H. Rebell narre une de ces vengeances. Elle était connue. On peut toutefois la relire :

« Mme de Castries dédaignait ces reproches douloureux ; mais elle témoignait son ressentiment d'une façon plus cruelle. Un soir, que Balzac dînait chez elle, il reçoit une lettre galante, signée d'un nom inconnu et lui demandant un rendez-vous pour le soir même. A peine le dîner est-il fini que Balzac s'excuse auprès de la marquise et court au rendez-vous. Qu'y rencontre-t-il ? Une vieille fille fort laide qui apprenait l'anglais à Mme de Castries et qui s'excuse avec un accent grotesque et les larmes aux yeux, d'avoir obéi à la marquise qui a arrangé avec elle cette mystification. »

On est autorisé à croire, avec M. H. Rebell que les demoiselles Goriot, les madame Marneffe, et aussi bien la cousine Bette, toutes les « mechantes femmes » de l'épopée balzacienne aient chacune emprunté quelque chose à l'inspiration de la marquise de Castries.

Pour Mme Hanska, Balzac l'a si souventnommée un « ange », une « étoile », dans ses lettres, qu'il repugne maintenant de l'appeler une fieffee.... comme elle s'est évertuée à le mériter, dès l'heure où elle partagea le nom illustre du pauvre grand homme.

M. Rebell remarque fort justement que Balzac, comme il achevait *Seraphita*, songeait au *Médecin de Campagne*, projetant d'écrire un livre de « morale chretienne ». C'est un ouvrage fade, auprès des autres, sauf le récit de l'aventure napoleonienne par Goguelet, dans la grange. — Et, dans ce même moment, l'écrivain recevait de l'Etrangère une *Imitation de Jésus-Christ :*

« La correspondance d'idées — constate M. Rebell — était un peu factice, mais c'est le propre des gens qui s'occupent de magnetisme de ne pas être trop difficiles sur les faits qui paraissent concorder avec leurs théories. Au besoin, le desir et l'imagination les créeraient de toutes pièces. Balzac n'eut donc point de peine à reconnaître, dans l'Étrangère, l'âme sœur, « l'etoile » de sa vie ; dès lors il lui voue un amour idéal, le ton de sa correspondance se transforme, il s'abandonne à des transports passionnés que seule lui inspire son imagination. »

Enfin, Balzac obtient un rendez-vous à Neuchâtel... Là, c'est un excellent résumé des *Lettres à l'Étrangère*. Puis, la mort de Balzac, après cinq mois d'un mariage qui n'avait appris à l'Eve russe le respect dû au génie, ni la compassion que mérite toujours la souffrance d'un homme frappé mortellement, — et de cet homme-là !

Qui ne partagera le ressentiment de M. Rebell, lorsqu'il écrit :

« La pitié et les soins que lui eût donnés la dernière des créatures, que peut-être même ne lui eût pas refusés la marquise de Castries, parce qu'elle était femme, cet être froid, sans sexe, sans cœur, monstrueux même, car elle n'avait pas la simple compassion de l'animal, Mme Hanska les lui refusait. On peut un jour honorer cette femme et la beatifier. La page de Victor Hugo est immortelle, et immortelles aussi les lettres à l'Etrangère.

» Etrangère, certes, elle l'était, à la pensée comme à la charité humaines !

» Honoré de Balzac mourut le 20 août 1850.

» Quelques jours après étaient vendus au poids du papier et dispersés çà et là les manuscrits de son œuvre, parmi lesquels se trouvaient plusieurs livres inédits. Quelques-uns furent sauvés comme miraculeusement. Le vicomte Spoelberch de Lovenjoul, qui les a recherchés avec un soin pieux, en a découvert chez un épicier. »

§

En même temps, M. de Spoelberch de Lovenjoul confie à **la Revue bleue** (nº du 28 août et suivants (1) des lettres et fragments inédits, sous le titre : *La genèse d'un Roman de Balzac*. Il s'agit des *Paysans*. Aussi, les découvertes nouvelles de l'historiographe balzacien acquièrent-elles une importance capitale. Elles consistent dans un manuscrit qui doit être de 1857, selon les approximations de M. de Lovenjoul, et s'intitule *le Grand Propriétaire*. Il est intact, hormis la première page manquante qui a pu être intercalée ailleurs. « Les personnages, les circonstances, les noms même, rien n'est pareil dans les deux récits, sauf la dénomination de la Ville-aux-Fayes donnée, dans l'un et l'autre, à l'ennemie du château. »

Ici, le décor est la Touraine. *Les Paysans* auront pour cadre la Bourgogne. En 1836, le roman s'appelle *Qui terre a, guerre a*, ou *Qui a terre, a guerre*. Ce que M. de Lovenjoul publie est le début de l'œuvre « dans sa première version si peu développée », — version imprimée en *têtes de clous*, dans une de ces éditions que Balzac faisait composer à son usage exclusif pour « juger et corriger sérieusement ses travaux ».

§

M. Fernand Calmettes (la **Revue Hebdomadaire**, nºs du 18 août et suivants) publie la deuxième partie de mémoires littéraires d'un intérêt inégal, mais souvent réel : *Leconte de Lisle et ses amis*.

Le poète, dont les ressources financières étaient modiques, « possédait » un cousin riche, M. Foucque, qui, sans s'imposer de sacrifice, entendait, platoniquement, améliorer la situation de son parent. Il arrive un jour chez Leconte de Lisle :

« — Mon cher, on peut toujours gagner de l'argent, quand on a du talent.

» — Alors, c'est que je n'en ai pas, reprend Leconte de

(1) La publication n'est pas encore achevée,

Lisle, en laissant errer sur ses lèvres le sourire mince qu'il savait rendre si finement moqueur.

» — Comment ? nous t'admirons tous; seulement...

» — Seulement, j'attends le succès.

» — Ah! mon cher, c'est qu'il ne vient pas sans qu'on y travaille. Pourquoi ne fais-tu pas des chansons pour Thérésa ?... »

Cette notation d'un témoin assidu est fertile en documents neufs. On y trouve des indications qui mettent au point certaines croyances répandues, comme la fraternité, l'indivisibilité, des poètes parnassiens. Parlant du mépris de Villiers de l'Isle-Adam pour la versification de M. F. Coppée, — M. Fernand Calmettes nous apprend :

« Je dois reconnaître qu'il était en cela d'accord avec les Parnassiens et, si Coppée ne fut pas désavoué par eux dès le début comme Alphonse Daudet et Paul Arène, s'il fut même, après la célébrité venue, hautement revendiqué, ce n'est pas faute qu'il eût été vivement discuté. Le malentendu se rattache au principe même de la théorie parnassienne... »

Des hauteurs où Villiers rêvait, il apercevait cependant Coppée, ce « Lakiste des faubourgs » — et il en discutait la production en termes vifs :

« Qu'est-ce qu'il a créé, Coppée? D'un clown, il fait un croquis de foire; d'un épicier, un cliché photographique. Et c'est à ce fonds de vignettes qu'il se restreint afin de ne pas dépasser le niveau de compréhension des esprits les plus moyens; puis, pour attirer sur elles la sympathie du public, il leur fait jouer sa tendre musique ; il applique à ce menu monde la sentimentalité de Lamartine et la sensiblerie de Victor Hugo,qu'il amiévrit, qu'il rapetisse... Ses humbles... Sa pitié pour le peuple... »

Mais rien, mieux que cet alexandrin improvisé par le visionnaire éblouissant d'Akëdysséril, ne saurait résumer le but et l'inspiration du rimeur des *Humbles :*

Donnez-moi de l'argent, puisque j'aime ma mère.

Memento. — **La Grande Revue** (1er septembre), par M. H. Bordeaux : *Madame de Warens, d'après de nouveaux documents.*

La Revue de Paris (1er septembre). Le roman de M. Maindron : *Blancador l'Avantageux.* — M. Ch.-V. Langlois : *Siger de Brabant.*

La Revue des Deux-Mondes (1er septembre) commence *Les Tronçons du glaive,* nouveau roman des frères Margue-

ritte. — Lire : *La réforme de la Syntaxe,* par M. F. Brunetière.

La Revue blanche (1er septembre). *Verlaine le Pâtre,* où M. Saint-Pol-Roux narre la connaissance qu'il fit, dans les Ardennes luxembourgeoises, à Arville, d'un vieux pâtre du nom de Verlaine, et cousin du poète.

La Nouvelle Revue (1er septembre). M. Louis Tiercelin écrit sur *Villiers de l'Isle-Adam.*

Revue encyclopédique Larousse (8 septembre). *Franz Grillparzer,* par M. H. Lichtenberger. — *L'Exposition invisible,* par M. C. Mauclair.

Revue d'Europe (août). *Les poètes suédois contemporains,* rapides biographies et traductions en vers, par M. Marc Legrand. On connaît les vers de cet écrivain; c'est assez dire que les Scandinaves sont gâtés.

Le Sagittaire (août) : poèmes de MM. A. Mérat, Ch. Morice, Ernest Raynaud, M. du Plessys; une étude de M. Delahaye sur A. Rimbaud.

La Grange Lorraine (fascicule III), vers de MM. P. Briquel, R. d'Avril, H. de la Renommière, etc.

La Lutte (juillet) : M. G. Ramaeckers quitte la direction de cette revue pour collaborer au *Scandale* « pamphlet orthodoxe d'inquisition ».

Mais ce numéro est excellent, par un très beau poème de M. F. Séverin : *Œnone.*

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le roman posthume de Balzac (*Echo de Paris,* 24 août). — Petits Mémoires sur le Parnasse (*Petit Temps,* 2 et 9 sept.) — Sur la déclamation à la fin du dix-huitième siècle (*Le Temps,* 17 août). — Memento.

M. Octave Uzanne possède des liasses de documents inédits où il a lu « le roman posthume de Balzac », roman extraordinaire vraiment et dont les héroïnes furent sa veuve et sa belle-fille Anna de Hanska, qui venait d'épouser le comte de Maniszech. En ce roman, pas d'intrigues amoureuses, pas de passions, mais une seule passion, celle que les Anglais disent *shoping,* la manie de flâner dans les magasins et d'acheter sans trêve comme sans nécessité :

« Parmi les factures, celle d'une célèbre maison parisienne d'édition d'estampes et de vente de tableaux se monte à la

somme de *un million 92 mille 900 francs*. Cinq bijoutiers de la rue de la Paix apparaissent avec des notes de 375.000 francs, de 250.000, de 200.000, de 131.000 francs et de 80.000 francs, soit un total dépassant le million. Une certaine veuve Jacobi aurait vendu à la comtesse Maniszech pour un million 361.000 francs de meubles et bibelots d'art qu'on retrouve plus tard cédés en vente publique au prix de quelques billets de mille ; un marchand de comestibles réclame plus de 8.000 francs de menues victuailles. Les fournitures de chevaux et de voitures atteignent des prix prodigieux ; enfin, parmi les relevés d'acquisitions faites par Mme de Balzac et sa fille chez les couturiers et modistes, ce sont des centaines de mille francs gaspillés, des notes de 99.000 et de 120 mille francs.

» Dans la lingerie de luxe d'une maison de *Trousseaux* et *Layettes* voisine de la place Vendôme, je vois mentionnés : *un volant Venise ancien* du prix de 18.000 francs, un autre *point d'Alençon* coté 16.000, des « berthes » de dentelles de 10 à 15.000, des mouchoirs à 150 francs pièce, des paires de mitaines de tulle d'un prix égal, une douzaine de « boutons Directoire », 1.000 francs, et combien d'autres prodigalités !

» D'autre part, ce sont des notes d'entrepreneurs, de maçons, de jardiniers, qui forment des pyramides dont les totaux répandraient la stupeur et qui s'adaptaient aux embellissements de la maison de l'ex-financier Beaujon qu'acheta Balzac au numéro 22 de sa rue avant son mariage, et à la création des jardins et bâtiments du château de Beauregard, à Villeneuve-Saint-Georges, que les gens du pays appelaient le château de Balzac avant qu'il ne fût livré aux enchères publiques, « *pour cause de départ* », en décembre 1881.

» Sur ces notes formidables et où l'on pressent que deux pauvres femmes, dont l'une âgée, le plus souvent souffrante et alitée, et la plus jeune légère, inconstante et frivole, ignorant le prix des choses et la valeur de l'argent, ont été bernées souvent, fortement estampées, les acomptes à déduire sont minimes et rares, — parfois ils font sourire tant ils sont disproportionnés à la somme capitale. — La gêne est visible, mais les factures s'enflent encore, les achats continuent, la catastrophe est proche ; on la voit apparaître avec les oppositions sur la vente du château de Beauregard et les bordereaux d'inscriptions d'hypothèque conventionnelle sur tous les biens de Mme de Balzac. — Le jour où la baronne Salomon de

Rothschild se rendait propriétaire de la maison du grand romancier, rue Fortunée, au prix de cinq cent mille francs, elle recevait, entre ses mains, opposition de tous les fournisseurs pour une somme qui dépassait cinq ou six fois le prix de l'immeuble.

» Combien ces papiers sont suggestifs et combien quelquefois ironiques ! Dans une vente de tableaux faite à Bruxelles, peu de jours après la mort de Mme de Balzac, vers la fin avril 1882 et que nous avons sujet de croire avoir été faite sur son ordre ou par ses héritiers, nous voyons des toiles attribuées solennellement à des maîtres anciens (probablement payées par ces infortunées dépensières à des conditions excessives) être adjugées à ces prix qui d'ordinaire déchaînent le rire dans les assemblées réunies devant le commissaire priseur. Citons : *Un paysage de Claude Lorrain*, 95 francs ; Largillière : *Portrait de femme*, 60 fr. ; Latour : *Portrait d'un maréchal de France*, 180 fr. ; Ruysdael : *Paysage montagneux*, 190 fr. ; Kranach : *Adam et Eve*, 190 fr., etc.

» Comme toute cette réalité dépasse l'invraisemblable qu'on estime découvrir dans les *Scènes de la vie privée* du Napoléon de notre littérature, lequel rêvait d'accomplir par la plume ce que Bonaparte n'avait pu achever par l'épée ! »

§

Voici la suite, et la fin, malheureusement, de « Petits Mémoires du Parnasse » de M. Xavier de Ricard. Après avoir rappelé comment M. Anatole France débuta, en 1867, par deux poèmes *Denys, Tyran de Syracuse* et les *Légions de Varus*, l'historien du mouvement parnassien continue ainsi :

« C'est à l'époque de son accession au Parnasse qu'il publia chez Bachelin-Deflorenne son premier livre, une étude sur Alfred de Vigny. Par mon oncle l'orientaliste Guillaume Pauthier, qui fut un des légataires d'Alfred de Vigny et par le vieil Antony Deschamps, le grand poète des *Dernières Paroles*, j'avais beaucoup fréquenté chez Alfred de Vigny. Je crois que j'eus la chance d'indiquer à France quelques anecdotes qu'il utilisa dans son étude.

» En même temps, il préparait ses deux volumes de vers : les *Poèmes dorés* et les *Noces corinthiennes*. Deux poèmes de ce premier recueil, la *Part de Madeleine* et la *Danse des Morts*, furent la première contribution de France au *Parnasse contemporain :* ils sont insérés au second volume qui devait paraître en 1869 et fut ajourné à 1871.

» Quant aux *Noces corinthiennes,* poème dialogué où il symbolise en l'amour de deux âmes déchirées de luttes religieuses la livide ascension du crucifié à travers le crépuscule du ciel païen, ils furent publiés dans le troisième Parnasse (1876) et parurent la même année, en volume.

» France était alors tout préoccupé de la formation de l'âme chrétienne : c'est chez les femmes, « emmaladiées » de la grande hystérie mystique, qui en furent les préparatrices occultes et les ouvrières passionnées, qu'il la contemple et l'étudie avec la complaisance d'un scepticisme indulgent et compatissant à ces folies de la foi « où il voit des rêves *intéressants* ». Déjà il s'était épris de la courtisane Thaïs, en laquelle, plus tard, — en un des maîtres livres de son œuvre, — il synthétisera la lutte de l'ascétisme chrétien contre la nature qui, vaincue un moment par surprise et par fraude, reprend sa revanche sur le malheureux intermédiaire que Christ s'était choisi pour la combattre. La maquette du roman a été, en effet, publiée en poème dans la *Revue bibliographique* de Bachelin-Deflorenne.

» France n'a point republié ces vers, plutôt sensuels et païens qu'édifiants au point de vue chrétien ; ils l'ont été pourtant, en 1897, par un ami indiscret dans un journal dont il est inutile de dire le lieu d'édition quand on en aura dit le titre : dans le *Montpellier*.

» La préface des *Noces corinthiennes* est curieuse à lire, à cette distance : j'en citerai la phrase suivante, qui me paraît définir, mieux que ne le pourrait faire quiconque, l' « état d'âme » — un peu « renanien » alors — de France devant le christianisme : « J'ai refait, écrit-il, le rêve des âges de foi. Je me suis donné l' « illusion » de vives croyances... Je sais qu'il n'est point de certitude hors de la science ; mais je sais que les vérités scientifiques ne valent que par les méthodes qui y conduisent, et que ces méthodes sont inaccessibles au commun des hommes. *Qu'importe que le rêve mente*, s'il est *beau* ? N'est-ce pas le destin de l'homme d'être plongé dans une illusion perpétuelle ? Et cette illusion n'est-elle pas la condition de la vie ?.....

» France fut bientôt en pied chez Lemerre, qui lui confia le soin de plusieurs éditions de ses classiques et qui, enfin, se l'attacha comme lecteur des manuscrits qu'on lui proposait. Je ne dirai pas qu'en cette situation il ne se soit pas fait quelques ennemis — sans le chercher. Car personne n'était moins à l'aise que lui dans les sentiments violents.

» Des admirations et des tendances communes, ses sympathies pour certains hommes de la Révolution qui étaient aussi les miens, la curiosité très informée qu'il avait des choses et des documents de cette époque, nous rapprochèrent vite en une amitié qui devint et resta de l'intimité. Nous n'acceptions pas toute la Révolution, ni l'un ni l'autre; car c'est accepter du même coup l'héritage d'inconciliables contradictions et de traditions incompatibles. « Le vrai moyen d'honorer la Révolution, a dit Edgar Quinet, c'est de la continuer en portant une âme libre dans son histoire ».....

» A force de vivre dans le même esprit et les mêmes recherches, l'idée nous vint d'un immense projet dont rien ne fût publié, d'ailleurs, que le prospectus : l'*Encyclopédie de la Révolution*. Elle devait avoir une vingtaine de volumes. Nous nous étions adressés à tous ceux qui avaient prouvé quelque compétence dans l'histoire politique, littéraire et artistique de la Révolution. Nous eûmes de curieuses réponses ; et les plus curieuses étaient encore celles de quelques illustres. Louis Blanc, par exemple, craignait de se compromettre à une propagande fédéraliste ; il lui était impossible de s'associer à une œuvre qui lui semblait inspirée par MM. Quinet et Michelet. Je possède encore ces documents. »

Ces notes serviront à expliquer le caractère de M. A. France, en montrant que chez lui le scepticisme est une acquisition et non un trait primordial de l'esprit.

§

Voici, donnée au *Temps*, par un sociétaire de la Comédie-Française, M. Jules Truffier, une amusante trouvaille. Il s'agit des *Réflexions sur la déclamation*, par Hérault de Séchelles :

« Hérault de Séchelles, mondain et joli cavalier, était entré fort jeune dans la société de la fin du XVIII^e^ siècle, où il disait avoir longtemps « fait le rôle d'écouteur », où il prétendait que, pour être le phénix des orateurs et des acteurs, il eût fallu venir à bout de réunir :

» L'air inspiré, l'expression enthousiaste et poétique de l'abbé Arnaud ;

» La tournure piquante, élégante, académique de l'abbé Delille ;

» La voix forte et mâle, le port noble, le geste majestueux, la beauté, la franchise fière et bonne du tragédien Larive ;

» Les pinces mordicantes de l'esprit de Champfort ;

» La liberté, l'aisance, la grâce théâtrale et sociale du comédien Molé ;

» Le ton noble et poli, l'esprit de justice du dramaturge Ducis ;

» L'attitude et la voix poétique, soutenue, royale de Mlle Clairon ;

» L'accent bas, calme et profond, gascon et léger, le ton de découverte, l'œil roulant et fixe, la manière de lever la tête, de plier le front, du chanteur de salons Garat ;

» La parole deviseuse, précise, vouée à de grands objets, soit politiques, soit gracieux du publiciste critique Cérutti ;

» L'air d'un homme à part, isolé, le ton bonhomme qui conte des histoires et sème les vérités de M. de Buffon ;

» Le silence (!!) du célèbre Franklin ;

» L'audace verbeuse et brillante de l'abbé Fauchet ;

» La facilité intrépide, la voix haute de Bonnières ;

» Le coup de gueule dur et ferme du chanteur Martin ;

» Le débit concentré, riche d'inflexions, les éclairs soudains et perçants du fameux Le Kain ;

» La candeur jeune, intéressante, de la déclamation du charmant Saint-Phal ;

» Les beaux gestes, les mains, l'accent paternel, l'éclat vigoureux et entraînant dans le débit du sociétaire Brizard ;

» Les harangues longues et soudaines, la présence d'esprit, la voix d'Esprémesnil ;

» La manière de conter de d'Alembert ;

» La parole vive et expansive de Lavater ;

» L'entretien continu et bien français de Marmontel ;

» Le feu d'artifice, les étincelles piquantes du poète comique Barthe ;

» La tournure simple, mais supérieure et entièrement exempte de ce qu'on appelle misères, l'esprit sérieux, étendu, calculateur, géomètre, instruit dans tous les genres ; l'habitude constante et l'amour des détails, la facilité d'y apporter une philosophie saine, des vues politiques et administratives, une connaissance du cœur humain, un peu de malignité même dans les récits, de M. de Condorcet.

» J.-J. Rousseau brillait peu lui-même dans la conversation, et son entretien ne laissait pas soupçonner ce style énergique, impétueux ou touchant qui caractérise ses écrits. Mais, au défaut de sa voix faible, son regard était toujours éloquent, et l'on sentait bien, en le voyant, que ce regard n'était pas

celui d'un homme ordinaire. Dans la conversation même, Rousseau ne se négligeait jamais. Il ponctuait singulièrement bien toutes ses paroles, à moins qu'un sentiment ne l'agitât et ne le fît sortir de lui-même. Rousseau parlait quelquefois avec chaleur. Ce n'était pas de la chaleur d'éclat, c'était une chaleur concentrée qui agitait ses membres.

» Lorsque Diderot n'avait rien à dire que des choses ordinaires ou de peu d'effet, il prenait un ton doux et clair. »

§

Memento. — *La Littérature de la Révolution*, excellent feuilleton, de M. G. Larroumet (*Le Temps*, 10 sept.).

Frédéric Nietzsche, par Gallus (*La Libre Parole*, 11 sept.). C'est un morceau virulent, non sans éloquence.

Le Cas de M. Léonard, par G. Lenôtre (*Le Temps*, 19 sept.), très curieux chapitre d'histoire anecdotique.

R. DE BURY.

ART ANCIEN

L'Aventure de Pierre Goëtkint, marchand de tableaux. — Quoique le meilleur de la vie ancienne ne dorme pas nécessairement dans les titres, chartes, compromis et autres pièces authentiques, cotées et archivées, grimoires qui mentent si souvent, dont on ne se méfie pas assez et qui constituent la fameuse « poussière » d'où on prétend tout sortir, il faut avouer, cependant, que l'aubaine rare s'y rencontre encore assez fréquemment. C'est ainsi qu'au cours de recherches tout à fait étrangères à ma rubrique du *Mercure*, je trouve les feuillets de parchemin d'une relation qui se termine par un procès-verbal de saisie, court manuscrit qui vaut d'être publié et dont je vais donner ici les détails que je crois amusants.

Tout d'abord, une ville et une date : Cambray, 16 mai 1643.

La ville est aux mains des Espagnols : Peragnanda, Orange, Villa-Hermosa, Mellos, Fuentès « practiquent » par le comté ; Avesnes, Rieux, le Cateau, Bouchain, tiennent pour eux, — mais Condé est tout proche (je veux dire Louis de Bourbon, duc d'Enghien) et cela va vite changer. Richelieu est mort, Louis XIV, qui a quatre ans et huit mois, est roi depuis deux jours, et dans soixante-douze heures l'action de Rocroy va s'engager.

Voilà, je crois, un procès-verbal de saisie assez bien en touré.

Les chemins familiers aux chemineaux, aux porte-balles et autres convoyeurs, n'en étaient plus sûrs. Les grosses bandes d'ordonnance, hérissées de lances et étoilées de l'étendard carré de S. M. Catholique qu'ils y croisaient, ne leur assuraient rien moins que la régulière pillerie du meilleur de leur bagage: ils les évitaient le plus possible C'est pourquoi, dès les premières lignes de son récit, l'anonyme curieux relate que « certain chariot qui avoit esté aperceu du bastion Robert venant sur la ville, s'éloignast aussitôt qu'on l'eut aperceu, sur le chemin de Bavay, tirant sur le moulin de Cagniole ». Le lendemain le même chariot est vu de l'autre côté de la citadelle, sur le chemin de Gibelleux, se dirigeant vers la porte Heuse ; des soldats qui s'exercent au tir le font disparaître de nouveau. Enfin, il est plus heureux en côtoyant le Vivier et en s'abritant derrière la « corne du Sépulchre », et il parvient à franchir le ponceau du faubourg du côté de Péronne, sans éveiller trop l'attention.

La haridelle, le cocher, « ung certain Théodore Huchin d'Auberchicourt en Ostrevant, comme on a sceu après » et le maître de l'équipage, se réfugient dans l'hôtellerie bâtarde à l'enseigne du *Hurlon*, non loin des Béguines, du quartier Saint-Aubert. L'hôte ayant demandé « gratieusement » au voyageur ce qu'il y avait sous la bâche de son chariot, celui-ci lui ayant répondu « qu'asseurément cela n'étoit ny vieux vin ny nouviau, ny bled, ny avoine, ny bestail blanc et à corne », l'hôte, intrigué par un tel mystère et craignant d'héberger « quelques mauvais sires prêts à nuysances » court donner l'alarme. Le chariot et les deux hommes sont amenés dans la cour de la maison de ville.

On s'explique: le voyageur n'est autre que « Pierre Goëtkint, marchand, demeurant en la ville d'Anvers, qui avoit, dès le commencement de la guerre, en vertu des passeports de S. M., envoyés à son père, marchand comme luy, Anton Goëtkint à Paris, divers tableaux pour illecq les vendre et distribuer. Mais, par le mauvais tems sur les chemins, aulcunes avoient été tellement gattées, que ne les pouvant distribuer, il avoit creu pouvoir les ramener pour les raccommoder en ses pays, pour après les ramener sans païer nouveaux droicts et licences sur son dict nouviau passeport au prouffict de Sa Majesté Catholique ».

Mais Jean Mallet le receveur, mandé en toute hâte, ne l'entend pas ainsi. Ce dernier déclare tout net que, « passant à Cambray, lesdits tableaux doibvent y rester a pretaixte de confiscation, à cause que Goëtkint n'avoit pas la permission de les ramener et ordonne à ce que l'on procède à la vendition d'iceulx ».

Cependant comme Goëtkint proteste fort, que le jour baisse et que toutes les autorités ne sont pas présentes, on remet au lendemain l'estimation de la prisée.

« Le jour d'après, sur l'ordre et en présence des eschevins sepmainiers André de Saint Waast, escuyer, seigneur de Ravelon, et honorable home Jacques de Franqueville et de Simon Mairesse, greffier de la dicte cité », on ouvre la grande caisse carrée qui était solidement arrimée sur le chariot, la caisse couverte de « canevach », — et on dresse l'inventaire des « pièches ».

Ici, par la simple nomenclature qui nous est donnée, par la succincte ligne de description de chaque article, on peut croire qu'elle contenait, la caisse garnie de « canevach », d'assez belles choses hollandaises et flamandes. Il est très amusant de mettre des noms sous ces toiles et sous ces panneaux, et l'amusement se double de la quasi-certitude. Il faut bien considérer que, pour faire faire à des tableaux un tel et si long voyage des Flandres à Paris, il est bien peu probable que le marchand d'Anvers ait choisi des peintures d'élèves ou de peintres peu connus, — celles-là seules se vendant autour de l'artiste, directement, aux gens de petites bourses, aux bourgeois peu riches et qui ne pouvaient parer leurs intérieurs d'une toile signée d'un nom à la mode. Un envoi de tableaux à Paris n'était assurément fait que de bonnes choses, — au goût du jour, s'entend : on n'y trouvera, certes, à moins d'un hasard ou d'un accident, aucun des si grands glorieux qui mouraient de faim, de ces doux, de ces résignés, de ces mélancoliques qui sont aujourd'hui les immortels représentants de l'art flamand et de l'art hollandais; mais, il faut songer que cette date de 1643 correspond à la plus haute vogue de Rembrandt, à la robustesse de Franz Hals, au doyenné, à Saint-Luc, du prolifique Téniers; c'est l'heure de la dispersion de l'œuvre de Rubens, qui vient de mourir, l'heure où Jakob Jordaans produit avec tant d'aisance. Et de Brauwer à Philips Wouwerman, de Pieter Molyn le Vieux à Van Ostade, de Snyders à Ter Borch, je néglige les petits maîtres... Cependant la place

est surtout faite, dans ce qui se vend, à Van Artois, à Van Heil, à Momper, à Wildens, à Nicolas Van der Horst, tout comme à Fictoor et à Kornélis Begyn, à tous ces patients manœuvres qui s'embesoignent méticuleusement ou qui meublent, à grands revers de brosse, le panneau et le cuivre, et qui nous ont laissé ces suites noiraudes, embarrassées, au dessin lourd, à la couleur fuligineuse, toutes ces compositions naïves et prétentieuses qui constituent le fonds et la désolation de tant de galeries de province et d'ailleurs, suites sur lesquelles l'ingénuité, l'aplomb et l'ignorance des experts s'exercent, qui font la joie des revendeurs, toiles qui s'en vont, le plus souvent, un nom illustre sur le cartouche de leurs cadres fastueux, être, dans d'hospitalières Amériques, le plus bel ornement, et le sourire, des musées improvisés et des collections des milliardaires, rois de ce que vous voudrez...

Notez qu'il pourrait bien y avoir aussi quelques anciens, vieux Flamands comme Matsys ou Van Eyck et peut-être un allemand ou deux, voire un italien, venus par cette longue route du Rhin jusqu'à Rotterdam et descendus jusqu'à Anvers. Ah ! ces lents transports par eau, par les rivières accidentées, par les canaux silencieux et lourds de chalands, — on ne s'imagine pas la diffusion qu'ils amenaient...

Donc, voici l'inventaire des « pièches », telles qu'elles sortirent de la caisse de Pierre Goëtkint, marchand. Je ne veux mettre de nom après chaque ligne du procès-verbal : le lecteur me saura gré de lui laisser ce soin amusant.

« Ledict Mairaisse, greffier de la Cité, notta :

I. — Ung tableau représentant ung paisaige avecq certain pérocquet.

II. — Ung aultre réprésentant ung josne fils fraizé.

III. — Ung tableau représentant une femme avecq une perrucque et pendants d'oreilles.

IV. — Un aultre tableau sans bourdure représentant ung bancquet avec divers personnaiges.

V. — Ung aultre tableau avec bourdure dorée représentant ung plat chargé de raizins avecq divers fruicts à l'entoure.

VI. — Ung tableau avecq bourdure noire représentant la Chène.

VII. — Ung tableau sans bourdure représentant divers petits personnaiges qui rechoivent la confirmation.

VIII. — Une lampe de cuir d'environ 2 pieds représentant divers personnaiges et diverses actions.

IX. — Ung aultre tableau en bois avec molure noire représentant la Nonchiation.

X. — Ung aultre tableau de bois avecq molure représentant Notre Seigneur chassant les vendeurs du Temple.

XI. — Ung tableau de cuivre avecq molure de bois représentant l'*Ecce Homo*.

XII. — Ung aultre de bois avec molure noire représentant deux visaiges extraordinaires à bouche ouverte.

XIII. — Ung aultre de cuivre avecq molure d'Ebenne représentant un pot de fleurs.

XIV. — Ung aultre tableau de bois représentant la Crucifichion avec bordure noire.

XV. — Ung aultre tableau d'une cuvelette de fleurs et d'un bocquet à costé, avec bordure noire.

XVI. — Ung tableau avec pareille bordure représentant Saint Paul l'Hermitte.

XVII. — Ung aultre tableau avec pareille bourdure représentant le bancquet d'Hérode.

XVIII. — Ung tableau de cuivre garni d'esbanne représentant divers personnaiges de filles.

XIX. — Ung aultre tableau en toile avecq bourdure dorée représentant le mois de juing.

XX. — Ung aultre représentant le mois de Janvier.

XXI. — Ung aultre représentant le mois de Febvrier.

XXII. — Ung aultre représentant le mois de Septambre.

XXIII. — Ung aultre représentant le mois de Juillet.

XXIV. — Ung aultre représentant le mois d'Apvril.

XXV. — Ung aultre représentant le mois d'Octobre.

XXVI. — Ung aultre représentant le mois de Décembre.

XXVII. — Ung aultre représentant le mois de Novembre.

XXVIII. — Ung aultre représentant le mois de May.

XXIX. — Ung aultre représentant le mois d'Aoust.

XXX. — Ung tableau petit représentant une femme les mains joinctes et le bas vollé sur la teste.

XXXI. — Ung petit tableau représentant ung josne homme avecq un bonet.

XXXII. — Et encore ung plus petit représentant Notre-Dame avec le petit Jésus.

XXXIII. — Avec cinq pièches de molures de bois servans aux tableaux et cincq aultres d'esbanne.

XXXIV. — Et unè petite caissette garny de paille et de canevach ou aste esté trouvé divers licts de craions et lustre sang de dragon, charbon prope a craionner.

Lequel susdit inventaire a esté faict et toutes les susdites pièches remises à l'instant en ladite quesse, puis l'a refermé et laissé audit hôtel de ville.

André de Saint-Waast, Jacques de Franqueville, Mairesse. »

Ceci fait, Goetkint paye entre les mains du receveur municipal « deux pattaçons » pour prix de l'inventaire et de la copie dont il a besoin, — ce qui fait bien environ six francs, — et repart incontinent pour Anvers, laissant sa caisse sous la sauvegarde des échevins.

Là-bas, il va quérir Henry Tighe, notaire et tabellion public ; Jean Bosh, qui s'intitule « courtier en tapisseries, paincture et aultres marchandises », c'est le vendeur; un certain Adriaan Van der Veret, marchand, qui fait office d'expert, et enfin Jean Affaro « empacquetteur ». Les cinq hommes se réunissent, examinent la situation, et le notaire Fighe rédige un acte que Goetkint rapporte à Cambrai.

Qu'y avait-il dans le grimoire? Des considérations éloquentes, apparemment, car, le 10 juillet, la précieuse « caiche » était rendue par les échevins moyennant un nouveau payement de « pattaçons » qui est ainsi mentionné :

« Et seront paié audict greffier, pattaçons qu'il demandera pour sa peyne en tout cet estat et bouleversement. »

Un marchand de tableaux rançonné !... voilà un trop juste retour des choses pour qu'on ne s'y arrête.

VIRGILE JOSZ.

PUBLICATIONS D'ART

Les Livres : Gustave Geffroy : *La Vie Artistique*, Floury, 5 fr. — Léon Riotor : *Le Mannequin*, Bibliothèque de La Plume, 7 fr. 50. — Sandy-Hook : *Le guide du Célibataire à l'Exposition*, Simonis Empis, 0.60. — Les Revues : *Les Maîtres de l'Affiche; Les Maîtres du Dessin; La Chronique des Arts; L'Art Décoratif; La Plume ; Le Rire ; Le Sourire ; Revue des Arts Graphiques ; L'Art Moderne ; The Studio; The Artist ; The Magazine of Art ; Deutsche Kunst und Dekoration ; Innen-Dekoration ; Mir Iskousstva.*

Les Livres. — Le nombre des gens qui du jour au lendemain s'érigent critiques d'art est évidemment incommensurable. Combien peu nombreux au contraire les noms que l'on peut citer à côté des Gustave Geffroy, des Roger Marx, des Arsène Alexandre, des Roger-Milès, des Jean Dolent, des Octave Uzanne et des Frantz Jourdain ! Certes, dans des géné-

rations plus récentes un pur et constant souci d'art a contribué à former une phalange de critiques avisés parmi lesquels s'affirment MM. Charles Saunier, Raymond Bouyer, Alphonse Germain, Henri Frantz, Gustave Coquiot ; mais à côté de quelques-uns, instruits et préparés, combien se mêlent d'écrire d'art, ignorant tout ce qu'on doit avoir vu, lu, étudié et compris avant d'avoir le droit d'émettre une opinion imprimée sur une œuvre. Combien se figurent que des dons d'écriture et d'imagination remplacent toute science et combien — ceux-là, légion ! — qui ne rachètent rien par rien !

S'il suffisait à un critique placé devant l'effort d'un artiste d'exprimer une sympathie ou une répugnance, son rôle serait vraiment par trop simple et bien près de l'état de l'épicier qui s'écrie : « Que c'est joli ! » ou « Que c'est laid ! » Non, le critique doit justifier ce qu'il avance : on ne peut point lui permettre de ne pas motiver son dire. Mais, étant donné qu'il ait déjà une naturelle intuition de la Beauté, où trouvera-t-il les éléments de son jugement si ce n'est dans l'observation attentive des lois de l'esthétique, dans l'amoureux examen des œuvres du passé, dans la lecture des travaux d'érudition et de philosophie, dans le perpétuel commerce des artistes, dans la quotidienne analyse de leurs œuvres, de leur psychologie et de leurs procédés, tout cela uni à un sincère et large effort d'éclectique compréhension et de justice.

On voit que la fonction du critique implique, avec des aptitudes, un travail ardu et journalier.

J'ai nommé tout à l'heure M. Gustave Geffroy dans le groupe restreint des écrivains d'art qui comptent. La sixième série de **La Vie Artistique** qui vient de paraître chez Floury motive les lignes qui précèdent. M. Gustave Geffroy est un critique de la grande race. Il est de ceux qui savent ce que veulent dire tradition et évolution parce qu'il est à la fois un érudit et un lyrique. Chacun de ses livres est la preuve de sa logique, de sa conscience et de ses facultés d'émotion. A toutes les qualités qui constituent le critique d'art, il ajoute encore un sentiment très spécial, très personnel, de la situation de l'art et des artistes dans la société. Il voit clairement l'influence des époques et des milieux sur les hommes et sur les œuvres et réciproquement. Il saisit avec une acuité particulière les rapports multiples et ténus qui existent entre les causes et les effets, entre la production des artistes et les besoins ou les désirs du peuple, entre le spectacle quotidien de la nature

et de l'humanité et l'âme des œuvres, entre la vision et la production, entre la valeur morale des événements et la signification des créations plastiques. Il n'est pas seulement un écrivain d'art, il est de plus un sociologue.

Il faut lire dans *La Vie Artistique* les belles pages sur Constantin Meunier, sur Puvis et sur Rodin. Gustave Geffroy y clame bravement — car il est exact qu'on puisse être brave en exprimant sincèrement une admiration — son amour de la vie, des forces naturelles et des mouvements de la foule, et son trouble contagieux devant la Beauté. En tournant les feuillets du livre vous communierez par l'intermédiaire d'un artiste avec de nobles âmes d'artistes.

Le Mannequin, par Léon Riotor, est une spirituelle monographie d'un des plus curieux auxiliaires de la Mode. Quelques illustrations de M. Frédéric Front et une brillante préface d'Octave Uzanne ajoutent à l'intérêt du volume.

M. Sandy-Hook, gaiement préfacé par Charles Mougel, a crayonné quelques dessins amusants qu'il réunit sous le titre: **Le guide du Célibataire à l'Exposition.**

Les Revues : **Les maîtres de l'affiche** (septembre). — Au sommaire : L'affiche de J. Chéret pour *La Bodinière;* une composition de Rochegrosse pour l'Opéra-Comique *Louise;* une affiche de G. Fay pour le *Syndicat des Agriculteurs de France* et une affiche anglaise, « Kassama », de Beggarstaff. En outre, une sanguine de J. Chéret.

Les maîtres du Dessin (août). — Au sommaire : *Le Triomphe de Silène*, sépia rehaussée de blanc, par Géricault (prêtée par le musée d'Orléans) ; un portrait exquis de Hoin, venu du musée de Dijon ; un important fusain de J.-F. Millet, *l'Homme coupant du bois*, et *la Forêt de Fontainebleau*, gouache par Théodore Rousseau.

(Septembre). — Une gouache de Decamps représentant l'*Attaque du Loup; Le Tasse dans la Prison des fous*, dessin de Delacroix ; une *Cause criminelle*, aquarelle magistrale de Daumier, et le *portrait de Mme Ingres*, dessin à la mine de plomb de Ingres.

La Chronique des Arts (11 août). — Article ému sur Ary Renan qui vient de mourir jeune et laissant pourtant le souvenir d'une pensée pleine de charme mélancolique et d'ardent amour.

L'Art Décoratif (juillet). — Bon article de M. Henri Frantz sur la Peinture décorative à l'Exposition.

La Plume (1er septembre). — De M. Gustave Kahn, un intéressant commentaire de la Centennale où je relève cependant cette étrange affirmation que Ribot fut *fermé à la couleur*. Comment peut-on juger ainsi l'auteur de *l'Homme à la manche jaune*, de la *Comptabilité*, de la *Tireuse de cartes*, de cet étonnant *Portrait de ma fille*, où il semble avoir retrouvé le secret de cette mystérieuse lumière des Rembrandt qui sue de la toile, — de tant de *Descentes de Croix* dont la richesse de couleur tourne à la débauche, de ces uniques natures mortes dont toute la gloire est faite de cela, de la couleur, admirablement profonde, grasse, éclatante, toujours lumineuse même dans les noirs ?

Peut-être M. Kahn a-t-il simplement voulu reprocher à Ribot de ne pas peindre clair. En cela il a certainement raison, mais ce n'est plus ici une question de « couleur », puisque l'excès de clarté conduit à la suppression de la couleur. Rembrandt, ce génie, tel que dans l'histoire de la peinture on ne saurait lui égaler personne, n'a-t-il pas prouvé que l'on n'a pas besoin de *peindre clair* pour triompher dans la couleur ?

En ce qui concerne Ribot, je ne nie point qu'il soit très mal représenté à la Centennale. Ses *Cuisiniers* naturellement sombres ont tout à fait tournés au noir et il y a dans la toile des trous malheureux. Mais ce n'est point sur cette composition qu'il faut juger Ribot. On le trouvera mieux dans un morceau beaucoup moins important, un *Christ* exposé dans la même salle, quoique la Centennale ne nous offre aucune de ses œuvres véritablement magistrales.

Au cours du même article, je ne goûte pas beaucoup l'appréciation de M. Kahn sur Régamey que je considère comme un des deux ou trois plus grands peintres militaires du siècle, si ce n'est comme le plus grand. Il est un des rares qui aient réalisé l'union du paysage avec ses personnages, qui n'aient point eu la préoccupation de l'exactitude dans l'uniforme poussée jusqu'aux ridicules minuties, et surtout ce dont il faut grandement le louer, c'est d'être arrivé à cette simplification des vrais maîtres qui seule donne aux œuvres de l'intensité. Certes, les précieux conseils qu'il reçut de Le Coq de Bois-Baudran, cet excellent éducateur, étaient pour donner à Régamey le goût de la synthèse, mais ce qui est bien particulier à l'auteur des *Cuirassiers*, c'est son rare sentiment de la poésie de la guerre. Tout le mystère fiévreux des veilles ou des lendemains de bataille et de tuerie, ce je ne sais quoi d'in-

quiétant, de mélancolique et de rude qui enveloppe à ces instants émouvants la plus brutale soldatesque, tout cela n'apparaît-il point avec une poignante simplicité dans le calme tableau de la Centennale?

Si je ne suis point toujours d'accord avec M. Kahn, je suis tout entier avec lui lorsqu'il dépose un hommage sans restrictions devant l'œuvre d'un pur artiste comme Fantin-Latour et je suis heureux de citer en m'y associant ces lignes sur trois peintres que j'aime, MM. Carrière, Besnard et Chéret:

« M. Eugène Carrière est un artiste assez troublant, non point que sa peinture soit voilée de mystères, mais elle est enclose comme en une brume, et dément, par ce qu'elle contient de charme, les théories les plus plausibles de la couleur. En somme, M. Carrière se sert surtout des ressources du dessin, et c'est par le blanc et le noir qu'il agit, sur la cérébralité plutôt que sur la sensitivité, mais son blanc est le plus souvent du gris, de la couleur de cendre, et ses noirs sont de la couleur de la pénombre, jusqu'à une sorte de ténèbre qui n'est jamais le noir franc. Une scrupuleuse pondération des tons, un grand souci de l'unité de sa toile, font qu'un ton chamois, un rose pâle, un rose vif, la grande débauche de couleur chez M. Carrière, prend chez lui une importance qu'elle n'a nulle part ailleurs. Quelque objection très sérieuse qu'on puisse faire à cet engrisement voulu d'un art dont les obligations principales sont de clarté et de lumière, il faut louer l'émotion qui émane des mères et des bébés de M. Carrière; le grand effort de son théâtre populaire, et certaines effigies difficiles de contemporains ont été réalisées par lui à merveille, telles celle d'Edmond de Goncourt qu'il serait intéressant de comparer au portrait si fin qu'en fit M. Raffaëlli, et celle de Verlaine, un des meilleurs portraits du grand poète, le meilleur, dirai-je, si n'existait aussi beau, aussi compréhensif, aussi exact, le Verlaine que grava Louis Hayet, en tête de la première édition des *Liturgies*.

» La Centennale place, en face des portraits de M. Eugène Carrière, un portrait de femme de Besnard, et nul contraste ne pouvait être plus saisissant. Voici un des maîtres de la clarté : nul n'est plus souple, plus lumineux, plus jongleur dans l'échantillonnage des tons. C'est même un peu pour la beauté du ton comme une femme très habile en l'art d'assortir les étoffes chiffonne de belles soies de couleur que M. Besnard dispose ses bouquets parfois un peu feu-d'artificiels et

paradoxaux. Mais si parfois l'allégresse des couleurs est chez lui un peu conventionnelle, M. Besnard a souvent trouvé la note entièrement juste dans cet un peu sombre cabaret espagnol où dansent de vraies gitanes, dans ces marchés d'Algérie, où sont si finement notés les jeux de la lumière sur la robe lustrée des chevaux, dans ces jeux de polychromie, que sont les fresques pour l'école de Pharmacie, et surtout dans ses portraits de femmes, toujours pris dans une difficulté, dans une allure d'une seconde, presque d'un instantané, et qui pourtant révèlent une partie fondamentale de l'être; portraits admirablement mis en milieu, dont celui qui est à la Centennale, et sans doute ce portrait de théâtre, celui de Mme Réjane, sont les plus beaux.

» Moins pur que les impressionnistes, dont il a tenté certaines des voies, avec brio plus qu'avec certitude, mais de façon personnelle, et avec une extraordinaire virtuosité, car M. Besnard possède avec le plus savant métier, une prodigieuse facilité de variété, M. Besnard fait penser à ce maître des jeux de lumière et des paradoxes décoratifs, M. Jules Chéret.

» Il y a au pavillon de la Ville de Paris, exposées avec soin, bien encadrées et pourvues de petites bandes explicatives, les maquettes des décorations que la Ville de Paris a placées dans ses mairies. Il en appert qu'au moment de la reconstruction ou de l'aménagement à neuf de ses mairies, la Ville de Paris protégea les arts, ainsi que lorsqu'elle réédifia son Hôtel de Ville. Il appert aussi de cette exposition qu'elle les protégea sans clairvoyance. Les plus beaux noms de la peinture contemporaine sont exclus de ce catalogue et furent exclus de cette occasion de décorer des murailles. Mais une exception fut faite en faveur de M. Jules Chéret. Chéret a créé une nouvelle forme de fresque murale : c'est cette affiche polychrome qui, sortie des presses, illumine un beau matin toutes les palissades de Paris, et donne aux yeux, à l'occasion du lancement d'un journal, d'un music-hall, d'un pétrole, d'une denrée, la fête d'une fresque de féerie, légère et parfaite. C'est du même procédé qui évoque les souvenirs de Turner et de Watteau, mais fondus en un faire inédit et en une conception parfaitement originale que Chéret a peint ses fresques. Ce jeu de couleurs et de lignes parfaitement concordantes, pour traduire une sorte de réalité chimérique, lui appartient. C'est une atmosphère de fête qu'il crée, une fête de contemporains distingués, nerveux et artistes, qui s'amuseraient comme ils le

voudraient, en costume couleur de leur joie, et qui, affranchis pour un instant des lois de la pesanteur, traduiraient complètement leur état d'esprit par leurs mouvements. C'est dans un fond blanc analogue à un plein ciel, toutes les allures d'une comédie de fête, parfois voulue sous les costumes bergamesques, mais où l'habit noir ne détonne pas, tant on sent que Pierrot et Polichinelle ne l'ont quitté que pour un instant, et pour obéir à une auto-suggestion mentale. M. Chéret occupe dans l'art actuel une place très grande, plus prépondérante que celle où se rallient un certain nombre de grands prix de Rome, grand'croix de la Légion d'honneur, dont voici sur des murs à côté, les sombres, lourdes, grandes et funèbres machines. »

Le Rire (passim). — Dessins de Léandre et Abel Faivre.

Le Sourire (passim). — Très intéressants dessins de Huard.

Revue des arts graphiques (juillet, août, septembre). — Compte-rendu très complet sur la classe XI à l'Exposition (procédés et produits de l'Imprimerie et de la Typographie).

L'art moderne (5 et 12 août). — Georges Lecomte consacre à Paul Cézanne une copieuse étude. J'en détache les lignes suivantes :

« Il a peint comme il marche, comme il mange, parce que son tempérament l'a poussé vers la reproduction plastique des objets. Il a senti les grâces et les joies éclatantes de la nature. Son bel œil profond a perçu des accords de lignes et de couleurs. Il a éprouvé le besoin de les fixer sur la toile. Sans enseignement ni formules, il s'est acharné dans cet effort. Et peu à peu, comme il était doué, il a trouvé des moyens très personnels de rendre sa vision délicate, subtile et grave. Incapable d'imitation, il ne rappelle aucun maître antérieur. Il est strictement lui-même.

» Nécessairement, comme tout instinctif qui crée de sa propre substance, il eut au début bien des gaucheries et des naïvetés. Parfois, ses compositions manquent d'équilibre. La chair de ses femmes nues a des lourdeurs et des renflements qui les déforment. Les assiettes semblent devoir chavirer et les fruits éclatants s'épandre sur le sol en grêle radieuse. Mais ces gaucheries mêmes ont leur saveur. Elles achèvent de prouver la belle sincérité du peintre. Et puis, qu'importe? Malgré de telles outrances, ces nudités ont bien la mollesse grasse des corps de femmes, et si les compotiers ne sont pas

d'aplomb sur le linge blanc, les pommes sont fraîches comme des joues de jeunes paysannes, comme les matinées de soleil qui les ont mûries.

» Certaines de ces maladresses, Cézanne les a gardées. Il n'est pas égal. Il peint selon son humeur. N'y a-t-il pas des jours où l'homme des champs, lui aussi, bêche et marche gaillardement? Comme Cézanne n'a pas la ressource de pouvoir suppléer par la science à l'heureuse disposition, lorsqu'il n'est pas en train les impérities s'accentuent. C'est à ces moments là surtout que les figures risquent fort de n'être pas d'ensemble, que les bouteilles et les pots sont de guingois, que les coupes dégringolent et que les femmes ont des croupes un peu trop mafflues. Mais, le plus souvent, Cézanne a sa verve saine, tranquille, et ses compositions s'équilibrent.

» Aux époques héroïques du naturalisme, ce sont ces gaucheries qu'on exaltait le plus. Dans la révolte contre le convenu, on en arrivait à confondre les lois si nécessaires à la logique avec les bêtes formules d'école. Par réaction contre le correct et ennuyeux académisme, on louait surtout Cézanne des fautes commises par ignorance et que l'artiste eût bien voulu pouvoir éviter.

» Car il est certain qu'aucune de ces gaucheries n'est volontaire. Cézanne, étant un instinctif, tirant tout de lui-même, éprouva les mêmes difficultés que jadis les Primitifs...

» Pourtant, en dehors de ces fautes coutumières, que de grandes qualités en l'œuvre de Cézanne, que de bons conseils à venir prendre! Quelles saines causes de joies et d'admiration! Nul art ne fleure plus la sincérité, la franchise, la passion. C'est une œuvre bellement créée dans l'amour. Qu'on se rappelle tant de paysages aux riches verdures, aux feuillages luxuriants, aux grasses ondulations. Ce sont de graves harmonies en vert sous des ciels finement nuancés. La terre est rendue dans sa fécondité. Les lourdes branches des arbres traînent sur les prairies épaisses. Les vallées herbeuses ont une splendeur de velours mat. Sans doute on préférerait des plans mieux établis, plus d'espace, plus de profondeur. Mais quelle douceur fastueuse de tapisseries ont ces calmes et simples harmonies! »

The Studio (15 juillet). — M. Gabriel Mourey louange justement l'œuvre de John White Alexander.

The Artist (septembre). — Article de M. Pol de Mont sur *Deux Artistes belges : Maréchal et Doudelet.*

The Magazine of art (août). — M. Léonce Bénédite présente aux lecteurs de la revue anglaise le Musée du Luxembourg dont il dirige avec tant de bonheur les destinées. Reproduction d'œuvres de Léon Frédéric, Henry Royer, Paul Leroy, Henri Martin, Henri Evenepoel, Granié, Fantin Latour et G. Michel.

Deutsche Kunst und Dekoration (août). — *Le catalogue de la section allemande à l'exposition de Paris* par H. E. Berlepsch-Valendas.

(Septembre). — *L'Art nouveau de S. Bing à l'exposition universelle* par le Dr Max Osborn.

Innen-Dekoration (août et septembre). — Nombreux articles, accompagnés de reproductions, sur l'Exposition Universelle.

Mir Iskousstwa (13 et 14), Charles Brüllow par le Prof. Pavlutski.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Je porte à mon pays une affection inaltérable et passionnée ; je l'admire jusqu'à la vénération ; je me sens pris de nostalgie rien qu'à l'idée d'une fatalité qui m'en séparerait. Toutefois il est une chose mortifiante pour ma ferveur : la conviction que si l'on dressait la statistique des différentes nations au point de vue des lettrés ou du moins des liseurs, il y a gros à parier que la luxuriante Belgique viendrait à la queue de la liste. Ainsi, on lit beaucoup plus, dans des pays moins peuplés que le nôtre, pour ne citer que la Hollande, le Danemark et la Bohême. Si les écrivains d'ici ont rencontré un marché et un public, c'est l'étranger qui les leur a procurés. Chez eux, à Gand comme à Liège, à Bruxelles comme à Anvers, on les connaît de réputation et si on les admire c'est de confiance, sur la foi de la notoriété ou de la célébrité dont il jouissent au delà des frontières. Quant à les lire, quant à acheter leurs œuvres, Flamands et Wallons s'en dispensent avec un touchant accord.

Aussi, ceux de nos auteurs qui n'ont pas la chance d'être édités à Paris ne parviennent-ils qu'à grand'peine à réunir quelque deux cents souscripteurs dont la cotisation ne leur permet que de couvrir une partie des frais d'impression de leur volume.

Certes, il ne faut pas faire de la littérature une affaire com-

merciale et n'écrire que par lucre, dans le but de gagner de l'argent en amusant la foule, mais encore, puisque le prêtre même vit de l'autel, conviendrait-il, autant que possible, de retirer quelque profit de son travail. Or j'ai connu ici des écrivains, et non pas des moindres, qui se sont endettés pour faire imprimer leur prose ou leurs vers, et qui, s'ils n'avaient pas trouvé à placer de la copie dans les journaux, n'auraient même pu subsister!

Notez que je ne récrimine point, je fais une simple constatation. Le Belge n'est pas liseur. Il apprécie la peinture, d'instinct; parfois la musique, par entraînement; mais il est demeuré absolument réfractaire à la littérature. Aussi, un éternel sujet d'étonnement pour l'étranger séjournant en ce pays est l'intense activité des écrivains en dépit de l'indifférence de leurs compatriotes et, pour employer une expression d'économie politique, l'écart formidable existant entre l'offre et la demande, entre la production et la consommation littéraires. « Chez vous, pour se vouer aux lettres il faut vraiment le courage d'un héros et l'abnégation d'un saint! » me disait un jour le célèbre critique danois Georges Brandès.

La plupart des Belges partagent l'avis de ce membre de leur Chambre des Représentants qui reprit pour son compte l'aphorisme classique :

Je vis de bonne soupe et non de beau langage!

Ils ne se priveront d'aucune satisfaction matérielle, ils trouveront de l'argent pour leur table, pour leur cave, pour leur toilette, pour leur mobilier, pour leurs séances au cabaret; ils iront au spectacle, voire au concert, ils voyageront, ils feront la noce, ils se paieront des bicyclettes et des automobiles, il leur arrivera même d'acheter un tableau, mais ils ne trouveront point, durant toute leur existence, les trois francs cinquante que coûte généralement un livre, ce livre fût-il de Maeterlinck, de Verhaeren, d'Albert Giraud ou d'Eugène Demolder. C'est tout au plus s'ils s'abonneront à un cabinet de lecture et s'ils se décideront à lire le texte inédit, le verbe nouveau, dans un exemplaire jauni et poisseux, réceptacle à microbes, aux marges couvertes d'annotations dignes de celles que Lombroso releva pour ses palimpsestes criminels dans les bibliothèques et sur les murs des prisons,— bouquin de louage aux feuillets duquel se sont essuyés les doigts humides des filles désœuvrées et des typhoïdes convalescents! Je sais bien qu'à leur rentrée et avant de passer en d'autres mains, ces

livres sont soumis à des fumigations désinfectantes, mais on admettra que ce traitement même n'est pas pour nous les rendre plus appétissants et qu'il ne les assimile que mieux aux pouilleux pensionnaires des Dépôts de mendicité! Combien de fois n'ai-je pas été choqué de voir traîner sur la table d'un salon élégant, révélant une certaine délicatesse de goût et même un souci artistique chez les maîtres de la maison, l'un ou l'autre de ces bouquins déshonorés qui me faisait l'effet d'un loqueteux dans un cercle de dandys. Ces millionnaires réunissaient dans leur hôtel tout ce que comporte un train de vie aristocratique. A côté d'un Erard les étagères croulaient sous les partitions magnifiquement reliées du compositeur à la mode et même des musiciens de génie; des tableaux très passables garnissaient les parois; d'aventure un bronze original prenait sur la cheminée la place de la pendule que l'on voit partout; mais c'est en vain que vous auriez cherché dans toute la maison une apparence de bibliothèque ou même un simple coupe-papier. Si le livre pénétrait chez ces raffinés, c'était sous les espèces du tome vagabond et public, au grossier cartonnage d'uniforme comme la livrée du forçat. Jamais ces élus de la fortune, initiés à toutes les jouissances terrestres, des gourmets et presque des dilettanti, parfois blasés et revenus de bien des délices, n'avaient goûté cette joie intime de découper soi-même les pages d'un joli livre fraîchement imprimé et dont aucune main vandale ou impure n'a pollué les feuilles satinées comme les pétales de la fleur!

Notez, que je ne conteste pas l'utilité de ces cabinets de lecture. Ils sont la providence d'une très intéressante et nombreuse catégorie d'amateurs de littérature: artistes, étudiants, ouvriers, petits employés. Il nous affligerait même d'être privés de ces lecteurs intelligents et connaisseurs. Mais ce que je déplore, c'est de savoir à ces bibliothèques roulantes une foule d'abonnés qui pourraient en ne prélevant qu'une somme dérisoire sur leur budget somptuaire se procurer un exemplaire de tant de beaux livres qui paraissent annuellement chez nous et à l'étranger, signés d'auteurs belges admirés platoniquement dans leur propre pays, mais lus et encouragés partout ailleurs.

C'est pour déterminer un mouvement en ce sens dans nos classes aisées et dites dirigeantes qu'il s'est fondé une « Ligue pour le Livre Belge » qui aura pour mission, au moyen d'abonnements ou de souscriptions, d'assurer une clientèle ré-

gulière et presque fixe à nos auteurs. A la tête de cette œuvre sont placées des personnalités appartenant à tous les partis afin de garantir à celle-ci des conditions d'éclectisme philosophique et esthétique sans lesquelles elle serait plutôt néfaste et calamiteuse.

C est M. Jacques des Cressonnières, un avocat de grand talent, professeur à l'Université Nouvelle, et M. Max Hallet, un des esthètes du parti socialiste, président de la section d'art de la Maison du Peuple, qui ont eu l'idée de cette ligue à laquelle M. Eugène Demolder, le romancier de la *Route d'Emeraude*, M. Iwan Gilkin, le poète et critique d'art, M. Balat, l'éditeur, et presque tous les intellectuels d'ici accordent leur concours et leur patronage.

M. Demolder vient de publier un excellent article dans *l'Art moderne* où il propose d'inaugurer cette Ligue pour le Livre Belge par une exposition du livre belge moderne, — des livres édités depuis environ vingt-cinq ans. « On recueillerait, propose M. Demolder, tous les livres *littéraires*, à partir de ceux de De Coster et Pirmez jusqu'aux derniers, ceux de Walleffe, de Braun, etc. Cela serait fait impartialement et complètement, autant que possible. Toutes les tendances artistiques ou philosophiques auraient les mêmes droits ; le même accueil serait fait à Albert Giraud et à Max Elskamp, aux libertines rimes de joie de Hannon et aux vertueux cantiques de Casier. Ils voisineraient sur des rayons que je leur souhaiterais rayons de gloire. Ce serait intéressant de réunir et de condenser ainsi en un bloc tout l'effort continu, considérable, qui a été fait chez nous depuis vingt ans en matière littéraire. On se rendrait compte du travail énorme, du combat acharné pour les lettres. A coté des livres on exposerait les collections de revues, l'altière *Jeune Belgique*, la *Basoche*, la *Société Nouvelle*, *Durendal*, le *Coq Rouge*, le *Thyrse*, etc., etc.! On ferait appel aux éditeurs, à Kistemaeckers, à Lacomblez, à Balat, à Deman, à Mme Monnom, à Larcier et Bénard, et certes la bibliothèque serait fortement et noblement fournie. »

Et, très emballé pour son idée, Demolder rencontre les objections des sceptiques :

« Un poète aux yeux bruns et à l'air ironique me dira en flairant le feu de son cigare :

— C'est très bien tout cela ! mais cette exposition ne fera jaillir ni un beau vers ni une belle prose!

» La réflexion est juste. Le but de l'exposition n'est pas de

provoquer la création d'œuvres : c'est le bon Dieu, le diable ou les académies qui se chargent de cela! Le but est d'aider à faire lire des œuvres accomplies. Si un promeneur découvre au fond d'un jardin, dans l'ombre bleue des feuilles, une tulipe d'or, une rose énamourée, ne lui est-il donc point permis de signaler à ses amis la fleur trouvée pour qu'ils puissent aussi jouir de son éclat et de son parfum? Il est certain que la démarche ne fera point s'épanouir de nouvelles corolles, mais elle aura permis à d'autres hommes de jouir de celles cachées à l'ombre bleue.

» Un bourgeois bourru interrompra :

— Votre exposition sera ennuyeuse comme une bibliothèque fermée et je n'aime pas à voir, rangés, des dos de livres!

— Ah! mais on pourra les feuilleter et les lire.

— Bien! Ce sera un cabinet de lecture. Il y en a déjà assez. Cela transporte les microbes dans les feuilles, d'autant plus que les livres de ces cabinets sont trop souvent lus au lit par des malades. Demandez aux médecins.

— Oh! il ne viendra pas de malades à l'exposition du Livre. Et puis on présentera des Livres neufs. Tandis que ceux des cabinets de lecture...

— Oui, mais les cabinets de lecture, c'est ça qui fait du tort à la littérature (1) ! C'est pis que la bicyclette dont les éditeurs se plaignent tant!

— Que voulez-vous ? Nous ne sommes point des marchands. Mais l'exposition du livre pourra, pour sa petite part, contribuer à une réaction en faveur de l'achat et de la lecture des livres belges.

— Mais elle ne sera pas *amusante ?*

— Je vous dit que oui.

» Car il faudrait exposer, pour donner du décor, tout ce qui environne le Livre et concerne les littérateurs. Ainsi les originaux des dessins ou des gravures qui ont servi aux livres belges. Ne serait-il point distrayant de revoir alignées les illustrations de De Coster signées par Rops, De Groux père, Dillens, Hubert, Boulanger? Et le truculent Rops qui a servi de frontispice à Jean d'Ardenne ? Et les Odilon Redon pour

(1) Ce bourgeois n'a pas tout à fait tort, mais je parierais que c'est encore un de ceux qui portent à la littérature d'ici un intérêt exclusivement platonique, et qui n'ont jamais acheté un livre!

G. E.

le *Juré* d'Emond Picard et des cahiers de Verhaeren et d'Ivan Gilkin? Et les Rassenfosse destinés aux bouquins de Rahlenbeck et de Delattre ? Et les Van Rysselberghe qui accompagnent *El Moghreb al Aksa* de Picard! Puis les superbes Rops des signalées *Rimes de Joie* d'Hannon ? »

Et Demolder cite encore les frontispices d'Amédée Lynen et de Minne à la *Jeune Belgique*,ceux de Lemmen pour l'*Art moderne*,les dessins de Meunier et de Mellery publiés dans la *Belgique* de Lemonnier, le beau Mellery de *Kees Doorik* d'Eekhoud, les Khnopff affectés à Rodenbach, à Grégoire Le Roy et à Emile Verhaeren, les Laermans si curieux de la *Berthille d'Hageleer* de Sander Pierron.

On y ajouterait les rustiques dessins et la couverture à l'aquarelle que M. Frans Van Kuyck, aujourd'hui échevin d'Anvers, composa pour mes premières *Kermesses* éditées par Kistemaeckers. Celui-ci les détient, mais j'en possède les croquis et les esquisses, bien plus intéressants, du moins à mon avis.

Je mettrais encore à la disposition des organisateurs d'autres dessins, frontispices ou projets de Léon Dardenne pour mes *Nouvelles Kermesses* et les *Fusillés de Malines*.

Je leur recommande aussi la couverture de Jan Van Beers pour l'*Hiver mondain* de Rodenbach ; le De Groux du *Lys* de Fernand Séverin ; le Khnopff du *Baiser* de Max Waller, la savoureuse eau-forte de Van Rysselberghe pour les *Contes de Minuit* de Verhaeren,les illustrations de Rops et d'Etienne Morannes pour *Sous la Robe*, la *Légende d'Yperdamme*, l'*Histoire authentique de Saint Nicolas* et la *Mort aux Berceaux* d'Eugène Demolder, les Amédée Lynen pour l'œuvre de Charles De Coster,les Mellery du *Mâle* de Lemonnier et des romans d'Emile Leclercq, les Danse, père et fille, des livres de Jules Destrée, etc.

Dans la pensée des organisateurs de cette exposition intéressante on n'y montrerait pas que des illustrations ! « Il pourrait être fait une sélection d'œuvres inspirées par la littérature et ici, constate Demolder, nous trouverons de nombreux tableaux de Lynen, Georges Lemmen, Charles Doudelet, Franz Melchers, Hanotiau et ce serait encore une bonne et ample cueillette. Oh! les beaux *Gansryders* et le *Meurtre* d'Henry de Groux,dictés par les héroïques rusticités de Georges Eekhoud ! Et le Schlobach pour les vers de Verhaeren ! »

Ajoutons-y le tragique tableau inspiré à Léon Rotthier par la catastrophe des *Fusillés de Malines*.

Pour corser l'intérêt de cette exposition, Demolder joindrait aux livres l'iconographie des auteurs. Nous connaissons de très beaux portraits. Un d'Albert Giraud esquissé par Henry de Groux ; sous l'or en feu des cheveux l'œil brille, félin, avec un éclat de chrysoprase. Et du même artiste je possède une exquise et mélancolique figure de Max Waller assis dans son cabinet de travail. Double souvenir, et du portraitiste et du modèle, relique que je tiens de l'amitié du poète défunt.

« Théo Van Rysselberghe, écrit encore Demolder, a fait d'Emile Verhaeren un portrait qui est un chef-d'œuvre, d'une vie nette et caractérisee, d'une maîtrise prodigieuse ; il fut exposé à Bruxelles, où on serait heureux de le revoir. Et la fougueuse et éloquente effigie d'Edmond Picard, signée Robert Picard : une toile arrogante de mouvement et de couleur! »

Des physionomies de nos hommes de lettres ont été reproduites aussi par Lemmen, Ensor, De Gouve de Nuncques (entre autres un Demolder volontaire, où se quintessencie et se suggère tant dans la couleur que dans le trait une sorte d'atavisme et d'ethnologie bellement rustique, un portrait dans lequel chantent et embaument la race robuste et la fière lignée), Khnopff, Gustave Max Stevens, Henri Houben, Maurice Blieck, Jef Lambeaux (le buste de Camille Lemonnier).

Et le Georges Rodenbach de Lévy Dhurmer!

Laermans met en ce moment la dernière main à un beau portrait de Sander Pierron. Du même conteur brabançon, il existe des portraits par Henri Meunier, neveu du grand sculpteur de ce nom, par son frère enlevé prématurément à l'art, et par lui-même, car Pierron commença par faire du dessin et de la peinture.

Aux portraits sérieux on adjoindrait les caricatures et les charges. J'en sais d'excellentes dues à Ensor, Herbo, Van Gueldre, Lynen, Dardenne, entre autres une galerie de « Jeune Belgique » qui fit fureur il y a près de vingt ans.

Enfin l'exposition se compléterait par les menus de banquets littéraires, les souvenirs de fêtes sans négliger les photographies instantanées des audiences où l'on a poursuivi des littérateurs. Je pense avec Demolder que l'on réunirait ainsi un ensemble de choses curieuses « que même des magistrats ou des évêques visiteront avec plaisir ».

Comme il faut des bibliothèques pour présenter les livres, on demanderait des meubles à Horta, à Lemmen, à Coppens, à Hobé, Hankar, Van de Velde, Limbosch ; on solliciterait aussi de ces artistes et de bien d'autres encore, des bureaux, de jolis encriers, des étagères, des porte-plumes, des reliures, des presse-papier, des coupe-papier, en un mot tout ce qu'il faut à l'écrivain, mais aussi au bibliophile.

Je recommanderais encore pour placer en regard des illustrations graphiques de nos poètes et conteurs, — les partitions qu'ils ont inspirées aux musiciens, les mélodies composées sur leurs vers, et, s'ils ont écrit pour la scène, les photographies de leurs interprètes, chacun dans les costumes de son rôle.

Et pour ne négliger aucun élément d'attraction, l'exposition se corserait de concerts et de conférences comme à la *Libre Esthétique*, concerts consacrés de préférence aux œuvres dont je viens de parler.

M. Demolder termine son article par cette réflexion mélancolique : « Pour certains ce sera une joie douce et triste comme les joies profondes, de revoir ces souvenirs éparpillés partout, de revivre un instant des luttes, des amitiés passées, des polémiques dont l'odeur de poudre est éventée, des espoirs dont on ne se souvient même plus. »

Le projet de M. Demolder a été accueilli très favorablement dans la presse. Le *Journal de Bruxelles*, par la plume autorisée de M. Gilkin, *l'Indépendance Belge*, sous la signature sympathique de M. Sander Pierron, la *Réforme*, par l'organe de M. Geo Pensant (Georges Rens), un autre « jeune », y ont consacré des articles et des chroniques enthousiastes.

Le chroniqueur de la *Réforme* préconise aussi, pour compléter cette Exposition du Livre Belge, une collection de manuscrits de nos maîtres, une série de photos donnant une idée de l'atelier où « chaque écrivain exposant se confine, médite et œuvre, — intérieurs dont l'aspect seul, souvent, évoque l'hôte ». Il recommande en outre des conférences populaires à côté de celles réservées aux initiés de l'art. « Le catalogue de cette exposition, dit il fort justement, serait un précieux document à conserver pour les notes biographiques ou bibliographiques et autres renseignements qu'il contiendrait. »

Bref, l'idée a fait fortune et nous espérons bien voir s'ouvrir cette exposition éminemment originale et instructive, dès le commencement de cet hiver.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Amtlicher Katalog der Ausstellung des Deutschen Reiches auf der Weltausstellung in Paris 1900. Berlin, I. A. Stargardt, M. 2.40. — K. E. Schmidt; *Paris, illustrirter Führer,* Leipzig u. Paris, F. Krüger, M. 3.50. — A. I. Meier-Graefe : *Die Weltausstellung in Paris 1900,* 1. u. 2. Lieferung, Leipzig u. Paris, F. Krüger, à M. 1. — A. Fischer : *Wandlungen im Kunstleben Japans,* Berlin, B. Behrs Verlag, M. 5. — Revues : *Die Insel. — Das litterarische Echo. — Neue deutsche Rundschau. — Bunte Blætter.*

L'Exposition universelle de Paris est le triomphe de l'Allemagne, cela est maintenant entendu. Mais il s'agit de ne pas confondre. De quel ordre est ce triomphe? A-t-il quelque chose de commun avec ce que l'on est commun d'appeler civilisation ou haute culture?

J'ai reçu plusieurs publications allemandes faites à propos de l'Exposition. Elles ont été innombrables. Chaque journaliste d'outre-Rhin, habitant Paris, a voulu y aller de son volume, et d'habiles éditeurs ont inondé les libraires de guides plus ou moins fantaisistes. Il suffisait de fréquenter depuis quelques mois les cabarets de Montmartre et de descendre de temps en temps à la Bourse, à dessein d'envoyer un télégramme, pour devenir un parfait connaisseur de la capitale. Les Allemands ont pu lire des élucubrations ridicules, mais on leur a donné aussi d'assez jolies choses. MM. K. E. Schmidt, Moskowski, Gensel et même Mlle Kaethe Schirmacher ont écrit des pages qui resteront. Si leurs monographies ne brillent pas par leur exactitude elles sont du moins écrites sur un ton qui les rend tolérables. J'ai beaucoup aimé les illustrations photographiques du petit volume de M. Schmidt faites par les soins de la maison Krüger, mais le sujet est vraiment un peu trop traité — par-dessous la jambe (l'expression est adéquate au ton du volume). — Je vanterai, sans réserve aussi, les belles planches illustrées de l'ouvrage en livraisons que M. Meier-Graefe consacre à notre grand bazar. Il y aura là certainement, quand l'ouvrage sera complet, d'utiles et d'intéressants renseignements, surtout sur les beaux-arts, mais prétendre, ou à peu près, que, pour l'Exposition, la France n'a fourni que le cadre et que les autres nations l'ont rempli, cela me paraît être, pour le moins, entaché de quelque exagération. Je passerai sous silence le torrent des articles de journaux ou de revues où, gravement, des visiteurs d'un jour colligent leurs impressions.

Mais voici le « Catalogue officiel et complet de l'exposition de l'Empire d'Allemagne ». Quelle merveille d'exécution! Quatre cent quarante pages de texte, in-quarto, dans une re-

liure souple en satinette. Les caractères ont été dessinés et fondus spécialement pour cet ouvrage. Imprimés en rouge et en noir, ils présentent ce type bâtard qui naquit lorsque les moines du Moyen-âge, en copiant des manuscrits, transformèrent la romaine en gothique. A peine si quelques fautes de goût déparent l'aspect du volume. Je n'aime pas du tout les vignettes de M. B. Pankok, tirées dans des tons mats, en ocre ou en bistre, et le besoin d'une feuille de garde à la fin se fait vraiment trop vivement sentir. Voilà pour la forme. Le fond est un chef-d'œuvre d'érudition. A chaque section, avant la liste des exposants, une introduction, écrite par un spécialiste en la matière, présente au lecteur une foule de documents utiles. On a l'impression de quelque chose de pesant, fait avec conscience et méthode. On lit tout cela avec une attention soutenue, puis on lève la tête, pour réclamer un peu d'air et de lumière!

Et *ils* sont venus en foule, pour voir *leur* exposition, pour assister à *leur* triomphe. Nous les avons vus par bandes traversant les rues, ces hommes « aux traits inachevés et grossiers d'une plèbe allemande » — selon l'heureuse expression de M. Chevrillon, — avec leurs invraisemblables accoutrements. Nous les avons guidés au *Moulin-Rouge* et à *Bullier*, au *Casino* et aux *Folies*, nous les avons observés aux terrasses des cafés, s'étonnant de la cherté des consommations et des exigences des filles. Patiemment, dans la rue des Nations, ils ont fait queue devant *leur* palais, ou bien, lorsque leurs moyens le leur permettaient, retenu quelques jours d'avance des tables, à *leur* restaurant.

Leurs machines sont énormes, elles ont pour le moins le double des modèles analogues, exposés par d'autres nations. Leurs gardiens sont d'une corpulence enviable. On me dit que ce sont des sous-officiers en activité que l'on paye dix marcs par jour. Ils reviennent chez eux sachant le français. Nous admirons tout cela. Le phare de Brême à la marine marchande fonctionne tous les soirs. Le dynamo de Siemens et Halske participe aux fontaines lumineuses. L'éclairage du Restaurant allemand s'harmonise si bien avec les toilettes des femmes ! Quelle habileté dans la mise en scène dans tous ces détails voulus !

Pourtant, où est *leur* grande actrice, où parle-t-on de *leur* grand écrivain, où peut-on constater leur manifestation d'une pensée supérieure? Leur exposition au Grand Palais est man-

quée, nous dit-on ; mais il ne fallait pas la manquer, et surtout il ne fallait pas en manquer le cadre. A-t-on remarqué là ces tapis, ces tentures et ces sièges?... « Ils sont extrêmement pour ponts, ces Allemands », s'est fait dire, par son exquise Lilian, ce mystérieux Cleg de la *Vie Parisienne* (23 juin). « Extrêmement pour ponts ! » comme c'est cela. Ils ont tout ce qu'il faut pour en construire : leur industrie de fer est la première du monde et ils excellent, dans le domaine des idées, à réunir par des « ponts » les oppositions les plus flagrantes. Aussi « coupent-ils dans tous les ponts ». Voyez le *modern style* de leur section d'ameublement. Comme ils y ont coupé ! Les voici plus Belges que le plus avancé des Belges. Ils ont tué l'Art nouveau. Qu'ils en soient loués. Ils l'ont rendu définitivement impossible. Et ils ont coupé dans bien d'autres choses encore...

Sans doute la collection de Frédéric le Grand est une merveille, et nous savons infiniment gré au Hohenzollern actuel de nous l'avoir présentée « comme un signe de la pensée reconnaissante que le peuple allemand a gardée au peuple français pour les enseignements que la France lui a prodigués au dix-huitième siècle » (ainsi s'exprime le catalogue). Sans doute, dans les débuts, les déjeuners du Restaurant allemand valaient les prix que l'on y mettait, et si M. P. H. C. Kons, ancien directeur du Palace-Hôtel de Berlin, s'y refait de ses mauvaises affaires, le chef de cuisine du moins en est alsacien. J'ai nommé les deux principales attractions de l'exposition allemande. Que dire du reste? Une impression domine toutes les autres : avec son travail et sa patience l'Allemagne nous a donné, en 1900, à Paris, la réalisation de ce contre quoi, dans le domaine des idées, il importe que nous luttions avant tout : l'industrialisme et l'esprit démocratique.

§

Wandlungen im Kunstleben Japans. Tout le monde a vu au premier étage du *Grand Palais* l'exposition des peintres japonais, et ce n'est pas sans surprise que l'on a constaté chez ces artistes d'Extrême-Orient une esthétique très moderne et tout européenne.

Les *Evolutions dans la vie artistique du Japon* nous expliquent la genèse de ce mouvement. Le joli volume de M. Adolphe Fischer, orné par l'artiste japonais Eisaku Wada et illustré de nombreux tableaux de cette *sécession* d'un nouveau genre, vient donc bien à son heure. Nous y assistons

aux efforts, très malheureux au début, que l'on fait là-bas depuis plus de trente ans pour introduire l'art européen. Ce n'est guère qu'à dater du mois de septembre 1896 que les tentatives rénovatrices eurent quelque résultat. Le marquis Seïonji, étant ministre l'instruction publique, chargea à ce moment-là le peintre japonais Seiki Kouroda, élève de M. Raphaël Collin, de professer l'art occidental à l'Ecole des Beaux-Arts de Tokio. Il eut des élèves de talent, les envoya à Paris. Et voici comment fut créé au Japon une espèce de *Champs de Mars*, ce qui est bien dommage pour le vieil art japonais.

§

L'excellente revue munichoise **Die Insel** a été ces derniers mois l'objet d'attaques assez violentes de la part d'une partie de la presse périodique allemande. Parce que son directeur y fait des besognes rémunératrices on l'a accusée de gaspillage et de n'être point sérieuse. Un jeune homme fortuné fait des sacrifices pour créer une publication cossue et originale, louable malgré ses excès et dont il sortira certainement quelque chose d'utile, et voilà que tous les petits folliculaires, furieux de voir quelqu'un sortir de la routine des feuilles « instructives et édifiantes », se mettent à aboyer contre lui. On n'a pas le droit de travailler pour le plaisir, de mêler au hasard la sagesse à la folie, d'essayer audacieusement, parce que toute audace est bonne. L'Allemagne besogneuse ne le tolère pas. Allez donc octroyer un conseil judiciaire au jeune homme et employer ses capitaux à une œuvre démocratique et utilitaire ! — Certes, il y aurait beaucoup à perfectionner dans la *Insel*. J'ai déjà dit ici même que je croyais les caractères gothiques de la revue incompatibles avec ses tendances modernistes. Les ornements de M. Th. Heine, que l'on publia pendant un trimestre, l'ont bien montré. Il faudrait, pour l'impression, varier les types ou bien choisir un type bâtard : imprimer par exemple ces merveilleux poèmes de la religieuse Mechthilde de Magdebourg. (« *La lumière ruisselante de la divinité* »), édités par cet extraordinaire M. Franz Blei, en vieux caractères gothiques et les récits munichois de M. Wedekind en romains. Des hors-textes habilement placés empêcheraient deux pages voisines et différentes de trop *hurler*. *Die Insel* en est maintenant à son dixième fascicule, et j'avoue que les ornements et vignettes de M. E. R. Weiss qu'elle publie actuellement, m'ont beaucoup séduit. Les portefeuilles trimestriels ont donné quelques planches heureuses, et l'idée de réimprimer,

pour les présenter, en même temps que des épreuves modernes, des gravures anciennes et des bois oubliés, leur donne une valeur toute particulière. En somme, l'effort de MM. O. J. Bierbaum, A. W. Heymel et R. A. Schroeder mérite tous les éloges.

Dans **Das litterarische Echo** (15 août), M. Sigmar Mehring publie un singulier article sur *Les lyriques français*. Cet article est consacré à François Coppée, Sully Prudhomme, Jean Richepin, Paul Verlaine et Fernand Gregh. Selon M. Mehring, M. Coppée « peut se glorifier de passer pour le poète officiel de la République ». Nous apprenons ainsi sur chacun de ces cinq écrivains des détails que nous ignorions jusqu'à ce jour. En voici un qui me semble digne d'être cité : « Dans son jeune âge, le lyrique Fernand Gregh avait également suivi le drapeau de la décadence. Mais alors la fatalité s'empara de lui : pour son volume de vers, *La Maison de l'Enfance*, il fut couronné par l'Académie parisienne (*sic*) d'un demi-prix (d'une valeur de 2000 francs), à condition pourtant qu'il renonçât aux vilaines habitudes des décadents. » N'est-ce pas là un parfait spécimen de l'érudition allemande ? Pour chaque poète, M. Mehring cite quelques pièces de vers traduites à sa façon, et, après avoir expédié Maeterlinck et Mallarmé en quelques lignes, il termine sur Mistral qui « vit loin de Paris — de ce Paris, autrefois si joyeux, qui a cessé depuis longtemps d'être pour le monde un lieu de plaisir... » Parbleu, nous savions bien que l'on ne s'amusait plus qu'à Berlin ! M. Mehring vient d'en faire l'expérience. Les tribunaux l'ont condamné ces jours ci à six mois de prison (toujours pour l'Affaire !), peine commuée il est vrai par l Empereur en trois mois de forteresse. Je propose à M. Mehring d'employer ses loisirs forcés à lire *Les Trophées* et *Les Médailles d'Argile*. Peut-être pourrait-on même lui faire donner par son gardien des leçons de littérature française et ne le remettre en liberté que lorsqu'il en aura quelques notions.

Mme Foerster-Nietzsche continue à nous donner par fragments la correspondance de son frère, qui bientôt paraîtra en volumes. La **Neue Deutsche Rundschau** (juillet) publie par ses soins les lettres échangées entre Nietzsche et Henri de Stein. A vrai dire, ni sur l'un ni sur l'autre, nous n'apprenons du nouveau. Nietzsche, dans les années de sa solitude, faisait de vains efforts pour trouver en Allemagne quelqu'un qui puisse comprendre ses idées. Ce disciple rêvé, cet

ami, il crut un moment l'avoir rencontré en ce doux jeune homme qui s'appelait Henri de Stein qui avait été précepteur chez les Wagner et dont la noblesse de sentiment l'avait séduit. Il suffit de lire ces lettres pour voir que l'illusion ne fut pas de longue durée. Quel feu dans les lettres de Nietzsche! quelle réticence dans les réponses de Stein! Nietzsche envoie en ébauche le merveilleux poème qui se trouve à la fin de *Par delà le Bien et le Mal*, et le pauvre petit professeur allemand n'y comprend rien du tout. C'est que Stein était un « philosophe wagnérien ». L'Anglais Houston Stewart Chamberlain prend soin de nous l'apprendre dans une récente *Revue des Deux-Mondes*, et l'on connaît la mesure intellectuelle des philosophes wagnériens. Le cas de M. Chamberlain est typique en la matière. Pour lui Henri de Stein est bien supérieur à Nietzsche. Philosophie contre philosophie, il n'hésite pas. Mais M. Chamberlain est de ces écrivains qui considèrent Wagner comme un « penseur », n'est-ce pas une excuse suffisante à sa mentalité ?

Bunte Blaetter. — Sous une couverture poracée à vignette bistre, les feuillets noués d'un cordon marron, quelques jeunes gens de Berne, en Suisse, réunissent des vers et des proses qu'ils dédient à leur professeur. Imprimées avec élégance ces « *Feuilles multicolores* » nous révèlent les noms d'écrivains qui auront certainement beaucoup de talent.

HENRI ALBERT.

LETTRES NÉERLANDAISES

Hélène Lapidoth-Swarth : *Najaarsstemmen* (Voix d'Automne) (Amsterdam, P. N. Van Kampen en Zoon). — Henri Borel : *Het Zusje* (La petite Sœur) (Même librairie). — J. B. Meerkerk : *Eduard Douwes Dekker, Multatuli. Eene Karakterstudie* (Groningue, P Noordhof). — Is Quérido : *Studiën over Tydgenooten* (Essais sur quelques Contemporains) *Première série. I. Frank van der Goes.* (Amsterdam, Em. Quérido en van Cleef). — J. Schryver Dz : *Maeterlinck. Een Studie* (Un Essai) (Amsterdam, Scheltema en Holkema's Boekhandel). — Les revues.

Najaarsstemmen. C'est bien l'automne qui chante — avec quelle douceur exquise — et qui pleure dans ce petit volume de vers.

Ces poésies de Mme Swarth font penser à Verlaine et à Christina Rossetti, au Verlaine des « Sanglots longs » et de « Sagesse », et à cette Christina Rossetti de « Remember me, when I am gone away », de « Golden Silences », de « Mirage »...

C'est — dans une forme et avec une beauté personnelles, — la même mélancolie, la même douleur grandiose, la même conscience éperdue de la vanité de tout et du tout. Mais c'est aussi le même amour attendri de toutes les manifestations belles de la vie.

Je ne crois pas qu'il soit possible de tirer de ce merveilleux instrument qu'est la langue néerlandaise des accords plus mélodieux, plus purs et plus vibrants que ne l'a fait Mme Swarth.

Het Zusje — dit l'auteur dans l'avant-propos de ce livre, — est la suite de *Het Jongetje* (Le petit Garçon), roman que M. Borel publia il y a deux ans et que je n'ai pas lu. Abstention dont, lecture faite de *Het Zusje*, je me félicite plutôt.

Het Zusje est le morne récit de la liaison — tout d'abord et intentionnellement fraternelle — entre l'ex-« petit garçon » et la « petite sœur. » Le petit garçon, qui, à la suite de je ne sais quelle lugubre aventure d'amour, est devenu un grand bêta sermonneur, a fait la rencontre d'une jeune fille, à qui il propose de remplir les fonctions honorifiques de « petite sœur ».

Cela fait, Paul et Mientje vont se promener ensemble — surtout que maman n'en sache rien ! — et ça dure, ça dure... jusqu'à ce qu'une belle après-midi, notre ami Paul découvre que ce n'est plus la « petite sœur » qu'il aime en Mientje, mais la petite femme. Et comme Mientje, de son côté, ne demande pas mieux que de s'associer Paul en qualité de petit homme, la chose se termine, si je ne me trompe, par un mariage.

Le ci-devant « petit garçon » n'est pas plus méchant qu'un autre. Mais pourquoi s'obstine-t-il à promener sa petite amie dans les rues les plus horripilantes de la Haye : Koningsstraat, Jacob Catsstraat, Ravesteynstraat ?... N'avais-tu pas à ta disposition, ô Paul, un Bois magnifique, des Bosquets délicieusement confidentiels et les dunes moelleuses?

Multatuli, Eduard Douwes Dekker : M. J. B. Meerkerk est un pion de derrière les fagots, et styliste petit-nègre, qui, sous prétexte d'« étudier le caractère » de Multatuli, débite, sous une couverture pustuleuse et caca d'oie, 288 pages d'une inepte « chronique scandaleuse » sur le grand écrivain que fut Douwes Dekker. — M. Meerkerk lui reproche notamment d'avoir été vaniteux et d'une fidélité conjugale plutôt... pas exemplaire. Et à l'appui de cette dernière imputation M. M., délicatement, a catalogué les femmes avec qui Douwes Dekker a, ou aurait, couché.

M. Meerkerk, qui est un esprit magnanime, veut bien accorder quelques circonstances atténuantes à Multatuli. Celui-ci, dit-il, avait « bon cœur » et était « au fond, un noble caractère ». — Ce n'est pas la noblesse de son caractère à lui qui doit beaucoup gêner M. Meerkerk. A en juger par le mode d'information auquel il doit ses renseignements sur Multatuli, il serait plutôt répugnant. Et si le livre de M. Meerkerk ne nous apprend pas grand'chose sur Douwes Dekker, il nous révèle, en guise de compensation, que son biographe est... un pas grand'chose.

C'est toujours cela.

Studiën over Tydgenooten : M. Is. Quérido fait partie de ce troupeau macabre de pseudo-savants et de psychologues en fer blanc que l'instruction primaire obligatoire et la social-démocratie « scientifique » et internationale ont lâché sur notre infortuné bas monde.

Comme tous ses pareils M. Quérido vise à ahurir ses contemporains par la capacité d'absorption de sa cervelle d'autruche, et dans sa brochure — de 84 pages — il cite une bonne centaine de noms d'écrivains, de philosophes, d'économistes et de poètes de tout poil, de tous les temps, de toutes les écoles, de toutes les nationalités. Et M. Quérido nous fait sous-entendre qu'il sait par cœur toutes les œuvres de toutes ces sommités.

L'écrit de M. Quérido, consacré nominalement à l'analyse de cet esprit complexe et subtil qu'est son confrère en social-démocratie et en savantisme, M. Frank Van der Goes...

Me voici contraint de vous dire qui est M. v. d. Goes, dont la notoriété n'a pas enjambé encore les bornes frontières de sa patrie. — M. v. d. Goes est le plus prétentieux, le plus sot et le plus hargneux de tous les socialdémocrates grincheux, grotesques et présomptueux de notre époque. Ce qui n'est pas peu dire... Creux sans sonorité, ambitieux sans envergure et ignorant sans grâce, M. v. d. Goes vient d'être nommé « privaat-docent » (je ne saurais définir avec exactitude cette variété du pion) à l'université communale d'Amsterdam, où dorénavant il initiera une demi-douzaine de jouvenceaux spleenétiques à la science de Saint-Marx.

Donc M. Quérido, sous prétexte de psychologiquement éplucher le camarade v. d. Goes — de qui, entre parenthèses, il critique le style balourd dans un charabia pire — nous inflige quatre-vingt-quatre pages d'une littérature demente.

Il s'y défend, avec humilité, de valoir mieux que « l'épicier du coin »... plus-value que jamais je n'aurais songé à lui imputer. — Il nous confie qu'il a « les mêmes tripes et le même foie » que le citoyen épicier en question ; que, comme lui, il va « parfois au cabinet d'aisances » — lieu propice entre tous aux méditations artistiques et littéraires de M. Quérido — et qu'il « sent mauvais » quand il ne se décrasse pas. Ces libres aveux font honneur à la franchise toute démocratique de M. Quérido, mais que diable veut-il que cela nous fasse?

M. Quérido nous dénonce, entre autres, « *le mécène bourgeois qui fait sonner ses florins comme le Néo-Zélandais ses boucles d'oreille cliquetantes* ». Il nous parle de son âme à lui, qui de temps à autre *meugle* d émotion; de « l'artiste socialiste » qui, d'après lui, est beaucoup plus délicat et incomparablement plus subtil que son collègue bourgeois. Il nous présente son « *désir de beauté, dont les pores les plus fins suintent son amour éternel pour les opprimés* ». Il nous parle encore d'un individu, propriétaire d'une « *gueule terriblement triste* » et qui le « *guettait avec stupéfaction* ». Il nous montre « *des enfants qui, avec leurs petites frimousses émaciées et sales, draguaient l'eau puante dans leurs entrailles* ».

Je ne me serais pas aussi longuement occupé du crispant petit jean-foutre qu'est M. Is. Quérido, si les plumitifs de sa secte ne méditaient pas de le jucher sur un piédestal, et si ses admirateurs n'étaient pas allés jusqu'à écrire : « Avec M. Is. Quérido nous n'hésiterions pas un instant à descendre jusque dans *les repaires les plus reculés de la pensée humaine*. »

De tels enthousiasmes comportent de telles douches.

Maeterlinck. Une étude. — Dans son essai, M. Schryver définit ainsi « l'essence de l'art » de Maeterlinck: « Nous-mêmes, notre être, les manifestations de la vie autour de nous, l'univers entier — tout cela n'est pas limité uniquement aux choses que jusqu'ici nous avons appris à voir, à sentir, à comprendre. Il existe, entre ce tout, un monde très profond, intense, grandiose, dans lequel nous-mêmes, toutes ces manifestations et tout (ce dont nous connaissons l'existence) ne sont que des centres de mouvement... Nous rendre accessible ce monde, en même temps que nous rendre aptes à en concevoir la beauté — voilà la tâche que Maeterlinck s'efforce d'accomplir, le devoir auquel il a consacré sa vie. »

Les Revues.

A signaler : dans le **Tweemaandelyksch Tydschrift,**

des *Vers* de M. W.L.Penning Jr ; *Deemoed* (Résignation),pathétique nouvelle de M. J. de Meester, d'un ensemble un peu sec, mais avec de si jolis détails; *Sur la Tugela*, sobre et vigoureuse poésie de M.Albert Verwey ; *Rondom het Inboeltje* (Un Déménagement), par M. Henri Hartog : esquisse qui témoigne d'une jolie faculté d'observation ; une étude historique sur l'*Église d'Utrecht*, signée G. J. P. J. Bolland; *Een Speeldag* (Un Jour de Vacance), par Styn Streuvels, est un pur joyau. Ceci dit, je me permettrai de donner à M. Streuvels un conseil : de dorénavant substituer à certaines expressions trop spécialement flamandes des termes néerlandais. Je n'ai rien compris aux expressions suivantes : « een vlage *verhemmende* lucht » ; « gebogen auwen die kwispelden op *rys-rilde stalen* ». A un endroit même, M. Streuvels emploie une expression qui, pour des lecteurs néerlandais, lui fait dire exactement le contraire de ce qu'il veut faire entendre. D'un gamin il dit : « le petit faisait tout son possible pour être *gemelyk* avec ses camarades ». Or, *gemelyk*, en néerlandais, signifie : hargneux, désagréable. Ce n'est évidemment pas cela que M. Streuvels a voulu faire comprendre.

Parmi les illustrations de la **Hollandsche Revue** : l'icône de M P. J. Troelstra, député au parlement néerlandais et martyr à prix réduit. (M. Troelstra fut condamné à *un mois* de prison pour avoir,*dans des réunions publiques*, malmené des magistrats qu'*à la Chambre* il appelait « des hommes intègres et sages ». C'est à l'occasion de son martyre que le directeur de la H. R. a jugé indispensable d'immortaliser les traits du tribun persécuté. — Dans son dernier numéro la H. R donne un fort beau portrait de M. Willem Kloos.

De Nieuwe Gids : de bonnes critiques littéraires de M. Kloos ; deux jolies poésies : *Marine* et *Forêt d'Automne* de Mme Jeanne Ryneke van Stuwe, et une nouvelle, *Zomerland* (Paysage d'Été), par Styn Streuvels.

De Gids publie un excellent article sur « La Question Chinoise », de M. Henri Borel qui a vécu en Chine et pour qui — comme pour ces hommes avisés qu'on appelle Boxeurs — les barbares sont « les Européens... bandits, empoisonneurs et hypocrites ».

« Toute la question chinoise est une question de missionnaires, dit M. Borel. Supprimez les missions en Chine, et la question chinoise sera résolue ou à peu près. » Et l'auteur cite ces paroles du prince Koung à un ministre plénipoten-

tiaire anglais : « Si vous nous débarrassez de l'opium et des missions chrétiennes, il n'y a pas de concession que le gouvernement chinois ne soit prêt à faire pour favoriser le commerce licite.

M. Borel stigmatise l'intolérance, l'insolence et l'hypocrisie des chrétiens, et il nous dépeint les Chinois comme les plus pacifiques et les plus tolérants des humains en matière de religion.

Outre les rubriques coutumières **de Gids** publie, dans ses derniers numéros : une intéressante relation du voyage d'exploration scientifique, effectué de mars 1899 à février 1900, dans l'archipel indien, par le navire de guerre « Siboga », de la marine coloniale néerlandaise ; de beaux sonnets de Mme Lapidoth Swarth et un article sur la réception de M. Paul Hervieu à l'Académie. Le signataire, M.A. G. van Hamel, est enthousiaste du discours prononcé à cette occasion par M. Brunetière.

ALEXANDRE COHEN.

LETTRES SCANDINAVES

Sigbjœrn Obstfelder. — Jonas Lie : *Faste Forland*, roman, Gyldendal, Copenhague. — *Snorre Sturlassœn's norske Kongesagaer* (*Les Sagas royales norvégiennes de Snorre Sturlassœn*), Stenersen, Kristiania. — Les tapis de Gerhard Munthe. — *Samtiden*. — *Tilskueren*. — Ossip Lourié : *La philosophie sociale dans le théâtre d'Ibsen*, Alcan. — *La Suède*, Stockholm, Imprimerie royale. — *La Norvège*, Kristiania, Imprimerie centrale.

Sigbjœrn Obstfelder est mort, âgé seulement de 34 ans. Il avait publié un recueil de poèmes, des nouvelles, la *Croix*, pénétrante histoire d'amour, et les *Gouttes rouges*, drame dont il a été rendu compte ici. Il avait fait de fortes études mathématiques, ce qui peut paraître peu compatible avec la curiosité étonnée, et la passivité doucement ironique que lui inspirait le mystère des choses et des hommes :

Je regarde le ciel blanc
Je regarde les nuages gris bleu,
Je regarde le soleil sanglant.
Voilà donc le monde.
Voilà donc la demeure des sphères.

Une goutte de pluie !

Je regarde les hautes maisons,
Je regarde les mille fenêtres,

Je regarde le clocher lointain.
Voilà donc la terre.
Voilà donc la demeure des hommes.

Les nuages gris bleu s'assemblent. Le soleil est parti.

Je regarde les messieurs élégants
Je regarde les dames souriantes
Je regarde les chevaux à tête penchée.

Comme les nuages gris bleu s'alourdissent.

Je regarde, je regarde...
J'ai dû me tromper de sphère.
Ici tout est si étrange...

Il était difficilement satisfait de lui-même, écrivait peu et lentement, et s'était créé un style et une forme de composition très personnels. Il était aimé de ceux qui le connaissaient; sa parole un peu timide et terne dans la conversation ordinaire devenait parfois vibrante et passionnée; sous une apparence plutôt frêle, il était vigoureux, et il avait fait à pied et sans argent bien des voyages, il y avait dans ses manières de la gaucherie et du charme. Il laisse un roman achevé, qui sera publié, et une pièce.

§

De Jonas Lie, il existe un roman traduit en français: les *Filles du Commandant*, autrefois publié chez Savine. Depuis longtemps son nom a été placé à côté de ceux de H. Ibsen, Bj. Bjœrnson et Arne Garborg, dans les livres de voyage ou les essais sur les littératures scandinaves. Il est né en 1833, et passa sa jeunesse à Tromsœ, c'est-à-dire au delà du cercle polaire, dans une île entourée d'autres îles aux montagnes rocheuses et neigeuses, pays de pêcheurs et de superstitions. Ses premières nouvelles dirent la vie du nord et des marins; de cette époque datent le *Voyant* et le *Pilote et sa femme*. Plus tard, et surtout depuis qu'il est venu habiter Paris, Jonas Lie est devenu de plus en plus étroitement réaliste, et a pris ses sujets dans les milieux bourgeois, où il a découvert la prédominance des questions d'argent. Plusieurs de ses plus récents volumes racontent des entreprises financières, où s'absorbe la vie de familles entières. A cette série se rattache son dernier roman, *Faste Forland*. Celui ci est moins lugubre que plusieurs autres, traitant des sujets analogues. Bien que la grande entreprise de l'audacieux et trop imaginatif Faste Forland, après avoir été merveilleusement lancée et avoir assez réussi pour prouver que l'idée était bonne, échoue complète-

ment, c'est cet échec même qui cause le bonheur futur du vaincu, en lui montrant sa vraie voie et lui faisant retrouver son amie Bera. Son besoin juvénile d'activité créatrice effraye d'abord la petite ville, puis emporte les résistances, et semble devoir assurer le succès, et à la fin, lorsque le krach menace, excuse les actes audacieux qu'habituellement on appellerait criminels. Les questions de responsabilité, à cause de la sincérité du jeune homme, sont présentées ainsi dans une lumière intéressante.

§

On a attribué à Snorre Sturlassœn la « nouvelle Edda » (qui d'ailleurs est la plus ancienne); mais son œuvre principale, et celle-là d'une attribution plus certaine, est le grand recueil des sagas royales norvégiennes, mêlé de citations de skaldes anciens. (Ce n'est pas d'aujourd'hui que les historiens citent les textes.) La traduction nouvelle, faite par le professeur Gustav Storm, forme un magnifique ouvrage, très soigné, et accompagné de nombreuses illustrations, un peu disparates, malheureusement, mais dont plusieurs sont remarquables. De Christian Krogh, Eilif Peterssen et Erik Werenskjold, on trouve là de beaux dessins, surtout, de ce dernier, des paysages expressifs; mais aucun d'eux n'a su, comme Gerhard Munthe, s'identifier avec le skalde-viking islandais. Il est vrai que Gerhard Munthe, tout en n'ignorant pas l'art moderne, et l'étude réaliste de la nature lumineuse, s'est depuis longtemps attaché à deux formes d'art toutes différentes: l'art scandinave ancien, et l'art paysan; il a classé les formes, les couleurs, il a cherché la signification et le rôle de chacune; et, inspiré, d'une part, par l'ancienne mythologie et les vieilles histoires, et, d'autre part, par les légendes populaires plus récentes et la mythologie paysanne des Trolds, il a fini par se composer à son usage un art très personnel, nullement imité, et remarquablement en accord avec les formes littéraires qu'il accompagne. Dans l'illustration des vieilles sagas, cet accord se marque surtout dans la couverture, les lettres ornées et les têtes de chapitres, souvent aussi dans les autres dessins, lorsque le côté anecdotique n'y prend pas trop d'importance.

Puisque ce livre m'a donné occasion de parler de Gerhard Munthe, j'en profite pour recommander une visite à ses tapis (esplanade des Invalides, 1er étage). Il est regrettable qu'on n'ait pas placé auprès de chacun d'eux un résumé de la légende qu'il illustre. Cela a été fait seulement pour les deux

plus grands, d'un caractère très différent des autres, où l'on voit Sigurd Jorsalfar dans sa gloire. C'est une admirable histoire. Elle a été contée en français dans un livre très savant, et amusant à lire : *Expéditions et pèlerinages des Scandinaves en Terre Sainte au temps des Croisades*, par P.-E.-D. Riant. Malheureusement, l'ouvrage est épuisé, et devenu assez rare.

§

Depuis que Gerhard Gran est devenu professeur de littérature à l'Université de Kristiania, *Samtiden* a quitté Bergen et l'a suivi. J'y trouve des articles curieux sur les établissements normands en Irlande et à l'île de Man. Si l'on songe que l'Irlande a été, pendant la première moitié du moyen âge, un centre de propagande catholique puissant, il est étrange de constater, à l'époque même où des couvents irlandais célèbres se fondaient en Italie et en Allemagne, qu'un empire païen fortement organisé avait refoulé le christianisme dans l'île pieuse. Cet exemple, étudié par Alexander Bugge, d'un pays catholique redevenu païen pendant deux siècles, est peut-être unique. Dans l'île de Man, on trouve encore, tant dans la constitution que dans les cimetières, des restes de la domination normande.

Articles de philosophie : Anathon Aall, en faisant une stricte distinction entre les jugements esthétiques et moraux, cherche à préciser comment ils s'influencent et se pénètrent. Kristian B. R. Aars disserte *Sur la philosophie critique et ses faiblesses acritiques*, et se demande si la doctrine de l'évolution parviendra à créer une notion nouvelle, moins absolue, de la certitude.

Ola Hansson, écrivain suédois dont plusieurs nouvelles sont traduites en français, raconte sa conversion au catholicisme. Il fait un récit idyllique de son enfance, parmi les paysans de Scanie; plus tard, après l'université, il n'a plus trouvé dans les villes que le piétisme et les loges, et le capital tout puissant, et, à son égard, toute la malveillance due à un indépendant. Lorsqu'il s'exila et se fixa parmi des paysans de Bavière, il retrouva la bonté et la douceur de mœurs qu'il avait connues dans son enfance, et peu à peu apprit à aimer la religion de ceux qui l'entouraient. Il semble que, pour être logique, il eût dû plutôt comprendre qu'un même état social produit les mêmes mœurs, malgré les différences de religion.

Samtiden, outre les articles originaux, publie aussi des traductions d'articles parus dans des revues étrangères. Par exemple, *le Conflit anglo-boer au point de vue du Droit*, a été emprunté au *Mercure*.

§

Encore un converti ! Celui-là plus bruyant que Ola Hansson. Il s'agit de Johannes Jœrgensen, dont un livre a déjà été analysé ici. Un de ses anciens collaborateurs à la revue *Taarnet*, Dr Judæus (Ivar Berendsen), lui ayant demandé s'il savait encore faire la distinction entre une œuvre littéraire et une œuvre d'apostolat, J. J. donne une réponse habile, d'un raisonnement subtil, mettant en cause, suivant l'usage de ces sortes de polémiques, G. Brandes et son apostolat « athéïste », puis, passe la plume à Léon Bloy ; celui-ci ne raisonne pas : il attaque, s'exclame et se moque, et termine sur quelques souvenirs personnels.

Un curieux sujet de roman, esquissé par P. A. Rosenberg : un paysan avide d'instruction, est amené un jour à prendre la parole dans une fête politique ; grisé par son succès, il devient orateur attitré d'un parti, et sa vie est par là gâchée. — *Sur le Soir*, nouvelle amusante, au gai dialogue, de Johannes Heskjær, où un chat, animal rare dans les littératures scandinaves, joue un grand rôle. — *Fête de Spectres*, par Sven Lange, récit d'un banquet en l'honneur d'un grand poète, qui préside, entouré de ministres.

De M. Galschiœt, un article sur Cecil Rhodes, très documenté, intéressant à signaler surtout parce que l'auteur — fait rare hors d'Angleterre — s'est signalé à plusieurs reprises comme le partisan résolu de la soumission des deux républiques boers à la domination anglaise. Ecartant tout sentimentalisme, et considérant les faits d'une façon objective, en historien éloigné, il estime que Cecil Rhodes a su retrouver la bonne tradition politique du grand gouverneur du Cap, lord George Grey.

Dans les deux derniers numéros, une série de lettres de Sœren Kierkegaard, les unes datant de la jeunesse du philosophe auquel G. Brandes attribue une si grande influence sur la pensée d'Ibsen, les autres adressées à son frère pendant les années 1843-47, qui sont celles de sa plus active production (en 1843 et 1844, surtout, ses œuvres se sont succédé aussi vite que celles de Balzac). S. K. montre dans ces lettres un esprit de famille qui étonne un peu : par deux fois il y

parle de son neveu comme de celui qui continuera le nom. Ces lettres sont de ton familier, mais on y chercherait vainement des révélations de l'auteur sur lui-même : « Il y a un mutisme nécessaire relativement à ma vie, et c'est du mutisme qu'elle tient sa force. Si même je voulais parler, ce qui pour moi a le plus de prix, et détermine profondément ma vie, serait ce que je devrais taire. De là provient une gêne vis-à-vis de toute personne qui prétend, ou à qui j'aimerais donner droit de prétendre à une plus grande intimité. Aussi n'ai-je jamais voulu donner l'apparence d'aucune relation intime avec quiconque, parce que je savais que, même s'il ne découvrait pas la gêne, moi je la sentais. Aux deux ou trois personnes, avec qui j'ai été un peu plus lié (car, superficiellement, j'ai été lié avec un nombre immense), j'ai moi-même parfois fait remarquer qu'il y avait dans nos rapports une gêne, et ajouté que nos rapports, tels qu'ils existaient, m'étaient chers, mais qu'une véritable intimité m'était impossible. »

§

Après avoir étudié la philosophie de Tolstoï, M. Ossip-Lourié nous présente *La philosophie sociale dans le Théâtre d'Ibsen*. Il a raison. L'œuvre d'Ibsen appelle un commentaire spécial qui n'a encore été essayé que trop fragmentairement. Il ne faudrait pas toutefois oublier le poète en Ibsen, au point de dire : « Les pièces d'Ibsen sont moins des productions dramatiques que des essais philosophiques touchant les questions vitales de l'humanité. L'action y joue un rôle d'une importance secondaire, les incidents sont forcés, inattendus, brusques ; l'intérêt principal réside dans le conflit des idées. L'auteur ne se soucie guère de l'appareil théâtral, il ne prend même pas la peine de dessiner nettement les positions réciproques de ses héros, etc... » Ibsen, en véritable auteur dramatique, pour qui ses personnages sont des êtres vivants, avait prévenu son critique : « Je vous demande seulement de vous rappeler que les pensées jetées dans mes pièces, émanent de mes personnages dramatiques, qui les expriment, et non, soit comme forme, soit comme contenu, directement de moi. »

D'ailleurs, ce travail est consciencieux et très abondant en citations généralement bien choisies de l'écrivain étudié, avec, en plus, un excès de citations de beaucoup d'autres auteurs, ce qui produit, à la longue, un effet de mosaïque. Avec raison, M. Ossip-Lourié a beaucoup puisé dans *La Comédie de Amour*. Par contre, je trouve *Empereur et Galiléen* un peu

trop négligé. Il y aurait eu beaucoup à y prendre, pour dégager la « philosophie sociale » d'Ibsen. L'ouvrage est en deux parties : partie négative, critique de la société actuelle ; partie positive, moyens d'une société nouvelle. Ces moyens sont : sincérité, volonté, amour. Ibsen veut développer l'individualité, mais on ne peut pas dire qu'il soit individualiste : au contraire, même. Car, pour lui, la molécule sociale n'est pas l'individu, mais la famille. Telles sont les conclusions de M. Ossip-Lourié.

Ces idées me paraissent assez justes, quoique non aussi principales que le veut l'auteur. Mais je lui ferai un reproche plus grave : d'avoir pris l'œuvre d'Ibsen en bloc, sans tenir compte d'aucune chronologie, et des transformations qu'a dû subir une pensée si active depuis cinquante ans.

§

La Norvège et la Suède, qui tiennent, surtout la première, à ne pas être confondues, ont eu toutes deux l'excellente idée, à l'occasion de l'Exposition, de publier en français un livre officiel sur leur histoire, leur démographie, leur constitution, et surtout leur industrie. Ce sont deux livres de réclame nationale, bien faits tous les deux, et très utiles. Il est regrettable que le Danemark n'ait pas eu la même idée. Les grandes nations n'ont pas besoin de telles réclames, tandis que les petites, de plus en plus, et particulièrement les Scandinaves, s'inquiètent de n'avoir sur les grands événements qui se produisent partout dans le monde agrandi, aucune influence, et de voir le sans-gêne dont usent les grandes puissances vis-à-vis d'elles, comme l'Allemagne en Slesvig, la Russie en Finlande, ou l'Angleterre au Transvaal. M. Edmund Gosse, critique anglais fort au courant des choses scandinaves, s'étonne dans *Verdens Gang*, que ceux-ci se soient émus à propos du Transvaal, prétend que cela n'a pas d'importance parce que les populations Boers ne représentent pas « une culture », et émet à ce sujet une théorie étrange, d'après laquelle les grandes nations seraient obligées parfois, par la force des choses, de se conduire en barbares, tandis que les petites, — dégagées sans doute du souci de répandre barbarement la civilisation, — auraient plus spécialement la charge de s'occuper d'art et de littérature. Ce curieux système de division du travail est évidemment inspiré par le nombre étonnant de livres beaux ou intéressants écrits par des Scandinaves depuis quelques di-

zaines d'années. Et M. Edmund Gosse fait suivre sa singulière théorie d'une analyse meilleure des dispositions psychologiques dominantes en Suède, Danemark et Norvège.

Les deux livres officiels, *La Suède* et *La Norvège*, nous renseignent peu là-dessus, mais sur la structure sociale des deux pays, et comme il s'agit de deux pays de même race, de même religion et très homogènes, il n'y a guère plus que l'analyse sociale et la tradition historique pour expliquer les différences de caractère. Il serait très intéressant de poursuivre une analyse comparée des deux nations; car, avec tant de points communs — race, religion, prédominance politique de la classe paysanne, répartition très analogue de la population par catégories sociales ou professions, — il est curieux de constater l'unanimité des étrangers et des Scandinaves à les opposer l'un à l'autre, d'une manière assez grossière, en disant: Suède, aristocratie — Norvège, démocratie.

Ces mots sont censés exprimer l'allure, la manière d'être de la société suédoise ou de la société norvégienne. Ils expriment de façon plus précise la constitution politique. Exemple: les municipalités, en Suède, ont une assez grande autonomie, et un pouvoir politique; or les électeurs ont un nombre de voix proportionnel aux impôts directs qu'ils payent; d'où il suit que, dans 44 communes, un seul électeur a à lui seul la majorité! D'ailleurs, les femmes ont le droit de vote, et le minimum d'impôt qu'il faut payer pour être électeur étant assez faible, un quart de la population majeure jouit du droit de vote, ce qui permet d'écrire, après avoir décrit d'abord, « les dernières dispositions dont nous venons de parler, et qui sont fort démocratiques... »

C'est un peu le même état d'esprit, sans doute, qui a empêché les auteurs de *La Suède*, de nommer Ellen Key dans aucun chapitre, probablement comme « mauvaise patriote ».

Dans les deux pays, bien entendu, comme partout, et même plus qu'ailleurs, développement de l'industrie, et abandon des campagnes pour les villes. On sait avec quelle rapidité américaine augmente la population de Kristiania. Et pourtant l'agriculture reste l'occupation du plus grand nombre, et la source tout à fait principale de la richesse. Il est bon de constater ce fait, surtout à propos d'un pays comme la Norvège, dont une grande partie de la population est occupée par la pêche et la navigation, et dont les terres sont situées du 58e au 71e degré de latitude, éparses parmi les rochers, les lacs et les

glaciers, en sorte que les trois centièmes seulement de la surface sont cultivés (Suède, douze centièmes).

Historiquement, les deux pays sont des nations de paysans indépendants ; mais il semble que leur indépendance se soit mieux conservée en Norvège, et qu'en Suède la grande propriété se soit développée davantage. Elle occupe un quart de la surface du sol cultivé. Peut-être est-ce là qu'on trouverait la principale différence dans la structure des deux nations.

PEER EKETRAE.

VARIÉTÉS

La représentation picturale des colonies de l'Exposition. — Le Théâtre populaire de La Mothe Saint-Héray.

La représentation picturale des colonies à l'Exposition. — Il est très pénible, mais il importe de dire aussitôt combien rares sont les colonies qui illustrent leur exposition par des œuvres artistiques, picturales particulièrement. Et — ce qui ne peut manquer d'être piquant — ce sont surtout les anciennes colonies qui se remarquent parce ce que d'un euphémisme poli on pourrait appeler une regrettable négligence. Leurs pavillons se réduisent à l'apparence mesquine d'étalages d'échantillons pour épiciers et liquoristes et de déballages omnicolores d'industrie sentimentale pour vieilles filles de province et concierges parisiennes. Presque seule l'Algérie expose des toiles, capables de fixer l'attention et l'errance de l'amateur, — parce qu'elle est plus voisine de l'Europe, parce qu'elle en est une sorte de prolongement, parce qu'elle est, telles l'Italie et la Provence, une terre de climat méditerranéen où commodément se transporter pour des saisons et les vacances, parce qu'encore l'harmonie se réalise de plus en plus de la force de son commerce et de la vivacité de son activité intellectuelle.

C'est, avant les salles où les bois indigènes montrent leur chair solide et de veines précieuses et où le liège ambré s'étage en ruches, une spacieuse galerie par laquelle s'objective le charme esthétique de la terre productrice, frontispice coloré aux registres de statistiques économiques, péristyle aimable aux chambres de propagande commerciale.

Le paysage particulièrement y abonde.

A Montenard une salle entière fut réservée. Il y dit, d'épique et chaude manière, la gloire antique des ruines romaines, dans leur majesté désertique, dans leur implacable netteté ; il y marque leur nudité mutilée et désolée, leur altière solitude

dans la splendeur vitale de l'éternelle lumière. Montenard exprime, avec une maîtrise mâle et équilibrée, la vie, la survie, dirait-on, de cette sculpture fossile. Voyez la forêt qui semble tertiaire des colonnes, grands troncs rigides inégalement tronqués en cippes, expressives dans la gamme fatale de leur inégale hauteur. Il a proclamé la magnificence des dallages, où passe l'éternel triomphe de la Lumière, des dallages en nappes incomplètes, la puissance compacte, obstinée des murailles de brique, des enceintes, des voûtes et des arcades. Il a pénétré et dégagé avec souple vigueur la suggestion commémorative de ces pays de troncs, de ces oasis de minérale végétation par les déserts de revêche platitude. Il préfère généralement laisser ces vestiges de villes mortes dans leur large, morne solitude, seulement habitée, comblée, peuplée, hantée par la lumière qui l'aggrave et la fait évidente en toute majesté. Ainsi le cimetière des pierres, dans la distinction de leur merveilleuse disposition, parle une voix plus profonde, plus austère, plus magistrale.

Parfois, cependant, Montenard y a égaré des silhouettes humaines, pâles reliques éparses, drapées du marbre aussi de leur burnous blanc, débris candides, sent-on, du superbe monument d'une race qui fut puissante et vivace. Dans le ciel, qui tend par delà ces ruines un velum rigide, errent les chapiteaux blancs, comme détachés, des nuages épars, éclats, copeaux de ruines disséminées. La végétation qui entoure ces ruines n'a pas un éclat trop bruyant de vie épanouie, elle y est réduite, craintive et rare, on dirait effrayée de la grandeur romaine ; les montagnes qui généralement soutiennent l'horizon y apparaissent des assises de monument. Plus que de vie arvale la terre semble gonflée de ruines qui l'alourdissent, terre à platras où gît « la poussière des siècles » et de la civilisation. — C'est une résurrection troublante de s'accomplir par la main du Hasard, qui fut préservateur seulement par privilège dans l'infinitude du désert, que cet éventrement lumineux de houillères architecturales, cet affleurement de couches de sols historiques.

Et il faut bien dire que ce ne sont pas des spectacles de deuil ! Si vivant est le prodige de la lumière, éveillant les ruines comme Michelet l'histoire, si intense, la calme palpitation des saines couleurs, si attendrissants, les virides bégaiements des végétations disséminées, que c'est toujours de la vie et qui n'est pas figée, stationnaire. Car les ruines sont à

la lumière un aussi frémissant miroir qu'une eau en cours ; le soleil, à pas visibles, descend les degrés des pierres, ceint la taille des colonnes faciles, flue aux pavés, déplace les ombres des colonnes au cadran des dalles.

Montenard y prouve l'émotion romanesque de Chateaubriand, jointe à la force de vision flaubertienne, de Flaubert dont il partage la fougueuse passion pour la majesté épique des choses antiques. Mais celui qui, se souvenant des toiles que présentent de Montenard les musées du Luxembourg et de Marseille surtout, se déconcerterait devant ces tableaux de grandeur un peu froide, regretterait la vie toute vibratile, nombreuse, qui paillette les ordinaires productions du peintre méridional, celui-là se rassurerait bientôt à la découverte de nombre de petits paysages où se reconnaît plus aisément la manière à laquelle nous familiarisa Montenard. Les terres y ont des teintes puissamment voluptueuses telles que son superbe lie-de-vin, des colorations charnelles par moments : l'émeraude des herbes et des champs de céréales les avive de fraîcheur ; l'outre-mer des montagnes horizontaires, l'écaille bleue des torrents ou des reflets aquatiques (la beauté du ciel disposant la beauté des eaux), — leur serpentement diaphane serti dans la brique merveilleuse des rives, — dans ces décors qui semblent de multiples affiches par le soleil composées, la similitude de l'homme avec une pierre que la clarté attaque et fait valoir, — c'est tout cela qui conspire au charme naturel et impérieux que l'on trouve aux paysages de Montenard.

Montenard illustre la gloire du soleil au cultiste passionné de Sourya. Envers lui il commit cependant l'infidélité d'un petit paysage lunaire. A cause de ce, entre autres raisons, j'aime ceci particulièrement : les champs y semblent ceux de Cazin, s'enveloppent sous de roulantes vagues d'imprécision ; — une route y procède, de grâce flou ; au loin, les montagnes restent bleues quand même ; une étendue de terrain à peine touchée de rayons se roussit, fauvit. Là-dessus, volumineuse, nue, exorbitée, un peu intruse, paraît-elle, dans l'étroitesse du tableau, la lune qu'on dirait sortie de terre comme une colonne. En ce nocturne veille une tendresse, un délice de fluide fraîcheur qui fait du bien de reposer de l'éclat, diurne des ruines ensoleillées.

§

Pour MM. Dormois et Perret, la vie, qu'on évoque libre et épanouie, des régions africaines se réduit, s'étrécit, se subti-

lise à l'exiguïté du miroir de l'œil, en sorte que leurs paysages semblent ceux mêmes qu'on voit directement reflétés aux prunelles humaines. A cette manière nous ramènent souvent les procédés de M. Rigolot. Ses petites toiles sont exquises, d'une spirituelle légèreté, d'une subtile tendresse, d'un nervosisme parisien : je revois particulièrement sur le ciel un arbre dont la teinte, la facture impressionnistes me rappellent la manière de Raffaëlli. Et M. Girardot encore se recommande par un assez fraternel talent : miniaturisme, rendu, fidèle, grâce détaillée et pointilleuse. De lui j'aime moins mais encore le paysage mélancolique du voile un peu monotone d'unique améthyste que les deux autres toiles où, si ténûment, se dialyse l'âme ailée de la lumière. Il en est une qui montre de la mer : elle est de grande vérité. La chair de l'eau qui ici, plus que chair, paraît une étoffe, a des frissons de plis mousseline liquide dont, patiemment, les teintes multiples et changeantes furent captées, joliment mosaïquées pour la saisissante recomposition de l'authentique mer africaine.

La tendresse gazée et féminine de celles-là nous conduit à la sentimentalité un peu vieillotte — charmante tout de même — des toiles de MM. Noiré et Galland. Le premier eut le bon goût d'harmonie et de vérité de recueillir ses toiles en des cadres indigènes : ainsi ils achèvent d'attacher le visiteur à l'œuvre proprement intéressante. M. Noiré a donc un coloris sentimental, mais il est éveillé de fraîcheur moderne, ajeuni de capricieuses touches, avivé de teintes qui sont de tout actuelles inspirations. Ces paysages sont des fleurs de couleurs et ils ont un parfum. Ils fleurent une odeur de préciosité à laquelle la jeunesse ingénue et la magie des couleurs distinguées, aristocratiques, prêtent la sympathie d'une idéale pureté. Les nombreuses toiles du second leur sont de charme fraternel. Le ciel, les vallées, les arbres et les montagnes y sont en fine toilette. Séduisantes bandelettes, impalpables gazes colorées que ces *toiles* de M. Gallant, longues en écharpes orientales.

§

Je me plais à distinguer un groupe particulièrement attachant que je compose de Cottet, Chudant et Lebourg. Ils sont aimables par une force d'inspiration plus viridement moderne, par une intensité plus marquée de tempérament. Surtout ceux-là, d'une façon plus précise, on les sent libres dans la représentation du monde colonial ; on les y éprouve puissants, aisés

dans un milieu qui semble spécialement destiné à l'exercice harmonié de leur art. Ils sont aux peintres précédents ce que pourraient être des descriptions de leur propre pays faites par des auteurs indigènes aux œuvres d'un joli maniérisme exotique de Pierre Loti.

L'unique paysage de Charles Cottet est d'un rare féerisme corallien : on y trouve une fête de teintes qui semblent celles de pourpres sous-marines; il est profond, intense et calme, imposant, fantastique et délicieux. Par sa munificence, sa grasse richesse de coloris il peint excellemment l'âme des contrées tropicales C'est une luisante exsudation picturale. La toile est étoffée comme une opulente feuille de chocas, gonflée comme une fleur de magnolia. C'est la beauté de la nature en velours.

L'imagination de M. Chudant, essentiellement moderniste est épique et symbolique. Le spectacle d'une de ses toiles, une malachiteuse anfractuosité de rochers, ne déplairait point à l'imagination de Henri de Régnier exaltée aux rêves d'antiquité centauresque. Le *Clair de Lune* de M. Chudant est d'une largeur sensible, d'une neuve fraîcheur. Cette mousseline de l'air nocturne qui ici s'assombrit par de multiples replierments, là s'éclaire, mauvit, verdit un peu, est d'un frémissant intérêt. D'après les toiles de ce peintre il semble qu'une chevelure, à grands rais ondulés, voile la vie de son transparent tissu fantastique et rêvéen, chevelure de syrène mythologique, crinière marine.

L'impressionnisme de Lebourg (1876) se signale par l'étouffement des tons, l'épaisseur oléagineuse des touches, l'assourdissement de la vie. Consacrées à la représentation de ces pays de vive lumière, ses toiles sont toutes aggravées de torpeur : torpeur de l'eau marine d'une pesanteur de mercure, soulevée en lourdes ondulations où se découpent en vérité des barques muettes, basses, allégées par la végétation un peu penchée des mâts nus ; torpeur des ombres opaques; torpeur des rues et des ruelles de là-bas, des monuments, des intérieurs arabes de faste coloré, dans le luxe un peu sombre des denses tentures; torpeur de sieste des paysages où l'eau, dans un évaporement, semble dormir, la craie des façades et des murailles s'embuer, les arbres se confondre, brouiller leurs anatomies, s'épanouir confusément ; torpeur des paysages de luxuriant, tropical coloris, d'enchevêtrement velu, des jardins paradisiaques où trop pleine de sève est la feuille et trop gri-

mante la lumière. A cause de ces teintes brutalement assoupies qui sont minérales (de plomb, de zinc) la vie y est pesante, accablée et déterminée. Le pinceau tumultueux abonde en touches qui ondulent lourdement en chevelure aplatie ; il est tourmenté et fort, fantaisiste et réaliste, intransigeant. L'originalité de Lebourg se tire de ce qu'il a employé son tempérament de peintre septentrional à la représentation du monde méridional. Il saisit de toute la force impérieuse d'un robuste tempérament.

Et autant que de son paysage il faut louer Charles Cottet des deux portraits exposés. C'est d abord celui d'une vieillesse. Très vivante manifestation de la ridure, de la flétrissure de ces fruits coulés, de ces pulpes vétustes et desséchées, que semblent les faces des vieilles femelles nègres, autant que de ses vieilles bretonnes. Le visage de cette femme est expressif de tout le ratatinement flasque des chairs contenues par des rides et les muscles des traits, détendues et rentrées aux cavités des joues, arides aux pommettes et adhérentes durement au poing du menton, de l'épatement rectiligne du nez, de l'atonie, de la mort des yeux reculés et sceptiques et comme entamés d'une taie grise ; à cause du débraillé de la gorge à fibres pendantes, de l'échappée négligée d'une mèche de cheveux de cendre sale sur le front, de la décoloration ardoisée des lèvres gercées et ramassées. Cottet fait rendre à ce crâne toute son expression. En lui le chaud visionnaire humain et le peintre passionné d'exotisme collaborèrent à exprimer la force concentrée de cette tête de vieille dont la coloration est celle de la terre, de la terre historique. Puis une tête de jeune garçon dont la rotondité est polie à l'œil : nous connaissons ces grands yeux dilatés de candide orientalisme, cette sorte de jeune fatuité espiègle à peine perceptible, ce masque de souplesse inviteuse et d'urbanité mulâtre, cette aisance curieuse familière aux représentants de races commerçantes.

§

Entre ceux qui furent exclusivement portraitistes ou paysagistes, il est à regretter qu'il n'y ait pas plus de tableaux mixtes, plus de scènes animées. Toutefois, à ce titre, les études et les notes de E. Dinet seront ici particulièrement élogiées, expressives de vie comme des parcelles isolées d'une large œuvre où la vie se multipliera de la fusion des notes diverses. D'une façon précise, aiguë, pénétrante comme fut

la notation des Goncourt et de Daudet, il a tendu les faces de races différentes dans la concentration musculaire des propices heures d'attention. Il semble bien qu'il étudie particulièrement chez ces races le phénomène de l'attention, du moment où la richesse musculaire du type collabore avec la force de la résistance cérébrale, moment critique où le type avoue, trahit sa valeur, peut être scientifiquement pesé. Ainsi Dinet prouve la perspicacité psychologique d'un juge d'instruction. Remarquez encore l'art avec lequel il varie la présentation des personnages suivant les différentes tendances de l'âme de la race. Il apparaît ainsi que le sujet se montre tout entier, dans l'ondulation flâneuse du corps, étendu ou recroquevillé quand l'artiste veut en exprimer la classique indolence; que le seul buste se révèle quand il s'attache à ériger l'éloquence pour ainsi dire statuaire du type, à objectiver toute la majesté vaillante et dynastique qui persévère dans certaines tribus; le mi-corps est adopté pour faire valoir le torse expressif, l'envergure des épaules, la vigueur musclée des troncs; la tête seule retient l'étude quand toute la vie se concentre au crâne attentif et réfléchi, quand toute l'âme perfide et diplomatique s'inscrit à l'arête du nez, aux rides du front, à l'évasement des narines, à la moue des lèvres, y constitue l'originalité du type. Un noble souci de vérité scientifique soutient ces croquis, leur donne une valeur de documents précieux. Ses « notes de voyage », vifs petits paysages de finesse spirituelle, de vie subtile et exacte d'un nervosisme goncourtien, attestent une même probité d'artiste allègre. C'est chez Dinet que l'on trouve le mieux rendue l'harmonie du sable avec la brique des monuments, du sable fluant avec l'eau vive, de la végétation avec le sol, des arbres avec leurs propres tribus, des tentures des campements avec la pierrosité du désert, la parure des petites caravanes avec le ciel des crépuscules hagards. Dinet voit vite, instantanément, net et profond; il devine aussi. Il est très finement averti du *moment*, flaire l'*instant* qu'il capte d'un preste mouvement d'escamotage. La teinte est discrète dans sa vivacité, la manière simple et fidèle dans sa nerveuse complexité. Toutes ces qualités font que Dinet est celui qui, plus que les autres, excellera dans la représentation de scènes animées, nous promet des compositions exotiques de la valeur historique, ethnique et artistique du *Moulin de la Galette*. On le dirait infusé d'un peu de sang berbère.

§

Au Soudan-Sénégal, les aquarelles de M. Tranchant relèvent l'étalage commercial du délicat prestige d'un art subtil et frais. Elles prouvent un talent souple et une étude patiente de la flore et des atmosphères sénégambiennes. Mieux que nul autre il a su faire vivre soit la flore aquatique, soit la flore désertique de ces contrées où il faut bien se dire que le végétal a une *existence* beaucoup plus *individuelle* et élevée que dans les régions méditerranéenne ou tempérée. En France, par exemple, il faut la sensibilité tout particulièrement affinée et la sorte de mysticité naturiste d'un Michelet, d'un Rosny, encore d'un Theuriet, ou de certaines femmes cultivées comme Eugénie de Guérin, pour percevoir *la vie* d'un bouleau, d'*un groupe* fraternitaire de jeunes hêtres; la masse lettrée jouit de l'ensemble du paysage, du charme d'ambiance, elle ne goûte le détail que dans certains *effets* dits artistiques. Là-bas la plante a une originalité, une individualité particulière (étant beaucoup plus proche de l'homme sur l'échelle des êtres indigènes, au moins aussi proche que la moitié des animaux) et qui s'impose à tous. Il me semble que M. Tranchant a senti cela : il a regardé le latanier autant en *frère* supérieur du végétal, si je puis dire, qu'en artiste. Son œil a joui avec la même volupté quasi-amoureuse d'un remous de feuille de bananier que d'un repli de bras de femme. Certains de ses rôniers ont une dignité de fakir. D'autres plantes aquatiques ont le charme sacré de quelque mysticité, humbles et les pieds dans l'eau, les palmes infléchies comme des bras qui renoncent. Et dans tout cela d'ailleurs il n'y a aucune littérature : c'est profondément réel.

Par retour, ses hommes, ses indigènes, sont bien les frères à peine supérieurs des végétaux; même les termes « inférieur » ou « supérieur » sont déplacés ici : on a le sentiment de l'égalité. L'Européen peut être écrasé par la brutale splendeur de la nature; l'Africain y est à son aise comme l'animal. Dans la *case diolha* les « personnages » sont simplifiés ainsi qu'il convient et, plus que remis, simplement mis à leurs justes proportions, analogues devant leur paillote au castor entre des huttes. En un sens c'est une planche d'histoire naturelle. En l'autre, c'est une précieuse œuvre d'artiste et la manière de Vallotton ici adoptée (le blanc contrasté de noir et le dessin synthétisé) est d'une puissance particulière, d'une simplicité qui prend un relief extraordinaire de vérité, de réalité, dans la représentation de ces corps dont la chair

est sans nuances et dont les mouvements se ramènent à quelques gesticulations de pantins mécaniques.

Et l'on voit bien la multiplicité de la nature dans la même région en regardant le triptyque *Sedhiou* et quelques autres aquarelles égales d'un charme infini : ce sont des paysages d'eau où la rive elle-même, en sa luxuriance de végétation, n'est qu'un rideau de parure, avec pour principale utilité de faire jouer ses reflets au miroir de l'eau. Dans le pays des larges et lourdes rivières, l'eau n'est pas seulement un élément, mais en même temps un règne aussi divers et riche que l'animal ou le végétal, aussi animé, aussi coloré, aussi nuancé que la plume de l'oiseau, la robe des fauves ou le regard des femmes. Le ciel même est plus qu'humide, aquatique : les nuages y ressemblent à des taches d'eau de diverse intensité. Or cela est à quelques pas du pays des pierres et du feu.

M. de la Nézière affirme par la preuve multiple d'une longue et riche série de toiles un incontestable talent d'envergure et de solidité. Il est essentiellement ce que dans l'argot des confrères on appelle un tempérament : il est vigoureux, hardi, d'une puissance un peu massive qui impose l'attention, personnel. Sa personnalité vient peut-être de ce qu'il a étudié attentivement et avec science les maîtres les plus divers : ainsi son imagination de scéniste reste empreinte du souvenir de Puvis de Chavannes (voir la composition de *Famille maure*), sa sensibilité de coloriste est encore impressionnée de Renoir (conferre *Marché sous un caoutchouc*). Mais toujours il reste impossible de parler d'imitation ; l'œuvre est bien personnelle : les toiles les plus diverses donnent la sensation d'un talent particulier de robustesse et de pénétration; qu'il rappelle un moment Renoir, Puvis ou Besnard (*Laveuses dans le Niger*, etc.), il reste toujours lui, sa manière et sa couleur se chargent de cette lourdeur y spéciale qui est bien la pesanteur de l'atmosphère, l'opacité des ombres, l'opulence chargée des ciels, l'accablement des arbres, la torpeur des mouvements de l'Afrique. La nature est étrangement épaisse, difforme (pour nos yeux d'Européens épris de sveltesse et d'allégresse); non seulement les types humains mais les arbres eux-mêmes y semblent des créations de Goya. Dans *Au bord d'un marigot* un éléphant lourdement est planté dans l'eau sous la lune bleuâtre, et l'arbre dénudé du second plan s'impose âprement à l'attention avec ses grosses

tiges lisses repliées en trompes. Les mouvements de la *Femme yolof pilant le couscous* sont comme d'une lourdeur d'inconscience; la cassure des poignets, comme ailleurs des seins, de la femme au lieu d'avoir ce quelque chose de vif, de nerveux, d'irrégulier, de momentané qui fait l'agréable bizarrerie des déhanchements d'Espagnoles, semble ici quelque chose d'habituel, de figé, d'éternel, qui choque immédiatement le spectateur non prévenu : c'est une désagréable, mais combien authentique impression de raideur machinique, de matérialité brute et informe. A regarder cela on sent un peu de toute la pesanteur de l'Afrique sur les épaules et dans les membres; il n'y a pas une petite scène quelconque où l'on ne sente la présence vaste et étrange de l'Afrique, la présence morale en quelque sorte. Car c'est précisément en cela que vaut l'œuvre : il n'y a rien dans le détail de la ligne ou de la couleur qui, par sa bizarrerie, son éclat ou sa surcharge, vise à un exotisme plus ou moins d'apparat, comme il arrive la plupart du temps; c'est l'impression d'ensemble que nous suggère simplement, naturellement, puissamment l'Afrique.

Et notez bien que pour cela M. de la Nézière ne néglige pas les effets rares. Dans *Sous les cocotiers* il y a un exquis effet de lune, mais auquel l'auteur ne sacrifie pas l'ensemble; le clair de lune n'est en quelque sorte que l'atmosphère de poésie dont vivent les cocotiers comme les nénuphars de la stagnation des eaux :.... les longs cocotiers souples comme des corps nerveux, fatigués et s'étirant, mélancoliques, ensemble si naturels. Car c'est cela qu'il faut partout demander : le naturel. A être mélancolique un paysage de cocotiers restera réaliste, car la mélancolie, la nostalgie, voilà toujours et particulièrement sous la lune ce qu'ils inspireront. Le romantisme fut faux pour parer la nature de sentiments extraordinaires qu'elle n'exprimait que très rarement. — Encore dans *les Bords de la Falémé* et les *Laveuses* il y a des effets rarissimes qui font penser pour prendre des artistes très divers aux *études* de Besnard ou aux rêveries décoratives d'Henri Rivière, mais l'auteur ne s'est point uniquement préoccupé de faire ressortir en technicien les bizarreries offertes par l'heure, il les a rendues naturelles en les reliant à la nature simple d'alentour, en les enveloppant de la poésie particulière du lieu, en les laissant à leur ambiance au lieu de les en dégager pour plus d'effet, pour un effet plus violent.

De même, dans ce que l'on peut appeler, à défaut d'autre

terme, les tableaux de genre Le *Marabout maure en prière* n'a rien de romantique ni de scolaire : un réalisme minutieux détailla la physionomie curieusement féline, mais sans accusation extraordinaire de certains muscles faciaux, ce qui est très bien de quelqu'un qui a en ses dessins scrupuleusement disséqué les anatomies indigènes. Autour du marabout des paillottes, des champs ; point d'ornementation de mosquée, ni de poses extatiques ; il vit simplement, c'est un marabout champêtre des grandes vallées. Au contraire, un souffle épique secoue le *Tamtam basonké* et le luxuriant *Tamtam sous un fromagier* parce que les « réunions musicales » des tribus ont bien quelque chose d'orgiaque, délire des foules trempé d'ivresses guerrière et religieuse. Et *la Jeune fille à l'entrée de la forêt* est d'une indéniable beauté de conception, tant simple, si peu sentimentale, si *naturelle* en son élancement du sol rosâtre, d'une prenante poésie primitive.

Je crois avoir discerné un certain soin curieux qui pousse M. de la Nézière à exprimer généralement des harmonies coniques : remarquez les crânes des personnages du *Tamtam ouolof*, le cônique des instruments de ménage, plats de calebasses ou de calaous, la rotondité des joues féminines de celle qui porte l'objet rond, et l'aiguïté des seins. Je retrouve ces vases coniques presque partout : *Laveuses des environs de Kayes*, *Femmes de travailleurs en voyage*, *Femmes ouolof*. C'est maintenant l'ovale des troncs et la conicité des formes humaines (*Tamtam ouolof*). Le parallélisme de l'humain indigène et du végétal indigène se marque dans *les Ouolofs* où la silhouette humaine monumentale sous le velum des draperies se juxtapose à l'épine dorsale d'un latanier aux épiphyses aiguës ; dans le *Tamtam sous un fromagier* les silhouettes druidiques des pèlerins plâtrés de flammes s'apparentent aux sortes de racines en basaltes qui fendillent le tronc énorme du colossal et mystérieux arbre. Le crâne humain conique conçut des instruments coniques et les meules coniques des demeures ; le ventre, les seins, les pyges, les renflements de muscles obéissent à des fluctuations pareilles aux replis qu'offrent les végétaux d'autour. Telle paraît la synthèse philosophique des harmonies conçues par M. de la Nézière.

§

Il est fâcheux que les peintres s'obstinent à étudier presque exclusivement l'Algérie : c'est la plus connue de toutes nos colonies, même elle n'est pas loin de passer à l'état de décor

banalisé comme la Bretagne ou la Provence, de terre classique comme l'Italie ou la Grèce. Il paraît être temps que cette ferveur d'exotisme à portée de la main tiédisse un peu. Que les artistes n'élisent-ils d'autres terres, africaines, asiatiques, voire américaines ! Le conseil ne s'adresse pas seulement à ceux qui jusqu'ici demeurèrent fidèles à l'Algérie ; il voudrait encore toucher tant de peintres français en général qui manifestent une pénurie d'imagination égale à l'inhabileté qu'ils mettent à choisir leurs décors, leurs paysages. Cela, Paul Bonnetain dans son probe livre : *Au Tonkin*, l'a déjà fort ingénieusement recommandé aux présentes générations. Que l'on s'enhardisse à des croisades artistiques vers de lointaines contrées, choisissant de préférence celles qui connurent le moins la transposition picturale. Les exemples de M. Paul Buffet attentif à la région abyssine et danakilienne, de M. de la Nézière exploitant studieusement et bellement le Sénégal, de Gauguin révélant naguère, par un prestigieux talent, la Martinique, doivent être immédiatement cités.

L'effort ne consistera pas seulement à de lointains déplacements, mais dans le labeur patient qui précédera la réalisation des œuvres. Autrement dit, le peintre ne devra pas vouloir en hâte représenter le pays où il vient de débarquer : C'est là une sorte de viol dont la reproduction artistique souffre. L'âme doit se tremper au milieu nouveau, l'œil se familiariser au décor, l'oreille s'apprivoiser aux voix indigènes et végétales, à la voix aussi des éléments : l'homme se laissera envahir, déborder par la nature, se naturalisera ; alors seulement il se dressera, affrontera cette nature, l'envisagera, la transposera dans l'art. Il est tels adversaires qu'on ne vainc qu'à les étreindre. Ainsi disparaîtront bien des préjugés sur la nature orientale et tropicale que subissent nécessairement ceux qui ne veulent point s'astreindre à des séjours prolongés aux régions que leur caprice errant a élues. Ils ne vont pas à l'âme, leurs yeux s'amusent seulement aux voiles divers et multicolores. Si le roman exotique est aujourd'hui d'un dangereux maniement, c'est que, pendant une période, l'on en abusa avec maladresse et improbité. Le même sort est réservé aux toiles exotiques : de part et d'autre on soupçonne le charlatanisme et le snobisme. Le public applaudira seulement au peintre qui le frappera par une œuvre violemment marquée d'une âme nouvelle, d'un tempérament différent du sien. S'il reste froid ou hésite, c'est qu'il se reconnaît trop vivement

dans l'âme de l'artiste qui n'a pas pris le temps de se dépouiller de son épiderme européen. Le public souvent même rit de ce rire d'enfant qui a reconnu des zones blanches au corps d'un qui se déguisa en nègre, grimant sa chair.

La photographie aujourd'hui suffit à nous renseigner sur l'aspect des pays à nous inconnus; à la fois nous savons par elle comment l'indigène marche, mange, bâtit sa case, nous voyons les sites où campe agrestement la peuplade lointaine; l'image de leur vie nous est complète et précise. Ainsi une grande partie de notre curiosité d'exotisme est satisfaite. L'œuvre de la peinture devient plus difficile, l'exotisme ne tirant plus son succès de la curiosité toute *matérielle* et *superficielle* dont il vécut longtemps : il doit désormais, s'il veut persister et prospérer, répondre en toute sincérité aux besoins de l'âme humaine qui le nécessitèrent. Ce n'est pas d'un caprice, d'une fougue, d'une brusque mode qu'il procède; ce n'est pas de la simple curiosité du parisien pour l'*extériorité* de l'existence chinoise, indienne ou cafre, de l'engoûment de l'européen pour la vie de décors, d'usages, de rites, d'apparences des autres continents. Il répond à une exigence plus profondément vitale de suprême noblesse ethnique. L'humanité répandue en Europe, soufflée comme une bourrasque vers l'Occident, garde confuse la vision préhistorique des primitives contrées où préluda son existence; elle conserve aussi au fond de l'être certaines sensations qui ne sont qu'à l'état de léthargie et comme de subinstinctivité, qui n'ont pas disparu dans le milieu nouveau, qui se sont seulement effacées, gagnant la troisième place de la conscience, mais se réveillent et vivent à la contemplation — même illusoire — des contrées premières. L'exotisme est la résurrection de ces sensations : il ranime dans l'être humain les parties presque mortes, desséchées et sacrifiées, élargissant et complexant son individualité, l'*universalisant* en lui restituant le spectacle de tout le monde auquel l'attache son passé comme sa propre nature. Si la science naturelle tend à renouer la chaîne des êtres, l'exotisme resserre la *chaîne des âges et des pays*. Et c'est du sentiment de cette mission, de la dignité de ce caractère qu'il faut qu'il se pénètre généreusement.

MARIUS-ARY LEBLOND.

§

Le Théâtre populaire de la Mothe Saint-Héray. — La sensation ne manqua ni d'intensité ni de grandeur aux

deux représentations populaires de La Mothe Saint-Héray, dans les nuits du 9 et du 10 septembre 1900.

La Mothe, gros bourg du Bas-Poitou, près de Saint-Maixent, s'allonge dans une vallée fraîche aux grasses prairies entre les pentes douces des coteaux vêtus de forêts.

Aux alentours, des ruines de donjons, de vieux châteaux vaguement restaurés, des routes ombreuses, des chemins d'amoureux entre les haies hautes des pâturages, de pittoresques endroits aux noms historiques, des vallons charmants ceints de chênes et de rochers.

Le pays est plein de légendes, et si le Dr Corneille, protagoniste hardi de la décentralisation théâtrale, poète de talent auteur et directeur du théâtre populaire de La Mothe, s'avise un jour de puiser dans le folklore poitevin nous aurons une abondante moisson des merveilleuses fleurs du passé.

Au centre du Parc, promenade boisée des Mothais, sur le coteau, au-dessus de la large vallée qui verdoie, s'érige le décor habile de M. de Ménorval. Des tours à poivrières et des tours à créneaux, campées à l'aide de charpentes légères sur les rochers, parmi les arbustes de la colline, représentent le Château de Beauté, demeure d'Agnès Sorel, maîtresse du Roy. Décor immuable où se déroulent les trois actes de la comédie héroïque de M. Pierre Corneille : *Au temps de Charles VII*, décor où l'artifice complète la nature.

Trois entrées, une au fond de la scène — qui est une cour du Château de Beauté — et les deux autres (côté cour et côté jardin) s'enfoncent par de larges escaliers de pierre dans les profondeurs du bois Ces escaliers sont propices à la majesté des cortèges, les degrés bas et larges permettent aux souliers à la poulaine d'Alain Chartier et à la robe à traine royale d'Agnès des arrivées pleines de noblesse.

Derrière la scène se trouve la grotte protectrice qui sert de loge à la troupe. J'espère ne pas la dépoétiser (la loge) en contant que d'ordinaire elle sert de remise aux outils et à la brouette du bon cantonnier. Humble grotte qu'attendent peut-être de hautes destinées.

L'acétylène et la lune prodiguent leur lumière. La scène qu'encadrent les tours lointaines, que domine la ligne des bois et plus haut la ligne du ciel, n'est pas sans beauté. Elle aurait pu être plus imposante et plus impressionnante.

Le spectateur est trop près du coteau. Il embrasse admirablement la scène et son décor, mais il lui faut lever les yeux

pour apercevoir le ciel. Je sais bien que la scène est terrestre et qu'il n'y a pas lieu de sonder le firmament.

La comédie héroïque a évolué avec beaucoup d'aisance dans ce décor.

Nous sommes au printemps de l'année 1429, au Château de Beauté, à Chinon. Charles VII est roy, la belle Agnès Sorel est favorite. On voit peu Jeanne d'Arc, mais on en parle sans cesse. Elle domine la pièce. Agnès croit en Jeanne. Elle lui ménage une entrevue avec le Dauphin, et c'est là que Jeanne, malgré le déguisement du Roy, le reconnaît au milieu des courtisans.

Le Dauphin n'est pas convaincu par les bonnes raisons de la Pucelle. Il demeure indécis. Ses favoris le dissuadent de croire en cette illuminée. Agnès et Alain Chartier — dont l'auteur a volontairement falsifié l'acte de naissance et l'aventure du royal baiser — l'y encouragent au contraire, s'efforcent d'insuffler de l'énergie à ce faible Dauphin. Jeanne revient, par sa parole enflammée convainc le roy de Bourges de sa mission divine, et l'entraine contre les Anglais avec toute la cour et le peuple accouru derrière elle.

C'est le fonds de la pièce. Mais comme elle se nomme : *Au temps de Charles VII*, nous assistons à divers épisodes secondaires, les uns émouvants, les autres fort plaisants.

La filleule d'Agnès, Manon, mène une intrigue sentimentale avec le neveu d'Agnès, l'écuyer Jean Alain Chartier donne aux deux amoureux, dont les amours sont contrariées, une consultation qui pour être gaie et spirituelle n'en est pas moins bonne à suivre.

Les vers sont nets, clairs, sonnent bien. Ils sont sur la scène de débit facile et les beautés qu'ils renferment portent comme il convient.

L'interprétation est tout bonnement surprenante. Les interprètes du pays et d'ailleurs ont tenu leur rôle remarquablement. M. Giraudias — Charles VII — est un Dauphin de bon aloi.

Son rôle n'est pas des plus aisés, non plus que celui de M. Huot, qui joue Alain Chartier avec une maîtrise rare.

Mme Huot est une Jeanne d'Arc vivante et vraie. Elle a, vers la fin, des rugissements de passion — patriotique — qui emballent le Roy... et la salle.

Agnès Sorel a une noblesse qui n'est pas dénuée de grâce sous les traits de Mme de Guestiers. La délicieuse Manon, —

Mlle Dherblay — a le charme de ses dix-huit ans et le talent de l'age mûr. Elle sera quelqu'un un jour. Des épisodes musicaux, chansons, chœurs, sont intercalés avec art. Le roy de France, M. Giraudias, est un compositeur de talent..

§

Faut-il ajouter pour les imitateurs que çà et là nous souhaitons que les entrées couvrent les frais et au-delà. Il est inutile d'être capitaliste pour ces tentatives d'art théâtral. Lettrés, dilettanti, accourent nombreux. Quant aux populations des alentours, il faut retenir les places à l'avance. On a bien refusé un milier de personnes à La Mothe C'est bon signe. Le théâtre ravit le peuple.

Il faut voir avec quelle religieuse et prodigieuse attention sont suivies ces représentations. Les dévots, dans les églises, n'ont pas cet admirable silence. La moindre parole de la scène s'entend jusqu'aux derniers gradins. Dans le vaste silence des êtres et des choses l'acteur prend des proportions épiques. Il est, pour une nuit, le centre d'un petit monde.

HENRY DE BREUIL.

ÉCHOS

Une lettre de MM. Ad. van Bever et Paul Léautaud. — Une lettre de M. Emile Bernard à propos de Venise. — Contre le procès Georges Eekhoud. — Les œuvres de Stevenson. — Les œuvres de Grillparzer. — Une fusion. — Errata.

Une lettre de MM. Ad. van Bever et Paul Léautaud.

Monsieur le Directeur,

Cette réponse, s'il vous plaît, uniquement pour autrui, à la lettre de M. Vielé-Griffin, dans le dernier *Mercure*, au sujet des *Poètes d'aujourd'hui*.

M. Vielé-Griffin se défend, dans cette lettre, d'avoir jamais publié un poème intitulé *Thrène pour Mallarmé*. M. Vielé-Griffin a été par l'un de nous consulté verbalement sur le titre à donner, dans notre ouvrage, au poème qu'à propos de la mort du Maître et sous ce titre de *Thrène* il publia dans le *Mercure* d'octobre 1898. Il a su notre intention d'intituler ce poème *Thrène pour Stéphane Mallarmé*. Il ne nous a fait alors aucune objection.

Vos dévoués,

AD. VAN BEVER.
PAUL LÉAUTAUD.

§

Une lettre de M. Emile Bernard à propos de Venise

Cher Monsieur Vallette,

Je reviens de Venise, et je suis terrifié en lisant dans le *Mercure* les lignes rapportées de la *Revue de Paris: Venise en danger*. Je ne vous cache pas que la beauté presque intacte de Venise m'avait surpris, et je n'en croyais pas mes yeux : en plein XIX^e^ siècle vandale et constitutionnel, une ville d'art est un étonnement.

J'ai beaucoup questionné dans la ville des doges, soucieux de son avenir. J'ai découvert que Venise a contre elle trois classes : les protestants, saxons qui n'entendent jamais rien à la délicatesse et qui pourtant se flattent d'être les civilisateurs présents; les juifs, qui, ayant abandonné le ghetto, sont tous logés au grand canal, dans des palais restaurés et remis à neuf (j'entends par juifs les israélites seulement soucieux d'or); les politiciens de la constitution, gens n'ayant aucune intuition de la beauté, y restant insensibles par brutalité native, et formés à l'école de la presse ignarde et du *Progrès*. Quant aux défenseurs de Venise, ce seront, à quelques exceptions près, les artistes, les littérateurs, les poètes, les musiciens, c'est-à-dire une classe fort peu puissante, et que MM. les entrepreneurs, ingénieurs et spéculateurs craignent peu.

Malgré ses transformations, *déjà trop nombreuses*, au dire de quelques peintres de là-bas, Venise reste un tableau entier et d'une tonalité une; mais on vient de donner un ordre meurtrier; et je crains beaucoup que, sans démolir une maison, sans couvrir un rio, cet ordre ne porte à Venise un coup terrible.

Cet ordre est que tout propriétaire doit faire nettoyer ou blanchir (selon qu'elle est en marbre ou en crépi) sa façade. Or, pour qui a vu Venise, une des principales beautés de la ville consiste en cette teinte ancienne, cette rouille historique dont les maisons se revêtent comme d'un deuil, et c'est selon moi un des plus impressionnants aspects de cette cité surnaturelle. Reblanchir Venise, voici l'ordre le plus néfaste que l'on pouvait donner. Il est donné — *et l'on a commencé déjà*.

Puisque l'attention se fixe sur Venise, il ne serait peut-être pas mauvais de l'attirer un peu aussi sur le Caire. Le Caire était en Orient un des endroits que les poètes avaient préférés. Or, depuis que MM. les Saxons s'y sont établis, depuis que soit Anglais, soit Allemands, nos administrateurs opèrent, la

ville tombe sous la pioche des spéculateurs, et journellement c'est le massacre d'un quartier par la démolition, d'une mosquée par la réparation. On a *reconstruit* (!) les tombeaux des Khalifes ; et la mosquée Hassan (une des merveilles du Caire) est sur le point d'être massacrée par un ignorant qui a tout dans les mains de l'art arabe.

Les tramways ont détruit le khalig, un canal qui était une des beautés de notre vieille ville et qui donnait raison chaque année à des réjouissances supprimées depuis. A chaque instant c'est un nouveau projet de percement de rue, un nouveau plan *d'amélioration;* et toujours ces plans et projets ont pour but d'attaquer quelque point intéressant du pays. A l'heure où je vous écris, il flotte sur ma maison même, située en plein quartier arabe, un drapeau qui la condamne à une démolition prochaine, et il y en a deux ou trois cents, plus ou moins intéressantes, condamnées par cette *entreprise*.

Mais revenons à Venise. Je doute que l'on puisse vaincre l'esprit borné et anti-artiste venu du Nord. Je doute que les réclamations des poètes et les pétitions puissent aboutir à quoi que ce soit et arrêter la soif d'or des avides. Je doute également que la politique de grossièreté qui semble avoir envahi l'Italie cède le terrain aux revendications des amoureux d'art ; cependant, si une pétition s'ouvre pour sauver Venise, je veux y inscrire mon nom, mon très humble nom ; si ce n'est pour obtenir quelque chose, du moins comme gage de mon admiration et de ma reconnaissance à nos frères du passé, aux artistes, qui ont édifié sur le monde un lieu conforme à leur rêve.

Je vous prie de croire, etc.

EMILE BERNARD.

§

Contre le procès Georges Eekhoud (1). — Nous publions ci-dessous une nouvelle liste d'écrivains qui envoient à leur confrère Georges Eekhoud, poursuivi, à Bruges, pour son roman *Escal-Vigor,* l'expression de leur sympathie et de leur estime, et regrettent l'atteinte portée en sa personne à la liberté d'écrire :

Paul Adam, Marcel Batilliat, Léon Bazalgette, Maurice Beaubourg, Bernard Lazare, Tristan Bernard, Marcel Collière, Lucien Descaves, Edouard Ducoté, Ernest Gaubert,

(1) Voy. *Mercure de France,* n° 129, § *Une Protestation,* aux *Echos.*

Henry Gauthier-Villars, Charles Guérin, Gustave Guiches, Léopold Lacour, Georges Lecomte, Pol Levengard, Lugné-Poe, Georges Polti, Camille de Sainte Croix, Saint-Pol-Roux, Robert de Souza.

Nous avons même reçu la signature d'écrivains étrangers : MM. Wladimir Bienstock, Félix Stevens, Guiseppe Vorluni.

§

Les œuvres de Stevenson. — La société du *Mercure de France* vient d'être exclusivement autorisée par les héritiers et les exécuteurs testamentaires de Robert-Louis Stevenson à traduire et à publier celles de ses œuvres encore inédites ; de plus, elle peut seule publier une édition complète autorisée.

§

Les œuvres de Grillparzer. — MM. Georges Bouton et Jacques Morland préparent une traduction des principaux ouvrages de Grillparzer et des études sur le grand poète viennois.

§

Une fusion. — La revue *La Vie* fusionne avec la *Revue Impressionniste*, qui reparaîtra fin novembre, agrandie, sous un nouveau format (11, rue Lemercier, Paris).

§

Errata (nº de septembre) :

Rubrique *Musique :*

Page 790, lire : séances de musique de chambre éclectiques, au lieu de . électriques.

Page 790, lire : Bœllmann, au lieu de : Bellmann.

Page 791, lire : toute une cour de personnages, au lieu de : tout un chœur.

Page 793, lire : *mélodies élégiaques*, au lieu de : *mélodies édifiantes*.

Rubrique *Echos :*

Page 852, lire : cette terrible catastrophe de Turin, au lieu de : du *Turin*.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7

La solitude où dans l'ombre apparaît
Un vague et dolent paysage.

C. L.

LA GLOIRE
ET L'IDÉE DE L'IMMORTALITÉ

—

I

L'idée de gloire n'est pas des plus difficiles à résoudre. On la peut identifier avec l'idée générale d'immortalité dont elle n'est qu'une des formes secondaires, et des plus naïves; elle n'en diffère que par la substitution de la vanité à l'orgueil. Là, nous avons l'idée de durée fortifiée par l'orgueil d'un être qui se croit une importance immortelle, mais consent à jouir sans fracas d'une pérennité absolue; ici, la vanité, remplaçant l'orgueil, écarte l'idée d'absolu, ou, se déclarant incapable de l'atteindre, s'accroche à un désir, d'éternité sans doute, mais d'éternité objective, sensible à autrui, d'éternité un peu de parade et qui perd en bruit répandu par le monde ce que l'immortalité absolue gagne en profondeur et en orgueilleuse humilité.

Les mots abstraits définissent mal une idée abstraite; il vaut mieux s'en rapporter à l'opinion

commune. La gloire, on sait ce que c'est; la gloire littéraire, tout écrivain se l imagine. Rien de plus clair que ces restes d'illusions; rien de plus clair que le désir ou que l'amour. Les définitions, où les dictionnaires seuls sont obligés, contiennent de réalité ce que contient de vie obscure et grouillante un filet relevé mal à propos de la mer où il attendait sa proie; des varechs s'y tordent et de grêles bêtes y meuvent leurs pattes translucides, et voici toutes sortes d'hélices ou de valves qu'une sensibilité mécanique tient forcloses, mais la réalité, qui était un gros poisson, a, d'un coup de queue, passé par-dessus bord. En général, les phrases nettes et claires n'ont aucun sens, ce sont des gestes affirmatifs qui suggèrent l'obéissance, et voilà tout. L'esprit humain est si complexe et les choses sont si enchevêtrées les unes dans les autres que, pour expliquer un brin de paille, il faudrait démontrer tout l'univers; et il n'est dans aucune langue aucun mot de race sur lequel une intelligence lucide ne puisse bâtir un traité de psychologie, une histoire du monde, un roman, un poème, un drame, selon les jours et la qualité de la température. La définition, c'est le sac de farine comprimée et qui tient dans un dé. Que pouvons-nous faire de cela, si nous n'explorons pas les mers antarctiques? Il est plus à propos de passer au microscope une pincée de farine et d'y chercher avec patience parmi le son le vivant amyle. Dans les résidus laissés par l'analyse de l'idée d'immortalité, on trouvera l'idée de gloire à l'état brillant de paillette.

L'homme se croit encore la dernière œuvre de la force créatrice. Darwin, corroborant la Bible, n'a fait qu'au sixième jour sortir des limbes le couple humain. Et les savants les plus qualifiés en sont là,

et cela permet ces écrits douteux où l'on célèbre les équivoques accordailles de la Science et de la Foi. Mais le darwinisme va s'évanouir devant des notions plus précises. Demain nous ne serons plus tenus de croire que la génitrice du monde, ayant organisé sans idées morales les espèces inférieures, inventa l'homme pour déposer dans son cerveau un principe dont elle s'était fort bien passée elle-même au cours de ses travaux préparatoires. Si l'homme n'est plus la dernière venue des créatures, si l'homme est un animal fort ancien dans l'histoire de la vie, si la fleur de l'arbre vital est, non pas Adam, mais la Colombe, toute la métaphysique de la morale va crouler. Quoi, après ce chef-d'œuvre, l'Homme, Il (ou Elle, selon le mot nul que l'on suppose) s'est abaissé à faire l'oiseau ! Quoi, la grue après l'ancêtre d'Abraham ! Cela est ainsi. Les travaux de M. Quinton (1) ne vont plus permettre d'en douter. Il devient certain que l'intelligence humaine, loin d'être le but de la création, n'en est qu'un accident, et que les idées morales ne sont que des végétations parasites nées d'un excès de nutrition. Les phénomènes intelligence, conscience morale, et tous les titres de noblesse énumérés

(1) *Communication à l'Académie des Sciences* (13 avril 1896) rectifiée et précisée par des travaux ultérieurs que M. Quinton m'a expliqués. Sans appareil scientifique, voici d'après de précieuses conversations, quel serait l'ordre général d'apparition des espèces animales, en ne tenant compte que de celles qui sont encore représentées : 1. *Poissons ;* 2. *Batraciens ;* 3. *Monotrèmes* (*Ornithorinque*) ; 4. *Marsupiaux ;* 5. *Edentés ;* 6. *Primates :* a) *Lémuriens,* b) *Singes* (HOMME) ; 7. *Carnivores* (dernier venu : *Renard blanc*) ; 8. *Ruminants* (dernier venu, *Renne*) ; 9. *Oiseaux.* — Les rapports de cette liste avec une question quelconque de philosophie générale sont évidents pour qui sait associer les idées. Voltaire en eût tressailli de joie. D'autre part, je tiens à l'honneur d'avoir été le premier à annoncer au grand public ces vues nouvelles de la science, qui auront logiquement une magnifique fécondité de conséquences. Antérieurement, j'y ai fait une allusion moins précise, ici même et dans la *Wiener Rundschau* du 1er mai 1899.

dans le parchemin, auraient pu, sans doute, apparaître chez n'importe quelle autre espèce; les oiseaux, dont l'évolution n'est pas finie, n'en seront peut-être pas exemptés. Leur système artériel est bien supérieur à celui de l'homme, plus simple et plus solide; ils peuvent manger sans s'interrompre de respirer; ils volent, ils parlent, ils peuvent réciter les Droits de l'homme ou le Symbole de Nicée, exercices suprêmes de bien des hommes. L'oiseau, roi chronologique de la création, est demeuré jusqu'ici, et malgré ses perfectionnements, un animal; la série des oiseaux ne semble pas, pour l'intelligence, supérieure à la série des mammifères, où l'homme figure à titre d'inexplicable exception. On ne pourrait donc considérer l'intelligence comme une finalité que si chacune des espèces animales était rigoureusement déterminée et fixe. C'est l'opinion, au moins provisoire, de M. Quinton. Les espèces qui se reproduisent comme telles peuvent disparaître; elles ne peuvent plus se modifier. L'homme a très certainement passé par des états divers où il n'était pas un homme; mais du jour où l'homme a reproduit un homme identique à lui-même, l'humanité était immuable. Il est donc possible que l'intelligence humaine, au lieu d'être un accident, une dérogation, ait été déterminée dès l'origine, comme la main humaine, comme les pieds humains, comme les cheveux humains. Elle aurait donc dans l'univers un rôle normal et logique et son excès même, le génie, ne serait plus qu'une exubérance de force. Mais il resterait à expliquer la stupidité de l'oiseau; serait-ce le témoignage de la dégénérescence intellectuelle des forces créatrices? L'opinion la plus probable est que l'intelligence est une excroissance comme la galle du chêne; quel

est l'insecte qui nous a fait cette piqûre ? Nous ne le saurons jamais.

Que l'intelligence soit, comme le croyait Taine, un produit normal du cerveau, ou qu'elle soit une maladie, cela importe peu, d'autant plus qu'une tare qui se transmet telle quelle de génération en génération finit par perdre ses caractères pathologiques ; elle fait partie intégrale et normale de l'organisme. Cependant son origine accidentelle se trouve corroborée par ceci : excellent instrument pour les combinaisons aprioristes, l'intelligence est, spécialement, dirait-on, inapte à percevoir les réalités. C'est à cette infirmité que sont dues les métaphysiques, les religions et les morales. Comme le monde extérieur ne peut arriver à la conscience qu'en se faisant identique à la conscience, qu'en épousant avec scrupule tous les replis de la poche et tous ses détours, il arrive qu'en croyant avoir une image du monde nous n'avons qu'une image de nous-mêmes. Certains redressements sont possibles ; l'analyse des phénomènes de la vision nous a fait admettre cela ; par la comparaison de nos sensations et de nos idées avec ce que nous pouvons comprendre des sensations et des idées d'autrui, on arrive à déterminer des moyennes probables ; mais surtout des moyennes négatives. On dresserait plus facilement une liste des non-vérités qu'une liste des vérités. Affirmer que telle religion est fausse ne dénote plus une grande hardiesse d'esprit ni même beaucoup d'esprit ; la véracité d'aucune religion n'est plus un sujet de controverse que pour les différents clergés européens dont c'est le gagne-pain ou pour ces rationalistes attardés qui guettent toujours, comme leur maître Kant, l'heure propice et lucrative des conversions opportunes.

Mais à la question naïve de ces esprits qui ont horreur du vide, comme la nature du XVII^e^ siècle : Par quoi remplacez-vous cela? Nul ne peut répondre. Il suffit, et c'est assez beau, d'avoir transmué en non-vérité, une vérité. Le métier supérieur de la critique ce n'est pas même, comme le proclamait Pierre Bayle, de semer des doutes; il faut aller plus loin, il faut détruire, il faut incendier. L'intelligence est un instrument excellent de négation; il est temps de l'utiliser, et de cesser de vouloir élever des palais avec des pioches et des torches.

L'histoire de l'idée d'immortalité est un bon exemple de notre impuissance congénitale à percevoir les réalités autrement que réformées et retravaillées par l'entendement. L'idée d'immortalité est née de la croyance au double. Pendant le sommeil et alors que le corps est inerte, il y a une partie de l'homme qui se meut, qui voyage, qui combat, qui mange, jouit ou souffre, exerce tous les phénomènes de la vie; cette partie de l'homme, ce double de l'homme, ce corps astral, survit à la décomposition du corps matériel dont il conserve les usages et les besoins. Telle est sans doute l'origine de la croyance à ce que nous appelons, depuis l'hellénisme, l'immortalité de l'âme; à un stade plus ancien, la religion égyptienne est basée sur la théorie du double : c'est pour les doubles et non pour les âmes qu'on dispose des nourritures réelles, et plus tard symboliques, dans les tombeaux. Mais la religion égyptienne est déjà surchargée de l'idée de justice, d'équilibre; on pèse les doubles dans les balances du bien et du mal; la métaphysique de la morale a obscurci l'idée primitive d'immortalité, qui n'est autre chose que l'idée pure de durée indéfinie.

Pour les théologiens, pour les philosophes, s'il y en a à professer encore ces honnêtes doctrines, pour le commun des hommes, l'idée d'immortalité ou de vie future est intimement liée à l'idée de justice. Le bonheur éternel est une compensation accordée aux douleurs humaines; il y a aussi, mais alors pour les seuls théologiens, de personnels supplices, par quoi sont punis les manquements aux ordres des prêtres; et ces tourments sont encore pour les bons un surcroît de récompense et une garantie contre la promiscuité. Il y a là une sélection aristocratique, mais basée sur l'idée de bon et de mauvais, au lieu de l'être sur l'idée de force et de faiblesse. Ces étranges renversements des valeurs mettaient Nietzsche fort en colère; il faut les accepter au moins comme des conséquences transitoires de la sensibilité de l'homme civilisé. L'homme primitif, dont les nerfs vibrent peu et dont l'intelligence est passive, ressent la souffrance, quoique amortie, mais ne ressent pas l'injustice, qui est une souffrance morale. Pour retrouver un pareil état, il faut franchir les régions moyennes et interroger un Gœthe, un Taine ou un Nietzsche, les hommes chez qui l'intelligence a enfin vaincu, par son excès même, et repoussé les supplications de la pitié et les tentations sentimentales de la justice. Si l'idée d'immortalité était née dans une intelligence supérieure, elle n'aurait différé que par plus de logique, des conceptions brutales de l'humanité primitive.

M. Marillier a recueilli et coordonné tout ce qui, dans les croyances des non-civilisés, touche à la survivance de l'âme (1); il résulte de l'ensemble des faits que l'idée de justice n'a aucunement coo-

(1) *La Survivance de l'âme et l'idée de justice chez les peuples non civilisés.* Paris, Leroux, 1894.

péré à la conception de l'idée d'immortalité. Il y eut peu de découvertes plus importantes pour l'histoire des croyances humaines. L'idée d'immortalité fut d'abord, comme ose le dire M. Marillier, une idée purement scientifique ; elle est le grossissement et le prolongement d'un fait, mal observé, mais d'un fait. La vie future est la suite de la vie présente, et elle comporte les mêmes usages, les mêmes plaisirs, les mêmes déboires. Ce monde a, lui aussi, un double : l'autre monde. Les méchants et les bons, les forts et les faibles y continuent leur état. Parfois la vie, sans que ses éléments changent de relation, y est plus clémente ; parfois dans les mêmes conditions, pire. Si la vie future est considérée comme meilleure ou comme pire, elle est la même pour tous. Meilleure, c'est l'égalité parfaite dans les jouissances médiocres qui sont l'idéal moyen aussi bien du civilisé que du sauvage. Les tribus de la Nouvelle-Guinée, anémiées par la faim, rêvent de manger du sagou à discrétion pendant toute l'éternité. Comme on pourrait découvrir, même dans ce paradis égalitaire, une assez vague idée de compensation, donc de justice, il faut aller plus loin, à Java, où le paradis, sans doute à cause d'un excessif péage, n'était accessible qu'aux riches ; chez ces résignés où seuls les rois, les prêtres et les nobles étaient sauvés ; à Bornéo où l'au-delà, divisé en sept cercles, correspondait aux sept divisions de la hiérarchie sociale. En un autre coin de la grande île, « toute personne qu'un homme tue en ce monde devient son esclave dans l'autre ». Voilà un paradis nettement basé sur l'idée de force et une croyance qui se rit un peu de l'impératif catégorique. Non seulement le faible n'est pas « compensé », mais sa faiblesse et sa souffrance peuvent, par le caprice du

fort, être portées à l'infini; le tueur s'est acquis un profit immortel. Des sociétés où il y a de la poésie, de l'art, des rires, de l'amour, vivent encore avec une telle morale; on peut en être contristé, on n'en est pas surpris, car il est évident que voici contre les étrangers un terrible élément de résistance. Cela a ses inconvénients: de temps en temps, à Bornéo, une troupe de jeunes Dayaks, qui n'ont pas encore tué, se précipite dans une ville et tue; ayant ainsi gagné la vie éternelle et un esclave, ils se tiennent plus tranquilles. Chez les Shans, exterminé par un éléphant, on est privé de paradis; mangé par un tigre, on devient tigre; les femmes mortes en couche deviennent des lamies et hantent les tombes, pieds retournés, talons en avant. Aux Mariannes, il y a un paradis et un enfer; la mort violente conduit en enfer, la mort naturelle conduit en paradis: ces peuples étaient de toute éternité voués à l'esclavage. En une autre région de l'Océanie, le sort de l'âme est joué par la famille du défunt à pair ou impair: impair, c'est l'anéantissement; pair, le bonheur éternel. A Tahiti, les âmes aveugles s'en vont au hasard, sortant des corps, vers une plaine où il y a deux pierres: l'une, si on la touche d'abord, donne la vie immortelle, l'autre l'éternelle mort. Ceci est d'une absurdité presque sublime; c'est grandiose et terrible ainsi que la prédestination. Saint Augustin la plaçait dans la nuit d'avant la naissance; les Tahitiens la situaient dans les ténèbres d'après la mort. Le protestantisme, auquel ces pauvres gens se sont adonnés depuis, ne les a pas beaucoup changés de croyances; en général, le plus grand effort d'un novateur religieux ou philosophe est de mettre, et réciproquement, à la fin ce qui se trouvait au commencement.

En s'agrégeant à l'idée d'immortalité, l'idée de justice en a donc singulièrement troublé le caractère originel ; elle a même contaminé l'idée d'immortalité terrestre, l'idée de gloire.

II

Comment la gloire, d'abord réservée aux rois et aux guerriers chantés par les poètes, a-t-elle fini par être attribuée aux poètes plus encore qu'aux héros de leurs poèmes, c'est un fait de civilisation dont l'origine exacte n'aurait pas beaucoup d'intérêt. Il serait plus curieux d'apprendre par suite de quelle modification dans les mœurs ou de quel agrandissement de l'égoïsme et de la vanité, à l'idée de pérennité du nom et de l'œuvre vint s'adjoindre l'idée compliquée de justice. Un dramaturge athénien, si son œuvre était bafouée par le peuple, à quelle époque de la civilisation grecque eut-il l'audace d'en appeler à la postérité ? Connaît-on de très anciens textes où se lisent de pareilles récriminations ? La sensibilité s'est tellement accrue qu'il n'est plus à cette heure de poètereau dédaigné qui ne songe à la justice des générations futures ; l'*exegi monumentum* d'Horace et de Malherbe s'est démocratisé, mais comment croire que la vanité des auteurs ait eu un commencement ? Il faut l'admettre cependant, pour se tenir dans la logique des développements successifs du caractère humain. La gloire littéraire ne fut d'abord que le sentiment de la durée future de la réputation présente ; sentiment légitime et qui concorde assez bien avec les faits, car les déchéances absolues sont presque aussi rares que les réhabilitations solides. A ce moment, c'est une probabilité scientifique. Eschyle croit que la relation qui existe de son vivant entre les *Sup-*

pliantes et l'opinion publique se maintiendra équivalente au cours des âges. Eschyle a raison ; mais non, s'il fait le même rêve pour les *Danaïdes* et les *Egyptiens*. Cependant Pratinas se voit dans l'avenir l'un des rivaux d'Eschyle, et Pratinas n'est plus qu'un mot, à peine un nom. L'idée de gloire, même en sa forme la plus ancienne et la plus légitime, contiendrait donc l'idée de justice, au moins par prétérition, puisque sa non-réalisation nous suggère aussitôt l'idée d'injustice. Mais il ne faut pas faire raisonner d'après notre sensibilité des hommes d'une civilisation aussi ancienne. Pratinas se fût peut-être soumis au destin : il eût peut-être qualifié de fait pur et simple ce que nous nous plaisons à nommer injustice. L'idée de justice, étant soumise aux variations de la sensibilité, est des plus instables. La plupart des faits que nous rangeons aujourd'hui dans la catégorie de l'injustice, les Grecs les laissaient dans la catégorie du destin ; à d'autres, que nous jetons dans la fosse sous le nom de malheurs ou de fatalité, ils s'ingéniaient à y trouver des remèdes. En principe, quand un peuple rétrécit la catégorie destinée au profit de la catégorie injustice, c'est qu'il commence à s'avouer sa propre décadence ; l'extrême état de sensibilité à l'injustice se traduit par le bâillon du Zaïna qui ne respire qu'à travers un voile pour ne détruire aucune vie (1). Etat de dégradation intellectuelle vers lequel marche aussi l'humanité européenne, où les végétariens mystiques furent les précurseurs des socialistes sentimentaux. N'avons-nous pas déjà les « frères inférieurs » et n'entendons-nous pas louer les machines qui épargnent aux animaux

(1) Barth, *Religions de l'Inde*, dans *Encyclopédie des Sciences religieuses*.

d'exercer leurs muscles? Pleurer sur l'esclave qui tourne la roue, ou sur le poète qui chante dans le désert, signe de dépravation ; car l'esclave qui tourne la roue, c'est qu'il aime la vie plus qu'il ne souffre de son labeur, et le poète qui roucoule dans un trou comme le crapaud, c'est que sa chanson est un agréable exercice physiologique.

Les lois physiques, que des savants promulguèrent ou constatèrent, sont des aveux d'ignorance. Quand on ne peut expliquer un mécanisme, on affirme que ses mouvements s'opèrent en vertu d'une loi. Les corps tombent en vertu de la loi de la pesanteur; cela équivaut, dans le sérieux, à la bouffonne *virtus dormitiva*. Les catégories sont des aveux d'impuissance. Jeter un fait dans l'abîme destin ou dans le tiroir injustice, c'est renoncer à l'exercice des plus naturelles facultés analytiques. Les *Lusiades* furent sauvées parce que Camoëns savait très bien nager, et le premier traité de Newton sur la lumière et les couleurs fut perdu, parce que son petit chien, Diamant, renversa un flambeau. Présentés ainsi, ces deux événements ne rentrent plus ni dans la catégorie Providence ni dans la catégorie Fatalité; ce sont des faits inqualifiables, des faits comme il s'en est produit des milliers, sans que les hommes y aient trouvé prétexte à l'enthousiasme ou à la colère. Qu'Eschyle ait survécu et que Pratinas soit mort, ce sont des aventures comme il en arrive à la guerre; il y en a de plus scandaleuses, mais ni les unes ni les autres ne se doivent juger d'après la notion puérile d'une justice distributive. Si la justice est blessée parce que Florus surnage dans le naufrage où périrent Varius et Calvus, c'est la justice qui a tort; ce n'était point là sa place.

Cependant, comme elle s'est aggrégée à l'idée de paradis, l'idée de justice est devenue la parasite de l'idée de gloire. A l'immortalité que Tahiti jouait à pile ou face, on substitua jadis, croyant bien faire, l'immortalité providentielle; mais pour ce qui est de la gloire, du moins, nous savons que la Providence, si elle ne tire pas au sort le nom des élus, se détermine par des motifs peut-être inavouables. Pour injuste que soit l'homme, par nature et par goût, il est moins injuste que le Dieu qu'il a créé : ainsi des hommes chastes procréent d'obscènes littératures, comme le faisait remarquer Ausone, avec à propos; ainsi l'œuvre du véritable génie est toujours inférieure au cerveau qui l'enfanta. La civilisation a mis dans la gloire un peu de méthode, provisoirement.

Même dans l'ordre spirituel, les hommes ont presque toujours été en désaccord avec les décisions de leurs dieux. La plupart des saints d'autrefois furent créés par le peuple malgré les prêtres; au cours des siècles, le catalogue des saints et le catalogue des grands hommes se sont différenciés, au point de ne plus bientôt porter un seul nom commun. Presque tous les hommes vénérables de ce siècle, presque tous ceux dont l'argile contenait des veines ou des traces d'or sont des réprouvés. Nous vivons aux temps de Prométhée. Quand la Providence gouverna seule la terre, pendant l'interrègne de l'humanité, elle fit de telles hécatombes que l'intelligence manqua de périr. En l'an 950, le fils d'un serf d'Aurillac, le jeune Gerbert, concentre en lui presque toute la tradition européenne; il est à lui seul la civilisation. Quel moment dans l'histoire! Les hommes, par un instinct admirable, en firent leur maître; il fut le pape Silvestre II. Mort,

on commença de bâtir sur cette colonne qui avait soutenu le monde la légende qui devait aboutir au *Faust* de Gœthe. Telle est la gloire, que Gerbert est inconnu. Mais il n'est pas inconnu comme Pythagore; on a pu écrire sa vie, on a conservé ses écrits. Si Gerbert n'est pas un de nos grands hommes aujourd'hui, il le sera peut-être demain; il a gardé intactes toutes ses possibilités de résurrection. C'est que, pour laisser de côté l'idée paradoxale de Providence, depuis Gerbert, nous n'avons presque pas changé de civilisation.

Lorsque les Chrétiens arrivèrent au pouvoir, ils ne conservèrent, outre ce que le hasard épargna, que les livres nécessaires à l'enseignement scolaire. Il est resté de l'Antiquité ce qui serait resté du XVIIe siècle, si les professeurs de la vieille Université, joints aux Jésuites et aux Minimes, avaient eu un droit de vie et de mort sur le livre. Ajoutant La Fontaine au catalogue de Boileau, ils brûlaient le reste. Les Chrétiens brûlèrent beaucoup, malgré leurs protestations d'amour; et ce qu'ils ne brûlèrent pas, ils l'amendèrent. C'est à eux que l'on doit l'image, presque burlesque, d'un Virgile chaste. L'inachèvement authentique de l'Enéide fut un bon prétexte aux coupures et aux grattages; les libraires, chargés de la besogne, y furent d'ailleurs inintelligents et paresseux. Mais la grande cause de la disparition de presque toute la littérature païenne fut plus générale. Un jour vint où on la jugea sans intérêt; dès les premiers siècles, son cercle avait commencé de se rétrécir. Une sainte Cécile pouvait-elle se plaire à Gallus ? Cette délicieuse et héroïque romaine (qu'on retrouva au siècle dernier couchée en poussière dans sa robe sanglante), ayant changé de religion, changea de cœur.

Les femmes cessèrent de lire Gallus, et Gallus a péri presque tout.

Dans le livre intéressant qu'il rédigea sur ce sujet (1), M. Stapfer n'a pas tenu compte des changements de civilisation. Pour expliquer la perte de tant de livres anciens, il n'a songé qu'au hasard. Le hasard est un masque; et c'est précisément le devoir de l'historien de le soulever ou de le déchirer. Du VI^e^ siècle à nos jours, il y eut encore une modification partielle dans la civilisation, au XV^e^ siècle. Vers ce temps, l'ancienne littérature commença de ne plus émouvoir beaucoup le public; les romans, les miracles, les contes parurent tout à coup vieillis; on cessa de les copier, de les réciter; on les imprima peu, un seul manuscrit a conservé *Aucassin et Nicolette*, qui est quelque chose comme le Daphnis et Chloé du moyen-âge. Des accidents épouvantent le poète et même le critique, plus froid, dont la rigueur est logique, du moment que l'on veut bien séparer de l'idée sentimentale de justice l'idée, purement historique, de survivance littéraire. Jusqu'ici, et je reprends l'allusion au rôle conservateur de la civilisation moderne, l'imprimerie a protégé les écrivains contre la destruction, mais le rôle sérieux de l'imprimerie ne porte encore que sur quatre siècles. Cette invention lointaine apparaîtra un jour telle que contemporaine à la fois de Rabelais et de Victor Hugo. Quand il se sera écoulé entre nous et un moment donné du futur un temps égal à celui qui nous sépare de la naissance d'Eschyle, dans deux mille trois cent soixante-quinze ans, quelle influence l'imprimerie aura-t-elle eue sur la conservation des livres? Peut-être aucune.

(1) *Des Réputations littéraire. Essais de morale et d'histoire* Première série. Paris, Hachette, 1893.

Tout ce qui n'aura pas valu la peine d'être réimprimé, c'est-à-dire tout moins quelques épaves heureuses, aura disparu, et d'autant plus vite que la substance matérielle des œuvres est devenue plus précaire. La découverte même d'un papier inaltérable ne serait pas une cause absolue de survie, à cause de la tentation d'employer à mille autres usages ce papier trop solide. Ainsi la valeur du parchemin a souvent déterminé le sacrifice d'un manuscrit ; ainsi les objets d'art en or vont nécessairement à la fonte, quand la mode a changé. La matière qui conserverait le mieux les livres devrait être inaltérable, mais fragile, un peu cassante, pour n'être bonne à rien sortie de sa reliure : une telle découverte ne serait-elle pas un fléau?

Pour l'œuvre des quatre derniers siècles et pour ce qui, vers 1450, restait indemne de l'œuvre antérieure, et pour ce qui s'est retrouvé depuis en des poussières, l'imprimerie a été, jusqu'ici, un mémorable bienfait. Nous ne sommes pas obligés d'accepter les opinions de jadis; les livres sont là et, rares ou communs, nous les pouvons découvrir et lire. De la gloire et de l'opprobre que Boileau distribua à ses contemporains nous sommes les juges surpris et cléments. Martial a déshonoré des poètes qui furent peut-être un Saint-Amand ou un Scudéry; mais nous avons sous les yeux les pièces du dossier des Satires, et nul professeur ami des bonnes mœurs et des éternels principes ne peut plus nous imposer ses médiocres haines. Un homme d'esprit a remarqué que Boileau traite les écrivains qui lui déplaisent à peu près comme nous, les assassins avérés ou les suborneurs de petites filles; mais grâce à la durée imprévue des livres, ces vieilles injures ne sont rien de plus pour les juges que

la vitupération d'un avocat. J'ai Sanlecque à portée de la main, et même Cottin et même Coras; s'ils sont médiocres, je ne le dirai que d'après ma libre impression personnelle.

On a rédigé un essai de catalogue des livres perdus (1); le nombre en monte à cinq ou six cents, et encore, pour atteindre ce chiffre, faut-il compter certains ouvrages qui ne sont qu'égarés et quelques éditions d'œuvres réimprimées plusieurs fois. Y avait-il parmi ces livres perdus des pages vraiment dignes de larmes? Cela est peu probable, d'après les épitaphes de ces tombes. Ce n'étaient sans doute ni d'autres *Maximes*, ni d'autre *Phèdres*, ni même d'autres *Alaric* que : *Herménégilde*, tragédie, par Gaspard Olivier (1601); les *Poétiques Trophées* par Jean Figon de Montélimart (1556), ou le *Courtisan amoureux* (1582), ou le *Friant Dessert des femmes mondaines* (1643). Mais qui sait? Cependant le *Coupe-Cul des Moines*, ou la *Seringue spirituelle* inspirent de médiocres regrets, et pareillement les *Estranges et espouvantables Amours d'un diable déguisé en gentilhomme et d'une demoiselle de Bretagne*. Une perte plus évidente, c'est celle de plusieurs *Almanachs* rédigés par Rabelais, mais cela ne va pas encore très loin. Que des doigts trop fiévreux aient usé prématurément les premières éditions de l'*Astrée*, des *Aventures du baron de Fœneste*, des *Odes* de Ronsard (2), cela prouve seulement le succès immédiat de ces œuvres qui ne cessèrent durant plus d'un demi-siècle d'être en les mains de tous les curieux; et on en dirait autant des

(1) *Livres perdus. Essai bibliographique sur les livres devenus introuvables*, par Philomneste Junior; Bruxelles, 1882.

(2) L'édition de 1550 contenant les *Odes* et le *Bocage* s'est retrouvée en 1882, à la vente P. G. P., où, malgré sa rareté, elle ne fut vendue que cent francs.

éditions originales des premiers romans d'Alexandre Dumas, qui peuvent être rangées, en grande partie, parmi les livres perdus (1). Mais que l'on puisse relever les inscriptions d'un cimetière, cela prouve du moins que les morts qu'elles signalent eurent un nom et une gloire, même passagère. Les vrais livres perdus sont ceux dont nul ne pourrait, aujourd'hui, même soupçonner le titre. Cette poussière anonyme ne remplirait pas sans doute un bien grand ossuaire; mais avec les manuscrits perdus on construirait une nécropole.

Il n'est pas probable que de la littérature française du moyen âge beaucoup plus de la centième partie ait survécu aux changements de la mode. Presque tout le théâtre a disparu. Le nombre des auteurs devait être immense en un temps où l'écrivain était son propre éditeur, le poète son propre récitateur, le dramaturge son propre acteur. En un certain sens, l'imprimerie fut un obstacle aux lettres; elle opérait une sélection et jetait le mépris sur les écrits qui n'avaient pu parvenir à passer sous la presse. Cette situation dure encore, mais atténuée par le bas prix de la typographie mécanique. L'invention dont on nous menace, d'un appareil à imprimer chez soi, multiplierait par trois ou quatre le nombre des livres nouveaux; et nous retrouverions les conditions du moyen âge: tous ceux qui ont quelques lettres — et d'autres, comme maintenant — oseraient la petite élucubration qu'on glisse à ses amis avant de l'offrir au public. Tout progrès finit par se nier lui-même; arrivé à son maximum

(1) Ces éditions de cabinet de lecture, tirées à trois cents exemplaires, et moins, se sont nécessairement usées en proportion de leur succès.

d'expansion, il tend à rétablir l'état primitif auquel il s'était substitué.

Le changement de civilisation, de l'antiquité au moyen âge, fut intellectuel et de sentiment, plutôt que matériel. Les mêmes métiers se prolongent dans les mêmes conditions primitives ; la librairie au temps de Rutebeuf est celle qui vendait, toutes fraîches et vives, les odes d'Horace. Aux deux époques, qui sont pareillement des époques de plénitude, la littérature fut pareillement abondante. Il n'en reste à peu près rien. Toute la poésie latine, d'Ennius à Sidoine Apollinaire, tient en deux volumes in-folio (1), mais presque tout le second tome est donné aux poètes chrétiens. Les Grecs n'ont pas été moins maltraités. Antoine avait fait cadeau à Cléopâtre de la bibliothèque de Pergame, qui se composait de deux cent mille ouvrages grecs à un seul exemplaire : la littérature grecque, dans l'édition Didot, tient en soixante et un volumes ; on y ajoutera, sans beaucoup grossir le nombre des feuillets, tel traité d'Aristote, Hérondas, Bacchylide. Il en fut de la littérature comme d'une armée décimée ; on enterra les morts et les survivants sont des héros. On peut juger de la valeur absolue, mais non de la valeur relative de ce qui reste : ici, nous retrouvons Pratinas ; il nous enseigne que la gloire est un fait.

III

La gloire est un fait pur et simple et non un fait de justice. Il n'y a aucun rapport exact entre le mérite réel d'un écrivain (on se limite à l'examen de la gloire littéraire) et sa réputation parmi les hommes. Pour compenser, dans le sens du hasard

(1) *Opera et fragmenta veterorum poetarum latinorum*. Londres, 1713.

et, si l'on veut, de l'injustice, la survie du livre depuis quatre cents ans, la critique a imaginé un système hiérarchique, qui divise les écrivains en castes, depuis l'idiot jusqu'au génie. Cela a l'air solide et sérieux ; c'est arbitraire puisque les jugements esthétiques ou moraux ne sont que des sensations généralisées. Le jugement littéraire rejoint ainsi, jusqu'à s'y confondre, le jugement religieux.

L'immortalité terrestre et l'autre, celle qui évolue idéalement au delà de la vie réelle, sont des conceptions de même ordre, nées d'une cause unique : l'impossibilité pour la pensée de se penser inexistante. Descartes n'a fait que poser un axiome physiologique et d'une vérité humaine si absolue qu'elle eût été comprise par les plus anciens et les plus humbles peuples. « Je pense, donc je suis, » c'est la traduction en paroles d'un état cellulaire. Tout cerveau qui vit pense cela, même inconscient. La minute vécue est une éternité; elle n'a ni commencement, ni fin; elle est ce qu'elle est, elle est absolue. Cependant le désaccord est complet entre la vérité cérébrale et la vérité matérielle; l'organe meurt, par lequel l'homme se pense immortel et l'absolu est vaincu par la réalité. Le désaccord est complet, évident, indéniable; cependant il est inexplicable. Devant une telle contradiction, l'hypothèse prend quelque force d'une dualité, et d'ailleurs le laboratoire affirme la différence essentielle du travail musculaire et du travail cérébral. Le ploiement de l'avant-bras et même d'une phalange détermine un dégagement d'acide carbonique; l'activité cérébrale, tous les muscles étant au repos, n'inscrit aucune trace de combustion. Cela ne dit pas que les organes de la pensée soient immatériels ; on les touche, on les pèse et on les mesure;

mais ils sont d'une matérialité particulière et dont on ne connaît pas encore les réactions vitales. Inexplicable en théorie, le désaccord entre la pensée et la chair s'explique donc en fait par une différence au moins de construction moléculaire ; ce sont deux états dont l'un n'a de l'autre qu'une connaissance superficielle, et la chair va se dissoudre que la pensée se pense toujours éternelle.

Il y a donc deux immortalités : l'immortalité subjective, que tout homme se décerne volontiers et même nécessairement; l'immortalité objective, celle dont Pratinas a été frustré, celle qui est un fait. La première, religieuse ou littéraire, ne comporte plus, après ce que nous en avons dit, et à défaut de précises analyses, que des réflexions philosophiques, c'est-à-dire vagues ; l'immortalité objective est un sujet de dissertation moins abstrait. On y ferait même entrer toute l'histoire, avec un peu de bonne volonté; mais la littérature française forme une longue et une assez brillante cavalcade.

Les mots, dès qu'ils embrassent, sous leurs ailes, une certaine étendue de réalité perceptible, cèdent volontiers leur formule. La gloire, c'est la vie dans la mémoire des hommes. Mais de quels hommes, mais quelle vie?

M. Stapfer (1) a essayé le dénombrement des œuvres qui du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle sont restées, ce que l'on appelle *rester* en langage de critique professionnel. Ce chapitre intitulé avec esprit (avec un esprit un peu janséniste) « le petit nombre des élus » serait bref, s'il n'était qu'un catalogue. En somme, et on peut admettre cela provisoirement, de tous les écrivains français des trois derniers siècles,

(1) Ouvrage cité, p. 103.

vingt-cinq ou trente auraient atteint ce qu'on appelle la gloire; mais de ces trente, à peine si la plupart sont autre chose qu'un nom. Quelle vie et de quels hommes? M. Stapfer songe à des œuvres qu'un Français d'aujourd'hui, « de culture moyenne », peut avoir, tel jour de pluie, la fantaisie d'entr'ouvrir. Il est impossible d'accomplir une sérieuse analyse si l'on admet dans son raisonnement des expressions comme « culture moyenne ». Un homme de « culture moyenne » peut fort bien se plaire à Saint-Simon et ne posséder chez soi ni un Pascal, ni un Bossuet, ni un Corneille, ni un Malherbe. On peut lire et relire Pascal et goûter peu Rabelais. Mais ces amateurs de lecture difficile sont des professeurs, des ecclésiastiques, des avocats, des hommes qui, s'ils n'écrivent eux-mêmes, tiennent aux lettres par leur métier et la nécessité de se maintenir en contact avec la période classique de la littérature française. Et où ont-ils appris que Boileau est un meilleur poète que Théophile ou Tristan? Au collège, car c'est par le collège que la gloire littéraire se maintient dans le souvenir ennuyé des générations distraites. Il n'y a pas de « culture moyenne » appréciable et figurable par une courbe flexible; mais il y a des programmes. Villiers de l'Isle-Adam avait inventé la « Machine à gloire »; il y a au Ministère de l'Instruction publique une salle où, sur la porte, on devrait lire : « Bureau de la Gloire ». C'est là que se réunit le Conseil Supérieur qui élabore le programme des études. Ce programme est la gaveuse qui produit les cultures moyennes; les noms absents de ce progrès seront éternellement inconnus des générations dont il sera le guide paternel. Mais la conscience d'un éducateur ne peut imposer à des enfants la

connaissance d'écrivains dont la moralité n'est pas universellement admise. Molière était fort immoral en son temps, et c'est ce qui fit son succès près d'un public qui n'avait que le choix, à ses jours de repentance, entre les plus éloquents ou les plus habiles sermonnaires. C'est à mesure qu'il a été moins compris, que Molière, peu à peu, est devenu un moraliste. A mesure que les sensibilités successives se sont différenciées davantage de la sensibilité du XVIIe siècle, la grossièreté a perdu de sa puanteur et on a fini par trouver de la délicatesse à des saillies qui, mises au ton d'aujourd'hui, nous donneraient de la gêne. Molière, bien plus brutal encore dans le fond qu'à la surface, jouit de ce qu'on pourrait appeler la moralité acquise. C'est un phénomène inévitable d'accommodation. Il fallait ou sacrifier Molière ou démontrer la beauté de son génie philosophique.

Son mot, qui n'est qu'un mot, « Pour l'amour de l'humanité, » a été creusé et labouré par les commentateurs ainsi qu'une boule d'ivoire qui, au tour, finit par se résoudre en un réseau de cercles enchevêtrés; ce n'est qu'un hochet pour les bébés. Comment va-t-on concilier les *Femmes savantes* et le Féminisme? Il y aura là un travail de cirque fort curieux à suivre. Dans ses *Réflexions sur les Femmes*, si pénétrantes et d'une si belle langue, Mme de Lambert dit que cette comédie, d'ailleurs odieuse, fut cause que l'instruction chez les filles parut comme une inconvenance, une impudeur, une sorte d'obscénité : d'où la folie de plaisirs purement sensuels où les femmes inclinèrent, n'ayant plus d'autres ressources que la chère et l'amour. On s'en tirera en considérant séparément l'idée féminisme et l'idée *Femmes savantes*, en

épiloguant sur le mot « savant » qui a pris récemment une signification très précise. Le savant, au XVII^e siècle, c'est le curieux non seulement des sciences, mais des lettres, c'est l'esprit inquiet des nouveautés et qui discute des tourbillons sans négliger Vaugelas. M^me de Sévigné était une « femme savante » et aussi Ninon. Sans doute il fallait sauver l'œuvre de Molière ; elle en valait la peine. Mais n'aurait-on pu le faire avec plus d'honnêteté et plus de lucidité?

Tenté sur Rabelais et sur Montaigne, le même travail de mise au point a moins bien réussi. Rabelais surtout a découragé les naïvetés les plus têtues et, faute de pouvoir moissonner de vertueuses gerbes en son abbaye de bon plaisir, on rangea Pantagruel parmi les vagues précurseurs des idées modernes, ce qui n'a aucun sens appréciable, les idées modernes étant fort contradictoires. La Fontaine s'est prêté aux caprices des moralistes avec cette indifférence au bien et au mal qui fut le propre de son tempérament uniquement sensuel ; et quant à Racine, dont l'œuvre serait épouvantable, si elle n'était rédigée en une langue froide et abstraite comme l'algèbre, la dévotion janséniste de ses derniers jours a permis de trouver des intonations pieuses même à ses plus délirantes chansons de luxure et de cruauté (1). Pourquoi ce soin n'a-t-il pas été porté jusque sur un Saint-Amand ou sur un Théophile? On trouve là l'influence de Boileau, qu'il est encore dangereux de contredire quand on recherche une certaine qualité de réputation. Heu-

(1) Ceci était écrit quand a paru l'ouvrage de M. Louis Proal, *Le crime et le suicide passionnels* (F. Alcan, 1900), où, à propos des drames sexuels de cour d'assises, Racine est, comme référence et point de comparaison, cité toutes les dix pages. On ne veut pas dire quel moment de passion et de folie luxurieuse fut le grand siècle.

reux de trouver leur tâche limitée et déterminée par une autorité célèbre, les éducateurs arrêtèrent, dès que sa longueur fut décente, le catalogue des gloires. Leur entreprise était de critique morale bien plus que de critique littéraire; un seul livre, les *Fables*, par exemple, leur eût suffi, album où déposer les aphorismes sournois du vieux catéchisme. L'idéal de l'éducateur est le *Coran*, les mêmes pages contenant un exemple d'écriture, un modèle de style, un code religieux et un manuel de morale.

On peut donc conclure qu'en réalité il n'y a pas de gloire littéraire. Les grands écrivains sont proposés à notre admiration non comme écrivains, mais comme moralistes. La gloire littéraire est une illusion.

Cependant, tout en réservant pour des usages scolaires quelques-uns des meilleurs génies français, les historiens de la littérature ont dû motiver leurs choix, feindre des préoccupations d'art. Un Nisard rédigea une histoire de la littérature française où il n'est à peu près question que de morale; on trouva une telle préoccupation noble, mais trop exclusive. Les manuels ordinaires entremêlent adroitement les deux ordres; il faut qu'un enfant ne sache pas bien si La Fontaine leur est prescrit comme un grand poète ou comme un bonhomme qui enseigna la prévoyance, comme l'auteur de *Philémon et Baucis* ou comme le précurseur de Franklin. Munis des quatre règles de la morale et des quatre règles de la littérature, les professeurs ont examiné les talents, et ils les ont classés; ils ont décerné des prix et des mentions honorables. Il y a le premier ordre et il y a des ordres échelonnés jusqu'au quatrième et au cinquième; la littérature

française est devenue hiérarchique comme une maison de rapport. « Villon, me dit un jour l'un de ces arpenteurs, n'est pas de premier ordre. » Il faut nuancer l'admiration selon les sept notes de la gamme universitaire : de sérieux flûtistes excellent à ce jeu.

Il ne s'agit pas de contester le palmarès de la gloire ni d'en proposer une rédaction nouvelle. Tel qu'il est, il répond à son usage ; il peut avoir l'utilité des classifications arbitraires de la botanique. Il ne s'agit pas de l'amender ; il s'agit de le déchirer.

Que Racine soit un meilleur poète que Tristan Lhermite et qu'*Iphigénie* l'emporte sur *Marianne*, voilà deux propositions inégalement vraies ; car on pourrait tout aussi bien nous donner à comparer ceci, qui est de Racine :

Que c'est une chose charmante
De voir cet étang gracieux
Où, comme en un lit précieux,
L'onde est toujours calme et dormante !

Quelles richesses admirables
N'ont point ces nageurs marquetés,
Ces poissons aux dos argentés,
Sur leurs écailles agréables ! (1)

à cela, qui est de Tristan :

Auprès de cette grotte sombre
Où l'on respire un air si doux,
L'onde lutte avec les cailloux
Et la lumière avecque l'ombre.

Ces flots, lassés de l'exercice
Qu'ils ont fait dessus ce gravier,
Se reposent dans ce vivier
Où mourut autrefois Narcisse...

L'ombre de cette fleur vermeille
Et celle de ces joncs pendans

(1) *L'Etang*. Cette pièce fait partie de la suite des cinq odes où Racine célébra Port-Royal-des-Champs, *L'Etang, Les Prairies, Les Bois, Les Troupeaux, Les Jardins.*

Paraissent estre là-dedans
Les songes de l'eau qui sommeille... (1).

Je sais bien que je compare le meilleur de Tristan avec le pire de Racine; mais Tristan tout de même avait son jardin, si Racine avait son domaine, et parfois il y fait bon. Déchirons donc le palmarès afin d'ignorer que Tristan Lhermite est un poète « à la versification ridicule » (2), et que le plaisir que nous pouvons tirer de sa rencontre ne soit pas gâté par avance, et que nous osions, comme lui, dire à sa muse :

Fay moy boire au creux de tes mains,
Si l'eau n'en dissout point la neige.

C'est l'inconvénient des méthodes comparatives. Les critiques, ayant élu comme idéal le grand poète d'un siècle, n'estiment plus les autres que des précurseurs ou des disciples. On juge les écrivains d'après ce qu'ils ne sont pas, faute d'avoir su comprendre leur génie particulier et souvent faute de les avoir interrogés eux-mêmes. Pratinas en vérité est mieux traité : il jouit du silence.

Mais il est mort, et il s'agit de vivre. Vivre, de quelle vie et en la mémoire de quels hommes? La vie est un fait physique. Un livre n'est pas mort qui existe à l'état de tome dans une bibliothèque; et peut-être que c'est une gloire plus enviable d'être inconnu à la manière de Théophile que d'être célèbre à la manière de Jean-Baptiste Rousseau? La gloire, quand elle n'est que classique, est peut-être l'une des formes les plus dures de l'humiliation. Avoir rêvé de passionner les hommes et les femmes et n'être plus que le pensum triste qui retient en prison un écolier distrait! Est-il cependant d'universelles réputations qui ne soient point classi-

(1) *Le Promenoir des deux Amans.*
(2) Vapereau, *Dictionnaire des Littératures.*

ques? Très peu, et alors elles ont une autre tare. C'est pour ce qu'ils contiennent de malpropre qu'on lit les romans saugrenus de Rétif (1), les contes syphilitiques de Voltaire, et cette ennuyeuse *Manon Lescaut*, si gauchement adaptée de l'anglais. Les livres de jadis n'ont plus de public, si par public il faut entendre les hommes désintéressés qui lisent uniquement pour leur plaisir, et goûtent ce qu'un livre contient d'art et de pensée, mais ils ont des lecteurs encore, et ils en ont tous.

Il n'y a de livre mort que le livre perdu; tous les autres vivent, et presque de la même vie, et plus ils sont anciens, plus cette vie devient intense, devenant plus précieuse. La gloire littéraire est nominale; la vie littéraire est personnelle. Il n'est pas un poète du prodigieux dix-septième siècle qui ne ressuscite chaque jour entre les mains pieuses d'un curieux. Bossuet n'est pas plus feuilleté que ce *Recueil* de Pierre du Marteau (2); et, à tout prendre, la *Plainte du cheval Pégase aux chevaux de la petite Écurie, par Monsieur de Benserade*, est d'une lecture plus agréable et moins dangereuse que le *Discours sur l'histoire universelle :* le moralisme pompeux est-il tant supérieur au burlesque badin? Toute plante de la montagne offre un égal intérêt au botaniste ingénu. Pour lui l'euphorbe n'est pas célèbre ni la bourrache ridicule (elle a d'ailleurs les plus beaux yeux du monde) et il emplit sa gibecière jusqu'à ce qu'elle refuse un dernier brin d'herbe. La gloire littéraire est une invention à l'usage des enfants qui préparent leurs examens;

(1) De Rétif, il faut cependant retenir le tome Ier, celui-là seul, de *Monsieur Nicolas*.

(2) *Recueil de quelques pièces nouvelles et galantes tant en prose qu'en vers*. A Cologne, 1667.

il importe peu à l'explorateur de l'esprit de jadis que ce vers plaisant soit d'un inconnu ou cette forte pensée d'un méprisé. Un homme et son œuvre, cela est d'intérêt si différent! L'homme est une physiologie qui n'a de valeur que dans le milieu où elle a évolué; l'œuvre, quelle qu'elle soit, peut conserver, au cours des siècles, un pouvoir abstrait. Il ne faut pas s'exagérer ce pouvoir ni s'en faire une tyrannie. Une pensée n'est guère autre chose qu'une fleur desséchée; mais l'homme a péri et la fleur reste couchée dans son herbier; elle est le témoin d'une vie disparue, le signe d'une sensibilité abolie.

Lorsqu'on regarde dans la galerie d'Apollon ces onyx et ces corindons façonnés en conques et en coupes et ces ors où le burin a écrit des fleurs et ces émaux violents, va-t-on, avant d'oser se réjouir, demander quel est le nom de l'artisan de tels joyaux? La question cependant serait vaine. L'œuvre vit et le nom est mort. Qu'importe le nom!

« Moi, qui ne désire pas la gloire, » écrivait Flaubert. Il parlait de la postérité, de ces temps futurs, et par conséquent inexistants, auxquels tant de médiocres énergies sacrifient l'heure présente, cette réalité unique. Aucun des livres de Flaubert ne pouvant servir de prétexte à un enseignement moral, Flaubert fut sage. Il ne désirait et il n'aura pas la gloire, à moins que *Madame Bovary* ne conserve pendant le prochain siècle sa réputation équivoque et s'inscrive, dans la tradition des adolescents, parmi les célèbres mauvais livres. Cela est peu probable, puisque *Mademoiselle de Maupin* est déjà d'une lecture pénible. Mais ce qu'on ne peut dire au futur ni de lui ni d'aucun écrivain de la dernière moitié du siècle, on peut le dire au passé. Gautier et Flaubert ont connu la gloire, celle qu'ils se dé-

cernèrent eux-mêmes dans l'invincible conscience de leur génie. La gloire, c'est une sensation de vie et de force; un sylvain la goûterait dans un tronc d'arbre.

Qu'il est plaisant d'écouter le professeur éloquent dont la parole déclare: « Ce livre ne restera pas. » Mais aucun livre ne reste, et cependant tous les livres restent. Connaît-on *Palemon, fable bocagère et pastorale*, par le sieur Frenicle (1) ? Eh bien, ce livre est resté puisque je viens de lire, et j'en ressuscite un vers, qui n'est pas laid:

O que j'eus de plaisir à la voir toute nue!

Il est temps que l'homme apprenne enfin à se résigner au néant, et même à jouir de cette idée dont la douceur est incomparable. Les écrivains pourraient donner l'exemple au peuple en abandonnant résolument leurs vaniteux espoirs. Ils laisseront un nom qui ornera pendant quelques siècles les catalogues et des œuvres qui dureront ce que vivra la matière qui les supporte. C'est un beau privilège au prix duquel ils devraient consentir à taire leurs doléances. Et quand même cette illusoire éternité leur serait refusée, aussi bien que toute gloire présente, pourquoi cela diminuerait-il leur activité ? C'est au passant et non à l'humanité future que le cerisier sauvage offre ses fruits ; et si personne ne passe, comme il s'est couvert de neige au printemps il s'empourpre quand vient l'été. La vie est un fait personnel, immédiat et qui s'écoule dans la minute même où elle est sentie. Adjoindre à cette minute les siècles à venir, c'est raisonner mal, car le présent seul existe, et il faut rester dans la logique pour être encore un homme. Soyons un peu moins

(1) A Paris, chez Jacques Dugast, aux Gants couronnez, 1632.

primitifs et ne nous figurons pas que le prochain siècle sera le « double » du présent et que nos œuvres y garderont la position qu'elles occupent aujourd'hui, ou une position pire. La manière dont nous comprenons *Bérénice* affligerait Racine, et Molière soufflerait volontiers les chandelles les soirs qu'on s'ennuie tant au *Misanthrope*. Les livres n'ont qu'un temps ; arbres, arbustes ou pauvres herbes, ils meurent ayant parfois semé leurs pareils, et la vraie gloire ce serait de provoquer une œuvre sous l'ombre de laquelle on serait étouffé ; ce serait la vraie gloire, parce que cela rentrerait dans les plus nobles conditions de la vie. Les témoins du passé ne sont jamais que des paradoxes ; ils ont commencé à languir quelques années, ou moins après leur naissance, et leur vieillesse se traîne triste et ridée parmi les hommes qui ne les comprennent plus, ni ne les aiment. Souhaiter l'immortalité, c'est désirer de vivre éternellement dans l'état des *struldbruggs* de Swift.

« Tel est le détail qu'on me fit au sujet des Immortels de ce pays... » — et le sentiment de l'homme continue de se révolter contre l'idée de destruction, et l'écrivain tremble à l'idée de pérennelle obscurité. Il faut à notre sensibilité une toute petite lumière dans le lointain, parmi les arbres qui bornent notre vue. Cela rassure les muscles, cela calme le pouls.

REMY DE GOURMONT.

IAMBES

—

A CELLE
QUI VEUT « ALLER AU PEUPLE »

—

Qu'ont-ils pensé de toi,
Muse hautaine au pas chaste et léger?
— Car c'est eux que l'on juge, à leur joie,
Qui croyaient te juger! —
Quand, drapant de deuil ton armure,
Tu t'es levée pour la parade,
Que bruissaient leurs murmures
Autour d'Hérodiade?
Des soies de ta robe Watteau,
De tes haillons de laine
Tu as balayé leurs tréteaux ;
Ont-ils pleuré Verlaine ?
As-tu mis dans leur cœur la Sagesse
Des complaintes parlées ?
Savent-ils les chansons de la Grèce
Aux paroles ailées?
Vont-ils bâtir le temple rêvé,
Maintenant que ta voix
A sonné sur leurs têtes levées,
Du haut d'un pavois?...

O muse, la belle parade :
Voix d'or, cheveux d'or, teints d'enfants,

Les regards d'améthyste ou de jade,
Les tailles fines, les corsages triomphants!
Du froufrou de leur jupe froissée,
Les belles diseuses aux cent ruses,
Comme elles t'ont bien effacée,
Pauvre petite Muse!

Tu t'en retournas de leur foire,
Pâle un peu et toute décoiffée;
Tu suspends, à ta glace, la Gloire,
Ce bouquet fané : ton trophée!
Tu t'asseois lasse, encore assourdie
De cette claironnée;
Qu'espérais-tu, belle étourdie,
Chère désillusionnée?
Rêvais-tu d'Olympie au soleil,
D'Athis tout en clarté?
Le temps des antiques merveilles
Est si loin qu'on a beau le vanter :
La voix de la Lyre entendue
De Lesbos en Sicile
Dans les bruits de la vie s'est perdue
Comme un chant de faucille!

Maintenant, tu rougis de ces fêtes bourgeoises;
Tu veux chercher plus loin des hommes et des femmes
Et dresser, en chantant, sur les foules narquoises
Ta beauté, comme une oriflamme!
Tu leur redirais tes romances,
Tu leur conterais toutes tes peines
Et ton doute et ta douleur immense
Comme la mer et comme la plaine...
Eh! ne sais-tu rien de ces choses?
Nul poète n'a donc su te chanter
De ces durs mots qui s'osent

Jusqu'à la vérité?
Et, te retenant par la taille,
Te dire la peine et la haine
De ce peuple qui pleure et raille
Au fond de la geôle humaine :

« Notre peuple est réel et lyrique
Comme une heure d'histoire;
Que sait-il de ta douleur mystique?
Que peut-il à tes rêves de gloire?
Notre peuple est réel et tragique
Comme un temple embrasé!
As-tu trouvé les mots du cantique
De la vie à la mort enlacée?
T'en irais-tu comme la reine au rire vain
— On lui trancha la tête —
Offrir de la brioche à qui manque de pain,
Narguer, sans le savoir, le deuil et la défaite?
Ou si, t'infatuant d'un rôle de prêtresse,
Exaspérée, enfin, de silence et d'oubli,
Tu rêves de rythmer la prophétique ivresse
Et le rêve railleur de ce siècle failli,
Alors, va-t'en crier aux faubourgs ton angoisse,
Aspire en tes poumons les vents de la révolte,
Sois la voix qui déchire et le souffle qui froisse
Et le grand cri soudain! ébranlant l'archivolte;
Sois haute, pour le mal ou pour le bien, n'importe!
Rythme joyeusement ta haine et leur vengeance
Et lorsque l'incendie viendra mordre ta porte,
Meurs en Beauté, Muse de France. »

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

Paris, oct. 1900.

RÉCITS DE L'AGE DE PIERRE[1]

III

LE PREMIER CAVALIER

Dans les jours où Youh-Lomi tua le Grand Ours des cavernes, il ne régnait aucune inquiétude entre les chevaux et les hommes. A vrai dire, ils vivaient à part — les hommes dans les marais et les halliers des bords des fleuves, les chevaux sur les grands plateaux herbeux, entre les forêts de châtaigniers et les pins. Quelquefois un poney s'égarait et s'embourbait dans les fondrières, ou la tribu des hommes en trouvait un, tué par un lion, et après avoir chassé les chacals, elle en faisait un joyeux festin pendant que le soleil était encore au-dessus de l'horizon. Les chevaux de ces temps reculés étaient de couleur baie, avec une tête énorme, une queue fort longue et des boulets très gros. Ils émigraient à chaque printemps vers le nord-ouest, après la venue des hirondelles et avant l'arrivée des hippopotames, alors que l'herbe, dans les grandes prairies basses, montait à graine. Ils venaient par petites troupes composées d'un étalon et de deux ou trois juments, avec un ou deux poulains, prenaient possession d'une certaine étendue de pâturage, et s'en retournaient quand les châtaigniers jaunissaient et que les loups descendaient des montagnes.

(1) *Voy. Mercure de France*, n° 130.

Habituellement ils se tenaient, pour paître, dans les endroits les plus découverts, ne cherchant l'abri de l'ombre que pendant la grande chaleur du jour. Ils s'écartaient des espaces encombrés de broussailles et de ronces, et des bois de hêtres, préférant les groupes d'arbres isolés, exempts d'embûches, où il était difficile de les surprendre. Leurs instincts n'étaient pas batailleurs : ils se servaient entre eux seulement de leurs dents et de leurs sabots, mais en plaine, une fois lancés, aucune créature vivante ne pouvait les attraper; l'éléphant seul eût pu le faire, s'il en avait senti le besoin. En ces jours-là, l'homme semblait un être assez inoffensif. Aucun murmure d'intelligence prophétique n'avertissait la race des chevaux du terrible esclavage à venir, du fouet, de l'éperon et des rênes, de la lourde charge et des rues glissantes, de la nourriture insuffisante et de l'équarrisseur, qui devaient remplacer les vastes pâturages et la franchise de la terre.

Dans les marécages inférieurs, Youh-Lomi et Eudena n'avaient jamais vu les chevaux de près. Mais maintenant ils les voyaient tous les jours quand ils quittaient ensemble leur abri de la plateforme au flanc de la gorge, en quête de nourriture. Ils étaient retournés à la plateforme après avoir tué Andoo, car ils ne craignaient pas l'ourse ; au contraire, c'était elle qui les redoutait, et quand elle les flairait dans le vent, elle partait d'un autre côté. Ils allaient ensemble toujours et partout; car depuis qu'ils avaient quitté la tribu, Eudena n'était pas tant la femme de Youh-Lomi que sa compagne; elle avait même appris à chasser — autant qu'une femme le peut. Elle était vraiment une femme étonnante. Lui, restait des heures entières à guetter

quelque animal ou à faire des plans, dans sa tête ébouriffée, pour de nouvelles captures, et elle restait auprès de lui, le fixant de ses yeux brillants, sans lui donner d'avis irritants, — aussi tranquille qu'un homme, bref, une femme merveilleuse.

Au sommet de la falaise, était une grande prairie sans arbres que bornait une forêt de hêtres; par delà les bois, on arrivait en vue des troupes de chevaux paissant dans un vaste pâturage légèrement en pente. Là, à l'orée des taillis et des fougères, se trouvaient d'innombrables terriers de lapins et, cachés par les verdures, Eudena et Youh-Lomi restaient étendus, leurs pierres prêtes à être lancées, jusqu'au moment où la gent minuscule sortait pour brouter et s'ébattre au soleil; pendant qu'Eudena, image silencieuse de la vigilance, demeurait à épier les terriers, les yeux de Youh-Lomi ne quittaient pas, dans la plaine herbeuse, ces merveilleux étrangers qui paissaient.

Obscurément, il appréciait leur grâce et leur souple agilité, quand vers le soir, au déclin du soleil et après la chaleur du jour, ils commençaient à s'agiter, s'élançaient à la poursuite les uns des autres, hennissaient, se cabraient, secouaient leur crinière, décrivant dans leurs courses vertigineuses d'immenses courbes et s'avançant quelquefois si près que le battement des sabots sur le sol résonnait comme un tonnerre précipité. Cela paraissait si beau à Youh-Lomi qu'il éprouvait un violent désir de se joindre à eux. Parfois, l'un des animaux roulait sur l'herbe, lançant des ruades vers le ciel, d'une façon qui paraissait fort redoutable, et ce spectacle certainement était beaucoup moins séduisant.

De vagues images traversaient l'esprit de Youh-

Lomi pendant qu'il était ainsi à l'affût, ce qui sauva la vie de deux pauvres lapins. Pendant son sommeil, son cerveau était plus clair et plus hardi, car ainsi allaient les choses dans ces jours-là. Il rêvait qu'il s'approchait des chevaux et luttait avec eux, opposant ses pierres à leurs sabots, mais alors les chevaux se changeaient en hommes, ou du moins en hommes avec des têtes de chevaux, et il s'éveillait terrorisé, trempé d'une sueur froide.

Le matin du jour suivant, une des juments hennit et la troupe aperçut Youh-Lomi venant contre le vent. Ils cessèrent tous de paître et l'observèrent. Youh-Lomi ne se dirigeait pas vers eux, mais avançait obliquement à travers la prairie, semblant regarder toute autre chose au monde que les chevaux. Il avait piqué trois branches de fougères dans sa chevelure emmêlée, ce qui lui donnait un remarquable aspect, et il marchait très lentement.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda l'étalon qui était capable, mais inexpérimenté. Ça ressemble plus à une moitié d'animal qu'à toute autre chose, ajouta-t-il. Des jambes de devant et pas d'arrière.

— Ce n'est qu'un de ces singes roses, répondit la vieille jument. C'est une espèce de singe de rivière. Ils sont tout à fait communs dans les basses plaines.

Youh-Lomi continuait sa marche oblique. La vieille jument fit remarquer le manque de motifs de cette façon d'agir.

— Imbécile, dit-elle, à la façon promptement concluante qui lui était habituelle.

Elle se remit à brouter. L'étalon et l'autre jument suivirent son exemple.

— Regardez, il est plus près, dit une pouliche en faisant quelques ruades.

L'un des jeunes poulains eut des mouvements inquiets. Youh-Lomi s'accroupit et regarda les animaux fixement. Au bout d'un instant, il fut content de voir qu'ils ne manifestaient ni intentions d'hostilité, ni de fuite. Il se prit à examiner quelle allait être maintenant sa conduite. Il n'avait nulle envie de tuer, mais il avait sa hache et l'ardeur de la chasse le tenait. Comment aurait-il pu tuer l'un de ces animaux, l'une de ces belles créatures ?

Eudena, qui, cachée dans les fougères, l'observait avec une timide admiration, le vit tout à coup se remettre en route à quatre pattes. Mais les chevaux aimaient mieux sans doute le voir bipède que quadrupède et l'étalon rejeta sa tête en arrière en hennissant l'ordre de s'éloigner. Youh-Lomi crut qu'ils étaient partis pour de bon, mais après avoir galopé un moment et décrit une vaste courbe, ils se placèrent contre le vent et le surveillèrent. Puis, comme un pli de terrain le cachait, ils se rapprochèrent peu à peu, l'étalon en tête, avec des temps de galop en spirale.

Il ignorait ce que pouvaient faire les chevaux en pareille circonstance autant qu'ils ignoraient ses intentions, et à cette phase de son équipée il éprouva, semble-t-il, une réelle crainte. Il savait que cette sorte d'affût, si le chasseur insistait, faisait partir à la charge contre lui le daim rouge et le buffle. En tous les cas, Eudena le vit se relever et revenir vers elle les panaches de fougères à la main.

Elle se remit debout et il indiqua par des grimaces que son entreprise n'était qu'une vaste farce, et qu'il avait tout juste fait ce qu'il avait projeté de faire depuis le commencement. Ainsi, l'incident fut clos. Mais il resta fort méditatif pendant tout le reste de la journée.

Le jour suivant, cette folle créature fauve à la crinière léonine, au lieu de brouter ou de chasser suivant sa nature, revint rôder autour des chevaux. La vieille jument préconisa un silence dédaigneux.

— Je suppose qu'il veut apprendre quelque chose de nous, dit-elle, laissons-le faire.

Le jour suivant, il revint encore. L'étalon décida que cela ne signifiait absolument rien. Mais en réalité Youh-Lomi était le premier qui ressentît ce curieux charme du cheval, charme qui nous lie encore maintenant, et sa façon de faire signifiait beaucoup de choses. Il les admirait sans réserve. Il devait y avoir en lui des rudiments de parvenu, et il éprouvait le besoin de s'approcher de ces animaux aux formes si pleines de beauté et de noblesse. Puis, il lui venait de vagues tentations d'en tuer un. Si seulement ils avaient voulu le laisser s'approcher ! Mais ils se tenaient toujours à une distance d'au moins soixante pas. S'il tentait de se rapprocher, ils s'éloignaient avec dignité. On peut supposer que c'est la façon dont il avait aveuglé Andoo, qui lui donna l'idée de sauter sur le dos de l'un d'eux.

Mais bien qu'Eudena ait fini par venir, elle aussi, dans la prairie et qu'ils fussent ensemble demeurés discrètement à l'affût, les choses en restèrent là.

Puis, un jour, Youh-Lomi fit une remarque mémorable. Le cheval regarde horizontalement et vers le sol, mais il ne regarde pas en l'air. Aucun animal ne regarde en l'air — ils ont trop de bon sens. Il n'y a que cette créature fantastique qui s'appelle l'homme qui se permette de gaspiller ses facultés à regarder dans les nuages. Youh-Lomi ne fit à ce propos aucune déduction philosophique, mais il observa que la chose était telle. Aussi il

passa tout un long jour dans un hêtre solitaire au milieu de la prairie pendant qu'Eudena était à l'affût. Habituellement les chevaux se réfugiaient à l'ombre pendant la chaleur de l'après-midi, mais ce jour-là le ciel était très couvert, et ils ne vinrent pas, en dépit de la sollicitude d'Eudena.

Ce fut deux jours après cela que Youh-Lomi put faire enfin ce qu'il souhaitait. Le soleil était ardent et les mouches étaient innombrables et insupportables. Les chevaux cessèrent de paître bien avant le midi et vinrent chercher l'ombre sous l'arbre dans lequel était perché Youh-Lomi. Ils se tenaient là, tête à queue, par couples, se battant les naseaux les uns des autres avec leurs longues queues pour éloigner les mouches.

L'étalon, arrivé le premier, s'était placé tout contre le tronc de l'arbre. Soudain il y eut un léger bruit, un craquement, une chute..... Une pierre aiguisée l'avait frappé à la tête. L'étalon chancela, tomba sur les genoux, se redressa, retomba et partit comme le vent. L'air était plein d'un tourbillon de membres, d'un trépignement de sabots et de renâclements d'alarme. Youh-Lomi fut lancé à un pied en l'air, retomba, fut lancé de nouveau, sa poitrine fut violemment heurtée, puis ses genoux purent trouver prise et il serra les flancs de la bête de toutes ses forces. Il se trouvait maintenant cramponné des pieds, des mains et des genoux, fendant impétueusement l'air avec d'extraordinaires soubresauts — et sa hache était tombée il ne savait où. Tiens bon ! lui criait son instinct, et il tint bon.

Il avait la figure fouettée par une masse de rudes crins ; il en avait dans la bouche ; de chaque côté de lui tout fuyait avec une vertigineuse rapidité. Il voyait l'épaule vaste du cheval et le jeu rapide des

muscles sous le poil lisse. Il se rendit compte qu'il avait les bras autour du cou de l'animal et que les violentes secousses qu'il expérimentait avaient une sorte de rythme.

Ensuite il se vit au milieu d'une sarabande furieuse de troncs d'arbres ; puis ce furent des fougères énormes, et enfin la prairie encore. Soudain une grêle de cailloux s'élança de tous les côtés, soulevée par les sabots rapides. Youh-Lomi commença à se sentir terriblement incommodé et étourdi, mais il n'était pas de trempe à céder parce qu'il n'était pas à son aise.

Il n'osa pas lâcher prise, mais essaya de trouver une position plus confortable. Il relâcha son étreinte autour du cou et empoigna la crinière. Il glissa ses genoux en avant et, se reculant, s'installa sur la partie du dos qui s'élargit.

Ce n'était pas chose facile, mais il réussit enfin à se placer d'une façon supportable à califourchon, essoufflé sans doute et peu sûr de lui, mais en tous les cas beaucoup moins rudement secoué.

Lentement Youh-Lomi parvint à reprendre ses esprits. L'allure à laquelle ils allaient lui paraissait terrifiante, mais une sorte d'exultation commença à remplacer sa première frayeur. L'air lui sifflait aux oreilles une musique douce et merveilleuse ; le rythme des sabots changeait, se rompait et reprenait de nouveau. Ils galopaient maintenant sur l'herbe — dans une clairière large et longue, avec, à cent pas à droite et à gauche, une délicieuse bande de verdure étoilée de fleurs roses et coupée ici et là de ruisseaux argentés qui serpentaient vers le bas de la clairière. Au loin, s'étendait la perspective d'une vallée bleue — tout au lointain. Son

exultation croissait. L'homme pour la première fois éprouvait l'impression de la vitesse et il y prenait goût.

Puis, ce fut un large espace avec, épars, d'agiles daims fauves, qui se dispersèrent en tous sens, et un couple de chacals, prenant Youh-Lomi pour un lion, se précipita à sa suite. Quand ils virent que ce n'était pas un lion, ils continuèrent, par curiosité. Le cheval galopait toujours avec l'idée fixe d'échapper, et derrière lui suivaient les chacals aux oreilles droites, aboyant de vives remarques.

— Lequel tuera l'autre ? demanda le premier chacal.

— C'est le cheval qui sera tué, affirma le second.

Ils poussèrent leur cri de poursuite et le cheval y répondit comme il le fait de nos jours à l'éperon.

Ils allaient comme une trombe dans l'air tranquille et clair, faisant lever les volées d'oiseaux surpris, tandis que des bêtes imprévues se précipitaient dans les fourrés, troublant des myriades de mouches indignées, écrasant de petites fleurs qui s'épanouissaient complaisamment.

Il y eut des arbres encore, puis le clapotement d'un cours d'eau franchi: un lièvre s'enfuit d'une touffe d'herbe sous les sabots mêmes de l'étalon et les chacals changèrent immédiatement de poursuite. Bientôt le cheval affolé fit de nouveau irruption au plein jour, dans un large espace herbeux au flanc d'une colline.

Le galop éperdu de l'étalon s'était, depuis longtemps, ralenti, et n'était plus guère qu'un trot mesuré. Youh-Lomi, quoique extrêmement endolori et absolument incertain de l'issue de son escapade était dans un état de joie indescriptible. Mais il entrait

maintenant dans une phase nouvelle de sa chevauchée. L'allure se rompit, l'étalon décrivit une courbe brusque et s'arrêta court.

Youh-Lomi se tenait sur le qui-vive. Il aurait bien voulu avoir un silex, mais ceux qu'il portait dans la sangle de sa ceinture étaient, comme la hache, le ciel sait où. L'étalon tourna la tête et Youh-Lomi aperçut un œil et des dents. Il plaça vivement sa jambe en sécurité et frappa un solide coup de poing sur les naseaux. Alors la tête du cheval descendit quelque part, hors de toute existence apparemment, et le dos sur lequel il était assis se souleva comme un dôme. Youh-Lomi redevint un être d'instinct — strictement préhensile : il se maintint des pieds et des genoux et sa tête sembla dégringoler vers le sol. Ses doigts serraient solidement l'épaisse crinière et les crins rudes du cheval le sauvèrent. Le plan incliné sur lequel il était s'abaissa de nouveau : Houp ! s'écria Youh-Lomi, surpris, et l'inclination se trouva être dans l'autre sens. Mais Youh-Lomi était mille générations plus près de l'être primordial que de l'homme — aucun singe ne se serait mieux tenu. Depuis d'innombrables générations le cheval avait appris dans ses combats contre le lion à se défier de la tactique de se rouler à terre et de ruer. Mais il lançait magistralement les coups de pied et bondissait plutôt avec adresse. En cinq minutes, Youh-Lomi vécut une vie entière. S'il tombait, le cheval le tuerait, il en était persuadé.

Alors l'étalon se décida à poursuivre sa tactique habituelle et reprit soudain son galop ; il se lança dans la pente tête baissée, franchissant d'un bond les buttes et les creux de terrain, ne s'écartant ni à droite ni à gauche. A mesure qu'ils descendaient, la vaste perspective de la vallée s'enfonça derrière

les premiers chênes et les hautes épines. Ils contournèrent soudainement un ravin, avec, au fond, parmi d'épais roseaux et des buissons argentés, un étang tranquille qu'alimentait une source. Le sol devenait plus mou et l'herbe plus haute, et à droite passaient des buissons de mai épars — encore éclaboussés de fleurs tardives. Bientôt le fourré s'épaissit et les branches fouettèrent durement le cavalier ; le cheval et l'homme étaient tailladés d'écorchures d'où le sang tombait goutte à goutte. Puis le chemin s'élargit à nouveau.

Il advint alors une surprenante aventure. Un cri soudain de colère sans raison monta des buissons, le cri de quelque créature amèrement outragée, et une grosse forme gris-bleu se mit à les suivre avec fracas. C'était Yaaa, le rhinocéros à la grande corne, qui, dans un de ses habituels accès de furie, les chargeait à toute allure. On l'avait troublé dans son repas, donc, quelqu'un, n'importe qui, devait être éventré et trépigné. Il se portait à leur rencontre, venant de gauche avec son méchant petit œil rouge, sa grande corne abaissée, et sa petite queue comme un mât de fortune derrière lui. Un moment Youh-Lomi eut l'idée de se laisser glisser et de s'esquiver, mais subitement le staccato des sabots s'accéléra et le rhinocéros sur ses petites jambes trapues et pressées disparut graduellement de la vue de Youh-Lomi. En un instant ils furent au delà des buissons de mai, en pleine prairie, allant à toute vitesse. Pendant un certain temps, il put entendre les pas pesants qui les suivaient reculer derrière lui, et bientôt ce fut comme si Yaaa ne s'était pas fâché, comme si Yaaa n'avait jamais existé.

L'allure de l'étalon ne faiblissait pas, et la course folle continuait.

Youh-Lomi était maintenant tout exultation. En ces jours-là, exulter c'était insulter.

— Ya-ha! gros nez! vilain museau! cria-t-il, en tâchant d'allonger le cou pour apercevoir derrière lui un peu du vindicatif poursuivant. Pourquoi ne sais-tu pas lancer des pierres avec tes poings? termina-t-il avec un cri frénétique.

Mais ce fut un cri malheureux, car, poussé d'une façon imprévue tout près des oreilles de l'étalon, celui-ci tressaillit violemment et fit un écart si brusque que Youh-Lomi se trouva tout à coup dans une position très peu confortable, suspendu par une jambe et un bras à sa monture.

Le reste de la course s'acheva honorablement, mais d'une façon peu agréable. Il lui fallut surtout contempler le ciel bleu, et cela se combinait avec les sensations physiques les plus déplaisantes. Finalement, un buisson d'épines le fouetta si fort qu'il lâcha prise.

Il toucha terre de la joue et de l'épaule, puis, après une série de pirouettes compliquées et extraordinairement rapides, se retrouva assis sur son derrière. D'innombrables éclairs et des étincelles de lumière et de couleur dansaient devant ses yeux. Le sol lui aussi semblait bondir de la même façon que le dos d'un cheval. De fait, il était assis sur le gazon, à dix pas du buisson; devant lui s'étendait une prairie aux tons verts de plus en plus sombres, avec, dans la distance, un certain nombre d'êtres humains; au loin, sur la droite, le cheval s'enfuyait au grand galop.

Les êtres humains se trouvaient sur la rive opposée de la rivière, quelques-uns encore dans l'eau, mais tous fuyant aussi vite qu'ils le pouvaient. La venue d'un monstre qui se séparait par morceaux

était une nouveauté qui n'était pas pour les tenter beaucoup. Pendant un long moment, Youh-Lomi resta à les considérer comme un spectacle qui lui était complètement étranger. Le coude de la rivière, le monticule au milieu des roseaux et des fougères royales, la mince colonne de fumée montant vers le ciel, toutes ces choses lui devaient être parfaitement familières. C'était le campement des Fils d'Ouyah, Ouyah devant lequel il s'était enfui avec Eudena, qu'il avait guetté dans la forêt des châtaigniers et tué avec la première hache.

Il se mit debout, encore hébété de sa chute, et à ce moment les fugitifs épars se retournèrent et le virent. Quelques-uns indiquèrent du doigt le cheval qui s'éloignait et se parlèrent. Il s'avança lentement vers eux, les regardant avec étonnement. Il oublia le cheval, il oublia ses propres contusions dans l'intérêt grandissant de cette rencontre. Ils étaient moins nombreux qu'auparavant — il supposa que les autres avaient dû se cacher — le monceau de fougères préparé pour le feu nocturne n'était pas aussi haut. Auprès des tas de pierres, Wau aurait dû être assis — mais alors il se souvint qu'il avait tué Wau. Ramené soudain à cette scène familière, la gorge et les ours et Eudena lui semblèrent des choses lointaines, des choses rêvées.

Il s'arrêta sur la rive et continua à examiner la tribu. Ses facultés mathématiques étaient des plus faibles, mais il ne pouvait douter qu'ils fussent moins nombreux. Les hommes sans doute avaient dû partir en chasse, mais les femmes et les enfants n'étaient plus en aussi grand nombre. Il poussa le cri du retour. Sa querelle avait été avec Ouyah et Wau — non avec les autres.

— Enfants d'Ouyah ! cria-t-il.

Ils répondirent en l'appelant par son nom, un peu craintivement à cause de l'étrange façon dont il était revenu.

Pendant un moment, ils se concertèrent. Alors une vieille femme éleva sa voix perçante et lui répondit :

— Notre maître est un Lion.

Youh-Lomi ne comprit pas. Alors, plusieurs en même temps lui crièrent :

— Ouyah vient encore. Il revient en Lion, notre maître est un Lion. Il vient la nuit. Il fait mourir celui qu'il veut. Mais aucun autre ne peut nous tuer, Youh-Lomi, aucun autre ne peut nous tuer!

Youh-Lomi ne comprenait toujours pas.

— Notre maître est un Lion. Il ne parle plus aux hommes.

Youh-Lomi restait debout à les considérer. Il avait eu des rêves — il savait que, bien qu'il eût tué Ouyah, Ouyah existait encore; et maintenant on lui disait qu'Ouyah était un Lion.

La vieille femme ridée, la maîtresse des gardiennes du feu, se tourna soudain et se mit à parler à voix basse à ceux qui l'entouraient. C'était une très vieille femme : elle avait été la première des femmes d'Ouyah, et il l'avait laissée vivre au-delà du temps qu'il était vraisemblablement permis à une femme de vivre. Elle avait été astucieuse dès l'enfance, astucieuse pour plaire à Ouyah et pour se procurer sa nourriture, et maintenant ses conseils étaient très écoutés. Elle parlait bas et de l'autre rive Youh-Lomi examinait avec dégoût sa forme ratatinée. Alors elle appela à haute voix :

— Reviens vers nous, Youh-Lomi !

Une jeune fille soudain éleva sa voix :

— Reviens vers nous, Youh-Lomi! appela-t-elle.

— Reviens vers nous! se mirent-ils à crier tous ensemble.

C'était étrange combien leur manière avait changé depuis que la vieille avait parlé.

Il restait sans bouger, les examinant tous. Il lui était agréable de s'entendre appeler, et la jeune fille qui la première l'avait interpellé était belle à voir. Mais elle le fit penser à Eudena.

— Reviens vers nous, Youh-Lomi! criaient-ils, et la voix de la vieille femme ridée s'élevait au-dessus des autres. Au son de cette voix, son hésitation lui revint.

Il demeurait immobile sur la rive, Youh-Lomi, — Youh le Réfléchi — tandis que ses pensées lentement s'imageaient. Bientôt, les uns après les autres, ils cessèrent de crier pour voir ce qu'il ferait. Il avait tour à tour envie de les rejoindre, puis de s'en aller, sans parvenir à se déterminer. Tout à coup, ses craintes — ou sa prudence — prirent le dessus. Sans répondre, il leur tourna le dos et reprit, vers les fourrés d'épines, le chemin par où il était venu. Immédiatement, la tribu tout entière se mit à crier furieusement après lui. Il hésita et se retourna, reprit son chemin et se retourna encore, une seconde, puis une troisième fois, les regardant avec des yeux inquiets pendant qu'ils l'appelaient. La dernière fois, il avait fait deux pas vers eux avant que sa crainte ne l'eût empêché de continuer. Ils le virent s'arrêter une fois de plus, puis soudain secouer la tête et disparaître parmi les buissons.

Alors toutes les femmes et les enfants élevèrent ensemble la voix et l'appelèrent dans un dernier et vain effort.

Au loin, dans le bas de la rivière, les roseaux

s'inclinaient sous la brise, à l'endroit où le vieux Lion, qui s'était mis à manger de l'homme, avait établi son repaire, à une distance convenable de son garde-manger.

La vieille femme tourna sa face de ce côté, et indiquant du doigt les fourrés d'épine:

— Ouyah, ton ennemi s'en va! cria-t-elle; ton ennemi est parti, Ouyah! Pourquoi nous dévores-tu chaque nuit? Nous avons voulu l'attirer dans un piège! Ton ennemi est parti, Ouyah!

Mais le lion, qui, un à un, dévorait les membres de la tribu, faisait sa sieste, et la plainte passa sans être entendue. Ce jour-là il avait dîné de l'une des jeunes filles les mieux potelées et il était d'humeur satisfaite et placide. En réalité, il ne comprenait pas qu'il était Ouyah et que Youh-Lomi était son ennemi.

Ce fut ainsi que Youh-Lomi monta à cheval et qu'il entendit pour la première fois parler de Ouyah le Lion, qui avait remplacé Ouyah le Maître et qui dévorait la tribu. Pendant qu'en hâte il regagnait la gorge, son esprit n'était plus occupé par le cheval, mais par cette pensée qu'Ouyah existait encore pour tuer, ou pour être tué. Mainte et mainte fois, il revit la bande diminuée des femmes et des enfants qui criaient qu'Ouyah était un lion. Ouyah était un lion!

Et bientôt, craignant d'être surpris par le crépuscule, Youh-Lomi se mit à courir.

IV

LE RÈGNE DE OUYAH LE LION

Le vieux lion jouait de bonheur. La tribu éprouvait un certain orgueil d'avoir un tel souverain,

mais c'est toute la satisfaction qu'elle en tirait. Il était venu la nuit même où Youh-Lomi tua Ouyah le Rusé, et c'est pour cela qu'ils l'appelèrent Ouyah. Ce fut la vieille femme gardienne du feu, qui la première lui donna ce nom. Une ondée avait réduit les feux à quelques tisons rouges et obscurci la nuit. Comme ils conversaient entre eux, s'entre-regardant dans les ténèbres, et se demandant craintivement ce que Ouyah allait leur faire dans leurs rêves, maintenant qu'il était mort, ils entendirent tout près d'eux les rugissements du lion qui se répercutaient au loin. Puis tout fut tranquille.

Ils retinrent leur souffle, si bien que les seuls bruits perceptibles furent la régulière tombée de l'averse et le sifflement des gouttes dans les cendres chaudes. Enfin, après une interminable attente, un craquement, un hurlement de terreur, et un grondement. Ils se levèrent, criant et clamant, et s'enfuirent dans toutes les directions ; mais les tisons ne voulurent pas brûler et en un instant la victime était emportée à travers les fougères. C'était Irk, le frère de Wau, et c'est ainsi que le Lion vint.

La nuit suivante, les fougères étant encore humides de pluie, Il vint et emporta Click aux cheveux roux. Cela lui suffit pour deux nuits. Puis pendant les nuits sombres d'entre les lunes, il vint trois fois consécutives et cela malgré qu'ils eussent de grands feux. C'était un vieux lion aux dents ébréchées, mais très peu bruyant et très calme ; il connaissait déjà le feu ; ses récentes victimes n'étaient pas les premiers et seuls humains qui eussent pourvu aux besoins de sa vieillesse. La troisième nuit, il vint entre le feu extérieur et le feu central ; il sauta par-dessus le tas de silex et abattit Irm, le fils de Irk, qui semblait devoir être le chef.

Ce fut une nuit terrible, parce qu'ils jetèrent de grandes quantités de fougères sur les feux, s'enfuirent en criant et que le lion effrayé lâcha Irm. A la lueur des hautes flammes, ils virent Irm se relever et accourir vers eux, mais le lion en deux bonds l'eut rattrapé. Telle fut la fin de Irm.

Ainsi leur vint la crainte et toutes les délices du printemps s'effacèrent de leur vie. Déjà cinq d'entre eux avaient quitté la tribu et les quatre nuits suivantes en ajoutèrent trois de plus à ce nombre. La chasse pour leur nourriture fut sans attraits, nul ne savait qui serait la victime prochaine, et tout le jour les femmes travaillaient, même les favorites, ramassant des herbes sèches et des branches mortes, pour les feux nocturnes. Les chasseurs avaient perdu l'entrain : aux meilleurs jours du printemps, la faim se fit sentir comme si c'était encore l'hiver. La tribu aurait pu chercher un autre campement, si elle avait eu un chef. Mais ils n'avaient pas de chef, et nul ne savait où aller pour que le lion ne les suivît pas. Ainsi le vieux lion engraissait, remerciant le ciel d'avoir créé la race bénévole des hommes. Deux des enfants et un adolescent furent tués pendant que la lune était encore nouvelle, et ce fut alors que la vieille échevelée qui gardait le feu se souvint en rêve de Eudena et de Youh-Lomi et de quelle façon Ouyah avait été mis à mort. Elle avait vécu tous ses jours dans la crainte de Ouyah, et maintenant elle vivait dans la crainte du lion. Que Youh-Lomi eût pu tuer Ouyah pour de bon — Youh-Lomi qu'elle avait vu naître — c'était impossible. C'était Ouyah qui cherchait toujours son ennemi.

C'est alors qu'eut lieu l'étrange retour de Youh-Lomi : animal merveilleux galopant par delà la

rivière et qui soudain se changeait en deux animaux : un cheval et un homme. Suivant ce présage, la vision de Youh-Lomi sur l'autre rive du fleuve... Oui, c'était très simple pour elle : Ouyah les punissait parce qu'ils n'avaient pas chassé à mort Eudena et Youh-Lomi.

Les hommes, redoutant les hasards de la nuit, revinrent alors que le soleil était encore resplendissant au ciel. On les reçut avec l'histoire de Youh-Lomi. La vieille traversa avec eux la rivière et leur montra sa piste hésitante. Siss le Traqueur reconnut les traces de pieds comme étant celles de Youh-Lomi.

— Ouyah réclame Youh-Lomi ! s'écria la vieille femme, se dressant, gesticulante figure à reflets de bronze, dans le soleil couchant.

Ses cris étaient des sons étranges, des essais de parole encore indistinctes, mais dont le sens était celui-ci : Ouyah réclame Eudena ! Il vient, après nuit, pour chercher Eudena et Youh-Lomi. Quand il ne peut trouver Eudena ni Youh-Lomi, il se fâche et il tue. Chassez Eudena et Youh-Lomi. Eudena féra les qu'il poursuivit et Youh-Lomi contre lequel il proparoles de mort ! Chassez Eudena et Youh-Lomi !

Elle se tourna vers le repaire éloigné, derrière les roseaux, comme elle s'était souvent tournée vers Ouyah quand il vivait.

— N'en est-il pas ainsi, mon maître?

Et comme s'ils lui répondaient, les grands roseaux s'inclinèrent sous la brise qui passait.

Pendant tout le long crépuscule, on entendit, dans le campement, le bruit des hommes appointant leurs lances de frêne pour la chasse du lendemain. Et dans la nuit, de bonne heure, avant que la lune

ne fût levée, le lion vint et emporta la fille de Siss le Traqueur.

Au matin, avant que le soleil ne fût levé, Siss le Traqueur, le jeune Wauhau qui était maintenant l'aiguiseur de silex, le Borgne, Bo, le mangeur d'Escargots, les deux aux cheveux roux, Peau de Chat et le Serpent, tous ceux qui survivaient des fils de Ouyah, prenant leurs épieux de frênes et leurs pierres aiguisées, leurs sacs de peaux formés de pattes de bêtes, remplis de pierres à lancer, se mirent en route sur la trace de Youh-Lomi, à travers les fourrés d'aubépine où Yaaa le rhinocéros et ses frères paissaient, et montèrent à travers la prairie sans arbres vers le bois de hêtres.

Cette nuit-là, les flammes des feux brûlèrent nombreuses et hautes, pendant que se couchait la lune croissante, et le lion laissa en paix les femmes et les enfants accroupis.

Le jour suivant, le soleil étant encore haut, les chasseurs revinrent — tous, sauf le Borgne, qui gisait mort, le crâne fracassé, au pied du rocher. Quand Youh-Lomi revint ce soir-là de poursuivre les chevaux, il trouva les vautours déjà à l'œuvre sur son cadavre. Avec eux, les chasseurs ramenaient Eudena meurtrie et blessée, mais vivante. Tel avait été l'ordre étrange de la vieille femme échevelée qu'il fallait la ramener vivante.

— Elle ne doit pas être tuée par nous; elle est pour Ouyah le Lion!

Ses mains étaient liées avec des lanières comme si elle avait été un homme, et elle s'avançait, épuisée et chancelante, sa chevelure toute mêlée de sang coagulé et tombant sur ses yeux. Les hommes marchaient autour d'elle et de temps en temps le Mangeur d'Escargots, auquel elle avait donné ce so-

briquet, se moquait d'elle et la frappait de son épieu de frêne. Quand il l'avait ainsi frappée, il regardait par-dessus son épaule comme quelqu'un qui a accompli le plus hardi des exploits. Les autres aussi regardaient de temps à autre par-dessus leur épaule et tous se hâtaient, sauf Eudena. Quand la vieille les aperçut, elle poussa de grands cris de joie.

Ils obligèrent Eudena à traverser la rivière sans lui délier les mains, bien que le courant fût très fort, et quand son pied glissait la vieille hurlait, de joie d'abord, puis par crainte qu'elle ne se noyât. Quand ils l'eurent traînée sur la rive, Eudena ne put se tenir debout un seul moment malgré tous les coups dont ils l'assommaient. Aussi la laissèrent-ils assise les pieds dans l'eau, les yeux fixes et la face impassible, décidée à endurer quoi qu'ils fissent ou dissent. Toute la tribu se rassembla autour du feu, même le petit Haha, à la chevelure bouclée, qui savait à peine marcher, et ils restèrent là, regardant tour à tour Eudena et la vieille, comme nous regarderions maintenant quelque étrange bête blessée et celui qui l'a capturée.

La vieille arracha le collier de Ouyah qui était au cou d'Eudena et le mit au sien : elle avait été la première à le porter. Puis elle traîna Eudena par les cheveux et, prenant un pieu des mains de Siss, elle se mit à la frapper de toutes ses forces. Quand elle eut donné libre cours à sa fureur, la vieille examina de très près la figure de la pauvre fille. Les yeux d'Eudena étaient clos, ses traits immobiles et elle gisait à terre si tranquille que pendant un moment, jusqu'à ce que ses narines eussent frissonné, la vieille femme craignit qu'elle ne fût morte. Alors elle la frappa au visage en riant très fort; elle rendit l'épieu à Siss, s'éloigna de quelques pas et se mit

à bavarder et à railler à sa façon accoutumée.

La vieille femme avait plus de mots qu'aucun autre membre de la tribu, et ce qu'elle disait était terrible à entendre. Parfois elle hurlait et rugissait d'une manière incohérente; parfois ses cris gutturaux n'étaient que de vagues fantômes de pensées. Mais elle fit néanmoins comprendre à Eudena tout ce qui allait lui arriver, le lion et les tourments qu'il lui ferait subir.

— Et ton, Youh-Lomi? Ha, ha, Youh-Lomi est tué.

Soudain les yeux d'Eudena s'ouvrirent et elle s'assit sur ses talons : son regard simple et droit rencontra celui de la vieille.

— Non, dit-elle lentement, comme quelqu'un qui cherche à se rappeler, non, je n'ai pas vu le corps de mon Youh-Lomi tué. Je n'ai vu personne tuer mon Youh-Lomi.

— Dites-lui, cria la vieille, dites-lui celui qui l'a tué! Dites-lui comment Youh-Lomi fut tué!

Son regard et ceux des femmes et des enfants allèrent de l'un à l'autre des hommes.

Nul ne répondit. Ils restaient embarrassés et honteux.

— Allons! Parlez! dit la vieille.

Les hommes se regardèrent. Le visage d'Eudena s'éclaira soudain.

— Dites-lui, s'écria-t-elle, dites-lui, hommes forts, lequel d'entre vous a tué Youh-Lomi!

La vieille se leva et la frappa rudement sur la bouche.

— Nous n'avons pu trouver Youh-Lomi, articula lentement Siss le Traqueur. Qui chasse deux ne tue rien.

Alors le cœur d'Eudena bondit, mais son visage garda son expression de dureté; elle fit aussi bien,

car la vieille l'observait méchamment, le meurtre dans les yeux.

Puis la vieille tourna sa langue contre les hommes parce qu'ils avaient eu peur de poursuivre Youh-Lomi. Maintenant que Ouyah était mort, elle ne craignait plus personne et elle les rudoyait comme on gronde des enfants. Ils la regardèrent avec des yeux haineux et commencèrent à s'accuser les uns les autres, jusqu'au moment où soudain Siss le Traqueur éleva la voix et lui ordonna de se taire.

Ainsi quand le soleil déclina, ils prirent Eudena et suivirent — le cœur serré — la piste que le vieux lion avait faite dans les roseaux. Tous les hommes allèrent ensemble. A un endroit, s'élevait un groupe d'aunes, et contre un tronc ils lièrent promptement Eudena, afin que le lion pût la trouver quand il sortirait au crépuscule, et, ayant achevé leur besogne, ils retournèrent précipitamment au campement. Là, ils s'arrêtèrent, Siss le premier, et se retournèrent du côté des aunes. De la hauteur du campement ils pouvaient apercevoir la tête de la victime, petite masse noire entre les branches du plus gros arbre. Cela valait mieux ainsi.

Toutes les femmes et les enfants restèrent en observation sur le sommet du monticule ; la vieille, debout, hurlait ses supplications vers le lion pour qu'il prît celle qu'il cherchait, lui indiquant des tourments à lui faire subir.

Eudena était maintenant à bout de forces, étourdie de coups, de fatigue et de douleur; seule, la crainte de ce qui allait arriver la soutenait. Le soleil était un énorme globe rouge-sang, entre les troncs des châtaigniers, au loin, et l'occident était tout de flamme. La brise du soir s'était apaisée en

une tiède tranquillité. L'air était plein d'essaims de moucherons, les poissons dans le fleuve proche sautaient à chaque instant et parfois un hanneton venait bourdonner à ses oreilles. Du coin de l'œil, Eudena pouvait voir une partie du monticule, du campement et de petites formes debout qui l'épiaient. Même, très subtils mais très clairs, elle pouvait entendre les battements de la pierre à feu. Tout proche d'elle, sombre et tranquille, était le fourré, bordé de roseaux, qui recélait le repaire du lion.

Soudain le heurtement des pierres à feu cessa. Elle chercha le soleil et s'aperçut qu'il avait disparu, tandis qu'au-dessus de sa tête, plus brillante à chaque instant, montait la lune croissante. Elle regarda vers le fourré de la tanière, cherchant à voir des formes dans les roseaux, et tout à coup elle commença à se tortiller et à s'agiter, pleurant et appelant Youh-Lomi.

Mais Youh-Lomi était bien loin. Quand ils virent sa tête se mouvoir au gré de ses efforts, ceux qui l'épiaient poussèrent des cris ; alors elle se tut et resta tranquille. Puis vinrent les chauves-souris ; l'étoile qui ressemblait à Youh-Lomi surgit hors de sa retraite bleue des confins de l'ouest. Elle l'appela, mais doucement, parce qu'elle avait peur du lion. Et pendant toute la venue du crépuscule, le fourré fut tranquille.

Ainsi l'obscurité enveloppa Eudena : la lune brilla de plus en plus et les ombres des choses qui avaient fui vers la colline ,s'étant évanouies quand le soir tomba, revinrent courtes et noires. Un faible remuement et de sombres formes dans l'épaisseur des roseaux et des aunes où le lion reposait commencèrent à s'apercevoir. Mais rien n'en sortit

pendant tout le temps que se rassemblèrent les ténèbres.

Elle regarda du côté du campement et vit les feux briller d'un rouge fumeux, et les hommes se promener alentour. De l'autre côté, au-dessus du fleuve, un brouillard blanc s'accumulait. Puis, du lointain, vint le glapissement pleurnicheur des jeunes renards et le hurlement d'une hyène.

Il y eut de longs intervalles d'attente douloureuse. Au bout d'un long moment, quelque animal plongea dans l'eau et sembla traverser le fleuve à l'endroit du gué, au-dessus du repaire, mais quel animal c'était, elle ne put le distinguer. Des criques lointaines où s'abreuvent les bêtes, elle pouvait entendre le bruit des éclaboussements et le tapage des éléphants — si tranquille était la nuit.

La terre était maintenant une confusion incolore de réflexions blanches et d'ombres impénétrables sous le ciel bleu. La lune d'argent pâle était déjà entamée par les franges des cimes de la forêt de châtaigniers, et au-dessus des collines sombres, vers l'est, les étoiles se multipliaient. Les feux du campement étaient maintenant d'un rouge ardent et des formes noires et attentives se détachaient contre les lueurs. Ils attendaient un cri.... Sûrement, ce serait bientôt.

La nuit soudain sembla pleine de mouvement. Elle retint son souffle. Des choses passaient — une, deux, trois ombres subtiles et furtives... des chacals.

Puis une longue attente encore.

Enfin, d'un coup, s'affirmant réel par-dessus tous les bruits que son esprit avait imaginés, quelque chose remua dans le fourré et s'augmenta peu à peu en une violente agitation. Il y eut un bruit sec

de cassure. Les roseaux craquèrent lourdement, une fois, deux fois, trois fois : puis tout redevint tranquille, sauf une sorte de murmure régulier. Elle perçut un grondement sourd et chevrotant, puis toutes choses reprirent leur silence. La tranquillité s'attarda — ne finirait-elle jamais ? Elle retint son haleine et se mordit les lèvres pour ne pas crier. Quelque chose courut lestement dans les broussailles. Elle poussa un cri involontaire, mais elle n'entendit pas la clameur qui lui répondait du campement.

Immédiatement, le taillis fut secoué à nouveau d'un vigoureux mouvement. Elle voyait à la lueur de la lune sur son déclin les tiges des herbes s'agiter et les aunes se balancer. Elle tira sur ses liens, violemment, en un dernier effort. Mais rien ne vint vers elle. Pendant une couple de minutes, une douzaine de monstres semblèrent se précipiter en tous sens dans cet endroit resserré — et le silence reprit à nouveau. La lune s'enfonça derrière les châtaigniers au loin, et la nuit devint noire.

Puis un son bizarre, un halètement de sanglots qui devint plus rapide et plus faible — un autre silence, des sons vagues, et le grognement de quelque animal.....

Toutes choses furent à nouveau tranquilles. Dans le lointain, vers l'est, un éléphant barrit, et des profondeurs de la forêt vinrent des aboiements et des cris furieux de bête, qui s'évanouirent peu à peu.

Dans le long intervalle, la lune reparut, derrière les troncs des arbres, envoyant à travers le désert de roseaux deux grandes barres de clarté et une bande d'ombre. Ensuite vinrent un bruissement continu, un éclaboussement, les roseaux se balan-

cèrent de plus en plus et s'ouvrirent séparés, du haut en bas... C'était la fin!

Elle ouvrit les yeux pour voir quelle chose venait de sortir des roseaux. Pendant un moment, il lui sembla certainement que c'était la grande tête et les mâchoires qu'elle attendait; soudain tout cela diminua et changea. C'était une chose ramassée et sombre, qui demeurait silencieuse, mais ce n'était pas le lion. Rien ne bougea plus... elle examina fixement. On eût dit une grenouille gigantesque, deux membres et un corps oblique. La tête se mouvait comme pour chercher l'ombre.....

Un bruissement, et la chose remua gauchement avec une sorte de sautillement, et, à mesure qu'elle avançait, elle poussait une sorte de grognement sourd.

Le sang qui se précipitait dans les veines de la victime anxieuse fut tout à coup joie.

— Youh-Lomi! murmura-t-elle.

La chose s'arrêta.

— Eudena! répondit-il avec de la douleur dans la voix et cherchant à voir entre les aunes.

Il se glissa hors de l'ombre des roseaux jusqu'à la clarté de la lune. Tout son corps était couvert de taches noirâtres. Elle vit qu'il traînait la jambe et qu'il étreignait dans sa main la hache, la première hache. Un instant après, il réussit à se mettre à quatre pattes et à grand'peine il parvint à s'avancer auprès d'elle.

— Le lion, dit-il, avec une voix étrangement mêlée d'exultation et d'angoisse. Wau! — J'ai tué un lion. De ma propre main. De la même façon que j'ai tué le grand ours.

Il se souleva pour donner plus d'emphase à ses derniers mots, mais il retomba soudain avec un

faible cri. Pendant un long moment, il ne bougea pas.

— Détache-moi..., murmura Eudena.

Il ne lui répondit par aucune parole, mais, en s'appuyant au tronc de l'aune, il essaya de se relever et se mit à user avec le bord tranchant de sa hache les lanières qui la retenaient. Elle l'entendait gémir à chaque mouvement. Il finit par couper les liens de sa taille et de ses bras, après quoi sa main retomba. Sa poitrine heurta l'épaule d'Eudena, il glissa à terre auprès d'elle et demeura inanimé.

Mais il lui était facile maintenant d'achever de se délivrer. Rapidement, elle coupa les derniers liens. Elle voulut s'éloigner d'un pas, mais elle eut un vertige. Son dernier mouvement conscient fut d'aller vers lui. Elle chancela et soudain se laissa choir de tout son long auprès de lui. Sa main tomba sur sa hanche. La chair était molle et humide et céda sous sa pression. Il poussa un cri quand elle le toucha, se tordit et redevint immobile.

Bientôt une forme sombre semblable à un chien se glissa très doucement entre les roseaux. Elle s'arrêta court et flaira, hésitante, puis s'esquiva furtivement dans l'obscurité.

Longtemps ils restèrent ainsi sans pouvoir bouger, avec, sur leurs membres lourds, la caresse de la lune déclinante. Très lentement, aussi lentement que le coucher de la lune, l'ombre des roseaux s'avançait vers eux. Bientôt leurs jambes furent cachées et Youh-Lomi ne fut plus qu'un buste argenté de clarté. Peu à peu l'ombre se glissa jusqu'à son cou, jusqu'à sa figure et ainsi les ténèbres nocturnes les absorbèrent.

L'obscurité s'emplit de remuements instinctifs. Ils entendirent des bruits de pas, un faible grognement — et un coup sourd.

Au campement, il y eut peu de sommeil cette nuit-là pour les enfants et les femmes, jusqu'au moment où ils entendirent le cri d'Eudena. Mais les hommes, harassés, s'étaient assoupis. Quand Eudena eut crié, ils se sentirent en parfaite sécurité et s'empressèrent de chercher les places les plus voisines du bûcher qui flambait. La vieille gardienne du feu, en entendant le cri, éclata de rire, d'autant plus férocement que Si, la petite sœur d'Eudena, se mit à pleurer. Aussitôt que l'aube revint, ils furent tous sur pied, regardant du côté des aunes. Ils virent qu'Eudena avait été emportée. Ils ne purent s'empêcher d'être joyeux à l'idée qu'Ouyah était apaisé. Mais dans les esprits des hommes la pensée de Youh-Lomi entra comme une ombre. Ils pouvaient comprendre la vengeance, car dans le monde la vengeance était vieille déjà, mais ils n'imaginaient pas une délivrance.

Soudain une hyène s'enfuit hors des taillis, galopant au long des roseaux ; son mufle et ses pattes étaient tachés. A cette vue, tous les hommes poussèrent des cris, ramassèrent des pierres et se mirent à sa poursuite, car aucun animal n'est aussi piteusement lâche que la hyène dans le jour. Les hommes haïssaient la hyiène parce qu'elle volait les enfants, et qu'elle venait sournoisement les mordre quand ils s'endormaient à l'écart du campement. Peau de Chat, lançant sa pierre avec adresse, atteignit la bête au flanc, et la tribu entière applaudit en poussant de grands cris de joie.

Au bruit qu'ils firent, il y eut un battement d'ailes dans la tanière du lion : trois vautours à tête blanche s'enlevèrent lentement et, après avoir décrit quelques cercles, vinrent se poser sur les branches d'un aune d'où ils pouvaient surveiller la tanière.

— Notre maître est dehors, dit la vieille femme en étendant le bras vers eux. Les vautours prennent leur part d'Eudena.

Pendant un instant, ils restèrent perchés là ; puis, l'un d'abord et les autres ensuite redescendirent dans le taillis.

Alors, au-dessus de la forêt vers l'est, posant sur le monde son frisson de vie et de couleur, se répandit, avec l'exaltation d'un son de trompettes, la clarté du soleil levant. A sa vue, les enfants joignirent leurs plus joyeuses clameurs, battirent des mains et s'élancèrent en courant vers le fleuve. Seule la petite Si resta en arrière, regardant anxieusement du côté des aunes où elle avait vu la nuit précédente la tête d'Eudena.

Mais Ouyah le vieux lion n'était pas dehors; il était bien chez lui et il y reposait fort tranquille, couché un peu sur le côté ; non pas exactement dans son repaire, mais un peu à l'écart sur un espace de gazon foulé. Sous un œil, il avait une petite blessure, la faible morsure de la première hache. Mais le sol, sous lui, était rougi d'une traînée de sang vif, et dans son flanc se voyait un petit trou qu'avait fait l'épieu de Youh-Lomi. Sur ses côtes et son cou, les vautours avaient déjà fait valoir leurs droits. Car Youh-Lomi l'avait tué ainsi, gisant abattu sous sa patte et frappant au hasard dans son flanc. De toute sa force, il avait enfoncé l'épieu qui pénétra jusqu'au cœur du géant.

Ce fut ainsi que prit fin le règne du lion, seconde incarnation de Ouyah le chef.

Au campement, c'était le remue-ménage des préparatifs et le bruit des épieux et des pierres qu'on aiguisait. Nul ne prononçait le nom de Youh-Lomi, de peur que son nom prononcé ne le fasse venir.

Les hommes allaient partir en troupe sans se séparer les uns des autres pour une chasse d'un jour ou deux. Ils allaient traquer Youh-Lomi avant que celui-ci ne se mît en chasse après eux.

Mais Youh-Lomi était couché, silencieux et tranquille, auprès du repaire du lion, à l'abri de tout affût, et Eudena, accroupie près de lui, tenait serré dans sa main l'épieu de frêne tout maculé du sang du lion.

V

LE COMBAT DANS LE TAILLIS DU LION

Youh-Lomi était étendu le dos contre le tronc d'un aune et sa cuisse était une masse sanguinolente, terrible à voir. Aucun homme civilisé n'aurait pu vivre qui aurait été si grièvement blessé; mais Eudena lui procura des épines pour clore ses blessures, elle resta auprès de lui éloignant les mouches le jour en agitant une poignée de roseaux, et la nuit, menaçant, la hache à la main, les hyènes qui s'avançaient trop près; en peu de temps il commença à guérir. C'était le plein été et le ciel restait sans pluie. Ils n'eurent que peu de choses pour se nourrir pendant les deux premiers jours que ses blessures restèrent ouvertes. Dans la partie basse où ils étaient cachés, il n'y avait ni racines ni petits animaux, et le fleuve avec ses escargots d'eau et ses poissons se trouvait à découvert à cent cinquante pas de là. Elle ne pouvait s'éloigner dans le jour par crainte de la tribu, composée de ses frères et de ses sœurs, non plus que la nuit par crainte des bêtes, à la fois pour lui et pour elle. Aussi durent-ils partager le lion avec les vau-

tours. Non loin coulait un petit ruisselet d'eau et Eudena lui en apportait plein les mains.

L'endroit où se trouvait Youh-Lomi était bien caché des investigations de la tribu par un épais fourré d'aunes et tout enclos d'un impénétrable enchevêtrement de joncs et de grands roseaux. Le cadavre du lion qu'il avait tué gisait près de l'ancien repaire sur le gazon foulé, à quatre-vingts pas de là, et à travers les roseaux clairsemés, ils pouvaient apercevoir les vautours qui se disputaient les meilleurs morceaux et tenaient les chacals à l'écart.

Bientôt un nuage de mouches aussi grosses que des abeilles voltigea alentour et Youh-Lomi put entendre leur bourdonnement. Quand sa guérison fut en bonne voie — et cela au bout de très peu de jours — il ne restait plus que quelques os épars et blanchis.

Pendant la plus grande partie du jour, Youh-Lomi restait assis, adossé contre un tronc, regardant devant lui sans voir : parfois il murmurait des choses à propos de chevaux, d'ours et de lions; d'autres fois, pendant des heures, il frappait le sol avec sa hache en répétant les noms de ceux de la tribu — il semblait n'avoir aucune crainte que cela les fît venir. Mais surtout il dormait, rêvant peu à cause du sang qu'il avait perdu, et du manque de nourriture. Pendant la courte nuit d'été tous deux restaient éveillés. Tout le temps que duraient les ténèbres, des choses se mouvaient autour d'eux, des choses qu'ils ne voyaient jamais le jour. Pendant plusieurs nuits, les hyènes ne vinrent pas; puis, une nuit sans lune, il en arriva une douzaine qui se disputèrent ce qui restait du lion. La nuit entière fut un tumulte de grognements; Youh-Lomi et Eudena pouvaient entendre les os se briser sous les

dents. Mais ils savaient que les hyènes n'osent pas attaquer une créature vivante et éveillée, aussi n'étaient-ils guère effrayés.

Pendant le jour, Eudena suivait l'étroit sentier que le lion avait fait dans les roseaux jusqu'à ce qu'elle fût parvenue au delà du coude du fleuve, et à cet endroit elle se glissait dans l'épaisseur du fourré et elle épiait la tribu. Elle se couchait à terre sous les aunes où ils l'avaient liée en offrande au lion et, de là, elle pouvait les voir sur le monticule auprès du feu menu et clair, tels qu'elle les avait revus cette nuit-là. Mais elle ne parlait guère à Youh-Lomi de ce qu'elle voyait, parce qu'elle craignait de les faire venir en disant leurs noms. C'était la croyance en ces jours-là, que nommer quelqu'un le faisait venir.

Elle vit les hommes préparer leurs épieux et leurs pierres le lendemain du jour où Youh-Lomi tua le Lion, elle les vit se mettre en route, laissant les femmes et les enfants au campement. Ils ne se doutaient guère qu'il était si près quand ils partirent en longue file vers les collines, conduits par Siss le Traqueur. Elle observa, après que les hommes furent partis, les enfants et les femmes ramassant des fougères et des branchages pour les feux nocturnes, pendant que les filles et les garçons plus jeunes se poursuivaient en jouant. Mais la vieille gardienne du feu lui faisait peur. Vers le milieu du jour, quand la plupart des autres étaient au bord du fleuve, elle se postait sur le monticule, tournée vers l'ancien repaire, forme noueuse et bronzée, et elle gesticulait au point qu'Eudena pouvait croire avoir été aperçue. Eudena se terrait comme un lièvre en son gîte, ses yeux brillants fixés là-bas sur la sorcière inclinée, et

bientôt elle comprit vaguement que la vieille femme adorait le lion — le lion que Youh-Lomi avait tué.

Le jour suivant, les chasseurs revinrent fatigués, rapportant un faon, et Eudena contempla avec envie leur festin. Alors elle vit une chose étrange. Elle vit — et elle entendit distinctement — la vieille femme crier et gesticuler, le bras tendu de son côté. Elle eut peur et, comme un serpent, se glissa hors de vue. Mais bientôt la curiosité fut la plus forte et elle regagna son poste d'observation. Comme elle regardait, son cœur s'arrêta, car tous les hommes avec leurs armes dans leurs mains descendaient vers elle.

Elle n'osa remuer de peur que le moindre mouvement la fît découvrir, et elle s'aplatit contre le sol. Le soleil était bas et la lumière dorée éclairait la face des hommes. Elle vit qu'ils portaient un magnifique morceau de viande rouge traversé par un épieu de frêne. Bientôt ils s'arrêtèrent.

— Allez, cria la vieille femme.

Peau de Chat grommela, mais ils avancèrent encore, surveillant prudemment le fourré, de leurs yeux éblouis par le couchant.

— C'est ici, dit Siss.

Ils prirent l'épieu de frêne avec la viande et le fichèrent en terre.

— Ouyah ! cria Siss, voici ta portion. Nous avons tué Youh-Lomi. En vérité nous avons tué Youh-Lomi. Aujourd'hui nous l'avons tué et demain nous t'apporterons son corps.

Et les autres répétèrent ces paroles.

Ils se regardèrent les uns les autres, puis jetant un regard derrière eux, ils regagnèrent le campement. D'abord ils avancèrent à demi tournés vers

le taillis, puis, faisant face au monticule, ils marchèrent plus vite, accélérant encore le pas quand ils regardaient par-dessus leur épaule. Bientôt ils coururent et ce fut à la fin une véritable course jusqu'à ce qu'ils fussent près du campement. Alors Siss, qui était resté en arrière, fut le premier à ralentir son allure.

Le soleil se coucha et le crépuscule vint. Les feux brillèrent rouges contre le bleu brumeux des châtaigniers lointains et les voix de ceux de la tribu étaient joyeuses. Eudena restait là, immobile, regardant tour à tour la tribu et la viande. Elle avait faim, mais elle avait peur, et elle revint enfin avec précaution auprès de Youh-Lomi.

Au bruissement de son approche, il regarda autour de lui. Sa face était dans l'ombre.

— As-tu trouvé quelque chose à manger ? demanda-t-il.

Elle répondit qu'elle n'avait rien trouvé, mais qu'elle allait chercher encore ; elle retourna dans le sentier du lion jusqu'à ce qu'elle pût à nouveau apercevoir le campement, mais elle ne put se résoudre à toucher au morceau de viande, son instinct animal lui faisant croire à un piège. Elle se sentait très misérable.

A la fin, elle revint auprès de Youh-Lomi, et elle l'entendit s'agiter et gémir. Elle retourna de nouveau vers l'endroit où ils avaient laissé la viande. Alors elle aperçut quelque chose dans les ténèbres auprès de l'épieu, et après un moment d'attention elle distingua un chacal. D'un seul coup elle fut brave et furieuse ; elle bondit en criant et courut vers l'offrande. Elle trébucha et tomba, et elle entendit les grognements du chacal qui s'enfuyait.

Quand elle se releva, seul l'épieu de frêne restait

renversé sur le gazon; la viande n'y était plus. Elle s'en retourna pour jeûner cette fois toute la nuit avec Youhb-Lomi. Et Youh-Lomi fut fâché après elle parce qu'elle ne lui rapportait aucune nourriture ; mais elle ne lui dit rien des choses qu'elle avait vues.

Deux jours se passèrent et ils mouraient presque de faim lorsque la tribu tua un cheval. Alors eut lieu la même cérémonie et un quartier fut apporté sur un épieu de frêne, mais cette fois Eudena n'hésita pas.

Avec des gestes et peu de mots, elle fit comprendre à Youh-Lomi ce qui s'était passé ; mais il mangea la plus grosse part du morceau sans avoir compris, ensuite cette nourriture le mit en joie.

— Je suis Ouyah, dit-il. Je suis le Lion. Je suis le grand Ours des cavernes, moi qui n'étais que Youh-Lomi. Je suis Wau le Rusé. C'est très bien qu'ils me nourrissent, car bientôt, je les tuerai tous !

Alors le cœur d'Eudena fut plus léger, et elle se joignit à sa joie. Ensuite elle mangea avec bonheur ce qu'il avait laissé du morceau de cheval.

Ce fut après cela que Youh-Lomi eut un rêve, et le lendemain il se fit apporter par Eudena les dents et les mâchoires du lion — tout ce qu'elle en pourrait trouver — et il lui fit couper sur un aune qu'il lui indiqua une branche en forme de massue. Puis, très habilement, il se mit à fixer dans le bois les mâchoires du lion et ses dents de façon à ce que les pointes fussent tournées à l'extérieur. Cela lui prit beaucoup de temps: il émoussa deux dents tellement il frappa dessus pour les enfoncer, et, de colère, il jeta de côté son nouvel instrument. Mais peu de temps après il se traîna jusqu'à l'endroit

où il l'avait lancé et il l'acheva — massue d'un nouveau genre garnie de dents.

Ce jour-là, ils eurent encore de la viande pour eux deux, la tribu ayant fait une nouvelle offrande au lion.

Ce fut un jour, — plus qu'on n'en peut compter sur les doigts de la main, plus que personne ne savait alors en compter, — après que Youh-Lomi eut terminé la massue, qu'Eudena, pendant qu'il dormait, s'en alla à son gîte habituel dans le taillis pour y observer ce qui se faisait au campement. Ils n'avaient pas eu de viande depuis trois jours. La vieille femme vint faire ses adorations comme de coutume, et pendant ce temps, Si, la petite sœur d'Eudena, et une autre, l'enfant de la première fille que Siss avait aimée, s'avancèrent sur le monticule pour regarder la vieille figure ridée et bientôt se mirent à se moquer d'elle. Eudena trouva la chose amusante, mais soudain la vieille se retourna du côté des deux petites et les aperçut. Pendant un moment, ni l'une ni les autres ne bougèrent, puis, avec un cri de rage, la vieille se précipita vers elles et toutes les trois disparurent derrière la crête du monticule.

Bientôt les enfants réapparurent parmi les fougères ; la petite Si était en tête, car elle était très agile, et l'autre enfant courait en poussant des cris aigus, avec la vieille femme sur ses talons. Sur le monticule, apparut Siss, un os à la main, suivi obséquieusement par Bo et Peau de Chat, tenant chacun un morceau dans lequel ils mordaient et ils éclatèrent de rire très fort en voyant la vieille si en colère. Poussant un cri plus aigu, elle attrapa l'enfant et se mit à la frapper à tour de bras tandis que celle-ci se mettait en devoir de crier tant

qu'elle le pouvait, et cela leur semblait un excellent divertissement d'après-dîner. La petite Si continua à courir encore un moment et s'arrêta enfin, balancée entre la crainte et la curiosité.

Soudain parut la mère de l'enfant, les cheveux tombant sur les épaules, haletante, une pierre à la main, et la vieille femme se tourna vers elle comme un chat sauvage. Elle était l'égale des autres femmes; elle était la première des gardiennes du feu en dépit de ses années, mais avant qu'elle ait pu rien faire, Siss se mit à crier après elle et une grande clameur se leva. D'autres têtes ébouriffées parurent. Il semblait que la tribu entière fût là, en fête. Mais la vieille n'osa pas s'acharner sur l'enfant dont Siss prenait la défense.

Tout le monde s'en mêla, même la petite Si, et ils lui criaient des injures et des moqueries. Brusquement, la vieille lâcha l'enfant qu'elle avait d'abord attrapée et s'élança rapidement sur Si qui n'avait pas d'amis; Si, réalisant le danger quand elle la vit presque sur elle, poussa un faible cri de terreur et s'enfuit précipitamment, sans faire attention où elle allait, droit vers le repaire du lion. Bientôt elle fit un écart pour atteindre les roseaux sans remarquer quelle direction elle prenait.

Mais la vieille femme était une vieille surprenante, aussi agile qu'elle était méchante, et elle attrapa Si par sa chevelure flottante alors qu'elle n'était plus qu'à trente pas d'Eudena. Toute la tribu maintenant dégringolait le monticule pour assister à la suite du divertissement.

Alors quelque chose s'émut dans le cœur d'Eudena et oubliant sa peur pour ne plus penser qu'à la petite Si, elle bondit hors de sa cachette et s'élança rapidement en avant. La vieille ne la vit pas,

car elle était trop occupée à frapper avec ses mains ouvertes la figure de Si, la battant de toute son ardeur, quand soudain quelque chose de dur et de lourd l'atteignit sur la joue. Elle alla tomber à quelques pas et elle vit de ses yeux enflammés Eudena se dresser entre elle et l'enfant. Elle eut un cri d'étonnement et de terreur, et la petite Si, ne comprenant rien à ce qui se passait, s'enfuit à nouveau vers la tribu déconcertée. Ils étaient tout proches maintenant, car la vue d'Eudena avait fait évanouir les quelques craintes du lion qui leur restaient encore.

En un instant, Eudéna eut laissé la vieille qui tremblait de peur et rattrapé Si.

— Si ! criait-elle en courant, Si !

Elle enleva dans ses bras l'enfant qui s'arrêtait, pressa contre la sienne la petite figure toute griffée par les ongles de la vieille, et se mit à courir de toutes ses forces pour regagner son abri, la tanière du vieux lion. La vieille demeura ensevelie jusqu'à la taille dans les roseaux, hurlant de grossières injures et poussant de rauques cris de rage, mais elle n'osa pas l'empêcher de passer. Au coude du sentier, Eudena regarda derrière elle, et elle aperçut tous les hommes de la tribu s'interpellant et Siss suivant au trot la piste du lion.

Elle courut droit, au long de l'étroit sentier à travers les roseaux, jusqu'à l'endroit ombragé où Youh-Lomi, qui reposait avec sa cuisse presque guérie, venait d'être réveillé par les cris et se frottait les yeux. Elle vint vers lui, femme, avec la petite Si dans ses bras. Son cœur sautait jusqu'à sa gorge.

— Youh-Lomi, cria-t-elle, Youh-Lomi, la tribu me poursuit.

Youh-Lomi se dressa, la regardant, elle et Si, avec des yeux stupides d'étonnement.

Elle indiqua le chemin d'où elle venait, en gardant Si sur son bras. Elle chercha comment expliquer la chose avec sa faible provision de mots. Elle entendait les hommes qui s'interpellaient. Apparemment, ils s'étaient arrêtés au dehors. Elle posa Si à terre, ramassa la nouvelle massue garnie des dents du lion et la plaça dans la main de Youh-Lomi.

Elle-même courut à quelques pas de là et s'empara de la hache, la première hache.

— Ah! dit Youh-Lomi, brandissant la massue, et comprenant soudain quelle occasion s'offrait, il se tourna sur ses genoux et essaya de se mettre sur ses pieds.

Il y réussit, mais péniblement. Il s'appuya d'une main contre un arbre et toucha délicatement le sol avec le pied de sa jambe blessée. Dans l'autre main, il prit sa nouvelle arme, et considéra un moment sa cuisse presque guérie. Tout à coup, les roseaux commencèrent à s'agiter, ils cessèrent puis reprirent à nouveau, et alors, avançant avec précaution dans le sentier entre les joncs, penché et tenant à la main son épieu de frêne durci au feu, parut Siss. Il s'arrêta court et ses yeux rencontrèrent ceux de Youh-Lomi.

Youh-Lomi oublia qu'il avait une jambe blessée. Il se campa solidement sur ses deux pieds. Quelque chose coula au long de sa cuisse; il regarda et vit que quelques gouttes de sang avaient suinté au bord de sa blessure à peine fermée. Il l'essuya avec sa main, afin de rendre plus ferme son étreinte du manche de la massue, et ses yeux se fixèrent sur Siss.

— Wau! cria-t-il. Et il bondit en avant.

Siss, encore courbé et attentif, d'un mouvement rapide souleva son épieu pour un coup redoutable. Il déchira le bras gauche de Youh-Lomi et la massue s'abattit d'une façon que Siss ne devait jamais comprendre : il tomba aux pieds de Youh-Lomi comme un bœuf tombe sous le coup de masse que lui assène le boucher.

Cela sembla à Bo une chose fort étrange. Il avait eu jusqu'à ce moment la sensation réconfortante des grands roseaux de chaque côté de lui, et un rempart imprenable : Siss, entre lui et tout danger à survenir; le Mangeur d'Escargots suivait sur ses talons et il n'y avait aucun danger à redouter de ce côté. Il était prêt à soutenir par derrière et à envoyer Siss à la victoire ou à la mort. C'était sa place de second. Il vit le bout de l'épieu que Siss portait, partir après un élan. Soudain il y eut un coup sourd, et le large dos de Siss tomba en avant, puis pardessus son guide abattu, il se trouva face à face avec Youh-Lomi. Bo sentit son cœur tomber dans un puits. Il avait dans une main une pierre aiguisée et dans l'autre un épieu de frêne et ne put aller jusqu'au bout de son hésitation momentanée pour savoir laquelle des deux armes employer.

Le Mangeur d'Escargots fut plus prompt, et d'ailleurs Bo ne tomba pas en avant comme l'avait fait Siss, mais sur ses genoux, se ramassant sous le poids de la massue dentée qui s'abattit sur sa tête. Le Mangeur d'Escargots lança son épieu en avant, d'un coup sûr et rapide, et il attrapa Youh-Lomi dans le muscle de l'épaule, tandis qu'avec sa pierre aiguisée il le frappait rudement, poussant en même temps de grands cris. La massue s'abattit sans effet au milieu des roseaux. Eudena vit Youh-Lomi venir en

reculant du sentier étroit vers l'espace découvert, trébuchant sur le corps de Siss, tandis qu'un morceau de branche de frêne battait son bras à chaque mouvement. Mais le Mangeur d'Escargots, auquel elle avait donné ce nom, reçut d'elle sa dernière blessure au moment où, exultant, il sortait des roseaux pour reprendre son épieu; car elle brandit haut et vite la hache de pierre et le frappa d'un coup net et sûr à la tempe. Il s'affaissa sur le corps de Siss au pied de Youh-Lomi chancelant.

Mais avant que Youh-Lomi ait pu reprendre son aplomb, les deux hommes aux cheveux roux sortirent des roseaux, épieux et pierres en main, et le Serpent presque immédiatement derrière eux. Eudena frappa l'un d'eux au cou, mais pas assez fort pour l'abattre; il trébucha de côté, et fit manquer à son frère le coup qu'il dirigeait à la tête de Youh-Lomi. Alors celui-ci laissa tomber sa massue, il saisit son assaillant par la taille, et il l'envoya de côté s'étendre de tout son long dans les roseaux. Il chercha autour de lui sa massue et la reprit. Celui qu'Eudena avait frappé essaya d'atteindre son assaillante avec son épieu tout en reprenant équilibre, et involontairement elle fit un saut en arrière pour l'éviter. Il hésita entre elle et Youh-Lomi, se tourna à moitié, poussa un vague cri en trouvant Youh-Lomi si près de lui, et au même moment celui-ci le saisissait à la gorge tandis que la massue faisait sa troisième victime. Comme il tombait, Youh-Lomi éleva la voix — nulle parole, mais un cri exultant.

L'autre homme à cheveux roux était à six pieds d'elle, lui tournant le dos, et une traînée rouge descendait de sa tête. Il essayait de se remettre sur pieds et elle eut l'impulsion instinctive de l'empêcher de se relever. Elle lança la hache sur lui, le

manqua, vit sa figure de profil, au moment où il fit un écart en passant derrière la petite Si et s'enfuit à travers les roseaux. Elle eut la vision rapide du Serpent, debout à l'entrée du sentier, à demi tourné, puis elle n'aperçut plus que son dos. La massue fut brandie en l'air, et la tête ébouriffée de Youh-Lomi, avec du sang dans les cheveux et à l'épaule, disparut dans les roseaux à sa poursuite. Enfin, elle entendit le Serpent pousser des cris aigus comme une femme.

Elle courut du côté de la petite Si, à l'endroit où le manche de la hache sortait d'une touffe de fougères, et regardant autour d'elle, elle se trouva haletante et seule, entourée de trois corps inanimés. L'air était plein de cris et de clameurs. Pendant un moment, elle resta mal à l'aise et étourdie, puis il lui vint à l'esprit que Youh-Lomi pouvait être tué dans le sentier des roseaux : avec un cri rauque, elle bondit par-dessus le corps de Bo et s'élança derrière lui. Les jambes du Serpent dépassaient dans le sentier, tandis que le haut de son corps disparaissait sous les roseaux. Elle suivit le sentier jusqu'à l'endroit où il faisait une courbe et débouchait dans le taillis d'aunes, et de là, elle vit tout ceux de la tribu dans l'espace découvert, dispersés comme des feuilles mortes par une bourrasque et fuyant vers le campement, Youh-Lomi serrant de près Peau de Chat.

Mais Peau de Chat avait les pieds légers et il s'échappa ; le jeune Wau-Hau fit de même lorsque Youh-Lomi se tourna sur lui ; et Youh-Lomi poursuivit Wau-Hau bien au-delà du monticule avant de rebrousser chemin. La fureur du combat le possédait maintenant, et la blessure de son épaule l'affolait. Quand Eudena vit qu'il ne courait aucun danger, elle s'arrêta, palpitante, regardant au loin

les fuyards agiles courir et disparaître un à un derrière le monticule. En peu de temps, elle se trouva de nouveau seule. Tout cela s'était fait très vite. La fumée de Frère le Feu s'élevait mince et droite au-dessus du campement, comme elle s'était élevée dix minutes auparavant quand la vieille était venue faire ses adorations au lion.

Après très longtemps, lui sembla-t-il, Youh-Lomi reparut au sommet du monticule et revint vers Eudena, triomphant et respirant péniblement. Elle était là, debout, les cheveux tombant sur ses yeux et autour de sa figure, rouge d'excitation, la hache tachée de sang dans sa main, à l'endroit même où la tribu l'avait offerte en sacrifice au lion.

— Wau! cria Youh-Lomi en l'aperçevant.

Sa face était toute enflammée du plaisir de la bataille, et il brandit sa nouvelle arme, rouge de sang maintenant où des cheveux restaient collés. Devant cette figure resplendissante, sa pose tendue s'amollit quelque peu et elle se mit à pleurer de peine et de joie.

A la vue de ses larmes, Youh-Lomi éprouva une angoisse bizarre et inexplicable. Il n'en poussa que plus fort son cri de victoire : Wau! et il brandit sa massue vers l'est et vers l'ouest. Il se retourna, en l'appelant pour qu'elle le suivît, et à grandes enjambées, serrant son arme dans sa main, il s'avança vers le campement, comme s'il n'avait jamais quitté la tribu. Elle s'arrêta de pleurer et le suivit comme le faisaient les femmes.

Ainsi Youh-Lomi et Eudena revinrent au campement qu'ils avaient quitté bien des jours auparavant pour fuir la colère de Ouyah. Ils trouvèrent un daim à demi dévoré, comme ils en trouvaient

avant que Youh-Lomi fût un homme et Eudena une femme. Alors Youh-Lomi s'assit et mangea, et Eudena auprès de lui comme un homme, et le reste de la tribu, de ses cachettes sûres, les observait. Quelques moments après, l'une des plus âgées parmi les filles s'approcha craintivement, portant la petite Si dans ses bras, et Eudena les appela par leur nom et leur offrit de la viande. Mais la grande fille eut peur et ne voulut pas venir, bien que Si se débattît pour rejoindre Eudena. Ensuite, quand Youh-Lomi eut mangé, il s'assoupit, puis finit par dormir profondément; alors lentement, les autres sortirent de leurs cachettes et se rapprochèrent. Quand Youh-Lomi s'éveilla, bien qu'il n'y eût là aucun homme, ce fut pour lui comme s'il n'avait jamais quitté la tribu.

Peau de Chat, l'un des hommes roux, et Wau-Hau, qui savait habilement aiguiser les pierres comme son père l'avait fait avant lui, s'étaient enfuis de devant la face de Youh-Lomi et nul ne savait où ils s'étaient cachés. Mais deux jours après, ils revinrent et s'installèrent dans les fougères, sous les châtaigniers, assez loin du monticule, et observèrent ce qui se passait. La fureur de Youh-Lomi s'était calmée : il se leva pour les chasser, mais se ravisa, et, à la tombée de la nuit, ils s'éloignèrent. Ce même jour, ils trouvèrent la vieille femme dans les fougères, à l'endroit où Youh-Lomi l'avait bousculée quand il poursuivait Wau-Hau. Elle était morte et plus laide que jamais, mais elle n'était pas entamée. Les chacals et les vautours avaient renoncé à y goûter : elle avait toujours été une étonnante vieille femme.

Le lendemain les trois hommes revinrent et campèrent plus près. Wau-Hau levait pour les offrir

deux lapins dans ses mains et l'Homme-Roux un ramier, et Youh-Lomi s'avança devant leurs femmes et les railla.

Le jour suivant, ils s'avancèrent plus près encore — sans pierres ni lances, avec les mêmes offrandes, et Peau de Chat avait une truite. Il était rare, en ces jours-là, que les hommes prissent du poisson, mais Peau de Chat savait rester à l'affût dans l'eau sans bouger et les attrapait avec sa main. Le quatrième jour Youh-Lomi leur permit de rentrer en paix au campement avec la nourriture qu'ils avaient apportée.

Youh-Lomi mangea la truite.

Après quoi, pendant bien des lunes, You-Lomi fut le maître et fit en paix sa volonté. Puis, longtemps plus tard, il fut tué et mangé par les bêtes, comme Ouyah l'avait été.

H. G. WELLS.

Traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY.

LITTÉRATURE ARMÉNIENNE

—

GRÉGOIRE DE NAREK

—

I

De la littérature arménienne, on ignore en France presque complètement la partie contemporaine, toute cette littérature en arménien moderne qui s'est développée sous l'influence des littératures européennes et qui compte quelques grands romanciers et des poètes et des humoristes d'une réelle originalité. De la partie ancienne, — la plus considérable, — on ne connaît guère que les ouvrages historiques. Les arménistes français, Saint-Martin, Dulaurier, Brosset, Langlois, ont traduit la plupart des chroniqueurs et historiens arméniens. La critique française a apprécié l'importance documentaire de ces ouvrages, où l'on trouve des détails en abondance sur les nombreux peuples d'Orient qui ont traversé l'Arménie, et surtout des renseignements sur les Sassanides, sur l'empire byzantin et sur les croisades. Mais on a négligé jusqu'ici de relever le côté purement littéraire de cette littérature. Les traductions de ces historiens, dont quelques-uns, comme Elisée et Moïse de Khorène, sont presque des poètes épiques, n'ont pas été faites avec le soin esthétique qui leur est dû; elles ont été publiées dans des formats inaccessibles, ainsi que des documents scientifiques ; et l'on n'a jamais tenté de

faire connaître au public français la partie poétique de cette littérature. Et cependant, malgré le manque d'étendue et de variété, résultant de l'existence continuellement agitée de ce peuple, la littérature arménienne, où plusieurs influences orientales se mêlent, avec une curieuse complexité, à l'influence prédominante de la pensée gréco-romaine, est loin d'être dépourvue d'intérêt au point de vue esthétique.

Comme il ne reste plus que quelques fragments de l'ancienne poésie rhapsodique de l'Arménie païenne, la littérature arménienne est d'un bout à l'autre imbibée de l'esprit chrétien. Elle a été fondée, à la suite de l'adoption du christianisme en Arménie (IVe siècle), par des hommes d'église élevés en Grèce et en Syrie, et qui commencèrent à introduire la civilisation occidentale dans leur patrie en traduisant la Bible et les livres des Pères, puis en écrivant des livres théologiques et historiques. Ils eurent leurs successeurs, qui continuèrent l'œuvre intellectuelle, dans la même direction, à travers les bouleversements politiques, jusqu'à la perte définitive de l'indépendance. C'est donc, dans l'ensemble, une littérature d'église, comme les littératures byzantine et syrienne. Elle se compose de chroniques pénétrées d'un esprit de fatalisme chrétien, de commentaires religieux, de méditations, de poèmes mystiques, didactiques, allégoriques et descriptifs, et de traductions d'œuvres grecques et syriennes, de livres de sorcellerie, de mathématiques, d'astrologie, de médecine et de morale. Et si la longue série des chroniqueurs arméniens est d'une valeur documentaire incontestable, ce vaste entassement de poèmes religieux ou descriptifs est intéressant par la richesse et l'éclat de la forme, par la profondeur et la noblesse de l'inspiration.

Toute cette partie lyrique reste inconnue en France. Rien n'a été traduit de ces hymnes et de ces poèmes, excepté quelques fragments, d'une version médiocre, qui se trouvent dans l'*Arménie chrétienne et sa littérature* de Félix Nève, l'arméniste belge. En attendant que cette lacune soit comblée dans la bibliothèque française des littératures étrangères, nous voulons présenter au public français l'un des plus originaux des poètes mystiques de l'Arménie, le moine Grégoire de Narek, ou, selon la forme arménienne, Grigor Narékatsi.

« C'est en effet une des gloires les plus pures de cette ancienne Eglise, écrit Eugène Boré en parlant de Narékatsi (1). Mais on n'a encore rien fait pour la vulgariser dans notre Occident. Ce serait rendre un insigne service à la littérature sacrée que de traduire les œuvres de ce grand théologien et mystique. Dulaurier l'appelait de tous ses vœux, parce qu'il avait pu en juger la valeur par sa vaste lecture des auteurs orientaux. »

En effet, l'œuvre de Narékatsi, d'une excessive hardiesse d'expression et d'une profondeur de sentiment que nul autre de nos poètes n'a atteintes, donne la note la plus typique du lyrisme arménien et mériterait d'ailleurs d'être connue comme une des pages les plus originales de la poésie mystique de l'humanité.

II

Grigor Narékatsi vécut dans la seconde moitié du x^e^ siècle. Ce fut une des belles périodes de l'histoire d'Arménie. A force d'opiniâtres efforts et grâce à une politique habile, les Bagratides avaient

(1) Eugène Boré : *Correspondance et mémoire d'un voyageur en Orient*.

réussi à fonder dans la région araratienne de l'Arménie une royauté que les Arabes reconnurent et que les Byzantins consacrèrent. En même temps, certaines familles satrapales instituaient dans d'autres parties du pays des principautés indépendantes, telle la royauté des Artzrouni dans la province de Vasbourakan. Des querelles éclatèrent parfois entre ces états consanguins, mais quelques rois bagratides valeureux et sages parvinrent à apaiser toutes les dissensions intestines, formèrent une vaste fédération, retinrent les empiètements des peuples voisins et consolidèrent pour un moment l'indépendance et la prospérité de leur patrie. Une florissante activité artistique et commerciale commença à se développer; les grandes villes d'Arménie, Ani, Ardzn, Baghech, Nakhitchévan devinrent des centres importants de production et de trafic ; Ani, la capitale des Bagratides, s'embellit de toutes les somptuosités de la richesse, de toutes les splendeurs de l'art, devint la ville sainte, la ville aux mille églises et aux innombrables palais, dont les ruines suscitent jusqu'à présent l'admiration des visiteurs. Le roi Achot le Charitable, dont le nom fut glorieux autant par ses victoires que par ses bienfaisances, avait commencé à orner la ville de palais et d'églises ; le roi Sembat acheva l'œuvre, avec le concours de l'architecte Tiridate, qui fit parvenir à une haute perfection cette architecture spéciale où le style arabe s'allie au style byzantin sur un fond de création arménienne. Avec un élan simultané, le mouvement littéraire avait repris son cours interrompu par les catastrophes; les poètes se multipliaient, des historiens, des commentateurs, des moralistes enrichissaient le trésor des lettres nationales; des érudits entreprirent l'étude des sciences occultes et

médicales ; tous les chefs-d'œuvre des littératures grecque et syrienne furent traduits.

C'est sous le règne du roi Achot le Charitable que naquit Grigor Narékatsi. Il venait au monde dans le village de Narek, à Van, dans le royaume des Artsrouni. Mais son œuvre dépasse la province et le moment, condense toute l'Arménie de cette époque, se prolonge même dans le passé et contient déjà l'avenir. Elle est somptueuse et mystique, puissante et fébrile, sombre et flamboyante, comme un palais de féerie suspendu sur des ténèbres ; elle relie des finesses byzantines à des âpretés syriennes en un tourbillonnement de fantaisie arabe ; elle est elle-même comme une architecture fantastique toute en arabesques, en dômes et en arcades, où l'on entendrait une lamentation grandiose monter le long des murailles surchargées d'ornements, dans une atmosphère alourdie de troublants encens.

On a peu de détails sur la vie de Narékatsi. On sait, par un passage du Ménologe, qu'il naquit en 931, « qu'il était le fils de l'évêque Khosrov Antsévatsi et qu'il fut nourri et élevé en sagesse et en sainteté aux pieds du Vartabed Anania, supérieur du monastère de Narek, où il fut sacré prêtre et nommé maître des moines en sainteté et en sciences divines ».

Son esprit se prépara donc dans les conditions les plus favorables. Ses deux guides étaient les deux plus grands érudits du temps; Khosrov Antsévatsi, qui a laissé un commentaire sur l'office et la liturgie de l'église arménienne, était un profond théologien et un écrivain très pur ; Anania, surnommé Narékatsi, du nom de son couvent (ainsi que le fut Grigor lui-même), auteur de plusieurs ouvrages de morale et de commentaires, a joui d'une renommée

de grand écrivain religieux et fut appelé par les historiens arméniens « grand philosophe, illustre docteur, homme remarquable et savant ». A l'ombre de ces deux fécondes intelligences, le génie de Grigor se développa et mûrit fortement.

Il puisa une vaste érudition, il approfondit la science théologique. Il étudia longuement la Bible qu'il semble avoir absorbée, il connut à fond les Pères de l'Eglise, dont le reflet paraît souvent dans son style. Et comme on distingue dans son œuvre par-dessus tout le désir d'exprimer sa pensée par une forme opulente et belle, on peut en conclure qu'il fit en même temps des études littéraires très poussées.

Mais si nous savons comment s'est formé l'esprit de Narékatsi, nous ne possédons aucun détail biographique pour expliquer l'éclosion de son âme, le développement de sa sensibilité. Or, Narékatsi est bien plus un homme de sensibilité qu'un homme d'érudition. Son œuvre est plutôt une œuvre d'émotion que de pensée. Sa théologie elle-même n'est pas raisonneuse, mais chantante. Quel drame intime lui inspira ce terrible accent de souffrance dont retentit son œuvre? Quelle blessure dans l'ombre monastique, chaque jour plus large et plus profonde, lui déchira le cœur, et suinta si longtemps cette poésie saignante qui fume dans son Livre de Prières ? Pour avoir éprouvé si anxieusement la peur du péché et l'effroi des tentations de la vie, la douleur de s'en être arraché avait dû être bien aiguë. Son style écumant d'un bouillonnement excessif décèle en lui un tempérament très sensible et très ardent. On ne pourrait supposer, comme Michelet l'a fait pour l'auteur de l'*Imitation*, que Narékatsi ait aimé de l'amour du monde; même les

lignes nombreuses, où le Saint se peint comme attaché au monde, embourbé dans la vie terrestre, sali dans les passions, dénotent plus manifestement cette virginité absolue, qui, en son rêve de suprême pureté, voit dans des proportions de péché réalisé, la plus petite velléité d'amour, le plus fugitif regret de la jouissance. Narékatsi, entré au cloître dès la plus tendre enfance, n'a pas connu le monde. Pourtant, aux premiers jours où la sève vibrant en lui a réveillé le désir de vivre, où sa jeunesse enflammée de poésie a voulu jouir, lorsque, rempli de l'amour du ciel, il a tari cette sève et crucifié cette jeunesse, son cœur doit en avoir été douloureusement broyé. Cette crise est nécessaire pour expliquer son œuvre. Puis l'idée de Dieu a monté comme la mer, a inondé son âme et tout englouti sous son onde. Narékatsi a atteint cet état rare où l'on est comme détaché du monde pour vivre d'une vie supraterrestre, hors de la chair, d'une vie supérieure et spirituelle où les choses apparaissent transfigurées et où commence la vision d'un monde surnaturel. Narékatsi *a vu Dieu.*

La tradition populaire a tracé autour de Narékatsi quelques histoires miraculeuses qui entourent sa figure de l'auréole des saints. La plus importante est celle de sa vision divine. On raconte qu'un jour, en priant sur son rocher, il a vu flotter dans l'air, au-dessus de l'île d'Aghtamar, l'Enfant Jésus-Christ dans les bras de sa divine mère. Il est possible que Narékatsi ait réellement eu cette vision en un moment d'hallucination extatique, car il dit lui-même, dans un pasage de ses prières, en parlant de Dieu: « Celui que j'ai vu de mes propres yeux. » On raconte aussi que, près de l'endroit où cette apparition eut lieu, il fit jaillir une source d'un rocher. Une autre

fois, il ressuscita des pigeons rôtis pour démontrer la force de sa foi à des jaloux qui l'avaient proclamé hérésiarque. Enfin on rapporte que la dernière fois qu'il officia,il se retira, après la messe, dans sa cellule de prière, y resta enfermé trois jours, et lorsqu'on alla l'y chercher on ne trouva personne; il s'était envolé, devenu un ange du Seigneur.

C'est sa vie de vrai Saint, c'est sa virginité de corps et d'âme qui a rendu Narékatsi aux yeux du peuple capable de faire des miracles. Le peuple l'a intitulé l'Angélique, et son livre est plus qu'un recueil de prières, il est le guérisseur des maladies les plus mystérieuses, le plus sûr bouclier contre la tentation et la parole forte qui fait fuir les démons. Ce qui a poussé le peuple à cette suprême consécration, c'est, autant que la vie du Saint, l'œuvre elle-même, une œuvre tellement séduisante par l'abondance des sentiments, la musicalité des images et des mots, que toute la nation l'a regardée comme un miracle elle aussi, une parole divine que les séraphins auraient dictée au saint dans une lumineuse vision.

III

L'œuvre de Grigor Narékatsi comprend des écrits théologiques, des fragments d'histoire religieuse, des prières et des hymnes. Une absolue unité d'esprit règne dans cette production multiforme. Seul parmi tous les auteurs arméniens qui ont toujours uni l'amour du ciel à l'amour de la patrie et dont les ouvrages, malgré le mysticisme constant des sentiments, reflètent la vie nationale, Narékatsi a laissé une œuvre purement mystique, exempte de toute contingence, de toute préoccupation terrestre.

C'est l'œuvre d'un homme entièrement possédé par l'idée de Dieu.

Peut-être est-ce là plutôt une émotion profonde qu'une idée. Narékatsi n'est pas de ces théologiens qui précisent l'idée de Dieu par des définitions quasi-mathématiques, qui discutent de sang-froid sur les détails de la vie future, ou bien expliquent la vie et l'âme de l'homme par des raisonnements métaphysiques. Il est poète ; une âme extraordinairement impressionnable, qui s'est heurtée de bonne heure à l'idée de Dieu, s'est sentie écrasée par sa grandeur, et qui frissonne toute sa vie de la sensation maladive de ce choc. Jamais Dieu n'a été pour lui une formule abstraite ; pour lui, Dieu est l'infini, l'inconnu, l'inconcevable, mais un infini qu'il sent comme un contact, un inconnu qui l'étreint de partout, un inconcevable dont le mystère fait mal à son cœur. Il le sent en lui, autour de lui, au-dessus de lui ; penser à Dieu lui devient une douleur, une épouvante ou un bonheur, selon le moment, toujours un sentiment, presque une sensation. Et c'est pourquoi sa pensée s'exprime toute en lyrisme, comme une expansion violente et presque instinctive de son âme, dans le paroxysme d'une excessive imagination et d'une sensibilité tendue à se briser.

Qu'il raconte dans l'*Histoire de la Croix d'Aparank*, la translation solennelle et miraculeuse d'un fragment de la Croix, du sud de l'empire grec dans la ville arménienne d'Aparank, qu'il essaye, en des pages ingénieuses et fines, de commenter le Cantique des Cantiques, qu'il tresse l'éloge de St. Jacob de Nisibe ou celui des Apôtres, ou bien qu'il cisèle ses *Trésors*, sortes de sermons ou méditations, c'est toujours la même obsession de l'omnipotente et torturante pré-

sence de Dieu qui fait palpiter les pages, enflamme le récit et en fait un chant, élargit les réflexions et les transforme en exclamations, revêt le squelette théologique de chairs lourdes de sang. Mais l'ouvrage où Narékatsi a mis le plus pur de son être, c'est celui où rien d'impersonnel, rien de narratif, rien de didactique n'existe, et qui n'est que le cri nu sorti librement du fond d'une âme dans l'absolu détachement de tout : c'est le livre des prières, le *Narek*, ou, comme le poète lui-même l'a intitulé, *le Livre des lamentations*.

D'un bout à l'autre, ce livre est le chant d'une âme, de ses douleurs, de ses extases, de ses effrois, de toutes ses émotions. Et c'est un chant à la fois individuel et humain ; on sent qu'en parlant de soi le poète reconnaît en sa personne toute l'humanité; mais il éprouve ce sentiment général avec une si personnelle âpreté, que son chant devient la voix d'un homme. Ainsi, ce livre que le poète a écrit pour exprimer l'aspiration de l'homme vers Dieu, ce bouquet de prières qu'il a composées à l'usage des moines et de tous ceux qui veulent s'adresser à Dieu, est devenu la confession de son âme à lui, une sorte de dialogue entre Dieu et lui-même. D'ailleurs le titre collectif des prières est le meilleur commentaire du livre : « Du fond de mon cœur colloques avec Dieu. »

Véritable dialogue en effet, bien que l'on y entende seulement la voix souffrante du poète; mais derrière cette voix humaine on perçoit constamment, dans son effroyable silence, Dieu présent. Narékatsi semble avoir lui-même défini son œuvre dans la première phrase de la première prière : « Vers toi, qui vois tous les secrets, j'élève la voix des soupirs, des gémissements du cœur et des cris de lamenta-

tion, et jetant dans le feu de tristesse qui brûle mon âme, le fruit des désirs fumants de mon esprit ébranlé, je te l'envoie par l'encensoir de ma volonté. Respire-le, et regarde-le avec plus de miséricorde que le sacrifice montant dans l'épaisse fumée ; reçois avec douceur, et non avec colère, cette structure pauvre de mes paroles ; que, du fond des perceptions de la chambre de mes pensées, le présent volontaire de mon sacrifice spirituel monte et arrive jusqu'à toi ! » Et en vérité, toutes les pages du livre sont comme une continuelle exhalation d'une âme qui brûle et se consume en elle-même. C'est, simple et complète, la douloureuse épopée du mysticisme monacal. Le solitaire, enveloppé de peur et de souffrance, prosterné devant l'éternelle et formidable vision de Dieu, en chante la grandeur et en implore la pitié.

Les divers aspects du drame mystique se succèdent sans ordre, et sous les formes les plus variées. En discernant dans ce tumulteux chaos les principaux éléments et en les ordonnant dans leur suite naturelle, on trouverait le schéma psychologique suivant. Eloge adoratif de la grandeur de Dieu. — Dégoût de soi-même, conscience de son propre néant par rapport à Dieu. — Peur de soi-même, terreur de la tentation, et prière pour être délivré du Mal. — Désir d'avoir la grâce de Dieu, et supplication effrénée pour l'obtenir. — Espoir pourtant, en la Sainte Vierge dont l'intercession est toute-puissante, et gratitude amoureuse envers elle. Foi en la bonté de Dieu et espoir de salut.

Tels sont les principaux motifs dont les développements à l'infini forment la musique du livre. C'est le premier qui domine et qui circule perpétuellement dans cette harmonie de pleurs ; il en est le

commencement, le milieu et la fin ; c'est à lui que les autres aboutissent comme à leur but suprême : la louange de la grandeur de Dieu.

Rarement cette louange prend la forme narrative ; Narékatsi n'a pas recours, pour dire la puissance de Dieu, aux épisodes de l'histoire humaine où cette puissance s'est révelée par des actes, il la chante en elle-même; il dit plutôt ce que Dieu peut que ce qu'il a fait. Ils sont peu nombreux les passages où il remémore des faits historiques, telle la prière LXIII: « Toi qui as changé en rochers escarpés la liquidité des vagues de la mer, toi qui as fait jaillir les ruisseaux du sein des durs rochers du désert ; toi qui fis évanouir comme la paille légère, pour l'emblème de la tyrannie du Diable, les murailles qui fortifiaient Jéricho... » Cette forme, propre au sermon ou à l'épopée, ne convient pas à l'hymne et à la prière. Narékatsi préfère la forme lyrique de la louange. Il cherche dans son âme même et dans son imagination les attributs de grandeur qu'il peut donner à Dieu ; et son chant devient souvent une longue suite de propositions, ou même de simples épithètes de louange; tel le début de la Prière III[e] : « Seigneur, Seigneur, dispensateur de dons, bonté essentielle, monarque souverain du monde entier, toi qui seul as créé tout du néant, glorifié, insondable, terrible, insaisissable, inintelligible, indicible, invisible, inexaminable, impalpable, incherchable, sans commencement, hors du temps, science sans brume, vue sans hésitation, véritable substance, haut et bas, existence bénie, aube sans ombre, rayon resplendissant, lumière révélée à tous, confiance sans perplexité, repos sans inquiétude, sceau immuable, vision indéfinissable, nom attesté par tout, saveur de suavité, coupe de joie, pain réconfortant l'âme, amour étranger aux

ténèbres, promesse indubitable, couverture désirable, vêtement impérissable, manteau enviable, ornement de gloire, grand secoureur, refuge loué, grâce inépuisable, trésor intarissable, pluie incorruptible, rosée ensoleillée, remède qui coule partout, guérison gratuite, santé doublement accordée, encouragement très noble, appel sans tromperie, bonne nouvelle pour tous, roi qui respecte l'esclave, protecteur qui aime le pauvre, donneur toujours riche, abri sans obstacle, ordre irrévocable, espoir durable, vue longue, don sans regret, droite dispensatrice de tout, main peseuse de justice, œil impartial, voie de consolation, son de soulagement, mouvement d'allégresse, nom vivant, doigt providentiel, issue sans erreur, marche sans égarement, volonté vivifiante, conseil loyal, bonheur inenviable, ressource immense, condition étroite, traces introuvables, chemin invisible, image incommensurable, quantité illimitée, type incomparable, pitié sans égal, miséricorde débordante, humilité fêtable, baiser rédempteur. »

Cette louange du Tout-puissant n'est pas l'hymne serein qui s'élève dans les prières hindoues et iraniennes, où l'homme, palpitant de la satisfaction de vivre, chante la gloire de celui qui a fait la vie. Ici le poète se considère aussi vil qu'il voit grand le créateur ; il se sent écrasé par cette grandeur ; il est même tellement convaincu de sa laideur et de sa souillure, qu'il croit salir par sa présence cette immense pureté ; et ce lui devient une souffrance de penser à cette grandeur ; sa passion devient sa torture ; Dieu, tout son désir, est aussi toute son épouvante. Alors, dans la solitude désolée du cloître, nous voyons la pitoyable image du moine, qui a la nausée de soi-même et qui frappe les dalles de son

front, meurtrit la poitrine avec ses poings, change ses yeux en fleuves, pour attendrir celui qu'il aime à en pleurer et qu'il redoute à en mourir.

De là dans la prière LXXXIII cette écrasante comparaison de Dieu et de soi-même : « D'autant plus que tu es lumière et espérance, et moi ténèbres, tu es bon et louable en essence, et moi mauvais et folie, et impuissant en tout ; tu es le maître d'ici-bas et du ciel, moi sans autorité sur mon souffle et mon âme ; tu es très haut et détaché des besoins, moi je souffre exposé aux périls; tu es au-dessus des passions du monde, et moi argile immonde et vile.»

Par instants, le désespoir s'adoucit, devient un tendre et naïf gémissement, et la prière, haletante d'une alternative d'espoir et de peur, prend la forme d'une litanie d'enfantins et touchants appels à Dieu : « Si tu me regardes avec miséricorde, je me lamente en te regardant ; si tu m'écoutes, je soupire; si tu me prêtes l'oreille, je supplie ; si tu fais attention à moi, je conjure ; si tu me pardonnes, je prie ; si tu tournes vers moi, je clame ; mais si tu me dédaignes, je m'écroule ; si tu me foules aux pieds, je pleure ; si tu ne me donnes pas la nourriture, je meurs ; si tu me montres un visage de courroux, je m'anéantis ; si tu me regardes avec colère, je m'effraye ; si tu t'irrites, je m'épouvante ; si tu me chasses, je gémis ; si tu me jettes par terre, je péris ; si tu n'écoutes pas le désespoir de mes plaintes, je me bouleverse ; si tu deviens sévère, je m'enfuis, et si tu menaces, je suis écrasé ; si tu m'examines, je suis lapidé ; si tu me regardes violemment, je suis englouti ; si tu ne m'épargnes pas, je suis perdu ; si tu m'appelles, je redoute ; et si tu fixes les yeux sur moi, j'ai honte ; si tu élèves la voix, j'ai peur. »

Elles sont passagères, ces petites cajoleries de supplication tremblante, adressées au Père terrible et miséricordieux; le juge inflexible apparaît toujours à travers la pitié du Père; l'épouvante surgit encore plus grande, et le poète crie sa misère avec une sauvage âpreté : « Et maintenant, moi, l'ancien des impies, le chef des pécheurs, le principal des iniques, le premier des coupables, l'image des criminels, voici que j'ai parlé de ce que j'ai d'indicible, j'ai dévoilé les honteux, j'ai déclaré les secrets, j'ai montré les cachés, j'ai découvert les masqués, j'ai déployé les repliés, j'ai lancé le fiel de mon amertume, j'ai trahi ma complicité avec le mal, j'ai exprimé le plus accumulé de ma plaie, j'ai révélé le fond de mes offenses, j'ai rejeté la couverture du mensonge, j'ai relevé le voile qui cachait ma laideur, j'ai ôté le vêtement qui couvrait ma honte, j'ai exposé mes abominations, j'ai vomi la lie de la mort, j'ai ouvert les abcès des morsures de mon âme à toi, Christ, mon pontife ! »

Ailleurs, il se flagelle en une longue série d'images diffamantes : « Cœur frivole, bouche médisante, œil impur, oreille alourdie, main tendue vers la mort, reins novices, pieds égarés, conduite rebelle, traces obliques, haleine mêlée de fumée, marche ténébreuse, foie endurci, pensée molle, volonté inconstante, vice immuable, distinction ébranlée, âme bannie, gage vendu. Bête blessée, oiseau frappé par la flèche, fugitif se précipitant par les rochers, coupable empoigné, pirate naufragé, soldat perfide, guerrier indolent, homme d'armes adonné aux plaisirs, laboureur paresseux. Prieur sans énergie, orateur mesquin, prêtre sans encens, législateur immoral, scribe bafoué, sophiste fou, rhéteur grotesque. Aspect cynique, figure éhon-

tée, physionomie impudique, teint désagréable, type grossier, beauté ravagée. Friandise gâtée, liqueur corrompue, verger plein d'herbes mauvaises, vigne vermoulue, jardin hérissé de ronces, épi dévoré de mites, miel souillé par les souris. »

Dans la prière XX, quatre pages entières, gonflées du même souffle, roulent le flot noir de ce dégoût de soi-même : « J'ai été orgueilleux, moi poussière vivante; j'ai été fier, moi argile parlante; j'ai été hautain, moi terre vile; je me suis dressé, moi cendre repoussable; j'ai montré le poing, moi coupe fragile; je me suis étendu comme un grand, et puis je me suis recueilli comme un banni; j'ai réflété la flamme de sa colère, moi fange intelligente; j'ai été présomptueux comme si j'étais un immortel, moi qui suis enfermé dans la mort ainsi que les quadrupèdes; j'ai ouvert les bras à l'amour de la vie et j'ai tourné le dos au lieu de la face; par les ailes de mon esprit je me suis élancé vers les pensées de ténèbres; j'ai pour jamais appauvri mon âme en dorlotant mon corps ; j'ai affaibli la force de la droite et j'ai renforcé la gauche. Je t'ai vu toi-même, penché sur moi, et je ne me suis pas recueilli; aux lieux mêmes de la prière, j'ai été entouré par des préoccupations d'ici-bas; je n'ai pu relever de sa chute, par le frein de la raison, le coursier de mon esprit... »

On croit palper la souffrance dans ces pages, où les répétitions nombreuses de la même pensée trahissent l'emprisonnement dans un cercle magique de l'esprit hypnotisé, par une obsession d'épouvante. Entre Dieu et lui, se dresse, victorieux, le Péché. Et l'excessive ardeur de son amour pour Dieu exagère jusqu'au prodige cet obstacle de l'amour, cet éternel empêchement au salut. Dans

une de ses pages les plus bizarres, Narékatsi représente le Péché avec tout le fourmillement effroyable de ses mille formes variant à l'infini et assaillant de partout : « Mes péchés sont innombrables, l'un et ses engeances, l'un et ses rejetons, l'un et ses taches, l'un et ses déchets, l'un et ses épines, l'un et ses racines, l'un et ses créatures, l'un et ses fruits, l'un et ses parcelles, l'un et ses branches, l'un et ses rameaux, l'un et ses coudes, l'un et ses griffes, l'un et ses doigts, l'un et ses remuements, l'un et ses forces, l'un et ses énergies, l'un et ses vestiges, l'un et ses empreintes, l'un et ses restes, l'un et ses ombres, l'un et ses obscurités, l'un et ses assauts, l'un et ses manèges, l'un et ses ruses, l'un et ses visées, l'un et ses élancements, l'un et ses limites, l'un et ses profondeurs, l'un et ses ordures, l'un et ses étincelles, l'un et ses passions, l'un et ses provisions, l'un et ses trésors, l'un et ses arrosoirs, l'un et ses fontaines, l'un et ses trouvailles, l'un et ses foudres, l'un et ses embrasements, l'un et ses hontes, l'un et ses gouffres, l'un et ses abîmes, l'un et ses ténèbres, l'un et ses tonnerres, l'un et ses gouttes, l'un et ses courants, l'un et ses torrents, l'un et ses glaces, l'un et ses portes, l'un et ses sentiers ; la fournaise et sa chaleur, le bûcher et ses fumées, le fondoir de la graisse et ses puanteurs, l'absinthe et ses amertumes, le destructeur et ses esclaves, le tyran et ses bandits, le fier et ses guerriers, le chef de brigands et ses troupes, le fauve et ses petits, le mordant et ses morsures, le corrupteur et ses semblables ; or, ceux-ci sont les chefs des corrupteurs de toutes les âmes, eux-mêmes se multipliant en des milliers de subdivisions, et celui-là seul en connaît le nombre qui voit en nous le non-être comme l'être des choses. »

Le péché est tout un monde; c'est tous les éléments armés contre l'homme, c'est la bouche du mystère; c'est un océan, avec ses vagues, ses tempêtes et ses abîmes: « Les fautes que j'ai commises surpassent le débordement engloutisseur d'univers de la mer diluvienne et montent plus haut que les cimes des montagnes. » Et une fois, comme fatigué de conter l'énormité du Péché, dans une image d'un excès tout oriental, Narékatsi dit son impuissance à l'exprimer : « Quand même j'aurais changé une mer en encre et des plaines vastes de plusieurs lieues en une immense feuille de papier, que j'aurais pris pour plume des forêts touffues de roseaux, je n'aurais pu écrire un seul même de mes péchés entassés. »

La peur du Péché amène celle de Satan, source du péché. L'ombre du Malin traverse souvent la prière de Narékatsi. Le malheureux le trouve à l'affût au fond de son âme, il le trouve niché dans son corps; en son élan vers Dieu, il sent le doigt sombre et crochu qui mord sa chair et la tire vers la nuit d'en bas. C'est lui, le Tentateur irrésistible, qui vient, à travers l'encens des prières, apporter les désirs du monde, réveiller la soif de la chair, lui couler dans les veines son enfer. Dans de nombreuses prières, Narékatsi a vomi sa haine furieuse contre le Perditeur et balbutié son angoisse épouvantée. Pour exprimer ce sentiment douloureux, je ne connais rien de plus émouvant que la prière intitulée : « Prière puissante contre les horreurs de la nuit; » dans le silence troublant de la nuit, au fond de la pénombre désolée de la cellule, le moine, agenouillé au pied du lit, supplie Dieu d'éloigner le Démon dont il sent le contact envahir sa chair : « Reçois avec douceur, Seigneur Dieu puissant, la

prière d'un repentant ; approche avec pitié de moi qui me suis voilé le visage : disperse, Toi qui accordes tout, cette honteuse tristesse ; ôte-moi, Miséricordieux, cette pesanteur insupportable ; éloigne de moi, Tout-puissant, cette mortelle tentation ; dévaste, Victorieux, les sollicitations du trompeur ; chasse loin de moi, Toi qui demeures en haut, le brouillard du Furieux ; scelle, Toi qui fais vivre, les mauvaises trouvailles du Perditeur ; anéantis, Insondable, les assauts du Guerroyant. Inscris ton nom divin sur la lucarne de mon toit ; étends ta main protectrice au plafond de ma cellule ; marque une croix avec ton sang sur le seuil de ma chambre ; figure ton signe sur les traces de ma sortie ; fortifie par ta droite mon grabat de repos ; purifie de tout piège la couverture de mon lit ; protège par ta volonté mon âme qui souffre ; fais qu'il demeure pur, le souffle accordé par toi à mon corps. Munis-moi de ton armée céleste, dresse-la contre la troupe des démons. Donne le repos joyeux semblable à la mort, dans la profondeur de cette nuit, par l'intercession des prières de la Sainte Vierge et de tous les élus ; ferme et enveloppe les fenêtres de mes sens et de ma pensée, pour qu'elles ne soient pas ébranlées de frayeur et que par le souvenir de ton espoir elles demeurent intactes des troubles flottants, des choses du monde, des rêves fantastiques et des visions de folie. »

Les mots peignent l'âme ; ils sont de toute sincérité. Le moine sent qu'au moment de la dernière prière du jour, au lieu d'une paix sereine, qui aurait passé en lui des prières du jour, une angoisse pèse dans son être et des appels s'éveillent dans sa chair ; il est triste, il souffre ; et cette tristesse et cette souffrance sont d'autant plus horribles que cette tristesse

est honteuse et cette souffrance est sa condamnation. Et front contre terre, le solitaire implore pitié.

D'où viendra cette pitié ? Dieu est trop loin ; il est trop grand, trop redoutable. La peur, la honte suffoquent parfois le suppliant, et il n'ose plus adresser sa prière à Dieu lui-même. Alors, entre Dieu et lui, apparaît, en signe de réconciliation, un pont irisé vibrant dans l'air, montant de la terre jusqu'à la Divinité : la sainte Vierge. Elle a passé par l'état humain, et elle est « aussi bonne que pure ». Elle est le nuage diaphane qui flotte sur la face du Seigneur et en adoucit les rayons ; elle est la mansuétude qui s'égoutte, intarissable, sur la colère de Dieu. Aux moments de suprême abattement, Narékatsi se réfugie dans la miséricorde de la Vierge, et sa voix prend un accent d'incomparable suavité pour dire la grâce, la bonté et la douceur de la Mère divine : « Et maintenant, après tant de désespoirs et de terribles découragements par les formidables violences des colères divines, tourmenté par une tristesse infinie, je te prie, sainte Mère de Dieu ! ange issu des hommes, chérubin en forme charnelle, reine céleste, pure comme l'air, sereine comme la lumière, chaste comme la haute étoile du matin, plus précieuse que l'infoulable demeure du Saint des Saints, siège de la promesse bienheureuse, Eden vivant, arbre de la vie immortelle entouré par le glaive de flamme ;... Avec ta pureté sans ordure, chaste et bonne : avec ta sainteté sans macule, protectrice et intercesseuse : reçois la prière de ce suppliant qui a foi en toi, tresse le gémissement du pécheur que je suis avec tes prières heureuses et embaumées d'encens, ô toi plante bénie du fruit de la vie ! pour que, secourue et aumônée par toi et me réfugiant en ton enfantement immaculé et m'en

illuminant, je puisse vivre à ton fils Jésus-Christ et à toi. Avec les ailes de ta prière aide-moi, ô confessée mère des vivants,à m'élever sans peine, en sortant de la vallée terrestre,vers les auberges préparées... Fais de mon jour d'angoisse une fête d'allégresse, toi qui as guéri le douloureux enfantement d'Eve ; intercède, demande, prie, car je crois que ta parole est accueillie selon la mesure de ta pureté; avec tes larmes viens en aide à mon péril, toi la louée parmi les femmes !... Toi la seule bénie par les lèvres chastes des bouches bienheureuses, une seule goutte du lait de ta virginité, pleuvant en moi, me donnerait la vie... »

Mais ces fuites vers la grâce de la Vierge sont rares. La prière revient toujours à Dieu, de qui émane toute pitié et tout pardon, celui qui est le véritable objet de l'amour, de l'espoir et de la peur. Cette prière à Dieu est la partie la plus intense de la prière de Narékatsi ; elle est essentiellement orientale dans la forme et dans l'esprit ; pour la comprendre, il faut avoir connu le sentiment de servilité excessive, le ton rampant et renieur de soi-même qui existe dans la prière de l'oriental, et en même temps à quelle exagération incroyable va l'expression extérieure de sa lamentation ; une pétition orientale, et un chant funèbre d'Orient, telle est cette prière. Elle ne jaillit pas, elle s'arrache douloureusement de la personne du suppliant. C'est une torture, non seulement de l'âme qui pleure, mais aussi du corps qui se déchire. Ecoutez-le, lorsqu'il décrit sa prière : « J'étends les bras, et je lève les mains, avec le concours de mes reins, le gémissement de mon cœur, l'exclamation de ma langue et de mes lèvres... Je tombe à tes pieds, et je baise la trace de tes talons, j'avoue mes offenses,

et je découvre mes péchés, je me lapide avec les pierres du reproche, et je m'enfièvre par les soupirs de mon cœur, je me blesse par les morsures du remords, et je me grille par la flamme de mon haleine, je brûle par l'âcre rosée de mes larmes, et je m'incendie par l'influence de mes reins, je me dessèche dans une atmosphère vide d'espoir, et je m'éteins par le vent amer ; je chancelle dans mes paroles de supplication et je tremble dans des gémissements lamentables, je souffre en des passions pénibles et je me ballotte dans l'agitation de mon âme, je flotte par le choc des tempêtes et je m'ébranle par le heurt des vagues ; je tremble en entendant son nom et je m'anéantis par le souvenir de sa terreur, je fonds par la vision de ton tribunal et je meurs en pensant à ses menaces. »

Des chapitres entiers palpitent sous ce souffle d'émotion excessive. La Prière XXVII est une immense clameur de *mea culpa*, une longue prosternation dans l'étalage des péchés : « J'ai péché à ta grande bonté, moi le vil, j'ai péché; j'ai péché à toi, source des rayons, moi ténèbres, j'ai péché ; j'ai péché à ta grâce infinie, en vérité j'ai péché ; j'ai péché à ta haute charité, ouvertement j'ai péché; j'ai péché à toi qui m'as créé du néant, réellement j'ai péché ; j'ai péché à ton sein de suprême tendresse, immensément j'ai péché; j'ai péché à ta douce et intarissable lumière, moi le perfide, j'ai péché. »

Par instants, la peur remonte, l'étreint, le suffoque, glace dans sa bouche les appels à la pitié, et le poète chante à voix basse l'angoisse écrasante des suprêmes désespoirs avec un frisson d'orphelin laissé seul dans la nuit : « Je n'ai pas cueilli le fruit prématuré, et je n'ai pu arriver aux cueilles

du renouveau, et voici que je demeure les mains vides de biens ; je n'ai pas la fleur de pureté ni l'huile de charité, et les ténèbres de la nuit sont sans aucune lueur ; je dors du sommeil de la mort et la frayeur de la trompette du Jugement me persécute ; je me suis encore une fois dépouillé de la parure nuptiale, et j'ai perdu de nouveau l'onction de sainteté, et voici que se ferme devant moi la porte de la maison de l'époux. »

Alors, dans les ténèbres de l'épouvante, se dresse le grand cauchemar : l'idée du jugement dernier plane au-dessus de sa tête avec des ailes de sang et de flammes : elle persiste ineffaçable, inévitable, inflexible, et rien ne peut servir d'abri contre elle, ni « les gouffres des gouffres, ni les hauteurs des monts, ni les grottes de pierre, ni les rochers abrupts, ni les fentes de la terre, ni les cavités des fossés, ni les creux des ravins, ni les dédales des souterrains, ni les greniers des maisons, ni les cachettes des cellules, ni les coins sombres des vallées, ni les passes difficiles, ni les collines escarpées, ni les exhalaisons des fumées, ni les immensités des mers, ni les bouillonnements des tourbillons, ni les torrents des larmes, ni les agitations des doigts, ni les élévations des mains, ni les supplications des lèvres. »

Un jour, il s'imagine l'heure fatale arrivée ; et en une page effrayante de visionnaire, il décrit l'universelle catastrophe ; c'est une fresque de terreur, où les couleurs grimacent, fument et fulgurent sous le frisson des incommensurables bouleversements : « Le ciel se tord et la terre s'ébranle dans toute son épaisseur ; pareils aux vagues fuyantes d'une mer agitée, ils s'entrechoquent et s'arrêtent tout deux immobilisés, et la vaste terre, secouée jusque

dans ses profondeurs, aplanit les monts avec le violent et retentissant soulèvement des entrailles intérieures; et les pierres fondent et s'incendient, et tous les éléments se décomposent; les cieux se bouleversent en des transformations définitives, et les créatures revêtent des formes nouvelles; les secrets de nos actes se dévoilent et les mystères de nos passions se découvrent, notre conduite intime se peint sur notre corps, le roi du ciel monte au tribunal et prend en main les sentences. Malheur alors, doublement sept fois malheur à moi, selon la mesure de ce nombre d'ici-bas qui contient l'infini des chiffres. Que ferai-je moi, âme lamentable, en ce grand jour de péril? Car si les armées des lumineux et les chœurs des élus qui sont glorifiés de bonheur s'ébranlent et tremblent et ne peuvent supporter la terrible vue du jugement, moi, misérable fils de la mort, qui ai perdu le gage, comment oserai-je paraître? »

Une autre fois, Narékatsi pense à la vieillesse, antichambre de la mort, qui elle-même est la route terrible menant au grand tribunal. Les jours de jeunesse sont éphémères, où l'on peut avec l'ardeur des forces vivaces lutter contre le mal et peut-être obtenir la grâce par l'intensité des tortures acceptées; que fera-t-il lorsque arriveront les jours d'affaiblissement, quand les forces manqueront pour subir le martyre purificateur, quand il ne pourra plus faire retentir son cri de pénitence jusqu'à Dieu. Et il supplie le Seigneur d'avoir pitié de lui en cette période de misérable déchéance : « Si j'atteins, conduit par toi, l'âge de la vieillesse, n'abandonne pas la faiblesse, ne méprise pas les cheveux blancs, ne recourbe pas celui qui s'écroule, ne jette pas par terre celui qui penche, ne livre pas au souffle du

vent celui qui vacille, ne délaisse pas celui qui chancelle, ne laisse pas sans manteau celui qui est gelé; que celui qui peine ne soit pas sans remède, que le toit démoli ne demeure pas irréparé, que la graisse ne s'affadisse pas, que la splendeur de la grâce ne soit pas avilie, que l'ancienneté ne soit pas dédaignée, que le bateau de mon âme ne soit pas brisé, que la longueur de l'espoir ne soit pas coupée, que la corde du chemin ne soit pas rompue, que la faculté de penser ne se détruise pas, que l'organisme de l'être ne soit pas démonté, que les ailes de l'ascension ne soient pas arrachées, que la joie de la beauté ne soit pas enlaidie, que le rayon de la lumière ne s'évanouisse pas, que les fenêtres de mes yeux ne se ferment pas et qu'elles ne soient pas empêchées d'être éclairées, que l'image parlante ne tombe pas ! »

Enfin, en un moment de délire, il voit la mort elle-même. Un spasme d'horreur le secoue en songeant à son cadavre qui ne pourra plus prier, qui sera à jamais privé du moyen d'obtenir son salut. C'est l'extrême limite de l'imagination mystique. Et pour peindre la mort, Narékatsi a allongé un immense chapelet d'images sépulcrales : « Aie pitié de moi, Seigneur, le jour où mon souffle va me quitter, lorsque le pitoyable regard de mes yeux va se lamenter vers les hauteurs, et que je verrai par l'esprit l'inévitable chemin de la route fourmillante de périls, lorsque j'élèverai les yeux au toit de ma demeure et j'y verrai la voie de la sortie, et que, misérable, agonisant, les traits altérés, les doigts tremblants, la gorge ronflante, la poitrine gémissante, l'âme pleine de la tristesse des multiples incertitudes, je pleurerai d'une voix chétive sur mes fautes cachées dans le plus profond de mon

être... lorsque moi qui aujourd'hui ornemente mon style, déclame avec fierté, me pavane et me rengorge, je tomberai gisant, cadavre inanimé, parole coupée, mains raidies, membres amollis, lèvres fermées, yeux clos; planche immobile, tronc mi-brûlé, statue insensible, image muette, substance sans souffle, aspect misérable, forme lamentable, figure malheureuse, visage pitoyable, ressemblance déplorable; langue qui s'est tue, herbe desséchée, fleur effeuillée, beauté écoulée, lampe éteinte, gorge vide, cœur devenu désert, cor bouché, source tarie, chair pâmée, ventre corrompu, tente dénouée, branches cassées, articulations détachées, arbre coupé, racine sciée, maison abandonnée, champ moissonné, plante arrachée, réserve oubliée, ordure enterrée, objet de dégoût qu'on repousse, embarras qu'on enlève, squelette qu'on méprise et qu'on foule aux pieds comme une chose qui ne sert à rien. »

Après ce passage, j'aurais voulu ne rien ajouter. Mais ce n'est pas dans cette épouvante que s'arrête la prière de Narékatsi ; au bout de ce lamentable acheminement nocturne, une aube lointaine se dévoile parfois, et les accumulations de ténèbres frémissent au grand éclair d'espérance qui les traverse. « Car bien que précipité des hauteurs des suprêmes demeures jusqu'au fond du gouffre de l'abîme de perdition par les nouveaux péchés ineffaçables, le pécheur conserve toujours une parcelle de lueur, touchant encore au salut vital comme une étincelle de lumière gardée dans l'esprit et dans l'âme, comme le feu merveilleux enveloppé d'épaisse fumée qui miraculeusement subsiste par l'ordre du Très-Haut, dans les tréfonds des citernes endormies. » Cette lueur est indispensable à sa vie; pour lui, Dieu, c'est la vie elle-même ; et sans l'espoir de le

rejoindre un jour et de se plonger dans sa lumière, il se sentirait anéanti. Car il aime Dieu, non pour les jouissances qu'il attend de lui, mais pour lui-même : comme il le chante dans une de ses prières, écrite cinq siècles avant le célèbre sonnet où sainte Thérèse a poussé le même cri d'amour absolu en des termes presque identiques : « Ce n'est pas pour ses dons que je m'efforce à le fléchir, mais parce que je le regarde comme la vie elle-même, comme la véritable respiration, sans qui il est impossible de se mouvoir et de marcher ; car ce n'est pas le nœud de l'espoir qui m'attire vers lui, c'est le lien de l'amour... ce n'est pas le désir des jouissances qui me fait gémir, c'est pour celui qui nous les a préparées que je me lamente du fond de mes reins! » Et il en vient à contempler en soi-même, mélancoliquement, le rêve de son salut : « Puis-je espérer de voir rajeunie la forme ruinée de mon être?... Verrai-je sourire la figure désolée de mon âme? Pourrai-je, moi qui peine dans les éternelles glaces, aborder le printemps? »

La foi en la pitié de Dieu finit par monter comme le soleil, disperse les épouvantes des cauchemars nocturnes; et l'espoir resplendit pur au-dessus des eaux douloureuses du désespoir : « Que ta volonté soit en moi, et les ténèbres me seront rayons; que le flambeau de ton espoir soit là, et la nuit me sera matin. » Son péché est toute une Babel, mais la volonté miséricordieuse de Dieu est le grand souffle des cieux qui détruit et renouvelle les mondes: « Ta douce brise soufflera comme du temps de Noé, et la puissance qui fond les montagnes suffira pour dessécher les amoncellements des innombrables et dévastatrices vagues de mes péchés qui surgissent comme des montagnes. » Et sur ces

hauteurs radieuses de l'espoir où commence le ciel, s'achève et s'éteint le vol haletant de cette longue lamentation qui s'élève en spirales funèbres hors des gouffres de l'âme du poète.

IV

Ce n'est pas dans son âme seulement que Narékatsi a trouvé les matières premières pour forger cette chaine de sentiments qui s'allonge dans son œuvre. Nous en trouvons tous les anneaux dans les Pères de l'Eglise. Ce qui appartient à Narékatsi, c'est la force avec laquelle il s'est approprié ces sentiments, c'est l'expression qu'il leur a donnée. J'arrive à l'étude de ce qui dans cet œuvre est à Narékatsi lui-même, et à lui seul : son style.

L'insuffisance des notions biographiques réduit la critique à recourir aux hypothèses pour expliquer la genèse de ce style. Il est probable que Narékatsi ait connu le grec; les fondateurs du couvent de Naregh, étant venus de l'Arménie occidentale voisine de l'empire byzantin, devaient avoir apporté avec eux la connaissance du grec, qui assurément a été toujours conservée; l'éloquence tourmentée de son style et sa tendance de raffinement excessif trahissent l'influence du grec de Byzance. Pour le syriaque, qui fut toujours en Arménie la langue étrangère la plus répandue, il est certain que Narékatsi le connaissait; et les Pères de l'Eglise Syrienne, saint Ephrem en particulier, semblent avoir fortement agi sur la manière de sentir et sur le mode d'expression de notre poète.

On croit surtout à une influence arabe. L'Arménie était, à cette époque, sous la suzeraineté de la dynastie des Abbassides. L'hostilité religieuse a souvent empêché les Arméniens, surtout les moines,

d'étudier à fond la littérature arabe. Mais de nombreux livres de médecine, de mathématiques, d'astrologie et de sorcellerie, que nos vieux auteurs nous ont laissés, témoignent d'une réelle influence exercée par les lettres et les sciences arabes. Dans Narékatsion trouve des précisions physiologiques, des allusions à la médecine et aux sciences occultes, et surtout des allures de magie, qui trahissent des affinités avec la littérature arabe. Bien souvent il passe un souffle de mystère dans ses prières; l'obscurité des pensées, la bizarrerie des sensations, l'étrangeté des images, l'enchevêtrement des lourdes masses de mots, les longues énumérations et les répétitions multiples font songer à des incantations magiques; et d'ailleurs, il y a dans le *Narek* certaines prières qui sont destinées à chasser les démons et les bêtes fantastiques, à bannir les maladies, les serpents, les périls et la mort, telle la Prière contre les horreurs de la nuit ou cette autre que le peuple récite pour faire évanouir les esprits du mal: « Fils du Dieu vivant béni en tout, engeance insondable du terrible père, toi en qui rien ne faiblit, au lever des rayons sans ombre de la miséricordieuse gloire, les péchés fondent, les démons s'évanouissent, les fautes s'effacent, les fers se brisent, les morts ressuscitent, les meurtrissures guérissent, les blessures se cicatrisent, les corruptions s'abolissent, les tristesses se retirent, les gémissements reculent, l'ombre s'enfuit, le brouillard se dissipe, la brume s'envole, la noirceur s'évapore, les ténèbres se consument, l'obscurité s'anéantit, la nuit s'en va, l'angoisse se bannit, les maux s'annihilent, les désespoirs disparaissent, et ta main toute-puissante, règne, ô expiateur de tout. »

D'autre part, on remarque chez tous nos auteurs des IXe, Xe, XIe siècles l'empreinte du style arabe, qui se caractérise par une construction énigmatique de phrases tortueuses, par l'accumulation des mots, la phraséologie, la surcharge d'ornements et le rythme compliqué de la période. Chez Narékatsi cette tendance est visible plus que chez tous les autres; son style se distingue par la surabondance verbale, par le bouleversement de la syntaxe et par la musicalité des phrases. La recherche rythmique, propre d'ailleurs à toutes les littératures d'Orient, existe déjà dans toutes les œuvres des écrivains de notre siècle classique (le Ve); mais dans Narékatsi les courbes des propositions sont plus longues, plus sinueuses et s'entrelacent avec de plus complexes et plus touffus enchevêtrements; tel, par exemple, le début de la grande Louange de la Vierge: « Les réunions des chœurs des bienheureux honorent en paroles fertiles de louanges, unies à des mots vibrants de désir, la lumière première de la vie des créatures, et comme avec des cors, des harpes et des lyres, agitant seulement l'instrument du cœur, louent avec allégresse celui qui demeure au-dessus de tout dans l'inaccessible lumière. »

Narékatsi emploie souvent l'allitération, il a recours aussi à cette sorte de rime multiple reparaissant à des intervalles inégaux, que les Arabes appellent le *Cafié*, et qui n'est pas sans analogie avec les assonances de certaines séquences latines; ces formes rythmiques, et surtout le *Cafié*, ont été introduites chez nous par les Arabes. Mais ces recherches de l'harmonie mécanique ne sont pas continuelles chez Narékatsi, elles ne constituent pas le caractère spécial de sa rythmique, elles ne sont dans sa forme qu'un élément d'ornementation. La ca-

ractéristique du style de Narékatsi, c'est la longue répétition de la même idée par des termes différents, exécutée en une sorte de rythme saccadé. Parfois cette répétition est un large ondoiement de propositions flottantes qui s'enflent comme des vagues, se succèdent et se communiquent la même idée : parfois aussi, c'est simplement une suite de substantifs accompagnés d'adjectifs, voire même une série d'épithètes toutes seules. Et le rythme particulier du style de Narékatsi résulte du déferlement symétrique de ces répétitions ; lorsque la série est formée de bouts de phrases, le rythme est court et entrecoupé ; lorsque les propositions sont plus longues, le rythme se balance avec un large bercement. Et, quelquefois, lorsqu'un grand vent bouleverse l'inspiration, la symétrie plonge et naufrage dans une tempête de larges phrases écumantes.

Ce style a le grave défaut de devenir fatigant par l'entassement verbal, l'uniformité des développements et les longueurs démesurées ; mais l'accent qui anime l'œuvre est si profond de sincérité que le lourd échafaudage de la forme prend une grande vie fourmillante, et peut-être la lamentation devient plus grandiose sous ce chatoyant et massif vêtement de phrases. Il y a des styles qui sont limpides comme des ruisseaux, aériens comme des aurores, ou profonds comme des océans ; celui de Narékatsi a la furieuse monotonie et la fougue abondante d'un torrent.

D'ailleurs, si nous passons de ces remarques sur la structure extérieure du style à sa facture littéraire intime, nous y trouvons comme base principale la force et la vérité du sentiment, la hardiesse de l'expression. C'est le style des Prophètes et de certains Pères, plus compliqué, plus entortillé,

moins énergique, mais plus étrange et souvent plus fin. C'est la même imagination audacieuse, le même souffle puissant et sauvage, la même opulence d'images et le même réalisme sublime qui, sans contrainte et sans pudeur, nomme tout, sait peindre en détail et tout vifs les objets même les plus insignifiants. La grande différence entre le style biblique et celui de Narékatsi consiste en ce qu'au lieu de la concision foudroyante des poètes hébreux, c'est chez Narékatsi un jaillissement exaspéré d'une grêle d'expressions échevelées. Voici une image que David aurait tracée en un seul trait, et qui s'est comme élargie, grossie chez Narékatsi : « Tu peux, Fort, Puissant, Omnipotent, Créateur de tout, engloutir, anéantir et faire disparaître les péchés de tous, comme le rayon d'une petite étincelle grande comme un néant, tombé, plongé et perdu dans l'universelle mer. »

Et son réalisme est plus minutieux, plus intense, plus rare que celui de la Bible; c'est celui d'un halluciné. Il a donné des visions vivantes du monde extérieur, comme cette grande description symbolique du naufrage d'un bateau avec « la mâture des voiles qui se défait, la misaine qui est arrachée de sa place, les voiles qui se déchirent en mille lambeaux, les cordages qui se rompent, le câble de l'ancre qui cède, le couple uni des deux poutres de la poupe qui se séparent, les bras du gouvernail qui se tordent, la quille protectrice qui casse, les côtés qui se déchiquettent, les planches unies qui se disjoignent et les clous qui sautent... »; et parfois il peint l'infiniment petit avec une précision presque scientifique, comme le passage bizarre où il décrit les vers et les puces : « Les mouvantes engeances spontanées du ventre, les

vers souples et agiles et de formes diverses, les lombryx engloutis dans les intestins, les abcès enflammés et les taches brûlantes, les petits poux informes, et toutes ces fourmilières d'êtres nés de la sueur, humides et immondes, cuisants et démangeurs ; et les hordes de ces bêtes sauvages emblèmes des démons combattant dans la nuit et des bandes armées des barbares amants des ténèbres, aussi féroces que les loups farouches d'Arabie et qui, avec leur marche oblique, leur couleur sombre, leur bec doublement recourbé et au bout crochu ressemblant à l'aiguillon du scorpion, et pareilles à des ronces, toutes hérissées d'épines, sucent et aspirent l'humidité du sang et portent la fièvre des passions dans le repos des lits. »

Les images de Narékatsi ne resplendissent pas d'un éclat aveuglant comme celles de la Bible ; elles frappent plutôt par l'étrangeté, et parfois elles ouvrent d'inquiétantes perspectives de sensations ; elles viennent d'une sensibilité malade, et on n'en trouve d'équivalentes que dans certains poètes de décadence. Pour fixer l'indécision de ces sensations fugitives, Narékatsi possède un instrument très souple, sa langue. Cette langue n'est pas le pur et somptueux arménien du v^e^ siècle ; l'arménien s'est transformé dans Narékatsi ; la contexture grammaticale s'embrouille, souvent emportée par un souffle effréné, et s'obscurcit dans une excessive irrégularité, en tortillant les périodes par des inversions hardies et des ellipses extrêmes, laissant parfois suspendues, inachevées, des phrases entières, des pages mêmes. Et son vocabulaire pullule de mots forgés avec une déroutante audace, des mots qui sont des sensations condensées, des mots-poèmes. Voici un passage où il se compare à un hom-

me qui se noie dans un fleuve grossi, il décrit la noyade par une suite de mots composés qui suppléent à des phrases; la traduction ne pourra donner qu'une idée approximative du texte : « Tel un homme violemment bouleversé par une interminable et torturante agitation dans la mer aux vagues périlleuses tourmentées par le vent, et qui serait entraîné et roulé en un sauvage torrent inondeur, agitant çà et là les doigts des mains dans le courant impétueux grossi par les pluies du printemps, emporté malgré lui en une lamentable dégringolade, avalant l'eau trouble et étrangleuse, poussé en des douleurs mortelles dans la vase fétide, moussue et embroussaillée, où il se noierait écrasé sous les flots : Tel moi, misérable, on me parle et je ne comprends plus; on me crie et je n'entends plus; on m'appelle et je ne me réveille plus; on sonne et je ne reviens plus à moi-même; je suis blessé, et je ne sens plus. »

Et parfois, l'expression du sentiment atteint une extrême minutie de description presque physiologique : « Par les gémissements du cœur la porte du gosier enflammée et la force humide du palais desséchée de partout, et toute la personne enveloppée d'une brume sans soleil. » Et voici enfin des expressions d'une finesse maladive qui s'épanouissent le long des pages avec des langueurs de fleurs pâles : « Au fond de mon lit de douleur, dans le silence de mon esprit recueilli, je songe aux fruits amers de mes désespoirs. » « Viens en aide à la faiblesse de ma bien triste indécision. » « Préserve-moi des mauvais ennuis trompeurs. » « Lorsque j'aurai fermé les yeux, que le regard de mon cœur ne s'obscurcisse pas ! » et cette comparaison symbolique : « Moi, olivier désolé, stérile et croulant !... »

Nous trouvons de ces raffinements et de ces délicatesses surtout dans les vers de Narékatsi. Les poèmes en vers constituent la partie de son œuvre où les défauts et les qualités sont le plus fortement accentués. On y trouve une langue bizarre à l'excès, une syntaxe indéchiffrable, des mots étrangement composés, une versification irrégulière, un abus d'allitération et d'harmonie imitative, des périodes incohérentes et une obscurité de pensée désespérante; mais des fleurs rares poussent entre ces broussailles, un grand soleil semble baigner la folle et touffue floraison, et cela prend l'aspect d'un grand jardin enchanté. Voici un vers d'une pureté on dirait grecque : « La mer qui se déroule souriante remuait sous une douce brise... » et une strophe toute voilée de mystère : « Réjouis-toi, mère de Dieu..., sentier secret et ruisselant de la route inconnue. » Voici surtout une hymne allégorique, une harmonie de couleurs chantantes qui glorifient la grâce féminine flottant en plein soleil et qui doit être une vision de la Vierge des vierges :

« Ses yeux, mer des mers, aux sourires innombrables,
Se répandaient dans le matin,
Comme deux soleils flamboyants.

. . . . . .

.... De ses lèvres coulaient des roses ;
Sa langue en se mouvant chantait comme une harpe;
Les essaims de ses cheveux, ornements,
S'enroulent en trois tresses autour de ses joues.
Son sein lumineux, plein de roses rouges.
Ses bras empourprés, touffes de violettes.
Encensoir chargé d'oliban, brûlant d'un feu divin.
Une voix douce rayonnait en elle;
Elle était parée d'une belle tunique

Chatoyante d'or, de bleu, de pourpre, de cramoisi,
Miroitant de saphirs,
Ornée de fines ciselures.
Lorsqu'elle marchait dans sa beauté perlée,
Au mouvement de ses pieds des lueurs tombaient d'elle. »

Voici enfin le début de l'hymne de la Fête des Roses, qui est la fête de la Transfiguration, un entrelacement d'images éclatantes qui chantent l'union de la Rose-Eglise avec le Soleil-Dieu :

« — La Rose adamantine, s'irradiant
Par les nobles cheveux du Soleil,
Montait, sur cette chevelure
S'étendait, fleur marine.
De la grande mer étalée,
Emergeait l'éclat de la fleur;
De la plante aux couleurs vives
Brillait le bouton sur la tige;
Le bouton encapuchonné de safran,
Se parait de feuilles abondantes. »

Et ces images lumineuses, cette joie de fleurs, de soleil et de mer, cette musique radieuse de syllabes qui sonnent comme des cymbales, toute cette fraîche allégresse qui vient, après les ténèbres pleurantes du Livre de Prières, s'épanouit en un arc-en-ciel de couleurs aériennes, c'est là un retour instinctif à la véritable poésie arménienne, à la primitive et fière poésie, toute de lumière et de feu, de nos anciens aèdes de l'Arménie païenne et que nos poètes populaires ont toujours conservée dans leurs refrains légers, un retour inconscient, dans cette âme obscurcie par la tristesse chrétienne, vers l'antique inspiration qui chantait le ciel, la mer, le soleil, la vaillance et la beauté.

Pour comprendre Narékatsi dans cette double et contradictoire grandeur de forme rayonnante et d'âme endolorie, il faudrait peut-être avoir vu ce mystérieux couvent de Narek avec l'endroit de prières, où, pendant de longues années, le saint a pleuré vers Dieu, et ce beau village de Narek où ses yeux burent la force d'une belle et riche nature. Un voyageur arménien a décrit avec admiration ce petit nid frais se trouvant près du lac de Van, avec « les chants de berger et les gazouillis de rossignol qui emplissent d'une musique suave ce village situé au flanc d'une colline paradisiaque »; le même voyageur parle des cellules de prière du couvent, neuf chambres « creusées dans les rochers à deux étages, avec une entrée très difficile, quelques tables de pierre, des crucifix et une seule lucarne ». Cette réclusion au sein de pierres obscures explique mieux que tout la féroce âpreté de cette lamentation, et la délicieuse pastorale de ce village fait comprendre les tons riants de ces chants.

ARCHAG TCHOBANIAN.

LE NAVIRE

parfois, lorsque tu viens, dans le soir qui soupire,
vers la guirlande noire au seuil de ma maison,
tu m'apparais pareille à quelque beau navire
dont la voile, au couchant, empourpre l'horizon.

des voix chantent à bord les chansons défendues,
un parfum très lointain m'arrive par le vent,
marbres sveltes aux mains vers les vagues tendues,
des images de dieux sont debout sur l'avant.

navire grandissant avec la forme aimée,
par un sillon mouvant d'où montent des sanglots,
sous le soleil et sous la lune diffamée,
depuis combien de jours erres-tu sur les flots?

d'où viens-tu? des forêts de santal et de cèdre.
tu portes, façonné dans le bois souple et dur,
la reine, sous les mâts assise en sa cathèdre,
vers le pays sonore et le temple futur.

cependant, accueillant la flûte et les hommages,
elle songe, en son âme, au bonheur qu'elle veut,
nous savons que des fleurs entourent les cordages,
et que des mots d'amour circulent dans l'air bleu.

sur l'accompagnement des vers et des musiques,
par ceux que sa beauté vers ses genoux surprit,
elle écoute conter qu'aux rivages antiques,
dans la nuit fabuleuse elle a déjà souri.

c'est elle que, le soir, du haut des murs, naguère,
les vieillards saluaient dans Hélène aux bras blancs,
ses yeux ont suscité les chansons et la guerre,
l'arc divin de sa lèvre a blessé tous les flancs.

voici se réveiller la tristesse nocturne,
qui croyait, membres las, avoir fini d'aimer;
sortie, avec des fleurs, du temple de Saturne,
la prêtresse immortelle accourt pour acclamer.

une ombre souveraine erre parmi les îles,
où l'écho de son nom laisse un magique adieu.
elle a, dans ses regards aux prunelles mobiles,
l'ardente volupté qui fait de l'homme un dieu.

sous les bois, frissonnant d'un vol d'épithalames,
vers les autels maudits monte un soupir dévot,
quand, par les nuits d'été, vous écoutez, ô femmes,
sangloter dans vos cœurs l'éternelle Sapho.

mais tous, les amoureux comme les amoureuses,
l'extase surprenant leur souffle inanimé,
aux lueurs de la lune ou de la lampe heureuses,
ont vu penché sur eux son visage fermé.

peut-être, un cœur, épris de phrases mutuelles,
à l'espoir d'une halte avait pu se bercer,
mais elle s'en ira vers les saisons nouvelles,
car son geste éternel est de toujours passer.

— adieu, tu peux partir — le navire et ses voiles
vers le golfe prochain sont tels que des oiseaux.
je supplie à genoux les tremblantes étoiles
de te garder dans ton voyage sur les eaux.

comme un enfant qui marche en la forêt profonde
traîne de ses bras nus les rameaux pris autour,

pour amuser ton âme ignorant qu'on réponde,
emporte les chansons, les parfums et l'amour.

triste à jamais d'avoir perdu la forme unique,
je crée,avec des mots subtils et la couleur,
un beau voile tissé d'or et de pourpre antique,
qu'on drapera sur l'autel noir de la douleur.

d'autres t'accueilleront avec les mêmes phrases,
les printemps à venir t'enlacent comme un chœur,
la lune t'a donné ses bosquets et ses phases,
pour y poser tes pas futurs, voici mon cœur.

GABRIEL DE LAUTREC.

ESSAI DE SENTIMENTALISME [1]

—

J'ai beaucoup écouté autrefois un jeune homme que la fantaisie d'écrire tourmentait et je retrouve aujourd'hui l'image qu'il laissa, dont les nuances diminuées m'emplissent de regrets. Voulant raconter le plaisir qu'il me procura, et pensant que par là plus de liberté me serait possible, j'avais projeté de l'installer dans quelque site ancien. Mais depuis le jour que je résolus d'entreprendre ce travail, bien des choses en moi me semblent avoir changé. Certaines pages maladroitement trop travaillées et que j'ai écrites ont encore ajouté à cette sécheresse qui m'empêche de m'émouvoir en écrivant,et pour me pencher vers d'autres images j'ai hâte d'épuiser les traits qui me demeurent de ce passé puéril.

Ce jeune homme charmant, un peu sophiste, un peu dégoûté, un peu impuissant aussi, et de qui le souvenir, pour les historier, tremblera parmi ces pages, je songe maintenant à ce qu'il est devenu.

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 78, 88 et 102.

Quand je le connus, voilà longtemps, dans un moment de loisir et d'analyse, à de nobles aspirations et à d'indépendants mépris dont je souriais, déjà il joignait cette incertitude morale, cette manie de raisonner, cette fièvre de scrupules qui troublent et paralysent. Fut-ce ce contraste en lui d'ardeur et de clairvoyance, ou l'attrait de contempler, presque chez un autre, une part de moi-même. tout de suite il m'avait intéressé et je m'attachai à l'apprendre. Soirs légers! Ensemble à la terrasse d'un petit café lointain où je retourne parfois m'apitoyer sur ce passé, lui, de qui l'irréductible idéalisme me dominait, parlait, s'exaltait, puis retombait, plein d'irrésolution, de silence et d'âcreté. Par instants des couples passaient dont les rires, qui nous parvenaient, d'une involontaire ironie trouaient tant d'amertume. Et cependant que mon compagnon me distrayait de ses discours, prévoyant déjà que je les utiliserais, chaque soir et furtivement je prenais des notes.

Ces notes, que je vais transcrire et qui sans doute atténueront la rapidité de mes paroles, sont les uniques signes qui me demeurent de l'âme délicate, excessive et malheureuse de ce jeune homme que sa conception des choses littéraires, un précoce désenchantement et une trop grande disposition critique conduisaient à ne rien faire. Content d'inscrire, au cours d'un mince cahier, simplement des phrases et des vers, il n'avait pas encore écrit ce qu'on appelle une page et je ne crois pas qu'il ait produit depuis les éléments d'un livre. Il disait que nos idées se transforment constamment et qu'il est vain de produire des œuvres dont tout nous déçoit sitôt leur achèvement et désormais nous semble étranger. Il disait que s'il est

un peu dangereux de parler sans cesse de ce qu'on veut faire et d'y rêver seulement, cette rêverie, au moins, n'amène avec elle aucun déboire, car les pages qu'on se propose d'écrire ont toujours plus d'attrait que les pages accomplies. Il disait qu'il est des phrases si serrées et si parfaites qu'elles font sourire de tous les livres et qu'il suffit de les connaître pour sentir se défaire en soi le goût triste d'y ajouter. Il disait surtout que travailler c'est souvent s'arrêter de penser profondément, et que tout ce plaisir de construire quelques pages ne vaut pas la volupté de cultiver dans sa tête deux ou trois idées silencieusement. Et navré de ses propres idées, il ne se plaisait qu'aux apparences, poussant parfois ce sentiment jusqu'à revêtir mentalement des aspects divers. Parce que lire lui était devenu une souffrance et que rien ne le désespérait comme la beauté créée par autrui, chez lui, il ne possédait plus que quelques volumes, et de toute la littérature d'aujourd'hui ne lisait guère que ce qu'en écrivent les critiques. Mais les rayons à demi vacants de sa bibliothèque s'ornaient des portraits des maîtres contemporains qu'il aimait et qui, vieux, proches de mourir ou morts, n'étaient plus pour lui que d'immobiles exemples. De leur œuvre lue et relue, il avait retenu, compensant ainsi son dénuement de livres, soit les plus nobles phrases soit les vers les plus sûrs; et selon l'humeur qui l'animait, il se récitait l'un ou l'autre de ces fragments préférés. De sorte que, satisfaisant par là sa plus chère complaisance, il était, quand cela lui convenait, par la nuance de sa rêverie et par son allure, ou hautain et sibyllin comme le grand poète, ou calme et résigné comme l'historien systématique, ou sceptique et contemplatif comme le philosophe

exégète, ou encore souple, dédaigneux et froid comme l'élégant rhéteur en qui se trouvent réunies tant de façons de sentir et de penser.

Les meilleurs de ses amis assuraient qu'il détestait les femmes, de qui, prétendaient-ils, le choquaient la sensualité et les gestes toujours trop vifs. Ce jeune homme, en effet, pendant plusieurs années avait dormi contre la poitrine orgueilleuse d'une maîtresse et peut-être le remords de tous ces jours perdus l'amenait-il parfois à proférer à l'endroit des femmes des paroles mauvaises. Et pourtant, je sais qu'il fréquentait et chérissait en secret quelques songeuses prostituées. Il estimait que les femmes sont rarement belles complètement et que chacune d'elles a seulement une part de la beauté. Il estimait aussi que la perfection des corps n'est chose intéressante que pour les gens de bonne santé et qu'il faut partout rechercher d'abord l'expression. Et peu propre sans doute aux ébats habituels, il disait que rien, dans ces régions, ne vaut un visage ardent et froissé. C'est en ce sens que lui étaient précieuses ces créatures à la fois romanesques et soumises parmi lesquelles, de temps à autre, il allait se reposer. Chacune d'elles ayant sa part de cette beauté qu'il préférait à nulle autre, ensemble elles la lui offraient tout entière. Leur front penché sous leurs cheveux hypocrites, leurs yeux voilés de souvenirs, leur bouche paresseuse et leur voix déchirée, leurs tendresses blessées et leurs fards éclatants, ces chagrins et ces péchés qui agonisent entre leurs seins et sur lesquels elles croisent leurs mains nues et stériles, toutes ces beautés chancelantes et moroses qui leur composent une atmosphère de volupté et de désespoir, étaient pour lui le paysage d'une émotion

plus pénétrante que celle d'aucun poème. Puis il considérait que ces femmes, elles aussi, sont, à leur façon, des pédagogues. Il disait qu'elles nous enseignent que la sagesse, ici-bas, c'est surtout de n'aimer rien et que la pitié, le dévouement, l'amour et la souffrance ne sont que des faiblesses. Il disait qu'elles nous enseignent également l'indulgence et le scepticisme et que s'il ne faut pas exiger de l'univers plus qu'il ne peut donner, il faut toutefois s'attacher à préserver de ses insultes notre âme somptueuse. Il disait que ces brèves histoires, ces chauds dialogues où elles sont le plus souvent le partenaire à la fois le moins intéressé et celui qui profite le mieux, en leur montrant que les hommes font toujours les mêmes mouvements, les ont peu à peu glacées de l'insensibilité de l'habitude et libérées pour jamais de l'enthousiasme qui use. « Parce que des hommes, à une certaine heure et dans la franchise de leur désir, entre nos bras laissent échapper tantôt des mots d'enfant, tantôt d'excitantes grossièretés, ce n'est pas, disait-il, que lui avaient confié ses amies désabusées, une raison pour que notre moi s'en émeuve nécessairement et participe outre mesure au jeu de son compagnon. Contempler, s'abstenir et sourire, cela seulement est digne; tout le reste est vulgarité... » Ainsi apparaissaient à ce jeune homme de qui l'esprit irrésolu, comme leur corps charmant, constamment se prêtait sans jamais réussir à se donner, ces créatures faciles et qu'il entourait de soins. Des impuissances et des goûts communs, des tristesses et des lassitudes qui se joignent, les pareilles déceptions rencontrées et ce plaisir de soi-même, partout si décrié, qui fait, tôt ou tard, les touchantes amours de ces femmes et auquel, lui aussi, dans

une autre manière, il se trouvait ramené, voilà ce qui les rassemblait. Et durant ces entretiens où, seul avec elles et s'apitoyant de cette idée qu'un jour elles seraient vieilles et négligées, il puisait dans leur grâce indifférente les éléments d'une morale à double face, de l'ordinaire approuvé, de ces sentiments échauffants et malpropres dont font étalage tant de jeunes gens, jamais rien ne dérangeait l'harmonie de son attitude. Et si d'aucuns, apprenant ses compagnes, déploraient devant lui leur amoureux commerce : « Sans doute, avouait-il, ces hospitalières caresses que par besoin elles accordent, avec le temps les abîment un peu. Cependant, ces entrevues où elles vont simuler un frémissement dont elles sourient intérieurement leur laissent aussi, malgré elles, une fatigue et une mélancolie qui ajoutent encore à leur beauté, et, sages, peut-être mes amies me plairaient moins. »

Je ne sais si les mots que je viens de tracer suffiront pour donner à ceux qui les liront l'impression de ce jeune homme. J'aurais voulu rappeler mieux son inconstante rêverie, sa perpétuelle inquiétude d'esprit, sa frénésie de perfection, sa tendresse brisée, tout ce dilettantisme intellectuel et sentimental où déjà il se complaisait et dont je crois bien qu'il souffrait. J'aurais voulu étendre sur ces lignes quelque chose de la douceur et du sourire qui voilaient son visage incliné et changeant. J'aurais voulu dresser de lui un aspect plus fidèle. Mais les mots, souvent, refusent les reflets que l'on souhaitait d'eux et je ne violenterai pas inutilement ces pages de mémoire. En les ordonnant un peu, et, pour les lier entre elles, le plus possible dans le ton d'un discours, maintenant je vais transcrire ces notes que

j'ai promises. Qu'on excuse, je ne dirai pas leur ingénuité, mais leurs trous et leur décousu et surtout les apparences de contradictions qu'elles montreront. Mieux que mes phrases un peu dures, elles indiqueront, je l'espère, l'essentiel de cet adolescent d'une sensibilité trop poussée, et peut-être aussi, à quelques-uns qui lui ont ressemblé ou qui lui ressemblent aujourd'hui, offriront de l'aimer comme moi-même ; en écrivant ces pages, je me reprends à l'aimer, malgré tant de jours qui me séparent de lui et parfois me le font presque ignoré.

« Puisqu'il faut, de fois à autre, dire des mots avec quelqu'un :

» La littérature, ce n'est guère intéressant que par les notes qu'on prend avant d'écrire. Ces notes, qui sont l'essentiel de travaux projetés, ont alors toute leur valeur d'expression. Combien seraient plus intéressants des livres de notes. La mise en œuvre les affadit toujours. Quand on les reprend pour composer son travail, tout ce qu'il faut ajouter entre elles pour les lier est si vain, si vide, qu'on en est écœuré jusqu'à s'abstenir.

» Heureux les simples d'esprit ! ils possèdent le calme sans lequel il n'est pas d'œuvre. Sinon des lambeaux de proses et de poèmes, je n'ai encore rien écrit. Pourtant, ce que je veux faire me plaît et peut-être j'y réussirais. Mais un déplorable penchant me porte à réfléchir sur tout : rien qui soit plus paralysant. Avant d'écrire, je *vois* les difficultés, les défauts — sitôt que j'écris, un second moi-même se lève, en moi, se penche sur la page en train de naître, la juge — et sa rigueur m'arrête. Soirées où l'on s'interroge sur soi-même, où

l'on hésite sur la route à prendre, sur les paroles à prononcer, qu'elles sont nombreuses derrière moi. Celui qui est en moi, celui que je serai demain, un jour, et que j'ignore, si je pouvais le connaître : peut-être il me conseillerait... Et souvent, accablé devant ma table, je regarde les feuillets où s'ébauche, blanc et noir, ceci ou cela, et malgré l'idée ou le rythme qui s'offrent, rarement je touche ma plume. Ah! quand je chantais...

» Si j'écris peu, c'est aussi que j'ai peu de choses à dire, c'est que je ne sais pas écrire sur rien, ou sur n'importe quoi, ou sur tout, comme font la plupart. Pour écrire, j'ai besoin d'une idée, et je n'en trouve pas toujours une, ou si usée... Avec cela, je cherche sans cesse le mieux, et dans le plus court espace... Que de fois je me suis répété ce que se disait Joubert : *...tout un livre dans une page, toute une page dans une phrase, et cette phrase dans un mot...*

» A quoi bon ! c'est le grand mot, je n'ai pas encore écrit deux lignes qui me satisfassent et je me demande pourquoi je les écrirais. Il n'est pas d'acte qui n'use et ne désole. Travailler, agir, c'est courir à la déception, se détruire lentement, se dépouiller à chaque fois d'une part de son moi. Rien n'est plus navrant que la page qu'on vient d'achever, et la phrase la plus parfaite n'est jamais qu'une bague d'amertume. La théorie, au contraire, c'est le domaine charmant où l'on se meut librement et sans désillusion. Rien n'est plus pur que cette harmonie un peu voilée où paresseusement s'exalte notre cerveau. Ecrire, c'est interrompre cette harmonie; dans nos phrases, c'est à peine si quelque chose pleure de ce qu'on y rêvait; et ce qui vaut, ce n'est jamais ce que l'on a écrit, mais surtout ce que l'on voulait écrire.

» Je sais, il y a la célébrité, la notoriété, le plaisir grossier d'être remarqué dans la rue. Mais pour atteindre à cette célébrité, à cette notoriété d'un si grand prix, ne faut-il pas publier volume sur volume, écrire pour les autres beaucoup plus que pour soi-même, et fréquenter ces « maisons publiques » que sont « les journaux littéraires » ? Ces besognes, cette constante préoccupation des lecteurs, ce besoin d'être louangé, tout ce métier littéraire pour moi n'a aucun attrait. Hautaines et retirées, profitant des hommes sans jamais leur donner rien d'elles-mêmes si ce n'est, aux instants de gêne et d'échéance, le mensonge élégant d'un geste, mes amies pleines de grâce, par leur dégoût de l'action, par leur dédain moqueur des paroles admiratives que souvent elles suscitèrent, par toute leur songerie déprise et consolée me l'ont enseigné que le succès c'est l'abandon, la mise de son moi à la portée du plus grand nombre, qu'il ne faut admettre partout que sa seule règle et qu'une chose surtout importe : notre personnelle satisfaction.

» La gloire... Sur le sable du Luxembourg, un jour, j'ai lu ce mot coupable et bien fait pour entraîner et que sans doute avait tracé là quelque adolescent pressé de mélancolie. De quelle puissante et brève rêverie il devait être empli celui de qui l'ardeur avait ainsi débordé jusqu'au sable où tout s'efface. Et combien, par l'imagination, je le sentis près de moi. Je sors de ces délires intérieurs et sans bornes et je m'y suis tant exalté que j'en garde, malgré moi, je ne sais quel amer et trouble frémissement. S'il est une chose propre à émouvoir les moins sensibles comme à transporter les plus médiocres, c'est bien la biographie des individus qui s'illustrèrent et furent des maîtres dans les

genres si divers d'utiliser la vie. Que de soirs j'ai passés dans ces lectures! Poètes et artistes, savants et philosophes, guerriers et politiques, les plus simples et les plus tumultueux, ceux de qui le nom persiste et ceux dont tout est évanoui, je les ai tous pratiqués, et, retrouvant dans chacun d'eux une part de moi-même, revêtus, pour ainsi dire, tour à tour. Selon celui qui m'occupait, leur âme à chacun a battu sous mon front, et recréant, pour m'en augmenter, la beauté de leur œuvre, l'émotion de leur pensée, la force de leur domination, la souplesse de leur conduite, une minute ou des heures, j'ai été chacun d'eux — et je les rejetais les ayant épuisés... Cette dispersion de ma sensibilité, ces débauches intellectuelles, toute cette frénésie de cérébralité, peut-être est-ce cela qui m'a desséché, tarissant en moi les sources vives de la foi sans laquelle il n'est pas d'œuvre? Après avoir ainsi remué et pénétré les idées de ces hommes, leurs actes désormais ne m'intéressaient plus et rien ne m'incitait à les répéter.

« *Words! words! words!* » dit Hamlet; faisons-nous autre chose que tracer des mots sur le papier? Rien ici-bas n'est privé de comique et nous-même nous en offrons à tout moment : le difficile est seulement de savoir le découvrir. Un jeune homme que je connais, et qui ne peut pas écrire trois pages sans y insérer quelques phrases sur la mort, me le dit souvent : Sourire de soi-même autant que des autres, ne rien prendre au sérieux, faire les gestes convenus sans trop s'y arrêter, caresser tout et n'aimer rien, passer, s'amuser, comprendre, n'est-ce pas, parmi cette vie rapide et dénuée d'importance, une attitude suffisante? »

On a beau s'y ingénier : jamais on ne dépouille entièrement le vieil homme. De celui qu'on était hier quelque chose toujours, malgré nous-même, demeure en nous, quelque chose de son cœur dans notre cœur et sous notre front l'essentiel de son esprit. A mesure que je transcrivais les notes qu'on vient de lire, cet adolescent de qui elles sont les confidences peu à peu se rapprochait de moi, et voici qu'en cet instant sa forme irrésolue et charmante m'apparaît soudain en imagination et m'attendrit infiniment. C'est que ce jeune homme me ressemblait. Il était, quand je le connus, tout ce que j'étais moi-même; il avait aussi tout ce qui annonçait celui que je suis aujourd'hui; et s'il avait eu plus de nobles projets et de courageuses fiertés que j'ai laissés en route et que probablement je ne retrouverai jamais, il me semble bien que je n'ai rien perdu de ce dilettantisme où déjà il se complaisait, incertain et désenchanté. A cause de cela, sans doute, le chemin parcouru n'a pas diminué mon amitié pour lui, et parmi ces images fragiles qui me furent, tour à tour, des sortes de miroirs où je contemplai un moment, certaines faces de ma pensée, peut-être celle-ci, un peu ardente et trop sensible et que je garde d'un jeune homme tourmenté et sincère, est la plus attachante.

Montrant encore certaines de ces opinions ridicules qu'il est bon de perdre tôt si l'on veut réussir, et transportant dans la littérature des préoccupations tout à fait étrangères à elle, puisque écrire, cela, pour lui, supposait des idées, de la réflexion, toute une probité et parfois quelque silence, ce jeune homme, on l'a vu, était plutôt pénible et je m'en voudrais de souligner aucune de ses paroles.

Cependant, pour consoler un peu ce qui me reste de lui, pourquoi, avant de l'oublier, ne lui chercherais-je pas des excuses? Une trop grande lecture, j'imagine, des poètes et des romanciers qui pratiquèrent la théorie de l'art pour l'art avait dû l'amener à tenir les propos dont j'ai composé ces notes. Il devait s'être aperçu que les livres de ces écrivains ne contiennent rien dont on puisse s'augmenter et il devait juger que n'importe quelle œuvre de critique vaut mieux que ces ouvrages qu'une lecture unique épuise. Se rappelant que, fatigués de l'insignifiante déclamation et du lyrisme ennuyeux de l'œuvre d'un grand poète, les classiques, autrefois, quand on vantait devant eux la beauté de cette œuvre, interrogeaient : « Si c'est beau, c'est donc qu'il y a des idées? » il devait douter que personne, parmi les admirateurs de ce poète, eût jamais osé l'affirmer. Et c'est ainsi, probablement, que, préférant imprudemment l'idée à l'art et le raisonnement et l'intelligence à ce qu'il appelait la passion et le génie, de toutes ses forces il cherchait à se dégager un peu de l'art en littérature. A dire vrai, il me semble bien que, malgré mon sourire, je l'approuvais légèrement. Aujourd'hui encore je garde une part de cette illusion que l'important, quand on écrit, c'est d'avoir quelque chose à dire et qu'en littérature aussi il convient assez de n'être point un imbécile. Relisant parfois les livres des écrivains le plus notoirement qualifiés de stylistes, je songe tristement que ces livres vantés, s'ils sont parfaits quant à l'écriture, encore qu'ils en gardent une certaine dureté, n'apprennent rien, et que leur beauté toute superficielle est souvent semblable à quelque très ornée draperie adroitement déroulée sur du vide. Et par instants j'en

reviens à cette amusante opinion de ce jeune homme presque mort que, bien supérieures à cet art un peu vain d'écrire, trop de choses ici-bas sont à apprendre pour que l'on puisse se satisfaire indéfiniment d'aussi pauvres perfections. Pourtant, je n'ignore pas que je ne réussirai jamais à tout savoir. Je n'oublie pas non plus qu'étreint de cette même certitude, hier, à un enfant immobile et qui s'inquiétait, j'ai conseillé avec douceur de ne rien entreprendre. Mais qui sait? peut-être tout cela, justement, n'était-il que littérature? peut-être aussi, demain, à quelque autre disciple, répéterai-je avec enthousiasme ce même conseil passionné? Je n'en plains pas moins, pour le moment, ceux-là que ne brûle point ce besoin de connaître et de comprendre qui se lève en moi et que je célèbre en passant.

Parmi ces notes que j'ai transcrites, celles-là surtout que je pris dans les moments que ce jeune homme s exaltait jusqu'à prononcer les mots de gloire et de notoriété me ramènent indulgemment à son image un peu froissée. Je me rappelle qu'il y a quelques années, quand j'allais écouter, dans un petit théâtre lointain, les admirables idéologies d'Ibsen, et que je regardais s'agiter devant moi de jeunes écrivains qui étaient alors le peu que je suis aujourd'hui, isolé et fiévreux je désespérais de parvenir jamais même au point modeste où ils se trouvaient. Ces années ont passé, j'ai marché quelques pas, et voici que, sous la forme où j'ai atteint, je touche au but obscur dont s'impatientait cet adolescent que je fus et qui rêvait d'un nom glorieux. Mais l'angoisse qui le tourmentait m'a quitté. Au lieu de fortifier en moi l'ardeur de l'ambition, ces années écoulées m'ont empli

lentement de négligence et de fatigue, et quand je regarde maintenant ceux-là que j'enviais et qui depuis ont avancé, je ne m'interroge plus comme autrefois. Mon peu de travail m'a trop renseigné. En même temps que peu à peu je me suis découvert, car écrire, pour moi, c'est surtout m'apprendre, progressivement j'ai pénétré le secret des artifices par lesquels de fois à autre on secourt ses défaillances et son manque de sincérité, et contemplé qu'écrire ce n'est guère que répéter quelques-uns de tous ces mots qui bourdonnent depuis des siècles aux oreilles des hommes et qu'on retrouve dans les livres. J'ai connu aussi que la recherche de l'innommé et le goût des idées sont un peu dangereux, que les phrases les moins cherchées sont souvent les meilleures, qu'à vouloir trop la perfection l'on n'arrive à rien et qu'en dépit de nos efforts les œuvres de nos mains se ressentent toujours de cette médiocrité et de cette impuissance où parfois nous nous surprenons. Et songeant que le même silence, un jour, éteindra nos noms, j'ai compris qu'il faut se résigner à n'exiger des choses et des êtres que ce qu'ils peuvent donner, quitte à les mépriser tout bas. Pacifiantes leçons! Il me reste de ces plaisirs finissants une sorte de douce raillerie dont je crois qu'elle empêchera que rien désormais me désole ou m'enthousiasme considérablement. Après avoir tant souffert, autrefois et hier, de mon entêtement à polir et repolir cent fois mon ouvrage sans en être pour cela mieux satisfait, bientôt, je l'espère, je pourrai travailler content du possible, souriant de moi-même plus encore que des autres et fermant parfois les yeux aux endroits insuffisants. Ce sera tout à fait supportable et peut-être même un peu gai...

Tant pis! la vie, après tout, n'est qu'une longue semaine de travail dont le dimanche ne peut manquer, et impatients de ce repos, pour s'y préparer, ou peureux, pour en fuir la certitude, tous les hommes font de leur mieux. Les uns ont des idées, les autres des passions; ceux-ci veulent la gloire, ceux-là j'ignore quelles multiples étreintes; d'aucuns construisent une œuvre, d'autres font tout bonnement l'amour; chacun d'eux a sa part dans la tâche universelle et l'accomplit selon ses moyens. Mais que purs et admirables dans leur orgueil ils se soient tus, qu'ils se soient efforcés de tracer des lignes nouvelles en apparence, ou qu'ils aient consenti à répéter les gestes connus, tous, à une certaine heure, atteindront au pareil désenchantement, et ce vrai dimanche qu'est la mort, pour eux tous, surviendra. Tristesse inutile et vide d'avoir vécu, combien peu n'en seront pas défaits. Alors, j'en suis sûr, je saurai sourire encore avant de m'effacer. Comme les autres, j'aurai fait le pantin, j'aurai dit des mots à droite et à gauche, j'aurai ri, j'aurai pleuré, trois petits tours... Rien de tout cela n'aura tiré à conséquence et je serai le premier à n'y plus penser.

C'est pourquoi j'ai écrit les phrases légères de ces *Essais*. Arrêté et assis au bord du chemin, laissant passer les autres, ambitieux, convaincus, pressés d'agir et qui se disputent, je me suis penché vers moi-même pour tâcher de surprendre ce que la vie avait pu y déposer de lumière et d'amertume. Ces images, alors, une à une me sont revenues, voilées de cette flottante séduction des choses éloignées. Je me suis souvenu qu'elles m'avaient

offert, quand je les contemplai, tour à tour l'illusion d'une tendresse, la grâce d'une attitude, l'harmonie d'une sagesse, l'ironie d'un renoncement, et toute la leçon du semblable sourire. Je me suis souvenu également que j'avais senti par elles que tout en nous est obscur et fragile, double et rapide, et que seuls nous passons tandis que derrière nous le monde immense demeure. Et soudain reporté vers des jours si charmants, j'ai voulu les caresser une dernière fois. Sans doute, m'abandonnant trop facilement à mon amusée fantaisie, souvent je les parai de nuances dont peut-être elles n'avaient rien, et par suite, leurs lignes déjà imprécises et fuyantes varient çà et là de ton et d'expression. C'est que chacune de ces images contenait tant de moi-même que je n'ai pu résister à me reconnaître tout entier dans l'une comme dans l'autre. C'est aussi que cette incertitude et cette mobilité d'esprit que je montrai de bonne heure ont encore augmenté. Un infini besoin de comprendre m'anime de plus en plus et je suis arrivé, portant partout cette unique préoccupation de me renseigner, à considérer tout, les choses et les idées, d'abord avec une même curiosité, puis ensuite avec une même indifférence, sans pouvoir me résoudre jamais à choisir aucune d'elles, à cause, à la fois, de leur différence et de leur ressemblance. Impuissant à me saisir tant je suis divers et rempli de contradictions, j'use mon temps à me chercher, me dérobant sans cesse, ne durant qu'une minute, tantôt brûlant ce que j'ai adoré et tantôt adorant ce que j'ai brûlé. Singulière et coupable volupté de se transformer ainsi sous ses propres yeux. Cependant même que j'écrivais le commencement de ce chapitre, je songeais, pour me distraire, qu'il faut peut-être, par ce temps

de littérature abondante, se livrer patiemment aux ouvrages d'art un peu serrés, toujours tendre à la perfection, exiger de son cerveau tout ce qu'il peut donner, et ne jamais se contenter si les phrases qu'on a tracées agréent au premier abord. Ainsi ou à peu près pour l'ensemble, dans ces *Essais*, des chapitres en forme d'examens et dont j'aurais pu aussi sincèrement énoncer tout le contraire. Pas plus que je le renie je n'oserais assurer que je pense encore absolument ce que j'ai marqué à l'une ou l'autre des pages qui les composent. Exactement, je n'y tiens ni le refuse complètement. Car si tout ici-bas m'intéresse également, si tout m'incite à le connaître et m'est sujet à réflexion, puis à comparaison ou à construction, des choses et des idées qui me parviennent ou que j'obtiens, c'est toujours la dernière, qu'elle soit neuve ou déjà vue, qui me semble la plus belle. Mais comprendre c'est épuiser, et ces beautés n'ont qu'un moment. Et, s'il est resté un plaisir que je puisse encore goûter, c'est bien, dans le sens moral de ce mot, le seul plaisir du changement.

« Et pourtant, promettait ce jeune homme, j'écrirai des *Essais de Sentimentalisme.* »

En même temps qu'un peu de lui-même, on garde toujours au fond de soi une certaine tendresse pour celui qu'on était hier et qu'on a enseveli sous le nouveau personnage que l'on joue. Voilà ce qui m'a amené à écrire ces pages depuis si longtemps négligées. Elles m'ont été une occasion de revoir mentalement l'adolescent que je fus, et

je retiens, de les avoir écrites, une impression analogue à celle que l'on éprouve en retournant aux lieux où tout enfant l'on s'amusa. Une émotion aussi, mélangée de plaisir et de regret, me demeure à l'achèvement de ces *Essais*. Durant que je les composais, je me suis rappelé, après avoir médit du sentiment, la parole de Faust : *le sentiment est tout*. J'ai senti que la petite musique que chacun de nous porte en soi, qui fait le meilleur de notre talent, et à laquelle je dois deux ou trois phrases charmantes, malgré tant d'efforts n'était pas tout à fait éteinte et que peut-être j'en pourrais tirer encore des accents dont quelques-uns, en passant, me sauraient gré. Heureux et navré tout ensemble de cette harmonie et de ce sentiment peu à peu retrouvés, je vais rechercher, pour les publier bientôt, les feuillets, tristes jusqu'au sourire, d'un léger traité de morale commencé voici trois ans, souvent repris et jamais terminé. Je voulais auparavant utiliser ces notes vieilles de plusieurs années et qui marquent pour moi un tournant du chemin. Chaque jour laisse en nous une transformation. Au terme de ce travail et avant de le quitter, usant en imagination ce qu'il raconte mal des émotions que je rêvais d'y enfermer, je m'arrête à contempler, dans la sorte miroir qu'il m'offre, une image de moi-même orgueilleuse et détournée et qui me semble par moments presque tout entière effacée. Ainsi, peut-être, forme où seront confondus le petit garçon que je fus, cet adolescent de qui j'ai parlé, le jeune homme que je suis aujourd'hui et tous les personnages aussi que je revêtirai successivement, un vieillard, quelque soir, viendra vers ces pays, comme à une fontaine de Jouvence, s'y ressaisir et s'y duper, calme et souriant, parmi

la douceur de se souvenir et le silence des derniers jours.

PAUL LÉAUTAUD.

Mars 1899.

LA VILLE QUI BOUGE

On m'a dit que la Ville aux flancs obscurs de ses marbres
Porte un peuple d'invisibles et nécessaires cariatides :
Et quelquefois dans la longueur du Vieil Age et de la Nuit
Des corps occultes et formidables se retournent dans ses murailles.

Leurs grands gestes font des crevasses, les arcs bougent, les fûts tressai
Un pan de mur en avançant se balance, un autre fait ;
Puis ils gardent l'attitude et les façades sont rigides,
Dans leur pose imprudente et leurs aplombs déboîtés.

Comme on voit en passant que tous ces murs sont hantés !
Tant de têtes apparaissent dont les cous sortent de la pierre !
C'est leur destin de s'encadrer aux saillies des ornements :
Mais ces visages qui s'intercalent ont des marques de vie profonde,

Mais tous ces muscles inconnaissables obéissent et correspondent
Au plan du dieu qui les enchaîne en un tragique alignement,
Et ces êtres héroïques sourient et semblent se complaire
Au secret de leur sort impénétrable et muré.

Il en est parmi eux dont le regard assuré
Manifeste plusieurs siècles de jouissance clandestine.
Là-bas, au centre, un front surplombe et s'unit d'un tel effort,
D'un tel pouvoir d'attention au triangle du fronton lisse,

Qu'il le projette comme une image et qu'il pense tout l'édifice !
Ou bien encore un masque immense et serein dont l'œil s'endort
Se recule dans les pierres et s'enfonce sous les patines
Pour gagner au sommeil et reposer les vieux murs.

Et souvent excessifs dans leur besoin de torture,
Pour que l'œuvre solidaire soit plus intime, plus cruelle,
Ils sacrifient leurs traits humains aux fantaisies des Motifs :
Et la volute qui les couronne se termine comme une oreille.

Et s'il arrive que des yeux tristes, près d'un angle, s'effraient et veil
Dans un visage où le jour plaque un blanc morne et maladif,
C'est que la haute maison souffre d'un mal terrible et chancelle
Quand le corps prisonnier veut respirer trop souvent.

Mais voici sur des fronts comme un mauvais coup de vent !
Ah ! les têtes surprenantes de gens qui courent immobiles !
Ils ont vraiment l'air de bondir, haletants, échevelés,
Devant la fougue diabolique d'un orage dans la façade !

Puis les arêtes sont plus tremblantes, plus obliques les colonnades,
Car ces grands murs en se penchant font un pas pour s'en aller.
Elle est si raide, si chimérique, la démarche dont ils oscillent
Que l'on croit voir dans la ruelle inégale branler des arbres.

Mais je sais que ma ville aux flancs obscurs de ses marbres
Porte un peuple d'invisibles et nécessaires cariatides ;
Et quelquefois dans la longueur du Vieil Age et de la nuit
Des corps occultes et formidables se retournent dans ses murailles !

LAURENT EVRARD.

Venise, 1900.

LES MUSICIENS
ET LES POÈTES CONTEMPORAINS [1]

A Octave Maus.

On me permettra d'accorder de suite qu'il y a entre la musique et la poésie de nombreux éléments de rapprochement, et il est évident qu'à un certain point de vue, on peut considérer ces deux arts comme les deux faces d'un seul et même art, l'art des sons. Déjà de précieuses indications furent données sur ce sujet par l'admirable et regretté Stéphane Mallarmé, dans la Conférence qu'il fit à Oxford sur la *Musique et les Lettres.* Mais je n'ai point l'intention de reprendre ici ce thème, pas plus que celle d'examiner si la simple musique du vers ne doit pas être considérée comme *suffisante*, et si l'adjonction d'une *musique notée* n'est pas une faute semblable à celle de colorier, après coup, une eau-forte. Donc malgré l'intérêt que ces digressions pourraient présenter, j'écarterai dans ces quelques pages toute théorie à priori ; je n'envisagerai pas ce qu'on aurait *pu* faire, mais ce qui fut fait et mon but sera uniquement d'observer la manière dont les musiciens ont « commenté » les poètes. D'ailleurs, là encore je ne veux nullement remonter aux origines et m'attarder à des comparaisons trop ingénieuses entre les aèdes et les poètes-chansonniers de Montmartre, qui les uns comme les autres musiquaient et chantaient généralement eux-mêmes leurs compositions.

Sans doute l'étude historique du développement de la mélodie depuis Adam de la Halle jusqu'à Baïf, jusqu'à Claude Goudimel, Nicolas de la Grotte et Philippe de Mons, les musiciens de Ronsard, sans compter Jannequin, jusqu'à Antoine Boësset, Roland de Lassus, Josquin

(1) Sujet d'une conférence faite à la *Libre Esthetique,* de Bruxelles.

des Prez et vingt autres, fournirait matière à de nombreuses et utiles remarques : ce serait pourtant risquer une entreprise longue et difficile dont la place n'est point ici. Des musiciens contemporains se sont du reste parfois amusés à enguirlander d'anciens rondels d'airs d'un charme vieillot et suranné, ainsi M. Ravel, qui donnait cet hiver à la *Société Nationale* deux fort jolies mélodies sur des vers de Clément Marot. Mais c'est des seuls poètes contemporains que je veux parler, et ce n'est que pour mémoire que je rappellerai les noms des musiciens des romantiques, Vogel, Membrée, Niedermeyer, et l'orgueilleux Hippolyte Monpou. Comme les poètes de la Pléïade, les romantiques furent repris par les musiciens de nos jours, et avant tous il faut nommer Saint Saëns qui harmonisa de façon parfaite plusieurs chansons de Victor Hugo. Berlioz, ce maître du coloré et du pittoresque, Gounod, ce marchand de sucreries un peu fades, et Gabriel Fauré commentèrent tous trois le lamento de Théophile Gautier : *Ma belle amie est morte*, et c'est encore avec Berlioz que M. Henri Duparc se rencontra dans l'interprétation de cet autre lamento du même Gautier :

Connaissez-vous la blanche tombe
Où flotte avec un son plaintif
L'ombre d'un if?...

La mélodie de M. Duparc présente ici cette particularité assez remarquable : le musicien par extraordinaire y a tenu compte de la rime. C'est chose fort rare, car le vers français, du moins le vers régulier, étant composé d'un nombre constant de syllabes, si le musicien place un accent musical sur la rime, c'est-à-dire termine sur cette syllabe chaque membre de phrase de sa mélodie, ces membres de phrase auront tous le même nombre de notes. De là une symétrie trop régulière qui risquerait d'enlever complètement au rythme le charme de l'imprévu, symétrie qu'il serait difficile d'éviter, à moins de faire chanter plusieurs notes sur une même syllabe, ce qui est d'une prosodie assez mauvaise et surtout vulgaire, si l'on n'y prend garde.

Il faut reconnaître à la louange de M. Henri Duparc qu'il a su éviter cet écueil, et que son lamento en ré mineur, passant des harmonies calmes du début faites d'accords plaqués au mouvement plus animé des accords brisés et arpégés est un petit chef-d'œuvre d'interprétation musicale. Et à vrai dire presque toutes les mélodies de M. Duparc sont de petits chefs-d'œuvre. Il a orchestré merveilleusement la *Phidylé* (1) de Leconte de Lisle, dont les poèmes servirent de motifs à d'autres compositeurs, à M. de Bréville dans son orchestration de la *Tête de Kenwarch*, à M. Gabriel Fauré et même à la Paladilhe dans les *Roses d'Ispahan* et *Nell*.

L'engouement qu'on eut alors pour l'exotisme, en particulier pour l'Orient, et qui nous avait donné, après Hugo et Leconte de Lisle, le séduisant et étrange Jean Lahor, eut sa répercussion en musique. M. Charles Bordes écrivit quelques *Chansons persanes* (2) et le joyau du genre est le ravissant recueil de *Mélodies orientales* (3) de Claudius Blanc. M. Claudius Blanc y évite avec soin la banalité des formules connues d'accompagnement; il se plaît de préférence au procédé dit l'*imitation*, et, — à faire passer ainsi successivement le même motif du chant à l'accompagnement, il obtient dans l'*Escalier de Jade* d'Emile Blémont et dans la *Chanson persane* de Jean Lahor des effets qui ont la magie d'une caresse. Malheureusement, comme M. Henri Duparc, Claudius Blanc a peu écrit, et bien que les rares pages qu'ils aient données tous deux suffisent à les classer, on regrette que leur œuvre ne soit pas plus étendue.

C'est aussi à Jean Lahor que M. Duparc prit le poème d'une jolie *Sérénade florentine* (3) que le piano suit à contre-temps avec un rythme curieux, moins toutefois que celui de l'accompagnement imaginé pour le *Manoir de Rosemonde* (3) de M. de Bonnières. Quant à son *Invitation au Voyage* (3), elle me paraît très supérieure à

(1) Baudoux, éditeur.
(2) Bornemann, éditeur.
(3) Baudoux, éditeur.

celle de M. Gustave Charpentier : l'œuvre de M. Duparc est exquise et par le chant mélodieux et par la délicatesse infinie du dessin arpégé de doubles-croches qui le soutient. M. Gustave Charpentier, qui interpréta d'autres vers de Baudelaire, ne semble pas — malgré son incontestable talent — avoir été très heureux dans ses rencontres avec d'autres compositeurs. Son exubérance, sa fougue, son caractère passionné s'accommodent mieux du drame que du lied. Ainsi dans le *Jet d'eau* il reste influencé de Massenet, et il a à craindre un parallèle dangereux avec cet artiste raffiné et mystérieux qu'est M. Claude Debussy. Où il s'est montré musicien de premier ordre, c'est dans son admirable orchestration des *Chevaux de bois* (1) de Verlaine : là, il a trouvé des rythmes et des harmonies d'une habileté et d'une couleur surprenantes, et il est resté assez inventif pour commenter le poème — qui est long — d'un bout à l'autre sans paraître s'essouffler, tandis que M. Debussy, plus adroit sans doute, esquivait la difficulté en coupant purement et simplement plusieurs strophes.

Je ne veux pas cependant parler de suite de Verlaine et oublier Banville, dont les *Rondels* furent joliment musiqués par M. Charles Kœchlin, ni Villiers de l'Isle Adam et son *Axel* dont la musique de scène ainsi qu'une *Aubade* et une *Chanson de Reître* furent écrites par M. Alexandre Georges dans un style sobre et d'une rare puissance d'émotion. Je ne veux pas oublier non plus les *Chansons de Miarka* de Richepin, chansons étranges qui eurent la vertu de séduire tout à la fois M. Alexandre Georges et Ernest Chausson, le premier plus heureux peut-être dans la *Chanson de la pluie*, « *la pluie aux doigts verts qui joue sur la peau des feuilles mortes son joyeux air de tambourin*, » le second plus profond et plus impressionnant dans la *Chanson des Morts* (2).

Et puisque j'ai nommé Ernest Chausson, je suis heureux d'avoir cette occasion de dire ici combien était cap-

(1) Heugel, éditeur.
(2) Bornemann, éditeur.

tivant l'art de ce musicien que la mort nous a enlevé trop tôt : parmi le groupe des franckistes, Chausson était celui dont les œuvres avaient pour moi le plus de charme et de douceur, et je me souviens encore du ravissement où me laissa la féerie légère de son *Sextuor* en *ré* majeur. Ami de Maurice Bouchor à qui Pierre de Bréville devait également emprunter les motifs de sa *Chanson triste* et de sa *Chanson d'amour*, Chausson composa pour le théâtre des marionnettes une exquise petite partition sur la *Tempête* et écrivit une fort belle suite sur le *Poème de l'Amour et de la Mer*.

Verlaine aussi l'inspira, mais à Verlaine les musiciens n'ont pas manqué. Son lyrisme si caresseur les attirait. Le même poème est repris jusqu'à trois fois et plus par des musiciens différents. Chausson, Fauré, Debussy, Charpentier, Lazzari, Hahn, tous s'y sont mis. Il y a au moins quatre versions musicales de cette délicate poésie :

La lune blanche
Luit dans les bois...

Ernest Chausson la mit en musique sous un titre de son invention : *Apaisement*, repris plus tard par M. Sylvio Lazzari qui avait sans doute copié les paroles sur la mélodie de Chausson. Celui-ci avait enveloppé les vers de Verlaine d'harmonies calmes d'une pureté infinie, comme il en eut seul le secret après César Franck : M. Lazzari qui subit son influence et voulut compliquer d'arpèges cette forme, dénatura l'impression sans y ajouter plus de mystère. L'interprétation de M. Reynaldo Hahn est d'un grand charme sans doute, mais peut-être un peu facile ; et celle de Fauré, malgré la chaleur du mouvement agité de la partie de piano, n'arrive pas à égaler la simplicité calme de Chausson qui reste là le véritable maître.

Avec un poète aussi en nuances que Verlaine, il était difficile d'ailleurs de ne pas se tromper, de ne pas faire de sa traduction une infidèle, si belle qu'elle pût être, et c'est ce qui est arrivé, à mon avis, à M. Gustave Charpentier, dans son *Impression fausse* où il a bien dramatisé ces vers si légers :

Dame souris trotte
Grise dans le noir,
Dame souris trotte
Noire dans le gris du soir.

Mais le véritable musicien de Verlaine est M. Gabriel Fauré. C'est lui qui a le mieux su enguirlander d'harmonies élégantes et ténues les vers adorables du grand poète vagabond. Son recueil dédié à Mme Sigismond Bardac, dont le fils, M. Raoul Bardac, devait à son tour musiquer l'*Eventail* de Mallarmé, son recueil de la *Bonne Chanson* (1) est une merveille de grâce, encore que je préfère pour mon compte le cahier des *Cinq mélodies* dédiées à Mme la Princesse de Polignac. M. Claude Debussy, qui prit aussi pour thème dans ses *Ariettes* les deux petits poèmes : *C'est l'extase langoureuse* et *Mandoline*, y fut peut-être, quoique toujours extrêmement curieux, moins heureux que Fauré, dont le talent plus fin, plus amenuisé est plus voisin de celui du Pauvre Lélian.

Parmi les petits chefs-d'œuvre que M. Gabriel Fauré a écrits sur Verlaine, le *Clair de lune* est assurément l'un des plus délicieux : là, l'ingéniosité du compositeur a su souligner le charme languissant d'une mélodie exquise au moyen d'un accompagnement gracieux de menuet, de manière à évoquer l'époque galante des abbés coquets qui perdaient leurs perruques poudrées en chiffonnant les dentelles parfumées des marquises. Et ce mouvement de menuet il ne l'abandonne qu'un instant pour l'envolée plus mélancolique des arpèges. Mais c'est pour y revenir presque aussitôt, puis pour l'abandonner encore et suspendre notre émotion sur l'accord de neuvième majeure de *la* bémol avec sa résolution exceptionnelle sur l'accord du premier degré de *ré* bémol majeur. De cette façon, il rentre à la faveur d'une armature identique dans le ton primitif de *si* bémol mineur et le motif si gracieux du début reparaît définitivement cette fois, pour conclure. C'est d'un art d'une subtilité rare ; toutes les intentions du poète semblent avoir été devinées ; c'est la mélodie

(1) Hamelle, éditeur.

vraiment parfaite où la musique s'unit absolument aux paroles et ne fait, pour ainsi parler, que prolonger le pouvoir expressif qu'elles ne sauraient avoir isolées. Il semble que l'interprétation de M. Fauré corresponde tout à fait à celle que nous imaginerions confusément sans pouvoir la réaliser, tandis que l'interprétation que fit du même poème M. Charpentier dans la *Sérénade à Watteau* (1) apparaît trop grave bien qu'il ait essayé de l'alléger d'une orchestration de mandolines et de harpes(2).

Et après Verlaine, ce furent Moréas, Maeterlinck, Van Lerberghe, Camille Mauclair, tous ceux qu'on a appelés les symbolistes, puisque le nom leur est resté, qui inspirèrent le plus fréquemment les musiciens, mais nous les retrouverons plus loin.

§

Je n'ai guère jusqu'ici parlé que de mélodies : il y aurait évidemment beaucoup à dire sur les autres moyens de musicaliser les poètes. La forme de l'opéra ne nous donnerait pas grand'chose sans doute, car les librettistes sont à peu près tous d'exécrables rimeurs et je ne vois guère que la *Briséïs* d'Ephraïm Mikhaël et de M. Catulle Mendès qui puisse être envisagée à ce point de vue. Mais il ne reste plus qu'un vivant des trois auteurs de cette œuvre, et le prestigieux artiste, tout ensemble exubérant et sentimental, que fut Emmanuel Chabrier a laissé son œuvre inachevée. D'autres fois la forme du chœur a été employée avec succès, comme elle le fut par M. de Bréville dans l'interprétation d'une si grande fraîcheur de la *Çakountala* de M. Ferdinand Herold; d'autres fois encore on a usé d'un commentaire orchestral comme le fit M. Paul Bergon pour un poème en prose *Nerto*, comme l'a fait aussi M. Claude Debussy pour ce *Pelléas*

(1) Heugel, editeur.

(2) Il existe un autre exemple où l'on a choisi le menuet comme moyen d'accompagnement : il s'agit du poème de M. Fernand Gregh, *La tristesse des Menuets*, — le cas s'y prêtait comme on voit. — Mais là, le musicien a repris simplement le thème du *Menuet de Boccherini* et s'est en somme contenté du rôle d'adaptateur.

et Mélisande que nous aurons, espérons-le, la bonne fortune d'entendre à l'Opéra-Comique, si M. Carré, qui semble disposé à accueillir toutes les tentatives d'art, s'y décide définitivement.

D'autres fois aussi les musiciens se sont contentés du prélude et de la musique de scène et M. Maeterlinck semble avoir le privilège de les attirer particulièrement, puisque c'est également lui qui a fourni à M. Pierre de Bréville le prétexte d'une partition pour les *Sept Princesses* et d'une Ouverture pour la *Princesse Maleine*. Enfin, quand le compositeur veut bien choisir un sujet quasi vulgarisé, nous arrivons à la très belle étude symphonique de Guillaume Lekeu sur *Hamlet* et sur *Faust* et à l'exemple infiniment intéressant qu'a donné M. Paul Dukas dans son ingénieuse fantaisie sur la ballade de Gœthe, l'*Apprenti sorcier*, véritable chef-d'œuvre de coloris orchestral, sans outrances, sans bizarreries harmoniques pénibles, et d'un rythme alerte et amusant, évoquant sans doute le malheureux apprenti à cheval sur un manche à balai.

Ainsi, comme on le voit, les moyens d'interpréter musicalement les poètes sont beaucoup plus divers qu'on ne pourrait supposer au premier abord, mais je suis obligé de m'en tenir à cette forme d'interprétation qu'on a dénommée la *mélodie* et quelquefois le *lied*, bien que ce dernier terme semble avoir un sens plus particulier et signifier plutôt une chanson courte, d'un tour presque mélancolique, dont la partie mélodique précisément est l'élément exclusivement intéressant, les parties d'accompagnement pouvant être négligées ou n'étant là que pour renforcer le chant et le mettre mieux en valeur.

Le lied populaire comprenait généralement trois phrases dont la troisième n'était que la redite de la première. C'est cette construction appelée *lied-forme* qu'on retrouve dans bon nombre de vieux airs, dans le *Roi Dagobert*, dans *Au clair de la lune*, et il est à noter que la plupart des andantes des sonates de Mozart sont des lieds-forme. Mais ce mode de composition s'était vite

développé et compliqué avec les musiciens de lieds allemands, Schubert, Schumann et Brahms, dont l'influence mélangée à celles de Wagner, de Franck, de Massenet a formé notre école de mélodistes contemporains. Car c'est surtout du lied allemand qu'elle dérive, et il y aurait peu à chercher parmi les gounodistes ou les élèves d'Auber, qui, lui, se faisait gloire de trouver ses thèmes en se rasant la barbe. Donc à Massenet certains prirent le charme un peu facile et banal, mais charme néanmoins; d'autres prirent à Schumann la profondeur grave des harmonies, et si l'influence de Schubert et même celle de Wagner échappent mieux à l'analyse, celle de Franck est visiblement la plus importante de toutes.

Du reste, beaucoup des musiciens modernes, Chausson, Bréville, Duparc, furent ses élèves directs et apprirent de lui la suavité des harmonies quasi-dominicales qui sont le propre de l'auteur des *Béatitudes*. Quant à Brahms on lui doit peut-être l'apport de certaines formes d'accompagnement en syncopes et en triolets.

Ainsi nous sommes sortis de l'ère de félicité où le compositeur trouvait son inspiration en regardant dans le miroir son menton barbouillé de mousse blanche comme s'il ressortait d'un plat d'œufs à la neige, et où il suffisait de siffloter un air entre ses fausses dents pour l'adapter sur les premiers ou les derniers vers venus. On a compris tout de même qu'agir ainsi c'était aller à l'inverse de l'ordre logique et que le premier soin pour mettre en musique un poème était d'abord d'en dégager l'impression générale, puis les impressions partielles pour les transposer au moyen d'un art parallèle. Cela menait naturellement le compositeur à apporter toute son attention non plus seulement sur la mélodie proprement dite mais sur les deux puissants moyens d'expression que sont le rythme et l'harmonie. Peu à peu, ce qui était autrefois l'accompagnement prend une place plus grande et devient une sorte de fond, une sorte de décor dans lequel la mélodie se meut au premier plan. Dans ce sens la réunion des ressources harmoniques aux ressources

rythmiques a pu produire le plus heureux résultat : c'est ce qui est arrivé pour les *Chansons lointaines* (1) de M. Georges Hue, écrites sur des poèmes de M. André Lebey. Et il faut citer particulièrement les *Barques*, où la régularité du rythme tranquille et le retour continuel des mêmes accords évoquent, avec un grand bonheur, une impression de calme et de bercement.

Le même moyen se retrouve dans quelques-unes des *Chansons de Miarka* de M. Alexandre Georges, telles que l'*Eau qui court* ou les *Nuages*, où il produit un effet inattendu.

Mais là, la partie chantée produit forcément encore une impression différente de la parole. Je ne vois guère que M. Reynaldo Hahn, qui ait réussi à suivre d'aussi près que possible les intonations de la voix et souvent de façon très juste. D'ailleurs, au fur et à mesure que la partie harmonique se développait, la partie mélodique devait se rapprocher de plus en plus du récitatif, qui est une sorte de mode intermédiaire entre le chant et la parole. C'est à cette forme qu'aboutit logiquement Claude Debussy dans les trois *Chansons de Bilitis* (2), de M. Pierre Louys — duquel d'autres poèmes avaient été joliment musiqués par Mme Strohl. — Ainsi dans la *Flûte de Pan*, tandis que le récitant module une sorte de mélopée très simple dont le rythme suit la phrase sans écarts mélodiques, l'accompagnement nous évoque des motifs légers et gracieux de flûte. De là à ne plus noter du tout le poème, il n'y avait qu'un pas : c'est ce que firent plusieurs musiciens, et entre autres M. Paul Bergon pour le *Corbeau* de Mme Krysinska.

C'était peut-être tomber d'un défaut dans un autre. Après avoir donné toute l'importance au chant, on le supprimait complètement. L'inconvénient le plus grave de ce procédé, c'est qu'il y faut un récitant capable de remplacer ce que le musicien a volontairement négligé d'écrire, qu'il doit tenir le registre de sa voix de telle

(1) Baudoux, éditeur.
(2) Eugène Fromont, éditeur.

sorte qu'elle ne soit pas en complète dissonance avec la musique, et enfin qu'il doit mesurer le rythme de sa parole de façon à faire coïncider les accents avec les temps forts de la musique. En somme, donc, malgré les effets qu'on en peut tirer parfois, ce moyen doit être considéré comme exceptionnel, et comme tel employé avec réserve et à-propos.

Le souci de l'exactitude de l'interprétation a en outre quelquefois conduit le musicien à essayer de calquer les formes rythmiques du vers, ou tout au moins à suivre trop servilement l'accentuation de la phrase. Sans doute il est absurde de frapper un temps fort sur une syllabe brève ou muette, comme on le faisait, sans trop de gêne, jadis ; mais il ne faut pas oublier pour cela que le rythme musical étant infiniment plus riche de mouvements et de variété que le rythme poétique, un souci exagéré de copier ce dernier risquerait fort d'appauvrir l'art en le privant d'une partie de ses ressources. Il vaut donc mieux, à mon avis, que le musicien, sans négliger pour cela de prosodier de façon aussi juste que possible, invente résolument un rythme à lui, qui ne soit plus un calque grossier et lourd du rythme poétique, mais là encore, comme partout en art, une transposition. C'est M. Debussy qui me semble fournir un des meilleurs exemples de la réunion de toutes ces conditions dans ses *Chevaux de bois :* le rythme tourbillonnant des triples croches, la déclamation d'une vérité surprenante, l'harmonisation infiniment curieuse avec ses suites de quintes provenant de successions d'accords parfaits dans leur état naturel, tout concourt à une unité d'effet d'une justesse merveilleuse. De plus, l'exposition du motif en *mi* bémol d'abord, son passage en *mi* naturel, son retour en *mi b*, ensuite l'éclat qu'il emprunte au ton de sol jusqu'au moment où le ton primitif reparaît, la curieuse progression chromatique : « *C'est étonnant comme ça vous saoule d'aller ainsi dans ce cirque bête*, » avec la tenue du *si* en trille, le lent decrescendo et le mouvement deux fois plus lent de la fin sont autant de

preuves de la sûreté de la conception de cet artiste, en vue d'une impression nettement définie.

Mais à côté de cette forme savante de la mélodie, d'autres musiciens, reprenant le lied populaire, paraissaient y trouver une nouvelle jeunesse et créaient une sorte de mouvement analogue à celui que nous valut en littérature la prédilection des symbolistes pour les sujets légendaires. Cette union de l'âme raffinée de l'artiste moderne à l'âme du peuple simple et éprise de contes, cette union qui avait produit en poésie les *Cantilènes* de Jean Moréas, quelques ballades de Camille Mauclair, de Van Lerberghe, de Maeterlinck, du Maeterlinck de *la Quenouille et la Besace*, et d'autres encore, eut sa répercussion dans le monde musical. M. Julien Tiersot, l'érudit bibliothécaire du Conservatoire, recueillit nombre de chansons populaires et en écrivit dans le même style comme la chanson des *Amourettes* de Gabriel Vicaire. M. Alfred Bruneau fit de même pour les *Lieds de France* de M. Catulle Mendès. M. Gabriel Fabre reprit des thèmes bretons et adapta sur un d'eux le *Menuisier* de Jean Moréas. Il trouva pour l'*Archet*, de Charles Cros, une romance très prenante. M. Gustave Doret, plus récemment, composa la délicieuse *Chanson de celui qui attend*. Mais c'est surtout M. de Bréville qui excelle à reprendre et à varier de façon infiniment ingénieuse des motifs anciens. Sa *Variante sur l'air au clair* (1), le poème de M. Charles Morice, est un bijou de légèreté et d'émotion contenue. Il a su imaginer des rythmes infiniment curieux en des mesures inusitées pour sa broderie délicieuse de la délicieuse chanson *La Tour, prends garde* (1). Et en ce genre ses deux meilleures œuvres sont *Sur le pont des passions* et le *Furet du bois joli* (1). Dans la première il s'amuse à contrarier simultanément des rythmes binaires et ternaires, procédé qu'il affectionne du reste; et rarement il y fut aussi heureux que dans la dernière page de cette mélodie, où le motif a

(1) Baudoux, éditeur.

deux temps bien marqués, *Sur le pont d'Avignon* revient sur un accompagnement pianissimo de triolets arpégés. Quant à la seconde, la fraîcheur de l'inspiration, le retour du thème populaire qu'il fait très habilement passer du chant à l'accompagnement et du mode majeur au mineur, tout en fait une œuvre précieuse de grâce coquette et attendrie. Mais dans le *Rhin* et la *Forêt charmée*, qu'il avait écrits sur des poèmes de Jean Moréas, Pierre de Bréville n'empruntait pas un thème connu. Là comme le firent M. Louis de Serres dans le *Menuisier* et la *Barque d'Orient*, M. Gustave Charpentier dans la *Ronde* de M. Camille Mauclair, trois poèmes également harmonisés par M. Gabriel Fabre, là, il créait ce thème lui-même, mais en gardant à son œuvre ce sentiment de naïveté et de profondeur qui fait le charme des vieilles chansons. De son côté, M. Louis de Serres faisait du *Menuisier* de Jean Moréas une mélodie au rythme d'allure franche et d'un grand effet, et il se montrait dans la *Barque d'Orient* (1) de Charles van Leberghe musicien curieux, subtil, épris de mesures complexes et berçantes, d'harmonies inusitées. Et c'était également de cette manière qu'Ernest Chausson composait ses *Trois lieder* (2) sur les vers de Camille Mauclair. Or ce mot *lied*, qu'il employait, avec tout ce qu'il évoque de séduction étrange et mélancolique, voire même le terme de *ballade* ou de *complainte*, devenait alors plus exact et plus précis que l'appellation générale de mélodie. Les *Trois lieder* d'Ernest Chausson sont absolument parfaits, le premier surtout, *Les Heures*. Il faut admirer la simplicité de la construction, cette répétition du *la* à contre-temps du commencement jusqu'à la fin, et le sentiment d'unité et de calme qui se dégage mystérieusement de cette grande ligne droite autour de laquelle s'enguirlandent les harmonies délicates et la chanson d'allure plus libre. Cet art est d'un maître. On chercherait vainement, je crois, parmi les œuvres modernes, une page où une telle simplicité de

(1) Baudoux, éditeur.
(2) Heugel, éditeur.

moyen atteigne à une aussi grande intensité d'expression. Et il faudrait s'arrêter là et conclure.

Et pourtant je n'ai parlé ni de tous les poètes, ni de tous les musiciens. Je n'ai parlé ni de M. Gabriel Pierné, qui écrivit de fort jolies choses sur des vers délicieux de M. Jean Lorrain, ni de M. Carraud, ni de M. Albéric Magnard, ni de M. Isidore de Lara, ni de M. Paul de Wailly. J'aurais voulu nommer aussi de plus jeunes, M. Gustave Samazeuilh, un autre interprète de Maeterlinck et de Mauclair, et MM. Ch. Planchet et Florent Schmitt, si intéressants tous deux. Mais quand j'aurai cité encore les mélodies de M. Raoul Bardac sur des vers de Fernand Gregh et d'André Lebey, celles de M. Léon Delafosse, un dilettante exquis, sur les poèmes de M. de Régnier, d'autres de M. Irénée Bergé sur les *Petits poèmes d'automne* de M. Stuart Merrill, d'autres encore de M. Ernest Deltenre sur des versets de l'adorable Max Elskamp et d'Emile Verhaeren, j'aurai sans doute passé en revue à peu près tout ce qui a réuni musiciens et poètes contemporains dans une même collaboration.

D'ailleurs les musiciens se sont parfois mis en tête d'écrire eux-mêmes leurs poèmes et les poètes leur musique. A vrai dire ni Villiers qui était mélomane, ni M. Rollinat n'ont fait oublier que la musique des poètes n'est pas meilleure que la poésie des musiciens. D'autre part, après Wagner, voici M. Vincent d'Indy, qui écrit le poème de *Fervaal* et de son *Lied maritime* (1), M. Léon Moreau le *Poème au bord de la mer*, M. Guy Ropartz, poète exquis de choses bretonnes et dont le cahier sur l'*Intermezzo* (1) de Heine est empreint d'une mélancolie caressante, et Guillaume Lekeu enfin, ce trop tôt disparu qui donnait de si belles promesses et qui a laissé à vingt-quatre ans à côté de ses *Trois poèmes* (1) pour chant et piano une œuvre déjà considérable.

Ce désir du musicien d'écrire lui-même ses paroles est infiniment louable en soi, et il semble qu'il ne puisse y avoir de collaboration si parfaite qui vaille l'œuvre

(1) Baudoux, éditeur.

jaillie d'un seul jet et de la même pensée. Malheureusement on envisage trop souvent le métier d'écrivain comme un métier qui ne nécessite aucune étude et quiconque sait à peu près l'orthographe s'improvise littérateur. Or il n'en est peut-être pas au contraire qui, sous une apparence facile, nécessite la connaissance d'autant de secrets. Que ceux de nos compositeurs qui se croient le don du poète apprennent donc à l'être, et cela nous évitera tel livret d'un ridicule achevé. Mais, en attendant, qu'ils s'adressent aux vrais poètes au lieu d'aller chercher les élucubrations de fabricants de romances et d'opéras. J'en sais de ceux-là qui se feraient volontiers librettistes et remettraient ainsi au premier rang une collaboration tombée au vingtième, et qui de plus fait souvent l'insuccès de certaines œuvres musicales. Il semble du reste que les musiciens contemporains l'aient compris puisque c'est à Verlaine, à Moréas, à Mauclair, à Maeterlinck qu'ils se sont adressés. Mais il en reste d'autres. Combien de choses à prendre dans les livres de ce pauvre et grand poète Albert Samain, qui vient de mourir à Magny, et dont le *Soir* avait été si exquisément interprété par M. Gabriel Fauré. Et combien d'autres dans les œuvres de Laforgue, de M. Gustave Kahn, de M. Grégoire le Roy, ce trouveur de chansons au rouet, de M. Paul Gérardy, ce Henri Heine de Flandres, sans compter de plus jeunes... Il est vrai que ce rapprochement de la véritable poésie et de la musique se fait de plus en plus : le compositeur ne voit plus maintenant dans la mélodie un prétexte à vocalises et à roulades, mais un moyen d'exprimer une émotion ou un sentiment; il cherche à pénétrer le sens intime du poème, à le compléter avec les moyens qui lui sont propres, et c'est cela précisément, cette fusion de deux arts voisins qui est en train de rénover le chant et qui sera la caractéristique du lied français moderne.

TRISTAN KLINGSOR.

L'INVERSION SENTIMENTALE[1]

V

PROLÉGOMÈNES SENSIBLES

Dans le matin d'automne, Ariane l'accueillit à l'arrivée du train. « Ceci n'est pas prudent, — dit-il. — Que croira-t-on?

— Je savais que vous déjeuniez avec nous et je puis bien vous prendre si cela m'amuse. D'ailleurs j'ai l'excuse des journaux. » Elle ajouta dans un sourire et très tendre : « Vous êtes à moi encore?

— Faut-il le redire?

— Mais oui! Vous m'aimez? »

Il répondit de la tête et l'enveloppa d'un regard heureux. Comme elle marchait vite, son pas faisait claquer la jupe de drap beige. « Je ne serai pas beaucoup à vous aujourd'hui, — dit-elle, — il ne faudra pas en avoir de peine. A cinq heures nous nous sauverons sur la route, et ce soir, je pourrai sans doute vous revoir. »

Au déjeuner ils retrouvèrent à peu près les convives du dîner où ils s'étaient connus. Daniel se souvint de l'autre fois et mesura le temps parcouru.

C'était le même décor, les mêmes voix, les mêmes roses. Il pouvait se croire revenu au début de son imprudent amour. Il se rappela les bords du fleuve, les arbres penchés dans l'ombre, la jeune

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 130.

femme enveloppée dans le grand manteau et cette phrase qu'elle avait dite sur l'amitié de l'amant.

Autour de lui la causerie se poursuivait sans qu'il y prît garde; Ariane dut l'appeler deux fois. « Vous rêvez! Un grand voyage?

— Non! Je me souviens! » Elle sourit de le comprendre et lui offrit encore une des roses qui mouraient sur la nappe. Il respira la fleur, l'effleura de ses lèvres et la lui rendit. Elle la mit à sa ceinture. On quittait la table, elle lui demanda à quoi il avait pensé. « A toute ma joie, et à tout mon chagrin, répondit-il.

— Vous n'êtes pas trop malheureux.

— Trop? Non! Tout ce monde m'ennuie.

— Sans doute! Mais je suis là! »

Elle laissa tomber son mouchoir afin de poser sa main sur les lèvres de Daniel dans l'instant où il le ramassait. « Il faut que je vous quitte. A cinq heures. »

Cette partie du parc laissée en taillis était un coin de fraîcheur calmé; entre les arbres enlierrés le vert éclatant des pelouses apparaissait jusqu'au fleuve. Tout au bout des allées, il la vit descendre le perron et traverser les hautes corbeilles de fleurs.

« — Avez-vous remarqué, — dit-elle, le rejoignant, — comme ce petit pays est aménagé pour des amours secrètes. De la maison, qui est hors du village, par la vieille église ou le fond du parc, on gagne les routes sans rencontrer personne, et la forêt voisine offre une ombre assez favorable. » Il lui baisa l'épaule, et se plaignit de l'ennuyeuse matinée où tant d'étrangers l'avaient séparé d'elle.

Amusée de le trouver déjà si exclusif, elle demanda : « Vous êtes jaloux? » et avant qu'il eût

répondu : « Vous devez être très jalcux, comme ceux qui aiment vraiment et que rendent malheureux les moindres attentions qu'ils n'ont pas données. »

Après avoir longtemps marché, ils parvinrent à une clairière où de grands hêtres se dressaient parmi d'autres arbres couchés dans l'herbe haute. Les étangs de Saint-Jacques luisaient au soleil et la forêt se développait jusqu'aux lignes bleues de l'horizon.

Un peu de vent rida les eaux tranquilles, les roseaux penchèrent comme une moisson : « Voyez, — fit Ariane en étendant la main, dans un geste impétueux, — le vent coule sur la forêt! »

Elle éprouvait les moindres beautés avec une émotion toujours violente et Daniel fut frappé qu'elle reflétât si profondément la vie universelle. Partout où elle était, il semblait qu'un merveilleux accord s'établît entre ce qui l'entourait et elle-même.

Prise dans le flux du vent qui courbait les branches, elle paraissait elle aussi subir la force aérienne et s'incliner avec les hêtres, tandis que la jupe de drap roulée sur elle palpitait lourdement.

« — Assez souvent, — dit-elle, — je viens jusqu'ici pour y lire devant là fuite lumineuse des étangs et des bois. Par une après-midi très bleue, j'y ai griffonné quelques lignes pour vous.

— Comme je vous aime ! » répondit Daniel avec douceur. Elle sourit un peu ironique. « Nous gardons encore tant d'inconnu. Il y a deux semaines nous ne savions rien l'un de l'autre, suffit-il que nous nous croisions par hasard? Dans deux semaines.....?

— Sommes-nous rapprochés par si peu de chose et pour si peu de temps?

— Sans doute. Vous êtes assez intelligent pour savoir qu'il en est ainsi. Nos esprits, habitués à se connaître avec exactitude, excluent l'aveuglement des impulsifs.

— Ils sont plus heureux d'ignorer la fragilité de leurs émotions.

— Je ne sais. Ces simples, dont la vie entière est emportée dans une crise sentimentale ou purement sensuelle, me font l'effet d'ignorants entraînés par la machine qu'on leur a imprudemment confiée.

Ceux qui firent l'apprentissage d'un tel mécanisme savent en éviter l'affolement, et rester maîtres d'eux-mêmes.

— Cela est de quelque prix, — fit-il pensivement, — malgré les accidents contre lesquels rien ne garantit; mais nous perdons tout le charme sincère et spontané de nos émotions. Et puis notre expérience parfois nous trahit; moi-même j'aurais dû prévoir la crise sentimentale où je me débats aujourd'hui et m'arrêter à temps pour ne pas souffrir.

— Quand on monte un cheval emballé, — dit-elle amusée de son inquiétude, — il y a deux partis à prendre : sauter de façon à ne pas se casser le cou ou rester en selle avec la volonté d'être le maître.

— Et votre théorie, c'est...

— Je n'ai pas de théorie. Ce sont deux chances égales à courir, car on peut se tuer des deux façons; affaire de hasard! Je ne crois pas que la volonté ait tant de part à l'enchaînement de notre vie.

— Votre philosophie est décourageante. J'attendais un conseil.

— Mais je ne peux pas vous guider dans ma propre conquête, mon ami ; je ne sais pas du tout qui je suis ! Nul de nous d'ailleurs ; il faut se garder des illusions.

— Peut-être n'avez-vous jamais voulu connaître la réalité de l'amour.

— Mais on n'étreint jamais une réalité. Tout est apparence. Tout est fuyant et tous les cœurs mobiles. Je suis sûre d'aimer trois jours, plus peut-être, peut-être un an. Mais après, mais toujours? Cela est plus que de garder son amant, garder son amour !

— Peut-être n'avez-vous pas essayé, ou n'avez-vous pas voulu ?

— Qu'en savez vous? Vous voulez dire que je n'ai jamais aimé ! il faut pouvoir aimer.

— Je voudrais vous détourner de tant d'amertume.

— C'est de l'amertume pour vous qui en souffrez. Pour moi, c'est de la sagesse. Comme nos opinions sont relatives à nos aspirations ou à nos intérêts ! Et quand je n'aurais pas aimé, ma façon de voir aurait-elle moins de valeur?

— Il faut vivre avant de philosopher.

— C'est vous qui dites cela, mon ami ; vous ! épris d'analyse et de certitude. Vous pensiez peut-être m'assurer que votre amour était loin des autres, et que l'heure qui vous donna mes lèvres était prédestinée.

Le triste est que vous ayez pu le croire, comme vous croyez que cet amour n'eût pas connu le sort des autres, les mêmes lassitudes, les mêmes mensonges.

— Nous n'aurions pas aimé comme les autres — dit-il avec découragement. — Connaissant sa fragi-

lité, nous aurions économisé notre joie. » Elle cacha l'ironie que lui inspirait un calcul si éloigné de ses desseins et répondit :

« — Le meilleur de l'amour, c'est l'excessif! Et puis l'amour défait et refait sans cesse sa fortune. Nous en sommes tous deux l'exemple!

— Il y a les assurances...

— Le mariage! » Elle éclata de rire, à cette idée et reprit gaiement : — « Il y a toujours un moment où on ne paie plus la prime. »

Une éclaircie soudaine découvrit la vallée tranquille et le fleuve infléchi parmi les maisons et les meules jaunes. Daniel distingua le parc herbeux et les bouquets d'arbres, jaillis du réseau blanc des allées. La vision diminuée de ce décor l'emplit d'émotion. Il montra la terrasse, les balustres, leur lierre, le grand sapin dont l'ombre avait abrité leur baiser, le perron où Ariane l'avait quitté la première nuit. Elle s'appuyait plus tendrement à son bras. Il lui dit lentement : « C'est là que j'ai commencé de vous connaître et de vous aimer; je ne pourrai jamais revoir ce coin de terre sans que mon cœur soit bouleversé.

— Vous m'aimez donc tellement?

— L'apprenez-vous!

— Vous me l'avez à peine dit. Je me sens tout entourée de tendresse silencieuse. C'est tout.

— Près de vous je n'ai plus rien à dire.

— Etes-vous si timide?

— Je voudrais seulement me serrer contre vous, ne plus parler et vous envelopper de mes caresses.

— Quel amant vous êtes! Pas très mâle, mais si tendre!

— Je vous devine, mobile, conquise ou perdue par des détails. Je voudrais vous aimer sans hâte

et vous mener longuement des moindres frissons aux caresses les plus aiguës. »

Elle s'inclina vers l'épaule de Daniel et pencha davantage sous les lèvres qui baisaient la nuque.

Au bout des avenues obscures, le ciel avait des rougeurs d'incendie; ils passèrent sous la petite porte du parc, et convinrent de s'y retrouver dans la nuit.

Daniel, qui partait le lendemain, vint attendre Ariane avec la tristesse de ne pas rencontrer en elle l'amoureuse qu'il avait imaginée dans un corps si désirable. Il souffrit de penser qu'avec une forme féminine si exactement accordée à son désir, elle n'aurait jamais l'âme tendre qui l'eût retenu. Les heures ondoyèrent l'une après l'autre, et lui rendirent d'un coup la mémoire de celles qu'il avait déjà connues parmi les choses indifférentes, auxquelles tant d'âmes s'étaient attachées avant la sienne.

Une ombre glissait le long des allées, par moments perdue sous les arbres. Quand elle fut plus rapprochée, Daniel écouta venir à lui le pas qui frôlait les feuilles mortes.

Ariane s'arrêta pour l'appeler à voix basse : « Daniel! Daniel! » L'ayant enfin aperçu, elle vint s'asseoir contre lui. « J'avais peur d'être surprise. »

Doucement il lui parla du passé si court dont toute sa vie était pleine. « C'est vrai, dit-elle, ce fut la même nuit, presque la même heure! En sommes-nous déjà si loin? » Elle voulut revoir la terrasse criblée de roses, l'eau du fleuve, le vieux pont et la route par où ils étaient revenus serrés l'un contre l'autre, le soir de leur première promenade en voiture.

Ils parvinrent à une grande plaine que la forêt

bordait jusqu'à l'horizon. Les étoiles voilées sablaient le ciel ; très loin, les longs toits des granges luisaient sous la lune.

Elle le conduisit au long des labours, jusqu'à trois grandes meules dont l'ombre pointue se couchait au bord du chemin.

Des gerbes ouvertes étaient restées là. Sur la paille qui gardait l'odeur des moissons, Ariane étendit son manteau.

Daniel regardait fixement la plaine de silence où les sillons semblaient des vagues régulières. La voix d'Ariane se nuança d'empire. « Qu'avez-vous, mon grand ? Triste ?

— Un peu !

— Toujours ? Venez là ! — Elle lui fit place auprès d'elle et poursuivit. — Je vous ai fait de la peine en vous disant que du désir seul traversait cette rencontre. Vous aurais-je donné ma bouche si vite et consenti dès le premier soir à votre étreinte, presque à vos caresses ? Tout cela me troublait délicieusement, cette joie élégante était tout de même un peu de l'amour ?

— Pourquoi ne pas m'avoir abandonné, quand vous avez vu que mon cœur s'engageait plus profondément ?

— Mais vous ne m'aimiez pas — dit-elle — vous ne m'aimez pas davantage, et ce qui est entre nous n'est pas de l'amour. Toute votre erreur est de me demander un sentiment dont je suis incapable dans l'heure présente et qui vous serait peu de chose si je ne me donnais pas dans le même temps.

Car ce que vous voulez, Daniel, ce que vous voulez surtout de moi, c'est moi-même, c'est mon corps, et rien que mon corps ! C'est du plaisir, de la volupté ! Rien n'est plus loin de l'amour.

— J'ai besoin de votre cœur, de tout votre cœur !

— Pourquoi faire, cela est bien inutile ! Si je vous avais aimé, je n'aurais pas commencé par où les autres finissent, après une résistance dont tout le plaisir est de temporiser. Nous ne nous aimons pas, nous nous désirons. Croyez-moi ! Plus tard, peut-être.

— Je ne veux pas vous aimer ainsi, je ne le veux pas.

— C'est enfantin. Justement, je ne veux rien engager de mon cœur, et je n'aurais voulu rien engager du vôtre.

Vous me plaisez, cela ne veut pas dire que je vous aime ; et j'ai pu souhaiter que vous m'aimiez sans songer à vous le rendre. »

Il demanda tristement : « Comment voulez-vous que je vous aime ?

— Je vous l'ai dit. Votre âmour me plaît, votre bouche me plaît. J'aime vos caresses, vos paroles, votre étreinte et votre façon de m'aimer. Tout cela pourrait me venir d'un autre qui saurait m'émouvoir ainsi. L'être de pensée que vous êtes, votre personnalité me restent indifférents.

— Quelle amertume vous donnez à des heures qui auraient pu être si belles !

— Mais non, je vous assure ! Je ne vous veux ni du bien, ni du mal. Je vous demande de m'aimer avec toute la sensualité délicate dont je vous crois capable, et comme j'entends être aimée, en échange de rien. Je ne puis rien vous donner. C'est à vous, si vous m'aimez réellement, de me comprendre et de me satisfaire. »

Il se pencha sur elle, lui baisa les épaules et le cou :

« — Comme je suis lâche ! » dit-il simplement.

Elle secoua la tête avec ennui. « Quel grand mot! Vous ferez ce que je veux pour cette seule raison que vous avez envie de moi. C'est un marché! Et comme je n'ai jamais pensé que vous fussiez un marchand habile, je me suis confiée à vous. »

Elle disait son égoïsme d'une voix tranquille, avec un sourire moqueur et tendre. « Au fond — dit-elle en riant — vous savez que je suis près de la vérité, mais il vous plaît d'exalter pour vous-même un sentiment si faible que je le détruirais en le satisfaisant. Il serait plus sage de ne pas nous refuser le plaisir qui peut être à nous sans lendemain sentimental. »

Il secoua la tête avide d'une autre tendresse. « Je vous aime plus hautement. » Elle exprima sa lassitude: « Mon pauvre Daniel! Comme vous êtes ennuyeux de ne pas vouloir comprendre que je m'effraie justement et que je veux sauver cette heure de volupté de la banalité coutumière.

D'ailleurs vous vous abusez vous-même, et ce que vous éprouvez n'a rien de sentimental. Quel étrange besoin de souffrir, quand je vous propose une joie affranchie des larmes et du drame ordinaire de l'amour.

Si peu de chose vous séparait l'autre soir d'une possession effective que pour votre sentiment mon abandon devait avoir la valeur d'une réalité. »

Elle s'amusa de penser qu'il était loin d'une telle opinion et ajouta : « D'ailleurs, vous avez été d'une sagesse précieuse dont je vous garde plus de reconnaissance que vous pourriez croire et sans laquelle je ne serais pas près de vous. »

D'un geste agile elle renversa sa bouche aux lèvres de Daniel et dans un souffle murmura le désir égoïste auquel il consentit.

Eperdue de sentir poser et vivre sur elle l'éner-

vante caresse, elle se contint d'efforts délicieux jusqu'à défaillir. Lasse de craindre et de désirer tout ensemble, elle plia dans les bras de l'imaginaire amant.

Un peu de vent passa sur les labours, mêlant à la fraîcheur nocturne l'odeur de la terre et des gerbes déliées.

Penché sur elle, attentif aux paupières lourdes qui découvraient peu à peu les yeux en larmes, Daniel murmura très bas : « Savez-vous comment je vous aime? La main qu'il posa légèrement sur elle, au creux de la robe la fit tressaillir ; il ajouta plus bas encore : « C'est donc le cœur frissonnant de vous-même. »

Elle s'éveilla peu à peu après un silence, et respira longuement.

Brusquement Daniel la renversa, mais elle n'eut qu'à se plaindre pour qu'il la laissât, et, touchée d'une soumission si grande, elle baisa les lèvres qui l'avaient aimée. « Non, Daniel, pas ainsi. Je vous promets. Je suis trop lasse et il faut rentrer. »

Il l'enveloppa du grand manteau, la releva par les mains qu'il embrassait encore et la ramena jusqu'à l'entrée du parc, où les fenêtres du salon demeuraient lumineuses.

VI

LETTRES D'OCTOBRE

Daniel à Ariane

Encore un retour! J'ai le cœur désolé!

Cette heure, où je fus si près de votre cœur et de votre chair, fut-elle un adieu? Aurai-je de vous plus que le merveilleux parfum dont je reste grisé?

Ce soir calme descend comme ceux qui nous surprenaient le long des chemins.

Autour de ma fenêtre, la vigne est rouge, le triste automne est venu.

En partant ce matin, j'ai longtemps regardé les volets clos de votre chambre, et tenté de prendre d'un regard tout le décor de votre vie. Peut-être aurais-je pu connaître par vous une joie unique. Le regret me vient d'une telle volupté perdue.

J'ai froid sous la lampe. De mes souvenirs décomposés, de tant de joies mortes, il ne me reste que des larmes. Donnez-moi de vous ou donnez-moi de l'oubli!

Il est tard, vous devez dormir là-bas du bon sommeil indifférent qui repose; j'ai de la fièvre et du sang brûlé dans les veines. Quel amant vous auriez fait de moi?

DAN.

Ariane à Daniel

Je m'ennuie de vous, Daniel, de votre adoration si tendre, si respectueuse, en même temps si chaude.

Il est sept heures et demie. Je suis triste, infiniment triste, tellement, que je me terre dans ma chambre et que je ne descendrai pas pour dîner. Je me fourrerai au lit tout à l'heure pour pleurer tout ce que je pourrai.

Nous avons joué au tennis comme l'autre jour, mais vous n'étiez pas là, et ça m'ennuyait. Et puis je ne vous sens plus autour de moi, m'aimant, pensant à moi, et cela contribue à me rendre toute noire.

Votre tendresse me plaît, me berce, et comme aujourd'hui où j'en aurais besoin, elle me manque, je suis pleine de chagrin. Aimez-moi! Soyez en

confiance, ne me retirez rien de ce que vous m'avez donné, j'ai besoin de plus encore.

Je voudrais vous donner du bonheur, vous combler de joie, je serai heureuse de vous sentir pleinement heureux de moi, par moi. J'ai besoin qu'on m'aime, je crois en vous. Vous savez que vous êtes à moi.

A.

Daniel à Ariane

Votre pensée ne me quitte pas ; sensuelle ou tendre, elle emplit mes heures. La pluie glisse au long des collines; comme vous devez être mélancolique là-bas, les bois d'automne sont si tristes. Près de mes livres, dans le silence, je me souviens. Je ne retire rien de ce que je vous ai donné. J'ai souffert, j'ai été heureux; je souffre encore et il se mêle à tout cela un grand frisson voluptueux qui m'étourdit. Le désir me brûle : cette heure-là, cette heure-là, me viendra-t-elle. Serons-nous jamais des amants? Car je vous aime de toute ma chair ardente que la vôtre a troublée.

Je ne veux pas que vous pleuriez ! Pourtant, je sais combien votre âme close doit se reposer dans les larmes et je voudrais envelopper votre peine de tendresse silencieuse.

Reverrai-je avec vous la forêt où, pour la première fois, j'ai pleuré de la savante torture de vos promesses? Je regrette cette heure mauvaise comme du bonheur.

Ce soir où vous avez commencé de m'affoler, de me prendre sur vous, de me bercer sur votre corps que je désirais, pour vous refuser toujours, j'aurais dû vous prendre comme une bête et vous plier les reins...

Mais je vous aimais avant de m'aimer moi-même et j'ai pleuré; j'ai honte encore de ma faiblesse.

Ces larmes, dont je comprends maintenant tout le prix, sont ce que je vous ai donné de plus douloureusement rare.

Quelle rencontre inutile ! Nous n'en gardons de joie ni l'un ni l'autre et j'en reste désolé de souvenirs.

Je guérirai, c'est le triste et le consolant ! L'absence, mon travail aideront à la dissolution; je finirai, lâche avec moi-même, par croire que vous n'étiez pas digne d'être aimée ainsi.

Adieu, je baise vos yeux et vos lèvres.

D.

Ariane à Daniel

Vos lettres me plaisent, je vous le dis. Un jour, vous les relirez et vous serez surpris vous-même, sans doute, d'y avoir mis tant de tendresse. Tendresse qui se sera peu à peu atténuée comme vous le souhaitez si fort.

Je vous demande seulement de ne pas avoir d'amertume, pas de sentiments mauvais. Je vous assure que bien souvent je suis très digne d'inspirer toutes sortes de tendresses, de folies, et que je ne suis pas entièrement dépourvue de tout ce dont vous aviez paré l'idole.

Je suis triste et les soirées sont toutes froides de solitude. Quelle douceur ce serait d'avoir un cœur ami, pour atténuer ces soirs, mon frère aimant.

Je n'ai pas l'esprit calme, ni reposé; il m'est venu une grande peine que je ne puis vous dire. Alors soyez à moi sans rien demander: ni confidences, ni secrets qui ne sont pas qu'à moi, ni bonheur, ni amour. Je ne veux pas dire : « Donnez

tout en échange de rien », non! je dis seulement : « Ne demandez rien. »

Ne m'accusez ni de cruauté, ni d'insensibilité. Si vous saviez comme je suis aimée, et tout de même comme la vie est mal faite. Je ne peux rien vous dire sans vous faire du mal. C'est tout ça qui me rend inquiète et songeuse. Songez en quelle confiance, en quelle estime (dans toute l'acception du mot) je vous ai pour vous dire ceci. Je déteste me raconter, vous le savez!

Plus tard, si vous avez encore cette tendresse, et aussi cette gamme de sentiments tendres qu'un cœur sensible comme est le vôtre éprouve pour un être comme moi, plus tard, nous parlerons de cette grande peine. Jusque-là je resterai fermée, ne vous en offensez, et ne vous fermez pas.

Je vous souhaite du bonheur, et encore du bonheur.

Restez bon, quoi qu'il arrive. Je ne peux rien vous donner que cette confiance tendre; peut-être ne trouverez-vous pas que ce soit assez, et me retirerez-vous peu à peu, avec le temps, cette flamme de tout vous qui était venue à moi et qui me plaisait.

Un jour, dans la forêt, vous avez été un ami délicat et avez reçu mille confidences qui vous ont ému. Voulez-vous vous souvenir longtemps de cette heure-là? Vous avez eu alors un coin de moi, croyez-le, c'est le meilleur.

Je suis désespérément triste, vieille, cassée.

Mes mains sur vos lèvres.

A.

Daniel à Ariane

Il a suffi que vous disiez « j'ai de la peine » pour

que ce cœur qui est à vous se soit rouvert pour vous aimer, et pour souffrir. Je n'ai rien retiré de ce que je vous ai donné ; je ne me suis pas refermé. Si mes lettres de profonde affection peuvent vous être douces, accueillez-les simplement !

Mais à quels chagrins m'avez-vous mené de vous savoir désolée sans y rien pouvoir moi-même ? Pourquoi ne pas me dire ? Les hommes aiment les situations nettes, malgré ce qu'elles peuvent avoir de redoutable. Quelle inquiétude me donnent vos mots imprécis !

Ma tristesse, ce soir, n'est pas exaspérée de désir, et dans cette accalmie, je suis bien le « frère aimant » que vous avez voulu loin de vous. Mais ma fièvre n'est pas encore diminuée, à évoquer telle vision, tel parfum, tel contact, je la réveillerai tout entière. Maintenant j'en ai peur.

J'écris sous la lampe ; je me cache les yeux, je refais les chers voyages et les mauvais retours. Je suis tout à bout de courage ; le cœur « avide de tendresse » que vous connaissez si complètement s'effraie de tant de silence et d'abandon.

Cet amour, privé d'espoir, ne peut m'être qu'une douleur, je le sais aussi, je sais aussi en vous connaissant vous-même quelle voluptueuse tendresse me manque. Et j'ai ce deuil, loin de vous, et vous aimant comme je vous aime, de penser que je n'aurai rien de vous pendant qu'un autre que vous n'aimez pas....

Pourquoi la vie ne m'a-t-elle pas épargné cette peine ? Je devine de quelles possessions votre corps, dont j'aime la moindre part, eût comblé mon désir et comme votre tendresse eût pris toute ma vie.

Il n'y a qu'à pleurer ! De cela aussi, je suis las !

Vous savez, vous comprenez, je suis très malheureux ! Je ne devais pas avoir cette vie-là !

Il ne faut pas dire à l'amant que je suis que vous vous trouvez désespérément « triste, vieille, cassée ».

Avec une tristesse dont rien ne saurait mesurer l'amertume, j'ai relu votre lettre. Soyez forte, soyez courageuse.

Moi non plus, hélas, je ne peux pas vous donner du bonheur.

DAN.

VII

DE LA COUPE AUX LÈVRES

C'était le début de l'automne, le soleil maintenant se levait dans les brumes. Daniel partit par un matin glacé à travers les prés encore veloutés de gelée blanche.

Les bouleaux avaient jauni les premiers, si clairs que leurs feuilles mobiles semblaient de légères flammes et les ronces au cœur des haies posaient de grands trèfles rouges.

Une troupe d'oiseaux qui volait vers le sud se dépliait et se resserrait comme une poignée de grains jetée dans le vent.

A la joie d'entendre Ariane, Daniel mêlait l'angoisse de souffrir encore par elle. Cette impression lui était si aiguë qu'il hésitait encore à la revoir, faible devant de nouveaux chagrins.

Les houx tachaient d'un vert profond la nappe rousse des fougères ; il reconnut la route déjà faite avec des émotions si différentes et se demanda comment il la referait encore.

En arrivant, il monta vers la forêt où Ariane de-

vait le rejoindre et se laissa pénétrer par la tranquillité des choses. Il avait plu dans la nuit, les branches s'égouttaient aux flaques du chemin. En haut de la côte, il s'arrêta contre un arbre pour attendre et regarda longtemps la vallée triste, l'horizon voilé et l'eau lourde du fleuve. L'idée lui venait par moments de tout abandonner, de partir à travers les arbres. Il croyait la détester ou n'y penser qu'avec indifférence; le moindre souvenir d'elle suffisait à lui emplir le cœur de tendresses. Il comprit qu'il n'avait pas cessé de l'aimer.

Sur la route grise qui descendait au fleuve entre des pentes boisées, il la vit paraître enfin, diminuée par la distance, mais reconnaissable à une sorte de style qui n'appartenait qu'à elle. Daniel sentait grandir son inquiétude à mesure qu'elle approchait.

Il savait que ce cœur mobile demandait toujours à être reconquis et s'effraya de retrouver une étrangère. Cette crainte rendait timides et taciturnes les débuts de leurs rencontres, jusqu'à ce qu'il fût revenu comme elle disait elle-même « en confiance ». S'il suffisait d'un mot tendre, d'un sourire, d'une pression de mains pour qu'elle ouvrît d'un coup cette âme close, il suffisait aussi de la moindre brusquerie, ou même d'un peu d'indifférence pour la fermer un long temps.

Au bout de quelques moments de silence où ils marchèrent côte à côte, Ariane s'impatienta : « Eh bien ? » — Dans ces deux mots, l'inutilité de leur entrevue apparut à Daniel, avec le pressentiment qu'elle serait la dernière. « Je ne sais pourquoi, — dit-il avec une douceur soumise, — pendant les premières minutes que je passe près de vous, mon cœur se referme et je n'ose plus une parole.

Je ne vous ai pas dit encore combien je vous aimais.

— C'est pourtant ce qui seul me plaît en vous, avec vos caresses. »

Exaspéré de souffrir, il voulut hâter maladroitement sa certitude : « Vous ne m'aimez plus? Qu'ai-je fait?

— Mais, je ne vous ai jamais aimé — dit-elle avec ennui — et vous ne m'avez rien fait. Vous m'avez plu, cela est tout différent. Ne le comprenez-vous pas? Ce qui est entre nous dépend d'une heure, d'une impression...

— Mais je souffre!

— Cela n'en vaut pas la peine! Je vous l'ai dit déjà! Et je ne suis pas aussi simple. Ce n'est pas ma faute si j'éprouve l'influence des heures. Je vous parais mauvaise à présent. Je pourrai vous sembler bonne tout à l'heure, le sais-je?

— Cela vous amuse de me torturer?

— Mais non! Vous exagérez tout. Sans doute, je ne suis pas une femme de tout repos, et je n'ai rien de sûr. Mais vous oubliez les chagrins, les ennuis que je ne vous dis pas. Vous êtes injuste! »

Elle s'assit sur un arbre étendu au bord de la route et promena dans le sable la pointe de son parapluie. Daniel se tut par crainte de l'obséder, et peu à peu grandit entre eux une sorte d'hostilité. Ariane s'irritait qu'elle eût à lui rendre compte de sa façon d'être :

« Par-dessus tout, j'aime ma liberté, je veux que rien ne m'oblige.....

— Rien ne vous oblige! »

Elle restait silencieuse; il se pencha doucement pour lui baiser l'épaule comme il avait accoutumé

de le faire. Elle s'écarta de lui avec un agacement exagéré.

— Cela m'ennuie, vous savez bien.

— Pourquoi m'avez vous laissé venir?

— C'est absurde ce que vous dites là ». Elle continua son geste monotone et reprit moins durement : « Je ne savais pas que je serais tout encombrée d'ennuis et si « mousue ».

— Ma chère mousue — dit-il en souriant — vous faites parfois bien du mal. » Il lui prit la main et voulut la porter à ses lèvres, mais elle la retira brusquement.

« Mon pauvre Daniel, si vous saviez combien vous fatiguez parfois. Je vous en prie, laissez-moi! Je ne veux rien de tendre aujourd'hui!

— Mais moi — dit Daniel avec une colère contenue — j'ai besoin de vous et de votre tendresse. Je ne peux plus supporter d'en être privé. Il me la faut!.... »

Elle répéta d'une voix surprise : « Il vous la faut! » avec un sourire si étonné que Daniel eut peur de l'avoir blessée.

Il s'assit près d'elle et commença de se plaindre. Des larmes tombaient de ses yeux sans qu'il parût s'en apercevoir.

« Je suis à bout de forces, si exaspéré de souffrir que je ne veux plus l'endurer davantage. Vous avez pris toute ma vie, et j'ai de vous un désir si grand que toute ma volonté s'y est perdue. Je deviens lâche à la seule idée de vous avoir.

Voilà deux mois que je suis à vous, deux mois que vous m'avez pris... »

Il se leva, emporté de colère, et les lèvres mordues : « Car vous m'avez pris! Voilà deux mois que vous m'affolez de caresses. Je revois la nuit

froide, les roses! Vous m'avez mené au bout de la terrasse, et nous nous sommes accoudés dans l'ombre.

Vous m'avez obligé à l'aveu; le long de l'eau nous sommes revenus jusqu'au banc de pierre, sous les branches... » L'émotion de cette heure amoureuse l'étourdissait encore, il s'arrêta de parler.

Un peu de vent frissonna dans les arbres; des feuilles détachées traversèrent gauchement l'air pluvieux. Ariane distraite avait croisé les mains sur ses genoux. Il reprit si bas qu'elle entendait à peine :

« J'ai eu vos lèvres, vos lèvres vivantes posées sur les miennes et les aimant. Car dans ces minutes-là, vous m'avez aimé.

Vous savez bien qu'une femme doit tenir de telles promesses! Je suis parti désespéré de vous quitter sans vous avoir connue!

Vous m'avez rappelé, vous m'avez repris, vous m'avez couché sur vous... » Il se tut encore une fois affaibli par le souvenir des caresses auxquelles elle s'était prêtée.

« Dès la première minute cet amour m'a été empoisonné de chagrin, parce que vous n'êtes pas une vraie femme. Il n'y a en vous qu'un besoin, et sans doute ne tenez-vous pas à confier à un homme le souci de vous émouvoir. Vous vous accommodez mieux de complaisances féminines et vous avez cru qu'elles me suffiraient. Que voulez-vous de moi? »

Elle comprit qu'il espérait encore et resta indécise, les yeux fixés sur la ligne qu'elle avait machinalement tracée devant elle. Une ironie entoura ses lèvres rouges. Daniel craignit de l'avoir perdue par trop de franchise. Doucement, il lui délia les

mains et demanda de nouveau : « Maintenant que voulez-vous de moi? »

Elle le regarda longtemps avant de répondre : « Je veux que vous m'aimiez. J'ai besoin qu'on m'aime! Ne me demandez rien en échange; je ne peux rien vous donner.

— Vous ne comprenez pas que je souffre.

— Comme vous entendez mal l'amour, le nôtre surtout! Je suis à la merci d'une heure, d'une défaillance! » Il répondit violemment : « Je veux que vous vous donniez!

— Ah — fit-elle avec un geste vague. — Je n'ai pas l'âme égale. Vous savez que je suis la maîtresse d'un autre. S'il avait été là, vous ne m'auriez pas connue.

— Vous ne l'aimez pas! Vous le disiez tout à l'heure. C'est un amoureux, pas un amant! »

Elle fut blessée qu'il rappelât le plus intime de ses chagrins. « Laissez-moi ce qui m'appartient. Voulez-vous dire que j'ai eu tort d'être faible?

— Mais vous m'aimiez. Rappelez-vous vos paroles, ce soir où nous sommes revenus dans la forêt. Vous m'avez dit que vous m'aimiez, vous m'avez demandé de vous prendre et j'ai eu alors la volonté qui vous manquait. »

Elle se leva, impatiente, et répliqua.

« — Il ne faut jamais nous rappeler nos abandons, surtout lorsqu'ils ne furent pas sincères. Il fallait me prendre ou ne pas me reprocher plus tard votre générosité.

— C'est vous qui dites cela, vous!

— Peut-être m'auriez-vous attachée davantage. Est-ce que je sais, ce n'est pas à moi de diriger mon amour. »

Il crut qu'elle avait joué cette longue comédie de

souhaiter d'être prise sans paraître y consentir et lui prit rudement les mains : « C'est vous qui dites cela, vous à qui j'ai obéi dans les minutes les plus ardentes parce que je vous aimais, et que je vous demandais à vous-même au lieu de vous prendre. »

Elle sentit son cœur battre plus vite parce qu'il lui serrait les mains avec une force terrible. Cette crainte, cependant, ne lui était pas désagréable. « Daniel — dit-elle doucement — vous me faites du mal. » Il ne desserra pas l'étreinte et répéta avec colère : « C'est vous ! Et ce soir-là, j'ai sangloté de ne pas vous avoir eue. C'est vous, et je vous ai adorée ainsi ! »

Elle ne put supporter d'être diminuée à ses yeux et reprit vivement : « Ne le croyez pas ! Je ne vous aurai jamais pardonné une violence. »

Il s'assit de nouveau près d'elle, le front dans les mains. « Cela vaut mieux ! Je vous estimais si haut que j'aurais souffert davantage de penser que vous ne méritiez pas tant de souffrance.

— Et puis — ajouta-t-elle — à l'heure troublée où la volonté nous échappe, et si près du plaisir, les paroles que l'instinct nous prête n'ont aucune valeur, et je ne vous aimais pas.

— Vous m'avez dit cela.

— Je ne peux pas me définir à travers des heures si différentes dont je subis l'influence ; vous exigez de moi des sentiments trop précis.

— Je ne peux plus vivre dans cette incertitude.

— Il faut me prendre, mon ami, et me prendre comme je suis. Comment voulez-vous être sûr de m'avoir à vous quand, me cherchant moi-même, je me trouve si peu. Le souvenir de cette soirée de l'autre jour me plaît ; le mélange de sentiments que vous avez pour moi me plaît.....

— Plaire? interrogea Daniel.

— Sans doute! C'est tout moi, ce terme-là! Et il exprime mille nuances mon mot de « plaisir ».

— Je ne veux pas vous aimer ainsi. Je n'en ai plus le courage.

— Je ne veux pas que vous m'oubliiez!

— Pourquoi? Mon amour est si inutile!

— Parce que je veux garder à moi comme quelque chose de fin, et d'assez rare, le cœur que vous m'avez donné. C'est terriblement égoïste, je le sais. Mais, puisque personne, en ce moment, n'a à lutter pour prendre ma place, il vaut mieux que ce soit moi que rien qui retienne votre pensée, votre cœur, et imagine votre désir.

— Je suis bien peu dans tout « cela ».

Elle ajouta avec lassitude : « Du reste, que je le veuille ou non, quand vous m'aurez aimée assez, trop! ce sentiment se fanera. Nous avons parlé de tout cela tant de fois.

— Vous ne valez pas qu'on s'attache à vous, — dit-il avec amertume. — Vous avez besoin de tendresse, mais votre cœur est aride.

— Il ne faut pas désespérer. Vous n'auriez pas de mérite à m'aimer si j'étais à vous; votre tendresse n'aurait pas le prix que je lui donne.

— Je le penserais aussi, si je ne souffrais pas. »

Avec une rafale de vent, la poignante tristesse de l'automne s'abattit autour d'eux.

Daniel demanda simplement : « Voulez-vous m'aimer? » Elle répondit sans lever la tête : « Vraiment, je ne sais pas.

— Il faut savoir. J'ai besoin que vous me disiez : Je ne peux plus endurer tout cela : vous aimer, vouloir ne plus vous aimer, vous aimer encore!

Est-ce que, vraiment, je ne vais pas vous ou-

blier? Et ne quitterez-vous pas ma vie? Quand je pense à vous avec un peu plus de douceur et que j'oublie l'amante égoïste et mauvaise, je reçois des lettres si arides que je vais jusqu à la dernière ligne pour trouver une banalité dont je suis pourtant lamentablement heureux. »

Emue, enfin, de son chagrin, elle tendit les mains qu'il refusa. « Mais il faut que je vous oublie, — cria-t-il, — il faut, n'est-ce pas! Et que je vous retire de ma vie et que vous n'existiez plus.

— J'ai besoin de votre amitié.

— Je ne peux plus vous connaître que pour être votre amant. » Il ajouta après un temps : « Ah! je voudrais m'évader de vous, de mes souvenirs, de toute ma vie.

— Comme vous souffrez, et comme je m'en veux de cette mauvaise blessure. » Elle n'en dit pas davantage, incapable de s'obliger à mentir et de feindre une tendresse dont elle était loin.

Accoudée à ses genoux, elle regardait les taillis lentement gagnés de l'ombre. Le ciel s'alourdissait de brume, des gouttelettes commencèrent à tomber des branches que le vent n'agitait plus? Craignant d'être surprise sur les routes par la nuit pluvieuse, elle se leva et lui toucha l'épaule. « Voulez-vous me reconduire ? »

Elle dit cela avee une telle indifférence que Daniel vit s'effacer le dernier espoir qu'il avait gardé de l'attirer à lui. Silencieusement hostiles, il revinrent jusqu'à l'entrée du parc où il s'arrêta. « Permettez-moi de vous laisser ici. »

Ariane devina qu'elle venait de le perdre, et se sentit trop lasse pour le reconquérir. Il lui plut toutefois de mesurer dans cette heure l'empire qu'elle gardait. Elle répondit avec calme :

« Je vous dirai où vous pourrez me quitter. »

Effrayé du parc ou tant d'enchantement demeurait encore, Daniel hésitait à la suivre. Elle devina la lutte qui se livrait en lui et l'appela de nouveau en marchant vers la terrasse. Elle s'arrêta au bout de quelques pas pour attendre.

Immobiles dans la brume où ils cherchaient à se voir, déjà perdus, ils se sentirent près de l'irréparable adieu. Une rafale tordit les branches, chassa des vols de feuilles mouillées. Ariane appela pour la troisième fois Daniel, hésitant encore à perdre ce qui eût été peut-être le seul bonheur de sa vie et le peu de tendresse qui l'eût traversée.

Il se souvint de la dernière nuit où elle était venue le trouver au fond du parc; à travers l'ombre, elle avait marché jusqu'à lui sans le voir, et l'avai appelé tout bas, inquiète du grand silence. Il répondit lentement, avec un espoir irrésolu : « Je vous en prie, pensez combien tout cela m'est cruel et ne retardez pas ce départ. »

Elle revint près de lui, l'amena par la main jusqu'à la balustrade de pierre où ils s'étaient accoudés. Une peur lui venait, maintenant, d'avoir pour toujours éloigné d'elle cette flamme ardente; dans cette heure lamentable elle fut peut-être plus près de se donner qu'elle ne l'avait jamais été.

Des gouttes lourdes tombaient dans le fleuve, une à une, en brèves notes de flûte; l'eau, le long des pierres et parmi les roseaux, coulait avec un bruissement continu. Indécis devant toute la vie, ils restaient oppressés de silence, anxieux de voir approcher la minute qui les séparerait.

Ariane enfin se pencha doucement vers Daniel, sûre de le reconquérir d'un mot, d'une inflexion de voix plus tendre. Comme à regret, elle murmura

«Daniel! adieu »! Trop découragé pour voir que c'était l'heure où, dans les larmes, elle se fût abandonnée, il lui en voulut de n'avoir pas d'autres mots et l'écarta des mains. Tout l'orgueil d'Ariane près de se rompre aux bras de l'amant se tendit de nouveau, elle répéta sans colère: « Hé bien, adieu.»

Elle lui baisa longuement le front, voyant qu'il pleurait sans rien dire, et ajouta : « Il faut m'aimer. »

Il haussa les épaules et, sans répondre regarda fixement une lueur qui glissait sur l'autre rive, dans un halo de brouillard.

Ariane attendit un peu, hésitant à revenir et à ouvrir toute son âme complexe; l'orgueil la retint, elle s'éloigna lentement.

La lumière balancée s'éclipsait d'un arbre à l'autre. Daniel pensa : « C'est quelqu'un qui marche. » Lorsqu'elle disparut, il se trouva soudain enveloppé de nuit, et, sans pensée, regarda la place obscure du fleuve?

Glacé de grands frissons, et claquant des dents comme pendant la fièvre, il marcha jusqu'à la gare, si faible que des gouttes de sueur lui coulaient du front.

VIII

LETTRES DE NOVEMBRE

Daniel à Ariane

Je commence, avec vous, avec votre bouche, votre odeur et votre peau, une lutte de tous les instants.

Il faut vous oublier !

Quelle joie lorsque du plus loin où je serai, je vous crierai la bonne indifférence.

Peut-être alors vous verrai-je réelle! Et déplore-

rai-je de vous avoir donné tant d'amour, et d'avoir été comme un chien devant la volupté que je vous prêtais. Vous êtes un organisme, rien de plus! Cœur stérile où nulle heure ne met de tendresse! Vieillie, vous regretterez la solitude de votre vie. Si j'ai peur pour vous, c'est encore que je vous aime.

J'ai grand besoin de guérir. Je bénirai celle qui me fera vous oublier plus vite et plus totalement que je l'imagine.

Alors, je me représenterai cette heure d'hier au soir avec indifférence. Je reverrai la nuit pluvieuse, l'eau du fleuve, et, pensant comme tout cela est loin, je me sentirai libre.

Malgré mes désirs, je vous remercie de m'avoir épargné l'heure que j'attendais de vous, et de n'avoir pas, par la possession, collé ma peau à la vôtre en rendant ma peine peut-être irréparable.

C'est le seul bien que vous m'ayez fait. Dans son amertume, il est sans prix. Je n'ai peur que de ma chair violente que je ne connais pas encore, et que je maintiens avec l'effroi d'une bête mauvaise dont on n'est pas sûr.

J'ai l'impression de sortir d'un grand danger et d'avoir connu dans votre haleine le souffle de la mort des fous. Je garde pour longtemps la terreur de la bête inanimée que vous êtes.

Malgré tout, je vous aime encore comme un misérable et je pose mes lèvres au cœur vivant de vous-même.

DA.

Ariane à Daniel

« Mon cher amant. J'ai laissé passer quelques jours sur ce grand cri de douleur avant de vous

demander de venir me voir. Je suis rentrée à Paris. Venez si c'est possible à cette heure triste du soir qui est pour moi l'heure intime. Nous causerons en confiance : nous aurons du chagrin, vous de moi, moi de tout, et une heure ou deux pour pleurer... peut-être ?

A.

J.-A. COULANGHEON.

RÈVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

Le Congrès de la paix. — Les Villes décorées — Les femmes et les bureaux de bienfaisance. — L'homme aux onze enfants. — A propos d'une fille-mère.

Le Congrès de la paix. — Il me semble bien que l'an passé, vers le mois de juillet, je dus, malgré d'autres préoccupations, mais en bon comédien, m'égayer des rêves diplomatiques étalés, à La Haye, sur un tapis vert.

L'an passé, c'était officiel; les Etats, entre deux commandes de canons, jouaient à la bergerie. Cette année, ce fut sournois, quoique public; les individualités étaient « sans mandat », sans chamarrures et d'ailleurs sans éclat personnel. On ne parlait qu'à mi-voix, sur un ton eucharistique, car il y avait beaucoup de juifs; et judaïque, car il y avait beaucoup de protestants. Vaudeville discret; au fond, d'un comique intense, car... Mais est-il besoin d'en dire plus? Un Chinois serait à son aise pour achever ma phrase interrompue. Si Li-Hung-Chang a le sens de l'ironie, qu'il parle! Le moment est venu de sourire, quand on porte les cheveux en natte et les ongles en stylet. Un Européen comprime ses muscles zygomatiques; cela change, par un mécanisme connu, le cours des idées; ce qui allait le faire rire l'afflige. Il ressent la honte de vivre parmi une humanité aussi bête et aussi lâche. Il y a des animaux domestiques qui n'ont plus l'instinct de la conservation; il y a des hommes domestiques qui n'ont plus le sens de la défense; quand on les bat, ils demandent pardon d'avoir commencé.

Ce n'est pas le moment. C'est avant ou après la bataille qu'il convient de reconnaître ses torts. Pendant la bataille, il convient de se battre.

Le congrès de la paix du mois d'octobre 1900 est une incongruité.

Les villes décorées. — Ici on peut s'amuser franchement et sans aucun scrupule. Après la comédie à sous-entendus, voici la folle parade du cirque; le rire est imposé par le contraste entre la stupidité de l'action et le sérieux du clown. De telles charges, même exécutées avec la gravité traditionnelle, déconsidèrent trop un gouvernement et même l'idée générale de gouvernement. Il y a des gestes dont l'ampleur est excessive. Décorer d'un coup trois ou quatre cents millions d'habitants, c'est trop. Pourquoi pas la France entière? Oui, pourquoi la République n'adopterait-elle pas comme symbole la croix d'honneur, cette monnaie? Ainsi tout le monde serait payé, avant même de s'être créé un débiteur. Mais le signe qui réconforte la vanité d'un homme ne contente pas l'orgueil d'une cité. Et quand on aura situé ce petit crachat parmi les antiques fleurs de lys, au-dessus de la nef qui porte notre fortune, le ciel de Paris en sera-t-il plus clément? Il y a une sorte d'idéalisme particulièrement répugnant, c'est celui qui attribue à des signes vains des valeurs factices. Pour une ville, c'est se moquer; hélas! pour un homme, et trop souvent, lui accorder le droit à un ruban, c'est le payer! Délicieuse avarice de l'Etat moderne, de l'Etat bourgeois qui enferme le sucre sous clef ou glisse dans le sucrier clos, une mouche! Cependant il distribue à ceux qui sont sages des petits morceaux de soie. Paris méprise de tels joujoux. De celui-ci, qui est écarlate, il fera peut-être un jour, par magie, un immense drapeau rouge : il y a des moqueries auxquelles la colère répond, — quand on a fini de rire.

Les femmes et les bureaux de bienfaisance. — Il paraît que les administrateurs de ces institutions manquent de zèle. On meurt de faim, par fournées, dans leur propre rue, sans qu'ils bronchent. Leur activité se dépense en rapports et en polémiques. S'ils sortent, la voiture qui les mène vers les pauvres bifurque trop souvent vers la cascade. Bref, ils ne font pas leur

métier. Il est vrai qu'on ne les paie pas, et que tout se paie. La charité qui ne voit pas sa récompense tombe dans le marasme. Il faut un aliment aux élans du cœur; le pélican ne fouille dans sa panse qu'après y avoir mis une provision de nourriture.

Ils sont trop peu nombreux aussi, ces administrateurs, et ils ont une autre tare, en l'espèce : ils sont des hommes.

L'homme est particulièrement impropre aux exercices de la bienfaisance. Pour s'y complaire il faut mettre sa joie, non à éprouver, mais à donner du plaisir; autant dire, car les hommes de cette nature sont très rares, il faut être femme.

Parmi les fonctions qui pourraient être heureusement dévolues aux femmes, celles d'administratrices de la charité leur conviennent avant tout. Que de créatures sans espérance trouveraient là un nouveau principe de vie! La femme est pratique; elle s'entend fort bien au maniement des deniers. Sans doute sa sensibilité est capricieuse et partiale; mais on les contrôlerait. Et d'ailleurs, en utilisant les femmes pour certains services publics, il ne faut prétendre qu'à les utiliser telles qu'elles sont. Le vaste ministère de la charité devrait être presque exclusivement féminin. Les enfants, les vieillards et les pauvres appartiennent aux femmes, à celles surtout que l'âge ou la fatalité rejettent en dehors du grand devoir de l'amour. Non seulement chaque quartier, mais chaque bout de rue, chaque grande maison ouvrière aurait son groupe de visiteuses. On trouverait des passionnées. Et quand l'argent officiel manquerait, celles-là en trouveraient encore; car la femme est persévérante. Et quelle influence ne prendraient-elles pas, et heureuse, si elles s'astreignaient à éviter toute propagande, même morale, à panser la misère avec le détachement du médecin qui panse une plaie. Il y a là une immense force féminine, qui pourrait non pas sans doute transformer la société, mais rendre respirable l'air de bien des taudis, et moins dures, parfois douces, les heures de la pauvreté.

L'homme aux onze enfants. — Cette famille jetée à la rue par un propriétaire qui se prend trop au sérieux : des femmes auraient-elles permis cela? Auraient elles toléré, comme le solennel représentant de l'Assistance publique, qu'à des enfants tout petits on donnât pour lit, au mois d'octobre, le pavé d'une cour? Mais, une femme, son premier office accompli, et une femme seule, avec la gravité qu'elles mettent en ces questions, aurait pu, ensuite, faire comprendre à la mère de cette misère, que, s'il est douloureux d'avoir à élever onze pauvres enfants, il est honteux de se livrer à une procréation aussi effrénée. Onze enfants, mais un millionnaire, qui n'aurait qu'un million, n'y résisterait pas. Ce serait, même pour lui, s'il voulait tenir son rang, la gêne, les dettes, les petites emplois pour les fils, des mariages de hasard pour les filles, et dès la seconde génération, plusieurs des fils ou des filles tombés aux métiers bas, à la vie dégradée. Les gens du peuple cependant n'hésitent pas à se permettre ces orgueilleuses postérités. Onze enfants! Un autre, l'an passé, fut découvert, qui en avait quatorze. Il était courageux et ne se plaignait pas. Mais les enfants, eux, n'auraient-ils pas eu le droit de se plaindre qu'on leur infligeât, en même temps que la vie, une misère sans espoir? De tels parents, il faudrait les punir ou les récompenser; on ne peut les regarder sans colère ou sans pitié. Si l'on se décide pour la récompense qu'elle soit efficace, qu'elle donne un peu de joie aux malheureuses victimes de ces tempéraments désordonnés. On pourrait aussi glisser aux nouveaux mariés, à la suite de la cérémonie, un petit « Malthus de poche », — car comme le disait cet homme de bien : « Ce n'est pas le tout de faire des enfants, il faut les nourrir. »

A propos d'une fille-mère(1). — M. Magnaud est magistrat; il siège; il regarde la vie du haut de son

(1) Comme je relis ceci, je reçois : *Les jugements du président Magnaud* reunis et commentés par Henry Levret; — Stock, éditeur; 1 vol, in-18.

estrade. C'est un esprit simple et qui ne s'embarrasse jamais de la réalité ni des causes secondes. Une fille fait un enfant et s'en débarrasse. Cela est vulgaire, et cela appelle l'indulgence, parce que la vie des filles-mères est parfois difficile. Cependant, ce juge, avant de juger, rédige en un style ridicule des considérants naïfs. Si la fille a supprimé son enfant, c'est la faute de la société. Comme c'est simple! Mais quand un monsieur est écrasé par un tramway, c'est également la faute de la société. Tout est la faute de la société, puisque l'homme vit en société. Et s'il y avait une autre société, basée sur les principes de M. Magnaud, et si elle pouvait vivre, elle engendrerait également des crimes, des fautes et des accidents. On ne peut vivre sans remuer, et quand on remue beaucoup, on finit toujours pas casser quelque chose. M. Magnaud est un bien brave homme. S'il n'était pas magistrat, si sa prose, au lieu d'être rédigée sur du papier timbré, l'était sur les feuillets qu'un journaliste envoie à l'imprimerie, eût-il jamais occupé l'attention des peuples? Il s'écrit tous les jours trente chroniques aussi plates à la fois et aussi maladroitement coloriées d'humanitarisme que les jugements de Château-Thierry. Personne n'y prend garde en dehors d'un groupe où le fanatisme est plus estimé que les idées et où le style est tenu pour un signe non équivoque d'aristocratisme, c'est-à-dire, car le sens des mots est relatif, d'infamie. M. Magnaud aurait donc tort de se croire exceptionnel. Il serait n'importe qui, s'il n'avait astucieusement caché ses opinions amphigouriques jusqu'au jour où il devait lui être accordé d'étonner le vulgaire. Le seul côté amusant de ce magistrat, c'est qu'il fut un petit Sixte-Quint. A sa place, cependant, j'eusse conservé mes béquilles pour grimper plus haut. Ainsi Renan avouait qu'il avait songé à atteindre l'épiscopat avant de publier sa *Vie de Jésus*...

Cependant il s'agit d'une fille à laquelle advint un accident. Cela n'est pas rare. On obtient ainsi d'excellentes nourrices et qui se placent facilement, n'étant pas

encombrées d'un mari. Cette fille n'eut donc pas tout à fait tort de faire un enfant ; mais elle eut tort de le tuer, ou de l'aider à mourir. Il y a là, il semble, deux actes assez différents pour qu'il soit permis de les considérer séparément. D'abord l'amour et ses conséquences ; ensuite, un meurtre. Leur seul point commun est que ni l'un ni l'autre ne furent nécessaires. La très grande majorité des filles, et de celles qui ne sont pas des plus farouches, arrêtent, quand il le faut, la verve de leur amant ; et parmi celles qui subirent l'éloquence amoureuse jusqu'à la péroraison, et qui en portèrent les fruits, il n'y en a guère, heureusement, pour se livrer à la dégoûtante opération de l'infanticide. Les filles-mères, il est vrai, ne sont pas toujours très bien vues ; mais cela dépend des provinces, des milieux, des circonstances. Je connais des paysannes, mariées depuis avec un autre homme que le père de leur premier enfant, qui sont fort estimées et qui le méritent. La sévérité, quand elle se rencontre, et c'est la règle en certains milieux, est d'ailleurs légitime. Une fille est suspecte, qui n'a pas su se garder elle-même, défendre ce qui était sa force, ce qui lui donnait de la valeur. Se faire faire un enfant à première vue, est-ce donc pour une fille le moyen d'inspirer beaucoup de confiance, même à son amant ? Le raisonnement : « elle m'a cédé, elle cédera à un autre », n'est pas si mauvais ; il est souvent juste. La question ici n'est pas de morale, mais de physiologie. Il y a des organismes de femme qu'un contact ou une phrase passionnée font vibrer ; d'autres, à l'extrême, que rien n'émeut. Lorsqu'on s'est donné la peine d'entrer dans la réalité, on perd l'envie de juger ; on a beaucoup de mal à comprendre ; on n'est pas tenté de poser des axiomes sociaux et de développer des généralités. Les détails manquent sur la fille-mère de M. Magnaud ; mais il semble bien que, lâche devant le plaisir, elle fut également lâche devant la honte. Si c'était un motif pour lui être indulgent, et M. Magnaud doit être loué de l'avoir été, ce n'en est pas un pour essayer une ridicule

apothéose de la fille-mère, pour s'offrir une de ces tirades mélo-dramatiques que les vieilles femmes sentimentales elles-mêmes ne peuvent plus écouter sans rire.

Il pourrait appartenir à un savant ou à un poète de louer la fécondité aveugle de la vie et la beauté des gestes naturels; il semble qu'il appartient plutôt à un magistrat de vanter la régularité des mœurs et de donner en exemple aux filles, non celles qui se vautrent, mais celles qui se tiennent debout.

REMY DE GOURMONT.

P. S. — Une erreur d'impression nous à fait dire le mois dernier que Frédéric Nietzsche était fou depuis quinze ans; nous avions écrit : dix ans.

CHRONIQUE DE L'EXPOSITION

L'exotisme! le mot semble pédagogique; néanmoins, grâce à l'entrechoquement des voyelles initiales, un brusque bariolage éclate. Couleurs roses, vertes et jaunes, vous frappez simultanément et nos regards et nos oreilles; et vous aussi costumes étrangers, violents et sommaires; et vous encore visages café au lait, bras souples et huileux, mains de chicorée et d'encre dont les paumes sont pâles; et vous enfin bouches spongieuses, bouches comme des écorces, bouches aux lèvres usées, par tous les cris de perroquet ou d'hyène que vous poussez inutilement vers une réponse, qui n'arrive jamais.

A l'exposition, les soirs d'illumination et de cohue, défilent et l'Afrique et l'Asie. Un tintamarre — fifres, clairons, tambours — les annonce : elles arrivent en uniforme; elles s'alignent en bon ordre; elles marchent au pas militaire que l'Europe leur impose. Elles sont joviales et bonasses. Elles semblent, comme des enfants, fières du bruit qu'on leur permet de faire : leurs yeux luisent sous les torches et dans la poussière rouge. C'est une Afrique, c'est une Asie croque-mitaine, une Afrique et une Asie pour rire. On songe à des tréteaux et des coulisses, à une descente d'Orphée aux Enfers, à des batailles au feu de Bengale.

Pourtant, ces gens-là viennent vraiment du Dahomey, du Tonkin, de Madagascar. Ce sont d'authentiques barbares, de sincères sauvages. Il n'y a ni fraude, ni tricherie ; malheureusement ils marchent comme des soldats à nous ; ils manœuvrent dans un décor factice ; ils sont façonnés, naturalisés, apprivoisés. Ce ne sont plus des exotiques. Et l'on peut craindre certes, qu'un jour, si la colonisation européenne s'universalise, le monde entier n'apparaisse tel qu'une énorme scène d'opéra-comique où les jaunes et les noirs joueront un rôle appris et n'apparaîtront plus que comme figurants et comparses.

Aussi avec quelle ardeur faut-il rechercher dès aujourd'hui telles et telles manifestations d'exotisme pur et franc. Les danses du ventre, les complaintes des marchands de nougat ou de santal, les musiques monotones et monocordes ne sont déjà plus que piments éventés. Les foires les ont banalisées. On dirait qu'elles ne viennent guère de plus loin que d'une banlieue parisienne.

Par contre, la troupe de la Féria, quoique partie de l'Espagne voisine, semble nous apporter plus de lointain que tous les Tunisiens, Marocains et Algériens du monde. O les *flamencos* de Madrid, de Grenade et de Séville! Piaffements fiévreux, torsions lentes, coups de talons brusques et despotiques : toute la mimique ardente du désir ! L'amour en de telles danses est décrit en ses variétés d'excès, merveilleusement. Il n'est point le bonheur, mais l'angoisse, la passion, l'emprise. Il s'exalte de souffrance et de torture. Il se cabre, s'emporte, rebondit, écume, s'abat. Il est prodigue d'une sorte de joie noire et d'ivresse funèbre. Les paroles qu'il adapte aux *malagenas*, aux *habaneras* et *sevillanas* sont tendues sur la musique, comme des muscles à nu sur les planchers d'anatomie. Elles font mal à force d'intensité. Et les danses les appuient, les soulignent, les renforcent. Ecoutez : un amant parle : « Je voudrais être ta bière, pour te tenir, dans mes bras, pendant toute l'éternité. » Ah certes, à entendre les *ollé*, les castagnettes, les battements de mains, à voir l'envol circulaire des jupes, des

rubans et des franges, on croit à un tourbillon de gaieté qui passe, mais ce n'est là-bas qu'ironie. La beauté des *flamencos* c'est leur spasme, c'est leur violence, c'est leur douleur ; c'est leur trépignement tragique ; c'est leur évanouissement dans la mort ou dans la volupté.

Danses espagnoles, les plus belles d'Europe; danses javanaises, les plus pures d'Asie! O dites quelle Lakchmî, déesse de la beauté et de l'amour, ou quel Vichnou créateur des formes nouvelles et sans cesse en mouvement dotèrent de leur grâce et de leur étrangeté les corps souples et rythmiques des bayadères? Elles sont petites, guère jolies; elles évoluent, inconscientes de l'étonnement qu'elles provoquent; peut-être dansent-elles avec ennui, peut-être même, aux yeux d'un Javanais, dansent-elles mal. Qu'importe. Leur art, tel qu'il s'exprime, suffit à nous ouvrir des avenues d'idées et de sensations inédites et à nous faire entrevoir et aimer le mystère.

Car avant tout, c'est le mystère qu'elles nous apportent. Nous ne comprenons pas la signification de leurs attitudes, de leurs évolutions, de leurs paroles chantées. Une musique vague et indéfinie, qui ne semble s'accrocher à aucune mélodie et passe comme le vent dans les forêts ou sur les rizières, une musique grave et glissante où s'entendent des sons de gongs et de cloches, une musique insaisissable et bientôt hallucinante les accompagne. Et les danseuses quasi immobiles, mais vibrantes au rythme qui traverse leur corps entier de frissons, surtout dans leurs mains, courbent leurs paumes, tournent leurs poignets et décrivent avec leurs doigts une série de signes dont les bouddhas ont expliqué jadis aux hommes la valeur religieuse. Et la musique, comme une eau qui coule, anime ces danses fluides, ces danses calmes et chastes et tranquilles. Elle n'a ni commencement ni fin, on dirait qu'elle fait partie du mouvement de l'univers qui ne cesse jamais. Et de même les bayadères évoluent et vibrent comme si l'universelle attraction s'accomplissait à travers elles. Rien ne nous paraît plus grand, ni plus profondement beau. Ces danses touchent à la pen-

sée, autant que les danses de Séville atteignent à la passion, ce seraient les deux plus belles expressions de l'exotisme, si, au théâtre de Loïe Fuller, un drame japonais, *Le chevalier et la Geicha*, n'attirait plus encore.

Pour la première fois une actrice, Sada Yacco, y apparaît. Là bas, tous les rôles de femme étant invariablement tenus par des hommes, on raconte que c'est par amour de l'acteur Kawakami qu'elle s'est résignée à monter aux tréteaux. Elle joue sans masque, avec le moins de convention possible; simple, touchante, tragique et vraie, et son art, à la fois naïf et prodigieux, l'incruste ineffaçablement dans la mémoire.

Elle a interprété deux drames. Dans *Kesa*, elle est tendre, profonde et résignée; elle se sacrifie à l'honneur de son époux et à son propre honneur, comme une enfant qui pour la première fois saisit ce qu'est le devoir et l'accomplit avec des larmes et des petits gestes affolés. Elle semble demander pardon de son héroïsme. Quand elle s'apprête à mourir et que, suivant la tradition japonaise, elle écrit en vers ses dernières pensées, tout son petit être frêle est agité d'une telle douceur angoissée, toute sa mimique est si délicieusement et tragiquement parlante qu'elle atteint au plus haut point de l'émotion. Du reste, la voici admirablement secondée par Alojiro Kawakami. Force et adresse, terreur de sauvagerie mêlées. La scène de l' « Harakiri » est interprétée avec une férocité contenue. A Yeddo, le sang jaillit, abondant. Ici, nous ne supporterions pas ces excès de réalisme. La dose nous en est mesurée scrupuleusement.

Mais c'est dans le *Chevalier et la Geicha* qu'on s'exalte surtout à suivre l'étrange beauté de l'art dramatique de là-bas. L'affabulation tient de la légende. Un chevalier aime une Geicha (danseuse, chanteuse courtisane), il ne la peut épouser à cause de son rang. Pour se guérir de sa tendresse, il se réfugie avec sa fiancée dans un temple où les femmes sans homme ne peuvent pénétrer. La Geicha amoureuse l'y suit. Elle tâche de séduire les prêtres par ses chants et ses danses. Les prê-

tres — gens falots et tremblants — se laissent charmer, mais s'opposent à toute tentative de sacrilège. Tout à coup la voix de l'amant est entendue au loin dans les profondeurs du sanctuaire. L'amante à cet instant devient terrible, elle se bat, saisit un marteau, renverse les défenseurs du temple, rejoint le chevalier. Celui-ci, vaincu par l'héroïsme de celle qu'il aime avant toutes les autres, mais effrayé de tant d'audace, hésite d'abord, mais bientôt la secourt. Les coups pleuvent. Soudain elle est blessée et meurt. Son amant la reçoit défaillante entre ses bras.

Jamais on n'a joué au théâtre une scène aussi sinistre. Cette mort de Sada Yacco angoisse comme une mort vraiment soufferte. Certes, l'effet en est physique. Les traits se décomposent : les yeux entrent dans l'immobilité définitive, lentement, la bouche, les lèvres, le teint se violacent ; les cheveux se raidissent, toute l'horreur apparaît. Comment un tel prodige s'opère, on ne le sait. Cela semble un miracle. Il n'y a rien pourtant qui ne soit de l'observation ou de la divination profondes.

Que ce réalisme extrême ne soit pas de l'art, nous ne le croyons pas. La vérité crue y est transformée, suffisamment. Elle ne sert pour ainsi dire que de tremplin afin d'atteindre à quelque sommet d'angoisse ardente que recherchaient les anciens dans leurs drames les plus superbes. Du moment que l'on se trouve en présence d'une aussi parfaite réalisation esthétique et que par de simples jeux de scène une émotion aussi aiguë est donnée, il ne sied guère de discuter ni d'analyser. Le mieux c'est d'accepter comme un don rare l'impression produite et de remercier l'actrice de génie qui en a enrichi notre sensation et notre pensée.

A passer en revue ces différentes expressions d'art exotique, on se convainc de plus en plus que le mot beauté doit prendre un sens de plus en plus large pour recouvrir les suprêmes manifestations de l'universelle pensée artistique. Ceux qui lui veulent imposer uniquement un caractère d'ordre et de mesure, en dessèchent le sens au

point de la rendre incompréhensible à la presque totalité des hommes. Il faut en élargir la signification autant qu'on le peut et surtout y englober la notion d'excessivité et outrance, sans quoi tous les arts dont la vie et la complexité sont le principe n'y pourraient trouver place. Or ces arts-là sont les plus nombreux et les plus puissants. Ce sont les arts de notre temps, arts de caractère, de passion et de lutte, arts de recherche et de découverte, arts ardents et bouillonnants qu'on n'emprisonne point, qu'on ne circonscrit point et qu'on n'enferme point comme de fades sirops en des bouteilles, avec le cachet de cire du bon goût posé sur le goulot.

ÉMILE VERHAEREN.

LES ROMANS

Georges Eekhoud : *La Faneuse d'amour*, « Mercure de France », 3.5o. — Albert Leune : *Tourmente d'or*, « Mercure de France », 3.5o. — Léon Bloy : *Je m'accuse...* Maison d'art, 3 5o. — Georges d'Esparbès : *Le Roi*, Ernest Flammarion, 3.5o. — Ernest La Jeunesse : *Sérénissime*, Fasquelle, 3.5o. — Pierre Veber : *Amour! Amour...* Simonis Empis, 3.5o. — Paul-Louis Garnier : *Terre éternelle*, Stock, 3.5o. — Paul-Louis Garnier : *La Visitation*, Charles, 2.5o. — Georges Virrès : *La bruyère ardente*, Alfred Vromant, 3.5o. — Henri Doris : *Trait d'union*, Plon, 3.5o. — Mme Emilia Coni : *Fleur de l'air*, C.-H. May, 3.5o. — Marie-Denise Marinot : *Amour brésilien*, Société Libre d'Édition des gens de lettres, 3.5o. — André Ruyters : *Les dames au jardin*, « La Vogue ». — Charles-Théophile Ferret : *Venus Medicinalis*, Imprimerie Jehlen, 1 fr. — José Hennebicq : *L'amour phénix*, « Humanité Nouvelle ». — Marcel Clavié : *Tout un passé*, Revue internationale, 2 fr.

La Faneuse d'amour, par Georges Eekhoud. A notre époque de demi-mesures, de demi-talents, de demi-crimes, les violents, c'est-à-dire : les gens entiers, ont toujours tort. Pourtant il n'est pas de réelle puissance au monde en dehors de la violence, et c'est par la bouche des volcans que la terre a fait connaître presque toutes ses matières précieuses. Un écrivain doué de puissance, un créateur génial, doit laisser vomir à son cerveau ce qu'il lui plaît de vomir, pierres précieuses et scories. Le triage en reviendra plus tard à ces courtiers de la réclame qu'on appelle les critiques. Ils analyseront, derrière la loupe, et se chaufferont, comme des pauvres, avec les escarbilles d'honneur que leur aura fournies ce minutieux travail où leur esprit n'a jamais rien à perdre... quand ils en

ont, ce qui est rare, encore que l'esprit soit la demi-intelligence?

Mais cet examen des violents de lettres — j'allais écrire : des *volcans* — ne se produit que lorsqu'ils sont éteints, dévorés ou consumés, qu'on ne peut plus craindre la contagion du feu. Voilà pourquoi l'on trace des cercles sanitaires autour de certains hommes, pourquoi on jalonne de quelques gendarmes et poteaux indicateurs leur existence, si normale, au point de vue du monde entier, d'embraseurs publics... les sociétés d'aujourd'hui n'étant plus que des demi-mondes!

Le 24 de ce mois on aura traduit Georges Eekhoud en cour d'assises à propos de son roman : *Escal-Vigor* paru dans cette revue. Cela se passera au cœur de la Belgique d'art, de la Belgique du rêve, à Bruges-la-Morte. à Bruges la pieuse endormie! Dans cette Belgique à la fois pays de légendes suaves et de *Mancken-pis*, des lourds buveurs de bière et des filles légères fort pratiques. (Une récente étude de mœurs démontre que la plupart de nos horizontales françaises sont belges et le roi lui-même de cet austère royaume n'a-t-il pas fait, morganatiquement, bruxelloise une de nos meilleures hétaïres, bien qu'il habite son trône en bon père de famille selon la phrase traditionnelle des contrats de location ?) Enfin, la Belgique est un pays mi-parti, une région hospitalière où l'on envoie ses banquiers en faillite, ses notaires voleurs, et ses anarchistes sans emploi, une de ces contrées bénies où la morale trouve asile dès qu'on la chasse de partout. C'est bien là, je pense, que l'on devait conspuer un beau livre de passion, et, pour nettoyer definitivement les écuries d'Augias, embêter aussi Camille Lemonnier, vieux cheval de retour quoique encore jeune homme, lequel, pour plus de vertu, fait doucher sa prose sous le baptême malsain des jets de salive de nos boulevardiers. J'éprouve un grand plaisir en songeant qu'au moment où j'écris ces lignes on acquittera les deux braves romanciers qui s'obstinent à appeler ces choses par leur nom commun, sinon propre, et que je plaide chez nous une cause déjà gagnée là-bas, pour tous les confrères qui manifestèrent solidairement au sujet de ce ridicule procès. Georges Eekhoud est un des puissants de la Belgique cérébrale, un des plus mal notés parmi cette brillante société artistique où l'on rencontre de bien exquis eunuques et de très magnifiques plagiaires. En principe, l'écrivain belge se donne la peine d'écrire; avec ou sans tempérament il appuie sa

plume sur le papier. Maintenant ce n'est pas une raison pour que ça emporte le morceau, mais c'est presque toujours dans la meilleure intention d'art et on sent que l'écrivain belge *ne rigole pas* quand il travaille. Cela dit à la louange de tous, y compris les médiocres.

Georges Eekhoud n'écrit ni mal, ni bien, et il est inutile d'analyser son style en prenant des verres grossissants, Georges Eekhoud *brûle* son papier. Il va, il flambe, il incendie et embrase la poitrine du lecteur de son souffle ardent. Lisez dans la *Faneuse d'amour* le portrait merveilleux de Clara, comtesse d'Adembrode, née petite Mortsel, et vous aurez le résumé de l'âme, du caractère littéraire et du cerveau de cet homme. Je dis : *homme* intentionnellement. Eekhoud est, par excellence, dans le groupe des cerveaux d'élite, le cerveau mâle, celui qui possède le plus irrésistiblement son lecteur. Il me paraît naturel que les violents violent puisque c'est leur métier ! Il nous prend de force. Psychologie, philosophie, morale et cheveux coupés en quatre ne sont plus en question au bout de huit pages du livre, car vous avez vu, aimé, admiré ou détesté ce dont il parle. Vous avez vécu sa passion ou sa haine et il nous a gonflé le cœur de son personnel désir. Plus tard on découvre les pierres précieuses au milieu de la lave encore chaude et l'on s'étonne que la finesse, la bonté, la vérité, la beauté, sortent enfin, si nues et si palpables, des plus chaotiques ignitions. Georges Eekhoud est un amant du peuple dans toute la grandeur de l'expression, il aime le peuple d'un si réel amour qu'il en fait son troupeau, une foule d'être bons, tendres, si farouches qu'ils en deviennent des animaux féroces souvent mais ne sont jamais des animaux domestiques. Or, n'en déplaise à ses juges, il a une âme de pasteur, et cette folie de la plèbe, du renoncement et du grouillement par générosité pure dans la bassesse et les ordures, c'est la folie même du Christ... c'est à ce passionné-là qu'on oppose les sentences de la religion moderne et les cris d'une morale outragée !.. La morale n'est nécessaire qu'aux lecteurs habitués aux conclusions gaies, car la morale ce n'est pas autre chose que la coutume que nous avons de vouloir la fin d'un livre moins triste que son début. Il est d'usage de terminer par l'apothéose de quelqu'un ou de ses idées. Je vous le demande? Où sont les apothéoses de la vie... ailleurs qu'aux Folies-Bergères ! Apothéoses de cuisses et de feux de bengale ! Eekhoud ne chauffe pas sa prose de cette morale d'anémiés et

il se contente de ne pas conclure, la vie recommençant toujours et finissant toujours de la même façon mystérieuse. Dans la *Faneuse d'amour* nous voyons une femme, née du peuple, monter jusqu'à l'aristocratie, entraînant avec elle toute la noblesse de l'autre race et la puissance féconde,toute débordante de santé, de ses instincts. Fatalement elle regrette la rue, les ruisseaux,les bouges et les âcres senteurs des garçons dont on peut juger la robustesse à travers les pauvres blouses trouées. Le jour où elle croise sur son chemin un homme de *sa famille*, quelqu'un de fort et de violent, elle l'épouse à sa manière, en trompant son banal mari et en trompant aussi sa propre race, car elle s'offre à lui le long du rêve qu'il fait d'une petite fille plus simplement peuple qu'elle. Puis elle est jalouse, puis elle se repent. Lui s'en va, la tête un peu baissée,car il n'a pas très bien compris... que le rêve puisse dominer la réalité, durant que Clara d'Adembrode murmure : « Je vous salue, Marie, pleine de grâces... que le fruit de mes entrailles soit béni ! » Il lui reste son enfant, l'orgueil de sa race farouche, et elle cherche de nouveau un chemin pour monter, oublier les rues sales d'en bas.

Au courant de ce livre il y a des cérémonies religieuses décrites avec une fougue touchante, des appels désespérés vers un dieu en marche, quel soit-il ?... On devine chez Georges Eekhoud un primitif croyant sous le révolté, et j'ajouterai, le plus cyniquement du monde, que s'il pouvait être une tare en lui, ce serait le catholicisme,respiré avec l'air natal sans doute, qui l'y aurait mise !

Je veux croire, à l'honneur de ses ennemis religieux,qu'on lui pardonnera ses fureurs presque divines et ses tendresses épiques pour tout ce qui souffre, aime et croit aveuglément. Il a la pitié de ceux-là même dont il est écrit : *les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre eux !* S'il a passé les portes de tous les enfers ce n'est pas, lui, pour les refermer à jamais sur les malheureux pécheurs. Jadis on condamna les meneurs de loups comme sorciers, mais Georges Eekhoud, pasteur de bêtes féroces, à inventé *le louveteau eucharistique*, le bas peuple de son pays, à la fois enragé et candide,et le portant sur ses épaules,entouré d'une gloire,il pourra, sans trembler,faire face à l'*agneau pascal* duquel, décidément, la douceur n'est qu'emblématique. Du reste, Georges Eekhoud condamné sortirait plus grand encore de l'épreuve et derrière lui on entendrait tonner les voix les plus fortes, les plus res-

pectées de son pays : des Verhaeren, des Eugène Demolder et de bien d'autres toujours prêts pour le bon combat.

Tourmente d'Or, par Albert Leune. Une fresque décadente oubliée ou... rajoutée à Pompeï par quelque peintre malicieux. Décadence de mœurs, décadence de style et décadence de ce qu'il est convenu d'appeler la mórale. Chrysal est la ville où l'on finit par s'embêter ferme de trop s'amuser. Une foule de jolies femmes forment guirlandes. Les unes se tordent, les autres se donnent, presque toutes sont habillées par le grand tailleur à la mode Pierre Louys. Il y a, dans le coin à gauche, le lys, le lys pur, la vierge qui voudra épouser l'anarchiste ou le démoc-soc assez intègre lui-même pour oser s'en emparer. Seulement, la terre tremble; il y a des précipices insondables, les voleurs et les honnêtes gens, y compris les amoureux, roulent au fond des crevasses tandis qu'un voile de cendres... (Quelques arpèges!) Apothéose du lys et du grand dévoué Sombrow. Revoile de cendres. Ce roman, dont l'éloge n'est plus à faire puisqu'il parut au *Mercure* et que les lecteurs l'ont encore présent à leur souvenir, ne pèche que par quelques petits détails que je signale à l'auteur simplement en ombres qui fournissent du lustre au tableau. Ainsi je n'aime pas bien que « cet embrasement naissant de rayons ambrés jette sur Chrysal une majesté solennelle comme une nuit ». Il faut laisser à Victor Hugo la gloire d'avoir trouvé *qu'un excès de soleil est un excès de nuit* et j'aime encore moins l'étourdie jeune fille qui « *pousse un faible spasme* » en mourant. Mais si c'est là un premier livre c'est bien peu de défauts, ce n'est même pas assez de défauts en regard de toute l'élégante habileté du reste.

Je m'accuse.... par Léon Bloy. A l'heure où il va être de nouveau question des différents procès de l'Affaire, il serait peut-être amusant, sinon absolument de bon goût, de déguster l'apéritif des plus amers que verse l'effrayant moine flagellant qui se nomme Léon Bloy au non moins effrayant frère prêcheur qui s'appelle Emile Zola. Je crois bien qu'il n'y a guère que Dieu aux écoutes... selon le vœu sacré de l'auteur ; mais parler, avec le don de foi, en présence de *l'Unique* est une chose extraordinaire méritant d'être signalée. Je n'ai pas qualité pour juger un jugement en dernier ressort. Je me borne à prier tous mes lecteurs, petits et grands, d'acheter ce pamphlet destiné à devenir sous peu très rare et très cher. Vous trouverez là-dedans une satire de *Fécondité*, impossible

à analyser, parce que l'esprit qui fait éclater des pierres et se rouler des squelettes entre deux linceuls ne peut pas se rendre, sinon en la langue de son inventeur. De temps à autre le balai du père Ubu se promène sur quelques visages, et Bloy est bien content, semble-t-il, d'avoir trouvé une nouvelle rime, sinon une raison, à la rivière de l'*Erdre!* On met en pilori, le long du torrent... d'autre chose, une collection de *copieux salauds*, pour employer l'expression chère à Georges Eekhoud, dans laquelle collection il est, d'ailleurs, fort désagréable de rencontrer ses meilleurs amis. Bloy continue à être le naïf que l'on sait. Il dit toute la vérité selon son évangile. Et puis il dédie, très naïvement, son pamphlet à un pamphlétaire de bonne compagnie : Octave Mirbeau. Je crois que si Mirbeau la trouve mauvaise il y aura de quoi. On n'aime pas toujours à être compromis par des évangélistes quand on est au mieux avec *des femmes de chambre!* (50 mille exemplaires, voir la dernière page des revues respectables). Ah ! mon vieux Bloy, la vérité ça se tire si difficilement. *Elle* d'abord, et son miroir ensuite..., c'est si fragile à l'épreuve ! Maintenant je vous dois quelque chose et je vais vous le rendre. Très généreusement, vous aviez voulu me dédier jadis votre volume parce que nous fîmes à la même minute quoique à des centaines de lieues de distance, à peu près le même article sur Emile Zola. Vous, dans la langue de Dieu, moi dans la langue du diable. Vous êtes pauvre ; n'ayant que vos livres, trésors inestimables, vous les donnez aux pauvres... mais l'union des pauvres ce n'est pas la force, hélas ! j'ai refusé pour vous laisser libre, justement, de frapper un grand coup à une porte plus *cochère* que la mienne. Je ne doute pas, moi, de la générosité de Mirbeau, si je n'aime guère sa dernière œuvre, et je suis certain qu'il vous fera le bon article, sévère peut-être, mais juste, qu'il est seul capable de vous faire. En attendant, Bloy, je tiens à vous dire publiquement que je n'ai jamais peur d'avouer bien haut mes sympathies littéraires et que je revendique toujours ma place de bataille quand il en est temps. Je suis petit, mais je sais me faire tuer.

Le Roi, par Georges d'Esparbès. Dans une préface d'homme du nord très imperturbable, Maurice Barrès nous explique ce que d'Esparbès, cet homme du midi, a voulu nous montrer en la personne extravagante et glorieuse de son roi. Maurice Barrès m'a l'air de regarder Henri IV comme une vieille co-

quette regarderait sa psyché. Non! le « groupe local », une « société naturelle », la « centralisation », le « nationalisme » n'ont rien à démêler, je vous jure, avec cette noble histoire de fou, cette héroïque gasconnade. Ne cherchez point, ô hommes du nord, contemplatifs ou spéculatifs, à savoir pourquoi les rossignols de Provence ont la voix plus éclatante que les autres! Ces bêtes-là chantent, d'ailleurs, sans savoir pour qui ni pourquoi et c'est leur principal charme. Or Georges d'Esparbès a le génie de l'absurde poussé au point où le poussait souvent Victor Hugo et c'est tout simplement admirable. La naissance d'Henri pondu par sa mère en *chantant* est une des belles pages de prose contemporaine et les figures des tisseuses la plus mélancolique et la plus charmante des fictions. Les images abondent neuves et brillantes, les récits de batailles, particulièrement l'épisode de la *cornette blanche* suivant l'étendard fabriqué avec la chemise de Mme de Gramont, sont de pures merveilles. A lire ce beau roman de chevalerie, je ne suis peut-être pas devenue plus *nationaliste*, mais ça m'a donné envie de chanter :

Baisso té, mountagno,
Lévo té, valloun.....

Et j'affirme au méthodique Barrès que c'était sans raison aucune. Simplement parce que je sentais le baiser du soleil sur ma nuque. Nous autres, gascons, nous sommes tous ainsi... Quant à « la vie locale », et « l'incapacité des villes de provinces a coopérer spontanément »... Des flûtes!

Sérénissime, par Ernest La Jeunesse. Hein? j'en suis abasourdi! Un écrivain romantique nous est né dans la nouvelle tunique dont l'auteur veut aujourd'hui recouvrir sa... jeunesse. Mais il est admirable ce roman-là et en laissant derrière lui tous ces petits oripeaux d'analyste sentimental, ou demi-voluptueux, celui qui l'a écrit a fait tout simplement une œuvre extraordinaire. Je ne connais guère qu'*Isis*, de Villiers, qui puisse vous donner ce frisson de joies aiguës. Quel bon chambardement de tous les préjugés et surtout de ceux, particuliers, des jeunes gens de lettres qui les incitent à se bien tenir parce qu'on les regarde. Voici du bel ouvrage. L'étonnant c'est qu'un éditeur puisse avoir eu la compréhension de ça. Une altesse sérénissime descend dans la rue pour y perdre sa virginité comme on y perdrait un chien gênant. Elle rencontre un jeune homme pauvre, espèce d'anarcho littéraire, qui en devient amoureux et consent à devenir... le laveur de vaisselle du cuisinier de la princesse pour se dégoûter d'elle

et la dégoûter de lui. A lire la séance chez le coiffeur. Puis, telle *Isis*, après l'amour, Clémentine-Alessandra découvre que l'on donnerait bien un royaume et toute les conceptions de grandeurs sociales pour un baiser; elle plante là ses professeurs de maintien et fiche le camp avec l'*anarcho*. Naturellement l'esprit de caste ne remonte qu'avec la première nausée de la femme enceinte. Les rois ne tremblent que devant les bâtards qui sont généralement plus forts qu'eux, physiquement, et la Sérénissime se fait tuer par le jeune père farouche au moment où elle jette son enfant à l'eau. « Madame se meurt! Madame est morte. » Il ne reste qu'un pauvre père de plus berçant un enfant sans mère. Oui, voilà un beau livre bien écrit et complètement, ingénûment toqué. La seule chose qui me le gâterait, serait de m'entendre dire par M. La Jeunesse que c'est une histoire véridique car elle lui est arrivée!

Amour! Amour... par Pierre Veber. L'histoire malicieusement contée d'un jeune homme du monde, une histoire humaine entre toutes. Le personnage a des maîtresses, les trahit, cherche à épouser des filles bien en chair et en argent, est trahi par l'une de ses nombreuses bonnes fortunes, en est réduit à se brûler la cervelle puis, réfléchit, en écrivant son testament. La vie sans complications lui paraît désormais, quoique un peu tard, la seule possible. L'épisode de Lise est très bien. C'est la plus jolie figure de femme du volume. Ce roman est, sous une forme très spirituelle, beaucoup moins léger qu'on ne pense.

Terre éternelle, par Paul-Louis Garnier. Un lyrique délicat et passionné, l'auteur. Son roman est long, lourd aux mains et pas fertile en dialogue, cependant on en suit le cours comme on se laisserait aller en barque sur les vaguelettes pures d'un beau fleuve. Il y a des crises d'amour, mais l'amour de la vie, du bien et des semblables finit toujours par l'emporter généreusement sur les préoccupations égoïstes. Du même auteur une petite plaquette intitulée **la Visitation** est une chose tout à fait délicieuse.

La bruyère ardente, par Georges Virrès. Plantureuses études de mœurs campinoises. Deux villages sont rivaux et au milieu de leurs disputes tumultueuses, de leurs petites vengeances tantôt risibles tantôt macabres, ils écrasent un pauvre oiselet qui ne chantait que son amour et encore bien bas pour n'être entendu que de Dieu. La scène de la fanfare sifflée est très originale et toute la partie qui concerne l'éclosion

spontanée de la passion de Manus pour Julie Derbat est d'une très forte psychologie mais qui ne sent pas le travail, encore moins le métier.

Trait d'union, par Henri Doris. Tendresse refoulée, amour incompris et un peu bêtise du héros, il me semble. La touchante héroïne qui se résigne après avoir servi de trait d'union entre deux nigauds, n'a point trop perdu si elle a gagné la vraie philosophie au lieu et place d'un second mâle, encore plus maladroit que le premier époux.

Fleur de l'air, par Mme Emilie Coni. Roman argentin, sentimental, un peu mystique, écrit d'ailleurs en bon français, ce qui est rare chez les écrivains exotiques.

Amour brésilien, par Marie-Denise Marinot. Au Brésil, l'auteur est plus à son aise pour nous parler la langue 1830 et s'exclamer avec les véhémences tropicales qui seraient, je crois, bien déplacées ailleurs. La mère est cruelle, le mari est jaloux, la femme plaintive et naïve, on s'entretue puis on se fait ermite. C'est très noir mais à la façon nègre, avec ingénuité.

Les dames au jardin, par André Ruyters. Petit conte galant à la mode Mardrus moins le piment défendu. Il y a des intentions fort polissonnes quoiqu'on ne les réalise pas toutes. Une certaine retenue de bon ton empêche qu'on ne prenne trois maîtresses à la fois... et, naturellement cela étonne les deux autres dames.

Venus Medicinalis, par Charles-Théophile Ferret. Un article de réclame pour lancer un aphrodisiaque écrit sur le règne de Domitien dans la langue de Martial l'Hispanique... et il y a des gravures !

L'Amour Phénix, par José Hennebicq. Contes d'amour où le feu se rallume aux cendres et des femmes réelles meurent pour engendrer des filles de rêves. Une petite préface de Paul Adam où il est dit qu'il est plus question encore d'idées que de femmes.

Tout un passé, par Marcel Clavié. Journal d'une amoureuse. Hum ! Les amoureuses qui publient leur journal... c'est des journalistes, elles veulent avoir plus d'esprit ou plus de style que de passion, or, en amour, j'entends le vrai, ou il faut être stupide jusqu'à ne rien oser dire ou... avoir du génie. Je ne connais pas de milieu et le génie de l'amour contient tous les autres génies... alors ?

A signaler les rééditions des œuvres complètes de Paul

Bourget par Plon, et du *Calvaire*, le très vivant roman d'Octave Mirbeau.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Paul Claudel : *Connaissance de l'Est* (Mercure de France), 5 fr. — Ad. van Bever et Paul Léautaud : *Poètes d'aujourd'hui, 1880-1900*, Morceaux choisis, accompagnés de Notices biographiques et d'un Essai de Bibliographie (Mercure de France), 3.50.

Vivre une vie de nécessité, de commerce ou de diplomatie quelconque ; agir comme tout homme au hasard de l'aiguillage social, et dans le repos du crépuscule laisser tomber, volantes, des feuilles toutes veinées et mordorées des sensations du jour qui font de leur petit amas, quand même, de nouvelles richesses humaines, — seule tâche, en somme, digne du poète qui ne devrait pas vouloir que la poésie fût jamais *sa* profession.

M. Paul Claudel vient ainsi de nous donner un livre dans cette manière, livre admirable qui n'est pas un livre, mais beaucoup plus : des pages brochées au fur et à mesure des étapes et des années qui enfoncèrent toujours plus avant l'Occidental dans la **Connaissance de l'Est**. Point même de numéros aux pages ; le fil qui les attache n'est pas un lien qui les coordonne, mais un nœud qui les retient à la place où elles sont tombées. Or nulle feuille n'est hétérogène de ce cahier bruissant où l'Est-extrême lutte tout entier entre les doigts de l'Européen, précis et concasseurs.

La phrase de M. Paul Claudel n'a que des muscles et des os. Cela, aujourd'hui, c'est tout simplement unique : aujourd'hui que la phrase, quand elle n'est pas faite d'une chair rondouillarde, épaisse ou tendre, ne tend qu'une peau sèche sur des nerfs. Aussi qu'elle se mesure avec « ce *palmier d'Australie*, touffe là-haut sur un long mât juchée de grandes ailes battantes, qui, toute traversée de l'or du soir, ploie, roule, rebondit dessus de l'envergure et du balan de ses vastes frondes élastiques » ; — ou avec le *cocotier* dont « la hampe n'est point faite d'un bois inflexible, mais qui, annelée, est comme une herbe, souple et longue, docile au rêve de la terre » ; — ou avec ces *pins du Japon* qui combattent les Puissances de l'Air, « ces géants et ces princes, qui, massifs, cambrés sur leurs reins musculeux, de l'effort géminé de leurs bras herculéens maintiennent d'un côté et de l'autre l'en-

nemi tumultueux qui les bat » ; — ou avec le *cryptomère* « cet arbre très haut dont le fût pur de toute inflexion et de tout nœud, garde une inviolable rectitude... et dont, çà et là, les feuillages qui s'indiquent non par la masse et le relief, mais par la tache et le contour, flottent comme des lambeaux de noire vapeur autour du pilier mystique » ; — ou avec « le sacré *banyan* dont des fils pendent par où il retourne chercher le sein de la terre, semblable à un temple qui s'engendre lui-même » ; — ou avec cet *autre banyan* « qui ne va pas comme son frère de l'Inde ressaisir la terre avec ses mains, mais, se dressant d'un tour d'épaules, qui emporte au ciel ses racines comme des paquets de chaînes » ; — la phrase osseuse et musclée du poète semble s'apparenter d'instinct à la force des arbres que son amour épouse. D'entre les pagodes et des jardins minéraux, des fleuves de limon et des « mers supérieures », d'entre les arches d'or et à travers l'extase même de la lumière, l'arbre est pour M. Claudel le compagnon sûr et multanime, le meilleur révélateur du monde. Je ne connais point d'écrivain chez qui l'arbre ait éveillé une fraternité aussi intense, une compréhension aussi synthétique. C'est pourquoi à d'admirables pages d'un exotisme plus certain, je préfère citer les lignes suivantes :

« — Et je me revois à la plus haute fourche du vieil arbre dans le vent, enfant balancé parmi les pommes. De là, comme un dieu sur sa tige, spectateur du théâtre du monde, dans une profonde considération, j'étudie le relief et la conformation de la terre, la disposition des pentes et des plans ; l'œil fixe comme un corbeau, je dévisage la campagne déployée sous mon perchoir, je suis du regard cette route qui, paraissant deux fois successivement à la crête des collines, se perd enfin dans la forêt. Rien n'est perdu pour moi, la direction des fumées, la qualité de l'ombre et de la lumière, l'avancement des travaux agricoles, cette voiture qui bouge sur le chemin, les coups de feu des chasseurs. Point n'est besoin de journal où je ne lis que le passé ; je n'ai qu'à monter à cette branche, et dépassant le mur pour que je voie devant moi tout le présent. La lune se lève ; je tourne la face vers elle, baigné dans cette maison de fruits. Je demeure immobile, et de temps en temps une pomme de l'arbre choit comme une pensée lourde et mûre. »

Mais je ne peux me défendre de citer encore, et dans une autre intention, ceci :

« Je découvre dans un creux la source. Comme le grain hors du furieux blutoir, l'eau de dessous la terre éclate à saut et à bouillon. La corruption absorbe ; ce qui est pur seul, l'original et l'immédiat jaillit. Née de la rosée du ciel, recueillie dans quelque profonde matrice, l'eau vierge de vive force s'ouvre issue comme un cri. Heureux de qui une parole nouvelle jaillit avec violence ! Que ma bouche soit pareille à celle de cette source toujours pleine, qui naît là d'une naissance perpétuelle toute seule, insoucieuse de servir aux travaux des hommes et de ces bas lieux où, nappe épandue, mélangée comme une salive à la boue, elle nourrira sa vaste moisson stagnante. »

§

Ce n'est pas que j'hésitais à rendre compte des **Poètes d'Aujourd'hui, 1888-1900,** *morceaux choisis, accompagnés de Notices biographiques et d'un Essai de Bibliographie*, dus à la bonne volonté opportuniste de MM. Ad. van Bever et Paul Léautaud; mais je préférais attendre les manifestations diverses que cet étrange recueil devait provoquer, afin que sa publication nous fournît tout l'enseignement qu'il importe qu'on en retire.

Et je n'étais pas arrêté le moins du monde par mon exclusion d'un choix qui avait témoigné du plus parfait arbitraire. J'en pense ce qu'il convient, du moment que tant d'ouvriers de la première heure comme M. Charles van Lerberghe, comme M. Albert Mockel, comme M. Saint-Pol-Roux, et d'autres, n'étaient jugés dignes que d'une seconde mouture, — problématique. Mais j'ai donné trop de gages d'indépendance et de justice, jusqu'au scrupule d'allonger ridiculement en certain livre les éloges d'un petit poète qui m'avait injurieusement peu compris, pour craindre un instant que ce fait personnel puisse avoir sur mon jugement quelque influence ou, dans les esprits honnêtes qui seuls comptent, m'en attirer même le soupçon.

Quant à l'importance qu'il ne faudrait pas accorder à un ouvrage de vulgarisation mal confectionné et qui ne retranche ni n'ajoute rien aux œuvres qui en leur entier demeurent par ailleurs, l'ouvrage, du seul fait de son existence et de la portée d'introduction à ces œuvres qu'il prend malgré tout, oblige le critique à le situer au point juste de son mérite.

Le défaut principal de l'ouvrage de MM. van Bever et Léautaud, c'est qu'avec le sous-titre de « morceaux choisis », il a été fabriqué comme une « anthologie » et qu'il est aussi peu

d'une sorte que de l'autre. Des « *morceaux choisis* » en effet n'auraient pas demandé une introduction où les premières phrases présentent les affirmations suivantes : « C'est ici un ouvrage didactique, si l'on veut : *un guide de la poésie récente*. Des livres des mieux connus d'entre les poètes qui participent au mouvement littéraire appelé « Symboliste » nous avons extrait...» etc. Lorsque après cela les auteurs ajoutent : « Et c'est ici un livre de *morceaux choisis*, sans plus », ils n'ont fait qu'ajouter un pur non-sens à leurs déclarations premières. Un recueil de « morceaux choisis » ne peut pas être « un guide de la poésie récente » ; et vice versa. Ne serait-ce donc pas une anthologie, c'est-à-dire un recueil plus étendu, *impersonnel*, complet ? Les notices sont longues, les bibliographies abondantes (1) ; il y a même des iconographies et un appendice. Et comment le serait-ce puisque d'abord les auteurs, tout en agissant comme s'ils le voulaient, ne le veulent pas ? et qu'à vrai dire les deux premières parties de l'appendice ont l'air d'une gageure, par laquelle on se demande de qui l'on se moque vraiment, du public ou des poètes. Aussi bien une anthologie comporte-t-elle un écartement systématique « de telles pièces d'une beauté trop neuve ou trop vive » pour telles autres qui semblaient aux auteurs « convenir mieux » ? Sa raison d'être n'est-elle pas de présenter l'état sincère, aussi absolu que possible de la poésie d'un temps, justement dans les caractères qui la distinguent le mieux de l'époque antérieure ?

Mais voici les lignes qui légitiment, selon MM. van Bever et Léautaud, les antinomies inconciliables de leur ouvrage : « *Avant tout*, nous faisions un livre *pour le public* et SEULE, cette considération devait être notre guide. Avant tout, nous faisions un livre que *tout le monde*(?) pourrait lire, où chacun sûrement trouverait sa complaisance. »

J'ai lu, et relu vingt fois cette phrase pitoyable de prospectus. J'ai bien lu elle y est. Ainsi, pauvres poètes, ce n'était pas pour

(1) Les poèmes de Mallarmé comprennent neuf pages, mais les notes qui les précèdent en remplissent onze ! Il est vrai que Verlaine n'a que sept pages de poèmes pour onze pages encore de notices... Masterlinck a autant de pages de notices en petit texte que de poèmes en gros caractères; la proportion générale est d'un tiers de notes pour deux tiers de poèmes. Une vaste anthologie ne pourrait peut être pas admettre cette proportion : et l'on s'explique, en dehors du choix fantaisiste, que le nombre des poètes ait été réduit à la portion congrue pour que s'étale au large l'incomplète abondance compilative de nos aimables vulgarisateurs.

donner le goût de vos œuvres, pour révéler une bien faible part des découvertes de votre sensibilité qu'on arrachait ces poèmes de vos livres, c'était pour que *tout le monde* pût les voir au grand soleil, comme si dans vos livres ils étaient inaccessibles à la lumière. Ainsi donc, pauvres poètes, dans l'ouvrage de MM. Ad. van Bever et Léautaud *tout le monde* peut enfin goûter le tri parfait de vos poèmes, car pour *tout le monde* vos livres restent fermés, « chacun n'y trouverait pas *sûrement* sa complaisance » ! Et c'est bien au sens intellectuel que nos vulgarisateurs l'entendent, et pour légitimer leurs choix ; il n'y a pas à s'y méprendre : ils ont eu bien soin de ne pas invoquer la seule excuse de tous les anthologistes, qui est de mal atténuer *matériellement* par une publication unique la dispersion et le nombre des œuvres. — Ainsi, malheureux poètes, c'est *pour le public* qu'on vous a présentés sous votre jour le plus adouci, le plus sage, comme si on lui disait (et on le lui a dit) : « Tu vois : ils ne sont pas si méchants que cela, ni si monstrueux, ils sont comme *tout le monde !* » Et de fait il n'en est pas cinq d'entre vous pour lesquels le choix soit vraiment représentatif de toutes les étapes de leur génie, des formes les meilleures de leur art.

Se serait-on jamais douté qu'il arriverait un jour qu'au *Mercure* LA POÉSIE serait l'objet d'une publication OPPORTUNISTE ? Eh bien, il faut avoir le courage de le constater : jamais la maison Lemerre, au temps où elle représentait la poésie vivante de l'autre génération, n'eut la faiblesse d'un opportunisme de ce genre. Lorsque parut le premier Parnasse, le public était loin d'avoir été préparé comme il l'est aujourd'hui pour nous par tant d'articles de combat et par des parutions de poèmes à intervalles réguliers jusque dans les feuilles quotidiennes. Ce furent cependant les vers les plus caractéristiques des poètes d'alors qui y furent insérés. Nous avions donc encore moins à craindre de réunir des pièces « d'une beauté trop neuve ou trop vive ». Et puis cela ne peut pas être en question à propos d'art. Une librairie dont tout l'honneur, toute l'autorité première, qu'on le veuille ou non, repose sur la poésie ne peut pas la compromettre pour des nécessités commerciales qui trouvent en d'autres modes d'écrire les compensations matérielles légitimes. Il n'est pas admissible qu'en art les moyens de transmission vulgarisateurs soient des sortes de passe-partout diplomatiques. On n'a jamais vu les peintres nouveaux composer leur salon de leurs œuvres les moins particulières, les moins audacieuses.

Ce qu'il y a de grave, c'est qu'on savait que l'anthologie des nouveaux poètes était depuis des années dans l'air, mais que nous reculions toujours de l'exécuter, parce qu'en somme nous répugnons à ce mode de communication insuffisant et rudimentaire. L'anthologie est le musée des poètes ; et le musée, au fond, n'est qu'un asile d'orphelins ou de vieillards. Puis la délicatesse prodigieuse de la tâche effrayait. Nous sentions que quelques habitudes de paperasserie littéraire ou quelque patience bibliographique sont les moindres outils pour ce genre de travail. Or qu'aboutissant à cette forme bâtarde de *morceaux choisis* qui n'est pas une *anthologie* et d'une anthologie qui n'est pas « morceaux choisis », la bonne volonté peu éclairée de deux jeunes écrivains se soit méprise, cela s'explique, cela ne dégage pas la responsabilité du *Mercure*. Il est réconfortant que M. Francis Vielé-Griffin ait dégagé celle des poètes.

C'est que les conséquences ne sont point négligeables. Rien qu'un article rendu possible comme *le Bilan du Symbolisme* par M. Dumic est significatif des erreurs qu'une publication pareille entraîne et des incompréhensions qu'elle soutient. Mais j'aurai l'occasion de les rendre plus sensibles par l'analyse de plusieurs chapitres de l'*Histoire de la langue et de la Littérature françaises* qui a été achevée il y a quelques mois sous la direction de M. Petit de Julleville, mort depuis, en montrant le tort profond, jamais comblé, qu'ont fait, que continuent à faire à notre génération la négligence, l'incompétence, le manque de méthode apportés à l'histoire littéraire critique de l'admirable Renaissance des vingt dernières années.

De toute la compilation de MM. van Bever et Léautaud, il n'y a à retenir dans sa confusion qu'un certain amas bibliographique. Cela pourra servir. Mais il importait que des paroles très nettes fussent prononcées à son sujet, et ici même.

ROBERT DE SOUZA.

HISTOIRE, SOCIOLOGIE

Souvenirs des guerres d'Allemagne pendant la Révolution et l'Empire, par le baron de Comeau, Plon, 1 vol. 7.50. — *Souvenirs diplomatiques et militaires du Général Thiard, chambellan de Napoléon premier*, publiés par Léonce Lex, E. Flammarion, un vol. 3.50.

Le baron de Comeau mérite une place à part parmi les

émigrés qui nous ont légué leurs souvenirs. Il trouva le moyen d'être à la fois l'adversaire passionné de Bonaparte et l'un de ses plus actifs serviteurs.

Il écrivit ses souvenirs tout à la fin de sa vie, nous déclare-t-il lui-même, après une longue période de repos succédant à la vie la plus active. On peut craindre, en ces conditions, que les incidents de la carrière personnelle ne soient grossis, involontairement, par un constant travail commémoratif et que le rôle joué par l'auteur ne finisse par prendre à ses yeux, et de la meilleure foi du monde, une capitale importance. Du récit de Comeau, il ressort que celui-ci fut l'essentiel ouvrier de plusieurs grands faits historiques. Il n'est pas de mémorialiste qui se mette plus continuellement en scène; pas un instant il ne disparaît derrière les hommes ou les événements qu'il raconte. Pourtant cet étalage continuel de sa personne ne rebute point, parce qu'il est fait avec simplicité, et que la jactance est une jactance simple et de bonne foi. D'ailleurs il saute aux yeux que l'auteur était un caractère : observateur pénétrant, conseiller avisé, homme d'action hardi et décidé. Dans le portrait qui est en tête des mémoires, les yeux vifs se cavent en des orbites profonds, au-dessous d'un front immense, le nez droit et volontaire domine la bouche au dessin précis et le menton arrêté, le visage respire l'énergie et la sagacité, il rappelle celui d'un compatriote de Comeau, le Bourguignon Carnot. Issu d'une famille de l'Auxois, de bonne noblesse terrienne et non courtisane, il entre de bonne heure à l'école militaire d'artillerie de Metz. Et ces deux sentiments, le loyalisme du hobereau, et l'esprit de corps de l'artilleur, ont dominé et rempli sa vie. Ses opinions antirévolutionnaires étaient si connues dès 1790, qu'on confie à ce lieutenant de dix-neuf ans le commandement du détachement d'artillerie qui devait renforcer au camp de Jalais l'armée royaliste de Lyon. Son sergent-major était Pichegru. Le jeune Comeau, du haut de la Croix-Rousse, braque ses pièces sur la population soulevée. Ses hommes menacent de l'assommer s'il tire sur la nation. Pichegru, ingénieux, persuade qu'on ne tirera que sur les toits des maisons, maisons d'aristocrates. Les boulets font pleuvoir sur les masses assemblées des cheminées abattues et des morceaux de toiture. Tout s'enfuit. Mais Comeau est noté. Il rentre à son régiment, mais c'est pour émigrer; et malgré les avis de quelques camarades qui lui font entrevoir le rapide avancement réservé aux officiers qui resteraient, le voilà à l'armée de Condé.

Cette armée de Condé, son chef, sont restés l'objet de son admiration enthousiaste. A l'en croire, elle fut toujours indépendante, toujours à l'avant-garde, souvent victorieuse, parfois repoussée, jamais défaite, et toujours à cent piques au-dessus des Autrichiens, qu'il détestait comme royaliste, parce qu'ils n'avaient pas secouru Marie-Antoinette, et qu'il méprisait comme tacticien, parce qu'ils combattaient en ordre mince. Pendant la campagne de 1799 en Suisse, il coupe sous le feu ennemi le pont de Constance, exploit qui lui vaut grande renommée, et le désigne au choix de l'électeur de Bavière, qui le fait entrer comme capitaine dans son artillerie.

Avec l'ascendant qu'il semble avoir pris facilement partout, le voici confident conseiller de l'électeur, dont il inspire la politique, cependant qu'il organise l'armée, car ses fonctions paraissent bien au-dessus de son grade. C'est dans ce poste qu'il apprend le guet-apens d'Ettenheim, et la tragédie de Vincennes. Son indignation est grande, d'autant qu'il était personnellement attaché au duc d'Enghien. Son ancien camarade Bonaparte, dont il avait vu avec intérêt l'étonnante ascension, dont il avait accepté l'amnistie comme émigré, lui devient soudain odieux. Mais c'est ici que survient le curieux dédoublement du personnage. Le baron de Comeau, émigré français, abhorre Bonaparte, mais le capitaine de Comeau, de l'artillerie bavaroise, fait comprendre à son souverain tous les avantages d'une alliance avec l'empereur Napoléon, et il accepte une mission auprès de ce souverain. En réalité, de 1805 à 1812, il fait toutes les campagnes de l'empire, le plus souvent auprès de l'Empereur lui-même, dont il transmet l'impulsion à l'armée bavaroise. C'est Napoléon qui l'a fait demander, et tout de suite lui rappelle leurs souvenirs de jeunesse, et cette vieille école, qu'ils célèbrent avec une redondance assez peu obligeante pour les officiers qui n'en venaient point. Les membres de l'ancien corps royal de l'artillerie n'avaient pas un moindre amour propre collectif que les polytechniciens d'à présent. Visiblement, Comeau arrive à l'état-major impérial avec un parti pris de ne pas se laisser étonner. Il tient aussi à marquer qu'il est Bavarois, ne veut pas qu'on oublie qu'il fut Condéen. A l'en croire, il eut toujours la plus décisive influence sur les souverains qu'il approcha. Nous l'avons vu diriger la politique de l'électeur, bientôt roi de Bavière. A Napoléon non plus il ne ménage pas les avis, et il n'est point fâché de nous repéter que l'empereur les écoutait avec beaucoup de

bonhomie et en faisait cas. « Je parlais, j'étais écouté par lui comme si nous avions été deux officiers d'artillerie de la même promotion. »

Il est intéressant de noter ses appréciations sur la grande armée, sur son chef et sur ses principaux officiers. Il arrive au moment de la campagne d'Ulm, et est stupéfait de la rapidité de l'armée française et de ses allures : « Cette marche à la course se fait sur une route, une seule route jonchée de soldats. Il n'est question, ni de corps, ni de régiments, ni de haltes ni de repos. . les rivières se traversent sans qu'on sache presque comment. Tout cela se nourrit on se demande de quoi... S'il faut combattre tout s'organise, se retrouve, se reforme en un clin d'œil. » Les gens du métier peuvent dire s'il est matériellement possible qu'un ordre parfait se substitue aussi vite à la confusion complète de cette « déroute en avant ». Il est permis de croire que Comeau, habitué aux mouvements compassés des Allemands, a exagéré une liberté d'allures qu'aucun autre contemporain n'a décrite ainsi.

Il s'efforce de juger Napoléon, au point de vue militaire, avec impartialité. Il laisse de côté sa rancune d'émigré, et fait taire sa sympathie de « cher camarade ». Il l'admire sans réserve dans la campagne de Pologne, où il apparaît : « l'homme né général, combinant froidement ce qui se trouvait possible, difficile ou impossible. Il laissait ce dernier à l'ennemi et avec les autres se donnait gloire et utilité. »

En d'autres circonstances il donne à entendre que son génie consista surtout à pousser la bonne chance jusqu'à l'extrême limite, et qu'il était sans force contre les revers. Comme hommes de guerre, il lui égale, n'est pas loin de lui préférer le prince de Condé — toujours — l'archiduc Charles et Masséna.

A part ce dernier, les maréchaux sont jugés vivement par l'ancien artilleur de Condé : Berthier, aimable, vain, fastueux, sans vues profondes ; Davoust, le plus vain, le plus orgueilleux de tous ; Lannes, bon manœuvrier, mais vain (cette épithète revient toujours), fier, grognon, colère, presque inabordable. Ney était brillant sur le champ de bataille, mais hors des combats, grossier, trivial, désagréable, irréfléchi. « A son exemple il se forma plusieurs sabreurs, mais aucun ne s'élève jusqu'aux combinaisons. » Il va jusqu'à déclarer que ceux qui arrivaient aux grades supérieurs perdaient parfois leur bravoure personnelle. « Napoléon veillait plus à sa sûreté dans les combats que le prince de Condé ; le duc d'Enghien avait une va-

leur bien plus froide et réfléchie que le plus vanté dans les armées de Napoléon, que Ney, Lannes, Masséna, Lasalle, Augereau. Je ne pourrais guère citer que Eugène de Beauharnais, Junot et Vandamme, qui ne profitaient pas de leur commandement pour bien *placer leur pieds.* » Il semble pourtant que Lannes au moins, avait mal « placé ses pieds » le jour où il les mit sur le chemin du boulet qui les emporta.

Comeau attribue aux sociétés secrètes un rôle prépondérant dans tous les événements de la période révolutionnaire et impériale. Francs-Maçons de rites divers, illuminés de Weisshaupt, philadelphes, tels sont les véritables auteurs de la tragédie dont peuples et souverains ne sont que les acteurs.

Comment ces sociétés, qui avaient des objets différents, souvent des vues opposées, agirent-elles d'une façon suivie et convergente, Comeau néglige de l'expliquer, mais l'assassinat des plénipotentiaires de Rastadt, le retour d'Egypte, le meurtre du duc d'Enghien, les diverses interventions de l'Autriche, l'Angleterre toujours délivrée à temps, c'est l'œuvre des sociétés secrètes. Napoléon ne fut que leur jouet. Il n'a perdu la tête en 1815 que parce que le grand Orient le repoussa. Comeau procède ici par affirmations péremptoires, sans preuves, sans offrir non plus un système hypothétique solidement étayé. Il se fait, ce qui ne lui est pas habituel, l'écho de racontars, vrais peut-être, mais qu'il n'essaye pas de vérifier.

En 1807 à Heilsberg, il sauve la partie très compromise, en arrêtant, par l'annonce de renforts bavarois, la division Saint-Hilaire qui lâchait pied. A cette occasion, il est fait chevalier de la légion d'honneur, et son embarras est plaisant. Va-t-il accepter « le signe de la bête », comme disait une vieille luthérienne : lui l'émigré, lui le Condéen ; il met d'abord la croix dans sa poche, sous prétexte d'autorisation à demander à son souverain, puis il se décide à l'arborer, bien que choqué que cette croix soit aussi donnée aux civils, et non sans faire de comparaison humiliante avec la regrettée croix de St-Louis.

A Eckmülh, ce serait lui qui aurait conseillé à Napoléon la manœuvre décisive. Enfin c'est lui qui, quelques mois auparavant, envoyé en mission par le roi de Bavière, s'est aperçu des préparatifs belliqueux de l'Autriche, et qui, prenant à peine le temps d'informer son souverain, court à Paris prévenir l'empereur que sa diplomatie laissait plein de sécurité et qui dirigeait toutes ses forces vers l'Espagne. En moins de 24 heures, à la voix de Comeau, tout fait volte face. Voilà

un service un peu bien décisif, pour un homme qui avait déclaré un duel sans merci à la France de la Révolution ; mais s'il détestait Bonaparte par principe, il détestait les Autrichiens par goût, alors...

Il fut blessé à Pulstuck, prisonnier des Russes, remis, en liberté quand la Bavière entra dans la coalition, mais par un scrupule singulier chez un ancien combattant de Condé, il ne profita pas de cette liberté, donna sa démission de colonel bavarois, ce qui le remettait dans la situation de prisonnier de guerre ; or il reste captif sur parole à Karlsruhe, jusqu'à la paix.

Il était d'un désintéressement remarquable, dont il se rendait compte et se savait gré, d'ailleurs. Il n'accepta que peu du roi de Bavière, rien de Napoléon, et rien non plus du roi Louis XVIII, content de la croix de St-Louis que le chef de sa jeunesse, le héros de ses premières campagnes, retrouvant un instant de lucidité, lui fit avoir. D'ailleurs fort sobre d'appréciations sur les gens et les choses de la Restauration, il est permis de croire qu'il fut de cette classe d'émigrés qui ne les porta pas dans son cœur. Il mourut en 1844 après une seconde moitié d'existence aussi calme que la première avait été mouvementée.

Les milieux très divers où se déroulent ses aventures, les événements importants auxquels il prend une part considérable, et aussi une façon de conter relevée d'une humour discrète, toujours un peu gouailleuse, font de ces mémoires une lecture attachante. Voir en particulier la façon dont il s'empara de la citadelle de Plassembourg, et ce mot, peut-être inédit, à ajouter au répertoire abondant de la maréchale Lefebvre. Comeau la conduisait à un bal de la cour, à Berlin ; un suisse leur refuse une entrée, parlemente, et la maréchale le suffoque de cette injonction lapidaire : « Ferme ta gueule, ouvre ta grille! »

§

Auxonne Marie-Théodore de Thiard, comte de Bissy, était un compatriote de Comeau, et comme lui il émigra et fut un des premiers que le jeune artilleur aperçut à Worms : celui-ci le jugea aussitôt un bavard et conjectura qu'il serait parmi ceux qui parlant le plus en faisaient le moins. En fait Thiard qui avait été l'ami particulier du duc d'Enghien, devint chambellan de Napoléon un an après la mort du prince. D'ailleurs

c'était par hasard, par entraînement, par malentendu en quelque sorte qu'il avait émigré ; élevé parmi les encyclopédistes, il fut, à la Restauration, député libéral.

Sous l'Empire il fut chargé d'une négociation délicate dont il s'acquitta à merveille : il eut à faire renoncer la cour de Bade à l'union projetée avec la fille de l'électeur de Bavière que Napoléon fit épouser à Eugène. En revanche, l'héritier de Bade obtint la princesse Stéphanie. Thiard négocia ce chassé-croisé avec finesse, et c'est lui qui conclut en outre, avec l'électeur de Bade, le premier traité d'alliance offensive et défensive que la France ait signé depuis la Révolution.

Bombardé capitaine de la garde, il accompagna l'empereur pendant la campagne de 1805, et deux ans après tomba dans une disgrâce dont il ne veut pas dire les causes. Je citerai un passage de ses mémoires, concurremment avec ceux de Comeau, pour montrer la difficulté de se faire une idée exacte des faits historiques. Il s'agit de l'épisode connu de la bataille d'Austerlitz, où des milliers de Russes auraient trouvé la mort sous les glaces de l'étang d'Aujezd. Voici ce que dit Thiard :

« Les Russes... avaient cru pouvoir hasarder sur cette glace, qui paraissait assez solide, un train d'artillerie avec une escorte d'à peu près 2.000 hommes. La colonne tenait presque toute la largeur de l'étang. L'empereur fit avancer sur le champ une batterie de la garde, qui joua non sur les troupes mais sur la glace. Au vingtième coup, celle-ci s'ouvrit avec un fracas terrible. En un instant, comme par le jeu d'un décor d'opéra, tout fut englouti... »

Ecoutons Comeau :

« Ce fut alors que l'armée russe, pour rejoindre l'aile autrichienne qui allait être écrasée par les masses de cavalerie de Nansouty, fit un mouvement de flanc, qui fut dérangé par un étang mal gelé. Le bulletin dit que cet étang en avait englouti des milliers. J'en étais assez près pour voir ce qui s'y passait. L'armée russe longeait l'étang et le mettait entre elle et cette cavalerie qui l'aurait inquiétée. Quand même quelques pelotons auraient eu le pied dans l'eau, il n'y avait pas de quoi les noyer. Les quelques corps d'hommes et de chevaux que j'y ai vus avaient été tués par le canon, c'était comme sur la rive et encore moins. Je mets en fait que ce n'est pas deux mille hommes qui ont péri là, mais au plus deux cents, tandis que, sans cet obstacle, cette colonne aurait été écrasée. »

Un fait matériel. Deux témoins oculaires.

MARCEL COLLIÈRE.

SCIENCE SOCIALE

Les Congrès de sociologie de l'Exposition de 1900. — *La Demi-république*, par M. Léouzon le Duc (Perrin). — *La Vie Ouvrière en France*, par MM. Pelloutier (Schleicher). — *Le Socialisme*, préface de M. Buisson (Henry May). — Les PÉRIODIQUES : la *Revue politique et parlementaire* et l'*Economiste français*.— Coup d'œil sur le monument sociologique depuis trois ans.

Que de congrès ! que de congrès ! dirait le bon maréchal. Si les plumes chôment, les langues s'agitent. Ecrivaillerie, bavardage, que vaut-il le mieux? cruelle énigme. Quand on n'est ni marchand de papiers, ni typographe, on préfère les congrès ; il est si facile, pendant les lectures, de penser à autre chose, ou d'aller faire un tour dans la rue de Paris ; dans l'intervalle des séances on parle haut et on se promène large ; on se fait présenter et on présente ; des noms d'universités lointaines enchevêtrent leurs consonnes sur des lèvres souriantes, et des dos arrondis se trémoussent en plongeons chaleureux. Et puis, au bout de tout congrès qui se respecte, il y a un banquet ; pour peu qu'il soit succulent, cela fait pardonner bien des choses.

Congrès de législation ouvrière, d'assurances, de coopératives, d'habitations à bon marché ; congrès féministes, philanthropiques, congrès de la paix, congrès de sociologie coloniale « ils sont trop ! » comme à la barrière de Clichy. Et c'est grand dommage, car sur chaque sujet il y aurait fort à dire. Espérons que du fatras des communications banales et des vœux utopiques surgiront quelques bonnes réformes (car il y en a eu de proposées, et beaucoup). Tous les congrès publieront d'ailleurs le compte rendu de leurs travaux et nous les retrouverons alors. Pour le moment, je me contente de signaler aux lecteurs du *Mercure* le congrès de *l'art public*, qui les intéresse plus spécialement ; les divers rapporteurs MM. Marius Vachon, Normand, Hallays, ainsi que le président, M. John Labusquière, y ont agité toutes les questions de décoration de la rue, d'esthétique des villes, de sauvegarde des paysages, de conservation des monuments. Ah ! si de ce congrès surtout il sortait quelque chose (car, en vérité, je suis aussi sceptique sur les panacées sociales que Calchas sur son tonnerre). Si l'on pouvait arrêter l'invasion des barbares, ceux qui font garder les voies ferrées par des cordons inexorables de tirailleurs en affiches-réclames, ceux qui imposent aux façades des rues le même aspect, les mêmes balcons, les mêmes corniches, ceux qui remplacent par des bâtisses qu'ils

qualifient palais les beaux arbres et les belles pelouses du bon Dieu, ceux qui vendent à des compagnies d'entrepreneurs les parcs et les coteaux verts, ceux qui démolissent les vieilles choses vénérables par amour de l'alignement, et ceux qui, par amour des vieilles choses, leur infligent des raccommodages déshonorants, les archéomanes qui refont partiellement des ruines en neuf et les néomanes, qui font des ruines fausses et des cascades en rocaille !...

§

La Demi-République ! Le titre est amusant, donc bon, puisqu'il arrête le badaud. Sans son étiquette *Demi-vierges*, M. Marcel Prévost aurait-il jamais arrêté quelqu'un ? Et le livre est meilleur encore que le titre, méritant d'intéresser d'autres gens que les badauds. Mais hélas ! ce n'est pas le tout que d'arrêter, et même de convaincre. Que tout n'aille pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, c'est ce que personne ne nie, et que « l'homme malade » que nous commençons sérieusement à être se trouverait bien de tel ou tel remède, c'est ce que chacun admet. Pourtant, Dieu sait si les remèdes que propose M. Léouzon Le Duc sont bénins, bénins, bénins (*piglia lo, Monsu!*). Comme tous les bons thérapeutes sociaux, il ne prône ni amputations grandioses, ni magnétisations mystérieuses, ni orviétans magiques ; tout au plus quelques topiques et toniques, et on sent qu'à la rigueur il se contenterait d'une simple petite hygiène, comme l'interlocuteur positiviste qu'il fait parler en terminant son livre : « Faisons de bons Français, ils feront de bonne politique! » Eh oui, il y a longtemps que Joseph de Maistre l'a dit : les peuples n'ont que le gouvernement qu'ils méritent. Et quand il y a des fripouilles parmi les gouvernants, ce sont les gouvernés aussi qui sont déshonorés. Ne parlons que des honnêtes gens ; le lecteur trouvera, p. 106 et suiv., un portrait de M. de Freycinet qui a la valeur non seulement d'une œuvre d'art, mais d'un document de science. Cuvier reconstituait un énorme mastodonte par un tout petit bout d'os ; le sociologue du xxve siècle pourra reconstruire toute notre France à nous par une ombre chinoise, fluette, falote, fugace et proprette. En voyant ce que cette ombre, si bourgeoisement irréprochable, nous a coûté en 1871, en 1882, en 1886, peut-être se dira-t-il : « Comme il aurait mieux valu une canaille, mais solide !.. » Et c'est la morale qui fera un nez.

§

M. Léouzon Le Duc n'est pas le seul à se plaindre de n'avoir qu'une demi-république. D'autres assurent que cette moitié elle-même va disparaître, et ils font plus que jeter le cri d'alarme, ils montrent où gît le danger : « Le kantisme conduit l'Université française à un état d'esprit contraire à l'esprit républicain ! » C'est dans la *Revue politique et parlementaire* que fut infligé cet affront au Bouteiller des *Déracinés*. L'oie capitoline fut un nommé X. Torau-Bayle (drôle de nom), qui non content de bêler le mal, vagit encore divers médicaments. Ce ranz des vaches éveilla tant d'échos dans la Montagne des sous-vétérinaires que le directeur de la Revue fit appel à un grave philosophe pour rasséréner les âmes. Mais, à ne rien céler, M. Alfred Fouillée se rappela trop alors qu'il écrivait pour des concombres de l'électo-culture ; il aurait pu, à l'affirmation que « l'idée de république est inséparable de l'idée de raison », s'incliner en souriant sans insister que « c'est là ce que Kant a dit sur tous les tons », d'autant que Kant ne l'a pas dit justement sur le ton de M. Torau-Bayle, et il aurait pu ne pas faire assaut avec celui-ci d'ingéniosité inquisitive : « Au lieu de tout abandonner aux fantaisies individuelles, le ministère devrait se faire envoyer d'avance les sujets de composition et y faire un choix sévère. » Pauvre pays que celui où tantôt au nom du Pain républicain complet, tantôt au nom « d'une discipline plus philosophique » on manifeste partout un tel goût pour la liberté ! Revenons au Torau-Bayle, car ce noble animal a riposté à son toréador ; il a remugi l'alarme, a approuvé l'article de M. Fouillée qu'il appelle on ne sait pourquoi un *dies iræ*, s'est déclaré, on ne sait pas davantage pourquoi, hostile aux éditions expurgées, « étant bravement résolu à tout montrer et à tout dire au nom de l'art pur et saint », et a vaticiné à plusieurs reprises que « l'aube se dessine ». Toutefois, dévoré d'angoisse à l'idée que les ténèbres pourraient elles aussi se redessiner, il convie ses lecteurs à frémir avec lui à l'énoncé d'un « fait inouï et caractéristique » que voici : « A la session actuelle du baccalauréat de philosophie, il vient d'être donné à choisir aux candidats deux sujets de métaphysique et un troisième sujet : définition de la liberté d'après la Déclaration des droits de l'homme. Il y avait une centaine de candidats. Pas un seul n'a choisi ce dernier sujet. » Et à peine remis de son effroi, il ajoute : « Contre ce fait, M. Fouillée pourra écrire des volumes (ça c'est

fin, mais M. Torau-Bayle s'en doute-t-il ?) nous doutons qu'il puisse persuader à un seul lecteur que l'Université a fait ou cherché à faire l'éducation républicaine de la jeunesse instruite française. » Doutons donc, dût le doute nous rendre mélancoliques.

§

La vie ouvrière en France par MM. E. et M. Pelloutier, huitième ouvrage d'une Bibliothèque internationale des sciences sociologiques éditée par MM. Schleicher, ne vaut pas mieux que ses aînés, avec cette aggravation que les chiffres dont il est bourré pourraient tout d'abord le faire prendre au sérieux. On y trouve des raisonnements dans le genre de celui-ci : Il y a plus de cafés sur les grands boulevards que sur ceux des fortifs ; donc l'alcoolisme est le fait des bourgeois plus que des prolétaires En ce cas les médecins et les hygiénistes, comme tout récemment encore le docteur Plicque (*Progrès médical* de septembre), sont bien bons de proposer d'ingénieuses taxes pour lutter contre le *délirium tremens* et la tuberculose.

Dans une collection analogue, éditée par M. May, a paru un livre-dictionnaire à vignettes intitulé **Le Socialisme** dont M. Buisson a écrit la préface. On y lit que ce mot désigne tout « ce qui a pour but d'instituer un état social meilleur et plus juste », définition conciliante qui prouve qu'on a bien tort de se chamailler pour ou contre, puisque tout le monde est socialiste, à moins qu'elle ne prouve tout simplement que M. Buisson est un fumiste.

M. Paul Leroy-Beaulieu, appréciant, dans l'*Economiste français* du 29 septembre, un fait d'actualité, écrit : « C'est le plus colossal changement qui ait été effectué en France depuis 1789. » Or le merveilleux c'est qu'un tel changement n'est pas l'œuvre d'une révolution, ni même d'une révolte, ni d'une émeute, ni d'une agitation quelconque, ni d'un grand mouvement d'esprit ou de mâchoires, campagne de banquets, de presse, de conférences, ni d'une pétition monstre, ni d'un referendum ou d'un plébiscite, ni d'un vote du Congrès ou d'une chambre, ou d'une commission, ni même d'un homme nommé « nommément » par le pays. Mais alors, ô mes frères, si le plus colossal des changements sociaux peut résulter d'un simple petit décret ministériel, à quoi bon tout le reste, les Chambres, les scrutins, les journaux, les émeutes et même les révolutions ?

§

Encore une année qui va finir ! C'est la troisième qu'en cet hospitalier *Mercure* je passe à la visite les bons sociologues, pour le plaisir des uns et le déplaisir des autres. Leur docte théorie ressemble un peu au fleuve de Lamartine, « il serpente et s'enfonce en un lointain obscur ». Pourtant tous ne se fondent pas dans une égale grisaille ; à côté des pédants académiques et des charlatans politiciens, il y a de grands esprits dont la trace reste lumineuse. Regardons-les de loin « ainsi qu'un voyageur qui retourne la tête — Vers les horizons bleus dépassés le matin ».

Quatre noms me semblent à mettre hors de pair parmi les écrivains dont j'ai eu à parler ici. D'abord M. Gabriel Tarde, le plus bel esprit que je sache, en prenant ce mot dans son ancienne et favorable acception, c'est-à-dire le plus charmant et le plus brillant, inépuisable en vues ingénieuses, parfois fines, parfois profondes, toujours originales, penseur et artiste comme Taine, philosophe et poète comme Platon, bref un de ces hommes qui honorent un pays, ce qui est assez prisable en un temps où tant d'autres le déshonorent. Ensuite — le savant après le philosophe, — M. Gustave Le Bon, moins séduisant mais peut-être plus solide, plus précis et pratique, plus homme d'état, un de ces hommes qu'on voudrait voir diriger de haut le pays, ce qui serait non moins heureux en un temps où tant d'autres le dirigent de bas et de très bas. En troisième lieu, M. Vacher de Lapouge, le plus surprenant, le plus inattendu, le plus déconcertant, le plus enthousiasmant ou exaspérant, ce qui n'est pas davantage à dédaigner en un temps où tant de neutres vous indifférent. Enfin je garde pour la bonne bouche celui avec qui je me trouve le mieux en communion d'idées, M. Maurice Hauriou, à la fois hardi comme M. de Lapouge, scientifique comme M. Le Bon et profond comme M. Tarde, ce qui d'ailleurs doit être absolument négligeable, à en juger par le silence si bien gardé à son sujet par les grands pontifes de la partie.

Aux six ou huit volumes que ces quatre Messieurs ont publiés depuis 1898, il faudrait en joindre plusieurs autres diversement remarquables, la *Psychologie du peuple français* de M. Alfred Fouillée, et la *Psychologie de la colonisation française* de M. de Saussure, les vues générales de M. Faguet et M. Saroléa, les livres retentissants de M. Demolins et de M. Bonvalot, plusieurs tableaux de l'état présent

parmi lesquels *la Société française contemporaine* de M. Brenier de Montmorand, *la Vie sociale de notre temps* de M. Antoine Baumann, *Aube de siècle* de M. Angot des Rotours, d'autres encore de MM. Charles-Roux, Aubert, Saleille, parmi les étrangers le livre si curieux de Brooks Adams, *la Loi de la civilisation et de la décadence* : il semble que l'énumération soit bien considérable, et cela ne fait guère qu'une vingtaine de livres sur plus de cent. Mais, en vérité, il serait ingrat de se plaindre : un livre remarquable sur cinq, los à la science sociale! la poésie, ni le roman, ni le théâtre ne pourraient en dire autant.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Les Monuments historiques au Grand Palais. — L'exposition d'art public, rue Mabillon.— Les livres : Vicomte de Villebresme : *Ce qui reste du vieux Paris*, Flammarion 3 fr. 50. — Prince Bojidar Karageorgevitch : *Notes sur l'Inde*, Calmann Lévy, 4 fr.

Contrairement à ce qu'on pouvait attendre après tant de travaux, d'études sur les monuments, de relevés et de restaurations plus ou moins heureuses au cours de ce siècle, la section d'architecture à l'exposition centennale est d'un intérêt à peu près nul; tout a été sacrifié, semble-t-il, à la peinture, à la sculpture, à l'illustration et à l'ameublement; quelques études de Viollet le Duc sur *Pierrefonds*, une aquarelle de H. Daverin sur la *Chapelle du Palais communal à Sienne*, des sépias de Ch. Questel sur l'*église Saint-Pierre de Vienne* (Isère), et, de M. Millet, des dessins de l'*église fortifiée d'Uzerche*, — montrant une travée couronnée de créneaux et de machicoulis et une tour de garde flanquant le porche, — c'est à peu près tout ce qu'on peut mentionner. — L'exposition centennale, remarquable à plus d'un titre, n'a pas cru devoir admettre la seule chose que l'architecture du siècle ait à son actif: la conservation de quelques monuments des siècles antérieurs.

L'exposition décennale a été mieux partagée, — peut-être parce que les exposants, encore debout et bien en vie, étaient aptes à réclamer leur place, — et si l'on n'y trouve point l'ensemble des travaux qui méritaient d'être présentés, au moins la section d'architecture échappe au ridicule, et dans les deux cent cinquante numéros du catalogue il en est beaucoup qui sont dignes d'attention. — On me permettra de passer sur les envois de M. Boutron. — *Thermes de Trèves*, — de M. Bal-

leyguier, — *église de Triel*, *Saint-Sauveur de Redon* (1),— de M. Ernest, — *Abbaye de Longpont*, — et de M. Sainsaulieu, — *Saint-Wandrille de Fontenelle*; j'en ai parlé ici même, assez abondamment l'an dernier pour n'y point revenir. — Mais parmi d'anciennes choses retrouvées avec plaisir, voici de M. Charles Normand une *restauration de Métaponte* et une restitution de l'*Acropole archaïque d'Athènes* (le Parthénon inconnu de l'Acropole avant l'invasion Perse), qui est une des plus curieuses tentatives de l'archéologie grecque. — De M. Pontremoli, c'est une restauration des *Monuments de l'agora et de l'acropole* de Pergame, figurant les ruines immenses qui couvrent la colline, le grand autel de Zeus, les innombrables constructions décorant la ville dont Pausanias et Strabon nous laissèrent des descriptions diverses. Des cadres contenant des photographies et des dessins de détails exécutés durant les fouilles viennent à l'appui de ces restitutions. — De M. Defrasse, c'est l'*enceinte sacrée d'Epidaure* (v^e^ et iv^e^ s.) avec un plan des fouilles et un plan restauré, des relevés de la Tholos et du temple d'Asclépios, — un des meilleurs envois de la section. — De M. André, il faut indiquer un bon travail sur le *Théâtre et le forum d'Ostie*, et de M. Espouy *la Basilique de Constantin à Rome*; de M. Sortais, des *aquarelles et restitutions de Canope* (Villa Hadriana, Tivoli); de M. Ballu des travaux archéologiques exécutés en Algérie, — *Monastère épiscopal de Tébessa*, *ruines de Timgad*, — sur lesquels on peut voir, en outre, des séries de dessins au pavillon de la colonie (Trocadéro); de M. Chédanne, enfin, de très belles études sur le *Panthéon d'Adrien à Rome*, d'après les travaux et fouilles de 1891 à 1893. — Cet envoi de M. Chédanne ne comprend pas moins de dix-huit cadres, et l'on est attiré surtout par une vue du vieux monument dans son état actuel, — rotonde basse et lourde, écrasée, aux pierres verdies, bien loin de l'idée qu'évoque le nom seul du Panthéon et que donnèrent tant de descriptions enthousiastes, — mais suggestive et devant laquelle on s'attarde, tant elle symbolise la civilisation pesante et les religions sans idéal du peuple romain. — Du même auteur, le *Panthéon d'Agrippa*, avec un essai de restitution de la décoration intérieure, dont un combat naval surprenant de fougue et de coloris dans le raccourci

(1) On peut regretter de n'avoir point revu les études de M. Balleyguier sur le chateau de Gilles de Rais à Tiffauges, dont aucun éditeur n'a encore osé entreprendre la publication.

d'un entre-deux de colonnes. — L'exposition de M. Chédanne est d'un chercheur consciencieux et d'un artiste.

L'art du moyen-âge est représenté par la crypte de *Saint-Seurin*, à Bordeaux et des reproductions de sarcophages mérovingiens, par M. Lucien Magne ; par les études fort assagies de M. Viatte sur *Jumièges ;* de M. Besnard sur l'*église de l'abbaye Saint-Georges de Boscherville*, dont les modillons et les chapiteaux à figures grotesques sont depuis longtemps celèbres (1); par la restauration de l'*abbaye de Fontevrault* de M. Ridel. Une mention spéciale doit être donnée à M. Chaussepied que nous sommes heureux de revoir avec une monographie consciencieuse de l'*ancienne église abbatiale de Saint-Mathieu de Fine Terre* (1157-1208) ; au projet de restauration de l'église Saint-Sauveur du Petit Andelys, par M. Aurenque ; aux dessins de M. Monestel sur l'église de Saint-Maximin (XIIIe s.) ; aux planches relatant les restaurations des édifices diocésains de *Tours*, par M. Lambert, qui comportent des plans d'un grand intérêt. On remarquera encore les aquarelles de M. Le Feuvre sur *la cathédrale du Mans* d'après les restaurations de M. Raulin ; le portail de l'*église Saint-Pierre d'Avignon* (Musée de Bargello) par M. Breffendille ; un fort beau dessin de M. Béraud, un coin du *cloître de la Psallette, à Tours ;* les études de M. Flügel, entre autres sur *la porte fortifiée du Monastère de Saint-Jean-aux-Bois*, près Compiègne (XVe siècle). — Le XVIe siècle à fourni à M. Conin une restauration des *portes du transept sud à Beauvais ;* à M. Vincent l'étude du *transept nord de Saint-Maclou* à Rouen ; à M. Danioy un projet de restauration de *l'église d'Aire sur la Lys*, dont la façade a une si grande ressemblance avec celle de l'église abbatiale de Saint-Riquier. — M. Vinson enfin expose un projet d'achèvement de *Saint-Wulfran d'Abbeville*, — certainement inspiré par de bonnes intentions et qui semble bien dans le style des parties déjà construites — mais qui, nous l'espérons, ne sera jamais réalisé. — La façade de Saint-Ouen à Rouen — gothique de 1850 — suffit à nos ambitions.

Voici maintenant les relevés et restitutions de châteaux. Ils sont fort nombreux, et il faut au moins mentionner : le *château de Tonquedec* (Côtes-du-Nord), par M. Alexandre Mar-

(1) M. Besnard a joint à son exposition une *Monographie de l'église et de l'abbaye Saint-Georges de Boscherville* sur laquelle il serait intéressant de revenir ; c'est un fort volume aux illustrations nombreuses et qui constitue une véritable documentation.

cel, très curieux pour l'étude de l'architecture militaire à la fin du moyen-âge ; le *château Josselin* (Morbihan) dont une aile subsistante semble avoir été heureusement réparée par M. Lafargue ; le *château de Chateaubriant* (Loire-Inférieure) par M. Mauber ; le *château de la Batut* (Dordogne) par M. Rapin ; le *château de Bressuire* (xve siècle) une des ruines les plus pittoresques du Poitou, et dont M. Barbaud nous offre un travail de restitution des plus remarquables. — Restent à indiquer, dans cette revue forcément rapide et incomplète, le *château d'Ecouen*, aujourd'hui maison d'éducation de la Légion d'honneur, restauré par M. Dutocq et dont quelques parties, et spécialement la chapelle et la salle des gardes sont d'un bel effet ; l'envoi de M. Lafargue sur l'hôtel d'Alluye à Blois ; puis les relevés de peintures décoratives : — celles de la *cathédrale de Nevers* par M. Vasnier ; la danse macabre de l'abbaye de la Chaise-Dieu et les curieuses scènes de la vie du Christ, divisées par travées et personnages, de la chapelle de Viaulnay (Château-Gontier) par M. Guédy ; enfin le grand ouvrage de M. Laffilée, sur la *peinture décorative en France du XIe au XVIe* siècle (1), dont les planches sont de très belles reproductions et qui mériterait bien un article spécial.

Quelques études faites à l'étranger viennent compléter cette exposition de réelle valeur, malgré la place réduite qu'elle occupe, et l'on y peut justement signaler les relevés exécutés à Venise par M. Eustache, — *tombeau du Doge Vendramen, plafond de la salle du Grand Conseil ;* de L. Pille le *Tombeau de Pierre et Jean de Médicis ;* les aquarelles de M. Sortais sur *Saint-Marc de Venise* et le *dôme de Montreale ;* la *façade du palais de la Seigneurie à Florence* et de curieux intérieurs d'églises : *Saint-Pierre* et *Sainte-Marie, à Toscanella*, par M. Tournaire ; le grand *palais vénitien dit Ca d'Oro, détail de la façade sur le grand canal*, par M. Defrasse ; un cadre de M. Charpentier Bosio contenant des aquarelles sur Venise, Florence, Tunis ; des études archéologiques sur l'*Alhambra de Grenade*, par M. Wable, et, pour finir, les prodigieux échafaudages de l'architecture cambodgienne, étudiées par M. Fourneron-Yon, *Temple de Ba phôn (Angkor Thôm)*, par M. Deverin, *restauration des Temples de Baïon* — et par M. Albert Tissandier, — *Ruines d'Angkor Thôm et de Banh-Yong.*

(1) 1 vol. in-folio. May et Motteroz.

§

J'ajouterai quelques mots sur l'*exposition d'art public* organisée sur Mabillon, à l'occasion d'un des Congrès dont fut si prodigue cette année 1900, et qui rentre, peut-on croire, dans le même ordre d'idées, — l'idée d'étude, de conservation et de mise en valeur des monuments et des cités d'autrefois. — Il faut excuser d'ailleurs le caractère hâtif de cette tentative et le très vilain immeuble où, selon l'expression officielle, se doit « effectuer la passation des examens pour l'obtention des brevets de capacité ». On prit ce local à défaut d'un autre, et parmi les plâtres frais, les coups de marteau, le va et vient des ouvriers achevant la menuiserie et le carrelage, on ouvrit aux deux bouts d'un long corridor quelques petites salles garnies de dessins, de photographies et d'anciennes estampes. — Peu de villes, sans doute, avaient répondu à l'invitation des organisateurs; toutefois, ce nous fut un prétexte pour examiner de très belles vues de Rouen, de Bordeaux et de Trèves, de vieilles gravures sur Paris, confiées par le musée Carnavalet, et les volumes composant la collection de la *Société des amis des monuments*. — De curieux aspects et des plans d'*Amsterdam, d'Utrecht, — cathédrale, Église de l'ordre des chevaliers d'Allemagne*, — de *Haarlem — Hôtel de Ville en 1630, château de Marquette;* des vues pittoresques et des photographies de peintures murales prises à *San Gimignano* (Toscane) faisaient suite aux vues de *Dijon, — Église Saint-Jean* (XVe siècle), *Église Notre-Dame, Saint-Benigne, Tour de Bar* et *escalier de Bellegarde, Palais de Justice*, reproduction d'une *vue panoramique de 1770*, — et aux relevés de la curieuse église *Saint-Paul de Lyon* au XVIe siècle, — nef gothique, coupole, abside romane. — Le musée Carnavalet avait fourni des vues anciennes des *églises Saint-Etienne du Mont* et *Sainte-Geneviève* au moment du percement de la rue Clovis; une gravure en couleur représentant l'*abside* de *Saint-Germain-des-Prés* avec les deux tours aujourd'hui détruites; une eau-forte sur le *chevet de Saint-Séverin;* l'*Église Saint-Victor* par Israël Silvestre, *Notre-Dame* aperçue en perspective d'une des petites rues qui occupaient l'immense place qui s'étend devant la façade; une maquette de l'ancien cimetière des Innocents qui est une véritable curiosité. — Mais surtout on pouvait remarquer les vues exposées par la ville de *Trèves*, — *Porta Nigra, cathédrale, église Saint-Mathias, porta Nigra* transfor-

mée en église, vers 1640 et en 1795 ; la *basilique romaine et le palais électoral* au XVIIe siècle, photographies de vieilles maisons ; — et les vues de *Bordeaux*, — porte du Palais dite *Porte de Cailhan* (XVe siècle), tour de la seconde enceinte, tour de l'ancien Hôtel de Ville dite *Porte de la Grosse Cloche* (XIIIe et XVIe siècles), clocher isolé de *Saint-Michel* (XVe siècle), *tour de Pey-Berland* (XVe siècle), près Saint-André, vues curieuses de *la cathédrale durant les travaux de dégagement* (1863 à 1865), *Église Sainte-Croix*, état primitif (XIe au XVIe siècle), et état actuel ; *Églises Saint-Michel, Saint-Seurin*, avec un superbe portail de 1267 ; *chevet de Sainte-Eulalie* (XIVe et XVe siècles), aspects divers de la cathédrale et vues de l'ancienne *rue du Pengue* et de la *porte Toscanan* (1860). — Il faut y ajouter, comme nous l'indiquons plus haut, les vues de Rouen, qui demeure, malgré les destructions et les alignements, la ville où l'on peut admirer le plus de belles choses du moyen âge, et dont l'exposition était particulièrement soignée. — Il suffit de rappeler l'église *Saint-Maclou*, si connue, *Saint-Vincent* (XIVe siècle), *Saint-Laurent* (XVe siècle), *Saint-Vivien* (XVIe siècle), dont on pouvait voir de très belles photographies ; la reproduction d'une *Vue du XVIe siècle*, d'après le *Livre des Fontaines*, de Jacques le Liseur ; un croquis *du beffroi au XIVe siècle* — bâti par Jean de Bayeux — et tiré du même ouvrage ; des vues du *Palais épiscopal* (XVe et XVIIe siècles), de l'ancien *Bureau des Finances* (1509), dont on a fait une boutique ; un essai de restitution de la *fontaine de Lisieux* (1518) ; une vue, prise sur la cour, de l'*ancien Hôtel de Ville* (XVe et XVIe siècles) ; la *fontaine de la Croix de Pierre* (XVIe siècle) ; *l'Officialité* (XVe siècle) ; le *logis des Caradas* (XVe siècle), la maison en bois du square Saint-André (XVIe siècle) ; la maison restaurée du *Four Banal* (XVIe siècle), rue Louis Brune ; une maison de la rue Saint-Romain (XVe siècle) — qui fit tant chicaner à propos de sa conservation il y a quelques mois ; — une petite vue du château bâti par Henri V et dit *Vieux Palais* (détruit au XVIIIe siècle) ; les Halles de la Haute Vieille Tour au XVIIe siècle, et en enfin des vues splendides de la *lanterne de Saint-Ouen* et de *la Cathédrale*.

Ces indications données, peut-être serait-il intéressant de rechercher le pourquoi et la portée de cette petite manifestation. On a voulu montrer ce qu'était l'art dans les villes d'autrefois et rechercher ce qu'il pourrait être aujourd'hui. On voudrait rendre plus artistique la physionomie des villes, et sans doute

il n'est que tôt, les quelques reproductions exposées ne servant qu'à rendre plus manifeste leur beauté ancienne et leur laideur actuelle; chaque fois qu'on y donne un coup de pioche, en effet, c'est pour abattre une chose intéressante, et quand on y construit c'est quelque bâtisse affreuse et bête à plaisir. — Mais un congrès de plus ou de moins n'y fera guère ; la transformation des villes répond à des idées et des conditions de vie trop générales pour qu'on puisse l'enrayer avec des vœux émis et de bonnes paroles. Ici même, où l'hôtel de Cluny faillit être coupé en quatre pour le percement de deux rues et ne fut sauvé que par l'initiative privée; où l'on n'a pas encore trouvé les quelque cent mille francs nécessaires pour l'achat de l'Hôtel de Sens, on détruit actuellement le vieux quartier Saint-Severin, et c'est le rêve du Conseil municipal de dégager Saint-Merri les raisons péremptoires qui pourraient être données contre ce vandalisme ne convaincront guère des gens qui ne parlent que d'embellissements et d'hygiène et voudraient voir toutes les villes transformées par de larges voies réctilignes et construites d'immeubles uniformes. — Tout ce qu'on peut souhaiter, ainsi, ce n'est point que l'édilité s'intéresse aux vieux quartiers et aux monuments, mais que la ville neuve dont le développement se fera toujours en dehors de ses limites d'autrefois s'établisse à côté et non à la place de l'ancienne. L'espace ne manquerait pas, et l'on pourrait élever des maisons de rapport et tracer les larges boulevards à l'entour des fabriques et des usines, dont nous sommes si fiers. — Les vieilles cités sont un passé d'histoire, de foi, d'art et d'architecture auquel les municipalités en général sont trop étrangères pour qu'elles y puissent toucher sans inconvénient. Quant aux restitutions comme la grande place de Bruxelles, c'est très curieux, c'est un décor amusant pour les touristes, mais dont la valeur artistique ne dépasse point les cartonnages du Vieux-Paris, par M. Robida.

§

Chez Flammarion, M. de Villebresme a publié un très curieux répertoire, établi par rues, avec une patience vraiment admirable des vestiges encore montrables et tangibles du Paris d'autrefois. — La matière est plus abondante qu'on ne le supposerait par l'habitude de s'en tenir, dans l'exploration des vieilles villes, aux seuls monuments entiers, et pour beaucoup ce livre sera une révélation. — Qui supposerait, par exemple, à moins d'une étude attentive et guidée, qu'on puisse retrou-

ver aujourd'hui encore, des traces et même des parties entières des murailles dont Philippe-Auguste entoura Paris? Or, sur la rive droite, les restes de cette enceinte se voient : place de l'Ave Maria, dans le passage du Lycée Charlemagne, rue des Jardins-St-Paul, au fond des jardins de la rue des Francs-Bourgeois, dans une des cours du Mont-de-Piété, où il existe une tour; rue des Guillemites, en face le nº 14, on a tracé sur le pavage l'emplacement d'une autre tour, et le mur se retrouve derrière les maisons de la rue aux Ours, côté pair. Sur la rive gauche, c'est au fond des cours de la rue Guénégaud,—nº 29, restes d'une tour, — et de la rue Mazarine, côté gauche; dans la cour de Rouen, où se trouvent des bâtiments élevés par Henri II pour Diane de Poitiers, et où subsiste du côté nord, une partie du rempart formant terrasse ; rue Clovis enfin, nº 7, c'est un fragment du mur.— En suivant M. de Villebresme on peut voir encore, passage Charlemagne, l'ancien Hôtel des Marmousets ; rue des Lions-St-Paul une tourelle de l'Hôtel Saint-Maur ; rue de Montmorency, 51, la maison de Nicolas Flamel; rue Montorgueil l'hôtel du Compas d'Or (xvie s.) ; rue des Archives, 24, le cloître des Billettes (xve s.) ; rue Bailly, nº 7, une tour de l'enceinte de S.-Martin-des-Champs — indépendante de celle qui a été restaurée et forme le coin de la rue St-Martin ; rue Chanoinesse, 26, sont les ruines de la chapelle St-Aignan, et au nº 18 la Tour dite de Dagobert (xve s.); rue au Lard, nº 3, les restes de l'ancienne Halle aux cuirs; rue des Orfèvres ceux de la chapelle St-Eloi (1550); rue de l'Hirondelle, 23, 25 et 27, les anciens bâtiments du collège d'Autun ; rue du Fouarre, 17 et 19, les restes de la Nation de Picardie ; rue de Poissy et rue de Pontoise le réfectoire de l'ancien couvent des Bernardins. Nous passerons sur les maisons anciennes ou curieuses remontant, en assez grand nombre encore, aux xive, xve et xvie s. ainsi que les monuments très connus comme la colonne de l'hôtel de Soissons, le logis de la reine Blanche et les églises signalées par tous les guides; mais n'est-il pas remarquable de retrouver dans le Paris de 1900 des coins comme l'impasse Guépine (rue de Jouy) mentionnée déjà au temps de Saint Louis; rue des Bourdonnais, l'impasse des Trois-Visages, qui reliait vers le même temps la rue des Trois-Visages, aujourd'hui rue Adam-Bourdon, à la rue Bertin-Poiré. A l'angle de la rue de Furstemberg sont les piles d'une des anciennes portes de l'Abbaye St-Germain ; rue Brisemiche, nº 19, et rue des Jardins-Saint-Paul les crochets qui servaient à tendre les chaînes pour barrer la rue,

cependant qu'à Montmartre, sous la banale chapelle édifiée rue Antoinette, est une crypte des premiers âges chrétiens et qu'on croit avoir fait partie d'un sanctuaire élevé au lieu même où fut décapité saint Denis.

J'ai entendu soutenir un jour que le vieux Paris existait encore, même dans les grands quartiers dont les voies neuves n'ont bouleversé que la façade des maisons, et qu'il suffirait d'entrer dans les cours pour y retrouver des bâtisses et des coins datant de la Ligue ou même de Philippe IV le faux monnayeur. Le livre de M. de Villebresme vient à l'appui de ce paradoxe quand il nous indique par exemple au n° 7 de la rue Jacob un puits et un escalier du xv^e^ siècle, ou rue Boutebrie n° 8 une maison du xv^e^ siècle avec un escalier en chêne sculpté. Chaque fois qu'on abat des maisons dans un des quartiers du centre, c'est au reste un étonnement des choses qu'on y découvre. Le Vieux Paris, en effet, existe toujours ; mais il faut la foi de l'archéologue, le plus souvent, et des ruses de trappeur pour le découvrir derrière la lèpre des constructions modernes. — L'ouvrage de M. de Villebresme sera surtout utile à ce point de vue ; il contient de plus des notions substantielles sur les monuments déjà classés et il suffit simplement de consulter son itinéraire et de le prendre pour guide. — Pour moi, il m'a paru attrayant comme un catalogue.

§

Du prince Bojidar Karageorgevitch, les *Notes sur l'Inde*, publiées par la librairie Calmann sont un beau livre d'impressions et par petites touches et notations précises, le récit d'un promeneur qu'on reconnaît de suite épris d'art, de couleur et de pittoresque. — C'est surtout l'Inde traditionnelle qu'on retrouvera ici, l'Inde des temples et des palais fabuleux, des tombeaux de marbre dont les fenêtres voilées de pierres à jour laissent flotter une lumière d'or sur le cénotaphe orné de lettres enlacées, et des mosquées, mirant leur blancheur dans des bassins de grès rose et dressant leurs minarets et leurs coupoles dans le mauve et le bleu du ciel. C'est l'Inde des végétations de féerie, des Fakirs et des Brahmanes, des Radjahs dépossédés auxquels l'Angleterre n'a laissé qu'une ombre de pouvoir ; des temples d'Ellora et de la montagne de Satrunji, de Shriringham et de Madura ; c'est les mosquées d'Ahme dehabad et les ruines de Golconde, à côté de jolis coins de Kandy et de Chandernagor ; c'est Bénarès avec le Gange sacré où flottent des cadavres que dépècent les oiseaux de proie, la

berge des bûchers, les escaliers prodigieux, les palais et les temples roses, aux toitures d'or, qui viennent baigner dans l'eau; Darjeeling avec une courte vision du Thibet, les mausolées d'Allahabad, la forteresse merveilleuse, les temples et les palais de Gwalior; Agra, le Tadj-Mahal, et les palais d'Akbar et de Jehangir-Shah; l'Himalaya,les ruines de Delhi et de Lahore, puis les confins des Indes, vers l'Afghanistan et le Tchitral — où les troupes anglaises firent de si piètre besogne — parmi des pèlerinages, des aspects de rues et de bazars chauds de tons, vibrants de soleil, au tapage des musettes, des tam-tams et des cloches, à travers des foules pullulantes, venant faire leurs ablutions dans des viviers d'eau croupie et vénérant des Vichnous et des lingams couronnés de fleurs. — Les fleurs, au reste, elles sont partout, semble-t-il, aux Indes; elles enguirlandent les idoles, les passants, les convives, sont apportées par brassées dans les temples, jonchent les pavés et les rues; elles embaument jusqu'aux wagons dont on garnit de fleurs de liège, d'amaryllis et de roses du Bengale les coussins et les rainures des croisées ouvertes; — elles embaument la mort de l'Inde,car la peste continue à désoler Bombay et sur cette terre d'une fécondité prodigieuse les *famine-camps* regorgent de milliers d'êtres qu'on ne sait ni soigner ni nourrir, squelettes vivants, recroquevillés, grelottant de fièvre sur des bouts de couvertures, que nous montre ce livre dans une peinture affreuse après la beauté des décors, et dont la plainte lamentable vient dénoncer une fois de plus l'incurie honteuse,la cruauté systématique et les spoliations des conquérants.— Les *Notes sur l'Inde*, écrites avec soin, sont accompagnées de quelques photographies de monuments, convenablement reproduites.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

Cempuis ; éducation intégrale ; coéducation des sexes, par Gabriel Giroud, ancien élève de l'orphelinat Cempuis (Paris, librairie Rheinwald). — *Discours aux Etudiants prononcés devant l'Association Générale des Etudiants de Paris* (Paris, librairie Armand Colin).— William James : *Importance morale et pédagogique de l'habitude*, traduit de l'anglais par F. Abauzit (Paris, aux bureaux de l'*Union pour l'Action morale*). — *Revue de l'Université de Bruxelles :* La crise Universitaire en Belgique. — *Revue Universitaire :* Enquête sur l'Enseignement des langues vivantes.

« Nous sommes habitués à voir les hommes huer ce qu'ils ne comprennent pas » : cette remarque de Gœthe donne la

clef de la hideuse légende qui s'est formée sur Cempuis et Paul Robin, son directeur. M. Giroud entreprend de réhabiliter l'un et l'autre devant l'opinion aujourd'hui plus calme, et il y a réussi de la façon la plus heureuse. Son excellent ouvrage, écrit avec une méthode et une clarté parfaites, doit être hautement recommandé. Tous ceux qui à un titre quelconque s'occupent des choses de l'éducation ou simplement s'y intéressent gagneront à le méditer, à s'en pénétrer.

En somme, les principes appliqués à Cempuis ne sont que la reprise de ceux que Rousseau et après lui Spencer ont dès longtemps énoncés. L'*Education intégrale*, chère à M. Robin, n'est pas très différente de ce que l'auteur de l'*Emile* prêchait sous le nom de *retour à la nature*. — L'ancienne pédagogie visait seulement à étendre sur les esprits le vernis de connaissances uniformes ; il était admis que le savoir vaut par lui-même, et on l'administrait sans mesure. « C'étaient de grandes bêtes que les régents du temps jadis. » Rousseau le premier montra le vice d'une pareille conception et, par une découverte de génie, traça la route et marqua le but : faire des corps endurcis et des âmes viriles par l'exercice méthodique et le développement harmonieux de toutes les facultés. Aujourd'hui tous les hommes clairvoyants marchent dans cette voie. Nous avons parlé ici même de M. Paul Lacombe et de son bel *Essai d'une pédagogie sur des bases psychologiques ;* nous avons vu M. Demolins conduit par la sociologie aux mêmes constatations ; M. Paul Robin y est venu, à ce qu'il semble, par le positivisme.

Et remarquez-le, il ne s'agit pas de pures théories : M. Demolins a fondé l'*Ecole des Roches*, et M. Paul Robin a, quatorze années durant, dirigé l'orphelinat de Cempuis, passant ainsi leurs idées au crible de l'expérience. Le premier s'adresse à une clientèle riche ou du moins aisée, son entreprise est un essai de rénovation des études secondaires ; c'est sur l'enseignement populaire que s'est porté l'effort du second : mais au fond les deux tentatives sont de même ordre.

Quelques singularités un peu fortes et inégalement défendables avaient rendu célèbres l'orphelinat de Cempuis et son directeur. Tout d'abord la malignité publique s'était exercée sur la « co-éducation des sexes ». Notez que cette pratique est courante en Amérique, et « à moins de supposer que la nature humaine est complètement autre en Amérique que dans le reste du monde, il faut bien admettre que les premières difficultés créées par le préjugé étant écartées, cette

coutume n'aurait pas plus d'inconvénients chez nous qu'en Amérique », en Hollande ou en Belgique. L'expérience montre d'ailleurs qu'à ce régime « les garçons deviennent moins brusques, moins secs, plus délicats, plus gracieux, les jeunes fillettes plus franches d'allures et moins légères d'esprit, moins affectées de niaiseries... ».

Sur ce point comme en tout ce qui concerne l'éducation physique et intellectuelle, les pédagogues de Cempuis ont mille fois raison, et fournissent des modèles qu'il n'y a qu'à imiter. Mais leur direction morale sur plusieurs points importants était une erreur absolue. « Nous n'étions pas de simples athées : nous ne nions pas Dieu; nous l'ignorons ». Cela est bientôt dit, mais tout de même un peu sommaire. Le sentiment religieux est aussi naturel en l'homme que la faim et la soif; il est partie intégrante de nous : c'est une vérité psychologique évidente (1), soit qu'on s'en réjouisse, soit qu'on le regrette. Comme tel, on doit s'en préoccuper et de toute nécessité lui fournir un aliment. Cela est si vrai qu'à Cempuis, où l'on condamnait en bloc toutes les religions positives, comme de misérables superstitions, et le déisme universitaire, comme un monstre ridicule, — on aboutissait aux fantaisies religieuses d'Auguste Comte et au culte de l'Humanité, conception bâtarde d'un plat rationalisme. Il se peut que, dans un avenir reculé, le sentiment religieux, indéfiniment appauvri de son contenu émotionnel et intellectualisé, trouve dans l'humanitarisme sa dernière expression; mais nous sommes encore bien éloignés d'un pareil idéal, si c'en est un, et c'est avec le présent que se bâtit l'avenir.

Je sais bien que, aux yeux de M. Robin, l'éducation *laïque* était la maîtresse pièce de son édifice, mais il faut le répéter, au risque de passer pour un attardé ou un timide, là est l'erreur du système, la poutre vermoulue qui a fait crouler le reste. On sait comment M. Robin a dû quitter Cempuis, victime des intrigues de la politique. Il n'est pas un vaincu, cependant, et n'a échoué qu'en apparence. Son œuvre est assurée de ne point périr; elle n'était pas à Cempuis seulement, elle est partout où ses idées pénètrent et font des prosélytes. Par sa foi ardente, sincère et qui commande le respect, il a suscité des enthousiasmes durables et formé des disciples qui seront les continuateurs de sa pensée. Un arbre se juge à ses fruits; la meilleure défense de Cempuis, son honneur, est

(1) Cf. Th. Ribot, *Psychologie des sentiments*. (Paris, Alcan.)

d'avoir produit des élèves tels que M. Gabriel Giroud, dont le livre mériterait de devenir le bréviaire de tous les instituteurs. La pensée en est toujours précise et l'expression juste, et je dirais élégante, si le terme signifiait autre chose d'ordinaire qu'un bavardage fleuri dissimulant des idées indigentes. Aucune trace de vaine déclamation, mais quand l'auteur parle de son collège ou de ses maîtres, c'est avec une émotion contenue, à peine visible, et une sorte de tendresse voilée où il y a de la grâce. Tout cela n'est pas d'une âme vulgaire, mais prouve en même temps l'excellence de la discipline que l'on recevait à Cempuis sous l'impulsion d'un directeur habile.

Un passage de l'introduction laisse percer chez M. Giroud le projet de compléter dans la suite ce volume par un autre qui serait de pure polémique, où seraient « dénoncés et flétris tous ceux qui tentèrent de déprécier l'œuvre et de la faire échouer, » et où seraient établies « un certain nombre de vilenies administratives ». J'avoue ne pas comprendre l'utilité d'un pareil travail, et M. Giroud a mieux à faire vraiment. Les détracteurs de Cempuis sont dans leur rôle, comme M. Robin était dans le sien ; a-t-on jamais vu des novateurs réussir *de plano* et sans obstacles? Le plus sûr châtiment de Thersite est son impuissance et sa médiocrité. La partie est gagnée dès à présent pour l'éducation intégrale. Il n'y faut que du temps et l'élan est donné : on entrevoit le terme où les petites lueurs sporadiques qui grandissent vont finalement se rassembler pour embraser tout l'horizon.

§

L'Association générale des étudiants de Paris a eu l'idée de réunir en un volume les divers discours et allocutions prononcés à ses banquets annuels et aux fêtes commémoratives ou autres auxquelles elle a pris part. Relire ces morceaux oratoires, surtout quand on les a entendu prononcer, éveille d'aimables souvenirs et l'on sait gré aux auteurs de cette compilation.

§

M. William James, le premier psychologue de l'Amérique, est assez connu chez nous et il n'y a pas à vanter l'agrément et le profit qu'on trouve à le lire. Les quelques pages que l'*Union pour l'Action morale* a extraites du *Briefer Course of Psychology* et publiées en forme de brochure de propagande méritent d'être le plus possible répandues ; elles respirent la

belle santé morale, le bon sens, l'équilibre parfait, avec un léger parfum d'américanisme qui ne gâte rien.

§

Dans la *Revue de l'Université de Bruxelles*, M. Paul Piéger fait le procès de l'enseignement universitaire tel qu'il se donne en Belgique. « Nos fils mettent sept ans à ne pas savoir le latin, à ne pas connaître la littérature, à ne pas savoir écrire correctement le français ; tout cela n'est rien encore, — mais ils mettent sept ans à tarir en eux les sources d'initiative, à refréner les bons mouvements de leur individualité ; ils mettent sept ans à ne pas devenir des hommes, et cela s'appelle *les Humanités*. » On entend les mêmes plaintes venir d'Allemagne, et de partout, car la crise universitaire n'est pas uniquement un mal français ; elle sévit partout avec les mêmes symptômes, provoque les mêmes accidents, excite les mêmes lamentations, inspire les mêmes expédients inefficaces. Ce n'est pas avec des remaniements de programmes, tantôt allégés, tantôt surchargés, ce n'est pas avec le stage scolaire, qu'on arrêtera les ravages de ce *phylloxéra* d'un nouveau genre. Il y faut un remède plus radical, et le meilleur sera celui qu'ont employé nos vignerons : *arracher*, puis *replanter*.

§

La *Revue Universitaire* poursuit la publication des réponses à son Enquête sur l'Enseignement des langues vivantes. Nous attendrons pour en parler que cette enquête soit close et que des conclusions générales en soient dégagées.

L. BÉLUGOU.

LES JOURNAUX

Estienne Tabourot, seigneur des Accords (1547-1590).

On lit dans le *Temps* du 10 octobre :

« A la suite d'une instruction ouverte par M. Boulart, juge d'instruction, contre M. Daix, gérant du *Journal de médecine*, pour avoir publié une complainte considérée par le parquet comme outrageante pour les bonnes mœurs, M. Cochefert s'est rendu dans l'après-midi d'hier au siège du journal, 47, boulevard Haussmann ; il a saisi le numéro du journal incriminé, ainsi que certains autres journaux qui avaient été également signalés au parquet. L'écrit poursuivi est inti-

tulé la *Complainte du...*, par Estienne Tabourot (1583). L'écrit se termine par : « Pour copie conforme : Docteur Maxime. » En note on lit : « Cette complainte est tirée du 1er livre des *Bigarrures du seigneur des Accords* (chapitre IV des *Equivoques français*), publié pour la première fois à Paris en 1583 et maintes fois réimprimé depuis. »

Estienne Tabourot, seigneur des Accords, était magistrat, juge en la baronnie de Verdun ; et il mourut magistrat, digne homme d'ailleurs, ayant de nombreuses amitiés et des parentés illustres en Bourgogne.

Né à Dijon (1549), il y revint mourir (1590), deux ans après avoir publié, corrigé et augmenté, une nouvelle édition du *Dictionnaire des rimes françoises* de Jehan Le Fèvre. Son début fut hardi. Il inaugurait, ou rénovait, d'après Rabelais, le genre où devait s'illustrer Panard. Agé d'à peine dix-sept ans, encore élève du collège de Bourgogne, il publiait deux pièces de vers, la *Coupe* et la *Marmite*, pièces où la longueur variée des vers figure l'objet décrit. Je n'ai jamais vu ces merveilles, mais il y a dans les *Bigarrures* de quoi contenter la curiosité.

Sa seconde production, *Synathisie, ou Recueil confus* (1567), ne m'est pas connue davantage. Quant aux *Bigarrures*, c'est un recueil de bizarreries que l'auteur avait composé « pour se chatouiller lui-même, afin de se faire rire le premier, et puis après les autres ». Le premier livre parut en 1572. Le quatrième, qui est en réalité le second et dernier est précédé de cet avertissement :

« *Au lecteur.* — Il ne se faut pas estonner si j'appelle ce second livre, le quatrième des Bigarrures : car ce volume entier ne seroit pas bien bigaré, s'il suiuoit le faço des ordinaires escrivains... » Il se targue d'ailleurs de l'exemple du « grand Iule de la Scale (Scaliger) qui a commencé ses Exercices laborieux par le quinziesme liure qu'il a escrit contre la subtilité de Cardan ».

Après les *Bigarrures*, viennent les *Touches* (1585) dont le titre est ainsi expliqué :

« *Sur l'intitulation du Livre.* — Touches, selon l'autheur est un mot tiré des Escrimeurs, qui appellent touche le coup qu'ils donnent avec leurs espées rabatues, duquel la marque apparoist sur l'habit de celui qui est touché, à cause de la craye dont on blanchit l'espee... » Ce sont des épigrammes, chacune étant suivie d'une *contre-touche* et parfois encore d'une *réplique*.

Les autres ouvrages de Tabourot sont des contes : *Les Contes facécieux du sieur Gaulard*, et *Les Escraignes dijonnoises*.

Comme il avait pris pour devise ces mots : *A tous accords*, on l'appela Tabourot des Accords ; il accepta le surnom et se proclama lui-même « le Seigneur des Accords ». A la fin de sa vie, il ne signait pas autrement.

Le *Dictionnaire des Littératures*, comme référence à sa médiocre notice, donne avec aplomb : Bayle, *Dictionnaire historique*, art. *Accords*. Il n'y a pas d'article *Accords* dans Bayle. En deux endroits, notamment à propos de Marot et de la poésie licencieuse, le *Dictionnaire historique*, cite l'opinion et quelques vers du seigneur des Accords, et c'est tout. La vie de cet homme bizarre à l'érudition baroque est d'ailleurs sans intérêt ; mais ses *Bigarrures* font partie de l'histoire littéraire. On y a puisé et on y puise encore mille renseignements curieux pour l'histoire de la versification française au seizième siècle.

Le livre eut le plus grand succès. C'était comme un manuel à l'usage des poètes excentriques alors si nombreux, de ces malheureux dont la joie était de réussir une « contrepetterie » ou des « vers rétrogrades ».

Cela débute par une dissertation sur l'invention des lettres de l'alphabet. Le second chapitre est un traité complet du rébus, avec toutes sortes d'images, comme il convient. Le troisième traite des *Equivoques françois;* c'est là que se trouve la fameuse complainte que le seigneur des Accords appelle une élégie. Elle était assez à sa place comme curiosité pathologique dans un journal de médecine. La grossièreté y est d'ailleurs ingénieuse. Le morceau est burlesque et le meilleur peut-être en ce genre :

> ... Et deslors, sans passer contract, ny compromis,
> Moyennant cent escus, me fut ce — .
> Le soir allant vers vous le les payay contant,
> N'estois-ie pas bien fol d'acheter un — ?...

Voilà-t-il pas de quoi faire pendre un homme ?

Il y a soixante vers et trente équivoques dans ce goût. Ce n'est pas très méchant ; plutôt malpropre ; mais on n'avait, au temps du seigneur des Accords, ni notre délicatesse, ni notre hypocrisie. Le mot d'ailleurs court les rues ; on ne peut sortir sans l'entendre, argument décisif des disputes populaires. Les dictionnaires autrefois l'enregistraient sans vergogne. Richelet, qui était de Genève, le définit à son rang, sans trouble.

Enfin il est de bonne formation française populaire et beaucoup moins obscène — à mes oreilles, du moins — que la cohorte des vocables en faux grec qui abêtissent notre langue et notre intelligence.

L'équivoque du seigneur des Accords, c'est ce que nous appelons le jeu des mots et le calembour. Il en cite à l'infini, des français, des latins, des grecs et des italiens. Plusieurs de ses anecdotes sont amusantes :

« En ladicte ville (Dijon) on venere aux Cordeliers, en une Chapelle, S. Friant, au lieu de S. Onufrient, pource qu'il est escrit en ceste sorte :

ONV
SAINT FRIENT. »

Les chapitres suivants traitent : des *Antistrophes ou Contrepeteries*, des *Anagrammes*, des *Vers rétrogrades par lettres et par mots*, des *Allusions*, des *Lettres numérales et Vers numéraux*, des *Vers rapportés*, des *Vers lettrisés ou Paronoemes*, des *Acrostiches*, de l'*Echo*, des *Vers léonins*.

Le seigneur des Accords dit, à la fin de ce dernier chapitre : « On surnomme encore ainsi les vers moitié Latins et moitié François, que j'ai coustume d'appeler vers Entrelardez. » Et il cite cette inscription qui se lisait au réfectoire des Jacobins de Beaune et que son macaronisme n'empêche pas d'être délicieuse :

Fratres bene veneritis
Bien las aux pieds et aux genoux :
Sititis et esuritis,
C'est la manière d'entre nous.

Seez vous icy de par Dieu
Concedentes et bibentes,
Selon la pauretè du lieu
Que dederunt nobis gentes.

De nos biens qu'auons amassez,
Pro Deo sumite gratis
Et si vous n'en avez assez,
Mementote paupertatis.

La suite traite des *Vers Couppez*, des *Descriptions pathétiques*, des *Autres sortes de vers folastrement et ingénieusement practiquez*, c'est-à-dire : le vers lipogrammatique, le vers protée, le vers monosyllabique, les vers enchaînés, couronnés, croissants, décroissants, entremêlés, anagrammatisés, excorilinguilatinisés, etc., et le centon.

L'ouvrage se termine par un chapitre sur les *Notes*, ou

chiffres (ce que nous disons Crypographie) et un autre sur les *Epitaphes*.

Le quatrième livre des *Bigarrures*, qui est fort mince, contient quelques remarques curieuses sur les noms et surnoms. Il y a là une page tout à fait intéressante sur les noms de guerre des soldats au seizième siècle :

« N'a t'on pas veu ces iours passez certains Capitaines prendre plaisir de se surnommer, et tous leurs soldats, de ce qui se trouve sur un cheual, où se trouuant tant de seigneuries qu'il y en auoit assez pour peupler un pays. Leurs noms estoient, si ie me souuiens, ainsi : Monsieur du Clou, du Fer, de la Boucle, de Lardillon, du Lard, de Dillon, de Lencol, de Lure, de Colure, de Lencolure, du Coin, d'Hierre, de Criniere, de Clape, de Clapon, de Ponnière, de Clamponniere, de la Bourre, du Cuir, de Sangle, de l'Estrier, de Mors, de Canon, de Crampon, de Larçon, du Poitrail, de la Croupe, d'Houpiere, de Croupiere, de la Selle, du Pas, du Trot, du Galop, des Renes, de la Branche, de la Housse, d'Houssine, de la Courroye, de Gourmette, etc. La plus part desquels auant l'an reuolu, passa par les mains du Sieur de la Corde.

» Un autre encore eut sa compagnie farcie de soldats qui auoient tous pris leurs noms de ce qui se trouue fortuitement en la campagne : comme du Pré, du Clos, du Val, du Mont, du Mex, de la Roche, Chasteaufort, Chasteauneuf, du Buysson, de la Riviere, du Ruisseau, du Fossé, de l'Estang, de l'Escluse, de la Nouë, de la Charriere, de l'Orniere, du Chemin, du Sentier, de la Croix, des Champs, du Bois,du Taillis, de la Serclure, du Harpent, de Faux pas, de la Fondriere, des Marets, de la Colline, de la Vigne, de la Haye, du Sillon, de la Cheneuiere, du Clos, du Mur, de la Cloture, du Pendant, du Destraict, du Bourg, de la Ville, d'Aiglantier, la Tanniere, la Grotte, la Fosse, du Terraul, du Guerret, du Pastis, la Garenne, du Parc, etc.

» Qui furent en fin, presque tous, attachez au Poirier sauuage, par les mains de leur vray et naturel Colonnel, l'executeur des hautes œuures... »

Les *Touches* sont sans grand intérêt. Les *Contes facécieux* et *Les Escraignes*, anecdotes recueillies en Bourgogne, n'amusent plus guère, surtout les *Escraignes*, dont le ton est fort grossier. La préface de ce petit recueil est pourtant jolie. C'est un agréable tableau de mœurs populaires. Les « escraignes » étaient des sortes de huttes qu'un village élevait pour l'hiver à frais communs. « Là ordinairement les après-soüp

pées s'assemblent les plus belles filles de ces vignerons avec leurs quenouilles et autres ouvrages, et y font la veillée jusque à la minuit. » Tour à tour elles apportaient une petite lampe et une « trappe de feu », les jeunes « varlets » et amoureux venaient les rejoindre, et on contait des histoires.

Ici finit celle du seigneur des Accords. Poète sans talent, compilateur sans goût, conteur sans esprit, Estienne Tabourot a cependant utilisé ses défauts mêmes et sa médiocrité. Ses écrits absurdes ont plus de valeur que telles œuvres d'hommes de mérite. C'est peut-être qu'en écrivant il ne s'inquiéta que d'obéir à son tempérament; et c'est ce qu'il y avait de meilleur en lui, avec une naturelle curiosité qui ne s'exerça pas toujours mal à propos.

R. DE BURY.

ART ANCIEN

Sur un triptyque tourangeau. — L'hiver dernier, à une exposition de tableaux à l'hôtel des Commissaires priseurs, celle de quelle vente? je ne saurais trop préciser, c'était, je crois, en février, je remarquai un panneau de dimensions moyennes dont la facture intéressante, la bizarrerie du sujet, me retinrent. C'était une assez franche peinture de l'école française du xv^e^ siècle, une peinture tourangelle très naïve et très sincère, qui avait eu le rare bonheur de n'être pas cuisinée et dont le seul défaut était d'être outrageusement vernie. La composition se découpait nettement en trois parties entre la grisaille de fins arceaux gothiques, à la manière des primitifs flamands, ce qui mettait un triptyque dans un même cadre.

Dans le premier compartiment se voyait une prairie émaillée de mille fleurettes, qui se terminait, sous un ciel qui avait dû être bleu et était maintenant d'un vert glauque assez sinistre, par des bois profonds et feuillus. Au milieu du pré, près des vaguelettes d'un ruisseau aussi plein de perles assurément que

Sous le crystal d'une argenteuse rive

Ronsard en voyait cent ans plus tard, une dame et un seigneur se « pourmenoient ». Près d'eux un grand chien folâtrait, un de ces beaux et râblés chiens du Poitou dont la race est éteinte maintenant, et, à l'orée des futaies, un varlet s'époumonait à jouer du cor. Dans le second compartiment, le décor était tout autre, et la scène qui s'y déroulait absolument curieuse : une grande et haute chambre au plafond aux poutrelles

apparentes, naturellement ; au fond, l'énorme cheminée de pierre à la hotte pointue et aux landiers massifs, dans laquelle brûle un feu vif de sarments et de bûches ; près d'elle, sur un lit de paille, le cadavre ouvert du chien du premier acte,—pardon, du premier sujet, — et, dans un angle, autour d'une table massive chargée de plats et d'un respectable nombre de flacons, assis sur les escabeaux, de fiers bourgeois festoyant. Par la verrière qui trouait le mur à droite de sa lumière crue, une perspective de ville avec de minuscules maisons historiées, un calvaire au milieu d'une place, des faîtages d'églises, de clochers, sous la nuée blanche, et de toutes petites taches bleues, rouges, vertes, brunes, qui figuraient des personnages.

Le troisième compartiment avait été réservé à la « représentation » d'une rivière aux eaux boueuses qu'enjambait l'architecture d'un pont défendu de tourelles sommées d'échauguettes; sur un chemin désolé, bien au premier plan, un homme d'humble condition, les houseaux de cuir rapiécés, le vêtement sordide emmêlé de boucles et de cordes, un miséreux dans toute l'horreur froide de son lamentable état, se dirigeait vers la rivière, ployant sous le faix pesant d'un sac de toile bise qui devait, à n'en pas douter, contenir quelque sinistre dépouille qu'il allait jeter à l'eau.

Que signifiaient ces trois images? Evidemment, elles avaient été commandées à l'artiste pour perpétuer le souvenir d'une aventure peu banale, d'une chose grave, mémorable, et dont l'innocente chronique, après combien de voyages et d'aventures? venait échouer là, à la cimaise du sinistre bazar. C'était absolument indéchiffrable. Aucun anagramme dans les compositions. Mais elles étaient bien de cette école tourangelle qui nous a donné tant de chefs-d'œuvre, de Fouquet à Clouet. Sincérité, naïveté des lignes et des vouloirs, franchise des grands champs de couleurs, lumières pâles et ténues, amusement patient et trop prolixe des détails et des accessoires, toutes ces caractéristiques se retrouvaient là; seule, cette atmosphère limpide, cet air calme qui noie certaines compositions de Jehannet, qui est comme un souffle surpris aux géants de Bruges et qui ne permet de douter de la maîtrise du peintre, manquait ici.

Plus que la petite, et probablement très banale énigme que je n'avais pu pénétrer, la savoureuse naïveté de ce petit panneau m'était restée.

Et voilà que, ces jours derniers, dans les archives de l'hôtel de ville de Tours, dans un « compte », je trouve l'explication de

mon triptyque. Si ces lignes tombent sous les yeux de l'acquéreur, voilà une jolie pièce pour « parcheminer » son tableau.

Je ne m'étais pas trompé, et c'est bien une peinture tourangelle, ainsi qu'on va le voir. Elle perpétue une des plus curieuses fantaisies du bon roi Louis XI, non du rude jouteur qui terrassa tour à tour et le Téméraire, et Alençon, et Jean d'Armagnac, et Nemours, et Saint-Pol,— mais bien une fantaisie du cacochyme inquiet soupçonneux et cruel, de celui dont le sire d'Argenton était « esbahy de le voir tant maisgre et deffait », de ce passionné qui demandait à Fouquet et à Michel Colombe sa « pourtraicture et semblance en chasseur », à Colin d'Amiens d'être peint « à genouil sur un carreaul son chien à costé de luy », qui voulait que son orfèvre « fist son ymaige les poulces tout droicts, son chapeaul entre les mains joinctes, son espée à son costé, son cornet pendant à ses épaulès, habillé comme ung chasseur », ce passionné qui ne voulait plus autour de lui que levrettes, lévriers, « chiens velues et estranges », — et qui fit enfin faire cette expérience que le grimoire de Tours consigne, et que cette peinture devait, en outre, perpétuer.

§

« Item dudict moys (*février* 1480) et le sabmedi XIX jour, par Monsieur du Lude fut mandé audict maire assembler quatre eschevins à deux heures après mydi en l'ostel de ladicte ville, pour illec estre présens et assister à aucunes choses qui se devoient faire de par le roy, ce que fut faict.

» Et audict lieu et heure se trouvèrent Jehan Guérin et sire Loys de la Mézières, maistres d'ostel du roy nostre sire ; aussi se trouvèrent Simon Moreau appoticaire, deux des gens dudict sieur de Lude, et aussi furent les clercs de la ville. Et illec fut faict essay de certain poysons qui furent faict mangez au chien de Macé Blanchet en une fressure de mouton frite et une amelette d'eufs; lequel chien mourut; dont fut par lesdicts maires et échevins baillé certification signé de leur mains pour montrer au roy comment ledict chien estoit mort. Et pource que lesdicts poysons avoient esté monstrez en troys escuelles et ung plat d'estain, pour doubte d'inconvénient, fut ladicte vaisselle mise au feu et fondue, puis fuct refaicte et rendue, et pour façon et déchiet, en eut le pintier de la Croisille, la somme de XVII^{s} VI^{d}.

» Item pour faire l'essay des dicts poysons fut achapté soubdainement une somme de boys, XX^{l}.

» Item et après que ledict chien fust mort, fut lesdicts maistres d'ostel que le chien demourrait en la chambre de dessous le portal de la ville jusqu'au lendemain jour de dimanche qu'ilz devoyent retourner, ce qu'ilz firent. Et illec furent appelez Jehan Dumoulin, Jehan Mariavala, Pierre Goupil Gillet Bouzon, Guillaume Hardy, Guillaume Guénart et Etienne Rémy, barbiers et cirurgiens, pour ouvrir ledict chien. Et avant que y procéder, fut faict grand feu en la chambre où estoit ledict chien, et appoincté que chacun desjuneroit pour doubte d'inconvénient, et puis ledict chien seroit ouvert. Et pour ce, chées Pierre Durant furent fait cuire deux platz de harens; pour ce, pour pain, vin et noez vieilles, XI st.

» Item, ledict jour, à ung portefays, qui porta en une hote ledict chien ès grèves, et l'enterra, XXII d.

» Item à la chabrière Macé Blanchet, qui nectoya la chambre et salle où fut ouvert ledict chien, luy fut donné XVd. »

§

Cela ne nous donne que le dénouement, l'explication des deux derniers volets du triptyque; mais, et le premier? le gentilhomme dans la prairie, près de sa belle amie et du malheureux toutou de Macé Blanchet, dont la fin est si triste?

Ah! comme cela eût fourni, il y a cinquante ans, aux conteurs à la mode, une nouvelle « émotionnante et pittoresque » ...

VIRGILE JOSZ.

PUBLICATIONS D'ART

LES LIVRES : Albert Boissière : *Le peintre J. L. Rame*, Jules Gentil, hors commerce. — A. Guillaume : *Pour vos beaux yeux*, Simonis Empis, 5 fr. — LES REVUES : *Les Maitres de l'Affiche; Les Maitres du Dessin; La Chronique des Arts; La Plume; Le Sourire; L'Art Moderne; Le Studio; The Artist; The Magazine of Art; Innen Dekoration; Mir Iskousstwa.*

LES LIVRES — Un romancier qui vient de se mettre au front « trois fleurons d'une jolie couronne », je veux dire Albert Boissière, a su dénicher en Normandie l'oiseau rare et l'oiselier — peut-être plus rare encore — : un peintre de terroir dont la simplicité et la modestie égalent les beaux dons, J.-L. Rame, et un éditeur, M. Jules Gentil, dont le désintéressement, quasi unique et compliqué de passion d'art, va jusqu'à donner

ses presses et son papier sans nul autre profit qu'avoir servi à mettre en lumière un haut artiste et une œuvre originale. Ce sont encore ces trois noms, Rame, Boissière et Gentil, « trois fleurons d'une jolie couronne ».

J.-L. Rame n'est pas tout à fait un inconnu pour moi. J'ai souvent admiré aux salons et, une fois, dans les galeries de Bing, ses sincères impressions de champs, et quelques amis dont j'estime le goût sûr m'avaient vanté l'homme que j'ignore et l'œuvre que je n'avais qu'entrevue. Mais ne connaîtrait-on rien de **J.-L. Rame**, qu'après la lecture de la plaquette d'Albert Boissière, on aimerait cet artiste bourru et sauvage qui happe le bonheur par ses yeux toujours émerveillés de la nature, qui dédaigne tous les colifichets de la vie mondaine, luxe, plaisirs, profits et gloire, et qui ne veut rien entendre aux compromis urbains, à la délicieuse et navrante vie — soi-disant civilisée — des villes.

J.-L. Rame est un peintre à la façon de Cézanne un de ces admirables tempéraments d'artiste primitif qui se contente de la vie fruste, mais qui ressent vivement, essayant de traduire par des tons ses impressions sincères.

« Berger, fermier, paysan, fils de paysans, n'ayant de sa vie quitté son village, soignant son herbage, ses moutons, sa vache, son veau ; il sème et fauche son blé, ramasse ses pommes, brasse son cidre, et, quand il a le temps, fait de la peinture. »

Or, la peinture qu'il fait, *quand il a le temps*, est de la bonne peinture. Et cela suffit, de même que c'est un suffisant prétexte à la critique documentée et légère du poète de l'*Illusoire Aventure*.

Pour vos beaux yeux, d'A. Guillaume, est un recueil d'amusantes charges. Puisse ce compliment ne pas déplaire à l'auteur qui prétend qu' « au printemps, la saison des huîtres cesse et celle des critiques d'art commence »...

Les revues.— **Les Maîtres de l'Affiche** (octobre).— Au sommaire : L'*Auréole du Midi*, de J. Chéret ; le *Cabaret des Arts* de Lucas ; le *Salon de la Mode*, de Rœdel, et l'affiche tchèque, de Reisner, pour une *Maison de bijouterie*.

Les Maîtres du dessin (18e nº). — Au sommaire : *Orphée et les Ménades*, carton de Baudry pour la décoration du foyer de l'Opéra ; le *Taureau couché*, sanguine de Brascassat ; une puissante aquarelle de Daumier, *La Rue ;* et un dessin de Prud'hon : *Amour jouant avec un chat*, du Musée de Montpellier.

La Chronique des Arts (6 octobre).— Propos du jour. « On ne peut se défendre de quelque émotion à lire le rapport où M. Bonnat dénonce en paroles si nettes les dangers d'incendie que court notre Louvre. La nécessité, maintes fois signalée, de conjurer le péril, apparaît aujourd'hui définitive et pressante. L'heure est passée de réfléchir, de méditer des réformes, tandis que chaque jour les bureaux de l'Administration coloniale mettent nos chefs-d'œuvre en péril. Après des avertissements répétés et catégoriques, la solution s'impose immédiate. Tout ajournement chargerait des plus lourdes responsabilités ceux qui ont la garde de nos richesses nationales.

» Mais le grand peintre collectionneur ne s'est pas borné à une troublante prophétie : il réclame, pour l'école française, le classement nouveau adopté avec tant de bonheur pour les écoles étrangères. Il souhaiterait voir se développer d'un seul tenant sur les murs du Louvre l'histoire de notre art français. C'est le rêve généreux que formait il y a plus de dix ans Castagnary avec tant d'enthousiasme et d'élévation ; c'est aussi le vœu de tous ceux qui professent en ce pays le culte de nos gloires artistiques. »

La Plume (1er octobre). — D'un excellent article de M. René Berthelot sur Rodin : « Auguste Rodin s'est formé lui-même, par un lent apprentissage pratique, sans subir d'une manière profonde l'action d'aucun de ses contemporains, et il s'est créé peu à peu une technique d'une audacieuse originalité, pour traduire d'une manière de plus en plus complète et de plus en plus directe la vision qu'il a de la nature et le sentiment qu'il a de la vie. . . . . » Comme Rodin cherchait l'expression morale et non la seule réalité matérielle, il s'est trouvé conduit à transformer la technique de la sculpture dans le même sens où un Velasquez, un Rembrandt ont transformé celle de la peinture. Après avoir produit, pendant des années, des œuvres dont toutes les parties étaient également achevées, et tout en continuant à modeler des groupes de marbre du fini le plus minutieux, il a résolu de subordonner franchement aux parties excessives de ces figures les morceaux moins significatifs, il s'est borné à indiquer sommairement, sans y insister, les parties indifférentes de chaque figure; il a laissé frustes, à peine travaillées, de larges surfaces de marbre et de bronze; il a sacrifié de plus en plus les détails pour faire ressortir davantage le mouvement d'ensemble où se révèle l'âme du personnage. De l'*Age d'airain* et du *Saint*

Jean aux *Bourgeois de Calais,* on peut suivre le progrès de la simplification expressive, la hardiesse croissante des résumés et des sacrifices. Puis, obéissant jusqu'au bout à la logique de son principe, le sculpteur en est venu à une altération systématique des proportions réelles, à une amplification des parties significatives de la figure, destinée à renforcer l'expression. De cette méthode le *Monument de Victo Hugo* et le *Balzac* sont les applications les plus intrépides.

» Dans son effort pour exprimer la vie de l'âme à travers la vie physique, c'est bien à des procédés de sculpteur que Rodin a toujours eu recours, et s'il a élargi le domaine et transformé la technique de son art, on ne saurait lui reprocher de l'avoir plié à des tâches auxquelles il se refusait. Ce n'est ni par le choix des sujets, ni par l'emploi de l'allégorie, ni par le mouvement seul des physionomies qu'il traduit le sentiment, c'est par l'allure tout entière des corps, dressés, ployés ou tordus par le jeu des muscles et par les inflexions des vertèbres sous les épidermes. Ce qu'il veut rendre d'habitude, ce sont des sentiments extrêmes, c'est le paroxysme silencieux de la passion, ce sont ces émotions trop profondes pour les mots, qui semblaient le domaine propre de la musique, mais que peuvent manifester aussi, comme l'avait aperçu déjà Michel-Ange, les attitudes du corps humain, ses contractions ou ses abandons, expressions visibles, des émotions extrêmes qui leur sont liées indissolublement. Il a traduit ainsi sa conception passionnée et douloureuse de l'existence, si voisine de celle du grand Florentin, mais d'un pathétique plus humain et d'une grandeur moins dominatrice : son œuvre n'exprime pas, comme les voûtes de la Sixtine et la chapelle des Médicis, la tristesse et la hauteur souveraines d'un dieu tombé, elle nous montre des créatures humaines qui aiment, qui veulent, qui méditent et qui souffrent. S'il a su rendre à son gré dans le *Hugo* la majesté calme du génie créateur, dans le *Baiser* ou dans le *Printemps* la grâce adolescente, la beauté féminine et la beauté virile, et je ne sais quel inexprimable mélange de désir et de chasteté, c'est pourtant la douleur qui d'ordinaire est son inspiratrice ; on devine en lui, rien qu'à voir son œuvre, le lecteur de Dante et de Baudelaire. De tous les couples d'amants et d'amantes, de satyres et de faunesses qu'il a fait s'enlacer sous l'étreinte du désir ou dans l'accablement qui suit la volupté, l'impression maîtresse qui se dégage n'est pas, comme chez les Italiens de la Renaissance, une impression de beauté triomphante et de joie ; c'est

une impression de tristesse, c'est l'idée de l'esclavage de l'homme sous les nécessités obscures de l'instinct. »

Le Sourire (passim). — Dessins de Huard, Lourdey, Roubille, J. Villemot, Dio Biding, A. Bertrand, Auglay.

L'Art Moderne (14 octobre). — Henry Detouche apprécie ainsi l'œuvre de Rodin :

« La transmission trop conventionnelle des formules, la réfrigérante observation des lois périmées avaient tari la source de l'inspiration en éternisant fastidieusement la sensation du « déjà vu ». Dans la sculpture Rude laissa à Carpeaux la gloire de fixer sa géniale empreinte sur un de nos monuments publics. A l'Arc de Triomphe succéda le nouvel Opéra, Le *Chant du départ* était la véhémente représentation de l'épopée d'une époque guerrière; la *Danse* fut une image voluptueuse et effrénée de la bacchanale du second empire. Rodin reprend au maître de Valenciennes l'ébauchoir et le ciseau, et fera succéder à l'époque du triomphe de la chair heureuse, l'exaltation de l'âme et la douleur contemporaine qui émanent d'une société en mal d'avenir. Celle-ci aura trouvé en lui le terrible anatomiste dont la vaste conception ira de la volupté fugace au réveil des lendemains décevants et des doutes amers. Le cycle individuel de Carpeaux était peut-être clos, celui de Rodin révèle dans son évolution des trajectoires inattendues.

» Son influence aura été grande aussi bien dans la sculpture proprement dite, que dans l'art appliqué à l'industrie. La répercussion se constate jusque dans les plus menus objets d'usage courant. A l'art purement statique des époques antérieures a succédé la sculpture dynamique. De plus — remarque assez notable — anciennement — quand on concevait ne fût-ce qu'un baguier ou un cendrier, les différents éléments qui concouraient à l'ensemble étaient le plus souvent indépendants les uns des autres et formaient une superposition de formes et de plans. Aujourd'hui, l'élément prépondérant, femme, plante, bête ou fleur, se répand sur la totalité de l'objet; les cheveux se dénouent indéfiniment pour l'utilisation de leurs longues tresses; les ailes des oiseaux ou le pétale des fleurs prennent soudain des dimensions hors nature et s'affranchissent hardiment des agencements habituels. La femme, génératrice éternelle, se résout en courbes folles, en feuilles géantes ou en motifs tarabiscotés se prêtant — *souvent femme varie* — aux métamorphoses les plus inattendues. D'autre part, pour obtenir la couleur et l'effet, on suit l'exem-

ple de l'auteur de la *Porte de l'enfer*. Il a usé souvent d'un procédé dont il a obtenu de curieux résultats. Entre ses mains le bloc de marbre travaillé dans une partie seulement, demeure fruste tout autour et le spectateur est troublé encore davantage parfois en présence des difficultés auxquelles il est initié. Jusqu'alors l'œuvre d'art devait dégager l'impression d'une soudaineté d'éclosion et dissimuler les étapes successives qu'elle avait eu à franchir pour arriver à l'état définitif. Rodin affirme les duretés de la tâche chez l'artiste, semble vouloir mettre les autres dans l'intimité de la lutte agonisante, et tirer un enseignement de la peine dans l'enfantement. »

(9 septembre). — Un bon article de M. Maus sur *Paul du Bois* et la renaissance de la statuaire belge.

Le Studio (15 septembre). — *Le Palais du Costume* à l'Exposition, par Frédéric Lees.

The Artist (octobre). — *Claude Monet, l'homme et l'artiste*, étude accompagnée de nombreuses illustrations par M. Wynford Dewhurst.

The Magazine of Art (septembre). — Intéressantes notes sur deux médailleurs français MM. Michel Cazin et Henri Dubois.

(Octobre). — *M. Edward Stott* par Laurence Housman.

Innen-Dekoration (octobre). — Une bonne étude de M. A. Grævèll sur les décorations de l'exposition de monuments à Dresde. Nombreuses illustrations.

Mir Iskousstwa (nos 15 et 16). — Reproductions d'œuvres de H. Vogeler, Corot, Daubigny, J. Dupré, Troyon, Jacques et S. Malioutine.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

LE MEUBLE ET LA MAISON

Esthétique des voies ferrées. — Fleuves qui remontent. — Leur faune : Les Locomotives. — Antres de celles-ci : les Gares.

Le rheingold a, pour un temps, fait son temps, et le Pactole ne roule plus d'or. Mais les rails en charrient. Les voies ferrées, voilà les fleuves de la mécanique civilisation (?) que nous subissons. Que disons-nous? les fleuves n'étaient que trottoirs roulants (1) : ces routes marchent, ô Pascal, toujours

(1) A propos de trottoirs roulants, que n'en installe-t-on sur les grands boulevards, faubourg Montmartre, rue du Temple. Eux seuls assureraient une circulation devenue à la fois lente et dangereuse et qui sera, demain, impossible.

dans un même sens. Nos fleuves d'acier remontent jusqu'à leur propre source!

Et sur leur double courant s'attaqueront désormais et détruiront les races aux haines cupides. Chaque ligne crée à son point terminus un antagoniste contre qui la lança. Le Transsibérien a fait tressaillir l'Homme Jaune, grand artiste d'aujourd'hui, effrayant prolétaire de demain. Et le Transafricain suscite déjà en face de l'Anglais du Caire, son sujet et futur maître, le Hollandais du Cap. *All right!*

Regardez la première ville venue : si la gare ne s'y implanta pas au cœur même, autour de celle-ci une cité nouvelle a surgi ; la vie a dévié là : curieuse étiologie. Comme le théâtre hellène, comme la cathédrale médiévique, la Gare se tenta nœud vital de la vie urbaine. Quel art aurait donc dû y naître, si nous possédions le don de créer, c'est-à-dire de durer!

Quelle vie multiple en effet présentent ces chemins de fer au songeur dont le front inutile s'appuie à la vitre de l'express qui l'emporte parmi le crépuscule! Grandes gares centralisatrices d'où rayonne l'activité humaine et par où elle revient sans relâche à ses champs de bataille ; gares de bifurcation, embranchements remplis d'anxiété, aux longues courbes si expressives, aux terrains immenses, aux bâtiments voulus légers. Voyez comme l'acier jumeau raye de lumière le sol noir de charbon. Et les signaux, arbitres de vie et de mort lorsqu'ils meuvent leurs bras dans le jour, ou dardent, la nuit, leurs yeux terribles.

Eventrant, sous leur mimique précise, l'air sans hésiter, les Monstres se ruent, attelés de leurs convois!

Hélas! petites stations perdues, que ne dites-vous autrement que par un écriteau, l'âme de vos localités que nous ne reconnaîtrons jamais? humbles masures des garde-barrières, mais encadrez donc mieux le geste de la paysanne au drapeau rouge, sphinge emportée déjà par la distance!

— Mais vous, signaux, pourquoi ne parlez-vous pas avec plus d'éloquence à l'attention, parfois lasse, du Mécanicien, responsable de mille existences? Et toi, hutte de l'Aiguilleur, sois moins monotone pour le maintenir en l'éveil dû. Pourquoi, wagons, ne pas vous disposer par classes, pour moins de désordre et plus de prestesse parmi les embarquants? vos trois castes constitueraient comme les trois segments du reptile : accuser, de chacune, le caractère la rendra plus facile à distinguer, et ne serait-il pas indulgent au retardataire du buffet ou du *Hommes-Dames* que la physionomie personnelle

de sa voiture, de son compartiment l'appelât du plus loin ? Autant d'éléments à variété ; autant de principes pour une harmonie.

Quant aux walküres de cette existence frénétique,... venez à Vincennes. Les voici au repos. Seul, l'admirable Verhaeren saurait en parler sans blasphème, tant la logique exigée de leurs hardis constructeurs, sous peine de catastrophe, les a faites extraordinaires ! Encore se laissent-elles voir, dans ce sommeil, sans leur sombre fard de houille ni l'épouvante de leur formidable mouvement : leurs bielles, paisibles, luisent.

Or, le caractère de chaque peuple se marqua dans ces locomotives. Nulle rapidité remarquable chez les Russes, assises posément : seulement, certaines ont, à l'avant, la plateforme où sera le canon de combat..... Les Allemandes se montrent lourdes, comme il sied. Les Helvétiques, très puissantes sur de courtes roues, ne visent point à la vitesse, mais elles auront raison des Alpes escarpées, manoirs (par les torrents) de la future industrie électrique. Elégantes et fortes comme tout ce qui nous vient de chez elles, les Hongroises et Autrichiennes iront et viendront, sur un rythme nerveux, entre la Prusse et l'Islam. Et les Américaines, ingénieuses, laissent leur mécanisme visible : exemple à suivre de coquetterie audacieuse.

La France cette fois, triomphe. Gigantesques, ses coursiers ! juchés sur des roues énormes, ils ont leur avant porté par un petit chariot plus bas à pivot, qui, débordant les machines, leur assure meilleure stabilité. Vraies bêtes de course, qu'allongea l'augmentation des chaudières, et au tuyau rapetissé, reculé à l'arrière. Et voici la bossue de l'Est, la *Locomotive Chameau* (elle aura l'honneur de voiturer les déracinés nancéens lorsqu'ils iront, de temps à autre, tenter leur appel au soldat). La *Locomotive à bec* ne caractérise-t-elle pas le midi ? Son coupe-vent (soyons graves) s'indique comme une nécessité pour l'avenir. Le Nord, cavale des Rothschild, et l'Ouest et l'Orléans ne leur sont pas inférieures : toutes peuvent brûler, comètes aux queues pourtant pesantes, du 80 et plus à l'heure.

Toutefois le Chef-d'œuvre vous ne le trouverez pas ici. Retournons près du Champ de Mars, au Creusot. Sous la méchante et géniale Coupole de Sang, descendons. Une interminable bête habite les profondeurs : son poitrail, un compartiment en coupe-vent, où se tient (innovation heureuse) le Mécanicien, *dux* ; au centre, les chaudières : plus de long tuyau, vous voyez, mais un tube trapu, quasi disparu dans l'ensemble ; à l'arrière enfin, la cabine du chauffeur. Autour de l'animal

d'acier, par un balcon à balustrade, les deux hommes pourront se parler, graisser et soigner l'appareil.

Cela repose, en tête sur le chariot pivotant, qui a six petites roues basses, — au cœur, sur les quatre roues colossales (3 mètres de diamètre) qu'actionnent les bielles, — à la croupe, sur un autre chariot de quatre roues,— sans parler du tender final porté par deux chariots l'un de six roues et l'autre de quatre.

En quelle voie fantastique courra ceci? En le futur Transafricain : elle heurtera les lions et culbutera des troupeaux d'éléphants ; à ses flammèches prendront feu les antiques baobabs.

L'homme qui l'a constituée — *Tuile* — l'a, selon la loi invariable des créateurs, arrosée de son sang, animée de son âme expirée. Aux essais, le premier jour de marche, il a penché la tête au dehors : sa fille s'engageait à ce moment sous un tunnel. Elle a reparu au jour, vivante, mais entraînant un corps décapité.

Demain, elle va violer l'Afrique.

Sous la coupole farouche du Creusot, venez la contempler, parmi les profondeurs...

LES XIII.

LETTRES ALLEMANDES

Les dernières années de Nietzsche. — Martin Mœbius : *Steckbriefe erlassen hinter dreissig literarischen Uebelthaetern*, Berlin, Schuster u. Lœffler, M. 2. — Emil Thomas : *Die letzten zwanzig Jahre deutscher Litteraturgeschichte*, Leipzig, Walter Fiedler, M. 1. 60 — *Schriftsteller und Journalisten-Kalender* 1900, Leipzig, Walter Fiedler, M. 2.50. — Revues : *Die Insel* — *Das litterarische Echo*.

Les dernières années de Frédéric Nietzsche. — A propos de la mort de son dernier grand philosophe, l'Allemagne n'a pas publié un seul article qui vaille la peine d'être mentionné ici. A vrai dire, cette mort n'était pas un événement qui prêtât à de retentissantes manifestations littéraires. Depuis dix ans les idées de Nietzsche étaient le thème de discussions passionnées et toute la critique s'en était expliquée. Pour l'Allemagne *Zarathoustra* est déjà de l'histoire. Elle a maintenant d'autres préoccupations qui l éloignent de la haute culture européenne. Nietzsche n'a été qu'un épisode dans son développement, il appartient désormais aux pays latins. Déjà l'Italie reconnaît la haute importance que peuvent avoir pour

elle les idées du « barbare », et M. Gabriele d'Annunzio compose une Ode émue et enthousiaste « *per la morte di un distruttore* » que « *Il Giorno* » (9 septembre) publie en tête d'un de ses numéros. Nous voici déjà loin de l'indifférence mal informée des quotidiens français. La « *Nuova Antologia* » consacre d'intéressantes pages au séjour de Nietzsche à Turin. Il y a là des détails sur les derniers jours du philosophe avant la crise finale, qui mériteraient d'être confrontés avec le récit, un peu divergent, que fait de ces moments tragiques Mme Fœrster-Nietzsche et aussi avec les souvenirs personnels de M. Overbeck. Quelques-uns des amis intimes de Nietzsche vivent encore. A deux exceptions près, ils ne se sont pas encore adressés directement au public. S'ils ont bien voulu se dessaisir des lettres qu'ils avaient entre les mains (on nous en promet pour le mois prochain le premier volume), il serait néanmoins intéressant de les entendre raconter leurs souvenirs les plus personnels sur le grand mort. Ainsi nous serait facilité le travail de reconstitution fidèle de la vie et de la pensée de notre maître.

Si, pour creuser plus avant les idées nietzschéennes, nous n'avons plus rien à attendre de l'Allemagne, nous pouvons cependant compter sur elle pour préciser les données, tant biographiques que psychologiques, que nous possédons déjà sur le philosophe de *Zarathoustra*. Déjà quelques « souvenirs », plus ou moins fantaisistes, ont été épars dans les quotidiens ces dernières semaines. Ils ne nous ont rien appris que nous ne connaissions déjà. Seule une assez longue notice anonyme publiée par la « *Gazette de Cologne* » mérite que l'on s'y arrête. Elle a trait aux trois années que Nietzsche a passées à Weimar avant d'y mourir. On sait qu'il y fut transporté après la mort de sa mère.

« L'air vif et fortifiant, ainsi que la profonde tranquillité qui régnait autour de lui, exercèrent une influence salutaire sur le malade, mais la possibilité d'une amélioration véritable était tout à fait exclue. Les tendres soins que lui prodiguait sa sœur, aidée d'une fidèle servante, ne réussirent qu'à faire couler pour lui, avec autant de paix et de douceur qu'il était possible, les dernières années. La période d'agitation était passée. Nietzsche vivait de la vie d'un homme qui ne sait plus rien de la vie extérieure, d'un homme qui n'a plus besoin de rien et qui s'occupe peut-être de choses lointaines et hautes qui nous sont inaccessibles. Son regard tourné vers l'intérieur qui ne fut jamais celui d'un dément, pouvait prêter à cette

supposition. Nietzsche occupait les chambres du premier étage. Sa chambre d'habitation, très vaste et très haute, communiquait avec sa chambre à coucher qui possédait une salle de bain, et une véranda tournée vers le midi, où parfois il venait se chauffer au soleil en hiver...

» La journée s'écoulait pour lui régulière et paisible ; il se levait à huit heures et prenait son déjeuner avec sa sœur, une heure après on lui faisait prendre son bain, puis il se reposait, étendu sur un divan. Il était ainsi tour à tour couché et assis ; les différents repas, la lecture à haute voix qu'il suivait toujours avec grande attention, sans que l'on pût discerner s'il comprenait ce qu'il entendait lire, remplissaient la journée. Mme Fœrster, à de rares exceptions près, passait toujours la soirée avec lui, elle écrivait et lisait à ses côtés, lui adressait la parole, pour lui faire prendre part à sa vie, et parfois elle parvenait à lui arracher un signe ou un mot de compréhension. Il demeurait assis tranquillement, satisfait en apparence et toujours plein d'aménité. Il ne souffrait pas, à proprement parler, de troubles cérébraux, car il comprenait et exécutait tout ce que sa sœur lui disait de faire. On eût dit, cependant, que les communications entre le cerveau et les organes de la parole eussent été interrompues. Dans les premières années de son séjour à Weimar, il parlait encore passablement et il lui arrivait souvent de faire des remarques fort judicieuses, mais cette loquacité se fit plus tard de plus en plus rare. Il prenait plaisir aux beaux éclairages du couchant qu'il voyait de sa véranda ; ses yeux se mettaient à briller lorsqu'il entendait de la musique, il frappait alors légèrement des mains pour exprimer sa satisfaction.

» Mais c'est l'affection qu'il portait à sa sœur qu'il manifestait de la façon la plus touchante. Quand elle entrait dans la chambre, son visage en était comme transfiguré et son regard se mettait à la suivre sans cesse. Il lui caressait la main en la regardant avec tendresse, et lorsqu'elle prenait congé de lui pour quelques heures, il en témoignait de la tristesse. Aussi cette sœur était-elle tout pour lui ; jamais une main étrangère ne s'approchait de son frère bien-aimé. Comme s'il avait été un homme bien portant qui pouvait tout comprendre, son entourage le traitait avec la plus profonde vénération ; chacun était forcé de se diriger d'après lui et jamais on ne prononçait devant le malade une parole qui le concernât, car l'on pouvait craindre qu'il ne la comprît. Jamais on ne put remarquer chez lui ces tristes symptômes de déchéance intellec-

tuelle qui se rencontrent chez la plupart des personnes atteintes de son mal; il garda ses bonnes manières et demeura, jusqu'à la fin, bienveillant et aimable.

» Parfois, lorsqu'un ami ou un admirateur exprimait le désir de le voir, Mme Fœrster demandait à son frère s'il voulait recevoir du monde. Dans la plupart des cas il secouait la tête, car l'approche de personnes étrangères semblait l'inquiéter; pourtant, dans des cas assez rares, il faisait un signe d'approbation, ou bien il prononçait même distinctement un « oui ». Alors il tendait la main au visiteur et il le regardait en souriant. Mme Fœrster pouvait observer avec certitude qu'il prenait encore plaisir aux hommes de belle apparence. Un de ces accueils cordiaux demeurait pour celui qui en était l'objet un inoubliable instant, car il y avait une telle expression de noblesse et de dignité sur le visage du philosophe que l'on était profondément ému par la destinée tragique qui avait frappé cet esprit. Pendant les trois années de Weimar les traits de Nietzsche ont été fixés par trois artistes. Le sculpteur Kruse a exécuté son buste, le sculpteur Kramer a modelé une petite statuette qui représente le philosophe dans son fauteuil, et enfin Hans Olden a gravé une planche à l'eau-forte. Dans les premiers temps ces séances semblaient divertir le malade, mais à la longue il en était fatigué, alors il refusait de voir du monde pendant des semaines.

» En mai 1899, Nietzsche fut pris de nouveau d'une attaque d'apoplexie qui lui fit perdre connaissance pendant trente-six heures, mais dont il se remit assez rapidement. Les médecins eux-mêmes disaient que seuls, les soins merveilleux qu'il avait reçus avaient pu lui conserver si longtemps la vie. Le 24 août 1900, à midi, il y eut un nouvel épanchement au cerveau. L'auteur de cette notice arriva à deux heures au *Nietzsche-Archiv*, à trois heures un orage épouvantable éclata et nous crûmes tous qu'avec lui la mort ferait son apparition. Nietzsche avait déjà, comme pour prendre congé, jeté tendrement les bras au cou de sa sœur. Mais, lorsque l'orage se fut dissipé, le malade se sentit mieux et devint plus calme. Le médecin crut pouvoir affirmer qu'il en réchapperait encore une fois. Comme, durant la nuit, il se remit à parler, prononçant avec tendresse « Elisabeth », le nom de Mme Fœrster, celle-ci reprit aussi un peu d'espoir. Mais le matin du 25 août, Nietzsche s'endormit d'un profond sommeil dont il ne se réveilla plus. Vers midi la respiration devint de plus en plus faible, puis elle cessa complètement. »

§

Il ne me reste que peu de place pour parler de quelques livres et je remets encore à la prochaine fois l'analyse de plusieurs volumes de critique, intéressants à divers titres, que nous devons à cette jeune et vaillante pléiade d'essayistes viennois.

§

Voici un volume de satires. Cela s'intitule **Steckbriefe** — mandats d'amener — « contre trente malfaiteurs littéraires, susceptibles de troubler la sécurité publique ». Le juge d'instruction se cache sous le nom de Martin Mœbius, certainement un bien méchant garnement, et si l'on a fait passer ces messieurs à l'anthropométrie, M. Bruno Paul s'est chargé de faire d'eux de bien jolies silhouettes. J'ai rarement lu quelque chose d'aussi méchant que ces trente portraits d'écrivains. Les pamphlets de M. Bloy sont de l'eau de rose à côté. Et pourtant personne n'a pu se fâcher, car il y a au fond de cette âpreté à démolir une réputation ou même seulement, et le plus souvent, un petit talent méconnu, quelque chose de si bon-enfant, de si naïf que vraiment il eût été déplacé de prendre la mouche. M. Mœbius abuse dans ses « signalements » d'appellations animales. M. Bahr est comparé tour à tour à une cigogne et à une belette. M. M.-G. Conrad à un étalon. Un autre possède une tête de brebis ou un museau de chien. Celui-ci doit sa gloire à sa faculté de boire contre ses contemporains, cet autre son succès à la dimension de sa barbe. Le sang cosmique s'échappe du cœur de M. Franz Evers, « ses larmes sont un ruissellement de perles et lorsqu'il transpire le prix de l'ambre diminue ». Un morceau de livarot que l'on avait eu l'imprudence d'envelopper dans le papier d'un drame de M. Dauthenday est devenu ultraviolet. Ce sont là des plaisanteries bien anodines, mais lorsque l'on fixe en deux mots le ridicule d'un homme, cela peut le stigmatiser pour la vie. En somme, nous nous trouvons en présence d'une imitation des *Masques* de M. Remy de Gourmont, tournée au persiflage. Les portrait de M. Bruno Paul en blanc et noir, à la manière de M. Vallotton, ont pour eux la supériorité d'un crayon spirituel et ironique qui réussit la synthèse.

M. Emile Thomas s'est appliqué à dresser un registre de tous les écrivains plus ou moins connus dans les lettres allemandes. Il les a groupés selon des catégories qui peuvent être

discutables, nous a donné, en quelques lignes, leur biographie et la caractéristique de leur talent. Cette **Litteraturgeschichte** des vingt dernières années peut avoir sa grande utilité documentaire. — Le même auteur publie depuis quelques années un almanach pour littérateurs, petit volume relié en percaline, où les renseignements utiles et intéressants abondent. Ce **Schriftstellerkalender** mérite d'être imité en France. Nous y trouvons la liste des revues et journaux allemands, avec le chiffre de leur tirage, et l'indication du prix de la copie à la page ou à l'article, de même une courte nomenclature des principaux périodiques français et anglais, où le *Mercure* est signalé en bonne place. Beaucoup de papier blanc avec des rubriques à utiliser au jour le jour : « copie expédiée », « honoraires reçus », « épreuves à corriger » etc., enfin tous les détails qu'exige l'exactitude dans le métier. Mais ce serait bien embêtant de se servir consciencieusement de ce calendrier-là.

§

Die Insel publie coup sur coup les deux derniers fascicules mensuels de sa première année et le premier fascicule de l'année nouvelle. C'est encore plein de belles et de bonnes choses qu'il faudrait signaler en détail. Pour la deuxième année on a fait de louables concessions : le type gothique est abandonné et fait place à de beaux caractères latins très lisibles, l'ornementation devient plus discrète et les macaronis art nouveau ont presque entièrement disparu. Aussi le prix de l'abonnement est-il réduit d'un tiers. A signaler dans le sommaire : un drame de Hofmannsthal, un roman en vers de Dehmel, un essai inédit de Maeterlinck, un autre sur le paysan dans la peinture de Henry van de Velde, des vers de Liliencron, Falke, Bierbaum. Dans le troisième portefeuille des planches hors texte (qui cessera de paraître l'année prochaine) : un très beau Thoma et une merveilleuse reproduction d'un Pisanello du Louvre.

Das Litterarische Echo qui entre dans sa troisième année continue à être la meilleure revue documentaire allemande. Ses articles de tête ont pris plus de cohésion, et, à intervalles réguliers, l'on nous donne maintenant des correspondances littéraires de tous les pays.

M. Sigmar Mehring est enfermé dans la forteresse de Weichselmünde près de Dantzig. Je lui demande pardon

d'avoir douté de sa compétence en matière de poésie française. Il en sait plus long que son gardien.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

La crise du livre en Angleterre. — La guerre. — Les élections. — Hommes de lettres élus : Winston Churchill, Henry Norman, Gilbert Parker. — Un blackboulé : Dr Conan Doyle. — *The Master Christian*, par Marie Corelli — Un flot de romans et de nouvelles : *The Soft Side*, par Henry James. — *Wounds in the Rain*, par Stephen Crane. — Volumes nouveaux par Robert Hichens, Ernest Rhys, Arthur Morrison, Frederic Carrel, Sir Walter Besant, Mark Twain, R. B. Cunningham Graham — *Shadowings*, par Lafcadio Hearn. — *Tramping with Tramps*, par Josiah Flynt. — *The Pageantry of Life*, par Charles Whibley. — *Images of Good and Evil*, par Arthur Symons. — *The Shadowy Waters*, par W. B. Yeats. — Charles Dickens : *The Authentic Edition.*— *The Artist's Library*, *Hokusaï*, *Bellini*, *Altdorfer*, *Goya*. — Classiques Anglais : *Travels of Sir John Mandeville*, édités par A. W Pollard. — *Shakspere's Predecessors in the English Drama*, par John Addington Symonds. — *The « How to » Series* : *How to Write for the Magazines*. — *The Bibelot*. — *The Fortnightly Review*.

La crise sévit. Chaque corporation, chaque industrie, chaque branche de commerce peut se prévaloir de la sienne, et, si les choses vont de ce train quelque temps encore, les conséquences possibles paraîtront à un esprit réfléchi des plus redoutables. Heureusement, tout cela « se définit par des monnaies », comme dit Verhaeren, et ceux qui paient vident leurs poches un peu plus souvent.

Comme il est juste, nous avons eu la crise de la librairie, qui a cela de particulier qu'elle atteint, non les libraires, mais les éditeurs. Ces malheureux derniers paient le papier des prix exorbitants, consentent des remises ruineuses à messieurs les libraires, voient leurs frais augmenter sans cesse à cause des crises des industries du livre, versent royalement à messieurs les auteurs — et à l'avance — des sommes considérables — et il leur est interdit de se plaindre. Ainsi peuvent se résumer les doléances d'un éditeur parisien qui désire garder l'anonyme, mais dont la voix autorisée exprime amèrement les souffrances de la corporation tout entière. L'Exposition attaquée par les uns défendue par les autres ne semble pas avoir, en somme, influencé grandement le public qui lit, aussi les espoirs et les craintes manifestés avant l'ouverture de la grande kermesse ont-ils fait place à des désillusions et à des gratitudes.

Les auteurs fourmillent, les lecteurs sont plus rares — et il y a entre eux cette différence que l'auteur s'obstine à sa besogne en dépit de toutes les causes extérieures qui pourraient attirer son intérêt, alors que le lecteur, quand il n'y a pas de cataclysmes, de guerres, de procès fameux ou d'Exposition, laisse de côté les livres, pour suivre dans dix journaux un fait-divers ou des feuilletons.

Mais si les doléances de l'éditeur français vous ont fendu le cœur et vous ont fait courir jusqu'au plus prochain libraire commander un chargement de bouquins de tous formats, le marasme lamentable et funèbre dans lequel ont croupi depuis trois saisons les éditeurs anglais doit vous arracher des larmes. La guerre au Sud-Afrique fut la cause de bien des désastres et la crise du livre en Angleterre en est un.

Au moment où Lord Roberts, harcelé de toutes parts et pressé d'en finir, proclama la paix au milieu des escarmouches et des coups de fusil, l'éditeur anglais crut enfin qu'il allait pouvoir retrouver l'attention de quelques lecteurs. Mais le gouvernement s'empressa de procéder au renouvellement de la Chambre des Communes et les élections vinrent contrarier les efforts diligents des lanceurs de livres. D'ailleurs, ces élections valent bien la peine qu'on leur accorde un peu d'intérêt. La lecture des quotidiens à ce sujet était des plus instructives. La campagne électorale fut en certains endroits acharnée et Joe Chamberlain ne dédaigna pas de télégraphier des injures officielles contre les adversaires de son gouvernement. Bref, les mœurs de quincaillier sont élevées à a hauteur d'une institution. Pour égaler cela en France, il faudrait décreter la lecture obligatoire des articles de M. Rochefort. Comme résultat, il n'y a sensiblement rien de changé. Pratiquement la majorité reste la même. Mais ces élections renseignèrent assez curieusement sur l'état des esprits et la marche du kakhisme dans les diverses contrées du Royaume Uni. Les grands centres ont envoyé pour la plupart au Parlement des soutiens inflexibles du cabinet actuel, tandis que les campagnes semblent avoir conservé un peu plus de pondération et restent en général fidèles au parti libéral. Mais il faudrait pour épuiser ce sujet un examen plus précis et plus étendu que ne peuvent l'être ces notes sommaires. Les lettres, néanmoins, ont leur part dans les résultats. Cette fois, un certain nombre de littérateurs briguaient des sièges en diverses circonscriptions.

Plus heureux que Thackeray et Trollope, qui se présentèrent

aux suffrages de leurs contemporains, Mr. Winston Churchill, Mr. Gilbert Parker et Mr. Henry Norman peuvent maintenant ajouter à leur nom les initiales M. P. — Mr. Winston Churchill s'est rendu fameux par ses aventures de *war correspondent* au Transvaal et ses livres ont toujours eu de grands succès. Mr. Gilbert Parker s'est fait une spécialité des choses du Canada et la plupart de ses romans ont leur décor et leur action dans le Canada septentrional. Il publie cette saison, chez Heinemann, un nouveau volume intitulé : *The Lane that had no Turning* (*Le chemin qui n'avait pas de détours*). Mr. Henry Norman fut longtemps intimement associé à la direction de la *Daily Chronicle,* le grand organe libéral. Il s'occupait surtout de politique extérieure et il avait voyagé en Russie, en Sibérie, en Chine et dans l'Extrême-Orient. C'est lui qui était chargé de la chronique politique à *Cosmopolis*.

Quant au Dr Conau Doyle, auteur de nombreux et fameux romans, feuilletonniste plutôt, dont l'imagination ingénieuse et désordonnée, crée de sombres crimes et des détectives aux inépuisables stratagèmes, il ne fut pas élu, mais réduisit de 1400 voix la majorité de son adversaire, qui, par une ténébreuse ironie du sort, est un éditeur !

Maintenant que voici terminées les luttes électorales, et malgré les événements de Chine et la paix un peu trop belliqueuse et guerroyante du Transvaal, les livres sans doute vont avoir quelque chance de trouver des lecteurs. Il est un roman qui a pu braver l'indifférence du public et, mieux même, s'est débité par milliers. C'est **The Master Christian**, par Marie Corelli. Comme les précédentes œuvres de la susceptible miss qui s'accorde du génie sur l'autorité de ses ventes, ce dernier ouvrage renferme une masse compacte de sottise, d'ignorance, de suffisance, de prétention et de ridicule, le tout rédigé en une langue inexacte, incorrecte, enfantine et saugrenue et formant le livre le plus stupide qu'on puisse imaginer. Quelqu'un a fort à propos rappelé le mot de Lord Beaconsfield sur Gladstone : Tout ce que Miss Corelli n'écrit pas est de la littérature. Les lecteurs m'excuseront d'avoir mentionné ici ce livre.

D'autres volumes de fiction, nouvelles et romans, ont paru néanmoins, et je citerai rapidement parmi ceux qui offrent le plus d'intérêt : *The Soft Side*, par Henry James, *Tongues of Conscience* par Robert Hichens, et *Wounds in the Rain* par Stephen Crane : ce dernier livre est un recueil posthume des nouvelles du malheureux jeune homme que la mort inclé-

mente a enlevé à sa gloire naissante ; *The Whistling Maid* par Ernest Rhys ; *Cunning Murrel* par Arthur Morrison ; *The Realization of Justus Moran* par Frederic Carrel, *The Fourth Generation* par sir Walter Besant, *The Man that corrupted Hadleyburg* par Mark Twain, *Thirteen Stories*, par R. B. Cunninghame Graham, etc. Il en paraît bien d'autres, en quantités énormes, comme l'eau se précipite impétueuse quand on a ouvert le barrage qui la contenait.

Mais tout n'est pas à la fiction, comme en témoignent : un nouveau volume de Lafcadio Hearn : *Shadowings* ; une œuvre captivante et curieuse : *Tramping with Tramps* par Josiah Flynt ; un recueil d'études que Charles Whibley publie sous le titre de : *The Pageantry of Life*.. Nous reviendrons dans une prochaine chronique sur ces livres qui méritent mieux qu'une simple mention.

Dans les annonces de cette saison, l'absence des poètes est remarquable. La poésie en Angleterre semble assoupie ou noyée sous le flot et les ravages du kakhisme. Seuls fidèles à leur art, Arthur Symons a publié ses **Images of Good and Evil**, et W.B. Yeats donne un recueil de poèmes nouveaux : **The Shadowy Waters.**

On a prétendu que la popularité de Charles Dickens avait disparu et que ses œuvres étaient délaissées par les jeunes générations. Cette opinion, qui fut vivement controversée, est démentie par l'annonce que font Messrs Chapman and Hall, de la publication d'une édition entièrement nouvelle des œuvres du si fameux écrivain. Elle comprendra 21 volumes du prix de cinq shillings et s'appellera *The Authentic Edition*. Un frontispice en couleur et des illustrations par d'excellents artistes donneront plus de valeur encore à chacun des exemplaires de la collection.

Une série de monographies intitulée *The Artist's Library* est publiée par *The Unicorn Press* sous la direction de Mr. Laurence Binyon, du cabinet des Estampes du British Museum. Quinze volumes ont paru ou sont annoncés, dont le texte est dû à des érudits et à des artistes compétents, tandis que de nombreuses reproductions, fort soignées, permettent de connaître des œuvres éparses en des musées lointains. Déjà nous avons dit, à propos du volume consacré à *Hokusai* par C. J. Holmes, que cette série promettait d'être des plus intéressantes et que cette étude était indispensable à l'amateur d'art japonais. Ce fut ensuite *Giovanni Bellini*, par Roger E. Fry, qui affirma encore le succès de ces beaux livres.

Voici maintenant *Altdorfer,* par T. Sturge Moore avec vingt-cinq reproductions hors texte, et *Goya* par Will Rothenstein, avec vingt hors-texte, dont trois photogravures et neuf estampes en couleur. Puis bientôt paraîtront : *Van Dyck,* par Lionel Cust, l'éminent directeur de la National Portrait Gallery, *Constable* par C. J. Holmes, *Piero della Francesca* par H. P. Horne, *Edward Calvert,* par W. B. Yeats, *Thomas Rowlandson* par Selwyn Image, *Cozens* par Laurence Binyon, *Van Eyck* par Frances C. Weale, et *Giorgione, de Hooch, Cranach,* etc. Chacun de ces ouvrages est un parfait ensemble de ce qu'il faut connaître sur l'artiste qui en est le sujet, et la série tout entière formera une bibliothèque inappréciable non seulement pour l'artiste qui s'intéresse à l'histoire de son art et aux maîtres anciens, mais aussi pour tous les érudits, les amateurs et ceux qui ne veulent pas être d'incurables profanes dans le domaine de l'art. Chaque volume est fort artistiquement édité, imprimé sur beau papier et relié, et ne coûte qu'une demi-couronne (3 fr.).

La maison Macmillan publie sous la direction de M. A. W. Pollard une série de Classiques Anglais dont le dernier volume paru est une réimpression des *Travels of sir John Mandeville* d'après le *Cotton manuscript.* Dans cette collection ont paru déjà, les *Essays* de Bacon, le *Théâtre* de Sheridan, *Le Morte d'Arthur* de Malory, *Tristram Shandy* et *The Sentimental Journey* de Sterne, la *Vie de Johnson* par Boswell, *The French Revolution* de Carlyle, le *Tom Jones* de Fielding ; plus tard paraîtront : *The natural History of Selborne, The Life of Scott* par Lockhart, la traduction de *Don Quichotte* par Shelton, le *Complete Angler* de Walton et les *Confessions d'un mangeur d'opium* de Quincey, suivies d'autres essais.

Le texte des *Travels of sir John Mandeville* est orthographié à la moderne tout en conservant la saveur de la langue du xv^e^ siècle. Rien encore n'a pu révéler l'identité du ou des auteurs de cette compilation ; les hypothèses émises sont restées invérifiables et les recherches des érudits n'ont donné jusqu'à présent que des résultats insignifiants. Le chroniqueur liégeois, Jean d'Outremeuse, conte bien l'histoire d'un certain Jean de Bourgogne qui révéla à son lit de mort que son vrai nom était Sir John Mandeville ; les faits qui semblent venir à l'appui de ces dires sont tout aussi improbables que l'histoire elle-même. Le texte français, la version latine qui en fut faite, pas plus que la traduction anglaise, ne fournissent

d'éclaircissements sur la mystérieuse personnalité du soi-disant Sir John Mandeville. Quoi qu'il en soit, cette œuvre conserve tout son intérêt et elle est un des monuments de la langue anglaise. Le volume, identique à ceux de cette série, est admirablement édité, et parmi les nombreuses éditions des classiques anglais, celle de la maison Macmillan se recommande par son prix modique (3 s. 6 d.) et le soin admirable avec lequel les textes sont reproduits.

Le mois prochain nous reviendrons sur une réimpression du bel ouvrage de John Addington Symonds : *Shakspere's Predecessors in the English Dama.*

Chaque éditeur cherche à classer ses volumes par *séries*. Le catalogue est plus attrayant et le lecteur plus facilement séduit. Chez Grant Richards dans la « *How to* » *series* vient de paraître un curieux et désinvolte petit manuel : *How to write for the Magazines* par £ *600 a year from it.* L'auteur, fier des 15000 francs qu'il gagne chaque année à écrire pour les revues, dévoile les secrets du métier à ceux qui voudraient essayer de cette carrière. Sans ambages, sans pudeur, pourrait-on dire, il déclare qu'il faut renoncer à tout souci d'art ; l'éditeur d'un magazine a son public et pour qu'il accepte vos articles, il faut que ces articles soient écrits pour son public. Donc, tout l'art de celui qui écrit pour les périodiques est de connaître le goût des publics divers des magazines auxquels il veut collaborer. On ne peut être plus franc.

Plusieurs livres restent en souffrance cette fois, ils sont trop et la chronique est courte. Citons-les pour mémoire : *English Composition*, par L. Cope Cornford ; *The Nineteenth Century*, par Havelock Ellis ; *La Timidité de Shakespeare*, par Georges Polti.

Les deux derniers numéros du *Bibelot* sont des reproductions de *Svend and his Brethren* par William Morris, et du bel article de Mr. Arthur Symons sur *Ernest Dowson*, publié dans la *Fortnightly Review*. Cette dernière revue, publie dans son numéro d'octobre, *The Kingdom of Matter*, par Maurice Maeterlinck.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

E. A. Butti : *La Corsa al Piacere.* — Gabriele d'Annunzio et Giovanni Pascoli : *Odi.*

E. A. Butti, qu'on connaît en France par ses romans

(l'*Automate*, traduit par M. Lécuyer, l'*Ame*, traduit par M. J. di Casamassimi, etc.), vient d'accomplir son évolution philosophique, et on peut, dès maintenant, le ranger parmi les auteurs croyants, dont on n'avait en Italie qu'un spécimen en M. Fogazzaro. Toutefois, E. A. Butti n'a pas encore débordé dans le catholicisme; sa religion me paraît du déisme pur, dépourvu des formes, peut-être intolérables aux âmes artistes, païennes et indépendantes, d'une religion humaine et organisée. Il est à souhaiter qu'il ne franchisse jamais ces bornes, car il suffit à un peuple d'avoir un Fogazzaro pour recommander non seulement la substance et l'esprit, mais les formes et les extériorités du catholicisme. La foi, qui a décidément jailli sur le fond mystique que tous les amis de E. A. Butti lui connaissaient, peut avoir cependant ce résultat de le faire devenir un prédicant, ce qui me fait trembler pour lui.

Sa dernière pièce en cinq actes, **La Corsa al Piacere** (la Course au plaisir) a ce seul défaut, de vouloir nous avertir que la course au plaisir n'est, au fond, qu'une course au désespoir, à l'isolement, à l'hypocondrie; chose qui est vraie et fausse en même temps, comme il est superflu de le démontrer. Mais il ne faut pas oublier que ce prétexte moral et le goût de parler de Dieu et de sonner le tocsin aux oreilles des libertins n'a pas empêché M. Butti de nous présenter un drame fort et bien proportionné, des caractères nets et vifs.

Tout le monde peut rencontrer un Aldo Rigliardi, le protagoniste du drame; bon parce qu'il n'a aucun intérêt à être méchant; adorant la vie et le plaisir, notamment sous la forme souple et tactile des femmes jeunes et jolies; trouvant le temps d'aimer aussi sa femme à lui, sa vieille mère et les pauvres diables sans le sou, qu'il aide par son talent d'avocat ou qu'il séduit par ses talents de libertin, s'il s'agit de quelque jeune fille; il est gai, exubérant et... socialiste; trois choses qui ne coûtent pas cher. Mais en marchant de ce pas vertigineux, il s'aperçoit trop tard qu'il a ouvert les yeux à sa femme, qu'il a tué sa mère malade, dont les plus douces illusions ont été ravagées par lui; et il a, secousse suprême, la révélation de toute sa vie fausse et égoïste, devant le cadavre de sa mère, le jour même où il croit toucher au faîte de la gloire (*sancta simplicitas!*) avec son élection à la Chambre des députés.

Les deux derniers actes du drame ont provoqué le succès, même devant le public le plus défiant, car, savamment placés

après une série de scènes piquantes, légères et spirituelles, ils ne pouvaient manquer de produire une impression profonde.

Tous les personnages, assez nombreux, ont leur physionomie. M. Butti est un peintre sobre ; il a dessiné, par exemple, avec un goût exquis la silhouette d'un viveur éternellement affligé par le lumbago et les rhumatismes, et de cette figure si simple il a su tirer les effets les plus plaisants. La mère du protagoniste, est, d'autre part, une de ces vieilles âmes douces et confiantes, que l'on croit avoir connues et qu'on n'oublie jamais ; elle appartient à un monde qui malheureusement ne peut pas être le nôtre.

Mais, on m'objectera, où est Dieu en tout cela? où est l'évolution philosophique de l'auteur? Comment, répondrai-je, ne voyez-vous pas Dieu? Moi aussi, pendant la représentation, je ne l'ai vu qu'en raccourci; on l'entend nommer, avec discrétion, par ci par là. Ce qui m'inquiète ce n'est pas de ne pas avoir trouvé Dieu sur le premier plan du drame, mais bien plutôt, cette pièce n'étant que la première partie d'un triptique, d'avoir à le rencontrer trop souvent dans la pièce prochaine de M. Butti. Quant à l'évolution philosophique de l'auteur, il nous suffira de savoir qu'il y a deux ou trois ans à peine, M. Butti aurait donné un tout autre sens à son drame ; je n'ose pas dire qu'il aurait démontré que *le plaisir est le motif unique*, selon la vieille maxime de Malebranche, mais à peu près...

Et maintenant, allez apprendre la vie au théâtre!

Tandis que M. Butti revient donc à la scène avec tant de vigueur et de succès, une autre floraison littéraire nous réjouit. La vie italienne qui semble s'épanouir d'un élan nouveau, a donné occasion à deux poètes de chanter les derniers événements, qui, sombres ou glorieux, ont attiré l'attention du monde sur cette Italie dont parlent si mal ceux qui ne la connaissent qu'à travers les romans... russes ou les articles de la première Ouida qui passe.

Je veux signaler les *Odes* civiles de d'Annunzio et de Giovanni Pascoli. Envers le premier je ne suis pas suspect de flatterie et je peux donc laisser libre cours à mon admiration pour l'*Ode au nouveau roi*, l'*Ode pour la mort d'un destructeur* (c'est Nietzsche, mais pourquoi *destructeur*?), *l'Ode aux marins morts en Chine*; trois merveilles d'harmonie, d'images, de pensées, de mouvement, qui nous rappellent le d'Annunzio des beaux jours, lorsqu'il n'était que poète et artiste et que la politique ne l'avait pas encore empoisonné.

Du haut de cette poésie, riche et puissante, il parle en homme libre, sans préoccupations de la pose, avec un sentiment national tout à fait rare ; il n'en fallait pas moins pour faire oublier son dernier roman et les mésaventures politiques que j'ai racontées dans le *Mercure* de septembre. Une chose bien curieuse, c'est la guerre que certains journaux lui déclarent à propos même de ces Odes, dont la grandeur ne peut être en discussion ; mais le phénomène devient supérieurement désopilant lorsque ces journaux impriment les Odes cacochymes de quelque poétereau, en guise de leçon pour d'Annunzio.

Quant à Giovanni Pascoli, son *Hymne funèbre au roi Humbert*, publié dans le *Marzocco* de Florence, est une vision hautement tragique et humaine des derniers instants du souverain assassiné, une vision rendue avec un tel emportement de rythmes, qu'elle suffirait toute seule à la révélation d'un poète.

Giovanni Pascoli, que les savants étrangers connaissent bien, car il est seul, depuis bon nombre d'années, à gagner la grande médaille d'or au concours de poésie latine d'Amsterdam, nourrit dans son âme une harmonie bizarre et inattendue, qui à côté d'un hymne comme celui dont je parlais tout à l'heure, peut placer un *Hymne de retour*, au duc des Abruzzes, un hymne au rythme brisé, qui paralyse dans un certain sens l'émotion pour ne laisser que l'admiration, froide peut-être, des difficultés vaincues. Avec l'*Ode à Umberto Cagni* (dans le *Marzocco*), il revient à l'harmonie large et joyeuse, quoique la pensée soit moins originale que dans la composition précédente.

Je ne peux pas entrer dans l'analyse des détails, peu intéressants pour des lecteurs français, et qui d'ailleurs pour tous ces poèmes de D'Annunzio et de Pascoli me mèneraient bien loin ; je remarque brièvement la personnalité si diverse des deux poètes, dont l'un affirme son idéal d'empire et de domination, toujours inassouvi, et l'autre, Pascoli, laisse percer ses tendances pacifiques, humanitaires, presque tolstoïennes ; dans une mesure, toutefois, assez discrète pour que ni l'un ni l'autre ne gâtent le sens et le goût de la poésie pure.

A remarquer aussi, comme un heureux symptôme, que des journaux tels que la *Tribuna* et le *Giorno* de Rome n'aient pas craint de placer, au milieu des platitudes de la politique quotidienne ces spécimens de haute littérature.

Revues et journaux. — Notre éminent confrère M. Remy de Gourmont a ajouté à sa collaboration à la *Flegrea* de Na-

ples les chroniques littéraires, toujours savoureuses et originales qu'il envoie à la *Rassegna Internazionale* de Florence, une Revue de nouvelle date, mais fort sérieuse et de grand avenir. Parmi les auteurs étrangers j'y remarque, outre M. de Gourmont, MM. Paul Adam, Jules Case, Pierre de Bouchaud Jules de Gaultier, Pierre Hortala, Hugues Rebell, des Anglais, des Polonais, des Hongrois, des Espagnols, etc., qui constituent une *Internationale* de l'intelligence et de l'esprit; des Italiens, les meilleurs, jeunes et vieux y collaborent fidèlement; c'est donc une entreprise intellectuelle dont tous les honneurs vont à M. Riccardo Quintieri, directeur et fondateur de cette Revue, dont plusieurs articles ont déjà été l'occasion d'intéressantes discussions.

Dans une des dernières livraisons de la *Flegrea*, un excellent article de M. Mario Morasso qui, objectant à quelques observations que E. A. Butti publiait dans la *Nuova Antologia* de Rome, expose avec profondeur et maîtrise toute la théorie philosophico-artistique de Frédéric Nietzsche.

Cette *Nuova Antologia* donne trop de place à la politique et à l'économie politique ; il est difficile désormais d'y pouvoir lire quelque chose de purement littéraire et artistique. Son directeur, M. Maggiorino Ferraris, pourvu d'un goût et d'un talent indéniables, semble ne pouvoir se débarrasser de son âme d'homme parlementaire; sa Revue va gagner de cette manière une grande influence dans le monde politique, mais elle perd d'autant dans le monde des intellectuels, ce qui est regrettable. Les Odes de d'Annunzio et de Pascoli devraient logiquement paraître dans cette grande Revue, et elles y paraissent, au contraire, en seconde édition, ou n'y paraissent pas du tout. Nous n'avons jamais compris pourquoi M. Maggiorino Ferraris ne pense pas à confier la direction littéraire de la Revue à quelque homme de lettres, en se réservant la direction politique; quatre yeux voient mieux que deux, en général.

Le *Marzocco* de Florence, qui a eu ces mois une vogue extraordinaire grâce aux poèmes de Pascoli, continue sa marche avec la sûreté d'un journal accrédité et de bonne foi. Il soutient avec esprit et érudition la cause du Grand Art, qu'à Venise, comme à Florence, comme un peu partout, les ingénieurs de la bourgeoisie menacent continuellement avec leur monomanie de démolitions et d'élargissements. Ce journal éloigne, enfin, de toutes ses forces, le jour où l'on proposera d'abattre le Dôme de Florence pour y faire passer

les automobiles, que Dieu tienne dans sa bonne et sainte garde !

LUCIANO ZUCCOLI.

LETTRES ESPAGNOLES

L'Espagne à l'Exposition. — Les représentations dramatiques de Mme Maria Guerrero et de M. Fernando Diaz de Mendoza au théâtre de l'Athénée (juin 1900) : *El loco Dios*, drame inédit de D. José Echegaray ; *La filla del mar*, drame d'Angel Guimera, Barcelone. 1900. — L. Ruiz y Contreras : I ; *Semi-Teatro*. II. *La chifladura del ministro*, à la Revista nueva, Madrid — Miquel de Unamuno : *Tres Ensayos*, chez Rodriguez Serra, Madrid. — Luis Morote : *La moral de la Derota*, un fort volume, typographie Juxte, Madrid, 1900. — *Asturias*, informacion par Salvador Canals, chez Romero imprimeur Madrid, 1900. — Rafael Altamira : *Cuadros levantinos*, Bibliothèque choisie à Valence, chez Aguilar. — Julio Pellicer : *Tierra Andaluza*, Madrid, typog. El trabajo. — *Idearium*, Revue de littérature et d'art chez Sabatel à Grenade. — Juan R. Jimenez : *Almas de Violeta* et *Ninfeas*, poésies, Madrid, 1900. — Gustavo Morales : *Luz de la Sombra*, Collection Klong, Madrid. Langa et Cie. — T. Orbe : *Redenta*, roman, Séville. — Manuel Munoz Flores : *El deber juridico-social*, Madrid 1900. — *Isaac*, roman original de Javier Lasso de la Vega, Séville et Madrid, chez Fé, 1900. — Revues : *Revista de la asociation artistica y arqueologica barcelonesa ; — Joventut*, périodique catalaniste ; —*Bulletin hispanique de la Faculté des lettres de Bordeaux* ; — *Blanco y Negro*.

Nous aimons trop l'Espagne pour avoir pu éprouver une complète satisfaction devant son exposition artistique ; des louanges ont été prodiguées aux organisateurs : notre sentiment est différent. Nous n'avons pas trouvé là un ensemble qui pût nous donner une idée adéquate du mouvement artistique de la Péninsule durant ces dernières années : l'Espagne, nous le savons, n'est jamais heureuse dans les expositions ; ses envois sont tardifs et un goût sûr manque parfois qui devrait présider au choix des œuvres, mais comment la commission d'admission a-t-elle pu refuser de *plano* des peintres tels que Zoloanga et Santiago Rusinol, pour ne nommer que deux noms entre vingt ?

En revanche un grand sculpteur nous apporte une œuvre pleine de variété : Mariano Benliure, l'auteur du *Velasquez* et du *tombeau de Gayarré*.

Au quai d'Orsay, le pavillon national construit par M. Urioste est fort acceptable, mais son aménagement intérieur trop vanté ne saurait guère intéresser que la coterie mondaine qui mit son orgueil à en fournir l'ameublement : sans doute il y a là des tapisseries anciennes, quelques pièces de l'*Armeria*,

et la tunique d'un roi de Grenade: mais ceci suffit-il pour révéler à la foule la splendeur et la magnificence espagnoles? Le moindre *desvan* d'un ambassadeur de Philippe IV valait tout l'intérieur du palais d'Espagne. Que n'employa-t-on l'intérieur de ce pavillon national à nous montrer un peu plus de l'Espagne moderne ? Cette dernière compte pourtant des dessinateurs exquis et vingt bons peintres : J. Sert est allé exposer chez Bing. O cette exposition où toutes les nations se sont liguées pour la protection des artistes officiels !

Laissons de côté l'*Andalousie au temps des Maures* — manière d'*Escuela de baile* de deuxième catégorie, et *la Feria*, aux vedettes sensationnelles — ce sont là spécialités qui nous amèneraient à notre insu à faire le tour des music-halls parisiens où le numéro espagnol (authentique ou non) a été prodigué durant les spectacles d'été. Constatons et passons.

Les seuls spectacles dont pût véritablement s'enorgueillir l'Espagne, ce fut cette série de représentations en langue espagnole que Mme Maria Guerrero, M. F. Diaz de Mendoza et leur troupe donnèrent à l'Athénée pendant tout le mois de juin : l'entreprise était strictement d'initiative privée, elle fait honneur aux deux grands protagonistes du théâtre classique espagnol : voici du reste la liste des pièces représentées. — Lope de Vega: *La Estrella de Sevilla, Ninaboba, El castigo sin venganza;* — Tirso de Molina : *El Vergonzoso en palacio;* — Moreto: *El desden con el desden;* — Ayala : *El tanto por ciento* ; — Manuel Tamayo y Baus : *La locura de amor* et *Lo Positivo ;* — D. José Echegaray : *La duda, El estigma, Mariana, El loco Dios;* — D. Benito Perez Galdos : *La de San Quintin;* — D. Angel Guimera : *Tierra Baja* et *La hija del mar*.

Ajoutons à ces pièces, dont plusieurs étaient inédites tel ce *Loco Dios* où Fernando Diaz de Mendoza se révéla l'émule des Mounet Sully et des Andréas, *Le comte Roger* (El conde Rogel) de notre confrère Ed. Noël, traduit par MM. Ruiz Velasco et L. Guilaine, spectacle lu et étudié en moins de dix jours, ce qui put sembler une véritable gageure.

L'Espagne ne saurait oublier cette désintéressée et patriotique campagne de sa grande comédienne, à qui Paris conservera une éternelle reconnaissance.

De Barcelone, nous recevons le texte original (en catalan) de la *Fille de la Mer,* le beau drame de Guimera dont la critique parisienne eut l'étrenne lors des représentations de Mme Guerrero. Citons sans les juger les publications françaises parues au même moment : *Les chefs-*

d'œuvre du théâtre espagnol ancien et moderne, par Cl. Rochel chez Garnier ; — l'*Espagne*, nº spécial de la *Nouvelle Revue internationale*; — *Le théâtre* (fascicule du 15 juillet), reproductions des principales scènes de la *Locura de Amor;* — *La vie théatrale*, *le Bulletin hispanique;* articles de M. de Curzon, traducteur du *don Juan Tenorio* de Zorrilla et des *Dos habladores* de Cervantes ; — *La Vogue* (juillet 1900): « *Perez Galdos chez lui* », article de L. Ruiz Contreras.

M. Luis Ruiz Contreras nous envoie également en espagnol deux volumes : *Prodigue* et *Pères et Fils*, troisième partie de son *semi-théâtre*, œuvres déjà parues dans la *Revista*. — Sous une formule dramatique un peu lâche, il y a là des ébauches suprêmement intéressantes : c'est bien exactement la formule espagnole telle que la conçurent les écrivains du grand siècle ; l'appliquer à des sujets modernes n'est pas sans audace, car le geste contemporain est étroit. La *préface de Prodigue* où Rostand est vivement pris à partie et *l'opuscule dédié au ministre* sont d'agréables hors-d'œuvre de lettré qui tendent à prouver que, depuis Gil Blas, la situation des écrivains dramatiques n'a guère changé en Espagne.

Sous le titre d'*Essais*, M Miguel de Unamuno publie une plaquette où il analyse successivement la conscience, le culte de l'Idée et la foi. Le jeune professeur a vraisemblablement écrit ces pages non loin de la vénérable Université où vécut Fray Luis de Léon : « Résigne-toi, dit-il à son jeune compagnon Maëtzu, aie une résignation active laquelle ne doit pas consister à souffrir sans lutter dans l'appesantissement d'un passé irrémédiable, mais à regarder l'Avenir, royaume de liberté. »

La même pensée humanitaire, cordiale et réconfortante a dû animer l'esprit de M. Luis Morote durant les heures qu'il consacra à édifier ce superbe monument d'histoire contemporaine qu'il intitule un peu étroitement : *La morale de la Déroute*. C'est un gros in-quarto de près de 800 pages et nous ne nous en plaignons pas. L'auteur, attaché à un journal sans doute, a fait les campagnes de Melilla et de Cuba : il a su relier les événements et il nous fait percevoir le funeste esprit des politiciens espagnols d'hier et d'aujourd'hui.

Voici, en divers croquis, l'histoire de l'Espagne qui défile sous nos yeux : certains chapitres sur les guerres carlistes sont de merveilleux résumés d'histoire contemporaine. Mais certes, la partie la plus intéressante du livre est l'esquisse rapide où

l'auteur a su nous donner la physionomie des divers problèmes à l'ordre du jour : régionalisme, catalanisme, chambres de commerce ; le volume entier est rempli de croquis aussi variés que typiques et les silhouettes ne sont pas les moins intéressantes celles de ces hommes extra-parlementaires qui luttent pour le bien : Costa, fier rejeton du vieux parti aragonais, Rubio, Conception Arenal et vous tous, disciples de Giner de los Rios, Alas, Aramburu, Buylla, Posada, Altamira. Le problème de l'instruction résolu en France n'a pas donné entière satisfaction ; mais est-il le même en Espagne ? nous ne le croyons pas, et les bonnes volontés n'y manquent pas, témoin cette laborieuse université d'Oviedo dont les professeurs ont fait un foyer de rayonnante illustration. Tôt ou tard, M. Morote prendra place auprès de tels maîtres.

Citons, à propos d'Oviedo, un intéressant volume de Salvador Canals intitulé *Asturias*, monographie fort complète de toute cette région.

Le même esprit, que nous qualifierons « *jeune Espagne* », anime l'auteur d'*Asturias* quand il écrit parlant de la chaîne en fer symbolique qui orne la porte de l'Université : « Qu'il subsiste ce symbole protecteur, chaque jour plus nécessaire, pour nous sauver de la ruine qui nous poursuit. » L'étude de M. Salvador Canals est précédée de préfaces fort élogieuses de M. Al. Pidal, Martinez Vigil, Palacio Valdes et Adolfo Posada.

Egalement d'Oviedo, nous recevons un volume d'Altamira, *Tableaux du levant*, contes d'amour et de tristesse, souvenir d'Alicante où l'excellent professeur vient régulièrement passer l'été. Ce sont de simples descriptions ou de courts récits dans le genre provençal, empruntant parfois à la forme dramatique une vivacité d'allure et un brio extraordinaires. M. Altamira n'est pas seulement un savant professeur, mais un conteur charmant.

Les bouquets de nouvelles semblent décidément fort en vogue ; voici également un attrayant volume de Julio Pellicer avec prologue de Salvador Rueda, intitulé *Terre Andalouse ;* en courts récits, la gloire de Cordoue y est célébrée dans une prose élégante et nerveuse. N'oublions pas que Cordoue est de toute antiquité la patrie des stylistes impeccables et souhaitons à la nouvelle école cordouane autant de succès qu'à notre chère petite *tertulia* grenadine où Nicolas Ma Lopez, Gabriel R. de Almodovar, Matias Mendez Vellido, — tous les amis de Ganivet — sont enfin parvenus à fonder une Revue,

l'*Idearium*, qui publie chaque quinzaine des proses délicates et des vers délicieux. Nous en reparlerons ainsi que des guides de l'étranger qui pourraient rendre d'importants services s'ils étaient conçus selon l'esprit littéraire de ceux que met en vente la maison Sabatel à Grenade.

Parus à Madrid, les deux volumes de poésies de M. Juan R. Jimenez, *Ames de Violettes* et *Nénuphars*, sont dignes en tous points d'attention. Le dernier surtout, précédé d'un sonnet de Ruben Dario, est remarquable par l'aisance des rythmes, la souplesse de la forme et une allure agréablement moderniste.

Signalons le joli conte de M. Gustavo Morales publié par la collection Klong : *La lumière de l'ombre*, en attendant que nous puissions parler à loisir du nouveau roman du même auteur : *Amour et Amour*. Egalement fort intéressant, *Redenta*, un roman d'un jeune Sevillan, M. Timeteo Orbe, qui met en scène des personnages appartenant à des classes différentes de la société, ce qui suscite d'attachants problèmes.

Le livre du révérend Manuel Mùnoz Flores publié, avec autorisation de l'autorité ecclésiastique, est consacré au *Devoir Juridico-social*. C'est un ouvrage de philosophie qui emprunte à la doctrine thomiste quelques postulats, mais qui ne manque pas d'intérêt ni de clarté. Les citations y sont choisies avec beaucoup de bonheur et l'ouvrage parfaitement médité ; c'est là encore une pierre apportée par un esprit de bonne volonté, à l'œuvre d'apaisement et de rénovation. Et pour que rien n'y manque, après l'homme d'église, voici un passe-temps d'un savant : *Isaac*, roman original de Javier Lasso de la Vega, *contribution à l'étude psycho-pathologique d'une société fin de siècle*. L'auteur, remarquable traducteur de Claude Bernard, s'est probablement souvenu que le célèbre physiologiste occupait ses loisirs au culte des belles-lettres : il a fait de même et nous a légué une œuvre de réflexion et de hautaine philosophie.

Constatons, comme conclusion à cette étude trop hâtive, la touchante unanimité des lettrés et des savants espagnols dans une œuvre d'épuration et de régénérescence pour l'Idéale Patrie.

Dans la *Revue de l'association artistique et archéologique de Barcelone*, lire un très curieux article de Sanpere y Miguel sur *Domenikos Theotokopoulos*, dit *le Greco;* lire

également *Joventut*, la revue catalane où se centralise tout le mouvement littéraire de la jeune Catalogne.

M. Alfred Morel-Fatio a publié dans la *Bibliothèque des universités du midi : la satire de Jovellanos contre la mauvaise éducation de la noblesse*. Nous reviendrons sur cette publication en parlant du *Ramon de la Cruz* de M. Cotarelo y Mori.

Le *Blanco y negro* devient chaque semaine plus artistique et plus littéraire; dessinateurs et hommes de lettres y rivalisent d'entrain.

EPHREM VINCENT.

LETTRES PORTUGAISES

Eça de Queiroz. — Sa mort. — Caractère de son œuvre. L'avenir du roman portugais. — Carlos Malheiro-Dias : *Filho das Hervas*, roman (Tavares Cardoso Irmão-Lisboa). — *Amar è Soffrer* de Guilherme Gama (Empreza da Historia de Portugal-Lisboa). — *Constança*, poème d'Eugenio de Castro (França Amado-Coïmbra). — Œuvres diverses. — Le Portugal à l'étranger.

L'artiste qui rentre en soi-même doit y retrouver nécessairement les voix séculaires de sa race, et c'est là peut-être le secret du génie. Théophilo Braga l'a bien deviné, qui définit quelque part le Beau « la mutuelle relation entre la tradition nationale et l'interprétation artistique ». Mais la Race, à travers nos patries latines, est diverse en chacun de nous : le milieu seul tend à unifier les différences natives. Là-bas en Portugal, on peut dire que le soleil habite les âmes. Il se glisse parmi les gestes et les paroles, vêtant d'illusion vivante le détail glacé, retardant le travail desséchant de l'abstraction au profit de la fantaisie émotive. Mêlé aux brumes de mer que traversent ses rayons, le soleil lusitanien a créé la « *Saudade* », cette mélancolie passionnée, mêlée de regret, qui n'appartient qu'au Portugal.

S'étant voulu absolument ce qu'il devint, Eça de Queiroz, le maître romancier prématurément enlevé par la mort à 53 ans, dans la nuit du 16 août dernier, apparaît dès maintenant à la plupart de ses critiques comme s'étant, à force de subtile analyse et d'impersonnalité, privé de ce large humanisme, qui est le propre des génies universels. La savante ironie d'Eça témoigne cependant de son exquise sensibilité et ses efforts à Cuba, pour la disparition définitive de l'esclavage, sont la meilleure preuve de son effective bonté. C'est la vie agitée de voyages qu'il mena, le milieu factice où il vécut qui l'empê-

cha d'atteindre la concentration d'esprit nécessaire à l'expression de tout soi-même. Comme le dit fort bien Augusto de Castro, le jeune auteur de la *Religion du soleil*, dans le *Campeão*, Eça de Queiroz fut un homme de son temps. « On peut dire, ajoute le critique, qu'il fut le dernier romantique et le premier disciple du réalisme plastique de Flaubert. »

Eça de Queiroz a la grâce, le fini, la suprême élégance; plus artificiel il a perdu, à force de repliement sur soi, la fougue véhémente de l'extraordinaire Camillo Castello Branco.

J'ai dit naguère la valeur pénétrante du jugement porté sur le Maître par José de Figueiredo ; de son côté, Paulo Osorio, dans le *Campeão*, reproche à l'artiste sa sérénité glaciale, son ironie en apparence impassible; mais il est peut-être curieux de citer ici l'opinion du grand poète Guerra Junqueiro, à l'apparition du *Primo Basilio* (cette merveilleuse description de l'adultère commis par une petite bourgeoise en l'absence du mari qu'elle aime), et qui fut une révolution littéraire en Portugal : « Eça de Queiroz appartient, dit Junqueiro, à la haute catégorie des artistes créateurs ; mais, comme les personnages de ses romans sont portugais et comme la nationalité portugaise dans le monde moderne est une parcelle insignifiante, ces personnages pour la plupart ne sont la synthèse que d'un petit nombre d'individus, dans un petit pays et pour un court laps de temps. » Guerra Junqueiro n'hésite pas à placer son compatriote à côté de notre Balzac ; il ajoute ensuite : « Eça de Queiroz est un grand romancier, parce qu'il est en même un grand poète. Il a l'analyse et il a l'intuition. Son impressionnabilité nerveuse est d'une telle subtilité magnétique qu'on la pourrait comparer à ces appareils de précision, capables de doser tour à tour les gouttes les plus précieuses et les plus énergiques poisons. »

La place nous manque pour dire, époque par époque, toute l'existence mouvementée d'Eça et son extraordinaire activité. Nous préférons en réserver les détails pour une étude à part. Résumons-nous seulement en ceci :

On a dit de Camillo qu'il avait fait du roman aujourd'hui une satire, demain une élégie, on peut dire d'Eça qu'il fut le premier à réaliser le mariage du sourire ironique à la fantaisie ardente. Telle est l'opinion de L. P. de Brinn' Gaubast en la *Revue Encyclopédique*.

Eça de Queiroz fut le fondateur de la *Revista de Portugal* en 1889; il devint également l'un des collaborateurs les plus assidus à Paris de la *Revista Moderna*, où paraissait l'*Illustre*

Casa de Ramires, inachevée. A côté de ses œuvres d'analyse et de réalité, Eça de Queiroz a écrit de beaux vers et des contes, fruits d'une imagination splendide, amplifiés parfois jusqu'à former des œuvres de longue haleine, tels la *Relique*, le *Mandarin*.

Actuellement une réaction se dessine très nette contre ce qu'il y eut de trop artificiel dans l'effort novateur du Maître. L'âme portugaise est éprise de vie, de passion, de tragédie chevaleresque; elle palpite entière aux strophes de Camoëns, de Garrett, de Joâo de Deus, aux récits de Camillo ; elle aime les débauches de l'éloquence et de la couleur ; elle applaudit aux discours diserts d'Antonio Candido, le Bossuet lusitanien, dont le succès naguère fut immense à propos d'une conférence faite par lui sur le 4e Centenaire de la découverte du Brésil, à Porto. Elle se passionne autour du talent sentimental et délicat d'un Carlos-Malheiro Dias, le jeune et récent auteur du *Filho das Hervas* et que l'on désigne déjà flatteusement comme devant être le successeur d'Eça de Queiroz.

Le *Filho das Hervas* (quelque chose comme l'*Enfant sans père*) est une œuvre de larmes, fourmillante de détails précis, scrupuleusement observés. Tous les événements s'y succèdent logiquement, selon le déploiement des caractères, alliant sans effort et sans outrance d'aucune sorte l'analyse aiguë à la vie ardente des passions.

Carlos Malheiro-Dias a certaines qualités propres aux écrivains du pays où il a débuté : le Brésil, patrie du grand Machado de Assiz, dont Eça de Queiroz adorait les œuvres.

Très simple est le sujet du roman : c'est l'histoire douloureuse d'une jeune couturière devenue la maîtresse d'un étudiant de Coïmbre, fils de bonne famille, mais bourré de préjugés, qui l'abandonne ensuite peu à peu, elle et son enfant, par manque de courage, au désespoir et à la phtisie. Etant, en dehors de sa haute valeur d'art et d'observation, un cri de pitié, le *Filho das Hervas* manifeste une certaine portée sociale qui n'est pas sans accroître l'envergure de l'œuvre, à cause de tout ce qu'elle suggère.

Julio Dantas a résumé en deux mots l'impression qu'on doit en retenir : « *grande no sentir, humilde no dizer* », grand par le sentiment, humble de style Ceci trahit que la forme usitée par l'écrivain a peut-être encore quelques progrès à faire ; peu, d'ailleurs. Combien douces également et rafraîchissantes, à force de mélancolie pénétrante, à force de sincérité surtout, les pages d'*Amar è soffrer* (*Aimer est souffrir*) de

Guilherme Gama, si joliment édité par la Société de l'Histoire de Portugal. Là aussi, l'art de l'écrivain, très personnel, s'est dépouillé de toute virtuosité stérile, de tout byzantinisme. C'est clair et simple comme une fontaine, où, parmi le feuillage automnal des saules inclinés, glissent dans la brume légère les rayons tamisés du soleil matinal.

Guilherme Gama est un aquarelliste de premier ordre ; émotif avant tout, il a quelque chose de l'âme d'un Teixeira Lopes, ce triomphateur de la sculpture portugaise à l'Exposition, dont la *Veuve*, la *Charité*, l'*Histoire de Portugal*, l'*Enfant*, que sais-je encore ? sont inoubliables, comme ailleurs tels portraits de Colombano.

Guilherme Gama a, du reste, de qui tenir, puisqu'il est le fils d'Arnaldo Gama, le Walter Scott lusitanien, auteur du *Sargento-môr de Villar*, où il a mis un type de fou à la fois incohérent et sage, digne de la main puissante de Shakespeare Ajoutons que l'article de João Grave sur *Amar è soffrer* dans le *Diario da Tarde* est une chose à lire ; très remarquables aussi les chroniques du lundi dans ce très littéraire journal.

Sans vouloir se ranger aux doctrines d'un Tolstoï, la poésie portugaise affirme également un retour du côté de l'émotion pure. Le dernier poème d'Eugenio de Castro, *Constança*, est significatif à cet égard et les mânes de Camoëns ont dû tressaillir à son apparition.

A travers un récit simple, austère et grave comme celui d'une ode sacrée et bien différent des splendeurs rutilantes où se complut naguère le noble poète, s'éploient de tragiques amours, héroïques autant qu'il convient. Constance fut, selon la chronique, la première épouse de D. Pedro, l'amant de la malheureuse Inès de Castro. — Eugenio a voulu compléter l'élégie du grand Camoëns ; lui seul dignement le pouvait prétendre. Ce n'est plus l'amante qu'il pleure, c'est l'épouse délaissée, « qui aime et qui mourut, qui mourut pour avoir aimé, elle aussi », dit Carlos de Lemos dans sa critique de l'œuvre. « *Constança*, ajoute le même poète, évoque tout entière la mélancolie d'un soleil couchant sur les flots ». Même après *Belkiss*, ce poème est peut-être le chef-d'œuvre du jeune Maître incomparable, apte à se renouveler sans cesse. Le 4e chant surtout est d'une angélique mysticité, digne des plus belles pages du *Campo de Flores*, de João de Deus.

A côté du Maître, le *Mondego* de Manoel da Silva-Gayo module les églogues et les élégies les mieux inspirées qui soient : c'est vraiment toute la terre portugaise qui chante à travers

les vers de ce poète, en des strophes comme celles de *Lemano*, de *Tristes amores*, de *Contos do Rio*, etc. Malheureusement je dois remettre à plus tard l'analyse d'autres œuvres également remarquables, quoique non sans défauts, tels *Auto do Fim do Dia*, aux réminiscences de chants populaires, d'Antonio Corréa d'Oliveira, *O meu Adeus* d'Affonso Lopes Vieira, *Dolores* de Ribeiro de Carvalho, etc. Un mot en passant d'*Agonias* d'Antonio de Cardiellos, sorte de journal poétique d'un romantisme sentimental et doux, d'*Ave Maria* de Candido Guerreiro, qui fait parfois songer au Cantique des Cantiques.

Il ne nous est guère possible ici de nous étendre, comme le fait avec la sincérité d'un grand artiste le poète Carlos de Lemos à *l'Ave-Azul*, vis-à-vis des meilleures productions littéraires de la Lusitanie actuelle. Grâce à lui et aux efforts d'un autre poète, F. Italo Giuffré, directeur de l'*Iride Mamertina*, auteur d'un beau livre de sonnets écrits en l'honneur de Leopardi, la curiosité continue de se développer en Italie en faveur du Portugal, à la suite des Antonio Padula, des Vittorio Pica, des Cannizzaro, etc.

La France elle aussi, à l'heure où s'ébauche du côté de la Vie toute une renaissance d'art, devrait se tourner davantage vers le pays de la Passion lumineuse, par quoi les moindres détails s'idéalisent.

PHILÉAS LEBESGUE.

VARIÉTÉS

L'esprit religieux en Chine. — Il est hors de doute que le soulèvement d'une partie notable de la population chinoise contre les étrangers n'a d'autre motif que l'exaspération entretenue chez elle par la propagande catholique ou protestante. Depuis un certain nombre d'années, les missionnaires, devenus les agents de convoitises européennes, ont laissé de côté leurs allures précédemment discrètes et réservées, pour une attitude provocante propre à froisser les habitudes d'un peuple qui professe plus que tout autre une indifférence totale en matière de religion.

Sans doute l'homme du peuple est souvent superstitieux de la façon la plus grossière, mais les diverses catégories de lettrés, « les classes dirigeantes » sont, la plupart du temps, indifférentes ou impies. C'est sans y croire, qu'elles pratiquent les rites officiels, d'ailleurs purement civils.

Quelque temps avant son avénement au trône, un empereur,

Tao-Kouang, adressa au peuple une proclamation dans laquelle, passant en revue toutes les religions de l'empire, y compris le christianisme, il concluait que toutes étaient fausses et que l'on ferait bien de les mépriser indistinctement.

On sait que l'ancien culte naturaliste, évidemment importé de la Mongolie, est la religion officielle de l'empereur et des lettrés. — Le « Fils du Ciel », et lui seulement, adore, à Pékin, dans des temples différents, le ciel, la terre, la soleil, la lune, tous objets sacrés auxquels il est interdit à tout autre d'adresser des hommages. Les personnages d'un rang inférieur sacrifient aux phénomènes de la nature, sans aucune conviction du reste, et par habitude traditionnelle.

La véritable impiété, pour les Chinois, celle qu'ils ont stigmatisée dans leur code, est le manque de respect et de soins pour ceux à qui on doit l'être, de qui l'on tient l'éducation et dont on est protégé. Intenter un procès à ses proches parents, les insulter, ne pas porter leur deuil et n'en pas respecter la mémoire sont des actes quasi-monstrueux qui déshonorent leur auteur, le font écarter des réunions festivales et surtout des emplois publics. On comprend donc que le culte dit « des ancêtres », ou pour mieux dire la vénération pour la mémoire des ascendants soit répandue dans toutes les classes de la société.

Ce n'est certes pas le catholicisme, avec sa fastidieuse liste de saints, apocryphes presque toujours, et souvent ridicules, qui peut trouver quelque chose à redire à ce sentiment, pas plus qu'au culte tout spirituel rendu dans le Céleste empire, par une secte nombreuse, à la déesse de la *Pitié*. Cette déification d'un des plus nobles sentiments humains constitue une croyance qui compte de nombreux adeptes, ayant leurs temples, et des couvents de femmes, dont le devoir est d'assister l'enfance abandonnée, de visiter les pauvres et les malades. Ces nonnes chinoises de la Pitié font vœu non seulement d'abnégation mais aussi de virginité. On les appelle les « annihilées », parce qu'elles espèrent l'annihilation après la mort. Leur analogie avec les sœurs de charité est frappante, toutefois il faut reconnaître que leur dévouement est plus désintéressé que celui des religieuses, qui espèrent mériter par leurs sacrifices les joies problématiques imaginées par la métaphysique chrétienne.

La doctrine bouddhique, quoique essentiellement répandue chez les nations mongoles, n'en est pas moins aryenne par son origine. L'idée primordiale de la grande religion de Çakia-

Mouni n'est aucunement incompatible avec la science, avec laquelle le christianisme est radicalement antinomique. Mais il faut reconnaître que le bouddhisme s'est beaucoup altéré en Chine, au contact des vieilles croyances mongoliques où les sorciers (*chamans*) jouent un rôle important. La contemplation de la nature a fait naître également la croyance aux esprits de la terre. Chaque chaîne de montagnes a sa divinité. On célèbre la fête du dieu « printemps » représenté dans une procession par un jeune homme remarquable par sa beauté.

Les classes relevées ne sacrifient guère qu'aux mânes de Confucius et à celles des ancêtres. Ainsi les familles riches ont, dans leur maison, un petit sanctuaire où sont déposées des tablettes qui relatent des traits de la vie des ascendants, les qualités par lesquelles ils se sont distingués et les honneurs dont ils étaient revêtus. Beaucoup de Chinois supposent que l'un des trois esprits chez l'homme vient, après la mort, habiter ces tablettes et y recueillir les hommages des survivants. Un second esprit demeure auprès du cadavre, que, pour cette raison, on conserve dans un cercueil aussi orné que possible.

Cette certitude qu'ont les Chinois, à quelque classe qu'ils appartiennent, de savoir leurs dépouilles conservées avec soin, entourées d'hommages posthumes, suffit à toutes leurs espérances pour l'au delà. On conçoit donc qu'ils se soient, dès l'origine des missions, montrés réfractaires à l'idée d'un fils de Dieu enfanté par une fille-mère, et mourant sur la croix, c'est-à-dire dans un supplice infamant. C'est alors que les missionnaires, renonçant à convertir les adultes, profitèrent de la coutume admise d'acheter des enfants aux parents indigents pour les élever eux-mêmes et les catéchiser à leur convenance. Telle est l'origine des *chrétientés* dispersées ici et là dans l'empire.

Au début, la conscience publique ne se troubla pas devant ces chrétiens indigènes, pas plus qu'elle ne se montra indignée de l'érection de temples catholiques, chapelles protestantes, etc.; mais lorsqu'elle s'aperçut que des hommes de leur sang, de purs Chinois, se mettaient eux-mêmes à prêcher l'évangile et à vouloir convertir leurs compatriotes, la situation changea. Une sourde campagne, menée surtout dans les basses classes de la population, menaça les établissements et les personnes des *chrétientés*, de telle façon qu'il fallut l'énergique intervention des ministres étrangers pour assurer, dans une certaine mesure, la protection des Chinois convertis.

Puis, quand, après quelques soulèvements partiels où il y eut massacre de missionnaires et de chrétiens, il fut constaté que, chaque fois, la répression était suivie d'un abandon de territoire, l'esprit national se manifesta par un redoublement de haine pour les « diables étrangers ».

Il y a peu à espérer que les gouvernements dont les troupes occupent Pékin se montrent assez raisonnables pour ne pas insister sur le maintien des missions et la faculté d'en former de nouvelles. Et, pourtant, c'est en se restreignant de ce côté-là, en laissant les Chinois à leurs rites, à leurs croyances au fond peu troublantes, qu'on pourrait leur faire accepter de notre civilisation ce qu'ils sont susceptibles de s'assimiler; dussent-ils encore se contenter de leur antique morale, dont nous avons trouvé jadis l'échantillon suivant inscrit sur la porte d'une école publique à Shanghaï :

« Si vous tenez à vivre longtemps et dans le calme, que votre appétit soit bon, que votre sommeil soit doux, que votre humeur soit égale, fuyez les émotions trop vives et les plaisirs trop intenses, opposez aux tristesses et aux cruelles angoisses de l'existence un esprit résigné et confiant. Ayez constamment des occupations qui vous absorbent, vous divertissent et vous fortifient assez pour vous rendre inaccessibles aux tentations du besoin et du désir. C'est ainsi que vous atteindrez, sans trop de soucis et de souffrances, le terme de la vie. »

HENRI RENOU.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie. — A. Robert : *Le château de Pierrefonds*, préf. par Henry Lemonnier; May.

Esotérisme. — Blanche Sari Flégier : *L'Ordre et l'Idéal;* Leymarie, 0.50.

Histoire. — Jean Bernard : *La Vie de Paris, 1899*, préf. de Marie-Louise Néron; Lemerre, 3.50. — Jean Bernard : *Le Procès de Rennes; impressions d'un spectateur;* Lemerre, 3.50. — A. Laisnel de la Salle : *Anciennes mœurs, scènes et tableaux de la vie provinciale en Berry aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles;* Lechevalier, 6 fr. — Marquis de Vogüe : *Le duc de Bourgogne et le duc de Beauvillier, lettres inédites,* 1700-1708; Plon, 7.50. — Prince Grégoire Volkonsky : *Pour les Boers, contre l'impérialisme*, préf. du Comte Léon Tolstoï; Genève, Bruxelles, Lisbonne. — *Histoire grecque et romaine* (Encycl. pop. du XX^e^ siècle) ; May, 1 fr.

Linguistique. — Rossignol : *Dictionnaire d'Argot;* Ollendorff, 2 fr.

Littérature. — Léon Bloy : *Je m'accuse...;* « Maison d'Art », 3.50. — Arthur Chuquet : *Etudes de littérature allemande;* Plon, 3.50. — Jules Claretie : *La Vie à Paris, 1899;* Fasquelle, 3.50. — Charles Hastings : *Le Théâtre français et anglais; ses origines grecques et latines;* Firmin-Didot, 7.50. — L. de La Brière : *Madame de Sévigné en Bretagne;* Retaux, 3.50.

Philosophie. — Juan Enrique Lagarrigue : *Lettre à M. Valentin Letellier;* Santiago, Ercilla.

Poésie. — José Colb : *Guirlande à Cypris;* « République de Demain ». — Hady-Lem : *Ophir;* Draguignan, « La Cigale dracénoinoise », 3 fr. — Isi Collin : *L'Etang;* Liège, Gérard. — Paul Fort : *Ballades françaises, V^e^ série : L'amour marin;* « Mercure de France », 3.50. — Prosper Roidot : *Le Hameau Vert;* Bruxelles, Schepens. — Emmanuel Signoret : *Le Premier Livre des Elégies;* Cannes, « Saint Graal », 1 fr.

Psychologie. — Th. Ribot : *Essai sur l'imagination créatrice;* Alcan, 5 fr.

Publications d'art. — Gustave Geffroy : *La Vie Artistique,* eauforte de Pissarro; Floury, 5 fr. — A. Guillaume : *Pour vos beaux yeux,* préf. par Coquelin Cadet; Simonis Empis, 5 fr. — L.-H. Labande : *L'Imprimerie en France au XV^e^ siècle;* Picard, 3 fr.

Roman. — Marcel Batilliat : *La Beauté;* « Mercure de France », 3.50. — Albert Boissière : *Les trois fleurons de la couronne;* Fasquelle, 3.50. — Henry Bordeaux : *Le Pays Natal;* Plon, 3.50. — Paul Bourget : *Œuvres complètes. Romans. I. Cruelle Enigme; Un Crime d'Amour; André Cornélis;* Plon. — Camille Bruno : *L'Imposture;* Ollendorff, 3.50. — Marcel Clairé : *Tout un passé;* « L'Œuvre Internationale », 2 fr. — H. Doris : *Le Trait d'union;* Plon, 3.50. — Georges d'Esparbès : *Le Roi;* Flammarion, 3.50. — Charles Théophile Féret : *Le Sixième précepte;* Paris, 27, Galerie du Baromètre, 1 fr. — Charles Théophile Féret : *Venus Medicinalis;* Jehlen et Léguillon, 1 fr. — Paul-Louis Garnier : *La Visitation;* Charles, 2.50. — Paul Louis Garnier : *La Terre Eternelle;* Stock, 3.50. — Louis Guéry : *L'autre voie;* Ollendorff, 3.50. — Hemma Prosbert : *Vocations perdues;* Flammarion, 3.50. — José Hennebicq : *L'Amour-phénix,* préf. de Paul Adam; « L'Humanité Nouvelle ». — Ernest La Jeunesse : *Sérénissime;* Fasquelle, 3.50. — Jeanne Landre : *Les Pierres du Chemin;* Offenstadt, 3.50. — Jeanne Landre : *Cri-cri;* Offenstadt, 3.50. — Albert Leune : *Tourmente d'Or,* frontispice de J.-M. Valton; « Mercure de France », 3.50. — Marie-Denise Marinot : *Amour brésilien;* Soc. libre d'Ed., 3.50. — Octave Mirbeau : *Le Calvaire,* ill. de Jeanniot; Ollendorff. 3.50. — Marc de Montifaud : *La chair qui aime, la chair qui tue;* Offenstadt, 3.50. — Louis Morosti : *Le Trèfle à quatre feuilles;* Soc. libre d'Ed., 3.50. — Maurice des Ombiaux : *Maison d'Or;* Ollendorff, 3.50. — Marius Renard : *Terre de Misère;* Bruxelles, Balat, 2 fr. — Le Sar Péladan : *La Vertu suprême;* Flammarion, 3.50. — Pierre Veber : *Amour, Amour...;* Simonis Empis, 3.50. — Georges Virrès : *La Bruyère ardente;* Vromant et C^o^, 3.50.

Sciences. — C. Ruckert : *La photographie des couleurs;* Schleicher, 1 fr. — Justine Tobolowska : *Etude sur les illusions du temps dans les rêves du sommeil normal;* Carré et Naud.

Sciences religieuses. — Albert Jounet : *Jésus-Christ d'après l'Evangile; réfutation du livre de Strada : Jésus et l'ère de la science;* Saint-Raphaël, V. Chailan.

Sociologie. — Léon Guérin : *Mort aux affameurs, préliminaire de la question sociale;* Nîmes, 0.15. — Paul Lacombe : *La Guerre et l'homme;* Bellais, 3.5o. — J. Novicow : *Essai de notation sociologique;* Giard et Brière, 1.5o.

Théatre. — Henrik Ibsen : *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts*, trad. et précédé d'une préf. par le Comte Prozor; Perrin, 3.5o. — Jean Lorrain et A.-F. Herold : *Prométhée;* « Mercure de France », 1 fr. — Albert Pinard : *Fils de David*, drame en 4 tableaux et en vers; Soc. libre d'Ed., 3.5o.

Voyages. — H. Auclert : *Les femmes arabes en Algérie;* Soc. d'Ed. Scient., 3 fr. — Paul Ferniot : *L'Inde;* La Maison d'Art, 5 fr. — Ch. Florentin-Loriot : *La Faillite des dieux*, impressions d'un voyage dans l'orient grec; Lemerre, 3.5o. — Hector France : *Croquis d'Outre-Manche;* Fasquelle, 3.5o. — Eugène Gallois : *La France d'Asie;* Librairie Africaine et Coloniale. — *La Bosnie Herzégovine à l'Exposition Universelle de 1900;* Vienne, Holzhausen.

Divers. — Henri Gaillard : *Regards sur la vie;* Le Livre Moderne, 3.5o. — *La Campagne et le Berry*, contes, poèmes et notes publiés par Pierre de Querlon, ill.; Étampes, des Gachons, 1 fr.

Littérature étrangère. — Julio Afrano : *Rosa mystica*, symbolo-tragico; Leipzig, Brockhaus. — Laza Béla : *A Tegnap a ma és a holnap;* Budapest, Grill, 3 kor. — Pere Corominas : *Les presons imaginaries;* Barcelone, L'Avenç, pes. 2. — Agostino Faggiotto : *La Separazione della Sicilia dalla Calabria;* Reggio, d'Angelo, l. 1.3o. — Ernst Heilborn : *Novalis, der Romantiker;* Berlin, Reimer, 3 M. — Juan R. Jimenez : *Almas de Violeta;* Madrid, pes. 2.5o. — Juan R. Jimenez : *Ninfeas;* Madrid, 5 pes. — Renato Nicola de Leone : *Versi;* Atri, Arcangelis, 1 l. — Adolfo Padovan : *Figli della gloria;* Milan, Hœpli, 4 l. — Richard Schaukal : *Sehnsucht;* Munich, Deutschfranzœsische Rundschau. — Agostino G. Sinadino : *Melodie;* Lugano, ss. ed. — Fjodor Ssologub : *Schatten*, aus dem russischen von A. und C. Brauner; Vienne, Wiener, Verlag k. 3.4o. — Otokar Theer : *Vypravy k Já, basné*, Vinohrady, Bohème, Kosterka, 1 k. — *Novalis Schriften*, Kritische Neuausgabe von Ernest Heilborn, 3 vol; Berlin, Reimer, 10 M. — *Schriftsteller und Journalisten Kalender für das Jahr 1901*, Herausg. von Emil Thomas; Leipzig, Fiedler, M. 2.5o,

Traduction. — Pierre Quillard : *Mimes d'Hérondas*, traduction littérale accompagnée de notes, « Mercure de France », 2 fr. — Robert-Louis Stevenson : *A la Pagaie*, trad. par Lucien Lemaire, préf. de A. Angelier; Lechevallier, 3.5o. — Virgile : *Les Georgiques*, trad. en vers français par Adrien Gentil; Grenoble, Librairie Dauphinoise.

ÉCHOS

Société anonyme du Mercure de France : Assemblée générale ordinaire annuelle. — Une lettre de M. Robert de Souza. — Gabriel Vicaire. — Les procès Georges Eekhoud et Camille Lemonnier. —

Les poésies d'Albert Samain. — Notre prochain roman. — Vient de paraître au *Mercure de France*. — Avis. — Erratum.

Société anonyme du Mercure de France. — Les actionnaires de la Société anonyme du *Mercure de France* sont convoqués en Assemblée générale ordinaire, au siège social, le dimanche dix-huit novembre prochain, à quatre heures de l'après-midi.

ORDRE DU JOUR

1° Rapport du Conseil d'administration ;
2° Rapport du Commissaire ;
3° Emploi des bénéfices ;
4° Nomination du ou des commissaires aux comptes pour l'exercice 1900-1901.

Pour faire partie de l'assemblée, il faut être possesseur de *trois* actions au moins, ou les représenter comme fondé de pouvoirs.

Le Président du Conseil d'administration.
A. VALLETTE.

§

Une lettre de M. Robert de Souza.

Mon cher Vallette,

Il serait très utile que tous les littérateurs, que tous les artistes se donnassent comme M. Emile Bernard la peine de signaler les faits qui, à leur connaissance, sont susceptibles d'amoindrir les décors des hommes, de la nature et du temps. Artistes et poètes se plaignent beaucoup, mais ils agissent peu. Ils se contentent de crier : *Raca !* aux ingénieurs, et quelques-uns de se taquiner à faux sur l'art social, civique, etc..., sans pratiquer le premier art social, civique, etc..., qui est de veiller à la conservation, à la transformation, à la création des ensembles architecturaux, les premiers, et peut-être uniques, éléments d'art par lesquels les foules peuvent jouir d'elles-mêmes de la beauté, peuvent subir *inconsciemment*, sans la nécessité, sans l'erreur d'un humanitarisme didactique, l'enseignement souverain de l'atmosphère.

Que M. Emile Bernard remplisse donc pour le vieux Caire le devoir qui nous incombe à tous lorsque l'occasion s'en présente, qu'il nous dénonce « l'ignorant qui a tout dans les mains de l'art arabe », qu'il aille au fond des choses pour

indiquer le remède avec le mal, qu'il se fasse des alliés, dans toutes les classes, des simples gens de goût, fussent-ils Anglais ou Allemands, protestants ou israélites! Car j'avoue que l'immixtion des questions nationalistes et confessionnelles dans le domaine de l'art me plonge en quelque stupeur. Des sociétés de commerce anglaises et allemandes existent partout. Mais à propos de Venise, par exemple, qui donc, si ce ne sont les protestants anglo-saxons, a entrepris les campagnes européennes et multiplié les efforts locaux les plus efficaces pour la défense de la ville? Sans compter les poètes anglais qui, depuis Shelley et Byron jusqu'à Browning, ont rendu sa beauté comme plus intangible du culte dont ils l'ont illustrée, faut-il donc qu'on se remémore l'enthousiaste dévouement de Ruskin ? Quant aux Juifs, il faudrait savoir que la plupart des industries d'art vénitiennes n'existeraient plus sans eux. Parler de « vaincre l'esprit borné et anti-artiste venu du Nord » lorsqu'on connaît le goût des Italiens modernes est peut-être excessif. Venise, en particulier, n'a pas de pires ennemis que les Vénitiens mêmes d'un certain ordre. Et c'est partout la même chose : ce sont les habitants d'une ville qui pour des intérêts immédiats mal compris en déforment et en ruinent la beauté. Paris eût été unique au monde sans l'insouciance criminelle des Parisiens, — et vous allez voir ce qu'on va faire encore de Paris ! Mais on a de grandes chances que Venise soit sauvée, parce que les poètes et les artistes trouvent pour sa défense un appui inattendu parmi les hygiénistes et parmi les ingénieurs eux-mêmes. Je viens d'avoir la joie d'en faire l'heureuse expérience.

Pour ce qui est du recrépissage des maisons vénitiennes, l'ordonnance communale qui la commande a toujours existé. Par bonheur, elle n'a jamais été observée rigoureusement. A certaines époques, elle peut l'être davantage, voilà tout. Ce qu'il faudrait obtenir, c'est que ce recrépissage se fît comme jadis en *rouge* et en *jaune d'ambre*, ou plutôt qu'on laissât la brique à nu avec ce ton spécial de chair vive qu'elle prend sous les coups de fouets salés de l'air marin. Je suis convaincu que la « section vénitienne » de la *Società per l'arte pubblica* finira par appeler victorieusement l'attention du Municipe sur cette particularité, capitale en effet pour la sauvegarde de la couleur de Venise.

Croyez-moi, mon cher Vallette, confraternellement,

Votre

ROBERT DE SOUZA.

§

Gabriel Vicaire, mort le 23 septembre dernier à Paris, était né en 1848 à Belfort. Il passa en province toute sa jeunesse, fit son droit et fut avocat. Son premier livre, les *Emaux bressans*, eut un beau succès. Vicaire ne fut ni parnassien ni symboliste ; sa technique est peu compliquée, et il est de belle humeur, « gaulois », souvent charmant. Après les *Emaux bressans* vint la *Légende de Saint-Nicolas*, puis *Marie-Madeleine*, *Au Bois Joli*, *L'Heure enchantée*, *A la bonne franquette*. Il a fait jouer *Fleurs d'Avril* et le *Mari refondu*, pièces écrites en collaboration avec M. Jules Truffier, et l'*Impératrice de Rome*, drame en vers auquel Paul Delair a collaboré. On se rappelle enfin la délicieuse plaquette des *Déliquescences*, qu'il fit paraître avec Henri Beauclair sous le pseudonyme d'Adoré Floupette.

Les obsèques ont eu lieu à Saint-Jacques du Haut-Pas, et les restes du poète reposent maintenant au cimetière d'Ambérieu.

§

Les procès Georges Eekhoud et Camille Lemonnier. — Troisième liste (1) d'écrivains français qui envoient à Georges Eekhoud, poursuivi par le parquet de Bruges pour son roman *Escal-Vigor*, l'expression de leur estime et de leur sympathie :

Arsène Alexandre, Alphonse Allais, Georges Auriol, Henry de Bruchard, Alfred Capus, Jules Case, Alfred Champion, Georges Delaw, Robert Dieudonné, Georges Docquois, Louis Dourliac, Dubois-Desaulle, René Ghil, Emile Goudeau, M. Henry, Ernest La Jeunesse, Albert Lantoine, Jean Lorrain, René Maizeroy, Auguste Marin, Georges Maurevert, Catulle Mendès, Gabriel Mourey, Nonce Casanova, Charles-Louis Philippe, Edmond Pilon, Georges Pioch, E.-C. Saint-Blancard, Emile Straus.

Nous avons reçu d'Italie la protestation de M. Vittorio Pica.

D'autre part, *L'Art Moderne* publie ce qui suit :

« Voici l'énergique et belle protestation que les écrivains » français viennent d'envoyer à Camille Lemonnier :

» Camille Lemonnier, le magnifique et illustre écrivain dont

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 129 et 130.

» l'activité littéraire fait la gloire de la Belgique, va être tra-
» duit devant les tribunaux de Bruges pour un livre de pure
» passion, intitulé *L'Homme en amour*, étude profonde, écrite
» dans un esprit sérieux et réfléchi. L'œuvre incriminée est
» de celles qui méritent l'admiration.

» Les écrivains français soussignés envoient en cette cir-
» constance à Camille Lemonnier le témoignage de leur cons-
» tante et haute estime, et regrettent que la liberté ne soit
» pas acquise à l'art. »

« En tête de la première liste figurent ces noms éclatants :

« Emile Zola, Catulle Mendès, Léon Dierx, Georges Cour-
» teline, Alfred Capus, Jules Case, Fernand Vandérem, Emile
» Bergerat, Octave Mirbeau, J.-H. Rosny, Paul Adam, Paul
» Hervieu, Abel Hermant, Ferrari, René Maizeroy, François
» de Nion, Octave Uzanne, Alexandre Natanson, Saint-
» Georges de Bouhélier, Eugène Montfort, Paul Brulat,
» Dr Mardrus, Thadée Natanson, Hugues Rebell, Maurice Le
» Blond, A. Retté, G. Deherme, Félix Fénéon, Jean de Mitty,
» Jean Viollis, Maurice Magre, Henry Leyret, F. Fagus,
» Alfred Athis, L. Bazalgette, Tristan Klingsor, H. de Bru-
» chard, Léon Blum, P. Soulaine, L. de Janasz, Fernand
» Gregh, Albert Fleury, Amédée Boyer, Robert de Miranda,
» A. de Rosa, R. Marival, Emmanuel Delbousquet, Marc
» Lafargue, A. Maybon, Jean Canora, F. Perilhou, René Lou-
» det, J. de Nittis, Michel Abadie, etc., etc. »

Au moment où nous donnons le bon à tirer de nos *Echos*, un télégramme de Belgique nous apprend l'acquittement de Georges Eekhoud, après une superbe plaidoirie de M. Edmond Picard, qui a provoqué l'enthousiasme des auditeurs.

Camille Lemonnier est défendu également par M. Edmond Picard. Le résultat des débats n'est pas douteux : le jury acquittera Lemonnier comme il acquitta Eekhoud, — et une fois de plus sera prouvée la sottise de poursuivre les livres et les œuvres d'art.

Ces procès n'auront pas été inutiles.

« On vit là, dit M. Octave Maus dans l'*Art Moderne*, unis dans un sentiment commun de justice, des hommes de lettres divisés par les luttes d'opinions et par les rivalités personnelles que provoquent, sans qu'il soit possible de les éviter, les heurts de la vie. Des adversaires, qui, depuis dix ans, n'avaient échangé un salut, se retrouvaient côte à côte, accourus fraternellement des extrémités du pays et des régions opposées de la Pensée pour proclamer avec la même foi

et la même énergie la liberté incompressible de l'artiste.!..

« Il faut s'en réjouir et se féliciter. Dans son inconscience — mais n'est-ce pas à dessein que la Destinée a fixé pour ce débat artistique le cadre charmant de Bruges ? — l'un des plus infimes parquets de la Belgique a rendu à l'art un service précieux. Si Eekhoud éprouva dans les poursuites qui lui furent infligées quelques désagréments, si les témoins et les défenseurs furent dérangés dans leur quotidien labeur, la leçon que dégage l'événement est si salutaire et si grande qu'elle compense largement d'inévitables ennuis. Les occasions d'affirmer avec solennité la fermeté de nos croyances sont rares : saisissons avec joie celles qui s'offrent à nous. »

§

Les poésies d'Albert Samain. — Nous préparons, pour le publier dans les premières semaines de l'an prochain, un volume des poésies laissées par Albert Samain. Nous pensons les avoir toutes. Cependant, pour n'en omettre aucune, nous serions reconnaissants aux directeurs de revues auxquelles Albert Samain a collaboré de vouloir bien nous indiquer le titre et le premier vers des poèmes de lui qu'ils ont publiés. Nous leur adressons d'avance tous nos remerciements.

§

Notre prochain roman. — Nous commencerons dans notre prochaine livraison la publication d'un roman de H.-G. Wells, qui eut un très grand succès dans tous les pays de langue anglaise,et dont on a déjà beaucoup parlé en France: *L'Ile du Docteur Moreau,* traduit par Henry-D. Davray.

§

Vient de paraître au *Mercure de France :*

Les Mimes d'Hérondas, traduction littérale, accompagnée de notes, par Pierre Quillard, 2 francs.

La Faneuse d'Amour, roman,par Georges Eekhoud,3 fr. 50.

L'Amour Marin (*Ballades Françaises,* v^e^ série), par Paul Fort, 3 fr. 50.

La Beauté, roman, par Marcel Batilliat, 3 fr. 50.

Tourmente d'Or, roman, par Albert Leune, Frontispice de J.-M. Valton, 3 fr. 50.

§

Avis. — La maison d'édition P.-V. Stock (27, rue de Richelieu, téléphone 238-70) recevra dorénavant les commandes pour la *Revue Naturiste*, qui vient de fusionner avec la *Vie Nouvelle*.

Administration et rédaction, 22, rue Théodore-de-Banville, Paris-XVIIe.

§

Erratum. — Dans notre dernier numéro, page 155, 14e ligne, lire tortureuse au lieu de tortueuse.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7

Une étable s'éclaire.

E. V.

L'ILE DU DOCTEUR MOREAU

I

UNE MÉNAGERIE A BORD

Je demeurai affalé sur l'un des bancs de rameurs du petit canot pendant je ne sais combien de temps, songeant que, si j'en avais seulement la force, je boirais de l'eau de mer pour devenir fou et mourir plus vite. Tandis que j'étais ainsi étendu, je vis, sans y attacher plus d'intérêt qu'à une image quelconque, une voile venir vers moi du bord de la ligne d'horizon. Mon esprit devait, sans doute, battre la campagne, et cependant je me rappelle fort distinctement tout ce qui arriva. Je me souviens du balancement infernal des flots, qui me donnait le vertige, et de la danse continuelle de la voile à l'horizon ; j'avais aussi la conviction absolue d'être déjà mort et je pensais avec une amère ironie à l'inutilité de ce secours qui arrivait trop

tard — et de si peu — pour me trouver encore vivant.

Pendant un espace de temps qui me parut interminable, je restai sur ce banc, la tête contre le bordage, à regarder s'approcher la goëlette secouée et balancée. C'était un petit bâtiment, gréé de voiles latines, qui courait de larges bordées, car il allait en plein contre le vent. Il ne me vint pas un instant l'idée d'essayer d'attirer son attention, et, depuis le moment où j'aperçus distinctement son flanc et celui où je me retrouvai dans une cabine d'arrière, je n'ai que des souvenirs confus. Je garde encore une vague impression d'avoir été soulevé jusqu'au passavant, d'avoir vu une grosse figure rubiconde, pleine de taches de rousseur et entourée d'une chevelure et d'une barbe rouges, qui me regardait du haut de la passerelle ; d'avoir vu aussi une autre face très brune avec des yeux extraordinaires tout près des miens ; mais jusqu'à ce que je les eusse revus, je crus à un cauchemar. Il me semble qu'on dut verser, peu après, quelque liquide entre mes dents serrées, et ce fut tout.

Je restai sans connaissance pendant fort longtemps. La cabine dans laquelle je me réveillai enfin était très étroite et plutôt malpropre. Un homme assez jeune, les cheveux blonds, la moustache jaune hérissée, la lèvre inférieure tombante était assis auprès de moi et tenait mon poignet. Un instant, nous nous regardâmes sans parler. Ses yeux étaient gris, humides, et sans expression.

Alors, juste au-dessus de ma tête, j'entendis un bruit comme d'une couchette de fer qu'on remue, et le grognement sourd et irrité de quelque grand animal. En même temps, l'homme parla. Il répéta sa question.

— Comment vous sentez-vous maintenant ?

Je crois que je répondis que je me sentais bien. Je ne pouvais comprendre comment j'étais venu là, et l'homme dut lire dans mes yeux la question que je ne parvenais pas à articuler.

— On vous a trouvé dans une barque — mourant de faim. Le bateau s'appelait la *Dame Altière* et il y avait des taches bizarres sur le plat bord.

A ce moment, mes yeux se portèrent sur mes mains : elles étaient si amaigries qu'elles ressemblaient à des sacs de peau sale pleins d'os; à cette vue, tous mes souvenirs me revinrent.

— Prenez un peu de ceci, dit-il, et il m'administra une dose d'une espèce de drogue rouge et glacée. Vous avez de la chance d'avoir été recueilli par un navire qui avait un médecin à bord.

Il s'exprimait avec un défaut d'articulation, une sorte de zézayement.

— Quel est ce navire? dis-je lentement et d'une voix que mon long silence avait rendue rauque.

— C'est un petit caboteur d'Arica et de Callao, qui s'appelle la *Chance Rouge*. Je n'ai pas demandé de quel pays il vient : sans doute du pays des fous. Je ne suis moi-même qu'un passager, embarqué à Arica.

Le bruit recommença au-dessus de ma tête, mélange de grognements hargneux et d'intonations humaines. Puis une voix intima à un « triple idiot » l'ordre de se taire.

— Vous étiez presque mort, dit mon interlocuteur; vous l'avez échappé belle. Mais maintenant je vous ai remis un peu de sang dans les veines. Sentez-vous une douleur aux bras? Ce sont des injections. Vous êtes resté sans connaissance pendant près de trente heures.

Je réfléchissais lentement. Tout à coup, je fus tiré de ma rêverie par les aboiements d'une meute de chiens.

— Puis-je prendre un peu de nourriture solide ? demandai-je.

— Grâce à moi ! répondit-il. On vous fait cuire du mouton.

— C'est cela, dis-je avec assurance, je mangerai bien un peu de mouton.

— Mais, continua-t-il avec un peu d'hésitation, je meurs d'envie de savoir comment il se fait que vous vous soyez trouvé seul dans cette barque.

Je crus voir dans ses yeux une certaine expression soupçonneuse.

— Au diable ces hurlements !

Et il sortit précipitamment de la cabine.

Je l'entendis disputer violemment quelqu'un qui me parut lui répondre en un baragouin inintelligible. Le débat sembla se terminer par des coups, mais en cela je crus que mes oreilles se trompaient. Puis le médecin se mit à crier après les chiens et s'en revint vers la cabine.

— Eh ! bien, dit-il dès le seuil, vous commenciez à me raconter votre histoire.

Je lui dis d'abord que je m'appelais Edward Prendick et que je m'occupais beaucoup d'histoire naturelle pour échapper à l'ennui des loisirs que me laissaient ma fortune relative et ma position indépendante. Ceci sembla l'intéresser.

— Moi aussi, j'ai fait des sciences, dit-il. J'ai fait des études de biologie à l'University College de Londres, extirpant l'ovaire des lombrics et les organes des escargots. Eh ! oui, il y a dix ans de cela. Mais continuez..... continuez..... dites-moi pourquoi vous étiez dans ce bateau.

Je lui racontai le naufrage de la *Dame Altière*, la façon dont je pus m'échapper dans la yole avec Constans et Helmar, la dispute au sujet du partage des rations, et comment mes deux compagnons tombèrent par-dessus bord en se battant.

La franchise avec laquelle je lui contai mon histoire parut le satisfaire. Je me sentais horriblement faible, et j'avais parlé en phrases courtes et concises. Quand j'eus fini, il se remit à causer d'histoire naturelle et de ses études biologiques. Selon toute probabilité, il avait dû être un très ordinaire étudiant en médecine et il en vint bientôt à parler de Londres et des plaisirs qu'on y trouve; il me conta même quelques anecdotes.

— J'ai laissé tout cela il y a dix ans. On était jeune alors et on s'amusait! Mais j'ai trop fait la bête... A vingt et un ans, j'avais tout mangé. Je peux dire que c'est bien différent maintenant..... Mais il faut que j'aille voir ce que cet imbécile de cuisinier fait de votre mouton.

Le grognement, au-dessus de ma tête, reprit d'une façon si soudaine et avec une si sauvage colère que je tressaillis.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? criai-je; mais la porte était fermée.

Il revint bientôt avec le mouton bouilli, et l'odeur appétissante me fit oublier de le questionner sur les cris de bête que j'avais entendus.

Après une journée de repas et de sommes alternés, je repris un peu des forces perdues pendant ces huit jours d'inanition et de fièvre, et je pus aller de ma couchette jusqu'au hublot et voir les flots verts lutter de vitesse avec nous. Je jugeai que la goëlette courait sous le vent. Montgomery — c'était le nom du médecin blond — entra comme j'étais

là, debout, et je lui demandai mes vêtements. Ceux avec lesquels j'avais échappé au naufrage, me dit-il, avaient été jetés par-dessus bord. Il me prêta un vêtement de coutil qui lui appartenait, mais comme il avait les membres très longs et une certaine corpulence son vêtement était un peu trop grand pour moi.

Il se mit à causer de choses et d'autres et me dit que le capitaine était aux trois quarts ivre dans sa cabine. En m'habillant, je lui posai quelques questions sur la destination du navire. Il me dit que le navire allait à Hawaii, mais qu'il devait débarquer avant cela.

— Où? demandai-je.

— Dans une île..... où j'habite. Autant que je le sais, elle n'a pas de nom.

Il me regarda, la lèvre supérieure pendante, et avec un air tout d'un coup si stupide que je me figurai que ma question le gênait.

— Je suis prêt, fis-je, et il sortit le premier de la cabine.

Au capot de l'échelle, un homme nous barrait le passage. Il était debout sur les dernières marches, passant la tête par l'écoutille. C'était un être difforme, court, épais et gauche, le dos arrondi, le cou poilu et la tête enfoncée entre les épaules. Il était vêtu d'un costume de serge bleu foncé. J'entendis les chiens grogner furieusement et aussitôt l'homme descendit à reculons ; je le repoussai pour éviter d'être bousculé et il se retourna avec une vivacité tout animale.

Sa face noire, que j'apercevais ainsi soudainement, me fit tressaillir. Elle se projetait en avant d'une façon qui faisait penser à un museau, et son immense bouche à demi ouverte montrait deux ran-

gées de dents blanches plus grandes que je n'en avais jamais vu dans aucune bouche humaine. Ses yeux étaient injectés de sang, avec un cercle de blanc extrêmement étroit autour des pupilles fauves. Il y avait sur toute cette figure une bizarre expression d'inquiétude et de surexcitation.

— Que le diable l'emporte! Il est toujours dans le chemin, dit Montgomery.

L'homme s'écarta sans un mot. Je montai jusqu'au capot, suivant malgré moi des yeux l'étrange face. Montgomery resta en bas un instant.

— Tu n'as rien à faire ici. Ta place est à l'avant, dit-il d'un ton autoritaire.

— Euh!... Euh!... Ils... ne veulent pas de moi à l'avant, balbutia l'homme à la face noire, en tremblant. Il parlait lentement, avec quelque chose de rauque dans la voix.

— Ils ne veulent pas de toi à l'avant! Mais je te dis d'y aller, moi! cria Montgomery sur un ton menaçant.

Il était sur le point d'ajouter quelque chose, lorsque, m'apercevant, il me suivit sur l'échelle. Je m'étais arrêté, le corps à demi passé par l'écoutille, contemplant et observant encore, avec une surprise extrême, la grotesque laideur de cet être. Je n'avais jamais vu de figure aussi extraordinairement répulsive, et cependant — si cette contradiction est admissible — j'avais en même temps l'impression bizarre que j'avais déjà dû remarquer, je ne sais où, les mêmes traits et les mêmes gestes qui m'interloquaient maintenant. Plus tard, il me revint à l'esprit que je l'avais probablement vu tandis qu'on me hissait à bord et cela, cependant, ne parvint pas à satisfaire le soupçon que j'avais d'une rencontre antérieure. Mais qui donc, ayant une fois aperçu

une face aussi singulière, pourrait oublier dans quelles circonstances ce fut?

Le mouvement que fit Montgomery pour me suivre détourna mon attention et mes yeux se portèrent sur le pont de la petite goëlette. Les bruits que j'avais entendus déjà m'avaient à demi préparé à ce qui s'offrait à mes regards. Certainement je n'avais jamais vu de pont aussi mal tenu; il était entièrement jonché d'ordures et d'immondices indescriptibles. Une meute hurlante de chiens courants était liée au grand mât avec des chaînes, et ils se mirent à aboyer et à bondir vers moi. Près du mât de misaine, un grand puma était allongé au fond d'une cage de fer beaucoup trop petite pour qu'il pût y tourner à l'aise. Plus loin, contre le bastingage de tribord, d'immenses caisses grillagées contenaient une quantité de lapins, et à l'avant un lama solitaire était resserré entre les parois d'une cage étroite. Les chiens étaient muselés avec des lanières de cuir. Le seul être humain qui fût sur le pont était un marin maigre et silencieux, tenant la barre.

Les brigantines sales et rapiécées s'enflaient sous le vent et le petit bâtiment semblait porter toutes ses voiles. Le ciel était clair; le soleil descendait vers l'ouest; de longues vagues, que le vent coiffait d'écume, luttaient de vitesse avec le navire. Passant près de l'homme de barre, nous allâmes à l'arrière, et, appuyés sur la lisse de couronnement, nous regardâmes, côte à côte, pendant un instant, l'eau écumer contre la coque de la goëlette et les bulles énormes danser et disparaître dans son sillage. Je me retournai vers le pont encombré d'animaux et d'ordures.

— C'est une ménagerie océanique ? dis-je.

— On le dirait, répondit Montgomery.

— Qu'est-ce qu'on veut faire de ces bêtes ? Est-ce une cargaison ? Le capitaine pense-t-il pouvoir les vendre aux naturels du Pacifique ?

— On le dirait, n'est-ce pas ? répondit encore Montgomery, et il se retourna vers le sillage.

Tout à coup, nous entendîmes un jappement suivi de jurons furieux qui venaient de l'écoutille, et l'homme difforme à la face noire sortit précipitamment sur le pont. A sa vue, les chiens, qui, las d'aboyer après moi, s'étaient tus, semblèrent pris de fureur, se mirent à hurler et à gronder en secouant violemment leurs chaînes. Le noir eut un instant d'hésitation devant eux, et cela permit à l'homme aux cheveux rouges qui le poursuivait de lui asséner un terrible coup de poing entre les épaules. Le pauvre diable tomba comme un bœuf assommé et alla rouler sur les ordures, parmi les chiens furieux. Il était heureux pour lui qu'ils fussent muselés. L'homme aux cheveux rouges, qui était vêtu d'un costume de serge malpropre, poussa alors un rugissement de joie et resta là, titubant et en grand danger, me sembla-t-il, de tomber en arrière dans l'écoutille, ou de choir en avant sur sa victime.

Au moment où le second homme avait paru, Montgomery avait violemment tressailli.

— Hé ! là-bas, cria-t-il d'un ton sec.

Deux matelots parurent sur le gaillard d'avant.

Le noir, qui poussait des hurlements bizarres, se convulsait entre les pattes des chiens, sans que nul vînt à son secours. Les bêtes furieuses faisaient tous leurs efforts pour pouvoir le mordre entre les courroies des muselières. Leurs corps gris et souples se mêlaient en une lutte confuse par-dessus le noir qui se roulait en tous sens. Les deux

matelots regardaient la scène comme si cela eût été un divertissement sans pareil. Montgomery laissa échapper une exclamation de colère et s'avança vers la meute.

A ce moment, le noir s'était relevé et gagnait l'avant en chancelant. Il se cramponna au bastingage, près des haubans de misaine, regardant les chiens par-dessus son épaule. L'homme aux cheveux rouges riait d'un gros rire satisfait.

— Dites donc, capitaine, ces manières-là ne me vont pas, dit Montgomery en secouant l'homme roux par le bras.

J'étais derrière le médecin. Le capitaine se tourna et regarda son interlocuteur avec les yeux mornes et solennels d'un ivrogne.

— Quoi ?... Qu'est-ce qui... ne vous va pas ? demanda-t-il... sale rebouteur ! Sale scieur d'os ! ajouta-t-il, après avoir un instant regardé Montgomery d'un air endormi.

Il essaya de dégager son bras, mais après deux essais inutiles, il enfonça dans les poches de sa vareuse ses grosses pattes rousses.

— Cet homme est un passager, continua Montgomery, et je vous conseille de ne pas lever la main sur lui.

— Allez au diable ! hurla le capitaine. Je fais ce que je veux sur mon navire.

Il tourna les talons, voulant gagner le bastingage.

Je pensais que Montgomery, le voyant ivre, allait le laisser, mais il devint seulement un peu plus pâle et suivit le capitaine.

— Vous entendez bien, capitaine, insista-t-il, je ne veux pas qu'on maltraite cet homme. Depuis qu'il est à bord, on n'a cessé de le brutaliser.

Les fumées de l'alcool empêchèrent un instant le capitaine de répondre.

— Sale rebouteur ! fut tout ce qu'il crut nécessaire de répliquer enfin.

Je vis bien que Montgomery avait fort mauvais caractère, et que cette querelle devait couver depuis longtemps.

— Cet homme est ivre, vous n'obtiendrez rien, dis-je un peu officieusement.

Montgomery fit faire une affreuse contorsion à sa lèvre pendante.

— Il est toujours ivre. Pensez-vous que ce soit une excuse pour assommer ses passagers?

— Mon navire, commença le capitaine, avec des gestes peu sûrs pour montrer les cages, mon navire était un bâtiment propre... Regardez-le maintenant. (Il était certainement rien moins que propre.) Mon équipage était propre et honorable...

— Vous avez accepté de prendre ces animaux.

— Je voudrais bien n'avoir jamais aperçu votre île infernale. Que diable a-t-on besoin... de bêtes dans une île comme celle-là? Et puis, votre domestique... j'avais cru que c'était un homme... mais c'est un fou... Il n'a rien à faire à l'arrière. Pensez-vous que tout le maudit bateau vous appartienne ?

— Depuis le premier jour, vos matelots n'ont pas cessé de brutaliser le pauvre diable.

— Oui ! c'est bien ce qu'il est... un diable, un ignoble diable... Mes hommes ne peuvent pas le sentir. Moi, je ne peux pas le voir. Personne ne peut le supporter. Ni vous non plus.

Montgomery l'interrompit.

— N'importe, *vous*, vous devez laisser cet homme tranquille.

Il accentuait ses paroles par d'énergiques hoche-

ments de tête; mais le capitaine maintenant semblait vouloir continuer la querelle. Il éleva la voix.

— S'il revient encore par ici, je lui crève la panse. Oui, je lui crèverai sa maudite panse. Qui êtes-vous, *vous*, pour me donner des ordres, à *moi*? Je suis le capitaine et le navire m'appartient. Je suis la loi, ici, je vous dis — la loi et les prophètes. Il a été convenu que je mènerais un homme et son domestique à Arica et que je les ramènerais avec quelques animaux. Mais je n'avais pas fait marché de transporter un maudit idiot et un scieur d'os, un sale rebouteur, un...

Mais peu importent les injures qu'il adressa à Montgomery. Je vis ce dernier faire un pas en avant, et je m'interposai :

— Il est ivre, dis-je.

Le capitaine vociférait des invectives de plus en plus grossières.

— Assez! hein? fis-je en me tournant vivement vers lui, car j'avais vu du danger dans les yeux et dans la figure pâle de Montgomery, mais je réussis seulement à attirer sur moi l'averse d'injures.

J'étais heureux néanmoins d'avoir, au prix même de l'inimitié de l'ivrogne, écarté le péril d'une rixe. Je ne crois pas avoir entendu jamais autant de basses grossièretés couler en un flot continu des lèvres d'un homme, bien que j'aie, au cours de mes pérégrinations, fréquenté des compagnies pas mal excentriques. Il fut parfois si outrageant qu'il m'était difficile de rester calme — bien que je sois d'un caractère paisible. Mais, à coup sûr, en disant au capitaine de se taire, j'avais oublié que je n'étais guère qu'une épave humaine, privé de toutes ressources, et n'ayant pas payé mon passage, — que je dépendais simplement de la générosité — ou de

l'esprit spéculatif — du patron du bâtiment. Il sut me le rappeler avec une remarquable énergie.

Mais, en tous les cas, j'avais évité la rixe.

II

MONTGOMERY PARLE

Au coucher du soleil, ce soir-là, on arriva en vue de terre, et la goëlette se prépara à aborder. Montgomery m'annonça que cette île, l'île sans nom, était sa destination. Nous étions trop loin encore pour distinguer les côtes: j'apercevais simplement une bande basse de bleu sombre dans le gris bleu incertain de la mer. Une colonne de fumée presque verticale montait vers le ciel.

Le capitaine n'était pas sur le pont quand la vigie annonça: terre! Après avoir donné libre cours à sa colère, il était redescendu en titubant jusqu'à sa cabine et il s'était endormi sur le plancher. Le second prit le commandement. C'était l'individu taciturne et maigre que nous avions vu à la barre et il paraissait, lui aussi, en fort mauvais termes avec Mongomery. Il ne faisait jamais la moindre attention à nous. Nous dînâmes avec lui, dans un silence maussadè, après que j'eus inutilement essayé d'engager la conversation. Je m'aperçus aussi que les hommes d'équipage regardaient mon compagnon et ses animaux d'une manière singulièrement hostile. Montgomery était plein de réticences quand je l'interrogeais sur sa destination et sur ce qu'il voulait faire de ces bêtes; mais bien que ma curiosité ne fît qu'augmenter, je n'insistai pas.

Nous restâmes à causer sur le tillac jusqu'à ce que le ciel fût criblé d'étoiles. La nuit était très tranquille, et troublée seulement par un bruit passager sur le gaillard d'avant ou quelques mouve-

ments des animaux. Le puma, ramassé au fond de sa cage, nous observait avec ses yeux brillants et les chiens étaient endormis. Nous allumâmes un cigare.

Montgomery se mit à me causer de Londres, sur un ton de demi-regret, me posant toute sorte de questions sur les changements récents. Il parlait comme un homme qui avait aimé la vie qu'il avait menée et qu'il avait dû quitter soudain et irrévocablement. Je lui répondais de mon mieux, en bavardant de choses et d'autres, et pendant ce temps tout ce qu'il y avait en lui d'étrange commençait à m'apparaître clairement. Tout en causant, j'examinais sa figure blême et bizarre, aux faibles lueurs de la lanterne de l'habitacle, qui éclairait la boussole et le compas de route. Puis mes yeux cherchèrent sur la mer obscure sa petite île cachée dans les ténèbres.

Cet homme, me semblait-il, était sorti de l'immensité, simplement pour me sauver la vie. Demain, il quitterait le navire, et disparaîtrait de mon existence. Même en des circonstances plus banales, cela m'aurait rendu quelque peu pensif ; mais, il y avait ici, tout d'abord, la singularité d'un homme d'éducation vivant dans cette petite île inconnue et ensuite, s'ajoutant à cela, l'extraordinaire nature de son bagage. Je me répétais la question du capitaine: Que voulait-il faire de ces animaux? Pourquoi, aussi, lorsque j'avais fait mes premières remarques sur cette cargaison, avait-il prétendu qu'elle ne lui appartenait pas? Puis aussi, il y avait dans l'aspect de son domestique quelque chose de bizarre qui m'impressionnait vivement. Tous ces détails enveloppaient cet homme d'une brume mystérieuse : ils s'emparaient de mon imagination et me gênaient pour l'interroger.

Vers minuit, notre conversation sur Londres s'épuisa, et nous demeurâmes coude à coude, penchés sur le bastingage, les yeux errant rêveusement sur la mer étoilée et silencieuse, chacun suivant ses pensées. C'était une excellente occasion de sentimentaliser et je me mis à causer de ma reconnaissance.

— Vous me laisserez bien dire que vous m'avez sauvé la vie.

— Le hasard, répondit-il; rien que le hasard.

— Je préfère quand même adresser mes remerciements à celui qui en est l'instrument.

— Ne remerciez personne. Vous aviez besoin de secours; j'avais le savoir et le pouvoir. Je vous ai soigné et soutenu de la même façon que j'aurais recueilli un specimen rare. Je m'ennuyais considérablement et je sentais la nécessité de m'occuper. Si j'avais été dans un de mes jours d'inertie, ou si votre figure ne m'avait pas plu, eh, bien!... je me demande où vous seriez maintenant.

Ces paroles calmèrent quelque peu mes dispositions.

— En tout cas..., commençai-je.

— C'est pure chance, je vous affirme, interrompit-il, comme tout ce qui arrive dans la vie d'un homme. Il n'y a que les imbéciles qui ne le voient pas. Pourquoi suis-je ici, maintenant, — proscrit de la civilisation, — au lieu d'être un homme heureux et de jouir de tous les plaisirs de Londres? Tout simplement, parce que, il y a onze ans, par une nuit de brouillard, j'ai perdu la tête pendant dix minutes.

Il s'arrêta.

— Vraiment? dis-je.

— C'est tout.

Nous retombâmes dans le silence. Soudain, il se mit à rire.

— Il y a quelque chose, dans cette nuit étoilée, qui vous délie la langue. Je sais bien que c'est imbécile, mais cependant il me semble que j'aimerais vous raconter.....

— Quoi que vous me disiez, vous pouvez compter que je garderai pour moi... Si c'est là ce que...

Il était sur le point de commencer, mais il secoua la tête d'un air de doute.

— Ne dites rien, continuai-je, peu m'importe. Après tout, il vaut mieux garder votre secret. Vous ne gagnerez rien qu'un mince soulagement si j'accepte votre confidence. Sinon... ma foi?...

Il marmotta quelques mots indécis. Je sentais que je le prenais à son désavantage, que je l'avais surpris dans une disposition à l'épanchement, et, à dire vrai, je n'étais pas curieux de savoir ce qui avait pu amener si loin de Londres un étudiant en médecine. J'ai aussi une imagination. Je haussai les épaules et m'éloignai . Sur la lisse de poupe, était penchée une forme noire et silencieuse, regardant fixement les vagues. C'était l'étrange domestique de Montgomery. Quand j'approchai, il jeta un rapide coup d'œil par-dessus son épaule, puis reprit sa contemplation.

Cela vous paraîtra sans doute une chose insignifiante, mais j'en fus néanmoins fort vivement frappé. La seule lumière qu'il y eut près de nous était la lanterne de la boussole. La figure de cette créature se tourna, l'espace d'une seconde, de l'obscurité du tillac vers la clarté de la lanterne, et je vis alors que les yeux qui me regardaient brillaient d'une pâle lueur verte.

Je ne savais pas, alors, qu'une luminosité rou-

geâtre n'est pas rare dans les yeux humains, et ce reflet vert me parut être alors absolument inhumain. Cette face noire, avec ses yeux de feu, bouleversa toutes mes pensées et mes sentiments d'adulte, et pendant un moment les terreurs oubliées de mon enfance envahirent mon esprit. Puis l'effet se passa comme il était venu. Je ne voyais plus qu'une bizarre forme noire, accoudée sur la lisse du couronnement, et j'entendis Montgomery qui me parlait.

— Je pense qu'on pourrait rentrer, disait-il, si vous en avez assez.

Je lui fis une réponse imprécise et nous descendîmes. A la porte de ma cabine, il me souhaita bonne nuit.

Pendant mon sommeil, j'eus quelques rêves fort désagréables. La lune décroissante se leva tard. Sa clarté jetait à travers ma cabine un pâle et fantômal rayon, qui dessinait des ombres sinistres. Puis les chiens s'éveillèrent et se mirent à aboyer et à hurler, de sorte que mon sommeil fut agité de cauchemars et que ne je pus guère vraiment dormir qu'à l'approche du jour.

III

L'ABORDAGE DANS L'ILE

Au petit matin — c'était le second jour après mon retour à la vie, et le quatrième après que j'avais été recueilli par la goëlette — je m'éveillai au milieu de rêves tumultueux, rêves de canons et de multitudes hurlantes, et j'entendis, au-dessus de moi, des cris enroués et rauques. Je me frottai les yeux, attentif à ces bruits et me demandant encore dans quel lieu je pouvais bien me trouver. Puis il y eut un trépignement de pieds nus, des chocs d'objets pesants que l'on remuait, un craquement violent et un cli-

quetis de chaînes. J'entendis le tumulte des vagues contre la goëlette qui virait de bord et un flot d'écume d'un vert jaunâtre vint se briser contre le petit hublot rond qui ruissela. Je passai mes vêtements en hâte et montai sur le pont.

En arrivant à l'écoutille, j'aperçus contre le ciel rose — car le soleil se levait — le dos large et la tête rousse du capitaine, et, par-dessus son épaule, la cage du puma se balançant à une poulie attachée au bôme de misaine. La pauvre bête semblait horriblement effrayée et se blottissait au fond de sa petite cage.

— Par-dessus bord, par-dessus bord, toute cette vermine ! braillait le capitaine. Le navire va être propre maintenant, bon Dieu, le navire va bientôt être propre !

Il me barrait le passage, de sorte que, pour arriver sur le pont, il me fallut lui mettre la main sur l'épaule. Il se retourna en sursautant, et tituba en arrière de quelques pas pour mieux me voir. Il ne fallait pas être bien expert pour affirmer que l'homme était encore ivre.

— Tiens ! tiens ! dit-il, avec un air stupide.

Puis une lueur passa dans ses yeux.

— Mais... c'est Mister... Mister... ?

— Prendick, lui dis-je.

— Au diable avec Prendick ! s'exclama-t-il. Fermez-ça, voilà votre nom. Mister Fermez-ça !

Il ne valait pas la peine de répondre à cette brute, mais je ne m'attendais certes pas au tour qu'il allait me jouer. Il étendit sa main vers le passavant auprès duquel Montgomery causait à un personnage de haute taille, aux cheveux blancs, vêtu de flanelle bleue et sale, et qui, sans doute, venait d'arriver à bord.

— Par là ! Espèce de Fermez-ca ! Par là ! rugissait le capitaine.

Montgomery et son compagnon, entendant ses cris, se retournèrent.

— Que voulez-vous dire ? demandai-je.

— Par là ! Espèce de Fermez-ça — voilà ce que je veux dire. Par-dessus bord, Mister Fermez-ça ! — et vite ! On déblaie et on nettoie ! On débarrasse mon bienheureux navire, et *vous*, vous allez passer par-dessus bord.

Je le regardais, stupéfait. Puis il me vint à l'idée que c'était justement ce que je demandais. La perspective d'une traversée à faire comme seul passager en compagnie de cette brute irascible n'était guère tentante. Je me tournai vers Montgomery.

— Nous ne pouvons vous prendre, répondit sèchement son compagnon.

— Vous ne pouvez me prendre? répétai-je, consterné.

Cet homme avait la figure la plus volontaire et la plus résolue que j'aie jamais rencontrée.

— Dites donc ? commençai-je, en me tournant vers le capitaine.

— Par-dessus bord ! répondit l'ivrogne. Mon navire n'est pas pour les bêtes, ni pour des gens pires que des bêtes. Vous passerez par-dessus bord ! Mister Fermez-ça ! S'ils ne veulent pas de vous, on vous laissera à la dérive. Mais n'importe comment, vous débarquez — avec vos amis. On ne m'y verra plus dans cette maudite île. Amen ! J'en ai assez !

— Mais, Montgomery... implorai-je.

Il tordit sa lèvre inférieure, hocha la tête en indiquant le grand vieillard, pour me dire son impuissance à me sauver.

— Attendez ! je vais m'occuper de vous, dit le capitaine.

Alors commença un curieux débat à trois. Je m'adressai alternativement aux trois hommes, d'abord au personnage à cheveux blancs pour qu'il me permît d'aborder, puis au capitaine ivrogne pour qu'il me gardât à bord, et aux matelots eux-mêmes. Montgomery ne desserrait pas les dents et se contentait de hocher la tête.

— Je vous dis que vous passerez par-dessus bord ! Au diable la loi ! Je suis maître ici ! répétait sans cesse le capitaine.

Enfin, je m'arrêtai court aux violentes menaces commencées, et me réfugiai à l'arrière, ne sachant plus que faire.

Pendant ce temps, l'équipage procédait avec rapidité au débarquement des caisses, des cages et des animaux. Une large chaloupe, gréée en lougre, se tenait sous l'écoute de la goëlette, et on y empilait l'étrange ménagerie. Je ne pouvais voir alors ceux qui recevaient les caisses, car la coque de la chaloupe m'était dissimulée par le flanc de notre bâtiment.

Ni Montgomery, ni son compagnon ne faisaient la moindre attention à moi ; ils étaient fort occupés à aider et à diriger les matelots qui déchargeaient leur bagage. Le capitaine s'en mêlait aussi, mais fort maladroitement.

Il me venait alternativement à l'idée les résolutions les plus téméraires et les plus désespérées. Une fois ou deux, en attendant que mon sort se décidât, je ne pus m'empêcher de rire de ma misérable perplexité. Je n'avais encore rien pris, et cela me rendait malheureux, plus malheureux encore. La faim et l'absence d'un certain nombre de corpus-

cules du sang suffisent à enlever tout courage à un homme. Je me rendais bien compte que je n'avais pas les forces nécessaires pour résister au capitaine qui voulait m'expulser, ni pour m'imposer à Montgomery et à son compagnon. Aussi, attendis-je passivement le tour que prendraient les événements, — et le transfert de la cargaison de Montgomery dans la chaloupe continuait comme si je n'avais pas existé.

Bientôt le transbordement fut terminé. Alors, je fus traîné, en n'opposant qu'une faible résistance, jusqu'au passavant, et c'est à ce moment que je remarquai l'étrangeté des personnages qui étaient avec Montgomery dans la chaloupe. Mais celle-ci, n'attendant plus rien, poussa au large rapidement. Un gouffre d'eau verte s'élargit devant moi, et je me rejetai en arrière de toutes mes forces pour ne pas tomber la tête la première.

Les gens de la chaloupe poussèrent des cris de dérision et j'entendis Montgomery les invectiver. Puis le capitaine, le second et l'un des matelots me ramenèrent à la poupe. Le canot de la *Dame Altière* était resté à la remorque. Il était à demi rempli d'eau, n'avait pas d'avirons et ne contenait aucune provision. Je refusai de m'y embarquer et me laissai tomber de tout mon long sur le pont. Enfin, ils réussirent à m'y faire descendre au moyen d'une corde — car ils n'avaient pas d'échelle d'arrière — et coupèrent la remorque.

Je m'éloignai de la goëlette, en dérivant lentement. Avec une sorte de stupeur, je vis tout l'équipage se mettre à la manœuvre et tranquillement la goëlette vira de bord pour prendre le vent. Les voiles palpitèrent et s'enflèrent sous la poussée de la brise. Je regardais fixement son flanc fatigué par les

flots donner à la bande vers moi; puis elle s'éloigna rapidement.

Je ne détournai pas la tête pour la suivre des yeux, croyant à peine ce qui venait d'arriver. Je m'affalai au fond du canot, abasourdi et contemplant confusément la mer calme et vide.

Puis, je me rendis compte que je me trouvais de nouveau dans ce minuscule enfer, prêt à couler bas. Jetant un regard par-dessus le plat-bord, j'aperçus la goëlette qui reculait dans la distance et par-dessus la lisse d'arrière la tête du capitaine qui me criait des railleries. Me tournant vers l'île, je vis la chaloupe diminuant aussi à mesure qu'elle approchait du rivage.

Soudain, la cruauté de cet abandon m'apparut clairement. Je n'avais aucun moyen d'atteindre le bord à moins que le courant ne m'y entraînât. J'étais encore affaibli par les jours de fièvre et de jeûne supportés récemment, et je défaillais de besoin, sans quoi j'aurais eu plus de cœur. Je me mis tout à coup à sangloter et à pleurer, comme je ne l'avais plus fait depuis mon enfance. Les larmes me coulaient au long des joues. Pris d'un accès de désespoir, je donnai de grands coups de poing dans l'eau qui emplissait le fond du canot, et de sauvages coups de pied contre les plats-bords. A haute voix, je suppliai la divinité de me laisser mourir.

Je dérivai très lentement vers l'est, me rapprochant de l'île, et bientôt je vis la chaloupe virer de bord et revenir de mon côté. Elle était lourdement chargée et, quand elle fut plus près, je pus distinguer les larges épaules et la tête blanche du compagnon de Montgomery, installé avec les chiens et diverses caisses entre les écoutes d'arrière. Il me

regardait fixement sans bouger ni parler. L'estropié, à la face noire, fixait aussi sur moi ses yeux farouches, blotti près de la cage du puma, à l'avant. Il y avait, de plus, trois autres hommes, d'étranges êtres à l'aspect de brutes, après lesquels les chiens grondaient sauvagement. Montgomery, qui tenait la barre, amena son embarcation contre la mienne et, se penchant, il attacha l'avant de mon canot à l'arrière de la chaloupe pour me prendre en remorque — car il n'y avait pas de place pour me faire monter à bord.

Mon accès de découragement était maintenant passé et je répondis assez bravement à l'appel qu'il me lança en approchant. Je lui dis que le canot était à moitié empli d'eau et il me passa un gamelot. Au moment où la corde qui liait les deux embarcations se tendit, je trébuchai en arrière, mais je me mis à écoper activement mon canot, ce qui dura un certain temps.

Ma petite embarcation était en parfait état, et l'eau qu'elle contenait était venue seulement par-dessus bord ; lorsqu'elle fut vidée, j'eus enfin le loisir d'examiner à nouveau l'équipage de la chaloupe.

L'homme aux cheveux blancs m'observait encore attentivement, mais maintenant, me sembla-t-il, avec une expression quelque peu perplexe. Quand mes yeux rencontrèrent les siens, il baissa la tête et regarda le chien qui était couché entre ses jambes. C'était un homme puissamment bâti, avec un très beau front et des traits plutôt épais; il avait sous les yeux ce bizarre affaissement de la peau qui vient souvent avec l'âge, et les coins tombant de sa grande bouche lui donnaient une expression de volonté combative. Il causait avec Montgomery, mais trop bas pour que je pusse entendre.

Mes yeux le quittèrent pour examiner les trois hommes d'équipage, et c'étaient là de fort étranges matelots. Je ne voyais que leurs figures, et il y avait sur ces visages quelque chose d'indéfinissable qui me produisait une singulière nausée. Je les examinai plus attentivement sans que cette impression se dissipât ni que je pusse me rendre compte de ce qui l'occasionnait. Ils me semblaient alors être des hommes au teint foncé, mais leurs membres, jusqu'aux doigts des mains et des pieds, étaient emmaillottés dans une sorte d'étoffe mince d'un blanc sale. Jamais encore, à part certaines femmes en Orient, je n'avais vu des gens aussi complètement enveloppés. Ils portaient aussi des turbans sous lesquels leurs yeux m'épiaient. Leur mâchoire inférieure faisait saillie; ils avaient des cheveux noirs, longs et plats, et, assis, ils me paraissaient être d'une stature supérieure à celle des diverses races d'hommes que j'avais vues; ils dépassaient de la tête l'homme aux cheveux blancs, qui avait bien six pieds de haut. Peu après, je m'aperçus qu'ils n'étaient en réalité pas plus grands que moi, mais que leur buste était d'une longueur anormale et que la partie de leurs membres inférieurs qui correspondait à la cuisse était fort courte et curieusement tortillée. En tout cas, c'était une équipe extraordinairement laide et au-dessus d'eux, sous la voile d'avant, je voyais la face noire de l'homme dont les yeux étaient lumineux dans les ténèbres.

Pendant que je les examinais, ils rencontrèrent mes yeux et chacun d'eux détourna la tête pour fuir mon regard direct, tandis qu'ils m'observaient encore furtivement Je me figurai que je les ennuyais sans doute et je portai toute mon attention sur l'île dont nous approchions.

La côte était basse et couverte d'épaisses végétations, principalement d'une espèce de palmiers. D'un endroit, un mince filet de vapeur blanche s'élevait obliquement jusqu'à une grande hauteur et là s'éparpillait comme un duvet. Nous entrions maintenant dans une large baie flanquée de chaque côté par un promontoire bas. La plage était de sable d'un gris terne et formait un talus en pente rapide jusqu'à une arête haute de soixante ou de soixante-dix pieds au-dessus de la mer et irrégulièrement garnie d'arbres et de broussailles. A mi-côte, se trouvait un espace carré, enclos de murs construits, comme je m'en rendis compte plus tard, en partie de coraux et en partie de lave et de pierre-ponce. Au-dessus de l'enclos se voyaient deux toits de chaume.

Un homme nous attendait, debout sur le rivage. Il me sembla voir, de loin, d'autres créatures grotesques s'enfuir dans les broussailles des pentes, mais de près je n'en vis plus rien. L'homme qui attendait avait une taille moyenne, une face négroïde, une bouche large et presque sans lèvres, des bras extrêmement longs et grêles, de grands pieds étroits et des jambes arquées. Il nous regardait venir, sa tête bestiale projetée en avant. Comme Montgomery et son compagnon, il était vêtu d'une blouse et d'un pantalon de serge bleue.

Quand les embarcations approchèrent, cet individu commença à courir en tous sens sur le rivage en faisant les plus grotesques contorsions. Sur un ordre de Montgomery, les quatre hommes de la chaloupe se levèrent, avec des gestes singulièrement maladroits, et amenèrent les voiles. Montgomery gouverna habilement dans une sorte de petit dock étroit creusé dans la grève, et juste assez long, à

cette heure de la marée, pour abriter la chaloupe.

J'entendis les quilles racler le fond ; avec le gamelot, j'empêchai mon canot d'écraser le gouvernail de la chaloupe, et, détachant le cordage, j'abordai. Les trois hommes emmaillottés se hissèrent hors de la chaloupe, et, avec les contorsions les plus gauches, se mirent immédiatement à décharger l'embarcation, aidés par l'homme du rivage qui était accouru les rejoindre. Je fus particulièrement frappé par les mouvements curieux des jambes des trois matelots emmaillottés et bandés — ces mouvements n'étaient ni raides ni gênés, mais défigurés d'une façon bizarre, comme si les jointures eussent été à l'envers. Les chiens continuaient à tirer sur leurs chaînes et à gronder vers ces gens, tandis que l'homme aux cheveux blancs abordait en les maintenant.

Les trois créatures aux longs bustes échangeaient des sons bizarrement gutturaux, et l'homme qui nous avait attendus sur la plage se mit à leur parler avec agitation — un dialecte inconnu pour moi — au moment où ils mettaient la main sur quelques ballots entassés à l'arrière de la chaloupe. J'avais entendu quelque part des sons semblables sans pouvoir me rappeler en quel endroit.

L'homme aux cheveux blancs, retenant avec peine ses chiens excités, criait des ordres dans le tapage de leurs aboiements. Montgomery, après avoir enlevé le gouvernail, sauta à terre et se mit à diriger le déchargement. Après mon long jeûne et sous ce soleil brûlant ma tête nue, je me sentais trop faible pour offrir mon aide.

Soudain l'homme aux cheveux blancs parut se souvenir de ma présence et s'avança vers moi.

— Vous avez la mine de quelqu'un qui n'a pas déjeuné, dit-il.

Ses petits yeux brillaient, noirs, sous ses épais sourcils.

— Je vous fais mes excuses de n'y avoir pas pensé plus tôt..... maintenant, vous êtes notre hôte, et nous allons vous mettre à l'aise, bien que vous n'ayez pas été invité, vous savez.

Ses yeux vifs me regardaient bien en face.

— Montgomery me dit que vous êtes un homme instruit, M. Prendick,..... que vous vous occupez de science. Puis-je vous demander de plus amples détails?

Je lui racontai que j'avais étudié pendant quelques années au Collège Royal des Sciences, et que j'avais fait diverses recherches biologiques sous la direction de Huxley. A ces mots, il éleva légèrement les sourcils.

—Cela change un peu les choses, M. Prendick, dit-il, avec un léger respect dans le ton de ses paroles. Il se trouve que, nous aussi, nous sommes des biologistes. C'est ici une station biologique..... en un certain sens.

Ses yeux suivaient les êtres vêtus de blanc qui traînaient, sur des rouleaux, la cage du puma vers l'enclos.

— Nous sommes biologistes... Montgomery et moi, du moins, ajouta-t-il.

Puis, au bout d'un instant, il reprit :

— Je ne puis guère vous dire quand vous pourrez partir d'ici. Nous sommes en dehors de toute route connue. Nous ne voyons de navire que tous les douze ou quinze mois.

Il me laissa brusquement, grimpa le talus, rattrapa le convoi du puma et entra, je crois, dans

l'enclos. Les deux autres hommes étaient restés avec Montgomery et entassaient sur un petit chariot à roues basses une pile de bagages de moindres dimensions. Le lama était encore dans la chaloupe avec les cages à lapins et une seconde meute de chiens était restée attachée à un banc. Le chariot étant chargé, les trois hommes se mirent à le haler dans la direction de l'enclos, à la suite du puma. Bientôt Montgomery revint et me tendit la main.

— Pour ma part, dit-il, je suis bien content. Ce capitaine était un sale bougre. Il vous aurait fait la vie dure.

— C'est vous, dis-je, qui m'avez encore sauvé.

— Cela dépend. Vous verrez bientôt que cette île est un endroit infernal, je vous le promets. A votre place, j'examinerais soigneusement mes faits et gestes. *Il*...

Il hésita et parut changer d'avis sur ce qu'il allait dire.

— Voulez-vous m'aider à décharger ces cages ? me demanda-t-il.

Il procéda d'une façon singulière avec les lapins. Je l'aidai à descendre à terre une des cages, et cela à peine fait, il détacha le couvercle et, penchant la cage, il renversa sur le sol tout son contenu grouillant. Les lapins dégringolèrent en tas, les uns par-dessus les autres. Il frappa dans ses mains et une vingtaine de ces bêtes, avec leur allure sautillante, grimpèrent la pente à toute vitesse.

— Croissez et multipliez, mes amis, repeuplez l'île. Nous manquions un peu de viande ces temps derniers, dit Montgomery.

Pendant que je les regardais s'enfuir, l'homme aux cheveux blancs revint avec un flacon d'eau-de-vie et des biscuits.

— Voilà de quoi passer le temps, Prendick, me dit-il d'un ton beaucoup plus familier qu'auparavant.

Sans faire de cérémonie, je me mis en devoir de manger les biscuits, tandis que l'homme aux cheveux blancs aidait Montgomery à lâcher encore une vingtaine de lapins. Néanmoins trois grandes cages pleines furent menées vers l'enclos.

Je ne touchai pas à l'eau-de-vie, car je me suis toujours abstenu d'alcool.

IV

L'OREILLE POINTUE

Tout ce qui m'entourait me semblait alors fort étrange et ma position était le résultat de tant d'aventures imprévues que je ne discernais pas d'une façon distincte l'étrangeté de chaque chose en particulier. Je suivis la cage du lama que l'on dirigeait vers l'enclos, et je fus rattrapé par Montgomery qui me pria de ne pas franchir les murs de pierre. Je remarquai alors que le puma dans sa cage, et la pile des autres bagages avaient été placés en dehors de l'entrée de l'enclos.

En me retournant, je vis qu'on avait achevé de décharger la chaloupe et qu'on l'avait échouée sur le sable. L'homme aux cheveux blancs s'avança vers nous et s'adressa à Montgomery.

— Il s'agit maintenant de s'occuper de cet hôte inattendu. Qu'allons-nous faire de lui ?

— Il a de solides connaissances scientifiques, répondit Montgomery.

— Je suis impatient de me remettre à l'œuvre sur ces nouveaux matériaux, dit l'homme en faisant un signe de tête du côté de l'enclos, tandis que ses yeux brillaient soudain.

— Je le pense bien ! répliqua Montgomery d'un ton rien moins que cordial.

— Nous ne pouvons pas l'envoyer là-bas, et nous n'avons pas le temps de lui construire une nouvelle cabane. Nous ne pouvons certes pas non plus le mettre dès maintenant dans notre confidence.

— Je suis entre vos mains, dis-je.

Je n'avais aucune idée de ce qu'il voulait dire en parlant de *là-bas*.

— J'ai déjà pensé à tout cela, répondit Montgomery. Il y a ma chambre avec la porte extérieure..

— C'est parfait, interrompit vivement le vieillard.

Nous nous dirigeâmes tous trois du côté de l'enclos.

— Je suis fâché de tout ce mystère, M. Prendick — mais nous ne vous attendions pas. Notre petit établissement cache un ou deux secrets : c'est, en somme, la chambre de Barbe-Bleue, mais, en réalité, ce n'est rien de bien terrible..... pour un homme sensé. Mais, pour le moment..... comme nous ne vous connaissons pas...

— Certes, répondis-je, je serais bien mal venu de m'offenser de vos précautions.

Sa grande bouche se tordit en un faible sourire et il eut un hochement de tête pour reconnaître mon amabilité. Il était de ces gens taciturnes qui sourient en abaissant les coins de la bouche. Nous passâmes devant l'entrée principale de l'enclos. C'était une lourde barrière de bois, encadrée de ferrures et solidement fermée, auprès de laquelle était entassée la cargaison ; au coin, se trouvait une petite porte que je n'avais pas encore remarquée. L'homme aux cheveux blancs sortit un trousseau de clés de la poche graisseuse de sa veste

bleue, ouvrit la porte et entra. Ces clefs et cette fermeture compliquée me surprirent tout particulièrement.

Je le suivis et me trouvai dans une petite pièce, meublée simplement, mais avec assez de confortable et dont la porte intérieure, légèrement entrebâillée, s'ouvrait sur une cour pavée. Montgomery alla immédiatement clore cette porte. Un hamac était suspendu dans le coin le plus sombre de la pièce et une petite fenêtre sans vitres, défendue par une barre de fer, prenait jour du côté de la mer.

Cette pièce, me dit l'homme aux cheveux blancs, devait être mon logis, et la porte intérieure qu'il allait, par crainte d'accident, ajouta-t-il, condamner de l'autre côté, — était une limite que je ne devais pas franchir. Il attira mon attention sur un fauteuil pliant installé commodément devant la fenêtre, et sur un rayon près du hamac, une rangée de vieux livres, parmi lesquels se trouvaient surtout des manuels de chirurgie et des éditions des classiques latins et grecs — que je ne peux lire qu'assez difficilement.

Il sortit par la porte extérieure, comme s'il eût voulu éviter d'ouvrir une seconde fois la porte intérieure.

— Nous prenons ordinairement nos repas ici, dit Montgomery; puis, comme s'il lui venait un doute soudain, il sortit pour rattraper l'autre.

— Moreau! l'entendis-je appeler, sans, à ce moment, remarquer particulièrement ces syllabes.

Un instant après, pendant que j'examinais les livres, elles me revinrent à l'esprit. Où pouvais-je bien avoir entendu ce nom ?

Je m'assis devant la fenêtre, et me mis à manger avec appétit les quelques biscuits qui me restaient.

— Moreau?.....

Par la fenêtre, j'aperçus l'un de ces êtres extraordinaires vêtus de blanc, qui traînait une caisse sur le sable. Bientôt, il fut caché par le châssis. Puis, j'entendis une clef entrer dans la serrure et fermer à double tour la porte intérieure. Peu de temps après, derrière la porte close, je perçus le bruit que faisaient les chiens qu'on avait amenés de la chaloupe. Ils n'aboyaient pas, mais reniflaient et grondaient d'une manière curieuse. J'entendais leur incessant piétinement et la voix de Montgomery qui leur parlait pour les calmer.

Je me sentais fort impressionné par les multiples précautions que prenaient les deux hommes pour tenir secret le mystère de leur enclos. Pendant longtemps, je pensai à cela et à ce qu'avait d'inexplicablement familier le nom de Moreau. Mais la mémoire humaine est si bizarre que je ne pus alors rien me rappeler de ce qui concernait ce nom bien connu. Ensuite, mes pensées se tournèrent vers l'indéfinissable étrangeté de l'être difforme emmaillotte de blanc que je venais de voir sur le rivage. Je n'avais jamais encore rencontré de pareille allure, de mouvements aussi baroques que ceux qu'il avait en traînant la caisse. Je me souviens qu'aucun de ces hommes ne m'avait parlé, bien qu'ils m'eussent à diverses reprises examiné d'une façon singulièrement furtive et tout à fait différente du regard franc de l'ordinaire sauvage. Je me demandais quel était leur langage. Tous m'avaient paru particulièrement taciturnes et quand ils parlaient c'était avec une voix des plus anormales. Que pouvaient-ils bien avoir? Puis je revis les yeux du domestique mal bâti de Montgomery.

A ce moment même où je pensais à lui, il entra.

Il était maintenant revêtu d'un habillement blanc et portait un petit plateau sur lequel se trouvaient des légumes bouillis et du café. Je pus à peine réprimer un frisson de répugnance en le voyant faire une aimable révérence et poser le plateau sur la table devant moi.

Je fus paralysé par l'étonnement. Sous les longues mèches plates de ses cheveux, j'aperçus son oreille. Je la vis tout à coup, toute proche. L'homme avait des oreilles pointues et couvertes de poils bruns très fins.

— Votre déjeuner, Messié, dit-il.

Je le considérais fixement sans songer à lui répondre. Il tourna les talons et se dirigea vers la porte en m'observant bizarrement par-dessus l'épaule.

Tandis que je le suivais des yeux, il me revint en tête, par quelque procédé mental inconscient, une phrase qui fit retourner ma mémoire de dix ans en arrière. Elle flotta imprécise en mon esprit pendant un moment, puis je revis un titre en lettres rouges: LE DOCTEUR MOREAU, sur la couverture chamois d'une brochure révélant des expériences qui vous donnaient, à les lire, la chair de poule. Puis mes souvenirs se précisèrent, et cette brochure depuis longtemps oubliée me revint en mémoire, avec une surprenante netteté. J'étais encore bien jeune à cette époque, et Moreau devait avoir au moins la cinquantaine. C'était un physiologiste fameux et de première force, bien connu dans les cercles scientifiques pour son extraordinaire imagination et la brutale franchise avec laquelle il exposait ses opinions. Etait-ce le même Moreau que je venais de voir ? Il avait fait connaître, sur la transfusion du sang, certains faits des plus étonnants et, de plus,

il s'était acquis une grande réputation par des travaux sur les fermentations morbides. Soudain, cette belle carrière prit fin; il dut quitter l'Angleterre. Un journaliste s'était fait admettre à son laboratoire en qualité d'aide, avec l'intention bien arrêtée de surprendre et de publier des secrets sensationnels ; puis, par suite d'un accident désagréable — si ce fut un accident — sa brochure révoltante acquit une notoriété énorme. Le jour même de la publication, un misérable chien, écorché vif et diversement mutilé, s'échappa du laboratoire de Moreau.

Cela se passait dans la morte saison des nouvelles, et un habile directeur de journal, cousin du faux aide de laboratoire, en appela à la conscience de la nation tout entière. Ce ne fut pas la première fois que la conscience se tourna contre les méthodes de recherches ; on poussa de tels hurlements que le docteur dut simplement quitter le pays. Il est possible qu'il ait mérité cette réprobation, mais je m'obstine à considérer comme une véritable honte le chancelant appui que le malheureux savant trouva auprès de ses confrères et la façon indigne dont il fut lâché par les hommes de science. D'après les révélations du journaliste, certaines de ses expériences étaient inutilement cruelles. Il aurait peut-être pu faire sa paix avec la société, en abandonnant ces investigations, mais il dut sans aucun doute préférer ses travaux, comme l'auraient fait à sa place la plupart des gens qui ont une fois cédé à l'enivrement des découvertes scientifiques. Il était célibataire et il n'avait en somme qu'à considérer ses intérêts personnels...

Je finis par me convaincre que j'avais retrouvé ce même Moreau. Tout m'amenait à cette conclu-

sion. Et je compris alors à quel usage étaient destinés le puma et les autres animaux qu'on avait maintenant rentrés, avec les autres bagages, dans la cour, derrière mon logis. Une odeur ténue et bizarre, rappelant vaguement quelque exhalaison familière, et dont je ne m'étais pas encore rendu compte, revint agiter mes souvenirs. C'était l'odeur antiseptique des salles d'opérations. J'entendis, derrière le mur, le puma rugir et l'un des chiens hurla comme s'il venait d'être blessé.

Cependant, la vivisection n'avait rien de si horrible — surtout pour un homme de science — qui pût servir à expliquer toutes ces précautions mystérieuses. D'un bond imprévu et soudain, ma pensée revint, avec une netteté parfaite, aux oreilles pointues et aux yeux lumineux du domestique de Montgomery. Puis mon regard erra sur la mer verte, qui écumait sous une brise fraîchissante et les souvenirs étranges de ces derniers jours occupèrent toutes mes pensées.

Qu'est-ce que tout cela signifiait? Un enclos fermé sur une île déserte, un vivisecteur trop fameux et ces êtres estropiés et difformes?

Vers une heure, Montgomery entra, me tirant ainsi du pêle-mêle d'énigmes et de soupçons où je me débattais. Son grotesque domestique le suivait portant un plateau sur lequel se trouvaient divers légumes cuits, un flacon de whisky, une carafe d'eau, trois verres et trois couteaux. J'observai du coin de l'œil l'étrange créature tandis qu'il m'épiait aussi avec ses singuliers yeux fuyants. Montgomery m'annonça qu'il venait déjeuner avec moi, mais que Moreau, trop occupé par de nouveaux travaux, ne viendrait pas.

— Moreau! dis-je, je connais ce nom.

— Comment?... Ah ! bien, du diable alors ! Je ne suis qu'un âne de l'avoir prononcé, ce nom ! J'aurais dû y penser. N'importe, comme cela, vous aurez quelques indices de nos mystères. Un peu de whisky ?

— Non, merci — je ne prends jamais d'alcool.

— J'aurais bien dû faire comme vous. Mais maintenant... A quoi bon fermer la porte quand le voleur est parti? C'est cette infernale boisson qui m'a amené ici..... elle et une nuit de brouillard. J'avais cru à une bonne fortune pour moi quand Moreau m'offrit de m'emmener. C'est singulier...

— Montgomery, dis-je tout à coup, au moment où la porte extérieure se refermait, pourquoi votre homme a-t-il les oreilles pointues?

Il eut un juron, la bouche pleine, me regarda fixement pendant un instant et répéta :

— Des oreilles pointues?...

— Oui, continuai-je, avec tout le calme possible malgré ma gorge serrée, oui, ses oreilles se terminent en pointe et sont garnies d'un fin poil noir.

Il se servit du whisky et de l'eau avec une assurance affectée et dit :

— Il me semblait que... ses cheveux couvraient ses oreilles.

— Sans doute, mais je les ai vues quand il s'est penché pour poser sur la table le café que vous m'avez envoyé ce matin. De plus, ses yeux sont lumineux dans l'obscurité.

Montgomery s'était remis de la surprise causée par ma question.

— J'avais toujours pensé, dit-il délibérément et en accentuant son zézaiement, que ses oreilles avaient quelque chose de bizarre.... La manière dont il les couvrait... A quoi ressemblaient-elles?

La façon dont il me répondit tout cela me convainquit que son ignorance était feinte. Pourtant, il m'était difficile de lui dire qu'il mentait.

— Elles étaient pointues, répétai-je, pointues... plutôt petites... et poilues... oui, très distinctement poilues... mais cet homme, tout entier, est bien l'un des êtres les plus étranges qu'il m'ait été donné de voir.

Le hurlement violent et rauque d'un animal qui souffre nous vint de derrière le mur qui nous séparait de l'enclos. Son ampleur et sa profondeur me le fit attribuer au puma. Montgomery eut un soubresaut d'inquiétude.

— Ah ! fit-il.

— Où avez-vous rencontré ce bizarre individu ?

— Euh... euh... à San-Francisco... J'avoue qu'il a l'air d'une vilaine brute... A moitié idiot, vous savez. Je ne me rappelle plus d'où il venait. Mais, n'est-ce pas, je suis habitué à lui..... et lui à moi. Quelle impression vous fait-il ?

— Il ne fait pas l'effet d'être naturel. Il y a quelque chose en lui... Ne croyez pas que je plaisante ... Mais il donne une petite sensation désagréable, une crispation des muscles quand il m'approche. Comme un contact... diabolique, en somme.....

Pendant que je parlais, Montgomery s'était interrompu de manger.

— C'est drôle, dit-il, je ne ressens rien de tout cela.

Il reprit des légumes.

— Je n'avais pas la moindre idée de ce que vous me dites, continua-t-il la bouche pleine. L'équipage de la goëlette... dut éprouver la même chose... Ils tombaient tous à bras raccourcis sur le pauvre diable... Vous avez vu, vous-même, le capitaine ?...

Tout à coup le puma se remit à hurler et cette fois plus douloureusement. Montgomery émit une série de jurons à voix basse. Il me vint à l'idée de l'entreprendre au sujet des êtres de la chaloupe, mais la pauvre bête, dans l'enclos, laissa échapper une série de cris aigus et courts.

— Les gens qui ont déchargé la chaloupe, questionnai-je, de quelle race sont-ils ?

— De solides gaillards, hein ? répondit-il distraitement, en fronçant les sourcils, tandis que l'animal continuait à hurler.

Je n'ajoutai rien de plus. Il me regarda avec ses mornes yeux gris et se servit du whisky. Il essaya de m'entraîner dans une discussion sur l'alcool, prétendant m'avoir sauvé la vie avec ce seul remède, et semblant vouloir attacher une grande importance au fait que je lui devais la vie. Je lui répondais à tort et à travers et bientôt notre repas fut terminé. Le monstre difforme aux oreilles pointues vint desservir et Montgomery me laissa seul à nouveau dans la pièce. Il avait été, pendant la fin du repas, dans un état d'irritation mal dissimulée, évidemment causée par les cris du puma soumis à la vivisection ; il m'avait fait part de son bizarre manque de courage, me laissant ainsi le soin d'en faire la facile application.

Je trouvais moi-même que ces cris étaient singulièrement irritants, et, à mesure que l'après-midi s'avançait, ils augmentèrent d'intensité et de profondeur. Ils me furent d'abord pénibles, mais leur répétition constante finit par me bouleverser complètement. Je jetai de côté une traduction d'Horace que j'essayais de lire et, crispant les poings, mordant mes lèvres, je me mis à arpenter la pièce en tous sens.

Bientôt je me bouchai les oreilles avec mes doigts.

L'émouvant appel de ces hurlements me pénétrait peu à peu et ils devinrent finalement une si atroce expression de souffrance que je ne pus rester plus longtemps enfermé dans cette chambre. Je franchis le seuil et, dans la lourde chaleur de cette fin d'après-midi, je partis ; en passant devant l'entrée principale, je remarquai qu'elle était de nouveau fermée.

Au grand air, les cris résonnaient encore plus fort ; on eût dit que toute la douleur du monde avait trouvé une voix pour s'exprimer. Pourtant, il me semble — j'y ai pensé depuis — que j'aurais assez bien supporté de savoir la même souffrance près de moi si elle eût été muette. La pitié vient surtout nous bouleverser quand la souffrance trouve une voix pour tourmenter nos nerfs. Mais malgré l'éclat du soleil et l'écran vert des arbres agités par une douce brise marine, tout, autour de moi, n'était que confusion et, jusqu'à ce que je fusse hors de portée des cris, des fantasmagories noires et rouges dansèrent devant mes yeux.

V

DANS LA FORÊT

Je m'avançai à travers les broussailles qui revêtaient le talus, derrière la maison, ne me souciant guère de savoir où j'allais ; je continuai sous un épais et obscur taillis d'arbres aux troncs droits, et me trouvai bientôt à quelque distance sur l'autre pente, descendant vers un ruisseau qui courait dans une étroite vallée. Je m'arrêtai pour écouter. La distance à laquelle j'étais parvenu ou les masses intermédiaires de fourrés amortissaient tous les sons qui auraient pu venir de l'enclos. L'air était

tranquille. Alors, avec un léger bruit, un lapin parut et décampa derrière la pente. J'hésitai et m'assis au bord de l'ombre.

L'endroit était ravissant. Le ruisseau était dissimulé par les luxuriantes végétations de ses rives, sauf en un point où je pouvais voir les reflets de ses eaux scintillantes. De l'autre côté, j'apercevais, à travers une brume bleuâtre, un enchevêtrement d'arbres et de lianes au-dessus duquel surplombait le bleu lumineux du ciel. Ici et là des éclaboussures de blanc et d'incarnat indiquaient des touffes fleuries d'épiphytes rampants. Je laissai mes yeux errer un instant sur ce paysage, puis mon esprit revint sur les étranges singularités de l'homme de Montgomery. Mais il faisait trop chaud pour qu'il fût possible de réfléchir longuement, et bientôt je tombai dans une sorte de torpeur, quelque chose entre l'assoupissement et la veille.

Je fus soudain réveillé, je ne sais au bout de combien de temps, par un bruissement dans la verdure de l'autre côté du cours d'eau. Pendant un instant, je ne pus voir autre chose que les sommets agités des fougères et des roseaux. Puis, tout à coup, sur le bord du ruisseau parut quelque chose — tout d'abord, je ne pus distinguer ce que c'était. Une tête se pencha vers l'eau et commença à boire. Alors je vis que c'était un homme qui marchait à quatre pattes comme une bête.

Il était revêtu d'étoffes bleuâtres. Sa peau était d'une nuance cuivrée et sa chevelure noire. Il semblait qu'une laideur grotesque fût la caractéristique invariable de ces insulaires. J'entendais le bruit qu'il faisait en aspirant l'eau.

Je m'inclinai en avant pour mieux le voir et un morceau de lave qui se détacha sous sa main des-

cendit bruyamment la pente. L'être leva craintivement la tête et rencontra mon regard. Immédiatement il se remit sur pied et, sans me quitter des yeux se mit à s'essuyer la bouche d'un geste maladroit. Ses jambes avaient à peine la moitié de la longueur de son corps. Nous restâmes ainsi, peut-être l'espace d'une minute, à nous observer, aussi décontenancés l'un que l'autre ; puis il s'esquiva parmi les buissons, vers la droite, en s'arrêtant une fois ou deux pour regarder en arrière, et j'entendis le bruissement des branches s'affaiblir peu à peu dans la distance. Longtemps après qu'il eut disparu, je restai debout les yeux fixés dans la direction où il s'était enfui. Je ne pus retrouver mon calme assoupissement.

Un bruit derrière moi me fit tressaillir et, me tournant tout à coup, je vis la queue blanche d'un lapin qui disparaissait au sommet de la pente. Je me dressai d'un bond.

L'apparition de cette créature grotesque et à demi-bestiale avait soudain peuplé pour mon imagination la tranquillité de l'après-midi. Je regardai autour de moi tourmenté et regrettant d'être sans armes? Puis l'idée me vint que cet homme était vêtu de cotonnade bleue, alors qu'un sauvage eût été nu, et d'après ce fait j'essayai de me persuader qu'il était probablement d'un caractère très pacifique et que la morne férocité de son aspect le calomniait.

Pourtant cette apparition me tourmentait grandement.

Je m'avançai vers la gauche au long du talus, attentif et surveillant les alentours entre les troncs droits des arbres. Pourquoi un homme irait-il à quatre pattes et boirait-il à même le ruisseau? Bien-

tôt j'entendis de nouveaux gémissements et, pensant que ce devait être le puma, je tournai dans une direction diamétralement opposée. Cela me ramena au ruisseau, que je traversai, et je continuai à me frayer un chemin à travers les broussailles de l'autre rive.

Une grande tache d'un rouge vif, sur le sol, attira soudain mon attention, et, m'en approchant, je trouvai que c'était une sorte de fongosité à branches rugueuses comme un lichen foliacé, mais se changeant, si l'on y touchait, en une sorte de matière gluante. Plus loin, à l'ombre de quelques fougères géantes, je tombai sur un objet désagréable : le cadavre d'un lapin encore chaud, la tête arrachée et couvert de mouches luisantes. Je m'arrêtai stupéfait à la vue du sang répandu. L'île, ainsi, était déjà débarrassée d'au moins un de ses visiteurs.

Il n'y avait à l'entour aucune autre trace de violence. Il semblait que la bête eût été soudain saisie et tuée et, tandis que je considérais le petit cadavre, je me demandais comment la chose avait pu se faire. La vague crainte dont je n'avais pu me débarrasser, depuis que j'avais vu l'être à la face si peu humaine boire au ruisseau, se précisa peu à peu. Je commençai à me rendre compte de la témérité de mon expédition parmi ces gens inconnus. Mon imagination transforma les fourrés qui m'entouraient. Chaque ombre devint quelque chose de plus qu'une ombre, fut une embûche, chaque bruissement devint une menace. Je me figurais être épié par des choses invisibles.

Je résolus de retourner à l'enclos. Faisant soudain demi-tour, je pris ma course, une course forcenée à travers les buissons, anxieux de me retrouver dans un espace libre.

Je ralentis peu à peu mon allure et m'arrêtai juste au moment de déboucher dans une clairière. C'était une sorte de trouée faite dans la forêt par la chute d'un grand arbre ; les rejetons jaillissaient déjà de partout pour reconquérir l'espace vacant, et, au delà, se refermaient de nouveau les troncs denses, les lianes entrelacées et les touffes de plantes parasites et de fleurs. Devant moi, accroupis sur les débris fongueux de l'arbre et ignorant encore ma présence se trouvaient trois créatures grotesquement humaines. Je pus voir que deux étaient des mâles et l'autre évidemment une femelle. A part quelques haillons d'étoffe écarlate autour des hanches, ils étaient nus et leur peau était d'un rose foncé et terne que je n'avais encore jamais remarqué chez aucun sauvage. Leurs figures grasses étaient lourdes et sans menton, avec le front fuyant et, sur la tête, une chevelure rare et hérissée. Je n'avais jamais vu de créatures à l'aspect aussi bestial.

Elles causaient ou du moins l'un des mâles causait aux deux autres et tous trois semblaient être trop vivement intéressés pour avoir remarqué le bruit de mon approche. Ils balançaient de gauche à droite leur tête et leurs épaules. Les mots me parvenaient embarrassés et indistincts ; je pouvais les entendre nettement sans pouvoir en saisir le sens. Celui qui parlait me semblait réciter quelque baragouin inintelligible. Bientôt il articula d'une façon plus aiguë et, étendant les bras, il se leva.

Alors les autres se mirent à crier à l'unisson, se levant aussi, étendant les bras et balançant leur corps suivant la cadence de leur mélopée. Je remarquai la petitesse anormale de leurs jambes et leurs pieds longs et informes. Tous trois tournèrent lentement dans le même cercle, frappant du pied et

agitant les bras ; une sorte de mélodie se mêlait à leur récitation rythmique, ainsi qu'un refrain qui devait être : *Aloula* ou *Baloula*. Bientôt leurs yeux étincelèrent et leurs vilaines faces s'animèrent d'une expression d'étrange plaisir. Au coin de leur bouche sans lèvres la salive découlait.

Soudain, tandis que j'observais leur mimique grotesque et inexplicable, je perçus clairement, pour la première fois, ce qui m'offensait dans leur contenance, ce qui m'avait donné ces deux impressions incompatibles et contradictoires de complète étrangeté et cependant de singulière familiarité. Les trois créatures qui accomplissaient ce rite mystérieux étaient de forme humaine, et cependant, ces êtres humains évoquaient dans toute leur personne une singulière ressemblance avec quelque animal familier. Chacun de ces monstres, malgré son aspect humain, ses lambeaux de vêtements et la grossière humanité de ses membres, portait avec lui, dans ses mouvements, dans l'expression de ses traits et de ses gestes, dans toute son allure, quelque irrésistible suggestion rappelant le porc, la marque évidente de l'animalité.

Je restai là, abasourdi par cette constatation, et alors les plus horribles interrogations se pressèrent en mon esprit. Les bizarres créatures se mirent alors à sauter l'une après l'autre, poussant des cris et des grognements. L'une d'elles trébucha et se trouva un instant à quatre pattes pour se relever d'ailleurs immédiatement. Mais cette révélation passagère du véritable animalisme de ces monstres me suffisait. En faisant le moins de bruit possible, je revins sur mes pas, m'arrêtant à chaque instant dans la crainte que le craquement d'une branche ou le bruissement d'une feuille ne vînt à

me faire découvrir, et j'allai longtemps ainsi avant d'oser reprendre la liberté de mes mouvements.

Ma seule idée pour le moment était de m'éloigner de ces répugnantes créatures et je suivais sans m'en apercevoir un sentier à peine marqué parmi les arbres. En traversant une étroite clairière, j'entrevis, avec un frisson désagréable, au milieu du taillis, deux jambes bizarres, suivant à pas silencieux une direction parallèle à la mienne à trente mètres à peine de moi. La tête et le tronc étaient cachés par un fouillis de lianes. Je m'arrêtai brusquement, espérant que la créature ne m'aurait pas vu. Les jambes s'arrêtèrent aussitôt. J'avais les nerfs tellement irrités que je ne contins qu'avec la plus grande difficulté une impulsion subite de fuir à tout vitesse.

Je restai là un instant, le regard fixe et attentif, et je parvins à distinguer, dans l'entrelacement des branches, la tête et le corps de la brute que j'avais vue boire au ruisseau. Sa tête bougea. Quand son regard croisa le mien, il y eut dans ses yeux un éclat verdâtre, à demi lumineux, qui s'évanouit quand il eut remué de nouveau. Il resta immobile un instant, m'épiant dans la pénombre, puis, avec de silencieuses enjambées, il se mit à courir à travers la verdure des fourrés. L'instant d'après il avait disparu derrière les buissons. Je ne pouvais le voir, mais je sentais qu'il s'était arrêté et m'épiait encore.

Qui diable pouvait-il être? Homme ou animal ? Que me voulait-il ? Je n'avais aucune arme, pas même un bâton: fuir eût été folie; en tout cas, quel qu'il fût, il n'avait pas le courage de m'attaquer. Les dents serrées, je m'avançai droit sur lui. Je ne voulais à aucun prix laisser voir la crainte qui me glaçait. Je me frayai un passage à travers un en-

chevêtrement de grands buissons à fleurs blanches et aperçus le monstre à vingt pas plus loin, regardant par-dessus son épaule, hésitant. Je fis deux ou trois pas en le regardant fixement dans les yeux.

— Qui êtes-vous? criai-je.

Il essaya de soutenir mon regard.

— Non! fit-il tout à coup et, tournant les talons, il s'enfuit en bondissant à travers le sous-bois. Puis se retournant encore, il se mit à m'observer : ses yeux brillaient dans l'obscurité des branchages épais.

Je suffoquais, sentant bien que ma seule chance de salut était de faire face au danger, et résolument je me dirigeai vers lui. Faisant demi-tour, il disparut dans l'ombre. Je crus une fois de plus apercevoir le reflet de ses yeux et ce fut tout.

Alors seulement je me rendis compte que l'heure tardive pouvait avoir pour moi des conséquences fâcheuses. Le soleil, depuis quelques minutes, était tombé derrière l'horizon; le bref crépuscule des tropiques fuyait déjà de l'orient; une phalène, précédant les ténèbres, voltigeait silencieusement autour de ma tête. A moins de passer la nuit au milieu des dangers inconnus de la forêt mystérieuse, il fallait me hâter pour rentrer à l'enclos.

La pensée du retour à ce refuge de souffrance m'était extrêmement désagréable, mais l'idée d'être surpris par l'obscurité et tout ce qu'elle cachait l'était encore davantage. Donnant un dernier regard aux ombres bleues qui cachaient la bizarre créature, je me mis à descendre la pente vers le ruisseau, croyant suivre le chemin par lequel j'étais venu.

Je marchais précipitamment, fort troublé par tout ce que j'avais vu, et je me trouvai bientôt dans un endroit plat, encombré de troncs d'arbres

abattus. L'incolore clarté qui persiste après les rougeurs du couchant s'assombrissait. Le bleu du ciel devint de moment en moment plus profond et, une à une, les petites étoiles percèrent la lumière atténuée. Les intervalles des arbres, les trouées dans les végétations, qui de jour étaient d'un bleu brumeux, devenaient noirs et mystérieux.

Je poussai en avant. Le monde perdait toute couleur : les arbres dressaient leurs sombres silhouettes contre le bleu limpide et tout au bas les contours se mêlaient en d'informes ténèbres. Bientôt les arbres s'espacèrent et les broussailles devinrent plus abondantes. Puis, il y eut un espace désolé couvert de sable blanc, puis une autre étendue de taillis enchevêtrés.

Sur ma droite, un faible bruissement m'inquiétait. D'abord je crus à une fantaisie de mon imagination, car, chaque fois que je m'arrêtais, je ne percevais dans le silence que la brise du soir agitant la cime des arbres. Quand je me remettais en route. il y avait un écho persistant à mes pas.

Je m'éloignai des fourrés, suivant exclusivement les espaces découverts et m'efforçant, par de soudaines volte-face, de surprendre, si elle existait, la cause de ce bruit. Je ne vis rien et néanmoins la certitude d'une autre présence s'imposait de plus en plus. J'accélérai mon allure et, au bout de peu de temps, j'arrivai à un léger monticule ; je le franchis, et, me retournant brusquement, je regardai avec grande attention le chemin que je venais de suivre. Tout se détachait noir et net contre le ciel obscur.

Bientôt une ombre informe parut momentanément contre la ligne du ciel et s'évanouit. J'étais convaincu maintenant que mon fauve antagoniste me pourchassait encore, et à cela vint s'ajouter une

autre désagréable constatation : j'avais perdu mon chemin.

Je continuai, désespérément perplexe, à fuir en hâte, persécuté par cette furtive poursuite. Quoi qu'il en soit, la créature n'avait pas le courage de m'attaquer ou bien attendait le moment de me prendre à mon désavantage. Tout en avançant, je restais soigneusement à découvert, me tournant parfois pour écouter, et, de nouveau, je finis par me persuader que mon ennemi avait abandonné la chasse ou n'était qu'une simple hallucination de mon esprit désordonné. J'entendis le bruit des vagues. Je hâtai le pas, courant presque, et immédiatement j'entendis derrière moi quelqu'un qui trébuchait.

Je me retournai vivement, tâchant d'apercevoir quelque chose entre les arbres indistincts. Une ombre noire sembla bondir dans une autre direction. J'écoutai, immobile, sans rien entendre que l'afflux du sang dans mes oreilles. Je crus que mes nerfs étaient détraqués et que mon imagination me jouait destours. Je me remis résolument en marche vers le bruit de la mer.

Les arbres s'espacèrent, et, deux ou trois minutes après, je débouchai sur un promontoire bas et dénudé qui s'avançait dans les eaux sombres. La nuit était calme et claire et les reflets de la multitude croissante des étoiles frissonnaient sur les ondulations tranquilles de la mer. Un peu au large, les vagues se brisaient sur une bande irrégulière de récifs et leur écume brillait d'une lumière pâle. Vers l'ouest je vis la lumière zodiacale se mêler à la jaune clarté de l'étoile du soir. La côte, à l'est, disparaissait brusquement, et, à l'ouest, elle était cachée par

un épaulement du cap. Alors, je me souvins que l'enclos de Moreau se trouvait à l'ouest.

Une branche sèche cassa derrière moi et il y eut un bruissement. Je fis face aux arbres sombres — sans qu'il fût possible de rien voir — ou plutôt je voyais trop. Chaque forme vague, dans les ténèbres, avait un aspect menaçant, suggérait une hostilité aux aguets. Je demeurai ainsi, l'espace d'une minute peut-être, puis, sans quitter des yeux les arbres, je me tournai vers l'ouest pour franchir le promontoire. Au moment même où je me tournai, une ombre au milieu des ténèbres vigilantes s'ébranla pour me suivre.

Mon cœur battait à coups précipités. Bientôt la courbe vaste d'une baie s'ouvrant vers l'ouest devint visible, et je fis halte. L'ombre silencieuse fit halte aussi à quinze pas. Un petit point de lumière brillait à l'autre extrémité de la courbe et la grise étendue de la plage sablonneuse se prolongeait faiblement sous la lueur des étoiles. Le point lumineux se trouvait peut-être à deux milles de distance. Pour gagner le rivage, il me fallait traverser le bois où les ombres me guettaient et descendre une pente couverte de buissons touffus.

Je pouvais maintenant apercevoir mon ennemi un peu plus distinctement. Ce n'était pas un animal, car il marchait debout. J'ouvris alors la bouche pour parler, mais un phlegme rauque me coupa la voix. J'essayai de nouveau :

— Qui va là? criai-je.

Il n'y eut pas de réponse. Je fis un pas. La chose ne bougea pas et sembla seulement se ramasser sur elle-même; mon pied heurta un caillou.

Cela me donna une idée. Sans quitter des yeux la forme noire, je me baissai pour ramasser le

morceau de roc. Mais, à ce mouvement, l'ombre fit une soudaine volte-face, à la manière d'un chien, et s'enfonça obliquement dans les ténèbres. Je me souvins alors d'un moyen ingénieux dont les écoliers se servent contre les chiens : je nouai le caillou dans un coin de mon mouchoir, que j'enroulai solidement à mon poignet. Parmi les ombres éloignées j'entendis le bruit de mon ennemi en retraite, et soudain mon intense surexcitation m'abandonna. Je me mis à trembler et une sueur froide m'inonda, pendant que mon ennemi fuyait et que je restais là avec mon arme inutile dans la main.

Un bon moment s'écoula avant que je pusse me résoudre à descendre, à travers le bois et les taillis, le flanc du promontoire jusqu'au rivage. Enfin, je les franchis en un seul élan et, comme je sortais du fourré et m'engageais sur la plage, j'entendis les craquements des pas de l'autre lancé à ma poursuite.

Alors la peur me fit complètement perdre la tête et je me mis à courir sur le sable. Immédiatement, je fus suivi par ce même bruit de pas légers et rapides. Je poussai un cri farouche et redoublai de vitesse. Sur mon passage, de vagues choses noires, ayant trois ou quatre fois la taille d'un lapin, remontèrent le talus en courant et en bondissant. Tant que je vivrai, je me rappellerai la terreur de cette poursuite. Je courais au bord des flots et j'entendais de temps en temps le clapotis des pas qui gagnaient sur moi. Au loin, désespérément loin, brillait faiblement la lueur jaune. La nuit, tout autour de nous, était noire et muette. Plaff! Plaff! faisaient continuellement les pieds de mon ennemi. Je me sentis à bout de souffle, car je n'étais nullement

entraîné; à chaque fois ma respiration sifflait et je sentais à mon côté une douleur aiguë comme un coup de couteau.

Nous courions ainsi sous les étoiles tranquilles, vers le reflet jaune, vers la clarté désespérément lointaine de la maison. Et bientôt, avec un réel soulagement, j'entendis le pitoyable gémissement du puma, ce cri de douleur qui avait été la cause de ma fuite et m'avait fait partir en exploration à travers l'île mystérieuse. Alors, malgré ma faiblesse et mon épuisement, je rassemblai mes forces et me remis à courir vers la lumière. Il me sembla qu'une voix m'appelait. Puis, soudain, les pas, derrière moi, se ralentirent, changèrent de direction et je les entendis se reculer dans la nuit.

VI

UNE SECONDE ÉVASION

Quand je fus assez près, je vis que la lumière venait de la porte ouverte de ma chambre, et j'entendis, sortant de l'obscurité qui cernait cette échappée de clarté, la voix de Montgomery, m'appelant de toutes ses forces.

Je continuai à courir. Bientôt, je l'entendis de nouveau. Je répondis faiblement et l'instant d'après j'arrivai jusqu'à lui, chancelant et haletant.

— D'où sortez-vous? questionna-t-il en me prenant par le bras et me maintenant de telle façon que la lumière m'éclairait en pleine figure. Nous avons été si occupés, tous les deux, que nous vous avions oublié et il n'y a qu'un instant qu'on s'est préoccupé de vous.

Il me conduisit dans la pièce et me fit asseoir dans le fauteuil pliant. La lumière m'aveugla pendant quelques minutes.

— Nous ne pensions pas que vous vous risqueriez à explorer l'île sans nous prévenir, dit-il... J'avais peur... mais... quoi?.. eh! bien?...

Mon dernier reste d'énergie m'abandonna et je me laissai aller, la tête sur la poitrine. Il éprouva, je crois, une certaine satisfaction à me faire boire du cognac.

— Pour l'amour de Dieu, implorai-je, fermez cette porte.

— Vous avez rencontré quelque... quelque bizarre créature, hein? dit-il.

Il alla fermer la porte et revint. Sans me poser d'autres questions, il me donna une nouvelle gorgée de cognac étendu d'eau et me pressa de manger. J'étais complètement affaissé. Il grommela de vagues paroles à propos d'« oubli » et d'« avertissement » ; puis il me demanda brièvement quand j'étais parti et ce que j'avais vu. Je lui répondis tout aussi brièvement et par phrases laconiques.

— Dites-moi ce que tout cela signifie? lui criai-je dans un état d'énervement indescriptible.

— Ça n'est rien de si terrible, fit-il. Mais je crois que vous en avez eu assez pour aujourd'hui.

Soudain, le puma poussa un hurlement déchirant, et Montgomery jura à mi-voix.

— Que le diable m'emporte, dit-il, si cette boîte n'est pas pire que le laboratoire..... à Londres... avec ses chats...

— Montgomery, interrompis-je, quelle est cette chose qui m'a poursuivi? Était-ce une bête ou était-ce un homme?

— Si vous ne dormez pas maintenant, dit-il, vous battrez la campagne demain.

— Quelle est cette chose qui m'a poursuivi? répétai-je en me levant et me plantant devant lui.

Il me regarda franchement dans les yeux et une crispation lui tordit la bouche. Ses yeux, qui, la minute d'avant, s'étaient animés, reprirent leur regard terne.

— D'après ce que vous dites, fit-il, je pense que ce doit être un spectre.

Un accès de violente irritation s'empara de moi et disparut presque aussitôt. Je me laissai retomber dans le fauteuil et pressai mon front dans mes mains. Le puma se reprit à gémir. Montgomery vint se placer derrière moi, et, me posant la main sur l'épaule, il dit :

— Écoutez bien, Prendick, je n'aurais pas dû vous laisser vagabonder dans cette île stupide..... Mais rien n'est aussi terrible que vous le pensez, mon cher. Vous avez les nerfs détraqués. Voulez-vous que je vous donne quelque chose qui vous fera dormir? *Ceci*... (il voulait dire les cris du puma) va durer encore pendant plusieurs heures. Il faut tout bonnement que vous dormiez ou je ne réponds plus de rien.

Je ne répondis pas, et, les coudes sur les genoux, je cachai ma figure dans mes mains. Bientôt, il revint avec une petite fiole qui contenait un liquide noirâtre qu'il me fit boire. Je l'ingurgitai sans résistance et il m'aida à m'installer dans le hamac.

Quand je m'éveillai, il faisait grand jour. Je demeurai assez longtemps sans bouger, contemplant le plafond. Les chevrons, remarquai-je, étaient faits avec les épaves d'un vaisseau. Tournant la tête, j'aperçus un repas préparé sur la table. J'avais faim et je mis en devoir de sortir du hamac, qui, allant très poliment au-devant de mon intention, bascula et me déposa à quatre pattes sur le plancher.

Je me relevai et m'installai à table; j'avais la tête lourde, et, tout d'abord, je ne retrouvai que de vagues souvenirs de ce qui s'était passé la veille. La brise matinale, soufflant doucement par la fenêtre sans vitres, et la nourriture que je pris, contribuèrent à me donner cette sensation de bien-être animal que j'éprouvai ce matin-là. Soudain, la porte intérieure qui menait dans l'enclos s'ouvrit derrière moi. Je me retournai et aperçus Montgomery.

— Ça va? fit-il. Je suis terriblement occupé.

Il tira la porte après lui, et je découvris ensuite qu'il avait oublié de la fermer à clef.

Bientôt l'expression qu'avait sa figure, la nuit précédente, me revint et tous les souvenirs de mes expériences se reproduisirent tour à tour dans ma mémoire. Une sorte de crainte s'emparait à nouveau de moi, et, au même moment, un cri de douleur se fit encore entendre. Mais cette fois ce n'était plus la voix du puma.

Je reposai sur mon assiette la bouchée préparée et j'écoutai. Partout le silence, à part le murmure de la brise matinale. Je commençai à croire que mes oreilles me décevaient.

Après une longue pause, je me remis à manger, les oreilles aux écoutes. Bientôt, je perçus un autre bruit, très faible et bas. Je restai comme pétrifié. Bien que le bruit fût affaibli et sourd, il m'émut plus profondément que toutes les abominations que j'avais entendues jusqu'ici derrière ce mur. Cette fois, il n'y avait pas d'erreur possible sur la nature de ces sons atténués et intermittents; aucun doute quant à leur provenance. C'étaient des gémissements entrecoupés de sanglots et de spasmes d'angoisse. Cette fois, je ne pouvais me méprendre sur

leur signification : c'était un être humain qu'on torturait!

A cette idée, je me levai; en trois enjambées, j'eus traversé la pièce, et, saisissant le loquet, j'ouvris toute grande la porte intérieure.

— Eh! là, Prendick! arrêtez! cria Montgomery, intervenant.

Un grand chien, surpris, aboya et gronda. Je vis du sang dans une rigole, du sang coagulé et d'autre encore rouge, et je sentis l'odeur particulière de l'acide phénique. Par l'entrebâillement d'une porte, de l'autre côté de la cour, j'aperçus, dans l'ombre à peine distincte, quelque chose qui était lié sur une sorte de cadre, un être tailladé, sanguinolent et entouré de bandages, par endroits. Puis, cachant ce spectacle, apparut le vieux Moreau, pâle et terrible.

En un instant, il m'eut empoigné par l'épaule d'une main toute souillée de sang, et, me soulevant de terre, comme si j'eusse été un petit enfant, il me lança la tête la première dans ma chambre. Je tombai de tout mon long sur le plancher; la porte claqua, me cachant l'expression de violente colère de sa figure. Puis la clef tourna violemment dans la serrure, et j'entendis la voix de Montgomery se disculpant.

— ... ruiner l'œuvre de toute une vie! disait Moreau.

— Il ne comprend pas, expliquait Montgomery, parmi d'autres phrases indistinctes.

— Je n'ai pas encore le loisir..... répondait Moreau.

Le reste m'échappa. Je me remis sur pied, tout tremblant, tandis que mon esprit n'était qu'un chaos d'appréhensions des plus horribles. Etait-ce concevable, pensais-je, qu'une chose pareille fût

possible ? La vivisection humaine ! Cette question passait comme un éclair dans un ciel tumultueux. Soudain, l'horreur confuse de mon esprit se précisa en une vive réalisation du danger que je courais.

Il me vint à l'idée, comme un espoir irraisonné de salut, que la porte de ma chambre m'était encore ouverte. J'étais convaincu maintenant, absolument certain que Moreau était en train de viviséquer un être humain. Depuis que j'avais, pour la première fois depuis mon arrivée, entendu son nom, je m'étais sans cesse efforcé, d'une façon quelconque, de rapprocher de ses abominations le grotesque animalisme des insulaires ; et maintenant je croyais tout deviner. Le souvenir me revint de ses travaux sur la transfusion du sang. Ces créatures que j'avais vues étaient les victimes de ses hideuses expériences.

Les abominables sacripants qu'étaient Moreau et Montgomery avaient simplement l'intention de me garder, de me duper avec leur promesse de confidences, pour me faire bientôt subir un sort plus horrible que la mort : la torture, et, après la torture, la plus hideuse dégradation qu'il fût possible de concevoir, m'envoyer, âme perdue, abêtie, rejoindre le reste de leurs monstres. Je cherchai des yeux une arme quelconque : rien. Une inspiration me vint. Je retournai le fauteuil pliant et, maintenant un des côtés par terre avec mon pied, j'arrachai le barreau le plus fort. Par hasard, un clou s'arracha en même temps que le bois, et, traversant de part en part, donnait un air dangereux à une arme qui autrement eût été inoffensive. J'entendis un pas au dehors et j'ouvris immédiatement la porte : Montgomery était à quelques pas, venant

dans l'intention de fermer aussi l'issue extérieure.

Je levai sur lui mon arme, visant sa tête, mais il bondit en arrière. J'hésitai un moment, puis je m'enfuis à toutes jambes et tournai le coin du mur.

— Prendick!... hé !... Prendick!... l'entendis-je crier, tout étonné. Prendick!.. Ne faites donc pas l'imbécile !...

Une minute de plus, pensais-je, et j'aurais été enfermé, tout aussi certain de mon sort qu'un cobaye de laboratoire. Il parut au coin de l'enclos d'où je l'entendis encore une fois m'appeler. Puis il se lança à mes trousses, me criant des choses que je ne comprenais pas.

Cette fois, j'allais à toute vitesse, sans savoir où, dans la direction du nord-est, formant angle droit avec le chemin que j'avais suivi dans ma précédente expédition. Une fois, comme j'escaladais le talus du rivage, je regardai par-dessus mon épaule, et je vis Montgomery suivi maintenant de son domestique. Je m'élançai furieusement jusqu'au haut de la pente et m'enfonçai dans une vallée rocailleuse, bordée de fourrés impénétrables. Je courus ainsi pendant peut-être un mille, la poitrine haletante, le cœur me battant dans les oreilles; puis, n'entendant plus ni Montgomery ni son domestique, et me sentant presque épuisé, je tournai court dans la direction du rivage, suivant ce que je pouvais croire, et me tapis à l'abri d'un fouillis de roseaux.

Je restai là longtemps, trop effrayé pour bouger et même beaucoup trop affolé pour songer à quelque plan d'action. Le paysage farouche qui m'entourait dormait silencieusement sous le soleil et le seul bruit que je pusse percevoir était celui que faisaient quelques insectes dérangés par ma présence.

Bientôt, me parvint un son régulier et berceur — le soupir de la mer mourant sur le sable.

Au bout d'une heure environ, j'entendis Montgomery qui criait mon nom, au loin, vers le nord. Cela me décida à combiner un plan d'action. Selon ce que j'interprétais alors, l'île n'était habitée que par ces deux vivisecteurs et leurs victimes animalisées. Sans doute, ils pourraient se servir de certains de ces monstres contre moi, si besoin en était. Je savais que Moreau et Montgomery avaient chacun des revolvers, et à part mon faible barreau de bois blanc, garni d'un petit clou — caricature de massue — j'étais sans défense.

Aussi, je demeurai où j'étais jusqu'à ce que je vins à penser à manger et à boire, et à ce moment je me rendis compte de ce que ma situation avait d'absolument désespéré. Je ne connaissais aucun moyen de me procurer de la nourriture. Je savais trop peu de botanique pour découvrir autour de moi la moindre ressource de racine ou de fruit; je n'avais aucun piège pour attraper les quelques lapins lâchés dans l'île. Plus j'y pensais et plus j'étais découragé. Enfin, devant cette position sans issue, mon esprit revint à ces hommes animalisés que j'avais rencontrés. J'essayai de me redonner quelque espoir avec ce que je pus me rappeler d'eux. Tour à tour, je me représentai chacun de ceux que j'avais vus et j'essayai de tirer de ma mémoire quelque bon augure d'assistance.

Soudain, j'entendis un chien aboyer, et cela me fit penser à un nouveau danger. Sans prendre le temps de réfléchir — sans quoi ils m'auraient attrapé — je saisis mon bâton et me lançai aussi vite que je pus du côté d'où venait le bruit de la mer. Je me souviens d'un buisson de plantes gar-

nies d'épines coupant comme des canifs. J'en sortis, sanglant et les vêtements en lambeaux, pour déboucher au bord d'une longue crique qui s'ouvrait au nord. Je m'avançai droit dans l'eau, sans une minute d'hésitation, et me trouvai bientôt avoir de l'eau jusqu'aux genoux. Je parvins enfin à l'autre rive, et, le cœur battant à tout rompre, je me glissai dans un enchevêtrement de lianes et de fougères, attendant l'issue de la poursuite. J'entendis le chien — il n'y en avait qu'un — s'approcher et aboyer quand il traversa les épines. Puis tout bruit cessa et je commençai à croire que j'avais échappé.

Les minutes passaient, le silence se prolongeait et enfin, au bout d'une heure de sécurité, mon courage me revint.

Je n'étais plus alors ni très terrifié, ni très misérable, car j'avais, pour ainsi dire, dépassé les bornes de la terreur et du désespoir. Je me rendais compte que ma vie était positivement perdue, et cette persuasion me rendait capable de tout oser. Même, j'avais un certain désir de rencontrer Moreau, de me trouver face à face avec lui. Et puisque j'avais traversé l'eau, je pensai que si j'étais serré de trop près, j'avais au moins un moyen d'échapper à mes tourments, puisqu'ils ne pouvaient guère m'empêcher de me noyer. J'eus presque l'idée de me noyer tout de suite, mais une bizarre curiosité de voir comment l'aventure finirait, un intérêt, un étrange et impersonnel besoin de me voir moi-même en spectacle me retint. J'étirai mes membres engourdis et endoloris par les déchirures des épines ; je regardai les arbres autour de moi, et, si soudainement qu'elle sembla se projeter hors de son cadre de verdure, mes yeux se posèrent sur une face noire qui m'épiait.

Je reconnus la créature simiesque qui était venue à la rencontre de la chaloupe, sur le rivage; le monstre était suspendu au tronc oblique d'un palmier. Je serrai mon bâton dans ma main, et me levai, lui faisant face. Il se mit à baragouiner.

— Vou... vou... vou... fut d'abord tout ce que je pus distinguer.

Soudain, il sauta à terre et, écartant les branches, il m'examina curieusement.

Je n'éprouvais pas pour cette créature la même répugnance que j'avais ressentie lors de mes autres rencontres avec les hommes animalisés.

— Vous..., dit-il... dans le bateau...

Puisqu'il parlait, c'était un homme, — du moins autant que le domestique de Montgomery.

— Oui, répondis-je, je suis arrivé dans le bateau... débarqué du navire...

— Oh ! fit-il.

Le regard de ses yeux brillants et mobiles me parcourait des pieds à la tête, se fixant sur mes mains, sur le bâton que je tenais, sur mes pieds, sur les endroits de mon corps que laissaient voir les déchirures faites par les épines. Quelque chose semblait le rendre perplexe. Ses yeux revinrent à mes mains. Il étendit une des siennes et compta lentement ses doigts :

— Un, deux, trois, quatre, cinq, — eh?

Je ne compris pas alors ce qu'il voulait dire. Plus tard je trouvai qu'un certain nombre de ces bipèdes avaient des mains mal formées, auxquelles, parfois il manquait jusqu'à trois doigts. Mais, m'imaginant que cela était un signe de bienvenue, je répondis par le même geste. Il grimaça avec la plus parfaite satisfaction. Alors son regard furtif et rapide m'examina de nouveau. Il eut un vif mouvement

de recul et disparut; les branches de fougères qu'il avait tenues écartées se rejoignirent.

Je fis quelques pas dans le fourré pour le suivre, et fus étonné de le voir se balancer joyeusement, suspendu par un long bras maigre à une poignée de lianes qui tombaient des branches plus élevées. Il me tournait le dos.

— Eh! bien? fis-je.

Il sauta à terre en tournant sur lui-même, et me fit face.

— Dites-moi, lui demandai-je, où pourrai-je trouver quelque chose à manger.

— Manger! fit-il. Manger de la nourriture des hommes, maintenant... Dans les huttes!

Ses yeux retournèrent aux lianes pendantes.

— Mais, où sont les huttes?

— Ah!

— Je suis nouveau, vous comprenez.

Sur ce, il fit demi-tour et se mit à marcher d'une vive allure. Tous ses mouvements étaient curieusement rapides.

— Suivez-moi, fit-il.

Je lui emboîtai le pas, décidé à pousser jusqu'au bout l'aventure. Je devinais que les huttes devaient être quelque grossier abri, où il habitait avec quelques autres de ces bipèdes. Peut-être, les trouverais-je animés de bonnes dispositions à mon égard; peut-être, aurais-je le moyen de m'emparer de leurs esprits. Je ne savais pas encore combien éloignés ils étaient de l'héritage humain que je leur attribuais.

Mon simiesque compagnon trottait à côté de moi, les bras ballants et la mâchoire inférieure protubérante. Je me demandais quelle faculté de se souvenir il pouvait posséder.

— Depuis combien de temps êtes-vous dans cette île? demandai-je.

— Combien de temps..... fit-il.

Après que je lui eus répété la question, il ouvrit trois doigts de sa main. Il valait donc un peu mieux qu'un idiot. J'essayai de lui faire préciser ce qu'il voulait dire par ce geste, mais cela parut l'ennuyer beaucoup. Après deux ou trois interrogations, il s'écarta soudain et sauta après quelque fruit qui pendait d'une branche d'arbre. Il arracha une poignée de gousses garnies de piquants et se mit à en manger le contenu. Je l'observai avec satisfaction, car, ici du moins, j'avais une indication pour trouver à me sustenter. J'essayai de lui poser d'autres questions, mais ses réponses, rapides et babillardes, étaient la plupart du temps intempestives et incohérentes : rarement elles se trouvaient appropriées, et le reste semblait des phrases de perroquet.

Mon attention était tellement absorbée par tous ces détails que je remarquai à peine le sentier que nous suivions. Bientôt nous passâmes auprès de troncs d'arbres entaillés et noirâtres, puis, dans un endroit à ciel ouvert, encombré d'incrustations d'un blanc jaunâtre, à travers lequel se répandait une âcre fumée qui vous prenait au nez et à la gorge. Sur la droite, par-dessus un fragment de roche nue, j'aperçus l'étendue bleue de la mer. Le sentier se repliait brusquement en un ravin étroit entre deux masses écroulées de scories noirâtres et noueuses. Nous y descendîmes.

Ce passage, après l'aveuglante clarté que reflétait le sol sulfureux, était extrêmement sombre. Ses murs se dressaient à pic et vers le haut se rapprochaient. Des lueurs écarlates et vertes dansaient

devant mes yeux. Mon conducteur s'arrêta soudain.

— Chez moi, dit-il.

Je me trouvais au fond d'une fissure, qui, tout d'abord, me parut absolument obscure. J'entendis divers bruits étranges et je me frottai énergiquement les yeux avec le dos de ma main gauche. Une odeur désagréable monta, comme celle d'une cage de singe mal tenue. Au delà, le roc s'ouvrait de nouveau sur une pente régulière de verdures ensoleillées, et, de chaque côté, la lumière venait se heurter par un étroit écartement contre l'obscurité intérieure.

H. - G. WELLS.

Traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRY.

(*A suivre.*)

NOUVELLES STANCES

—

I

O toi qui sur mes jours de tristesse et d'épreuve
Seule reluis encor,
Comme un ciel étoilé qui dans la nuit d'un fleuve
Brise ses flèches d'or,

Ai mable poésie, enveloppe mon âme
D'un subtil élément,
Que je devienne l'eau, la tempête et la flamme,
La feuille et le sarment;

Que, sans m'inquiéter de ce qui trouble l'homme,
Je croisse verdoyant,
Tel un chêne divin, et que je me consomme
Comme le feu brillant!

II

Je me compare aux morts, à la source tarie,
A l'obscur horizon,
A la fleur effeuillée, à la feuille pourrie
Sur un pâle gazon,

A l'arbre qu'on abat dans un bois sans verdure
Pour former un cercueil,
Aux brouillards de l'hiver, à toute la nature
De tristesse et de deuil.

Mais ne suis-je plutôt à l'Océan semblable
Qui, toujours florissant,
Laisse le vol du temps passer et, sur le sable,
Ecume en gémissant ?

JEAN MORÉAS.

LES TROIS FEMMES
DE FRAGONARD [1]

MARIE-ANNE GÉRARD, LA GUIMARD, MARGUERITE GÉRARD

I

MARIE-ANNE GÉRARD

Dans certains dialogues de Gœthe, quand les personnages sortent de chez eux et déambulent en conversant, ils ne tardent pas à se trouver hors de la ville. Le cœur de la cité est tout près des remparts, vite ils ont sous les yeux autre chose que l'uniformité des maisons et la banalité des rues : la nature dans son désordre et son imprévu se manifeste reposante, joyeuse de couleurs, diverse dans la distribution et l'accord de ses lignes, — et leur éloquence et leur verve s'en ressentent. Il faut peut-être attribuer la rareté croissante de l'originalité et du pittoresque dans les œuvres, l'habituel manque de saveur, au développement et à l'opacité de la cité moderne. De plus en plus l'air manque, les espaces se resserrent, sans cesse étrécis par l'insignifiance lancinante des bâtisses. Ce qui peut y subsister d'antique, ou simplement d'ancien, s'effrite mélancoliquement au bord des trottoirs qui ont mangé les jardins disparus. Et il faut pourtant que le créateur vive dans la ville et crie dans la cohue, s'il veut être. Ou son œuvre sera l'écho direct de ce

(1) Sur Fragonard, voy. *Mercure de France*, nº 130.

qu'il a sous les yeux, — et on voit immédiatement quelles tares et quelles difficultés surgissent, — ou il lui faudra s'isoler, et l'effort qu'il aura à faire sera si grand, que nous y perdrons certainement, la force vive dépensée ainsi ne se retrouvant pas. La cité moderne est une tueuse. La cité antique, parfois plus vaste que nos agglomérations les plus énormes, laissait, par grandes entailles, les champs manger sur elle, jusqu'au forum, jusqu'au parvis de la cathédrale, — et rien n'était plus auguste et plus émotionnant que cette communion avec les champs. En ces temps il était possible de se revivifier, de reposer ses yeux fatigués du même horizon muré et son cerveau des bruits habituels, rien qu'en voisinant autour de chez soi: c'est Jean-Jacques musant à Clignancourt, c'est Watteau avide d'air, Watteau que la fièvre consume déjà, quittant la rue Richelieu pour s'établir *loin* de la boutique de Gersaint,... à quelques minutes, aux fossés Saint-Jacques, à l'Estrapade, près des grands jardins des Feuillantines, en ce petit logement qu'il voulait ignoré : « il défendoit absolument de découvrir sa demeure à ceux qui le demanderoient ».

Quoiqu'il commençât à se noircir, Paris, si bien troué de courtils, de cultures et de clos, offrait encore ces promenades et ces retraites, vers la fin du XVIII^e^ siècle. Pour peu qu'en bande on cherchât à y chômer une fête en toute quiétude, il n'était pas nécessaire d'aller loin : autour de l'enceinte, de Chaillot à la Rapée, d'Ivry à l'île des Cygnes, les pacages, les chemins creux fleuris de haies, les chaumes roux auprès des mares sillonnées de canards, les guinguettes accueillantes, ne manquaient pas. Il y avait même des bois où on pouvait se perdre, voire des montagnes où s'ébattaient

des ânes joyeux. Et il était loisible, le soir venu, de rentrer pédestrement changer de perruque et d'habit, — si toutefois le petit vin de l'auberge le permettait.

C'est pourquoi ce samedi 17 juin 1769, le village de Vaugirard était en liesse. Le matin, la cloche de l'église neuve avait sonné une messe chantée; puis, des violoneux enrubannés avaient parcouru l'unique rue, précédant un cortège imposant de gens considérables et de belles manières. Tout le jour, de la tour de Notre-Dame-de-Liesse au château de M. le Duc, de la Croix-Nivert et du moulin de Javelle jusqu'aux tuileries et aux vignes de Montrouge, les mousquetades avaient surpris les paysans. Maintenant que ces Parisiens cossus avaient fastueusement dîné, ils dansaient, très bruyants, sous les ormes de la place, au son de la musique, tandis que les plus sages, par le pavé qui mène à la barrière, regagnaient la ville en compagnie d'un chanoine qui avait été de la fête et qui ne paraissait nullement empaillé dans sa peau, comme l'abbé Porquet...

C'est la noce de Fragonard.

Frago marié? Frago exubérant qui se dépensait avec les jolies filles et les jeunes femmes en mal de faire leurs maris cornards, le Frago inconstant qui ne comptait plus ses bonnes fortunes... Il n'y avait qu'une payse capable de lui jouer ce tour, — et encore! Mais celle-là l'a pris en traître : elle s'est présentée en disant qu'elle voulait peindre... Peut-être y a-t-il là, simplement, la très banale et très sotte aventure du galant piégé en la moins tentante de ses bonnes fortunes, du galant qui, par un piquant mécompte, se voit forcé de s'exécuter cette fois et de permettre le rouge et les mouches, —

elles en mettent toutes, maintenant, les petites bourgeoises, — à celle qu'il est un peu difficile de croire qu'il ait librement choisie.

Quand Frago avait quitté Grasse, disant adieu aux Gérard, elle n'était pas née : elle était arrivée à Paris l'été précédent en compagnie d'un de ses frères, pour s'y faire une position et alléger, là-bas, la famille lourde encore de dix enfants. En descendant de la diligence, au quai des Célestins, elle s'était rendue chez le sieur Isnard, qui tenait boutique de parfumeur dans le quartier Saint-Denis, rue du Petit-Lion-Saint-Germain, un compatriote aussi, — très fier d'un fils beau parleur, que nous retrouverons, et qui lisait fort les Observations de Mably et la Physiocratie. Ayant dit son goût pour la peinture, Isnard l'adresse naturellement à ce peintre du roi qui loge aux galeries du Louvre, fils de Provence, comme lui... Ce ne furent certes pas les qualités plus ou moins sérieuses que Marie-Anne possédait pour la miniature, qui séduisirent Fragonard, ni sa grande beauté, — elle n'était rien moins que jolie, avec des grands yeux un peu vagues, un nez épais, une bouche large et un menton assez accusé, — mais, si l'on veut, ce qui supplée à tout pour un homme qui a déjà couru le monde et usé si largement du Paris épuisant : la fraîcheur robuste de ces dix-huit ans qui venaient le trouver, avec, vivantes, les lointaines ressouvenances de sa petite patrie. Il pèse longtemps les conséquences de cet acte resté grave dans le naufrage et tout le reste ; les leçons de miniature durèrent près d'un an, le notaire garde-note de Grasse a envoyé, dès les dernières vendanges, le consentement du père et de la mère de Marie-Anne, — enfin il se décide : le besoin d'un peu de calme

est bien grand, le petit air du pays très troublant.

Un enfant naît, voilà la maisonnée parfaite, réunies les trois unités d'un bonheur qui fixera un instant la fugacité de Frago.

Le métal du génie de Fragonard est si ductile et si pur, son esprit si prime-sautier, que cet événement va marquer le commencement d'un cycle nouveau dans sa production, cycle où il se renouvellera, où il trouvera des accents d'une sincérité et d'une ingéniosité ravissantes.

Voici l'*Enfant blond*, que, dans l'intimité tiède d'une heure d'inspiration délicieuse, il a étudié sur cette petite toile : il y a fixé le souffle frais et léger du bambin aux cheveux follets, aux grands yeux clairs et à la mignonne bouche entr'ouverte : comme son pinceau s'est fait respectueux et attentif... Tout l'amour qu'il ressent pour le petit être peut se mesurer à la douleur qu'il met dans la mère de l'*Enfant mort* (1), cette autre esquisse si poignante dans son émotion simple.

Entre ces deux enfants il peindra les jeux qui l'amusent lui-même, au milieu du désordre de son atelier, peu habitué à de telles scènes ! La *Serinette*, l'*Education fait tout* et le *Petit prédicateur* qui appartenaient à Nicolas de Launay, qui devait les graver; *Dites-donc, s'il vous plaît?* qu'on trouve à la vente de Duclos-Dufresnoy en 1796, la *Première leçon d'équitation*, l'*Enfant emmailloté*, l'*Enfant aux cerises*, qui sont comme autant de tableautins où il se récrée entre des compositions plus importantes, où il exprime la tendresse débordante de la mère pour les petits. Varanchan avait chez lui la *Jeune mère embrassée par ses enfants*, qui était

(1) Aujourd'hui chez M. Groult.

vraiment une très délicieuse chose, émue, blonde et blanche, une embrassade où la femme presse l'un dans son giron et l'autre contre sa poitrine, en un mouvement d'une ampleur et d'une observation remarquables.

La *Jeune mère*, la toile ovale si connue, est d'une tout autre venue : l'arrangement en est tellement « ficelé » avec ce banc de parc, cette corbeille à terre sous les roses, toutes les joliesses traditionnelles du feuillage et des branches, que voilà un cadre à souhait pour une « Dernière résistance » et non pour un emmaillottement. Le faire en est attentif et d'un esprit qui exclut toute conviction. Que cela est loin du *Retour au logis* (1), dont le groupement est si heureux et les expressions franches et claires dans l'amusement des détails fondus parmi le groupement des enfants qui s'accrochent au père, de la femme qui se penche, de l'aïeul qui accourt, de la petite sœur qui boude près du chat qui ronronne et du dindon qui fait la roue ; que cela est loin de la *Visite à la nourrice* qu'avait accrochée en sa maison de la rue Royale, Le Roy de Senneville : l'attention émotionnée des deux jeunes gens devant le berceau où dort le bambin bouffi et rose, d'un réalisme surprenant, la silhouette très vue de la vieille campagnarde, les marmots ébahis qui regardent les nouveaux venus, tout cela est d'une saveur, d'une sincérité très modernes.

Combien Fragonard est ici supérieur à Greuze ! Mettez à côté de la *Paix du ménage* le même sujet traité par l'auteur de la *Cruche cassée*, et

(1) Frago répéta souvent ce sujet : il y en a un à la vente de Narishkine, un autre dans la collection de Mme Déglise.

vous mesurerez la distance énorme qu'il y a entre les deux artistes. Tandis que Frago reste simple et triomphe de la banalité de la scène en l'imprégnant d'une émotion qui n'est pas sans grandeur, Greuze, au contraire, est vulgaire et gros : l'enlacement de ses deux époux est équivoque; à regarder son tableau avec un peu d'attention, on éprouve un malaise certain. Une fois de plus, et c'est fatigant cet insipide et trivial sermon, « il prêche la population », comme disait Diderot, — et on acquiert la conviction que ces époux là ne vont rester longtemps devant le berceau de ce petit vieux. Avez-vous remarqué comme les enfants de Greuze ont des rides? Je mets à part ses superbes sanguines. Mais, voyez le gamin à la trompette dans le *Silence*, celui de l'*Education d'un jeune Savoyard*, et tant d'autres...

Greuze, en ses intimités célèbres, est bien loin de Fragonard. Il y a toujours chez lui un insupportable pédant qui a quelque malheureuse idée à exprimer. Et, naturellement, cette idée n'est jamais courte. C'est l'homme qui veut sans cesse mettre en action la parole du grand salonnier: « Rendre la vertu aimable, le vice odieux, le ridicule saillant. » Ce serment gâte tout. Ah! ce crépuscule de la Révolution! Il semble que l'épicurienne société découvre toutes les vertus primordiales de l'humanité: l'amour de la famille, du sol natal, de la Patrie, le dévouement au prochain, la pitié pour les faibles, l'abnégation, la bonté, la générosité, enfin toutes les vertus négatives dont le fameux Savoyard est farci. Avec une mystérieuse entente, cette société cherche les assises mêmes du vrai pour y construire un monde nouveau. Et elle a des surprises charmantes devant le « bon père », la « mère attentive »,

le « fils repentant » et la « vertu récompensée ». Voilà la source qui alimentera les pleurnicheries ridicules, emphatiques et fausses des démagogues et des tueurs qui vont venir, la source où Mlle Maillard et Sophie Momoro iront tremper leurs pieds blancs, avant que de figurer la Raison, on sait en quel costume, à Notre-Dame et à Saint-André-des-Arts... Dans notre cas particulier, cela nous donne tous les mélodrames de la *Grand'mère* et de l'*Accordée de village*, à la *Malédiction paternelle* et au *Fils puni*.

Ce qui dut achever de rendre Greuze irrémédiablement prisonnier de toutes ces belles idées, ce fut d'apprendre que Diderot était fils d'un coutelier et Jean-Jacques d'un horloger : dès ce jour, son couvreur de père prit une signification insoupçonnée jusqu'alors. Quel dommage! quand il s'ignore il est exquis et plein de charme; mais, s'il pense, holà! c'est niais, ou c'est graveleux, ou ce n'est rien du tout, et aussi insignifiant qu'un conte de Baculard d'Arnaud ou qu'une nouvelle de Saint-Lambert.

Trois hommes peignirent l'enfant en ce siècle : Fragonard, Greuze et Chardin. Que reste-t-il des enfants de Greuze? rien que des notations crayonnées, vivantes et magistrales, et dont il devait faire un si mauvais emploi. Chez Frago, l'enfant est tout entier; le peintre a eu cette souplesse de s'isoler assez, d'oublier en quelque sorte le reste de son œuvre, pour créer et polir une facette nouvelle à sa personnalité. Chez l'admirable Jean-Siméon Chardin, l'enfant est un des fragments graves de l'ensemble génial : le sourire qu'il amène ne va pas sans une pensée profonde que le patient ouvrier habille bourgeoisement et sans faste, comme pour

l'harmoniser plus purement de son pinceau magique. Ah! le joli chapitre à écrire : LES ENFANTS DE CHARDIN...

Mais si Frago s'en prend à des enfants plus vieux, gare! On comprend ce qu'il peut faire de l'*Absence des Père et Mère mise à profit*, qu'il exposait au Salon de 1765, c'est le recommencement de ses *Baisers*. Il marquera, au reste, la transition fort aimablement à l'aide de la jeune Annette que son maître Boucher laissait si imprudemment s'endormir sous les saules, dans les bras de Colin. *Annette à quinze ans* joue dans le vallon, librement et en toute candeur, avec un gamin du village; *Annette à seize ans* se laisse distraire de la garde de ses moutons, par un berger galant à qui, nullement effrayée, elle prend la main. Aussi, pourquoi le bon chien noir est-il si loin d'elle, la laisse-t-il « seulette » s'asseoir à l'ombre de ce vieux chêne, en un décolleté si appétissant? Parce que cela est très arrangé, très à-propos, très frisotté, comme dans les CONTES MORAUX du bon Marmontel, et que ce talus et ce buisson sont très opéra-comique et que Frago ne verra jamais autrement le paysage et la nature. Retirez de son paysage tout ce qui est mouvement d'êtres, que reste-t-il?

Il ne faut pas s'y tromper. Ce qu'il a fait en Italie ce sont surtout des fabriques ou des ruines. La verdure, les hauts peupliers crespelés, les charmilles de la villa d'Este, tout cela c'est de l' « ordonnance » que vient rompre, je le veux bien, l'incident d'un lierre parasite ou d'une vigne folle; c'est du décor. Un décor admirable et vivant, mais un décor de verdure planté, aligné, coupé, disposé, et où il y a d'abord le génie de l'homme. Si Fragonard avait eu le sentiment et l'amour de la nature,

il eût fait autre chose. Claude Lorrain, avant lui, avait dessiné ces sites :

« ... Il nous arrivait, écrit Baldinucci, le dessin et les ombres ayant été indiqués au moyen de la craie noire et du crayon, de peindre d'après nature avec des couleurs, — aux champs ensoleillés de Tivoli et dans les endroits qu'on appelle maintenant Frascati, Sobiacho, al San Benedetto et ailleurs... »

Et il avait mieux vu, le paysan de Chamagne.

De ce côté-là, Frago ne sera pas supérieur à Hubert-Robert. En effet, qu'y a-t-il dans l'*Orage* du Louvre? Un ciel, mais un ciel d'une méchanceté quelque peu connue, et dessous, dans une furia qui n'a rien à voir avec les prés, les bois ou la montagne, des moutons qui s'effraient, une masse confuse d'hommes qui s'accotent et s'arqueboutent, des bœufs qui meuglent, des chiens qui hurlent, chaos d'un beau souffle, superbement enlevé par touches puissantes, mais qui est tout à fait extérieur à cette nature que se proposèrent Claude Lorrain, Hobbéma ou Ruysdaël. Pour s'en convaincre, il suffirait presque de lire les experts qui le décrivent : « Paysages chauds et de bon style, enrichis de figures agréables et d'animaux... Paysages mêlés de ruines et ornés de figures spirituelles... Baraques ajustées avec un goût plein de vérité... » C'est aussi amusant que Joseph Vernet; le *Port de Toulon*, c'est le *Déjeuner à la bastide* et la *Rade d'Antibes*, rien autre que le *Retour du régiment*. C'étaient là les paysages de Fragonard qu'avaient le duc de Chabot, le comte de Vaudreuil et Jean Du Barry.

On trouve des toiles dans l'œuvre du maître qui ont dérouté bien des commentateurs ; je veux parler de la *Source*, du *Rocher*, du *Tertre*, de l'*Abreu-*

voir, de la *Rentrée du troupeau*, qui ont fait écrire les noms de Berghem, de Wynants, d'Hobbema... Et on cite ces lignes symptomatiques : « Enfants couchés sur un tertre de gazon, à la lisière d'un bois qui se détache sur un ciel orageux à la manière de Ruysdaël... » « On l'a vu souvent imiter Ruysdaël et d'autre peintres de cette école, à tromper... », etc. Et, s'appuyant sur un petit dessin à la sépia représentant un moulin au bord d'un canal et deux croquis qui passèrent à la vente Gros en 1778, la *Ronde de Nuit* et le *Repas de la garde civique*, on en a conclu, péremptoirement, que Fragonard avait été en Hollande.

Ensuite, on a expliqué certaines manières par l'influence des grands peintres de Haarlem et d'Amsterdam.

On s'est lourdement trompé : jamais Frago n'a fait ce voyage.

Tout d'abord il faut remarquer que cette influence, — si toutefois il y avait eu influence au sens complet et vrai, c'est-à-dire impression décisive des maîtres étudiés chez eux, dans leur milieu, impression qui entame les idées et la main au point de forcer l'artiste à changer son faire, — il faut remarquer que cette influence se fût manifestée autrement que par des toiles très secondaires, et surtout très spéciales, dans l'œuvre de Fragonard. Il n'y aurait même pas d'exemple, dans l'histoire de l'Art, d'une indifférence aussi complète de la part d'un sensitif tel que lui. Avec la nature particulièrement impressionnable du peintre, c'est tout à fait impossible. Puis, Frago, qui a le croquis si facile, qui rapporte de ses deux voyages d'Italie des monceaux dessins, qui note les moindres accidents de la route, un four banal, un pressoir, le coin d'une

jetée, la poêle d'un friturier, Frago n'aurait donc pas dessiné là-bas, puisque du fourmillement de ses cartons il ne serait sorti que ces deux petits dessins, d'*après des œuvres* et ce moulin? Je concède que ce n'est pas un moulin de Montmartre : c'est bien le moulin archaïque d'au delà des Flandres; mais c'est un croqueton rehaussé au pinceau, enlevé de mémoire, après avoir feuilleté un portefeuille.

C'est aussi « vrai » qu'une turquerie de Van Loo.

Veut on bien réfléchir à ce qui serait arrivé à cet amoureux de la couleur et du mouvement, s'il avait pu voir Franz Hals à Haarlem et le prodigieux Rembrandt à Amsterdam ? Le premier l'eût certes attiré plus que le second. Il en est bien plus près par ses affinités, par la poétique de sa palette, — et nous aurions d'abord le commentaire lumineux et profond, inévitable de la révélation, par de nombreuses toiles. Ensuite, et c'est là la meilleure preuve historique qu'il n'a pas été jusqu'à la Meuse, jusqu'à l'Escaut et jusqu'au Rhin, nous aurions un autre Fragonard.

Lequel ? Je ne sais. Qui peut le dire? Mais, fatalement, il eût peint autrement. Peut-être y avons-nous perdu un Fragonard plus puissant, plus sobre, moins prêt à l'anecdote, un Fragonard avide de cadres plus vastes, de champs de couleurs plus larges, dont les petites femmes se seraient haussées jusqu'à la taille des divinités de Rubens, et différentes d'elles par sa propre nature persistante, particulière, personnelle, originale... Et Frago a continué à être lui avec de toutes minuscules évolutions secondaires, insensibles si on les compare au bouleversement auquel je fais allusion.

Voilà pourquoi Fragonard n'a pas été en Hollande.

Ces deux croquis d'après Rembrandt et Van der Helst ? Autour de lui les collections sont pleines de dessins des maîtres hollandais : Charles-Antoine Coypel, par exemple, — voir le rigoureux inventaire de Mariette, — possède de Rembrandt seul *trois cents* eaux-fortes et huit toiles et des dessins, et des Neefs, et des Backhuysems. Et je prends celui-là au hasard, parmi Vaudreuil, Chabot, Bésenval, Brissac, Luynes, le prince de Condé, etc., etc., chez lesquels Rembrandt, Ter Borch, Franz Hals, les paysagistes de l'école de Haarlem, les Italianisants sont largement représentés, œuvres achetées dans les Provinces Unies, aux ventes de Pieter Bassée, de Sommeren, de Trojanus de Magistris, de Martin Kretzer, de Hermann Becker, de Tulp, de Six, par des juifs colporteurs, alors que le vent souffle d'Italie et qu'on a, pour quelques florins, les plus purs joyaux de l'art hollandais. Frago les connaît, ces œuvres. Les siennes voisinent avec elles sur les mêmes panneaux, et il brosse ses paysages d'une autre forme, pour l'amusement du pastiche.

Watteau a fait ainsi, quelquefois, et Chardin, et tant d'autres : ce sont leurs gammes de caractère. L'objection tirée des deux dessins de la *Ronde de Nuit* et du *Repas de la garde civique* ne tient pas davantage. Est-ce que ces œuvres officielles ne furent pas copiées, — le Gérard Ludens de la National Gallery, — et répétées cent fois par des dessins contemporains ? Il ne faut pas non plus se prévaloir du *Portrait de M. de la Bretêche* pour signaler Franz Hals chez Fragonard : il suffit de regarder la date de l'ébauche : 1769. Or, nous savons par l'emploi de son temps, depuis son retour d'Italie

jusqu'à son mariage, que Frago n'a pu dépenser les mois nécessaires au particulièrement long voyage de Hollande. Ici, cette influence n'est que superficielle, c'est bien celle que peut produire un ou plusieurs tableaux d'un maître regardés dans une galerie, — mais non ce qu'eût déterminé l'ensemble symphonique du même maître vu dans sa plénitude, ses manifestations multiples, petites, grandes, imprévues, — ce qu'eût déterminé l'homme étudié dans son atmosphère.

Il en est de même de ces toiles de la galerie. La Caze, de ces toiles si crânes : l'homme en veste jaune à crevés rouges, l'*Inspiration ;* celui qui joue de la guitare ; « *Portrait de M. de la Bretèche peint par Fragonard en 1769, en une heure de temps* » ; le *Chant* dans sa grâce élégante, cette *Leçon de musique*, à peine indiquée et laissée là, ces toiles dont l'*Acteur* et l'*Actrice* du baron Alphonse de Rothschild sont l'expression la plus poussée. On a dit de ces portraits : « C'est du Franz Hals, et du bon. »

Non, ce n'est pas du Franz Hals. La fougue de Franz Hals est autre. Le pinceau de Hals semble toujours lourd de couleur ; comme le rire hollandais, il est lent dans sa joie ; sa fougue, pour peu qu'on la regarde d'un peu près, va par gradations savantes, par truitements rapprochés de touches, qui font croire, de loin, à la vivacité. C'est de la vivacité réfléchie, comme pouvait en avoir un haarlemois : aussi, est-elle d'une sonorité puissante et pleine d'échos. Fragonard rit autrement : c'est plus superficiel, plus léger, plus alerte ; sa touche est bien grandement différente, très allongée dans une pâte plus fine. C'est le rire français. Et ces têtes-là ne doivent rien à Franz Hals : ce sont simplement

celles qu'il enlevait « dans le temps qu'il faisait les portraits, au premier coup, pour un louis », — comme écrivait Hall dans le Livre des Tableaux de son cabinet.

Fragonard doit encore à Marie-Anne Gérard tout ce petit cycle villageois, l'*Heureuse fécondité*, la *Famille du Fermier*, qui est à l'Ermitage, les *Enfants du Fermier*, qui appartenaient à Bergeret, les *Beignets*, la *Basse-Cour*, l'*Étable*, l'*Écurie de l'Ane*, les *Laveuses*, l'*Abreuvoir*, dont les titres sont trop éloquents par eux-mêmes pour avoir besoin de commentaires, et où il essaime des nichées d'enfants, des tendrons appétissants, de robustes figures de campagnards, ma foi pas trop élégants, dans toutes les surprises dont il est maître, des blancheurs du matin et de l'or de midi aux jeux contrariés et multiples des nappes et des rayons qui filtrent par les trous des vieux toits, dans les appentis et les buanderies sombres.

Mais il doit encore autre chose à Marie-Anne, il doit l'*Éducation de la Vierge*.

Il faut s'arrêter devant cette petite toile : c'est une note de Frago tout à fait supérieure, une note inattendue, une note mystique et pure qu'on ne rencontrera plus.

Il semble y préluder par cette *Nativité*, — dont il ne nous reste que l'esquisse du Musée de Lille, — et que possédait le marquis de Véri. Tout Paris alla l'admirer. Ce fut un prodigieux succès. Paillet la déclare « merveilleuse et sublime » ; à la vente du marquis, en 1785, il la paye 9501 livres. Au reste, il en avait écrit : « Il est plus aisé de sentir que de rendre l'effet de ce chef-d'œuvre, dans lequel M. Fragonard semble avoir prodigué toutes les richesses d'une imagination vive et savante, chaque

figure porte un caractere magique que l'ensemble, et l'œil sait à peine à quelle partie se fixer. » Une *Visitation* que possédèrent tour à tour M. de Gramont, Randon de Boisset et le prince de Conti n'a pas moins de succès. Mais l'œuvre capitale reste cette *Éducation de la Vierge.*

On n'a pas impunément, comme Fragonard, le culte du corps glorieux de la femme. Tous les passionnés sont des croyants. Et voilà comment le pinceau qui a caressé tant de nymphes peut, une heure, se faire mystique. Certes, n'attendez pas de lui la Vierge comme l'ont comprise les Ombriens, qui, d'essence, sont les peintres de la Vierge, — plus que les Romains qui virent en elle Vénus ou Diane, plus que Frédi, qui la fit vieillotte et ridée, plus que Mainardi qui la voulut coquette, plus que Ghirlandajo, que Botticelli et que le Bellin. Il ne s'est pas préoccupé de Murillo. Frago n'a pas feuilleté la Bible, et les cheveux « blonds comme les épis mûrs » ne l'ont pas hanté. Sans doute, l'archaïsme des détails est quelque peu bizarre. Son inquiétude est autre : elle est toute dans le halo clair où il a noyé la mère et l'enfant. Les deux effigies qu'il y a créées sont inoubliables : celle de l'enfant, si expressive dans la candeur de son interrogation, celle de la mère si admirable avec ce repos, plein de pensées, des lèvres fermées et de l'œil. C'est d'une majesté simple qu'on n'a pas dépassée. Tandis que se précisait sous sa main cette petite merveille, il sentait bien qu'il chantait cette fois la femme qui est le rachat et le pardon de cette autre femme qu'il aimait tant. Dans le silence de son atelier, ému par ce qui naissait de lui, le cerveau plein de la claire évocation des jeunes années, de Grasse, là-bas, dans la joie d'un soir de mai, de Grasse couronnée de

Madones dont les falotes lampes saintes s'allument dans la nuit, dans le silence de son atelier il dut entendre à son oreille la voix de l'aïeule lui redire sa première leçon, la prière dont les mots restent, alors que ceux des autres prières s'effacent et s'oublient :

Vous saludi, Mario, pléno dé gracio, lou Ségnour és émé Vous, sias béniodo entré toutei lei frémo...

II

LA GUIMARD

Ces années marquent pour Fragonard la plénitude du succès et de la production. Mais, comme Frago, tout grand qu'il soit, n'est qu'un peintre de petites choses, d'élégances, de passionnettes, moins parfois, de caprices, de rencontres heureuses, il se confond presque dans l'ampleur, la variété, la richesse inouïe du vertigineux mouvement d'art qui enveloppe la société entière. Nous ne jugeons bien son œuvre, nous ne le pesons et ne lui assignons sa place, que parce que nous pouvons l'isoler. Pour ses contemporains elle est une note nécessaire de l'accord aux multiples unités; ils ne la distinguent, elle ne les distrait pas : elle est le commentaire d'une heure heureuse, exquise, joyeuse, le souvenir charmant guère plus durable pour eux que le plaisir lui-même. C'est tout. Pour qu'ils lui fassent la grâce d'une particulière attention, il faut qu'autour d'elle naisse le petit scandale, l'événement minusculet, qui suffisent à faire naître l'émoi, qui mettent sur les dents, au moins pour une semaine, les faiseurs d'épigrammes et les drôles qui distillent leurs vilenies dans les gazettes. C'est ce qui eut lieu à propos d'un panneau du « Temple de Terpsichore » où

Frago avait représenté Marie-Madeleine Guimard.

Le « Temple de Terpsichore » c'est la nouvelle maison de ville de la danseuse, qui quitte Pantin pour les Porcherons, le Pantin des trois soupers, le Pantin des spectacles frénétiquement érotiques de Carmontelle, de Collé et de La Borde, où s'invitaient les princes du sang et les grandes dames.

Sophie Arnoult disait d'un pas dansé par Vestris, Gardel et la Guimard : « Voici deux gros chiens se disputant un os. »

Ce n'était pas tout à fait cela. Cette fille-là a « la plus jolie gorge du monde », ainsi que le note Marais dans son rapport de police, et, en plus, une taille fine et très dans l'harmonie de son petit corps, une tête d'enfant aux lèvres minces, au menton sensuel, au front proéminent, aux yeux plissés, rappelant les « yeux à la Chinoise » de Mme de Prie... J'écris ce nom qui est celui de la Beauté même, de la Beauté duvetée de pêche, de la Beauté en cheveux cendrés, à la voix légère, et à l'extérieur le plus décent, à côté de cet autre qui est celui de l'attirance perverse, pimentée d'un peu de laideur, et j'ai tort... Cette fille, que M. d'Harnoncourt et le président Saint-Lubin remarquent dès ses seize ans, passe du danseur Léger, qui lui a fait un enfant « dont elle a accouché dans un grenier, au milieu de l'hiver, sans feu et sans courte-pointe de dentelle », à Bertin, le trésorier des parties casuelles, le Bertin qui « favorise une trouppe de petits enfants qui s'est installée dans une salle nouvellement construite vis à-vis du château de la Muette, dans le bois de Boulogne. Elle fleurit sous les auspices de ce Crésus qui se mêle aussi de littérature », Bertin le gourmet qui donne à Passy « une fête superbe où ont assisté Mgr l'évêque d'Orléans, l'archevêque d'Arles, le

duc de la Vrillère, M. le contrôleur général, M. le premier président, M. Bertin le ministre, l'abbé Bertin. La gaieté devait être le principal assaisonnement de ce jour ; en conséquence, on a joué la Vérité dans le Vin, opéra-comique du sieur Collé, ainsi que plusieurs parades très polissonnes, ce qui a beaucoup amusé la gravité des principaux personnages que nous venons de nommer », —le Bertin peu jaloux qui laisse guerluchonner Huss et Arnoult, qui a quitté La Ruette pour elle, et qui l'abandonnera pour Mlle Raye.

Après Bertin ç'a été le comte de Boutourlin, M. de Rochefort, puis Soubise et les deux mille écus par mois, et l'effroyable luxe ; puis encore Louis Sextus de Jarente de Labruyère, l'évêque d'Orléans, l'homme à la feuille des bénéfices : « Je ne conçois pas comment ce petit ver à soie n'est pas plus gros,....il vit sur une si belle feuille ! », c'est toujours Sophie qui parle ; — et, enfin, l'estampe du *Concert à trois*, où elle chante tandis que Soubise joue de la pochette, que bat la mesure Jean-Benjamin de la Borde, le Fermier général, premier-valet-de-chambre de Louis XV, le chansonnier, le chimiste, le compositeur, l'auteur des Amours de Gonesse, de la Cinquantaine et de Zémis et Almare, et que joue du cor Dauberval, le beau danseur que la Du Barry va vouloir marier à Mlle Raucourt.

C'est ce qui fera dire à Diderot dans le Neveu de Rameau : « Dans la nature, toutes les espèces se dévorent ; toutes les conditions se dévorent dans la société. Nous faisons justice les uns des autres sans que la loi s'en mêle. La Deschamps autrefois, aujourd'hui la Guimard, venge le prince du financier, et c'est la marchande de modes, le bijoutier, le tapissier, la lingère, l'escroc, la femme de chambre,

le cuisinier, le bourrelier qui vengent le financier de la Deschamps. »

Cela inspirera autre chose à la Borde : « Le plaisir est comme une fleur dont l'odeur est délicate, et qu'il faut sentir légèrement, si on veut toujours lui trouver le même parfum », et : « Qui aime est bien plus heureux que d'être aimé »...

Elle vivra encore, elle sera mariée à Jean-Etienne Despréaux, qu'il écrira : « Les grandes passions qui s'affaiblissent sont semblables à des songes, dont l'idée s'efface à mesure qu'on s'éveille »... Il n'est pas encore bien éveillé, le 4 thermidor an II, quand Fouquier l'envoie sous la « hache révolutionnaire ».

Mais il y a une autre Guimard, très différente, quoique très près de la première : celle de Noverre, le maître à danser de Marie-Antoinette :

« Une noble simplicité régnoit dans sa danse ; elle se dessinoit avec goût et mettoit de l'expression et du sentiment dans ses mouvements... Elle étoit inimitable dans tous les ballets anacréontiques ; et, en quittant le théâtre, elle emporta ce genre agréable avec elle. »

Celle de Grimm :

« Le sujet de ce nouveau ballet est tiré de la Chercheuse d'esprit du sieur Favart... Ce sujet, si favorable au Vaudeville, ne paraissait pas infiniment propre à la pantomime, en ce qu'il ne fournit pas des situations assez marquées, des tableaux assez riches, assez variés ; mais le talent de Mlle Guimard a su faire oublier tous ces défauts. Elle a mis dans le rôle de Nicette une gradation de nuances si fine, si juste, si piquante, que la poésie la plus ingénieuse ne saurait rendre les mêmes caractères avec plus d'esprit, de délicatesse et de vérité. Tous ses pas, tous ses mouvements ont de la noblesse

et de l'harmonie, une intention sûre et pittoresque. Comme sa simplicité est naïve sans être niaise, comme sa grâce naturelle se cache sans affectation, se développe par degrés et plaît sans se presser de plaire ! Comme elle s'anime aux doux rayons du sentiment ! C'est un bouton de rose qu'on voit éclore, échapper doucement aux liens qui l'enveloppent, trembler et s'épanouir. Nous n'avons rien dans ce genre d'imitation de plus curieux et de plus parfait. »

La Guimard voulut son hôtel dans ces marais de la Grange-Batelière qu'on asséchait alors et où il était de mode de s'installer. Bouret a, le premier, spéculé sur ces terrains avec les Fontenay du Boulaye et les la Borde. La Dervieux vient de confier à Brongniart la construction de la maison qu'elle y désire : Madeleine Guimard demande ses plans à le Doux. Le nouvel académicien va recommencer pour la danseuse la façade de Louveciennes, celle-là qu'il répétera encore pour Mlle de Saint-Germain. Le Doux imagine sans cesse une unique maison où, infailliblement, se retrouvent les colonnes ventrues et un peu du concave ou du convexe de Borromini. Mais, de même qu'on portait des robes « à la Guimard », apparemment qu'on bâtissait « à la Du Barry ».

Autour de ce ponceau de la chaussée d'Antin, combien dépensera-t-on de millions à orner ces intérieurs dont rien aujourd hui ne peut donner une idée ? Les merveilles vont s'y renouveler des petites maisons de Danger à Puteaux, de d'Harnoncourt à la Villette, de Mercier au Roule, de la Bouëxière à Clichy, de la Haye rue Plumet, de Beaujon en sa chartreuse, où était la fameuse chambre à coucher « en bosquet »; le lit, entre

les quatre arbres, coûtait-il autant que celui que l'abbé Terray s'était offert pour quatre-vingt mille livres ?... Des monceaux d'or disparaissent entre la place Louis XV et la petite chapelle de N.-D. de Lorette, la rue Richelieu et la rue de la Bonne-Morue, — cette rue où M. de Monville, fils de Racine du Jonquoy, a une « folie » que je renonce à décrire, où l'Orient le plus rare et le plus somptueux s'allie aux chambres truquées dont les portes invisibles s'ouvrent, à l'aide de ressorts, dans des panneaux de glaces, où il entretient, à l'année, une bande de musiciens allemands, et où il reçoit ses invités, « posé comme le magnifique » devant son bureau de porcelaine..

Elle indiquera pour le salon de son « Temple de Terpsichore », à côté de la salle de spectacle qui est une délicieuse réduction de celle de Versailles, une décoration d'une délicatesse et d'une grâce achevées. On sait le goût particulier et sûr qu'elle possède : il faut donc, sous un ciel léger, des frises où se joueront les nymphes; puis, au-dessous, des groupes de satyres et de bacchantes parmi des feuillages archaïques que relieront des écoinçons chargés d'arabesques, — mais tout cela dans un dessin infiniment gracile et des sonorités apaisées où se mêleront l'émeraude tendre et des couleurs d'aurore. Et, au milieu de cette délicieuse et précieuse harmonie, elle se veut, elle, la triomphatrice de Pyrame et Thisbé, de la Sybille, de Dardanus et des Fêtes de Paphos. C'est à Fragonard qu'échoit le redoutable honneur de la faire revivre dans cette féerie. Le Doux et Fragonard à Louveciennes pour la favorite, chaussée d'Antin pour la danseuse.

Et quand Joseph II d'Autriche viendra rendre

visite à sa sœur Marie-Antoinette, les MÉMOIRES SECRETS relateront à la même date, cette double visite :

« 21 mai 1777. — M. le comte de Falckenstein, curieux de voir Mme la comtesse Du Barry, mais voulant le faire sans affectation, a pris le prétexte d'aller visiter son pavillon de Luciennes un jour *où il savoit qu'elle y étoit.* Il est resté seul avec elle pendant deux heures et a déclaré qu'il en avoit été fort content, mais qu'il la croyoit mieux de figure.

« Ce prince est aussi allé voir le *Palais* de Terpsichore et la divinité qui l'habite, qu'on sait être Mlle Guimard. »

Frago et la Guimard !... On a pu dire déjà Frago et la Duthé, Frago et Mlle Ollivier; non que fatalement il soit l'amant de toutes les femmes de théâtre qu'il portraicture, — mais parce que la verve du peintre du *Verrou* et de la *Gimblette* fait trouver l'herbe très tendre à ces reines du moment, et Frago a vécu, avec ces deux-là du moins, le temps très court d'un caprice... Cette fois, l'énigme des yeux de cette dispensatrice d'amour, toute grâce, tout esprit, nerveuse, raffinée et volontaire, voulait autre chose. Entre cet homme qui a dans sa force des délicatesses affinées et des impatiences féminines, et cette femme dont l'énergie, la décision et la mentalité sont si souvent masculines, entre ces deux êtres, qui ont au même degré cette très belle et très violente tare : l'amour-propre d'artiste, la lutte sera plus grave. Les premières heures, celle de l'oubli absolu et réciproque de la personnalité, durent être frénétiques et exquises.

Les joies tranquilles du ménage oubliées, Frago

s'attarde en sa décoration pour peindre amoureusement la « belle damnée ».

La voici, appuyée à une rampe de pierre, moulée dans le chatoiement sombre de sa robe, une fraise molle au cou, avec un air de nonchalance et de mélancolie qui ne devait lui être habituel, la bouche encore rouge du baiser, ses grands yeux très vagues, son haut front découvert et ses cheveux perdus sous une étrange coiffure à l'italienne (1)... La voici à l'heure galante où les bruits apaisés permettent de chanter parmi les bosquets fleuris de roses, assise, vêtue de blanc, dans ses cheveux à l'œil de poudre un piquet de plumes blanc et noir, une guitare enrubannée à la main, sous la couronne verte d'un mur garni de pampres: elle égrène une chaconne, un passe-pied de Mondonville ou de Rameau dansé dans Erigone ou dans Amacréor (2), et encore, la voici ballant cette fois en mauve, chapeau et robe, et une rose au sein (3). C'est elle, toujours elle, cherchée sans cesse en des profils familiers et originaux, cherchée et surprise avec la double inquiétude de l'amant et du peintre.

Ces toiles semblent être autant d'études et de notations avant le grand portrait. Le spectacle est curieux de Frago si sûr de lui, si maître de son pinceau et de son œil, craintif, sous sa virtuosité, devant la mobilité, devant ce qu'il y a d'insaisissable en cette créature. Cette fois, il tâche d'endiguer sa fougue, de s'astreindre à la ressemblance, ce qui est bien la dernière chose qui le préoccupe d'ordinaire, — tout au moins cette ressemblance ap-

(1) C'est le portrait de la collection Walferdin, aujourd'hui chez Mme Watel.

(2) Ancienne collection la Béraudière; aujourd'hui chez le baron Edmond de Rothschild.

(3) Collections Barker et la Rochebousseau.

parente qui n'est du tout la vraie, qui n'est celle qu'il cherche, celle de l'heure, de l'état d'esprit, la ressemblance qui est surtout la dissemblance, la ressemblance comme la comprenait Rembrandt. Mais, comme il faut toujours qu'il ait raison parce qu'il est avant tout le pur artiste, il l'évoquera par larges indications, comme pressé par le temps, — ce qui ne sera de sa part que le choix réfléchi du mode vrai de cette fugace figure, — et il la fixera merveilleuse et complète, tout elle, avec son rouge d'Espagne, ses yeux faits et sa minauderie apprise. Il mettra juste assez de couleur sur la toile pour que cela se tienne, — autant de couleur qu'elle met, elle, d'émotion et de conviction à mimer Ariane ou Campaspe. Le cadre sera ici la toile de fond et les accessoires d'une pastorale de Poinsinet : un ciel suffisamment dramatique, le colombier symbolique, la houlette, la cornemuse, le petit chien qui aboie contre l'indispensable Amour qui vise traîtreusement la danseuse au pied. Et une extraordinaire conjugaison de roses, éteints, nacrés, parfois poussiéreux : chapeau rose, corsage rose, jupon rose, bouffettes roses des souliers blancs, roses du tablier que font vibrer une jupe et un corselet bleus ; fugue serrée sous laquelle une femme vit, respire, s'anime et fait voleter le tissu impalpable et léger de sa guimpe et de ses mantes, dans la cadence fiévreuse d'une figure.

Cependant ce « Temple de Terpsichore » n'était pas achevé, que Frago et la danseuse se querellaient. L'hostilité de leurs nerfs ne pouvait longtemps se contenir. Ils devaient se brouiller vite, fatalement trop de causes allaient surgir entre eux. Et ils avaient tous les deux de trop bonnes raisons, pour se réconcilier après ces « irrémédiables paroles »

qui ne tuent que les passions mortes. Frago laisse là les nymphes et les satyres du fameux salon; de même que Vien avait pris la place à Louveciennes, de même il l'allait prendre encore ici, en la personne d'un de ses élèves préférés, Jacques-Louis David, à qui Frago donne toute licence.

Il me faut citer Grimm, à cause de l'anecdote du portrait. Il est bien difficile d'y souscrire, la toile de M. Groult ne portant aucune trace de grattages, de repeints. A moins que cette dernière ne soit que la répétition, ou la maquette, la première idée, de celle qui était rue du Mont-Blanc?... A moins que Grimm n'ait tenu pour vraie une histoire imaginée par une bonne petite camarade, la d'Hervieux ou Mlle Allart ?

Voici le passage de la Correspondance :

« L'hôtel de Mlle Guimard est presque achevé; si l'Amour en fit les frais, la Volupté même en dessina le plan et cette divinité n'eut jamais en Grèce un temple plus digne de son culte : Mlle Guimard y est représentée en Terpsichore avec tous les attributs qui peuvent la caractériser de la manière du monde la plus séduisante. Ces tableaux n'étaient pas encore finis lorsque, je ne sais à quel propos, elle s'est brouillée avec son peintre, M. Fragonard ; mais la querelle a été si vive qu'il a été renvoyé et qu'on a fait marché avec un autre artiste. Depuis, curieux de savoir ce que devenait l'ouvrage entre les mains de son successeur, M. Fragonard a trouvé le moyen de s'introduire dans la maison. Il pénètre jusque dans le salon sans y rencontrer personne. Apercevant dans un coin une palette et des couleurs, il imagine sur-le-champ le moyen de se venger. En quatre coups de pinceau il efface le sourire des lèvres de Terpsichore et leur donne l'expres-

sion de la colère et de la fureur, sans rien ôter, d'ailleurs, au portrait de sa ressemblance. Le sacrilège consommé, il se sauve au plus vite, et le malheur veut que Mlle Guimard arrive elle-même, quelques moments après, avec plusieurs de ses amis qui venaient juger du talent du nouveau peintre. Quelle n'est pas son indignation en se voyant défigurée à ce point ! Mais plus sa colère éclate, plus la charge devient ressemblante. Que de jolies découpures pour M. Huber ! Les épigrammes d'un peintre valent bien quelquefois celles d'un poète. »

Cette rupture ne fut pas sans rendre Fragonard malheureux. L'impression qu'elle lui causa fut si vive que Marie-Anne et ses amis s'inquiétèrent. Je n'en veux pour preuve que son départ de Paris, l'automne de cette même année, départ où il faut voir l'affectueuse entremise de Saint-Non. Onésyme Bergeret veut visiter l'Italie et connaître ses trésors d'art; il a besoin d'un artiste pour le guider ; Frago l'accompagnera.

« On combat l'amour par la fuite, » traçait lapidairement sur ses tablettes, dans le même temps, ce bon Jean-Benjamin de La Borde, qui recevait son congé aussi, du fait de Soubise, brusquement jaloux, contre toute attente...

Le peintre devra donc à la Guimard ce second voyage d'Italie, avec toutes ses conséquences. On va voir qu'elles sont multiples.

Le financier emmènera en même temps Marie-Anne ; il semble avoir à cœur le rapprochement des deux époux. Il est permis d'attribuer à un autre mobile l'invitation qu'il fait à Mme Fragonard.

Et je vais commencer à citer la relation de ce voyage de Bergeret, écrite par lui au jour le jour, puis retranscrite par un scribe, au retour, Jour-

NAL assez indigeste en son ensemble, mais intéressant par certains détails, et qui laisse entrevoir un type curieux de richard bon enfant et retors à la fois, frotté d'un peu d'ENCYCLOPÉDIE, très vain et très grisé, voulant à tout prix faire le connaisseur émérite, ayant un vague amour des choses d'art qui le porte à acheter beaucoup sans trop de discernement, ayant, lui aussi, « toutes les envies du monde d'être savant » en cette délicate matière, n'y apportant qu'un goût, un esprit, un jugement assez bornés, préoccupé souvent de faire une « bonne affaire », — au demeurant un assez brave homme immensément riche, hébergeant et attirant les peintres dans sa maison, non sans esprit de retour, avec des naïvetés, des candeurs, dès roueries tout à fait amusantes, un naturel qui reprend sans cesse le dessus, faisant des efforts inimaginables pour dépouiller le vieil homme sans y parvenir jamais complètement.

Tout cela fait de ce « VOYAGE D'ITALIE, *revu depuis mon départ* » le « VOYAGE D'ITALIE DE MONSIEUR JOURDAIN ».

J'ai dit qu'Onésyme Bergeret avait épousé une fille de Pâris de Montmartel. Le mariage était très désuni. Non qu'il soit venu jusqu'à nous, dans le fourmillement des indiscrétions, aucun bruit qui puisse me permettre d'étayer de preuves cette assertion; mais, il n'en n'est pas moins vrai que le Receveur général emmenait avec lui une merveilleuse jeunesse, très en beauté et fort affriolante, savoureuse et aimable comme les turquoises et les vins exquis de son pays, le haut Languedoc, et qui n'était pas plus que la femme de chambre de Mme Bergeret. Houdon en a laissé un médaillon éloquent, où le profil de la jeune femme revit avec

son menton gras, sa bouche fine, son nez à la Roxelane, son grand œil mi-clos, les cheveux superbes et crespelés sous l'adorable bonnet « à la laitière ».

Cette seule femme dans le bagage de notre homme l'eût infiniment gêné ; les brocards eussent plu : Mme Fragonard se trouvait là fort à propos pour faire tout excuser... La fille de Pâris de Montmartel n'est pas morte et il n'épousera que quatre ans plus tard, en 1777. La nouvelle Mme Bergeret lui donnera Joséphine-Claudine-Piérrette, née deux ans avant le mariage, et dont Lagrenée l'aîné fera le portrait (1).

Voici comment Onésyme Bergeret entortille son affaire, sous couleur de l'expliquer :

« ... M. et Mme Fragonard, peintre excellent pour ses talens, qui m'est nécessaire surtout en Italie, mais d'ailleurs très commode pour voyager et toujours égal. Madame se trouve de même, et comme il m'est très utile j'ai voulu le payer de reconnaissance, en lui procurant sa femme qui a du talent, et en état de goûter un pareil voyage, rare pour une femme. »

Ceci, pour en arriver à la quatrième personne :

« La 4e personne est une gouvernante à moy, ancienne femme de chambre de Madame B. Bien des raisons me l'ont fait emmener : elle n'est pas embarrassante en voyage, elle est forte et en état de rendre quelques services à des malades, et elle remplit le vœu que j'ai fait de tout temps, que plus je ferois tard ce voyage, plus j'y apporterois de commodité, et elle me seroit utile si je devenois

(1) « Etat des tableaux faits depuis mon retour a Saint-Pétersbourg .. N° 331. Le portrait en buste de Mlle Bergeret, touchant du forte-piano,... 600 livres. »

malade, et enfin de plus je l'ai emmenée pour me garantir de toutes demandes dont j'ai été souvent persécuté par des gens qui souhaitoient faire le voyage avec moy. Ce n'est pas sans peine que j'ai eu à me defendre avant mon départ de nombre de personnes que je n'avois jamais connues et qui me proposoient de faire le voyage avec moy et qui s'imaginoient que je ne dois pas prévoir la difficulté de plusieurs personnes en voyage. Par mon arrangement tout est d'accord; je me trouve le maître de ma bande et je suis sûr de faire un voyage agréable. Mon fils (1) suit dans un cabriolet avec un cuisinier; mes deux grands cochers assis sur le siège, monvalet de chambre Loss courant avec le domestique de mon fils ; tous ces derniers de meilleure volonté et avec espérance que cela durera tout le voyage. Le vent n'emportera pas notre voiture qui est munie de tout le nécessaire avec abondance et peut-être de quelques inutiletés qui font tout l'agrément de notre route. Les portefeuïlles avec variété de desseins de choix n'y manquent pas et livres. »

La caravane est imposante et voilà qui ne sent pas l'à peu près d'une excursion.

Le jour même où ces coureurs, ce cabriolet et cette berline passaient la porte Saint-Antoine, l'opéra reprenait Callirhoé...

Frago va revoir ce pays où il est resté cinq ans, retrouver là-bas des amis laissés, Natoire en tête, revivre encore un peu le premier rêve ; mais pas aussi complètement qu'il l'aurait voulu, car, à part ses dessins, il ne rapportera aucune œuvre marquante. Il est avec un quidam qui entend en tirer une mouture copieuse, et qui se tient pleinement

(1) Pierre-Jacques Bergeret de Grancourt ; Bergeret de Talmont son autre fils, était en Suisse, traqué par ses créanciers.

parole. Tout le long de la route Frago dessinera, croquera, peindra ce qui plaît à Bergeret, quand il ne lui expliquera pas les architectures, les fresques, les tableaux des églises, des palais et des cabinets innombrables qu'ils visiteront implacablement, quand il ne le guidera pas dans ses achats, quand il ne chassera pas le dessin, la toile ou le marbre rare chez les revendeurs, ou quand il n'aura pas à subir des propos et des vues développées sur l'art et les artistes, appréciations qu'il est facile de deviner. Avec un homme de l'appétit de Bergeret, cela n'était précisément une besogne aisée et peu fatigante.

Aussi, à chaque instant, presque à chaque page du Journal, lit-on des notes comme celle-ci :

« *Uzerches*, samedi 9 octobre —... Comme nous sommes arrivés de bonne heure dans l'endroit le plus affreux par la situation, sur une butte entourée de montagnes et terminée par une rivière meublée de chaussées et moulins qui occasionnent des chutes et cascades d'eau nous avons, en peintres et amateurs, admiré avec extase ce que personne n'admire et notre docteur M. Fragonard toujours laborieux et actif, a projetté et exécuté un dessein de cette situation jusqu'à l'heure de notre dîner ou souper qui s'est fait avant 6 heures. »

Après d'épiques trémoussoires, les routes sont affreuses, voici Nègrepelisse, — où Bergeret est comte, s'il vous plaît, comme en Provence le roi.

Le Fermier général, son père, a acheté la comté en 1751 ; cela a donné lieu à de bien jolies fêtes ! ... L'acquisition publiée à son de cloche, sous les halles de la ville, par le conseiller du roi et maire, devant les syndics et les consuls ; le vieux Bergeret recevant la soumission de la communauté et lui

octroyant « l'honneur de sa protection » ; au nouvel an les assurances du respect de la communauté portées à « monseigneur de Bergeret, seigneur, comte de Nègrepelisse » par Bergalasse le nouveau maire... Bergalasse, quel nom !... Vous voyez le personnage avec sa perruque folle, son ventre, sa faconde endiablée, s'essoufflant dans son compliment : quelle blonde et diaphane encre de Chine en eût faite Charles Eisen... Et la visite de monseigneur à sa terre, la réception « autant grâcieuse et étendue »...

Elle vaut d'être citée :

« Le dit seigneur comte de la comté sera reçu avec tout le respect dont cette communauté est capable, et il lui sera offert et prié d'accepter en témoignage de toute l'affection respectueuse que nous lui portons, un veau assorti avec douze paires de dindons, autant de canards, vingt-quatre paires de poulets, vingt-cinq livres de bougie de table, le tout aux soins et conduite des dits sieurs maires et syndics et aux frais de cette communauté... Et à l'effet de la réception du dit seigneur, il sera pris et composé un grand nombre, autant que faire se pourra, des cavaliers les plus notables de cette ville, qui se porteront avec les dits sieurs maire, consuls et syndics de cette ville, à l'extrémité du consulat ; ensemble qu'il sera composé une compagnie de cent fusiliers qui seront de suite des dits cavaliers et au dit endroit, avec le hault bois et tambours auxquels et à chacun d'eux il sera délivré : demi-quart poudre pour faire les décharges convenables après les assurances que les dits maire, consuls et syndics auront donné au dit seigneur de Bergeret de toute notre affection respectueuse lorsqu'il sera arrivé à notre dite extrémité du consulat ;

que les clés de la ville lui seront présentées à la porte de la ville où se rendront généralement tous les habitants pour lui présenter le plus fort de nos respects et que, le jour même de son arrivée, il sera faict un feu de joye sur la place publique du dit Nègrepelisse, et que tous les habitans seront tenus à peine de cinq livres d'amende d'illuminer leurs fenêtres en marque de réjouissance, à l'arrivée du dit seigneur (1). »

Je ne sais si la berline où étaient Frago et sa femme, Bergeret et sa maîtresse, entra au son du hault bois dans la petite ville du Quercy, mais elle y resta quinze jours, et nous avons de cette halte, — pendant laquelle le peintre exécuta de nombreuses décorations disparues avec le château, parmi tant d'autres qui sont où ? — ce *Four banal de Nègrepelisse*, cette sépia vivante et spirituelle que possédaient les Goncourt.

On repart. Ils gagnent l'Esterel par la route la plus rapprochée de la mer, délaissant Grasse, là-haut. On s'est remis au travail.

« A *San Remo*, vendredi 12 novembre—...Cette marche vaudra bien un dessein (2)... »

« A *Sestry*, 26 novembre — ... il faut rester dans notre cabaret, prendre patience et mettre dehors nos porte feuïlles... »

« *Rome*, jeudi 24 — ... quand je diray que je vois icy tous les jours quelque chose de nouveau, je ne peux être entendu que d'un amateur de peinture... Tantôt, c'est un joli dessein, une galanterie que me font quelques pensionnaires de l'Académie... Tan-

(1) Archives communales de Nègrepelisse,
(2) C'est *l'Intérieur de cuisine à San Remo*, à la sépia, de la vente Huet-Fragonard.

tôt un dessein nouveau par mon camarade de voiage M. Fragonard... »

« *Rome*, dimanche 6 mars—... Nous y fournissons rangé dans mon cabinet, ce que mon camarade de voyage, M. Fragonard a fait dans la semaine... »

« *Naples*, mercredi 8 juin 1774.— Continuation d'orage et de pluye... Ce vilain tems m'a procuré des desseins charmans de la part de mes compagnons de voyage. »

« *Vienne*, 18 août—... J'en rapporte des desseins faits par M. Fragonard... »

« *Dresden*, lundy 22—... Ma fluxion m'ayant laissé un peu en repos je suis retourné en carrosses aux galeries où est établi M. et Mme Fragonard dès le matin, pour y faire récolte de desseins... »

Depuis le départ, jusqu'au retour par l'Allemagne, il en est ainsi. Presque tous les jours il y a mention de ces dessins accumulés sans relâche : qu'il pleuve, que les curiosités de l'endroit soient épuisées, que, pour une cause quelconque, on ne sorte pas, on dessine à l'auberge, même le soir, à la lampe. Car, le Receveur a une idée dont il poursuit la réalisation :

« *Rome*, mardi 1er mars. — ... Depuis plusieurs jours nous sommes plus occupés dans l'intérieur que dans l'extérieur, à des desseins et petites entreprises que nous suivons et qui se verront dans notre collection de Paris. »

Il s'est mis en tête de faire exécuter à Fragonard une suite pour les Contes de La Fontaine. Il ne lui suffisait pas d'avoir subventionné avec ses collègues des Fermes la fameuse édition d'Eisen, il en rêve une autre, tandis qu'il a Frago à sa merci. Il reviendra souvent à son idée :

« Nous avons entre nous des ressources d'amu-

semens d'art en quoy nous sommes fort heureux... Nous trouvons des desseins et occupations qui nous font oublier les pluyes immenses. »

La propriété de cette suite et des autres dessins devait, au retour, engendrer un procès, ainsi que nous le verrons.

Sitôt arrivé à Rome, la première visite de Bergeret est pour Natoire qu'il n'a pas revu depuis vingt-cinq ans, et qui lui a peint, ici même, deux toiles alors que Frago était à l'Académie.

Il fréquentera assidûment l'Académie, se fera présenter les élèves qui y travaillent et les attirera chez lui, au reste le plus galamment du monde. Il y aura même de la musique.

« *Rome*, samedi 18 décembre... Aujourd'hui, nous avons dîné à 3 heures pour être en état de donner notre concert dans le palais de l'Académie, ce que *M. Natoire* a paru désirer. Cela fait une espèce de conversation, mais coupée par beaucoup de musique, et comme l'endroit est vaste, on est maître de s'éloigner ou de s'approcher de la musique. L'assemblée a été fort nombreuse avec rafraîchissement et glaces dont *M. Natoire* a voulu faire les frais. Nous avions des voix claires qui vont faire les femmes dans les opéras qui commenceront incessamment, et qui ont chanté des ariettes fort agréables. Toute cette soirée s'est fort bien passée et nous voilà de retour chez nous. »

« *Lundi*, 27 décembre. — Notre matinée a été employée entièrement à faire visite à un ancien pensionnaire de l'Académie Royale de France, *M. Ménageot*, peintre, et à *M. Barthélemy*, ancien pensionnaire. Nous les avons vû chacun chez eux en particulier et la visite de leurs études et porte feuïlles nous a fait le plus grand plaisir. Ils ont

tous deux bien étudié et à fond Raphaël et Michel-Ange, avec choix et profit. Leurs études d'après nature et académie sont aussi très nombreuses et chacun dans leur génie promet un habile homme. J'en ai retenu dans mon portefeuïlle quelques desseins qui m'ont fait plaisir et qu'ils m'ont cédé. Ces deux visites nous ont occupé entièrement et bien agréablement. Le soir, le tems s'obstinant à la pluye et nous tenant enfermés, nous avons envoyé un carrosse à M. *Barthélemy* le prier de nous rapporter son portefeuïlle et de venir souper avec nous. Autre soirée fort agréable. »

« *Jeudi*, 30 décembre—...Nous n'avons soupé dîné qu'à 5 heures avec *M. Ménageot*... Après le souper, nous nous en somme régalés presque jusqu'à minuit et avec le plus grand plaisir. Voilà notre vie; nous allons passer ainsi en revue toute l'Académie qui est montée en jeunes gens très honnêtes, aimant tous le travail. Je n'ai qu'à me louer de toutes leurs complaisances et honnêtetés. »

« *Lundi*, 21 février. — Ce matin, j'étois destiné à me ragoûter, *terme de peinture*, à aller dans chaque étude de pensionnaires du Roy de l'Académie, m'assurer de leurs différents génies et talents... »

Il avoue, sans détour, qu'on recherche sa critique : « Ma journée a commencé par ma conversation à 10 heures jusqu'à midi... tout artiste que je n'ai pas encore reçu se trouve mortifié et croit être regardé sans talent si je n'ai pas parcouru ses portefeuïlles, et de là dîner chez moi et à la conversation le dimanche. »

Électrisé par ce qu'il voit, lui-même en tâte et prend le crayon, regrettant de n'être venu à Rome

« non pas dans ma première jeunesse, mais dans ma plus mûre jeunesse ».

« *Jeudi*, 30 décembre. — Je me suis jetté dans le dessein d'après Raphaël, Michel-Ange, comme un jeune homme qui commence ses études. Aussi je m'annonce pour changer ma manière, ce n'est pas stile oriental, mais stile de peintre. »

Vincent fera son portrait, celui dont l'esquisse est au musée de Besançon, et où est si heureusement saisie la fatuité comique dans laquelle il s'offre complaisamment, en matinal négligé d'un homme de qualité, au milieu d'un bric-à-brac étonnant, la main gauche appuyée sur le volume de son JOURNAL qui a pour signet le large cordon de Saint-Louis, avec la croix.

« *Samedi*, 12 mars. — On a entrepris de me peindre et j'ai été modèle toute la matinée. Nous en verrons la réussite à Paris. »

Il ne tarde pas à fonder chez lui « place d'Espagne, chez un Espagnol appartenant à l'ambassadeur d'Espagne » une « conversation » dont il est très fier.

« *Dimanche*, 13 février. — Ce matin à 10 heures la conversation que j'ai établie a été fort nombreuse. Tous les gens d'art s'y trouvent, de l'Académie ou autrement. Elle est moins sérieuse que toutes les superbes conversations des palais; on en parle déjà et cela ne peut que me faire honneur. Il s'agit de chocolat et de limonade. »

Et il n'en n'est pas peu fier : « Ma conversation a été très nombreuse, et de l'un à l'autre, on demanda à y être présenté... Cela fait une nouvelle dans Rome... Nous étions aujourd'hui 25. » Il y donne rendez-vous aux juifs, aux antiquaires qui ont des pièces à lui proposer, et profite, en habile,

de ses invités. Comme il a « tous les docteurs en peinture et en antiques » il laisse pérorer les marchands et « quand cela est trop mauvais, ils sont hués et chassés honteusement ». Parfois il se risque aux ventes de la place Navone. Ainsi, il fait une ample moisson de meubles antiques, de vases, de tables en porphyre vert d'Égypte, de camées, de pierres gravées qu'il découvre dans ses promenades « en polisson » et qu'on retrouvera à sa vente.

Pendant que Fragonard courait de son côté, revoyait ses amis, accomplissait la tâche assez lourde qu'il avait assumée, Bergeret, entre ses visites et ses pérégrinations artistiques, se répandait dans le monde romain : Bernis, le bailli de Breteuil, Mgr de Bayanne, Mme de Puymontbrun, il va partout, force toutes les portes; — même celle du pape. Rien de la vie romaine, cérémonies religieuses, fêtes, carnaval, théâtres, ne lui échappe. Et dans le fastidieux Journal, on découvre de ci de là la perle d'une réflexion, la joie d'une remarque, dignes, sans conteste, de l'immortel bourgeois de Molière.

En véritable financier, Bergeret est gourmand, et il l'est comme tous les Grimod ensemble. Il doit trouver plus que naturel que l'on embroche sept dindes pour en manger les sot-l'y-laisse, entre deux autres plats : « Le beau temps nous a soutenu par bonheur et à ce moment tout est oublié après avoir fortement soupé et gayement... Le souper, après avoir jeûné toute la journée, est la chose la plus intéressante pour nous. Ce moment est vif. Intéressez vous, je vous prie, à notre cuisinier. Nous nous sommes aperçus qu'il étoit à la besogne et en état de la faire, n'ayant couru qu'en cabriolet. Nous sommes intéressés à le ménager, ce que nous

ferons »... Chez le cardinal Orsini, ministre de Naples, il peste de manger « du mauvais macaroni italien sucré et autres sucreries avec des viandes joint à du beurre douteux dans d'autres. Il est fâcheux qu'on l'ait trompé sur le vin de Bordeaux et le vin de Bourgogne... J'ai accepté tout ce qui m'a été offert, sauf le soir à prendre trois tasses de thé. » Il y retourne, à la conversation : « On trouve les plus belles princesses romaines et on présente beaucoup de chocolat, bien mousseux, très bien fait et sans vanille, simplement de cacao, avec canelle. Les Italiens se croiroient brûlés, s'ils usoient de vanille. Je ne croyois pas pouvoir m'y accoutumer, mais je le trouve fort bon. » Et ses remarques sur les soupers de Bernis...

Evidemment, notre homme a dû amuser Frago. Il est parfois superbe. A San Remo, il trouve aux femmes du peuple « un air fort leste, tenant du turc et aussi du chinois ». Même remarque à Naples : « ... Ce qui tient beaucoup du turc et du chinois, tous les enfants, sont presque nuds. » Ah ! cette Chine du XVIII^e^ siècle !... Et comme ces gens-là ont, facilement aussi, le « turc en tête »...

Au reste, Naples ne lui dit trop rien de bon, et la mer l'inquiète : « ... A présent, me couchant par le plus superbe clair de lune, la mer se fait entendre sous ma fenêtre et est fort agitée. Plus je la vois, moins elle a ma confiance. » Quant au golfe : « On peut s'en faire une idée comme la côte de Meudon en suivant celle de Saint-Cloud. »

Le soir de son arrivée à Rome, n'y tenant plus, il court à Saint-Pierre ; mais, bien curieusement. « A 7 heures notre souper s'est trouvé prest ; après le souper nous avons rempli, et éclairé par notre falot, notre promenade ordinaire et nous avons eu

l'empressement de nous transporter à la *Colonade* et fameuse *Eglise de Saint-Pierre*, à la distance comme de chez moi rue du Temple à la place des Victoires. Je me garderai bien de rendre un jugement d'après une vue à la lanterne. »... Dans une niche du Capitole, il y a « une figure colossale en marbre blanc rétamée par Michel-Ange », et à Santa Tritina dei Monti, la fresque de Raphaël n'a pas tout son suffrage : « La composition n'en paraît pas d'un bon choix, à droite, en bas surtout. »

Les visites aux villas lui suggèrent également des réflexions piquantes. Pamphili : « Tout cet amas et délabrement de jardins fait la ressource de tous les dessinateurs et peintres, mais cela ne fait qu'une habitation délabrée et des jardins dans le même goût... En vérité cela n'est pas logeable. » Et Tivoli lui fait écrire : « Il paraît que les architectes et les peintres l'admirent également... C'est une nature de montagne peu agréable avec un bruit d'eau continuel et trop fort et trop triste pour pouvoir y habiter continuellement ; mais des endroits bien houspillés. » Et Este, si cher à Fragonard, où un peu de l'âme antique est ensevelie sous ces pierres du Tévérone qui rosissent à l'air : « ... La curiosité engage à enjamber de pierre en pierre pour voir de nouveaux points de vue, ce qui est fort dangereux, attendu les herbes très glissantes et le tapage effrayant de la chute d'eau. On a de la peine à se déterminer à y descendre, et quand on en est remonté on se trouve fort content et peu disposé à recommencer »... Venise et Saint-Marc : « Il y a deux colonnes en avant de la place, mal à leur place, sans idée de cimétrie. » Il gagne Vienne : « Ce qu'il y a d'insupportable, ce sont les changements de langue ; c'est une grande incommodité. » Et sur la

route de Prague, il note : « Le nom de Bohême nous paroissoit effrayant, mais la plaine Saint-Denis n'est pas plus belle. »

Il prise peu le théâtre à Rome, ce théâtre sans machines et aux ballets infâmes. A l'Aliberte : « Tout y va pour applaudir, les expressions, les hurlements, et pendant ce tems et cette tempête, l'ariette se chante et on en perd la moitié. Le plus grand désordre de cris et de bruit subsiste et est toléré pendant tout le spectacle, et on s'y permet tout, les habitants du parterre qui sont assis ne se refusent ni à boire, ni à manger, ni aux opérations qui s'en suivent. Nous pouvons certifier les mauvaises odeurs par la place que nous occupions aux premières loges. » Et Polichinelle, et l'opéra, et la tragédie au couvent des religieuses? Et le *Corso* où le salue si bienveillamment « le Prétendant et madame son épouse »...

A cause de cela, il les tient en grande estime : « Quand on veut faire honneur aux étrangers on les salue des autres carrosses. Nous l'avons été du roy et de la reine d'Angleterre, que nous ne connaissons que sous le nom de Prétendant... A 4 heures tous les carrosses se rendent dans la rue dite *le Course*... entr'autres deux carrosses *au Roi et Reine d'Angleterre* que nous appelons le Prétendant. Elle nous a jetté par politesse quelques poignées de dragées à notre carrosse... J'en ai été gratifié par la *Reine* qui est d'une figure honnête, jeune et charmante. » Il n'en n'est pas de même du duc et de la duchesse de Cumberland qui ne font guère attention à lui. Aussi, les exécute-t-il prestement : « *M. le duc de Cumberland* se promenait en polisson très polisson dans un mauvais cabriolet à 2 chevaux, place Saint-Pierre, avec madame

la duchesse; il avoit le chapeau clabeaud rabattu et madame étoit vêtue d'une robe rouge fermée depuis le haut, espèce d'amazonne, coëffée d'un chapeau en travers avec des plumes. Tout cet équipage avait l'air d'un marchand d'orviétan... »

Il faudrait tout citer.

Je ne résiste pas cependant à copier encore ces trois derniers passages qui nous donneront Bergeret et le pape.

« *Dimanche*, 4 janvier. — On vient de m'apporter ce qu'on appelle en Italien, la dépouille du Pape, ce sont des souliers galonnés et brodés avec croix en damas et sa calotte blanche, le tout à vendre 20 francs. Je l'aurai pour moitié... »

« *Dimanche des Rameaux*, 27 mars. — Les étrangers comme moy et d'autres s'y présentent et reçoivent un rameau de sa main... Le rameau du pape a environ 2 pieds de haut, bien historié et facile à porter. Ceux des cardinaux sont de 6 pieds et aussi richement garnis, mais ensuite les autres diminuent d'ornements par degrés et enfin, après l'Eglise, ce ne sont plus que des Rameaux de buis ordinaire. Il a fallu en accepter un simple pour lequel j'ai baisé les pieds, comptant réellement, moy et d'autres, que nous en aurions un plus historié. Tel est l'usage qui nous a fait regretter un moment notre baisement de pied... »

« *Vendredi*, 31 décembre. — Après avoir fait un tour nous avons aperçu le Pape qui arrivait à la *Porte-Pie*. Nous nous sommes arrêtés en haye comme tout le monde, et à son passage j'avais fléchi seulement le genouïl et non en me mettant à genouïl tout-à-fait, posture fort peu commode surtout quand on est proprement vêtu. Sans le vouloir je me suis même fait, dit-on, reconnoître François.

Nous sommes soupçonnés de n'avoir pas grand foi à la bénédiction papale et n'être pas d'humeur à mettre les deux genouïls en terre. N'allés pas cependant croire que j'ai causé du scandale; j'ai commencé par être salué du pistolet par toute la garde à cheval ; ensuite un coùp de tête honnête du porte-croix à cheval, et à la fin, en conséquence de mon inclination et génuflexion, le Pape m'a donné sa bénédiction avec distinction. Mon ruban peut m'avoir attiré tous ces honneurs... »

Et chaque fois qu'il rencontre Clément XIV, il l'oblige à une bénédiction de plus : « ... Je me suis diverti, étant à pied sur le trottoir avec ma compagnie, à m'attirer les saluts de toute sur son escorte en me déboutonnant »... oh ! ce cordon qu'il ne quitte pas...

Bernis obtient une audience pour lui. Il s'y rend à l'*Ave Maria :* « ... nous voilà descendus de voiture, montant à la nuit les tristes escaliers du Saint-Père, dans son antichambre, où il y avoit quelques valets mal peignés qui se prosternent dans le goût des révérences turques ; de là autre antichambre avec deux tristes lumières et trois tristes prêtres, ou en ayant l'air. Un premier gentilhomme, monsignor Polentiani, nous fait entrer, après le cardinal, dans le cabinet du Pape. Nous savions qu'il falloit en entrant faire une génuflexion et ensuite deux autres jusqu'à ses pieds. Il vient audevant, et celui-cy est sans façons, comme un bon petit moine, riant et avec bonté et honnêteté, parlant italien, et le cardinal répondant souvent pour nous, qui n'avons pas tout l'usage. La conversation a été fort agréable... »

Enfin, par Venise, l'Allemagne aux joueurs de cor, aux vastes forêts, aux villes archaïques,

aux petites cours souveraines, par l'Allemagne fumante encore de la dernière guerre, ils regagnent Paris.

Ils y arrivent en septembre 1774, et il y arrivent brouillés. Il y avait bien des causes pour que cela se produisît. D'abord deux femmes.... puis, cette longue et si intime vie en commun pendant toute une année, cette vie où on ne se laisse mutuellement aucun répit, au milieu des cahots des routes et des installations hâtives, où la fatigue, la fièvre, le besoin d'isolement aigrissent les caractères les plus égaux.

Mais la grosse querelle éclatait à propos des portefeuilles de Fragonard. Le Receveur général les voulait garder, s'en prétendant le légitime propriétaire l'artiste résistait. *Inde* le procès gagné par Frago, Bergeret condamné à payer trente mille livres ou à restituer les dessins. Naturellement il paye, non sans courir à son cher Journal y chercher les passages où il parle aimablement du couple Fragonard, pour les biffer rageusement dès la première page et y substituer ceci :

« Je veux oublier le détail à mon retour. Je ne nome pas ces compagnons de voyage, car ils en étoient indignes et ne m'ont été d'aucune ressource. Cette note n'a pu se faire qu'à mon retour. »

Et à la place de l'initiale appréciation du caractère de Frago, « toujours égal » :

« Toujours égal ! — Parce qu'il avoit joué cette égalité et toute la souplesse qu'il paroit avoir ne vient que de la lâcheté, poltronnerie, ayant peur de tout le monde et n'osant donner un avis franc en négative, disant toujours ce qu'il ne pense pas. Il en est convenu lui-même.

» Pour Madame, il ne vaut pas la peine d'en parler cela pourroit gâter mon papier...

» Observation faite à mon retour avec connoissance de cause : on peut prouver les bornes de son talent, dont moi-même je me suis trop enthousiasmé. Ses connoissances, qu'on peut encore borner, sont de peu de ressources à un amateur, étant noyées dans beaucoup de fantaisies. Ainsi j'évalue tout ce qu'il a de talent et de connoissance, le tout bon à luy seul et à quelques enthousiastes dont j'ay été. Qand je n'aurai rien de mieux à faire, je m'étendrai dans un article particulier. »

Et la fameuse phrase ; « Je me trouve maître de ma bande, etc... » est commentée ainsi : « Oui, pour le moment et même tout le voyage en apparence pour moi, mais j'étais avec des gens faux. »

Grande colère d'un amateur insatiable, gourmand et quelque peu trop habile, qui a « manqué » un coup superbe, à la vérité, — et qui est encore bien heureux de payer trente mille livres des dessins dont il pense tant de mal. Au reste, il n'a pas le courage de se relire jusqu'au bout, les éloges subsistent après les premiers feuillets.

A son retour à Paris, Fragonard trouvait bien des bouleversements. Le roi était mort et Mme Du Barry pleurait dans les murs tristes de l'abbaye de Pont-aux-Dames. Un règne était fini, un autre commençait. Seul, celui de la Guimard se poursuivait plus triomphal et plus brillant : elle était maintenant d'Iphigénie en Aulide et d'Orphée...

Frago ne la craint plus. Si quelque lointain émoi demeure encore en son cœur d'homme, il s'évanouira sous un émoi plus grand, plus doux, plus profond, que va y faire naître une enfant de treize ans.

III

MARGUERITE GÉRARD

Fragonard revenait désillusionné. Il n'avait revu l'Italie et les maîtres comme il l'eût désiré, dans la quiétude, dans le calme, dans l'indépendance. Il lui eût fallu être seul, ou avec le camarade qui comprend à demi mot, avec qui on ignore la lourde et lassante fatigue de l'incompréhension. Aussi, ne rapportait-il aucune œuvre capable de compenser les ennuis du ridicule procès avec Bergeret. Son ménage n'était pas désuni ; mais déjà Mme Fragonard avait perdu sa seule attirance, sa beauté du diable et la petite et mystérieuse évocation du pays, vite évanouie. Elle était devenue la « caissière », un peu épaissie, résignée. De ce côté il ne pouvait trouver le réconfort nécessaire. Avec une nature aussi prime-sautière, ce temps noir devait être court ; la vaillance et la belle humeur du peintre allaient secouer, au premier tournant, cette mélancolie, — quand voilà qu'il rencontre tout de suite l'oubli des mécomptes et des tracas, la nouvelle raison d'être joyeux, plein de verve, de courage, de créer encore d'affriolantes belles choses, qu'il redevient lui, grâce à une infiniment gracieuse, jolie et mignonne belle-sœur : Marguerite Gérard.

Il n'y avait qu'une femme qui pût consoler Fragonard de sa femme, de sa maîtresse et de son procès.

Et cette femme-là sera désormais inséparable de son bonheur.

Donc, en son logis du Louvre (1), il y a maintenant, outre Marie : Anne-Marguerite, la belle-sœur

(1) Il y avait vingt-six logements aux galeries. Ils se comptaient à partir du Pont-Neuf ; Fragonard occupait le logement n° 2.

qu'on a fait venir de Grasse, et le beau-frère, le petit François Gérard, et Rosalie Fragonard qui mourra à dix-huit ans et dont son père a laissé de si jolis crayons, et bientôt Fanfan l'espiègle qui deviendra Alexandre-Evariste... Tout ce petit monde grouillera, semant le rire, la vie et le bruit dans ce coin du vieux palais où habitèrent côte à côte, de par le plaisir du roi, sous la grande galerie le long de ce corridor à l'éclairage duquel veillèrent Mme Desportes, Mme Chardin, puis Mme Robert : Jean-Jacques-Augustin de Sylvestre, le maître à dessiner des enfants de France, le grand et sympathique vieillard qui descend du lorrain Israël, Joseph et Carle Vernet, Pigalle, Pajou, Lagrenée, Greuze, Hue, Vincent, Hubert-Robert, et Mentelle qui a pris le logement de Chardin, et Buache de Neuville si laid, et Regnault si fou, et Bossut si savant, et Ménière le joaillier, et Gounod le fourbisseur, et Robin l'horloger... et tant d'autres attirés là par le Maître qui veut les traiter favorablement, et qui ne fait qu'essayer de réaliser le rêve généreux de Henri IV dictant cette belle lettre de 1608, où le roi entrevoie, en les groupant sous le même toit, l'alliance des plus grands seigneurs du royaume avec les plus « excellentz maîtres ».

Se figure-t-on le bruit, l'animation, le pittoresque désordre de cette nichée de peintres, d'architectes, de sculpteurs, de graveurs et de savants, où chaque atelier avait sa vie propre, son monde, ses familiers, depuis celui du vieux Vernet qui, enveloppé dans sa robe, fabriquait d'une main tremblante ses dernières *Vues de Suisse*, jusqu'à celui de Fragonard où l'on peint, où l'on grave, où l'on fait de la miniature et tant de choses ! et où tout le monde voisine et vient causer ?

Le jour, dans cette manière d'entre-sol qu'étaient les dessous de la grande galerie, n'étant pas excellent, Frago avait obtenu de s'installer dans le Vieux Louvre, au premier, près du guichet Saint-Germain. Là, il avait un vaste et haut local où il pouvait à son aise grouper ses modèles dans un cadre à souhait, cadre riche, car il gagne beaucoup d'argent, où sont les petits meubles exquis que l'on connaît, et le fameux vase de Benvenuto qui ira chez Lange pour se retrouver chez Rothschild.

Là, il reçoit ses amis, et ceux-ci sont nombreux, et grands par l'esprit, la gaieté, le cœur et le talent. Des figures se détachent : c'est tout d'abord Hubert-Robert, le compagnon de Rome, Robert qui est maintenant « Dessinateur des Jardins du Roy », qui vient d'édifier les Bains d'Apollon, Robert toujours aimable, toujours bon et toujours gourmand, qui tient table ouverte en sa maison d'Auteuil, à certains jours qu'on n'a garde d'oublier. C'est Wattelet, amené par le « peintre des ruines », Wattelet dont Grimm a dit : « Il y a peu de gens aussi aimables et aussi chéris que M. Wattelet, les douceurs et les agréments de son caractère le rendent précieux à tous ceux qui le connaissent », Wattelet l'académicien-auteur de cet Art de Peindre qui n'a pas trouvé grâce devant Diderot : « Si ce poème m'appartenait, je couperais toutes les vignettes, je les mettrais sous des glaces et je jetterais le reste au feu », Wattelet, qui veut dans un parc « le Pittoresque, le Poétique, le Romanesque, le Noble, le Rustique, l'Agréable, le Sérieux, le Triste, le Magnifique, le Terrible, le Voluptueux... » Wattelet l'ami de Mme Geoffrin, de d'Holbach, de Rousseau et du prince de Ligne, l'heureux seigneur du Moulin-Joli dont la meunière

habite avec lui au Louvre, la très belle Marguerite Le Comte « des Académies de Peinture et des Belles-Lettres de Rome et de Florence ». Et pour elle, il transforme les terrasses du palais en jardins suspendus... C'est Saint-Non, toujours attaché à son cher Frago qu'il suit d'une profonde amitié, toujours gravant ses amusantes et spirituelles pièces, qui fait les premières livraisons du VOYAGE PITTORESQUE, cinq volumes d'art rêvés dans la thébaïde de la villa d'Este et qui, réalisés, absorberont le plus clair de sa fortune; c'est Hall le miniaturiste, le superbe artiste si complet qui aime tant le pinceau de Fragonard (1) et qui n'a que la rue Saint-Honoré à traverser pour être au Louvre; Hall qui joue de la flûte aussi bien qu'il peint et qui est père d'Adèle, cette beauté brune, et de Lucie, cette enchanteresse blonde; c'est Wille qui vient chercher une note pour son JOURNAL; c'est Greuze aperçu entre deux scènes de ménage, mécontent, bilieux, irascible et jaloux ; c'est Carle Vernet qui passe, entre deux visites, pour faire admirer un gilet inédit sous

(1) Voici ce qu'il possédait de lui d'après son « ETAT DE MES TABLEAUX EN HUILE, EN PASTEL, EN GOUACHE, EN AQUARELLE ET MINIATURE QUI COMPOSENT MON CABINET, AVEC LE PRIX QU'ILS M'ONT COUTÉ.— *Fragonard* : Une tête d'après moi dans le temps qu'il faisait les portraits en premier coup, pour un louis : 24 liv. — Etude de tête de vieillard, 36 liv. — Un lion, dans la niche de ma cheminée, 48 liv. — Un paysage avec animaux, dans le style de Beneditte, 144 liv. — Deux femmes en chemise sur un lit et deux chiens, 200 liv. — Une petite fille tenant une lettre, 144 liv. — Un avare tenant un sac d'argent, de M. Telusen, 400 liv. — Un Saint-Jérôme lisant, plein d'enhousiasme, 144 liv. — ETAT ET NOTICE DE MES DESSINS AVEC LEURS PRIX. — *Fragonard :* Un jardin, au crayon noir, 12 liv. — Deux grands paysages, à la sanguine, vues d'Italie, 36 livres. — Deux dessins au crayon rouge, des plus beaux et des plus finis, 144 liv. — Le Bœuf au bistre (cet article a ensuite été rayé) 24 liv. — L'Education de la Vierge, 9 liv. — L'Adoration de la Madeleine, d'après Van Dyck, 120 liv. — Jesus-Christ entre les larrons, id. 120 liv.— Un grand paysage, au bistre, 240 liv.—Le Dortoir, au bistre, vente Vareujean, 240 liv. — Le Maître à danser, au bistre, Vente Vareujean, 416 livres. »

une cravate de sa façon; c'est Pâris, l'architecte de l'Opéra, le directeur des spectacles de la cour; c'est Moreau le jeune; c'est Nicolas de Launay, c'est Hoin, c'est Taunay, c'est Dumont, — et c'est enfin, aux heures où il y a peu de visiteurs, à de longs intervalles, quand la saison est inclémente, que la lutte est plus rude pour ceux qui n'ont qu'un gîte incertain, une manière de rustaud dont l'habit râpé, le chapeau sans galon, les souliers sans boucles ont leur éloquence, un demi-paysan à la face pas trop triste, égayée de grands yeux où les couleurs doivent vibrer à l'aise : Lantara.

Hormis ce dernier qu'on verra peu souvent et qui finira tôt à la Charité, tout ce monde se portraicture, se peint, se grave, se dédie des eaux-fortes, voire des petits vers, et se rétrouve sans cesse, — ah! les occasions et les hôtes heureux ne manquent pas, — à Auteuil chez Robert, à Gennevilliers chez le comte de Vaudreuil, à Mortfontaine chez Le Pelletier, à Saint-Leu ou à Méréville chez la Borde, à Romainville chez le maréchal de Ségur, aux soupers de M. de la Ferté, aux dimanches de M. de la Reynière, ou chez l'abbé Le Blanc, ou chez le marquis de Villette. Mme Lebrun, en particulier, se plaît fort au Moulin-Joli, chez Wattelet, « cet homme distingué, d'un caractère doux et liant » qu'elle trouve « si en harmonie dans son île enchantée ». Quand le bruit court que le galant Calonne a acheté ce domaine pour le lui offrir, elle s'en défend par une lettre au Journal de Paris. Et Grimm n'a garde de laisser passer cette occasion :

Souffrez qu'un critique poli
En public vous réponde,
Vous possédez Moulin-Joli,
Le plus joli du monde.
Pourtant ne l'avez acheté,

Meûnière belle et tendre,
Et l'on enrage, en vérité,
Qu'il ne soit pas à vendre.

D'autres fois, deux voisins des galeries s'échappent par une matinée engageante. Ils gagnent vite une barrière; et c'est à la Cunette, à la Râpée ou aux Porcherons, à Meudon, à Saint-Cloud ou à Sceaux, le déjeuner à l'auberge après la moisson de plein-air dans les champs, ou la notation des curieux, des badauds et des danseurs en quelque fête patronale.

La petite belle-sœur avait grandi vite tandis qu'elle apprenait à dessiner et à graver, qu'elle mettait au bas de ses essais: « Hommage à mon maître et bon ami Frago », qu'elle signait sa première eau-forte d'après la *Petite fille jouant avec un chat emmaillotté:* « Première planche de Mlle Gérard, âgée de 16 ans, 1778. » Sa taille s'était élancée, les noirceurs dures qui cachent si longtemps sous leur masque désagréable le visage des méridionales se sont effacées : elle est devenue belle. Le mot doit être pris dans toute son acception. Grande, des lignes souples et fermes, une chevelure brune frisant naturellement, des yeux noirs ouverts et francs sous des sourcils très hauts qui ombrent des paupières incisées en courbes molles, un nez pur, une bouche aux lèvres vives, un menton un peu gras piqué d'une fossette, l'oreille étoffée, voici, dans un ovale allongé et sous un front qui se découvre suffisamment, Mlle Gérard... On commence à délaisser la poudre, l'amour du romain est partout; il m'est bien permis de la saluer de l'invocation de Lucrèce:

... hominum divumque voluptas,
Alma Venus...

Frago lui fait interpréter les scènes enfantines

qui sont autour d'elle, de tous les jours et de toutes les heures, *Monsieur Fanfan jouant avec Polichinelle*, et combien d'autres où la collaboration du maître se lit ouvertement. C'est lui qui allégit, qui amenuise, qui donne ce mouvement et ce brio à la planche, brio et mouvement qu'elle ignorera toujours quand elle sera seule. C'est que Marguerite Gérard ne s'élèvera pas bien haut. Mais, si elle n'est qu'un reflet, si elle n'a de tempérament que juste assez pour balbutier une leçon apprise sans jamais tenter quelque chose d'original, si elle travaille sans relâche, sans se rebuter, croyez bien que ce n'est pour ce succès qui vient sur le tard, le succès officiel à l'époque du faux goût triomphant et de la décadence. Elle n'y songe guère. Elle travaille ainsi parce qu'elle aime son maître d'amour, et que les longues leçons qu'il lui donne sont ses meilleures heures. Chez Frago l'inconstant, le galant vainqueur de tant de résistances, le héros de combien d'aventures? cet amour passionné qui s'offre ingénument, sans phrases et sans mise en scène, dans la tiédeur du côte à côte et de la vie en commun, qui s'offre absolu dans sa candeur, avec toutes les joies de la beauté fraîche, chez Frago qui est dans l'âge inquiétant où l'on approche de la cinquantaine, il semblerait que cet amour dût avoir une répercussion profonde...

On ne constate dans son œuvre qu'une commotion relative, un éveil qui le porte à s'appliquer en quelque sorte, comme s'il doutait par instants. Ce n'est pas là la marque d'un trouble bien grand, ce n'est pas là l'émoi qui bouleverse, change les horizons, modifie la lumière, fait que l'homme épris trouve autre chose dans sa fièvre et crée dans d'autres sphères. Frago s'est, une fois encore, lais-

sé aimer; tout au plus, en retour, fait-il l'effort de n'aimer plus autre part. Voilà tout. Plus tard, après le naufrage, il voudra se réfugier dans ce dévouement, dans ces soins délicats dont il est l'objet, — et une désillusion nouvelle l'attendra. A ces premières heures, il apparaît avec un certain fonds d'égoïsme inconscient, sous sa légèreté et sa bonne humeur natives. C'est pourquoi on doit regretter d'avoir de la correspondance des deux amants, les seuls billets de Marguerite Gérard (1). Ils sont un peu naïfs ces billets et redondants du pathos en usage; mais, comme s'y lisent bien l'attachement de la femme et le caractère du peintre. Evidemment ils ont été écrits, — et ils n'en sont que plus intéressants, — bien après les premières effusions. Le temps des folies heureuses n'est plus. Marguerite n'est que son amie; il semble même qu'elle soit obligée de se défendre encore...

« Mon bon ami veut savoir si j'ai du plaisir, quand je lui dis quelque chose d'agréable. Eh bien, je l'avoue, c'est ma seule jouissance, mon cœur reconnaissant et sensible n'est heureux que quand il s'occupe de son ami et lui dit tout ce qu'il lui inspire d'agréable. Mais quand la manière de s'exprimer a pu plaire à mon ami, je suis plus heureuse, je crois que je l'aime mieux, croyant que je lui plais davantage.

» Mon bon ami, l'on pourrait comparer l'amitié et l'amour à deux femmes. L'une jolie, l'autre agréable, mais ordinaire. La jolie plaît, enchante par sa fraîcheur printanière, passe comme une fleur, ne dure qu'un instant, l'autre reste toujours la même; quelquefois elle s'embellit en vieillissant.

(1) Ils ont été publiés pour la première fois par M. Portalis, qui a cru devoir en rectifier l'orthographe.

» Je crois que c'est l'image de la nôtre. N'es-tu pas de mon avis, mon bon ami? »

Et celui-ci :

« Quand mon bon ami me dit qu'il ne saurait trouver du plaisir dans aucun lieu que quand il s'y trouve avec moi, mon cœur enchanté voudrait ne le quitter d'un instant et devenir son ombre pour le rendre heureux.

» Si je disais, ô mon ami, que le désir de lui plaire et celui du travail me livrent tour à tour des combats pénibles ; qu'il m'en coûte de résister à ses désirs, d'opposer mes goût à ses plaisirs ; revenant à la comparaison de l'amour et de l'amitié, que ton fils n'a pas trouvé juste, en voici une autre : je compare l'amour à une rose printanière dont la couleur éblouissante séduit. Son parfum pénètre tous les sens. On la cueille non sans blessures, elle se fane, elle n'est plus ; — l'amitié, à la modeste violette dont le maintien tranquille n'attire point les regards on ne la découvre que par son parfum, on la cueille sans crainte, elle est sans épines, et par conséquent sans danger. »

Encore cette réponse :

« Quand mon ami me demande que je lui écrive quelque chose d'agréable, je ne connais qu'un sujet, c'est de lui que je parle. De lui, parce que lui me paraît le plus aimable des sujets. Si je voulais peindre d'un enfant la joie, la gaieté et le caprice, les caresses, le bonheur, je le prendrais pour modèle. Si je voulais peindre de l'amitié les caractères, la douceur, la complaisance, les soins, la tendresse, je le prendrais encore pour modèle.

» Des philosophes le plus aimable, des peintres le plus ingénieux et le plus gracieux, des maris le meilleur, des amis le plus tendre et le plus constant,

des maîtres le plus soigneux et le plus attentif, voilà le portrait de mon ami.

» Je suis glorieuse de le nommer ainsi. Sa constance m'assure que c'est pour la vie et mon bonheur est parfait. »

Puis ce dernier billet, parmi d'autres qui se répètent avec les mêmes dominantes :

« Mon bon ami désire que je lui fasse compagnie et que je l'entretienne par une conversation agréable. Combien je serais heureuse de pouvoir satisfaire ses désirs !

» L'on dit vulgairement : babille comme une femme. Je suis femme, mais je t'avoue que l'ignorance qui s'est mise à califourchon sur nos épaules me bride et m'empêche de parler. Je sens, non sans chagrin, que pour la vie je suis condamnée à traîner ce fardeau insipide pour moi et pour les autres. »

Naturellement, Fragonard l'a bien souvent peinte et dessinée, tantôt en robe d'hiver, velours et fourrure, tantôt son chien favori près d'elle, tantôt la chemise glissée des épaules, dans un preste mouvement, la tête tournée de face, le regard de ses grands yeux assuré : c'est la *Jeune fille brune*. Quoiqu'il ne faille pas prendre toutes les jeunes filles brunes de Fragonard pour Marguerite Gérard, la voici encore, un ruban noué dans ses cheveux fous, tenant deux jeunes toutous dans ses bras, avec un regard et un sourire qui s'efforcent de faire oublier la jolie impudeur de ses deux seins si mignonnement nus.

N'est-ce pas à elle qu'il a constamment pensé dans le *Contrat?* Certes, la peinture de cette toile n'est pas de la belle fougue du maître : il y a ici cette application que je notais, ce fini qui n'est pas

le châtié mais le précieux, cette exécution arrêtée, dure qui épand sur la composition une sécheresse et une froideur qui sont loin de lui être habituelles, — et que l'élève ne retiendra que trop en les aggravant, et nous aurons l'*Elève intéressante*, le *Judas*, le *Triomphe de Minette*, *Dors mon enfant !*... Il est tout préoccupé des Hollandais et veut faire, lui aussi, son « sujet de modes », sa « conversation » : sur le canapé, voici le casaquin de velours bordé d'hermine de Gerhard Ter Borch, le casaquin de la *Leçon de musique* de San Donato et du *Militaire et la jeune femme* du Louvre, voilà le satin blanc impeccablement noté dans ses effets classiques ; et la dentelle du corsage, et la blancheur de la poitrine sont là pour faire valoir le teint fragile et presque hollandais de la dame ; c'est tout juste si elle n'est pas coiffée à la Ninon. Dans la pénombre de cet intérieur riche, l'éclat des cristaux, des plats d'argent, la rubescence et le doré des fruits sont remplacés par l'étincellement des cuivres du bureau, de la statuette, du bougeoir et de l'aiguière, au fond, dans son bassin. L'ordonnance, le plan, le scénario, tous les accessoires et la défroque de Pieter de Hoog et du maître de Zwolle... et cependant elle n'est pas, cette chaude ambiance, cette atmosphère transparente et mouillée, dans laquelle se meuvent les merveilleux et vivants bonshommes... C'est que Frago est dans sa mauvaise veine. Il peut s'assagir, mais pas de cette façon, pas avec cette absolue contrainte. Il ne semble avoir peint le *Contrat* que pour permettre à Marguerite de peindre à son tour les *Regrets mérités* et la *Jeune fille jouant avec son chat*. C'est rigide et aussi peu émotionnant qu'un modèle d'écriture. Et cependant, dans ce tableau qui fait trop bien en gravure, il y

a une chose qu'elle ne trouvera jamais, une chose que les intimistes géniaux de la Hollande n'ont pas toujours aussi heureusement rencontrée, — c'est la grâce cavalière et la suprême élégance des lignes qui silhouettent l'homme assis montrant d'une main le contrat, et retenant de l'autre, oh! si peu, entre le pouce et l'index, les doigts fuselés de sa « victime ».

Nous retrouvons Marguerite Gérard enseignant le dessin aux petits enfants de Bergeret, — qui n'a pas tardé à se réconcilier avec son peintre. Il a eu l'esprit de reconnaître ses torts, la jalousie n'a pas été étrangère à ce rapprochement: Beaujon a demandé à Fragonard des panneaux pour sa chartreuse, sa « petite maison », et, aussi, il l'a prié de vouloir bien mettre la main à son nouveau jardin, car la fureur du jardin à la Rousseau sévit, du jardin *naturel* où tout est agreste, rustique, campagnard. Les bergers de Boucher s'étant faits paysans, il faut retrouver, au seuil des enchantements d'art des appartements, verdoyante et fleurie, une page de l'Émile, saupoudrée d'un peu de turc, de chinois et de hollandais, de quelques écroulements et de quelques cénotaphes. Cela fera, assurément, le plus étonnant ensemble. Çà et là, il y aura des ruines, des tombeaux et des temples : Monceau, que dessina Carmontelle, avait un « Tertre de Diane », une « Salle des marronniers », des « Ruines du Temple de Mars », un « Château ruiné », un « Temple de marbre blanc », une « Tente tartare », un « Bois des tombeaux », un « Jardin jaune, rose et bleu », un « Temple de la Vertu », un « Autel de l'Espérance », un « Asile de la Mélancolie », et un fort suggestif et dernier « Temple grec avec des figures de Vestales autour des statues

de l'Amour et du Silence » qui n'est pas sans saveur. Et il en est de même chez la Reine à Trianon, chez Boutin le boiteux à Tivoli, à Montreuil chez Mme de Polignac, à Bagatelle au comte d'Artois, à Limours, à Mortfontaine, à Roissy... Pâris venait d'édifier en ce jardin du banquier de la cour un certain moulin gothique qui ne devait pas être banal à en juger par l'estampe qui nous en reste ; je soupçonne fort l'architecte d'avoir attiré dans cette heureuse maison son ami Frago.

Bergeret prit-il ombrage de ces travaux entrepris par « son peintre » pour Beaujon, craignit-il de voir Fragonard exécuter pour un autre quelque ouvrage remarquable qui ferait sensation dans le monde des amateurs? Il n'en est pas moins que nous retrouvons bientôt l'artiste à Cassan, — et qu'il n'eut le temps de faire grand'chose aux Champs-Elysées, ni au Roule.

Le Receveur général ne devait, au reste, profiter longtemps de cette réconciliation, car il mourait en 1785, — un an avant Beaujon (1). Pierre-Jacques Bergeret de Grandcour, son second fils, celui qui avait

(1) La vente des « TABLEAUX DES TROIS ÉCOLES, GOUACHES, MINIATURES, PASTELS, DESSINS ET ESTAMPES, BUSTES, VASES, COLONNES ET TABLES DE MARBRE, FIGURES DE BRONZE, TERRES CUITES, PORCELAINES, MEUBLES D'ACAJOU, FEUX, BRAS ET GIRANDOLES EN BRONZE DORÉ, BIJOUX, CAMÉES, FIGURES MOULÉES SUR L'ANTIQUE ET AUTRES EFFETS PRÉCIEUX *qui composaient le cabinet de feu M. Bergeret, commandeur trésorier honoraire de l'ordre Royal et militaire, de Saint-Louis, Receveur général des finances, etc.* » eut lieu dans son hôtel de la rue du Temple, le 24 avril 1786 et jours suivant. Véronèse, Hals, Rembrandt, Jordaens passent successivement. Bergeret fils rachète 303 liv. douze vues de Venise, de Vitelli; Mme de Changran, un Claude Lorrain, 555 liv.; Godefroy, 9.400 liv. deux Joseph Vernet; puis, voici Huet, Lagrenée, Hubert-Robert, Greuze, les quarante-trois Bouchers... Fragonard y a la première pensée du *Corésus*, quatre dessus-de-portes représentant les arts sous des figures allégoriques, quatre autres panneaux (des *Enfants*) que Saint-Non achète 355 et 199 liv., et enfin *Jeunes garçons, et jeunes filles se balançant sur une branche d'arbre* et *Bergers et bergères jouant à la palette*. La vente produit 88.917 livres.

fait le mémorable voyage d'Italie, lui succédait dans sa trésorerie de Montauban, épousait une demoiselle de la Chabeaussière, achetait la Folie Beaujon, gardait Cassan, — Pierrette, la fille de la jolie chambrière avait son lot, Bergeret de Talmont mourait avant le partage, — et continuait avec Fragonard le commerce d'amitié qu'avait interrompu un instant le malencontreux procès.

La vie à Beaujon et à Cassan fut délicieuse pour Frago, pour sa femme, pour ses enfants et pour sa maîtresse. Mêlant son existence à celle de ses amis, il faisait de longs séjours chez son hôte, y passant des saisons entières, décorant de panneaux et d'attributs les salons de la pittoresque maison de campagne, blottie dans ses grands arbres, en ce frais coin d'Oise, devant les coteaux de Parmain et de Jouy. Et nous avons, témoins de cette intimité, ce qui reste des nombreux dessins où il raconte les menus faits de tous les jours, et dont les précieuses épaves se retrouvent dans les collections Marcille, Walferdin et Laperlier. Sitôt qu'on se sépare on s'écrit. Frago répond avec l'outil qu'il manie le plus éloquemment, et c'est une suite de croquetons amusants, vivants, enlevés d'une verve débridée et toujours jeune. Ainsi il raconte ses chutes, ses entorses, d'insignifiances banalités qu'il rend divertissantes et curieuses.

Ici encore il a mis en avant Marguerite Gérard. Il lui fait obtenir tout ce qu'il peut. Il veut qu'elle fasse son chemin. Déjà elle a peint Hubert-Robert (1). Voici un rapide croquis au crayon où il nous la montre faisant dessiner le fils de Berge-

(1) « N° 257. Un autre portrait de M. Robert par M^lle^ Gérard; il est peint en pied dans un paysage, prix 100 liv. » Inventaire après décès de M^me^ veuve Robert.

ret. Dans la suite gravée par Vidal d'après elle, on trouve un certain *Présent*, — un extraordinaire page Louis XIII qui apporte des fleurs, un lièvre et des perdrix à une jeune fille vêtue d'une robe de fin linon, — où est burinée, au bas, cette dédicace: « *Dédié à messire Pierre-Jacques de Bergeret, seigneur de la comté de Négrepelisse, Receveur général des finances de Sa Majesté, de la Généralité de Montauban.* » Ce qui est pour surprendre, c'est que cette jeune fille n'ait pas le petit caraco de velours bordé d'hermine dont elle s'est revêtue dans le *Triomphe de Minette* et dans *Dors mon enfant!* C'est encore elle, avec son chapeau à l'anglaise sur l'échafaudage de ses cheveux, qui guide, attentive, la main dans le *Concours*, et qui est assise à la même table que M^me^ Bergeret et que Pierrette, dans cette *Récompense*, où toute la bruyante marmaille vient chercher les prix promis. Voilà bien deux superbes notations de Frago, où il joue en magicien de la plume et de l'encre de Chine, où, procédant par indications d'une justesse étonnante, il dresse à grands traits l'architecture des voussures, des portes et des escaliers du somptueux appartement, où, par petits coups de plume soulignés d'une tache ou d'un trait de la pointe de son pinceau, il fait courir, rire, causer, se trémousser ces marmots, tandis que les familiers, hommes et femmes, sont admirables de vérité, de mouvement et d'observation.

Ces dessins sentent l'homme heureux.

Il aura pourtant une secousse : la mort de sa fille Rosalie. Il en tombera dangereusement malade : Marie-Anne et Marguerite ne le quitteront pas que le danger ne soit écarté, — et l'air du pays achèvera l'œuvre des deux femmes.

Cela n'aura été qu'une affre affreuse et courte.

Bientôt c'est Paris revu, l'atelier rouvert, les amis retrouvés, la bonne vie reprise avec ses accoutumances douces et l'amabilité de ses riantes et diverses étapes.

Au reste, autour de lui, tout y convie : le bruit à Versailles et à la ville est le même, petites querelles et grands amusements ; là, menées sourdes du comte d'Artois et sérénades nocturnes par la bande de la musique des Suisses sur la grande terrasse des jardins, ces nuits de Décampativos, ces lourdes nuits d'été où, dans la fièvre, se coudoient femmes de la cour et femmes de chambre, femmes de premiers commis et grisettes, bourgeois, grands seigneurs, soldats et valets du château, tandis que Vaudreuil, « roi de la fougère, » se marie avec la reine de France ; ici, banqueroute de prince, folie d'un traitant, scandale plaisant d'une première présidente et d'un abbé, anecdotes de la Gazette Noire et impromptus de l'Almanach de Flore ; tout en bas un grand calme, comme une lassitude dans la souffrance, comme une prostration qui ne permet même plus la plainte. Dans l'excès même de la détresse, il semble que les calamités soient oubliées, que la nation cesse d'agonir : l'effroyable misère des paysans, les villes de vagabonds et de filles, les campagnes de voleurs et d'incendiaires, tout s'oublie, se pallie, s'éloigne, se perd presque dans la brume d'un lointain passé si un homme paraît : le Roi. Un frisson nouveau agite alors cette belle terre de France d'où s'élevait un long cri de pitié et de justice : les revendications se taisent à mesure que le roi se rapproche de son peuple, — de son peuple qui ne veut l'attrister. Il ne peut parcourir ses provinces par les larges routes neuves de

Louis XV au bord desquelles, de temps en temps, un vieil orme a été laissé, — un « Sully », — sans qu'aussitôt aux haltes, et non en des manifestations préparées, les femmes se précipitent pour l'embrasser, sans que les jeunes filles accourent pour lui jeter des fleurs et que des troupes d'hommes se querellent pour dételer les chevaux de sa voiture. Et il passe, débonnaire, ému, heureux, surpris de toutes ces acclamations, se prêtant de la meilleure grâce du monde à ces épanchements, secourant en brave homme les infortunes qui osent se révéler à lui et se préoccupant des dénis qu'on lui signale, songeant vaguement à son grand ancêtre qui souriait si bien dans sa barbe grise, et écrivant à la reine, restée à Trianon : « Vous serez, je l'espère, contente, car je ne crois pas avoir fait encore une seule fois ma grosse voix... »

Dans cet énervement particulier, qui précède l'effroyable crise et qui a gagné la société entière, cette société, qui ne sait plus bien après avoir tant raisonné, qui croit que le monde va changer de face « sans qu'il en coûte aux âmes sensibles que les larmes de la joie et de la tendresse », Frago, aimé, choyé, fêté, qui est maintenant l'autorité et le succès, Frago que n'inquiète guère l'école nouvelle qui grandit chaque jour, Frago vit superbement, avec exubérance, ses dernières années heureuses.

VIRGILE JOSZ.

UNE TENTATIVE DE CONVERSION
D'ALFRED DE VIGNY

(D'APRÈS UNE CORRESPONDANCE INÉDITE)

—

Les églises du Christ jour et nuit sont ouvertes;
Mais les piliers sont seuls, les stalles sont désertes,
Le marbre bleu des morts est humide, et chez nous
Personne ne sait plus l'essuyer des genoux.

Qui chante cet hymne de désespérance? L'impeccable, le divin poète d'*Eloa*, dont l'*incroyance*, si l'on nous passe l'audace de l'expression, ne fut jamais, quoi qu'on ait dit, de l'athéisme.

Lisez ou relisez ces pages de son *Journal*, où le poète, qui vient de prier sur le cercueil de sa mère, laisse s'exhaler cette invocation, qui équivaut presque à un acte de foi :

« Mon Dieu! Mon Dieu! avez-vous daigné connaître mon cœur et ma vie? Mon Dieu! m'avez-vous éprouvé à dessein ? Aviez-vous réservé la fin de ma pauvre et noble mère comme un spectacle pour me rendre à vous plus entièrement ?... Si j'ai le malheur de vivre et de vieillir, la faiblesse humaine ne me fera jamais oublier cette nuit fatale et sombre, mais où quelques signes consolants et divins me sont apparus !... »

On a dit, non sans une pointe d'esprit, qu'Alfred de Vigny entretint une rancune invétérée contre deux personnes, toutes deux considérables, quoique à des degrés différents, Dieu — et M. Molé.

Ce que Dieu peut avoir fait à M. de Vigny, nous l'ignorons, écrivait naguère un pénétrant critique (1). Ce qui est certain, c'est qu'il ne laisse pas échapper une occasion de lui dire tout ce qu'il peut trouver de désagréable, et il le lui dit avec une affectation de courtoisie, avec un sourire persifleur, avec une ironie voilée, avec des réticences et des sous-entendus à exaspérer l'athée le plus endurci.

Ce qui est certain, c'est que la foi religieuse s'était retirée de lui, soit qu'il eût puisé dans la lecture des philosophes du dix-huitième siècle le germe de son incrédulité, soit qu'il ait éprouvé de bonne heure quelque déception cruelle, dont son cœur resta pour toujours meurtri.

Cet état d'âme d'Alfred de Vigny n'était pas sans préoccuper, non pas seulement son entourage — une publication récente (2) nous a révélé certaines tentatives de conversion d'ailleurs fort discrètes — mais encore le monde dans lequel évoluait le poète gentilhomme.

Pour être équitable, il convient de dire que, pas plus du côté de sa famille que du côté de l'église, on ne fit le siège d'une conscience bien décidée à ne se point livrer.

Alfred de Vigny avait « depuis longtemps construit en lui-même l'édifice immuable de ses idées *philosophiques*, *théologiques* et *théosophiques*. » Il avait étudié à fond « toutes les doctrines et les théodicées antiques et modernes », et s'il s'abstenait de les développer dans des livres ou dans la conversation, c'est qu'il tenait, comme il le dit lui-même, à ménager « la faiblesse égoïste des pauvres âmes qui s'appuient encore sur des pratiques

(1) Emile Montégut.
(2) *Revue de Paris*, 15 juillet 1900.

païennes, et qui n'ont pas l'abondance de bonté qui devrait leur suffire pour faire le bien sans réclamer une récompense ».

Il reçut néanmoins les derniers sacrements avant sa mort, et se confessa plusieurs jours avant de se mettre au lit pour ne plus se relever.

Faut-il voir dans cette manifestation un acte de contrition suprême? Céda-t-il seulement à des sollicitations affectueuses ? Avait-il même son entière connaissance (1)?

Nous n'en déciderons pas. Mais, sans nous prononcer trop absolument, nous allons apporter un élément nouveau, nous ne disons pas un aliment au débat qui a passionné, il y a peu, nombre d'esprits.

Alfred de Vigny était, gardons-nous de l'oublier, la courtoisie faite homme (2). Qu'il n'eût pas repoussé le prêtre qui s'offrait, nous l'accepterions d'autant plus volontiers, que non seulement cela cadre avec son caractère, tout pénétré de « gentilhommerie »,

(1) « Pauvre M. de Vigny ! Il gémissait, il avait les yeux fermés; il relevait et laissait tomber son bras, comme quelqu'un qui souffre bien et qui est accablé de douleur, et *elles croyaient qu'il n'avait plus de connaissance*, en quoi je pense qu'elles se trompaient, au moins en partie. Elles ont dit aussi qu'elles avaient cru comprendre que ses dernières paroles avaient été pour demander lui-même un prêtre. Dieu fasse que cela soit !... » *Lettre de mademoiselle d'Orville à madame de St-Maur* (Revue de Paris, *loc. cit.*).

A noter encore ce passage : « ... Pour des âmes aussi chrétiennes que la nôtre, il y aurait eu plus de consolation à penser qu'il y a eu retour plus spontané, plus éclatant, si je puis parler ainsi ; mais vous connaissez ce caractère qui voulait absolument concentrer tous ses sentiments en lui-même .. Nous aurions bien voulu savoir *s'il connaissait ou non*, s'il a pu s'unir au prêtre, *mais cela est resté le secret de Dieu...* Moi, *je crois bien* qu'il avait encore au moins *une demi-connaissance...* »

(2) Nous nous félicitons de nous trouver d'accord sur ce point avec Louis Ratisbonne, qui fut l'exécuteur testamentaire et le confident des pensées intimes du poète : « De race religieuse, écrit L. Ratisbonne, Alfred de Vigny n'avait pas manqué d'accueillir avec sa courtoisie de gentilhomme un prêtre qui lui faisait visite : il n'aurait pas voulu offenser l'Eglise par des obsèques purement civiles... Mais il a persisté jusqu'au bout dans la fermeté de ses opinions philosophiques.. »

mais parce que nous avons une forte présomption en faveur de cette conjecture.

Cette présomption, nous allons l'étayer sur une correspondance, restée jusqu'à présent inédite et qu'une amitié obligeante nous a jadis permis de parcourir.

Rappelons, pour l'intelligence de ce qui va suivre, qu'Alfred de Vigny succomba, le jeudi 17 septembre 1863, à une maladie cruelle qui le tortura de longs mois. Cette maladie, « un horrible vautour qui lui rongeait le corps », était un cancer de l'estomac.

Les premiers symptômes de l'affection remontaient vraisemblablement au début de l'année 1861, mais sur ce point nos informations sont peu précises.

Quoi qu'il en soit, la première lettre qu'on va lire, datée du 21 octobre 1861, atteste que la santé du poète était déjà « douloureusement atteinte ».

Cette lettre est adressée par Alfred de Vigny au père Gratry. Le père Gratry, qui vient de trouver en Mgr Perraud un biographe digne de sa haute intelligence, était en ce moment candidat à l'Académie, qui devait ne l'accueillir que plus tard dans son sein.

Tout en demandant au poète un appui en faveur de sa candidature, le père Gratry essaie de combattre par le raisonnement le scepticisme de celui qu'il voulait gagner à la foi chrétienne.

Mais ne nous attardons pas à gloser et donnons la parole aux documents.

21 oct. 1861, lundi.

Monsieur l'Abbé,

J'ai su que vous aviez bien voulu venir plusieurs fois

vous informer d'une santé assez douloureusement atteinte. J'en suis très touché et j'avais besoin de vous remercier. J'ai été retenu au lit depuis le 4 septembre et il ne m'est permis de me lever que depuis peu de jours.

Si vous avez encore cette bonne pensée de venir me voir, permettez que je vous prie de choisir vous-même le jour où il vous sera possible de passer chez moi quelques instants, à 2 heures de l'après-midi. Les convalescents ne sont pas toujours seuls et j'aimerais à vous entretenir librement de vos ouvrages que vous avez eu la bonté de m'envoyer.

J'attends donc un mot de vous, monsieur l'abbé, qui me fasse savoir votre jour et je vous prie de croire à mes sincères sentiments de considération.

DE VIGNY.

Dès le lendemain, le père Gratry avisait, par un simple billet, le poète de sa visite :

Paris, le 22 octobre 1861.

Cher et bon Monsieur,

Certes je serai bien heureux de vous revoir. Vous avez été toujours si parfaitement bon pour moi, et sans que j'eusse rien fait pour cela! Je viendrai donc demain mercredi à deux heures tout joyeux de vous savoir en bonne convalescence.

Je prie Dieu de vous bénir abondamment.

A. GRATRY.
Prêtre de l'Oratoire.

Que se dirent le prêtre et le poète dans cette première entrevue ? Il est aisé de le deviner, bien que l'écho de leur conversation ne soit pas parvenu jusqu'à nous. Chacun dut faire assaut d'éloquence pour se convaincre mutuellement, et pour en arriver tous deux à garder leurs positions.

Le poète a pourtant accepté de rendre sa visite au prêtre en sa cellule de moine.

Cher Monsieur,

Si vous venez dimanche à la chapelle de la rue de Monsieur nº 20, et si l'entrée est encombrée, il suffira de dire de ma part au concierge de vous introduire par l'entrée particulière. Avec cette précaution, vous pouvez n'arriver qu'à 4 heures moins 5 minutes...

GRATRY.

30 novembre 1861.

Jusqu'ici ce n'est qu'un échange banal de politesses. Les lettres qui suivent ont plus d'intérêt. Aux approches des fêtes de Noël, le père Gratry évoque la nativité du Christ pour ramener au bercail la brebis égarée.

Cher Monsieur,

C'est donc aujourd'hui vers deux heures que je vous ferai ma visite.

Je prie Dieu de vous bénir et de vous mettre en l'âme la vraie lumière selon la prière de Noël...

Si vous saviez, cher Monsieur et frère, combien de fois par jour je tressaille de joie d'avoir la foi chrétienne et catholique pleine et entière! Je m'étonne, je l'avoue, de vos incertitudes sur ce sujet.

Votre tout dévoué

A. GRATRY.
O. C.

Sans se dérober, Alfred de Vigny craint de s'être déjà trop livré, lui qui, toute sa vie, eut horreur de la familiarité (1).

(1) C'est l'impression que Sainte-Beuve a traduite dans les vers fameux:

Et Vigny plus secret
Comme en sa tour d'ivoire, avant midi rentrait.

Et que dans ses *Mémoires* inédits, il a noté encore sous cette forme : « Alfred de Vigny ignore les choses de la vie et veut les ignorer: il vit dans une perpétuelle hallucination séraphique. » Cf. *Alfred de Vigny*, par M. Paléologue.

5 janvier 1862.

Il ne me sera pas possible d'avoir l'honneur de vous recevoir demain, Monsieur l'abbé, comme je l'avais espéré et m'empresse de vous avertir.

Je vous écrirai quel jour je me verrai plus assuré de demeurer seul avec vous sans que nulle interruption m'empêche de vous entendre. J'espère que ce sera bientôt... Je vis dans ma cellule et je n'y sais rien de ce monde depuis quatre mois...

Croyez-moi bien, Monsieur, votre tout dévoué

De Vigny.

Le père Gratry ne se tient pas pour battu et met une insistance, qu'on peut dire affectueuse, à forcer la porte de son illustre pénitent.

..... Quand vous êtes malade ou fatigué, ne serait-ce donc pas le moment de me faire venir, afin de vous parler ou de vous soigner? Prenez moi, s'il vous plaît, comme garde-malade ou sœur de charité. Du reste, j'ai vraiment quelque chose d'important à vous dire sur ce sujet...

Gratry.

8 janvier 1862.

Cette fois, le poète s'émeut qu'on ait voulu franchir le sanctuaire où il s'isole; pénétrer dans cette « tour d'ivoire », où il aime s'abstraire du monde. Sa protestation est conçue en termes d'une froide politesse, où perce néanmoins une pointe d'ironie.

18 janvier 1862, samedi.

Nous ne nous connaissons pas, Monsieur l'abbé, et vous vous tromperiez chaque jour sur moi, si vous me supposiez ou fâché ou content d'une conversation sur les choses surnaturelles et mystiques. Nous n'avons fait encore que les effleurer en plaisantant. Un jour je vous en parlerai avec plus de suite et de gravité, mais ce ne sera pas à présent. La controverse est une escrime assez

fatigante et il faut disposer de toutes ses forces pour que les armes soient égales.

Il ne convient pas d'ailleurs que nous confondions les deux questions de la destinée des élus du ciel et des élus de l'Académie française...

Vous pourrez un jour paisiblement m'excommunier, au coin du feu si vous voulez, mais à présent je suis à la fois garde-malade et encore souffrant. Le silence est un des moyens de guérison qui me sont prescrits et les médecins sont d'accord avec *Stello* qui dit que : *La solitude est sainte.*

J'aurai plus de plaisir à vous rendre la parole que vous à la prendre assurément...

De Vigny.

Le même jour, sans avoir pris le temps de la réflexion, le père Gratry répliquait, si nous osons dire, du *tac au tac :* n'était-ce pas, comme le disait le poète, un duel où les deux adversaires étaient d'égale force ?

Cher Monsieur,

... Parce que vous êtes au lit, vous craignez de me recevoir. Mais je ne suis pas un étranger. Vous recevez bien le médecin ! Eh bien ! quel qu'il soit (surtout s'il est grand médecin, il comprendra ceci) je suis peut-être plus médecin que lui. Comment peut-on perdre le précieux temps de la maladie, en ne l'employant pas à la régénération religieuse ! Et la régénération religieuse de l'âme, je l'ai scientifiquement constaté dix fois, *très souvent* régénère le corps, ou du moins le ranime, le guérit pour longtemps. La plus grande des forces, les hommes la laissent dormir en eux, ou à côté d'eux !...

A. Gratry.

18 janvier 62.

Nous n'avons pas la réponse d'Alfred de Vigny, si tant est qu'il en ait fait une. A coup sûr, les relations du poète avec l'oratorien ne se refroidirent

pas. Nous n'en voulons pour preuve que la lettre suivante, non datée, mais qui, selon toute vraisemblance, se rapporte à l'époque où nous la plaçons.

Cher, digne et bon Monsieur,

Une bonne lettre comme celle que vous m'écrivez, d'une si ferme écriture et d'un si ferme esprit, est un beau dédommagement de ne vous avoir pas vu. Cependant je préférerais les deux choses.

Quant à l'escrime polémique de vive voix, je me considère comme absolument nul sur cet exercice. Voyez donc comme il vous serait facile de me battre, même avec le quart de vos forces.

Moi, j'entends vous dire simplement qu'il faut inoculer, dans votre âme et dans votre corps, la force de Dieu.

Croyez-moi, invoquez Dieu par une ardente prière. Là vous trouverez les réalités.

Je supplie Dieu de vous bénir.

A. Gratry.
E. J. C.

Ces ouvertures ne furent sans doute pas trop défavorablement accueillies, car le prêtre s'enhardit à envoyer au poète un de ses ouvrages, pour hâter l'œuvre de sa conversion.

Cher Monsieur,

Vous n'avez jamais eu mon *Mois de Marie*. Je brave le respect humain et je vous l'envoie. Et je soutiens ce que j'y affirme comme scientifique et philosophique. Je vous demande de lire le chapitre XXI^e^, *Santé des infirmes*, et de me dire si, oui ou non, vous êtes certain qu'il n'y a rien de vrai dans la merveilleuse parole de Bossuet, qui est le diamant de ce chapitre.

Je supplie Dieu de vous bénir.

Gratry.

Lisez aussi, je vous prie, les deux méditations suivantes.

Votre écriture est précisément celle de Cinq-Mars.

30 janvier 1862.

Cette dernière phrase a été soulignée par nous à dessein. L'observation nous a paru curieuse et appelle l'attention des graphologues...

Pendant plusieurs mois la conversation de ces deux nobles esprits est interrompue. Pour quel motif, nous l'ignorons.

La première lettre qui suit immédiatement dans l'ordre chronologique porte la date du 16 juillet 1862. Elle est du père Gratry, qui faisait une saison aux eaux d'Allevard pour le rétablissement de sa santé. Sans entrer dans le fond de son argumentation, on peut bien dire que jamais l'illustre oratorien ne se montra mieux inspiré. C'est une belle page qui méritait de ne pas être à jamais perdue.

Allevard, ce 16 juillet 1862.

Cher Monsieur,

J'ai été enlevé à Paris, il y a bientôt trois semaines, par une lettre de l'évêque d'Orléans qui me mandait de venir le joindre en Dauphiné, où d'ailleurs je devais aller pour subir une saison d'eaux. C'est ce qui m'a empêché de venir vous porter mes plaintes contre notre dernière conversation.

Je suis enfin forcé de reconnaître que vous vous posez comme pur sceptique : « On ne peut rien affirmer », dites-vous... Tel est le résumé de toutes nos conversations.

Eh bien ! je ne puis croire que ce soit sérieux, que ce soit là *votre tout.*

Il me semble que, comme le docteur Noir, vous prétendez d'abord développer ce système, ou plutôt cette face de l'esprit humain, et qu'ensuite vous seriez prêt à développer les autres faces de la pensée humaine avec la même verve de forme et de détails.

Je crois cela, parce que cette face connue, la moindre

et la moins soutenable, ne peut pas être votre tout. Ce ne serait pas suffisant. Je ne puis consentir à voir là le fond de la pensée de l'un des écrivains pour lequel j'ai senti et sentirai le plus de sympathie, et qui lui-même, en tout désintéressement, a bien voulu toujours se montrer si favorable à ce que j'écris.

J'espère donc que vous me développerez autre chose avec l'admirable variété de style du docteur Noir.

Ce que réponds à votre dernière conversation, c'est que votre thèse textuelle est ceci : « On ne peut rien affirmer ! » Soit. Alors ne parlons pas. Mais point. Tous vos efforts, toute votre verve, tout votre pétillant esprit, tendent à établir tout autre chose, savoir ce mot de Voltaire : « Le monde est une mauvaise plaisanterie. »

Ce n'est pas là ne rien affirmer, c'est affirmer la chose la plus énorme.

Or pourquoi tenez-vous à affirmer (du moins dans cette conversation) que le monde est une mauvaise plaisanterie ? Et pourquoi, moi, est-ce que je tiens, tout en connaissant parfaitement la thèse contraire, à soutenir que le monde est un admirable et bien heureux chef-d'œuvre ?

Pourquoi ? Parce que les âmes sont libres de leurs orientations fondamentales.

Mais ceux qui s'orientent dans la négation et le mépris et l'ironie ont tort, tort moral et tort intellectuel. Et ceux qui s'orientent dans l'affirmation, l'admiration et l'adoration, ont raison.

Ils sont dans le devoir, dans le devoir moral et intellectuel de l'homme.

Et la raison que l'on peut apporter du tort des uns et du droit des autres, c'est que la négation radicale est fausse, et que l'affirmation radicale est vraie.

Il est faux qu'il n'y ait rien.

Il est vrai qu'il y a quelque chose. Il est faux que l'Etre ne soit pas. Il est vrai que l'Etre est. *Je pense, donc je suis, donc l'Etre est*, est un point de départ immuable, et dont les conséquences vont très loin et même vont à tout.

Pardonnez-moi, cher et digne Monsieur, ces assertions abruptes, mais à qui plus qu'à vous peut-on dire : *Intelligenti pauca.*

Notez bien toujours que je ne vous attribue nullement, comme étant bien à vous, la thèse de négation, de mépris et d'ironie.

Il y a certes en vous toute autre chose, et, je ne puis m'empêcher de le croire, de belles et grandes convictions positives.

Je prie Dieu de vous bénir.

A. Gratry.
Prêtre de l'Oratoire, à Allevard (Isère).

Ici s'arrête la Correspondance qu'il nous a été donné de parcourir.

Nous devons, en terminant, faire une remarque qui n'a, d'ailleurs, qu'une importance secondaire, et à seule fin d'établir l'absolue authenticité des lettres qui nous ont été confiées. Les lettres du père Gratry sont les originaux eux-mêmes ; celles d'Alfred de Vigny sont des minutes autographes, avec les ratures comme on en peut voir sur un brouillon qu'on se propose de mettre au net.

Il eût été certes intéressant de comparer ces inspirations de *premier jet* avec les lettres elles-mêmes. Mais, comme nous l'avons dit plus haut, cette Correspondance est *inédite*, et le travail de vérification et de comparaison que nous aurions aimé faire ne deviendra possible que s'il se retrouvait dans quelque collection particulière les originaux des lettres dont nous n'avons détenu que les minutes.

Espérons que cette publication, si imparfaite soit-elle, ne diminuera en rien l'admiration sympathique que tous les amis des lettres doivent conserver au chantre sublime de *Moïse* et des *Destinées*.

DOCTEUR CABANÈS.

UNE IMPÉRATRICE[1]

Vous êtes empereur, Seigneur, et vous pleurez !
RACINE, *Bérénice.*

C'est la beauté de la tragédie et son intérêt humain et surhumain, qu'elle ne met en scène que des êtres vivant au-dessus des lois, affranchis des devoirs vulgaires, libérés, par leur naissance et par leur bon plaisir, des misères de la promiscuité sentimentale, de certaines obligations hypocrites, des ménagements de l'égalité. Quand Louis XIV pleure mademoiselle de La Vallière, la sincérité de sa douleur est absolue, car il n'a rien à ménager, ni les convenances, qu'il règle, ni l'opinion, qu'il dirige, ni lui-même, modèle des attitudes. L'homme apparaît nu dans sa grandeur et dans sa misère, dépouillé du costume social, tout près d'être dieu ou l'animal pur, homme enfin et rien de plus qu'une physiologie. Voilà le rempart contre l'abstraction. Le héros, humainement tout puissant, est charnel ; il saigne et il pleure, et il râle ; et ces émotions souveraines s'exaltent librement sans autre obstacle que les limites qu'une sensibilité se pose à elle-même.

La tragédie développait les originalités et les égoïsmes ; à défaut de dieux et de héros, elle créait des demi-dieux de hasard, orgueilleux aventuriers sans peur que de la force, leur maîtresse et leur ennemie, des hommes sans méthode, mais supérieurs dans leur désordre aux plus beaux produits de la règle et de l'obéissance. Le drame

(1) Constantin Christomanos : *Elisabeth de Bavière, impératrice d'Autriche*. Pages de journal. Impressions, conversations, souvenirs. Traduction de Gabriel Syveton. Portrait de l'Impératrice par Fernand Khnopff. Préface de Maurice Barrès. — Paris, Société du *Mercure de France*, in 18, 3.50.

d'aujourd'hui et les romans, en avertissant les hommes qu'ils sont soumis les uns aux autres et solidaires, arrêtent les efforts individuels vers la liberté. Il n'y a plus guère d'hommes libres. Les plus forts ménagent la clientèle qui nourrit leur vanité; la foule dirige les gestes des héros ; les épaules les plus dédaigneuses ploient sous les regards anonymes du peuple.

L'homme qui assassina l'impératrice d'Autriche obéit peut-être à un instinct plus haut que son intelligence; croyant tuer la force, il poignarda le dédain.

« Elle ne rit presque jamais, — jamais quand elle vit sa propre et véritable vie; mais quand la vie vulgaire de tout le monde, ce que nous appelons la réalité, vient heurter le flux de son intérieure existence, quand les relations d'hommes à hommes l'atteignent et la frôlent, alors elle rit, en roucoulant doucement et convulsivement, jusqu'aux larmes, comme si quelque chose de très comique et douloureux à la fois la frappait; alors aussi une onde de sang rouge lui monte du cœur aux tempes, jusqu'à la racine des cheveux, et voile sa face de la pourpre de son intime royauté, comme pour la protéger contre une injure du dehors (1). »

En termes plus simples, elle ne pouvait regarder la vie sans un rire de pitié. Les grands dédaigneux sont portés au rire; c'est chez eux une attitude de défense. Mais ce qui affirme davantage encore le dédain chez Elisabeth de Bavière, c'est son exil volontaire de la cour, le choix de ses amitiés ou de ses caprices, la licence royale qu'elle donna au développement de ses goûts particuliers, son amour de la solitude, des sommets et des profondeurs.

En véritable impératrice, digne de cet état, rien de moyen ou d'ordinaire ne peut la contenter. Pour ses plus longues promenades, elle choisit l'hiver et des temps de vent et de neige fondue. Et cela, afin d'avoir un plaisir qui eût révolté les autres sensibilités : « Pour moi, c'est le temps que j'aime le mieux. Car il n'est pas

(1) Page 69.

fait pour les autres. Je puis en jouir seule. En vérité il n'est là que pour moi... (1) ». Au dédain se joint l'orgueil, son compagnon sérieux, mais souriant. Elle a conscience qu'à une nature privilégiée, devenue unique par le rejet de tout ce qui la reliait au commun monde des hommes, à une telle âme et à ce corps toujours divin, il faut des sensations inattendues, des fêtes dont la joie épouvante les êtres craintifs ou de nervosité banale.

Ici la recherche du rare exclut l'idée de surprendre et de plaire, qui se retrouve, but de presque toutes les excentricités féminines. Et le mot même d'excentricité, s'il venait à l'esprit, devrait être écarté violemment, à moins d'être restauré selon son sens normal et primitif. Il s'agit d'un être d'exception, mais qui a gardé toute la beauté de sa logique naturelle. Le drame final, si elle l'a perçu, ne l'a pas surprise, et peut-être alors a-t-elle rendu grâce au destin qu'une vie exceptionnelle eût une fin tragique : « Parfois, disait-elle, le destin choisit l'un de nous pour en faire un poème magnifique ou pour s'en gorger comme d'Œdipe ou de Médée...(2) » Si le dénouement, quoique sanglant, avait été obscur comme la chute dans un abîme, elle en eût encore apprécié la beauté, en eût joui peut-être immensément. Son âme n'était pas « une infante en robe de parade » ; Elisabeth méprisait trop les hommes pour s'orner à leur intention ou d'un manteau de cour ou d'une agonie tragique. Elle n'aimait qu'elle-même ou ses pareilles ; mais ses pareilles étaient rares, comme ses illusions furent brèves et mystérieuses.

Faite pour l'éclat du soleil et du trône, elle cache sa face et son cœur ; elle doit tolérer qu'on la regarde, elle ne veut pas qu'on la voie : son éventail se dresse ou

(1) Page 92.

(2) Page 98 Et (page 259) les tragiques paroles : « Je marche toujours à la recherche de ma Destinée ; je sais que rien ne peut m'empêcher de la rencontrer, le jour où je dois la rencontrer. Tous les hommes doivent, à un certain moment, se mettre en route à la rencontre de leur Destinée. Le Destin, pendant longtemps, tient ses yeux fermés, mais un jour il vous aperçoit tout de même... »

son ombrelle s'incline entre elle et ces curiosités où il y a souvent du désir. Un désir trop humain et naturel l'eût tellement humiliée !

Ses rapports mêmes avec la littérature, art ou théâtre, sont défiants. Elle n'accepte la fiction que comme un prétexte à regarder au fond de soi : « Et quand nous sommes saisis, nous ne le sommes pas par le tragique du théâtre, mais par des sens plus profonds qui ont été éveillés dans notre cœur (1). » Voilà bien l'attitude de la sensibilité égoïste pour qui la douleur d'autrui n'existe que si par hasard le cri extérieur a vibré à l'unisson du timbre intime. Il ne faudrait pas se laisser prendre trop souvent à ce que les gestes d'une telle créature peuvent simuler de pitié; ce sentiment ne peut vivre en elle que passager. Quelle pitié d'autrui est possible à qui n'a pas pitié de soi-même?

La pitié suppose une certaine crédulité. Elisabeth jugeait les hommes à peu près comme La Rochefoucauld : « Chaque salut a son but, chaque sourire veut être payé (2). » Elle payait, et sans amertume. Autant qu'un désir, une dette l'eût révoltée : le désir est une sorte de dette, quoique imaginaire. Cela est fort bien dit dans le vers célèbre (et pas assez, car il est des plus beaux) :

C'est moi qui te dois tout, puisque c'est moi qui t'aime.

Comme elle se joue de ce sentiment vulgaire, si symbolique de nos lâchetés sociales, la sympathie ! Elle le revêt comme des gants fourrés contre le froid, comme un manteau contre la pluie : « Quand je me meus parmi les gens, je n'emploie à cela que la partie de moi-même qui m'est commune avec eux. Les gens s'étonnent de me trouver si semblable à eux, parce que je les interroge sur le temps qu'il fait ou sur le prix des brioches (3). » Et ainsi, on l'aime pour ce qu'elle n'est pas. La communion s'est faite à travers les invincibles mailles d'une cuirasse d'acier : le dieu qui s'est donné reste intact. Et

(1) Page 100.
(2) Page 102.
(3) Page 108.

c'est le cas de rire longuement, car la comédie est bonne.

« Impératrice de l'âme, comme dit M. Christomanos, elle se vantait (1) de ne se laisser influencer par rien. » Illusion, mais de celles qui entretiennent dans un être humain le sens de la liberté et la confiance en soi. Ainsi les caprices mêmes sont justifiés et prennent, comme ceux de l'océan, un air de volonté jusque dans la furie. Si l'on se choisit des principes, ou ce simulacre seulement, une devise, il les faut tels que l'évolution de notre nature n'en soit pas contrariée. Quoi de plus fâcheux que de se tresser soi-même les liens de chanvre trop solides où les membres vont se révolter immobiles ? Les esprits supérieurs ne sont jamais enclins à ces erreurs de jugement. La prison qu'ils élisent est si vaste qu'on y taillerait d'immenses domaines pour un million de désirs. Elisabeth disait : « Ne rien craindre, souhaiter tout, être indifférent à tout. »

Cependant, voici le point douloureux. L'indifférence naturelle n'est plus souvent que le signe de l'ininteligence. L'indifférence acquise est une conquête glorieuse et douloureuse. Il faut avoir cruellement souffert pour avoir appris à ne plus souffrir. Mais le détachement entretient encore, et dans l'être tout entier, un état général de sensibilité que le moindre écho du passé va exalter jusqu'à l'anéantissement. Alors, l'idée de la mort se présente ; car il faut que la vie ait un but : c'est la mort, si ce n'est la vie. M. Christomanos devine et démêle cet écheveau. Voici trois petites phrases qui prouvent qu'il a compris (2) :

» En ses secrets, elle doit puiser de merveilleuses agonies.

Souvent dans ses yeux passent des désespoirs dont on ne saurait dire l'effroi.

(1) Page 134.
(2) Pages 109. 110, 111.

» Sa vie, dans quels abîmes roule-t-elle, sa vie qu'elle creuse si profondément dans le roc de la solitude ? »

Telles sont les délices des grandes âmes indifférentes ; telles sont les joies terribles du détachement.

Elle ne fut donc pas heureuse, au sens vulgaire de ce mot déshonoré, mais surtout elle ne chercha pas le bonheur, elle ne le voulut pas. Un jour, pendant une traversée, elle se compara à un écueil (1) : « Le bonheur n'est pas donné aux écueils. Fatalement, la lumière se brise contre les écueils. Je suis comme un écueil. La lumière ne risque pas de m'approcher. Et si elle venait jusqu'à moi, il y a des ténèbres dans lesquelles tous les clairs rayons se dissolvent, qui absorbent toute lumière et ne la rendent jamais. » C'est un peu sibyllin, mais cela se comprend, dit par cette bouche orgueilleusement sincère. Elle est trop seule, trop différente pour partager avec qui que ce soit des sentiments ou des sensations, ou bien ses désirs sont tellements étranges qu'elle ne veut ni les avouer ni les tolérer. Cependant des flots avaient joué autour de cet écueil. Avaient-ils joué en vain ? Le rocher sombre et ironique n'avait-il jamais accueilli le sourire de la lumière ? L'impératrice ne se parle jamais qu'à demi. Dès qu'elle sent que le manteau glisse de son épaule, elle interrompt le geste commencé, ramène l'étoffe au devoir de tomber en plis sévères. Cette femme n'eut jamais de confidentes ; dans la tragédie de sa vie, si on l'ordonnait, il faudrait rayer ce rôle ; et les monologues d'Hamlet seraient encore pour elle des morceaux bien longs et bien indiscrets.

Mais si elle n'a pas dit sa vie, il lui a plu de dire un peu de sa pensée. M. Christomanos lui a donné un tour lyrique, mais avec assez de vérité dans la transcription pour qu'on y trouve bien ce qui décidément fait la trame du caractère de l'impératrice, le dédain.

Elle n'a l'air de tenir ni à ses impressions, ni à ses admirations ; souvent une brève phrase d'ironie vient briser le son trop musical de paroles trop claires. Si

(1) Page 136.

maîtresse d'elle-même qu'elle soit, elle a parfois besoin de se reprendre ou de se contredire. C'est très féminin ; mais une femme supérieure n'en est que davantage une femme.

C'est d'une femme qu'il s'agit. Supérieure et différente, solitaire et dédaigneuse, l'impératrice a toujours possédé, et jusqu'à sa dernière heure, les dons les plus exquis de cet état. Elle fut jolie, avec de la beauté dans l'attitude, dans les yeux ; elle fut gracieuse et prenante, malgré elle, parce que l'inconscient féminin était plus fort que sa volonté d'isolement. Son intelligence s'adaptait à la causerie, comme au rêve ou à la méditation ; elle avait de l'esprit, et du plus vif. Enfin la bonté fit souvent, en cette âme complexe, capituler le mépris.

Rien de plus charmant que sa visite à la villa Capo d'Istria (1). l'étonnement religieux de la jeune fille (« Vous êtes la reine! »), la branche chargée de fleurs et d'oranges mûres. L'impératrice était capable de jouir des plaisirs les plus simples, peut-être parce que sa vraie vie alors fuyait : « Le sentiment du temps est toujours douloureux, car il nous donne le sentiment de la vie (2). »

Il y a un certain sérieux dans les caractères assombris par l'expérience qui ne s'égaie qu'aux enfantillages. Aussi de menues pratiques superstitieuses aident à supporter les journées (3).

« Il faut qu'elle boive à chaque source qu'elle rencontre sur son chemin.

» — C'est toujours une nouvelle saveur, me dit-elle, et elle boit de préférence dans le creux de sa main, bien qu'elle ait toujours sur elle un gobelet d'or. »

Et cela par manière de communion avec la nature, avec la croyance de célébrer de mystérieuses noces.

Il semble aussi qu'elle ait cru à la métempsychose (4).

(1) Page 250.
(2) Page 146.
(3) Page 256.
(4) Page 111 et (page 137) le mot soudain interrompu : « Quand je reviendrai sur la terre... »

Voilà des contradictions et des faiblesses ; et cela est heureux, cela certifie la vie. Un être tout uni se lit trop bien et trop vite ; mauvais signe.

Les beaux exemplaires de l'humanité ne sont jamais des produits bruts de la nature. Ce sont des œuvres d'art, façonnés par la volonté en lutte avec l'instinct. Mais il ne faut pas que l'instinct soit vaincu et chassé ; il faut qu'on le retrouve, comme l'or dans le métal de Corinthe. Le but est l'harmonie.

Ici le but a été atteint. L'œuvre était belle.

REMY DE GOURMONT.

AURORE [1]

PENSÉES SUR LES PRÉJUGÉS MORAUX

1.

Raison ultérieure. — Toutes les choses qui vivent longtemps sont peu à peu tellement imbibées de raison que l'origine qu'elles tirent de la déraison devient invraisemblable. Le sentiment ne croit-il pas au paradoxe et au blasphème chaque fois qu'on lui montre l'histoire exacte d'une origine? Un bon historien n'est-il pas, au fond, sans cesse *en contradiction* avec son milieu?

2.

Préjugé des savants. — Les savants sont dans le vrai lorsqu'ils jugent que les hommes de toutes les époques ont cru *savoir* ce qui était bon et mauvais. Mais c'est un préjugé des savants de croire que *maintenant* nous en soyons *mieux* informés que dans tout autre temps.

3.

Toute chose a son temps. — A l'époque où l'homme prêtait un sexe à toute chose, il ne croyait pas se livrer à un jeu, mais élargir son entendement : — il ne s'est avoué que plus tard, et pas

(1) Extrait d'*Aurore* (1881), volume sous presse dans notre collection des *Œuvres complètes de Frédéric Nietzsche*. Les éditeurs du philosophe ont donné à ces quarante premiers aphorismes du volume le sous-titre : *Sur la formation des mœurs et de la moralité*. Nous retrouvons ici quelques-unes des idées que Nietzsche devait développer plus tard dans la *Généalogie de la Morale*.

encore entièrement de nos jours, l'énormité de cette erreur. De même l'homme a attribué à tout ce qui existe un rapport avec la morale, jetant sur les épaules du monde le manteau d'une *signification* éthique. Tout cela aura un jour autant et pas plus de valeur que n'en a aujourd'hui déjà la croyance au sexe masculin ou féminin du soleil.

4.

Contre le rêve d'une dissonance des sphères. — Il nous faut à nouveau faire disparaître du monde l'abondance de *fausse* sublimité, parce qu'elle est contraire à la justice que les choses peuvent revendiquer! et pour cela il importe de ne pas prétendre à concevoir le monde avec moins d'harmonie qu'il n'en a!

5.

Soyez reconnaissants! — Le grand résultat que l'humanité a obtenu jusqu'à présent, c'est que nous n'avons plus besoin d'être dans une crainte continuelle des bêtes sauvages, des barbares, des dieux et de nos rêves.

6.

Le prestidigitateur et son contraire. — Ce qu'il y a d'étonnant dans la science est contraire à ce qu'il y a d'étonnant dans l'art du prestidigitateur. Car celui-ci veut nous persuader de voir une causalité très simple là où, en réalité, une causalité très compliquée est en jeu. La science, par contre, nous force à abandonner la croyance à la causalité simple dans les cas où tout paraît extrêmement simple et où nous ne sommes que les victimes de l'apparence. Les choses les plus « simples » sont très *compliquées*, — on ne peut pas assez s'en étonner.

7.

Changer son sentiment de l'espace. — Sont-ce les choses réelles ou les choses imaginées qui ont le plus contribué au bonheur humain? Ce qu'il y a de certain, c'est que la *dimension de l'espace* qui existe entre le plus grand bonheur et le plus profond malheur n'a pu être établie qu'à l'aide des choses imaginées. Par conséquent, *ce* genre de sentiment de l'espace, sous l'influence de la science, devient toujours plus petit : de même que la science nous a enseigné et nous enseigne encore à considérer la terre comme petite et tout le système solaire comme un point.

8.

Transfiguration. — Ceux qui souffrent sans espoir, ceux qui rêvent d'une façon désordonnée, ceux qui sont ravis dans l'au-delà, — voilà les trois degrés qu'établit Raphaël pour diviser l'humanité. Nous ne regardons plus le monde de cette façon — et Raphaël, lui aussi, n'aurait plus le *droit* de le regarder ainsi : il verrait de ses yeux une nouvelle transfiguration.

9.

Idée de la moralité des mœurs. — Si l'on compare notre façon de vivre, à celle de l'humanité pendant des milliers d'années, on constatera que, nous autres hommes d'aujourd'hui, vivons dans une époque très immorale; la puissance des mœurs est affaiblie d'une façon surprenante et le sens moral s'est tellement subtilisé et élevé que l'on peut tout aussi bien le considérer comme volatilisé. C'est pourquoi, nous autres hommes tardifs, pénétrons si difficilement les idées directrices qui ont présidé à la formation de la morale et, si nous arrivons

à les découvrir, malgré cela, nous répugnons à les publier, tant elles nous paraissent grossières ! tant elles ont l'air de calomnier la moralité ! Voici déjà, par exemple, la *proposition principale :* la moralité n'est pas autre chose (donc, avant tout, pas plus) que l'obéissance aux mœurs, quel que soit le genre de celles-ci ; mais les mœurs, c'est la façon traditionnelle d'agir et d'évaluer. Partout où les coutumes ne commandent pas il n'y a pas de moralité ; et moins l'existence est déterminée par les coutumes, moins est grand le cercle de la moralité. L'homme libre est immoral, puisque, en toutes choses, il *veut* dépendre de lui-même et non d'un usage établi : dans tous les états primitifs de l'humanité « mal» est équivalent d'«intellectuel», de « libre », d'« arbitraire », d'«inaccoutumé », d'« imprévu », d'« incalculable ». Dans ces mêmes états primitifs, toujours selon la même évaluation : si une action est exécutée, non parce que la tradition la commande, mais pour d'autres raisons (par exemple à cause de son utilité individuelle), et même pour ces mêmes raisons qui autrefois ont établi la coutume, elle est qualifiée d'immorale et considérée comme telle, même par celui qui l'exécute : car celui-ci ne s'est pas inspiré de l'obéissance envers la tradition. Qu'est-ce que la tradition ? Une autorité supérieure à laquelle on obéit, non parce qu'elle commande l'*utile*, mais parce qu'elle *commande*. — En quoi ce sentiment de la tradition se distingue-t-il d'un sentiment général de crainte ? C'est la crainte d'une intelligence supérieure qui ordonne, la crainte d'une puissance incompréhensible et indéfinie, de quelque chose qui est plus que personnel, — il y a de la *superstition* dans cette crainte. — Autrefois l'éducation tout entière et les

soins de la santé, le mariage, l'art médical, l'agriculture, la guerre, la parole et le silence, les rapports entre hommes et les rapports avec les dieux appartenaient au domaine de la moralité : la moralité exigeait que l'on observât des prescriptions, sans penser à *soi-même* en tant qu'individu. Dans les temps primitifs, tout dépendait donc de l'usage des mœurs, et celui qui voulait s'élever au-dessus des mœurs devait se faire législateur, guérisseur et quelque chose comme un demi-dieu : c'est-à-dire qu'il lui fallait *créer des mœurs*, — chose épouvantable et fort dangereuse ! — Quel est l'homme le plus moral ? *D'une part*, celui qui accomplit la loi le plus souvent : celui donc qui, comme le brahmane, porte la conscience de la loi partout et dans la plus petite division du temps, de sorte que son esprit s'ingénie sans cesse à trouver des occasions pour accomplir la loi. *D'autre part*, celui qui accomplit aussi la loi dans les cas les plus difficiles. Le plus moral est celui qui *sacrifie* le plus souvent aux mœurs : mais quels sont les plus grands sacrifices? En répondant à cette question l'on arrive à développer plusieurs morales distinctives : mais la différence qui sépare la moralité de l'accomplissement *plus fréquent* de la moralité de l'accomplissement *le plus difficile* est cependant la plus importante. Que l'on ne se trompe pas sur les motifs de cette morale qui exige l'accomplissement d'un usage dans les cas les plus difficiles comme signe de la moralité ! La victoire sur soi-même n'est *pas* demandée à cause des conséquences utiles qu'elle a pour l'individu, mais pour que les mœurs, la tradition apparaissent comme dominantes malgré toutes les velléités contraires et tous les avantages individuels : l'individu doit se sacrifier — ainsi l'exige la moralité

des mœurs. Par contre ces moralistes qui, pareils aux successeurs de *Socrates*, recommandent à l'*individu* la domination de soi et la sobriété, comme ses *avantages* les plus particuliers, comme la clef de son bonheur le plus personnel, ces moralistes ne sont que l'*exception* — et s'il nous paraît en être autrement, c'est simplement parce que nous avons été élevés sous leur influence. Ils suivent tous une voie nouvelle et sont victimes de la désapprobation absolue de tous les représentants de la moralité des mœurs, ils s'excluent de la communauté, étant immoraux et sont, au sens le plus profond, des méchants. De même, un Romain vertueux de la vieille école considérait comme mauvais tout *chrétien* qui « aspirait, avant tout, à son propre salut ». — Partout où existe une communauté et, par conséquent, une moralité des mœurs, domine l'idée que la peine pour la violation des mœurs touche avant tout la communauté elle-même : cette peine est une peine surnaturelle, dont la manifestation et les limites sont si difficiles à saisir pour l'esprit qui les approfondit avec une peur superstitieuse. La communauté peut forcer l'individu à racheter auprès d'un autre individu ou de la communauté même le dommage immédiat qui est la conséquence de son acte, elle peut aussi exercer une sorte de vengeance sur l'individu parce que, à cause de lui — comme une prétendue conséquence de son acte — les nuages divins et les explosions de la colère divine se sont accumulés sur la communauté, — mais elle considère pourtant, avant tout, la culpabilité de l'individu comme sa culpabilité à elle, et elle porte la punition de l'individu comme sa punition à elle. — « Les mœurs se sont relâchées », ainsi gémit l'âme de chacun, quand de pareils actes sont possibles. Toute ac-

tion individuelle, toute façon de penser individuelle font frémir; il est tout à fait impossible de déterminer ce que les esprits rares, choisis, primesautiers, ont dû souffrir au cours des temps par le fait qu'ils ont toujours été considérés comme des êtres méchants et dangereux, par le fait qu'ils se considéraient *eux-mêmes comme tels*. Sous la domination de la moralité des mœurs, toute espèce d'originalité avait mauvaise conscience; l'horizon de l'élite paraissait encore plus sombre qu'il ne devait l'être.

10.

Mouvement réciproque entre le sens de la moralité et le sens de la causalité. — Dans la mesure où le sens de la causalité augmente, l'étendue du domaine de la moralité diminue : car chaque fois que l'on a compris les effets nécessaires, que l'on parvient à les imaginer isolés de tous les hasards, de toutes les suites occasionnelles (*post hoc*), on a, du même coup, détruit un nombre énorme de *causalités imaginaires*, de ces causalités que, jusque-là, on croyait être les fondements de la morale — le monde réel est beaucoup plus petit que le monde de l'imagination, — on a chaque fois fait disparaître du monde une partie de la crainte et de la contrainte, chaque fois aussi une partie de la vénération et de l'autorité dont jouissaient les mœurs : la moralité a subi une perte dans son ensemble. Celui qui, par contre, veut augmenter la moralité doit savoir éviter que les succès puissent devenir *contrôlables*.

11.

Morale populaire et médecine populaire. — Il se fait, sur la morale qui règne dans une communauté, un travail constant auquel chacun participe : la

plupart des gens veulent ajouter un exemple après l'autre qui démontre le *rapport prétendu entre la cause et l'effet*, le crime et la punition ; ils contribuent ainsi à confirmer le bien fondé de ce rapport et augmentent la foi que l'on y ajoute. Quelques-uns font de nouvelles observations sur les actes et les suites de ces actes, ils en tirent des conclusions et des lois : le plus petit nombre se formalise çà et là et affaiblit la croyance sur tel ou tel point. — Mais tous se ressemblent dans la façon grossière et antiscientifique de leur action; qu'il s'agisse d'exemples, d'observations ou d'obstacles, ou qu'il s'agisse de la démonstration, de l'affirmation, de l'expression ou de la réfutation d'une loi, ce sont toujours des matériaux sans valeur, sous une expression sans valeur, comme les matériaux et l'expression de toute médecine populaire. La médecine populaire et la morale populaire sont de même acabit et ne devraient plus, comme c'est toujours l'usage, être appréciées de façon si différente : toutes deux sont des sciences *apparentes* de la plus dangereuse espèce.

12.

La conséquence comme adjuvant. — Autrefois on considérait le succès d'une action non comme une conséquence de cette action, mais comme un libre adjuvant venant de Dieu. Peut-on imaginer une plus grossière confusion ! Il fallait s'efforcer différemment en vue de l'action et en vue du succès, avec des pratiques et des moyens tout différents !

13.

Pour l'éducation nouvelle du genre humain. — Collaborez à une œuvre, vous qui êtes secourables et bien pensants, aidez à éloigner du monde l'idée de punition qui partout est devenue envahissante !

Il n'y a pas mauvaise herbe plus dangereuse! On a introduit cette idée, non seulement dans les conséquences de notre façon d'agir — et qu'y a-t-il de plus néfaste et de plus déraisonnable que d'interpréter la cause et l'effet comme cause et comme punition! — Mais on a fait pis que cela encore, on a privé les événements purement fortuits de leur innocence en se servant de ce maudit art d'interprétation par l'idée de punition. On a même poussé la folie jusqu'à enjoindre de voir dans l'existence elle-même une punition. — On dirait que c'est l'imagination extravagante des geôliers et des bourreaux qui a dirigé jusqu'à présent l'éducation de l'humanité!

14.

Signification de la folie dans l'histoire de l'humanité. — Si, malgré cette terrible pression de la moralité des mœurs, sous laquelle toutes les sociétés humaines ont vécu si — durant des milliers d'années avant notre ère, pendant cette ère, et en somme jusqu'à nos jours (nous habitons nous-mêmes, dans un petit monde d'exception et en quelque sorte dans la zone mauvaise) — les idées nouvelles et divergeantes, les appréciations et les instincts contraires ont fait irruption toujours à nouveau, ce ne fut cependant que grâce à un épouvantable accompagnement: presque partout c'est la folie qui aplanit le chemin de l'idée nouvelle, qui rompt le charme d'un usage vénérateur et d'une superstition. Comprenez-vous pourquoi il fallut que ce fût la folie? Quelque chose qui fût aussi sinistre et aussi incalculable, dans la voix et dans l'attitude, que l humeur démoniaque de la tempête et de la mer, et, par conséquent, quelque chose qui fût, au même titre, digne de la crainte et de l'observation? Quelque chose qui por-

tât, autant que les convulsions et l'écume de l'épileptique, le signe visible d'une manifestation absolument involontaire, quelque chose qui semblât qualifier à tel point l'aliéné pour être le masque et le porte-parole de la divinité? Quelque chose qui inspirât, même au promoteur d'une idée nouvelle, la vénération et la crainte de lui-même, et non plus des remords, et qui le poussât à être le prophète et le martyr de cette idée ? — Tandis que de nos jours on nous donne sans cesse à entendre que le génie possède au lieu d'un grain de bon sens un grain de folie, les hommes d'autrefois étaient bien plus près de l'idée que là où il y a de la folie il y a aussi un grain de génie et de sagesse, — quelque chose de « divin », comme on se murmurait à l'oreille. Ou plutôt, on s'exprimait avec une certaine vigueur: « Par la folie les plus grands bienfaits ont été répandus sur la Grèce, » disait Platon avec toute l'humanité antique. Avançons encore d'un pas: tous ces hommes supérieurs poussés irrésistiblement à briser le joug d'une moralité quelconque et à proclamer des lois nouvelles, ne purent faire autrement, *lorsqu'ils n'étaient pas véritablement fous*, que de le devenir ou de simuler la folie. — Et il en est ainsi de tous les novateurs sur tous les domaines, et non seulement de ceux des institutions sacerdotales et politiques : — les novateurs du mètre poétique furent eux-mêmes forcés de s'accréditer par la folie. (Jusqu'à des époques beaucoup plus clémentes les poètes gardèrent de ce fait une certaine convention de la démence: Solon s'en servit lorsqu'il enflamma les Athéniens à la reconquête de Salamine.) — « Comment se rend-on fou lorsqu'on ne l'est pas et lorsqu'on n'a pas le courage de faire semblant de l'être? » Presque

tous les hommes éminents de l'ancienne civilisation ont poursuivi cet épouvantable raisonnement; une doctrine secrète, faite d'artifices et d'indications diététiques, s'est conservée à ce sujet, en même temps que le sentiment de l'innocence et même de la sainteté d'une telle intention et d'un tel rêve. Les formules pour devenir médecin chez les Indiens, saint chez les chrétiens du moyen âge, « angecoque » chez les Groënlandais, « paje » chez les Brésiliens sont, dans leurs lignes générales, les mêmes; le jeûne insensé, la continuelle abstinence sexuelle, l'isolement dans le désert ou sur une montagne ou encore au haut d'une colonne, ou bien aussi « s'asseoir sur un vieux saule qui s'avance sur les eaux d'un lac » et ne pas penser à autre chose qu'à ce qui peut amener le ravissement et le désordre de l'esprit. Qui osera jeter un regard dans l'enfer des angoisses morales, les plus amères et les plus inutiles, où probablement les hommes les plus féconds de toutes les époques ont langui! Qui osera écouter les soupirs des solitaires et des égarés: « Hélas! accordez-moi donc la folie, puissances divines! la folie pour que je finisse enfin par croire en moi-même! Donnez-moi des délires et des convulsions, des clartés et des obscurités soudaines, effrayez-moi avec des frissons et des ardeurs que jamais mortel n'a ressentis, avec des fracas et des fantômes! laissez-moi hurler et gémir et ramper comme une bête: pourvu qu'auprès de moi je trouve la foi en moi-même! Le doute me dévore, j'ai tué la loi et la loi m'inquiète comme un cadavre inquiète un vivant; si je ne suis pas *plus* que la loi, je suis le plus réprouvé de tous. L'esprit nouveau qui est en moi, d'où me vient-il s'il ne vient pas de vous? Démontrez-moi donc que je vous appartiens! — La folie seule

me le démontre. » Et ce n'est que trop souvent que cette ardeur a atteint son but : à l'époque où le christianisme affirmait avec le plus de richesse sa fécondité en saints et en ermites du désert, croyant ainsi s'affirmer soi-même, il y avait à Jérusalem de grands établissements d'aliénés pour les saints manqués, pour ceux qui y avaient mis leur dernier grain de raison.

15.

Les plus anciens moyens de consolation. — Premier degré : l'homme voit dans tout malaise, dans toute calamité du sort, quelque chose pour quoi il lui faut faire souffrir quelqu'un d'autre, n'importe qui, — c'est ainsi qu'il se rend compte de la puissance qui lui reste encore, et cela le console. Deuxième degré : l'homme voit dans tout malaise et dans toute calamité du sort une punition, c'est-à-dire l'expiation de la faute et le moyen de se *débarrasser* du « mauvais sort », d'un sort réel ou imaginaire. S'il s'aperçoit de cet avantage que le malheur apporte avec lui, il ne croira plus devoir faire souffrir quelqu'un d'autre pour ce malheur, —il renoncera à ce genre de satisfaction parce qu'il en a maintenant un autre.

16.

Premier principe de la civilisation. — Chez les peuples sauvages il y a une catégorie de mœurs qui semblent viser à être une coutume générale: ce sont des ordonnances pénibles et, au fond, superflues (par exemple la coutume répandue chez les Kamtchadales de ne jamais gratter avec un couteau la neige attachée aux chaussures, de ne jamais embrocher un charbon avec un couteau, de ne jamais mettre un fer au feu — et la mort frappe celui qui contre-

vient à ces coutumes !) — mais qui maintiennent sans cesse dans la conscience la présence perpétuelle de la coutume, la contrainte ininterrompue d'obéir à la coutume : ceci pour renforcer le grand principe par quoi la civilisation commence : toute coutume vaut mieux que l'absence de coutumes.

17.

La nature bonne et mauvaise. — Les hommes ont commencé par substituer leur propre personne à la nature : ils se voyaient partout eux-mêmes, ils voyaient leurs semblables, c'est-à-dire qu'ils voyaient leur mauvaise et capricieuse humeur, cachée en quelque sorte sous les nuées, les orages, les bêtes fauves, les arbres et les plantes : c'est alors qu'ils inventèrent la « nature mauvaise ». Après cela vint un autre temps, où l'on voulut se différencier de la nature, l'époque de Rousseau : on avait tellement assez de soi-même, que l'on voulut absolument posséder un coin du monde que l'homme ne pût pas atteindre, avec sa misère : on inventa la « nature bonne ».

18.

La morale de la souffrance volontaire. — Pour les hommes en état de guerre qui font partie de cette petite communauté sans cesse en danger, où règne la moralité la plus stricte, quelle est la jouissance la plus élevée? Je veux dire, pour les âmes vigoureuses, assoiffées de vengeance, haineuses, perfides, prêtes aux événements les plus terribles, endurcies par les privations et la morale? — La jouissance de la *cruauté* : car cela fait partie des *vertus* d'une pareille âme, dans cette situation particulière, d'être inventive et insatiable dans la vengeance. La communauté se réconforte au spectacle des ac-

tions de l'homme cruel et elle jette loin d'elle, pour une fois, l'austérité de la crainte et des continuelles précautions. La cruauté est une des plus anciennes réjouissances de l'humanité. On estime, par conséquent, que les dieux, eux aussi, se réconfortent et se réjouissent lorsqu'on leur offre le spectacle de la cruauté, — de telle sorte que l'idée que la *souffrance volontaire*, le martyre que l'on choisit soi-même ont un sens et une valeur supérieurs, s'introduit dans le monde. Peu à peu la coutume dans la communauté établit une pratique conforme à cette idée : on se méfie dorénavant de tout bien-être exubérant et l'on reprend confiance chaque fois que l'on est dans un état de grande douleur; on se dit que les dieux pourraient être défavorables à cause du bonheur et favorables à cause du malheur— être défavorables et non pas s'apitoyer ! Car la pitié est considérée comme méprisable et indigne d'une âme forte et terrible; — mais les dieux sont favorables parce que le spectacle des misères les amuse et les rend de bonne humeur : car la cruauté procure la plus haute volupté du sentiment de puissance. C'est ainsi que s'introduit dans la notion de l' « homme moral », au milieu de la communauté, la vertu de la souffrance fréquente, de la privation, de l'existence pénible, de la mortification cruelle, —*non*, pour le répéter encore, comme moyen de discipline, de domination de soi, d'aspiration au bonheur personnel, — mais comme une vertu qui dispose favorablement à l'égard de la communauté les dieux méchants, élevant sans cesse à eux la fumée d'un sacrifice expiatoire. Tous les conducteurs spirituels des peuples qui s'entendirent à mettre en mouvement la bourbe paresseuse et terrible des mœurs, ont eu besoin, pour

trouver créance, outre la folie, du martyre volontaire — et aussi, le plus souvent et en première ligne, comme toujours, de la foi en eux-mêmes ! Plus leur esprit suivait justement des voies nouvelles, étant, par conséquent, tourmenté par les remords et la crainte, plus ils luttaient cruellement contre leur propre chair, leur propre désir et leur propre santé, — comme pour offrir à la divinité une compensation en joies, pour le cas où elle s'irriterait à cause des coutumes négligées et combattues, à cause des buts nouveaux que l'on s'est tracés. Il ne faut pas s'imaginer cependant, avec trop de complaisance, que de nos jours nous nous sommes entièrement débarrassés d'une telle logique de sentiment ! Que les âmes les plus héroïques s'interrogent à ce sujet dans leur for intérieur ! Le moindre pas fait en avant, dans le domaine de la libre pensée et de la vie individuelle, a été conquis, de tous temps, avec des tortures intellectuelles et physiques : et ce ne fut pas seulement la marche en avant, non ! toute espèce de pas, de mouvement, de changement a eu besoin de ses martyrs innombrables, à travers ces milliers d'années qui cherchèrent leurs voies et qui édifièrent des bases, mais auxquelles on ne songe pas lorsque l'on parle de cet espace de temps ridiculement petit, dans l'existence de l'humanité, et que l'on appelle « histoire universelle » ; et même dans le domaine de cette histoire universelle qui n'est, en somme, que le bruit que l'on fait autour des dernières nouveautés, il n'y a pas de sujet plus essentiel et plus important que l'antique tragédie des martyrs qui veulent *se mouvoir dans le bourbier*. Rien n a été payé plus chèrement que cette petite parcelle de raison humaine et de sentiment de la liberté dont nous sommes si fiers maintenant. Mais c'est

à cause de cette fierté qu'il nous est presque impossible aujourd'hui d'avoir le sens de cet énorme laps de temps où régnait la« moralité des mœurs » et qui précède l' « histoire universelle », *époque réelle et décisive, de la première importance historique, qui a fixé le caractère de l'humanité*, époque où la souffrance était une vertu, la cruauté une vertu, la dissimulation une vertu, la vengeance une vertu, la négation de la raison une vertu, où le bien-être, par contre, était un danger, la soif du savoir un danger, la paix un danger, la compassion un danger, l'excitation à la pitié une honte, le travail une honte, la folie quelque chose de divin, le changement quelque chose d'immoral, gros de danger ! — Vous vous imaginez que tout cela est devenu autre et que, par le fait, l'humanité a changé son caractère ? Oh! connaisseurs du cœur humain, apprenez à mieux vous connaître !

19.

Moralité et abêtissement. — Les mœurs représentent les expériences des hommes antérieurs sur ce qu'ils considéraient comme utile et nuisible, — mais le *sentiment des mœurs* (de la moralité) ne se rapporte pas à ses expériences, mais à l'antiquité, à la sainteté, à l'indiscutabilité des mœurs. Voilà pourquoi ce sentiment s'oppose à ce que l'on fasse des expériences nouvelles et à ce que l'on corrige les mœurs : ce qui veut dire que la moralité s'oppose à la formation de mœurs nouvelles et meilleures : elle abêtit.

20.

Libres agisseurs et libres penseurs. — Les libres agisseurs ont le désavantage sur les libres penseurs parce que les hommes souffrent d'une façon plus

visible des conséquences des actes que des conséquences des pensées. Mais si l'on considère que les uns comme les autres cherchent leur satisfaction, et que les libres penseurs trouvent déjà cette satisfaction dans le fait de réfléchir aux choses défendues et de les exprimer, en regard des motifs il y aura confusion de deux cas : et, en regard des résultats, les libres agisseurs l'emporteront même sur les libres penseurs, en admettant que l'on ne juge pas conformément à la visibilité la plus prochaine et la plus vulgaire — c'est-à-dire comme tout le monde. Il faut retirer bien des calomnies dont les hommes ont comblé tous ceux qui ont brisé par l'action l'autorité d'une coutume, — généralement ont les appelle des criminels. Tous ceux qui ont renversé la loi morale établie ont toujours été considérés d'abord comme de *méchants hommes:* mais lorsque l'on ne parvenait pas après. à rétablir cette loi et que l'on s'accommodait du changement, l'attribut se transformait peu à peu ; — l'histoire traite presque exclusivement de ces méchants hommes qui, plus tard, ont été appelés *bons !*

21.

« Accomplissement de la loi ». — Dans le cas où l'observation d'un précepte moral aboutit à un résultat différent de celui que l'on avait promis et attendu, et n'apporte pas à l'homme moral le bonheur promis, mais, contre toute attente, le malheur et la misère, il reste toujours à l'homme consciencieux et craintif l'excuse de dire : « On s'est trompé sur quelque chose dans l'*exécution* ». Au cas extrême, une humanité opprimée qui souffre profondément finira même par décréter : « Il est impossible de

bien exécuter le précepte, nous sommes faibles et pécheurs jusqu'au fond de l'âme et profondément incapables de moralité, par conséquent nous ne pouvons avoir aucune prétention au bonheur et à la réussite. Les promesses et les préceptes moraux sont pour des êtres meilleurs que nous ne sommes ».

22.

Les œuvres et la foi. — Les docteurs protestants continuent à propager cette erreur fondamentale que seule la foi importe et que les œuvres sont une conséquence naturelle de la foi. Cette doctrine n'est simplement pas vraie, mais elle a l'air si séduisante qu'elle a déjà ébloui des intelligences bien autres que Luther (je veux dire celle de Socrate et de Platon) : quoique l'évidence et l'expérience de tous les jours prouve le contraire. La connaissance et la foi, malgré toutes les promesses qu'elles renferment, ne peuvent donner ni la force pour l'action, ni l'habileté pour l'action, elles ne peuvent pas remplacer l'habitude de ce mécanisme subtil et multiple qui a dû être mis en mouvement pour que quoi que ce fût puisse passer de la représentation à l'action. Avant tout, et en premier lieu, les œuvres ! C'est-à-dire l'exercice, l'exercice, et encore l'exercice ! La foi qui en fait partie se trouvera par surcroît, — soyez-en certain !

23.

En quoi nous sommes le plus subtils. — Par le fait que, pendant des milliers d'années, on a considéré les *choses* (la nature, les instruments, la propriété de tout genre) comme vivantes et animées, avec la force de nuire et de se soustraire aux intentions humaines, le sentiment de l'impuissance, parmi les hommes, a été beaucoup plus grand et plus

fréquent qu'il n'aurait dû l'être : car il était nécessaire que l'on s'assurât des objets, tout comme des hommes et des animaux, par la force, la contrainte, la flatterie, les traités, les sacrifices, — et c'est là l'origine de la plupart des coutumes superstitieuses, c'est-à-dire d'une partie, peut-être la *plus grande*, et pourtant la plus inutilement gaspillée, de l'activité humaine. — Mais, puisque le sentiment de l'impuissance et de la crainte se trouvait dans un état d'irritation si violent, si continuel et presque permanent, le sentiment de la *puissance* s'est développé d'une façon tellement *subtile* que l'homme peut maintenant, en cette matière, se mesurer avec le trébuchet le plus sensible. Ce sentiment est devenu son inclination la plus violente ; les moyens que l'on a découverts pour se le procurer forment presque l'histoire de la culture.

24.

La démonstration d'un précepte. — D'une façon générale la valeur ou la non-valeur d'un précepte — par exemple celui pour cuire du pain — se démontre par le fait que le résultat promis se présente ou ne se présente pas, en admettant toutefois qu'on l'exécute minutieusement. Or, il en est autrement des préceptes moraux : car, dans leur cas, il n'est pas possible de se rendre compte des résultats, de les interpréter et de les définir. Ces préceptes reposent sur des hypothèses d'une très faible valeur scientifique, dont la démonstration ou la réfutation par les résultats sont en somme également impossibles : — mais autrefois, du temps de la grossièreté primitive de toute science et des faibles prétentions que l'on avait à considérer une chose comme démontrée, — autrefois la valeur ou la non-valeur d'un précepte de moralité se déterminaient de la même

façon que tout autre précepte : en rendant attentif aux résultats. Chez les indigènes de l'Amérique russe, il y a un précepte qui dit : « Tu ne dois ni jeter au feu les os d'animaux ni les donner aux chiens, » — et on démontre ce précepte en ajoutant : « Si tu le fais tu n'auras pas de chance à la chasse. » Or, dans un sens ou dans un autre, il arrive presque toujours que l'on n'a pas de chance à la chasse; il n'est donc pas facile de *réfuter* de cette manière la valeur du précepte, surtout lorsque c'est la communauté tout entière, et non pas seulement l'individu, qui porte le poids de la faute ; il y aura par conséquent toujours une circonstance qui semblera démontrer la valeur du précepte.

25.

Les mœurs et la beauté. — Il ne faut pas passer sous silence cet argument en faveur des mœurs, que chez chacun de ceux qui s'y soumettent entièrement, de tout cœur et dès l'origine, les organes d'attaque et de défense — tant physiques qu'intellectuels — s'atrophient : ce qui fait que cet individu devient toujours plus beau. Car c'est l'exercice de ces organes, et le sentiment correspondant, qui rendent laid et qui conservent la laideur. C'est pourquoi le vieux babouin est plus laid que le jeune et c'est pourquoi le jeune babouin femelle ressemble le plus à l'homme et se trouve donc être le plus beau. — Que l'on tire de là une conclusion sur l'origine de la beauté chez la femme!

26

Les animaux et la morale. — Les pratiques que l'on exige dans la société raffinée : éviter avec précaution tout ce qui est ridicule, bizarre, prétentieux, réfréner ses vertus tout aussi bien que ses désirs

violents, se montrer d'humeur égale, se soumettre à des règles, s'amoindrir; tout cela, en tant que morale sociale, se retrouve jusqu'à l'échelle la plus basse de l'espèce animale, — et ce n'est qu'à ce degré inférieur que nous voyons les idées de derrière la tête de toutes ces aimables réglementations : on veut échapper à ses persécuteurs et être favorisé dans la recherche de son butin. C'est pourquoi les animaux apprennent à se dominer et à se déguiser au point que certains d'entre eux parviennent à assimiler leur couleur à la couleur de leur entourage (en vertu de ce que l'on appelle les « fonctions chromatiques », à simuler la mort, à adopter les formes et les couleurs d'autres animaux, ou encore du sable, des feuilles, des lichens ou des éponges (ce que les naturalistes anglais appellent *mimicry*). C'est ainsi que l'individu se cache sous l'universalité du terme « homme » ou parmi la « société », ou bien il s'adapte aux princes, aux castes, aux partis, aux opinions de son temps ou de son entourage. Pour toutes ses façons subtiles de nous faire passer pour heureux, reconnaissants, puissants, amoureux on trouvera facilement le symbole animal. Le sens de la vérité lui aussi, ce sens qui au fond n'est pas autre chose que le sens de la sécurité, l'homme l'a en commun avec l'animal; on ne veut pas se laisser tromper, ne pas se laisser égarer par soi-même, on écoute avec méfiance les encouragements de ses propres passions, on se domine et l'on demeure méfiant à l'égard de soi-même; tout cela, l'animal l'entend à l'égal de l'homme; chez lui aussi la domination de soi tire son origine du sens de la réalité (de la sagesse). De même l'animal observe les effets qu'il exerce sur l'imagination des autres animaux, il apprend à faire ainsi un retour sur lui-même, à

se considérer objectivement, lui aussi, a posséder en une certaine mesure la connaissance de soi. L'animal juge des mouvements de ses adversaires et de ses amis, il apprend par cœur leurs particularités : contre les individus d'une certaine espèce il renonce, une fois pour toutes, à la lutte, et de même il devine dans les rapprochements de certaines variétés d'animaux les intentions de paix et de contrat. Les origines de la justice, comme celles de la sagesse, de la modération, de la bravoure, — en un mot de tout ce que nous désignons sous le nom de *vertus* socratiques — sont *animales :* ces vertus sont une conséquence de ces instincts qui enseignent à chercher la nourriture et à échapper aux ennemis. Si nous considérons donc que l'homme supérieur n'a fait que s'élever et s'affiner dans la *qualité* de sa nourriture et dans l'idée de ce qu'il considère comme lui étant opposé, il ne sera pas interdit de qualifier d'animal le phénomène moral tout entier.

27.

La valeur dans la croyance aux passions surhumaines. — L'institution du mariage maintient opiniâtrement la croyance que l'amour, bien qu'il soit une passion, est cependant susceptible de durer en tant que passion, et même que l'on peut établir comme règle, l'amour indestructible, l'amour à vie. Par cette ténacité d'une noble croyance, maintenue, malgré des réfutations si fréquentes qu'elles sont presque la règle et qui en font par conséquent une *pia fraus*, l'institution du mariage a conféré à l'amour une noblesse supérieure. Toutes les institutions qui ont concédé à une passion la *croyance en la durée* de celle-ci, et la responsabilité de la durée, malgré l'essence même de la passion, ont pro-

curé à cette passion un rang nouveau : et celui qui dès lors est pris d'une semblable passion ne se croit plus, comme jadis, abaissé ou mis en danger à cause d'elle, mais, au contraire, élevé par elle devant lui-même et devant ses semblables. Que l'on songe aux institutions et aux coutumes qui ont fait de l'abandon fougueux d'un moment une fidélité éternelle, du plaisir de la colère l'éternelle vengeance, du désespoir le deuil éternel, de la parole soudaine et unique l'éternel engagement. Par une telle transformation, beaucoup d'hypocrisie et de mensonge s'est chaque fois introduit dans le monde; chaque fois aussi, et à ce prix seulement, une conception *surhumaine* qui élève l'homme.

38.

La disposition d'esprit comme argument. — Quelle est la cause de la joyeuse résolution devant l'action? — C'est là une question qui a beaucoup préoccupé les hommes. La réponse la plus ancienne, qui demeure toujours courante, c'est que Dieu en est la cause et qu'il nous donne à entendre par là qu'il approuve notre décision. Lorsque l'on interrogeait autrefois les oracles on voulait rentrer chez soi en rapportant cette joyeuse résolution; et chacun répondait au doute qui lui venait, lorsque se présentaient à son âme plusieurs actions possibles: « Je ferai la chose qui sera accompagnée d'un pareil sentiment. » On ne se décidait donc pas pour ce qu'il y avait de plus raisonnable, mais pour le projet dont l'image rendait l'âme courageuse et pleine d'espérance. La bonne disposition était placée comme argument sur la balance et pesait plus lourd que la raison : puisque la disposition d'esprit était interprétée d'une façon superstitieuse, comme l'effet d'un dieu qui promet la réussite et qui veut

ainsi faire parler, à sa raison, le langage de la sagesse supérieure. Or, considérez les conséquences d'un pareil préjugé, lorsque des hommes rusés et avides de puissance s'en servaient — lorsqu'ils s'en servent encore ! « disposer favorablement les esprits ! » — avec cela on peut remplacer tous les arguments et vaincre toutes les objections !

29.

Les comédiens de la vertu et du péché. — Parmi les hommes de l'antiquité qui devinrent célèbres par leur vertu il y en eut, semble-t-il, un nombre considérable qui jouaient *la comédie devant eux-mêmes:* ce sont surtout les Grecs qui, étant des comédiens invétérés, ont dû jouer ainsi tout à fait inconsciemment et trouver qu'il était bon de jouer ainsi. Du reste, chacun se trouvait en lutte pour sa vertu avec la vertu d'un autre ou de tous les autres: comment n'aurait-on pas rassemblé tous les artifices pour faire montre de ses vertus, avant tout devant soi-même, ne fût-ce que pour en prendre l'habitude ! A quoi servait une vertu que l'on ne pouvait montrer ou qui ne s'entendait pas à se montrer elle-même ? — Le christianisme imposa un frein à ces comédiens de la vertu : il inventa l'usage d'étaler ses péchés d'une façon répugnante, d'en faire parade, il amena dans le monde l état de péché *mensonger* (jusqu'à nos jours il est considéré comme étant de « bon ton » parmi les bons chrétiens).

30.

La cruauté raffinée en tant que vertu. — Voici une moralité qui repose entièrement sur le *penchant de la distinction.* — n'en pensez pas trop de bien! Quel penchant est-ce donc au fond et quelle est

l'arrière-pensée qui le dirige? On aspire à ce que notre vue *fasse mal* à notre voisin et à son esprit d'envie, éveille son sentiment d'impuissance et de déchéance; on veut lui faire goûter l'amertume de sa destinée, en répandant sur sa langue une goutte de *notre* miel et, tandis qu'on lui fait goûter ce prétendu bienfait, on le regarde dans le blanc des yeux, fixement et d'un air de triomphe. Le voici devenu humble et parfait maintenant dans son humilité,— cherchez ceux auxquels par son humilité il préparait depuis longtemps une torture; vous finirez bien par les trouver. Celui-ci témoigne de la pitié à l'égard des animaux et on l'admire à cause de cela, — mais il y a certaines gens auxquels, par là, il a voulu faire subir sa cruauté. Voici un grand artiste : la volupté qu'il goûte d'avance en se figurant l'envie des rivaux terrassés n'a pas laissé dormir sa vigueur jusqu'à ce qu'il soit devenu un grand homme,— combien de moments amers chez d'autres âmes s'est-il fait payer pour atteindre à sa grandeur! La chasteté de la nonne : de quels yeux menaçants dévisage-t-elle les femmes qui vivent autrement qu'elle! Quelle joie vengeresse il y a dans ses yeux! — Le thème est court, les variations pourraient en être innombrables, mais elles ne sauraient devenir fastidieuses, — car le fait que la moralité de la distinction n'est en dernière instance que la joie qui procure la cruauté raffinée est encore d'une nouveauté par trop paradoxale et presque blessante. En dernière instance — cela veut dire ici : chaque fois dans la première génération. Car, lorsque l'habitude d'une action qui distingue devient *héréditaire*, l'arrière-pensée ne se transmet pas (seuls les sentiments et non les pensées peuvent s'hériter) : et, en supposant que l'on ne l'introduise pas à nou-

veau par l'éducation, à la seconde génération la joie de la cruauté, dans l'action qui distingue, n'existe déjà plus : mais seulement encore la joie que procure l'habitude de cette action, à elle seule et comme telle. Mais cette joie-là est le premier degré du « bien ».

31.

La fierté de l'esprit. — La *fierté* de l'homme qui se rebiffe contre la doctrine de la descendance des animaux et qui établit entre la nature et l'homme un grand abîme, — cette fierté trouve sa raison dans un *préjugé* sur la conformation de l'esprit, et ce préjugé est relativement *récent*. Pendant la longue période préhistorique de l'humanité, on supposait partout l'existence de l'esprit et l'on ne songeait pas du tout à le vénérer comme une prérogative de l'homme. Parce que l'on considérait tout au contraire le spirituel (ainsi que tous les instincts, les méchancetés, les penchants) comme appartenant à tout le monde, comme étant, par conséquent, d'essence vulgaire, on n'avait pas honte de descendre d'animaux ou d'arbres (les races *nobles* se croyaient honorées par de pareilles légendes), l'on voyait dans l'esprit ce qui nous unit à la nature et non ce qui nous sépare d'elle. C'est ainsi que l'on était élevé dans la *modestie*, — cela aussi par suite d'un *préjugé*.

32.

Le sabot d'enrayure. — Souffrir moralement et apprendre, par la suite, que cette espèce de souffrance repose sur une *erreur*, c'est là ce qui révolte. Car il y a une consolation unique à affirmer par sa souffrance « un monde de vérité » beaucoup plus profond que ne l'est toute autre espèce de monde,

et l'on *préfère* de beaucoup souffrir et se sentir ainsi *transporté* au-dessus de la réalité (par la conscience de s'approcher ainsi de ce « monde de vérité plus profond »), que de vivre sans souffrance et d'être privé de ce sentiment du sublime. Par conséquent, c'est la fierté et la façon habituelle de la satisfaire qui *s'oppose* à la nouvelle interprétation de la morale. Quelle force faudra-t-il donc employer pour supprimer ce sabot d'enrayure? Plus de fierté ? Une nouvelle fierté ?

33.

Le mépris des causes, des conséquences et des réalités. — Ces hasards néfastes qui frappent une communauté, tels que les orages subits, les sécheresses ou les épidémies, éveillent chez tous les membres le soupçon que des fautes contre les mœurs ont été commises, ou font croire qu'il faut inventer de nouvelles coutumes, pour apaiser une nouvelle puissance et une nouvelle lubie des démons. Ce genre de suspicion et de raisonnement évite donc justement d'approfondir la véritable cause naturelle et considère la cause démoniaque comme raïson première. Il y a là une des sources des travers héréditaires de l'esprit humain : et l'autre source se trouve tout à côté, car, de même et tout aussi systématiquement, on accorde une attention beaucoup moindre aux *conséquences* véritables et naturelles d'une action que celle que l'on accorde aux conséquences surnaturelles (ce que l'on appelle les punitions et les grâces de la divinité). Il existe, par exemple, une prescription qui exige certains bains à prendre à des moments déterminés : on ne se baigne pas pour des raisons de propreté, mais parce que cela est prescrit. On n'apprend pas à fuir les

véritables conséquences de la malpropreté, mais le prétendu déplaisir qu'éprouverait la divinité à vous voir négliger un bain. Sous la pression d'une crainte superstitieuse on soupçonne que ces lavages des malpropretés du corps ont plus d'importance qu'ils n'en ont l'air, on y introduit des significations de seconde et de troisième main, on se gâte la joie et le sens de la réalité, et l'on finit par n'attacher d'importance à celle-ci qu'*en tant qu'elle peut être un symbole*. De telle sorte que, sous l'empire de la moralité des mœurs, l'homme méprise premièrement les causes, en second lieu les conséquences, en troisième lieu la réalité, et il relie tous ses sentiments élevés (de vénération, de noblesse, de fierté, de reconnaissance, d'amour) *à un monde imaginaire:* qu'il appelle un monde supérieur. Et, aujourd'hui encore, nous en voyons les conséquences : dès que les sentiments d'un homme *s'élèvent*, d'une façon ou d'une autre, ce monde imaginaire est en jeu. C'est triste à dire, mais provisoirement *tous les sentiments élevés* doivent être suspects pour l'homme de science, tant il s'y mêle d'illusions et d'extravagances. Non que ces sentiments dussent être suspects en soi et pour toujours, mais, de toutes les *épurations* graduelles qui attendent l'humanité, l'épuration des sentiments élevés sera une des plus lentes.

34.

Les sentiments moraux et les concepts moraux. — Il est évident que les sentiments moraux se transmettent par le fait que les enfants remarquent chez les adultes des prédilections violentes et des fortes antipathies à l'égard de certaines actions, et que ces enfants, étant des singes de naissance, *imitent*

les prédilections et les antipathies; plus tard, au cours de leur existence, alors qu'ils sont pleins de ces sentiments bien appris et bien exercés, ils considèrent une interrogation tardive, une espèce d'exposé des motifs qui justifieraient ces prédilections et ces antipathies comme affaire de convenance. Mais cet « exposé des motifs » n'a rien à voir chez eux ni avec l'origine, ni avec le degré des sentiments : on se contente de se mettre en règle avec la convenance, qui veut qu'un être raisonnable connaisse les arguments de son pour et de son contre, des arguments qu'il puisse indiquer et qui soient acceptables. En ce sens l'histoire des sentiments moraux est toute différente de l'histoire des concepts moraux. Les premiers sont puissants *avant* l'action, les seconds surtout *après* l'action, en face de la nécessité de s'expliquer à leur sujet.

35.

Les sentiments et l'origine qu'ils tirent des jugements. — « Fie-toi à ton sentiment ! » — Mais les sentiments ne sont rien de définitif, rien d'original; derrière les sentiments il y a les jugements et les appréciations qui nous sont transmis sous la forme de sentiments (prédilections, antipathies). L'inspiration qui découle d'un sentiment est petite-fille d'un jugement — souvent d'un jugement erroné ! — et, en tous les cas, pas d'un jugement qui te soit personnel. — C'est obéir plus à son grand-père, à sa grand'mère et aux grands parents de ceux-ci, qu'aux dieux qui sont en nous, notre raison et notre expérience.

36.

Une folie de la piété pleine d'arrière-pensées. — Comment ! les inventeurs des antiques cultures, les

premiers confectionneurs d'instruments et de cordeaux, de chariots, de canots et de maisons, les premiers observateurs de la conformité des lois du système céleste et de la table de multiplication, — seraient différents des inventeurs et des observateurs de notre temps et supérieurs à ceux-ci? Les premiers pas en avant auraient une valeur que n'égaleraient pas tous nos voyages, toutes nos navigations circulaires dans le domaine des découvertes? Ainsi parle la voix dû préjugé ; on argumente ainsi pour rabaisser l'importance de l'esprit actuel. Et pourtant il est évident que ce fut le hasard qui était autrefois le plus grand inventeur et le plus grand observateur, le bienveillant inspirateur de cette époque ingénieuse et que, pour les inventions les plus insignifiantes que l'on fait maintenant, on use plus d'esprit, plus d'énergie et d'imagination scientifique qu'il n'en existait autrefois pendant de longs espaces de temps.

37.

Fausses conclusions que l'on tire de l'utilité. — Lorsque l'on a démontré la plus haute utilité d'une chose on n'a pas encore fait un pas pour expliquer l'origine de cette chose: ce qui veut dire que l'on ne peut jamais expliquer, par l'utilité, la nécessité de l'existence. Mais c'est précisément le jugement contraire qui a dominé jusqu'à présent — et jusque dans le domaine de la science la plus sévère. Les astronomes ne sont-ils pas allés jusqu'à prétendre que l'utilité (supposée) dans l'économie des satellites (— remplacer d'une autre façon la lumière affaiblie par une trop grande distance du soleil, pour que les habitants des astres ne manquassent pas de lumière —) était le but final de cette économie et en expliquait l'origine? On se souviendra aussi du

raisonnement de Christophe Colomb : la terre est faite pour l'homme, donc, s'il y a des contrées il faut qu'elles soient habitées. « Est-il possible que le soleil répande ses rayons sur le néant et que la veille nocturne des étoiles soit gaspillée pour des mers sans voies et des régions inhabitées? »

38.

Les instincts transformés par les jugements moraux. — Le même instinct devient le sentiment pénible de la *lâcheté*, sous l'impression du blâme que les mœurs ont fait reposer sur lui : ou bien le sentiment agréable de l'*humilité*, si une morale, telle que la morale chrétienne, l'a pris à cœur et l'a appelé *bon*. Ce qui signifie que cet instinct jouira soit d'une bonne, soit d'une mauvaise conscience! En soi, *comme tout instinct*, il est indépendant de la conscience, il ne possède ni un caractère, ni une désignation morale, et n'est même pas accompagné d'un sentiment de plaisir ou de déplaisir déterminé : il ne fait qu'acquérir tout cela, comme une seconde nature, lorsqu'il entre en relation avec d'autres instincts qui ont déjà reçu le baptême du bien et du mal, ou si l'on reconnaît qu'il est l'attribut d'un être que le peuple a déjà déterminé et évalué au point de vue moral. — Ainsi les anciens Grecs avaient d'autres sentiments sur l'*envie* que nous autres; Hésiode la nomme parmi les effets de la *bonne* et bienfaisante Eris et il ne se choquait pas à reconnaître que les dieux ont quelque chose d'envieux : cela se comprend dans un état de choses dont l'âme était la lutte; la lutte cependant était considérée comme bonne et appréciée comme telle. De même les Grecs différaient de nous dans l'évaluation de l'*espérance* : on la considérait comme aveugle et perfide; Hésiode a indiqué dans une fa-

ble ce que l'on peut dire de plus violent contre elle, et ce qu'il dit est si étrange qu'aucun interprète nouveau n'y a compris quelque chose, — car c'est contraire à l'esprit moderne qui a appris du christianisme à croire à l'espérance comme à une vertu Chez les Grecs, par contre, la science de l'avenir ne paraissant pas entièrement fermée, et l'information au sujet de l'avenir étant devenue, dans des cas innombrables, un devoir religieux, là où nous nous contentons de l'espérance, celle-ci, grâce à tous les devins, devait forcément être un peu dégradée et abaissée à la hauteur d'un mal ou d'un danger. Les juifs, qui considéraient la *colère* autrement que nous, l'ont sanctifiée : c'est pourquoi ils ont vu la sombre majesté de l'homme qui accompagnait la colère à une élévation qu'un Européen ne saurait imaginer : ils ont façonné la sainteté de leur Jéhovah en colère d'après la sainteté de leurs prophètes en colère. Les grands courroucés parmi les Européens, si on les compare à une telle mesure, ne sont en quelque sorte que des créatures de seconde main.

39.

Le préjugé de l' « esprit pur ». — Partout où a régné la doctrine de la *spiritualité pure*, elle a détruit par excès la force nerveuse : elle enseignait à mépriser le corps, à le négliger ou à le tourmenter, à tourmenter et à mépriser l'homme lui-même à cause de tous ses instincts ; elle produisait des âmes assombries, raidies et oppressées, — qui, en outre, croyaient connaître la cause de leur sentiment de misère et espéraient pouvoir supprimer cette cause. « Il faut qu'elle se trouve dans le corps ! il est toujours encore trop florissant ! » — ainsi con-

cluaient-ils, tandis qu'en réalité le corps, par ses douleurs, ne cessait de s'élever contre le continuel mépris qu'on lui témoignait. Une extrême nervosité, devenue générale et chronique, finissait par être l'apanage de ces vertueux esprits purs : ils n'apprenaient plus à connaître la *joie* que sous la forme de l'extase et autres prodromes de la folie — et leur système atteignait son apogée lorqu'ils considéraient l'extase comme point culminant de la vie et comme étalon pour *condamner* tout ce qui est terrestre.

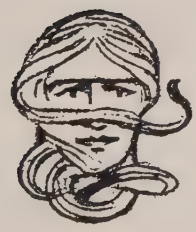
40.

Les investigations au sujet des usages. — Les nombreux préceptes moraux que l'on tirait, à la hâte, d'un événement unique et étrange finissaient très vite par devenir incompréhensibles; il était tout aussi difficile d'en déduire des intentions que de reconnaître la pénalité qui devait suivre une infraction; on avait même des doutes au sujet de la succession des cérémonies ; — mais, tandis que l'on se concertait tout au long à ce sujet, l'objet d'une pareille investigation grandissait en valeur, et ce qu'il y avait justement d'absurde dans une coutume finissait par devenir la sacro-sainte sainteté. Que l'on ne juge pas à la légère la force que l'humanité a dépensée là pendant des milliers d'années et sur tout par l'effet que produisaient ces *investigations au sujet des usages!* Nous voici arrivés sur l'énorme terrain de manœuvre de l'intelligence : non seulement les religions s'y développent et s'y achèvent, mais la science, elle aussi, y trouve ses précurseurs vénérables quoique terribles encore; c'est là que le poète, le penseur, le médecin, le législateur ont grandi ! La peur de l'intelligible qui, d'une façon équivoque, exige de nous des cérémonies est deve-

nue peu à peu le charme de ce qui est difficile à comprendre, et, lorsque l'on ne parvenait pas à approfondir, on apprenait à créer.

FRÉDÉRIC NIETSZCHE.

Traduit par HENRI ALBERT.



LES « POÈTES D'AUJOURD'HUI » ET LA CRITIQUE

Les *Poètes d'Aujourd'hui* sont décidément un livre qui provoque l'écriture. Ce n'est pas nous qui nous en plaindrons. Nous avouerons pourtant que nous n'avions jusqu'ici prêté qu'une attention tranquille à tout ce qui s'imprimait sur notre ouvrage. Assurés en quelque sorte d'avoir fait un travail utile et attendu et qui remplissait sa destination, ce qu'on pouvait écrire d'injuste et d'inclairvoyant à son sujet nous importait peu. Et semblables si l'on veut à ce moine de Gustave Doré que rien des disputes l'environnant ne détournait de sa tâche, nous songions doucement à ce second volume que nous avons presque promis et qu'il nous faudra bien publier un jour ou l'autre.

A dire vrai, notre tranquillité n'était que naturelle. Les auteurs des articles qui paraissaient sur notre ouvrage avaient tous qualité pour les écrire. S'ils parlaient quelquefois des *Poètes d'Aujourd'hui* avec méchanceté, on ne pouvait guère leur reprocher qu'une certaine passion un peu inutile ; et encore cette passion devenait-elle très louable si l'on prenait la peine de changer de point de vue. En un mot, aucun d'eux, jusqu'ici, n'avait rien montré qui n'appartînt à la critique libre, désintéressée et courtoise.

Tels furent autrefois Kahn, Doumic et Beaunier.

Hélas ! voici que les Temps commencent à changer. Après avoir une première fois pris la plume pour rétablir un point que M. Vielé-Griffin négligeait vraiment trop, voici qu'il nous la faut prendre de nouveau pour répondre à des reproches dont l'inconvenance et l'inanité n'ont

d'égale que la présomption de leur auteur. Que les lecteurs nous excusent pour qui uniquement nous écrivons ces pages. D'ailleurs, nous lire ne sera pas oiseux si, après avoir profité de l'occasion pour répondre civilement aux critiques civiles, nous avons su montrer ce que ces reproches contiennent d'erreur et de parti-pris.

Nous soulignerons tout d'abord l'incompréhension que certains de nos censeurs ont apportée à lire l'Introduction des *Poètes d'Aujourd'hui*. En dépit de notre déclaration que cet ouvrage est uniquement un recueil de « morceaux choisis », et malgré le sous-titre précis qu'on lui voit, ils se sont en effet obstinés à le considérer comme une anthologie. Il semble pourtant qu'une telle erreur est impossible si l'on lit attentivement notre Introduction : « C'est ici un ouvrage didactique, y avons-nous marqué, « si l'on veut : un guide de la poésie récente. Des livres « des mieux connus d'entre les poètes qui participèrent « au mouvement littéraire appelé « symboliste », nous « avons extrait, non pas toutes les belles pièces, mais « quelques-unes seulement des plus belles pièces, et sous « le titre qu'on voit à ce travail nous les apportons au « public comme un témoignage du parfait labeur d'art « où se vouèrent ces écrivains et comme un renseigne- « ment direct sur leur œuvre. Et c'est ici un livre de « *Morceaux choisis*, sans plus. » Ce ne pouvait d'ailleurs être autre chose. Surtout, ce ne pouvait être une anthologie. Qu'est-ce, en effet, qu'une anthologie? Et de ceux qui prétendent que nous en avons fait une, lequel pourrait nous le dire? Ce n'est sûrement pas M. de Souza, dont nous nous occuperons plus particulièrement tout à l'heure. Lui qui fut le plus empressé, sinon le plus habile, à soutenir que notre ouvrage en était une, il ne sait ce que c'est. Du moins n'a-t-il pu l'expliquer à quelqu'un qui l'en pressait. Que ce critique veuille bien pencher ici sa vaniteuse ignorance. Pour définir ce qui constitue à notre sens une anthologie, nous n'avons qu'à reprendre quelques lignes de notre Introduction, supprimées au dernier moment par suite du manque de place. Elles suffiront certainement. « C'est ici un livre de *Morceaux*

« *choisis*, sans plus, et non point une anthologie, « comme on s'est plu à le dire de notre ouvrage durant « que nous y travaillions. Et cette distinction n'importe pas « peu. Une anthologie, en effet, doit comprendre, selon « nous, *tous* les meilleurs poètes de l'époque qu'elle con- « cerne. Elle ne doit pas être le choix de quelques poé- « sies de quelques-uns de ces poètes, mais bien le « choix de *toutes* les meilleures poésies de tous ces « poètes. Ce qui en fait le caractère essentiel, c'est que « le choix de poèmes qu'elle contient est un choix défi- « nitif, un choix absolu, qui ne supporte pas d'être aug- « menté ni diminué. De là cet empêchement de composer « une anthologie autrement qu'avec des extraits d'œuvres « closes, c'est-à-dire d'œuvres dont les auteurs sont « morts — et la différence qui la sépare d'un livre de « morceaux choisis dont l'époque qu'il concerne, les poè- « tes qui y figurent et le choix de poèmes varient suivant « qu'il est dû à tel ou tel compilateur. Et il éclate que cet « ouvrage ne saurait en être une, puisque la plupart « des poètes qu'on y voit et qui furent eux-mêmes l'objet « d'un choix — et dont il contient, nous le répétons, non « pas toutes les belles pièces, mais quelques-unes seule- « ment des plus belles pièces — sont à peine à la moitié « de leur carrière, et que notre choix de poèmes n'a pu « porter, par cela même, sur un ensemble complet. »

Nous devons toutefois à la vérité de reconnaître qu'il n'existe guère d'anthologie dans le sens rigoureux où nous l'entendons. Méléagre, le premier, il nous semble bien, qui en composa une, n'accueillit dans la sienne que ceux des poètes grecs qu'il préférait. Et depuis, il en fut toujours ainsi, ou à peu près. Dans toutes les anthologies qui nous ont été données, des poètes manquent, sans qu'on puisse s'expliquer les raisons de leur exclusion. Celle de la Maison Lemerre, que M. de Souza nous oppose si maladroitement, est un exemple récent de la fantaisie qu'on apporte habituellement dans l'établissement de ces sortes d'ouvrages, et des sens nombreux donnés au mot anthologie. M. Catulle Mendès, en effet, ne s'y trouve point,

et quand on songe à la place qu'il occupe parmi les poètes parnassiens, on ne peut que supposer que seuls des motifs tout à fait étrangers à la poésie ont amené l'éditeur à une telle injustice. M. de Souza sait bien que les raisons qui nous ont fait l'exclure des *Poètes d'Aujourd'hui* sont plutôt toutes contraires. Quittera-t-il pour cela son erreur et reconnaîtra-t-il enfin, après nous avoir lu, que nous n'avons voulu faire et que nous n'avons fait qu'un recueil de *Morceaux choisis?* La nature de son esprit rend une telle espérance un peu ridicule. Heureusement la vérité demeure : les *Poètes d'Aujourd'hui* ne sont point une anthologie; et ils en seraient une, que M. de Souza, qui ne manque en rien au premier volume, ne figurerait pas plus, mourût-il d'ici-là, dans le second, si tant est qu'il y en ait jamais un.

Quant aux reproches qu'on nous a faits relativement à notre choix de poètes, ils se détruisent les uns les autres et nous n'en parlerons qu'à peine. Chaque critique, en effet, a publié ses préférences et ses inimitiés, et les noms cités à propos de nos prétendues complaisances comme à propos de nos omissions en ont varié d'autant. Nous ne reproduirons rien de ces énumérations diverses et changeantes, où figurent à la fois des noms de poètes et des noms d'écoliers en poésie, lesquels sont tantôt honnis et tantôt célébrés. Il est certain que si notre choix de poètes eût dépendu de M. Gustave Kahn, beaucoup de ceux que nous avons accueillis auraient été négligés et que beaucoup de ceux que nous avons négligés auraient été accueillis. Mais il est non moins certain que si ce même choix eût dépendu d'un troisième arbitre, tout encore en aurait été changé. Et il est indiscutable que ni l'un ni l'autre, qui, pas plus que nous, dans un seul volume, n'aurait mis tous les poètes, n'aurait, mieux que nous, satisfait tout le monde. D'ailleurs, cette difficulté de notre travail n'a point échappé à M. Gustave Kahn. Le seul de nos juges, il en a tenu compte et l'a signalée, et sa critique des *Poètes d'Aujourd'hui* (1) en

(1) *Revue blanche*, 1er août 1900.

garde nous ne savons quel ton amène et encourageant. Sans doute, il n'a montré, ce faisant, que la clairvoyance et l'impartialité qui convenaient. Mais quand on voit le parti pris de ces mécontents qui ont qualifié nos omissions de « vraiment scandaleuses », cette clairvoyance et cette impartialité deviennent appréciables et valent qu'on les loue.

Encore, ces omissions qu'on nous a reprochées, si elles se rapportaient toutes à de jeunes poètes ou du moins à des poètes d'expression récente. Quand on songe que M. Henry Bordeaux est allé jusqu'à écrire (1) que notre livre ment à son titre parce que n'y figurent point MM. de Hérédia, Sully-Prudhomme, Léon Dierx et François Coppée. Comme si ces poètes, qui seront peut-être de tous les temps, pouvaient être appelés des « poètes d'aujourd'hui » au sens où il faut l'entendre au sujet de notre ouvrage, et comme si la date de parution des *Trophées* (1892) était un argument soutenable. De telles critiques, nous le répétons, ne se tiennent pas. Nous gardons cette idée que les poètes que nous avons choisis représentent assez bien les différentes nuances de la poésie actuelle. Nous avons admis dans notre recueil de jeunes morts dont la place y était marquée. Nous y avons placé le délicieux Verlaine et le pur Mallarmé — qu'on nous a reprochés, verbalement, il est vrai — comme des aînés dont l'œuvre méritait cet hommage. Nous avons négligé des poètes que nous aimons et nous en avons accueillis que nous ne goûtons guère. Mais qu'il y ait dans notre ouvrage des noms inutiles et qui tiennent la place de noms indispensables, nous ne le croyons pas. Nous croyons plutôt que les quelques poètes que nous avons choisis méritaient tous de l'être, et qu'on peut seulement regretter notre impossibilité à en accueillir davantage. Mais disposant du cadre étroit d'un seul volume — car le second ne fut jamais certain — il nous fallait bien nous borner, et c'est surtout pour nous qu'il n'y a pas compensation.

(1) *Revue hebdomadaire*, 29 septembre 1900.

D'ailleurs, les listes de noms qu'on a publiées si complaisamment sont elles-mêmes incomplètes. Il est en effet un poète qui, plus qu'aucun de ceux qu'on nous a reproché d'avoir omis, avait, pour toutes sortes de raisons, sa place indiquée dans notre recueil aux côtés de Paul Verlaine et de Stéphane Mallarmé. Mais personne ne s'est souvenu de lui. Aucun de nos critiques, aucun même des poètes qui ont écrit sur notre ouvrage, n'a daigné rappeler son nom admirable et triste. Charles Baudelaire! celui-là surtout manque peut-être à notre livre. Nous avions pourtant songé à l'y placer. Pourquoi n'en avons-nous rien fait? Et quoi nous consolera de n'avoir pas tout au moins réalisé ce projet que nous eûmes un moment de dédier à sa mémoire les *Poètes d'Aujourd'hui*...

Si nous abordons maintenant les critiques qu'on nous a faites sur notre choix de poèmes, nous voyons que là aussi l'accord manque un peu. Tandis que M. Gustave Kahn nous reproche d'avoir « donné trop calme, trop pâle », d'avoir « cherché des pièces sages », M. Henry Bordeaux, lui, émet cet avis que nous aurions dû éviter les poèmes de Tristan Corbière, d'Arthur Rimbaud et de M. René Ghil, qu'il qualifie de « déraisons »; et cependant qu'un jeune auteur publie çà et là que nous montrons dans notre ouvrage une tendance trop « symboliste », M. de Souza... écrit, en employant des mots de politicien et dont le sens n'est pas fixé, que nous avons sacrifié les poètes au public et que nous avons dénaturé l'art de chacun d'eux. A tout cela, nous répondrons brièvement. Nous osons croire qu'aussi bien que M. Gustave Kahn — car dire aussi bien que M. de Souza serait un peu exagéré — nous savons juger de la beauté d'un poème. Nous gardons cette opinion que notre choix est exact, qu'il raconte fidèlement les successifs aspects de l'art des poètes, et qu'on n'y pouvait apporter un esprit différent, ni surtout qui fût meilleur. Nous savons au surplus ce que nous avons fait, qui est précisément ce que nous voulions faire. Et

les critiques qu'on nous adresse sur ce point sont d'autant plus négligeables que leurs auteurs n'ont tenu compte aucunement du but que nous nous proposions, le seul, d'ailleurs, qu'il était possible de se proposer.

Il y a d'autre part de quoi sourire quand on voit M. de Souza nous reprocher d'avoir sacrifié les poètes au public, alors que nous avons tout au contraire tenté d'élever celui-ci jusqu'à ceux-là. Ne trouve-t-on pas dans notre recueil des fragments de poèmes de M. René Ghil, qui sont plutôt abstraits, et des poèmes de Jules Laforgue, qui ont besoin d'être sentis plus encore que compris et qui demandent pour être goûtés une sensibilité extrêmement particulière? N'est-il pas clair aussi que les lecteurs d'un volume de vers ne sont tout de même pas les habitués des bas romans-feuilletons, comme semble l'avancer M. de Souza, quand il donne au mot public un sens péjoratif qu'il n'a point en l'espèce?

Il vaut mieux d'ailleurs ne pas insister sur ces points qui sont délicats au regard des poètes eux-mêmes, et à présent que nous en avons fini, ou à peu près, avec les critiques courtoises, nous allons nous occuper des autres.

Nous rappellerons tout d'abord, pour que ces pages soient une réponse complète, la lettre de M. Vielé-Griffin, dans le *Mercure* de septembre dernier. On sait que M. Vielé-Griffin nous a reproché, dans cette lettre, d'avoir donné un titre fantaisiste à l'un de ses poèmes, reproduit dans notre ouvrage (1). M. Vielé-Griffin oubliait simplement l'accord intervenu entre nous et lui. Au moment de reproduire dans les *Poètes d'Aujourd'hui* le *Thrène* qu'à l'occasion de la mort de Stéphane Mallarmé il publia dans le *Mercure* d'octobre 1898, il nous apparut en effet que ce poème n'aurait peut-être pas auprès du lecteur son entière signification, le nom du Maître ne s'y lisant point et la date l'accompagnant pouvant n'être pas éloquente sûrement. L'idée nous vint alors de le titrer comme un précédant poème du même auteur, in-

(1) Et l'on a pu lire dans le *Mercure* d'octobre notre réponse à cette lettre.

titulé *Thrène pour Paul Verlaine*, et d'ajouter au mot *Thrène* les mots *pour Stéphane Mallarmé*. Et M. Vielé-Griffin, consulté, nous ayant donné toute liberté, il fut procédé ainsi. On conviendra aisément qu'il nous était difficile après cela de prévoir que M. Vielé-Griffin se défendrait un jour, en jouant sur les mots, d'avoir jamais publié de poème intitulé *Thrène pour Stéphame Mallarmé*, et nous accuserait ainsi d'avoir en quelque sorte dénaturé son texte.

Nous arrivons maintenant à l'article de M. de Souza sur les *Poètes d'Aujourd'hui*, paru dans le dernier *Mercure*. Nous ne reprendrons pas dans cet article ce qui concerne le caractère de notre ouvrage, notre choix de poètes et notre choix de poèmes, y ayant répondu d'une manière générale dans les pages qui précèdent. Nous montrerons seulement ce qu'il contient d'erreur (?), de « personnalisme sectaire » et de trissotinisme, et l'on pourra juger si nous exagérons.

Au cours de cet article, et comme pour renforcer ses griefs contre notre ouvrage, M. de Souza écrit ceci : « Rien qu'un article rendu possible comme *Le Bilan du* « *Symbolisme* par M. Doumic est significatif des erreurs « qu'une publication pareille entraîne... » Or, l'article de M. Doumic sur les *Poètes d'Aujourd'hui* est en réalité intitulé *L'Œuvre du Symbolisme* (1). Le mot *Bilan* n'a été mis là par M. de Souza que pour donner à ce point de sa critique la valeur qu'il lui désirait. Les mots *Œuvre* et *Bilan* ont pourtant une signification très différente, surtout ici. Mais cette distinction n'a pas arrêté M. de Souza qui, d'ailleurs, l'ignorait peut-être, comme il ignore tant de choses, entre autres le français, ainsi qu'il apparaît quand il écrit *anthologiste* au lieu d'*anthologue*. Et le mot *Bilan* donnant à l'article de M. Doumic le sens très aggravé qu'il désirait qu'on lui crût, il n'a pas hésité à fausser la citation et à écrire *Le Bilan du*

(1) Voir *Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1900, et *Etudes sur la littérature française, 4e série*, Paris, Perrin, 1901.

Symbolisme au lieu de *L'Œuvre du Symbolisme*. Et voilà pour l'erreur (?).

Nous reprochant inexplicablement nos notices détaillées et nos bibliographies documentées le mieux possible, M. de Souza écrit ailleurs : « Les poèmes de Mallarmé comprennent neuf pages, mais les notes qui les précèdent en remplissent onze ! Il est vrai que Verlaine n'a que sept pages de poèmes pour onze pages encore de notices... Maeterlinck a autant de pages de notice en petit texte que de poèmes en gros caractères... » Nous ne demanderons pas à M. de Souza, dont les écrits sont plutôt du genre amusant et qui, cette fois encore, n'a pas démenti sa réputation d'homme spirituel, ce qui l'a poussé à écrire ces lignes. L'opinion est trop répandue que dès qu'il s'agit de lui il ne faut jamais supposer la mauvaise foi. Mais la table des matières des *Poètes d'Aujourd'hui* renseigne quelque peu sur notre méthode de travail, et l'on peut, en la consultant, constater, comme l'aurait pu M. de Souza, si un certain dépit, bien naturel d'ailleurs, et une faiblesse de moyens, plus naturelle encore, ensemble ne l'en avaient empêché, que le nombre de poèmes pour chaque poète varie simplement selon à la fois le rang du poète, l'importance de sa production et la longueur de ses pièces. Nous n'écrirons pas non plus des mots à l'infini pour répondre aux finesses qu'il montre quand, dans ces mêmes lignes, il tend encore à nous reprocher d'avoir donné trop peu de poèmes de Stéphane Mallarmé, de M. Maurice Maeterlinck et de Paul Verlaine. Il est trop facile de prendre notre ouvrage et l'œuvre poétique de Stéphane Mallarmé et de M. Maurice Maeterlinck pour juger que le nombre de poèmes qu'on leur voit est tout à fait en rapport à la fois avec leur production et le nombre de poèmes des autres poètes, et qu'ils n'ont été en rien moins favorisés que ces derniers. Et pour nous expliquer d'un coup relativement aux poèmes de Paul Verlaine, nous marquerons uniquement que certaines exigences formelles de la Maison Vanier ne nous ont pas permis de faire mieux, bien que, selon nous, les pièces que nous avons données ne manquent pas d'autorité.

D'ailleurs, tout cela n'est rien. Le comble, c'est quand M. de Souza, toujours dans les mêmes lignes, ose trouver trop longues nos notices et notre documentation sur Paul Verlaine, sur Stéphane Mallarmé et sur M. Maurice Maeterlinck. Il n'a pas vu que celles de nos notices qui sont un peu détaillées sont celles-là surtout qui concernent des morts. Et les noms qu'on vient de lire ne l'ont point arrêté. Il n'a pas songé non plus qu'on ne pouvait écrire négligemment sur de tels écrivains. Tout notre soin à rappeler au public le souvenir des deux premiers est sans prix à ses yeux. Et quant au troisième, il semble, selon lui, que nous eussions dû l'expédier plus rapidement. Et tandis que la plupart de nos critiques ont bien voulu, au contraire, apprécier en passant notre travail de documentation, lui, le Trissotin sec et amer, il fait le léger et parle avec hauteur de nos « habitudes de paperasserie littéraire ». Encore une fois, n'est-ce point énorme, et ne serait-ce pas pénible si ce n'était aussi bouffon ? Et surtout, n'est-ce point un peu laid ce prétendu poète, ce soi-disant admirateur de Stéphane Mallarmé qui trouve mauvais notre désir de raconter, incomplètement, hélas! mais pour la première fois, il nous semble bien, la vie du Maître mort, et nos efforts à rassembler les indications essentielles de ce qui fut écrit sur lui et sur son œuvre?

Mais non, et nous nous échauffons alors que dans tout cela rien n'en vaut la peine. C'est uniquement par dépit de n'y point figurer que M. de Souza a écrit sur notre ouvrage tant de sottises et nos lecteurs l'ont compris depuis longtemps. Aussi nous presserons-nous de terminer ces pages. Nous nous tairons sur cette faiblesse qu'a montrée M. Vielé-Griffin quand il a tenu à éviter « toute erreur d'attribution » : les *Poètes d'Aujourd'hui* sont signés, il nous semble, de nos noms et non pas du sien, et nous voyons mal ce qu'il a voulu dire. Nous passerons également sur l'accueil empressé fait par le *Mercure* à nos éreinteurs, surtout à celui d'eux qui n'avait aucune qualité pour écrire sur notre ouvrage:

il vérifie ce qu'a dit M. Gustave Kahn, que les *Poètes d'Aujourd'hui* ne sont en rien une « prime quasi commerciale », et, d'autre part, M. Pierre Quillard, titulaire de la rubrique des *Poèmes*, en profitera peut-être un jour pour écrire sur ce livre qui a quelques droits à ses soins par les inédits qu'il contient. Nous ne consolerons pas non plus M. de Souza de l'échec qu'il essuya auprès des poètes à qui il demanda, au lendemain de la parution du livre, de signer avec lui une protestation contre et qui n'y consentirent, lui refusant ainsi, après nous, le plaisir de se compter parmi les « poètes d'aujourd'hui ». Nous profiterons néanmoins de la place qui nous reste pour marquer très rapidement quelques mots sur M. de Souza, mais quelques mots seulement, car la tâche entière serait au-dessus de nos forces. D'ailleurs, l'incertitude où l'on est encore sur son compte force d'ajourner ce travail. On ignore, en effet, ce qu'est au juste M. de Souza (1). Les poètes disent: c'est un critique; les critiques disent: c'est un poète; et des gens bien élevés ajoutant qu'il est surtout un gentleman, on s'y perd, d'autant mieux que si ses poèmes ne donnent pas raison aux critiques, sa critique, elle, donne tout à fait tort aux poètes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il faudrait la plume de l'auteur d'*Ubu roi* pour écrire sur lui les pages qui conviennent; et ces pages, définitives on n'en saurait douter, on les pourrait épigraphier, par un souci d'amusante pédanterie, de ce vers de Boileau, si bien approprié :

Chapelain veut rimer et c'est là sa folie.

Car M. de Souza, lui aussi, veut rimer (quand nous disons : rimer...) et c'est là, pour lui, plus que sa folie. Il envisage la poésie d'une façon si particulière et la place si haut qu'il n'a pu jusqu'ici réussir à y atteindre. « Quelque effort qu'il fasse pour inventer des mythes et

(1) On ne connaît guère, comme document sur lui, qu'un certain *Intermède du Jeune Homme à la grosse tête*, dans *XIII Idylles diaboliques*, de M. Ad. Retté, Paris, Bibliothèque Artistique et Littéraire, 1898.

« des images, M. Robert de Souza, a écrit M. Pierre « Quillard à propos de *Sources vers le Fleuve*(1), com- « pose plutôt des poèmes du genre démonstratif et d'où « trop souvent la beauté même est absente... la langue « des vers ne lui est point native et naturelle ; il la parle « comme on parle les langues étrangères, avec recherche « et gauchement, sans en saisir le sens intime et fami- « lier. Il croit outre mesure à la vertu efficace des recet- « tes et des procédés : à ce compte, un vers deviendrait « sûrement beau, pour peu que le dosage des *e* muets « y fût calculé en proportions congrues... » Et l'on a vu son chagrin de ne point figurer dans notre recueil de morceaux choisis. Il a toutefois négligé de produire de ses poèmes à l'appui de ses reproches ; et malgré nos explications et les lignes qu'on vient de lire de M. Pierre Quillard, peut-être il est encore malaisé de se faire une opinion sur le poète qu'il est. C'est pourquoi nous oserons n'imiter pas sa modestie et donnerons ici quelques brefs échantillons de ses vers, « comme un renseignement direct sur son œuvre ». Et qu'on ne vienne pas nous dire que ce sont là des extraits et qui dénaturent intentionnellement : quand un poète a du talent, cela éclate aux moindres pages de son livre ; et le comique un peu plat où excelle assez souvent M. de Souza ne sera en rien faussé par nos citations.

Par petits jets jaillis à fuites menues
D'entre les doigts qui pressent la mamelle,
Gerbe, épanouie blanche du bouton nu,
La source première est de lait.

La source seconde est de larmes.
Elle fléchit d'amertume les charmes
Qui ont par nos désirs notre cœur levé...

. . . . . .

O éternel Passant, vainqueur des fables,
Tu t'es toi-même au bout du voyage conquis !

. . . . . .

(1) Voir *Mercure de France*, janvier 1898.

— Mon frère, n'ayez souci :
Ce sera comme vous désirez.
Mais nous sommes tous deux comme occis;
Il faut que l'âme songe au paradis.

. . . . . .

Où brûle le feu qui fume de tant de brume?
Mais écoute!... n'entends-tu pas sans voir?
Entends la cloche, la cloche...
Approche:
Entends l'espoir, l'espoir...
Du port...

— Ah nul n'entend sans voir
La cloche, la cloche,
L'appel de paix, l'appel d'espoir,
L'appel du port.

L'espoir, hélas! est noir,
Où chacun tourne, et tourne.
Où chacun trouve,
Sur le but proche,
La mort...
La mort...

. . . . . .

Sœur aimée, ce n'est qu'aux plis de mes lèvres, pareils aux plis

Je veux t'abandonner, sœur, pour enfin connaître
Ceux, en même temps qu'ils voient, qui entendent,

. . . . . .

Je te retrouve, libertine !.. Allons, rentre...
Chasseresse mauvaise qui s'en va courre l'éphèbe
Et quitte l'affût de gloire de ton père!

. . . . . .

Mais s'éleva, lente et pure, une voix d'argent et de cristal
Qui eût des échos polaires cherché :
Misérables, qui pensez séduire des Filles de beauté.

. . . . . .

La vie est libre.
Chacun est par l'ombre le maître glorieux
De soigner à l'écart des foules déprédatrices,
En soi-même, les semis de l'heure...

. . . . . .

Elle disparut.
Je m'en allai...

. . . . . .

D'étranges choses tombent sur nous...

. . . . . .

Descendent les grands vaisseaux le Fleuve, vers l'infini...

Sources profondes ! au long de votre course, descendent,
Sans qu'un fil se rompe vers un plus vaste avenir,
Les liens dénoués, qui traînent, des légendes ;
Et dans un sillon d'aromes et de couleurs
Qui pousse, sans l'assoupir jamais, l'éveil du désir,
Descendent les saisons au long de la fuite des rivages;
Et les renouveaux suivant le croisement des sillages
Qui descendent, de toutes les hardiesses qui meurent,
S'unir vers un plus large espoir, quand même, de vie,

Descendent tous les vaisseaux le Fleuve, vers l'infini (1).

Hélas ! M. de Souza, si nous osons nous exprimer ainsi, ne les rattrapera jamais.

PAUL LÉAUTAUD.
AD. VAN BEVER.

(1) *Sources vers le Fleuve*, pages 9, 10, 17, 32, 73, 75, 93, 94, 115; 116, 121, 123, 135, 136, 153, 176, 203, 211 et 212.

REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

Le Flacon d'anchois. — Une Ecole de morale. — Les Ecrivains et la cour d'Assises. — La Réception du Président Krüger. — Le cas de M. Vollard.

Le flacon d'anchois. — Parmi les littératures les plus abondantes du siècle, il faut nombrer d'abord les diverses « Histoire de France », contées tant pour les gens du monde que pour les écoliers qui se préparent à subir la question. Il en est qui sont l'œuvre des frères ignorantins, et d'autres, des frères trois points ; et cet aspect les rapproche, qu'elles sont également folles et pareillement témoins d'une extrême rancidité cérébrale. Il en est de cavalières ; il en est d'humbles et qui cheminent sur de paisibles haquenées. Le romancier sans idées trouve en ces matières un motif à dialogues sans esprit et le professeur de morale une carrière à pavés. Michelet rédigeait lui-même ses visions historiques. Ceux qui ne savent rédiger, et qui n'ont pas de visions, prennent l'histoire à l'entreprise ; c'est un commerce honorable pour la librairie. Mais tous, et voici la question, hongres, bayards ou haquenées sont d'accord sur ce point : que la suppression des douanes intérieures fut jadis un grand bienfait.

La question est celle des octrois. Les historiens n'ont jamais songé à confronter l'octroi et la douane provinciale. S'ils avaient mis face à face un jour ces deux termes et ces deux faits, où auraient-ils trouvé des louanges pour une mesure qui n'abolissait rien ? Le gabelou ne fait plus le guet aux frontières ; il s'est replié sur les villes. C'est là désormais qu'il entrave le commerce. Sa besogne ressemble fort à celle des brigands d'autrefois qui imposaient aux convois un péage de leur gré. Mais les gabelous ne sont pas des brigands. Ils appliquent des

principes imaginés par des législateurs qui non plus n'étaient pas des brigands; à moins qu'en matière de choses d'Etat, une certaine sottise ne doive être assimilée à une certaine coquinerie.

Aucun colis postal n'entre à Paris sans être ouvert. De nombreuses mains sales sont payées pour fourrager les robes de fleurs de la même paume qui vient de caresser le ventre d'une truite. Ensuite les livreurs, sûrs de notre ignorance, nous font payer ce travail au prix de leur soif. On a donné le tableau de cette manutention; c'est une turpitude qui manque au musée naturaliste. En principe rien ne devrait entrer à Paris sans être pesé, senti, jaugé; mais les jours n'étant que de vingt-quatre heures, on s'en rapporte parfois aux déclarations des négociants. Un de ces malheureux, qui faisait entrer en Paris une voiture d'épicerie, oublia de marquer sur son bordereau un flacon d'anchois. Le *Temps* a dit l'anecdote. Il faut comprendre, pour entrer dans l'esprit de l'octroi, qu'un flacon d'anchois est fait de trois éléments, à savoir : un morceau de verre façonné, des petits poissons sans tête, de l'huile. Or le verre ne paie rien; mais les petits poissons sans tête ont un tarif au protocole et l'huile en a un autre. Veut-on calculer ce que doit payer un flacon d'anchois, il faut décalotter le flacon, extraire les poissons, les peser, décanter l'huile, la peser. Mais l'oubli de déclaration pouvait avoir de plus graves suites. Ce même négociant pour une erreur qui frustrait la ville de Colombes de cinquante six centimes fut enchanté de pouvoir transiger pour quelque cinquante-six francs.

L'octroi, c'est le cabinet noir du commerce, mais qui fait payer son décachetage, tandis que les employés de M. Millerand rafistolent gratis avec une ficelle la lettre qu'ils ont pris la liberté d'éventrer. Il le fait payer cher. Et comme Shylock, c'est sur la bête vivante qu'il prélève sa dîme. C'est aux dépens de notre sang, de nos yeux, de nos muscles, de notre cerveau que l'ogre se nourrit. Quelle singulière civilisation qui apprend de force à lire aux enfants rétifs et après leur vend au prix du luxe la lumière et le feu d'une soirée d'hiver!

Une école de morale. — L'an passé on inaugurait l'Ecole de journalisme, qui depuis évolua selon un silence honnête et une prospérité relative; elle s'est donc rapprochée de deux autres institutions inégalement comiques, l'Ecole sociale et l'Ecole de Morale. Ces trois choses unies ont pris le nom d'Ecole des Hautes Etudes sociales; on ne sait pourquoi, peut-être pour bénéficier du bon renom de l'école célèbre qu'on dit tout court « des Hautes Etudes ». Mais c'est bien à tort; cependant la présence de M. Cornély parmi les directeurs pourra lui faire donner le nom de « Haute Ecole ». Je n'ai pu distinguer, en un compte-rendu confus de cérémonie, si ce personnage estimé ne devait pas aussi professer un peu la morale. Cela serait d'un bon exemple. M. Boutroux préside également quelque chose dans le pandémonium de Mlle Dick May, et aussi M. Duclaux; M. Boutroux, que l'infécondité énerve et qui ne sait plus tenir en place, avait découvert jadis que les hommes pourraient tout aussi bien marcher sur la tête,si Dieu l'avait voulu; c'est ce qu'il appelait, « la Contingence des Lois de la Nature ». Après cette grande découverte, il était entré en sommeil, voici trente ans. Il est sorti de léthargie pour se faire voir sur une estrade et nous avertir qu'il s'agit, en cette haute école,« de déterminer en elle-même l'idée de la forme normale et rationnelle de la vie humaine; en second lieu, de chercher comment cette idée abstraite peut être réalisée dans la société, telle qu'elle est donnée». C'est donc le rationalisme selon toute son horreur et toute sa démence. Supposez que l'on vous dise : avant de faire un habit, il faudra d'abord déterminer l'habit idéal, l'habit en soi; ensuite on prendra le corps humain et on le façonnera d'après cet habit. Ce genre de raisonnement qui est celui des fous est aussi celui des théologiens. On range d'autant plus volontiers M. Boutroux parmi les théologiens qu'il est assisté dans sa besogne morale par le R. P. Maumus, dominicain, M. Wagner, pasteur protestant, et plusieurs ministres du saint évangile universitaire, MM. Buisson, Darlu, Croiset, libres-penseurs qui ont à jamais abdiqué leur liberté de penser

aux pieds de l'Impératif catégorique. (Qui nous délivrera de ce Moloch!) La liberté de ces dignitaires va jusqu'à ouvrir leur école à un cours sur la Morale des Hottentots. Qu'on leur parle d'un cours sur la morale de Nietzsche : leur liberté ne va pas jusque-là, pauvres hypnotisés auxquels le magnétiseur a défendu de franchir un fossé illusoire. Gassendi, qui, philosophe, ne croyait pas en Dieu, disait, prêtre, fort proprement sa messe, tous les dimanches, à St-Jacques-du-Haut-Pas. C'est ce qu'on appelle le système de la cloison étanche. Il avait du bon. Il empêchait qu'on ne mêlât aux choses de la raison, les choses de la foi. Gassendi, lui aussi, avait un impératif catégorique, mais il n'y croyait qu'une fois par semaine. Les libres-penseurs d'aujourd'hui croient tous les jours; ils ont mis d'accord leur raison et leur foi ; ils ont soudé cela en un seul monstre amphibie, le rationalisme. Des gens gagnent leur vie en enseignant que Dieu est mort sur la croix pour créer une morale nouvelle; d'autres, en enseignant qu'il n'y eut peut-être jamais de Dieu, mais qu'il y a tout de même une morale absolue, une morale antérieure à la vie, une morale qui ne peut mourir, etc. Lesquels sont les plus fous?

Il ne s'agit pas d'une entreprise libérale comme celle de M. Deherme, qui le demeure malgré des gaucheries et des concours suspects. A l'école de morale, chacun s'engage à dire la même chanson sous des clefs différentes. A la « Coopération des Idées », nul ne s'engage à rien qu'à dire sa pensée. On convia même à la parole un certain abbé Denis, qui a de la valeur; s'il ne se put faire entendre, c'est que l'auditoire signala sa vraie nature par des cris d'animaux. François d'Assise parlait aux oiseaux, non pas aux baudets. Mais aussi, à quoi bon la controverse publique, immédiate? Une école est ridicule qui se dit école de morale, puisque la morale est une science de tradition et transitoire, sans compter ce que la physiologie de chacun y met de personnel et d'insaisissable. Une université populaire devrait ignorer cette question et plusieurs autres; elle devrait se vouloir uniquement scientifique, d'érudition, de connaissances

précises. Qu'elle enseigne l'indiscutable, qu'elle façonne des esprits positifs, aptes à se déprendre des rets sournois de la vieille scolastique. En attendant une synthèse qui ne semble pas possible, il y a deux ordres, la science, la croyance, répondant à l'intelligence et au sentiment. La science, c'est ce qui se mâche, ce que le raisonnement broie et sent sous la dent; la croyance, c'est ce qui se boit, ce qui coule et ce qui fuit. Le raisonnement n'y peut mordre.

J'avais dessein, à propos de cet institut, que M. Duclaux dirige aussi, de dire les louanges de ce sévère bactériologiste, si bien à sa place dans une école de morale. Cela se retrouvera. M. Duclaux est le représentant le plus éminent de toute une classe d'hommes nouveaux. Il est par excellence celui qui ne fait pas son métier; celui qui n'est connu que par des actes qui ne sont pas de son métier. Il est celui qui, après avoir longtemps regardé dans un microscope, se sent tout à coup porté à parler sur la morale. Ne croyez pas que, comme Pasteur, cet homme de science se préoccupe de l'enseignement supérieur scientifique. S'il sort de chez lui, c'est pour présider des réunions publiques ou pour discourir sur « l'éducation morale dans les lycées ». On fait ce qu'on peut. Tout le monde n'a pas la liberté et la grandeur d'esprit d'un Claude Bernard, disant: « La science ne doit s'inquiéter en quoi que ce soit des conséquences philosophiques de ses travaux. Tant pis pour ceux dont les idées philosophiques ou politiques sont gênées par nos études. » Tant pis pour M. Duclaux.

Les écrivains et la cour d'assises. — De temps en temps, ici comme en Belgique, comme partout, on traduit en cour d'assises, on met en jugement, — quoi? un livre. Mais non pas un livre quelconque, comme il y en a des centaines en vente, chez tous les libraires. La justice, qui n'a pas si mauvais goût qu'on le dit, ne veut pas égorger le premier venu. Il lui faut de la littérature. Quelle jolie bibliothèque formerait un homme de goût avec les livres que des procureurs vouèrent au boureau : *Madame Bovary, les Fleurs du mal, les Diaboliques,*

et, un peu plus loin, *les Blasphèmes*, *les Amies*, toutes ces œuvres de hardiesse ou de perversité qui, même mauvaises, le sont encore moins que celles qui ne sont ni hardies, ni perverses, qui ne représentent que la bêtise la plus morale, c'est-à-dire conforme aux préjugés du jour; car la morale est variable comme le goût et la mode, dont elle dépend. Louis XIII n'eût pas méprisé un livre du goût d'*Escal-Vigor*, ni son père *L'Homme en amour*, lui dont la vie ne fut que paillardise et qui allait avec M. de Vendôme rire chez la Paulet (qui depuis fut vertueuse et précieuse) quand il fut tué. Ce M. de Vendôme ne goûtait guère les femmes; il en fut chansonné, et rien de plus. Aujourd'hui on le mettrait dans un roman, — mais la justice voudrait mettre l'auteur en prison. Décidément la civilisation moderne, qui a ses agréments, manque de scepticisme autant que d'élégance.

L'aventure d'*Escal-Vigor* cependant n'a pas été inutile à M. Eekhoud. Elle a augmenté sa réputation. On a voulu connaître tous les livres d'un auteur dont un des livres était poursuivi; et celui-là, il se vendit aussitôt par ballots. C'est le résultat ordinaire de ces sortes de poursuites; tout le monde sait cela, excepté les substituts, qui ne connaissent que leur code et leur catéchisme. M. Camille Lemonnier n'avait pas grand profit à retirer de cette journée de Bruges; mais on lui sera reconnaissant d'avoir combattu une fois de plus, et vaincu, pour la liberté d'écrire.

La Réception du Président Krüger. — « L'enthousiasme fut indescriptible... » Mais comment décrire l'enthousiasme? Tous les poètes, et même Lamartine, ont échoué à exprimer la joie; l'enthousiasme est plus compliqué et peut-être moins insaisissable. Ce jour-là les cris d'accueil étaient aussi des cris de guerre. Que les peuples feraient de folies s'ils étaient libres, mais aussi parfois quelles belles folies! Quand on ne peut donner du poing, on donne de la voix. Cela pourrait être un progrès que la colère fût devenue verbale, mais à condition que la même transposition ait lieu chez les hommes de

tous les peuples. Les Anglais agissent pendant que nous crions. Ils ravagent méthodiquement leur nouvelle conquête. Les incendies font de la cendre et la cendre est un engrais excellent; le sang aussi, et les os. Ils sont moins heureux cependant dans le massacre; le Boer est un animal qui se défend; mais c'est une question de temps, car, comme le dit Sindbab le marin, dans sa relation de l'île des Singes, « le nombre vient toujours à bout du courage ». Telle est la sagesse orientale et occidentale. Il y a beaucoup d'Européens qui aiment autant ne pas faire partie du « nombre », quittes à ne pas être comptés parmi les sages.

Le cas de M. Vollard. — Voici la version officielle de l'incident :

« Un marchand de tableaux de la rue Laffitte, M. Vollard, voulant éditer une série de lithographies d'un des artistes qui exposent dans sa galerie, M. Pierre Bonnard, eut l'idée de faire un tirage de grand luxe du livre de Paul Verlaine, intitulé *Parallèlement*. Le texte, admirablement imprimé par l'Imprimerie nationale, à deux cents exemplaires sur papier de Chine et papier de Hollande, laissait des marges suffisamment spacieuses pour que l'éditeur y pût faire tirer les planches lithographiques de M. P. Bonnard.

» On sait que lorsqu'un particulier veut se servir du matériel de l'Imprimerie nationale, il doit en demander l'autorisation au ministre de la justice. L'autorisation d'imprimer *Parallèlement*, de Verlaine, fut donnée à M. Vollard, en 1897, par le garde des sceaux d'alors, M. Darlan, et l'ouvrage (le texte seulement de Verlaine) sortit des presses de l'Imprimerie nationale, en portant sur son titre la marque bien connue, représentant une Minerve assise.

» L'édition était mise en souscription au prix de 150 fr. l'exemplaire, et presque entièrement souscrite avant de paraître.

» Or, il se trouva que les planches de M. Bonnard parurent plus graveleuses qu'artistiques à M. Monis, mi-

nistre de la justice, quand il reçut l'exemplaire qui lui était destiné Et l'indécence de ces planches lui sembla de nature à compromettre la réputation de l'Imprimerie nationale. Aussi M. Vollard fut-il invité à faire envoyer au pilon l'édition tout entière.

» Il fallut alors intervenir auprès des souscripteurs qui avaient déjà versé leurs souscriptions, et l'on ne put arriver qu'à un arrangement suivant lequel les couvertures et les pages du titre seront détruites et réimprimées sans la vignette de l'Imprimerie nationale. »

Version officielle, c'est-à-dire mensonge, et mensonge fort maladroit.

La vérité, et cela est conforme à l'ordre technique, est que l'Imprimerie nationale a tiré le texte sur des feuilles qui avaient déjà reçu les lithographies. Mais ceci importe peu, car on ne saurait vraiment exiger, même d'un Raphaël ou d'un Puvis, qu'il ornât d'images édifiantes des poèmes tels que ceux de *Parallèlement*, ce recueil qui débute par *Les Amies!* Cependant les ministres ont l'air de s'excuser sur cela même : qu'à un texte innocent on a joint des gravures licencieuses. Ils sont si ignorants ! La demande d'autorisation portait sur trois ouvrages : *L'Imitation*, *Sagesse*, *Parallèlement*. Le ministre avait ouï parler du premier ; des autres point. Il crut donc à une sorte de trilogie pieuse. Est-ce qu'on n'a pas le droit d'exiger d'un ministre, d'un homme qui parle au nom de tous, une sorte de culture générale, quelque curiosité d'esprit ? Et aussi le prier de ne pas qualifier de « graveleuses plutôt qu'artistiques » les compositions de M. Bonnard ? De quoi se mêle ce monsieur ? La jolie attitude que d'injurier un artiste pour pallier sa propre sottise et celle de ses pareils. M. Darlan fut un sot ; mais M. Monis aggrave par son jésuitisme la sottise du prédécesseur. Ecoutez-le : « Et l'indécence de ces planches lui sembla de nature à compromettre la réputation de l'Imprimerie nationale... » Probablement que l'éloge du saphisme et de la sodomie lui semblaient au contraire de nature à en rehausser le prestige. Encore une fois comment illustrer *Parallèlement* avec décence ?

Mais nous nous moquons de la décence ; l'art est au-dessus de cela.

REMY DE GOURMONT.

CHRONIQUE DE L'EXPOSITION

On ferme ! Et ce cri, pendant des mois quotidien et banal, acquit, le lundi 12 novembre, une signification douloureuse et sinistre. Il proclamait la fin précise et irrévocable d'une ville qu'avait envahie et célébrée l'univers. Maint soir déjà, la grande tour éclairée — noir et or — était apparue comme un catafalque gigantesque. On la voyait surgir dans la nuit tel un présage. Elle inquiétait. Elle disait, même aux heures de liesse, qu'elle ne dardait si haut et si loin son grand deuil que pour annoncer la mort proche, la mort froide et fatidique, la mort plantée au cœur d'une date du mois des morts.

Toutes les routes couraient, obliquaient, tournaient et se détournaient — depuis bientôt un an — vers cette ville. D'abord c'étaient les choses qui s'étaient mises en marche ; les hommes avaient suivi. Elle convoquait et hallucinait le travail universel. On eût dit que les marteaux qui l'avaient construite avaient traversé de leur bruit l'Océan, que les feux et les forges dont elle était sortie avaient de leurs lueurs ébloui les continents et les îles, si bien que les yeux et les oreilles du monde s'étaient distraits de leur habituel labeur pour se tourner vers son vacarme et son éclat. Je me souviens d'un mien ami qui revenu d'Asie me racontait : « J'ai pénétré là-bas au Nord, en cette province du Japon qui ceinture Nara, et dans un bourg infime où l'on ne comprenait que mes gestes, une femme du peuple m'a montré, pendue près de sa porte, une vague reproduction de Tour Eiffel en balbutiant : Paris ! »

Oh ! cette ville de plâtre et de fer, elle a régné sur la terre telle qu'une force bienfaisante. Elle était, comme la paix entre les hommes, fragile mais admirable. Sa voix a prononcé, peut-être avec trop de solennité officielle, certains mots que l'humanité répète, depuis cent ans,

sans en bien saisir le sens, mais qui s'éclairent et s'approfondissent au fur et à mesure que les années fortifient sa conscience. On a eu beau se battre en Asie et en Afrique pendant que la ville parlait de mutualité et de concorde, l'idée qu'elle affirmait s'est déployée quand même au delà des pays ensanglantés; elle a enveloppé la planète entière. On la peut comparer à un manteau immense qui s'est étendu sur les peuples et dont les trous qu'on y faisait au Transvaal et en Chine n'empêchaient point la bonne chaleur d'arriver jusques aux moelles et la beauté de resplendir.

L'exposition universelle de 1900 a terminé sa vie, en pleine force. Jusqu'au dernier jour, jusqu'à la dernière heure, les foules lui sont restées attentives et fidèles. Elle n'est point morte, languissante et délaissée.

On lui avait prédit les malheurs et les catastrophes et les incendies. Elle ne s'est souciée d'aucun de ces mauvais présages. Elle s'est attristée de quelques accidents presque fatals, mais les grands coups de faulx du destin que certains sollicitaient, peut-être avec des prières, lui ont été épargnés. A travers mille périls, elle appela vers elle la plus large multitude humaine qui jamais se soit mise en marche vers un symbole. Que sont, en comparaison de ses 50.000.000 de visiteurs, les invasions, les marches des armées, les foires centenaires d'Allemagne et de Russie, les pèlerinages à Rome ou à La Mecque? Ce que n'ont provoqué ni les besoins, ni les intérêts, ni les guerres, ni les négoces, ni les religions, l'esprit moderne, après quelques rares essais espacés de 67 à 78, de 78 à 89, l'a enfin réalisé. Certains dimanches, les foules traversaient les ponts des Invalides et du Champ-de-Mars, aussi compactes que les migrations de poissons au tournant des détroits. Elles vous enivraient de leur force, pareilles aux bois, aux plaines et à la mer. On les redoutait et on les aimait, comme un élément nouveau, celui de notre temps et surtout celui de demain. On espérait, dit-on, plus large affluence encore. Mais il est des gens qui ne se seraient déclarés satisfaits que si la terre

eût perdu son équilibre, grâce aux cohues, s'écrasant dans Paris.

A l'exposition de 1900, plus qu'à ses devancières, l'automne a fait d'admirables funérailles. Déjà depuis septembre, les palais aux coupoles dédorées, aux colonnes maculées et dépolies, aux murailles mattes n'avaient plus cet air neuf et cru d'objets de bazar qu'un géant aurait déballés et rangés en ordre, le long du fleuve. Les avenues s'illuminaient de merveilleux feuillages mordorés, les cascades, çà et là, verdissaient et les mousses apparaissaient. Aux aubes d'octobre, la Seine se démaillottait de ses brumes, dans un décor de minarets et de pagodes, dont l'absurdité merveilleuse étonnait et faisait songer à des paysages de rêves et de fables. Le soir, sur un couchant plein de métaux fondus, dont les cuivres et les bronzes se voilaient de fumées tumultueuses, évoquait des travaux monstrueux de cyclopes constructeurs et amalgameurs de monuments étranges et disparates pour on ne sait quel peuple futur, qui en sa vastitude contiendrait tous les peuples et toute l'histoire du monde. Thèbes, Rome, Byzance, Lahore, Venise, Moscou se ramassaient dans Paris, se serraient autour de ses palais et s'alignaient, comme pour l'acclamer au long de ses voies triomphales. Toutes les villes illustres étaient là, comme des témoins de la beauté multiforme et colossale de cette heure de siècle, le plus beau des siècles humains.

Il serait difficile de noter l'impression que les différents peuples ont remportée de leur voyage. Que pensent ces Chinois futés et méprisants, ces Japonais compliqués et souriants, ces Indous, ces Persans, ces Malais et ces nègres? Que pensent les Européens d'eux-mêmes en présence de l'évocation de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Asie? Que pensent les autres nations de la nation française? Il est du métier des reporters de nous renseigner sur ces différents points, d'une façon douteuse, au hasard de leurs interviews.

Mais la question se précise si l'on se demande quelles furent les admirations que les artistes nourrirent pen-

dant ces six mois de curiosité et de recherches. Chacun a donné en des revues ou des journaux quelques lambeaux d'avis cousus à la hâte les uns aux autres par les commentaires d'un échotier. C'était rapide et, forcément incomplet. Toutefois on en a pu conclure qu'ils ont été attirés et surpris spécialement par les innovations industrielles d'un Lalique, les merveilles soyeuses et brodées des Japonais, les miracles des tailleuses et des costumiers parisiens,les pâtes et les émaux des potiers modernes, la reconstitution d'un temple indo-chinois, les archéologies du Petit Palais, les Ingres, les Daumier et les Corot, les Fantin, les Manet, les Renoir, sans oublier les Regamey et les Trutat,de la Centennale et surtout par le jeu naïf et savant, simple et complexe, réaliste et synthétique,en un mot antinomique et pourtant unifié d'une actrice de génie : Sada Yacco.

Quant aux désirs nouveaux qui certes ont dû leur naître,à voir rassembler devant eux les mille échantillons des mille civilisations du monde, en est-il un qui leur soit désormais plus impérieux que celui du voyage? La variété infinie de la beauté, non plus grecque, italienne, flamande ou française, mais humaine, a dû entrer dans leurs yeux, dans leurs oreilles, dans leur toucher, a dû pénétrer leur cœur et leur âme au point que ce sera l'univers plus que leur pays qui désormais les remplira de sa pensée. De moins en moins un artiste strictement local se comprend. Il passe à l'état de particularité curieuse, comme un bibelot. Il n'a plus de raison d'être dans le mouvement de vols entrecroisés des idées dont les ailes passent sur la terre comme la lumière.

Et les Orients et les pays d'Afrique et les vieilles civilisations d'Asie et les Amériques nouvelles s'ouvrent là-bas pour que l'art autant que la science en tire son profit et sa renaissance.

Toute la beauté n'est point dans tel ou tel lieu ; elle n'est point à Athènes comme plusieurs l'ont affirmé, elle réside aussi suprême dans l'Inde, dans la Chine, au Japon. Elle grandit à New-York et dans les formidables hangars de San Francisco ; elle se renouvelle comme

tout ce qui est pensé et puisqu'on pense partout, elle se dévoile partout.

C'est à la découvrir en n'importe quel coin du monde que l'artiste doit s'évertuer. Tel tempérament, qui s'engourdit en son pays d'origine, s'éveillera actif, charmé, ébloui, à la rencontrer, là-bas, de l'autre côté de la terre. C'est l'occasion qui détermine les plus belles vies à éclore. Plus que personne l'artiste a besoin de la surprise, du coup de foudre ou du moins de l'étincelle. Voir toutes choses comme s'il les voyait pour la première fois et comme si personne ne les avait vues avant lui ; les sentir naïvement, les analyser peu, en deviner les profondeurs! Les envelopper de son génie comme d'une atmosphère spéciale qui les grandit, les transforme et les féconde!

L'enthousiasme dont la flamme crée les chefs-d'œuvre est l'âme même de celui qui voyage. Il n'est rien au monde de meilleur que de se souvenir, le soir, fût-ce dans la plus banale auberge, des merveilles — choses et gens — rencontrées au long des routes, en pays inconnu. Les études d'âme les plus sincères et les plus chaudes, les poèmes les plus ardents et les plus clairs ont dû naître et bientôt se développer ainsi. Et de plus en plus, dans la littérature de demain, quand il n'y aura plus un penseur qui ne commence, pour se former l'esprit, par faire le tour de la planète, cette beauté, d'abord européenne, ensuite mondiale, deviendra la seule vraiment digne d'ivresse et de conquête.

Je sais toutes les minuscules et très raisonnables objections que l'on peut faire à semblable thèse. Elles n'importent. L'immense poussée des forces inévitables les emportera comme fétus de paille. Lorsqu'on songe combien heureusement deux arts opposés, l'art japonais et l'art français, se sont influencés et mariés en peinture, on ne redoute pas trop les plus extraordinaires alliages. Nos idées philosophiques, elles aussi, se sont, à deux reprises, unies à celles de l'Inde et depuis dix-neuf cents ans nous vivons d'une Bible qui nous vient d'Orient.

Certains écrivains religieux placent l'unité humaine

au début des temps ; c'est dans le futur qu'il la faut situer. Et les intérêts, les sciences, les philosophies, l'art, qu'ils le veulent ou non, travaillent à la réaliser, lentement jadis, rapidement aujourd'hui.

ÉMILE VERHAEREN

LES POÈMES

Mme Lucie Delarue Mardrus *Occident ;* Revue Blanche ». 3.5o. — Prosper Roidot : *Le hameau vert ;* O. Schepens, Bruxelles. — Robert Randau : *Autour des feux dans la brousse ;* A. Jourdan, Alger. — Jean-Marie Mestrallet : *L'Allée des Saules ;* Société libre d'édition. — Adolphe Boschot : *Poèmes dialogués,* Perrin, 3 5o. — Isi Collin : *L'Etang ;* J. Gérard Liège. — Madeleine Paul : *Fleurs d'aube ;* Fischbacher. — E. Blanguernon : *L'Ombre amoureuse ;* Le Beffroi », Lille — G. Benoist : *Les heures de doute et d'espoir ;* A. Lemerre, 3.5o.

Occident. — Le nom du Dr J. C. Mardrus était cher dès longtemps aux lettrés, j'entends ici à quiconque ne limite point son admiration et son désir de connaître à une seule littérature, mais s'intéresse à toutes et, s'il goûte plus particulièrement les formes de pensée parentes de la nôtre, est capable d'apprécier les œuvres qui représentent au mieux des civilisations toutes différentes, ces *Mille et une nuits* par exemple, qui sont la plus riche évocation de la vie orientale. Et voici qu'il a uni son nom au nom d'une poétesse qui deviendra certes aussi illustre parmi nous que Docte Sympathie le fut aux pays d'aurore.

Sans doute Mme Lucie Delarue Mardrus fit sienne quelquefois la règle des Stoïques ἀπέχου καὶ ἀνέχου et elle en put épigraphier l'un de ses poèmes. Mais il ne faut point chercher en son livre seulement de fières paroles selon Épictète et elle ne s'est pas enfermée en une doctrine immuable, mais au cours des saisons et des heures — les saisons et les heures de toute une jeunesse — elle a chanté son émotion immédiate, tout en demeurant maîtresse absolue de sa volonté en présence du monde ; elle sait qu'une âme humaine, dans la fiction qu'elle se crée des êtres et des formes, est la principale collaboratrice et que le véritable mystère est en elle, non dans les choses :

> J'ai de l'énigme en moi plus, ô mer ! mon amante,
> Qu'il n'en pourrait tenir dans tes quatre horizons !

Si elle se laisse attrister par les présages de mort épars dans les bois et dans le ciel d'automne, c'est qu'elle y aura

consenti, et elle ne sera point l'esclave même du Beau, ayant écrit ce vers doré :

Tâche d'aimer le Beau sans être son amant.

La seule domination qu'elle tolère est l'impérieux appel de son génie :

C'est un dieu qu'on ignore et qui me survivra.

Le dieu donc a emprunté sa voix grave et forte et elle a dit les spectacles variés des choses et des hommes, toujours avec un accent presque mâle.

Mais comme les dieux sont faillibles, à l'image des simples mortels et des poètes qui les inventèrent, il advient que parfois Mme L. Delarue Mardrus soit égarée par celui qui l'inspire et qui lui conseilla quelques afféteries peu dignes d'elle. C'est au même coupable que l'on pourrait reprocher aussi certaines manies d'écriture, déjà surannées, telles que

Comme une qui berça.

et surtout un emploi bien fréquent de l'adjectif neutre dont abusèrent des romanciers : « le sombre, le glauque des carreaux, le glauque de vos yeux, le profond de mes flancs ». Ce sont gentillesses qu'il faut dédaigner quand on a le droit, comme Mme L. Delarue Mardrus, de saluer, à travers les siècles, la grande Sapphô.

Le hameau vert. — Parce que M. Francis Jammes, qui est un très bon et très subtil poète, connaît mieux que pas un les âmes et les gestes mystérieux de toutes les fleurs, de toutes les herbes et en vérité communie avec ce monde muet pour tant d'autres, des rimeurs foisonnent qui découvrent à leur tour les grâces diverses des plantes et célèbrent un peu au hasard les labiées et les végélias. Depuis Jean-Jacques et Georges Sand, jamais la botanique ne fut en tel honneur chez la gent de lettres. Mais il est à craindre que, pour beaucoup, ce soit là une simple mode succédant à d'autres modes défraîchies et que le désir de se mettre au goût du jour les entraîne à méconnaître leur propre génie, ni plus ni moins que l'abbé Delille composant le *Poème des jardins*. M. Prosper Roidot aime, si l'on peut dire, la nature et les plantes d'un amour un peu artificiel : non que sa chanson parfois ne donne la brève illusion d'une pleine sincérité, mais son instinct vrai le porterait plutôt ailleurs, vers un art plus impersonnel : malgré lui des réminiscences et des affinités le rapprochent, à travers les livres, des hommes de la Renaissance italienne qui, eux aussi aimèrent la vie en ses formes multiples, mais

l'exprimèrent tout autrement que M. Francis Jammes. Qu'il ne voie point ici le mauvais conseil d' « imiter » ces frères lointains de sa pensée, mais comme une sorte d'invitation à marcher dans la voie qui est sienne, au lieu de s'égarer sur les routes étrangères.

Autour des feux dans la brousse. — Est-ce parce qu'il a dit les sept couleurs des âmes ? est-ce à cause des paysages de l'est africain suggérant par correspondance ceux du Harrar ? est-ce analogie des syllabes ? obstinément le nom et l'œuvre — encore fragmentaire — de M. Robert Raudeau font songer à Arthur Rimbaud. D'implacables soleils, des silhouettes barbares enluminées de sang, des fleuves mornes :

Le grand fleuve, musclé d'orgueil, est un silence,

des images violentes et des formules d'une abstraction presque scolastique, toutes les maladresses volontaires d'un sauvage très raffiné ; telle est l'impression sommaire que laisse le livre, certes point indifférent, d'un poète peu banal ; on en peut juger par ce morceau de couleur crue :

Il pleuvait du soleil à torrents, il cuisait
Le sable mou des dunes ;
Les harpons, il les aiguisait,
Il affilait leurs pointes brunes,
Du sol on ne voyait surgir que crocs
Qui mordaient la maigre verdure ;
Notre horizon le hérissait d'estocs,
Ils emmêlaient leurs ombres dures.
Et la forêt autour de nous se resserrait ;
Elle vivait, c'était la haine.
Au milieu de son silence on errait,
L'âme en dehors comme un couteau que l'on dégaine,
Et l'énergie avait en nous des reposoirs.

L'allée des saules. — Théodore de Banville aurait goûté le livre de M. Jean-Marie Mestrallet, qui s'essaie à traduire dans des rythmes à forme fixe, ballades, pantomimes, villanelles et dans des strophes selon les canons de Ronsard, les émotions les plus diverses. Mais je ne sais s'il eût approuvé l'innovation du poète qui intercale dans les huitains de ses ballades des vers d'inégale longueur. Cela est d'un art très habile, sauf quelques lapsus et inadvertances comme :

Que je songe ou chemine.

Cependant, malgré la variété des rythmes où s'essaie, presque toujours heureusement, M. Jean-Marie Mestrallet, l'en-

semble n'est pas sans laisser l'impression d'une certaine monotonie.

Poèmes dialogués. — Dans l'assez longue préface des *Poèmes dialogués*, M. Adolphe Boschot déclare que « pour lui et pour tous les hommes qui sont de la race des Mozartiens la poésie est la création d'un autre monde » où ne sauraient accéder « ni les âmes qui sont satisfaites de la vie ordinaire, ni celles en qui la faculté d'illusion et de rêve n'est pas restée vivace et presque vierge ». C'est, réduite en formules, l'esthétique que M. Fernand Séverin appliqua dès ses premiers poèmes et qui valut aux lettres un parfait petit livre, *Le Don d'enfance*.

Mais tandis que M. Fernand Séverin reçut véritablement ce don d'enfance, M. Adolphe Boschot n'a point répudié avec un détachement suffisant le monde intérieur des idées abstraites qui sont peu nettement perçues par les imaginations vierges ; au contraire de ce qui arrive à tant d'autres pour qui seul existe le monde des sons, des couleurs et des contacts, la fantasmagorie métaphysique lui enlève presque absolument la notion des apparences réelles; et ainsi que M. Sully-Prudhomme, son maître d'élection, M. Adolphe Boschot, en mainte occasion, se contente d'ajouter des rimes à l'expression de tel ou tel raisonnement philosophique ou à l'exposé d'une opinion plus ou moins probable :

> Mais ce Dieu, quel est-il, voix naïve? une idée
> Qui ne vit que par moi ne peut pas me sauver,
> Si l'âme, créant Dieu, par soi seule est guidée,
> Qu'elle soit la Raison et marche sans rêver
> . . . . . .
> La vie est infinie, innombrables les germes ;
> Si l'homme succombait au culte de penser,
> Bientôt une autre race arriverait, plus ferme,
> Finir l'effort où nous nous serions dépensés.

Au lieu de recréer dans un autre monde des formes plus belles et plus expressives, il fait errer dans le vide morne de pâles fantômes de nos passions et de nos rêves. L'effort n'est point vulgaire et la volonté du poète fut très haute et très noble : mais il n'a point vu qu'il entreprenait une œuvre contradictoire en elle-même et en désaccord formel avec son désir avoué; il s'est montré plus psychologue que poète et il semble bien que la poésie répugne définitivement à l'analyse et à la science. Lucrèce ressuscité ne concevrait plus le *De natura rerum* comme au temps où il vivait : il passerait la plume à Mme Clémence Royer et se

garderait bien de versifier l'hypothèse grandiose de la dynamique des atômes, si exactement construite par cette femme de génie, et écartant de son poème toute l'exposition des théories scientifiques, il en dirait les conséquences morales et sentimentales et tout ce qu'elle peut donner à la pensée humaine de certitude et de sécurité provisoire.

L'Etang. — Voici presque les premiers vers de M. Isi Collin, un peu des exercices sur un thème ancien par un jeune poète qui aurait beaucoup médité l'*Après-midi d'un Faune* et n'ignorerait pas Rodenbach; mais aussi on reconnaîtrait en lui de plus lointains ancêtres, et Tristan ou Théophile eussent accueilli cette strophe avec bienveillance :

Et les joncs et les grandes herbes
Et les touffes de longs roseaux
Semblent des arcs-en-ciel en gerbes,
Arcs-en-ciel qui tremblent sur l'eau,
Sur l'eau qui les reflète à peine.

Fleurs d'aube. —Parfois les aurores indécises ressemblent à des crépuscules et le jour à peine éclos est déjà triste et lourd de la nuit encore lointaine; aussi les poèmes d'adolescence de Mlle Madeleine Paul sourient mélancoliquement à travers des larmes :

Et c'est en mon cœur la saison
De repos et de douce trêve,
Le furtif et tendre frisson
De ce qui naît et qui s'achève.

Ailleurs cette grâce simple est sacrifiée et le désenchantement qui se veut hausser jusqu'à la désespérance tragique s'exprime avec une véhémence un peu déclamatoire.

L'ombre amoureuse.—Les félibres provençaux et languedociens, ainsi que les bardes bretons, emplissent le monde de leurs clameurs conquérantes, et c'est seulement pour étonner les gens naïfs et surprendre leur admiration qu'ils mènent des farandoles ou réveillent les harpes celtiques à des dates consacrées. Les hommes du Nord ont voulu à leur tour non se conduire en félibres et bardes — car ils sont pacifiques et ont le sentiment du ridicule — mais réunir en une revue très éclectique, *Le Beffroi*, les œuvres de leurs plus récents poètes, ceux-ci eussent-ils émigré vers Paris. Ainsi se trouvent rapprochés les noms de M. André Fontainas et de M. Emile Blémont, du vicomte de Guerne et de M. Albert Mockel, de M. Achille Segard et d'Albert Samain. Mais les autochtones, demeurés fidèles à la terre natale, travaillent paisiblement et révèlent leur existence plutôt par des poèmes que par des

manifestes et des palabres : l'un d'eux, M. Edmond Blanguernon, à des sixains anacréontiques déjà publiés, ajoute, dans *L'Ombre amoureuse*, des vers plus graves. Le rêve de la sainte Hellas l'a hanté sous le ciel gris de brume et de fumées, tant qu'en un beau mythe, *Les nouvelles Béatitudes*, il fait parler un Christ étrangement païen :

Ceux qui meurent d'amour, blasphémants, bienheureux !
Parce que mon Royaume est grand ouvert pour eux.

Mais sa familiarité avec l'antique l'induit parfois, quoique très rarement, à user d'un vocabulaire un peu technique (« leur hymne amoebée ») et il n'est pas sans obéir à d'impérieux ressouvenirs : la pièce intitulée *Langueur* par exemple est directement inspirée par un des plus admirables chefs-d'œuvre de Léon Dierx.

Les heures de doute et d'espoir. — Parmi les hommes, il en est qui laissent volontiers s'abolir dans l'oubli la mémoire des heures où ils hésitèrent entre les chemins divergents de la vie. M. Georges Benoist, qui marcha du doute à l'espoir — plus souvent nous suivons une route inverse, — a voulu conserver pour quelques âmes très chères, dans des strophes harmonieusement équilibrées, le rêve mobile de sa jeunesse et c'est à elle comme à l'année finissante qu'il pourrait dire :

O toi qui pars avec des larmes et des rires
Que tu m'aies apporté la douleur ou la joie,
Je te conduis jusqu'à mon seuil au son des lyres
Rythmant le pas de mes regrets qui se déploie.

Il est parvenu, après les luttes âpres de l'orgueil, au havre de paix et de certitude ; non qu'il se doive endormir dans la satisfaction d'un bas optimisme ; il n'attend du destin que « le nécessaire » ; et de ses présents poèmes — encore que la langue y soit d'une symétrie trop uniforme et ne répugne pas assez sévèrement à des inversions excessives — on peut sans trop d'audace présager la noble ataraxie de l'œuvre future.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Rachilde : *Contes et Nouvelles, suivis du Théâtre*, « Mercure de France », 3.5o. — Eugène Morel : *La Prisonnière*, Ernest Flammarion, 3.5o. — Albert Boissière : *Les trois fleurons de la couronne*, Fasquelle, 3.5o. — Sar Peladan : *La Vertu suprême*, Ernest Flammarion, 3.5o. — Louis d'Herdy : *La Destinée*, Léon Vanier, 3. 5o. — Comte Paul d'Abbes : *L'Ombre des Voûtes*, Ernest Flammarion, 3.5o. — Marius Renard : *Terre de misère*, Georges Balat, 2 fr. — Henry Bordeaux : *Le Pays natal*, Plon, 3.5o. — Louis Guéry :

L'autre voie, Ollendorff, 3.5o. — Jean Roanne : *Marie de Garnison*, « Revue Blanche », 3.5o. — Jean d'Hoc : *Promenades passionnées*, Ernest Flammarion, 3.5o. — Jane Landre: *Les pierres du chemin*, Offenstadt, 3.5o. — Maurice Montégut : *La Fraude*, Ollendorff, 3.5o. — Pierre Mael : *Seulette*, Ernest Flammarion, 3.5o. — Louis de Robert : *Le Partage du cœur*, Fasquelle, 3.5o. — André Lichtenberger : *Portraits de jeune filles*, Plon, 3.5o. — Hemma-Prosbert : *Vocations perdues*, Ernest Flammarion, 3.5o. Henri de Bruchard : *La Fausse gloire*, Stock, 3.5o. — Georges Rodenbach : *Le Rouet des Brumes*, Ollendorff, 3.5o.

Contes et nouvelles, suivis du théâtre, par Rachilde. Si je venais à mourir demain, ce qui n'aurait rien de bien étonnant, car il fait un froid noir, je ne voudrais pas voir, du haut de ma dernière demeure, planter un saule sur ma tombe, parce que les feuilles de cet arbre sont trop bonnes conductrices de la pluie, mais j'aimerais à laisser traîner derrière moi les quelques autres feuilles, encore *humides* selon l'antique formule des typos, de ce livre portant un titre dépourvu de sensation. Il y a, dans ce volume, un petit échantillon de tout ce que je peux faire, et même de ce que je ne sais pas faire, en littérature. Je l'offre à mes amis ; je prie mes meilleurs ennemis de l'acheter. Il renferme le *Démon de l'absurde* qui représente mon humble personnalité, mes essais au *théâtre* et quelques histoires, inédites pour beaucoup, que l'on ne peut guère conter aux petits enfants, mais qui prouvent, je pense, mieux que mes trop nombreux romans, que je puis écrire... comme un enfant *s'appliquerait*. Je suis et serai toujours, hélas ! une très vieille petite fille qui a peur de la vie et qui crie très fort dès qu'elle se sent toute seule en face des choses graves... cependant, j'aime, d'un amour intense et maladif, les loups, j'adore les monstres, les brigands, je ne me plais qu'avec ceux que tous les gouvernements réprouvent et que la police a de la peine à tolérer. Je fais mes délices des situations les plus baroques et ce qui réduit les tendres bourgeois en cendres arrive difficilement à me réchauffer. Ayant constaté, depuis longtemps, ces anomalies chez moi, je pouvais prendre un air digne et chercher, comme tous mes chers confrères, atteints des mêmes petites névroses, à en imposer aux bons lecteurs et à leur faire croire que ma morale dépassait, de beaucoup, celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cela m'a semblé puéril ! Je n'ai pas l'orgueil de mes défauts, encore moins celui de mes qualités, car je m'imagine aisément sans aucune qualité, je me contente d'écrire passionnément dans le moment où j'écris... ensuite... ce moment est déjà loin de

moi. J'oublie hier pour essayer de faire mieux demain... et demain, ce peut être déjà la mort. Alors... je dois avoir raison!

La Prisonnière, par Eugène Morel. Voici un beau livre, un livre qui ne sacrifie rien à personne et ils sont rares, ceux-là! Il est écrit intérieurement. C'est un héros qui aurait l'air simplement d un homme et q ii passe, habillé du vêtement jaune de l'impudique publicité ; il daigne passer, ce livre, allant vers une mystérieuse gloire, car peu le comprend ont, tant il est semblable, d'apparence, à un roman d'amour quelconque. Il semble, ce pauvre roman d'amour, une mélopée plus poétique et plus soignée dans ses assonances, et ces dissonances voulues, que les histoires poétiques ordinaires. C'est le drame le plus sombre, le plus poignant de tous les drames humains.

Si j'entreprends de le développer, je vais l'abîmer et d'autre part si je ne vous en dis rien, vous croiriez peut-être que je n'ai pas su le lire. Or, il faut savoir ce livre par cœur. Il contient toutes les pulsations d'un cœur. La prisonnière est en prison dans le cachot noir de sa volonté. C'est une femme naïve et douce, aimante comme une vraie femme, elle n'a ni plus de défaut ni plus de qualité qu'une autre petite femme aimante et douce, mais elle a cette sinistre religion du renoncement qui est faite d'atavismes catholiques et aussi de faiblesse issue des siècles de servitudes pour les honnêtes femmes dupes de grands mots. Cette femme aime ou croit aimer tendrement son mari et lui l'aime éperdument, c est-à-dire égoïstement. Il a d'ailleurs bien raison de l'aimer ainsi, puisqu'il la gardera toujours rivée à sa propre chaîne. Et l'autre amour survient, un n'importe qui destiné à être le préféré, peut-être celui qui vient du fond des races avec l'anneau d'un serpent autour de lui! Elle l'aime et ce n'est pas sa faute, elle avoue par tous ses gestes, par tous ses mots, par ses plus secrètes pensées qui sortent d'elle malgré elle comme des fleurettes pâles ou vives poussant des fentes d un mur, et son mari comprend. Il est jaloux, il est furieux, il pleure, il pardonne, car jamais la pauvre femme ne le trompera; elle est entre l'amour qui vous aime et l'amour qu'on aime, entre la destinée et sa volonté. Elle ne peut ni ne doit écraser qui fut bon, si bon pour elle, et elle sent que si l'*autre* ne peut ni ne doit la prendre avec autorité, c'est qu'il la possède déjà tout entière depuis que le monde est monde. *L'autre* se marie, la vie a de ces petites exigences : « tu n'as pas voulu de moi, je m'en vais avec mon regret que je vais faire fructifier dans les bras d'une plus dévouée. » Et

la petite épouse docile conserve son air de ne penser à rien ; elle pense *à lui* toujours, dans toutes ses actions. Quand elle est au jardin et qu'elle arrose des plates-bandes, c'est sur la tombe de son amour qu'elle pleure et elle embrasse doucement le souvenir de sa bouche sur celle de son mari. Ils font un ménage uni et modèle. Puis peu à peu la langueur courbe la petite tige si droite qui a essayé de résister au vent d'orage ; ce que ne pouvait le coup de foudre, l'ennui, cette menue monnaie du désespoir, le réalise. Elle s'efforce de mourir sans faire trop de peine à son mari et lui s'efforce de la sauver, car il suppose qu'elle oubliera. Ce ne sera que lui qui cessera de penser. Il se croira un homme bon, miséricordieux, un très grand philosophe daignant accomplir son devoir de miséricorde... la miséricorde est un poignard qui entre dans la gorge et vous étouffe. Elle est sauvée, la pauvre femme, elle est guérie... oui, on ne se guérit jamais d'avoir manqué sa destinée, la destinée serait-elle de commettre le pire des crimes. Toute femme qui manque au devoir professionnel de la ruse, du mensonge et de l'adultère n'est jamais estimée par son époux, et ce mari qu'on a trompé par omission lui en veut, au fond, d'avoir été une faible devant la force, une petite fille devant un préjugé de vaine morale... Jusqu'au jour où, songeant que sa femme n'est, en somme, capable de rien et ne pense pas, il découvre des lettres derrière de vieux livres, une lettre constatant la passion, la vraie passion... que l'héroïque enfant est arrivée à étouffer avec ses sanglots, à oublier complètement en mourant d'heure en heure pour celui qui, *sachant tout*, n'a pas eu le courage, le seul courage de délivrer *la prisonnière*. Sur ce livre planent les ailes lourdes et menaçantes de la fatalité. Ce n'est de la faute de personne, mais il sue un vice nouveau : le vice du *renoncement*, qui est le contraire de la nature et de la vérité. Quiconque tue le bonheur en sa personne est un criminel et celui qui enchaîne l'amour détruit mystérieusement un être qui demandait à vivre. Il y a des enfants qui ne vivront jamais... ceux-là étaient *nos enfants*. Honte à ceux qui les empêchèrent de naître.

Les trois fleurons de la couronne, par Albert Boissière. En un style très intéressant, où l'on voiture peut-être un peu trop les commodités de la conservation, l'auteur nous montre le duel amoureux de deux êtres las d'aimer sans amour. De petites piqûres d'épingles en coups de pointe, on en arrive à un suicide très ciselé, plein des fleurs les plus rares. Il y a des névroses de gens de lettres, des analyses de fin du fin et

c'est extrêmement artistique. C'est à la fois voluptueux et savoureux. Sous ce voile brodé on aperçoit une impeccable statue. Ce n'est pas autant de la vie vraie que de la vie *moderne*, mais c'est bien fait et si les femmes peuvent lire cela sans pleurer, les hommes, en le feuilletant, surtout les hommes d'art, ne pourront pas s'empêcher de tomber en admiration devant certaines pages qui sont de très réels chefs-d'œuvre d'orfèvrerie littéraire.

La Vertu suprême, par le Sar Peladan. Je crois très fermement que le ridicule ne tue que les gens qui ne sont pas nés sous l'étoile du génie. Mais, en revanche, je ne crois pas qu'on puisse être un homme de génie sans se douter ou, tout au moins, sans souffrir du ridicule. Que penser alors d'un homme de talent qui ne voit, dans la vie littéraire, que l'occasion de puiser le ridicule à pleine main pour se le répandre sur la tête? On a beau avoir beaucoup de cheveux, ça ne vous préserve pas des blessures d'amour-propre, blessures quelquefois perforant jusqu'aux cervelles. Le cerveau de M. Peladan doit avoir un trou par lequel a passé ce qu'il possédait de dons réels. A l'heure actuelle il garde son masque en dehors du carnaval et il commence à avoir tort. Ces livres sont de bien superbes élans d'impuissance. Il n'est ni très savant ni très observateur; sa couronne, sa chevelure, sa barbe de sar, tout ça blanchit comme le chocolat Ménier, mais c'est beaucoup plus dur à avaler. *La vertu suprême*, c'est un mélange de grands gestes qui ne mènent à rien Il y a toujours des tas de Messieurs entretenus très normalement par des grandes dames et le lecteur commence à en avoir assez, absolument comme les grandes dames. Si on avait fait un jockey pape, pour un soir, il parlerait dogmes comme les héros de ce livre et serait *rose-croix* avec les mêmes sentiments de vulgaires petites *tapettes*. C'est fatigant, écœurant et, de plus, on y découvre la fatale excuse, la tare sinistre de la *monomanie des grandeurs*. C'est aussi bête que fabuleux et ça n'a pas de suite. Mais si vous aimez Lesbos, on en a mis partout et cela doit faire un rude effet aux vieilles filles qui portent leur vertu au fond de leur cabas. Il y a une belle dame « aux seins avivés par la maternité » qui doit tout de même s'embêter ferme de se trouver parmi ces chèvres amoureuses d'un fantôme d'andrinople. Enfin, c'est l'affaire du Sar! Ça n'est ni beau ni vierge, mais tout cela se vend.

La Destinée, par Louis d'Herdy. Autre histoire d'androgyne de lettres qui passe et repasse dans... le cabas des

vieilles dames en y laissant plus que des cheveux, je pense.Ce qu'il y a de mieux, parmi de nombreuses pages inutiles, c'est l'Antonin Heliogabale d'Elius Lampride, qu'après Théophile Baudement, l'auteur traduit presque en entier. Cette façon de passer la main sous prétexte de chiromancie me semble tout à fait exquise.

L'Ombre des voûtes, par le comte Paul d'Abbes. Le procès de cet esprit de renoncement qui plane depuis si longtemps sur le monde catholique et l'épuise jusqu'aux pires vices d'imagination. L'ombre des voûtes c'est la froideur du sacrifice perpétuellement imposé aux ardents et aux volontaires qui sont pourtant les créateurs. Lucien cherche la lumière et la vie et va, par l'art, à d'autres raffinements que celui de se détruire pour un idéal d'ailleurs très peu poétique d'une religion presque toujours obscure. Il finit par rencontrer, dans le crime, une femme représentant pour lui la sagesse sous la forme inattendue de la volupté. Derrière Dieu il y a l'amour et derrière l'amour la profondeur merveilleuse de la volupté. Cet homme sort de la volupté comme d'un bain lustral. Il est éclairé par la lumière du bonheur qui rend pur puisqu'elle rend meilleur, et tout prêt aux généreuses révoltes.La donnée de ce roman est hardie, mais l'auteur a su s'en tirer avec beaucoup de tact.

Terre de misère, par Marius Bernard. Des contes symboliques en un style âpre et vigoureux qui rehausse la banalité de cette éternelle histoire de la plèbe... sur laquelle, je crois, nous pleurons vraiment bien trop de perles, littéraires ou autres.

Le Pays natal, par Henri Bordeaux. Une touchante figure de femme trahie et de curieuses études politiques. La préface de l'auteur, une préface dédicatoire, indique une profonde modestie de sa part et après s'être intéresssé au livre, on est heureux de découvrir que la simplicité d'une conception littéraire n'exclut pas le plus grand talent. C'est qu'on commence à être un peu fatigué, vraiment, du fracas du style dit moderne.

L'autre Voie, par Louis Guéry. Histoire d'une séduction qui tourne très mal La pauvre Fanny a été poussée hors de la voie droite et nul ne sait lui prouver au juste quelle serait la sienne réellement. Ses parents sont rigides, mais peu intéressants, et mieux vaut pour Fanny mourir de son amour que d'avoir à vivre la vie banale qu'elle aurait dû accepter. Fanny n'a pas l'étoffe d'une courtisane et ne pourrait même pas,

physiquement, devenir heureuse mère. Le séducteur est un triste personnage... mondain.

Marie de Garnison, par Jean Roanne. Un type amusant de femme virago, très amoureuse à la façon maladroite des gros chiens qui nous caressent. Ce livre est des plus spirituels avec une certaine bonhomie pince-sans-rire qui en fait une œuvre absolument originale. La figure de la femme aux sept enfants « qui couche son mari dans la journée » est impayable.

Les Promenades passionnées, par Jean d'Hoc. Le livre est dédié à Jean Lorrain et on dirait, par instant, qu'il est de lui : n'est-ce pas le meilleur éloge que je puisse en faire ?

Les Pierres du chemin, par Jeanne Landre. Une femme de lettres qui, selon la coutume, écrit son histoire pas trop banale, quoique passant par beaucoup de bureaux de rédaction. Elle est aimée, seulement elle aime en... femme de lettre, c'est-à-dire sans le génie... de l'amour. Il faut qu'on la fasse heureuse et elle ignore l'art de le devenir par la force de son raisonnement. L'homme n'est jamais qu'un homme... ne lui demandons pas plus et, s'il est un Dieu, tâchons de le rencontrer assez tard pour avoir eu le plaisir de le tromper... *avant!* Suzanne Fougeray a du talent, beaucoup de talent, trop de talent. Est-ce qu'on ne pourrait pas, un jour, écrire l'histoire de celle qui n'en n'a pas, cela serait touchant au possible. Toutes ces déesses de carton adulées, encensées et payées sont si rares... et si toujours pareilles. Tirades spirituelles, en cours de route, sur le féminisme que l'on couvre de vérités ressemblant assez aux *pierres du chemin*, un peu dures!

La Fraude, par Maurice Montégut. Bizarre théorie reconnaissant à un premier époux le droit d'imprimer sa ressemblance aux enfants du second. Long et intéressant roman sur ce thème et un type de femme, Sarah Marjolin, qui est tout a fait humainement terrible.

Seulette, par Pierre Maël. Petite fille sauvée d'un naufrage qui mène une vie d'aventures chastes. Il y a des bêtes féroces et une dompteuse formant apothéose vers la fin. Peut être lu par les demoiselles.

Le partage du cœur, par Louis de Robert. Deux hommes se partagent une femme et elle seule sait à quel point. Supériorité de la femme sur ces deux hommes, naturellement. C. q. f. d. C'est amusant comme une comédie bien jouée, mais je crains que l'auteur ne s'étonne encore un peu à constater

la dite supériorité féminine. Ensuite il n'y a pas partage du cœur ; le cœur est tout entier à l'un, tandis que le reste demeure à l'autre, car il est très rare qu'un seul homme soit capable de contenter à la fois le cœur et le reste. Bon petit livre à faire lire aux jeunes gens capables de tenter la réussite sous les deux... formes.

Portraits de jeunes filles, par André Lichtenberger. De jolis dialogues et d'amusantes confessions, surtout dans les *Passionnées*.

Vocations perdues, par Hemma-Prosbert. Deux jeunes gens très pieux, trop pieux, se détournent du ciel pour le mieux contempler dans leurs yeux réciproques... après de grandes péripéties, comme par exemple des infidélités du jeune homme vis-à-vis de l'élue secrète de son cœur. Cela finit par un bon mariage.

La fausse Gloire, par Henri de Bruchard. Qui aurait cru que ce grand turbulent d'Henri de Bruchard écrirait un roman grave, philosophique, et, ma foi, à la manière Bourget, ceci soit dit à la louange du style de l'auteur. Enfin, désormais quand vous entendrez dans une réunion déjà bruyante quelqu'un crier très fort en affirmant des choses extraordinaires et même ponctuer ses affirmations de quelques gifles destinées à amener, sans douceur, autant de série de coups d'épées, murmurez-vous l'un à l'autre : « C'est Bruchard ? Un jeune homme austère, un type de futur ministre de l'intérieur, quoi ! » Bref, Henri de Bruchard, quoique très jeune et tapageur, d'allures, comme le sont généralement les fils de mon pays, toujours pleins de généreuses idées que le vent du premier automne parisien emporte, est, contrairement à ce qu'il témoigne en gestes, un très fin observateur de la vie politique, et s'il se mêle au tapage, c'est pour en retirer de saines méditations sur la vanité de ce monde ! Son héros, Fronsac, personnage sérieux, a l'envie de régner par la droiture de son âme et celle de son épée, mais il comprend vite, au milieu des luttes bassement électorales, qu'aujourd'hui si on veut arriver au peuple, il faut monter sur le char de la fortune et ce n'est pas toujours le peuple qui dételle pour vous traîner aux...gémonies. Les coulisses de la Chambre ou celles d'une brave salle de conférence provinciale sont semblables, on y rencontre mêmes ambitions et pareilles calomnies. Le petit chèque se promène de mains en mains laissant, sa trace visqueuse *La fausse Gloire* est par excellence la gloire politique et en termes plus que galants ces choses-là sont dites à

Mme Ferrès qui ne comprend que plus tard, à l'heure où la femme arrive comme consolation et palme de suprême victoire. Ce livre a un grand mérite : il est distingué. On dirait que la race qui ne perd jamais ses droits, même chez un bruyant batailleur, fait rentrer Henri de Bruchard dans un salon (la littérature ne doit être qu'un salon) au sortir de la plus mauvaise compagnie politique, et je n'en veux pour preuve que la pensée touchante de la dédicace : *à Jean de Tinan... malgré la mort.*

A signaler : le *Rouet des brumes* de Georges Rodenbach, contes posthumes où se trouvent de très belles pages du regretté poète.

RACHILDE.

PHILOSOPHIE

La philosophie de H. Taine, par G. Barzellotti, traduit de l'italien par Aug. Dietrich : 1 vol. in-8, de 448 p., Alcan, 7 fr. 50. — *David Hume, moraliste et sociologue*, par G. Lechartier : 1 vol. in-8, de 275 p. Alcan, 5 fr. — *Les approximations de la vérité*, étude de philosophie positive ou expérimentale, par Henri Blondel, 1 vol. petit in-8, de 239 p., Alcan, 2 fr. 50. — *Prolégomènes à l'esthétique*, par L. Dimier, in-8, de 37 p., Armand Colin.

M. Barzellotti a entrepris de révéler Taine au public italien. Il y a si bien réussi, et de son effort est sortie une étude si exacte, que c'est à lui que nous serons tentés de nous adresser désormais, en France même, pour connaître à fond notre compatriote. Sa critique est complète, pleine, animée d'une large sympathie, mais impartiale et assez pénétrante pour mettre comme il faut, et juste comme il faut, en lumière les faiblesses et les valeurs durables de cette œuvre complexe, qui commence avec l'*Essai sur les fables de La Fontaine* et qui finit, inachevée, avec les *Origines de la France contemporaine*. La philosophie de Taine, et par là nous entendons le système latent qui coordonne implicitement tous ses aperçus sur le monde et la société, sur la psychologie, l'histoire et l'art, se ressent de sa double origine, allemande et française ; elle souffre de la contradiction, peut-être irréductible, entre la métaphysique synthétique d'outre-Rhin et le positivisme analytique propre au tempérament français. Spinoza, Hegel et Gœthe sont ses premiers inspirateurs, elle ne les abandonne jamais ; mais Condillac et les idéologues de l'école sensualiste l'accompagnent également et interviennent toujours pour en arrêter les élans, en modérer les hardiesses.

Entre ces deux courants si radicalement opposés, si hostiles même l'un à l'autre, la pensée de Taine ne s'est jamais franchement décidée et n'a pas su s'élever non plus à un point de vue supérieur de conciliation. De là cet étonnant spectacle qu'offre le philosophe : partir de Spinoza, du réalisme logique qui assimile plus ou moins l'Univers à une dialectique, de l'ivresse hégélienne qu'il a si éloquemment dépeinte, et aboutir à la conception mécanique de l'esprit et au nominalisme étroit formulés dans le traité *de l'Intelligence*. M. Barzellotti note avec raison l'incompatibilité de ce nominalisme avec la croyance, affirmée en maints endroits, à la valeur objective et absolue des vérités logiquement nécessaires. La contradiction est à la source, avons-nous dit, chez les maîtres du philosophe, et c'est elle qui l'a empêché d'être un métaphysicien, étant trop psychologue, et d'être strictement psychologue, étant trop métaphysicien.

Quelle est donc l'originalité véritable de Taine, comme penseur? L'idée qui revient constamment dans ses livres, et qui les domine, dit M. Barzellotti, est celle de la *race*, dont il examine l'action sur le génie des individus et des peuples. Elle le conduit à une intuition *historique* d'une intensité et d'une profondeur presque sans égales, à cette idée du *devenir* des sociétés, puisée dans la métaphysique allemande, mais interprétée avec une admirable clarté d'analyse et appliquée aux faits avec un art tout français. Philosophe médiocre, osons le dire, psychologue embarrassé dans les théories explicatives, Taine trouve dans l'histoire le terrain le plus favorable au développement de sa « faculté maîtresse », et, comme historien, il est et il restera un sommet.

Ce sont là les principales réflexions que suggère le beau livre de M. Barzellotti. Nous ne pouvons suivre ici l'éminent professeur dans tous les détails de sa démonstration. Elle se dégage de l'ensemble, et non d'un chapitre en particulier. C'est l'historien que l'on retrouve encore chez le critique d'art et chez le critique littéraire. C'est une vérité historique qui fait la valeur de son esthétique, et qui fait qu'on ne la juge correctement que lorsqu'on la rattache à sa conception de l'histoire. L'idée qui domine la philosophie et la critique de Taine, conclut M. Barzellotti, consiste, comme il l'écrivait lui-même à Prévost-Parodol en 1852, à « faire de l'histoire une science, en lui donnant, comme au monde organique, une anatomie et une physiologie ». Mais cette idée, quand on veut la mettre au net, laisse bientôt percer la contradiction initiale signalée

plus haut. Caro reprochait à Taine de revêtir des formules de Hegel le naturalisme de Diderot. Il reste dans ce jugement, trop sommaire et trop peu bienveillant pour être entièrement fondé, cependant un grain de vérité définitive ; car il exprime approximativement la raison de l'impuissance d'un Taine à devenir jamais un maître de la spéculation pure.

§

C'est David Hume, *moraliste et sociologue*, qui fait l'objet de l'intéressant travail de M. Lechartier; c'est à-dire, par conséquent, un David Hume nouveau et inconnu du plus grand nombre, qui ne se souvient guère de lui qu'en tant qu'il est le précurseur de la philosophie critique et le père du phénoménisme moderne. M. Lechartier montre que Hume n'a pas été moins novateur en morale et en sociologie qu'en épistémologie, qu'il a été le véritable promoteur de la méthode scientifique appliquée aux problèmes éthiques et sociaux Pourtant, il n'en a pas été dupe et il a reconnu lui-même la fragilité des conclusions auxquelles aboutit cette méthode.

« Aussi devait-elle le conduire, écrit M. Lechartier, d'une part au probabilisme spéculatif et d'autre part, lui montrant la réalité et le sérieux de la vie, lui faire adopter une morale pratique précise, une règle de conduite surtout humaine. »

Le scepticisme de Hume devient en morale théorique un probabilisme. Mais, d'autre part,il fait la distinction très nette entre les libres jeux de l'entendement et la réalité des sciences de la vie. « Pour lui, comme pour Locke, la fin actuelle de nos actes, la seule fin que nous devons nous proposer dans notre conduite devait consister dans la soumission aux lois établies, dans l'espérance tranquille et résignée d'une justice plus parfaite. » La moraleainsi entendue ne saurait admettre de sanction absolue ; mais il lui suffit qu'il y ait une sanction naturelle des actions humaines ; or celle-ci existe ; c'est un fait d'expérience .

En sociologie, ajoute M. Lechartier, la méthode scientifique a conduit Hume a des conséquences plus fécondes. Contraint de s'en tenir à la nécessité empirique de la justice, il a restreint l'objet de la justice aux relations matérielles, en quelque sorte, des hommes entre eux. Erreur utile et fructueuse, car par cette importance même qu'il a cru devoir accorder aux institutions politiques, il a été amené à étudier les moyens les plus efficaces de production et de consommation des richesses, et, par là, à fonder de façon durable la science économique.

En résumé, Hume, moraliste et sociologue, n'est pas le logicien implacable qui met à nu l'incertitude des notions premières de l'ontologie, mais bien le penseur rempli de bon sens pratique et désabusé qui, en combattant sur le terrain de la morale les prétentions de tout dogmatisme, « aura par là même préparé la science de la vie meilleure, de la vie vraie, et aura ainsi posé les premiers fondements de la philosophie vivante et humaine ».

§

Les approximations de la vérité, tel est le titre donné par M. Hervé Blondel à une étude de philosophie positive et expérimentale, qui se réclame ouvertement et avec un respect chaleureux d'Auguste Comte. L'auteur n'a pas prétendu constituer une philosophie, même sommaire ; il a seulement essayé « de caractériser la réaction de la méthode scientifique et expérimentale sur l'ensemble de nos connaissances, de nos sentiments et de nos actions ». Il s'est gardé d'opposer à la métaphysique et à la religion traditionnelles de nouvelles considérations *à priori*. Ce qu'il proscrit absolument ce n'est pas un tel ou tel dogme, ni tel ou tel inconnaissable, mais uniquement « l'hypothèse invérifiable ». Devant la recherche expérimentale s'ouvre une route illimitée ; c'est assez pour notre ambition de lâcher sur cette route bride à la raison, mais à une raison mûrie qui ne s'inquiète plus des questions mal posées, les abandonnant aux rêves individuels de l'imagination et du sentiment. En résumé, dit M. Blondel, la conception philosophique à laquelle arrive aujourd'hui l'esprit humain est celle d'un petit nombre de faits actuellement irréductibles, d'où découle toute connaissance par le mécanisme de lois invariables. *Le cadre du fait irréductible et de la loi invariable est définitif.* Tout y rentre et *tout y rentrera.* N'est-ce pas là, demanderons-nous, s'avancer beaucoup au delà des limites imposées par une doctrine toute scientifique ? Car quel principe nous est garant de ce futur énoncé si impérativement ? Quelle expérience avons-nous de l'avenir illimité ? Même contradiction, à notre avis, entre les prémisses, si sages, si prudentes, du positivisme de M. Blondel, et la conclusion suivante, qui clôt le livre : « A côté des faits, et en les reliant l'un à l'autre, notre intelligence découvre une plus haute réalité sans laquelle il n'y aurait pas de science et encore moins de philosophie : c'est moins le phénomène lui-même que la prévision du phénomène vérifiée par l'expérience ; c'est-à-

dire la loi invariable et, pourtant, toujours relative, qui représente partout dans l'Univers ce qu'on peut appeler le monisme : *matière-force.* » On s'attendait à un résumé de la sagesse positive, et voici qu'avec ces deux malencontreux petits mots de la fin, on vous remet « au rouet », comme disait Montaigne !

§

Les **Prolégomènes à l'Esthétique** sont la version d'une thèse latine récemment soutenue en Sorbonne. L'auteur s'y est proposé de répondre à trois questions : 1° est-il possible de fournir une définition du beau en soi ? 2° peut-on constituer l'esthétique sans le secours d'une telle définition ? 3° de la science constituée d'accord avec la réponse qu'on fait à ces deux questions, quel est le rôle et l'utilité ?

Sur le premier point, M. Dimier n'a pas de peine à montrer qu'il n'y a pas pour nous de beau en soi, que la définition du beau en soi est impossible et sa recherche aussi chimérique que l'ontologie elle-même. Il n'y a définition possible que d'un beau emprunté, d'un beau d'imitation, réalisé dans un ordre que l'on peut étudier et connaître, les œuvres d'art elles-mêmes. L'esthétique sera donc la science de cet objet tout relatif. *L'esthétique réelle* est impossible ; mais il reste une *esthétique des apparences ;* la connaissance de l'art a de quoi fournir les éléments d'une analyse du beau relatif. Ceci répond à la deuxième question. Quant à la troisième, M. Dimier fait voir que l'esthétique ainsi envisagée a pour tâche de définir non pas précisément le beau, mais la vertu d'imitation, qui, à notre égard, en tient la place. Elle se fera par une considération précise des différentes branches de l'art, par une analyse du concret dans chaque art, non par une analyse de la notion abstraite d imitation, ce qui serait retourner à l'écueil métaphysique, qu'il s'agit d'éviter. L'étude de l'imitation esthétique fournira à la philosophie des lumières qu'elle ne tire pas d'ailleurs. Cette imitation est, en effet, une abstraction d'une espèce particulière et unique ; l'art réalise, comme la science, mais d'une manière entièrement différente, une ordonnance de nos perceptions. L'abstraction scientifique est une abstraction recherchée ; celle de l'art est contrainte et nécessaire. La première est le résultat de la volonté humaine, la seconde un effet de quelque essence des choses ; l'une peut être dite artificielle, l'autre au contraire naturelle.

Ainsi, il y a deux manières pour l'esprit de se rendre maî-

tre, par voie d'abstraction, de la nature : la voie d'abstraction par la Science et la voie d'abstraction par l'Art. Or de même que les progrès de l'abstraction scientifique ont merveilleusement servi la philosophie, il n'est pas interdit d'en espérer autant de l'esthétique. « La géométrie a fait présent de Descartes à la pensée humaine; il serait téméraire d'assurer que l'étude des arts à son tour ne réserve rien à l'avenir. »

LOUIS WEBER.

SCIENCES

LE PÈRE DE PASTEUR, d'après un livre de M. Vallery-Radot : *La Vie de Pasteur* (Hachette).

Un livre vient de paraître qui raconte la vie d'un homme.

Comme cet homme s'appelle Pasteur, ce livre est un chapitre de la vie d'un peuple, ou plutôt le tableau d'une phase particulièrement troublante de l'évolution de l'humanité.

Peu à peu, depuis la mort du savant, les événements dont il fut l'Acteur se tassent sous la poussée des jours qui s'accumulent; peu à peu, de tout ce fracas des théories bouleversées et des hypothèses s'échafaudant, les bruits accessoires et inutiles s'éteignent, et un calme s'installe, propice au patient labeur de la raison qui veut enfin contrôler les enthousiasmes de naguère, et s'assurer si l'Œuvre a bien et définitivement tracé dans le maquis des ignorances les routes qui mènent aux certitudes de l'avenir.

La gloire de Pasteur, la vraie — non pas celle qui naît des mouvements populaires créés par les journaux autour de sensationnelles nouvelles et qui se propage en incohérentes acclamations; gloire faite, celle-là, de tous les espoirs succédant à toutes les détresses, et qui, irraisonnée, tresse des couronnes dont le temps détache les feuilles comme il sème les désillusions, — la gloire de Pasteur, logique résultat de son œuvre, synthèse de sa vie psychique, formule définitive où se confondent ses inséparables travaux, s'évade peu à peu des cercles particuliers où elle naquit, où elle grandit activée par cette atmosphère faite pour elle, et se répand aujourd'hui, déjà, devançant la marche des gloires ses aînées, dans un monde dont la raison s'éveille à mesure que son émotion se calme, qui va pouvoir comprendre maintenant, tranquillement, dans son ensemble, dans sa cohésion, dans les manifestations si simplement grandioses d'un esprit en marche, la vie d'un homme dont l'œuvre ne mourra jamais.

§

« Dans un livre qui serait un exposé didactique, il faudrait, après s'être un instant arrêté à ce tissu d'énigmes (1), aller droit aux expériences qui suivirent. Mais ces pages, qui retracent parfois jour par jour l'existence de Pasteur, doivent mêler aux recherches les événements intimes. » C'est en effet le Pasteur vivant de toute sa vie familiale et scientifique : le fils, l'époux, le père, le grand-père... et le savant que M. Vallery-Radot dans son livre nous raconte, mêlant avec soin, au hasard des dates qui rigoureusement se suivent, les épisodes les plus doux et les spéculations les plus troublantes, nous permettant de suivre pas à pas l'homme et le savant, d'Arbois à Villeneuve-l'Etang, de la tannerie ancestrale au domaine offert par la France, de la naissance et de l'enfance à l'apothéose et à la mort.

Et c'est grâce à ce caractère du livre, grâce à cette documentation touchant les menus faits, que nous avons mieux vu dans l'ombre et mieux compris le rôle si modeste, et pourtant si réel, de celui qui fut le guide le plus sûr de l'enfant, l'ami le plus fidèle de l'homme, l'admirateur le plus sagace du savant : l'humble tanneur d'Arbois, le Père de Pasteur.

§

Les Pasteur étaient, au XVIIIe siècle, serfs des comtes d'Udressier. L'un deux, Claude-Etienne, garçon tanneur, voulut s'affranchir. Il le fit en 1763, moyennant quatre louis d'or de vingt-quatre livres. Puis il se maria, s'établit à Salins et eut dix enfants. L'un deux, Jean-Henri, alla, à 20 ans, s'établir tanneur à Besançon ; mais il mourut bientôt, précédé de près par sa femme, laissant un orphelin de six ans, Jean-Joseph Pasteur.

« L'enfant qui devait être un jour le père de Louis Pasteur fut amené à Salins. Sa grand'mère le recueillit. Plus tard ses tantes maternelles, l'une mariée à Chamecin, marchand de bois, l'autre à Philibert Bourgeois, associé de Chamecin, l'adoptèrent comme un de leurs enfants. On l'aima d'autant mieux qu'il était orphelin. Son éducation fut supérieure à son instruction. A cette époque il suffisait de savoir lire les bulletins de l'Empereur : le reste semblait peu de chose. Ne fallait-il pas d'ailleurs que Jean-Joseph gagnât au plus tôt sa vie

(1) La maladie des vers à soie.

et qu'il apprît le métier d'ouvrier-corroyeur pour reprendre un jour la profession de son père et de son grand-père ?

» Conscrit en 1811, Jean-Joseph fit, en 1813, la guerre d'Espagne. Il appartenait au 3me de ligne, dont la mission était de poursuivre, dans les provinces du nord de l'Espagne, les bandes du fameux Espoz y Mina... On peut se représenter, perdu dans les rangs, faisant assurément son devoir, au milieu de dures misères, ce simple soldat, promu caporal le 1er juillet 1812, fourrier le 26 octobre 1813. »

A la fin de janvier 1814, le bataillon revint en France. Il fallut se battre à Bar-sur-Aube, 8.000 contre 40.000 Le 3me régiment y mérita le nom de « brave parmi les braves ». Joseph Pasteur fut fait sergent-major et décoré par l'Empereur.

Après le 21 mars, à Arcis-sur-Aube, qui fut une rude journée, le 3me régiment se replia sur Fontainebleau : mais il y avait des vides. Le premier bataillon, celui de Joseph, était réduit à 8 officiers et 275 hommes. Puis un grand événement se produisit : l'Empereur abdiqua et partit. Le 23 avril, on prit la cocarde blanche, et le 12 mai le 3me régiment fut réorganisé à Douai sous le nom de Régiment-Dauphin.

« C'est là que le sergent-major Pasteur reçut son « congé absolu ». A petites journées il regagna la ville de Besançon. Ce « congé », où les aigles étaient remplacées par les fleurs de lys encadrant les mots « Royaume de France », Joseph Pasteur le regardait avec tristesse et colère. Pour lui, pour d'autres sortis du peuple, Napoléon était un demi-dieu. Listes de victoires, principes d'égalité, idées nouvelles jetées à travers les peuples, tout s'était succédé en visions éblouissantes. Retomber de cette épopée impériale sur le terre à terre de chaque jour, ne plus connaître que la surveillance de la police, subir l'angoisse de la pauvreté, ce fut pour les officiers en demi-solde, les vieux sergents, les grenadiers et les soldats paysans une période cruelle. La blessure de leur patriotisme s'aggravait d'un sentiment d'humiliation privée. Jean-Joseph Pasteur, prenant courageusement son parti, revint à Salins et se remit au métier de tanneur. Le retour de l'île d'Elbe fut un éclair de joie et d'espoir dans sa vie obscure. Puis tout rentra dans l'ombre.

» Il habitait le faubourg Champtave, travaillant dans un isolement qui convenait à ses goûts et à son caractère, lorsque sa vie fut un instant troublée. Le maire de Salins, très royaliste, chevalier de l'ordre de Malte, M. de Bancenel, prescrivit à ceux qui avaient servi l'Empereur, et que l'on

appelait les brigands de la Loire, de venir à la mairie déposer leurs sabres. Joseph Pasteur se soumit en frémissant. Mais quand il apprit que ces armes glorieuses étaient destinées à un service de police, et qu'on les remettait à des sergents de ville, la déchéance lui parut intolérable. Reconnaissant son sabre de sergent-major, qui venait d'être donné à un de ces hommes, il le lui arracha. Grand émoi dans la mairie et dans la ville. On s'indigne, on s'irrite, on applaudit. Les anciens officiers et sous-officiers bonapartistes, qui formaient une petite troupe, s'agitent fiévreusement. La ville de Salins était encore sous la garde ou, pour mieux dire, sous le joug d'un reste de garnison autrichienne. Invité par le pouvoir civil à réprimer cet acte et à faire un exemple, le commandant refusa d'intervenir. Il comprenait, il approuvait, disait-il, le sentiment d'honneur militaire qui avait fait agir le sous-officier de l'Empire. Pasteur, escorté de sympathies trop bruyantes à son gré, revint chez lui et garda son sabre. »

Il aimait d'ailleurs peu le bruit et les grands gestes. « Il était peu communicatif, secret, comme on disait jadis, d'un esprit lent et réfléchi, d'un caractère mélancolique, semblant toujours vivre d'une vie intérieure. »

Sur le bord de la rivière qui baignait sa tannerie, il apercevait souvent une jeune fille, dont les parents, jardiniers, menaient une fort modeste existence. « C'était une brave enfant que Jeanne-Etiennette Roqui, et très laborieuse, en même temps femme d'imagination et prompte à l'enthousiasme. » Elle lui plut, peut-être par cela même, et il l'épousa. Ils partirent alors pour Dôle où ils s'installèrent rue des Tanneurs. « Humble logis, humbles gens, obscure maison. » Un premier enfant y mourut ; une fille y naquit en 1818. C'est là que Louis Pasteur vint au monde le 27 décembre 1822, à deux heures du matin.

Le père Roqui étant mort, sa veuve, fort âgée, partagea ses biens de Marnoz entre sa fille Jeanne-Etiennette et son fils Jean-Claude. « Appelé ainsi loin de Dôle par des sentiments et des intérêts de famille, Joseph Pasteur vint s'établir à Marnoz. L'endroit n'était guère favorable. Un ruisseau voisin rendait cependant possible le travail d'une tannerie. La maison a gardé, à travers bien des métamorphoses, le nom de maison Pasteur. Sur une des portes intérieures, l'ancien légionnaire, qui aimait à dessiner et à peindre, avait représenté un soldat devenu laboureur, et revêtu en plein champ d'un reste de costume militaire. Vu de face le portrait se dé-

tache sous un ciel grisâtre. Au loin s'étagent les collines du Jura. Tristement appuyé sur sa bêche, l'ancien soldat interrompt son travail : il rêve de gloire passée. Certes, un homme du métier peut reprendre les défauts, les inexpériences de cette peinture ; mais le vieux soldat de l'Empire avait mis dans cette allégorie sentimentale sa recherche d'exactitude et son émotion. »

On ne resta pas longtemps à Marnoz. Une tannerie étant à louer à la ville voisine d'Arbois, la famille Pasteur s'y installa. La maison était commode et agréablement située près du pont bâti sur la Cuisance. Joseph s'y trouva bien. D'autre part, Arbois possédait un collège où avait été annexée une école primaire, et l'instruction du petit Louis le préoccupait déjà. Il mit l'enfant à l'école et se fit chaque soir son répétiteur. Lui-même avait le plus grand désir d'apprendre et ce désir tint chaque jour une place plus grande dans sa vie. Son caractère taciturne ne lui permettant pas de nombreuses relations au dehors, c'est à la lecture qu'il consacrait ses moments perdus. « Joseph Pasteur, sans qu'on pût l'accuser de fierté, ne se liait pas facilement. Dans les habitudes ou le langage, il n'avait rien d'un sous-officier à la retraite. Ne parlant guère de ses campagnes, il n'entrait jamais dans un café. Le dimanche, vêtu d'une redingote brossée militairement et dont le large revers avait un ruban de la Légion d'Honneur, comme on le portait alors, visible à quarante pas, il se dirigeait invariablement vers la route d'Arbois à Besançon. Elle passe au milieu des coteaux de vignes. A gauche, sur une hauteur boisée dominant la vaste plaine qui s'étend du côté de Dôle, les ruines de la tour de Vadans donnent un reste de poésie guerrière à tout cet horizon. Dans ses méditations de promeneur solitaire, il pensait moins aux difficultés de sa vie qui, grâce au travail, et toute sa famille aidant, se simplifiait, qu'aux inquiétudes de l'avenir. Que deviendrait un jour ce fils attentif, consciencieux, mais qui, à la veille de ses treize ans, ne manifestait encore un goût très prononcé que pour le dessin ? »

Les seules gens qui venaient à la maison avaient un peu le caractère de l'hôte. C'était le docteur Dumont, « homme d'étude s'instruisant pour le plaisir d'apprendre, » et Bousson du Mairet, qui, liseur infatigable, passa sa vie à préparer les annales du pays franc-comtois. Venait aussi Romanet, le principal du collège, qui s'était pris d'un grand attachement pour son

jeune élève. On voit de quels personnages aimait à s'entourer l'humble tanneur du faubourg Courcelles.

La question se posa bientôt de savoir si l'on devait envoyer l'enfant qui avait alors seize ans, à Paris, pour mieux se préparer à l'Ecole normale. Joseph y était assez réfractaire non pas tant à cause des frais qu'à cause de l'éloignement. Enfin, poussé par le désir de voir son fils réussir, il consentit, et à la fin d'octobre 1838, Louis Pasteur et son ami Jules Vercel montèrent en diligence. Le départ fut triste, l'arrivée fut lugubre. Louis ne put se faire à cet exil, et l'excellent Barbet, son maître de pension, eut beau vouloir le distraire de son idée fixe : il finit, inquiet, par en avertir les parents.

« Un matin, au milieu du mois de novembre, on vint dire à Louis Pasteur assez mystérieusement que quelqu'un le demandait : « La personne vous attend à quelques pas d'ici. » Louis se laissa conduire chez un marchand de vins, au coin de la rue Saint-Jacques et de la rue des Feuillantines. Il entra. Au fond de l'arrière-boutique un homme était assis devant une petite table, le front caché dans ses mains, perdu dans ses pensées. C'était son père. « Je viens te chercher », lui dit-il simplement. Pas d'autres explications. Leur chagrin mutuel se comprenait. »

On mit Louis Pasteur au collège de Besançon. Il y fut l'élève consciencieux d'Arbois. On l'y nomma même maître répétiteur avec 300 francs de traitement. Comme il s'occupait beaucoup de l'éducation de ses deux jeunes sœurs, se croyant riche alors, il offrit à son père de faire entrer à ses frais sa sœur Joséphine dans un pensionnat de Lons-le-Saulnier. Non seulement le père refusa tout doucement, mais il offrit à son fils un peu d'argent pour lui permettre de prendre quelques leçons particulières.

Puis la question de Paris se posa de nouveau. Charles Chappuis, l'ami le plus intime de Louis, venait d'y partir aux vacances de 1841, pour mieux s'y préparer à l'École normale. Louis Pasteur eut l'envie de le suivre, mais le père, qui se rappelait 1838, s'y opposa. L'année suivante il fallut bien y consentir. Avant de partir Louis fit un dernier pastel, le portrait de son père : « front puissant, regard observateur et méditatif, bouche prudente, menton plein de volonté. »

Son fils une fois parti, le grand souci du père fut qu'il ménageât sa santé. Il lui écrivait sans cesse de ne pas se surmener : il voulait qu'il allât dîner le dimanche et le jeudi au Palais Royal avec Chappuis. Quand Louis Pasteur fut reçu à l'Ecole, par reconnaissance pour M. Barbet qui avait fini par ne plus

lui faire payer de pension, le jeune normalien lui proposa de venir le jeudi, à partir de six heures, donner une leçon de physique aux élèves : l'excellent maître accepta avec émotion et Joseph Pasteur approuva son fils : « Il en a si bien agi avec nous que je tenais beaucoup à te voir à même de lui prouver ta reconnaissance. Sois donc toujours complaisant pour lui. Non seulement tu le dois pour toi, mais tu le dois aussi pour d'autres. Cela l'engagera à se conduire ainsi qu'il a fait pour toi, envers quelques jeunes gens studieux qui peut-être sans lui auraient leur avenir compromis. »

Il était heureux de voir son fils à l'Ecole : « Les détails que tu me donnes sur la façon dont vous êtes dirigés dans vos études me font plaisir. Tout m'y paraît ordonné de façon à y faire des sujets distingués. Honneur à ceux qui ont fondé cette Ecole! » Mais il revenait toujours sur la question santé : « Tu sais combien ta santé nous préoccupe à cause de ton immodération dans le travail. Ne t'es-tu pas déjà fait assez de mal à la vue par ton travail de nuit? Parvenu où tu es, tu devrais être tout joyeux, ton ambition devrait être mille fois satifaite. » Puis il écrivait à Chappuis : « Dites bien à Louis de ne pas tant travailler, il n'est pas bien d'avoir l'esprit toujours tendu. Ce n'est pas le moyen de réussir, c'est le moyen de compromettre sa santé... Vous êtes, croyez-moi, de pauvres philosophes (1), si vous ne savez pas qu'on peut être heureux dans une situation modeste de professeur au collège d'Arbois. »

A son fils, en décembre 1843 : « Dis à Chappuis que j'ai mis en bouteille du 1834 acheté tout exprès pour boire à l'honneur de l'Ecole normale, et cela pour les premières vacances. Il y a de l'esprit au fond de ces cent litres plus que dans tous les livres de philosophie du monde. Mais pour des formules de mathématiques, je crois qu'il n'y en a pas... »

Puis cette lettre, inattendue sous la plume d'un tanneur : « Parle-nous toujours de tes études, ce que tu fais chez M. Barbet, si tu vas encore au cours de M. Pouillet, puis si tu ne négliges pas les mathématiques, si une science ne gêne pas l'autre. Je ne le pense. Loin de là, cela doit s'entr'aider. »

Quand Louis lui parlait de mettre les journées doubles pour passer sa thèse au plus vite : « Avant de penser aux épaulettes de capitaine, écrivait le père, pensons aux épaulettes de sous-lieutenant. »

(1) Chappuis se préparait à l'agrégation de philosophie.

En somme on s'écrivait souvent, de Paris à Arbois. « On se racontait jusqu'aux moindres incidents de la vie quotidienne. Le père, sachant qu'il fallait rendre compte à son fils des préoccupations du budget familial, parlait des ventes plus ou moins aisées des cuirs qu'il portait régulièrement aux foires de Besançon. Le fils cherchait à trouver dans les progrès de l'industrie ce qui pouvait alléger quelque peu le dur métier paternel. Maïs tout en se disant prêt à étudier les nouveaux procédés, dits procédés de Vauquelin, qui supprimaient les longs séjours des peaux dans les fosses, le père se demandait avec une inquiétude scrupuleuse si les cuirs ainsi préparés seraient d'un très bon usage. Pourrait-il les donner en toute garantie aux cordonniers, unanimes à vanter les marchandises qui venaient de cette petite tannerie et presque unanimes, dans leur retard, à régler leurs comptes avec elle, à passer sous silence le désintéressement du maître de cette tannerie? Il avait pour sa famille le vivre et le couvert, que fallait-il de plus? Dès qu'il recevait des nouvelles de son normalien, il était heureux. Associant sa vie morale à celle de son fils, il partageait l'enthousiasme suscité par les cours de J.-B. Dumas; il s'intéressait aux leçons du physicien Pouillet, franc-comtois, sorti de l'Ecole normale, professeur à la Sorbonne et membre de l'Institut. »

D'ailleurs, le désir de s'instruire grandissait chaque jour dans l'esprit du tanneur d'Arbois. « Louis Pasteur connaissait, pour les avoir entendus à maintes reprises, les regrets de son père qui souffrait de n'avoir eu qu'une instruction à bâtons rompus. Que de fois ce père demandait plus et mieux qu'un conseil, un programme d'études! Alors, par un changement de rôles, l'élève d'autrefois devint répétiteur. Mais de quel ton respectueux et avec quel sentiment délicat s'exprimait le maître filial! « C'est surtout, disait-il à son père, pour que tu puisses servir de professeur à Joséphine que je t'envoie ce que tu me demandes. » Instituteur à distance de son père et de sa sœur, il tenait à bien remplir sa tâche. Il fallait qu'il constatât des progrès. Les devoirs qu'il envoyait n'étaient pas toujours faciles. « J'ai passé, lui écrivait son père le 2 janvier 1845, deux jours sans comprendre un problème que j'ai trouvé après très simple. Quand il s'agit d'apprendre pour faire le maître, ce n'est pas peu de chose »... Penché sur un gros cahier, le père s'attardait souvent, le soir, à étudier des règles de grammaire, à résoudre des problèmes, à répondre à son Louis. »

§

Et ainsi jusqu'à sa mort, Joseph Pasteur, témoin le plus intime de la glorieuse évolution de son fils, reste son confident de tous les jours et son conseiller dans tous les cas. Dans toutes ses lettres on retrouve ce grand bon sens, cette tranquillité d'âme, cette droiture d'esprit qui lui permettaient de parler de tout sans rien dire d'inutile.

Un jour il remercie son fils, mais le gronde : « On vient de recevoir les objets que tu as envoyés, je laisse tes sœurs te remercier. Pour moi, certes, j'aimerais mille fois mieux cet argent dans ta bourse, et de là au restaurant, placé en quelques bons repas, où, avec une bonne santé, tu te serais bien amusé... »

Une autre fois, en 1848, son fils lui ayant écrit qu'il était allé porter toutes ses économies sur l'autel de la Patrie, son père lui conseille de faire connaître par les journaux cette offrande dans les termes suivants : « Don à la Patrie, cent cinquante francs, par le fils d'un vieux soldat décoré de l'Empereur, L. P., ancien élève de l'Ecole normale. » Et il ajoute : « Provoque une souscription dans les écoles en faveur de ces pauvres exilés polonais qui ont tant fait pour nous. Ce sera une bonne œuvre. »

Il intervenait, au besoin, de toute son autorité pour empêcher son fils de faire quelque démarche hâtive, comme lorsqu'il s'opposait à ce qu'il quittât le lycée de Dijon, où il était professeur de physique.

De temps à autre, mais rarement, son fils l'appelait près de lui : sa femme était morte en mai 1848. Il était seul à Arbois, se sentant vieillir, mais consacrant tout son être à l'éducation de ses deux filles. En 1850, il alla à Strasbourg demander pour son fils la main de Mlle Laurent, la fille du recteur d'Académie. En 1851, il vint à Paris et fut reçu à dîner par le célèbre Biot, le maître de Louis Pasteur, qui avait voué à son élève une affection telle qu'il put un jour lui dire en lui offrant son portrait : « Si vous placez cette épreuve à côté du portrait de votre père, vous pourrez voir réunies les images de deux personnes qui vous ont aimé à peu près d'une même façon. »

Son émotion fut intense quand, en 1853, il vit son fils arriver un jour à Arbois avec le ruban de chevalier. Il écrivit à Biot une lettre pleine d'un déférent enthousiasme à laquelle celui-ci répondit en des termes qui étaient pour le père et le

fils le plus éloquent témoignage de l'affection du vieux savant.

§

Pasteur, membre de l'Institut, partit, le 6 juin 1865, pour Alais, chargé par le ministre de l'agriculture, sur l'indication de J.-B. Dumas, d'aller étudier sur place la maladie des vers à soie qui avait jeté la ruine dans le sud-est de la France. Neuf jours après son arrivée, il reçut une dépêche l'appelant en toute hâte à Arbois auprès de son père très malade.

« Il partit avec angoisse. Dans ce long voyage, d'Alais à Arbois, de sombres pensées l'assiégeaient. Le souvenir de sa mère emportée subitement et qu'il n'avait pas revue, pas plus qu'il n'avait revu sa fille aînée, Jeanne, morte elle aussi dans cette petite maison d'Arbois; tout lui donnait le pressentiment d'un nouveau malheur. Il ne se trompait pas. Il n'arriva que pour voir, à travers ses larmes, le cercueil où était enfermé ce père qui allait dormir dans le cimetière d'Arbois, mais qui devait recevoir dans le culte de son fils une place dans la mémoire des hommes.

Le soir, au-dessus de la tannerie, dans la chambre vide, Pasteur écrivit :

« Ma chere Marie, mes chers enfants, le pauvre grand-père n'est plus, et nous l'avons conduit ce matin à sa dernière demeure. Il est aux pieds de la pauvre petite Jeanne. Au milieu de ma douleur, j'ai été bien heureux de la bonne pensée de Virginie qui l'avait fait placer là, et j'espère qu'un jour je pourrai les réunir à ma tendre mère et à mes sœurs, jusqu'au moment où j'irai moi-même les rejoindre. Jusqu'au dernier instant j'ai espéré le revoir, l'embrasser une dernière fois, lui donner la consolation de presser dans ses bras son fils qu'il a tant aimé; mais, en arrivant à la gare, j'aperçus des cousins tout en noir qui venaient de Salins. Seulement alors j'ai compris que je ne pourrais plus que l'accompagner au cimetière.

» Il est mort le jour de ta première communion, ma chère Cécile : deux souvenirs qui ne sortiront pas de ton cœur, ma pauvre enfant. J'en avais donc le pressentiment lorsque, le matin même, à l'heure où il était frappé pour ne plus se relever, je te demandais de prier Dieu pour le grand-père d'Arbois. Tes prières ont été bien agréables à Dieu, et qui sait si le grand père lui-même ne les a pas connues et ne s'est pas réjoui avec la pauvre petite Jeanne des saintes ferveurs de Cécile.

» J'ai repassé tous les jours dans ma mémoire toutes les marques d'affection de mon pauvre père. Depuis trente années j'ai été son unique préoccupation. Je lui dois tout. Jeune, il m'a éloigné des mauvaises fréquentations et m'a donné l'habitude du travail et l'exemple de la vie la plus loyale et la mieux remplie. Cet homme était, par la distinction de l'esprit et du caractère, bien au-dessus de sa position à juger des choses comme on le fait dans le monde. Lui ne s'y trompait pas : il savait bien que c'est l'homme qui honore sa position, et non la position qui honore l'homme. Tu ne l'as pas connu, ma chère Marie, au temps où ma mère et lui travaillaient si durement pour leurs chers enfants qu'ils aimaient tant, pour moi surtout dont les livres, les mois de collège, la pension de Besançon coûtaient cher. Je le vois encore, mon pauvre père, dans les loisirs que lui laissait le travail manuel, lisant beaucoup, s'instruisant sans cesse, d'autres fois dessinant ou sculptant du bois.

» Il n'y a pas longtemps encore, il me montrait un dessin de moi dans lequel il a fait une croix. Il n'y a que cela de bien dans ce dessin. Il avait la passion du savoir et de l'étude. Je l'ai vu étudiant des grammaires, la plume à la main, les comparant, les commentant, afin d'apprendre à 40 ou 50 ans ce que lui avaient refusé les infortunes de ses premières années. Mais les livres qu'il aimait et qu'il recherchait par-dessus tout, c'étaient ceux qui lui remettaient en mémoire les faits de la grande époque impériale, qu'il avait servie à son heure sur le champ de bataille, et qui avait renouvelé la société.

» Et ce qu'il y a de touchant dans son affection pour moi, c'est qu'elle n'a jamais été mêlée d'ambition. Tu te rappelles qu'il m'aurait vu, disait-il, avec plaisir régent du collège d'Arbois. C'est que, derrière mon avancement possible, il voyait le travail qui le procurait, et derrière ce travail, ma santé qui pourrait en souffrir. Et pourtant tel qu'il était, tel que je le vois mieux aujourd'hui, quelques-uns des succès de ma carrière scientifique ont dû vivement l'enorgueillir en le comblant de joie. C'était son fils, c'était son nom. C'était l'enfant qu'il avait guidé et conseillé. Ah ! mon pauvre père ! je suis bien heureux de penser que j'ai pu te donner quelque satisfaction. »

Est-il rien de plus éloquent que cet intime et suprême hommage du fils à ce père qui sut, à tous les moments de sa vie, être le Père et rester le Père au cœur duquel le Fils, glorieux

entre les hommes, put toujours venir tendrement confier ses bonheurs, ses chagrins, sa gloire et son amour ?

ALBERT PRIEUR.

LES REVUES

Nouvelle Revue : Un mémoire inédit d'Elisabeth Duplay ; Robespierre et le mariage de Le Bas. — *La Vogue :* M Ed. Pilon. Essai sur Saint-Just. — *La Revue blanche :* « Nouvelles Stances » de M. Jean Moréas. — Memento.

Au temps de la grande Révolution, on ne parlait guère moins de vertu que de liberté. Ceux qui fondaient la liberté pratiquaient la vertu. Les pages sentimentales sur la famille Duplay sont une oasis de bon repos dans l'*Histoire de la Révolution Française* de Michelet.

La quatrième fille Duplay, Elisabeth, fut mariée, le 26 août 1793, à Philippe Le Bas, le Conventionnel. Elle était veuve, moins d'un an après.

M. Stéfane Pol vient d'avoir l'excellente idée de publier (**Nouvelle Revue**, 1er novembre 1900) un manuscrit *inédit* de cette Elisabeth Duplay.

Un critique malveillant y découvrirait l'excès de sensibilité qui était de mode alors, l'usage des mots imprécis et grandiloquents que Rousseau savait placer, et dont l'emploi nous semble aujourd'hui périlleux. Mais il y faut reconnaître, entre toutes qualités, une fraîcheur que plus d'un siècle n'a pas fanée et l'accent d'une sincérité parfaite qui fait de ce manuscrit un document précieux, en ce qu'on y surprend Robespierre dans l'intimité exemplaire de sa vie.

« Ma mère — écrit Elisabeth Duplay, — nous voyait avec plaisir porter de l'attachement à Robespierre et à sa famille. Pour nous, nous l'aimions comme un bon frère ! Il était si bon ! Il était notre défenseur lorsque ma mère nous grondait. Cela m'arrivait quelquefois : j'étais bien jeune, un peu étourdie ; il me donnait de si bons conseils que, toute jeune que j'étais, je les écoutais avec plaisir.

» Lorsque j'avais quelque chagrin, je lui contais tout. Ce n'était pas un juge sévère : c'était un ami, un frère bien bon ; il était si vertueux ! Il avait pour mon père et ma mère de la vénération. Nous l'aimions tous bien tendrement. »

Le roman d'Elisabeth et de Philippe Le Bas s'ébauche à une séance de la Convention, une séance « qui devait être bruyante », a-t-elle noté. Et elle ajoute : « Nous avions em-

porté des oranges et quelques sucreries. » On voit Le Bas et Joseph Robespierre sucer des bonbons pendant une suspension de séance.

Une autre fois, Le Bas, par mégarde, comme il est pressé d'aller « porter son vote », oublie de rendre à la jeune fille une bague qu'elle lui montrait et lui laisse une lorgnette. La petite Duplay est confuse. Elle perd de vue son « amant » — style des romances de l'époque, — qu'une maladie éloigne de l'Assemblée, et elle devient morose :

« J'avoue que cette nouvelle me fit grande impression. Je ne pouvais me rendre compte de cela : moi, si jeune et si gaie, je devins triste et rêveuse ; tout le monde s'aperçut de ma tristesse, jusqu'à Robespierre, qui me demanda si j'avais quelque chagrin ; je l'assurai que je n'avais rien, que ma mère ne m'avait pas grondée, que je ne pouvais pas me rendre compte à moi-même de ce que j'éprouvais. Il me dit avec bonté : « Petite Elisabeth, regardez-moi comme votre meilleur ami, comme un bon frère ; je vous donnerai tous les conseils dont a besoin votre âge. »

» A cette époque, nous allions souvent, en famille, nous promener aux Champs-Elysées ; nous choisissions ordinairement les allées les plus retirées. Robespierre nous accompagnait souvent dans ces promenades. Nous passions ainsi d'heureux instants ensemble. Nous étions toujours entourés de pauvres petits Savoyards, que Robespierre se plaisait à voir danser ; il leur donnait de l'argent : il était si bon ! C'était pour lui un bonheur que de faire du bien : il n'était jamais plus gai et plus content que dans ces moments-là. Il avait un chien, nommé *Brount*, qu'il aimait beaucoup ; la pauvre bête lui était très attachée.

» Le soir, au retour de la promenade, Robespierre nous lisait les ouvrages de Corneille, de Voltaire, de Rousseau ; nous l'écoutions en famille avec grand plaisir ; il faisait si bien sentir ce qu'il lisait ! Après une heure ou deux de lecture, il se retirait dans sa chambre en nous donnant le bonsoir à tous. Il avait un profond respect pour mon père et ma mère ; aussi, le regardaient-ils comme un fils, et nous, comme un frère. »

De tristesse, Elisabeth Duplay tombe en faiblesse. On l'envoie à Chaville se remettre, chez une amie, Mme Panis. Une émotion désagréable l'attend :

« Un jour entre autres, elle (Mme Panis) me mena à Sèvres dans une maison de campagne habitée par Danton. Je ne l'a-

vais jamais vu ; mais, grand Dieu ! qu'il était laid ! Nous le trouvâmes avec beaucoup de monde, se promenant dans un très beau jardin. Il vint à nous et demanda qui j'étais à Mme Panis qui lui répondit que j'étais une fille de l'hôte de Robespierre.

» Il lui dit que je paraissais souffrante, qu'il me faudrait un bon ami, que cela me rendrait la santé. Il avait de ces formes repoussantes qui font peur. Il s'approcha de moi, voulut me prendre la taille et m'embrasser. Je le repoussai avec force, quoique bien faible encore. »

Au bout de deux mois enfin, elle revoit « son bien-aimé », — en allant aux Jacobins retenir des places pour la séance du soir : « on pensait que Robespierre parlerait (les jours où l'on devait l'entendre, il y avait toujours une si grande affluence que l'on était forcé de retenir des places à l'avance) ».

Le Bas est « bien changé », remarque-t-elle. Avant d'avouer son amour, il veut éprouver son amie et, dans ce but, il la prie « de lui chercher une femme très gaie, aimant les plaisirs et la toilette et ne tenant pas à nourrir elle-même ses enfants ».

Une telle proposition choque la jeune républicaine dans ses principes sur l'économie, les mœurs et le devoir maternel. Aussitôt, elle veut quitter l'insincère qui la retient par ce discours digne de Berquin :

« Bonne Elisabeth, je vous ai fait bien de la peine, mais pardonnez-le-moi. Oui, je vous l'avoue, je voulais connaître votre manière de penser. Eh bien ! celle que je vous priais de me chercher, ma chère Elisabeth, c'est vous ; oui, mon amie, c'est vous que je chéris depuis le jour où je vous vis pour la première fois. Je l'ai donc trouvée, celle que je cherchais tant ! Oui, mon Elisabeth, si tu veux je demanderai ce soir ta main à tes parents ; je les prierai de faire tout de suite notre bonheur. » Il me prit alors les mains et me dit : « Mais tu ne réponds pas ? Est-ce que tu n'éprouves pas pour moi ce que je sens pour toi ? »

« J'étais tellement saisie de joie que je ne pouvais lui répondre ; je croyais rêver. Il tenait toujours ma main et me priait de lui répondre. Dieu ! que j'étais heureuse ! Je lui dis alors que si mes parents consentaient à notre union je serais heureuse. »

Et voici comme leurs fiançailles se nouent :

« Il me pressa les mains tendrement et me dit : « Moi auss je t'aime; ne crains rien ; tu as affaire à un homme de

bien. » — « Moi aussi, Philippe, je vous aime depuis le jour où je vous vis à la Convention avec Charlotte à cette séance du soir.... J'ai encore votre lorgnette. » — « Et moi, dit-il, j'ai ta bague ; elle ne m'a pas quitté depuis le jour où je suis tombé malade et où je ne te revis plus. Mon Dieu ! que j'ai souffert, pendant si longtemps privé de tes chères nouvelles !..... »

Mme Duplay prend sa fille au jardin des Jacobins et toutes deux vont occuper leurs places dans la tribune du club. Le Bas demande un entretien à la mère. Robespierre ne parlant pas, à cette séance, — la fiancée tremblante, le prétendant ému, la matrone ignorante de tout, vont se promener aux Tuileries, où, « après plusieurs tours d'allée », la demande est faite.

On n'objecte pas seulement qu'Elisabeth est trop jeune, — mais qu'elle est la cadette de deux sœurs à marier encore. Il faut l'intervention de Robespierre pour obtenir le consentement des Duplay.

Ici, la très grande joie a pu altérer le souvenir de la narratrice, — car elle prête à l'élégant Maximilien, interrogé par le père, cette réponse moins digne de lui que d'un Prudhomme avant Monnier :

« Mon ami, c'est notre Elisabeth, notre étourdie, que M. Le Bas nous demande en mariage. » — « Je vous en félicite, répondit-il (Robespierre), tant mieux. Elisabeth sera heureuse : mon cher ami, ne balancez pas un instant : Le Bas est le plus digne des hommes, sous tous les rapports ; il est bon fils, bon ami, bon citoyen, homme de talent ; c'est un avocat distingué. »

Le mariage va se célébrer, lorsque le Comité de Salut Public envoie Le Bas à l'armée. Elisabeth se plaint à Robespierre de cette séparation inopportune : « Ma bonne Elisabeth, répond-il, la patrie avant tout lorsqu'elle est en danger ; ce départ est indispensable. mon amie ; il faut du courage ; il reviendra bientôt ; sa présence est nécessaire où on l'envoie. Vous serez bien plus heureuse, vous si patriote, de le voir revenir après qu'il aura rendu un grand service à son pays. »

De cette exagération-ci dans les termes, on cesse vraiment de sourire ; ceux qui s'y livraient ne prononçaient ces grands mots : « patrie », « pays », qu'après avoir accompli de grandes choses.

Le Bas revient et il se marie enfin. Nouvelle séparation, quelques mois après : on lui donne une seconde mission ; —

puis une autre, à l'armée du Rhin, où il doit suivre Saint-Just pour faire lever le blocus de Landau. Cette fois, Elisabeth veut suivre son « époux ». Elle est « en état de grossesse »; c'est probablement la raison supérieure qui détermine Saint-Just à faire une exception :

« Il y consentit, mais avec des conditions : il nous fit promettre de ne voir personne de la ville où nous allions nous rendre, de ne recevoir qui que ce soit, de n'avoir aucun rapport de société avec les habitants, et nous dit que si nous ne nous conformions pas scrupuleusement à sa recommandation, il se verrait forcé de nous faire repartir tout de suite pour Paris. Saint-Just et mon mari, qui sentaient toute l'importance de leur mission, craignaient que l'on ne s'adressât à nous pour chercher à les influencer et les troubler dans leurs devoirs. »

La même voiture emporte les deux commissaires délégués, Mme Le Bas, et sa belle-sœur Henriette qui aimait Saint-Just : « Pour passer le temps, ces messieurs nous lisaient des pièces de Molière ou quelques passages de Rabelais, et chantaient des airs italiens; ils faisaient tous leurs efforts pour nous distraire et me faire oublier mes souffrances. »

A Saverne, les voyageuses sont confiées au maire. Elles ne doivent « recevoir qui que ce soit ». Elles ne savent pas un mot d'allemand et, pour leur service, ont « une charmante petite bonne » qui n'entend goutte au français.

« Un jour, je lui demandai de nous avoir un pigeon pour notre dîner; elle ne pouvait me comprendre; mais comme cette petite avait beaucoup d'intelligence, elle alla me chercher son livre de prières, me fit voir le Saint-Esprit, et parut enchantée de m'avoir devinée. »

Une ci-devant eût payé de la tête cette intervention ménagère du Saint-Esprit.

La figure, seulement profilée ici, de Saint-Just nous reporte à un *Essai* que lui consacre M. Edmond Pilon, dans **La Vogue** (15 octobre).

Un simple historien ne suffira point à parler proprement de Saint-Just, s'il n'y a pas du poète en lui... Jean de Tinan avait annoncé : *La vie et la mort de Saint-Just;* et c'est un ouvrage auquel ses meilleurs dons le prédisposaient, car il y faudrait une intelligence particulièrement aiguë, de la psychologie, avec de la grâce..... Rien de cela ne manque à l'*Essai* de M. Edmond Pilon.

Saint-Just était parfaitement beau. L'image qu'en trace M. Pilon, d'après « un cadre », a le même défaut qu'on a pu relever dans le portrait par Greuze, exposé à la Centennale : de « beaux yeux bleus », voilà ce qu'a peint Greuze. Le regard de Saint-Just, clair et froid, disait une âme pure et volontaire.

Pour la « mélancolie maladive et charmante » de sa mère, — cette mélancolie n'était point si charmante qu'elle l'empêchât d'exiger d'un commissaire la peine d'un an de réclusion pour ce fils qui s'était enfui de chez elle avec de menus objets d'argenterie.

L'esquisse de M. Pilon montre l'importance du rôle tenu par celui qu'on appelait l'*ange exterminateur*, le *chevalier porte-glaive*, — et qui fut la conscience vivante de Robespierre. Il est possible qu'il « se laissa gagner par la Révolution », — comme l'écrit avec une indolence spirituelle M. Pilon, — mais il l'aima, au point d'en personnifier aujourd'hui l'admirable raison.

Elle est déjà formulée dans le premier discours de Saint-Just à la Convention :

« Je dis que le roi doit être jugé en ennemi; que nous avons moins à le juger qu'à le combattre... Juger un roi comme un citoyen! Ce mot étonnera la postérité froide. Juger, c'est appliquer la loi. Une loi est un rapport de justice. Quel rapport de justice y a t il donc entre l'humanité et les rois?... On ne peut régner innocemment; tout roi est un rebelle et un usurpateur... Hâtez-vous de juger le roi, car il n est pas de citoyen qui n'ait sur lui le droit qu'avait Brutus sur César. »

L'esprit même de la Révolution inspire cet ordre aux officiers municipaux de Strasbourg que libelle et signe la main longue, féminine, de Saint-Just :

« Dix mille hommes sont nu-pieds dans l'armée. Il faut que vous déchaussiez tous les aristocrates de la ville et que demain, à dix heures du matin, dix mille paires de souliers soient livrées au quartier général. »

Et peut-être le caractère de Saint-Just ne fut-il point « d'une si déconcertante complication » que le trouve M. Pilon, — et peut-être n'y saura-t-on quelque jour rien découvrir d' « abominable à côté du sublime »?

Saint-Just représente le pouvoir exécutif de la Révolution avec la même précision, la même netteté, que le comte d'Artois, la société turbulente, futile, vicieuse, des émigrés.

Par goût, M. Pilon semble préférer à l'homme d'action dont

il a cependant su définir le rôle dans cet *Essai*, — le Saint-Just « idéologue », le poète évadé de Florian, le frère qui prend en souci le bonheur des siens et écrit à son beau-frère :

« Egayez votre jeune mariée, et surtout veillez à ce qu'elle n'épouse aucun chagrin domestique de la nature de ceux qu'elle n'oserait point vous confier. L'idée que j'ai conçue de votre famille me fait croire qu'ils aimeront tendrement cette nouvelle sœur et cette nouvelle fille. »

Ces aspects, loin de découvrir un caractère compliqué, révèlent qu'il obéit avant toute notion dirigeante à celle du *juste*. Elle a commandé ses actes publics et guidé ses actions intimes; c'est aussi la seule qui donne le droit à un homme, de porter haut la tête, comme un Saint-Sacrement.

§

La Revue Blanche (15 novembre) imprime de *Nouvelles stances* de M. Jean Moréas. Nous en détachons ce parfait poème :

« Va-t-on songer à l'Automne,
A l'Aquilon détesté,
Quand la lumière environne
La vie et le fier été!

» De l'arbre au profond feuillage,
Des parterres du jardin,
La brise tire un langage
D'allégresse et de dédain.

» Vous qui passez sur la route,
Soûls de la sève des bois,
Chantez, riez! moi j'écoute
En secret une autre voix :

» Qui soupire de la sorte?
O mon âme, n'est ce pas
Une branche déjà morte
Qui vient de parler tout bas?

Memento. — **L'Ermitage** (15 novembre). — Il convient de ranger parmi les élèves indiscrets de M. Francis Jammes, — M. Thomas Braun qui publie dans ce numéro, — après un nouveau poème de M. F. Vielé-Griffin : *Sainte-Agnès*, — des vers qu'on se réjouirait d'admirer sans restriction, s'ils étaient signés de l'auteur d'*Un jour* :

Les grillons crépitaient sous les genévriers
et, suivi de mes chiens bassets à jambes torses,
j'ai gravi le coteau que de jeunes écorces
couvraient parmi l'épine aimée des chevriers.

Je songeais au village où vit ma vieille tante
et l'oncle qui était contrôleur des douanes.
Il portait un chapeau gris de dix-huit-cent-trente,
elle, une robe couleur du temps, en tarlatane.

Elle vendait du plomb et des bourres aux chasseurs,
des poires à poudre et du tabac de Saint-Vincent,
et des prunelles bleues dont on fait des liqueurs,
et des baies de sorbier rouges comme du sang.

. . . . . .
Je m'étendais sur l'herbe et je prenais un livre.

Jammes, ce n'était pas ta Clara d'Ellébeuse,
car déjà trop de jours ont passé depuis lors.
J'étais « en poésie » et j'ignorais encor
ton œuvre pure, claire, fervente et orgueilleuse.

La Revue de Paris a commencé le 15 octobre un nouveau roman de M. René Boylesve : *La Becquée*. — (1er novembre) *La Route de l'Exil*, par le vicomte de Reiset. — Un *Thackeray*, par la savante Mme Mary James Darmesteter.

La Grande Revue (1er novembre). — *Lettres à la fiancée* : Victor Hugo ; — *Le poète Henri de Régnier*, par M. A. Beaunier ; — *L'entrée de l'Afrique dans la vie universelle*, une très intéressante et très spirituelle étude de M. Marcel Lami.

La Plume (1er novembre) publie un très beau poème de M. Stuart Merrill : *Désespoir ;* — *Les femmes de Lettres en Italie*, par M. T. Klingsor ; — la suite des articles informés de M. G. Kahn sur *La Décennale ;* — des traductions des poètes allemands J. Kerner, Hartmann et Kinkel ; — la première partie de *Coxcomb*, une nouvelle série de ballades de M. Paul Fort.

Revue encyclopédique Larousse (27 octobre). — *Pasteur darwiniste*, par M. Félix Le Dantec.

La Revue bleue (3 novembre). — *La cour de France en 1744*, par M. de Nolhac.

L'Humanité nouvelle (novembre). — M. P. N. Roinard : *La Porte de l'Enfer*, poème extrait de « La Mort du Rêve ». — *La Chronique théâtrale* de M. G. Polti.

La Revue blanche (1er novembre). — Léon Tolstoï : *De l'illusion religieuse ;* — Yan-Fou-Li : *Quand j'étais enfant en Chine*. — (15 novembre) Maxime Leroy : *Le Droit contre la Vie*.

L'Effort (15 octobre). — *Au petit Biribi*, par M. Jean Canora.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La Mission du XX^e^ siècle (*Le Temps*, 30 octobre). — Henri Murger était-il juif? (*L'Eclair*, 1^er^ novembre). — Sur le marquis de Sade (*L'Intermédiaire*, 30 octobre). — Au Louvre avec un guide (*Le Temps*, 31 octobre). — Memento.

Le *Temps* a posé cette question singulière à un certain nombre de notabilités : « Quelle sera la mission du XX^e^ siècle? » Des esprits sérieux se sont tenus dans les limites de leurs travaux habituels : M. Ribot, sans relever ce qu'a d'absurde et même de scandaleux le mot « mission », a exposé brièvement l'état actuel des sciences psychologiques, et le plan de quelques-unes des recherches qu'elles auront à entreprendre. Des esprits non moins sérieux ont profité de l'occasion pour se dérider.

M. Janssen, astronome, parla de la direction des ballons, et M. Berthelot, chimiste, des Etats-Unis d'Europe, — et plusieurs autres dirent des sottises. J'attendais donc pour parler de cette enquête qu'une réponse d'intérêt général se produisît, digne d'être citée. Il a fallu patienter quatre mois; et voici la réponse de M. Alexandre Büchner, un professeur de littérature grecque, qui passait pour un homme un peu rude, à Caen, parmi les étudiants, les années que j'eus l'honneur de parfois suivre son cours.

« D'abord je crois que ce que nous appelons *un siècle* est une notion purement imaginaire et conventionnelle, inventée par le besoin d'ordre des contemporains. Un siècle finit et un autre commence à chaque moment pour chacun de nous, et nous pouvons bien nous demander ce qui doit arriver pendant les cent ans qui suivront le moment actuel, mais attribuer une mission spéciale à ce laps de temps me semble le comble du *bluehenden Unsinns* (l'idéal même de l'absurdité)! C'est comme si je me demandais quel temps il fera le 30 avril 1934, à midi! Et d'abord, de qui doit émaner cette mission? Cela ne peut être que d'un être tout-puissant et omniscient. Mais l'existence de cet être n'est nullement prouvée pour beaucoup de monde. Il existerait, qu'il serait arrogant à la septième puissance de vouloir deviner ses projets. Mais ce qui est possible, c'est de conclure logiquement quel état de choses doit résulter, selon des lois historiques connues, des conditions dans lesquelles nous nous trouvons aujourd'hui, sans intervention ni immixtion de ce que nous appelons l'Etre suprême. Scientifiquement, il nous est prouvé de plus en plus

que la loi de la gravité régit le monde et le régira à l'avenir comme par le passé, de telle sorte que les gros poissons dévoreront toujours le fretin, jusqu'à ce que tout aboutisse à une boule énorme, stupide *moles* par le fait même de son existence exclusive. Ce sera la fin, prévue par les astronomes; mais arrivera-t-elle dans cent ou dans cent mille ans? *Chi lo sa?* Jusque-là nous nous promènerons sans cesse entre deux extrêmes opposés pour toutes les questions et tous les sujets que vous avez énumérés. Les bouddhistes, selon moi les gens les moins déraisonnables qui aient jamais existé, appellent *Nirwâna*, avec une façon de spiritualisme qui me fait dresser les quelques cheveux qui me restent, cette *boulomanie* qui est essentiellement matérialiste. Que nous voulions ou que nous ne voulions pas,

Die Welt ist rund und muss sich drehn.
(Le monde est rond, et il faut bien qu'il tourne.)

» Vive donc la boulette, *der Knœdel in der Suppe* (la boulette dans la soupe), la seule chose réelle et éternelle qui finira par éclater et par remplir d'atomes un nouveau chaos, dans lequel la loi de la gravitation et l'attraction créeront de nouveaux êtres qui passeront par les mêmes phases que nous avons traversées, *und so weiter* (etc.).

» Je signe, avec le plus de gravité possible,

» Votre tout dévoué,

» ALEX. BUECHNER. »

Le rédacteur M. Fazy ajoute, pour affaiblir la portée de ce scepticisme : « Méditons ces boutades et ces saillies que ne désavouerait pas l'immortel Fitz-Boodle de Thackeray! » Mais cela vient un peu tard. C'est M. Boutroux qui, sans le savoir, représente Fitz-Boodle. M. Büchner, lui, est un philosophe narquois, mais c'est un philosophe; et le digne frère du célèbre auteur de *Force et Matière*, — ce que, entre parenthèses, cache M. Fazy, sans doute pour ne pas effaroucher ses lecteurs.

§

M. G. d'Orcet écrivait dans la *Revue Britannique* du mois de novembre :

« Quelque temps après, j'accompagnai Musette au cénacle des bohèmes, qui se tenait au café Comus (l'auteur veut sans doute dire Momus) : nous n'y rencontrons que Mürger; c'était heureusement le seul qui m'intéressât. Il était alors dans toute la fleur d'une renommée toute neuve et encore

modeste. Il me fut possible de constater sur sa personne la différence ou plutôt l'abîme qui séparait le disciple du maître. Mürger avait de la distinction; Musset de la noblesse. Il ne faisait pas mentir la fière devise de sa famille. Il avait l'air d'un paladin, perclus de rhumatismes, à son retour de Terre-Sainte. Mürger venait aussi de Palestine, mais par une autre voie.

...Son origine pauvre se lisait clairement sur son profil régulier, mais d'une blancheur molle et blafarde et dans ses beaux yeux aux reflets d'améthyste, qui conservaient la timidité obséquieuse d'une race longtemps opprimée. Il cachait soigneusement cette origine orientale, et il faisait bien, car elle eût considérablement nui au succès de ses œuvres, et Musette, qui n'aimait guère Israël, ne le lui eût pas pardonné. Moi-même, je ne l'ai appris que par hasard, longtemps après sa mort. Aujourd'hui que cette question de race ne peut plus lui nuire, il est intéressant de la signaler pour donner l'explication littéraire de certaines particularités de sa manière, et notamment de ces lamentations sempiternelles qui attristent sa gaieté d'emprunt. »

Que d'étrangetés à relever dans ce passage! dit l'*Eclair*, qui le cite. M. Nadar, consulté, s'est borné à rire. Il n'avait jamais entendu parler de cela, ni du reste de ce compagnon de la Bohême, G. d'Orcet Mürger était lorrain, comme le dit son nom qui en patois de Lorraine, *murger*, *meurgé*, signifie un tas de pierre. Rien d'allemand, ni de juif. La vraie prononciation aurait dû être *Margé*.

Le journal continue:

« Si la preuve de l'origine israélite de Mürger ne se peut tirer du nom, faut-il, comme le veut M. d'Orcet, la deviner dans les particularités de sa vie littéraire ? Il n'est écrivain plus besogneux, et moins homme d'affaires. Il travaille jusqu'à son dernier souffle, luttant contre une inspiration rebelle — et c'est pour n'arriver qu'à mourir sur un lit d'hôpital.

Quelques mois avant sa mort, il écrit de Marlotte à sa Mimi:

Ma chère enfant,

...Il n'y a rien de nouveau ici: les chiens sont en bonne santé, mais ont peu d'apparence: je crains qu'ils n'aient un peu pâti. Notre cheminée est habitée de nouveau par une famille d'hirondelles; on dit que c'est bon signe; cela veut peut-être dire que nous aurons du feu pendant l'hiver.

Il y a là, près du buisson de la Sablière, une fauvette à tête

noire qui chante, qui chante, avec la gaieté d'un jeune poète au fond d'une mansarde. — Sais-tu le secret de sa joie ? C'est qu'il fait beau temps, et qu'elle a un voisinage amoureux. Cette fauvette est dans le vrai comme tous les innocents. Je ne puis pas te la mettre sous enveloppe pour qu'elle te porte ma commission demain. Mais tu trouveras quelques brins de l'aubépine qui fleurit sa branche. Adieu, chère mignonne bien-aimée! et au plus tard mercredi. Prend le train de 1h. 45, tu auras l'avantage de profiter de l'omnibus de Fontainebleau à Marlotte qui ne coûte que seize sous. Voilà que je compte à présent. Qu'est-ce qui m'a appris? Ce n'est pas la fauvette de tout à l'heure.

A toi encore et toujours.

HENRY.

Puis, c'est un billet du 6 janvier 1861, inachevé :

Je vous verrai toujours ce soir, à quelque heure que ce soit, et je resterai chez vous. Envoyez-moi une chemise et un mouchoir; il faut que j'aille en course.

A toi de tout mon cœur...

A quelques jours de là, un ami venait chercher Mürger pour le transporter à Dubois. Il ne peut pas parler : il écrit au crayon sur un bout de papier :

Ricord et les autres sont d'avis d'aller à la maison Dubois. J'aurais mieux aimé Saint-Louis. On est bien plus chez soi, là-bas... Enfin.

Plus chez soi! dans un hospice que dans un autre : celui qui écrivait cela était le résigné qui ne sut jamais faire ses affaires.

Il entre à la maison Dubois, il y meurt. Et voilà la réponse définitive — et sans réplique — à M. d'Orcet. Il y meurt chrétiennement. J'ai là, dans mes documents, le billet de faire part de ses obsèques (c'est celui qui fut adressé à Adolphe Dupeuty fils) :

M.

Vous êtes prié d'assister aux Service, Convoi et Enterrement de Monsieur Henri Mürger, chevalier de la Légion d'honneur, membre de la Société des gens de lettres, et de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, décédé le 28 janvier, à l'âge de 38 ans, dans la maison municipale de santé, rue du Faubourg-Saint-Denis, nº 200, qui auront lieu demain jeudi 31, à 11 heures du matin.

Priez pour lui.

De la part de ses amis et confrères.

On se réunira *à la chapelle* de la maison municipale de santé, rue du Faubourg-Saint-Denis, 200.

C'est sans conversion que Mürger est mort dans la religion des siens, catholique comme eux. »

§

Cette question a été posée par l'*Intermédiaire :* « Le marquis de Sade était-il fou ? » On a dit le pour et le contre, sans beaucoup d'arguments nouveaux. Il semble bien que c'était un érotomane, et parfois dangereux, à qui il prenait parfois fantaisie de jouer au naturel quelque scène de *Justine;* mais il n'était pas aliéné. Quand la luxure lui laissait du repos, il était assez raisonnable. Après avoir soutenu cette dernière opinion, M. Philibert Audebrand ajoute :

« Voilà une dizaine d'années, j'ai eu à soutenir, dans l'*Evénement* contre le *Gaulois,* une polémique, d'ailleurs à armes courtoises. Il s'agissait de M. de Sade. Notre confrère royaliste venait de dire que le divin marquis était un homme de la Révolution et quant à moi, je stipulais pour le contraire. Chez lui, en effet, tout venait de l'ancien régime et le représentait. Son titre, son origine aristocratique, ses attaches de famille, sa fortune, son éducation (il était élève des jésuites), la société au milieu de laquelle il vivait, tout s'accordait à établir la réalité de cette assertion. J'ajouterai que sa manière de penser et la forme de son style découlaient de la même source. Il touchait au temps et peut-être à l'école où l'abbé de Voisenon, l'abbé Grécourt et Piron avaient fait leurs vers licencieux, où le Parc-aux-Cerfs était à la mode, où Mirabeau publiait l'*Erotika biblion* et où Louvet de Couvray faisait paraître les *Aventures du chevalier de Faublas.* — Vous voyez donc que l'abominable *Justine* était préparée ? »

On douterait que M. Audebrand ait lu *Justine.* Ce n'est pas l'érotisme qui est nouveau dans ce livre; l'érotisme est vieux comme l'homme; c'est la cruauté érotique, le sadisme en un mot. *Justine* est un livre à la fois immonde et sauvage, imbécile et féroce ; ce n'est comparable à rien, et surtout pas à Voisenon ni Grécourt. En je ne sais quelle étude, M. Bourget citait parmi les livres *galants* du siècle passé, et à côté du *Sopha* ou de *Faublas,* la *Philosophie dans le boudoir* du même marquis de Sade. Ces méprises sont fâcheuses. Quand on cite de tels livres, il faudrait les avoir lus. Mais quand on les a lus, on n'est plus tenté de les citer.

§

M. Adolphe Brisson est monté dans une voiture Cook, en français, une *Pauline*, et il a visité, sous la conduite d'un guide et en compagnie d'étrangers, les curiosités de Paris. La visite du Louvre est un poème :

« Ç'a été une course éperdue, une fuite échevelée, sur les pas du chef, qui s'est révélé superbe d'audace, de sang-froid, nous contenant, nous excitant, tantôt accélérant la marche et tantôt la modérant, s'arrêtant aux bons endroits, formulant des jugements décisifs. Voici la salle des Cariatides, « où le corps de Henri IV fut exposé après son assassinat, où Molière joua la comédie devant Louis XIV... »

— Le grand comique choisit cette pièce à cause de l'acoustique qui est excellente... Hum !... Hum !...

Les statues frémissent, les cariatides sont étonnées. Mais déjà nous sommes loin... Et la démonstration continue :

« Je vous recommande ce torse de Praxitèle... *Périboetos*... Morceau très estimé... Vous remarquerez aussi le gladiateur luttant... Tout le poids du corps repose sur la jambe droite. L'artère fémorale est gonflée. Effet naturel et artistique. Et maintenant, à la Vénus de Milo...

Notre général, qui me veut du bien, me prend à part.

— Je ne puis leur montrer l'hermaphrodite Borghèse, vous comprenez... Il y a des dames !... Mais si vous voulez y aller voir. C'est ici près...

Mes yeux l'ont remercié de cette attention délicate, et je suis allé contempler l'*Hermaphrodite* sur son matelas de marbre, suivi de deux Anglais qui ont guetté mon manège et flairent une surprise.

— *Beautiful*, dis-je.

— *Beautiful... Charming !*

Il faut rattraper le gros de la troupe... Nous nous élançons nous doublons la *Victoire de Samothrace*, nous bousculons un rapin occupé à dessiner d'après la bosse, nous débouchons dans les salons de peinture. Nos compagnons sont groupés, le nez en l'air, entre les *Funérailles d'Atala* et le portrait de Joséphine par Prudhon. Leur mentor les initie aux plus subtiles beautés de l'Ecole française.

— Girodet-Trioson : grand génie ! Admirez cet effet de lumière dans la Grotte de Chactas.

Pour Prudhon il est un peu moins aimable, il fait des réserves.

— Ce style de Prudhon n'avantage pas l'impératrice !...

Je cherche à démêler sur le visage des auditeurs un désaveu quelconque, un soupçon d'agacement. Ils demeurent impassibles. Je crois qu'ils sont impressionnés par l'éloquence du guide et par son érudition. Et de nouveau il nous entraîne. D'innombrables objets défilent, panorama incessamment varié, images mouvantes, comme celles qui se déroulent par la portière d'un train express.

La tiare de Saïtapharnès *(Authentique, messieurs, vous pouvez m'en croire ; mon ami, le directeur du Lloyd d'Odessa, me l'a affirmé)* ; la galerie d'Apollon, le *Serpent python* de Delacroix, les joyaux de la couronne, le Régent (*Le plus magnifique diamant qui existe!... Quel feu ! Quelle eau !)*... la Joconde... Monna Lisa. *(On lui jouait de la guitare pour conserver à ses traits une sereine expression)*... les Noces de Cana... chef-d'œuvre (*Toutes les figures sont des portraits*) .. Antiope.. chef-d'œuvre... la Belle Jardinière *(La perle des Raphaël, s. v. p.)* Vite ! plus vite !... *(Nous n'avons plus qu'une demi-heure)*... la Vierge aux rochers... chef-d'œuvre...la tête d'Antonello de Messine *(Voyez bien ce clair-obscur)*...Marsyas et Apollon *(Fameux tableau payé 250.000 fr.)*, la vue de Saint-Pierre de Rome, par Panini. *(Fixez l'axe de la nef ; il se déplace avec vous)*... »

Voyez le profit que ces gens auront retiré de leur visite au Louvre ! Mais ce morceau est trop amusant pour qu'on ose le charger d'aucune réflexion.

Memento. — Le journal la *France* donne tous les samedis une excellente revue littéraire, *les Idées et les Livres*, par M. Auguste Brunet.

Sous la signature Harlor, la *Fronde* publie le mardi une *Semaine artistique* (où la littérature tient sa place) rédigée avec beaucoup de soin et de goût.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Odéon : *La Guerre en dentelles*, drame en cinq actes et sept tableaux, de M. Georges d'Esparbès (19 octobre). — Gymnase : *La Poigne*, pièce en quatre actes, de M. Jean Jullien (29 octobre). — Théatre Antoine : *Sur la foi des étoiles*, drame en trois actes, de M. Gabriel Trarieux ; *Main gauche*, comédie en trois actes, de M. Pierre Veber ; *L'Huis clos malgré lui*, pièce en un acte, de M. Ernest La Jeunesse (15 novembre).

Le spectacle de **la Guerre en dentelles**, drame fort long

de M. Georges d'Esparbès, est peu divertissant. Dans cette pièce, s'enchevêtrent trois ou quatre intrigues différentes, et sans grand rapport entre elles ; après quatre actes de préparations, assez peu adroites parfois, les coups de théâtre s'accumulent, en tel nombre qu'ils ne font plus aucun effet. Et puis, les personnages, qui vivent au XVIIIe siècle, parlent un jargon où M. d'Esparbès a voulu pasticher, semble-t-il, le langage qu'on parlait à l'hôtel de Rambouillet : et cela a de quoi nous étonner. Et puis, l'idée est vraiment singulière d'exalter, aux dépens de Diderot, de Voltaire et de Rousseau, des hommes qui rappellent Richelieu et Soubise. *La Guerre en dentelles* n'est pas une pièce plaisante, et son plus grand mérite est de nous donner une occasion nouvelle d'applaudir M. de Max. Auprès de lui, se distinguent Mlles Franquet et Rabuteau, MM. Rameau, Coste et Laumonier.

On joue trop rarement des pièces de M. Jean Jullien : l'auteur de **la Poigne** semble pourtant avoir, au plus haut point, toutes les qualités qu'on exige d'un auteur dramatique, et chaque fois qu'une de ses œuvres fut mise à la scène, personne ne s'avisa de la juger indifférente. Jadis, *la Sérénade*, *le Maître*, *la Mer* suscitèrent des discussions tout à l'honneur de M. Jean Jullien, et il en va de même encore de *la Poigne*.

Le sujet de *la Poigne* est de ceux qui intéressent chacun. Un des personnages de la pièce prétend que rien ne démoralise plus que le pouvoir ; et cette idée, juste entre toutes, est, en somme, l'idée maîtresse du drame nouveau de M. Jean Jullien. Mais le soin de la développer n'est pas confié, comme on aurait pu craindre, à des personnages abstraits. Les héros de *la Poigne* vivent d'une vie vraiment humaine ; leurs caractères sont sérieusement étudiés, et la raison psychologique de leurs actes est donnée avec rigueur. M. Jean Jullien n'a rien de commun avec ces solennels fantaisistes qui, sous prétexte de faire du « théâtre d'idées », nous présentent, en guise d'hommes, des automates construits pour débiter des maximes et des énoncés de théorèmes.

M. Perraud est avocat dans une petite ville de province. Il a des tendances humanitaires, et il a mieux aimé défendre les malheureux que les condamner au nom des lois, comme faisait son père, qui était magistrat. Pourtant, du magistrat, il a gardé un certain goût de l'autorité qu'il ne peut guère manifester encore que par son attitude à l'égard de son fils Adrien. Adrien Perraud a l'intelligence libre ; il s'intéresse aux choses de

la littérature et de l'art, et, au grand désespoir de son père, il n'est tenté par aucune des carrières régulières auxquelles se résignent presque tous les jeunes hommes de la bourgeoisie. Mme Perraud est une femme excellente, mais sans énergie ; elle voudrait prendre le parti de son fils contre son mari, sa nature lui défend de le faire trop ouvertement, et elle en souffre. Quant à Mlle Perraud, c'est une jeune fille vaniteuse et désagréable, un exemple parfait de petite pécore bourgeoise, et qui sans doute ravirait le magistrat son grand-père.

Auprès de la famille Perraud vit la famille Barral. M. Barral, professeur de mathématiques, a, comme on dit, des idées avancées ; sa femme aimerait qu'il modérât un peu ses opinions, ou, du moins, son langage, mais sa fille, qui s'essaye à penser par elle-même, n'a pas de telles timidités.

Or, voici que le trouble est jeté dans la famille Perraud. Une crise ministérielle vient de se dénouer, et le député de la circonscription d'être appelé au ministère de l'intérieur. Ce député était assez discrédité auprès de ses électeurs. Barral avait proposé à Perraud la candidature contre lui, et Perraud, pour d'excellentes raisons, avait refusé. Mais quand il reçoit une dépêche du nouveau ministre lui proposant une préfecture, il est pris d'un violent désir d'accepter. Il y a là quelques scènes d'une analyse excellente et d'une ironie forte. Le hasard d'une candidature écartait Perraud de la députation, la certitude d'une nomination le pousse au fonctionnarisme. Et il trouve les raisons les plus spécieuses pour se justifier envers les autres, et envers soi-même. Bref, il accepte d'être préfet.

Six ans passent, et la déplorable influence du pouvoir agit sur Perraud. Il est devenu un « préfet à poigne », il ne souffre plus qu'on pense autrement que lui, et, par une contradiction qui n'est pas faite pour étonner chez un pareil homme, il s'imagine n'obéir qu'à ses nobles idées d'autrefois. Et le voici, d'abord, tyran domestique. Adrien aime Henriette Barral. Mais Barral est, maintenant, fort mal vu du gouvernement, et le préfet Perraud ne peut, à aucun prix, consentir au mariage de son fils avec la fille d'un pauvre professeur en disgrâce. Adrien est las, pourtant, de céder aux exigences paternelles : contre sa volonté, il a fait son droit, il a été chef de cabinet de préfet, il faudrait maintenant qu'il sacrifiât la joie de sa vie. Violemment, il rompt toutes relations avec son père, et, au risque d'être misérable, il ira vivre selon ses goûts. Et celle qu'il aime l'accompagnera : les préjugés sociaux ne les in-

quiètent plus. Cependant, Lucie Perraud, fille de préfet, petite-fille de magistrat, se conforme aux règles du savoir-vivre social : elle épousera Santenay, secrétaire général du département où son père est préfet.

Mais la violente rupture de Perraud et de son fils a fait une victime : la pauvre Mme Perraud, subitement, est morte des émotions que lui causèrent les troubles de la famille.

Les deux actes où se déroulent ces événements sont conduits avec une extrême habileté, et l'explication entre le préfet Perraud et son fils Adrien, à laquelle, brusquement, succède le tragique coup de théâtre de la mort de Mme Perraud, est d'une brutalité puissante. C'est là la meilleure partie de *la Poigne*.

Une grève, prévue déjà, éclate au chef-lieu du département qu'administre Perraud. Perraud est devenu un de ces farouches soutiens de l'autorité qui ne ménagent les opinions de personne, et ne comptent pour rien les désirs, ni même la vie, de ceux qu'opprime la légalité économique. Il fait augmenter, contre les grévistes, la garnison de la ville ; il prescrit, pour le maintien de l'ordre, les mesures les plus rudes ; et pourtant, il se montre, envers le ministre, l'homme le plus servile du monde. Barral, entre temps, est venu lui demander d'autoriser le mariage d'Adrien et d'Henriette, car, de leur union, un enfant est né. Perraud est resté inflexible.

La grève devient plus menaçante. Des coups de feu sont tirés, on ne sait d'où. Le général qui commande au chef-lieu demande à Perraud ce qu'il faut faire. Et alors, M. Jean Jullien a imaginé un revirement qui, pour être brusque, n'en est que plus dramatique. Perraud hésite à donner l'ordre de tirer sur la foule ; il est pris de scrupules, il sent quel crime il va commettre ; et il dit au général de renvoyer les troupes dans les casernes ; lui, envoie sa démission au ministre.

A la répétition générale, *la Poigne* avait un cinquième acte que, depuis, on a jugé bon de couper. L'effet dramatique, il faut l'avouer, en était faible, et pourtant il était la conclusion logique du drame. On y voyait Perraud, vieilli, revenu dans sa petite ville ; n'ayant plus de pouvoir à exercer, il redevenait humain ; il se réconciliait avec Barral, et, après une conversation brève — un peu trop brève même — avec Adrien, il proclamait que la seule bonté peut grandir un homme. Sa fille et son gendre, d'ailleurs, tentaient de le munir d'un conseil judiciaire ; et il y avait là une indication d'une

belle ironie: le vieillard, oppresseur jadis, au temps de l'âge mûr, était maintenant opprimé par un de ses enfants.

La Poigne est une pièce fort bien faite, et l'on pourrait presque reprocher à M Jean Jullien d'y avoir trop soigneusement préparé certaines situations. Mais un tel reproche serait-il légitime? M. Jean Jullien dédaigne les habiletés faciles, et la solide composition de *la Poigne* ne prouve que la maîtrise de son auteur.

M. Gémier a été parfait dans le rôle de Perraud : jamais, peut-être, cet acteur excellent n'avait réalisé aussi puissamment un personnage ; M. Arquillière est un Barral émouvant et simple; M.Dubosc un Santenay consciencieux, et l'on se plaint que M. Janvier n'ait qu'un rôle très court, celui de Rouvaire, le « meneur » de la grève.

M. Gabriel Trarieux, dans son drame nouveau, **Sur la foi des étoiles**,tente la solution de graves problèmes. Il conclut à la noblesse et à la beauté du sacrifice : par son suicide, Olivier assurera, peut-être, le bonheur de sa femme Jacqueline et de son ami Claude. Olivier est tuberculeux ; il a pour ami d'enfance Claude, qui est un excellent médecin; il appelle Claude auprès de lui. Mais Claude a un ancien amour pour Jacqueline, la femme d'Olivier, et il n'en peut retenir l'aveu. Jacqueline, qui, malgré toute l'affection qu'elle a pour Olivier, est triste de vivre sans cesse avec un malade, cède au désir de Claude. Elle devient enceinte, et c'est là l'événement qui précipite le drame. Olivier se sacrifie, et proclame la joie du sacrifice.

Sur la foi des étoiles est, à coup sûr, l'œuvre la plus dramatique que M. Gabriel Trarieux ait écrite jusqu'ici. Certaines scènes en sont fort émouvantes; certains couplets en sont d'une belle éloquence ; et il faut louer aussi le tact avec lequel M. Trarieux a su traiter des situations souvent pénibles au théâtre. *Sur la foi des étoiles* est un drame sombre — trop constamment sombre peut-être — mais dont l'auteur est un homme de conscience et de goût.

Le drame a été très bien joué par Mlle Cora Laparcerie,qui, dans le personnage de Jacqueline, a été naturelle, tragique, et, par des moyens très simples, a profondément ému, par M. Antoine et par M. Grand.

M. Pierre Veber inaugura, quand il écrivit *Que Suzanne n'en sache rien*,un amusant procédé dramatique: aujourd'hui

il nous donne **Main gauche**, où il montre qu'il est devenu tout à fait maître de ce procédé.

Main gauche est une pièce rapide, simple d'intrigue, mais pleine de détails ingénieux et de répliques spirituelles. Les caractères sont finement observés ; Bridier et Mme Bridier nous égaient; Lavarède et Mme Lavarède nous égaient aussi, mais, eux, nous charment parfois. Et quelle amusante caricature est celle de ce pauvre Ribouis ! La scène où Simon Lavarède et Colette se réconcilient est bien joliment conduite. Partout, dans *Main gauche*, on retrouve l'esprit élégant de l'auteur d'*Amour, amour...*

Et MM. Antoine, Dumény et Desfontaines, Mmes Henriot et Bellanger jouent avec beaucoup de verve cette très agréable pièce.

L'Huis clos malgré lui est la pièce qu'on pouvait attendre du génie singulier de M. Ernest La Jeunesse. Du seul titre, on peut conclure à quel genre elle appartient.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

In auguration de la *Schola*. — Concerts.— *Chansons populaires du Vivarais*, recueillies et transcrites avec accompagnement de pia no par Vincent d'Indy (A. Durand et fils éditeurs).

Il y a cinq ans environ, le monde musical apprit avec stupeur, tant semblaient immuables les habitudes de la maison, que le Conservatoire de musique allait être réorganisé. Selon l'usage en pareil cas, une commission spéciale fut formée, analogue par sa composition à celle qui présida l'été dernier, chacun sait de quelle bizarre manière ! — aux concerts symphoniques du Trocadéro. M. d'Indy, « toujours vibrant de conviction », selon la parole d'un maître toujours éperdu, lui, de... scepticisme, en faisait partie. Il prit son rôle au sérieux et rédigea tout un plan d'enseignement à deux degrés, réservant, après l'enseignement *technique*, une large part à l'enseignement *artistique*.

Aux chanteurs il prétendait imposer l'étude des divers styles musicaux et la connaissance approfondie de la prosodie française et de la littérature vocale; aux instrumentistes, l'étude du style à appliquer suivant les diverses époques et les divers genres de composition, la connaissance chronologique de la littérature spéciale à leur instrument, ainsi que l'histoire de cet instrument et des diverses transformations

par lui subies. Il réclamait un cours de musique de chambre. Il réclamait aussi un cours d'orchestre destiné à devenir un champ d'expériences pour les élèves compositeurs. Ceux-ci devaient, en effet, y diriger la lecture de leurs essais, et l'exécution d'ouvrages classiques et modernes.

Dans les classes de composition, il voulait que fussent étudiées, d'une part : les diverses formes symphoniques employées depuis le XVIIe siècle, l'instrumentation au point de vue symphonique, et, relativement à leur architecture, les œuvres des maîtres anciens et contemporains ; d'autre part : les diverses formes de l'art dramatique depuis le XVIIe siècle, la prosodie et l'accentuation française, la technique de la voix appliquée au chant monodique et au chant d'ensemble, l'instrumentation au point de vue dramatique. Enfin, il prescrivait l'analyse raisonnée et critique des principales œuvres dramatiques depuis Lulli et Rameau, jusqu'à Wagner et Verdi.

On l'écouta avec curiosité, et même avec intérêt. Parmi ses collègues, dont la plupart étaient des professeurs, quelques-uns peut-être regrettèrent secrètement que de pareils cours n'existassent pas, qu'ils auraient pu suivre eux-mêmes avec fruit. Pour lui faire plaisir, une classe d'alto fut créée ; — (jusqu'alors cet important instrument de l'orchestre moderne n'était pas officiellement enseigné) — puis on délibéra pendant plusieurs semaines. Les contre-projets succédèrent aux projets et aux amendements, et on s'arrêta enfin au parti.... de ne rien changer à l'organisation vétuste du Conservatoire. On renvoya le novateur à son Palestrina et à son Wagner, et chacun reprit son travail au point où il l'avait interrompu. Les chanteurs continuèrent, en vue du concours, à « préparer » l'air du *Songe d'une nuit d'été*, celui de *Lucie*, ou celui des *Abencérages ;* les futurs prix de Rome firent encore et toujours « de la cantate », et, flétri et symbolique, dans sa caisse étroite, l'arbre planté, dit on, par Elwart, acheva de s'étioler entre les vieux et tristes murs.

Le vent de réforme qui, pendant un instant, avait soufflé en tempête, s'était brisé contre la routine, et M. d'Indy avait jeté le bon grain de sa parole sur une route durcie par le piétinement traditionnel de trop de générations pour qu'il y pût germer ! Les oiseaux du ciel cependant ne l'avaient pas mangé, et, par miracle, il se trouva soudain transporté sur un autre terrain plus neuf et plus fertile.

M. Charles Bordes, de qui l'activité n'est jamais lasse, ve-

nait de fonder son association des *chanteurs de Saint-Gervais*, et aussi une maison d'édition pour publier les messes et motets du XVIe siècle. Bientôt après il instituait une école de chant liturgique, et formait le vaste projet de rénover la musique religieuse. Pour instruire les maîtres de chapelle de l'avenir qui commençaient à se presser autour de lui, des cours de plain chant, d'orgue, d'improvisation, d'harmonie, de contrepoint devinrent nécessaires. Admirablement dévoués et désintéressés, MM. Guilmant et d'Indy, avec l'aide de savants Pères Bénédictins, s'y employèrent. Mais le nombre des élèves s'accroissait toujours, si bien que la force des choses — à la *Schola* on dit : la Providence — imposa bientôt la création d'une vaste école dont la direction fut confiée à M. d'Indy.

Cette création venait bien à son heure, car au bout de trois ans la récente *Schola* étouffait dans le modeste local de la rue Stanislas, et, il y a un mois, installait ses trente-huit maîtres et leurs nombreux disciples rue Saint-Jacques, 269, dans un antique hôtel qui, sous Louis XIV, abrita un collèg anglais. En des fêtes qui durèrent deux jours elle célébra l'inauguration de son nouveau logis et son extension inespérée. On entendit à cette occasion de nobles musiques : la *fantaisie et fugue en ut mineur* merveilleusement interprétée par M. Guilmant, et une émouvante *cantate* de Bach ; un éloquent *Dialogue* de Bordes, d'une superbe sonorité chorale ; des *mélodies* de Castillon et de Lekeu, le *quatuor* de Franck et celui de Chausson. On y entendit aussi une fine et charmante conférence de M. André Hallays, et, ce qui est essentiel, un discours de M. d'Indy, discours qui expose tout le programme de l'œuvre. C'est bien d'une œuvre en effet qu'il s'agit, œuvre de foi, œuvre d'art avant tout. Car M. d'Indy ne se borne pas à y énumérer en détail ce qui se fera dans chaque branche de l'enseignement, il dit l'esprit qui doit vivifier cet enseignement, et comme il faut vivre pour l'art et non de l'art, et se garder des succès faciles, de la mode, et du mercantilisme que, déjà avant lui, Wagner avait désigné sous le nom de danger sémitique — il y prêche l'enthousiasme et l'amour du beau et du vrai (qui n'est pas le vérisme), et le dévouement, résumé dans le sublime *dienen* de Kundry. Enfin, à la question :

Où mènent vos chemins ?

comme les Anges de *Rédemption* il répond :

Vers le Maître.

Le maître, pour lui comme pour ses collaborateurs, c'est le grand et vénéré « père Franck », et c'est sous le patronage de ce *Pater seraphicus* de la musique, dont il évoque le souvenir en termes touchants, qu'il place la jeune école.

Sans doute ces principes ne sont pas tous nouveaux, ils forment pour la plupart le fond des harangues officielles, et, débités par un ministre un jour de distribution de prix, il n'y aurait pas lieu de leur prêter une bien sérieuse attention. Il en va différemment dans le cas actuel, où chacun sent et sait qu'ils sont sincèrement pensés et fermement pratiqués par celui qui les énonce. L'exemple est voisin de la leçon, et celle-ci en aquiert une autorité singulière.

Ils ne s'y sont pas trompés les enthousiastes qui ne se lassaient pas d'applaudir : élèves anciens, nouveaux, et aussi futurs. Ils seront toujours plus nombreux en effet ceux qui souhaiteront apprendre la composition avec M. d'Indy, l'orgue avec M. Guilmant, le violon avec M. Parent, l'alto avec M. Casadessus, le violoncelle avec M. Dressen, la flûte avec M. Barrère, la clarinette avec M. Mimart, le cor ave M. Reine, la déclamation lyrique avec M^me^ Raunay.....

On a dit que la *musique officielle* s'inquiétait de cette rivale inattendue. Qu'elle se rassure. La *Schola*, pacifique, ne se pose en antagoniste de personne. Elle fait son œuvre d'une conscience résolue, mais elle n'est pas dans le mouvement et ne pratique pas *l'offensive défensive* prônée par un récent halluciné. Sans doute son enseignement différera essentiellement de celui qui se donne Faubourg Poissonnière, mais elle ne fait pas concurrence au Conservatoire. Ce qui ne veut pas dire qu'elle en est la succursale !!...

§

Reprenant haleine pendant cette fin d'exposition, les théâtres de musique et les concerts se sont bornés à l'effort de quelques reprises. A l'Opéra-Comique la *Basoche* de M. Messager a retrouvé son succès d'antan, que lui assuraient ses qualités musicales spontanées et sa bonne humeur si française. Par contre le *Rêve* de M. Bruneau ne semble pas s'être imposé au public d'une manière définitive.

Au concert, M. Colonne a révélé aux provinciaux attardés la *Damnation de Faust*, et un agréable chœur de M. Saint-Saëns, la *Nuit*, où des voix de femmes ondulent sous un brillant gazouillis de flûte.

Quant à M. Chevillard, qui conduit en maître un admirable

orchestre, il nous a donné deux auditions intégrales du 3e acte de la *Götterdämmerung*, avec une intelligence de l'œuvre et une grandeur qui font de lui l'égal des premiers chefs d'orchestre d'Allemagne. Pour le rôle de Siegfried il a eu la bonne fortune de rencontrer, en M. Bagès, un artiste comme lui pénétré du style wagnérien, et sachant, par une diction exceptionnelle et un merveilleux sentiment musical, se faire écouter, entendre et unanimement applaudir sans qu'il lui soit besoin de posséder une grosse voix. A côté de lui M. Diémer avait remporté un juste succès personnel en interprétant le *concerto*, plus que sévère, de Brahms, œuvre nouvelle au concert Lamoureux, comme aussi l'ouverture de *Claudie* de MM. P. L. Hillemacher. Cette courte page symphonique est composée de plusieurs thèmes populaires du Berri, dont quelques-uns, nous dit le programme, ont été recueillis par Mme Sand elle-même. Je doute cependant que la dame de Nohant ait transmis à MM. Hillemacher, tel qu'ils l'ont utilisé, celui qu'ils ont si ingénieusement rythmé à sept temps. Son esprit pondéré se fût effaré devant une mesure aussi peu traditionnelle. Quoi qu'il en soit, l'agencement de ce thème et l'épisode rêveur, d'harmonie délicate et distinguée, qui le suit, ont paru tout particulièrement séduisants, et l'impression n'en a pas été atténuée pour moi par la *coda* d'extériorité peut-être un peu trop volontaire.

§

A l'exemple des Norwégiens et des Russes, des musiciens français, depuis quelques années, se sont attachés à recueillir les chants populaires de leur patrie. M. Tiersot, auteur didactique en la matière, en a fait une ample moisson dans la Bresse, M. Bordes dans les pays Basques, et M. Bourgault-Ducoudray, en Bretagne. A son tour M. d'Indy est entré dans la carrière. Il publie aujourd'hui des *Chansons du Vivarais* qui, par le charme des mélodies et la saveur des harmonies toujours si naturelles et logiques dont il les accompagne, sont appelées à devenir populaires, loin même des montagnes où elles sont écloses.

PIERRE DE BRÉVILLE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Comme le *Mercure* l'a annoncé, le parquet de Bruges qui nous avait traduits, Lemonnier et moi, devant la cour d'Assi-

ses de la Flandre Occidentale pour nos livres l'*Homme en Amour* et *Escal-Vigor*, en aura été pour ses frais de pudibonderie. Plein de bon sens et d'équité, le brave jury de la province qui passe cependant pour la plus orthodoxe et la plus timorée de notre libre Belgique, a refusé de se prêter à la besogne honteuse et béotienne qu'une poignée de cafards et de cuistres attendait de lui, et il nous a acquittés malgré toutes les roueries et les arguties de l'accusation.

Et leur bon Dieu sait ce que ces vertuolâtres avaient déployé d'ingéniosité et de ruse pour nous faire régler notre compte!

Comme M. Jean d'Ardenne l'écrivait dans son excellent journal la *Chronique*, le lendemain même de l'ouverture des débats, il aurait été difficile, au début, de mesurer toute la portée de l'accusation, de prévoir la patiente, la persévérante tartuferie avec laquelle serait menée la campagne entreprise contre nous : « Il avait fallu du temps pour ourdir la trame. Cela donna à quelques belles âmes doublées d'esprits curieux l'occasion de s'instruire. Aussi, ne s'était-on point contenté d'incriminer les textes, selon l'ancienne méthode, de relever les expressions vives, les détails hardis, les scènes scabreuses : on s'était livré à un travail subtil de dissection qui semblait directement inspiré des casuistes de l'école la plus visqueuse; on scruta les intentions, on essaya de surprendre les arrière-pensées, de poursuivre l'idée dans ses derniers retranchements à travers les replis du cerveau, on s'acharna à la travestir, cette idée, et à y mettre ce qui n'y était pas; on ne se borna point à relever les actes accomplis par les héros d'*Escal-Vigor*, on rechercha ce que ces personnages pouvaient bien avoir fait dans les intervalles où l'auteur les lâchait. »

Rien n'est plus exact. Pour ce qui me concerne, fort de la pureté et de la loyauté de mes intentions, de ma probité d'artiste, je consentis à prêter à l'instruction qui me les avait demandés certains ouvrages spéciaux dans lesquels j'avais puisé quelques poignantes révélations sur l'état de permanente torture morale des uranistes et des invertis. Or, appréciez la droiture et la bonne foi du parquet! Négligeant les données psychologiques et passionnelles, les seules qui m'avaient intéressé dans ces ouvrages pour la composition de mon livre, ils puisèrent et relevèrent dans lesdits traités tous les détails scabreux, les descriptions de pratiques bassement charnelles, les lamentables confidences des aberrés passionnels, et ils attribuèrent aux deux personnages d'*Escal-Vigor* l'ensemble des excès

physiologiques énumérés par les médecins ; ils s'évertuèrent à me faire condamner non point pour ce que j'avais écrit, mais pour ce que j'aurais pu écrire, à tel point que, devant le flux des plates et grossières cochonneries que débagoulèrent avec une complaisance on ne peut plus professionnelle, les chastes messieurs de l'accusation, Edmond Picard, mon éminent conseil, avait pris le parti de se boucher les oreilles en m'engageant à en faire autant, Devant ces variations graveleuses et froidement obscènes, exécutées non sans virtuosité par ces pharisiens sur le thème passionné et pathétique de l'amour raconté dans mon livre, on comprenait que le huis-clos eût été prononcé.D'ailleurs, dès l'ouverture de l'audience Picard avait arraché au ministère public cet aveu candide que l'accusation réclamait le huis-clos non pas à cause du contenu et du texte d' *Escal-Vigor*, mais en raison des crudités que ces messieurs auraient à nous servir à propos ou plutôt à côté de l'œuvre incriminée. Et, fichtre, ils s'en sont payé un monceau d'ordures, depuis le pudique et virginal Halleux, jusqu'au docte Francotte, sans oublier le Croquemitaine faisant l'office d'accusateur patenté !

Je n'oublierai jamais l'apparition du Francotte. Il y eut dans l'assemblée un mouvement de surprise et de vague terreur. Devant ce « facies » on se demandait si ce savant aliéniste (un doux monomane de l'école de Lombroso, qui a classé Flaubert, Baudelaire et d'autres dans la section des dégénérés!) ne s'était pas fait remplacer par l'un des « sujets » les plus caractérisés de sa clinique ! Oh l'étrange, la sinistre tête ! Et dire que c'est au contrôle de pareils connaisseurs que les Bisthoven et autres poètes ratés se flattaient de soumettre désormais l'œuvre d'art !

A l'expertise de Francotte et d'un autre aliéniste, la défense opposa le témoignage des plus beaux noms de notre art, de notre littérature, et, en général, de notre vie intellectuelle. Ce fut un défilé imposant de poètes comme MM. Albert Giraud, Ivan Gilkin, Maeterlinck, Valère Gille, Théodore Hannon; de conteurs et de romanciers comme Hector Chainaye, Henry Maubel, Demolder, Nizet, Pierron, Louis Delattre, Gustave Fuss; de professeurs d'université et de critiques comme Octave Maus, Georges Develshauvers et James Van Drunen. Aux littérateurs de langue française s'ajoutèrent des auteurs flamands, des personnalités de marque comme MM. Jules Hoste, Nestor De Tière, Raphaël Verhulst et Léonce du Catillon.

Parmi ces témoins se trouvaient des catholiques et même des artistes avec lesquels l'auteur d'*Escal-Vigor* s'était trouvé en conflit ou du moins en désaccord. Or, comme l'a constaté l'*Art Moderne*, tous m'apportèrent le témoignage de leur estime et de leur solidarité littéraire, repoussant unanimement l'interprétation outrageuse et fantaisiste donnée d'*Escal-Vigor* par l'accusation et ses auxiliaires.

Continuant à jouer de malheur, le parquet, qui s'était flatté d'opposer au moins un artiste à ceux cités par la défense, me valut un témoignage d'estime de plus; M. Georges Virrès tout en faisant ses réserves de catholique sur la portée philosophique de mon livre, s'étant refusé, tout comme ses pairs, à voir dans celui-ci autre chose qu'une œuvre d'art et ayant repoussé, aussi énergiquement que les témoins de la défense, les ignominies imaginées par les gabelous de la moralité publique.

Edmond Picard fit valoir l'éloquente adresse de sympathie que m'envoyèrent les écrivains de France pour protester contre les poursuites; adresse couverte de signatures illustres ou fêtées, depuis celles d'académiciens jusqu'à celles de chansonniers folâtres. Il opposa aussi, aux conclusions des experts de l'instruction et du ministère public, la manifestation d'estime dont Lemonnier et moi nous étions l'objet, en ces circonstances, de la part de toute la Belgique artistique, et à la tête de laquelle se trouvaient des sommités comme F. A. Gevaert, Constantin Meunier, Léon Frédéric, Paul Janson, Jef Lambeaux, Emile Vandervelde, etc., etc.

La plaidoirie de Picard fut un véritable régal, un superbe morceau d'éloquence, une chaude et lumineuse conférence sur les droits de l'art et sur les devoirs de cette Flandre aux si glorieuses traditions, envers les écrivains qui lui font le plus d'honneur. Sa parole persuasive et émue, ses trouvailles, ses piquants à-propos, ses fières et enthousiastes adjurations au génie si robuste, si libre, si audacieux et même si débridé de la Flandre produisirent le plus prestigieux effet et dissipèrent les dernières équivoques que les chicanes et les arguties de la procédure auraient pu laisser dans l'esprit des jurés. En l'écoutant je songeais à la fin de l'*Orestie*, au discours d'apaisement, de conciliation et de clarté que la sage Minerve adresse aux Euménides. Les chiennes d Enfer avaient cessé d'aboyer, l'atmosphère empuantie par la bave et le fiel des furies s'était rassérénée et épurée, et j'eus même un moment l'illusion que l'ignorance, la mauvaise foi et le pharisianisme

seraient à jamais vaincus. Oh! magie et bienfait d'un verbe généreux! Miracles opérés par le langage d'une âme droite et saine, habituée à planer dans les hauteurs sereines de l'intelligence et à ne pas s'attacher à la lettre, mais à l'esprit!

Comme épilogue des deux procès de Bruges, les intellectuels de la Belgique organisent une imposante manifestation en l'honneur de l'éminent avocat qui, en prenant la défense de l'*Homme en Amour* et d'*Escal-Vigor*, aura enrayé une bonne fois, espérons-le, le courant de pharisianisme et de cafardise qui, sous couleur de moralité, menaçait la liberté de la pensee, de l'écriture et de l'art en général.

Avec l'hiver ont recommencé les Salons grands et petits, les expositions générales ou particulières. Ce fut d'abord, du 15 septembre au cinq de ce mois, l'Exposition triennale qui fut installée avec beaucoup de goût et d'élégance par MM. Verlant, directeur des Beaux-Arts, Cardon, Wauters, etc., dans une succession de vastes salles faisant partie des bâtiments du Palais du Cinquantenaire. En général cet énorme étalage de toile peinturée ne présenta qu'un médiocre intérêt artistique. Je citerai, parmi les bons tableaux, l'envoi de M. Bastien, un coloriste fougueux et robuste dont le *Siegfried mort*, enlevé sur les épaules de ses féaux, présente aussi de sérieux mérites de composition; des paysages solides de feu Franz Binjé; un superbe portrait ainsi qu'un délicieux et poétique paysage de Maurice Blieck, avec Bastien un des jeunes maîtres les plus en vue dans le monde de nos ateliers; le *Marché aux Fromages à Alkmaar*, de Charlet; deux excellents Claus : une ferme et un portrait; d'admirables Courtens, entre autres une *Drève ensoleillée* qui fut une des pages sensationnelles du Salon; des portraits de M. Jean de la Hoese, un des maîtres du genre; toute une série de merveilleux tableaux d'Henri Evenepoel, le jeune artiste enlevé récemment à son art et qui rivalisait déjà avec les maîtres les plus franchement modernes de ce temps; des paysages de Mme Gilsoul-Hoppe; trois belles toiles dont un magnifique portrait de fillette, par M. Jean Gouweloos, encore un jeune qui comme Bastien et Blieck rencontre le plus d'admirateurs; deux aquarelles du si artiste Théo Hannon; des compositions d'Hannotiau; la *Berge fleurie* de M. Marcel Jefferys; trois tableaux du peintre des humbles et des rafalés, Eugène Laermans, peut-être encore plus pathétique par la couleur des ambiances dans lesquelles peinent et déambulent ses pitoyables protégés que par le geste et la ligne de ceux-ci; de consciencieux portraits de Jef Leempoels; des compositions

très discutées mais d'une recherche intéressante, d'une originalité incontestable, d'un noble effort vers un art moins terre à terre et moins matériel que celui de la généralité de nos broyeurs de couleurs, dues à M. Auguste Levêque et parmi ces compositions qui, toutes, forcènt l'attention, le respect, l'estime la plus grande,— un souverain portrait d'Edmond Picard, les yeux clos, plongé dans une géniale méditation; un portrait curieux des « combattants de 1830 » par Madiol; la *Mare aux Roseaux* de Jules Merckaert; une composition de Montald; de charmantes miniatures de Louis Moreels; des toiles de Pinot, Jules Potvin, Mme Marguerite Radoux, Jacob Smits, le solitaire et *pensieroso* campinois dont le réalisme a quelque chose de biblique et de luthérien : du Luther des *Propos de table ;* Gustave Max Stevens, Alfred Madoux, deux bons paysages de Tordeur; des toiles de Van Strijdonck; deux savoureux et somptueux morceaux d'Alfred Verhaeren; les envois d'Isidore Verheyden, de Verstraete, de Wauters, de Mme J. Wytsman; des dessins de Prosper Colmant, etc., etc. Et parmi les sculpteurs, mentionnons Julien Dillens, Paul du Bois, Grandmoulin, Lagae, Mascré, Meunier, Rousseau, Van Bies-broeck et Vander Stappen.

La série des salonnets de groupes d'artistes a été inaugurée par celui du *Labeur,* le plus jeune de nos cénacles de peintres. Tous ces jeunes gens montrent, à côté d'aptitudes sérieuses de coloristes, une tendance à outrer les formes humaines et à tourmenter les attitudes et les lignes. En général ils manquent de distinction et recherchent les contorsions et le débraillé. Les plus personnels parmi ces peintres turbulents et rudes, ceux qui accusent des préoccupations d'art moins sommaire, sont M. Auguste Oleffe, dont la grande toile, *Gens de la mer*, et *Au Bord de l'eau* allient une certaine délicatesse à cette puissance tout extérieure de la plupart de nos peintres,— et le sculpteur Baudrenghien dont le *David* est une figure harmonieuse. Il convient aussi de nommer MM. Collin, Baümer Cambrés, Vandenhouten, Werleman, Melsen, et Ottomann. Parmi les dessins, j'ai remarqué l'imposante *Cathédrale,* le soir, par M. A. Vanderstraeten, et des croquis copieux de M. Van Zevenberghen.

Un des attraits de ce salonnet du *Labeur* consista en un concert de musique de jeunes compositeurs belges, organisé par M. Gilson et surtout en deux conférences dont l'une, par M. Gustave Fuss, s'éleva fort à propos contre *la Veulerie dans l'Art,* et dont l'autre, par M. Sander Pierron, racontant

le séjour des sculpteurs Rude et Rodin à Bruxelles, fut une étude très fouillée abondant en renseignements précis et inédits, résultat de recherches et de découvertes du plus haut intérêt. A l'avenir tous ceux qui étudieront les deux maîtres français seront forcés de consulter l'important travail de M. Sander Pierron, qui paraîtra d'ailleurs sous peu dans la *Revue des Arts décoratifs*.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Aef. W. Fred : *Die Prae-Raphaeliten*, Strasbourg, J. H. Ed. Heitz, M. 3.20. — Rudolf Kassner : *Die Mystik, die Künstler und das Leben*, Leipzig, Eugen Diederichs, M. 6. — Hermann Bahr : *Secession*, Vienne, Wiener Verlag, K. 6. — Michael Haberland : *Cultur im Alltag*, Vienne, ib. id., K. 4, 20. — Max Graf : *Wagner-Probleme*, Vienne, ib. id., K. 4, 80. — Richard Specht : *Kritisches Skizzenbuch*, Vienne, ib. id., K 3. 60. — Gustav Macasy : *Novellen*, Vienne, ib. id., K. 2. 40. — Max Messer : *Wiener Bummelgeschichten*, Vienne, ib. id., K. 2. 40. — Felix Salten : *Die Hinterbliebenen*, Vienne, ib. id., K. 2. 40. — Carl Ewald : *Die alte Stube*, Vienne, ib. id., K. 3. — *Revue franco-allemande.*

Lorsque, il y a dix ou douze ans, Henrik Ibsen commença à être connu en France, les pièces du grand écrivain norvégien faisaient déjà partie du répertoire courant des théâtres allemands. Nous n'avions qu'à accepter une réputation toute faite, et si, dès ce moment-là, la littérature scandinave tout entière commença à nous intéresser, nous n'arrivions en somme qu'en seconds, alors qu'ailleurs le travail de choix et de mise au point avait déjà été fait. Mais c'était l'époque des curiosités effrénées, et, loin de nous contenter de lire avec précaution, d'admirer discrètement quelques auteurs de choix, nous voulions tout connaître et goûter de tout. En peu d'années tout ce que le monde possède de curiosités littéraires fut déballé devant nos yeux. C'était un véritable chaos de toutes les esthétiques et de toutes les philosophies. Si chaque matin n'amenait pas la consécration d'un nouveau chef-d'œuvre « exotique », chaque soir du moins les spécialistes en la matière s'ingéniaient à découvrir pour le lendemain de quoi raviver notre souci de l'originalité. Ah ! la belle époque de xénophilie intellectuelle que c'était alors ! Les poètes anglais étaient d'une lecture courante ; J. Laforgue et M. Vielé-Griffin nous avaient fait connaître Walt Whitman ; M. Gabriel Mourey nous initiait à Swinburne ; M. de Wyzewa, il convient de ne pas l'oublier, traduisait, le premier, un roman de Sien-

kiewicz (*Barthek vainqueur*); M. Jean Thorel apportait à Antoine les *Tisserands* d'Hauptmann ; Multatuli était admirablement présenté par M. Alexandre Cohen... J'en oublie, et je passe sous silence la vogue mémorable du Roman russe.

A ce moment-là l'Allemagne se débattait en plein bourbier naturaliste. Et quel naturalisme ! La *Freie Bühne* (actuellement *Nouvelle Revue allemande*) publiait son premier numéro en janvier 1890 et inscrivait sur son drapeau trois noms : Zola, Tolstoï, Ibsen, qu'elle n'appréciait qu'en tant qu'écrivains *réalistes*. La brutalité prolétairienne et la philosophie matérialiste avaient seules droit de cité. Ce n'est que peu à peu que l'on s'aperçut que cela était vraiment un peu trop simpliste et qu'il était temps de compliquer son existence de quelques visions esthétiques. En 1894, j'étais à Berlin, lorsque l'on prépara la fondation du *Pan*. Une réunion hebdomadaire de jeunes écrivains, où, à défaut d'esprit, l'on consommait surtout de la bière, avait été gravement baptisée : « Soirée des idéalistes ». Et déjà l'on ne jurait plus que par Maeterlinck. L'impulsion était donnée. L'Art nouveau fit ses ravages en même temps que la littérature symboliste. Et voici l'Allemagne, alors que sa politique s'affirme de plus en plus réaliste, parvenue, en littérature, exactement au point où nous en étions il y a huit ans. Multatuli est traduit en entier (par M. Spohr, Œuvres complètes chez l'éditeur J. C. C. Bruns à Minden) et s'enlève avec grand succès ; les essais de M. Maeterlinck paraissent dans les revues allemandes avant que d'être publiés en France ; certaines pièces de Verlaine ont séduit jusqu'à six traducteurs différents ; l'occultisme même trouve des débouchés ; le vers amorphe et la ferblanterie chevaleresque font la joie des cénacles. Et il n'y a pas jusqu'à la typographie enchevêtrée et peu lisible de nos titres de livres que l'on n'imite avec ferveur.

Il était donc à prévoir que l'esthétisme anglais et la peinture préraphaelite, qui nous sont familiers depuis la belle étude de M. Edouard Rod et les volumes de M. de la Sizeranne, trouvassent en Allemage de fervents admirateurs et des interprètes fidèles. L'athmosphère intellectuelle était admirablement préparée pour comprendre ce mouvement et il ne s'agissait plus que de profiter de cette bienveillante curiosité pour montrer au public, dans une étude d'ensemble, le développement de l'école anglaise. M. W. Fred l'a tenté avec bonheur. Son étude est originale et fine. Il montre en

un style court et imagé les relations de Ruskin avec la « *Brotherhood* » et l'influence qu'exercèrent successivement les différents peintres de l'école. L'exposé historique est fidèle et complet, mais ne peut rien nous apprendre que nous ne sachions déjà. L'auteur dédie son livre **Die Prae-Raphaeliten** aux femmes « qui sont comme celles que peignait Rossetti et Burn-Jones », et, par des réflexions agréables et douces, il sait faire goûter à ses lectrices le charme tout intime qu'il trouve dans les tableaux de la « confrérerie ». Le critique doit être un maître de l'amour, dit-il lui-même, et pour finir il regrette, à tort croyons-nous, de n'avoir pu exprimer toute l'abondance de ses sentiments. Il se faisait l'effet « de quelqu'un qui voulait parler de celle qu'il aime. Tantôt les mots se pressent, tantôt on ne fait que balbutier. Et finalement on reconnaît combien malhabile est tout discours. On a vanté cent beautés, et, en somme, on n'a rien dit. »

Ce qui manque à M. Fred, qui joue serré parce qu'il a parfois le souffle un peu court, M. Rudolf Kassner le possède avec abondance. Chez l'un les idées s'amassent et s'enchevêtrent en un bloc énorme, tandis que chez l'autre elles arrivaient brèves, encore pressées, mais se succédant en bon ordre. **Die Mystik, die Künstler und das Leben** est un des livres les plus curieux qui aient été écrits en ces dernières années. Il a toutes les qualités et tous les défauts d'une œuvre germanique. Il est confus et lourd, et rempli du désir de s'affranchir de sa confusion et de sa lourdeur. Souvent l'enthousiasme remplace les définitions et lorsque l'on croit surprendre le moment où l'enthousiasme atteindrait son sommet, vite c'est une définition froide qui le coupe en chemin. M. Kassner est plein de son sujet, mais il ne sait pas le dominer pour le réduire à une ordonnance logique, pour conclure et ouvrir des horizons. Il a donné lui-même la meilleure définition de son talent en prenant pour épigraphe cette phrase de Nietzsche : « En l'homme sont réunis *créature* et *créateur :* en l'homme il y a la matière, le fragment, l'exubérance, le limon, la boue, la folie, le chaos ; mais en l'homme il y a aussi le créateur, le sculpteur, la dureté du marteau, la contemplation divine du septième jour. » L'âme de M. Kassner s'est égarée parmi les livres et les œuvres d'art et il cherche à en retrouver les fragments pour la faire une. L'absence de style, qui est le propre de la littérature allemande actuelle, le remplit d'indignation, et il fait un effort prodigieux pour atteindre lui-même à ce style qui lui échappe sans cesse.

Voici un jeune Allemand (je dis Allemand, je dirai Viennois tout à l'heure) entièrement adonné aux idées anglaises. Il parle de William Blake, de Shelley, de Keats, des Préraphaelites, de Swinburne, de Browning, et pour chacun d'eux il a trouvé un point de vue nouveau, des idées personnelles, indépendantes. (L'étude sur Keats a été fort bien traduite dans l'*Ermitage* de novembre.) Mais le mysticisme qu'il voudrait dégager de l'ensemble de ces études est peu clair : il en parle avec ardeur, il a à peine souci de le définir. L'essai qui ouvre son gros volume, comme une espèce de prologue, s'intitule « Le poète et le platonicien ».M.Kassner y expose pourquoi les essayistes, les critiques—qu'il appelle des platoniciens — « depuis Platon, à travers Montaigne, jusqu'à Nietzsche » lui paraissent supérieurs aux poètes. Un dialogue sur le style clôt cet ouvrage pesant comme son titre, « *La Mystique, les Artistes et la Vie* », mais qui promet, lorsque M. Kassner se sera « dégagé », un nouveau, grand essayiste européen. Il parle abondamment des civilisations anglaises et allemandes; lorsqu'il se sera pénétré davantage de la pensée française, il obtiendra enfin ce que Nietzsche a appelé « la consécration de la culture ».

Tant M. Kassner que M. Fred appartiennent à ce que l'on appellera plus tard « l'école viennoise ». Je ne crois pas qu'ils eussent pu écrire leurs livres si la destinée les avait fait naître Allemands de l'Empire et s'ils n'avaient pas connu la chaude intimité qui règne dans la ville du « beau Danube bleu ».Leur âme est parente de celle des Hofmannsthal et des Altenberg, ces poètes exquis qui nous font croire parfois qu'il ne faut pas désespérer d'une renaissance des lettres allemandes. Qui nous interprétera la nature de ces jeunes Autrichiens?... M. Hermann Bahr a été leur parrain il y a plusieurs années déjà. De son retour d'enfant prodigue date la naissance des lettres modernes à Vienne. Il a fait beaucoup pour les poètes, beaucoup pour les artistes, en combattant le bon combat; il pourrait faire bien davantage si sa nature indolente — justement viennoise — ne lui faisait préférer la douceur de vivre. J'ai devant moi son dernier volume, une réunion d'articles sur les salons de peinture. Il y montre comment les jeunes artistes de son pays ont triomphé de la routine officielle. On sait que ce mouvement, qui a été chez nous le *Champ de Mars*, s'appelle en Allemagne et en Autriche du vilain mot de **Secession** — c'est le titre que M. Bahr a donné à son ouvrage, où il condense tout ce qu'il a écrit depuis quatre ans sur la peinture. On a pu voir les jeunes Autrichiens au Grand-Palais

cet été, ce n'est pas le lieu d'en parler ici, ni des jolies choses que M. Bahr dit de la peinture française qui a été exposée à Vienne. Pourquoi ne se décide-t-il pas enfin à nous raconter, mieux qu'il ne l'a fait jusqu'à ce jour, *l'âme viennoise?* « Qu'est-ce, cela? écrit-il à propos d'un tableau de Klimt — Hélas! si je pouvais le nommer! Je ne sais qu'une seule chose c'est que je me fâche chaque fois que l'on me demande si je suis Allemand. Non, dis-je, je ne suis pas un Allemand, je suis un Autrichien. — Ce n'est pas là une nation, me répond-on. — C'est devenu une nation, nous sommes différents des Allemands, nous sommes quelque chose pour nous. — Définissez cela! — Comment voulez-vous que je le définisse. Mais vous pouvez vous en rendre compte à ce « Schubert » de Klimt! Ce calme, cette douceur, ce rayonnement sur l'expression d'une modestie bourgeoise — c'est là notre caractère autrichien. »

Cultur im Alltag. — Un trait nouveau s'ajoute à l'esquisse falote que nous avons devant les yeux : Comment s'écoule, dans sa simplicité, cette vie autrichienne ? M. Haberlandt nous en donne de précieuses indications dans un volume (encore une réunion d'articles!) sur « *la culture dans la vie quotidienne* ». La culture, écrit-il, « c'est le travail de milliers d'années et la façon dont nous nous l'assimilons ». Voilà une parole qui témoigne que l'on a des traditions et que l'on aime ces traditions, que l'on n'acceptera le nouveau que dans la mesure où il s'adaptera au caractère propre de la nation! Et M. Haberlandt nous montre les fêtes, les amusements, les promenades, les conversations, les intérieurs de son pays natal, il nous en parle avec amour.

Kritisches Skizzenbuch.— Des études sur la littérature contemporaine, sur le théâtre en Autriche. C'est un peu « jeune » comme pensée, mais d'une lecture agréable. M. Specht sait observer, il a le sens critique et fera beaucoup mieux que cela.

Wagner-Probleme.—Un nouveau « Cas Wagner », moins injuste, mais tout aussi dur. M. Max Graf s'applique à étudier le point de vue où devra se placer la jeune génération de musiciens en face du créateur du drame musical. Il est difficile de se séparer de Wagner tout en lui restant fidèle. M. Graf rappelle la tragique aventure de Nietzsche et dit à ce sujet des choses fort judicieuses. Son volume se continue par des études sur quelques jeunes musiciens : Smetana, Bruckner, Gustave Mahler, etc., et se termine par des impres-

sions parisiennes où d'amusantes pages sur notre Polaire arrivent d'une façon assez imprévue.

Je mentionnerai, pour finir, quelques volumes de nouvelles viennoises, tous, publiés comme les ouvrages précédents, d'une façon élégante et sobre, avec pourtant encore bien des négligences de goût, par une maison d'édition viennoise : **Wiener Bummelgeschichten**, de Max Messer, **Die Hinterbliebenen**, de Félix Salten, **Novellen** de G. Macasy, et quelques bonnes traductions, entre autres celles de **Die alte Stube**, d'un écrivain danois, M. Carl Ewald.

§

L'échotier de la **Revue franco-allemande** (octobre) critique les notes que j'ai publiées ici-même à propos de la mort de Nietzsche. Il veut me prouver que l'auteur de *Zarathoustra* était un *Allemand* (c'est lui-même qui souligne) et que je me suis « emballé inconsidérément ». Il ne me semble pas avoir mis en doute la nationalité du philosophe. Certes Nietzsche était Allemand, mais il était de ces *bons* Allemands qui eussent préféré voir Bonaparte à Berlin, comme en 1806, que Wertheimer et Guillaume II en 1900. Il est vrai que le « *billig und schlecht* » (bon marché et mauvais) est aussi une culture, mais on peut en préférer une autre, et, lorsque celle-ci n'a plus aucune chance de réussir dans un pays, on n'a plus qu'à s'en aller. C'est ce que Nietzsche a fait. D'autres, avant lui, avaient agi de même. Quelques-uns sont restés, mais avec le dédain aux lèvres... La langue allemande est une matière admirable dont le grand forgeron qu'était Nietzsche s'est servi avec bonheur — une matière *brute* qui ne possède encore ni style ni tradition. On peut en faire tout ce que l'on veut, on peut l'alourdir de bière, de pédantisme, de philosophie kantienne, de politique mondiale, d'avachissement démocratique, de mots composés : la matière demeure, les écrivassiers sémites passent... Je regarde l'Allemagne, je regarde Nietzsche, et plus je les regarde, plus je comprends qu'ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre. Interrogez les gens d'outre-Rhin qui lisent des livres, neuf fois sur dix, ils vous diront : « Nietzsche est un point de vue surmonté » (*ein überwundener Standpunkt*). C'est le cliché ; il n'est ni élégant ni subtil, mais il leur suffit. Que notre jeune échotier munichois se renseigne ! Pour le moment il se contente de faire des parallèles : il place Nietzsche à côté de Gœthe, Heine et Schiller ! Vous vous souvenez du joli passage où Nietzsche

se plaint du « manque de tact psychologique des Allemands ». Il cite comme une preuve de ce manque de tact le fameux « Gœthe *et* Schiller » dont il ne cesse de s'indigner. Notre jeune homme (qui est je crois un Français qui apprend l'allemand à Munich) a trouvé mieux que cela, il dit : « Gœthe, Heine et Schiller » — Comment ? le tact psychologique se perdrait-il aussi en France ? et les idées que défend la *Revue franco-allemande* ne seraient-elles pas pour y contribuer?

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Lord Rosebery : *Napoleon, the Last Phase*, 1 vol. gr. in-8°, VI-261. p., 7 s. 6 d., A. L. Humphreys. — John Morley : *Oliver Cromwell*, 1 vol. gr. in. 8°, VIII-510 p., 10 s., Macmillan. — Henry James : *A Little Tour in France*, illustré par Joseph Pennell, 1 vol. gr. in 8°, XVI-270 p., 10 s., Wm Heinemann. — Mrs. Humphry Ward : *Eleanor*, 1 vol. in-18, avec illustrations par Albert Sterner, 504 p., 6 s., Smith Elder. — *The Fortnightly Review*. — *The Monthly Review*.

Ce n'est pas seulement en France que la littérature dite napoléonienne a pris des proportions considérables et que des extravagances de mémoires et de publications en tous genres ont été faites ; l'Angleterre, non contente de traduire tous les moindres volumes concernant l'Empereur, a fourni elle-même une masse volumineuse de contributions à la reconstitution de l'époque du premier empire et à l'histoire du vaincu de Waterloo. Certains personnages ridicules, incapables de discernement, de jugement, et dénués de bon sens même, indignes à coup sûr de toucher à un pareil sujet, ont essayé de mesurer selon leur intelligence et de révéler selon leur clairvoyance, l'énorme, la colossale énigme de Napoléon. Des mesquineries et des inepties furent méprisables, des bonnes volontés impuissantes échouèrent et le prestige de l'Empereur persiste.

S'il faut condamner avec sévérité les attentats grotesques ou les tentatives inconsidérées d'un grand nombre de prétendus historiens et de médiocres commentateurs, il faut reconnaître aussi le mérite de ceux qui approchent dans un esprit modeste et compréhensif l'histoire de la période napoléonienne. Je ne voudrais pas dire que dans son récent ouvrage : **Napoleon, the Last Phase**, lord Rosebery ait fait œuvre d'historien particulièrement pénétrant et révélateur. Il a, certes, le style et l'esprit de l'historien, sa clairvoyance et sa sagacité

aussi; mais ce livre semble plutôt être la récréation d'un homme remarquablement doué qu'une œuvre à laquelle s'appliquent les règles d'une critique savante et spéciale. Et à ce point de vue, il offre plus d'intérêt pour le lecteur ordinaire. Il ne faut pas être plus exigeant envers les œuvres historiques de lord Rosebery qu'on ne le fut à l'égard de Disraëli romancier, de Gladstone théologien et de Mr. Balfour philosophe.

Cependant, il est une chose qui séduit dès le début dans l'ouvrage de lord Rosebery et c'est la façon dont il aborde son sujet, l'attitude qu'il garde vis-à-vis de l'Empereur dont il cherche à saisir le caractère. C'est, avec les manières d'un grand seigneur, la perspicacité intuitive et sceptique de l'homme d'Etat qui s'approche de Napoléon. Il s'affranchit de toutes les mesquineries, de toutes les rancunes, de l'étroite justice des médiocres, repoussant toute loi du talion, toute nécessité d'expiation inutile et impossible, pour apprécier, comprendre et juger les actes d'un maître du monde.

Laissant aux petits individus la considération et le respect de la loi, convenue et acceptée par tous, il admet que des hommes de l'envergure de Napoléon sont au-dessus des lois, en général : « Je ne suis pas un homme comme un autre, disait Napoléon de lui-même, les lois de la morale et du décorum n'ont pas été faites pour moi. » Et cette conviction si nettement exprimée, ne semble nullement effrayer lord Rosebery.

Il faudrait un fort long article pour faire pleine justice au volume de lord Rosebery. Les chapitres consacrés au séjour de Napoléon à Sainte-Hélène sont des plus captivants et on voudrait les citer. L'auteur laisse franchement voir toute l'antipathie qu'il éprouve pour l'ignoble sir Hudson Lowe, le geôlier méprisable qui eut envers le prisonnier l'attitude qu'un garde chiourme aurait à l'égard d'un forçat. L'Angleterre, si orgueilleuse et, comme l'a dit et écrit Tennyson, *the most beastly conceited nation in the world*, n'eut pas la chance, sinon la fierté, de trouver un *gentleman* pour être le gardien de Napoléon.

Il ne nous est pas possible de nous étendre comme il le faudrait sur chaque partie de ce bel ouvrage. On voudrait traduire et citer chaque page. Néanmoins, et pour racheter l'insuffisance de ce trop court compte rendu, nous transcrirons quelques passages du magnifique et éloquent résumé par lequel lord Rosebery termine son ouvrage.

« Il est une question que les Anglais posent à propos des

grands hommes et qu'on ne peut faire quand il s'agit de Napoléon sans qu'on ait le sentiment d'une incongruité qui approche du grotesque. Napoléon était-il un homme bon — *a good man* ? L'irrésistible sourire avec lequel on accueille cette question prouve, pensons-nous, non l'iniquité démontrée, mais l'exceptionnelle position de cette unique personnalité. Les mesures et les jugements ordinaires ne semblent pas s'appliquer à lui On aurait l'air de vouloir prendre la hauteur d'une montagne avec un mètre à ruban. Chez un être pareil, nous nous attendons à des vertus prodigieuses et à des vices prodigieux, dépassant notre appréciation. Nous ne nous souvenons pas que cette question ait été posée sérieusement en ce qui concerne Napoléon, bien que Metternich semble y faire allusion ; ce serait enfantin, discordant, superflu. Mais posée délibérément dans le sens ordinaire, sans référence aux circonstances du temps, on ne peut lui faire qu'une immédiate réponse. Naturellement, il ne fut pas *bon* au sens où le furent Wilberforce ou saint François. Il ne fut pas non plus un monarque vertueux ; il ne fut ni un Antoine ni un Washington. Il a dit quelque part qu'il n'aurait pu accomplir ce qu'il a accompli s'il avait été religieux, et cela est indubitablement vrai. En Angleterre son nom était synonyme de fauteur de tous les maux. Il fut, en vérité, d'après notre jugement national, un démon sept fois pire que les autres. Mais alors nous ne saurons rien de lui. Si on lui avait posé, à lui-même, cette question — et qu'il l'eût comprise — il aurait distingué immédiatement entre l'homme public et l'individu privé. Il aurait dit que la moralité privée n'a rien à faire avec l'homme politique, et que la politique, si elle a une moralité, a une moralité particulière. Sa morale personnelle, aurait-il dit, et pensé à coup sûr, était extrêmement honorable pour un être si absolument exceptionnel. Pour employer une formule triviale, il n'était pas, pensons-nous, aussi noir qu'on l'a peint. Le ton de son époque, la latitude convenue et spéciale accordée aux monarques du XVIIIe siècle, les circonstances et les tentations de sa situation doivent entrer en ligne de compte. Les hommes ne doivent pas juger les hommes absolument, mais relativement, comme ils voudraient eux-mêmes être jugés. Les circonstances, l'époque, l'entourage, l'éducation, la tentation doivent intervenir si l'on veut porter un jugement sur les vertus de l'humanité. Un homme sobre qui meurt de faim s'étoufferait avec un repas devant lequel un glouton reculerait. Un tempérant, en état d'extrême faiblesse, avale sans danger des

gorgées d'alcool qui suffoqueraient un ivrogne. Il en est de même avec Napoléon. Son sort ne le destinait ni à la chaire, ni au monastère. Il arriva de Corse, petit payen qui considérait le monde comme son huître. Il fut élevé dans la vie des camps et dans les terreurs d'une révolution. Il s'érigea en maître d'une nation qui, au milieu des horreurs d'une grande convulsion, avait formellement renoncé au christianisme et l'avait pratiquement abjuré. Il eut à lutter pour lui contre le monde entier. C'était une œuvre absorbante qui laissait peu de temps pour la réflexion. »

Ayant ainsi répondu à cette première question, lord Rosebery développe son affirmation, disant que Napoléon, comme le Concordat le prouve, estimait la religion nécessaire à une nation. Il n'était pas comme les autres hommes, mais il témoigna de l'affection et de l'amitié à plusieurs reprises et à diverses personnes. Il eût pu « avoir du cœur » s'il n'avait été Napoléon. Il n'eut pas d'amis. Ceux qu'il croyait avoir, Duroc, Berthier, Lannes, Desaix, Ney, Davoust, Marmont, le trahirent, l'abandonnèrent, ou moururent sur le champ de bataille. Caulaincourt, lui-même, mit un terme à sa fidélité. Certes, ceux de la grande Armée, les soldats qui le suivirent à travers l'Europe, de Marengo à Waterloo, l'adoraient comme un dieu ; mais cet enthousiasme s'atténuait à mesure que la hiérarchie s'élevait. Napoléon s'aliéna indiscutablement la sympathie, l'amitié, le dévouement de ceux qui le voyaient de près. Bertrand l'avoua, à Sainte-Hélène, non par colère, mais par douleur : « L'Empereur est ce qu'il est, nous ne pouvons changer son caractère. C'est à cause de son caractère qu'il n'a pas d'amis, qu'il a tant d'ennemis, et en réalité à cause de cela que nous sommes à Sainte-Hélène. »

« Jusqu'au moment, continue lord Rosebery, où il voulut faire le demi-dieu et se sépara délibérément de l'humanité, il fut bon, généreux et affectionné ; en tout cas, si c'était là un jugement trop partial, il ne fut certainement pas le contraire.

» Mais dans l'évolution croissante de sa carrière il ne lui serait jamais venu à l'esprit que ces attributs, pas plus que la véracité ou la sympathie, eussent quelque rapport avec sa personne. Ils étaient bons et convenables pour les autres ; mais pour lui il fallait quelque chose de plus, ou quelque chose de moins. C'étaient là des qualités pour le commun des mortels ; et les restrictions ordinaires, aussi bien que les oc-

cupations et les buts ordinaires du commun avaient perdu pour lui toute signification. »

Lord Rosebery conclut en répondant à cette seconde question :

« Fut-il un grand homme ? C'est là une question beaucoup plus simple, mais elle exige des définitions. Si par « grand » on entend la combinaison des qualités morales avec celles de l'intellect, il ne fut certainement pas grand. Mais qu'il fût grand dans le sens d'extraordinaire et de suprême, il ne peut y avoir aucun doute. Si grandeur veut dire pouvoir naturel, prédominance, quelque chose d'humain au delà de l'humanité, alors Napoléon fut assurément grand. A part cette indéfinissable étincelle que nous appelons le génie, il représente une combinaison d'intelligence et d'énergie qui n'a peut-être jamais été égalée, et certainement jamais surpassée. Il porta les facultés humaines au point extrême auquel nous gardons une connaissance exacte. Alexandre est un prodige reculé, trop lointain pour de précises comparaisons. La même objection s'applique à César. Homère et Shakespeare sont des noms impersonnels. D'ailleurs, il nous faut, comme termes de comparaison, des hommes d'action et d'affaires. De toutes ces grandes figures on peut dire que nous ne savons pas suffisamment de choses. Mais Napoléon vécut sous le microscope moderne. Sous l'examen le plus scrutateur et le plus excessif il élargit indéfiniment les limites des conceptions et des possibilités humaines. Jusqu'à ce qu'il eût vécu, personne n'aurait pu s'imaginer qu'il pouvait y avoir une si stupéfiante combinaison de génies militaire et civil ; une telle compréhension de vue unie à une telle maîtrise du détail, une si prodigieuse vitalité de corps et d'esprit : « Il retrécit l'histoire et étend l'imagination », a dit madame d'Houdetot. « Il a jeté un doute sur toute gloire passée, a dit Lord Dudley ; il a rendu impossible toute renommée future. » C'est de l'hyperbole, mais avec une part de vérité. Aucun nom ne représente aussi complètement et ostensiblement la domination, la splendeur et la catastrophe. Il s'éleva par l'usage et se ruina par l'abus de facultés surhumaines. Il fut perdu par l'extravagance de son propre génie. Nulle puissance moindre que celle qui avait effectué son élévation ne pouvait causer sa chute. »

Ces quelques extraits feront, pensons-nous, meilleure justice au bel ouvrage de lord Rosebery qu'une sèche et incomplète analyse. Une œuvre pareille n'a nullement besoin des

titres, de la situation et de la célébrité de qui l'édifie, pour intéresser le lecteur. Elle se recommande par sa propre valeur.

Ces longues citations m'interdisent un examen attentif de divers ouvrages d'un intérêt considérable. Déjà, dans la dernière chronique, je m'étais engagé à revenir sur plusieurs volumes qu'il m'avait fallu seulement mentionner. Me voici à nouveau dans la nécessité de les remettre à plus tard, ainsi que le très important travail de Mr. John Morley sur **Oliver Cromwell.** Néanmoins, je tiens à signaler la publication de ce livre dû à un homme politique, un libéral aussi, dont le nom est connu sympathiquement en France, non seulement parce qu'il fut l'initiateur de la politique irlandaise, mais aussi parce qu'il est un historien remarquable et un familier de la culture française.

Mr. William Heinemann vient de publier, sous le titre de **A Little Tour in France**, un charmant volume, fait de notes prises par Mr. Henry James au cours d'un voyage en France, et copieusement illustré de dessins exquis dus à Mr. Joseph Pennell.

Il faut mentionner rapidement le roman de Mrs. Humphry Ward : **Eleanor,** ayant trait à des controverses politico-religieuses en Italie, et qui, avec de bons passages, contient des chapitres languissants ; à signaler aussi la publication, dans la *Fortnightly Review*, d'un compte-rendu du siège des légations à Pékin, par sir Robert Hart, directeur des Douanes Impériales Maritimes en Chine.

Voici maintenant deux numéros d'une revue nouvelle : *The Monthly Review*, éditée sous la direction de Mr. Henry Newbolt, par la maison John Murray. Ce nouveau périodique est fort luxueusement édité : d'un format agréable, imprimé magnifiquement sur un papier excellent et illustré de nombreux hors-texte remarquablement bien reproduits. Cette revue se distingue assez nettement des innombrables publications que possède déjà l'Angleterre. Les articles sont politiques, artistiques, littéraires — mais présentés d'une façon inhabituelle. Des romans y seront publiés — le premier étant : *Tristram of Blent* par Anthony Hope. Les poètes aussi y trouveront leur place et dans le second numéro Mr. Laurence Binyon donne un très beau poème : *The Indian Prince*. Tous nos compliments à l'éditeur et au directeur pour avoir réussi à offrir du nouveau — qui soit vraiment intéressant.

HENRY-D. DAVRAY.

VARIÉTÉS

Un nouvel auteur dramatique. — Un drame littéraire. — Divertissements exotiques.

I. — **Un nouvel auteur dramatique.** — Des pièces sérieuses, qu'un public intelligent accueille sérieusement, et que les directeurs se disputent à coup de banknotes ont été jusqu'ici fournies aux scènes de Londres par non moins que quatre auteurs : MM. Pinero, Jones, Grundy et Parker. Il faut maintenant ajouter à ces noms, celui de Mr. Frank Harris, si sa première pièce : *Mr. and Mrs. Daventry*, représentée pour la première fois le 25 octobre au Royalty Theatre, peut être regardée comme une promesse d'ouvrages plus mûris et mieux élaborés. Chez la plupart des critiques, elle occasionna une tempête d'invectives, de ces invectives britanniques, lâchées à pleine bouche, et qu'un auteur aime entendre puisqu'elles envoient le public, en foule, juger par lui-même des perversités prises à partie. La rumeur publique avait associé la genèse de cette pièce avec l'à jamais inoubliable Oscar Wilde, fournissant ainsi un surcroît de stimulation aux vertueuses diatribes d'une presse patriotique. A dire vrai, il n'y a rien dans cette pièce qui soit immoral ou emprunté ; encore moins y rencontre-t-on cet étalage d'humour brillant et versatile qui pétillait à chaque réplique de *Lady Windermere's Fan.* Mr. Frank Harris a commis la faute d'être trop *franc*. Son dialogue est brutalement véridique et vigoureusement naturel : il ne fait aucune concession à la sentimentalité mondaine, pas plus qu'à la conventionnelle rhétorique du théâtre. Il est direct, convaincant, sincère.

L'histoire est si vieille et si banale qu'on s'étonne d'autant plus de la façon émouvante dont elle est contée. Mr. Daventry est un mari grossier et cynique qui jette sa femme, vertueuse et idéaliste, dans les bras d'un amant généreux et idéaliste aussi, et qui, ne réussissant pas à se la ramener par des tyrannies, des menaces et des insultes, se fait sauter la cervelle. Il faut noter que cet incident et l'effet inattendu du IIe acte où Mrs Daventry, dissimulée par un paravent à la vue de son mari et de la maîtresse de celui-ci, révèle sa présence et sauve ainsi les deux adultères qui allaient être pris sur le fait par le mari de sa rivale, que ce sont là les deux seuls incidents qui tendent à un effet théâtral facile, et sont susceptibles de discussion au sujet de leur probabilité. Le reste de la pièce est heureusement exempt d'incidents de ce genre, mais force l'at-

tention continue par des caractères de personnages finement et fermement dessinés. Pour ceux qui sont disposés à ne pas regretter la perte des ingénieux trucs de scène et de l'attrape-nigaud littéraire, *Mr. and Mrs. Daventry* est une tentative heureuse et bien reçue de drame réaliste.

Il faut ajouter que les mérites de la pièce sont rehaussés par le jeu superbe des acteurs. Mrs. Patrick Campbell occupe maintenant la première place parmi les actrices anglaises. Ses triomphes vont de *Magda* à *Mélisande* et de *Juliette* à *The Second Mrs. Tanqueray*. Dans le rôle de Mrs. Daventry elle trouve ample matière pour la tendresse et le mépris, le défi et la dignité qu'elle sait si magnifiquement exprimer de sa voix ravissante. Mr. Frederic Kerr ne convient pas moins heureusement au rôle du mari brutal. Son physique plutôt lourd et hautain s'adapte exactement à ce type particulier d'autocrate anglo-saxon, qui combine les instincts de l'animal aux manières du gentleman.

Il est certain que le public éprouvera pour le nouvel auteur une forte répulsion et une vive attirance, tandis que les critiques impartiaux demanderont des suites plus profondes et plus durables à ce début plein de promesses. Mr. Harris n'a ni la complexité et l'ingénuité de Mr Pinero ni son expérience incomparable. Il me fait penser un peu à M. Paul Hervieu dans les *Tenailles*. Mais sa pièce est empreinte d'une telle force et d'une telle sincérité, ses personnages sont si véritablement et si nettement Anglais, qu'on prévoit avec un extrême intérêt une étude de types moins odieux par le même observateur.

II. — **Un drame littéraire.** — La poésie, autre que celle portant la marque de Shakespeare, a été si longtemps bannie du théâtre anglais, que la gratitude se mêle à l'étonnement, pour le courage qu'a montré Mr. Beerbohm Tree, l'acteur-directeur du Her Majesty's Theatre, en montant *Herod*, pièce en trois actes et en vers blancs, par Mr Stephen Phillips. Le chœur unanime de louanges qui accueillit *Paolo and Francesca*, la première tragédie du jeune poète, était basé seulement sur les mérites qui étaient apparents aux lecteurs, puisque le public n'a pas encore eu l'occasion de voir cette pièce à l'épreuve de la rampe. On doit donc considérer *Herod* comme la première tentative de drame poétique du seul poète, parmi la jeune génération, dont l'imagination soit soutenue par l'expérience, car Mr. Phillips fit partie, pendant un certain temps, de la fameuse troupe shakespearienne de Mr. Benson.

On peut dire, dès maintenant, que l'enthousiasme critique et public s'accordèrent à prédire le succès. Le vers, autant qu'on en peut juger par ceux qui frappent plus nettement, est simple, musical et digne. Il ne rappelle aucun autre écrivain ; ses beautés sont toujours sobres et mesurées. La publication en volume fournira bientôt à chacun l'occasion de se former une opinion adéquate, car à présent les acteurs sont trop nouveaux à leur tâche pour unir un jeu parfait à la diction distincte et cadencée que la poésie demande. Mr. Tree a monté la pièce avec une splendeur prodigue, de sorte que si l'oreille est souvent contrariée, l'œil au moins est repu de couleur et de mouvement par la vie pittoresque et cosmopolite de la cour luxueuse d'Hérode.

Voici la donnée de la pièce : la passion du roi pour Mariamne, à laquelle tout le reste est subsidiaire. Le premier acte s'ouvre avec les cérémonies et les réjouissances de l'installation d'Aristobulus comme grand prêtre. Mariamne accueille cet honneur conféré à son frère comme une preuve suprême du dévouement de son époux. Mais des rumeurs de révolte induisent le monarque, mandé soudainement à Rome par César, à ordonner de noyer sans délai un jeune Macchabée trop populaire. Le premier acte se termine ainsi sur un meurtre, séparant deux amants et assombrissant d'appréhensions l'amour jusqu'ici inébranlable de Mariamne. Quand Hérode reparait au IIe acte, elle a appris la vérité ainsi que les ordres secrets qu'il a donnés pour qu'elle soit tuée, s'il ne revient pas vivant. Désormais, sa passion est repoussée et ses triomphes politiques froidement accueillis. Rien ne peut regagner la confiance ni l'affection de Mariamne, qui finit par être convaincue de trahison, au moyen de faux témoignages, et est empoisonnée. Puis au IIIe acte a lieu la lutte finale et réellement tragique entre l'autocrate et la folie. La raison chancelle avec la maladie. Hérode croit encore que sa reine vit. Il lui envoie des messages, on oblige le roi à se distraire, on lui cache la vérité, jusqu'à ce que toute dissimulation soit devenue impossible et que le corps embaumé soit apporté au pied du trône. Frappé de stupeur et rigide, le despote désespéré reste auprès du cadavre, image fantastique de grandeur désolée, tandis que les courtisans terrifiés se retirent sans bruit.

Evidemment, Hérode est le rôle le plus important et Mr. Tree le remplit avec une puissance intelligemment travaillée. Miss Maud Jeffries est distinguée, mais ni elle ni les autres femmes de la troupe ne peuvent être complimentées sur leur façon de

déclamer le vers. Pour le reste, l'art du décor et le maniement des foules n'ont jamais été plus merveilleusement réussis.

III.— **Divertissements Exotiques.**—Les théâtres du centre, situés dans un rayon d'un demi-mille autour de Trafalgar Square, sont si courus qu'il échut en partage à l'entreprenant directeur du petit théâtre suburbain de Notting Hill d'offrir cette année aux Londoniens deux exemples uniques de divertissements exotiques. Au printemps, ce fut cette fascinante artiste japonaise, Sada Iacco, dont la renommée est plus grande encore sur les boulevards qu'ici. A l'automne, Miss Loïe Fuller, en présentant à nouveau sa belle danse électrique, ranima l'intérêt pour la pantomime musicale avec une artiste danoise Madame Charlotte Wiehe. Les mimodrames intitulés l'*Homme aux Poupées* et *La Main* sont, je crois, déjà familiers aux Parisiens. Ces gracieuses inventions de M. Henry Beremy et la mimique surprenante de la belle Danoise eurent tant de succès qu'elles ont finalement forcé les portes d'une salle plus importante du centre.

OSMAN EDWARDS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Économie politique. — A. Castéran : *L'Algérie française, de 1884 à nos jours ;* Flammarion, 3.5o.

Géographie. — Anonyme : *La province de Québec*, publiée par le département de l'Agriculture de Québec. — George Johnson : *La pulpe de bois au Canada ;* Ottawa, Canada. — W. M. Saunders et Auguste Dupuis : *La Culture fruitière au Canada ;* Ottawa, Canada.

Histoire. — Gaston Bonet-Maury : *Histoire de la liberté de conscience en France, depuis l'Edit de Nantes jusqu'à Juillet 1870;* Alcan, 5 fr. — Foulon de Vaux (A.) : *La Vieillesse de Louis XV;* Lemerre, 3.5o. — Henry Gauthier-Villars : *Le Mariage de Louis XV ;* d'après des documents nouveaux et une correspondance inédite de Stanislas Leczinski ; Plon, 7.5o. — G. Isambert : *L'Indépendance grecque et l'Europe ;* Plon, 8 fr. — Marcel Monnier : *Le Drame Chinois* (juillet-août 1900) ; Alcan, 2.5o. — Albert Vandal : *Les Voyages du Marquis de Nointel (1670-1680)* ; Plon, 7 fr.— *Les Tchèques au XIX^e siècle*, publié par Charles Hipman, avec la collab. de MM. Flourens, Léger, Muret, etc... Prague, la Nation tchèque.

Littérature. — Henri Bérenger : *Essai sur le Théâtre de l'âme d'Edouard Schuré ;* Perrin, 1 fr. — René Doumic : *Etudes sur la littérature française, 4^e série ;* Perrin, 3.5o. — Remy de Gourmont : *La Culture des Idées ;* « Mercure de France », 3.5o.—Franz Liszt : *Lettres ;* Fischbacher, 10 fr.

Musique. — Paul Lafont : *Garat, 1762-1813 ;* Calmann-Lévy, 7.5o.

Pédagogie. — Manuel Devaldès : *L'Education et la liberté;* « La Critique », 1 fr.

Philosophie. — Hervé Blondel : *Les Approximations de la vérité;* Alcan, 2.50. — J. Duproix : *Charles Secrétan et la philosophie Kantienne,* Fischbacher, 2 fr. — G. Lechartier : *David Hume, moraliste et sociologue;* Alcan, 5 fr. — J. Lonchamps : *Notice sur la vie et l'œuvre d'Auguste Comte;* Leroux, 1 fr.

Poésie. — Maurice Chassang : *Les Musiques du Rêve et de l'Espoir;* Lemerre, 3 fr. — Lucie Delarue-Mardrus : *Occident;* « Revue Blanche », 3.50. — Giovanni Gilli : *Le Sphinx des Pôles;* Milan, hors commerce. — J.-C. Holl : *Ame Orpheline;* Soc. d'Ed. litt., 2 fr. — Louis Payen : *A l'Ombre du portique;* « Maison des Poètes », 3 fr. — Cyprien Tardif : *Sourires et baisers;* Juven.

Roman. — Comte Paul d'Abbes : *L'Ombre des voûtes;* Flammarion, 3.50. — Henry Bordeaux : *Le Pays Natal;* Plon, 3.50. — Henry de Bruchard : *La fausse Gloire;* Stock, 3.50. — Paul Brulat : *La Faiseuse de Gloire;* Villerelle, 3.50. — Alphonse Daudet : *Premier voyage, premier mensonge;* Flammarion, 3.50. — Ernest Daudet : *L'Héritage des Kerlouan;* Plon, 3.50. — Edmond Deschaumes : *L'Auteur Mondain;* Fasquelle, 3.50. — Georges Eekhoud : *La Faneuse d'Amour;* « Mercure de France », 3.50. — Paul Georges : *L'Héritage du père;* Flammarion, 3.50. — Louis d'Herdy : *La Destinée;* Vanier, 3.50. — Jean d'Hoc : *Les Promenades passionnées;* Flammarion, 3.50. — F. de Guy : *Bédouin;* Perrin, 3.50. — Jean de La Hire : *Le Tombeau des Vierges;* Offenstadt, 3.50. — Pierre de Lano : *Suprême pardon;* Flammarion, 3.50. — Henri Lavedan : *La Valse;* Calmann-Lévy, 3.50. — Camille Lemonnier : *Le Vent dans les moulins;* Ollendorff, 3 fr. — André Lichtenberger : *Portraits de jeunes filles;* Plon, 3.50. — Pierre Maël : *Seulette;* Flammarion, 3.50. — Maurice Maindron : *Blancador l'Avantageux;* « Revue Blanche », 3.50. — Guy de Maupassant : *Les Dimanches d'un bourgeois de Paris;* Ollendorff, 3.50. — Maurice Montégut : *La Fraude;* Ollendorff, 3.50. — Eugène Morel : *La Prisonnière;* Flammarion, 3.50. — R. Poirier de Narçay : *La Bossue;* Flammarion, 3.50. — Perdiccas : *Le métier d'amant;* Simonis Empis, 3.50. — Rachilde : *Contes et Nouvelles suivis du Théâtre;* « Mercure de France », 3.50. — G. de Raulin : *Rasqueux;* Fasquelle, 3.50. — Jean Roanne : *Marie de Garnison;* « Revue Blanche », 3.50. — Louis de Robert : *Le partage du cœur;* Fasquelle, 3.50. — Georges Rodenbach : *Le rouet des brumes;* Ollendorff, 3.50.

Sciences. — Dr Ph. Maréchal : *Supériorité des animaux sur l'homme;* Fischbacher. — H. Nimier et Ed. Laval : *De l'infection en chirurgie d'armée;* Alcan, 6 fr. — E. Sieurin : *Notre Globe;* Schleicher, 2 fr. — René Vallery-Radot : *La Vie de Pasteur;* Hachette.

Sciences religieuses. — Lucie Félix-Faure : *Newman, sa vie et ses œuvres;* Perrin, 3.50.

Sociologie. — Hubertine Auclert : *Les Femmes arabes en Algérie;* Soc. d'Ed. litt., 3 fr. — G. Belot, M. Bernès, F. Buisson, A. Croisset, Fournière, G. Sorel, etc. : *Questions de morale,* leçons professées au collège libre des sciences sociales : Alcan, 6 fr. — Alice Canova : *En regardant la Vie,* préf. de Manuel Devaldès;

« La Critique », 2 fr. — Al. Groppali : *Essais récents de Sociologie pure à propos des publications de Winiarsky et de Pareto;* Giard et Brière, 2 fr. — Yves Guyot: *L'Organisation commerciale du travail,* conférence ;« Le Siècle », 0.25.—Henry Leyret: *Les Jugements du Président Magnaud,* réunis et commentés; Stock, 3.50. — Ch. Rappoport: *La Philosophie sociale de Pierre Lavroff;* Chez l'auteur, 50, boulev. Arago, 1 fr. — C. Spence : *L'Aurore de la Civilisation en Angleterre au XX^e^ siècle,* trad. de l'anglais par Alfred Naquet; Stock, 3.50. — Ludwig Stein: *La question sociale au point de vue philosophique ;* Alcan, 10 fr.

Théatre. — Henri Meilhac et Ludovic Halévy : *Théâtre.* II. *La Petite Marquise. La grande Duchesse de Gérolstein. L'Ingénue. Les Sonnettes.* III. *La Cigale. Lolotte. Le passage de Vénus. Barbe-Bleue. La Mi-Carême;* Calmann-Lévy, chaque vol. 3.50.

Voyages. — Madame Jean Pommerol : *Une Femme chez les Sahariennes ;* Flammarion, 3.50 — Emile Vedel: *Lumières d'Orient,* préf. de Pierre Loti; Ollendorff, 3.50.

Divers. — Edmond Beaurepaire: *La Chronique des rues (Paris d'hier et d'aujourd'hui) ;* Sevin et Rey, 3.50. — Goron: *L'Affaire Joizel;* Flammarion, 3.50. — Laurent Tailhade: *Imbéciles et Gredins;* Maison d'Art, 3.50.

Littérature étrangère.— Juan Agustin Garcia hijo: *La Ciudad indiana (Buenos Aires desde 1600 hasta médiados del siglo XVIII) ;* Buenos Aires, Estrada y Cia. — Enrique Sanchez Torres: *La Luz ;* Barcelone, tip La Economica.

Traduction. — Giacomo Bazellotti : *La philosophie de Taine,* trad. par Auguste Dietrich; Alcan, 7.50. — Euripide : *Alceste ou la fidélité conjugale,* trad. en vers par A. Lagoguey; Brunel, 2 fr. — Antonio Fogazzaro: *Les Ascensions humaines;* évolutionisme et catholicisme, trad. par Robert Léger; Perrin, 3.50. — Henri-Charles Lea: *Histoire de l'Inquisition au moyen âge,* trad. par Salomon Reinach, introd. de Paul Frédericq. *I. Origines et procédure de l'Inquisition;* Soc. Nouvelle de Librairie, 3.50.

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. André Fontainas. — Un hommage national à M. Edmond Picard. — Le monument Arthur Rimbaud. — Vient de paraître au *Mercure de France.* — Récitations de poèmes contemporains.

Une lettre de M. André Fontainas.

Mon cher Vallette,

J'ai lu les lettres intéressantes de MM. Emile Bernard et de Souza dans les derniers numéros du Mercure, et je prends prétexte d'une phrase signée par ce dernier : « *Paris eût été unique au monde sans l'insouciance criminelle des Parisiens — et vous allez voir ce qu'on va faire encore de*

Paris! » pour intervenir, si vous me le permettez, dans le débat. A vrai dire, je ne ferai qu'apporter un double cri d'alarme et je veux introduire une proposition.

1° Tout le monde a lu comme moi dans les journaux que M. Bouvard présente un projet de démolition de l'ancienne Galerie des Machines pour édifier, à la place, au milieu de squares nouveaux, des maisons de rapport. De quel pouvoir dispose donc M. Bouvard? ainsi, ce qui unanimement est regardé comme la plus complète indication, la plus approximative réalisation de ce que donnera un jour l'architecture du fer et du verre, il suffira du caprice de M. Bouvard, appuyé de l'assentiment des quelques Pécuchets du Conseil Municipal, pour le raver, l'anéantir, et l'annuler! Le seul effort tenté, il le nie et le fait disparaître! Que ne nous conserve-t-il, à la place, quelques-uns des Palais mirifiques de l'Esplanade des Invalides ou du Champ-de-Mars? de la sorte serait marquée, au moins, la différence d'audace et d'ingénu vouloir libre qui sépare, quant à l'architecture, l'exposition de 1900 de l'exposition de 1889. Cette dernière fois, tout a été reculade horrifiée, gaucherie imitative, retour à des académismes morts. La Galerie des Machines résumait une tentative, exaltait une tendance neuve. Elle n'était pas parfaite, soit, elle était, du moins, l'indication d'un art renouvelé et approprié à des besoins plus jeunes. *Il faut la conserver.*

2° Au centre du Grand Palais, se dressait, vous souvenez-vous? un bloc informe, de quoi tailler à l'intérieur une maison à cinq étages avec tout le confort moderne. Tout autour se cramponnent, avec mille afféteries et des crispations de maladresse, des personnes faisant saillir leur pauvre académie, plusieurs affublées d'ailes ou soutenant qui une lyre, qui un masque tragique, etc... auprès d'un morose monsieur en redingote de plâtre, intitulé, sait-on pourquoi? Victor Hugo. Les statuaires se livrent aux fantaisies les plus balourdes et banales, on ne s'y oppose pas; mais qu'un tel monument encombre un jour de sa masse une petite place au centre d'une des plus agréables avenues de Paris, offusquant de sa lourdeur la proportion glorieuse de l'Arc de Triomphe *qu'on n'apercevra plus*, n'y a-t-il pas un moyen de couper court à ce projet? je sais : l'auteur, M. Barrias, l'Institut, la gloire... oui! mais il s'agit, cette fois, de Victor Hugo :— Poètes, si l'on peut appeler de ce nom quelqu'un encore au pied de ce colosse, ne vous grouperez-vous pas pour protester ? permettrez-vous un tel blasphème ? laisserez-vous faire ? N'y a-t-il pas, poètes

d'aujourd'hui, quelqu'un de vos aînés à qui le Père ait souri, et qui se plaît à réunir à ses côtés les jeunes, pour prendre l'initiative d'une protestation et pour parler au nom de la Poésie? Victor Hugo ne peut pas être représenté ainsi. Nous ne le reconnaissons pas sur cet échafaudage grossier : pas de monument, plutôt, à celui dont le nom vivra impérissable en dépit du statuaire, ou une glorification enfin digne de lui!

3° Ma proposition : Vous figurez-vous ce que sera, le long du quai d'Orsay, la terrasse nue, où se dressait l'architecture fantaisiste et amusante des Pavillons des Nations? nu, ce bitume, au soleil, un désert brûlant. Peut-être de pauvres corbeilles de fleurs, vite flétries sous la chaleur; pas d'arbres, la terrasse forme la voûte d'un chemin de fer souterrain. Pourquoi, pour renouveler le charme des constructions disparates, n'autoriserait-on pas, par délais successifs, un certain nombre d'artistes, peintres, sculpteurs, etc..., à édifier, à leur fantaisie, des séries de pavillons temporaires où ils feraient, les uns auprès des autres, l'exposition publique de leur œuvre? L'essai tenté, au Cours-la-Reine, cette année, par M. Rodin, a réussi admirablement; pourquoi ne lui permettre pas de continuer s'il le désire? pourquoi priver d'un égal privilège d'autres artistes qui trouveraient là enfin l'occasion de présenter, dans un ensemble, toutes les recherches et toutes les tentatives de leur vie? Et ce serait autrement intéressant que les salons annuels!

Mon cher Vallette, bien cordialement vôtre.

ANDRÉ FONTAINAS.

§

Un hommage national à M. Edmond Picard. — C'est à la parole de M. Edmond Picard que Camille Lemonnier et Georges Eekhoud doivent leur acquittement : sa plaidoirie fut admirable. Le procès de Bruges va être l'occasion pour la Belgique lettrée de témoigner sa reconnaissance au maître, non pas seulement à l'avocat, mais à l'homme qui, depuis trente ans, n'a cessé de s'employer, par tous les moyens et même des sacrifices, au développement de l'art et des lettres, dans son pays. C'est d'ailleurs un homme heureux, car l'effort auquel il a si puissamment contribué a donné les résultats qu'on sait.

Un Comité vient donc de se constituer à Bruxelles, composé de toutes les notabilités de l'art, des lettres, de la science, de la politique, du barreau, de la magistrature, en vue de rendre à M. Edmond Picard un *hommage national*. Nous ne

doutons pas — car il ne s'agit point du traditionnel banquet — que le choix de cet hommage soit à la hauteur du projet.

§

Le Monument Arthur Rimbaud. — Le Comité a rédigé la lettre suivante :

« Un certain nombre d'écrivains, d'artistes, qui saluent en Arthur Rimbaud un novateur et le créateur de beaux poèmes ayant eu sur les générations actuelles la plus noble influence et parmi tous les lettrés le plus grand retentissement, un certain nombre de témoins de la vie d'Arthur Rimbaud, qui admirent en lui l'énergie et la bonté, seraient désireux qu'un buste commémoratif s'élevât dans Charleville, cité natale du poète qui fut aussi, comme on sait, un explorateur.

» Ce buste existe, œuvre de M. Paterne Berrichon. Mais, pour le mettre en place, il y a des frais auxquels on doit pouvoir faire face.

» Le Comité du Monument a obtenu de la Municipalité de Charleville la concession d'un emplacement. Il s'adresse aujourd'hui aux poètes qui savent la valeur des œuvres littéraires de Rimbaud, aux lecteurs qui ont trouvé dans le *Bateau Ivre* et dans les *Illuminations* de belles sensations; il s'adresse aux colonisateurs qui connaissent l'activité et la bienfaisance de Rimbaud en Arabie et en Ethiopie, à toutes les personnes qui applaudissent aux œuvres civilisatrices, et il les prie d'envoyer leur souscription (1).

» *Le Comité :* Alfred Bardey, Alexandre Charpentier, Felix Fénéon, Paul Fort, René Ghil, Francis Jammes, Gustave Kahn, Pierre Louys, Charles Martyne, Octave Maus, Stuart Merrill, Jean Moréas, Edmond Picard, Louis Pierquin, Ernest Raynaud, Laurent Tailhade, Emile Verhaeren ; Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France;* Alexandre Natanson, directeur de la *Revue Blanche*; Karl Boès, directeur de la *Plume;* Edouard Ducoté, directeur de l'*Ermitage;* Tristan Klingsor, directeur de la *Vogue*. — Ernest Delahaye, trésorier. — Jean Bourgignon, Auguste Brunet et Henry J.-M. Levey, secrétaires. »

(1) Les souscriptions sont reçues par M. Ernest Delahaye, au siège du Comité, 45, boulevard Pasteur, Paris-XV^e^; au *Mercure de France*, 15, rue de l'Échaudé; à la *Revue Blanche*, 23, boulevard des Italiens; à *La Plume*, 31, rue Bonaparte; à *L'Ermitage*, 29, rue Boissière; à *La Vogue*, 16, rue Taitbout; au *Sagittaire*, 13, boulevard Montparnasse. — En Belgique, à *L'Art Moderne*, Bruxelles.

Première liste de souscription. — F.-A. Cazals, 5 fr.; Maurice Vallin, 2 fr.; Emile Verhaeren, 10 fr.; Francis Jammes, 10 fr.; Alfred Bardey, 100 fr.; Theo Van Rysselberghe, 5 fr.; Edouard Ducoté, 20 fr.; Henry-J.-M. Levey, 10 fr.; Félix Fénéon, 10 fr.; Auguste Brunet, 10 fr.; Gabriel Fabre, 5 fr.; Jean Bourguignon, 5 fr.; Ernest Raynaud, 20 fr.; Ernest Delahaye, 20 fr.; Alfred Vallette, 10 fr.; Stuart Merrill, 10 fr. — Total : 252 francs.

§

Vient de paraître au Mercure de France :

La Culture des Idées (*Du style ou de l'écriture. La Création subconsciente. La Dissociation des Idées. Stéphane Mallarmé et l'idée de décadence. Le Paganisme éternel. La Morale de l'amour. Ironies et paradoxes*), par Remy de Gourmont, 3.50.

Contes et Nouvelles suivis du Théatre, par Rachilde, 3.50.

§

Des Récitations de poèmes contemporains auront lieu à la Bodinière, tous les mois. La première séance est fixée au 6 décembre, à 2 heures et demie. Des cartes seront mises gratuitement à la disposition des poètes, au bureau du *Mercure de France*. — Pour tous renseignements, s'adresser à M. Ernest Gaubert, 11, rue Lemercier, Paris.

Pro Armenia, tel est le titre d'un journal bimensuel dont nous recevons le numéro 1, et qui a été fondé pour la défense des intérêts arméniens. Comité de rédaction : G. Clemenceau, Anatole France, Jean Jaurès, Francis de Pressensé, E. de Roberty. Rédacteur en chef : Pierre Quillard. Secrétaire de la rédaction ; Jean Longuet. Administration : Librairie G. Bellais, 17, rue Cujas. Le numéro : 0.25. Un an, France : 8 fr.; Etranger : 10 fr.

MERCVRE.

TABLE DES MATIÈRES

(*TOME XXXVI*)

—

N° 130. — OCTOBRE 1900

Louis Denise	*Albert Samain*	5
Albert Samain	*Sonnets*	13
Francis Jammes	*A Albert Samain*	16
Maxime Gorky (S. Kikina *trad.*)	*Les Camarades*, nouvelle	18
Emile Verhaeren	*Le Chaland*, poème	41
Henri Albert	*Frédéric Nietzsche*	44
H.-G. Wells (Henry-D. Davray *trad.*)	*Récits de l'âge de pierre: I. Youh-Lomi et Ouyah: II. Youh-Lomi et l'Ours des Cavernes.*	50
André Fontainas	*La Pluie*, poème	91
Virgile Josz	*Le prix de Rome de Fragonard*	95
J.-A. Coulangheon	*L'Inversion sentimentale*, roman (I à IV)	126

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont	*Épilogues*	165
Emile Verhaeren	*Chronique de l'Exposition*	170
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	176
Rachilde	*Les Romans*	181
Louis Dumur	*Théâtre*	188
Louis Weber	*Philosophie*	194
Albert Prieur	*Sciences*	198
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	202
Jacques Brieu	*Esotérisme et Spiritisme*	214
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	218
R. de Bury	*Les Journaux*	225
Virgile Josz	*Art ancien*	231
Yvanhoé Rambosson	*Publications d'Art*	236
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	244
Henri Albert	*Lettres allemandes*	252

Alexandre Cohen.....	*Lettres néerlandaises*.....	257
Peer Exetrae.....	*Lettres scandinaves*.....	262
Marius-Ary Leblond, Henry de Breuil.....	*Variétés*.....	270
Mercvre.....	*Echos*.....	285

N° 131. — NOVEMBRE 1900.

Remy de Gourmont.....	*La Gloire et l'Idée de l'Immortalité*.....	289
Francis Vielé-Griffin.....	*A celle qui veut « aller au Peuple »*, poème.....	320
H. G. Wells (Henry-D. Davray, *trad.*).....	*Récits de l'âge de pierre. III. Le premier cavalier. IV. Le Règne de Ouyah le Lion. V. Le combat dans les taillis*...	323
Archag Tchobanian.....	*Littérature arménienne: Grégoire de Narek*.....	369
Gabriel de Lautrec	*Le Navire*, poème.....	406
Paul Léautaud.....	*Essai de Sentimentalisme*....	409
Laurent Evrard.....	*La Ville qui bouge*, poème....	428
Tristan Klingsor.....	*Les Musiciens et les Poètes contemporains*.....	430
J.-A. Coulangheon...	*L'Inversion sentimentale*, roman (V à VIII, fin).....	445

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont.....	*Epilogues*.....	474
Emile Verhaeren.....	*Chronique de l'Exposition*....	480
Rachilde.....	*Les Romans*.....	486
Robert de Souza.....	*Littérature*.....	494
Marcel Collière.....	*Histoire, Sociologie*.....	499
Henri Mazel.....	*Science sociale*	506
Charles Merki.....	*Archéologie, Voyages*.....	511
L. Bélugou.....	*Chronique universitaire*.....	520
R. de Bury.....	*Les Journaux*.....	524
Virgile Josz.....	*Art ancien*.....	529
Yvanhoé Rambosson.....	*Publications d'Art*.....	532
Les Xiii.....	*Le Meuble et la Maison*.....	537
Henri Albert.....	*Lettres allemandes*.....	540
Henry-D. Davray.....	*Lettres anglaises*.....	546
Luciano Zuccoli.....	*Lettres italiennes*.....	551
Ephrem Vincent.....	*Lettres espagnoles*.....	556
Philéas Lebesgue.....	*Lettres portugaises*.....	561
Henri Renou.....	*Variétés*.....	565
Mercvre.....	*Publications récentes*.....	568
—	*Echos*.....	570

N° 132. — DÉCEMBRE 1900.

H.-G. Wells (Henry-D. Davray, *trad.*)	*L'Ile du Docteur Moreau*, roman (I-VI)	577
Jean Moréas	*Nouvelles Stances*	640
Virgile Josz	*Les trois Femmes de Fragogonard: Marie-Anne Gérard, la Guimard, Marguerite Gérard*	642
Docteur Cabanès	*Une tentative de conversion d'Alfred de Vigny (d'après une correspondance inédite)*	704
Remy de Gourmont	*Une Impératrice*	716
Frédéric Nietzsche (Henri-Albert, *trad.*)	*Aurore: Pensées sur les préjugés moraux*	724
Paul Léautaud et Ad. van Bever	*Les « Poètes d'Aujourd'hui » et la Critique*	758

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont	*Épilogues*	772
Emile Verhaeren	*Chronique de l'Exposition*	780
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	785
Rachilde	*Les Romans*	790
Louis Weber	*Philosophie*	798
Albert Prieur	*Sciences*	803
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	814
R. de Bury	*Les Journaux*	822
A.-Ferdinand Herold	*Les Théâtres*	828
Pierre de Bréville	*Musique*	833
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	837
Henri Albert	*Lettres allemandes*	843
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	849
Osman Edwards	*Variétés*	855
Mercvre	*Publications récentes*	858
—	*Echos*	860
	Tables du Tome XXXVI	865

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS (1)

(*TOME XXXVI*)

—

HENRI ALBERT

Frédéric Nietzsche..... 44
Revue du Mois : Lettres allemandes..... 252-540- 843

L. BÉLUGOU

Revue du Mois : Chronique universitaire..... 520

HENRY DE BREUIL

Revue du Mois : Variétés: Le Théâtre populaire de la Mothe-Saint-Héray..... 282

PIERRE DE BRÉVILLE

Revue du Mois : Musique..... 833

JACQUES BRIEU

Revue du Mois : Esotérisme et Spiritisme..... 214

R. DE BURY

Revue du Mois : Les Journaux.....225-524-822

Dr CABANÈS

Une Tentative de conversion d'Alfred de Vigny (d'après une correspondance inédite)..... 704

ALEXANDRE COHEN

Revue du Mois: Lettres néerlandaises..... 257

MARCEL COLLIÈRE

Revue du Mois : Histoire, Sociologie..... 499

J.-A. COULANGHEON

L'Inversion sentimentale, roman.....126-445

HENRY-D. DAVRAY

Revue du Mois : Lettres anglaises.....546-549

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

LOUIS DENISE

Albert Samain..... 5

LOUIS DUMUR

Revue du Mois : Théâtre (publié)..... 188

GEORGES EEKHOUD

Revue du Mois : Chronique de Bruxelles.....244-837

PEER EKETRAE

Revue du Mois : Lettres scandinaves..... 262

LAURENT EVRARD

La Ville qui bouge..... 428

ANDRÉ FONTAINAS

La Pluie..... 91

MAXIME GORKY

(**S. Kikina**, *trad.*)

Les Camarades, nouvelle..... 18

REMY DE GOURMONT

Revue du Mois : Epilogues.....165-474-772
La Gloire et l'Idée de l'Immortalité..... 289
Une Impératrice..... 716

A.-FERDINAND HEROLD

Revue du Mois : Les Théâtres..... 828

CHARLES-HENRY HIRSCH

Revue du Mois : Les Revues.....218-814

FRANCIS JAMMES

A Albert Samain..... 16

VIRGILE JOSZ

Le Prix de Rome de Fragonard..... 95
Revue du Mois : Art ancien.....231-529
Les Trois Femmes de Fragonard : Marie-Anne Gérard, La Guimard, Marguerite Gérard..... 642

TRISTAN KLINGSOR

Les Musiciens et les Poètes contemporains..... 430

GABRIEL DE LAUTREC

Le Navire..... 406

PAUL LÉAUTAUD

Essai de Sentimentalisme..... 409

PAUL LÉAUTAUD et AD. VAN BEVER

Les « Poètes d'Aujourd'hui » et la Critique..... 758

PHILÉAS LEBESGUE

Revue du Mois : Lettres portugaises..... 561

MARIUS-ARY LEBLOND

Revue du Mois : Variétés: La représentation picturale des Colonies à l'Exposition..... 270

HENRI MAZEL

Revue du Mois : Science sociale..... 506

CHARLES MERKI

Revue du Mois : Archéologie, Voyages.....202-511

JEAN MORÉAS

Nouvelles Stances..... 640

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

(**Henri-Albert**, *trad.*)

Aurore: Pensées sur les préjugés moraux..... 724

OSMAN EDWARDS

Revue du Mois: Variétés: Un nouvel auteur dramatique, Un drame littéraire, Divertissements exotiques..... 855

ALBERT PRIEUR

Revue du Mois : Sciences.....198-803

PIERRE QUILLARD

Revue du Mois: Les Poèmes.....176-785

RACHILDE

Revue du Mois : Les Romans.....181-486-790

YVANHOÉ RAMBOSSON

Revue du Mois : Publications d'Art.....236-532

HENRI RENOU

Revue du Mois : Variétés : L'esprit religieux en Chine..... 565

ALBERT SAMAIN

Sonnets..... 13

ROBERT DE SOUZA

Revue du Mois : Littérature..... 494

ARCHAG TCHOBANIAN

Littérature arménienne : Grégoire de Narek..... 369

LES XIII

Revue du Mois : Le Meuble et la Maison..... 537

ÉMILE VERHAEREN

Le Chaland..... 41

Revue du Mois : Chronique de l'Exposition.....170-480-780

FRANCIS-VIELÉ-GRIFFIN

A Celle qui veut « aller au Peuple »..... 320

ÉPHREM VINCENT

Revue du Mois : Lettres espagnoles..... 556

LOUIS WEBER

Revue du Mois : Philosophie.....194-798

H.-G. WELLS

(**Henry-D. Davray,** *trad.*)

Récits de l'Age de Pierre..... 50-323

L'Ile du Docteur Moreau, roman (I-VI)..... 577

LUCIANO ZUCCOLI

Revue du Mois : Lettres italiennes..... 551

DESSIN

AUGUSTE DONNAY

Vignettes nouvelles.....5-289-577

Le Gérant : A. Vallette

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo,7

THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 316 066 586